LES CHRONIQUES

DE

J. FROISSART

ÉDITION ABRÉGÉE

AVEC TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

PAR

MME DE WITT, NÉE GUIZOT

OUVRAGE CONTENANT

11 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

12 LETTRES ET TITRES IMPRIMÉS EN COULEUR

2 CARTES, 33 GRANDES COMPOSITIONS TIRÉES EN NOIR

ET 252 GRAVURES

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES MANUSCRITS DE L'ÉPOQUE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LES CHRONIQUES

DE

JEHAN FROISSART

Les chromolithographies, les gravures et les ornements contenus dans ce volume ont été exécutés d'après les aquarelles et les dessins de :

MM. S. Barclay. — C. Bellanger.

H. Chapuis. — H. Chartier. — C. Delort.

A. Deroy. — Perrodin. — Poterlet. — Y. Pranishnikoff.

P. Richner. — E. Ronjat. — P. Sellier.

Taylor. — Vidal. — Th. Weber.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, HÔTEL MIGNON, RUE MIGNON, 2.

LES CHRONIQUES

DE

J. FROISSART

ÉDITION ABRÉGÉE

AVEC TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE

PAR

Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

OUVRAGE CONTENANT

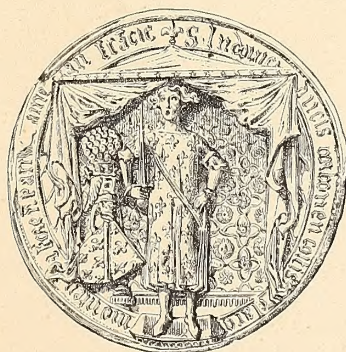
11 PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

12 LETTRES ET TITRES IMPRIMÉS EN COULEUR

2 CARTES, 33 GRANDES COMPOSITIONS TIRÉES EN NOIR

ET 252 GRAVURES

D'APRÈS LES MONUMENTS ET LES MANUSCRITS DE L'ÉPOQUE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

AVERTISSEMENT



'EST assurément l'un des charmes les plus séduisants de l'étude de l'histoire, que d'en rechercher les sources originales et de trouver dans les documents contemporains la peinture vivante du passé. Ce plaisir n'est malheureusement pas facile à tous, et les difficultés d'une langue vieillie arrêtent beaucoup de lecteurs sur le seuil même de ces Chroniques qui devancèrent l'histoire et qui lui servent encore de base. Dans l'espoir de remédier à cet inconvénient, plus d'un essai a été tenté pour rendre abordable la lecture de nos chroniques françaises. Grâce à M. Natalis de Wailly, chacun peut goûter les beautés animées et graves du récit de Villehardouin ou le charme spirituel et naïf de la *Vie de saint Louis* par Joinville. Jehan Froissart, le premier des chroniqueurs du moyen âge par l'étendue et l'importance historique comme par l'irrésistible attrait de ses écrits, ne pouvait manquer d'attirer l'attention laborieuse des plus savants investigateurs. Les éditions de ses œuvres se succèdent, chefs-d'œuvre de patientes et ingénieuses recherches ; mais la valeur même de ces travaux les renferme nécessairement dans le cercle de l'érudition. Nous avons donc cherché à en faire profiter le public, à rendre intelligible la langue de Froissart sans la dépouiller de son charme, et à conserver l'ensemble de ses récits en supprimant les lon-

gueurs[1]. Il est bon et utile de pouvoir mettre dans toutes les mains et de rappeler à tous les esprits le souvenir des maux extrêmes que notre pays a pu endurer naguère, sans succomber dans la lutte et sans jamais perdre la force et l'espoir du relèvement.

La publication du choix des *Chroniques de Froissart* réclamait un genre d'illustration spécial, ayant un caractère presque entièrement rétrospectif, c'est-à-dire nous rendant les hommes et les choses de son époque d'après les monuments que cette époque même a laissés. Leur reproduction devait être faite non seulement avec une fidélité absolue, mais encore avec le sentiment qui leur est propre, et sans lequel la copie la plus exacte ne dit rien.

L'ornementation s'est donc inspirée de manuscrits datés du quatorzième siècle. Si nos lettres ornées sont de l'année 1518, c'est parce qu'elles appartiennent à l'une des premières éditions gothiques de Froissart. Leur anachronisme s'excuse donc par ce seul fait.

Nos chromolithographies ont été faites sur les photographies des plus beaux manuscrits de Froissart conservés aux bibliothèques Nationale et de l'Arsenal. Nos autres reproductions de miniatures ont été également dessinées sur photographies, d'après les manuscrits de Paris et de Besançon.

Après les scènes historiques, il convenait de donner une place aux armes, aux machines de guerre, aux monnaies et à divers objets mobiliers du temps. Le Musée d'artillerie, le Cabinet des médailles et le Musée de Cluny nous ont ici fourni les éléments de reproduction. Des vues de villes et de châteaux formaient le complément nécessaire des scènes de mœurs et de combats reproduites dans les miniatures. Pour les retrouver, nous avons fait appel aux estampes les plus anciennes, et surtout aux précieux recueils de Chastillon et de Tassin, gravés à une époque où les nouveaux systèmes de fortification n'avaient

1. Les extraits empruntés aux *Chroniques* de Froissart sont reliés ensemble de manière à résumer les principaux évènements des passages omis, à l'aide de phrases presque toujours tirées de Froissart lui-même.

pas encore modifié l'aspect de nos cités et de nos forteresses. A côté des gravures anciennes, il convenait de reproduire ceux de nos monuments que le temps avait respectés. Sur ce point encore, nous avons employé la photographie avant de recourir à la gravure sur bois.

Quant aux scènes dont aucun monument ne pouvait donner une idée, nous avons eu recours au crayon d'artistes alliant le talent de la composition au respect de la tradition historique.

Enfin nous avons largement usé de la riche collection de sceaux conservés aux Archives nationales. Là, en effet, se trouvait le moyen unique de faire revivre les types chevaleresques du quatorzième siècle, si merveilleusement mis en scène par Froissart. A une époque où le portrait et la médaille n'existaient pas encore, où la miniature elle-même ne se pique pas de reproduire exactement les traits ni les costumes des personnages, leurs sceaux originaux offraient la plus précieuse des garanties; ils ont été copiés avec le plus grand soin et la fidélité la plus scrupuleuse.

Nous espérons être arrivés ainsi à constituer un ensemble digne du modèle, aussi bien par sa sincérité que par son originalité naïve.

Paris, le 1er Novembre 1880.


Les Chroniques
de
Jehan Froissart



Prologue

Afin que les grandes merveilles et les beaux faits d'armes qui sont advenus pendant les grandes guerres de France et d'Angleterre et des royaumes voisins, par le fait des rois et de leurs conseillers, soient bien enregistrés et vus et connus dans les temps présents et à venir, je me veux mettre en peine de les ordonner et mettre en prose, selon les véritables informations que j'ai eues des vaillants hommes, écuyers et chevaliers, qui les ont accomplis, et aussi de certains rois d'armes et de leurs maréchaux qui par droit sont et doivent être les inquisiteurs et rapporteurs de telles besognes.

Il est vrai que messire Jean Le Bel, jadis chanoine de Saint-Lambert de Liège, en fit une chronique en son temps, selon son bon plaisir, et j'ai recueilli ce livre et l'ai ajouté au mien, à la relation des faits sus dits, sans prendre parti et sans rien colorer l'un plus que l'autre, sinon que les hauts faits des bons, de quelque

pays qu'ils soient, qui se sont distingués par prouesses, y sont pleinement vus et connus, car ce serait péché et chose mal séante de les oublier ou négliger, puisque les exploits d'armes sont si chèrement conquis et achetés, comme le savent ceux qui y travaillent, qu'on n'y doit nullement mentir pour complaire à autrui, ni enlever la gloire et renommée des bien faisants pour la donner à ceux qui n'en sont pas dignes.

Or j'ai mis au début de mon prologue que je veux parler et traiter de grandes merveilles; vraiment tous ceux qui liront et ouïront ce livre se pourront et devront bien émerveiller des grandes aventures qu'ils y trouveront, car je crois que, depuis le commencement du monde et qu'on commença à s'armer, on ne trouverait en nulle histoire tant de merveilles de grands faits d'armes comme il en est advenu dans les guerres sus dites, tant par terre que par mer, et dont je vous ferai mention. Mais avant que je commence à en parler, je veux un peu traiter et suivre le propos de la prouesse, car c'est une si noble vertu et de si grande recommandation, qu'on ne la doit jamais passer trop brièvement, car elle est la mère matérielle et la lumière des gentilshommes, et comme la bûche ne peut brûler sans feu, le gentilhomme ne peut venir à parfait honneur ni à la gloire en ce monde sans prouesse.

Aussi doivent tous les jeunes gentilshommes qui veulent avancer, avoir un ardent désir d'acquérir le fait et la réputation de prouesse, afin d'être mis et comptés au nombre des preux. Ils doivent aussi considérer comment leurs prédécesseurs dont ils tiennent leurs héritages et portent peut-être les armes, sont honorés et recommandés par leurs hauts faits. Je suis assuré que s'ils regardent et lisent en ce livre, ils y trouveront autant de grandes actions et de belles apertises d'armes, de rudes rencontres, de vifs assauts, de fières batailles et de tous autres maniements d'armes qui descendent des membres de Prouesse qu'ils en pourraient rencontrer en aucune histoire dont on puisse parler, tant ancienne que nouvelle. Et ce leur sera matière et exemple de s'encourager en bien faisant, car la mémoire des bons et la gloire des preux excitent et embrasent naturellement le cœur des jeunes bacheliers qui tendent à toute perfection d'honneur dont la prouesse est la source et l'origine.

C'est pourquoi je ne voudrais pas qu'aucun bachelier fût dispensé de s'armer et de servir sous les armes par défaut de fortune et de ressources, s'il a le corps et les membres capables et propres pour le faire;

je veux au contraire qu'il s'y adonne de bon courage et de grande volonté; il trouvera bientôt des nobles et grands seigneurs qui le secourront et l'aideront, s'il le mérite, et pourvoiront à son avancement selon ses belles actions. Et dans les armes il advient tant de grandes merveilles et de belles aventures, qu'on n'oserait ni ne pourrait penser ou imaginer les fortunes qui s'y trouvent. Vous verrez et vous trouverez dans ce livre, si vous le lisez, comment plusieurs chevaliers et écuyers se sont faits eux-mêmes et avancés en ce monde, plus par leur prouesse que par leur lignage. Le nom de preux est si haut et si noble et la vertu si éclatante et si belle, qu'elle resplendit en ces salles et dans ces lieux où il y a assemblée et foison de grands seigneurs; il est remarqué par-dessus tous les autres; on se le montre au doigt et on dit : « Voilà celui qui mit en train cette chevauchée ou cette armée, qui ordonna si bien cette bataille et la gouverna si sagement, et qui jouta du glaive si rudement, et qui transperça deux ou trois fois les lignes des ennemis, et qui combattit si vaillamment, et qui entreprit cette besogne si hardiment, et qui fut trouvé entre les morts et les blessés, cruellement atteint sans qu'il eût daigné fuir du lieu où il se trouvait. »

Voilà de quels grains et quelles semences sont servis et recommandés les vaillants hommes par leur vaillance. Aussi voit-on le preux bachelier assis à grand honneur à la table des rois, des princes, des ducs et des comtes, là où les plus nobles et les plus riches ne se sont jamais assis. Car, comme les quatre évangélistes et les douze apôtres sont plus proches de Notre Seigneur que tous les autres, ainsi les preux sont plus près d'honneur et plus honorés que les autres, et cela est juste, car ils acquièrent et conquièrent le renom de prouesse à grand peine, par leurs sueurs, leurs labeurs, leurs soins, leurs veilles, leurs travaux jour et nuit sans repos. Et quand leurs hauts faits sont vus et connus, ils sont conservés et racontés, comme il est dit ci-dessus qu'ils sont écrits et enregistrés dans les livres et chroniques. Car c'est dans les livres qu'on retrouve la mémoire des hommes bons et vaillants de jadis, comme les neuf preux qui s'ouvrirent une route par leur prouesse, les douze chevaliers compagnons qui gardèrent le passage contre Saladin et sa puissance, les douze pairs de France qui demeurèrent à Roncevaux et qui si vaillamment y combattirent et vendirent leur vie, et aussi tous les autres que je ne puis nommer ni raconter ou rappeler leurs hauts faits, ce qui me détournerait trop de ma principale matière. C'est ainsi que le

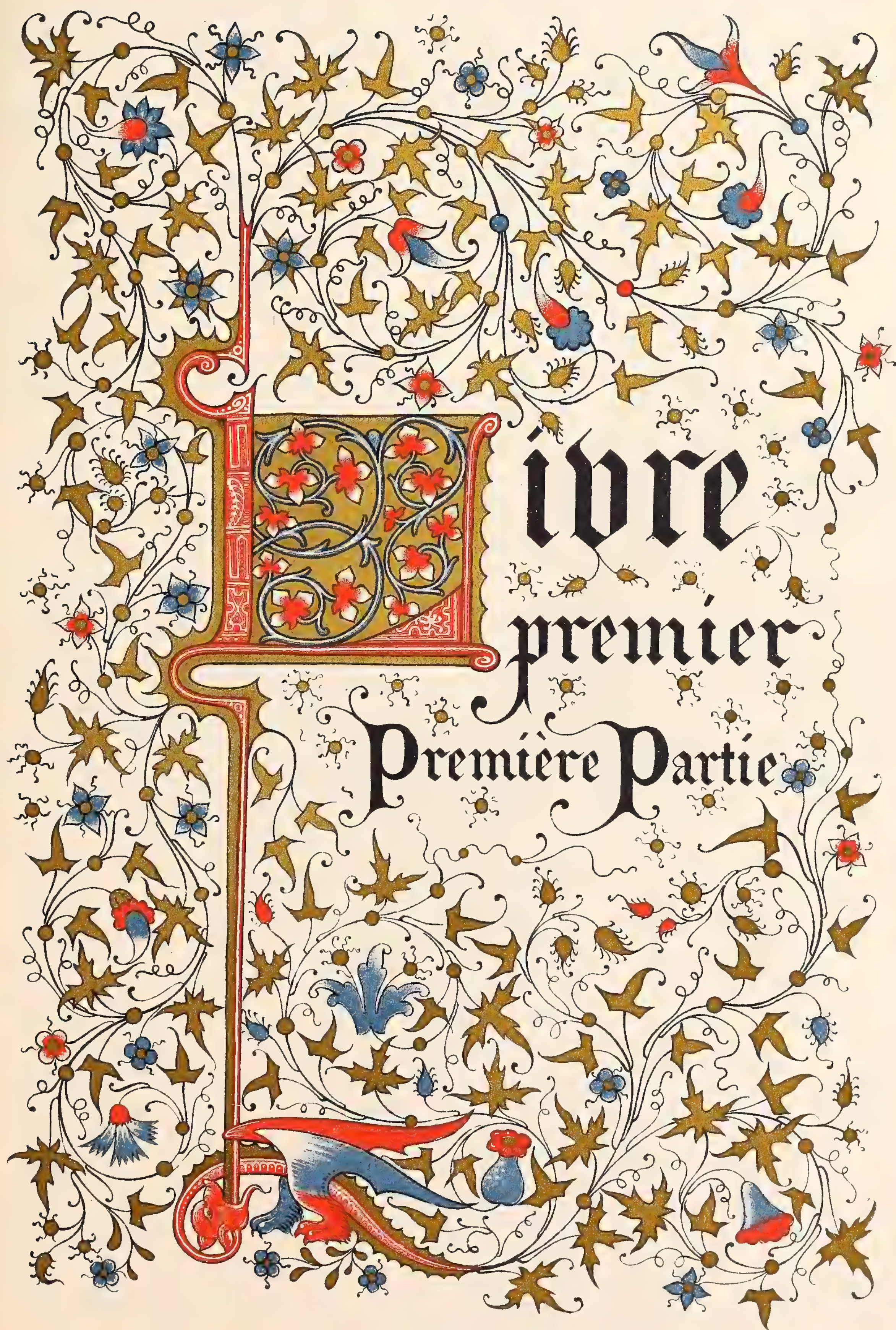
monde est différent et divisé en ses besognes. Les vaillants hommes travaillent leurs membres en armes pour avancer leurs corps et accroître leur honneur. Le peuple recorde, raconte et devise de leur état et de leur fortune. Et quelques clercs écrivent et enregistrent leurs actions et faits d'armes.

J'ai souvent réfléchi sur l'état de la Prouesse, comment elle a régné et tenu seigneurie et domination, et comment elle a passé d'un pays à l'autre. Dans ma jeunesse, j'ai bien ouï parler et deviser de ses ordonnances par maints vaillants hommes et bons chevaliers qui s'en émerveillaient comme je le fais maintenant, et je vous en veux dire quelque chose. La vérité est, selon les anciennes Écritures, qu'après le déluge, lorsque [Noé] et sa génération eurent repeuplé le monde, et qu'on commença à s'armer, à courir et à se piller l'un l'autre, la Prouesse régna premièrement dans le royaume de Chaldée, par le fait du roi Ninus qui fit fonder et édifier la grande ville de Ninive qui contenait trois journées de long, et aussi par la reine Sémiramis, sa femme, qui fut dame de grande valeur. Après, Prouesse se remua et vint régner en Judée et à Jérusalem par le fait de Josué, de David et des Macchabées. Et quand elle eut régné là un temps, elle vint demeurer et régner au royaume de Perse et des Mèdes par celui de Cyrus le grand roi, par Assuérus et par Xercès. Après, revint Prouesse régner en Grèce, par le fait d'Hercule, de Thésée, de Jason, d'Achille et des autres preux chevaliers; après, à Troie, par le roi Priam, par Hector et par ses frères; après, en la cité de Rome et entre les Romains, par les nobles sénateurs et consuls, tribuns et centurions. Et ceux-ci et leurs générations furent en telle puissance, environ cinq cents ans, et soumirent presque tout le monde à leur payer tribut, jusqu'au temps de Jules César, qui fut le premier empereur de Rome et de qui tous les autres sont descendus et venus.

Après, les Romains se lassèrent de Prouesse, et elle s'en vint demeurer et régner en France par le fait premièrement du roi Pépin et du roi Charles, son fils, qui fut roi de France et d'Allemagne et empereur de Rome, et par les autres nobles rois ensuivant. Après, a régné Prouesse un grand temps en Angleterre, par le fait du roi Édouard et du prince de Galles son fils, car sous leur règne les chevaliers anglais et ceux qui marchaient d'accord avec eux ont fait autant de belles apertises d'armes et de grandes bacheleries et de hardies entreprises qu'aucuns chevaliers peuvent faire, comme il vous sera déclaré dans ce livre.

Or ne sais-je pas encore si Prouesse veut cheminer hors d'Angleterre ou revenir par le chemin qu'elle a fait; car, ainsi qu'il est dit ci-dessus, elle a cherché et environné ces royaumes et ces pays plus haut nommés, et régné et conversé entre les habitants, tantôt plus, tantôt moins, à son gré; le peu que j'en ai dit a été pour toucher aux merveilles de ce monde. Je m'en tairai maintenant, et je retournerai à la matière dont j'ai parlé au commencement, et je déclarerai d'abord par quelle manière et dans quelles conditions la guerre s'éleva premièrement entre les Anglais et les Français. Et pour qu'au temps à venir on puisse savoir qui a mis en train cette histoire et qui en a été auteur, je me veux nommer. On m'appelle, quand on me veut ainsi honorer, sire Jehan Froissart, natif de la comté de Hainaut et de la bonne, belle et agréable ville de Valenciennes.




Livre premier
Première Partie

CHAPITRE PREMIER

Ci commence à parler du roi Édouard III d'Angleterre et du roi Édouard II son père. Et comment ce dit dernier roi fut déchu de son trône par ses barons et seigneurs, par la haine qu'ils avaient contre son favori, messire Hugues le Despenser.

PREMIÈREMENT, pour mieux entrer en la matière et histoire dessus dite, il est vrai que lorsque le beau roi Philippe[1] eut marié sa fille en Angleterre au roi Édouard[2], ce roi d'Angleterre ne fut pas de si grand sens ni de si grande prouesse comme l'avait été le bon roi Édouard son père, qui avait eu tant à faire aux Danois et aux Écossais, qu'il défit plusieurs fois en bataille, sans qu'ils pussent jamais avoir victoire sur lui. Car assez tôt après que ce jeune roi fut couronné, le roi Robert Bruce, qui était roi d'Écosse et qui par plusieurs fois avait moult donné à faire au bon roi Édouard, chevaucha hardiment contre lui et reconquit toute l'Écosse et la bonne cité de Berwick, et brûla et ravagea une grande partie du royaume d'Angleterre, bien quatre ou cinq journées dans le pays, après quoi il déconfit le roi et tous les barons d'Angleterre en une place en Écosse qu'on dit Stirling[3], dans une bataille rangée. Le beau roi Philippe

1. Philippe le Bel.
2. Édouard II.
3. Bataille de Bannockburn, près de Stirling.

de France eut trois fils avec cette belle fille madame Isabelle, qui fut reine d'Angleterre, et ces trois fils furent beaux et grands chevaliers. L'aîné eut nom Louis, et du vivant du roi son père il fut roi de Navarre et on l'appela le roi Hutin. Le second eut nom Philippe [1], et le troisième Charles [2]. Et furent tous trois rois de France après la mort du roi Philippe leur père.

Il est bien vrai que le roi d'Angleterre, père de ce roi Édouard qui fait la matière de notre histoire, gouverna mal son royaume et fit plusieurs fois mauvaise justice d'après le conseil et avis de monseigneur Hugues dit le Despenser, avec lequel il avait été nourri dès l'enfance. Et messire Hugues et son père en avaient tant fait qu'ils étaient les plus grands barons d'Angleterre, de fortune et de richesse. Et surtout messire le fils avait tellement mené et gagné le roi à ses opinions, que rien ne se faisait sans lui, et que par lui tout était fait, en sorte qu'on le croyait roi plus que tout autre. Et ces deux seigneurs Despenser voulaient maîtriser et surmonter tous les seigneurs et barons d'Angleterre. Ce pourquoi il advint ensuite au pays et à eux-mêmes de grands maux et tourments. Car, après la grande déconfiture de Stirling, grande haine et grand murmure s'élevèrent au pays d'Angleterre entre les nobles barons et le conseil du roi, surtout contre monseigneur Hugues le Despenser. Et on l'accusait d'avoir amené par son conseil la défaite, car, étant favorable au roi d'Écosse, il avait tenu le roi d'Angleterre en négligence, si bien que les Écossais avaient reconquis la bonne ville de Berwick, et les avaient déconfits en bataille et mis en chasse, ce qui leur avait porté très grand dommage. Là-dessus les barons d'Angleterre se réunirent plusieurs fois pour aviser et regarder à ce qu'ils pouvaient faire, desquels le comte Thomas de Lancastre était le premier et le chef. Car les usages que le roi avait pris lui déplaisaient fort et il en parla deux ou trois fois assez ouvertement au dit Despenser.

Alors messire Hugues s'aperçut qu'on murmurait contre lui et ses officiers. Et il se douta bien que mal lui en adviendrait, ce qui fut vrai, mais ce ne fut pas encore si tôt, et il avait auparavant fait encore bien des choses dommageables au pays, ainsi que vous l'entendrez ci-après.

1. Philippe le Long.
2. Charles le Bel.

Comme il était bien avec le roi, aussi proche qu'il voulait et plus cru à lui tout seul que le reste du monde, il s'en vint au roi et lui dit que tous les seigneurs avaient fait alliance contre lui et qu'ils le mettraient hors de son royaume s'il n'y prenait garde. Tant il fit par ses conseils et ses adroites menées que le roi fit un jour prendre tous ces seigneurs dans une réunion où ils étaient tous assemblés, et fit décoller sans délai et sans connaissance de cause vingt-deux des plus grands barons d'Angleterre, et en premier lieu le comte Thomas de Lancastre, qui était son oncle, prudhomme et saint homme et qui fit depuis de grands miracles au lieu où il avait été décollé. Par ce fait, messire Hugues s'attira la haine de tout le pays et en particulier de la reine d'Angleterre et du comte de Kent, qui était le frère du dit roi.



Sceau du roi Edouard II[1].

Cependant le dit messire Hugues ne cessa pas d'exhorter le roi à mal faire. Et quand il s'aperçut qu'il était mal avec la reine et le comte de Kent, il mit par sa malice si grand désaccord entre le roi et la reine, que le roi ne voulait point venir où elle était, et ce désaccord dura longtemps. Et fut dit secrètement à la reine et au comte de Kent que, s'ils demeuraient au pays, le roi par violents conseils et fausses informations leur ferait souffrir des maux en leur corps, d'après ce qu'on avait entendu.

Quand la reine et le comte de Kent ouïrent ces nouvelles, ils furent inquiets, car ils sentaient le roi emporté et mal dirigé, et messire Hugues faisait de lui tout ce qu'il voulait sans avis et sans raison. Là-dessus s'avisèrent la dite dame et le comte de Kent qu'ils iraient en France voir le roi Charles, que la reine, sa sœur germaine, n'avait pas vu depuis qu'elle avait été envoyée en Angleterre et qu'elle emmènerait avec elle son jeune fils Édouard, laissant le roi et le Despenser s'arranger comme ils voudraient. Peut-être leur état s'amenderait-il bientôt, et Dieu y pourvoirait d'aide et de conseil.

Bien secrètement la dame et le comte de Kent tinrent ces propos

1. Archives nationales, n° 10 020; grandeur du sceau original, $0^{m},103$.

et ordonnèrent leurs besognes, et ils envoyèrent la plus grande partie de leurs bagages par la rivière de la Tamise sur des navires en Flandre. Et la dite dame prit pour prétexte d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne et s'en alla d'Angleterre avec une petite suite, son jeune fils avec elle, le comte de Kent, son beau-frère, et messire Roger de Mortimer. Et arrivèrent ainsi jusqu'à Paris, où le roi Charles très bien les accueillit.

Cependant messire Hugues le Despenser croissait tous les jours en amour et en puissance auprès du roi d'Angleterre, et regardèrent certains barons et sages hommes du pays que la chose n'était plus à souffrir ni ses outrages et méchancetés à supporter. Ils tinrent donc secrètement conseil, et ils eurent avis et volonté qu'ils rappelleraient leur dame la reine d'Angleterre, qui déjà avait demeuré à Paris tout près de trois ans. Et lui écrivirent et mandèrent que si elle pouvait trouver voie ou moyen pour rassembler une compagnie de gens d'armes de mille armures de fer ou environ, et qu'elle voulût ramener son fils et toute sa compagnie au royaume d'Angleterre, ils viendraient tous à elle et lui obéiraient ainsi qu'à son fils comme à leur seigneur, car ils ne pouvaient ni ne voulaient plus supporter le désordre que le roi mettait au pays par le conseil de monseigneur Hugues et de ceux qui étaient de son parti.

D'abord à ce propos avait volontiers entendu le roi Charles, mais on ne le put tenir si secret que messire Hugues le Despenser ne le sût. Et il fit tant par ses messages, ses dons et ses promesses, que le roi Charles de France fut entraîné par son conseil, et il manda sa sœur, la dite reine Isabelle, qui se tenait à son hôtel avec ses gens, et il lui ordonna, le plus haut et le plus sévèrement qu'il put, de demeurer en repos et de renoncer à ce qu'elle avait entrepris. Et quand la dame entendit le roi son frère, elle fut tout ébahie et confondue, et ce ne fut point merveille. Car elle s'aperçut bien que son frère était mal informé, mais rien de ce qu'elle lui dit ne lui put servir ou aider. Elle s'en alla donc toute triste et navrée, et revint à son hôtel, et ne renonça pourtant pas à ses préparatifs. Le roi son frère le sut, et en fut courroucé. Il défendit donc, d'après le conseil qu'il eut, que, sous peine du corps et des biens, personne de son royaume ne se mît en mouvement pour aller avec la reine sa sœur. Et quand la dame sut ce, elle fut encore plus triste que devant, ce qui était bien raison.

Or ne demeura guère de temps qu'on lui dit, fiablement et à grand bien, que si elle ne se gardait sagement, le roi son frère la ferait prendre et ramener en Angleterre pour relivrer à son mari, le roi d'Angleterre, et détiendrait son fils auprès de lui, car il ne lui plaisait plus qu'elle restât ainsi éloignée de son mari. Et de ces nouvelles fut la dame encore plus troublée, car elle eût mieux aimé être morte et mise en pièces que de venir au pouvoir de son mari ou du Despenser. Elle s'avisa donc qu'elle partirait de France et s'en irait en Hainault pour voir le comte et monseigneur Jean de Hainault son frère, qui étaient seigneurs pleins de tout honneur et de grande renommée. Peut-être trouverait-elle en eux consolation et secours, car elle leur était cousine fort prochaine.



Sceau de la reine Isabelle[1].

Si fit tant la dame par ses journées qu'avec son fils en l'âge de quinze ans environ, avec le comte de Kent et le sire de Mortimer, elle passa France, Vermandois et Cambrésis, et vint en Hainault, à un château nommé Buignicourt, dont messire Nicolas d'Aubrécicourt était seigneur, qui la reçut bellement avec ses gens; et vint là tout promptement, dès qu'il le sut, messire Jean de Hainault, seigneur de Beaumont, et fit à la dite dame tout l'honneur et révérence qu'il put, car bien le savait faire. La dame, qui était triste et égarée, privée de tout conseil, hors de Dieu et de lui, commença à se plaindre au dit seigneur de Beaumont, lui racontant en pleurant moult piteusement toutes ses dures aventures, et comment elle s'était enfuie en son pays, comme ne sachant où trouver consolation ni appui.

Et quand le gentil chevalier messire Jean de Hainault eut ouï la dame se plaindre si tendrement, fondant en larmes et en pleurs, il en eut grand pitié, et lui dit bien doucement pour la consoler : « Certes, dame, voici votre chevalier qui ne vous fera point défaut jusqu'à la mort, quand tout le monde vous ferait défaut. Je ferai de tout mon pouvoir pour vous conduire ainsi que votre fils et vous remettre en votre état en Angleterre, auprès de vos amis qui sont par delà la mer,

1. Archives nationales, nº 10021; grandeur du sceau original.

comme vous le dites. Et moi et tous ceux que j'en pourrai prier, nous y aventurerons nos vies, jusqu'à ce que vous soyez au-dessus de vos besognes. »

Et quand la dame lui ouït prononcer une si haute et si noble parole et si consolante, elle qui était assise et messire Jean de Hainault devant elle, elle se leva et voulut s'agenouiller pour le remercier de la grande joie et grâce qu'il lui offrait; mais le gentil chevalier ne l'eût jamais souffert et, prenant la dame entre ses bras, il dit : « Ne plaise à Dieu que la reine d'Angleterre ne fasse ainsi ou n'ait en pensée d'ainsi faire de s'agenouiller devant son chevalier. Mais, dame, réconfortez-vous et votre gent aussi, car je vous tiendrai mes promesses. Vous viendrez voir monseigneur mon frère et madame ma sœur, votre cousine, la comtesse de Hainault, qui vous en prient, et suis chargé de vous le dire et de vous amener auprès d'eux. » Et la dame le promit et dit : « Certes, sire, je trouve en vous plus de confort et d'amour que dans tout le monde. Et de ce que vous me dites et offrez, cinq cent mille mercis. Jamais ne vous avons desservi, moi ni mes fils; mais si le temps vient que nous soyons en notre état, comme je l'espère bien par le confort et grâce de Dieu et de vous, vous en serez grandement récompensé. »

Donc fut la dame bien accueillie du comte et de la comtesse de Hainault. Et messire Jean faisait écrire des lettres bien affectueuses aux chevaliers et compagnons auxquels il se fiait le plus, en Hainault et en Brabant, et les priait tant qu'il pouvait et chacun sur son amitié qu'ils vinssent avec lui en cette entreprise, et il y en eut grand nombre de l'un et de l'autre pays qui y allèrent pour l'amour de lui et grand nombre qui n'y allèrent pas, comme qu'ils en fussent priés. Et même le dit messire Jean en fut durement repris de son frère et d'aucuns de son propre conseil, parce qu'il leur semblait que l'entreprise était si haute et si périlleuse, selon les désaccords et les grandes haines qui étaient alors entre les hauts barons et les communes d'Angleterre, et selon ce que les Anglais sont communément jaloux de tous les étrangers, que chacun avait peur que le dit messire Jean ni ses compagnons n'en pussent jamais revenir.

Mais quoiqu'on le blâmât, le gentil chevalier ne s'en voulut jamais départir. Il était alors au commencement de sa carrière et dans la droite fleur de sa jeunesse, et dit qu'il n'avait qu'une mort à souffrir,

qui était à la volonté de Notre Seigneur, mais qu'il avait promis à cette gentille dame de la conduire jusqu'en son royaume, et ne lui ferait défaut qu'à la mort. Et autant valait recevoir la mort avec cette noble dame qui était ainsi persécutée, que nulle autre part, si mourir devait. Car tous chevaliers doivent aider à leur loyal pouvoir



Jean de Hainault faisant révérence à la reine Isabelle [1].

toutes dames et damoiselles dans leurs besoins, spécialement quand ils en sont requis.

Ainsi cinglèrent par mer venant de Dordrecht en Hollande. Et il avait été entendu et avisé qu'ils prendraient terre à un port où ils avaient intention d'aller, mais ils ne purent. Car une grande tourmente les prit en mer, qui les mit hors de leur chemin tellement, que pendant deux jours ils ne surent où ils étaient. En quoi Dieu leur fit grande grâce. Car, s'ils se fussent débarqués à ce port ou tout auprès, ils étaient perdus d'avance et tombaient aux mains de leurs ennemis, qui savaient leur venue et les attendaient en cet endroit pour les tous mettre à mort, ainsi que le

1. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms., n° 5187, f° 6 v.

jeune roi et la reine. Mais Dieu ne le permit pas, et les fit par un vrai miracle détourner de leur chemin, ainsi que vous avez ouï.

Or advint que, au bout des deux jours, la tourmente cessa, et les mariniers virent terre en Angleterre. Si s'en approchèrent joyeusement et prirent terre sur le sable et sur le rivage de la mer sans havre et sans nul port. Ils demeurèrent donc sur la plage pendant trois jours, à court de provisions de vivres, et déchargeant leurs chevaux et leurs harnais; et ne savaient en quel endroit d'Angleterre ils étaient arrivés, au pouvoir d'amis ou ennemis. Au quatrième jour, ils se mirent en chemin, à l'aventure de Dieu, comme gens qui avaient été mal à l'aise par la faim et le froid de nuit, sans compter les grandes peurs qu'ils avaient eues et avaient encore. Si chevauchèrent tant amont et aval qu'ils trouvèrent quelques petits hameaux, et puis après une abbaye de moines noirs qu'on appelle Saint-Aymon. Ils s'y logèrent et s'y rafraîchirent pendant trois jours. Et firent prendre soin de leurs chevaux bien et fort, car ils pensaient bien en avoir prochainement affaire.

Les nouvelles se répandirent par le pays tant qu'elles parvinrent à ceux par l'assurance et le mandement desquels la dite dame était repassée. Si s'appareillèrent du plus tôt qu'ils purent, afin de venir vers elle et vers son fils qu'ils voulaient avoir à seigneur. Et le premier qui vint au-devant d'elle et qui donna le plus de satisfaction à ceux qui l'avaient accompagnée, fut le comte Henri de Lancastre au Tors Col, qui fut frère du comte Thomas de Lancastre qui fut décollé, ainsi que vous avez ouï ci-dessus, et fut père au duc de Lancastre qui fut si bon chevalier et si recommandé, comme vous pourrez voir en cette histoire, si vous en venez à la conclusion. Le comte Henri de Lancastre dessus dit vint avec une grande compagnie de gens d'armes, et après tant d'uns et d'autres vinrent, comtes, barons, chevaliers et écuyers avec tant de gens d'armes, qu'il leur sembla bien qu'ils fussent hors de tout péril.

Si eurent conseil entre eux, madame la reine et les barons, chevaliers et écuyers qui étaient venus au-devant d'elle, qu'ils iraient droit à Bristol à tout leur pouvoir, car là se tenaient le roi et les Despenser, et la ville était bonne, grande, riche et bien fermée, et elle était assise sur un bon port de mer. Et il y a, donnant sur la mer, un château très fort, autour duquel flotte la mer. Là se tenait le roi, messire Hugues le Despenser père qui avait tout près de quatre-vingt-dix ans, messire Hugues le fils, principal conseiller du roi, qui lui conseillait toutes les mauvaises

résolutions et les mauvaises actions, le comte d'Arundel, qui avait épousé la fille de messire Hugues le jeune, et aussi plusieurs chevaliers et écuyers qui se tenaient auprès du roi et de la cour, comme les gens d'état se tiennent volontiers auprès de leurs seigneurs. Si se mirent madame la reine et toute sa compagnie, messire Jean de Hainault, les



Arrivée de la reine Isabelle en Angleterre[1].

comtes et les barons d'Angleterre avec leurs troupes en chemin pour aller à Bristol. Et par toutes les villes où ils entraient on leur faisait fête et honneur. Et tous les jours leur venaient des gens à droite et à gauche de tous côtés. Et tant firent par leurs journées, qu'ils parvinrent devant la ville de Bristol. Et aussitôt y mirent le siège.

Le roi et messire Hugues le Despenser fils se tenaient dans le château. Le vieux messire Hugues et le comte d'Arundel se tenaient dans

1. Bibliothèque nationale, Ms., n° 2643, f° 7 v.

la ville avec plusieurs qui étaient de leur parti. Quand ces chevaliers-là et les gens de la ville virent le pouvoir de la dame si grand et si fort et que presque toute l'Angleterre était avec eux, en sorte que le péril était évident, ils résolurent de se rendre et la ville avec eux, pour sauver leurs vies, leurs membres et leur avoir. Ils envoyèrent donc traiter et parlementer avec la reine et son conseil, qui ne s'y voulurent point accorder ainsi, à moins que ladite dame ne pût disposer à son gré de monseigneur Hugues et du comte d'Arundel, car pour les détruire elle était venue.

Quand les hommes de la ville de Bristol virent qu'autrement ils ne pouvaient obtenir la paix ni sauver leurs biens et leurs vies, dans leur embarras ils consentirent et ouvrirent les portes, si bien que madame la reine, messire Jean de Hainault et tous les barons, chevaliers et écuyers entrèrent céans et prirent leurs quartiers dans la ville de Bristol et ceux qui ne s'y purent loger campèrent dehors. Là furent pris le dit messire Hugues le père et le comte d'Arundel, et amenés devant la reine pour en faire sa pure volonté. Et aussi lui furent amenés ses autres jeunes enfants, messire Jean son fils et ses deux fillettes qui furent trouvés en la garde de messire Hugues. De quoi la dame eut grande joie quand elle vit ses enfants qu'elle n'avait pas vus depuis si longtemps, et ils en eurent aussi, car point n'aimaient les Despenser. Et s'il y avait grande joie entre eux, de même pouvait-il y avoir grand deuil chez le roi et le Despenser fils qui étaient enfermés dans le château fort, et qui voyaient leur mal si grand. Car tout le pays se tournait avec la reine et son fils aîné et droitement contre eux. Donc, s'ils eurent douleur et peur et assez à penser, cela n'est point à demander.

Quand la reine et tous les barons et les autres furent logés tout à leur aise, ils assiégèrent le château du plus près qu'ils purent. Et puis la reine fit amener monseigneur Hugues le Despenser le vieux et le comte d'Arundel devant son fils aîné et devant tous les barons qui là étaient, et leur dit qu'elle et son fils leur feraient droit et bon jugement selon leurs faits et leurs œuvres. A quoi répondit messire Hugues et dit : « Ah ! dame, Dieu nous veuille donner bon juge et bon jugement et, si nous ne les pouvons avoir en ce siècle-ci, qu'il nous les donne dans l'autre ! » Alors se leva messire Thomas Wage, bon chevalier, sage et courtois, qui était maréchal de l'armée, et leur raconta tous leurs faits par écrit, et se tourna ensuite vers un vieux chevalier qui était là afin qu'il rapportât



CATHÉDRALE DE BRISTOL, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.

sans fausseté ce que méritaient de telles personnes, par jugement après de tels faits. Le chevalier prit conseil des autres barons et chevaliers, et rapporta par pleine sentence qu'ils avaient bien mérité la mort, par plusieurs horribles actions qu'il avait entendu raconter et qu'il tenait pour bien vraies et claires. Ainsi fut justice faite en l'an de grâce mille trois cent vingt-six, le jour de Saint-Denis en octobre, et cela devant le



Supplice de Hugues le Despenser[1].

château de Bristol, voyant le roi, et messire Hugues le fils, et tous ceux qui étaient céans, qui grand dépit en eurent.

Après que cette justice fut faite ainsi que vous l'avez ouï, le roi et messire Hugues le Despenser, qui se voyaient assiégés en telle angoisse et danger, et ne savaient de quel côté il pourrait leur venir secours, se mirent en une matinée, à eux deux avec une faible suite, dans un petit bateau en mer, par derrière le château, afin d'aller au royaume de Galles, comme gens qui volontiers se fussent sauvés. Mais Dieu ne le voulut souffrir, car leurs péchés leur étaient en fardeau. Et leur advint grande

1. Bibliothèque nationale, Ms., n° 2643.

merveille, car ils furent onze jours pleins en ce batelet, et ils s'efforçaient de naviguer tant qu'ils pouvaient, mais ils ne pouvaient si loin naviguer que tous les jours le vent qui leur était contraire, par la volonté de Dieu, les ramenât une fois ou deux à moins d'un quart de lieue du château dont ils étaient partis, si bien que tous les jours on les voyait de l'armée de la reine.

Au dernier jour, messire Henri de Beaumont, fils du vicomte de Beaumont en Angleterre, se mit dans une barque avec quelques compagnons et se fit naviguer vers eux, et ils naviguèrent tant et si fort que les mariniers du roi ne purent tant fuir devant eux que finalement ils ne fussent atteints et ramenés dans la ville de Bristol et livrés à madame la reine et à son fils comme prisonniers, et grande joie en eurent comme tous les autres, et à bonne cause, car ils avaient accompli et achevé ce qu'ils désiraient, avec l'aide de Dieu tout à leur plaisir. Et fut le roi remis au seigneur du château de Berkley sur la grosse rivière de Severn pour qu'il en fît bonne garde, et fut messire Hugues le Despenser justement jugé et justice faite de lui, et les morceaux de son corps envoyés aux quatre meilleures cités d'Angleterre après Londres.

Si partirent d'Angleterre la plupart des compagnons de Hainault qui pensaient avoir bien fait leur besogne pour laquelle ils étaient venus, et demeura encore un peu le sire de Beaumont, messire Jean de Hainault, comme la reine l'en avait prié. Elle tint à Noël dans Londres une grande cour. Et y vinrent tous les comtes, barons et chevaliers et tous les nobles d'Angleterre, et les prélats et conseils des bonnes villes. A cette fête et assemblée, il fut ordonné que, le pays ne pouvant longuement demeurer sans seigneur, on mettrait par écrit tous les faits et les œuvres que le roi prisonnier avait faits par mauvais conseils, et comment il avait gouverné son pays, afin qu'on le pût lire, en plein palais, par devant tout le pays, et que les sages du pays pussent là-dessus prendre bon avis et accord comment et par qui le pays serait gouverné dorénavant. Ainsi qu'il fut ordonné il fut fait. Et quand toutes les actions et les faits du roi qu'il avait faits et consenti à faire, comme son maintien et ses usages, furent lus et bien entendus, les barons et les chevaliers et tous les conseillers du pays se réunirent ensemble. Et s'accordèrent la plus saine partie et même les grands barons et les nobles avec les conseils des bonnes villes qu'un tel homme n'était pas digne de porter la couronne ni d'avoir le nom de roi. Mais ils s'accordèrent à ce que son fils aîné, qui

était son droit héritier, fût sur-le-champ couronné au lieu de son père, pourvu qu'il prît autour de lui bons conseillers, sages et de confiance, afin que le royaume et le pays fussent dorénavant mieux gouvernés qu'ils n'avaient été. Le père devait être bien gardé et honorablement maintenu, tant qu'il pourrait vivre, selon son état.

CHAPITRE II

Comment le roi d'Écosse défia le jeune roi Édouard III d'Angleterre, qui avait succédé à son père, et comment les Anglais chevauchèrent jusqu'à la rivière de Tyne, où se tenaient les Écossais, et des maux et souffrances qu'ils y endurèrent sans grand profit.



Messire Jean de Hainault étant reparti d'Angleterre pour s'en aller à un tournoi à Condé-sous-Escaut, bien et magnifiquement traité par le jeune roi Édouard qui bien le devait, le roi et la reine gouvernèrent le pays par le conseil du comte de Kent, oncle du roi, et aussi par le conseil de monseigneur Roger de Mortimer, qui tenait grande terre en Angleterre, bien sept mille livres de revenu. Et avaient été tous deux bannis d'Angleterre avec la reine et le dit roi, comme vous avez ouï. Et ils usèrent aussi assez des conseils de monseigneur Thomas Wage et par le conseil de plusieurs autres qu'on tenait pour les plus sages du royaume, bien qu'aucuns autres en fussent jaloux. Car on dit que l'envie ne peut mourir en Angleterre; aussi règne-t-elle et voit-on régner en plusieurs autres pays. Ainsi passa l'hiver et le carême jusqu'à Pâques. Et le roi, madame sa mère et le pays furent tout en paix jusqu'à ce terme.

Il advint que le roi Robert d'Écosse, qui avait été bien preux et qui avait beaucoup souffert contre les Anglais et avait été bien des fois chassé et déconfit au temps du bon roi Édouard (Ier), grand-père de ce jeune roi Édouard, était devenu vieux et malade. Quand il sut les aventures d'Angleterre, comment le roi avait été pris et déposé de sa couronne, et ses conseillers jugés et exécutés, comme vous avez ouï, il pensa qu'il défierait ce jeune roi; car, étant jeune et les barons du royaume n'étant pas bien d'accord, à ce qu'il croyait et selon qu'il l'avait entendu dire peut-être par des amis de la famille des Despenser, il pourrait

bien faire ses affaires et conquérir partie du royaume d'Angleterre. Ainsi qu'il le pensa il le fit, et environ Pâques, l'an 1327, il fit défier le jeune roi Édouard et tout le pays, et leur manda qu'il entrerait dans le pays et le gâterait et brûlerait comme il avait fait autrefois du temps de la déconfiture près du château de Stirling, où les Anglais reçurent si grand dommage.

Quand le jeune roi se sentit défié et son conseil aussi, il le fit savoir par tout le royaume et commander que tout noble et non noble fussent appareillés chacun selon son état. Et vint chacun à son pouvoir au jour de l'Ascension auprès d'York, une bonne ville bien assise dans le nord. Il convoqua aussi messire Jean de Hainault, qui vint avec tous ses gens. Et au jour dit se délogea toute l'armée du roi qui était en York et s'avança au delà de la cité de Durham, à l'entrée d'un pays qu'on nomme Northumberland, qui est un pays sauvage, plein de déserts et de grandes montagnes, et pays durement pauvre en toutes choses sinon de bestiaux. Si court au milieu une rivière pleine de cailloux et de grosses pierres, qui s'appelle la Tyne. Et d'aval la dite rivière sied une bonne ville qui se nomme Newcastle-sur-Tyne, et là étaient les maréchaux d'Angleterre avec grands gens d'armes pour garder le pays contre les Écossais. Car déjà on voyait la fumée des hameaux et des villages qu'ils brûlaient dans les vallées du dit pays.



Sceau de Robert Bruce [1].

Les Écossais sont durs et hardis rudement et fort habiles en armes et en guerre. Et dans ce temps ils n'admiraient et ne prisaient guère les Anglais, comme ils font encore à présent. Et quand ils veulent entrer dans le royaume d'Angleterre, ils mènent bien leur armée vingt ou vingt-quatre lieues loin, tant de jour que de nuit, ce dont se pourraient émerveiller bien des gens qui ne sauraient pas leurs coutumes.

Il est certain, quand ils veulent entrer en Angleterre, qu'ils sont à cheval, les uns et les autres, sauf la ribaudaille qui les suit à pied. Et sont les chevaliers et écuyers bien montés sur bons gros roussins, et les com-

1. Archives nationales, n° 10 215; grandeur du sceau original, 0^{m},110.

munes gens du pays sur de petites haquenées. Et ne mènent point de charroi, ni nulle provision de pain et de vin, à cause des diverses montagnes qu'ils ont à passer, car leur usage et leur sobriété sont tels en guerre qu'ils se contentent assez longtemps de chair cuite à moitié, sans pain, et de boire l'eau des rivières, sans vin. Et ils n'ont que faire de chaudières ou de chaudrons, car ils cuisent bien leur viande dans le cuir même des bêtes, quand ils les ont écorchées, et ils savent bien qu'ils trouveront des bêtes à grand foison là où ils veulent aller. Ils n'emportent donc d'autre provision que chacun entre la selle et le panneau une grande pierre plate, et jettent derrière eux une besace pleine de farine, en sorte que, lorsqu'ils ont mangé tant de viande mal cuite que leur estomac leur semble être débile et affaibli, ils jettent cette pierre plate au feu et détrempent d'eau un peu de leur farine. Quand leur pierre est chauffée, ils jettent cette pâte claire sur la pierre chaude et en font un petit gâteau, une espèce d'oublie de béguine, et le mangent pour se remettre l'estomac. Il n'est donc pas étonnant qu'ils fassent de plus longues journées que les autres, puisque tous sont à cheval, hormis la ribaudaille, et qu'ils ne mènent nuls chariots ni provisions, ainsi que vous avez ouï.

Ils étaient ainsi entrés au pays dessus dit, et le gâtaient et le brûlaient, et trouvaient tant de bêtes qu'ils n'en savaient que faire. Et ils avaient bien trois mille armures de fer, chevaliers et écuyers, montés sur bons roussins et bons coursiers, et vingt mille hommes armés à leur guise, habiles et hardis, montés sur ces petites haquenées qui ne sont ni lavées ni étrillées; aussi les envoie-t-on paître dès qu'on en est descendu, en prés, en terres en friche ou en bruyères. Et si avaient deux très bons capitaines, car le roi Robert d'Écosse, qui était vieux et malade, leur avait donné pour capitaine un gentil prince et vaillant aux armes, à savoir le comte de Moray, qui portait un écu d'argent à trois oreilles de gueules, et monseigneur Guillaume de Douglas, qu'on tenait pour le plus hardi et le plus entreprenant de tous les deux pays et portait un écu d'azur à un chef d'argent et trois étoiles de gueules sur l'argent. Et étaient ces deux seigneurs les plus hauts barons et les plus puissants de tout le royaume d'Écosse, et les plus renommés en beaux faits d'armes et en grandes prouesses.

Quand le roi anglais et ses gens virent la fumée des villages ainsi qu'il est dit ci-devant, ils surent bien que les Écossais étaient entrés en

leur pays. Si fit-on aussitôt crier aux armes et commander que chacun se délogeât et suivît les bannières. Ainsi fut fait et trois grosses batailles ordonnées à pied, et sachez qu'il y avait bien là huit mille armures de fer, chevaliers et écuyers, trente mille hommes armés, la moitié montés sur petites haquenées, la moitié sergents à pied, envoyés par élection des bonnes villes à leurs gages. Et il y en avait bien vingt-quatre mille archers à pied sans la ribaudaille.

Aussitôt que les batailles furent ordonnées, on chevaucha tous rangés après les Écossais qu'on voyait brûler à cinq lieues près de l'armée, sans les pouvoir rejoindre. Et, vers neuf heures du soir, s'arrêta l'armée en un bois, tous gens si travaillés que ne pouvaient plus marcher, et le conseil tenu du roi et de ses maréchaux leur sembla que les Écossais reprenaient le chemin de leur pays, en tout brûlant, et qu'il convenait se lever vers minuit et se hâter pour leur couper le passage de la Tyne, et les forcer ainsi à combattre à leur désavantage, en sorte qu'ils demeureraient tous en Angleterre pris à la trappe.

Ainsi que fut ordonné fut fait, et chacun fut armé et monté à minuit. Et il n'y en eut guère qui dormirent, bien qu'on eût rudement travaillé tout le jour. Comme les batailles étaient ordonnées et assemblées, le jour commença de paraître. Lors se mirent les bannières à chevaucher en hâte, séparément, par bruyères, par montagnes, par vallées et par rochers difficiles, sans qu'à aucun lieu le pays fût plat. Et par-dessus les montagnes et au fond des vallées se trouvaient des fondrières et de grands marais, et de si rudes passages que merveille était que chacun n'y demeurât. Car chacun chevauchait en avant sans attendre seigneur ni compagnon. Et sachez que qui se fût enfoncé en ces fondrières, il eût à grand peine trouvé qui l'aidât. Et y demeurèrent grand foison de bannières et de chevaux en plusieurs lieux qui point n'en sortirent. Et souvent on cria ce jour-là aux armes et disait-on que les premiers combattaient l'ennemi, en sorte que chacun, croyant qu'il était vrai, se hâtait comme il pouvait parmi les marais, les pierres et les cailloux, et parmi les vallées et les montagnes, le heaume appareillé et l'écu au cou, le glaive ou l'épée au poing, sans attendre père, ni frère, ni compagnons. Et quand on avait ainsi couru demi-lieue ou plus, et qu'on venait au lieu d'où partaient les cris, on se trouvait déçu. Car c'étaient cerfs ou brebis, ou ours ou autres bêtes sauvages dont il y avait grand foison en ces bois et en ces bruyères et dans ce sauvage pays, qui s'effrayaient et

fuyaient devant ces bannières et ces gens à cheval, qui ainsi chevauchaient et qui n'avaient rien vu; chacun courait donc ainsi après ces bêtes, croyant que ce fût autre chose.

Ainsi chevaucha le jeune roi anglais et toute son armée à grand peine jusqu'à la rivière de Tyne que les Écossais avaient passée et devaient



Les Anglais et les Écossais escarmouchant sur la Tyne[1].

repasser, pensaient-ils, et la passèrent, à leur tour, à grand malaise et prirent terre pour y loger. Mais il y en avait peu qui eussent des haches pour faire les logements ou pour couper du bois, ou des cognées, et les gens de pied étaient demeurés en arrière, et ne savait-on en quel lieu on se trouvait, et les charrois n'avaient pu être menés par le pays que je vous ai dit. Ainsi les chevaux ne mangèrent, toute la nuit ni le jour devant, ni avoine ni fourrage, et eux-mêmes ne goûtèrent ni le jour ni la nuit

1. Bibliothèque nationale, Ms., nº 2643, fº 18.

que le pain qu'ils avaient derrière eux sur leurs chevaux, tout souillé et gâté par la sueur, et ils ne burent d'autre breuvage que l'eau de la rivière, sauf quelques seigneurs qui avaient des bouteilles, ce qui leur porta grand confort. Et n'eurent toute la nuit ni feu ni lumière et ne savaient comment s'en procurer, hormis les seigneurs qui avaient apporté des torches au sommier de leurs chevaux.

Et au matin quand le jour fut venu, en quoi ils espéraient pour soulager eux et leurs chevaux, pour manger et pour se loger ou pour combattre les Écossais, ce qu'ils désiraient si fort pour sortir du malaise et de la pauvreté où ils étaient, commença bientôt à pleuvoir, et plut toute la journée si vivement et si fort, que la rivière sur laquelle ils étaient logés devint si grande que nul ne pouvait passer pour chercher des fourrages et des provisions, et les chevaux n'avaient à manger que terre ou feuilles d'arbres, et eux à couper plançons de bois avec leurs épées pour attacher leurs chevaux et faire des petites huttes où ils se pussent abriter. Et lorsqu'on sut enfin à Newcastle de par le roi où ils étaient et que vivres il leur fallait, tout était si cher et de si grande rareté que l'un l'arracha des mains de l'autre, dont il y eut plusieurs hutins et grand débat parmi les compagnons, et plut ainsi toute la semaine. Par quoi les harnais des chevaux étaient pourris, et la plus grande partie n'avaient de quoi se vêtir ni de quoi faire du feu, hormis de bois vert qui ne brûlait qu'à grand peine et ne pouvait durer sous la pluie.

En tel malheur, malaise et pauvreté, de grands murmures commencèrent parmi les Anglais, et pour ce fut ordonné entre les seigneurs qu'on se mouvrait de là et repasserait-on la rivière sept lieues plus haut, là où elle était plus aisée à passer. Et fit-on crier que quiconque se voudrait donner la peine afin de rapporter au roi nouvelles certaines du lieu où il pourrait trouver les Écossais, le premier qui l'annoncerait aurait à héritage cent livres de terre, et que le roi le ferait chevalier. Sur quoi bien quinze ou seize chevaliers ou écuyers anglais partirent de l'armée dans l'espoir de gagner telle récompense, et chacun se mit de son côté à l'aventure. Cependant l'armée repassa la rivière à grand peine, car elle était grossie par la pluie, si bien qu'il y en eut assez de baignés et des Anglais noyés. Quand tous furent repassés, ils se logèrent aussitôt, car ils trouvèrent des fourrages dans les prés et la campagne, près d'un petit village que les Écossais avaient

brûlé à leur passage. Et il leur semblait qu'ils fussent arrivés en paradis.

Le troisième et le quatrième jour, ils chevauchaient encore sans savoir où ils allaient, lorsqu'un écuyer vint vers le roi et dit : « Sire, je vous apporte nouvelles. Les Écossais sont à trois lieues d'ici logés sur une montagne, et vous attendent là, et ils y ont bien été déjà huit jours, et ne savaient nouvelles de vous, non plus que vous ne saviez nouvelles d'eux. Et je me suis si près approché d'eux que je fus pris et mené en leur armée devant les seigneurs, comme leur prisonnier. Je leur dis nouvelles de vous, comment vous les cherchiez pour les combattre. Et aussitôt les seigneurs m'ont quitté de ma prison quand je leur ai dit que vous donneriez cent livres sterling de terre à celui qui vous apporterait certaines nouvelles d'eux. Et ils disent, sachez-le, qu'ils ont aussi grande envie de vous combattre que vous de les combattre et que vous les trouverez là sans faute. »

Dès que le roi eut ouï ces nouvelles, il fit arrêter toute l'armée dans les blés pour paître et ressangler leurs chevaux, et se trouvait-on près d'une abbaye qui était brûlée et qui s'appelait du temps du roi Arthur la Blanche Lande. Là chacun se confessa et se prépara du mieux qu'il put. Et le roi fit dire des messes en grand nombre, afin de donner la communion à ceux qui en avaient dévotion. Et il assura bien à l'écuyer les cent livres de terre qu'il lui avait promises, et le fit chevalier par devant tous. Après, quand on se fut un peu reposé et déjeuné, on sonna les trompettes, et tous chevauchèrent jusqu'à ce que, vers midi, ils virent les Écossais clairement et les Écossais les virent aussi.

Or étaient logés les Écossais sur une montagne sous laquelle courait une rivière forte et raide, pleine de cailloux et de si grosses pierres, qu'on ne la pouvait promptement passer sans malheur, quoi qu'on en eût. Et encore si les Anglais eussent pu passer la rivière, il n'y avait point de place entre la rivière et la montagne où ils pussent ranger leurs batailles. Ce que voyant, le jeune roi anglais fit dire par héraut aux Écossais que s'ils voulaient passer la rivière et venir combattre en plaine, on se retirerait en arrière et leur livrerait une bonne place pour combattre, et si cela ne leur plaisait, qu'ils voulussent en faire autant. Quand ils reçurent ces propositions, ils tinrent conseil, et répondirent au héraut qui leur était envoyé qu'ils ne feraient ni l'un ni l'autre.

Mais le roi et tous ses barons voyaient bien comment ils étaient en son royaume et avaient tout brûlé et ravagé, ce qui lui était à charge, et eût bien voulu l'amender s'il le pouvait.

Donc se logèrent cette nuit les Anglais, à grand peine, sur la terre et les pierres sauvages et encore tout armés. Et se retirèrent les Écossais dans leur logis, laissant quelques-uns de leurs gens aux lieux où ils avaient établi leurs batailles, et firent si grands feux que c'était merveille à regarder. Et entre la nuit et le jour, ils firent si grand bruit en cornant de leurs grands cors tous à la fois, puis en criant tous ensemble, qu'il semblait aux Anglais que tous les diables d'enfer fussent là venus pour les étrangler. Et dans cet état furent trois jours, non sans escarmoucher, dont il y eut des morts, des blessés et des prisonniers de part et d'autre, et l'intention des seigneurs anglais était de tenir là les Écossais comme assiégés, puisqu'ils ne pouvaient arriver à les combattre. Et croyaient bien les affamer, car ils savaient par les prisonniers que les Écossais n'avaient nulle provision de pain, de vin ni de sel. Cependant ils avaient des bestiaux en grand foison qu'ils avaient pris dans le pays, et ils en pouvaient manger à l'eau ou en rôti à leur plaisir, sans pain ni sel, ce qui ne leur importait pas grandement pourvu qu'ils eussent un peu de farine, dont ils usent ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Or advint que, au quatrième jour, quand les Anglais regardèrent sur la montagne, plus ne virent personne, car les Écossais en étaient partis à minuit et les Anglais les trouvèrent logés sur une montagne plus forte que la première et sur la même rivière. Et les Anglais ne pouvaient aller à eux, qu'ils ne fussent tous morts et perdus d'avance, ou pris en grand désavantage, et ils demeurèrent dix-huit jours entiers sur cette froide montagne, tous les jours rangés contre l'ennemi.

La première nuit que les Anglais furent logés sur cette seconde montagne en face des Écossais, messire Guillaume de Douglas, qui était preux, hardi et entreprenant chevalier, prit vers minuit deux cents armures de fer avec lui, et passa la rivière bien loin de l'armée, si bien qu'on ne s'en aperçut pas, et tomba dans le camp des Anglais bien vaillamment, en criant : « Douglas! Douglas! vous mourrez tous, seigneurs barons anglais! » Et lui et sa compagnie en tuèrent plus de trois cents, et il donna des éperons jusque devant la tente même du roi, toujours criant : « Douglas! Douglas! » et il coupa deux ou trois des cordes de la tente du roi, puis s'en partit à temps. Peut-être perdit-il

quelques-uns de ses gens dans la retraite; mais ce fut bien peu, et il rejoignit ses compagnons sur la montagne.

Le dernier jour des vingt-deux, un chevalier d'Écosse fut pris dans une escarmouche, qui dit que monseigneur Guillaume de Douglas devait partir à la nuit et que chacun devait suivre sa bannière, mais qu'on ne savait où il devait aller. Et tinrent conseil les seigneurs anglais, qui pensaient que les Écossais pourraient bien les assaillir de nuit des deux côtés, pour se mettre en aventure de vivre ou de mourir, y étant réduits par la famine. Si veillèrent donc la nuit durant tout armés et appareillés; mais, quand vint le point du jour, deux trompettes écossais tombèrent sur l'une des sentinelles qui faisaient le guet. Ils furent pris et amenés devant les seigneurs du conseil du roi et dirent : « Seigneurs, que faites-vous ici? vous perdez votre temps. Car, sur notre tête, les Écossais s'en sont allés bien avant minuit, et ils sont déjà à quatre ou cinq lieues loin. » Et quand les seigneurs anglais entendirent cela, ils eurent conseil et virent bien qu'ils étaient déçus de leurs espérances, car de chasser après les Écossais ne pouvait servir à rien; on ne les pouvait plus rattraper.

Cependant quelques-uns des compagnons passèrent la rivière en grand péril et vinrent sur la montagne d'où les Écossais étaient partis pendant la nuit, et ils trouvèrent plus de cinq cents grosses bêtes grasses que les Écossais avaient tuées parce qu'elles ne les pouvaient suivre et qu'ils ne voulaient pas les laisser aux Anglais. Et ils trouvèrent plus de trois cents chaudières faites de cuir encore couvert de poil, pendues sur le feu, pleines de viande et d'eau pour faire bouillir, et plus de mille broches chargées de viande pour rôtir, et plus de dix mille vieux souliers usés faits de cuir avec le poil que les Écossais avaient laissés, et ils avaient laissé aussi cinq pauvres prisonniers anglais qui avaient été liés tout nus aux arbres, et deux avaient les jambes brisées. Les compagnons anglais les délièrent, puis revinrent à l'armée si à point que chacun se délogea pour retourner en Angleterre, sur l'avis du roi et de tout son conseil; ainsi firent tant par leurs journées qu'ils arrivèrent à York, où le roi trouva madame sa mère qui le reçut avec grande joie, ainsi que firent toutes les dames et bourgeois de la ville, et le roi donna congé à toutes manières de gens de retourner en leurs logis et remercia grandement les comtes, les barons et les chevaliers du bon service qu'ils lui avaient rendu.

CHAPITRE III

Comment le jeune roi Édouard III fut marié à la fille du comte de Hainault, et comment le bon roi Robert Bruce d'Écosse mourut, ayant confié son cœur à monseigneur Guillaume de Douglas, qui fut occis en Espagne, l'allant porter en Terre Sainte. Et comment mourut le roi Charles de France sans héritier mâle; après quoi les barons élurent roi monseigneur Philippe de Valois, auquel le jeune roi Edouard jura foi et hommage.



DONC s'en était aussi retourné en son pays monseigneur Jean de Hainault et ses compagnons, lorsque madame la reine d'Angleterre, le comte Henri de Lancastre, messire Roger de Mortimer et les autres barons d'Angleterre qui étaient demeurés du conseil du jeune roi, eurent avis et conseil de marier celui-ci. Ils envoyèrent donc un évêque, deux chevaliers anglais et deux bons clercs à monseigneur Jean de Hainault pour le prier qu'il voulût bien être l'intermédiaire auprès du comte de Hainault son frère, afin qu'il envoyât au jeune roi d'Angleterre une de ses filles pour femme, qui lui serait plus chère que toute autre pour l'amour de lui. Et en fit bien monseigneur Jean de Hainault; après quoi le comte répondit par son conseil et de madame la comtesse, mère de la demoiselle, que bien grand merci devait à monseigneur le roi et à madame la reine et à ses seigneurs qui lui avaient fait tel honneur, et que volontiers s'accorderait à leur requête pourvu que notre Saint-Père le Pape, à Avignon, et la sainte Église s'y accordassent aussi. Car sans la permission du Saint-Père le mariage ne se pouvait faire pour le lignage de la maison de France, dont ils étaient bien prochains, leurs deux mères étant cousines germaines, issues de deux frères. Mais le Saint-Père et son collège y consentirent assez bénignement, à cause de la haute noblesse dont ils étaient issus. Et partit la demoiselle Philippa de Hainault de Wissant en la compagnie de ce gentil chevalier messire Jean de Hainault son oncle, qui la mena jusqu'à Londres, où elle fut reçue en grande fête, et pendant trois semaines il y eut grande noblesse des seigneurs, comtes, barons et chevaliers, des nobles dames et demoiselles, en riches atours et parements, à jouter et faire tournois pour l'amour d'elle, jeux, danses et cabrioles,

avec grands et beaux repas chaque jour. Et demeura la jeune reine Philippa quand son oncle s'en retourna en son pays.

Or, après que les Écossais étaient partis de leur montagne et rentrés dans leur pays, certains seigneurs et bons prudhommes avaient négocié entre le roi d'Angleterre et son conseil avec le roi d'Écosse pour amener une trêve qui devait durer l'espace de trois ans. Pendant cette trêve, il advint que le roi Robert d'Écosse, qui avait été si grand preux, était vieux et faible et se mourait de grande maladie. Quand il sentit et connut qu'il lui fallait mourir, il manda auprès de lui tous les barons du royaume auxquels il se fiait le plus, et leur dit qu'il allait mourir, comme ils le voyaient. Et les pria affectueusement, et les chargea sur leur fidélité qu'ils gardassent loyalement le royaume en aide de David son fils, et, quand il serait venu en âge, qu'ils lui obéissent et le couronnassent roi, le mariant en aussi bon lieu qu'il lui appartenait. Et après il appela le bon chevalier messire Guillaume de Douglas, et lui dit devant tous les autres : « Monseigneur Guillaume, mon cher ami, vous savez que j'ai eu beaucoup à faire et à souffrir dans ce temps que j'ai vécu, pour maintenir les droits de ce royaume. Et quand j'avais eu le plus à faire, j'ai fait un vœu que je n'ai point accompli, ce qui me pèse. Je fis vœu que, si ainsi était que ma guerre fût achevée et que je pusse gouverner ce royaume en paix, j'irais aider à guerroyer contre les ennemis de Notre Seigneur et les contraindre à la foi chrétienne selon mon loyal pouvoir. Mon cœur a toujours tendu vers ce point, mais Notre Seigneur ne me l'a pas accordé. Il m'a donné tant à faire en mon temps, et en dernier lieu il m'a si grièvement entrepris de grande maladie qu'il me faut mourir, comme vous le voyez. Mais, puisque mon corps ne peut aller accomplir ce que le cœur a tant désiré, je veux y envoyer le cœur au lieu du corps pour acquitter mon vœu. Et comme je ne sais en mon royaume aucun chevalier plus preux de son corps ni mieux fait pour accomplir mon vœu à ma place, je vous prie donc, très cher et très particulier ami, autant que je puis, de vouloir bien entreprendre ce voyage, par amour



Sceau de Philippine de Hainault[1].

1. Archives nationales, nº 10031 ; grandeur du sceau original.

pour moi, et afin d'acquitter mon âme envers Notre Seigneur; car je me fie tellement à votre noblesse et à votre loyauté, que je suis assuré que vous n'y manquerez point si vous l'entreprenez, mais je désire que ce soit fait en telle manière que je vous dirai. Je veux, sitôt que je serai trépassé, que vous preniez le cœur de mon corps et que vous le fassiez bien embaumer, et vous prendrez de mon trésor tout ce qui vous semblera nécessaire pour accomplir le voyage avec tous ceux que vous voudrez emmener avec vous, et vous emporterez mon cœur pour le présenter au Saint Sépulcre, là où Notre Seigneur fut enseveli, puisque le corps n'a pu y aller; et le faites aussi grandement et vous pourvoyez suffisamment de telle compagnie et de toutes autres choses comme il appartient à votre état, et partout où vous viendrez qu'on sache que vous emportez outre mer le cœur du roi Robert d'Écosse, comme messager et à son commandement, puisque ainsi est que le corps n'y peut aller. »

Tous ceux qui étaient là se prirent à pleurer de pitié tendrement. Et quand le dit messire Guillaume put parler, il répondit et dit : « Gentil sire, cent mille fois merci du grand honneur que vous me faites quand vous me chargez de si grande chose et me recommandez un tel trésor. Et je ferai volontiers et d'un cœur droit votre commandement selon mon loyal pouvoir, n'en doutez pas, bien que je ne sois pas digne ni suffisant pour accomplir une telle mission. — Ah! gentil chevalier, dit le roi, grand merci, pourvu que vous me le promettiez. — Certes, sire, bien volontiers, » dit le chevalier. Et il le lui promit tantôt comme un loyal chevalier. Alors le roi dit : « Or soient grâces rendues à Dieu, car je mourrai désormais plus en paix, maintenant que je sais comment le plus capable et le plus preux de mon royaume achèvera pour moi ce que je n'ai pu accomplir. »

Après, l'an de grâce de Notre Seigneur 1327, le septième jour de novembre, trépassa de ce siècle le preux roi Robert Bruce, roi d'Écosse. Et fut son cœur ôté et embaumé ainsi qu'il l'avait commandé. Et gît dans le tombeau des rois en l'abbaye de Dumferline en Écosse.

Quand le printemps vint et la bonne saison pour partir à qui veut passer outre mer, messire Guillaume de Douglas se pourvut ainsi qu'à lui appartenait, selon qu'il lui était commandé, et s'en vint en Flandre, droit à l'Écluse, pour ouïr nouvelles, et pour savoir si quelques-uns de



MORT DE ROBERT BRUCE.

çà la mer se préparaient à aller vers la sainte terre de Jérusalem, afin d'avoir meilleure compagnie. Et quand il eut séjourné à l'Écluse environ douze jours, il entendit que le roi Alphonse d'Espagne guerroyait contre le roi de Grenade, qui était Sarrasin. Et s'avisa qu'il irait de ce côté, pour mieux employer son temps et son voyage. Et quand il aurait fait là sa besogne, il irait plus loin pour parfaire et achever ce dont il avait été chargé et commandé. Ainsi partit de l'Écluse, et arriva d'abord au port de Valence, et puis s'en alla droit vers le roi d'Espagne qui était en armes contre le roi de Grenade, et ils étaient assez près l'un de l'autre, sur les frontières de leur pays.

Il arriva, assez tôt après que le dit messire Guillaume de Douglas fut venu, que le roi d'Espagne sortit du camp pour s'approcher des ennemis. Le roi de Grenade sortit aussi d'autre part, si bien que l'un des rois voyait l'autre avec toutes ses bannières. Et ils commencèrent à ranger leurs batailles l'un contre l'autre. Le dit messire Guillaume de Douglas se plaça d'un côté avec toute sa troupe pour mieux faire sa besogne et mieux montrer son effort. Quand il vit toutes les batailles rangées de part et d'autre, et que la bataille du roi d'Espagne semblait s'émouvoir un peu, il crut qu'elle allait attaquer. Et lui, qui mieux aimait être des premiers que des derniers, donna de l'éperon, et toute sa compagnie avec lui, jusqu'à la bataille du roi de Grenade et alla attaquer l'ennemi. Et il pensait que le roi d'Espagne et toutes ses batailles allaient le suivre; mais elles n'en firent rien, et ne s'émurent pas ce jour-là, ce dont il fut laidement déçu. Et là fut le gentil chevalier messire Guillaume de Douglas entouré des ennemis avec sa compagnie. Ils y firent merveilles d'armes, mais finalement ils ne purent durer, et nul n'en échappa que tous ne fussent occis, ce qui fut grand pitié et dommage, et grande lâcheté des Espagnols, car bien eussent-ils délivré le chevalier et une partie des siens s'ils eussent voulu. Ainsi alla de cette aventure du voyage de monseigneur Guillaume de Douglas. Si je me veux taire un peu des Écossais et des Anglais pour parler du roi Charles de France et des affaires de son royaume.

Le roi Charles de France, fils du beau roi Philippe, fut trois fois marié et mourut sans héritier mâle, ce qui fut dommage pour le royaume, comme vous le verrez ci-après. Lorsque la reine sa troisième femme, sœur du roi de Navarre qui alors était, se trouva enceinte, le roi son mari se coucha malade dans son lit de mort. Et quand il s'aperçut qu'il

fallait mourir, il déclara qu'il voulait, s'il advenait que la reine accouchât d'un fils, que messire Philippe de Valois, son cousin germain, en fût tuteur et régent de tout le royaume jusqu'à ce que son fils fût en âge d'être roi, et, s'il arrivait que ce fût une fille, que les douze pairs et les hauts barons de France tinssent conseil et avis entre eux et donnassent le royaume à celui qui y aurait droit. Sur ce, le roi Charles mourut, tout près de Pâques, en l'an de grâce de Notre Seigneur 1328.

Il ne se passa guère de temps après, que la reine Jeanne accouchât d'une fille, ce dont la plus grande partie du royaume fut troublée et courroucée. Quand les douze pairs et hauts barons de France l'eurent su, ils s'assemblèrent à Paris au plus tôt qu'ils purent, et donnèrent le royaume d'un commun accord à monseigneur Philippe de Valois, jadis fils du comte de Valois, et en déboutèrent la reine d'Angleterre, sœur germaine du roi Charles dernièrement trépassé, ainsi que le roi son fils. Et c'était leur raison que le royaume de France est, disent-ils, de si grande noblesse qu'il ne doit pas en succession passer aux femmes, ni par conséquent aux descendants des femmes. Et ainsi fut monseigneur Philippe couronné à Reims, l'an de grâce 1328, le jour de la Trinité. Dont il advint au royaume de France grande guerre et désolation, comme vous le verrez en cette histoire.



Sceau de Philippe de Valois [1].

Assez tôt après que le roi Philippe eut été couronné, il manda ses princes, barons et tous ses gens d'armes, et s'en alla avec toutes ses forces se camper en la vallée de Cassel pour guerroyer contre les Flamands qui étaient rebelles à leur seigneur, et particulièrement ceux de Bruges, d'Ypres et du Franc. Et ne voulaient point obéir au comte de Flandre, leur dit seigneur, et ils l'avaient chassé, si bien qu'il ne pouvait demeurer dans son pays, si ce n'est à Gand, et encore à grand peine. Et se tenaient les Flamands en la ville de Cassel, où ils avaient fait leur garnison pour garder les frontières en cet endroit.

Or vous dirai-je comment ces Flamands furent déconfits, et ce fut par

1. Archives nationales, n° 54; grandeur du sceau original, $0^{m},110$.

leur témérité. Un jour, vers l'heure du souper, ils partirent de Cassel dans l'intention de déconfire le roi et toute son armée. Et ils s'en vinrent tout paisiblement et sans bruit rangés en trois batailles, et l'une alla tout droit aux tentes du roi, et ils avaient presque surpris le roi, qui



Philippe de Valois, d'après un portrait du Musée de Versailles.

était à souper avec tous ses gens. Une autre bataille en fit autant pour le roi de Bohême, et la troisième pour le comte de Hainault; si le pressèrent si fort qu'à grand peine les gens du comte purent-ils être armés et ceux de monseigneur de Beaumont son frère. Et tous les seigneurs et leurs gens eussent été morts, si Dieu ne les eût, comme par miracle, secourus et aidés. Mais, par la grâce de Dieu, chacun des seigneurs déconfit sa bataille si entièrement et tout en une heure et en un point, que de tous les seize mille Flamands qui là étaient n'en échappa

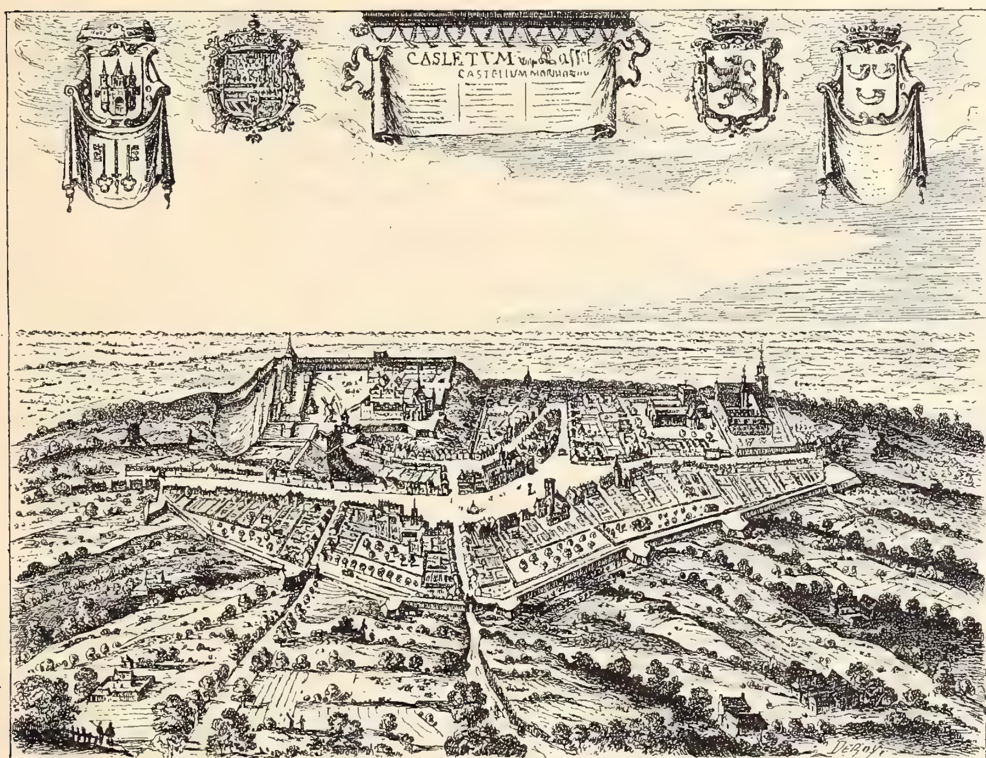
pas mille, et fut leur capitaine tué. Et nul des seigneurs ne sut nouvelles des autres jusqu'à ce que tout fut fait. Et des quinze mille Flamands qui là demeurèrent, aucun ne recula que tous ne fussent morts et tués en trois monceaux, les uns sur les autres, sans sortir de la place où chacun avait commencé de se battre, ce qui fut en l'an de grâce 1328, le jour de Saint Barthélemy.

Adonc, après cette déconfiture vinrent les Français à Cassel et y mirent les bannières de France. Et se rendit la ville au roi, et puis Poperinghe et puis Ypres et tous ceux de Bruges en suivant; et reçurent le comte Louis, leur seigneur, paisiblement et amiablement, et lui jurèrent foi et loyauté à tenir à toujours. Et retourna le roi Philippe à Paris, où il fut prisé et honoré de ce qu'il avait fait sur les Flamands et de son bon service au comte Louis, son cousin. Il y demeura en grande prospérité et honneur, et accrut grandement l'état royal, et n'y avait jamais eu, disait-on, roi de France qui eût tenu un état pareil au roi Philippe.

Cependant le jeune roi d'Angleterre se gouvernait depuis longtemps, comme vous l'avez ouï raconter, par le conseil de madame sa mère, du comte Aymon de Kent et de monseigneur Roger de Mortimer. En dernier lieu, la jalousie se mit entre le comte de Kent et le seigneur de Mortimer. Et cette jalousie monta si haut que le sire de Mortimer fit entendre au jeune roi que le comte de Kent le voulait empoisonner et faire mourir pour avoir son royaume après lui. Le roi, qui croyait légèrement ce dont on l'informait, comme on a vu souvent les jeunes seigneurs croire légèrement leurs conseillers, fit tôt après prendre son oncle le comte de Kent et le fit décoller publiquement, sans qu'il se pût excuser. De quoi tout le pays, grands et petits, nobles et non nobles, furent durement troublés et courroucés envers le dit seigneur de Mortimer, qui déjà était trop grand favori avec madame la reine, ce qui faisait beaucoup parler. Et quand le jeune roi le sut, il en fut tout triste et courroucé; car par trahison plus que par raison il avait fait mettre à mort son oncle le comte de Kent. Si fit bientôt prendre le dit seigneur de Mortimer, qui fut amené à Londres devant grand foison des barons et nobles du royaume, où il fut jugé et exécuté, comme l'avait été messire Hugues le Despenser, et fut a reine enfermée dans un château avec dames et chambrières, chevaliers et écuyers d'honneur, comme à si grande dame appartenait, avec grande terres et beaux revenus; mais le jeune roi ne voulut jamais souffrir ni

consentir qu'elle en sortît et se montrât autre part, sauf aux entours du château, et là venait voir deux ou trois fois l'an, et la dite dame passa là sa vie assez bellement. Et après que le jeune roi Édouard eut fait ces deux grandes justices, il prit conseil des plus sages de tout son royaume et le maintint en paix par les bons avis qu'il avait près de lui.

Or il advint, environ un an après que le roi Philippe de Valois



Vue de Cassel[1].

eut été couronné roi de France, et que tous les barons et les tenants du dit royaume lui eurent juré foi et hommage, que le roi de France fut conseillé de mander le roi d'Angleterre afin qu'il vînt aussi lui jurer foi et hommage, comme il appartenait. Et furent priés d'aller en Angleterre faire ce message le sire d'Aubigny et le sire de Beausault[2] et deux clercs en droit, maîtres au Parlement de Paris. Et débarquant tantôt ces quatre à Douvres, ils firent tant par leurs journées qu'ils vinrent à Windsor,

1. Bibliothèque nationale; topographie de la France.
2. Jean de Montmorency.

où le roi d'Angleterre et la jeune reine sa femme se tenaient, et les reçut le roi bien honorablement; après quoi ils contèrent leur message, dont ils furent volontiers ouïs ; sur quoi répondit le roi qu'il n'avait pas auprès de lui son conseil, et qu'ils se retirassent en la cité de Londres, où il leur serait répondu de manière à les satisfaire. Ce qui fut dit fut fait, et lui conseillé que vraiment par l'ordonnance et sous le sceau de ses prédécesseurs, rois d'Angleterre et ducs d'Aquitaine, il devait foi, hommage et loyauté au roi de France. Si furent les messagers de France appelés en la Chambre du Conseil. Alors l'évêque de Londres parla ainsi pour le roi : « Seigneurs, qui êtes ici envoyés pour le roi de France, vous êtes les bienvenus. Nous avons ouï vos paroles et lu vos lettres, et bien examiné selon notre pouvoir. Nous conseillons monseigneur qui ici est d'aller en France voir le dit roi, son cousin, qui le mande amiablement, afin qu'il s'acquitte de foi et hommage et fasse son devoir, car vraiment y est-il tenu. Si retournez en France, et dites au roi votre seigneur que notre sire le roi d'Angleterre passera bientôt par devers lui, et fera ce qu'il doit faire sans nulle difficulté. » Ce dont le roi Philippe se contenta grandement quand il ouït ces nouvelles, et dit que volontiers verrait son cousin le roi Édouard d'Angleterre, car il ne l'avait jamais vu.

Alors fut conseillé le roi de France de recevoir le roi d'Angleterre son cousin dans la bonne cité d'Amiens, et fit là faire des provisions grandes et grosses, et préparer salles, chambres et hôtels, pour recevoir lui et tous ses gens, le roi de Bohême, son cousin, et le roi Louis de Navarre qu'il avait mandés, et le duc de Bretagne, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, pour lesquels princes on comptait plus de trois mille chevaux, et le roi d'Angleterre avec six cents chevaux. Et envoya le roi Philippe son connétable, avec grand foison de chevaliers au-devant du roi Édouard jusqu'à Montreuil-sur-Mer, et là eurent lieu grandes reconnaissances et témoignages d'amour. Ensuite chevaucha le jeune roi d'Angleterre en la compagnie du connétable de France, jusqu'à la cité d'Amiens, où le roi Philippe était appareillé et prêt pour le recevoir, avec si grand foison de princes et seigneurs que merveille ce serait à raconter. Si le roi Philippe reçut honorablement et grandement le jeune roi d'Angleterre, son cousin, ce ne fut pas à demander, et aussi firent de même tous les rois, les ducs et les comtes qui là étaient. Et furent tous ces seigneurs dans la cité d'Amiens jusqu'à quinze jours.

Là furent maintes paroles dites et ordonnances devisées. Et là le roi Édouard d'Angleterre fit hommage de bouche et de parole seulement, sans mettre les mains entre les mains[1] du roi de France, au prince et prélat député par lui. Et ne voulut pas le roi d'Angleterre procéder plus avant au dit hommage, jusqu'à ce qu'il fût retourné en Angleterre et eût vu, lu et examiné les privilèges de jadis qui devaient éclaircir le dit hommage et montrer comment et de quoi le roi d'Angleterre devait être l'homme du roi de France. Le roi de France, qui voyait le roi d'Angleterre, son cousin, jeune, entendit bien toutes les paroles, et ne le voulut de rien presser, car il savait bien qu'il y reviendrait quand il voudrait, et il dit : « Mon cousin, nous ne vous voulons pas tromper, et ce que vous en avez fait à présent nous satisfait, jusqu'à ce que vous soyez en votre pays et que vous vous soyez informé, par les actes de vos prédécesseurs, de ce que vous devez faire. » Le roi d'Angleterre lui répondit : « Cher sire, grand merci. »



Sceau d'Édouard III[2].

Et ne demeura guère de temps après que le jeune roi Édouard d'Angleterre fût retourné dans son royaume, sans que le roi Philippe lui envoyât gens de son plus particulier conseil pour assister aux avis qui se tenaient sur l'hommage que lui devait le roi d'Angleterre, pour ce qu'il tenait en Aquitaine et dont il était appelé duc. Et y séjournèrent longuement, sans obtenir de réponse; toutefois, finalement, le roi d'Angleterre fut conseillé de reconnaître par lettres patentes, scellées de son grand sceau, l'hommage lige qu'il devait au roi de France, et fit le roi Philippe porter ces lettres à sa chancellerie et mettre en garde par précaution pour des temps à venir, et déjà murmuraient plusieurs en Angleterre que leur sire était plus prochain de l'héritage de France que le roi Philippe; mais le roi d'Angleterre et ses conseillers ignoraient toutes ces choses.

1. Signe caractéristique de l'hommage *lige* ou complet.
2. Archives nationales, n° 10 022; grandeur du sceau original, 0m,110.

CHAPITRE IV

Comment le roi Philippe de France prit en haine monseigneur Robert d'Artois, qui s'enfuit en Angleterre et conseilla au roi Édouard d'Angleterre de réclamer ses droits sur la couronne de France, et comment le roi Édouard se fit grands alliés en Flandre et dans l'empire.



A ce temps-là était auprès du roi Philippe, comme l'homme du monde qui plus l'avait aidé à parvenir à la couronne de France, messire Robert d'Artois, l'un des plus hauts barons de France, et descendant de la race royale. Il avait épousé la sœur germaine du roi Philippe, et avait toujours été son plus particulier ami à tout état. Mais il advint que le roi prit monseigneur Robert en si grande haine à l'occasion d'un procès touchant le comté d'Artois, que, s'il l'eût tenu en son pouvoir, il l'eût fait mourir sans remède. Et bien que messire Robert fût le plus proche de lignage et domaine à tous ces hauts barons de France et beau-frère du roi, il fut contraint de quitter la France et de venir à Namur auprès du comte Jean, qui était son neveu. Cependant le roi Philippe avait fait prendre sa sœur, qui était femme au dit monseigneur Robert, et ses deux fils et les fit mettre en prison bien étroitement, et jura que jamais n'en sortiraient tant qu'il vivrait, ce qu'il tint bien sûrement ; et il en était fortement blâmé par derrière.

Le roi Philippe ne s'en tint pas là, et pourchassa monseigneur Robert d'Artois au pays de Namur où il s'était réfugié, menaçant le jeune comte de lui faire la guerre, et fit ainsi de même en Brabant où passa le dit monseigneur Robert, si bien que les voisins du duc lui mirent guerre en ses États, et fut obligé le duc de Brabant, à son chagrin, de mettre hors de sa terre monseigneur Robert d'Artois qui, cette fois, s'en alla en Angleterre, auprès du roi Édouard qui s'en allait à une chevauchée en Écosse, par laquelle lui fut rendue la bonne ville de Berwick, que les Écossais avaient prise, bien que le jeune roi David eût à femme depuis cinq ans déjà la sœur du jeune roi Édouard, et avait juré le roi David alliance avec le roi Philippe de France qu'il avait été voir à Paris. Lors alla avec le roi Édouard à cette chevauchée monseigneur Robert, qui

l'exhortait et le conseillait à défier le roi de France, qui lui retenait son héritage à grand tort. Sur quoi le roi anglais tint plusieurs fois conseil, à grande délibération, avec ceux qui étaient ses plus proches et intimes conseillers, pour savoir comment il se pourrait recouvrer du tort qu'on lui avait fait en sa jeunesse du royaume de France, qui par directe succession de proximité devait être sien, ainsi que messire Robert d'Artois l'en avait informé. Et l'avaient les douze pairs et les barons de France donné à monseigneur Philippe de Valois, d'accord et par jugement, sans appeler à comparaître la partie adverse. Et ne savait le roi qu'en penser, car c'était à regret qu'il y eût renoncé s'il y pouvait porter remède. Sur quoi ses conseillers lui donnèrent avis de consulter son beau-père le comte de Hainault et monseigneur Jean son frère, qui bien sages étaient et savaient ce qui appartenait à cette affaire. « A ce conseil, dit le roi, je m'accorde bien, car il me paraît beau et bon. » Et sitôt envoya à son beau-père l'évêque de Lincoln, avec deux chevaliers bannerets et deux clercs pour consulter, à Valenciennes, où gisait le comte Guillaume, si perclus de gouttes et de gravelles qu'il ne se pouvait mouvoir.



Sceau de Robert d'Artois[1].

Quand le dit comte de Hainault entendit ce pour quoi ils étaient là envoyés, et les raisons et incertitudes que le roi anglais avait exposées en son conseil, il ne les entendit pas à regret. Et dit que le roi n'était pas sans bon sens d'avoir cette affaire si bien considérée ; car quand on veut entreprendre une grosse besogne, on doit aviser comment on la pourra achever, et regarder de près où on en pourra venir. Et dit encore le gentil comte : « Si le roi y peut parvenir, m'aide Dieu que j'en aurai grand joie. Et peut-on bien penser que je l'aurais plus cher, lui qui a ma fille, que le roi Philippe qui ne m'a pas bien fait, encore que j'eusse épousé sa sœur. Car il a fait manquer secrètement le mariage du jeune duc de Brabant, qui devait épouser ma fille Isabelle, et l'a retenu pour une fille à lui. Par quoi je ne ferai pas défaut à mon

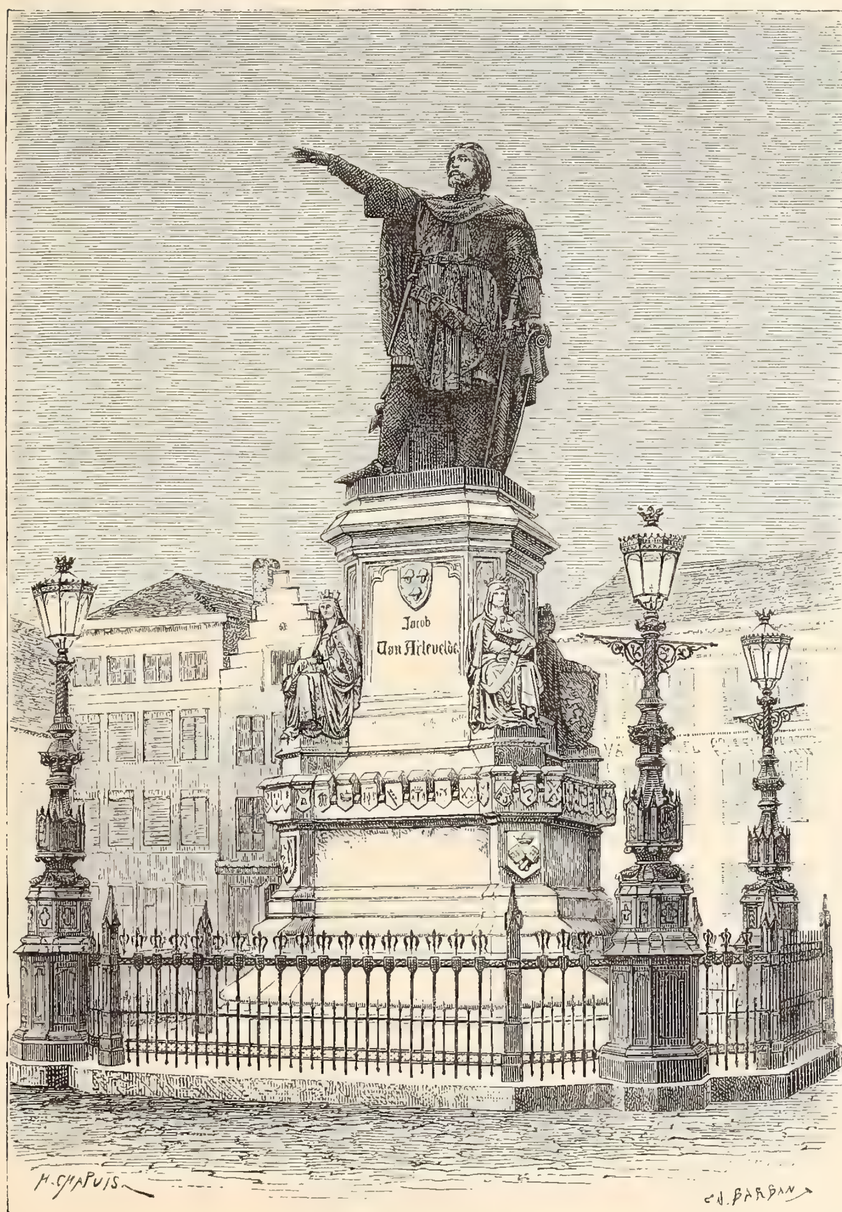
1. Archives nationales, n° 917; grandeur du sceau original, 0m,075.

cher et aimé fils le roi d'Angleterre, s'il trouve par son conseil qu'il le puisse entreprendre. Ainsi fera Jean, mon frère, qui est présent, qui autrefois l'a bien servi. Mais sachez qu'il lui faudrait avoir autre aide, plus forte que n'est la nôtre. Car le Hainault est un petit pays en comparaison de la France, et l'Angleterre est trop loin pour nous soutenir. Sur mon âme, je ne saurais aviser seigneurs si puissants pour lui aider en cette besogne que seraient le duc de Brabant, son cousin germain, l'évêque de Liège, le duc de Gueldres qui a épousé sa sœur, l'archevêque de Cologne, le marquis de Juliers, messire Arnoul de Blankenheim et le sire de Fauquemont. Ceux-ci trouveront bien, s'ils veulent, de huit à dix mille armures de fer, pourvu qu'on leur donne de l'argent à l'avenant, car ce sont seigneurs et gens qui gagnent volontiers. S'il était ainsi que le roi mon fils, votre sire, eût acquis ces seigneurs que je dis, et qu'il fût par delà la mer, il pourrait bien aller quérir le roi Philippe au delà de la rivière d'Oise et le combattre à grande puissance. »

Or fut le roi Édouard grandement joyeux et réconforté des nouvelles que lui rapporta l'évêque de Lincoln revenant de Hainault, et commença d'appareiller ses besognes; ce que le roi Philippe de France ayant appris, il renonça pour lors à son voyage d'outre-mer par lequel il avait résolu d'aller en Terre Sainte, et garda ses grandes provisions et tous ses gens d'armes pour défendre le royaume de France, qui à lui était et qui devait revenir à ses enfants. Cependant le roi Édouard avait envoyé des barons à lui, sages et bien entendus, à tous les seigneurs qu'avait dits le comte de Hainault, dont les uns convenaient de le soutenir et les autres pas, et partant promettaient les seigneurs anglais par des sommes de florins faire aider ceux qui voudraient défier le roi de France; mais on n'appela ni ne convia le roi de Bohême, car on savait bien qu'il était si conjoint au roi de France, par le mariage du duc Jean de Normandie à madame Bonne, fille du dit roi, que pour cette cause il se serait mis contre le roi de France.

En ce temps-là, dont j'ai ouï parler, étaient grandes dissensions entre le comte Louis de Flandre et les Flamands, car ils ne voulaient point lui obéir, et à peine osait-il se tenir en Flandre, sinon à grand péril. Il y avait alors un homme à Gand qui avait été brasseur de miel. Il était arrivé à une si grande fortune et à une si grande position, que tout ce qu'il voulait deviser et commander était aussitôt fait en Flandre, d'un bout jusqu'à l'autre. Il avait toujours après lui, allant dans la ville de

Gand, soixante ou quatre-vingts valets armés, entre lesquels il y en avait deux ou trois qui savaient ses secrets. Et quand il rencontrait un homme



Statue de Jacques d'Artevelde, d'après une photographie.

qu'il avait en soupçon ou qu'il haïssait, il était aussitôt tué, car il avait commandé à ses secrets valets : « Sitôt que je rencontre un homme et que je vous fais tel signe, tuez-le sans retard, quelque grand et puissant

qu'il soit, sans attendre une autre parole. » Et aussi avait-il, dans toutes les villes et les châtellenies de Flandre, sergens et soudoyers à ses gages pour faire tous ses commandements, et oncques n'y eut en Flandre ou en autre pays comte, duc, prince ou autre qui pût avoir un pays à sa volonté comme celui-ci avait depuis longtemps la Flandre. Il s'appelait Jacques d'Artevelde. Il faisait lever les rentes, les vinages, les tonnages, les contributions et tous les revenus que le comte devait avoir et qui lui appartenaient, et il les dépensait à sa volonté sans en rendre aucun compte. Et quand il voulait dire qu'il lui fallait de l'argent, on l'en croyait sur parole, et il le fallait bien croire, car nul n'eût osé lui aller contre, et quand il voulait emprunter à un bourgeois, sur sa garantie, il n'était personne qui osât refuser de lui prêter.

Tel étant en Flandre le pouvoir de Jacques d'Artevelde, les seigneurs anglais envoyés par le roi Édouard pensèrent que ce serait un grand secours pour leur sire, selon ce qu'il voulait entreprendre, s'il pouvait avoir l'appui des Flamands, qui étaient alors mal avec le roi de France et avec le comte leur légitime seigneur. Pour parvenir à cette fin, il fallait premièrement acquérir la faveur et la grâce de Jacques d'Artevelde. Ce à quoi ils s'employèrent si sagement et de tout leur pouvoir, que le dit Jacques réunit plusieurs fois ensemble les conseils des bonnes villes pour parler de la besogne que recherchaient les seigneurs d'Angleterre, et des franchises et amitiés qu'ils leur offraient de la part de leur sire le roi Edouard. Or étaient la terre et l'alliance du roi d'Angleterre bien utiles aux Flamands pour leur commerce. Et tant parlementèrent ensemble qu'ils furent d'accord avec les conseils des bonnes villes que le roi anglais et tous ses gens d'armes pourraient aller en Flandre ainsi qu'il leur plairait; mais ils étaient si fortement liés au roi de France, qu'ils ne le pourraient attaquer ni entrer en son royaume sans grand foison de florins qu'ils auraient peine à se procurer : ce dont les seigneurs anglais se contentèrent jusqu'à une autre fois, et envoyaient souvent devers le roi leur seigneur, et lui signifiaient ce dont ils avaient besoin. Et le roi leur envoyait grand or et grand argent pour payer leurs frais et pour distribuer à ces seigneurs d'Allemagne, qui ne convoitaient autre chose.

Et commençait à trouver le temps long le roi anglais, avant de commencer ses besognes et défier le roi Philippe. Si lui faisaient dire les seigneurs de l'empire qu'ils étaient prêts si le duc de Brabant l'était.

Celui-ci avait envoyé au roi français un chevalier très sage, sire Louis de Cranehem, l'assurer que rien ne pouvait contre le roi d'Angleterre qui était son cousin germain, mais qu'il le priait de ne croire à nulle information ni calomnie contre lui. Et s'excusait aussi le dit duc auprès du roi d'Angleterre, et tardait à marcher, jusqu'à ce que les seigneurs de l'empire firent savoir au roi Édouard qu'ils ne pouvaient défier en aucune manière le roi de France sans l'accord de l'empereur, qui avait des griefs assez contre celui-ci, lequel avait acquis plusieurs seigneuries et héritages en Cambrésis, qui était pays d'empire, et les avait attribués au royaume de France. Le roi anglais fut mécontent quand il ouït ce rapport, et lui sembla que ce fût une excuse, qui venait de l'avis du duc de Brabant, son cousin, plus que des autres. Toutefois il considéra qu'il n'en aurait autre chose et que le courroux ne lui pourrait rien valoir. « Certes, seigneurs, dit-il, je n'étais pas avisé de ce point, et si je l'eusse plus tôt été, j'en eusse volontiers fait d'après votre conseil, sans perdre temps à séjourner au pays étranger, comme je l'ai fait depuis longtemps et à grands frais. » Car le roi Édouard avait passé la mer et séait à Anvers à forte dépense; si fit-il grand hâte d'envoyer vers l'empereur, qui était pour lors monseigneur Louis de Bavière, et fut fait son vicaire par tout l'empire avec droit de battre monnaie d'or et d'argent en son nom, et le commandement que chacun de ses sujets obéît au vicaire comme à lui-même : ce qui n'empêcha le duc de Brabant d'envoyer une seconde fois vers le roi de France son plus particulier conseiller et chevalier, monseigneur Louis de Cranehem, qui était chargé de l'excuser et de contredire toutes les informations qui pouvaient venir devant le roi contre lui. Le dit monseigneur Louis n'osa contredire le commandement du duc son seigneur, et il en fit bien son devoir, à ce qu'il put. Mais, en dernier lieu, pauvre fut sa récompense; car il mourut en France de chagrin quand il vit évidemment le contraire de ce qu'il avait affirmé au roi à l'endroit du duc, et en devint si confus qu'il ne voulut plus jamais retourner en Brabant. Si demeura en France pour ôter tout soupçon de sa loyauté, tant qu'il vécut, ce qui ne fut pas longuement, car, le roi anglais ayant tantôt mis le siège devant Cambrai pour reprendre la ville et le pays à l'empire, avec grande assistance des seigneurs allemands, le duc de Brabant y vint avec neuf cents lances, ce dont messire Louis de Cranehem fut si dolent qu'il en mourut, et ce fut dommage pour ses amis.

Or, pendant que tenait le roi anglais son siège devant Cambrai, et contraignait rudement ceux de dedans à grande force d'armes, le roi Philippe faisait à tous ses chevaliers et barons mandement de se trouver à Péronne en Vermandois, car il avait l'intention de chevaucher contre les Anglais en Cambrésis, et lorsque ces nouvelles vinrent à l'armée d'Angleterre, le roi Édouard d'Angleterre se conseilla à ceux de son pays et à messire Robert d'Artois, en qui il avait grande confiance, et lui avisèrent de se déloger de devant la ville de Cambrai, qui était trop forte et bien pourvue, et de chevaucher avant dans le royaume de France; là trouveraient-ils largement à vivre et mieux à fourrager. Si passa donc le roi anglais et toute sa compagnie la rivière d'Escaut tout près du mont Saint-Martin, tout à leur aise, car elle n'est pas large en cet endroit, et se vinrent loger en l'abbaye et tout à l'entour. Si était le duc de Brabant logé en l'abbaye de Vaucelles.

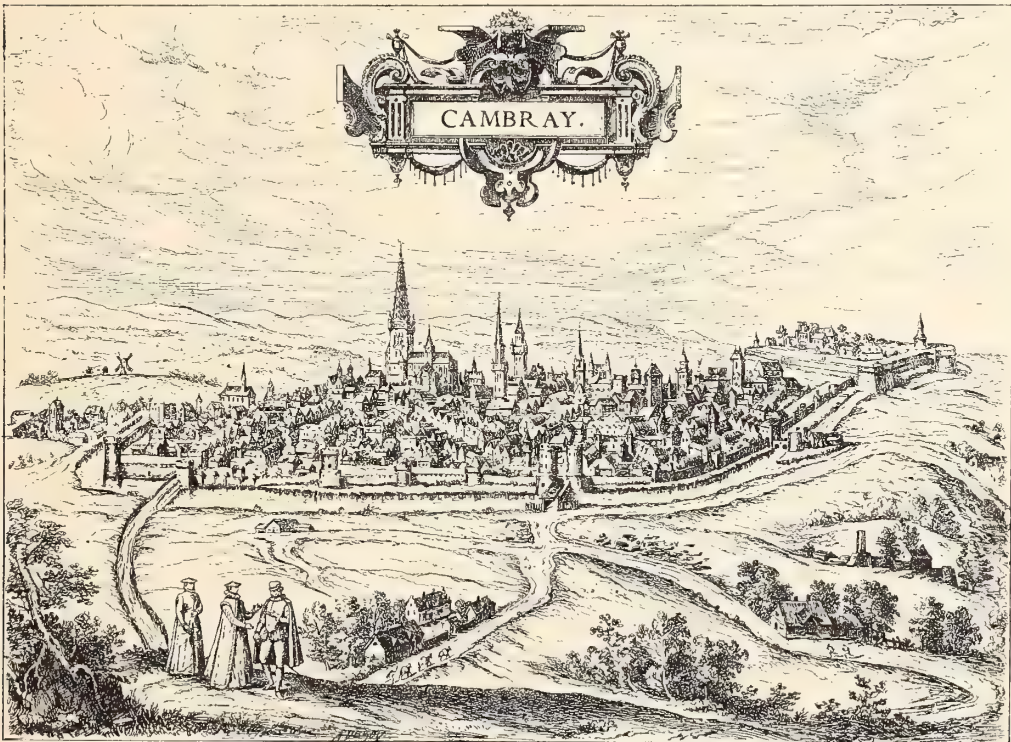
CHAPITRE V

Comment le roi Philippe de France et le roi Édouard d'Angleterre se tinrent en armes sans combattre, et se départirent ensuite, et comment le pays de Hainault fut ravagé par les Français.



UAND le comte de Hainault (qui jeune était, car son père était mort de ses gouttes et gravelles, ce qui pour tous fut dommage) eut accompagné le roi d'Angleterre jusqu'aux limites de l'empire et qu'il eut passé l'Escaut, il prit congé et lui dit qu'à cette fois il ne chevaucherait plus avec lui, car il était prié et mandé du roi Philippe son oncle, auquel il ne voulait point de haine, et qu'il l'irait servir en son royaume comme il avait servi le roi Édouard en l'empire. Et le roi dit : « Dieu y ait part ! » Donc partit le comte de Hainault avec toutes ses troupes et le comte de Namur avec lui, qui s'en allèrent tantôt trouver le roi Philippe qui se tenait logé à Buironfosse, et se présenta le dit comte Guillaume devant le roi son oncle, qui ne lui fit si bon accueil qu'il eût voulu, pour la cause qu'il avait été devant Cambrai avec son adversaire le roi anglais et fortement appauvri et ravagé le Cambrésis. Mais le dit comte parla si bellement et s'excusa si sagement au roi son oncle, que le roi et

tous ses conseillers pour cette fois s'en contentèrent assez bien. Et se trouvaient pour lors les deux armées à deux petites lieues l'une de l'autre et en grande envie de combattre, et envoya le roi anglais au roi de France un héraut du duc de Gueldre, qui bien parlait français, pour demander et accepter le jour de bataille. A laquelle requête le roi de France entendit volontiers et accepta ce jour, et s'en retourna le



Vue de Cambrai [1].

héraut vers son seigneur, bien revêtu de beaux manteaux fourrés que le roi de France et les seigneurs lui donnèrent pour les bonnes nouvelles qu'il leur avait apportées, et il raconta le bon accueil que lui avaient fait le roi et tous les seigneurs de France.

Quand vint le vendredi au matin, qui était fixé pour la bataille, les deux armées s'appareillèrent et entendirent la messe, chaque sire entre ses gens et dans son logis. Et plusieurs se confessèrent et communièrent et se mirent en bon état, ainsi que pour tantôt mourir, comme il con-

1. Bibliothèque nationale; topographie de la France.

venait. Et furent rangées les batailles des deux armées sur la plaine de Buironfosse, et le roi anglais était monté sur un petit palefroi, de douce allure, accompagné seulement de monseigneur Robert d'Artois, de monseigneur Regnault de Cobham et de monseigneur Gautier de Mauny, et il chevaucha devant toutes ses batailles. Et priait doucement les seigneurs et les compagnons qu'ils le voulussent aider à garder son honneur, ce que chacun lui promit. Après quoi, il s'en revint en sa bataille et se mit en ordonnance comme il convenait, et attendait de se combattre.

Or il est bien vrai que le roi de France avait avec lui tant de nobles et si bonne chevalerie que merveilles seront à compter; et se pouvait-on bien émerveiller comment quatre rois, qui étaient le roi de France, le roi de Navarre, le roi de Bohême et le roi David d'Écosse avec tant de barons, se pussent départir sans donner bataille; mais les Français n'étaient point d'accord et chacun disait son opinion. Les uns pensaient que ce serait grand honte et défaut si on ne combattait, quand le roi et tous ses gens savaient ses ennemis si près de lui, et les avaient suivis dans l'intention de les combattre. D'autres disaient à l'encontre que ce serait grande folie; car si la fortune lui était contraire, il se mettrait en danger de perdre son royaume, et s'il déconfisait ses ennemis, il n'aurait cependant pas le royaume d'Angleterre ni les terres des seigneurs de l'empire alliés au roi Édouard. Et étaient arrivées au roi et à son conseil des lettres du roi Robert de Sicile, qui était, comme on disait, un grand astronome et plein de prudence, et par plusieurs fois avait-il jeté ses sorts sur les affaires du roi de France et du roi d'Angleterre, et mandait au roi Philippe son cousin qu'il ne se mît pas en bataille pour combattre, là où le corps du roi Édouard était présent, car il lui arriverait assurément d'être déconfit. Lesquelles belles raisons n'empêchaient pas le roi Philippe d'être en grand désir et volonté de combattre; mais, en discutant et délibérant sur les diverses opinions, le jour était venu en plein midi. Et s'en vint en cet instant courir un lièvre à travers les champs et se jeta parmi les Français. Donc commencèrent ceux qui le virent à crier, à huer et à faire grand haro, si bien que ceux qui se trouvaient derrière crurent qu'on combattait, et plusieurs mirent promptement leurs casques sur leur tête et prirent en main leurs épées. Là furent faits plusieurs nouveaux chevaliers, et en particulier le comte de Hainault en fit quatorze qu'on nomma toujours depuis les chevaliers du Lièvre. Et ainsi se passa

toute cette journée de vendredi sans bataille, et chacun retourna en son logis, ce dont le roi Philippe était courroucé. Et au lendemain donna congé à tous ses gens et rompit cette grande chevauchée, et s'en retourna à Saint-Quentin, puis tantôt vers Paris. Et étaient retournés les Anglais en Brabant avec le duc et les Allemands en leur pays, et disaient les chevaliers et barons français que le roi anglais aurait à faire beaucoup de telles chevauchées avant qu'il eût conquis le royaume de France.

Or vint le roi d'Angleterre à Bruxelles, où il tint grand parlement avec les seigneurs ses alliés, et Jacques d'Artevelde y fut prié et mandé, lequel vint joyeusement et en grand appareil et amena avec lui tous les conseils des bonnes villes de Flandre. Et là fut le roi conseillé par ses amis de l'empire de faire une requête à ceux de Flandre pour qu'ils le voulussent aider à maintenir sa guerre et défier le roi de France, allant avec lui partout où il voudrait les mener; s'ils y consentaient, il leur aiderait à recouvrer Lille, Douai et Béthune.

Les Flamands entendirent volontiers cette parole, mais ils demandèrent à conférer entre eux de la demande que leur faisait le roi, et quand ils se furent consultés à grand loisir, ils répondirent : « Cher sire, autrefois vous nous avez déjà fait ces requêtes. Or sachez vraiment que si nous le pouvions faire en gardant notre foi et notre honneur, nous le ferions. Mais nous ne pouvons déclarer la guerre au roi de France sans tomber, sous la sentence du Pape, à l'amende de deux millions de florins, et nous y sommes engagés par foi et par serment. Mais si vous vouliez faire une chose que nous vous dirons, vous y trouveriez bien remède. C'est que vous vouliez prendre les armes de France et écarteler d'Angleterre, en vous appelant roi de France : alors nous vous tiendrons pour roi, et nous vous obéirons comme au roi de France. Ainsi nous serons absous et dispensés de notre foi et nous irons partout où vous voudrez et ordonnerez. »

Quand le roi anglais eut ouï cette requête des Flamands, il eut besoin d'avoir conseil et sûr avis, car il lui pesait de prendre les armes et le nom de ce qu'il n'avait encore conquis. Mais finalement ayant tout compté, le mal comme le bien, il répondit aux Flamands, par le conseil de ses alliés et amis, que s'ils voulaient jurer et sceller qu'ils l'aideraient à maintenir sa guerre, il leur jurerait de reprendre Lille, Douai et Béthune, et ils répondirent : « Oui. » De quoi fut le

traité écrit, juré et scellé à Gand, et dorénavant le roi d'Angleterre prit le nom et les armes de France, et bientôt s'en retourna en Angleterre, où son peuple fut joyeux de le revoir, car il en était depuis longtemps parti, et laissa en Flandre deux comtes, sages chevaliers et vaillants, pour garder le pays, qui furent messire Guillaume de Montagu, qu'il avait fait comte de Salisbury, et le comte de Suffolk.

Toujours cherchait et imaginait le roi de France comment il se pourrait venger de ses ennemis, et en particulier de monseigneur Jean de Hainault, qui lui avait fait souvent du mal et avait amené le roi anglais en Cambrésis. Si ne désiraient rien plus les chevaliers et soudoyers qui tenaient les places et château de Cambrésis pour le roi de France que de courir en Hainault pour piller et chevaucher. Aussi l'évêque de Cambrai, messire Guillaume d'Ausonne, était à Paris auprès du roi Philippe et se plaignait à lui des Hennuyers quand il en trouvait l'occasion. En sorte que le roi fut si fort conseillé de courir sus au comte de Hainault, son neveu, qu'il donna congé à ses troupes de Cambrésis d'entrer dans son pays et d'y faire dommage à leur plaisir. Ainsi se portèrent aussitôt sur la ville d'Haspre, qui était lors bonne et bien fournie, mais non fermée. Et les habitants n'étaient en nulle crainte, car on ne les avait point avertis et défiés en guerre. Les Français y entrèrent et trouvèrent les gens, hommes et femmes, en leurs hôtels. Si les prirent à leur volonté, et tout le leur, or, argent et joyaux et toutes leurs bêtes, et puis mirent le feu à la ville, si complètement qu'il n'en resta rien que les murailles, et en firent autant au moustier qui était consacré à saint Vaast d'Arras; après quoi, chassant tout devant eux, ils s'en retournèrent à Cambrai.

Ces nouvelles furent bientôt sues à Valenciennes. Et elles vinrent jusqu'au comte Guillaume de Hainault qui dormait en son hôtel; aussitôt il se leva, vêtit et arma, et fit éveiller ses gens dont il n'avait pas en grand nombre auprès de lui et qui étaient couchés en divers hôtels. Mais le comte n'attendit personne, et s'en vint au marché de Valenciennes où il fit sonner le beffroi à toute volée. Alors tout le monde s'émut et s'arma, et chacun suivit de toute sa force le comte qui chevauchait déjà vers Haspre, en grande volonté de trouver ses ennemis. Mais quand il eut chevauché environ une lieue, il lui fut dit qu'il se travaillait en vain et que les Français s'étaient retirés. Il s'en alla donc à l'abbaye de Fontenelles, qui était assez près de là, où demeu-

rait madame sa mère, qui eût bien voulu excuser de cette mauvaise entreprise son frère le roi de France; mais le comte ne voulait rien



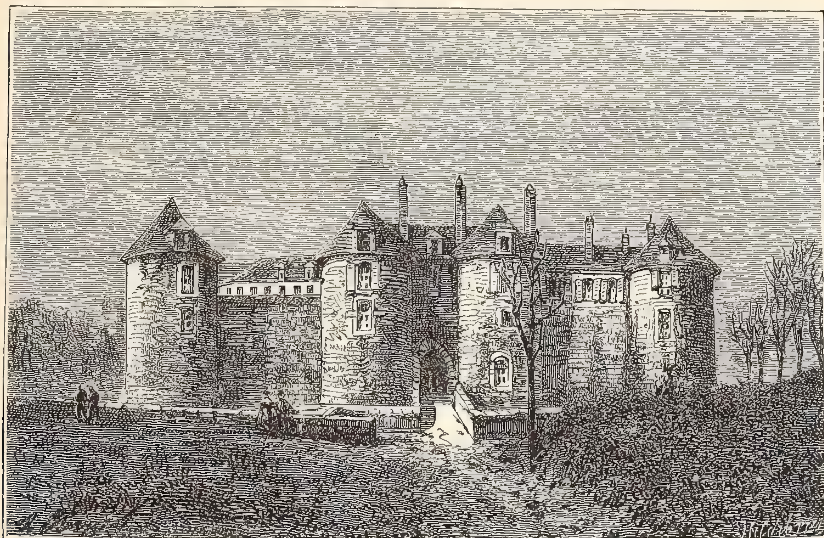
Beffroi de Gand, d'après une photographie.

entendre, et il disait : « Il me faut voir comment je me puis promptement venger de ce dépit qu'on m'a fait et brûler autant et davantage en France. »

Messire Jean de Hainault se tenait pour lors à Beaumont, tout courroucé du ravage que les Français avaient fait en sa terre de Chimay, et cherchait comment il s'en vengerait, et ne fut pas fâché quand il apprit le grand déplaisir qui avait été fait à son neveu le comte, qu'il alla aussitôt trouver à Valenciennes. « Bel oncle, lui dit le comte de Hainault dès qu'il l'aperçut, votre guerre contre les Français est fort embellie. — Messire, lui répondit le sire de Beaumont, Dieu en soit loué! Je serais tout courroucé de votre ennui et dommage, mais ceci me plaît assez. Voilà ce que vous recevez de l'amour et du service que vous avez de tout temps portés aux Français. Or il nous faut faire une chevauchée en France, regardez de quel côté. » Et le comte dit : « Vous dites vrai, et ce sera bientôt. » De quoi le comte ne tarda guère à avertir et défier le roi Philippe, lequel répondit à l'abbé de Saint-Crespin, chargé du défi, que son neveu était un fou audacieux, et qu'il comptait bien faire brûler tout son pays. Et ne manqua pas le roi Philippe de mander au duc de Normandie son fils, qui se tenait lors en Gascogne, de s'en aller en Hainault pour détruire tout le pays. Ainsi couraient un jour les Hennuyers et l'autre les Français. Il y avait souvent des rencontres et des escarmouches des uns et des autres, et si était le pays de Hainault en grande tribulation et en grand émoi, car une partie de leur pays était brûlée et ravagée, et leur seigneur le comte en était parti pour aller en Angleterre, où le roi et les barons l'avaient grandement honoré et fêté, et où il avait fait et juré de grandes alliances au roi d'Angleterre, et de là était parti et allé en Allemagne vers l'empereur Louis de Bavière. Cependant se tenait toujours le duc de Normandie sur la rivière d'Escaut, qui entendit les grandes alliances qu'avait faites son cousin le comte de Hainault, et le manda au roi son père qui se tenait à Péronne en Vermandois, et fit le dit roi un appel tout spécial et envoya jusqu'à douze cents lances de bonnes gens d'armes en l'armée de son fils. Et assez tôt après, il y vint comme simple chevalier du duc, car il ne pouvait venir à main armée sur l'empire, voulant tenir son serment ainsi qu'il le fit. Et resta donc le duc chef et souverain de toute l'armée, mais il se conduisait d'après le conseil du roi son père.

Or était revenu le comte de Hainault en son pays, et, à son aide et à sa prière, vint tantôt Jacques d'Artevelde avec soixante mille Flamands, tous bien armés, et se logèrent puissamment contre les Fran-

çais. Et quand ils furent là rendus, le comte était en grand désir de donner bataille, et fit défier son ennemi; mais disait le duc de Normandie qu'il n'était pas encore bien conseillé de combattre et que le comte de Hainault trop pressé était. Ce que les princes et seigneurs, qui étaient avec le comte, ayant ouï, conseillaient au comte Guillaume de se retirer et d'attendre en quelque bon lieu l'arrivée du roi d'Angleterre, qui pour lors s'appareillait en son pays, et bien volontiers seraient partis les Brabançons, car si fatigués étaient qu'ils n'en pou-



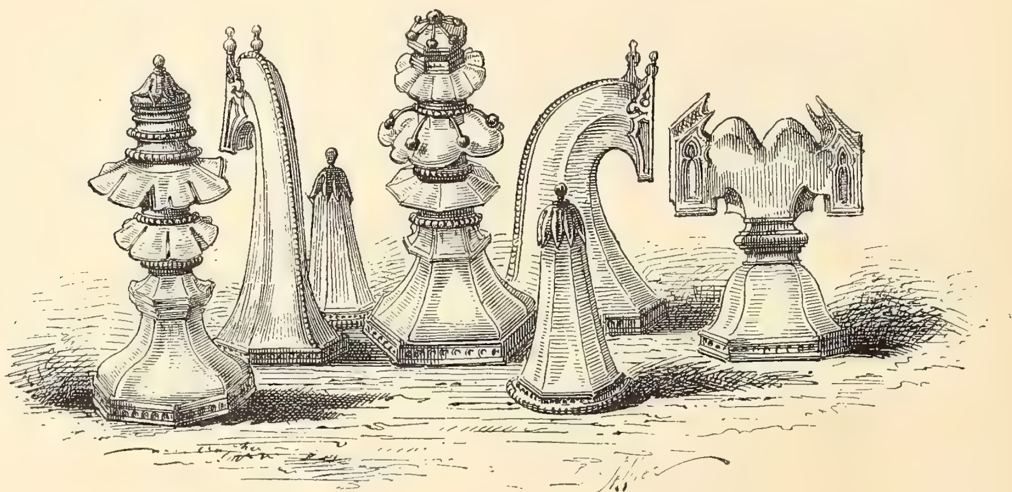
Château de Péronne [1].

vaient plus et bien des fois en avaient-ils parlé au duc leur seigneur.

Quand le comte de Hainault vit son conseil varier et qu'il n'était pas bien d'accord pour passer la rivière et combattre les Français, il en fut durement courroucé. Si appela un jour son oncle, monseigneur Jean de Hainault, et lui dit : « Bel oncle, montez à cheval et chevauchez le long de cette rivière, et vous appellerez quelque homme d'honneur que ce soit dans l'armée française, et vous direz de ma part que je leur livrerai un pont pour passer, pourvu que nous ayons trois jours de répit ensemble et que nous puissions combattre après comme que ce soit. » Ainsi fit monseigneur Jean, bien monté sur un bon coursier, et chevaucha le long de la rivière de l'Escaut, jusqu'à ce que de l'autre bord il aperçut un chevalier de Normandie, lequel il recon-

1. D'après un dessin appartenant à M. A. Danicourt, de Péronne.

nut par ses parures, et il l'appela et lui dit : « Sire de Maubuisson, sire de Maubuisson, parlez à moi ! » Le chevalier, qui s'ouït nommer et qui aussi reconnut la personne de monseigneur Jean de Hainault, s'arrêta et dit : « Sire, que vous plaît? — Je vous prie, dit le sire de Beaumont, que vous vouliez aller vers le roi de France et son conseil, et leur dites que le comte de Hainault m'envoie ici pour prendre une trêve, le temps seulement qu'un pont soit fait sur la rivière par où vos gens ou les nôtres puissent passer. Et ce que le roi ou le duc de



Pièces d'un jeu d'échecs [1].

Normandie répondront, venez me le dire, car je vous attendrai jusqu'à ce que vous veniez. — Par ma foi, dit le chevalier, monseigneur, volontiers. »

Ainsi se départit le sire de Maubuisson, lequel fit son message bien et dûment au roi de France et au duc de Normandie, comme chargé en était. Quand il fut ouï et entendu, on lui répondit brièvement : « Sire de Maubuisson, vous direz de notre part à celui qui vous envoie qu'en tel état où nous avons tenu le comte de Hainault jusqu'ici, nous le tiendrons dorénavant, et lui ferons dépenser et engager sa terre; ainsi sera-t-il guerroyé des deux côtés. Et quand bon nous semblera, nous entrerons dans son pays, si avant que nous le brûlerons tout entier.

Ni plus ni moins, le sire de Maubuisson rapporta ces paroles à

1. Musée de Cluny.

monseigneur Jean de Hainault, qui l'attendait sur le rivage. Et quand la relation en fut faite, il dit au chevalier : « Grand merci, » et s'en retourna en son logis, où il trouva le comte de Hainault son neveu, qui jouait aux échecs avec le comte de Namur. Le comte se leva tout aussitôt, et demanda les nouvelles à son oncle. « Sire, dit messire Jean de Hainault, à ce que je puis voir et considérer, le roi de France et son conseil prennent grand plaisir à vous voir séjourner ici à grands frais, et disent qu'ils vous feront dépenser et engager toute votre terre. Et quand bon leur semblera, vous combattront, non à votre volonté, mais à la leur. » De ces réponses fut le comte de Hainault tout fâché et dit qu'il n'en irait pas ainsi.

CHAPITRE VI

Comment le roi Édouard d'Angleterre gagna sur les Français par mer la bataille de l'Écluse, et comment il ne put s'emparer de la ville de Tournai, et fut conclue une trêve par le moyen de madame Jeanne de Valois.



EPENDANT le roi Édouard d'Angleterre en mer s'était mis, pour venir et arriver en Flandre et de là en Hainault, au secours du comte son beau-frère contre les Français. Ce fut le jour avant la veille de Saint-Jean-Baptiste, l'an 1340, qu'il navigua par mer à belle assemblée de navires et de vaisseaux. Et était toute sa flotte partie du port de la Tamise et s'en venait tout droit à l'Écluse.

Or se trouvaient là entre Blankenberghe et l'Écluse, sur la mer, messire Hugues Quiéret, messire Pierre Bébuchet et Barbanera, avec plus de sept vingts gros vaisseaux, sans compter les transports. Et étaient bien là, Normands, Génois et Picards, quarante mille au service et commandement du roi de France, là ancrés et arrêtés pour attendre la venue du roi d'Angleterre, et le voulaient voir et défendre le passage, ainsi qu'ils le firent bien et hardiment, tant qu'ils purent, comme vous l'entendrez raconter. Le roi d'Angleterre et les siens qui s'en venaient tout cinglant, regardant vers l'Écluse, virent là si grande quantité de vaisseaux que les mâts en semblaient un bois; si en furent fortement émerveillés, et demanda le roi au patron de son navire quelles gens ce

pouvaient être. Il répondit qu'il croyait bien que ce fût l'armée des Normands que le roi de France tenait sur mer, et qui plusieurs fois lui avaient fait grand dommage, en tant que brûlé et pillé sa bonne ville de Southampton, et conquis *Christophe,* son grand vaisseau, après avoir occis ceux qui le gardaient et conduisaient. Alors répondit le roi anglais : « J'ai depuis longtemps désiré de les combattre; si les combattrai s'il plaît à Dieu et à saint Georges, car vraiment ils m'ont fait tant de déplaisirs que j'en veux prendre vengeance, si j'y puis parvenir. »

Alors fit le roi ordonner tous ses vaisseaux et mettre les plus forts devant, et fit frontière de ses archers sur tous les côtés, et entre deux nefs d'archers il y en avait une de gens d'armes. Là il y avait grande foison de dames d'Angleterre, baronnesses, chevaleresses et bourgeoises de Londres qui venaient voir la reine à Gand, où elle se tenait depuis longtemps, et bien soigneusement fit le roi anglais garder ces dames par trois cents armures de fer et cinq cents archers. Et puis le roi pria tous ses gens qu'ils voulussent penser à bien faire et à garder son honneur : ce que tous lui promirent.

Quand le roi d'Angleterre et ses maréchaux eurent ordonné leurs batailles bellement et sagement, ils firent tendre et déployer les voiles vers le haut, et vinrent au vent sur la droite pour avoir l'avantage du soleil qui en venant leur était au visage. Si s'avisèrent et regardèrent que ce leur était un désavantage, et tardèrent un peu et tournèrent jusqu'à ce qu'ils l'eussent à leur gré. Les Normands, qui les voyaient tourner, s'émerveillaient de ce qu'ils faisaient et disaient : « Ils ont peur, ils reculent, car ils ne sont pas gens à nous combattre. » Les Normands voyaient bien par les bannières que le roi d'Angleterre était là personnellement, et ils en étaient joyeux, car ils désiraient fort de le combattre. Ils mirent donc leurs vaisseaux en bon état, car ils étaient sages en mer et bons combattants. Ils placèrent *Christophe,* le grand vaisseau qu'ils avaient conquis sur les Anglais en cette même année, tout sur le devant, et dedans grand foison d'arbalétriers génois pour le garder et de là escarmoucher aux Anglais. Et puis se mirent en route à grand foison de trompes et de trompettes et s'en vinrent chercher leurs ennemis.

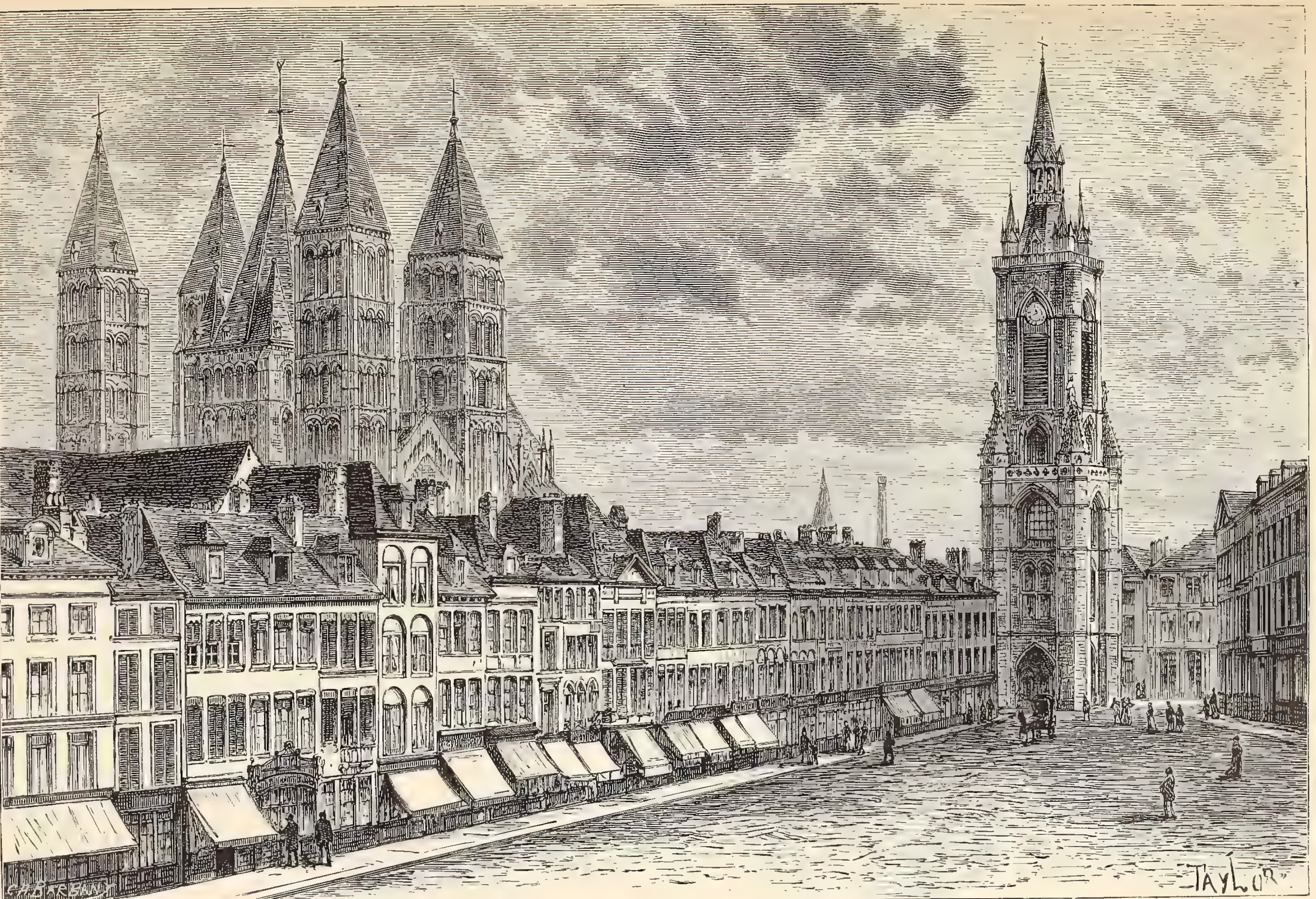
Là commença bataille dure et forte de tous côtés. Et les archers et les arbalétriers commencèrent à tirer les uns contre les autres diver-

sement et raidement, et les gens d'armes à s'approcher et à combattre, main à main, âprement et hardiment. Et afin de mieux arriver les uns aux autres, ils avaient de grands crocs et crochets de fer, tenant à des chaînes, et ils les jetaient dans les vaisseaux les uns des autres, et les attachaient ensemble, pour se mieux aborder et plus fièrement combattre. Et là fut le grand vaisseau *Christophe,* dès le commencement, reconquis par les Anglais et tous ceux morts qui le gardaient et le défendaient; si souffraient et enduraient cependant grand peine les Anglais, car leurs ennemis étaient quatre contre un, et tous gens de guerre et de mer; et aussi sont batailles et assauts plus durs et plus forts sur mer que sur terre, car là on ne peut reculer ni fuir, mais il faut combattre, attendre l'aventure et vendre sa vie, en montrant à chaque instant son courage et sa prouesse. Et fut là le roi d'Angleterre, de sa main, très bon chevalier, car il était pour lors en la fleur de sa jeunesse. Et firent si bien tous ceux qui l'entouraient qu'avec un secours qui leur vint de Bruges et du pays voisin, ils obtinrent la place et l'eau. Et les Normands et tous ceux qui étaient là furent déconfits, péris ou noyés, si bien qu'il n'en échappa point qui ne fussent mis à mort. Et les nouvelles certaines en arrivèrent vers la minuit aux deux armées devant Thun-l'Évêque, ce dont furent très réjouis les Hennuyers, les Flamands, les Allemands et les Brabançons, et les Français très courroucés. Et délogea aussitôt le comte de Hainault donnant congé à ses gens, et vint trouver le roi d'Angleterre à Valenciennes. Et si avait auparavant festoyé le comte tous les seigneurs qui avec lui étaient à Valenciennes, et là parla Jacques d'Artevelde sur le marché, qui remontra à tous ceux qui le purent ouïr quels droits le roi d'Angleterre avait à l'héritage de France et aussi quelle puissance avaient ces trois pays, Flandres, Hainault et Brabant, quand ils étaient d'un accord et d'une alliance ensemble. Et il fit tant par ses paroles et par son grand sens que toutes sortes de gens qui l'ouïrent et l'entendirent, dirent qu'il avait rudement bien parlé et par grande expérience et qu'il était bien digne de gouverner et diriger le comté de Flandre. Et tinrent tous les seigneurs, avec le roi d'Angleterre, grand parlement à Vilvorde, et fut décidé que environ la Madeleine le roi anglais irait mettre le siège devant la bonne cité de Tournai. Et ce ayant appris le roi Philippe, qui pour lors se tenait à Arras, envoya dans sa cité de Tournai si bonne chevalerie que la ville en pût être sûre et bien conseillée. Et y

firent amener et charrier tant de provisions qu'ils pouvaient tenir un grand temps.

Si partit de Gand le roi anglais et mit le siège devant Tournai, avec grande force de gens, comme le blé commençait à mûrir, et avaient fait les seigneurs français qui là se tenaient, vider la ville à toutes manières de pauvres gens qui pourvus n'étaient pour attendre l'aventure et les firent mettre dehors en plein jour, hommes et femmes, dont le duc de Brabant eut pitié et les fit conduire en sûreté jusqu'au delà de la rivière. Et se trouvaient les gens de la ville en dure contrainte et avaient grand besoin d'être secourus. Donc avait déjà le roi Philippe en Gascogne le comte de Lille qui y faisait la guerre, et avait presque repris et conquis tout le pays d'Aquitaine, et y tenait les champs avec plus de six mille chevaux assiégeant Bordeaux par terre et par eau. Il avait aussi envoyé plusieurs seigneurs en Écosse, priant les capitaines qui y demeuraient, et tout particulièrement messire Guillaume de Douglas, fils du frère de celui qui était mort en Espagne, de vouloir commencer et faire si grande guerre au roi d'Angleterre qu'il fût contraint de s'y porter avec ses troupes. Ce que les seigneurs écossais avaient bien accueilli, et, s'étant pourvus de bons hommes d'armes comme il leur fallait, ils avaient fait une grande chevauchée par l'Écosse, recouvrant les forteresses tant qu'ils purent qui étaient tenues par les Anglais, et même reprit messire Guillaume de Douglas le fort château d'Édimbourg; mais pour tout cela ne se départait point le roi Édouard du siège de Tournai, et manda le roi Philippe tous ses barons et chevaliers à Arras, afin de marcher au secours de ceux qui tenaient la place.

Si déjà s'était avancé le roi Philippe jusqu'à Bouvines à trois lieues de Tournai, et tous les jours se faisaient grands assauts d'armes entre les seigneurs des deux armées ; mais durait pourtant le siège depuis onze semaines, et cependant madame Jeanne de Valois, sœur du roi de France et mère du comte Guillaume de Hainault, ne se lassait pas de travailler d'un parti à l'autre, afin qu'une trêve eût lieu entre eux; car la bonne dame voyait là des deux côtés toute la fleur et l'honneur de la chevalerie du monde en grand péril, et par plusieurs fois elle était tombée aux pieds du roi son frère, le priant que quelque répit ou traité d'accord fût pris entre lui et le roi anglais, et quand elle avait travaillé entre les seigneurs de France, elle s'en revenait à ceux de l'empire, spécialement au duc de Brabant, au duc de Juliers qui avait épousé sa



BEFFROI ET CATHÉDRALE DE TOURNAI : VUE PRISE DE LA GRANDE PLACE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

fille, à monseigneur Jean de Hainault, et les priait que, par Dieu et par pitié, ils voulussent entendre à un traité d'accord et y faire condescendre le roi d'Angleterre.

Tant alla et tant travailla la bonne dame qu'une journée fut accordée pour traiter, où se trouvèrent dans une chapelle les plus grands seigneurs des deux partis, et là était aussi madame Jeanne de Valois, qui les priait humblement et de grand cœur qu'ils se voulussent accorder. Et le firent aussi au troisième jour et conclurent une trêve d'un an qui devait aussitôt entrer en vigueur entre ces seigneurs et leurs gens qui là étaient, et dans quarante jours en Écosse, en Gascogne, en Poitou et en Saintonge. Et se devaient traiter les conditions en une assemblée dans la bonne cité d'Arras, en un parlement qui bientôt prolongea la trêve jusqu'à trois ans. Si fut aussitôt proclamée dans les deux armées, et bien joyeux étaient les Brabançons, qui depuis longtemps se tenaient là fort à regret, et qui le lendemain, dès que le jour fut, eût vu abattre les tentes, charger les chars et les gens se hâter, s'embarrasser et se troubler, eût bien pu dire : « Je vois un nouveau siècle. »



Sceau de Jean de Hainault[1].

Si étaient bien joyeux aussi ceux de Tournai, qui avaient été en grand péril, car toutes leurs provisions leur manquaient et n'en avaient plus que pour trois ou quatre jours à vivre. Mais le roi anglais s'en allait fort à regret, et contre sa volonté il était cependant obligé de suivre en partie la volonté des autres seigneurs et de croire leur conseil, et bien eussent pensé comme lui le jeune comte de Hainault et messire Jean de Hainault son oncle, s'ils eussent su la situation de ceux de Tournai. Cependant se départirent tous du siège, et chacun s'en alla en son lieu, et ainsi voulait chacune des parties en avoir et s'attribuer l'honneur. Si vous en pouvez déterminer entre vous ce qu'il vous en semble ; car pour moi je n'en donne à personne l'honneur plus qu'à l'autre, car je ne me connais pas en si grandes affaires que les faits et les maniements d'armes.

1. Archives nationales, n° 10410. Grandeur de l'original, 0,085.

CHAPITRE VII

Comment le duc de Bretagne mourut, et son frère le comte de Montfort se saisit du duché, ce dont fut courroucé le roi Philippe de France qui tenait ce duché pour héritage de sa nièce, femme de monseigneur Charles de Blois, et comment il envoya ses chevaliers contre la ville de Nantes, et fut fait prisonnier le comte de Montfort, qui mourut en la tour du Louvre.



OR furent assez bien tenues les trêves tant qu'elles durèrent, hormis aux marches lointaines ; mais lors commença la grande matière et histoire de Bretagne qui grandement renlumine ce livre par les beaux faits d'armes et grandes aventures qui y sont advenus, comme vous le pourrez bientôt voir. Et pour que vous sachiez véritablement le commencement et la racine de cette guerre, je vous le déclarerai de point en point. A savoir est que lorsque les trêves furent accordées et scellées devant Tournai, le duc de Bretagne, qui s'y tenait avec le roi de France en plus grand état que nul autre des princes, s'en retourna vers son pays, avec l'intention d'y revenir; mais il ne put, car une maladie le prit en chemin, dont il mourut. Ce qui fut dommage, car de grandes guerres et grande destruction de villes et de châteaux en survinrent entre les gens nobles et non nobles de son pays. Ce que je vous conterai ainsi que j'en ai été informé au pays même, où j'ai été et conversé pour mieux savoir la vérité, et aussi par ceux qui avaient vu et su tout ce que je n'avais pu voir et concevoir.

Le duc de Bretagne, quand il trépassa de ce siècle, n'avait point d'enfant, et n'avait jamais eu nulle espérance d'en avoir de la duchesse sa femme. Il avait un frère, par sa mère qui s'était remariée, qu'on appelait le comte de Montfort, qui vivait alors et qui avait pour femme la sœur du comte Louis de Flandre. Ce duc de Bretagne avait eu un autre frère germain de père et de mère qui était mort, et avait laissé une jeune fille, laquelle le duc son oncle avait mariée à monseigneur Charles de Blois, fils cadet du comte Guy de Blois par la sœur du roi Philippe de France, et il lui avait promis en mariage le duché de Bretagne après son décès, parce qu'il se doutait que le comte de Montfort

y prétendrait des droits par proximité, après lui, bien qu'il ne fût pas son frère germain ni venu de la maison de Bretagne. Et comptait le dit duc que le roi Philippe, oncle de monseigneur Charles de Blois, l'aiderait mieux et plus volontiers à garder son droit contre le dit comte de Montfort, s'il le voulait attaquer.

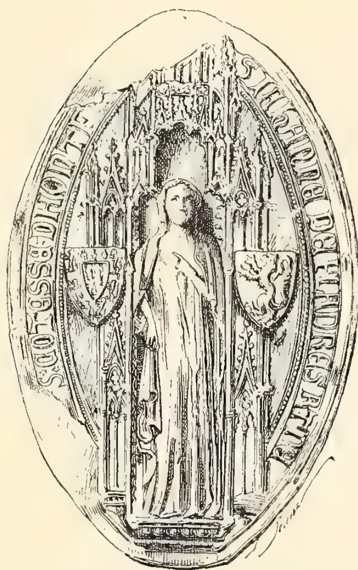
Si advinrent les choses comme le duc l'avait toujours prévu. Car sitôt que le comte de Montfort put savoir que son frère était trépassé, il se rendit aussitôt à Nantes, qui est la première et la souveraine cité de Bretagne, et il fit tant auprès des bourgeois et de ceux des environs qu'ils le reçurent comme seigneur et plus proche du duc son frère qui était mort, et lui prêtèrent foi et hommage comme au duc de Bretagne et leur seigneur. Et pour lors eut conseil avec la comtesse sa femme, qui bien avait cœur d'homme et de lion, qu'ils tiendraient une grande cour et fête solennelle à Nantes, où ils manderaient tous les barons et les nobles du pays de Bretagne, et les conseils des bonnes villes et cités, pour qu'ils vinssent à cette cour leur rendre hommage comme à leur légitime seigneur. Et chevaucha cependant le comte de Montfort jusqu'à la bonne cité de Limoges, car il savait et était informé que le grand trésor que le duc son frère avait amassé depuis longtemps, était là enfermé. Et lui furent sitôt remis les trésors, grâce à l'accord qu'il sut établir avec les bourgeois de la cité et par les grands dons et promesses qu'il leur fit. Et s'en revint ensuite à Nantes, là où madame sa femme était, qui eut grande joie du beau trésor que son seigneur avait trouvé. Et firent grands préparatifs pour fournir leur cour qui devait être tenue et les grandes fêtes qu'ils devaient avoir.


Sceau de Charles de Blois [1].

Quand les jours de cette fête furent venus, nul n'y vint à leur mandement, sauf un chevalier qu'on appelait monseigneur Hervé de Léon, noble homme et puissant. Si furent le comte de Montfort et sa femme bien courroucés et étonnés, et eurent conseil de retenir grand foison de gens d'armes à pied et à cheval pour contraindre tous rebelles de venir à merci, et tantôt chevaucha le dit comte avec grande puissance par

1. Archives nationales, n° 542. Grandeur naturelle.

devant Rennes, et si grande discorde était dans la ville parmi les bourgeois, que la querelle se mit entre les plus grands, qui ne se voulaient accorder au comte de Montfort, et les autres qui demandaient la paix, que le commun peuple courut sus aux grands bourgeois et en tua grand foison. Sur quoi, se voyant en tel danger, ils crièrent merci, et tous ensemble, grands et petits, rendirent la ville au comte de Montfort, lui rendant hommage comme à leur seigneur. Et fit le comte de son parti messire Henri de Spinefort, qui était gouverneur de la ville et très aimé de tous pour son honneur et loyauté, qui lui fit rendre par ruse le fort château et la ville d'Hennebont, que tenait son frère messire Olivier de Spinefort; et ainsi firent plusieurs autres villes et châteaux.



Sceau de Jeanne, duchesse de Bretagne[1].

Pourquoi vous ferais-je long conte? De telle manière le comte de Montfort conquit tout le pays que vous avez ouï et se fit partout obéir et appeler duc de Bretagne. Puis s'en alla à un port de mer qu'on nomme Redon, et renvoya tous ses gens dans ses cités et forteresses pour aider à les garder, et se mit en mer avec vingt chevaliers, et navigua tant qu'il vint en Cornouailles, et là prit terre et s'enquit du roi anglais où il le trouverait. Et lui fut dit que le plus souvent se tenait à Windsor. Donc chevaucha le comte de ce côté avec toute sa troupe, et fit tant par ses journées qu'il vint à Windsor et fut grandement fêté et honoré du roi et de madame sa femme et de tous les barons qui là étaient, quand on sut pourquoi il était venu. Et lorsqu'il eut raconté ses affaires au roi anglais, à monseigneur Robert d'Artois et à toute la cour, il dit qu'il était venu pour relever le duché de Bretagne et le tenir à foi et hommage du roi d'Angleterre à toujours, pourvu qu'il lui fût assuré contre le roi de France, contre messire Charles de Blois et tous autres qui le voudraient empêcher.

Quand le roi anglais eut ouï ces paroles, il y entendit volontiers; car

1. Archives nationales, n° 543. Grandeur naturelle.

il regarda et imagina que sa guerre au roi de France en serait grandement embellie, et qu'il ne pouvait y avoir plus belle entrée au royaume ni plus profitable que par la Bretagne, et que tant il avait guerroyé par les Allemands et les Brabançons sans avoir rien fait, hormis de s'agiter et s'épuiser grandement. Si descendit à la requête du comte de Montfort joyeusement et facilement, et reçut l'hommage du duché de Bretagne par la main du comte de Montfort qui se disait et appelait duc de Bretagne. Et là promit le roi anglais, devant les barons et chevaliers d'Angleterre et ceux qui étaient venus de Bretagne, qu'il l'aiderait et défendrait et garderait comme son homme contre tous hommes, roi de France ou autres, selon son loyal pouvoir. Et donnèrent le roi et madame la reine au comte de Montfort et à ses gens grands dons et beaux joyaux, car bien le savaient faire, tant qu'ils en furent tous contents et disaient que c'était un noble roi et vaillant et une noble reine, et qu'ils étaient bien faits pour régner en grande prospérité.

Après toutes ces choses faites et accomplies, le comte de Montfort s'en retourna à Nantes, où il trouva la comtesse sa femme, qui fut toute joyeuse et dit qu'il avait très bien agi et par bon conseil. Cependant monseigneur Charles de Blois était venu à Paris se plaindre au roi Philippe, son oncle, de ce que le comte de Montfort conquérait villes et forteresses qui devaient être siennes par droit. Lors manda le roi Philippe le dit comte à Paris pour ouïr ce qu'il en pourrait répondre. Et le trouvèrent les messagers en la ville de Nantes, menant grandes fêtes. Et avait le comte diverses pensées sur ce qu'il en ferait ; toutefois, en dernier lieu, répondit qu'il voulait être obéissant au roi et qu'il irait volontiers à son mandement. Sur ce, s'ordonna et appareilla grandement et entra à Paris avec trois cents chevaux, et se retira en l'hôtel bien paisiblement et fut là tout le jour et la nuit aussi.

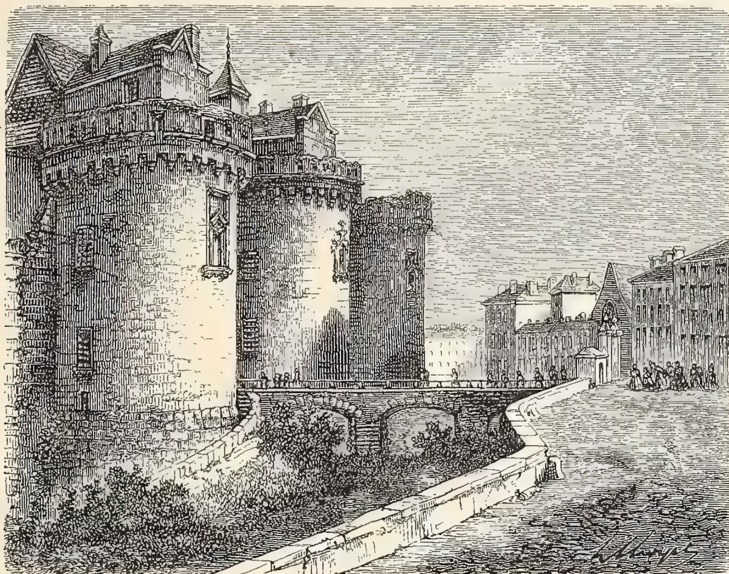
Le lendemain, à l'heure de tierce, il monta à cheval avec grand foison de chevaliers et d'écuyers et chevaucha vers le palais. Là l'attendait le roi Philippe et les douze pairs, et grand nombre des barons de France avec monseigneur Charles de Blois. Quand le comte de Montfort entra dans la chambre, il fut fort regardé et salué de tous les barons, et s'en vint incliner devant le roi, très humblement, et dit : « Sire, je suis venu ici à votre mandement et à votre plaisir. » Le roi répondit et lui dit : « Comte de Montfort, je vous en sais bon gré ; mais je m'émerveille fort pourquoi ni comment vous avez osé entreprendre de votre volonté sur

le duché de Bretagne, où vous n'avez nul droit, car il y a plus proche que vous que vous voulez déshériter. Et pour vous aider, vous êtes allé trouver mon adversaire le roi d'Angleterre, et vous avez relevé de lui le duché, et lui avez prêté foi et hommage, ainsi qu'on me l'a conté. » Le comte répondit et dit : « Eh ! sire, ne le croyez pas, car vraiment vous êtes mal informé. Je le ferais bien à regret. Mais de la proximité dont vous me parlez m'est avis, sire, sauf votre grâce, que vous vous en méprenez ; car je ne sais nul si proche que moi du duc de Bretagne, mon frère, dernièrement mort. Et s'il était jugé et déclaré par droit que d'autres y fussent plus proches que moi, je ne serais point honteux ni rebelle à me désister. » Quand le roi entendit ceci, il répondit et dit : « Sire comte, vous en dites assez ; mais je vous commande sur tout ce que vous tenez de moi et tenir en devez que vous ne partiez de la cité de Paris d'ici à quinze jours, que les barons et les pairs jugeront de cette proximité. Vous saurez alors quel droit vous y avez, et si vous faites autrement, sachez que vous me courroucerez. » Le comte répondit et dit : « Sire, à votre volonté. »

Si quitta le roi et vint en son hôtel, et là, venu dans sa chambre, commença à penser que s'il attendait le jugement des pairs et barons de France, ce jugement pourrait bien tourner contre lui ; car il lui semblait que le roi serait plus volontiers partie pour monseigneur Charles de Blois, son neveu, que pour lui. Et il voyait bien que s'il y avait jugement contre lui, le roi le ferait arrêter jusqu'à ce qu'il eût tout rendu, cités, villes et châteaux dont il avait pris saisie et possession, et avec cela tout le grand trésor qu'il avait trouvé et dépensé ; et lui fut avis, pour le moins mauvais, qu'il lui valait mieux courroucer le roi et s'en retourner paisiblement en Bretagne que demeurer à Paris en ce danger et si périlleuse aventure. Ainsi qu'il pensa, ainsi fut fait ; et monta sur son cheval si paisiblement et secrètement, et partit avec si peu de compagnie, qu'il était de retour en Bretagne avant que le roi ni aucun autre sussent rien de son départ, car ils le croyaient malade en son hôtel. Quand il fut revenu auprès de la comtesse sa femme, qui était à Nantes, il lui conta toute son aventure, et puis alla, par le conseil de sa femme, qui avait bien cœur d'homme et de lion, par toutes les cités, les châteaux et les bonnes villes qui s'étaient rendus à lui, et établit partout bons capitaines et grande quantité de soldats à pied et à cheval, comme il convenait, et grandes provisions de vivres à l'avenant, et il paya si bien les

soldats que chacun le servait volontiers. Quand il eut tout ordonné, il s'en revint à Nantes auprès de madame sa femme et des bourgeois de la cité, qui semblaient chèrement l'aimer, à cause des grandes courtoisies qu'il leur faisait.

Chacun doit savoir que le roi de France fut durement courroucé, ainsi que messire Charles de Blois, quand ils surent que le comte de Montfort leur était ainsi échappé et s'en était allé, comme vous avez ouï. Toutefois ils attendirent jusqu'à la quinzaine, lorsque les pairs et les barons



Château de Nantes.

de France devaient rendre leur jugement sur le duché de Bretagne. Et ils jugèrent en faveur de monseigneur Charles de Blois et ôtèrent le tout au comte de Montfort pour deux raisons : l'une que la dame femme de monseigneur Charles de Blois et fille du frère germain du dernier duc était plus proche que le comte de Montfort, qui était issu d'un autre père, lequel n'avait jamais été duc de Bretagne ; l'autre raison fut que, si le comte de Montfort y avait aucun droit, il l'avait forfait pour deux causes : l'une, parce qu'il avait relevé le duché d'un autre seigneur que du roi de France, duquel il le devait tenir à fief ; l'autre, parce qu'il avait violé le commandement de son seigneur le roi et rompu ses arrêts et sa prison en partant sans congé.

Quand ce jugement fut rendu par pleine sentence de tous les barons, le roi appela messire Charles de Blois et lui fit sa promesse de l'aider

d'hommes et d'or et d'argent assez. Et lui convenait de hâter, de peur que le roi anglais ne vînt en Bretagne et n'y portât grand dommage. Et se firent tantôt appareiller les princes et barons pour aider et secourir messire Charles de Blois en son héritage, car bien pensaient qu'ils n'en pourraient venir à leurs fins sans grand peine.

Ainsi se portèrent les seigneurs de France en Bretagne avec monseigneur le duc de Normandie et messire Charles de Blois, et ayant attaqué et pris châteaux et villes fermées, ils s'en vinrent devant Nantes, où se tenait le comte de Montfort. Et souvent escarmouchaient contre ceux de l'armée les soldats et les jeunes bourgeois, si bien qu'il y en avait de blessés et de morts. Or advint un jour que les bourgeois et soldats de Nantes, étant sortis de la cité en assez grand nombre, virent une quinzaine de chars qui s'en allaient vers l'armée chargés de vivres, et les gens qui les conduisaient étaient bien soixante. Si leur coururent sus les gens de Nantes et les déconfirent, et dirigèrent les chars vers la cité. Et les cris et le bruit en parvinrent jusqu'à l'armée, et des deux parts arrivèrent des gens d'armes à grand foison, bien défendants et assaillants. Le combat durait depuis longtemps, lorsque messire Hervé de Léon, qui était l'un des maîtres conseillers du comte de Montfort, et qui s'était vaillamment conduit en l'escarmouche, voyant qu'il était plus sur le point de perdre que de gagner, fit retirer ses gens du mieux qu'il put, et fut suivi de si près dans sa retraite, qu'il y eut grand nombre de morts et bien deux cents bourgeois et plus de la cité dont leurs pères, leurs frères et leurs amis étaient rudement dolents et courroucés. Aussi fut le comte de Montfort, qui en blâma durement monseigneur Hervé de Léon, si bien que celui-ci en était mélancolique, et plus ne voulait venir au conseil du comte, ce dont les gens s'émerveillaient fort.

Or advint, ainsi que je l'ai ouï raconter, que certains des bourgeois qui voyaient détruire leurs biens dans la cité et dehors et qui avaient leurs amis et leurs héritiers et leurs enfants en prison, craignirent pis encore et s'avisèrent et parlèrent entre eux jusqu'à ce qu'ils fussent d'accord de traiter secrètement avec les seigneurs de France, afin d'obtenir la paix et de ravoir leurs enfants et amis qui étaient en prison. Et traitèrent si paisiblement et secrètement qu'en une matinée les seigneurs et ceux qu'ils avaient avec eux entrèrent dans la cité de Nantes, par l'accord des bourgeois, et allèrent droit au château. Si en brisèrent les portes, et prirent le comte de Montfort et l'emmenèrent hors de la cité dans leurs

tentes, sans qu'ils fissent tort en rien aux corps et aux biens dans la cité. Et dirent certaines gens que cela s'était fait de l'accord et sous la conduite de monseigneur Hervé de Léon, parce que le comte l'avait gourmandé, comme vous avez ouï. Or je ne sais si ce fut vrai ou non, mais bien apparut qu'après ce fait il fut toujours de l'accord et du concert de monseigneur Charles. Et lors entra monseigneur Charles en la cité, dont les bourgeois et tous ceux du pays lui firent hommage comme à leur légitime seigneur. Et sur ce retournèrent les seigneurs de France à Paris avec le comte de Montfort, qui fut emprisonné en la tour du Louvre, où il resta longtemps et en dernier lieu y mourut, ainsi que je l'ai ouï raconter, ce qui est vérité.

CHAPITRE VIII

Comment la comtesse de Montfort guerroya vaillamment contre monseigneur Charles de Blois et les seigneurs français, et comment elle tint la ville et le château d'Hennebont.



Or veux-je retourner à la comtesse de Montfort, qui bien avait courage d'homme et de lion. Elle était en la cité de Rennes, quand elle entendit que son seigneur était pris, de la manière que vous avez ouï. Si elle en fut dolente et courroucée, chacun doit le penser et le savoir, car elle crut qu'on mettrait son seigneur à mort plutôt qu'en prison. Mais bien qu'elle eût grand deuil au cœur, elle ne fit pas comme une femme déconfortée, mais bien comme un homme fier et hardi, en réconfortant vaillamment tous ses amis et soldats. Et elle leur montrait un petit fils qu'elle avait et qu'on appelait Jean, comme son père, et elle disait : « Ah! messeigneurs, ne vous découragez pas ni ne vous troublez à cause de monseigneur que vous avez perdu, car ce n'était qu'un seul homme. Voici mon petit enfant, qui sera, s'il plaît à Dieu, son vengeur, et qui vous fera du bien assez. Et je vous fournirai de tels chefs et capitaines que vous en serez tous réconfortés. »

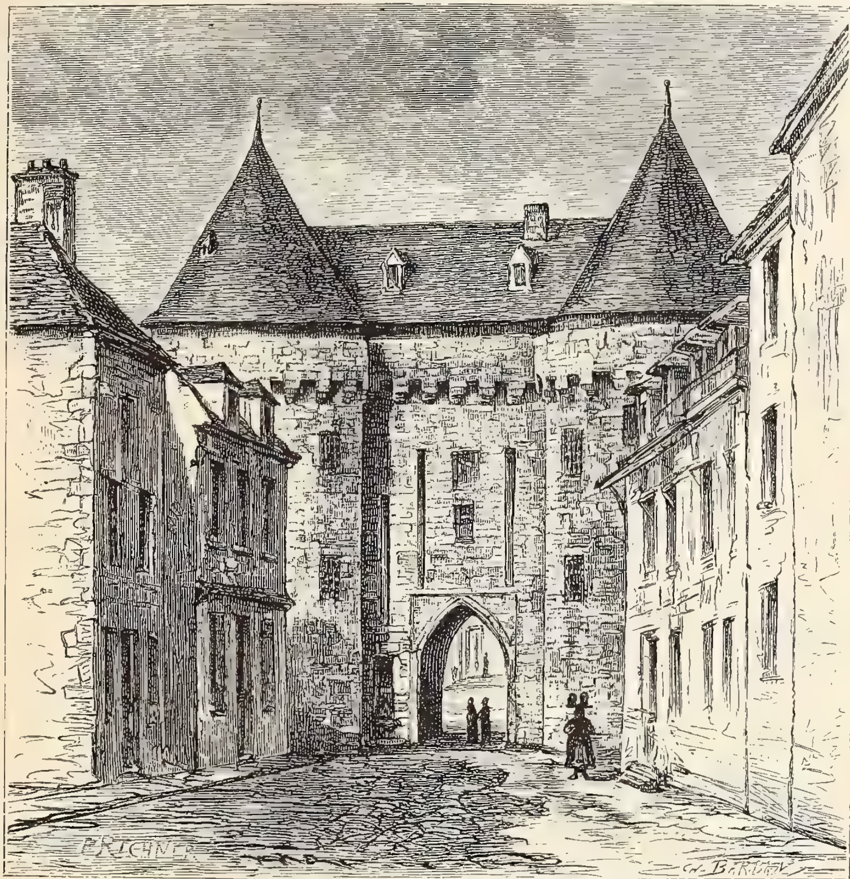
Quand la dite dame et comtesse eut ainsi réconforté ses amis et ses soldats qui étaient à Rennes, elle alla par toutes ses bonnes villes et ses forteresses, et elle menait avec elle son jeune fils, et sermonnait et récon-

fortait ses gens en telle manière qu'elle avait fait à ceux de Rennes, et renforçait ses garnisons de gens et de tout ce qui pouvait leur manquer. Puis elle s'en vint à Hennebont sur la mer, qui est une grande et forte ville et un fort château, et là se tint et son fils avec elle tout cet hiver, et avait mis dedans la cité de Rennes pour capitaine un vaillant chevalier et hardi qu'on appelait monseigneur Guillaume de Cadoudal, et était bon gentihomme du pays de Bretagne.

Or quand fut la douce saison revenue, les seigneurs de France se portèrent en Bretagne pour y guerroyer à l'aide de monseigneur Charles de Blois, qui s'était tout l'hiver tenu à Nantes, et se tinrent longtemps devant Rennes, où ils firent grand dommage et assauts par les Espagnols et les Génois qui avec eux étaient; mais ceux de dedans se défendaient fortement et vaillamment par le conseil du seigneur de Cadoudal, et si sagement que ceux de dehors y perdirent plus souvent qu'ils ne gagnèrent.

En ce même temps, dès que la comtesse sut que les seigneurs de France étaient venus en Bretagne avec une si grande puissance, elle envoya monseigneur Amaury de Clisson en Angleterre, pour parler au roi Édouard et pour prier et requérir aide et secours, à cette condition que le jeune enfant fils du comte de Montfort et de la dite comtesse prendrait pour femme l'une des jeunes filles du roi d'Angleterre, et qu'elle s'appellerait duchesse de Bretagne. Le roi Édouard était pour lors à Londres, revenant de la grande chevauchée qu'il avait faite en Écosse après son départ du siège de Tournai, et dont il avait conclu trêve pour deux ans avec le roi David d'Écosse. Si fit grande fête et honneur à messire Amaury de Clisson dès qu'il fut venu vers lui, et lui octroya assez tôt sa requête, car il y voyait son avantage en deux manières. Car il lui fut avis que c'était une noble et grande chose de conquérir, s'il le pouvait, le duché de Bretagne, et que ce serait la plus belle entrée pour conquérir le royaume de France, ce à quoi il tendait. Alors commanda à monseigneur Gautier de Mauny, qu'il aimait beaucoup, car il l'avait bien et loyalement servi en plusieurs besognes périlleuses, qu'il prît autant de gens d'armes que messire Amaury de Clisson penserait y suffire, et qu'il s'appareillât au plus tôt pour aller aider la comtesse de Montfort, et qu'il prît avec lui deux ou trois mille archers des meilleurs d'Angleterre. Et fit très volontiers le dit messire Gautier le commandement de son

seigneur, et se mit en mer avec messire Amaury de Clisson et en grande compagnie de chevaliers et écuyers; mais une grande tourmente et des vents contraires les prirent en mer, en sorte qu'ils furent obligés d'y demeurer soixante jours avant de pouvoir parvenir à



Porte du château d'Hennebont[1].

Hennebont, là où la comtesse de Montfort les attendait de jour en jour, avec grande inquiétude de cœur, à cause des grands maux qu'elle sentait que ses gens soutenaient dans la cité de Rennes.

Or ne savait-on pas à Hennebont que les bourgeois de Rennes étaient rudement ennuyés de tout le dommage que leur faisaient messire Charles de Blois et les seigneurs de France, et se fussent volontiers accordés à rendre la cité; mais messire Guillaume de Cadoudal ne s'y voulait nullement accorder pour sa part. Quand les bourgeois et le

1. Monument historique.

peuple de la ville eurent assez souffert, ils prirent le dit monseigneur Guillaume et le mirent en prison; après quoi ils promirent à monseigneur Charles de Blois qu'ils se rendraient le lendemain, à condition que tous ceux du parti de la comtesse de Montfort s'en pourraient aller sains et saufs où ils voudraient. Ainsi fut la ville de Rennes rendue à monseigneur Charles de Blois l'an de grâce 1342, à l'entrée de mai. Et s'en alla messire Guillaume de Cadoudal à Hennebont, vers la comtesse, qui fut bien dolente quand elle sut que la cité de Rennes était rendue, et n'avait aucune nouvelle de monseigneur Amaury de Clisson ni de sa compagnie.

Ores se tournèrent les conseils de monseigneur Charles de Blois à ce qu'il se rendît devant Hennebont, là où la comtesse de Montfort était; car, puisque le seigneur était en prison, s'il pouvait prendre la ville, le château et la comtesse, il aurait bientôt mis fin à sa guerre. Ainsi fut fait, et se rendirent les seigneurs de France devers Hennebont et assiégèrent la ville et le château tant qu'ils purent par terre. La comtesse était aussi bien pourvue de bons chevaliers et autres gens d'armes qu'il lui fallait pour se défendre, mais était en grand souci du secours d'Angleterre qu'elle attendait, et craignait qu'il ne leur fût arrivé quelque malheur, soit par fortune de la mer, soit par rencontre d'ennemis. Cependant, au troisième jour que les seigneurs français étaient devant Hennebont, ils assaillirent au matin aux barrières très fortement et furent repoussés et obligés de se retirer : ce dont ils furent durement courroucés. Et la comtesse, qui était armée de corps et montée sur un bon coursier, chevauchait de rue en rue par la ville, exhortant ses gens à se bien défendre. Et elle faisait défaire les chaussées par les femmes de la ville, dames et autres, afin de porter les pierres aux créneaux pour jeter aux ennemis. Et elle faisait aussi apporter des bombardes et des pots pleins de chaux vive, qu'on jetait sur les assaillants.

Encore fit la comtesse de Montfort une entreprise très hardie, qui n'est pas à oublier et que l'on doit bien raconter comme un courageux fait d'armes. La comtesse monta dans une tour pour mieux voir comment ses gens se maintenaient. Elle regarda et vit que tous ceux de l'armée, seigneurs et autres, avaient laissé leur logis et étaient presque tous allés voir l'assaut. Elle s'avisa d'un grand fait et remonta sur son coursier, armée comme elle l'était. Et elle fit monter environ trois cents

hommes à cheval avec elle, qui gardaient une autre porte, là où l'on n'assaillait point. Toute la compagnie sortit par cette porte, et se lança très hardiment sur les tentes et les logis des seigneurs de France, qui furent bientôt tous brûlés; les tentes et les logis n'étaient gardés que des garçons et des valets, qui s'enfuirent dès qu'ils virent la comtesse et ses gens. Quand les seigneurs de France virent brûler leurs logis et



Sortie de Jeanne de Montfort[1].

ouïrent les cris qui en venaient, ils furent tous ébahis et coururent vers leurs logis, criant : « Trahi ! trahi ! » et personne ne demeura à l'assaut.

Quand la comtesse vit l'armée s'émouvoir et accourir de toutes parts, elle rassembla ses gens et vit bien qu'elle ne pouvait rentrer dans la ville sans grande perte ; elle s'en alla donc tout droit vers le château de Brest, qui est à trois lieues de là. Quand messire Louis d'Espagne, qui était maréchal de toute l'armée, fut venu aux logis qui brûlaient, et vit la comtesse et ses gens qui s'en allaient tant qu'ils pouvaient, il se

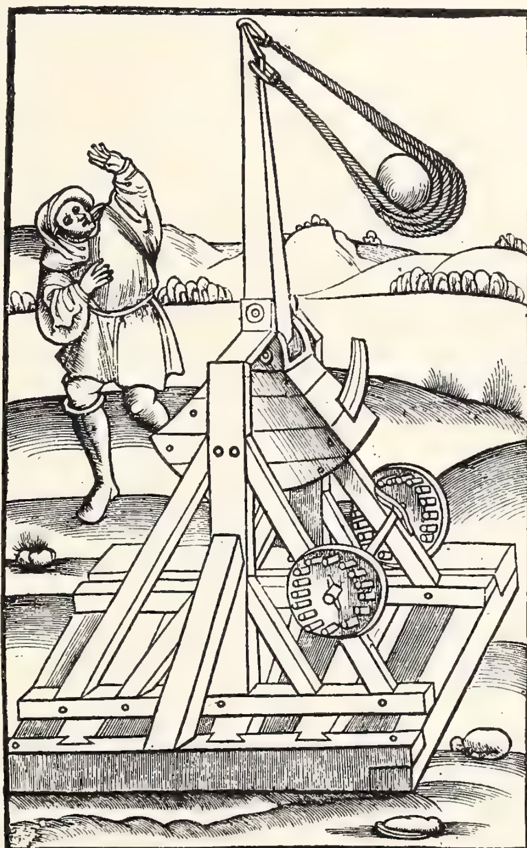
1. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms., n° 5187.

mit à les poursuivre pour les rejoindre s'il pouvait, et grand foison de gens d'armes avec lui. Si les poursuivit et les chassa tant qu'il en tua et blessa quelques-uns qui étaient mal montés, et qui ne pouvaient suivre les bien montés. Toutefois la comtesse chevaucha tant et si bien qu'elle et la plus grande partie de ses gens arrivèrent au bon château de Brest, où elle fut reçue et fêtée avec grande joie par ceux de la ville et du château. Quand messire Louis d'Espagne sut, par les prisonniers qu'il avait faits, que c'était la comtesse qui avait accompli ce fait d'armes et qui s'était échappée, il s'en retourna en l'armée et conta son aventure aux seigneurs et autres, qui grande merveille en eurent. Aussi s'étonnaient ceux qui étaient dans Hennebont et ne pouvaient penser ni imaginer comment leur dame avait avisé et osé entreprendre ce qu'elle avait fait. Mais toute la nuit ils furent en grand souci de ce que la dame ni aucun de ses compagnons ne revenaient, et ne savaient qu'en penser et en aviser : ce qui n'était pas merveille.

Au lendemain, les seigneurs de France qui avaient perdu leurs tentes et provisions, décidèrent qu'ils feraient logis d'arbres et de feuilles, plus près de la ville, et qu'ils se maintiendraient plus sagement. Ils allèrent donc se loger à grand peine plus près de la ville et ils disaient souvent à ceux de dedans : « Allez, seigneurs, allez chercher votre comtesse. Certes elle est perdue, vous n'en trouverez pièce. » Quand ceux de la ville, gens d'armes et autres, ouïrent telles paroles, ils furent ébahis et eurent grand peur qu'un malheur ne fût arrivé à leur dame, et ne savaient qu'en croire, car elle ne revenait pas et ils n'en entendaient aucune nouvelle. Ils demeurèrent ainsi en cette crainte pendant cinq jours. Et la comtesse, qui pensait bien que ses gens étaient inquiets d'elle et en grand trouble, se démena si bien qu'elle eut cinq cents compagnons armés et bien montés. Puis elle partit de Brest et s'en vint, juste au moment où le soleil se levait, chevauchant sur l'un des côtés de l'armée, et se fit ouvrir la porte et entra à grande joie et à grand son de trompettes et de timbales, de quoi l'armée des Français fut rudement émue. Si se firent tous armer et coururent vers la ville pour l'assaillir, et ceux de dedans aux fenêtres pour se défendre. Là commença un assaut grand et fort qui dura jusqu'à haute none [1]. Et plus y perdirent les assaillants que les défendants.

1. On ne sait au juste s'il s'agit de midi ou de trois heures.

Ores décidèrent les seigneurs de France qu'ils sépareraient leur armée en deux parts, et que monseigneur Charles de Blois, avec grand foison de barons et gens d'armes, irait attaquer le château d'Auray, que le roi Arthur avait fait bâtir et fortifier, mais que messire Louis d'Espagne resterait devant Hennebont et enverrait quérir à Rennes douze grands engins qu'ils y avaient laissés, pour jeter à la ville et au château d'Hennebont; car ils voyaient bien qu'ils ne pouvaient rien gagner ni profiter à l'assaillir. Aussi, quand vinrent ces engins, la ville en fut tantôt si maltraitée et ravagée, que ceux de dedans commencèrent à s'effrayer et avoir envie de traiter. Donc il advint que l'évêque Guy de Léon, qui tenait dedans le château, était l'oncle de messire Hervé de Léon, par le conseil duquel le comte de Montfort avait, dit-on, été pris dans la cité de Nantes; ores cet évêque parla un jour audit monseigneur Hervé, son neveu, par convention, et parlèrent de choses et d'autres, tant que le dit évêque devait engager et mettre d'accord ses compagnons pour que la ville d'Hennebont fût rendue à monseigneur Charles de Blois. Ainsi rentra l'évêque dans la ville pour parler aux autres seigneurs. La comtesse se douta bientôt de mauvais desseins, et pria ces seigneurs de Bretagne, pour l'amour de Dieu, qu'ils ne lui fissent pas défaut; car elle avait grande espérance, en Notre Seigneur, qu'elle aurait grand secours avant trois jours. Mais ledit évêque parla tant et donna tant de raisons à ces seigneurs de Bretagne, qu'il les mit en grand trouble cette nuit-là. Et le lendemain il recommença et dit tant de raisons d'une et d'autre,



Machine de jet en exercice, fac-simile d'une gravure du quinzième siècle.

qu'ils étaient tous bien près de s'accorder avec lui. Et déjà messire Hervé de Léon était tout près de la ville pour la prendre de leur accord, quand la comtesse, qui regardait vers la mer par une fenêtre du château, commença à crier et à faire grande joie, et elle disait tant qu'elle pouvait : « Je vois venir ce secours que j'ai tant désiré ! » Elle le cria deux fois. Chacun de la ville courut tantôt, de son mieux, aux fenêtres et aux créneaux des murailles pour voir ce que c'était. Là ils virent clairement grand foison de navires, grands et petits, bien garnis de remparts, qui venaient vers Hennebont. Ce dont chacun fut réconforté ; car on pensait bien que ce fût messire Amaury de Clisson qui amenait ce secours d'Angleterre, dont vous avez déjà ouï parler, et qui depuis soixante jours avait eu vent contraire sur la mer.

Quand les seigneurs de Bretagne qui se tenaient dans le château virent venir ce secours, ils dirent à l'évêque qu'il pouvait bien contremander le parlement qu'il avait en idée, car ils n'étaient point d'avis de faire comme il les exhortait. Alors l'évêque, monseigneur Guy de Léon, fut durement courroucé et dit : « Alors, messeigneurs, nous cesserons notre compagnie ; car vous demeurerez ici avec votre dame, et moi je m'en irai par delà vers celui qui y a plus grand droit, ce me semble. » Et partit d'Hennebont ledit évêque, défiant la dame et tous ses partisans, et s'en fut vers monseigneur Hervé de Léon, et lui annonça comment allait la besogne, ce dont messire Hervé fut très courroucé, et il mena son oncle vers messire Louis d'Espagne, qui le reçut de bon gré et joyeusement. Et ordonnèrent que les plus grands engins fussent dressés contre le château et ne cessassent de jeter ni jour ni nuit.

Cependant la comtesse faisait gaiement préparer les salles, chambres et hôtels, pour héberger à leur aise ces seigneurs d'Angleterre qui arrivaient, et elle alla à leur rencontre elle-même avec grande révérence Et si elle les fêta et remercia grandement, il n'y a pas à s'en étonner ; car elle avait bien besoin de leur venue, comme vous l'avez ouï. Et elle les emmena tous, chevaliers et écuyers, dans son château pour les héberger, jusqu'à ce qu'ils pussent être logés à l'aise dans la ville, et leur donna à dîner, le lendemain, bien grandement.

Quand ce vint après dîner, messire Gautier de Mauny, qui était maître et souverain des Anglais venus avec lui, appela à part monseigneur Yves de Tingry, qui était des seigneurs de Bretagne, et le questionna sur l'état de la ville et sur leur situation, et aussi de celui de l'armée. Puis il



ÉPISODE DU SIÈGE D'HENNEBONT.

regarda et dit qu'il avait grande envie d'aller abattre ce grand engin qui si près était assis et qui leur faisait tant de mal, si on le voulait aider. Messire Yves de Tingry dit qu'il ne lui ferait pas défaut à cette première entreprise. Ainsi dirent les autres. Et donc alla s'armer le gentil sire de Mauny, et tous sortirent paisiblement par la porte avec trois cents archers. Et coururent sus au grand engin, les archers tuant ou faisant fuir tous ceux qui le gardaient, et abattirent l'engin et le mirent en pièces. Puis ils se lancèrent aux tentes et logis, mirent le feu dedans et tuèrent plusieurs de leurs ennemis, si bien que l'armée commençait à s'émouvoir et eux à se retirer bellement en arrière. Mais quand messire Gautier de Mauny vit ces gens accourir, faisant grand bruit et poussant de grands cris, il dit tout haut : « Que je ne sois jamais salué de ma chère amie, si je rentre en château ou en forteresse jusqu'à ce que j'aie renversé l'un de ces venants ou que j'en sois renversé. » Si dirent aussi les seigneurs de Bretagne et piquèrent des éperons contre les premiers venants. Et en renversèrent plusieurs, les jambes en l'air, et y eut aussi quelques-uns des leurs renversés. D'où commença alors un fort hutin, et par-dessus tous les autres faisait bien, et en avait l'éloge et le cri, le gentil chevalier messire Gautier de Mauny, qui ramena bellement et sagement ses gens jusqu'à leurs fossés, et tinrent défense jusqu'à ce que tous fussent rentrés en sûreté. Ce que ceux de l'armée ayant vu, ils firent retirer les leurs dans leurs logis. Qui alors eût vu la comtesse descendre du château à grand appareil et baiser monseigneur Gautier de Mauny et ses compagnons, les uns après les autres, deux ou trois fois, bien eût pu dire que c'était une vaillante dame.


Sceau d'Hervé de Léon[1].

1. Archives nationales, n° 2572. Grandeur de l'original.

CHAPITRE IX

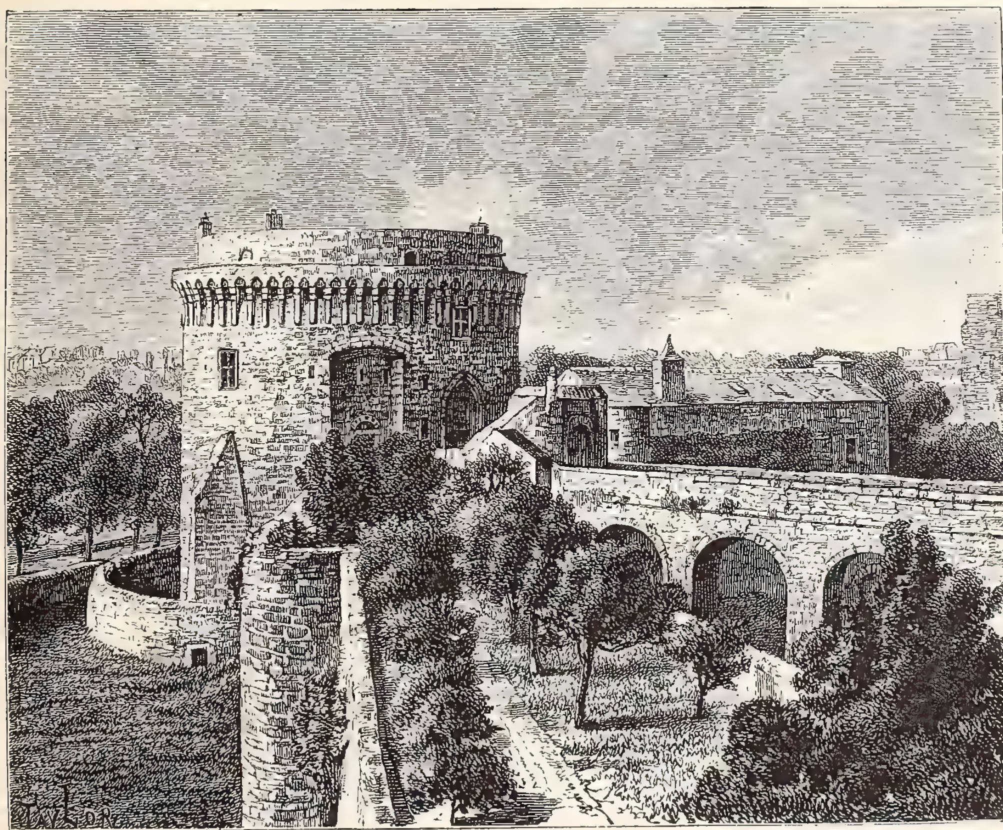
Comment se continua la guerre en Bretagne, et comment le roi Philippe de France fit mourir le sire Olivier de Clisson, ce dont le roi d'Angleterre fut grandement courroucé.



RES pensèrent monseigneur Louis d'Espagne et les seigneurs français qu'ils perdaient temps devant Hennebont qu'ils ne pouvaient conquérir, le secours d'Angleterre étant arrivé et les archers qui tous les déconfisaient. Adonc se départirent pour quelque temps du château d'Hennebont, ce dont ceux de la ville poussèrent grands cris de joie quand ils les virent lever leurs tentes. Et s'en alla messire Louis d'Espagne à l'armée de monseigneur Charles de Blois qui se tenait devant Auray, et après qu'il eut parlé à lui, s'en alla assiéger la ville de Dinan, grande et forte, qui fut bientôt prise et brûlée et plusieurs autres bonnes villes, et autant en faisait monseigneur Charles, et lui juraient foi et hommage les bourgeois et conseils des cités, si bien que la comtesse de Montfort et messire Gautier de Mauny, qui pour lors dedans Hennebont se tenaient après maintes belles chevauchées, mandèrent au roi Édouard comment messire Charles de Blois et ses alliés conquerraient tout le pays s'il ne les venait secourir promptement. Et pour lors revinrent les seigneurs de France devant Hennebont pour l'assiéger. Et leur compagnie était grandement multipliée et croissait chaque jour; car grand foison de seigneurs et de chevaliers revenaient de jour en jour d'Espagne, dont le roi guerroyait alors contre le roi de Grenade et les Sarrasins, et quand ils passaient par le Poitou, entendant des nouvelles de la guerre qui était en Bretagne, ils s'y en allaient tout aussitôt.

Or avait fait messire Charles de Blois dresser quinze ou seize grands engins qui jetaient de grosses pierres contre les murs d'Hennebont et dans la ville. Mais ceux de dedans n'en avaient pas grand souci, car ils étaient bien fortifiés et défendus contre les engins, et ils venaient à chaque fois aux murs et aux créneaux et les frottaient et essuyaient avec leurs chaperons, par moquerie. Et puis ils criaient tant qu'ils pouvaient, en

disant : « Allez! allez chercher et rapporter vos compagnons qui se reposent aux champs de Quimperlé! » Car là avait messire Gautier de Mauny fait grand massacre des gens de messire Louis d'Espagne, et même lui avait tué son neveu Alphonse, que tant aimait. De quoi, pour ces faits et ces paroles, messire Louis d'Espagne, les Espagnols et les Génois qui avec lui étaient, avaient grand dépit.



Château de Dinan, d'après une photographie.

Un jour vint le dit messire Louis d'Espagne pour voir monseigneur Charles de Blois, et lui demanda un don, en la présence de foison de grands seigneurs de France qui là étaient, en récompense de tous les services qu'il lui avait rendus. Le dit messire Charles ne savait quel don il voulait lui demander; car s'il l'eût su, jamais il ne l'eût accordé : aussi le lui octroya bien facilement, car il sentait bien qu'il lui devait beaucoup. Quand le don lui fut octroyé, messire Louis dit : « Monseigneur, grand merci. Je vous prie donc et requiers que vous fassiez venir tantôt ces deux

chevaliers qui sont en votre prison au Faouet : messire Jean le Bouteiller et messire Hubert de Fresnay, et que vous me les donniez pour en faire à ma volonté : c'est le don que je vous demande, car ils ont pourchassé, blessé et tué monseigneur Alphonse, mon neveu, que tant j'aimais. Je ne m'en puis autrement venger qu'en leur faisant couper la tête devant leurs compagnons qui sont là dedans enfermés. » Le dit messire Charles fut tout ébahi quand il entendit messire Louis parler ainsi, et lui dit courtoisement : « Certes, sire, je vous livrerai volontiers les prisonniers, puisque vous les avez demandés. Mais ce serait une cruauté qui vous attirerait peu d'honneur et à nous tous grand blâme, si vous faisiez de deux si vaillants hommes ce que vous avez dit, et tous les jours nous en recevrions reproches. Et notre ennemi aurait alors bien cause d'en faire autant des nôtres quand il pourrait les tenir, et nous ne savons de jour en jour ce qui nous peut arriver. C'est pourquoi, beau sire et beau cousin, veuillez, je vous prie, y penser. » Messire Louis d'Espagne répondit et dit brièvement qu'il n'en ferait pas autrement, si tous les seigneurs du monde l'en priaient. « Et si vous ne me tenez votre promesse, sachez que je m'en irai d'ici, et que je ne vous servirai ni aimerai de toute ma vie. »

Messire Charles vit bien et s'aperçut que c'était sérieux, et il n'osa courroucer davantage le dit monseigneur Louis ; ainsi il envoya tantôt des messagers sûrs au châtelain du Faouet, afin qu'il fît amener les deux dits chevaliers dans son armée. Ainsi que fut commandé fut fait. Les deux chevaliers furent amenés un jour assez matin dans la tente de monseigneur Charles de Blois. Quand messire Louis d'Espagne les sut venus, il alla tantôt les voir. Aussi firent plusieurs des seigneurs et des chevaliers. Quand le dit messire Louis les vit, il leur dit : « Ah ! seigneurs chevaliers, vous m'avez blessé du corps et ôté de la vie mon cher neveu, que tant j'aimais. Il faut donc que votre vie vous soit aussi ôtée. Rien ne vous en peut garantir. Si, vous pouvez vous confesser, s'il vous plaît, et crier merci à Notre Seigneur, car vos derniers jours sont venus. » Les dits chevaliers furent fort ébahis de ces paroles, et dirent qu'ils ne pouvaient croire que des vaillants hommes ni gens d'armes pussent faire ou consentir une telle cruauté que de mettre à mort des chevaliers pris en fait d'armes, pour guerres de seigneurs, et que si cet outrage était commis, bien d'autres gens, chevaliers et écuyers, pourraient le payer en semblable cas. Les autres seigneurs qui étaient là et qui entendaient ces

paroles en avaient grand pitié. Mais ni les prières ni les bonnes raisons qu'ils purent donner au dit monseigneur Louis ne le firent détourner de sa résolution. Il fallait que les dits chevaliers fussent décollés après le dîner, tant messire Louis était courroucé et irrité contre eux.

Toutes les paroles, demandes et réponses qui avaient d'abord été dites entre monseigneur Charles et le dit monseigneur Louis à l'occasion de ces deux chevaliers, furent tantôt sues de monseigneur Gautier de Mauny et de monseigneur Amaury de Clisson, par les espions qui allaient secrètement d'une armée à l'autre; et de même les paroles dernièrement dites, quand les deux chevaliers furent amenés dans la tente de monseigneur Charles. Et quand messire Gautier de Mauny et messire Amaury de Clisson apprirent ces nouvelles et entendirent que c'était sérieux, ils en eurent grand pitié. Et commencèrent à penser ce qu'ils pourraient faire. En dernier lieu, le preux chevalier Gautier de Mauny commença de parler et dit : « Seigneurs compagnons, ce serait grand honneur pour nous si nous pouvions sauver ces deux chevaliers. Et si nous nous mettons en danger pour le faire et que nous réussissions, le roi Édouard, notre sire, nous en saura grand gré. Aussi feraient tous les prudhommes qui en entendraient parler quand nous y aurons fait tout notre pouvoir. Si vous en dirai mon avis si vous avez le désir. J'ai avisé, s'il vous plaît, que nous nous irons armer, et nous partirons en deux parts, dont l'une sortira maintenant, pendant qu'on dînera, par cette porte, et les compagnons s'en iront se ranger et se montrer sur les fossés pour émouvoir l'armée et pour escarmoucher. Je crois que toute l'armée se verra bientôt sur ce point. Vous, messire Amaury, vous en serez capitaine, s'il vous plaît, avec mille bons archers pour retarder et faire reculer les survenants. Et je prendrai le reste de nos compagnons et cinq cents archers, et nous sortirons d'autre part secrètement par cette poterne, et nous viendrons par derrière tomber sur les logis que nous trouverons vides. J'ai avec moi bien des gens qui connaissent le chemin des tentes de monseigneur Charles, là où sont les deux chevaliers. Je me jetterai là, et je vous promets que moi et mes compagnons nous ferons du mieux en notre pouvoir pour les délivrer et les ramènerons en sûreté, s'il plaît à Dieu. »

Ce conseil et cet avis plurent à tous et ils allèrent s'armer et s'appareiller incontinent. Et partit droit à l'heure du dîner messire Amaury de Clisson avec trois cents armures de fer et mille archers, par la grande

porte de la ville d'Hennebont, et coururent les Anglais et les Bretons qui étaient à cheval jusqu'à l'armée, poussant de grands cris. Or commença de s'émouvoir l'armée, et l'escarmouche devenait dure et forte, si bien que messire Amaury de Clisson fit bellement retirer ses gens jusque sous les murs de la ville. Là il s'arrêta, et les archers étaient tous rangés sur le chemin qui tiraient des flèches à leur pouvoir, et les Génois tiraient tout aussi fort contre eux, et y accoururent tous ceux de l'armée, si bien que nul n'y demeura, sauf les valets.

Cependant messire Gautier de Mauny et sa troupe sortirent par une poterne secrètement et s'en vinrent par derrière l'armée aux tentes et aux logis des seigneurs de France. Et ils ne trouvèrent aucun homme qui les empêchât, car tous étaient à l'escarmouche devant les fossés. Et survint le dit messire Gautier de Mauny tout droit, car il avait des gens qui le menèrent à la tente de monseigneur Charles de Blois. Et il y trouva les deux chevaliers messeigneurs Hubert de Fresnay et Jean le Bouteiller, qui n'étaient pas à leur aise; mais ils le furent sitôt qu'ils virent monseigneur Gautier et sa troupe, et ce fut bien raison. Si furent tantôt montés sur deux bons coursiers qu'on leur avait amenés. Ils partirent donc et furent ainsi délivrés, et ils rentrèrent à Hennebont par la même poterne d'où ils étaient sortis. Et la comtesse de Montfort vint au-devant d'eux qui les reçut à grande joie.

Les Anglais et les Bretons qui étaient devant les barrières combattaient encore, et occupaient, de propos délibéré, ceux de l'armée, jusqu'à ce que les deux chevaliers fussent délivrés, comme ils l'étaient déjà. Et les nouvelles en vinrent aux seigneurs de France qui se tenaient à l'escarmouche. Et il fut dit : « Seigneurs, seigneurs, vous gardez mal vos prisonniers, ceux d'Hennebont les ont déjà délivrés et remis dans leur forteresse. » Quand messire Louis d'Espagne, qui était là à l'assaut, entendit ceci, il en fut rudement courroucé, et il se tint pour trompé. Il demanda où étaient les Anglais et les Bretons qui les avaient délivrés. On lui répondit qu'ils étaient déjà rentrés dans leur garnison ou bien près. Alors se retira messire Louis d'Espagne vers les logis tout mécontent et laissa la bataille comme par ennui. Mais quand les Anglais et les Bretons furent tous retirés dans Hennebont, tous louèrent grandement messire Gautier de Mauny, et dirent que par son sens et sa hardie entreprise les deux chevaliers avaient été délivrés.

Trois jours après, l'hiver étant prochain et le pays environnant si gâté

qu'on n'y pouvait plus fourrager, les seigneurs de France avec monseigneur Charles levèrent encore une fois le siège devant Hennebont, et, s'étant emparés par adresse de la forte ville de Luçon, les seigneurs entendirent aux prudhommes de Bretagne qui parlementaient une trêve avec la comtesse de Montfort. Celle-ci s'y accorda volontiers, car le roi d'Angleterre le lui avait ainsi mandé par les messagers qu'elle avait envoyés devers lui. Et sitôt que ces trêves furent confirmées, la comtesse se mit en mer pour arriver en Angleterre auprès du roi Édouard, ainsi qu'elle fit, et si adroitement présenta sa complainte que le roi anglais promit d'augmenter son renfort, et la fit séjourner auprès de madame la reine sa femme.

Ores advint après le temps de Pâques, qui très tard était, que le roi d'Angleterre pria son cousin monseigneur Robert d'Artois qu'il retournât en Bretagne avec la comtesse de Montfort pour y guerroyer, car le temps des trêves était fini, et le dit monseigneur Robert fit d'abord si bien qu'il reprit la cité de Vannes, étant assisté de la comtesse, et rudement se battait-on tout autour de Rennes, si bien que le roi Édouard y vint lui-même, et tint plusieurs combats devant la cité et devant celle de Nantes, où pour lors était monseigneur Charles de Blois. Après quoi, le pape Clément VI envoya deux cardinaux en légation qui souvent chevauchèrent de l'une à l'autre armée, entre le roi d'Angleterre et le duc de Normandie, qui était venu le combattre jusqu'en Bretagne. Mais ils les trouvaient si durs et si mal disposés à s'entendre qu'ils ne leur pouvaient d'abord parler de paix. Or en ce temps se mit à pleuvoir nuit et jour, tant que les deux armées perdirent la plus grande partie de leurs chevaux, et toutes les maisons étaient pleines d'eau, en sorte qu'ils ne pouvaient plus souffrir cette peine, et entendirent enfin aux dits des cardinaux, qui négocièrent une trêve de trois ans accomplis, et jurèrent le roi d'Angleterre et le duc de Normandie de ne la point enfreindre, puis s'en retournèrent chacun en son lieu.

Assez tôt après le retour en France, le sire de Clisson fut pris et soupçonné de trahison. Au moins grande renommée en courut. Je ne sais s'il était coupable ou non ; mais je croirais avec grand peine qu'un si noble et si gentil chevalier, qui si riche était, pût penser ou poursuivre fausseté ou trahison. Toutefois, sur ces mauvais bruits, il fut pris et tantôt mis en prison au Châtelet à Paris. De quoi tous ceux qui en entendaient parler s'émerveillaient et ne savaient qu'en penser. Et en parlaient l'un à l'autre

les barons et les chevaliers de France en disant : « Que peut-on maintenant demander au seigneur de Clisson? » Mais nul n'en savait rendre vraie et certaine réponse; seulement on imaginait que la haine venait de sa prise et de sa délivrance par le roi anglais. Car le roi Édouard l'avait délivré en échange du baron de Stafford plus volontiers que messire Hervé de Léon. Et il en sortit tels soupçons dont messire Olivier de Clisson fut accusé de trahison et décollé à Paris avec plusieurs autres gentils seigneurs de Bretagne et de Normandie, ce dont il y eut grande plainte, et ne put le roi Philippe s'en excuser. Or avait messire de Clisson un jeune fils qui s'appelait Olivier, ainsi que tous ses pères, et aussitôt se retira-t-il au château d'Hennebont avec la comtesse de Montfort et Jean de Montfort, son fils, qui était à peu près de son âge, et sans père non plus, car le comte de Montfort était mort en prison au Louvre à Paris.

De ces nouvelles, lorsqu'il les apprit, fut le roi d'Angleterre grandement courroucé, et lui sembla que le roi de France l'eût fait contre lui. Et il tint que par ce fait les trêves accordées en Bretagne étaient enfreintes et brisées. Il eut même en pensée d'en faire autant sur le corps de monseigneur Hervé de Léon, son prisonnier. Et il eût fait ainsi dans sa colère sans son cousin, le comte de Derby, qui l'en reprit rudement et lui remontra devant son conseil grand foison de belles raisons pour garder son honneur et réprimer son indignation, et il lui disait : « Monseigneur, si le roi Philippe s'est laissé aller par emportement et par félonie à mettre à mort de si vaillants chevaliers, vous ne devez pas pour cela faire tort à votre réputation; car, tout bien considéré, votre prisonnier n'a que faire de payer cet outrage. Veuillez donc le mettre à rançon raisonnable, comme vous voudriez qu'on fît à l'un des vôtres. »

Le roi d'Angleterre sentit et comprit que son cousin lui disait la vérité, et il s'apaisa et réprima son mécontentement, et il fit venir devant lui le chevalier de Bretagne. Quand le roi le vit, il dit : « Ah! messire Hervé, messire Hervé, mon adversaire Philippe de Valois a cruellement montré sa félonie quand il a fait mourir vilainement de tels chevaliers que ceux qui ont péri par son commandement. Et si je voulais regarder à sa félonie, je ferais justement la même chose de vous, car vous avez fait plus de mal à moi et à mes gens en Bretagne que nul autre. Mais je me contiendrai et je lui laisserai faire sa volonté, et je garderai mon honneur de tout mon pouvoir. Or je vous dirai ce que vous ferez, pour l'amour de mon cousin de Derby qui m'en a prié. Vous irez vers mon adversaire

Philippe de Valois et vous lui direz que, puisqu'il a mis vilainement à mort de si vaillants chevaliers de Bretagne et de Normandie à mon défi, je dis et je veux soutenir qu'il a enfreint et brisé les trêves que nous avions ensemble. Si y renonce de mon côté et je le défie de ce jour en avant. Et parce que vous ferez ce message, je vous laisserai libre pour dix mille écus que vous enverrez à Bruges dans les cinq mois après que



Supplice de Clisson et de plusieurs autres gentils seigneurs [1].

vous aurez repassé la mer. » Ce dont le chevalier eut grande joie et il répondit très humblement : « Monseigneur, je ferai votre message selon mon pouvoir. Et Dieu vous veuille rendre la courtoisie que vous me faites et à monseigneur le comte de Derby aussi. »

Depuis cette ordonnance ne demeura guère en Angleterre messire Hervé de Léon, et prit congé du roi et des barons pour s'en venir à Southampton. Là il entra en un vaisseau sur mer, et avait l'intention d'arriver à Harfleur; mais une tourmente les prit sur mer qui leur dura dix jours et plus. Tous leurs chevaux furent perdus et jetés à la mer, et

1. Bibliothèque nationale, Ms., n° 2643, f° 126.

fut messire Hervé si tourmenté que jamais depuis n'eut santé. Toutefois, lorsque les mariniers eurent enfin pris terre au Crotoy, messire Hervé et ses gens vinrent tout à pied jusqu'à Abbeville, et là fut mis en une litière, car il était si malade qu'il ne pouvait souffrir de chevaucher, et vint à Paris vers le roi Philippe, auquel il fit son message bien et à point. Depuis, à ce que j'ai ouï raconter, il ne vécut point longuement, mais il mourut dans la cité d'Angers en retournant dans son pays.

CHAPITRE X

Comment le comte de Derby chevaucha en Gascogne et assiégea la ville de Bergerac, et comment messire Gautier de Mauny retrouva à la Réole le tombeau de son père



RES ordonna le roi d'Angleterre monseigneur Thomas d'Agworth pour aller en Bretagne vers la comtesse de Montfort et lui aider à garder son pays, bien qu'il y eût encore trêve; car il craignait que le roi Philippe ne fît la guerre, d'après les paroles qu'il lui avait mandées par messire Hervé de Léon. Et chargea monseigneur le comte de Derby son cousin, avec grand foison de bons et gentils chevaliers, qu'il allât en Gascogne pour y secourir les barons, qui lors se tenaient Anglais, et les bonnes cités de Bordeaux et de Bayonne. Et furent bien avec le comte de Derby trois cents chevaliers et écuyers et six cents hommes d'armes et six mille archers.

Ores était déjà depuis quinze jours le comte de Derby et sa troupe à Bordeaux, en se reposant et rafraîchissant, quand il apprit que le comte de Lille[1], chef et capitaine des Français, qui pour lors était en Gascogne comme roi, lui comptait disputer le passage de la rivière de Garonne à Bergerac. Et si s'étaient déjà avancés les Anglais jusqu'à une petite lieue de Bergerac, et dînaient assez matin ce jour-là. D'où il advint qu'assis à table, messire Gautier de Mauny regarda le comte de Derby et dit : « Sire, si nous étions de braves gens d'armes et bien habiles, nous boirions à souper du vin de ces seigneurs de France qui se tiennent en garnison à Bergerac. » Si répondit seulement le comte de Derby : « Ce

1. Bertrand de Lille-Jourdain.

ne sera pas pour moi qu'on y manquera. » Les compagnons qui ouïrent parler le comte et le seigneur de Mauny, mirent leurs têtes ensemble et dirent l'un à l'autre : « Allons nous armer, nous chevaucherons tantôt devers Bergerac. » Il n'y eut plus rien de fait ni de dit. Tous furent armés, et les chevaux sellés et montés. Quand le comte de Derby vit ses gens de si bonne volonté, il fut tout joyeux et dit : « Or chevauchons vers nos ennemis au nom de Dieu et de saint Georges! » Et ainsi s'en allèrent, par la plus grande chaleur du jour, par devant les barrières de Bergerac, qui n'étaient pas faciles à prendre, car une partie de la rivière de Garonne les environne.

Les gens d'armes et les seigneurs de France qui étaient dans Bergerac entendirent que les Anglais les venaient assaillir. Ils en eurent grande joie et se dirent entre eux qu'ils seraient bien accueillis, et se rangèrent au dehors de leur ville en assez belle ordonnance. Là était grand foison de gens du pays et mal armés. Les Anglais, qui venaient tout ordonnés et bien serrés, s'approchèrent tant que ceux de la ville les virent, et les archers commencèrent à tirer fort et ferme. Lorsque ces gens de pied sentirent les flèches et virent les bannières et pennons qu'ils n'avaient point accoutumé de voir, ils furent tant effrayés, et ils commencèrent à reculer parmi les gens d'armes, et les archers tiraient sur eux grand train et leur faisaient beaucoup de mal. Pour lors, les seigneurs d'Angleterre approchèrent les glaives abaissés et montés sur bons coursiers forts et bien dressés, et frappèrent sur ces paysans en les abattant d'un côté et d'autre, et les tuaient à volonté; car les gens d'armes de leur côté ne pouvaient avancer à cause d'eux, les gens de pied reculant en désordre leur barraient le chemin. Et entrèrent les Anglais aux faubourgs de la ville ayant maints chevaliers français et écuyers morts qui avaient défendu le passage ; mais ne purent jamais passer dans la ville, car le comte de Lille en tenait le château, et comme que les Anglais fissent grand assaut le lendemain, ils avancèrent peu à la besogne, car dans Bergerac se trouvaient de braves gens d'armes qui se défendaient de grande volonté.

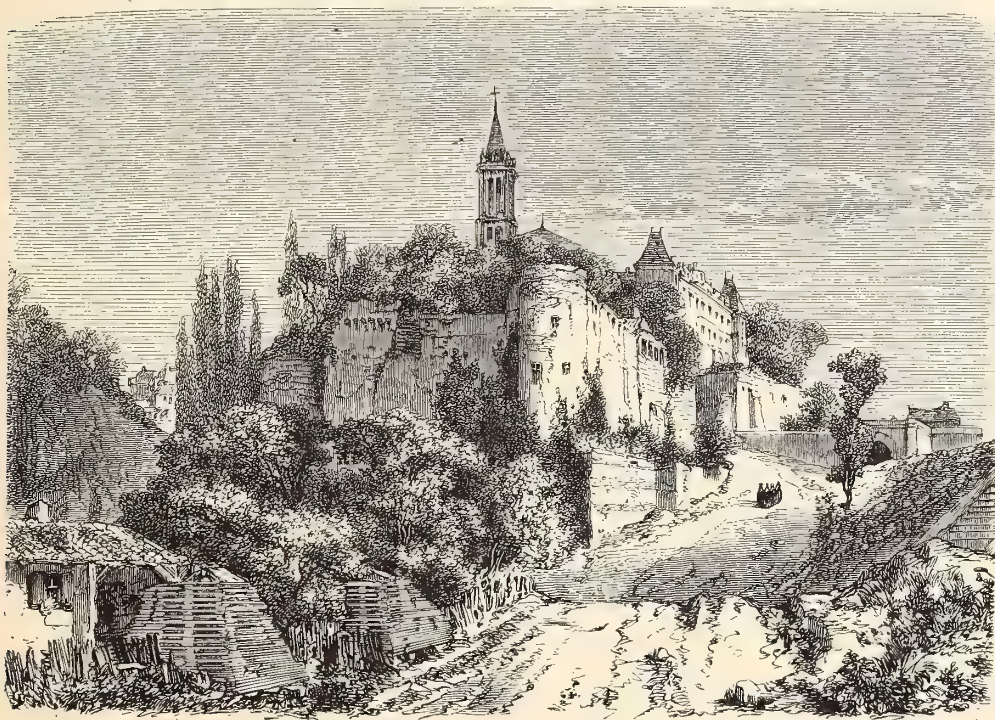
Alors les seigneurs d'Angleterre se réunirent en conseil, car ils voyaient bien qu'ils perdaient leur peine, et ils décidèrent qu'ils enverraient quérir sur la rivière de Gironde des nefs et des bateaux et qu'ils assiégeraient Bergerac par eau. Ce qu'ils firent, et dès le lendemain au soir plus de quarante navires se tenaient devant Bergerac, et tantôt fut jeté bas un grand amas de fascines qui était devant les barrières de la rivière.

Les hommes de Bergerac et le peuple de la ville voyaient bien qu'ils ne pouvaient résister à cet assaut, et ils commencèrent à se troubler; si vinrent-ils vers le comte de Lille et les chevaliers qui étaient avec lui, et leur dirent : « Seigneurs, regardez ce que vous voulez faire, nous sommes en danger d'être tous perdus. Si cette ville est prise, nous perdrons tous nos biens et nos vies aussi. Il vaudrait mieux la rendre au comte de Derby que de subir si grand dommage. » A quoi répondit le comte de Lille : « Allons, allons au lieu où vous dites qu'est le péril, car nous ne nous rendrons pas ainsi. » Lors s'en vinrent les chevaliers et les écuyers de Gascogne aux palissades de la rivière et les défendirent de grand courage, malgré les flèches des archers qui étaient dans les barques, et fut là plus d'un chevalier blessé, et un grand pan des barrières enfin abattu, si bien que ceux de Bergerac demandèrent répit, et pendant la nuit chevauchèrent les barons et chevaliers de France jusqu'à la ville de la Réole dont on leur ouvrit les portes, tandis que les bourgeois de Bergerac rendaient leur cité aux Anglais et juraient foi et hommage au roi d'Angleterre.

Ores chevaucha longtemps par le pays de Gascogne le comte de Derby, et prit maintes villes et châteaux avant de faire assaut de la cité de la Réole, qui cependant n'était pas loin de Bergerac. Déjà tenait-il la ville et voulait faire sauter le château où les gens d'armes français se défendaient, quand subitement vint à pensée à messire Gautier de Mauny que jadis son père avait été occis revenant du pèlerinage de Saint-Jacques [1], et qu'il avait ouï raconter en son enfance qu'il avait été enseveli à la Réole ou dans les environs. Si fit savoir par la ville que, s'il était quelqu'un qui sût de vérité où il avait été mis, qu'on le lui amenât et qu'il lui donnerait cent écus. Ces nouvelles se répandirent partout. Et tantôt se présenta un homme fort âgé qui croyait en savoir quelque chose. Et il vint vers messire Gautier de Mauny et il dit : « Certes, sire, je crois bien pouvoir vous mener au lieu ou assez près où votre seigneur de père fut enseveli; car point n'ai-je oublié comment il fut occis par des gens qu'il avait autrefois offensés, sans que personne lui pût venir en aide. » Et de ce fut bien joyeux messire Gautier, et s'en alla avec le prudhomme en une petite chapelle, au propre lieu où son père avait été enseveli, et y avait dessus lui un petit tombeau de marbre que ses valets y avaient fait mettre.

1. De Compostelle.

Quand ils furent venus sur le tombeau, le vieillard dit au seigneur de Mauny : « Certes, sire, ci-dessous gît et fut enseveli messire votre père. Et il y a lettres écrites sur le tombeau qui témoignent que je dis la vérité. » Donc se baissa messire Gautier et regarda sur le tombeau, et y aperçut des lettres écrites en latin qu'il fit lire par un sien clerc. Et se trouva que le prudhomme avait dit vrai. De quoi fut le sire de Mauny très joyeux, et fit ôter et lever le tombeau sous trois jours, et prendre



La Réole.

les os de son père qu'il mit en un cercueil. Et les envoya depuis à Valenciennes en Hainault, et derechef les fit ensevelir dans l'église des Frères Mineurs très honorablement, assez près du chœur du moustier, et lui fit faire ses obsèques à grande révérence. Et encore fait-on pour lui le service tous les ans, car les Frères de céans en sont bien rentés.

Si avait bien le temps messire Gautier de vaquer à ses affaires, car le comte de Derby était depuis plus de onze semaines retenu devant le château de la Réole, que défendait messire Agot des Baux, et avaient les mineurs abattu une basse tour des angles du donjon. Mais ne pouvaient-

ils rien à la maîtresse tour, car elle était maçonnée sur le roc vif dont on ne pouvait trouver le fond. Bien s'était cependant aperçu messire Agot qu'on les minait, et le dit à ses compagnons par manière de conseil, à savoir comment ils s'en pourraient tirer. Les compagnons ne furent guère rassurés par ces paroles, car nul ne meurt volontiers s'il peut en finir par d'autres gages, et ils dirent : « Cher sire, vous êtes notre capitaine et notre gardien, si devons-nous vous obéir et agir par vous. Il est vrai que nous nous sommes ici honorablement tenus, et n'en aurons nul blâme si nous composons avec le comte de Derby. Si parlons à lui à savoir s'il nous laisserait partir, nos corps et nos biens saufs, et nous lui rendrons la forteresse, puisque autrement nous n'en pouvons finir. »



Sceau de Gautier de Mauny[1].

Et si donc parla le sire Agot des Baux au comte de Derby, qui point n'y voulait ouïr et demandait qu'ils se rendissent simplement. Lors répondit messire Agot : « Certes, sire, je tiens en vous trop d'honneur et de gentillesse pour les vouloir blesser pour si peu de soldats qui sont ici et qui ont gagné à grand peine leurs deniers. Sachez que si je croyais que le moindre des nôtres ne dût venir à merci aussi bien que le plus grand, nous nous vendrions tellement que gens assiégés en forteresse n'en firent jamais autant. Si je vous prie que vous y veuillez entendre et regarder en nous faisant bonne compagnie d'armes, et nous vous en saurons gré. » Sur quoi dirent les chevaliers chargés de traiter par le comte de Derby : « Messire Agot, nous voudrions faire aux chevaliers étrangers bonne compagnie. Si nous voulons bien, beau sire, que vous partiez vous et les vôtres, mais emporterez vos armures seulement. » Et sur ce mot termina l'affaire et dit messire Agot : « Ainsi soit ! » Et s'en allèrent tout aussitôt du château, ayant d'abord acheté des chevaux aux Anglais, car ils n'en avaient plus que six. Et mit garnison dans le château le comte de Derby, qui s'en alla tantôt en la cité de Toulouse, et ensuite de siège en siège pour prendre villes et châteaux, et finit par la cité d'Angoulême, avant de revenir à Bordeaux, où il ordonna sagement toutes ses besognes.

1. Archives nationales, n° 2761 ; grandeur naturelle.

CHAPITRE XI

Comment Jacques d'Artevelde, après avoir dominé sur les Flamands, fut en dernier lieu occis par ceux de Gand.



N ce temps-là régnait encore au pays de Flandre, en grande prospérité et puissance, ce bourgeois de Gand, Jacques d'Artevelde. Et il était aussi bien avec le roi d'Angleterre qu'il voulait, car il promettait au dit roi qu'il le ferait seigneur et héritier de Flandre et en revêtirait son fils, le prince de Galles, en faisant du comté de Flandre un duché. Dans cette vue, le roi était venu à l'Écluse en cette saison vers la Saint-Jean-Baptiste de l'an 1345, avec grand foison de baronnie et chevalerie d'Angleterre, et il avait amené le prince de Galles, son fils, sur les promesses d'Artevelde. Et là le venaient voir et visiter ses amis de Flandre. Il y eut donc là plusieurs entrevues entre le roi d'Angleterre et Artevelde d'une part et les conseils des bonnes villes de Flandre de l'autre, sur la situation susdite. Sur quoi ceux du pays n'étaient pas bien d'accord avec le roi, ni avec Artevelde, qui les pressaient de déshériter le comte Louis, leur naturel seigneur, et son jeune fils Louis, et de faire hériter le fils du roi d'Angleterre. Ils ne feraient jamais une telle chose. Donc, au dernier parlement qui s'était tenu à l'Écluse dans le vaisseau du roi d'Angleterre qu'on appelait *Catherine*, et qui était si gros et si grand que c'était merveille à regarder, ils avaient répondu d'un commun accord, et dit : « Cher sire, vous nous demandez une chose très importante et qui, dans le temps à venir, pourrait toucher au pays de Flandre et à nos héritiers. Il est vrai que nous ne savons aujourd'hui en ce monde aucun seigneur dont nous verrions avec autant de plaisir le profit et l'avancement que nous ferions de vous ; mais nous ne pouvons faire cette chose à nous seuls, à moins que toutes les communes de Flandre ne s'y accordent pleinement. Chacun de nous se retirera donc dans sa ville, et nous parlerons partout de cette besogne aux hommes de nos villes. Et ce à quoi la meilleure partie se voudra accorder, nous l'accorderons aussi. Nous reviendrons ici dans un mois, et nous vous en répondrons si à

point que vous en serez bien content. » Le roi d'Angleterre et Artevelde n'en purent alors avoir autre réponse; ils eussent voulu que les choses allassent plus vite, s'ils l'avaient pu; mais nenni. Le roi répondit donc : « A la bonne heure! » Ainsi se sépara le parlement, les conseillers des bonnes villes retournant chez eux.

Or demeura Jacques d'Artevelde encore un peu de temps auprès du roi d'Angleterre, car le roi se découvrait à lui confidemment de ses affaires. Et il lui promettait toujours et lui assurait qu'il le ferait arriver à son but; mais il ne le fit pas, comme vous l'entendrez tantôt raconter. Car il se trompa lorsqu'il demeura en arrière, et qu'il ne revint pas à Gand aussitôt que les bourgeois qui avaient été envoyés au parlement de l'Écluse par le corps de la ville.

Quand les conseillers de Gand furent revenus en l'absence d'Artevelde, ils firent assembler grands et petits sur la place du Marché. Et là le plus sage d'entre eux rapporta dans quelle situation le parlement avait été à l'Écluse, et ce que le roi d'Angleterre requérait par l'aide et sur le conseil d'Artevelde. Dont commencèrent toutes sortes de gens à murmurer contre lui, car cette requête ne leur agréait pas. Et ils disaient que, s'il plaisait à Dieu, ils ne seraient jamais connus ou trouvés en telle déloyauté que de vouloir déshériter leur seigneur naturel, pour donner son héritage à un étranger. Et tous quittèrent ainsi le Marché assez mécontents et en grande haine d'Artevelde.

Or regardez comment les choses adviennent; car s'il fût allé tout premièrement à Gand avant d'aller à Ypres et à Bruges exposer et presser les affaires du roi d'Angleterre, il leur en aurait tant dit d'une et de l'autre sorte qu'ils se seraient tous accordés à son opinion. Mais il se fiait tant dans sa prospérité et sa grandeur, qu'il croyait y retourner bien à temps. Quand il eut fait son tour, il revint à Gand et entra dans la ville avec toute sa troupe, environ vers l'heure de midi. Ceux de la ville qui savaient bien son retour, étaient assemblés dans la rue par où il devait chevaucher vers son hôtel. Dès qu'ils le virent, ils commencèrent à murmurer et à mettre trois têtes dans un chaperon, disant : « Voici celui qui est trop grand maître, et qui veut ordonner du comté de Flandre à sa volonté, ce qui n'est pas à souffrir. » Encore avait-on semé dans la ville que le grand trésor de Flandre, que Jacques d'Artevelde avait amassé depuis neuf ans et plus qu'il avait le gouvernement et la direction de la Flandre (car des rentes du comte il n'en payait aucune, mais il les

gardait et les mettait toujours en dépôt, tenant son état et les assemblées ci-dessus dites avec le produit des amendes des forfaitures de Flandre seulement), ce grand trésor où il avait des deniers sans nombre, il l'avait, disait-on, secrètement envoyé en Angleterre. Ce fut une chose qui aigrit et enflamma beaucoup les gens de Gand.

Pendant que Jacques d'Artevelde chevauchait par les rues, il s'aperçut bientôt qu'il y avait quelque chose de nouveau contre lui; car ceux qui avaient coutume de le saluer et de lui ôter leurs chaperons tournaient l'épaule et rentraient dans leurs maisons. Il commença donc à s'inquiéter; car aussitôt qu'il fut descendu dans son hôtel, il en fit fermer et barrer portes, grilles et fenêtres. A peine ses valets eurent-ils achevé, que toute la rue où il demeurait se trouva couverte, devant et derrière, de toutes sortes de gens, et spécialement de petites gens de métier. Ainsi fut son hôtel environné et assailli par devant et par derrière, et les portes brisées par force. Il est vrai que ceux de dedans se défendirent longtemps, et en renversèrent et blessèrent plusieurs; mais en définitive cela ne pouvait durer, car ils étaient assiégés de si près, que bien les trois quarts de la ville étaient à cet assaut. Quand d'Artevelde vit l'assaut, et comment il était pressé, il vint à une fenêtre sur la rue, et commença à s'humilier fort et disant en beau langage et la tête nue : « Bonnes gens, que vous faut-il ? Qui vous trouble ? Pourquoi êtes-vous ainsi irrités contre moi ? En quelle manière vous puis-je avoir courroucés ? Dites-le-moi, je l'amenderai pleinement à votre volonté. » Donc répondirent-ils tout d'une voix, même ceux qui l'avaient entendu : « Nous voulons avoir le compte du grand trésor de Flandre que vous avez détourné sans aucune ombre de raison. » Dont répondit Artevelde bien doucement : « Certes, seigneurs, je n'ai jamais pris un denier au trésor de Flandre. Or retirez-vous tranquillement dans vos maisons, je vous en prie; revenez ici demain matin, et je serai tout prêt à vous faire et vous rendre bon compte, qui par raison vous devra suffire. » Alors ils répondirent tout d'une voix : « Nenni ! nenni ! nous le voulons avoir aussitôt; vous ne nous échapperez pas ainsi. Nous savons assurément que vous l'avez enlevé d'ici et envoyé en Angleterre, à notre insu; pour laquelle cause il vous faut mourir. »

Quand Artevelde ouït ce mot, il joignit ses mains et se mit à pleurer bien tendrement, et dit : « Seigneurs, je suis tel que vous m'avez fait, et vous me jurâtes jadis que vous me défendriez et garderiez envers et

contre tous, et maintenant vous me voulez occire et sans raison! Vous le pouvez si vous le voulez, car je suis un seul homme contre vous tous et sans défense. Réfléchissez-y pour Dieu et revenez au temps passé. Considérez les grâces et les grands services que jadis je vous ai rendus. Vous me voulez donner petite récompense des grands biens que je vous ai faits dans le passé! Ne savez-vous pas comment tout le négoce était péri en ce pays? Je l'ai rétabli. Et après, je vous ai gouvernés en si grande paix, que vous avez eu pendant le temps de mon gouvernement toutes choses à volonté, blés, laines, avoir et toutes marchandises, ce qui vous a rétablis en bon point. » Sur quoi ils commencèrent à crier tout d'une voix : « Descendez! et ne nous sermonnez plus de si haut, car nous voulons tantôt avoir compte et raison du grand trésor de Flandre que vous avez gouverné trop longtemps sans rendre compte, ce qui n'appartient à nul officier de recevoir les biens d'une seigneurie et d'un pays sans compter. »



Sceau du comte de Flandre[1].

Quand Artevelde vit qu'ils ne se refroidissaient ni se calmaient, il referma la fenêtre, et s'avisa de sortir par derrière, pour s'en aller dans une église qui touchait son hôtel; mais son hôtel était ouvert et forcé par derrière, et il y avait bien là quatre cents personnes qui toutes tendaient à le saisir. Enfin il fut pris entre eux et occis sans merci, et celui qui lui donna le coup de la mort fut un tisserand qui s'appelait Thomas Denis. Ainsi finit Artevelde, qui en son temps fut si grand maître en Flandre. Les pauvres gens l'élevèrent premièrement, et les méchantes gens le tuèrent à la fin. Ces nouvelles se répandirent aussitôt en divers lieux; les uns le plaignirent et les autres furent bien joyeux. Alors se tenait le comte Louis de Flandre à Dendermonde, qui fut bien joyeux quand il ouït dire que Jacques d'Artevelde était occis; car il lui avait été fort contraire en toutes ses affaires. Nonobstant, il n'osa pas encore se fier à ceux de Flandre pour revenir dans la ville de Gand.

Quand le roi d'Angleterre, qui se tenait à l'Écluse et qui s'y était tenu tout le temps, attendant le rapport des Flamands, apprit que ceux de Gand

1. Archives nationales, n° 640; grandeur du sceau original. $0^{m},083$



MORT DE JACQUES D'ARTEVELDE.

avaient occis Jacques d'Artevelde, son grand ami et son cher compère, il en fut si courroucé et si ému, que merveille ce serait à dire. Il partit aussitôt de l'Écluse et se mit en mer, menaçant grandement les Flamands et le pays de Flandre, et disant bien que cette mort serait chèrement payée. Les conseillers des bonnes villes de Flandre, qui sentirent et comprirent bien, et imaginèrent tantôt que le roi d'Angleterre était durement irrité contre eux, s'avisèrent d'aller s'excuser de la mort d'Artevelde, spécialement ceux de Bruges, d'Ypres, de Courtrai, d'Audenarde et du Franc. Ils envoyèrent d'abord en Angleterre vers le roi et son conseil pour demander un sauf-conduit, afin de pouvoir sûrement se venir excuser. Le roi, dont le courroux s'était un peu refroidi, le leur accorda. Alors vinrent des gens de grand état de toutes les bonnes villes de Flandre, excepté Gand, en Angleterre, vers le roi, aux environs de la Saint-Michel; et il se tenait à Westminster, hors de Londres. Là ils s'excusèrent sagement de la mort d'Artevelde, et jurèrent solennellement qu'ils n'en savaient rien. Et s'ils l'eussent su, ils l'auraient gardé et défendu, et ils étaient durement courroucés et désolés de sa mort. Et ils le plaignaient et le regrettaient grandement, car ils reconnaissaient bien qu'il leur avait été utile et nécessaire en tous leurs besoins, et qu'il avait gouverné et dirigé le pays de Flandre bellement et sagement. Et si ceux de Gand l'avaient tué par leur violence, on leur en ferait payer si grosse amende, que cela devait bien suffire. Et ils remontrèrent encore au roi et à son conseil que, malgré la mort d'Artevelde, il n'était pas pour cela éloigné de la faveur et de l'amour de ceux de Flandre, sauf qu'il n'avait que faire de prétendre au comté de Flandre, comme s'ils le devaient enlever au comte, leur naturel seigneur, tout Français qu'il était, ainsi qu'à son fils, l'héritier direct, pour lui transmettre l'héritage et à son fils le prince de Galles, et les Flamands n'y consentiraient nullement. « Mais, cher sire, vous avez des beaux enfants, fils et filles. Le prince votre fils aîné sera encore assez grand sire sans l'héritage de Flandre. Et vous avez pour votre fille cadette une damoiselle, et nous un jeune damoiseau que nous nourrissons et gardons, et qui est héritier de Flandre. Il se pourrait bien faire un mariage entre eux deux. Ainsi le comté de Flandre demeurerait toujours à l'un de vos enfants. » Ces paroles et autres adoucirent et calmèrent grandement la colère du roi d'Angleterre, et il se tint finalement assez content des Flamands et les Flamands de lui; ainsi s'oublia petit à petit la mort de Jacques d'Artevelde.

CHAPITRE XII

Comment le roi Édouard d'Angleterre, après avoir combattu les Français en mer à l'Écluse, prit terre en Normandie et s'empara de la ville de Caen.



EPENDANT guerroyait toujours en Gascogne le comte de Derby, et y prenait villes et châteaux qui se rendirent anglais, et le roi Philippe y avait envoyé son fils aîné, le duc de Normandie, avec grand foison de chevalerie, pour résister à la puissance des Anglais. Et pensait le roi d'Angleterre à s'en aller combattre aux mêmes marches, et à ne pas laisser toute la gloire de bien faire à son cousin le comte de Derby, et fit appareiller une partie de son armée, et se mit en mer au port de Southampton vers le jour de Saint-Jean-Baptiste, l'an 1346, prenant congé de la reine sa femme, et la recommandant au comte de Kent, son cousin. Et n'avait tellement pas vidé son royaume de ses hommes d'armes, qu'il n'y demeurât assez de bonnes gens pour le bien garder et défendre, si besoin en était. Si cingla le roi ce premier jour à la volonté de Dieu et des marins, et ils eurent assez bon vent pour aller en Gascogne où le roi voulait aller; mais au troisième jour le vent leur fut contraire, et les rejeta sur les marches de Cornouailles, où ils furent à l'ancre pendant six jours.

Or avait le roi Édouard avec lui un des grands barons de la Normandie, qu'on appelait messire Godefroy de Harcourt, sire de Saint-Sauveur-le-Vicomte et de plusieurs autres villes, que le roi Philippe avait banni de son royaume par haine et par envie, et qui s'en était venu en Angleterre, où il avait été joyeusement reçu. Si conseilla monseigneur Godefroy de Harcourt au roi Édouard qu'il prît terre en Normandie. « Sire, disait-il, le pays de Normandie est un des plus gras du monde. Et je vous promets, sur ma tête, que, si vous arrivez là, vous y prendrez terre à votre volonté; personne ne s'y opposera qui vous puisse résister, car ce sont gens en Normandie qui jamais ne furent armés. Et toute la fleur de la chevalerie qui y pût être est maintenant en Gascogne avec le duc. Et vous trouverez en Normandie de grandes villes bâties qui ne sont point fermées, où vos gens auront si grand profit, qu'ils en seront

plus riches pendant vingt ans. Et votre flotte pourra vous suivre jusque tout près de Caen en Normandie. Je vous prie que je sois ouï et cru sur ce voyage. »

Le roi d'Angleterre, qui était alors dans la fleur de sa jeunesse, et qui ne désirait rien tant que de trouver les armées de ses ennemis, inclina de grand gré vers les paroles de monseigneur Godefroy de Harcourt, qu'il appelait son cousin. Si commanda à ses mariniers qu'ils tournassent vers la Normandie, et si arriva la flotte du roi dans l'île de Cotentin, à un certain port qu'on appelle la Hogue-Saint-Vaast. Et aussitôt dépêchèrent ceux de ce lieu-là des messagers vers le roi de France, qui fit hâter son connétable le comte de Guines et le comte de Tancarville, qui récemment étaient revenus de Gascogne. Et chevauchèrent tant les dits seigneurs, qu'ils arrivèrent en la bonne ville de Caen, où ils furent reçus avec grande joie par les bourgeois et les bonnes gens des environs qui s'étaient retirés là. Si entendirent les seigneurs aux ordonnances de la ville qui pour lors n'était point fermée, et aussi à faire armer et appareiller chacun selon son état.

Cependant le roi d'Angleterre se tenait à la Hogue-Saint-Vaast, assez prè de Saint-Sauveur-le-Vicomte, l'héritage de monseigneur Godefroy de Harcourt.

Quand la flotte du roi d'Angleterre fut toute arrêtée et ancrée sur le sable à la Hogue, le roi sortit de son vaisseau, et du premier pied qu'il mit sur terre il tomba si rudement que le sang lui coula du nez. Alors les chevaliers qui se trouvèrent là le prirent et lui dirent : « Cher sire, retirez- vous en votre nef et ne venez pas aujourd'hui à terre, car voilà un mauvais signe pour vous. » A quoi répondit le roi vivement et sans délai : « Pourquoi ? mais c'est un très bon signe pour moi, car la terre me désire. » Et ses gens furent tout réjouis de cette réponse.

Si chevauchaient en avant les gens d'armes du roi d'Angleterre, prenant les villes et châteaux et ravageant le pays; pour lors le roi Édouard partit de la Hogue-Saint-Vaast où il était arrivé, et fit monseigneur Godefroy de Harcourt chef de toute son armée, parce qu'il connaissait les issues et les entrées en Normandie. Et chevauchait monseigneur Godefroy bien à six ou sept lieues loin de l'armée du roi, et trouvaient le pays gras et bien pourvu en toutes choses, les granges pleines de blé, les maisons pleines de toutes richesses, riches bourgeois, chars, charrettes et chevaux, pourceaux, brebis et moutons et les plus beaux bœufs du monde, qu'on

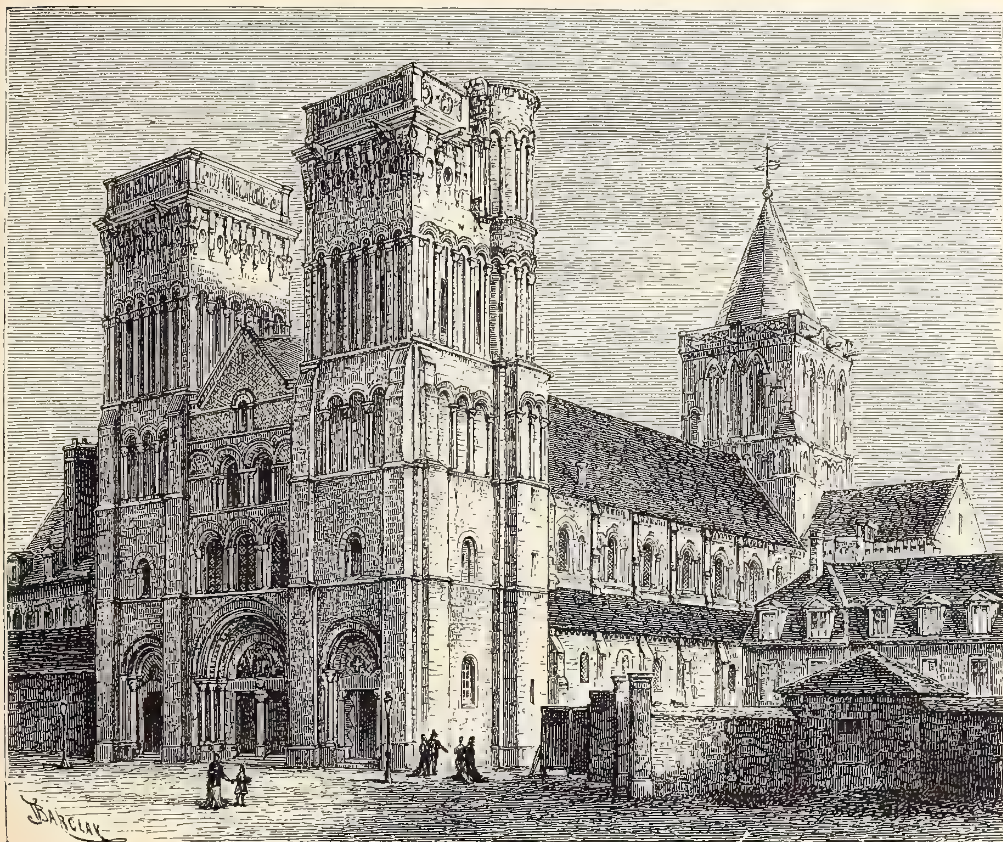
nourrit en ce pays. Et ceux qui en voulurent en prirent à leur volonté et les amenèrent à l'armée du roi. Mais les valets ne donnaient point et ne rendaient point aux gens du roi l'argent et l'or qu'ils trouvaient, mais ils le retenaient pour eux. Et ainsi avança le roi d'Angleterre jusque devant Saint-Lô en Cotentin, dont il fit toute sa volonté. Et ce n'était point merveille si les gens du pays étaient tant effrayés et ébahis, car auparavant ils n'avaient jamais vu des hommes d'armes et ne savaient ce que c'était que guerre et bataille. Aussi fuyaient-ils devant les Anglais de si loin qu'ils en entendaient parler, laissant leurs maisons et leurs granges toutes pleines, car ils n'avaient ni art, ni manière pour les sauver ni garder. Et trouvèrent le roi d'Angleterre et ses gens en la ville de Saint-Lô si grand foison de bons draps, qu'ils en eussent donné bien bon marché s'ils eussent su à qui les vendre. Et là y furent bien des richesses conquises qui ne vinrent point à connaissance.

Ores partit de Saint-Lô le roi d'Angleterre pour prendre son chemin vers Caen, qui est une ville trois fois plus grande et presque autant que la cité de Rouen. La ville de Caen est pleine de très grande richesse, de draperie et de toutes marchandises, de riches bourgeois, de nobles dames et de bien belles églises. Et surtout il y a deux grandes abbayes rudement riches, aux deux coins de la ville; on appelle l'une Saint-Étienne et l'autre la Trinité. En celle des Dames, il doit y avoir cent vingt dames à pleine prébende. D'autre part, à l'un des côtés de la ville, sied le château, qui est un des beaux et forts de toute la Normandie, et se logea le roi anglais à deux lieues de la ville dans les champs. Toujours le suivait et côtoyait sa flotte, qui vint jusqu'à deux petites lieues de Caen en un havre qu'on appelle Ouistreham, sur la rivière d'Orne, qui coule dans la ville de Caen.

Or donc, dans la ville, les seigneurs, barons et chevaliers qui s'y trouvèrent s'armèrent au matin et firent armer leurs gens et les bourgeois de la ville, et tinrent conseil ensemble pour savoir comment on se défendrait. Et dirent les bourgeois qu'ils s'en iraient aux champs et attendraient la puissance du roi d'Angleterre, car ils étaient bien assez de gens et forts pour le combattre. Quand le connétable vit leur bonne volonté, il répondit : « Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu! vous ne combattrez point sans moi et mes gens. » Donc sortirent-ils de la ville et se mirent d'abord en assez bonne ordonnance, faisant beau semblant de se vouloir bien défendre et mettre leurs vies en aventure.

En ce jour aussi les Anglais s'étaient levés bien matin, et le roi ouït la

messe avant le soleil levant, et monta à cheval avec son fils le prince de Galles et monseigneur Godefroy de Harcourt, qui était maréchal et gouverneur de l'armée, et s'approchèrent en leurs batailles de la bonne ville de Caen. Mais aussitôt que les bourgeois qui étaient sortis dans les champs virent arriver les Anglais, et qu'ils aperçurent les bannières et les pennons en grand foison batifoler et s'agiter au vent, et qu'ils virent



L'abbaye aux Dames à Caen, d'après une photographie.

accourir ces archers qu'ils n'avaient point accoutumé de voir ni de sentir, ils furent si effrayés et si déconfits d'eux-mêmes que le monde entier ne les eût pas empêchés de se mettre en fuite. Ils se retirèrent donc sans ordre vers leur ville, que le connétable le voulût ou non. Ores put-on voir gens frémir et s'ébahir, et cette bataille rangée défaite à peu de frais, car chacun courait se mettre en sûreté dans la ville. Et ils tombaient les uns sur les autres, tant ils étaient saisis de peur, et les Anglais, gens d'armes et archers, qui chassaient les fuyards entraient avec eux dans la ville, en faisant grand massacre, car ils ne prenaient personne à merci.

Donc il advint que pour la plupart chevaliers et écuyers qui savaient le chemin vers le château s'y retirèrent, et les recueillit tous messire Robert de Wargny, qui en était le capitaine. Mais le connétable et le comte de Tancarville n'étaient pas si loin allés; car, voyant leurs gens qui fuyaient sans que les rassembler fût possible, ils s'étaient mis en sûreté sous une porte à l'entrée du pont, et de là voyaient, le long de la rue, si grand massacre et cruauté qu'ils craignirent de tomber aux ennemis dans ce parti et entre les mains des archers, qui ne les connaissaient pas. Pendant qu'ils regardaient en grande inquiétude tuer ces gens, ils aperçurent un grand chevalier anglais qui n'avait qu'un œil et qu'on appelait sire Thomas Holland, et cinq ou six bons chevaliers avec lui. Ils reconnurent bien sire Thomas, car ils s'étaient autrefois rencontrés à Grenade et en Prusse et autres voyages; en sorte que les chevaliers français en furent tout réconfortés quand ils le virent et ils l'appelèrent en passant : « Monseigneur Thomas, monseigneur Thomas ! parlez-nous ! » Quand le chevalier s'entendit nommer, il s'arrêta tout court, et dit : « Qui êtes-vous, seigneurs, qui me connaissez ? » Là-dessus les seigneurs se nommèrent et se rendirent prisonniers. Quand messire Thomas ouït cette parole, il en fut tout joyeux, tant pour ce qu'il les pouvait sauver que parce qu'il avait, en les prenant, une belle aventure de bons prisonniers, qui pouvaient lui valoir cent mille moutons. Et réunit par les rues bon nombre des siens, assez pour les garder et protéger, car grands maux et cruautés se faisaient partout en la ville, dont le roi d'Angleterre et les siens avaient trop bonne chance; car la rivière qui court par la cité de Caen et qui porte de gros navires était si basse et si morte qu'on la passait et repassait à l'aise, sans aller chercher le pont.

Ainsi fut conquise au dit roi anglais la bonne ville de Caen, et en fut maître, mais non sans y avoir perdu beaucoup de ses gens; car ceux qui étaient montés dans leurs mansardes et greniers dans les rues étroites, jetaient des pierres, des bancs et du mortier, et en tuèrent le premier jour plus de cinq cents; ce dont le roi d'Angleterre fut si rudement courroucé qu'il voulait faire tout passer au fil de l'épée et livrer la ville au feu et aux flammes. Mais messire Godefroy de Harcourt alla au-devant de cette ordonnance et dit : « Cher sire, veuillez refréner un peu votre courage, et que ce que vous avez fait ici vous suffise. Vous avez encore à faire un grand voyage avant d'arriver à Calais, où vous voulez venir. Et il y a

dans cette ville bien des gens qui se défendront dans leurs hôtels et leurs maisons si on leur court sus. Épargnez vos gens, car sachez bien qu'avant un mois ils vous viendront à point. Car il ne se peut que le roi Philippe, votre adversaire, ne vienne contre vous de tout son pouvoir, et vous combatte comme que ce soit. Et sans occire nous serons bien seigneurs et maîtres de cette ville. Les hommes et les femmes nous abandonneront volontiers leurs biens. » Le roi d'Angleterre, qui entendit parler monseigneur Godefroy, reconnut bien qu'il disait vrai et repartit : « Messire Godefroy, vous êtes notre maréchal, ordonnez-en ici comme bon vous semble, car je n'y regarderai pas cette fois après vous. »

Alors fit messire Godefroy de Harcourt chevaucher sa bannière de rue en rue, et commanda de par le roi que nul ne fût si hardi, sous peine de la hart, de mettre le feu, de tuer un homme ou d'outrager une femme. Quand ceux de Caen entendirent cette proclamation, ils furent plus tranquilles et accueillirent quelques-uns des Anglais dans leurs hôtels, ouvrant leurs coffres et leurs écrins, et abandonnant tout ce qu'ils avaient pour sauver leurs vies. Nonobstant ce ban du roi et du maréchal, il y eut dans la ville de Caen bien des vilains meurtres, incendies et voleries ; car il ne se peut, dans une armée telle que le roi d'Angleterre la menait, qu'il n'y ait des malfaiteurs, et des mauvais garçons, et des gens de petite conscience. Ainsi furent les Anglais seigneurs de la bonne ville de Caen trois jours durant, et y conquirent et y gagnèrent si grand avoir que ce serait merveille à penser. En ce séjour ils s'occupèrent à ordonner leurs affaires, et envoyèrent par barques et par bateaux tout leur avoir et leur gain, draps, joyaux, vaisselle d'or et d'argent, et toutes autres richesses dont ils avaient grand foison, sur la rivière jusqu'à Ouistreham, à deux lieues de là, où se tenait leur grande flotte ; et eurent avis et conseil, après grande délibération, d'envoyer leur flotte en Angleterre avec tout leur butin et leurs prisonniers. Et acheta le roi d'Angleterre le comte de Guines, connétable de France, et le comte de Tancarville à monseigneur Thomas Holland, et en paya tout compté vingt mille nobles.

Ainsi ayant ordonné ses affaires dans la ville de Caen, le roi d'Angleterre renvoya sa flotte chargée d'or, de butin et de bons prisonniers, dont il y avait déjà plus de soixante chevaliers et trois cents riches bourgeois, et avec cela grand foison de salutations et d'amitiés à sa femme, la gentille reine d'Angleterre, madame Philippa. Et s'avança le roi Édouard à travers la Normandie, gâtant le pays et s'emparant des villes qui point

n'étaient soumises, comme Louviers, Vernon et d'autres; mais n'attaquait point les villes fortes ni les châteaux, car le roi voulait épargner ses gens et son artillerie, et il pensait bien qu'il en aurait affaire, ainsi que messire Godefroy de Harcourt le lui avait remontré.

CHAPITRE XIII

Comment le roi Philippe de France fit son mandement à ses gens et marcha contre le roi d'Angleterre.



R n'avait pas attendu jusqu'alors le roi Philippe pour faire son mandement et appeler à lui ses amis et ses barons. Si avait premièrement envoyé vers ses bons alliés de l'Empire, parce qu'ils étaient plus lointains, le gentil roi de Bohême qu'il aimait fort, et monseigneur Charles de Bohême, son fils, qui dès lors s'appelait roi d'Allemagne[1]. Et aussi appela monseigneur Jean de Hainault, qui depuis peu s'était tourné Français pour des déplaisirs qu'il avait eus en Angleterre ; et se faisait ainsi une des plus grandes assemblées de grands seigneurs, ducs, comtes, barons et chevaliers qu'on eût vues en France cent ans auparavant. Et parce que le roi mandait des gens en si lointains pays, ils ne furent sitôt venus, et l'armée était à peine réunie à Saint-Denis, quand les maréchaux du roi d'Angleterre s'en vinrent courir jusqu'à Saint-Germain-en-Laye, Saint-Cloud, Boulogne et le Bourg-la-Reine tout près de Paris, qu'ils brûlèrent et pillèrent. Dont ceux de Paris n'étaient pas bien rassurés, car la ville n'était pas fermée; et quand ils virent le roi Philippe chevaucher vers Saint-Denis où se tenait toute sa chevalerie, ils furent plus effrayés qu'auparavant, et ils vinrent à lui en se jetant à genoux et disant : « Ah ! cher sire et noble roi, que voulez-vous faire? Voulez-vous ainsi laisser et abandonner votre bonne cité de Paris? Et voici les ennemis qui en sont à deux lieues près; aussitôt seront en cette ville, dès qu'ils sauront que vous en serez parti. Et nous n'avons ni n'aurons personne qui nous défende contre eux. Sire, veuillez demeurer et aider à garder votre bonne cité. » Donc répondit le roi, et dit: « Mes bonnes gens, ne craignez rien.

1. Roi des Romains, comme désigné à l'empire.

Les Anglais ne vous approcheront pas de plus près. Je m'en vais à Saint-Denis, vers mes gens d'armes; car je veux chevaucher contre les Anglais et je les combattrai où qu'ils soient. » Ainsi le roi de France rassura le peuple de Paris, qui était en grande crainte que les Anglais ne les vinssent assaillir et détruire, ainsi qu'ils avaient fait à ceux de Caen. Et le roi d'Angleterre se tenait en l'abbaye de Poissy-les-Dames, et fut là le jour de Notre-Dame à la mi-août, et y fit la fête, et tint sa solennité en draps fourrés d'hermine et d'écarlate vermeille sans manches.

Après quoi, le roi anglais entra dans le pays de Beauvoisis et de Vimeu, où il pillait et gâtait à son plaisir, sans grande peine ni effort pour conquérir les villes et les bourgeois qui faisaient résistance, et ainsi était venu jusques auprès d'Abbeville, vers la cité d'Oisemont, où grand foison de gens du pays s'étaient retirés en confiance d'un peu de défense qu'il y avait; mais ils faillirent dans leur espérance, car ils furent assaillis et envahis si durement qu'ils perdirent la place, et y eut morts un très grand nombre d'hommes de la ville et du pays d'environ. Et se logea le roi d'Angleterre au grand hôpital, qui n'était pas alors fort joyeux, car en nul lieu ne pouvaient ses maréchaux trouver un passage sur la rivière de Somme; ce dont se réjouissait le roi Philippe de France, car il pensait bien qu'il enclorait le roi d'Angleterre entre Abbeville et la Somme, et le prendrait ou le combattrait à sa volonté. Si chargea-t-il un grand baron de Normandie, messire Godemar du Fay, qu'il gardât le passage de la Blanche-Tache sur la Somme, par où pouvaient passer les Anglais, et nulle part ailleurs.



Sceau de Charles de Bohême, empereur d'Allemagne[1].

Après cette ordonnance, le roi Philippe, qui grandement désirait trouver les Anglais pour les combattre, partit d'Amiens où longtemps il s'était tenu, et chevaucha vers Airaines, et s'en vint çà vers l'heure de midi environ, d'où le roi d'Angleterre était parti à petite prime[2]. Et encore trouvèrent les Français grand foison de provisions, chairs en

1. Archives nationales, n° 10 900; grandeur de l'original, 0m,105.
2. La première heure, six heures du matin.

broches, pains et pâtés dans les fours, vins en tonneaux et barils, que les Anglais avaient laissés, car ils étaient partis en grande hâte. Sitôt que le roi de France fut à Airaines, on lui conseilla de s'y loger et d'attendre toute sa baronnie. « Il est vrai, disait-on, que les Anglais ne vous peuvent échapper. » Alors se logea le roi dans la ville, et à mesure que les seigneurs arrivaient, ils s'y logeaient aussi.

Or savait bien le roi d'Angleterre, qui était dans la ville d'Oisemont, que le roi de France le suivait avec toutes ses forces et en grand désir de le combattre, et eût bien voulu passer avec ses gens la rivière de Somme. Sur le soir donc, quand ses deux maréchaux furent revenus qui avaient couru et escarmouché jusqu'aux portes d'Abbeville, le roi Édouard réunit son conseil et fit venir devant lui plusieurs prisonniers des pays de Ponthieu et de Vimeu, que ses gens avaient pris. Et leur demanda le roi bien courtoisement s'il y avait parmi eux un homme qui pût leur indiquer un passage au-dessous d'Abbeville par lequel l'armée pût passer sans péril : « S'il y a quelqu'un qui nous le veuille enseigner, nous le tiendrons quitte de sa prison, et vingt de ses compagnons pour l'amour de lui. »

Il y avait là un varlet qu'on appelait Gobin Agace, et qui s'avança pour parler ; car il connaissait le passage de la Blanche-Tache mieux que nul autre, car il était né et il avait été nourri tout auprès, et y avait passé et repassé cette année plusieurs fois. Il dit au roi : « Oui, au nom de Dieu, je vous promets sur ma tête que je vous mènerai bien à tel passage où vous passerez la rivière de Somme, vous et votre armée, sans péril. Et il y a certain endroit du passage où douze hommes passeraient bien de front deux fois entre la nuit et le jour, en n'ayant de l'eau que jusqu'aux genoux. Car quand le flux de la mer est montant, il gonfle si fort la rivière que nul n'y pourrait passer ; mais quand ce flux qui vient deux fois entre nuit et jour s'en est allé, la rivière demeure en cet endroit si petite qu'on y passe bien à l'aise à pied et à cheval. On ne le peut faire nulle autre part, sauf au pont d'Abbeville, qui est une ville grande et forte et bien garnie de gens d'armes. Et à ce passage que je vous dis, monseigneur, il y a du gravier de marne blanche, dur et solide, sur lequel on peut sûrement charrier ; c'est pourquoi on l'appelle la Blanche-Tache. »

Quand le roi d'Angleterre entendit les paroles du varlet, il n'eût pas été si content si on lui avait donné vingt mille écus, et il lui dit : « Compagnon, si je trouve vrai ce que tu me dis, je te tiendrai quitte de ta prison

et tous tes compagnons pour l'amour de toi, et je te ferai donner cent nobles. » Et Gobin Agace répondit : « Sire, oui, au péril de ma tête. Mais arrangez-vous pour être là sur la rive avant le soleil levant. » Le roi dit : « Volontiers. » Et il fit savoir par toute son armée que chacun fût armé et appareillé au son de la trompette pour partir et s'en aller ailleurs. Et ne dormit guère cette nuit-là le roi d'Angleterre.

Quand le roi anglais et ses gens se trouvèrent au passage de la Blanche-Tache, sous la conduite du varlet qui les menait, le flux de la mer était encore si plein qu'il leur fallut attendre jusqu'après prime que le flux s'en fût allé. Et vint à cette heure, à l'entrée du passage, messire Godemar du Fay avec grand foison de gens d'armes et de gens du pays qu'il avait rassemblés, et se rangèrent sur le bord de la rivière pour garder et défendre le passage. Mais le roi Édouard d'Angleterre ne laissa pas cependant de passer, et commanda à ses archers de tirer fortement sur les Français qui étaient dans l'eau ou sur la rive. Et se mirent là-dessus à tirer si fort et si d'ensemble que c'était merveille, et, pendant qu'ils embarrassaient les Français, les gens d'armes passaient, et y eut là dans la rivière et à la sortie mainte joute et effort et gens renversés de part et d'autre, en sorte qu'il y eut belle apertise d'armes ; mais finalement les Anglais passèrent outre à quelque prix que ce fût, et à mesure qu'ils passaient s'étendaient dans les champs. Si bien que messire Godemar du Fay fut obligé de se retirer, et fut poursuivi pendant plus d'une lieue sur le chemin d'Abbeville et sur celui de Saint-Riquier.

Les nouvelles en arrivèrent au roi Philippe de France, qui ce matin-là était parti d'Airaines. Et en fut bien courroucé, car il croyait bien trouver les Anglais sur la rivière de Somme pour les combattre. Si demanda-t-il à ses maréchaux ce qu'il y avait à faire, et ils répondirent : « Sire, vous ne pouvez passer, sauf au pont d'Abbeville, car le flux de la mer est déjà tout revenu. » Alors le roi de France s'en retourna tout irrité, et vint ce jeudi soir coucher à Abbeville. Et tous ses gens suivirent son train, en sorte que les princes et seigneurs se logèrent en la ville, et leurs gens aux villages d'alentour, et cependant avait chevauché le roi anglais jusqu'à Crécy en Ponthieu, où ses trois batailles se trouvèrent réunies le vendredi vers midi.

Bien était informé le roi Édouard que son adversaire le roi de France le suivait avec toute sa grande armée et avait désir de le combattre, à ce qu'il paraissait, car il l'avait vivement poursuivi jusque bien près du

passage de la Blanche-Tache et était retourné en arrière à Abbeville. Si dit à ses gens le roi d'Angleterre : « Nous prendrons ici place de terre, car je n'irai pas plus avant que nous n'ayons vu nos ennemis. Il y a bien raison que je les attende, car je suis sur le légitime héritage de madame ma mère, qui lui fut donné en mariage ; si le veux-je défendre et réclamer contre mon adversaire Philippe de Valois. » Ses gens obéirent donc à son intention, et se logèrent en plein champ ; car le roi Édouard voulait attendre l'aventure et la fortune pour combattre, et bien savait qu'il n'avait pas la huitième partie des gens que le roi de France avait ; aussi avait-il grand besoin d'entendre à sa besogne. Et fit aviser par ses maréchaux le comte de Warwick, messire Godefroy de Harcourt, et avec eux monseigneur Renauld de Cobham, vaillant chevalier durement, pour savoir où ils ordonneraient leurs batailles. Puis sut le roi anglais que le roi Philippe ne partirait pas d'Abbeville ce jour de vendredi, et donna-t-il alors congé à ses gens de se retirer à leurs logis pour être tout prêts à combattre le lendemain au son de la trompette. Et se mirent à l'aise du mieux qu'ils purent, et y avait bien de quoi, car ils trouvèrent le pays gras et bien pourvu de toutes sortes de vivres, de vins et de viandes. Et le roi donna à souper avec grande chère à tous les comtes et barons de son armée.

Cette même nuit, comme je l'ai depuis entendu raconter, quand tous ses gens furent partis et qu'il fut demeuré avec les chevaliers de son corps et de sa chambre, il entra dans son oratoire. Et là fut à genoux et en oraison devant son autel, priant Dieu dévotement que, s'il combattait le lendemain, il le laissât sortir de la besogne à son honneur. Après ces oraisons, vers minuit, il s'en alla se coucher, et se leva le lendemain assez matin et entendit la messe, ainsi que le prince de Galles, son fils, et communièrent, et de la même manière fit la plus grande partie de ses gens, qui se confessèrent et se mirent en bon état.

Après la messe, le roi commanda à tous ses gens de s'armer et de sortir de leurs logis pour se placer dans les champs au lieu qui avait été désigné le jour précédent. Et fit faire le dit roi un grand parc près d'un bois, derrière son armée, et y fit mettre et retirer tous les chars et charrettes, et fit entrer dans ce parc tous les chevaux, en sorte que les hommes d'armes et les archers demeurèrent tous à pied. Et après il fit ordonner ses batailles par son connétable et ses maréchaux. Et la première commandait le jeune prince de Galles.

Quand les trois batailles furent ordonnées et que chaque sire, baron, comte et écuyer, sut quelle chose il devait faire, le dit roi d'Angleterre monta sur un petit palefroi blanc, un bâton blanc à la main, accompagné de ses deux maréchaux, et s'en alla, tout au pas, de rang en rang, admonestant et priant les comtes, les barons et les chevaliers qu'ils voulussent y veiller et penser pour garder son honneur et défendre son droit. Et leur disait ces paroles en riant si doucement et de si joyeux visage, que ceux qui eussent été découragés se purent réconforter en l'entendant et le regardant. Et quand il eut ainsi visité ses batailles et ses gens, les admonestant et priant de bien faire la besogne, il fut l'heure de haute tierce[1]. Alors le roi se retira en sa bataille et ordonna que tous ses gens mangeassent à leur aise et bussent un coup. Ainsi fut fait comme il l'ordonna, et mangèrent et burent tout à leur aise; puis ils remirent les pots, les barils et les provisions sur leurs chars, et revinrent en leurs batailles, ainsi que cela avait été ordonné par les maréchaux. Et ils s'assirent par terre, leurs bassinets et leurs arcs devant eux, en se reposant pour être plus frais et dispos quand leur ennemi viendrait. Car telle était l'intention du roi d'Angleterre d'attendre là son adversaire, le roi de France, afin de le combattre avec sa puissance.



Sceau du prince de Galles[2].

Or se tint tout le jour, le vendredi, le roi de France dans la bonne cité d'Abbeville, attendant des gens qui lui arrivaient toujours de tous côtés. Et faisait aussi sortir ses troupes de la ville, et s'installer aux champs, pour être plutôt appareillées le lendemain ; car c'était son intention de marcher et de combattre ses ennemis à tout prix. Et, le vendredi, le roi envoya ses maréchaux, le seigneur de Saint-Venant et monseigneur Charles de Montmorency, pour apprendre et découvrir la vérité sur les Anglais. Ils rapportèrent là-dessus au roi que les Anglais étaient logés en plein champ, assez près de Crécy en Ponthieu, et qu'ils montraient d'après leur ordonnance et leur apparence qu'ils attendraient là leurs ennemis.

1. Neuf heures du matin.
2. Archives nationales, n° 10131; grandeur de l'original, 0m,097.

De ce rapport le roi de France fut bien joyeux et dit que, s'il plaisait à Dieu, le lendemain ils auraient le combat. Et le dit roi pria chez lui à souper ce vendredi tous les hauts princes qui étaient avec lui à Abbeville, le roi de Bohême premièrement, le comte d'Alençon son frère, le comte de Blois son neveu, le comte de Flandre, le duc de Lorraine, le comte d'Auxerre, le comte de Sancerre, le comte d'Harcourt, monseigneur Jean de Hainault, et grand foison d'autres. Et après souper il pria tous les seigneurs d'être les uns envers les autres amis et courtois, sans envie, sans haine et sans orgueil, et chacun le lui promit. Le roi attendait encore le comte de Savoie et messire Louis de Savoie son frère, qui devaient venir avec mille lances de Savoie et du Dauphiné; car ainsi ils étaient mandés et retenus et payés de leurs gages, à Troyes en Champagne, pour trois mois. Et le samedi au matin se leva le roi de France et ouït la messe en son hôtel dans Abbeville, à l'abbaye de Saint-Pierre, où il était logé. Après le soleil levant, le roi Philippe partit d'Abbeville et sortit des portes, chevauchant le roi tout doucement pour attendre ses gens, dont grand foison avait couché à Saint-Riquier qui est une bonne ville fermée, et le roi de Bohême et monseigneur Jean de Hainault étaient en sa compagnie.

CHAPITRE XIV

Comment les Français et les Anglais combattirent à Crécy.



Quand le roi de France et sa grosse troupe se furent éloignés de la ville d'Abbeville d'environ deux lieues, approchant des ennemis, il lui fut dit: « Sire, il serait bon que vous fissiez entendre à ordonner vos batailles, et que vous fissiez passer devant tous les gens de pied, afin qu'ils ne soient pas foulés par ceux à cheval, et aussi que vous envoyiez chevaucher en avant trois ou quatre de vos chevaliers pour voir en quel état sont vos ennemis. » Ces paroles plurent bien au roi, et il envoya quatre chevaliers bien vaillants, le Moine de Basèle, le seigneur de Noyers, le seigneur de Beaujeu et le seigneur d'Aubigny. Les quatre chevaliers chevauchèrent si avant qu'ils approchèrent de bien près les Anglais, et qu'ils purent bien voir

et imaginer une grande partie de leur affaire. Et les Anglais virent bien qu'ils étaient venus là pour les voir; mais ils n'en firent pas semblant, et les laissèrent se retirer bellement tout en paix.

Or retournèrent les quatre chevaliers vers le roi de France et les seigneurs de son conseil qui chevauchaient au petit pas, en les attendant. Et ils s'arrêtèrent sur-le-champ, dès qu'ils les virent venir. Les chevaliers dessus dits fendirent la presse, et vinrent jusqu'au roi. Alors il leur demanda tout haut: « Seigneurs, quelles sont vos nouvelles ? » Et ils se regardaient les uns les autres sans dire mot, car nul ne voulait parler avant son compagnon. Et ils se disaient les uns aux autres: « Sire, dites, parlez au roi, je ne parlerai point avant vous. » Ils furent donc là un moment sans que personne voulût par honneur se mettre en avant pour parler. Enfin sortit de la bouche du roi l'ordre au Moine de Basèle de dire ce qu'il pensait; on le tenait à ce jour pour l'un des plus chevalereux et vaillants chevaliers du monde, et qui avait le plus travaillé de son corps, et il était chevalier de monseigneur Charles le roi de Bohême, qui s'en tenait pour bien paré quand il l'avait avec lui.

« Sire, dit le Moine de Basèle, je parlerai donc, puisqu'il vous plaît, sauf les corrections de mes compagnons. Nous avons chevauché si avant que nous avons vu et considéré l'ordonnance des ennemis. Sachez qu'ils se sont unis et arrêtés en trois batailles bien et comme il faut, et ne font nulle mine de fuir, mais vous attendront, à ce qu'ils montrent. De mon côté, je conseille, sauf toujours meilleur avis, que vous fassiez arrêter et loger tous vos gens dans les champs pour cette journée. Car lorsque les derniers seront arrivés, et que vos batailles seront ordonnées, il sera tard, vos gens seront fatigués, lassés et sans ordre. Et vous trouverez vos ennemis frais et reposés, et bien instruits de ce qu'ils doivent faire. Vous pourrez demain matin ordonner vos batailles mieux et plus mûrement, et plus à loisir examiner vos ennemis, pour savoir par où on les pourra combattre, car soyez assuré qu'ils vous attendront. »

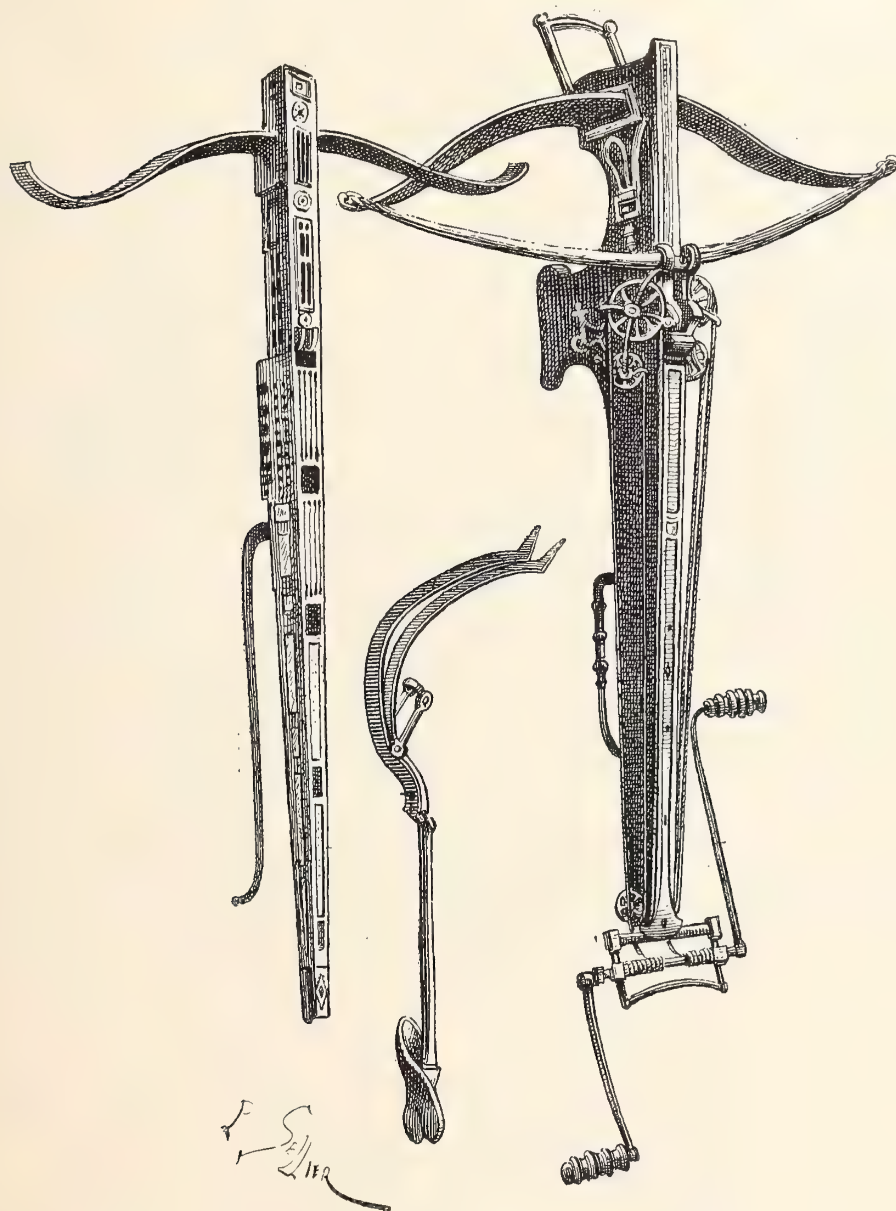
Ce conseil et cet avis plurent grandement au roi de France, et il commanda qu'il en fût fait comme le Moine l'avait dit. Si chevauchèrent les deux maréchaux, les uns devant et les autres derrière, en disant et en commandant aux bannerets: « Arrêtez, bannières, de par le roi, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis ! » Ceux qui étaient les premiers s'arrêtèrent à cette ordonnance, mais non les derniers, qui chevauchaient toujours plus avant. Et ils disaient qu'ils ne s'arrêteraient point jusqu'à

ce qu'ils fussent aussi avancés que les premiers. Et quand les premiers virent qu'ils les approchaient, ils chevauchèrent en avant. Ainsi et par grand orgueil advint cette affaire, car chacun voulait dépasser son compagnon. Et jamais ne put le vaillant chevalier faire entendre ou croire sa parole, dont il arriva grand mal, comme vous ouïrez présentement. Et ni le roi, ni ses maréchaux ne purent être maîtres de leurs gens; car il y avait là si grand nombre de grands seigneurs que chacun par envie voulait montrer sa puissance. Ainsi chevauchaient en cet état, sans ordre et sans commandement, si avant qu'ils approchèrent des ennemis et les virent en leur présence.

Or ce fut grand blâme pour les premiers, et mieux leur eût valu s'être arrêtés à l'ordonnance du vaillant chevalier que faire ce qu'ils firent. Car sitôt qu'ils virent leurs ennemis, ils reculèrent tout à coup, si fort en désordre, que ceux qui étaient derrière s'en ébaubirent et crurent que les premiers combattaient et étaient déjà déconfits. Et ils avaient alors bien la place d'aller en avant s'ils voulaient; sur quoi les uns poussaient plus loin, et les autres se tinrent tous cois. Et il y avait là dans la campagne un peuple sans nombre des communes, et le chemin entre Abbeville et Crécy était tout couvert de gens. Et quand ils crurent approcher des ennemis, à trois lieues de loin ils tirèrent leurs épées, et crièrent: « A la mort, à la mort! » et ils ne voyaient personne.

Il n'est aucun homme qu'il fût présent à cette journée, ou qu'il ait eu le loisir d'aviser ou d'imaginer toute la besogne ainsi qu'elle alla, qui en ait su ni pu imaginer la vérité, surtout du côté des Français, tant il y eut pauvre ordre en leur ordonnance. Et ce que j'en sais, je l'ai su surtout par les Anglais, qui imaginèrent bien leur situation, et aussi par les gens de monseigneur Jean de Hainault, qui fut toujours auprès du roi de France. Les Anglais qui étaient ordonnés en trois batailles, et qui étaient bellement assis à terre, aussitôt qu'ils virent les Français approcher, se levèrent tanquillement sans nul effroi, et se rangèrent en leurs batailles, celle du prince tout devant, avec les archers placés en manière de herse, et les gens d'armes au fond de leur bataille. Le comte de Northampton et le comte d'Arundel avec leur bataille, qui était la seconde, s'y tenaient bien ordonnément tout prêts et instruits pour soutenir le prince, si besoin en était. Vous devez savoir que les seigneurs, rois, ducs, comtes et barons français ne vinrent pas là tous ensemble, mais l'un devant et l'autre derrière, sans règle ni ordonnance.

Quand le roi Philippe vint jusqu'à la place où les Anglais étaient arrêtés et ordonnés, et qu'il les vit, le sang lui bouillit dans les veines,



Arbalète à pied-de-biche et arbalète à tour. (Musée d'artillerie.)

car il les haïssait, et il ne se put alors retenir de combattre, et il dit à ses maréchaux : « Faites passer nos Génois devant et commencer la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis ! » Si il y avait environ quinze mille de ces arbalétriers génois, qui eussent autant aimé ne pas

commencer la bataille, car ils étaient rudement lassés et fatigués après avoir fait à pied plus de six lieues, tout armés et en portant leurs arbalètes. Ils dirent donc à leur connétable qu'ils n'étaient pas bien préparés pour grands exploits de bataille. Ces paroles volèrent jusqu'au comte d'Alençon, qui en fut durement courroucé et dit : « On se doit bien charger de telle ribaudaille qui manque au plus grand besoin. »

Pendant que ces paroles couraient et que les Génois se réunissaient et tardaient, il descendit du ciel une pluie si grosse et si serrée que merveille, avec un tonnerre et des éclairs grands et terribles. Un instant avant cette pluie, en dessus des batailles, autant d'un côté que de l'autre, avaient volé une foule de corbeaux sans nombre, qui menaient le plus grand bruit du monde. Et disait un sage chevalier que c'était signe d'une grande bataille et d'une grande effusion de sang. Après tout cela, l'air commença à s'éclaircir et le soleil à luire beau et clair, et les Français l'avaient tout droit dans les yeux et les Anglais par derrière.

Quand les Génois furent enfin réunis et mis ensemble, et qu'ils durent approcher leurs ennemis, ils se mirent à crier si haut que ce fut merveille, et ils le firent pour troubler les Anglais ; mais les Anglais se tinrent tout cois et ne firent pas mine d'avoir entendu. Une seconde fois encore ils crièrent, et puis marchèrent un peu en avant, et les Anglais restèrent encore tout cois sans bouger de leur place. Une troisième fois ils crièrent haut et clair, et, partant en avant, ils tendirent leurs arbalètes et se mirent à tirer. Mais les archers d'Angleterre, quand ils virent cette ordonnance, firent un pas en avant, et puis firent voler leurs flèches de la belle façon, qui descendirent si dru sur les Génois qu'il semblait que ce fût de la neige. Les Génois, qui n'avaient point appris à trouver de tels archers que ceux d'Angleterre, quand ils sentirent ces flèches qui leur perçaient bras, têtes et lèvres, furent tantôt déconfits. Et plusieurs d'entre eux coupèrent les cordes à leurs arcs, et d'autres les jetèrent par terre et se mirent à reculer.

Entre eux et les Anglais il y avait une épaisse haie de gens d'armes montés et parés richement, qui regardaient la situation des Génois et comment ils se réunissaient, si bien que, lorsqu'ils crurent s'enfuir, ils ne purent. Car le roi de France, grandement mécontent quand il vit leur désordre et qu'ils étaient déconfits, commanda et dit : « Or tôt, tôt, tuez toute cette ribaudaille, ils nous embarrassent et tiennent la voie sans raison. » Là vous auriez vu des gens d'armes, engagés parmi eux, les

frapper et occire, et plusieurs trébucher et tomber qui ne se relevèrent plus. Et toujours tiraient les Anglais vigoureusement au plus fort de la presse, et ne perdaient aucun de leurs coups; car ils empalaient et frappaient, à travers le corps ou les membres, chevaux et gens d'armes, qui tombaient là et trébuchaient à grand peine, et ne pouvaient être



Bataille de Crécy [1].

relevés, sinon par force et avec le secours de beaucoup de gens. Ainsi commença la bataille de Crécy en Ponthieu, ce samedi, à l'heure de vêpres. Le vaillant et gentil roi de Bohême, qui s'appelait messire Charles de Luxembourg, car il était fils de l'empereur Henri de Luxembourg, entendit par ses gens que la bataille était commencée; car, quoiqu'il fût là armé et en grand appareil, il ne voyait goutte et était aveugle. Si demanda aux chevaliers qui étaient auprès de lui comment se comportait l'ordonnance de leurs gens. Ils lui en dirent la vérité: « Il

1. Bibliothèque nationale, Ms., n° 2643, f° 166.

en va couci-couci. Tout d'abord les Génois sont déconfits, et le roi de France a ordonné de les tuer tous. Et il y a entre nos gens et eux une si grande mêlée, que c'est merveille, car ils trébuchent et tombent l'un sur l'autre, et nous embarrassent grandement. — Ah ! répondit le roi de Bohême, c'est un triste commencement pour nous ! » Alors il demanda le roi d'Allemagne, son fils, et dit : « Où est messire Charles, mon fils ? » Ceux qui l'entendirent répondirent : « Monseigneur, nous ne savons. Nous croyons qu'il est quelque autre part à combattre. »

Alors dit le vaillant roi à ses gens avec grand courage : « Seigneurs, vous êtes mes hommes, mes amis et mes compagnons. A la journée d'aujourd'hui, je vous prie et requiers très spécialement que vous me meniez si avant que je puisse frapper un coup d'épée. » Et ceux qui étaient avec lui, et qui aimaient son honneur et sa gloire, le lui promirent. Là était le Moine de Basèle, qui à grand regret l'eût quitté, et aussi plusieurs bons chevaliers du Luxembourg qui étaient tous près de lui. Alors, pour s'acquitter de leur promesse, et de peur de le perdre dans la presse, ils lièrent tous ensemble les freins de leurs chevaux, et mirent le roi leur seigneur devant pour mieux accomplir son dessein. Et ainsi ils s'en allèrent contre les ennemis. Il est bien vrai que des bons gens d'armes et de la noble chevalerie que le roi de France avait là en grand foison, résulta trop peu de grands faits d'armes; car la bataille commença tard, et les Français étaient déjà las et épuisés en arrivant. Toutefois les vaillants hommes et les bons chevaliers, pour leur honneur, chevauchaient toujours en avant, et ils aimaient mieux mourir que de s'attirer le reproche d'une vilaine fuite. Là était, parmi les bons chevaliers de France, messire Charles de Bohême, qui s'appelait et s'écrivait déjà roi d'Allemagne et en portait les armes. Il vint en bien bon ordre jusqu'à la bataille ; mais quand il vit que la chose allait mal pour eux, il partit, et je ne sais quel chemin il prit.

Le bon roi son père n'en fit pas autant, car il alla si avant contre les ennemis qu'il frappa un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et combattit vaillamment. Et ainsi firent tous ceux qui l'avaient accompagné, et ils le suivirent si bien et se lancèrent si avant parmi les Anglais que tous y demeurèrent. Nul n'en revint, et on les trouva le lendemain sur la place, autour du roi leur seigneur, avec leurs chevaux tous attachés ensemble.

Vous devez comprendre que le roi de France avait grande angoisse



MORT DU ROI DE BOHÊME

au cœur quand il voyait ainsi ses gens déconfits et battus par une poignée de gens qu'étaient les Anglais. Il en demanda conseil à messire Jean de Hainault, qui était auprès de lui. Ledit messire Jean lui répondit et dit : « Certes, sire, je ne vous saurais conseiller. Le meilleur pour vous serait de vous retirer et de vous mettre en sûreté, car je ne vois



Champ de bataille de Crécy, vue prise de la Croix du roi de Bohême, d'après une photographie.

point de remède. Il sera bientôt tard. Vous pourriez aussi bien chevaucher sus à vos ennemis et être perdu que rester entre vos amis. »

Le roi, qui frémissait de mécontentement et de colère, ne répondit point, mais chevaucha un peu plus avant ; et il pensa qu'il allait se diriger vers son frère le comte d'Alençon, dont il voyait les bannières sur une petite montagne. Lequel comte d'Alençon descendit en bon ordre contre les Anglais et les vint combattre, et le comte de Flandre, d'autre part, jusqu'à la bataille du prince. Et volontiers y fut venu le roi Philippe, s'il eût pu ; mais il y avait par devant eux si grande haie d'archers

et de gens d'armes que jamais il n'eût pu passer, car plus il avançait, plus sa suite s'éclaircissait.

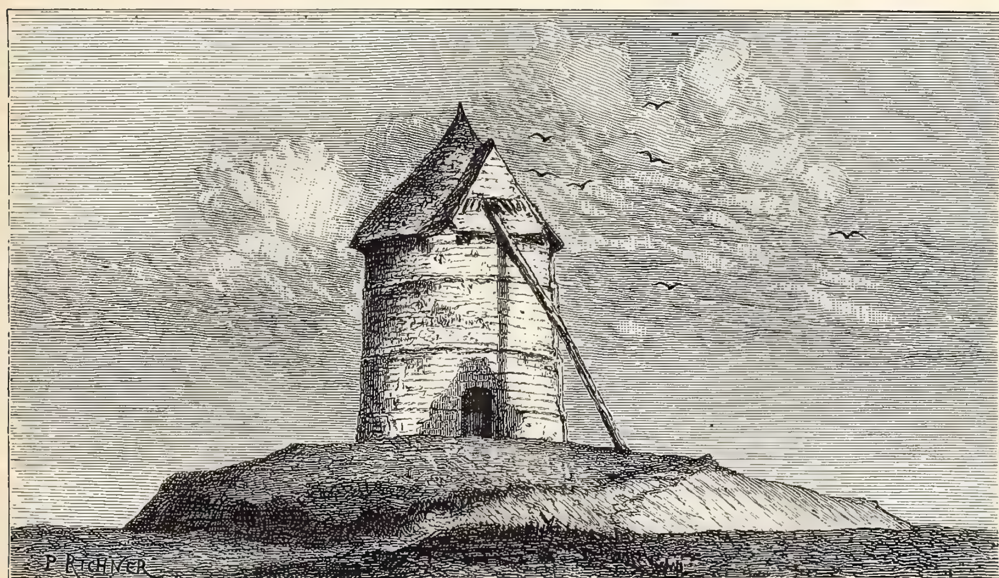
Ce même jour, au matin, le roi Philippe avait donné à messire Jean de Hainault un coursier noir, grand et beau. Ledit messire Jean l'avait confié à un sien chevalier, monseigneur Thierry de Senselles, qui portait sa bannière. Il advint donc que le chevalier sur son coursier, la bannière de monseigneur Jean de Hainault à la main, traversa tous les rangs des Anglais. Et quand il en fut hors, et sur le point du retour, il trébucha dans un fossé, car il était blessé par les traits des archers, et y tomba. Et il eût été mort sans remède, sans son page qui l'avait poursuivi sur son coursier autour des batailles, et il le trouva comme il gisait là, sans pouvoir se relever. Il n'avait d'autre empêchement que de son cheval, car les Anglais ne sortaient pas de leurs rangs pour prendre ou tuer personne. Alors le page descendit, et il fit tant que son maître fut relevé et remonté. Il lui rendit ce beau service. Et sachez bien que le sire de Senselles ne revint pas en arrière par le chemin qu'il avait fait; et, à vrai dire, il ne le put.

Cette bataille de samedi entre Broye et Crécy fut cruelle et terrible. Il était déjà tard quand la bataille commença, ce qui fit plus de tort aux Français que toute autre chose. Car les gens d'armes, les chevaliers et les écuyers, par la nuit, perdaient leurs seigneurs et leurs maîtres. Ils erraient par les gens et souvent s'engageaient en désordre parmi les Anglais, en sorte qu'ils étaient bientôt attaqués et occis. Car nul n'était pris à rançon ni à merci. Ainsi avait-il été ordonné dès le matin, à cause de la grande foule de peuple qui suivait l'armée.

Le comte Louis de Blois, neveu du roi Philippe et du comte d'Alençon, s'en vint avec ses gens et sous sa bannière combattre les Anglais et s'y comporta très vaillamment; autant en fit le duc de Lorraine. Et bien des gens disent que si la bataille eût été commencée le matin au lieu du soir, il y eût eu, parmi les Français de grands exploits et de grands faits d'armes qui n'y furent pas. Et il y eut quelques seigneurs, chevaliers et écuyers français, et de leur côté des Allemands et des Savoisiens, qui par force d'armes rompirent les rangs des archers à la bataille du prince, et parvinrent jusqu'aux gens d'armes pour combattre à l'épée, main à main, bien vaillamment; et il y eut là plusieurs exploits d'armes.

Et furent, du côté des Anglais, très bons chevaliers messire Renauld de Cobham et messire Jean Chandos. Et ainsi furent plusieurs que je ne

pourrais pas tous nommer, car autour du prince se tenait toute la fleur de la chevalerie d'Angleterre. Bientôt le comte de Northampton et le comte d'Arundel, qui commandaient la seconde bataille et qui se tenaient sur l'aile, vinrent soutenir la bataille du prince, et il en était besoin, car autrement elle eût eu fort à faire. Et, par suite du péril où ceux qui le gardaient et dirigeaient virent le prince, ils envoyèrent un chevalier de leur suite vers le roi, qui se tenait plus haut, sur le monticule d'un moulin à vent, afin d'avoir du secours. Si dit le chevalier, quand il fut près du



Moulin d'Édouard III à Crécy, d'après une photographie [1].

roi : « Monseigneur, le comte de Warwick, le comte d'Hereford et messire Renauld de Cobham, qui sont auprès du prince votre fils, ont grandement à faire, car les Français les combattent rudement. C'est pourquoi ils vous prient que vous et votre bataille les veniez soutenir et aider à sortir de ce péril ; car si les renforts se multiplient et luttent ainsi longuement, ils craignent que votre fils n'ait fort à faire. »

Alors le roi répondit et demanda au chevalier, qui s'appelait messire Thomas de Norwich : « Messire Thomas, mon fils est-il mort ou renversé, ou si fort blessé qu'il ne se puisse aider ? » Celui-ci répondit : « Non, monseigneur, à Dieu ne plaise ! mais il est en un dur assaut d'armes, et il aurait bien besoin de votre aide. — Messire Thomas, dit le

1. Monument historique.

roi, retournez maintenant vers lui et vers ceux qui vous envoient, et leur dites de ma part qu'ils ne m'envoient plus chercher, quelque aventure qu'il leur advienne, tant que mon fils sera en vie. Et dites-leur que je leur mande qu'ils laissent l'enfant gagner ses éperons; car je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne et que l'honneur lui en demeure à lui et à ceux auxquels je l'ai confié. »

Sur ces paroles, le chevalier retourna en arrière, et rapporta à ses maîtres tout ce que vous avez ouï, laquelle réponse les encouragea grandement, et se reprochèrent à eux-mêmes d'avoir envoyé vers le roi; si furent ceux-ci meilleurs chevaliers qu'auparavant, et y firent de grands exploits d'armes, ainsi qu'il parut, car la place leur demeura à leur honneur.

On doit bien croire et supposer que là où il y avait tant de vaillants hommes et si grande multitude de peuple, et où demeurèrent sur la place tant de Français, il y eut sur le soir de grands exploits d'armes qui ne furent jamais connus; il est bien vrai que messire Godefroy d'Harcourt, qui était auprès du prince et dans sa bataille, eût volontiers pris peine à sauver le comte d'Harcourt; car il avait déjà entendu dire par quelques Anglais qu'ils avaient vu sa bannière, et qu'il était venu avec ses gens pour combattre les Anglais. Mais ledit messire Godefroy ne put arriver à temps; le comte était déjà mort sur la place, ainsi que le comte d'Aumale, son neveu.

D'autre part, le comte d'Alençon et le comte de Flandre, qui combattaient vaillamment les Anglais, chacun sous sa bannière et avec ses gens, ne purent résister à la puissance des Anglais, et furent là tués sur la place avec grand foison de chevaliers et d'écuyers auprès d'eux, dont ils étaient suivis et accompagnés.

Le comte de Blois et le duc de Lorraine, son beau-frère, avec leurs gens et leurs bannières, combattaient vaillamment d'autre part, et ils étaient entourés d'une troupe d'Anglais et de Gallois qui ne prenaient personne à merci. Là ils firent de leur corps de grands exploits d'armes, car ils étaient vaillants chevaliers et bien combattants. Mais toutefois leur prouesse ne leur servit de rien, car ils demeurèrent sur la place et tous ceux qui étaient avec eux. Ainsi fit le comte d'Auxerre, qui était bien vaillant chevalier, et le comte de Saint-Pol, et tant d'autres que ce serait merveille à raconter.

Sur le soir, bien tard, comme le jour tombait, partit le roi Philippe,

tout déconforté, ce dont il y avait bien matière, lui cinquième de barons seulement. C'étaient messire Jean de Hainault, le plus près de lui, le sire de Montmorency, le sire de Beaujeu, le sire d'Aubigny et le sire de Montsault.

Ainsi chevaucha ledit roi, se lamentant et regrettant ses gens jusqu'au château de la Broye. Et du champ de bataille l'avait emmené messire Jean de Hainault, par le frein de son cheval, car il l'avait à garder et à conseiller; et déjà une fois l'avait-il remonté, car un trait avait tué le cheval du roi, et il lui dit : « Sire, venez-vous-en, il est temps, ne vous perdez pas inutilement. Si vous avez perdu cette fois, vous regagnerez une autre fois. » Et là-dessus messire Jean l'emmena comme par force.

Étant arrivés à la porte du château, avec soixante hommes seulement, ils la trouvèrent fermée et le pont levé, car il était tout nuit, et il faisait sombre et nuageux. Alors le roi fit appeler le châtelain, car il voulait entrer, et celui-ci vint sur les guérites et demanda tout haut qui frappait à cette heure. Le roi Philippe, qui entendit la voix, répondit et dit : « Ouvrez, ouvrez, châtelain, c'est l'infortuné roi de France. » Le châtelain sortit aussitôt, en reconnaissant les paroles du roi et sachant bien déjà qu'il était déconfit, par des fugitifs qui avaient passé sous le château; il abaissa le pont et ouvrit la porte. Alors entra le roi avec toute sa troupe qui n'était pas trop grosse, et furent là jusqu'à minuit. Le roi ne fut pas conseillé de rester là ni de s'y enfermer; il but donc un coup et ceux qui étaient avec lui; et puis partirent et sortirent du château, et montèrent à cheval, prenant des guides pour les mener qui connussent le pays. Ils chevauchèrent tant qu'au point du jour ils entrèrent à la bonne ville d'Amiens. Et là s'arrêta le roi, et se logea dans une abbaye, et dit qu'il n'irait pas plus loin qu'il ne sût la vérité sur ses gens, lesquels étaient demeurés et lesquels étaient échappés.

Sachez donc que si les Anglais eussent fait la poursuite ainsi qu'ils firent à Poitiers, bien plus grande eût été la déconfiture et la perte pour les Français qui déjà furent grandes et horribles, si bien que le royaume de France en est demeuré affaibli d'honneur, de puissance et de sagesse.

Mais, ce samedi, nul Anglais ne sortit de ses rangs afin de pourchasser un homme, et se tenaient à leurs places, gardant la terre et se défendant seulement à ceux qui les assaillaient, et de tous les beaux faits de leur

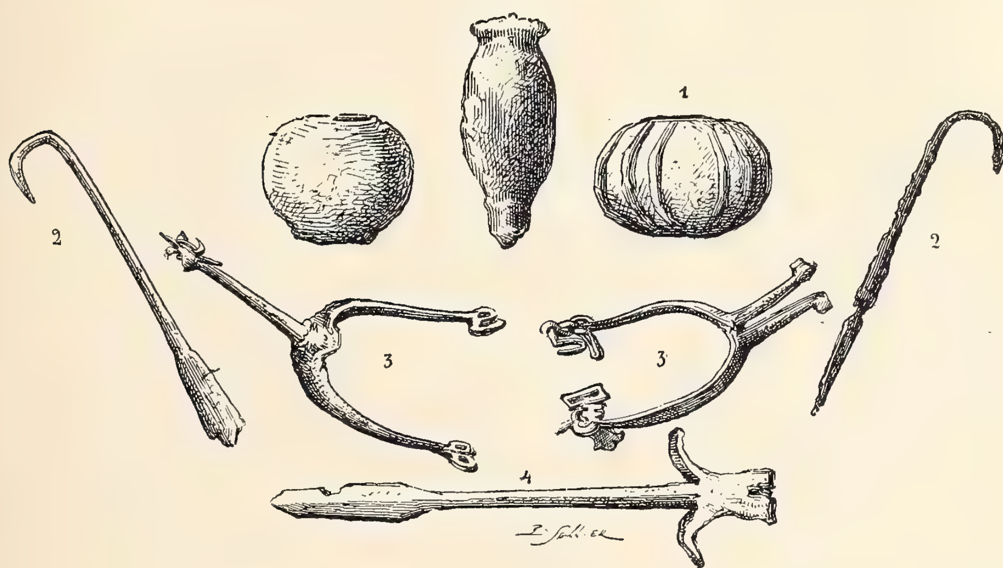
parti, bien furent les archers d'Angleterre de grand secours par leurs traits; car par eux seulement furent ces quinze mille Génois déconfits, ce qui fut aux Anglais à grand avantage.

Ce samedi, quand la nuit fut toute venue et qu'on n'entendait plus crier ni appeler, ni nommer les enseignes et les seigneurs, les Anglais tinrent la place pour être à eux et leurs ennemis déconfits. Ils allumèrent donc en leur armée grand foison de falots et de torches, parce qu'il faisait sombre. Et alors descendit le roi Édouard, qui de tout le jour n'avait mis son casque, et il s'en vint avec toute sa bataille en bon ordre vers son fils le prince, et l'embrassa et le baisa. Et il lui dit : « Beau fils, Dieu vous donne bonne persévérance! Vous êtes mon fils, car vous vous êtes vaillamment conduit et vous êtes digne de tenir terre. » A cette parole, le prince s'inclina bien bas et s'humilia, en honorant le roi son père, ce dont il eut raison.

Vous devez savoir que grande joie au cœur eurent les Anglais quand ils virent que la place leur était demeurée, et chevauchèrent tout le dimanche, environ cinq cents hommes d'armes et deux mille archers, pour voir s'ils trouveraient quelques Français qui se fussent rassemblés. Lesquels rencontrèrent les gens des communes de Rouen et de Beauvais, qui étaient partis de Saint-Riquier et d'Abbeville sans rien savoir de la déconfiture qui avait été faite le samedi, et furent bientôt morts sur les champs, dans les haies et dans les buissons plus de sept mille ; et périrent aussi l'archevêque de Rouen et le grand prieur de France, qui s'en venaient rejoindre le roi de France avec leur troupe. Et pas un homme de ceux qui furent pris ne fut mis à rançon.

Quand ces chevaucheurs revinrent qui dirent au roi ce qu'ils avaient vu et trouvé, et qu'il n'y avait plus apparence d'aucune assemblée de Français, le roi Édouard décida qu'il enverrait relever les morts, afin de savoir qui avait succombé. Et il en chargea deux vaillants chevaliers, messire Renauld de Cobham et messire Richard de Stafford, qui se mirent en peine de voir et visiter tous les occis. Et ils en trouvèrent si grand foison qu'ils en furent tout émerveillés, et revinrent bien tard le soir, comme le roi d'Angleterre allait souper, et lui rapportèrent que onze chefs princiers étaient demeurés sur la place, quatre-vingt bannerets et douze cents chevaliers d'un écu, et environ trente mille hommes d'autres gens. Si louèrent Dieu d'un grand cœur le roi d'Angleterre, le prince son fils et tous les seigneurs, de la belle journée qu'il leur avait envoyée, et de ce

qu'une poignée de gens qu'ils étaient en comparaison des Français, avaient ainsi déconfit leurs ennemis. Et tout spécialement le roi d'Angleterre et son fils plaignirent la mort du vaillant roi de Bohême et le recommandèrent grandement à ceux qui étaient demeurés auprès de lui. Et publia le roi d'Angleterre une trêve de trois jours pour enterrer les morts; cependant il chevaucha vers Montreuil-sur-Mer, et fit tant par ses journées, ravageant le pays et capturant villes sur son passage, qu'il arriva devant la forte ville de Calais, qu'aussitôt il assiégea. Le roi Philippe avait



Objets trouvés sur le champ de bataille de Crécy[1].

1. 1. 1. Pommeaux d'épées. — 2. 2. Crochets de guerre. — 3. 4. Éperons. — 4. Fer de lance.

déjà donné congé à toutes manières de gens d'armes et s'en était retourné vers Paris. Et à cette même heure il manda son fils aîné, le duc de Normandie, qui se tenait devant la ville et le château d'Aiguillon, assiégeant les Anglais et messire Gautier de Mauny, et lui enjoignaient le roi et la reine très spécialement que, sans autres paroles ni embarras, il revînt en France pour garder son héritage que les Anglais détruisaient, et encore lui signifièrent-ils clairement le grand dommage des nobles et princes de son sang qui étaient demeurés à Crécy.

1. Musée d'artillerie.

CHAPITRE XV

Comment le roi Édouard d'Angleterre mit le siège devant Calais, et comment les Écossais entrèrent en Angleterre, desquels le roi David fut fait prisonnier à la bataille de Nevil's Cross



UAND le duc de Normandie eut lu ces lettres, il y pensa longtemps et demanda conseil aux comtes et barons qui étaient là; car, à grand regret, il se voyait forcé de partir, tant il avait parlé de poursuivre le siège. Mais aussi n'osait-il aller contre le mandement et ordonnance du roi son père, et ainsi pensèrent les meilleurs conseillers du prince, qui décida de se déloger le lendemain pour s'en retourner en France, ce dont furent bien étonnés ceux qui tenaient le château, et ils tombèrent sur l'armée du duc de Normandie avant qu'elle fût toute délogée, en tuant et blessant plusieurs et emmenant d'autres prisonniers jusque dans leur forteresse.

Entre ceux-là se trouvait un grand chevalier de Normandie, cousin du duc et très intime dans son conseil, auquel messire Gautier de Mauny demanda pour quelle cause le duc de Normandie partait si subitement et ce qui était arrivé chez eux. Le chevalier le dit bien à regret, et tant le pressa monseigneur Gautier qu'il apprit comment les princes et seigneurs de France étaient demeurés morts à Crécy, et comment le roi d'Angleterre assiégeait la forte ville de Calais. Ores avait le gentil chevalier grand désir d'aller en ce siège retrouver le roi son seigneur ; ne demeura donc guère de temps messire Gautier de Mauny qu'il ne fît venir le chevalier normand qu'il tenait prisonnier, et lui dit : « Sire, je sais bien que vous êtes du sang du duc de Normandie, bien aimé de lui et très particulièrement en son conseil; je vous dirai donc ce que vous ferez. Je vous relâcherai sur votre foi, et vous irez vers le duc votre seigneur, et vous obtiendrez un sauf-conduit pour moi, vingtième seulement, à chevaucher par la France, payant courtoisement tout ce que je dépenserai. Et si vous pouvez me l'obtenir du duc ou du roi, peu m'importe lequel, je vous tiendrai quitte de votre rançon et je vous en saurai gré; car je désire tant revoir encore mon cher seigneur le roi d'Angleterre que, si

vous me rapportez ce sauf-conduit, je ne veux coucher en aucune ville plus d'une nuit jusqu'à ce que j'arrive à Calais. Mais si vous ne le pouvez obtenir, vous reviendrez avant un mois tenir prison dans cette forteresse. »

Le chevalier répondit qu'il y mettrait tout son pouvoir, et partit d'Aiguillon pour chevaucher jusqu'à Paris. Là il trouva le duc, qui lui accorda le sauf-conduit qu'il demandait, lequel fut écrit et scellé du sceau du duc, et le chevalier normand le rapporta tantôt à messire Gautier de Mauny, qui bien joyeux était, et bientôt se mit en route pour s'en aller devant Calais voir le bon roi Édouard d'Angleterre.

Or avait déjà chevauché messire Gautier jusqu'à Orléans, quand il fut là arrêté, et ne put être relâché pour lettres ni sauf-conduit qu'il montrât, et il fut amené à Paris et mis en prison au Châtelet ; car le roi Philippe le voulait faire mettre à mort, et le tenait pour son trop grand ennemi. Quand le duc de Normandie le sut, il alla trouver le roi son père, le requérant de laisser aller le chevalier, sans quoi il serait déshonoré. Mais le roi n'en voulait rien faire, quelque prière que lui en fît son fils, dont il y eut de grosses paroles entre le roi et le duc de Normandie, et partit le duc tout mécontent, disant que jamais il n'entrerait à l'hôtel du roi tant que messire Gautier de Mauny serait en prison. Et eurent grand peine les conseillers du roi à obtenir que messire Gautier fût délivré et remis en liberté ; mais enfin le roi le laissa aller, lui paya tous ses frais et lui donna encore des présents et joyaux. Et dit messire Gautier qu'il les recevait volontiers pour l'honneur du roi qui les lui faisait présenter, à condition que, venu devant Calais, il en parlerait au roi d'Angleterre, son seigneur, et s'il ne lui plaisait, il les renverrait. Cette réponse plut bien au roi de France et au duc de Normandie, qui dirent qu'il avait parlé comme un loyal chevalier. Et ainsi fit, dès qu'il fut arrivé devers le roi d'Angleterre, devant Calais, qui lui dit : « Messire Gautier, vous nous avez



Sceau du duc de Normandie[1].

[1] Archives nationales, n° 881 ; grandeur du sceau original, $0^m,110$.

toujours bien et loyalement servi jusqu'à maintenant, et espérons que vous le ferez encore. Renvoyez donc au roi Philippe ses présents : vous n'avez nulle cause pour les retenir. Nous en avons, Dieu merci, assez pour nous et pour vous, et nous sommes en grande volonté de vous bien traiter selon le bon service que vous nous avez fait. — Monseigneur, répondit messire Gautier, grand merci ! » Tantôt après ces paroles, il prit tous ces présents et joyaux et en chargea messire Mansart, un bon chevalier de Hainault et sien cousin, et lui dit : « Chevauchez en France vers le roi et me recommandez à lui bien des fois, et lui dites que je le remercie grandement des beaux présents qu'il m'a faits, mais que ce n'est ni le gré ni le plaisir du roi d'Angleterre, mon seigneur, que je les retienne ; » ce dont s'acquitta très bien messire Mansart, auquel le roi donna les joyaux qu'il avait rapportés de la part de messire Gautier de Mauny, et en remercia le roi sans difficulté ni volonté contraire de les prendre.

Ores était parti de Bordeaux, où il s'était longtemps tenu, le comte de Derby, dès qu'il avait su que le duc de Normandie défaisait son siège devant Aiguillon, et il avait fait en Poitou une belle chevauchée, dont les gens du pays étaient si effrayés qu'ils s'enfuyaient, laissant ouverts les hôtels et les maisons, en sorte que la bonne ville de Saint-Jean-d'Angely fut remise aux Anglais, et qu'ils prirent sans grand peine la ville de Poitiers, qui était grande et riche, mais mal pourvue de gens d'armes et de défenses. Après quoi, ayant tout fouillé et ravagé, le comte donna congé à ses gens d'armes, et s'en revint à Bordeaux pour se mettre en mer et s'en aller à son tour vers Calais et revoir le roi d'Angleterre qui s'y tenait.

Cependant, devant son siège qu'il avait durement fortifié et bien établi, le roi Édouard avait reçu de grandes nouvelles d'Angleterre, qui lui donnaient fort à penser. Les Écossais s'étaient avisés qu'ils feraient guerre aux Anglais et se vengeraient des grands maux qu'ils leur avaient faits, le pays étant maintenant vide de gens d'armes, parce que le roi en tenait grand foison devant Calais, en Bretagne, en Poitou et en Gascogne. Le roi Philippe de France avait aussi pris grande peine à ce mouvement des Écossais ; car il avait alliance avec le roi d'Écosse et voulait, s'il pouvait, assez embarrasser les Anglais pour que le roi d'Angleterre fût obligé de lever le siège devant Calais et s'en retourner en Angleterre. Ainsi fut le mandement des Écossais fait le plus secrètement qu'il se put, afin de mieux vexer les ennemis, et bien devaient être cinquante mille com-

battants, desquels fut prié Jean des Iles, qui gouvernait les sauvages Écossais, et y amena trois mille des plus courageux de son pays.

Cependant le roi d'Écosse et ses barons ne se purent si tranquillement appareiller que madame la reine Philippa d'Angleterre, qui se tenait au nord, sur les marches d'York, n'en fût tantôt informée, et qu'elle n'y pourvût de remède et de conseil. Sitôt que la bonne dame le sut, elle écrivit et pria ses amis et manda tous ceux qui tenaient le roi d'Angleterre pour leur seigneur. Et le mandement se faisait à Newcastle-sur-Tyne, où la reine se vint tenir, et bientôt en furent les Écossais à une journée seulement, qui brûlaient et ravageaient le pays, si bien que les fumées et flammèches en venaient jusqu'à Newcastle, et qu'à grand peine se retenaient les Anglais, qui là étaient, de leur courir sus.

Cependant l'archevêque d'York, l'archevêque de Cantorbéry et les évêques de Durham et de Lincoln étaient arrivés auprès de la reine d'Angleterre à Newcastle, avec les sires de Percy, de Roos, de Neville et de Mowbray, quatre grands barons qui étaient demeurés au pays de Northumberland, pour le garder, si besoin en était. Et comme les Écossais n'étaient plus qu'à trois petites lieues anglaises de Newcastle, ils envoyèrent dire à ceux qui dedans se tenaient, que, s'ils voulaient sortir, ils les attendraient et les combattraient volontiers. Les prélats et les barons d'Angleterre furent avisés de répondre, et ils dirent que oui, et qu'ils aventureraient leurs vies pour l'héritage de leur seigneur et roi d'Angleterre. Et se rangèrent un jour dans les champs, devant les Écossais, en quatre belles batailles, en un lieu sur la terre du sire de Neville[1]. Et là était la bonne reine d'Angleterre parmi eux, qui les priait et admonestait de bien faire leur besogne et de garder l'honneur du roi son seigneur et du royaume d'Angleterre, et que pour Dieu chacun se tînt prêt à être bon combattant. Et en particulier elle recommandait toute la besogne à la garde des quatre barons qui étaient là et des quatre prélats. Puis s'en retourna la bonne dame à Newcastle-sur-Tyne, et tôt se rencontrèrent les batailles qui désiraient fort se trouver.

Lors commencèrent les archers de l'une et l'autre part à tirer, mais les traits des Écossais ne durèrent pas longtemps. Là étaient des archers d'Angleterre, habiles et adroits, qui tiraient par art et grande habitude, et avec une telle rapidité que c'était une grande frayeur à regarder. Si vous

1. Cette journée est appelée bataille de Nevill's Cross.

dis-je que, lorsque les batailles se furent approchées toutes ensemble, il y eut aussi dure besogne, aussi forte et aussi bien combattue qu'aucune dont on eût ouï parler depuis longtemps; car ces Écossais tenaient des haches dures et bien tranchantes dont ils donnaient de beaux horions. D'autre part, les Anglais prenaient soin de se défendre, pour garder leur pays et pour acquérir la grâce du roi, leur seigneur, qui n'était pas là. Et ils faisaient tant, en les considérant justement, que le moindre valait bien un bon chevalier. Et tant ils y prirent de peine qu'enfin ils obtinrent la place, et grandement y demeurèrent des meilleurs barons écossais, et fut pris le roi David, qui vaillamment combattait; et en le prenant il fut rudement blessé par un écuyer du Northumberland, qui s'appelait Jean de Copeland, habile et grand homme d'armes. Ce Jean, dès qu'il tint le roi d'Écosse, se comporta sagement; car il se mit au plus tôt qu'il put hors de la presse, lui vingtième de la compagnie qu'il commandait, et chevaucha tant qu'il s'éloigna ce jour-là d'environ quinze lieues du champ de bataille, et il vint chez lui dans un château qui s'appelle Châtel l'Orgueilleux, et dit bien qu'il ne le rendrait ni à homme ni à femme, sauf à son seigneur le roi d'Angleterre. Et fut cette bataille donnée l'an 1346, le mardi après le jour de Saint-Michel.

Quand la reine d'Angleterre, qui se tenait à Newcastle, apprit que la journée était à elle et à ses gens, elle en fut grandement réjouie, et ce fut bien raison. Et elle monta tantôt sur son palefroi, et s'en vint le plus vite qu'elle put au lieu où la bataille avait eu lieu. Si les prélats et les barons qui avaient été chefs et ordonnateurs de la besogne la reçurent avec joie, et lui racontèrent comment Dieu les avait visités et regardés, puisqu'une poignée de gens qu'ils étaient avaient déconfit le roi d'Écosse et toute sa puissance. Alors demanda la reine où était le roi David; on lui répondit qu'un écuyer d'Angleterre, qui s'appelait Jean de Copeland, l'avait pris et emmené avec lui; mais on ne savait dire en quel lieu. Alors la reine écrivit au dit écuyer et lui manda vivement de lui amener son prisonnier le roi d'Écosse; car il n'avait pas bien agi à son égard, en l'emmenant aussi loin des autres et l'éloignant de tous.

Or était l'intention de Jean de Copeland de ne remettre son prisonnier le roi d'Écosse ni à homme ni à femme, sauf à son seigneur le roi d'Angleterre, et ainsi le manda à la reine, en disant qu'on fût bien assuré de lui, car il comptait le si bien garder qu'il en rendrait bon compte. Madame d'Angleterre, pour cette fois, n'en put rien avoir de plus. Elle

ne se tint cependant pas pour bien contente de l'écuyer, et elle fit tantôt écrire et sceller des lettres et les envoya à son cher seigneur le roi d'Angleterre, qui se tenait devant Calais. Par ces lettres, le roi d'Angleterre fut informé de tout l'état de l'Angleterre et de la prise du roi David d'Écosse. Si eut le roi grande joie en lui-même de la belle fortune que



Bataille de Nevill's Cross[1].

Dieu avait envoyée à ses gens. Il ordonna aussitôt qu'on allât quérir Jean de Copeland, et qu'il voulait lui parler devant Calais. Quand Jean de Copeland se vit mandé par son seigneur le roi d'Angleterre, il en fut bien réjoui et il obéit, ayant mis son prisonnier sous bonne et sûre garde dans un fort château, sur les marches du Northumberland et du pays de Galles. Il se mit en chemin par l'Angleterre, et passa la mer, arrivant à Calais devant le roi.

Quand le roi d'Angleterre vit l'écuyer et qu'il sut que c'était Jean de

1. Ms. de Froissart conservé à la Bibliothèque de Besançon.

Copeland, il lui fit grand accueil, et, le prenant par la main, il lui dit : « Bien venu soit mon écuyer qui, par sa vaillance, a pris notre adversaire le roi d'Écosse ! — Monseigneur, dit Jean, qui avait mis un genou en terre devant le roi, si Dieu m'a voulu accorder une si grande grâce qu'il ait envoyé entre mes mains le roi d'Écosse, et que je l'aie conquis dans la bataille et par fait d'armes, on n'en doit avoir pour moi ni envie ni rancune ; car Dieu peut aussi bien envoyer sa grâce et sa fortune à un pauvre écuyer qu'à un grand seigneur. Et, sire, ne m'en sachez pas mauvais gré si je ne l'ai pas rendu aussitôt à madame la reine, car c'est de vous que je tiens, et mon serment est à vous, et non à elle. » Alors le roi répondit : « Non, Jean, non, Jean. Le bon service que vous nous avez rendu et votre courage valent bien que vous soyez excusé de tout le reste. Et honnis soient ceux qui vous porteraient envie ! — Jean, dit encore le roi, je vous dirai ce que vous ferez. Vous retournerez dans votre maison et vous prendrez votre prisonnier et le ramènerez à ma femme. Et, à titre de récompense, je vous donne et vous assigne le plus près de votre château qu'on le pourra trouver et aviser, cinq cents livres sterling de revenu, et je vous retiens pour écuyer de mon corps et de mon hôtel. »

Jean fut grandement réjoui de ce don et l'en remercia, comme des honneurs que lui firent pendant deux jours le roi et les barons, ainsi qu'on doit faire à un vaillant homme. Et au troisième jour il retourna en Angleterre, et tout droit s'en alla en son logis, et rassembla ses amis et ses voisins pour prendre le roi d'Écosse, qui le menèrent jusqu'à la cité d'York, où se tenait madame la reine. Elle avait été auparavant fort courroucée contre Jean, mais la paix en fut faite quand elle vit le roi d'Écosse son prisonnier ; et d'ailleurs Jean s'excusa si sagement que la reine s'en tint pour bien satisfaite, et tantôt partit pour Londres, où elle logea dans le château le roi d'Écosse, le comte de Murray et les autres barons qui avaient été pris à la bataille. Puis veilla la bonne reine à bien ordonner ses affaires ; car elle voulait passer la mer pour venir devant Calais et voir le roi son mari et le prince son fils, comme tant elle le désirait. Elle se hâta donc tant qu'elle put et passa la mer à Douvres, et eut bon vent, Dieu merci ! et fut reçue à grande joie, on peut bien le croire, trois jours avant la Toussaint. Pour l'amour de la reine, le roi tint cour ouverte le jour de la Toussaint, et donna à dîner à tous les seigneurs qui étaient là et surtout à toutes les dames ; car la reine en avait amené



LE ROI D'ANGLETERRE RECEVANT JEAN DE COPELAND.

d'Angleterre un grand nombre avec elle, tant pour l'accompagner que pour voir leurs maris, pères, frères et amis qui se tenaient au siège devant Calais.

CHAPITRE XVI

Comment le roi Philippe de France ne put délivrer la ville de Calais, et comment le roi Édouard d'Angleterre la prit.



E siège se tint longuement devant Calais, et il arriva tant de grandes aventures et de belles prouesses d'un côté et d'autre, par terre et par mer, que je ne pourrais pas en écrire ou en raconter la quatrième partie. Car le roi de France avait fait établir de bonnes gens d'armes dans les forteresses qui sont aux marches des comtés de Guines, d'Artois et de Boulogne, autour de Calais, et tant de Génois, de Normands et d'autres mariniers sur mer, que les Anglais qui voulaient sortir à cheval ou à pied pour aller fourrager ou courir aventure n'avaient pas l'avantage et trouvaient souvent de rudes rencontres. Aussi le roi d'Angleterre et ses conseillers étudiaient nuit et jour pour faire des engins et des machines, afin de mieux presser et contraindre ceux de Calais. Et ceux de la ville de Calais travaillaient au contraire, et faisaient tant que ces machines et engins ne leur faisaient nul dommage. Rien ne pouvait d'ailleurs tant les vexer que la famine, car nulles provisions ne leur pouvaient parvenir, sauf par ruse, et par deux mariniers d'Abbeville qui conduisaient tous les autres. Ils s'appelaient l'un Marant, l'autre Mériel, et souvent ils réconfortaient ceux de Calais en s'aventurant hardiment et avec grand péril, car ils étaient chassés et pressés entre Boulogne et Calais ; mais ils échappaient toujours et firent mourir maint Anglais, tant que le siège dura.

Ores, tout en se tenant devant la ville de Calais, le roi d'Angleterre avait grande imagination de retenir les communes de Flandre dans son amitié, et abattre leur opinion du roi Philippe, qui les pressait fort de revenir à lui. Et volontiers eût vu le roi d'Angleterre que le jeune comte Louis de Flandre, qui n'avait pas quinze ans d'âge et encore se tenait en France, voulût épouser sa fille Isabelle. Et tant fit le roi d'Angleterre que

les communes de Flandre s'y accordèrent pleinement; car l'amour du roi d'Angleterre leur était plus nécessaire et plus profitable que l'amour du roi de France. Mais leur jeune seigneur, qui avait été nourri d'enfance parmi les Français, disait franchement que jamais il n'aurait pour femme la fille de celui qui avait fait mourir son père. D'autre part, le duc Jean de Brabant avait tout fait et promis auprès du roi Philippe pour que celui-ci s'accordât au mariage de la fille du duc de Brabant avec le jeune comte de Flandre, et, sur son conseil, le comte vint en son pays où il fut joyeusement reçu et bien accueilli de son peuple et de ses bonnes villes qui lui présentèrent de grands et beaux dons; mais toujours refusait-il



Départ pour la chasse au faucon[1].

d'épouser la fille du roi Édouard, quand on devrait lui donner la moitié du royaume d'Angleterre.

Quand les Flamands virent cela, ils dirent que leur seigneur était trop Français et mal conseillé; ils le prirent donc et le mirent en prison courtoise, et lui dirent bien qu'il n'en sortirait jamais qu'il n'eût suivi leur conseil; car, disaient-ils, si messire son père n'avait pas tant aimé les Français, et qu'il eût écouté leur avis, il eût été le plus grand seigneur des chrétiens; il eût recouvré Lille, Douai et Béthune, et il serait encore en vie.

Longuement fut le jeune comte en prison courtoise, et pouvait-il bien aller en rivière, ce dont il avait grand plaisir; mais il y avait toujours avec lui bonne garde, qui le guettait de près, si bien qu'enfin il lui ennuya; et ne sais si ce fut par ruse ou de sa bonne volonté, mais il dit à ses gens que volontiers il prendrait pour femme la fille du roi d'Angleterre. Et

1. Bibliothèque nationale. Ms. n° 12 399.

ainsi les Flamands le signifièrent au roi et à la reine, qui se tenaient devant Calais, disant que, s'ils voulaient venir à l'abbaye de Bergues et y amener leur fille, ils y amèneraient leur seigneur et là se conclurait le mariage.

Vous devez savoir que le roi et la reine furent grandement réjouis de ces nouvelles et dirent que les Flamands étaient de bonnes gens. Et la journée fut prise par accord pour se trouver à Bergues-sur-Mer entre Nieuport et Gravelines. Là les plus notables hommes et plus considé-



Chasse au héron[1].

rables des bonnes villes de Flandre vinrent en grand état et puissant, et y amenèrent leur jeune seigneur, qui courtoisement s'inclina devant le roi et la reine d'Angleterre, lesquels étaient venus en grande pompe. Le roi d'Angleterre prit le jeune comte par la main droite bien doucement et lui fit bon accueil, s'excusant bien humblement de la mort de son père. Et il dit que, par la grâce de Dieu, il n'avait vu le comte de Flandre, ni n'en avait ouï parler tout le jour de la bataille de Crécy ni le lendemain. Le jeune comte fit semblant de se tenir pour assez satisfait de ces excuses, puis on parla du mariage. Si fut fiancée madame Isabelle au jeune comte, et certains articles faits et traités conclus entre le roi d'Angleterre, le jeune comte Louis et le pays de Flandre. Et plus tard devait avoir lieu le

1. Bibliothèque nationale. Ms. nº 12 399.

mariage dont le roi et la reine d'Angleterre, retournés à Calais, faisaient faire magnifiquement les préparatifs; car ne fut de son temps aucune dame qui surpassât la reine Philippa en honneur et en largesse.

Le jeune comte de Flandre, qui était retourné dans son pays avec ses gens, se promenait toujours sur la rivière, et semblait que ce mariage anglais lui plût grandement. Ainsi les Flamands s'en tenaient pour assurés, et ne gardaient pas le comte aussi étroitement qu'auparavant. Ils ne connaissaient pas encore bien la condition de leur seigneur; car quelle que fût l'apparence qu'il maintînt à l'extérieur, il avait en dedans le cœur tout français, ainsi qu'il le montra par ses œuvres. Car, un jour, il était allé chasser au vol sur la rivière, et c'était la même semaine qu'il devait épouser la damoiselle d'Angleterre. Les fauconniers avaient lancé un faucon après le héron, et le comte en avait lancé un aussi. Les deux faucons se mirent en chasse, et le comte après, comme pour les leurrer, en disant : Hoïe! hoïe! Et quand il fut un peu éloigné et qu'il eut l'avantage de la campagne, il frappa son cheval de l'éperon et s'en alla tout droit devant lui sans se retourner, en sorte que ses gens le perdirent. Et s'en vint le comte en Artois, où il se trouva en sûreté; et de là chez le roi Philippe et les Français, auxquels il conta ses aventures, et comment par grande adresse il s'était échappé des mains de ses gens et des Anglais. Le roi de France en eut grande joie et dit qu'il avait bien fait, et autant en dirent tous les Français. Et les Anglais, d'autre part, disaient qu'il les avait trahis et déçus. Cependant le roi d'Angleterre ne laissa pas de conserver les Flamands dans son amour; car il savait bien que le comte n'avait pas agi par leur conseil, et qu'ils en étaient fort courroucés; aussi reçut-il facilement les excuses qu'ils lui en firent. Plus content d'ailleurs était le roi Édouard de la guerre qui se faisait toujours en Bretagne; car ses gens et ceux de la comtesse de Montfort avaient couru le pays de monseigneur Charles de Blois, si bien qu'ils avaient gagné la ville et le fort château de la Roche-Derrien, ce dont messire Charles fut grandement irrité. Et manda grand foison de gens d'armes pour reprendre la ville, et se tenaient tous dans leur camp prêts à combattre, quand ils furent surpris par un chevalier de la comtesse appelé le sire de Cadoudal, et là y eut grande déconfiture des gens de monseigneur Charles de Blois, et fut lui-même fait prisonnier avec tous les barons qui se trouvaient auprès de lui, et tous emmenés à Hennebont. Les villes, les cités et les forteresses de monseigneur Charles continuaient à tenir bon; car madame sa femme,

qui s'appelait duchesse de Bretagne, prit la guerre de grande volonté. Ainsi devint la guerre des deux Dames. Et sachez quand ces nouvelles furent venues devant Calais au roi d'Angleterre, qu'il en fut grandement réjoui, et compta l'aventure bien belle pour ses gens.

Cependant le roi Philippe, qui sentait ses gens de Calais rudement pressés et contraints, selon qu'il en était informé, voyait bien que le roi



Charles de Blois fait prisonnier dans son camp de la Roche-Derrien [1].

d'Angleterre ne s'en irait pas qu'il ne les eût conquis ; il résolut donc de les aller secourir, de combattre le roi d'Angleterre et de faire lever le siège, s'il le pouvait. Il manda donc par tout le royaume que tous chevaliers et écuyers fussent à la fête de Pentecôte en la ville d'Amiens ou aux environs. Et s'y assembla auprès de lui grand foison de bonnes gens d'armes ; car le royaume de France est si grand, et tant il y a de bons chevaliers et écuyers qu'il n'en peut être dégarni, et bientôt se mit en chemin le roi Philippe pour délivrer messire Jean de Vienne et ses gens, qui combattaient toujours dans Calais.

1. Bibliothèque de l'Arsenal. Ms. n° 5187.

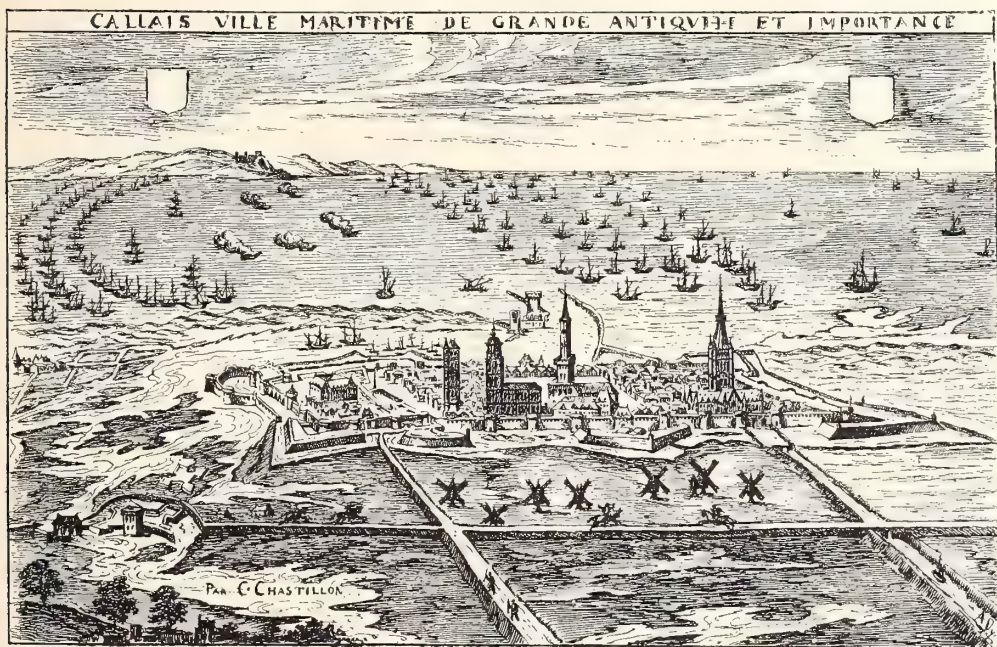
Ores le roi Édouard avait entendu dire que son adversaire le roi Philippe faisait un grand amas de gens d'armes pour le venir combattre, et sentait la ville de Calais si forte, qu'en dépit des escarmouches et des assauts qu'ils livraient, lui et ses gens, il ne la pouvait conquérir, ce qui lui donnait souvent à réfléchir et à penser. Cependant, comme il se consolait en ce qu'il savait la ville mal pourvue de vivres, pour lui fermer et clore le pas de la mer, il fit faire et élever un château de bois haut et fort, et le fit construire si solide qu'on ne le pouvait briser. Et fit asseoir ce château sur la rive de la mer, et y logea soixante hommes d'armes et deux cents archers, qui gardaient le port et le havre de Calais de si près, qu'on n'y pouvait ni entrer ni sortir sans être détruit, et ce fut là ce qui fit le plus de mal à ceux de Calais et les affama le plus tôt.

Donc s'approchait le roi Philippe avec toute sa grande puissance, et il vint jusqu'au mont de Sangatte entre Calais et Wissant. Et chevauchaient les Français brillamment armés comme s'ils étaient prêts à combattre, les bannières déployées, et c'était une belle chose à voir que de considérer leur grand appareil. Quand ceux de Calais, appuyés sur leurs murailles, les virent d'abord poindre et apparaître sur le mont de Sangatte, leurs bannières et leurs pennons au vent, ils en eurent grande joie, et se crurent tantôt délivrés et débarrassés de leur siège. Mais, quand ils virent qu'on se campait, ils furent plus courroucés qu'auparavant et il leur sembla que c'était mauvais signe.

Quand le roi des Français se fut logé sur le mont de Sangatte, il envoya ses maréchaux, le seigneur de Beaujeu et le seigneur de Saint-Venant, pour regarder et aviser comment et par où son armée pourrait le plus aisément passer, pour approcher les Anglais et les combattre. Ores n'y avait-il que deux chemins, l'un par les dunes que le roi anglais avait garni de tous ses navires et vaisseaux qui y avaient été traînés et bien garnis de bombardes, d'arbalètes et d'archers ; l'autre, au-dessus, rempli de fossés, de fondrières et de marais, et n'y avait qu'un seul pont pour le traverser, qu'on appelait le pont de Nieulay. Le comte de Derby y était logé avec grand foison de gens d'armes et d'archers, en sorte que les Français n'auraient pu passer que par les marais, lesquels sont impraticables. Les deux seigneurs, maréchaux de France pour le temps, s'en allèrent donc partout regarder et considérer les passages et les détroits, puis s'en retournèrent auprès du roi, et lui dirent en brève parole qu'ils ne voyaient aucun moyen pour lui d'approcher les Anglais sans

perdre encore ses gens. Les choses demeurèrent ainsi ce jour-là et la nuit suivante.

Le lendemain après la messe, le roi Philippe, par le conseil de ses hommes, envoya un grand message au roi d'Angleterre. Et les messagers passèrent par la permission du comte de Derby au pont de Nieulay; ce furent messire Geoffroy de Chargny, messire Eustache de Ribaumont, messire Guy de Nesles et le sire de Beaujeu. En passant et en chevau-



Vue de Calais [1].

chant par cette forte voie, les quatre chevaliers avisaient bien et considéraient le rude passage et comme le pont était bien gardé. Ils chevauchèrent tant qu'ils vinrent jusqu'à l'hôtel du roi d'Angleterre, qui était entouré de grand nombre de barons. Là s'avança messire Eustache de Ribaumont pour parler au nom de tous, et il dit : « Sire, le roi de France nous envoie vers vous et vous signifie qu'il est venu et arrêté sur le mont de Sangatte pour vous combattre, mais il ne peut trouver un chemin pour arriver jusqu'à vous, comme il en a grand désir, afin de désassiéger sa bonne ville de Calais. Il a fait aviser et regarder par ses gens comment il pourrait venir jusqu'à vous, mais c'est chose impossible. Il verrait donc volontiers que vous voulussiez réunir quelques-uns de votre

1. Recueil de Chastillon.

conseil, et il y mettrait des siens, et par l'avis de tous on choisirait un lieu pour combattre. C'est ce que nous sommes chargés de vous dire et requérir. »

Le roi d'Angleterre, qui entendit bien cette parole, eut bientôt pris conseil pour répondre et il dit : « Seigneur, j'ai bien entendu ce dont vous me requérez de la part de mon adversaire, qui retient mon légitime héritage à tort, ce qui me pèse. Dites-lui donc, de par moi, que je suis en cet endroit et que j'y ai demeuré près d'un an, depuis que j'y suis venu. Il l'a bien su, et il y serait venu plus tôt s'il avait voulu. Mais il m'a laissé y demeurer si longtemps que j'ai grandement dépensé de mon avoir. Et je crois avoir tant fait qu'assez prochainement je serai sire de la ville et du château de Calais. Je ne suis donc pas conseillé de tout faire à son gré et à son plaisir, ni d'abandonner ce que je pense avoir conquis et que j'ai tant désiré et acheté. Dites-lui que, si ses gens ne peuvent passer par là, ils cherchent à l'entour pour trouver la voie. » Les barons et les messagers du roi de France virent bien qu'ils n'en pourraient avoir autre réponse ; si prirent congé et retournèrent dans leur armée, rapportant au roi de France les propres paroles que le roi d'Angleterre leur avait dites, ce dont le roi Philippe fut tout courroucé, et il vit bien qu'il lui fallait perdre la bonne ville de Calais, et qu'il n'y pouvait remédier par aucune voie.

Pendant que le roi de France était sur le mont de Sangatte et qu'il étudiait comment et par quel moyen il pourrait combattre les Anglais, qui s'étaient si bien fortifiés, deux cardinaux vinrent en son armée, envoyés en légation par le pape Clément, qui régnait en ce temps. Ces deux cardinaux se mirent en grande peine pour aller d'une armée à l'autre, et eussent voulu que le roi d'Angleterre rompît son siège, ce qu'il n'eût jamais fait. Toutefois, sur certains articles et traités d'accord et de paix, ils obtinrent qu'un répit fût pris entre les deux rois et leurs gens ; et quatre seigneurs de chaque parti furent ensemble pour parlementer de la paix, et passèrent pendant trois jours la plus grande partie de leur temps ensemble et mirent en avant plusieurs pensées et arrangements, desquels aucun ne vint à effet.

Or sachez que tous ces parlements et délais ennuyaient cruellement ceux de Calais, qui volontiers eussent vu plus tôt leur délivrance, car on les faisait trop jeûner. Et cependant qu'on parlementait, le roi d'Angleterre faisait toujours renforcer son armée, et faire de grands fossés sur

les dunes, afin que les Français ne le pussent venir surprendre. Les trois jours se passèrent sans paix ni accord; car le roi d'Angleterre tenait toujours son opinion qu'il serait sire de Calais, et le roi de France voulait que la ville lui demeurât. Sur cette querelle, les parties se séparèrent sans qu'on pût les rassembler depuis, et les cardinaux s'en retournèrent à Saint-Omer.

Quand le roi Philippe vit que Calais était perdu pour lui, il en fut durement courroucé et se retirait à regret sans rien faire. Cependant, comme il ne pouvait pousser en avant ni combattre les Anglais sans perdre bien davantage, il jugea qu'un plus long séjour ne lui serait pas profitable, et il ordonna de partir et de déloger. Le lendemain donc du jour où les conférences furent finies, on leva les tentes en grande hâte, et le roi prit le chemin de la cité d'Amiens, donnant congé à toutes sortes de gens d'armes et aux communes. A ce délogement ne perdirent pas ceux des Anglais qui s'aventurèrent à la queue des Français, et ils y gagnèrent des chars, des bêtes de somme et des chevaux, du vin, des provisions et des prisonniers qu'ils ramenèrent à l'armée devant Calais.

Quand ceux de la ville virent le délogement de leurs gens, ils en furent tout déconfits et désolés. Et n'y a au monde cœur si dur qui, les voyant se démener et se lamenter, n'en eût eu pitié. Ils voyaient bien que le secours auquel ils avaient eu confiance leur manquait, et ils étaient en si grande détresse de famine, que les plus forts et les plus robustes se soutenaient à grand peine. Ils tinrent donc conseil, et il leur sembla qu'il valait mieux se mettre à la volonté du roi d'Angleterre, s'ils pouvaient en obtenir plus grand merci, que de se laisser mourir de famine l'un après l'autre; car plusieurs pouvaient perdre corps et âme par rage de faim. Si prièrent tant messire Jean de Vienne de vouloir bien traiter qu'il y consentit, et monta aux créneaux de la ville, faisant signe à ceux du dehors qu'il leur voulait parler.

Quand le roi d'Angleterre entendit ces nouvelles, il envoya là tantôt monseigneur Gautier de Mauny et le seigneur de Basset. Quand ils furent venus là, messire Jean de Vienne leur dit: « Chers seigneurs, vous êtes de vaillants chevaliers, ayant l'usage des armes, et vous savez que le roi de France, que nous tenons pour notre seigneur, nous a envoyés céans, en nous commandant de lui garder cette ville et ce château, afin que nous n'en eussions point de blâme, et lui point de dommage, ce que nous avons fait selon notre pouvoir. Aujourd'hui, notre secours nous manque,

et vous nous avez tellement resserrés que nous n'avons plus de quoi vivre, en sorte qu'il nous faudra tous mourir ou enrager par famine, si le gentil roi votre sire n'a pitié de nous. Chers sires, veuillez le prier qu'il ait merci de nous et qu'il nous veuille laisser aller, tout ainsi que nous sommes, et qu'il prenne la ville et le château avec les biens qui y sont. Il en trouvera assez. »

Adonc répondit messire Gautier de Mauny, et dit : « Messire Jean, messire Jean, nous savons en partie l'intention du roi d'Angleterre, notre seigneur, car il nous l'a dite. Sachez que ce n'est point son intention que vous puissiez vous en aller comme vous avez dit; mais sa volonté est que vous vous mettiez tous à sa merci, soit pour rançonner, soit pour faire mourir ceux qu'il lui plaira ; car les gens de Calais lui ont causé tant de contrariétés et d'ennuis, tant fait dépenser du sien et mourir de ses gens qu'il lui en pèse lourd, et ce n'est pas merveille. »

Alors répondit messire Jean de Vienne et dit : « Ce serait une trop dure chose pour nous, si nous consentions à ce que vous dites. Nous sommes ici un petit nombre de chevaliers et d'écuyers qui loyalement avons servi notre seigneur de tout notre pouvoir, comme vous feriez le vôtre en semblable cas, et nous en avons enduré mainte peine et grandes souffrances. Mais nous endurerions encore telle souffrance que jamais gens n'en souffrirent de pareille, plutôt que de consentir à ce que le plus petit garçon ou valet de la ville fût plus mal traité que le plus grand d'entre nous. Mais nous vous prions par votre grande bonté que vous vouliez aller vers le roi d'Angleterre et que vous le priiez d'avoir pitié de nous ; vous nous ferez courtoisie, car nous espérons en lui tant de gentillesse qu'il nous aura en merci. — Par ma foi, répondit messire Gautier, messire Jean, je le ferai volontiers. Et je voudrais, que Dieu me soit en aide ! qu'il m'en voulût croire ; car vous en vaudriez mieux. »

Alors partirent le sire de Mauny et le sire de Basset, et laissèrent monseigneur Jean de Vienne appuyé contre les murs ; et s'en revinrent vers le roi d'Angleterre, qui les attendait à l'entrée de son hôtel et qui avait grand désir d'avoir des nouvelles de ceux de Calais. Auprès de lui se trouvaient le comte de Derby, le comte de Northampton, le comte d'Arundel et plusieurs grands barons d'Angleterre. Le sire Gautier de Mauny et le sire de Basset s'inclinèrent devant le roi et s'approchèrent de lui. Le sire de Mauny, qui sagement savait parler, prit la parole, car c'était lui surtout que le roi voulait ouïr et dit : « Monseigneur, nous

venons de Calais et nous avons trouvé le capitaine, monseigneur Jean de Vienne, qui nous a longuement parlé. Et il me semble que lui et ses compagnons et les bourgeois de Calais sont en grande volonté de vous rendre la ville et le château et tout ce qui est dedans, pourvu qu'ils puissent seulement sortir la vie sauve.

A quoi répondit le roi : « Messire Gautier, vous savez en ce cas la plus grande partie de notre intention ; quelle chose avez-vous donc répondu ? — Au nom de Dieu, monseigneur, dit Gautier, que vous n'en feriez rien, s'ils ne se rendaient simplement à votre volonté, pour vivre ou pour mourir comme il vous conviendra. Et quand je leur ai remontré ceci, messire Jean de Vienne me répondit, en reconnaissant bien qu'ils étaient pressés et contraints par la famine, mais que plutôt qu'entrer en ce parti, ils se vendraient plus cher que jamais hommes ne firent. » A quoi répondit le roi : « Messire Gautier, je n'ai ni désir ni volonté de faire autre chose. » Alors le gentil sire de Mauny s'avança plus près et parla au roi bien sagement, disant, pour aider ceux de Calais : « Monseigneur, vous pourrez bien avoir tort, car vous nous donnez un mauvais exemple. Si vous nous voulez envoyer dans quelqu'une de vos forteresses, nous n'irons pas si volontiers, si vous faites mettre à mort tous ces gens-là comme vous dites, car on en ferait autant de nous en pareil cas. »

Cet exemple adoucit grandement la colère du roi d'Angleterre, car la plupart des barons qui étaient là l'aidèrent à soutenir. Le roi dit donc : « Seigneurs, je ne veux pas être tout seul contre vous tous ; Gautier, vous vous en irez vers ceux de Calais et vous direz au capitaine messire Jean de Vienne que vous avez tant travaillé pour eux, et aussi tous mes barons, que j'ai consenti à grand peine à la plus grande grâce qu'ils puissent jamais obtenir de moi ; c'est qu'il parte de Calais six des plus notables bourgeois, nu-tête et les pieds nus, la corde au cou, et les clefs de la ville et du château dans leurs mains. Je ferai de ceux-là à mon bon plaisir et je prendrai le reste à merci. — Monseigneur, répondit messire Gautier, je le ferai volontiers. »

Après ces paroles, le gentil sire de Mauny s'en alla, et retourna jusqu'à Calais où messire Jean de Vienne l'attendait, et il lui rapporta toutes les paroles sus dites, comme vous les avez ouïes. Et il dit bien que c'était tout ce qu'il avait pu obtenir. « Messire Gautier, dit messire Jean, je vous crois bien. Or, je vous prie de vouloir bien demeurer ici jusqu'à ce que j'aie remontré tout ceci au peuple de la ville ; car ils m'ont envoyé ici et

m'est avis que c'est à eux qu'il appartient de répondre. » Le sire de Mauny répondit : « Je le ferai volontiers. »

Alors messire Jean de Vienne quitta les créneaux, et s'en vint au marché et fit sonner la cloche, pour assembler dans la halle toute sorte de gens. Ils vinrent tous au son de la cloche, hommes et femmes, car ils désiraient fort d'avoir des nouvelles, comme des gens si pressés par la famine qu'ils n'en pouvaient plus. Quand ils furent tous assemblés sur la place, hommes et femmes, messire Jean de Vienne rapporta doucement toutes ces paroles, telles que ci-devant elles sont écrites, et leur dit bien qu'il n'en pouvait être autrement, et qu'ils eussent à s'entendre là-dessus et à répondre au plus tôt. Quand ils ouïrent ce rapport, ils commencèrent tous à crier et à pleurer, tellement et si amèrement, qu'il ne fut jamais au monde cœur assez dur pour n'avoir pas eu pitié d'eux en les voyant et en les entendant se lamenter. Et au premier moment ils ne pouvaient ni répondre ni parler. Et même, messire Jean de Vienne en avait si grand pitié qu'il en pleurait amèrement.

Un peu après, se leva le plus riche bourgeois de la ville, qu'on appelait messire Eustache de Saint-Pierre, et il dit devant tous : « Seigneur, ce serait une grand pitié et un grand malheur de laisser mourir un si grand peuple qu'il y a ici, par famine ou autrement, quand on y peut trouver remède. Et ce serait une grande aumône et une grande grâce à Notre Seigneur que de les pouvoir garder d'un tel malheur. J'ai, pour ma part, si grande espérance d'avoir grâce et pardon de Notre Seigneur, si je meurs pour sauver ce peuple, que je veux être le premier. Je me mettrai volontiers en chemise, nu-tête et nu-pieds, la corde au cou, en la merci du gentil roi d'Angleterre. »

Quand sire Eustache de Saint-Pierre eut dit cette parole, chacun alla l'adorer de pitié, et plusieurs hommes et femmes se jetaient à ses pieds, pleurant tendrement, et c'était grand pitié d'être là pour les entendre et regarder. Secondement, un autre très honnête bourgeois et de grande fortune, qui avait deux belles demoiselles pour filles, se leva et dit aussi qu'il ferait compagnie à son compère sire Eustache de Saint-Pierre, et celui-là s'appelait sire Jean d'Aire.

Après se leva le troisième, qui s'appelait sire Jacques de Wissant, qui était riche en meubles et en héritages, et dit qu'il ferait compagnie à ses deux cousins. Ainsi fit sire Pierre de Wissant son frère, et puis le cinquième et le sixième. Là se devêtirent les six bourgeois tout nus, sauf leurs



LES BOURGEOIS DE CALAIS.

braies et leurs chemises, dans la halle de Calais, et ils mirent des cordes à leur cou, ainsi que le portait l'ordonnance. Et ils prirent les clefs de la ville de Calais et du château; chacun des six en tenait une poignée.

Quand ils furent ainsi tout appareillés, messire Jean de Vienne se mit devant monté sur une petite haquenée, car à grand peine pouvait-il marcher, et il prit le chemin de la porte. Qui alors eût vu les hommes, leurs femmes et leurs enfants pleurer et tordre leurs mains et crier à haute voix très amèrement, n'aurait pu au monde avoir le cœur assez dur pour n'en pas prendre pitié. Ainsi ils vinrent jusqu'à la porte, accompagnés des plaintes, des cris et des pleurs. Messire Jean de Vienne fit ouvrir la porte toute grande, et se fit enclore avec les six bourgeois entre la porte et les barrières, et il vint à monseigneur Gautier qui l'attendait là, et lui dit : « Messire Gautier, comme capitaine de Calais, par le consentement du pauvre peuple de la ville, je vous délivre ces six bourgeois. Et je vous jure que ce sont aujourd'hui et étaient les plus honorables et notables de corps, de fortune et de naissance de la ville de Calais, et ils portent avec eux toutes les clefs de la ville et du château. Je vous prie, gentil sire, que vous veuillez prier le gentil roi d'Angleterre pour ces bonnes gens, afin qu'ils ne soient pas mis à mort. — Je ne sais, répondit le sire de Mauny, ce que messire le roi en voudra faire, mais je vous promets que je ferai mon devoir. » Alors la barrière fut ouverte, et les six bourgeois en l'état que je vous ai dit, s'en allèrent avec monseigneur Gautier de Mauny, qui les amena tout droit dans le palais du roi, et messire Jean de Vienne rentra dans la ville de Calais.

Le roi était à cette heure dans sa chambre, en grande compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Lorsqu'il entendit que ceux de Calais venaient en la manière qu'il avait voulue et ordonnée, il sortit et s'en vint sur la place devant son hôtel, et tous les seigneurs avec lui et grand foison encore qui survinrent, pour voir comment il en serait des gens de Calais. Et même la reine d'Angleterre qui était enceinte, suivit le roi son seigneur. Voilà venus messire Gautier de Mauny et les bourgeois après lui qui le suivaient, et il descendit sur la place, et s'en vint vers le roi, auquel il dit : « Monseigneur, voici les représentants de Calais, selon votre ordonnance. » Le roi se tenait tout coi, et les regardait durement; car il haïssait fort les habitants de Calais, à cause des grands maux et dommages que, du temps passé, ils lui avaient faits sur mer.

Ces six bourgeois se mirent aussitôt à genoux devant le roi, et dirent

en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roi, voyez-nous, tous six, qui sommes par naissance bourgeois de Calais et grands marchands. Nous vous apportons les clefs de la ville et du château de Calais, et nous vous les rendons à votre bon plaisir, et nous sommes mis en tel point que vous nous voyez à votre pure volonté, pour sauver le reste du peuple de Calais ; veuillez donc avoir pitié et merci de nous par votre très haute noblesse. » Certes il n'y eut dans la place seigneur, chevalier ni vaillant homme qui se pût abstenir de pleurer par grand pitié, ni qui pût parler pendant un moment. Le roi les regarda avec grande colère ; car il avait le cœur si dur et saisi de grand courroux qu'il ne pouvait parler ; et quand il parla, il commanda qu'on leur coupât tantôt la tête. Tous les barons et les chevaliers qui étaient là pleuraient et priaient le roi autant qu'ils pouvaient de vouloir bien avoir pitié et merci ; mais il n'y voulait rien entendre.

Alors parla messire Gautier de Mauny et il dit : « Ah ! gentil sire, veuillez réprimer votre colère. Vous avez le nom et la renommée d'une souveraine gentillesse et noblesse. Ne faites rien pour qu'elle en soit amoindrie, et qu'on puisse dire de vous quoi que ce soit de mauvais. Si vous n'avez pitié de ces gens, tous les autres diront que c'est grande cruauté de faire mourir ces honnêtes bourgeois qui, de leur propre volonté, se sont mis à votre merci pour sauver leur peuple. » Alors le roi grinça des dents et dit : « Messire Gautier, taisez-vous, il n'en sera pas autrement, mais qu'on fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes, qu'il me faut faire mourir ceux-ci. »

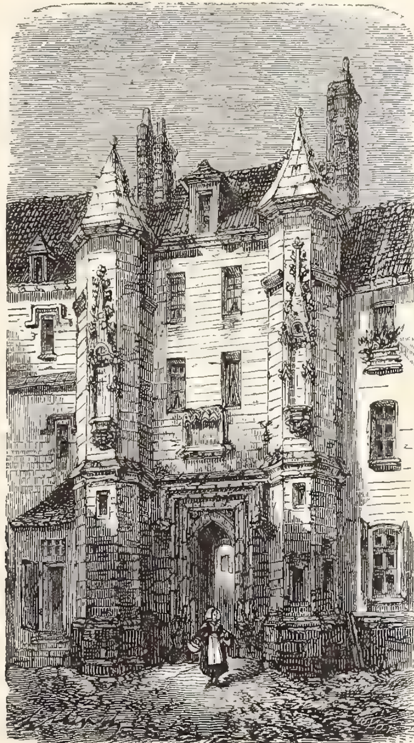
Alors la noble reine d'Angleterre, qui était enceinte et qui pleurait si tendrement de pitié qu'on ne la pouvait soutenir, fit une grande bonté ; car elle se jeta à genoux devant le roi son seigneur, et dit ainsi : « Ah ! gentil sire, depuis que je passai la mer par deçà en grand péril, comme vous le savez, je ne vous ai rien requis ni demandé aucun don. Or je vous prie humblement et je vous requiers en propre don que, pour le Fils de sainte Marie et pour l'amour de moi, vous vouliez avoir de ces six hommes merci. »

Le roi tarda un peu à parler, et regardait la bonne dame, sa femme, qui se tenait à genoux devant lui, pleurant tendrement. Cela lui attendrit le cœur ; car il eût eu de la peine à la courroucer au point où elle en était, et il dit : « Dame, j'aimerais mieux que vous fussiez autre part qu'ici. Vous me priez si fort que je n'ose vous les refuser, et bien que je le

fasse à regret, tenez, je vous les donne; faites-en votre bon plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très grand merci ! »

Alors la reine se leva et fit lever les six bourgeois, et leur fit ôter les cordes d'autour du cou, et les emmena avec elle dans sa chambre, et les fit vêtir et dîner tout à leur aise, et puis elle leur donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'armée, en sûreté.

Ainsi fut la forte ville de Calais assiégée par le roi Édouard d'Angleterre, l'an de grâce 1346, vers les environs de la Décollation de saint Jean-Baptiste, au mois d'août, et fut conquise l'an de grâce 1347, en ce même mois.



Maison d'Édouard III à Calais.

Quand le roi d'Angleterre eut fait sa volonté des six bourgeois de Calais et les eut donnés à la reine sa femme, il appela monseigneur Gautier de Mauny et ses deux maréchaux, le comte de Warwick et le baron de Stafford, et leur dit : « Seigneurs, prenez ces clefs de la ville et du château de Calais et en allez prendre saisie et possession. Vous prendrez tous les chevaliers qui sont là et vous les mettrez en prison, ou bien faites-les jurer et donner parole, car ils sont gentilshommes, et je les recevrai bien sur leur foi. Faites partir simplement tous les autres soldats qui sont venus là pour gagner leur argent, ainsi que tout le reste de la ville, hommes, femmes et enfants; car je veux repeupler la place de purs Anglais. »

Tout fut fait ainsi que le roi le commanda. Les deux maréchaux d'Angleterre et le sire de Mauny, avec cent hommes seulement, s'en allèrent opérer saisie de Calais, et firent tenir près ou entre les portes messire Jean de Vienne, messire Arnould d'Audrehen, messire Jean Surrill, messire Baudouin de Belleborne et les autres. Et les maréchaux d'Angleterre firent apporter par les soldats toutes les armures, qu'on jeta en un monceau à la halle de Calais. Après quoi ils firent partir toutes espèces de gens, grands et petits, et ne retinrent que trois hommes, un prêtre et

deux vieillards, bien instruits des lois et ordonnances de Calais, et ce fut pour indiquer les héritages. Quand ils eurent fait tout cela, et que le château fut préparé pour loger le roi et la reine, et que tous les autres hôtels furent vides et appareillés pour recevoir les gens du roi, on le signifia au roi Édouard. Alors il monta à cheval, et fit monter la reine et les barons et chevaliers, et ils chevauchèrent en grande gloire vers Calais et entrèrent dans la ville avec si grand foison de musiciens, de tambours et de musettes, que ce serait merveille à raconter. Et chevaucha ainsi le dit roi jusqu'au château, qu'il trouva bien paré et ordonné pour le recevoir, et le dîner tout prêt. Et le premier jour qu'il entra à Calais, le roi donna à dîner dans le château à tous les comtes, aux barons et aux chevaliers qui étaient là, et aussi à la reine, aux dames et aux damoiselles qui étaient au siège et qui avaient passé la mer avec elle, et ils furent là en grande fête, comme on le peut bien croire.

Ainsi fut ordonnée la besogne de Calais. Et le roi resta au château et dans la ville jusqu'à ce que la reine fût relevée, après la naissance d'une fille qui eut nom Marguerite, et pendant ce temps il donna à ses chevaliers de beaux hôtels dans la ville de Calais pour mieux repeupler la ville. Et c'était son intention, après son retour en Angleterre, d'envoyer trente-six riches bourgeois avec leurs femmes et leurs enfants pour demeurer de tout point dans la ville de Calais. Et en particulier, il devait y avoir douze bourgeois riches et notables de Londres, et il ferait tant que la dite ville serait remplie de purs Anglais; laquelle intention il accomplit. Alors la nouvelle ville de bois et la bastille qui avaient été faites devant Calais pour tenir le siège, furent démolies, et le château qui était sur le port fut abattu et les gros madriers ramenés à Calais. Le roi désigna des gens pour veiller aux portes, aux murs, aux tours et aux barrières de la ville; on fit aussi refaire tout ce qui était brisé et rompu, ce qui ne fut pas sitôt fait. Et avant le départ du roi messire Jean de Vienne et ses compagnons furent envoyés à Londres, où ils demeurèrent un an et demi, et puis ils furent mis à rançon.

Or il me semble que c'est grand pitié de penser tristement et considérer ce que devinrent ces grands bourgeois, et ces nobles bourgeoises, et leurs beaux enfants qui, de race et d'extraction, avaient demeuré à Calais et leurs ancêtres avant eux, desquels il y avait grand foison en la ville au jour qu'elle fut conquise. Ce fut grand pitié quand il leur fallut quitter leurs beaux hôtels et leurs biens; car ils n'emportèrent rien, et ils n'en

eurent ni réparation ni récompense du roi de France pour qui ils avaient tout perdu. Je parlerai d'eux brièvement; il firent du mieux qu'ils purent, mais la plus grande partie d'entre eux se retira dans la bonne ville de Saint-Omer.

CHAPITRE XVII

Comment il y eut trêve entre les rois de France et d'Angleterre, et comment, la trêve achevée, messire Geoffroy de Chargny pensa surprendre la ville de Calais, et le roi Édouard l'empêcha.



TANDIS que le roi d'Angleterre se tenait encore à Calais pour entendre plus parfaitement à ses affaires, le roi Philippe était en la cité d'Amiens. Et près de lui se trouvait le cardinal Guy de Boulogne, qui était en légation en France, et par son moyen fut conclue une trêve qui devait durer deux ans; on en excepta cependant la terre et le duché de Bretagne, car là se tenaient et se tinrent toujours les deux dames, l'une contre l'autre.

Alors le roi d'Angleterre, la reine et leurs enfants s'en retournèrent en Angleterre. Et, en partant, le dit roi laissa pour capitaine de Calais un Lombard qu'il aimait beaucoup et qu'il avait fort avancé, qui s'appelait Aymeri de Pavie, et il lui donna la garde de la ville et du château, ce dont il faillit arriver malheur, comme vous l'entendrez bientôt raconter.

Ce fut en ce temps qu'on amena en Angleterre messire Charles de Blois, qui s'appelait duc de Bretagne, et qui avait été pris devant la Roche-Derrien, ainsi que cela est dit ci-dessus, et il fut mis en prison courtoise dans le château de Londres avec le roi David d'Écosse et le comte de Murray. Mais il n'y fut pas longuement sans qu'à la prière de la reine d'Angleterre, qui était sa cousine germaine, il fût reçu sur sa foi. Il chevauchait donc à sa volonté autour de Londres; mais il ne pouvait découcher plus d'une nuit, s'il n'était en la compagnie du roi et de la reine d'Angleterre. Dans le même temps était prisonnier en Angleterre le comte d'Eu et de Guines; mais il était si joli et aimable chevalier, et si bien lui avenait à faire tout ce qu'il faisait, qu'il était partout bien venu du roi, de la reine, des dames et des damoiselles d'Angleterre.

Toute cette année que cette trêve fut conclue, comme vous avez ouï, les deux rois se tinrent en paix l'un contre l'autre. Cependant elle n'empêcha pas que messire Guillaume de Douglas, ce vaillant chevalier d'Écosse, et les Écossais qui se tenaient dans la forêt de Gedworth, ne guerroyassent contre les Anglais partout où ils les pouvaient trouver, quoique leur sire, le roi d'Écosse, fût pris. Et ils ne tinrent jamais les trêves que le roi d'Angleterre et le roi de France avaient ensemble.

D'autre part aussi, ceux qui étaient en Gascogne, au Poitou et en Saintonge, tant des Français que des Anglais, ne tinrent pas bien fermement les trêves et les répits qui étaient ordonnés entre les deux rois; mais ils gagnaient et conquéraient souvent des villes et châteaux, les uns sur les autres, par force ou par ruse, par assaut ou par surprise de nuit ou de jour. Et il leur arrivait souvent de belles aventures, parfois aux Anglais, d'autres fois aux Français. Et pendant ce temps les pauvres brigands gagnaient à dérober et à piller les villes et les châteaux, et y conquéraient de si grands biens que c'était merveille. Et quelques-uns devenaient si riches qu'ils se faisaient maîtres et capitaines des autres brigands, en sorte qu'il y en avait certains qui avaient bien quarante mille écus de finance. A vrai dire et raconter, c'était grande merveille de voir ce qu'ils faisaient. Ils épiaient, parfois et bien souvent, une bonne ville ou un bon château à une journée ou deux du lieu où ils étaient. Et puis ils s'assemblaient, vingt ou trente brigands, et s'en allaient par voies couvertes, tant de nuit que de jour, jusqu'à ce qu'ils entrassent en la ville ou château qu'ils avaient épié, au point du jour, et ils mettaient le feu à une maison. Ceux de la ville croyaient que ce fussent mille armures de fer qui voulaient brûler leur ville, et ils fuyaient à qui mieux mieux. Et ces brigands brisaient les portes, les coffres et les écrins, prenant tout ce qu'ils trouvaient, et puis ils s'en allaient leur chemin tout chargés de pillage. Ils firent ainsi à Donsenac[1] et en plusieurs autres villes, et ils gagnèrent ainsi plusieurs châteaux qu'ils revendirent.

De la même manière se comportaient-ils dans le duché de Bretagne, et il y en eut là un, entre autres, qu'on appelait Croquard, et qui avait commencé par être un pauvre garçon, longtemps page du seigneur d'Ercle, en Hollande. Quand ce Croquard commença à devenir grand, il eut son congé, et il s'en alla aux guerres de Bretagne et se mit au service d'un

1. Près de Tulle, en Limousin.

homme d'armes; or il s'y comporta si bien que, son maître ayant été tué dans une rencontre, ses compagnons l'élevèrent capitaine à sa place et y demeura. Depuis, en bien peu de temps, il gagna tant, acquit et profita par des rançons, par des prises de villes et de châteaux, qu'il devint riche de soixante mille écus, disait-on, sans compter ses chevaux, dont il avait bien en son étable vingt ou trente, bons coursiers et doubles roussins. Et avec cela il avait le renom d'être le plus habile homme d'armes qui fût dans le pays. Et il fut élu pour être à la bataille des Trente, et il fit tout le mieux de son côté, du parti des Anglais, et y acquit grande renommée. Le roi de France lui promit que, s'il voulait devenir Français, il le ferait chevalier et le marierait bien et richement, et lui donnerait deux mille livres de revenu; mais il n'en voulut rien faire. Et cependant il lui arriva malheur, comme je vais vous le raconter.

Ce Croquard montait un jour un jeune coursier, fort embridé, qu'il avait acheté trois cents écus, et il l'essayait à la course. Il l'échauffa tellement que le coursier l'emporta contre son gré, si bien qu'en sautant un fossé le coursier trébucha et son maître se rompit le cou. Je ne sais ce que devint son bien, ni qui eut son âme; mais je sais bien que Croquard finit ainsi.

En ce temps se tenait dans la ville de Saint-Omer le vaillant chevalier messire Geoffroy de Chargny. Le roi de France l'avait envoyé là pour garder la frontière, et il y était et usait de toutes choses touchant aux armes, comme s'il était le roi. Or messire Geoffroy était dans son cœur durement courroucé de la prise et de la conquête de Calais, et il semblait que son déplaisir en fût plus grand que celui de tout autre chevalier de Picardie. Il mettait toutes ses pensées et son imagination à regarder comment il le pourrait reprendre. Et il sentait dans Calais à cette heure un capitaine qui n'était pas un homme très considérable ni d'extraction anglaise.

Messire Geoffroy s'avisa donc de faire tâter le dit capitaine, Aymeri de Pavie, afin de savoir si pour argent il pourrait faire marché avec lui afin qu'il remît en sa garde la dite ville de Calais. Et il avait cette idée parce qu'Aymeri était Lombard, et que les Lombards sont avides de leur nature. Messire Geoffroy de Chargny ne pouvait sortir de cette idée; il y donna donc suite et envoya secrètement et couvertement traiter avec cet Aymeri, car les trêves duraient encore. On pouvait facilement aller de Saint-Omer à Calais et de Calais à Saint-Omer, car les gens allaient de

l'une à l'autre ville pour leur commerce. On traita, on parla et on mena les affaires si secrètement que cet Aymeri fut tenté du marché, et dit que pour vingt mille écus à toucher sur la livraison du château de Calais dont il était châtelain, il le rendrait; ce dont messire Geoffroy de Chargny se tint pour assuré.

Or il arriva que le roi d'Angleterre le sut, je ne sais par quel moyen, mais il manda à cet Aymeri de venir lui parler à Londres. Le Lombard, qui n'eût jamais pensé que le roi d'Angleterre fût instruit de cette affaire, tant il l'avait menée secrètement, entra dans une nef et arriva à Douvres, d'où il vint à Westminster vers le roi.

Quand le roi vit son Lombard, il le prit à part et lui dit : « Aymeri, viens ici. Tu sais que je t'ai donné en garde ce que j'aime le plus au monde après ma femme et mes enfants, le château et la ville de Calais, et tu l'as vendu aux Français et me veux trahir. Tu as bien mérité la mort. » Aymeri, tout ébahi des paroles du roi, car il se sentait coupable, se jeta à genoux devant le roi, en criant merci à mains jointes et dit : « Ah! gentil sire, pour Dieu, ayez merci. Ce que vous dites est bien vrai, mais le marché peut bien encore se rompre, car je n'ai pas reçu un denier. »

Le gentil roi d'Angleterre eut pitié du Lombard qu'il aimait fort, car il l'avait nourri dès son enfance, et dit : « Aymeri, si tu veux faire ce que je te dirai, je te pardonnerai mon mécontentement. » Aymeri, qui se réconforta de cette parole, dit : « Oui, monseigneur, je ferai ce que vous me commanderez, quoi que cela puisse me coûter. — Je veux, dit le roi, que tu poursuives ton marché; je serai si fort dans la ville de Calais ce jour-là, que les Français ne l'auront pas, comme ils le croient. Et pour t'aider à t'excuser, que Dieu me soit en aide si je n'en sais pire gré à messire Geoffroy de Chargny qu'à toi, car c'est en bonnes trêves qu'il a poursuivi cette besogne. »

Aymeri de Pavie se releva de devant le roi, où il était resté à genoux et en grande terreur, et il dit : « Vraiment, cher sire, c'est lui qui m'a recherché et non pas moi, car jamais je n'eusse osé y penser. — Va maintenant, dit le roi, et fais la besogne comme je te l'ai dit; tu me feras savoir le jour auquel tu devras livrer le château. »

En cet état et sur ces paroles, Aymeri de Pavie quitta le roi et s'en retourna à Calais. Et il ne laissa rien paraître à ses compagnons de ce qu'il était chargé de faire. Messire Geoffroy de Chargny, qui se tenait pour assuré d'avoir le château de Calais, se procura l'argent. Et je crois

qu'il n'en parla pas au roi de France; car le roi ne lui eût jamais conseillé de le faire, à cause des trêves qu'il aurait enfreintes. Mais le dit messire Geoffroy de Chargny s'en ouvrit bien secrètement à quelques chevaliers de Picardie, qui tous furent de son avis, car la prise de Calais les touchait rudement; il en parla à monseigneur de Fiennes, à monseigneur Eustache de Ribaumont, à monseigneur Jean de Landas, à monseigneur de Créqui, à monseigneur Pépin de Were, à monseigneur Henri du Bosq et à plusieurs autres. Et la chose était si bien appareillée qu'il devait avoir cinq cents lances; mais la plus grande partie de ces gens d'armes ne savaient où il les voulait amener, sauf quelques grands barons et bons chevaliers, auxquels il importait bien de le savoir. Et la chose approchait de si près que l'entreprise fut résolue pour la nuit du jour de l'an. Le dit Aymeri devait livrer le château cette nuit-là. Et il le fit savoir au roi d'Angleterre par son frère.

Quand le roi sut cette nouvelle et le jour qui était certainement arrêté, il manda monseigneur Gautier de Mauny, en qui il avait grande confiance, et plusieurs autres chevaliers et écuyers pour mieux s'assurer de son affaire. Quand messire Gautier fut venu, il lui conta pourquoi il l'avait mandé, et qu'il le voulait amener avec lui à Calais. Messire Gautier y consentit volontiers.

Ainsi partit de Londres le roi d'Angleterre, avec trois cents hommes d'armes et six cents archers, et s'en vint à Douvres, et il emmena son fils le jeune prince avec lui. Si montèrent le roi et ses gens au port de Douvres et s'en vinrent vers le soir à Calais, et s'embarquèrent si tranquillement que nul ne sut pourquoi ils étaient venus. Les gens du roi se logèrent au château dans les tours et les chambres, et le roi fit de même. Et il ordonna et dit à monseigneur Gautier de Mauny : « Messire Gautier, je veux que vous soyez chef de cette affaire, car moi et mon fils nous combattrons sous votre bannière. » Messire Gautier répondit et dit : « Monseigneur, Dieu y ait part, vous me faites grand honneur. »

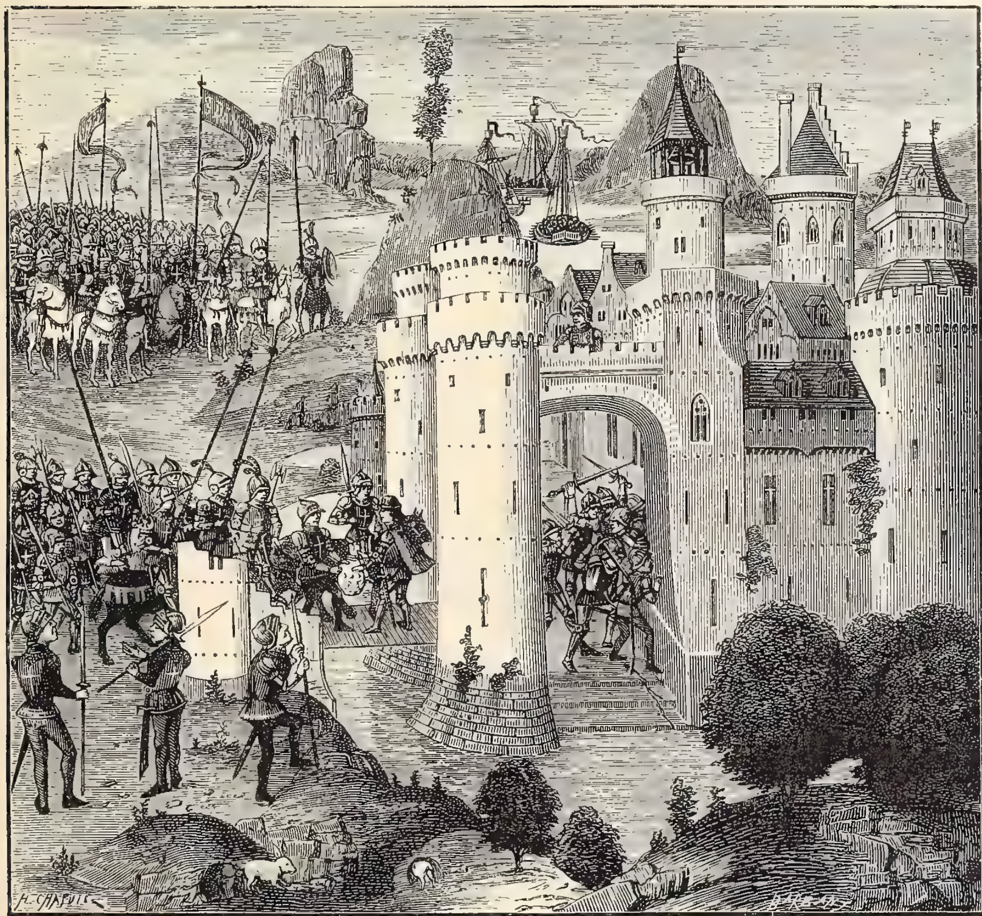
Or je vous dirai que messire Geoffroy de Chargny n'oubliait pas l'heure à laquelle il devait se trouver à Calais; mais il retint ses gens d'armes et ses arbalétriers dans la ville de Saint-Omer, et partit le soir, chevauchant avec sa troupe, si bien que vers minuit il fut assez près de Calais. Là ils s'attendirent l'un l'autre. Et messire Geoffroy de Chargny envoya deux de ses écuyers jusqu'au château de Calais, pour parler au châtelain et savoir s'il était temps et s'il fallait avancer. Les écuyers chevauchèrent bien

secrètement et vinrent jusqu'au château, où ils trouvèrent Aymeri qui les attendait, et qui leur parla, demandant où était messire Geoffroy. Ils répondirent qu'il n'était pas loin, mais qu'il les avait envoyés pour savoir si c'était l'heure. Messire Aymeri le Lombard dit: « Allez vers lui, et le faites avancer, je lui tiendrai ma promesse; mais qu'il me tienne la sienne. » Les écuyers retournèrent et dirent tout ce qu'ils avaient vu et trouvé.

Alors donc messire Geoffroy se mit en marche et fit passer tous les gens d'armes et les arbalétriers, dont il avait grand foison; ils traversèrent la rivière sur le pont de Nieulay, et approchèrent de Calais. Messire Geoffroy envoya devant lui douze de ses chevaliers et cent armures de fer pour prendre saisie du château de Calais; car il lui semblait bien que s'il avait le château, il serait maître de la ville, car il était assez fort de gens, et dans une journée il en pouvait avoir davantage s'il en avait besoin. Et il fit délivrer à monseigneur Oudart de Renty, qui était de cette chevauchée, les vingt mille écus pour payer à Aymeri. Cependant le dit messire Geoffroy demeura tout coi avec ses gens, sa bannière devant lui, en plein champ, en dehors de la ville et du château. Son intention était d'entrer dans Calais par la porte de la ville, car autrement il n'y voulait point entrer.

Aymeri de Pavie, qui était bien sûr de son fait, ayant abaissé le pont du château à la porte de la campagne, mit ainsi dedans tout tranquillement tous ceux qui voulurent entrer. Quand ils furent montés au château, ils crurent qu'il leur appartenait. Alors Aymeri demanda à monseigneur Oudart de Renty où étaient les florins. On les lui délivra tout prêts dans un sac en disant : « Ils sont tous bien comptés; comptez-les si vous voulez. » Aymeri répondit : « Je n'en ai pas le loisir, car il est bientôt jour. » Et il prit le sac de florins et dit, le jetant dans une chambre : « Je crois bien qu'ils y sont; » et puis il referma la porte de la chambre. Et il dit à monseigneur Oudart de Renty : « Attendez-moi, vous et vos compagnons; je vais vous ouvrir cette tour, par quoi vous serez plus assurés et seigneurs de céans. » Là-dessus il sortit et tira les verrous, et tantôt la porte de la tour fut ouverte. En cette tour étaient le roi d'Angleterre, son fils et messire Gautier de Mauny et bien deux cents combattants qui s'élancèrent dehors, les épées et les haches à la main, en criant : « Mauny! Mauny! à la rescousse! » et en disant: « Les Français croient-ils avoir reconquis à si peu de frais le château et la ville de Calais? »

Quand les Français virent venir sur eux les Anglais si soudainement, ils furent tout ébahis, et ils virent bien que la défense ne leur servirait à rien; ils se rendirent donc prisonniers sans grande résistance. De ces premiers, il n'y en eut guère de blessés, et on les fit entrer dans la tour d'où les Anglais étaient sortis, et là ils furent enfermés. De ceux-là les

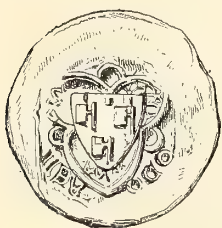


La sortie de Calais.

Anglais étaient bien assurés. Quand ce fut fait, ils se mirent en ordre de combat, sortirent du château et se rassemblèrent sur la place devant le château; et là ils montèrent sur leurs chevaux, car ils savaient bien que les Français avaient les leurs, et, mettant leurs archers en avant, ils se rendirent en cette ordonnance devant la porte de Boulogne. Là était messire Geoffroy de Chargny, sa bannière devant lui, de gueules à trois écussons d'argent, et il avait grand désir d'entrer le premier dans la ville. Il s'étonnait fort de ce qu'on tardait tant à ouvrir la porte, car il

aurait bien voulu avoir plus tôt fait, et il disait aux chevaliers qui étaient auprès de lui : « Que ce Lombard est lambin ! il nous fait mourir de froid ici ! — Au nom de Dieu, sire, répondit messire Pépin de Were, les Lombards sont de malignes gens ; il regarde vos florins pour voir s'il y en a de faux, et aussi s'ils y sont bien tous. »

Ainsi riaient et plaisantaient les chevaliers les uns avec les autres, mais ils ouïrent bientôt d'autres nouvelles ; car voici le roi sous la bannière du seigneur de Mauny, et son fils avec lui, et aussi d'autres bannières, du comte de Stafford, du comte d'Oxford, de monseigneur Jean de Montague, frère du comte de Salisbury, du seigneur de Beauchamp, du seigneur de Berkley et du seigneur de la Ware. Tous ceux-là étaient barons à bannières, et il n'y en eut pas d'autres à cette journée. Tantôt fut la grande porte ouverte, et tous sortirent comme je l'ai dit.



Sceau d'Oudart de Renty[1].

Quand les Français les virent venir et qu'ils entendirent crier : « Mauny, Mauny, à la rescousse ! » ils comprirent bien qu'ils étaient trahis. Alors messire Geoffroy de Chargny dit à monseigneur Eustache de Ribaumont et à messire Jean de Landas, qui n'étaient pas loin de lui, une fière parole : « Seigneurs, il ne nous servirait à rien de fuir : si nous fuyons, nous serons plus sûrement perdus. Mieux vaut que nous nous défendions de bonne volonté contre ceux qui viennent, que d'être pris et déconfits en fuyant comme des lâches et des peureux. Peut-être la journée sera-t-elle à nous. — Par saint Georges, répondirent les chevaliers, sire, vous dites vrai, et mal en soit à celui qui fuira ! »

Alors tous les compagnons se rassemblèrent et mirent pied à terre, chassant au loin leurs chevaux, car ils se sentaient trop pressés. Quand le roi d'Angleterre les vit faire, il fit arrêter sur-le-champ la bannière sous laquelle il était, et dit : « Je me veux poster ici et combattre ; qu'on fasse chevaucher en avant la plus grande partie de nos gens vers le pont et la rivière de Nieulay, car j'ai entendu que là ils sont en grand foison à pied et à cheval. »

Il fut fait comme le roi l'avait ordonné ; six bannières et trois cents archers se détachèrent de sa troupe, et s'en vinrent vers le pont de Nieu-

1. Archives nationales, nº 3381. Grandeur du sceau original.

lay, que gardaient messire Moreau de Fiennes et le sire de Creseques. Les arbalétriers de Saint-Omer et d'Aire étaient entre Calais et le pont, lesquels subirent cette première rencontre. Et tant d'occis sur la place que de noyés, il y en eut plus de cent vingt, car ils furent bientôt déconfits et chassés jusqu'à la rivière. Il était encore bien matin, mais le jour approchait. Les chevaliers de Picardie, le sire de Fiennes et les autres tinrent longtemps ce point. Et là furent faits de grands exploits d'armes de l'une et de l'autre part. Mais ledit sire Moreau de Fiennes, le sire de Creseques et les autres chevaliers qui étaient là, virent qu'à la fin ils ne le pourraient tenir, car les Anglais croissaient toujours, sortant de Calais, tandis que leurs gens s'amoindrissaient. Ceux qui avaient leurs chevaux montèrent donc dessus, et montrèrent les talons, et les Anglais après à leur poursuite.

Il y eut là, à cette journée, de grands assauts et rudes, et bien des hommes renversés; cependant ceux qui étaient bien montés l'emportèrent. Le sire de Fiennes, le sire de Creseques, le sire de Saimpy, le sire de Longvilliers, le sire de Mannier et plusieurs autres se sauvèrent. Et il y en eut beaucoup de pris par leur courage qui se fussent bien sauvés s'ils avaient voulu. Mais quand il fit grand jour, et qu'ils purent se reconnaître les uns les autres, les chevaliers et les écuyers se réunirent et combattirent vaillamment les Anglais, tant qu'il y eut des Français qui à la poursuite firent de bons prisonniers dont ils eurent honneur et profit.

Cependant le roi d'Angleterre, qui était là sans la connaissance de ses ennemis, vint, tout à pied et de bonne ordonnance avec ses gens, contre les Français, qui se tenaient bien serrés, leurs lances taillées de cinq pieds devant eux. A la première attaque, il y eut forte rencontre et rude assaut. Le roi s'adressa à messire Eustache de Ribaumont, qui était bon chevalier, très hardi et de grand courage, et qui reçut vaillamment le roi, sans qu'il le connût, et sans savoir à qui il avait affaire. Là le roi combattit longuement messire Eustache, et messire Eustache le combattit, tant que cela faisait plaisir à voir. Mais, tout en combattant, leur bataille fut rompue, car deux grandes troupes des uns et des autres vinrent par là qui les séparèrent.

Il y eut en ce lieu grande mêlée, et il y fut durement et bien combattu. Les Anglais et les Français, chacun en son rang, y furent très bons chevaliers, et ne s'épargna pas le roi d'Angleterre; mais il était toujours

au plus épais, et il eut, ce jour-là du moins, le plus à faire avec messire Eustache de Ribaumont. Et deux fois, si je suis bien informé, le roi fut forcé de plier le genou par le dit monseigneur Eustache; mais messire Gautier de Mauny et messire Renauld de Cobham, qui étaient auprès de lui, l'aidèrent à se relever. Là furent bons chevaliers messire Geoffroy de Chargny, messire Jean de Landas, messire Hector et messire Gauvain de Bailleul, le sire de Créqui et les autres. Et fut, du côté des Anglais, le jeune prince de Galles très bon chevalier. Mais celui qui les surpassait tous, pour bien combattre et vaillamment, fut messire Eustache de Ribaumont.

Pourquoi vous ferais-je un long récit? La journée demeura aux Anglais. Là furent pris ou tués tous ceux qui étaient avec monseigneur Geoffroy, en dehors de Calais. Là furent tués, ce qui fut dommage, messire Henri du Bosq et messire Pépin de Were, deux vaillants chevaliers, et prisonniers messire Geoffroy de Chargny et tous les autres. Et le dernier qui fut pris, et qui ce jour-là fit force d'armes, ce fut messire Eustache de Ribaumont, qui fut conquis de la main du roi d'Angleterre. Le dit messire Eustache lui rendit son épée, non qu'il sût qui il était, car il le croyait un des compagnons de messire Gautier de Mauny; mais il se rendit à lui parce que ce jour-là il l'avait constamment combattu. Messire Eustache voyait bien qu'il fallait se rendre ou mourir. Il bailla donc au roi son épée et dit : « Chevalier, je me rends votre prisonnier. » Et le roi le prit qui en eut grande joie. Ainsi fut cette affaire terminée, qui eut lieu sous Calais, en l'an de grâce de Notre Seigneur 1348, le dernier jour de décembre.

Quand la besogne fut toute achevée, le roi d'Angleterre se retira sur Calais, et tout droit au château, où il fit amener tous les chevaliers prisonniers. Alors les Français apprirent que le roi d'Angleterre avait été là en personne, et sous la bannière de monseigneur Gautier de Mauny. Les prisonniers en furent tout joyeux, car ils espéraient que mieux leur en vaudrait. Le roi leur fit dire de sa part que, cette nuit du nouvel an, il leur voulait donner à souper dans son château de Calais, ce qui leur vint en grande satisfaction. Quand arriva l'heure du souper, les tables furent couvertes, et le roi et les chevaliers furent tous appareillés, fraîchement et richement revêtus de robes neuves, comme il convenait, et tous les Français aussi, qui faisaient grande chère, bien qu'ils fussent prisonniers, car ainsi le roi le voulait.

Quand le souper fut prêt, le roi se leva et fit lever tous les chevaliers français, et s'assit à table, les faisant asseoir auprès de lui très amicalement. Au premier mets, le prince de Galles et les chevaliers d'Angleterre les servirent, puis ils allèrent s'asseoir à une autre table. Tous furent servis bien en paix et à grand loisir.

Quand on eut soupé, on enleva les tables. Et le roi demeura dans la salle au milieu de ces chevaliers anglais et français. Il était nu-tête, et il portait sur la tête un chapelet de perles fines. Il commença à aller de l'un à l'autre, et à entrer en conversation; s'en venant sur son chemin, il s'arrêta devant messire Geoffroy de Chargny. Et là, en lui parlant, il changea un peu de visage, car il le regarda de côté en disant : « Messire Geoffroy, messire Geoffroy, je n'ai pas de raison de vous aimer, car vous vouliez cette nuit m'enlever ce que j'ai acheté si cher et qui m'a coûté tant de deniers. Je suis joyeux de vous avoir mis à l'épreuve. Vous en vouliez avoir meilleur marché que moi, si vous croyiez l'avoir pour vingt mille écus; mais Dieu m'a aidé et vous avez manqué votre entreprise. Encore m'aidera-t-il, s'il lui plaît, dans une plus grande entreprise. »

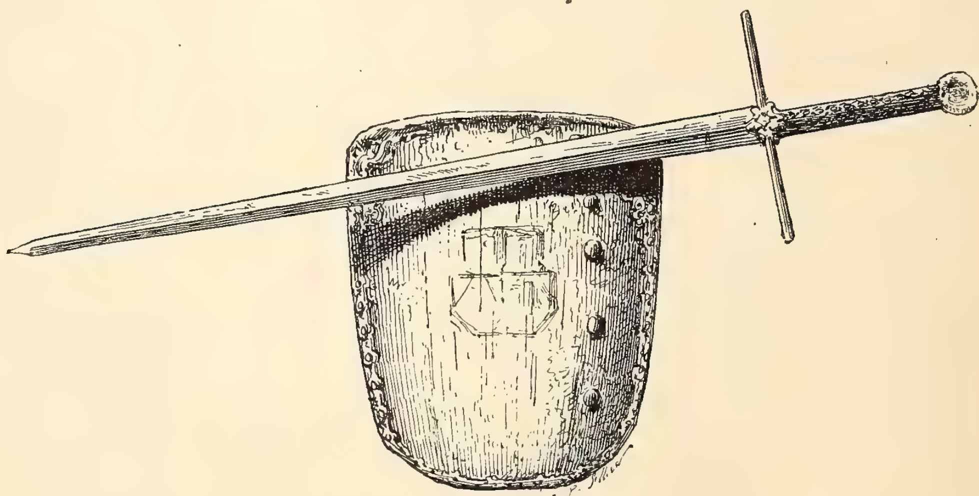
Après ces mots le roi passa outre et laissa monseigneur Geoffroy, qui n'avait rien répondu, et s'en vint vers monseigneur Eustache de Ribaumont, auquel il dit tout joyeusement : « Messire Eustache, vous êtes le chevalier du monde que jamais j'aie vu le plus vaillamment assaillir ses ennemis et défendre son corps. Je ne me suis jamais trouvé en bataille, là où j'ai été, où j'aie eu si fort à faire, corps à corps, que ce que vous avez fait aujourd'hui : je vous en donne le prix, et avisés sont tous les chevaliers de ma cour, par juste sentence. »

Alors le roi prit le chapelet qu'il portait sur la tête, qui était beau et riche, et il le mit et plaça sur la tête de monseigneur Eustache, lui disant ainsi : « Messire Eustache, je vous donne ce chapelet comme au mieux combattant de la journée, de tous ceux du dedans et du dehors, et je vous prie de le porter cette année pour l'amour de moi. Je sais bien que vous êtes gai et amoureux, et que volontiers vous vous tenez parmi les dames et les demoiselles. Dites donc partout où vous irez que c'est moi qui vous l'ai donné. Et comme, après tout, vous êtes mon prisonnier, je vous quitte votre prison, et vous pouvez partir au matin, s'il vous plaît. »

Quand messire Eustache entendit le gentil roi d'Angleterre parler ainsi, vous pouvez bien croire qu'il fut fort réjoui ; une raison en fut que le roi lui faisait grand honneur, en lui donnant le prix de la journée et en

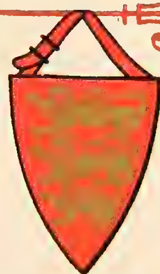
lui mettant et lui plaçant sur la tête son propre chapelet d'argent et de perles, très beau et riche, en présence de bons chevaliers qui étaient là. Une autre raison fut que le gentil roi lui quittait sa prison. Ainsi répondit donc messire Eustache en s'inclinant bien bas devant le roi : « Gentil sire, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Et que Dieu vous rende la courtoisie que vous me faites! Je suis un pauvre homme qui désire son avancement, et vous me donnez bien matière et exemple à travailler volontiers. Cher sire, je ferai joyeusement et soigneusement ce dont vous me chargez. Et après le service de mon très cher et redouté seigneur le roi, je ne sache nul roi que je servisse si volontiers et de si bon cœur que vous. — Grand merci, Eustache, répondit le roi d'Angleterre, je crois vraiment tout cela. » Bientôt après on apporta le vin et les épices. Et puis le roi se retira dans sa chambre et donna congé à toutes sortes de gens.

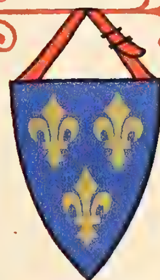
Le lendemain au matin, le roi fit délivrer audit messire Eustache de Ribaumont deux roussins et vingt écus pour retourner à son hôtel ; il prit donc congé des chevaliers de France qui étaient là et qui demeuraient prisonniers, et s'en allaient en Angleterre avec le roi ; mais lui retourna en France. Si disait-il partout où il venait ce dont il était chargé, et il porta le chapelet toute l'année, ainsi que le roi le lui avait ordonné.



Livre premier

Deuxième Partie.





CHAPITRE PREMIER

Comment le roi Édouard battit les Espagnols sur mer près de l'Écluse.

Vous avez ouï dire et conter ci-dessus comment le jeune comte Louis de Flandre se fiança dans l'abbaye de Bergues avec madame Isabelle d'Angleterre, fille du roi Édouard, et comment malicieusement et par grand conseil, dès qu'il fut retourné en France, le roi lui dit qu'il avait bien fait et très sagement, car ce mariage ne lui valait rien, au cas que par contrainte on lui voulût faire faire, et lui dit qu'il le marierait bien ailleurs, à son plus grand honneur et profit. Ainsi demeura la chose en cet état un an environ.

Le duc Jean de Brabant n'était pas fâché de cette aventure; car il pensait pour sa fille aînée, sauf une qui avait épousé le comte de Hainault, à ce jeune comte de Flandre. Aussi envoya-t-il bientôt de grands messages en France au roi Philippe, le priant qu'il voulût bien laisser ce mariage au comte de Flandre pour sa moyenne, et qu'il lui serait bon ami et bon voisin pour toujours, et que ni lui ni ses enfants ne s'armeraient jamais pour le roi d'Angleterre

Le roi de France, qui sentait le duc de Brabant un grand seigneur qui bien pouvait lui nuire et l'aider s'il voulait, pencha vers ce mariage plus que vers tout autre. Et il manda au duc de Brabant que, s'il pouvait obtenir que le pays de Flandre fût du même avis, il verrait volontiers le mariage et le conseillerait entièrement au comte de Flandre, son cousin. Le duc de Brabant répondit que oui, et qu'il s'en faisait fort.

Si envoya tantôt le duc de Brabant en Flandre grands messages vers les bonnes villes, pour traiter et parlementer de ce mariage. Le duc de Brabant priait l'épée à la main; car il leur faisait dire que s'ils le mariaient ailleurs qu'à sa fille, il leur ferait la guerre, et que si l'affaire se faisait, il leur serait étroitement uni, les aidant et soutenant contre les autres seigneurs. Les conseillers des bonnes villes de Flandre entendirent les promesses et les paroles de leur voisin le duc de Brabant. Ils voyaient bien que leur sire n'était pas à leur volonté, mais sous la conduite du roi de France et de madame sa mère, et aussi que le sire avait le cœur entièrement français. Si regardèrent qu'il valait mieux qu'ils le mariassent là que nulle autre part; car par ce mariage ils demeuraient en paix et retrouveraient leur seigneur qu'ils désiraient fort de ravoir, en sorte que finalement ils y consentirent.



Sceau du duc de Brabant[1].

Depuis ne se passa pas longtemps sans que le comte revînt en Flandre. Si lui rendit-on ses fiefs, hommages, franchises, seigneuries et juridictions tout entières, autant et plus que le comte son père n en avait eu au temps de sa plus grande prospérité, joie et possession. Et il épousa la fille du duc de Brabant, ce dont fut bien courroucé le roi Édouard d'Angleterre.

En ce temps-là il y avait grande rancune entre le roi d'Angleterre et les Espagnols pour certaines mauvaises actions et pillages que les Espagnols avaient faits sur mer aux Anglais. Il advint donc en cette année que les Espagnols qui étaient venus en Flandre pour leurs marchandises, furent

1. Archives nationales, n° 10 303. Grandeur du sceau original, $0^{m},098$.

informés qu'ils ne pourraient retourner dans leur pays sans rencontrer les Anglais. Les Espagnols n'en tinrent pas trop grand compte. Ils se pourvurent bien à l'Écluse, eux et leurs vaisseaux, et s'attendirent les uns les autres, faisant leurs emplettes et marchandises comme il convenait.

Le roi d'Angleterre, qui les avait en grande haine, apprit qu'ils se pourvoyaient grandement et dit tout haut : « Nous avons depuis longtemps menacé ces Espagnols, et ils nous ont fait bien des ennuis, et encore n'en viennent-ils à nul amendement, mais ils se fortifient contre nous ; il faut les accueillir au passage. » Ses gens s'accordèrent volontiers à ce dessein, car ils désiraient combattre les Espagnols. Et vint le roi tenir son hôtel en une abbaye qui donne sur la mer, dans le comté d'Essex, et madame sa femme y vint aussi.

Quand le roi sut à quel endroit ces Espagnols devaient passer, il se mit en mer avec beaucoup de belle gent d'armes, chevaliers et écuyers, et plus grand foison de hauts seigneurs qu'il n'eut jamais en aucun voyage qu'il fit. Et avait avec lui ses deux fils, le prince de Galles et Jean, comte de Richmond ; mais celui-ci était encore si jeune qu'il ne s'armait point ; seulement le prince l'avait avec lui en sa nef, car il l'aimait fort. Et le roi et ses gens se tinrent sur mer à l'ancre trois jours entre Douvres et Calais.

Quand les Espagnols eurent chargé leurs vaisseaux de draps, de toiles et de tout ce qui leur semblait bon et profitable à rapporter en leur pays, ils s'en vinrent en la ville de l'Ecluse et entrèrent en leurs vaisseaux. Et, voyant qu'ils avaient le vent pour eux, ils levèrent l'ancre. Ils étaient quarante grosses nefs toutes ensemble, si fortes et si belles que c'était plaisir de les voir et regarder. Et ces nefs avaient parmi les mâts des châteaux crénelés pourvus de pierres et de cailloux pour lancer à l'ennemi, et des brigands qui les gardaient. Et il y avait encore sur ces mâts des pavillons armoriés et blasonnés de leurs insignes qui volaient au vent, s'agitaient et frétillaient, si bien que c'était grande beauté à voir et à imaginer. Et il me semble que si les Anglais avaient grand désir de les rencontrer, ils en avaient aussi peur, ainsi qu'il y parut, comme je vous le dirai ci-après. Ces Espagnols étaient bien dix mille, tant des uns que des autres, y compris les soldats qu'ils avaient pris et retenus à gages en Flandre. Ils se sentaient et ils se tenaient assez forts pour combattre sur mer le roi d'Angleterre et sa puissance. Et, à cette intention, venaient-ils vers Calais tout naviguant et cinglant en plein vent, car ils l'avaient pour eux.

Le roi d'Angleterre, qui était sur mer avec sa flotte, avait déjà ordonné toutes ses besognes, et comment il voulait qu'on fît et combattît; et il avait fait monseigneur Robert de Namur, qui tantôt était revenu d'outre-mer, maître d'une nef qu'on appelait la *Salle du roi,* dans laquelle étaient tous les gens de son hôtel. Si se tenait le roi d'Angleterre en tête de sa nef, vêtu d'une veste de velours noir, et il portait sur sa tête un chapeau noir de castor qui bien lui seyait. Et il était alors, selon ce que m'ont dit ceux qui étaient avec lui ce jour-là, aussi joyeux que jamais on le vit. Et il faisait jouer devant lui par ses menestrels une danse d'Allemagne, que messire Jean Chandos, qui se trouvait là, avait nouvellement rapportée, et, par amusement, il faisait chanter le dit chevalier avec les ménestrels et y prenait grand plaisir. Et de temps en temps il regardait en haut; car il avait mis une sentinelle au château de sa nef pour annoncer quand les Espagnols viendraient.

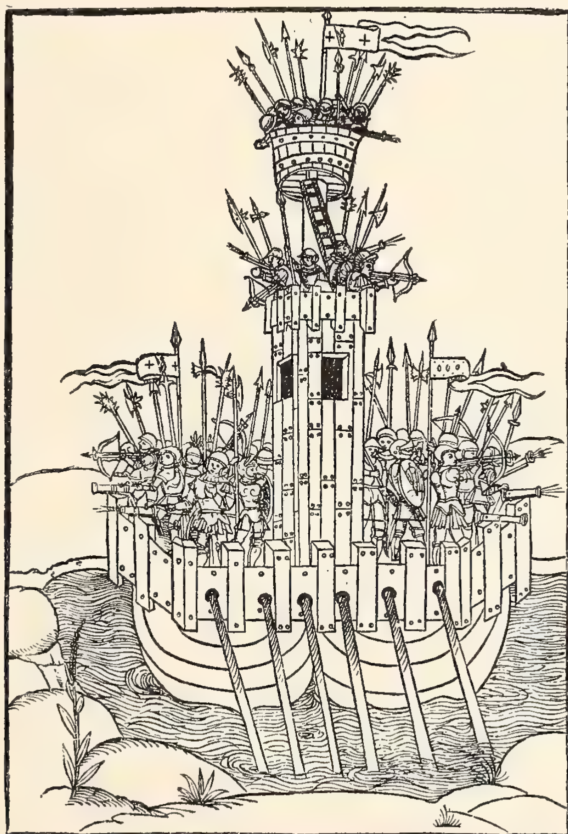

Sceau de Robert de Namur[1].

Pendant que le roi était dans ce passe-temps, et que tous les chevaliers étaient bien contents de le voir si joyeux, la sentinelle, qui aperçut poindre la flotte des Espagnols, dit : « Oh! j'en vois venir une qui me semble une nef d'Espagne. » Pour lors les ménestrels se turent, et on lui redemanda s'il en voyait davantage. Aussitôt après il répondit et dit : « Oui, j'en vois deux, et puis trois, et puis quatre. » Et puis il dit, quand il vit la grande flotte : « Dieu me soit en aide! j'en vois tant que je ne les puis compter! » Alors le roi et ses compagnons reconnurent bien que c'étaient les Espagnols. Si fit le roi sonner ses trompettes, et ils réunirent et rassemblèrent leurs vaisseaux, pour être en meilleure ordonnance et se tenir plus sagement; car ils savaient bien qu'ils auraient bataille, puisque les Espagnols venaient en si grande flotte. Il était déjà tard, l'heure de vêpres ou environ. Alors le roi fit apporter le vin et en but, et tous les chevaliers, et puis il mit son casque sur sa tête, et autant en firent tous les autres. Bientôt approchèrent les Espagnols, qui s'en fussent bien allés sans combattre, s'ils avaient voulu, selon ce qu'ils étaient si bien frétés, en si grands vaisseaux, et avaient le vent pour eux; mais, par grand orgueil et présomption, ils ne voulurent pas

1. Archives nationales, n° 10448; grandeur naturelle.

passer devant eux sans leur parler, et ils s'en vinrent tout droit et en grand ordre pour commencer la bataille.

Quand le roi d'Angleterre, qui était dans sa nef, vit leur marche, il s'avança contre la nef espagnole qui venait en avant, et dit à celui qui gouvernait le vaisseau : « Dirigez-vous vers cette nef qui vient, car c'est contre elle que je veux jouter. » Le marinier n'eût pas osé faire le con-



Grand navire de guerre avec château crénelé, garni de pavillons et de gens d'armes.
Fac-simile d'une gravure du seizième siècle.

traire, puisque le roi le voulait. Il se dirigea donc contre cette nef espagnole qui s'en venait au vent, de grande vitesse. La nef du roi était forte et bien faite : autrement elle eût été rompue ; car elle et le vaisseau espagnol, qui était grand et puissant, se rencontrèrent de telle sorte qu'il sembla une tempête à ceux qui y étaient. Et, du choc qu'ils reçurent, le château de la nef du roi d'Angleterre heurta le château de la nef espagnole de manière que la force du coup le détacha du mât sur lequel il était placé et le jeta dans la mer ; ainsi furent noyés et perdus ceux qui étaient dedans.

Par cette rencontre, la nef du roi fut si ébranlée qu'elle fut ouverte, et faisait eau, si bien que les chevaliers du roi s'en aperçurent; mais ils ne le dirent point au roi, et ils s'occupèrent de vider et épuiser l'eau. Alors le roi, qui regardait la nef contre laquelle il avait jouté, et qui se tenait devant lui, dit : « Accrochez ma nef à celle-là, car je la veux avoir. » A quoi les chevaliers répondirent : « Sire, laissez aller celle-là, vous aurez mieux. » Cette nef passa outre, et un autre gros navire vint, auquel les chevaliers du roi accrochèrent leur nef avec des crocs de fer et des chaînes.

Alors commença une bataille dure, forte et fière, et les archers à tirer, et les Espagnols à se défendre et combattre de grand courage, et non seulement en un lieu, mais en dix ou douze. Et quand ils se voyaient à partie égale ou plus forts que leurs ennemis, là ils s'accrochaient et faisaient merveilles d'armes, et les Anglais n'en avaient pas l'avantage; car les Espagnols étaient dans de grands vaisseaux plus hauts et plus forts que les vaisseaux anglais, en sorte qu'ils avaient grand avantage pour tirer, lancer et jeter de lourds barreaux de fer dont ils faisaient grand mal aux Anglais.

Les chevaliers du roi d'Angleterre qui étaient dans sa nef, laquelle était en péril de couler tant elle faisait eau, se hâtaient fort de conquérir la nef à laquelle ils étaient accrochés. Et se firent là plusieurs beaux faits d'armes. Finalement, le roi et ceux de son vaisseau se comportèrent si bien que la nef fut conquise, et tous ceux qui étaient dedans mis à bord.

Alors on dit au roi le péril où il était et comment sa nef faisait eau, et qu'il montât sur celle qu'il venait de conquérir. Le roi crut ce conseil, et entra dans la nef espagnole, et autant en firent les chevaliers et tous ceux qui dedans étaient. Et ils laissèrent aller l'autre nef toute vide, et se portèrent contre leurs ennemis qui combattaient bien vaillamment, et ils avaient des arbalétriers qui tiraient des carreaux dans de fortes arbalètes qui faisaient beaucoup de mal aux Anglais.

Aussi faillit périr le prince de Galles, dans sa nef, qui conquit un vaisseau espagnol et y monta avec tous ses gens au moment que sa nef s'effondrait. Si comprirent plus parfaitement le grand péril dans lequel ils avaient été; et d'autre part combattaient les barons et les chevaliers d'Angleterre, selon qu'ils avaient été établis et ordonnés. Et bien besoin il était qu'ils fussent forts et remuants, car ils trouvaient bien à qui parler. Et sur le soir, bien tard, la nef de la *Salle du roi* d'Angleterre, dont messire Robert de Namur était chef, fut accrochée par une grosse nef espagnole, et le combat fut rude et fort. Et comme les Espagnols voulaient

même maîtriser cette nef tout à leur aise et prendre une qui était des leurs, ils firent de grands efforts pour l'entraîner avec eux. Ils mirent donc leurs voiles en avant, et prirent le cours du vent et l'avantage, et ils s'en allaient, malgré les vaisseaux de monseigneur Robert et ceux qui étaient avec lui; car la nef espagnole était plus grande que la leur, et elle avait bon avantage pour les maîtriser. Ainsi s'en allant, ils passèrent devant la nef du roi, et ils dirent : « La Salle du roi à la rescousse! » Mais ils ne furent pas entendus, car il était déjà tard, ou s'ils le furent, point ne furent-ils secourus.

Je crois que les Espagnols les eussent emmenés à leur aise, sans un valet de monseigneur Robert qui s'appelait Hanekin et qui fit là un grand exploit d'armes ; car, l'épée toute nue au poing, il s'élança et sauta dans la nef espagnole, et vint jusqu'au mât et coupa le câble qui porte les voiles, en sorte que les voiles tombèrent sans force; car, en outre, et par grande agilité de corps, il coupa quatre cordes souveraines qui soutenaient le mât et les voiles, si bien que les voiles tombèrent sur le vaisseau. Et là s'arrêta le vaisseau tout coi, sans pouvoir aller plus avant. Alors s'avancèrent monseigneur Robert de Namur et ses gens, quand ils se virent cet avantage, et ils montèrent sur la nef espagnole, avec grand courage, leurs épées nues dans les mains, et ils attaquèrent et envahirent tous ceux qui se trouvaient dedans, tellement qu'ils furent tous tués et jetés par-dessus le bord, et la nef conquise.

Je ne puis pas vous parler de tous, ni dire : « Celui-ci fit bien et celui-là mieux; » mais il y eut là, tant qu'elle dura, forte et rude bataille. Et les Espagnols donnaient fort à faire au roi d'Angleterre et à ses gens. Toutefois, cependant, la journée demeura aux Anglais, et les Espagnols y perdirent quatorze nefs. Le demeurant passa outre et se sauva. Quand ils furent tous passés, et que le roi et ses gens ne surent plus qui combattre, ils sonnèrent leurs trompettes de retraite, et reprirent le chemin de l'Angleterre, où ils prirent terre à Ryde et Winchelsea, un peu après le jour tombé.

A cette heure sortirent de leurs nefs le roi et ses enfants, le prince et le comte de Richmond, et le comte de Derby qui tantôt avait été fait, par le roi Édouard, duc de Lancastre; et ils prirent des chevaux dans la ville et chevauchèrent vers le manoir de la reine, qui n'était pas à deux lieues anglaises de là. Si fut la reine grandement réjouie, quand elle vit son seigneur et ses enfants; car elle avait eu ce jour-là terrible angoisse au

cœur, par crainte des Espagnols. Car à cet endroit des côtes d'Angleterre et de la montagne on les avait bien vus combattre, le temps étant beau et clair. Si avait-on dit à la reine, qui l'avait voulu savoir, que les Espagnols avaient plus de quarante grandes nefs. Ainsi les seigneurs et dames passèrent donc cette nuit en grande fête, parlant d'armes et d'amour. Et le lendemain revinrent vers le roi la plus grande partie des barons et des chevaliers qui avaient été à la bataille. Si le roi les remercia grandement de ce qu'ils avaient bien fait et de leur service, et puis ils prirent congé et s'en retournèrent chacun chez eux.

CHAPITRE II

Comment le roi Philippe de France mourut, et comment le roi Jean, son fils, fut courroucé contre son cousin le roi de Navarre.



CEPENDANT messire Geoffroy de Chargny et les autres chevaliers qui étaient avec lui prisonniers en Angleterre depuis leur entreprise sur Calais, se rachetèrent au plus tôt qu'ils purent, et, ayant payé leurs rançons, ils étaient rentrés en France. Or messire Geoffroy s'en vint, comme auparavant, demeurer en la ville de Saint-Omer, selon l'ordre du roi de France. Si apprit-il que le Lombard était établi dans un petit château sur les marches de Calais, qu'on appelait Fretin, et que le roi d'Angleterre lui avait donné. Cet Aymeri se tenait là tout tranquille, et se donnait du bon temps, et il croyait que les Français avaient oublié la courtoisie qu'il leur avait faite ; mais il n'en était rien, comme il parut. Car aussitôt que messire Geoffroy sut que ledit Aymeri était là placé, il s'enquit et s'informa secrètement de ceux du pays qui connaissaient cette maison du Fretin, si on le pourrait prendre, et il fut informé que oui, très facilement. Car cet Aymeri ne se tenait en nul danger, mais aussi sûr en son château, sans garde ni guet, comme s'il eût été à Londres ou à Calais.

Donc messire Geoffroy ne tarda guère en cette besogne ; mais il fit à Saint-Omer une assemblée de gens d'armes tout secrètement, et il prit avec lui les arbalétriers de la ville, et partit de Saint-Omer sur un soir ; et il chemina tant toute la nuit, avec ses gens, que tout droit au point du

jour, ils arrivèrent à Fretin. Si environnèrent le château, qui n'était pas grand, et ils entrèrent à pied sec dans les fossés et firent tant qu'ils passèrent outre. Les serviteurs de céans s'éveillèrent au bruit, et vinrent vers leur maître qui dormait, et lui dirent : « Sire, tôt levez-vous, car il y a là dehors grandes gens d'armes qui ont parti pris d'entrer céans. » Aymeri fut tout effrayé et se leva du plus tôt qu'il put; mais il ne put en avoir sitôt fait que sa cour ne fût pleine de gens d'armes. Il fut aussitôt saisi, et lui seul; on ne pilla rien dans le château, car il y avait trêve entre les Français et les Anglais. Et aussi ne voulait messire Geoffroy autre chose que cet Aymeri, dont il eut grand joie quand il le tint, et le fit amener en la ville de Saint-Omer. Et ne le garda guère longtemps; car il le fit mourir à grand martyre sur le marché, en présence des chevaliers et des écuyers du pays, qui y furent mandés, et aussi du commun peuple. Ainsi finit Aymeri de Pavie.

Ce fut en cette même année, l'an de grâce 1349, que vinrent les pénitents, qui sortirent d'abord d'Allemagne. Et ce furent gens qui faisaient pénitence publique, et se battaient de fouets de lanières avec des bourdons et des aiguillons de fer, tant qu'ils déchiraient leurs dos et leurs épaules. Et ils chantaient des cantiques lamentables sur la naissance et les souffrances de Notre Seigneur. Ils ne pouvaient, d'après leur ordonnance, coucher plus d'une nuit dans une ville, et ils partaient d'une ville par compagnies, tantôt plus, tantôt moins. Ils allaient ainsi par le pays, faisant pénitence trente-trois jours et demi, autant que Jésus-Christ alla d'années sur la terre, et puis ils retournaient dans leur lieu.

Si fut commencée cette chose par grande humilité et pour prier Notre Seigneur de vouloir retenir sa colère et cesser les coups de sa verge; car par tout le monde généralement courait une maladie que l'on nomme épidémie, dont la troisième partie du monde vint bien à mourir. Et par ces pénitences furent faites plusieurs belles paix de morts d'hommes, auxquelles on ne pouvait auparavant être arrivé par aucun moyen. Mais cette chose ne dura pas longtemps, car l'Église s'y opposa. Et nul d'entre ces pénitents n'entra au royaume de France; car le roi le défendit, par l'interdiction et correction du Pape, qui ne voulait point approuver que cette chose fût de valeur pour l'âme, ce dont il donna plusieurs grands articles de raison sur lesquels je passerai brièvement. Et tous les clercs et possesseurs de bénéfices qui en étaient, furent excommuniés, en

sorte que plusieurs durent aller en cour de Rome pour s'en faire purger et absoudre.

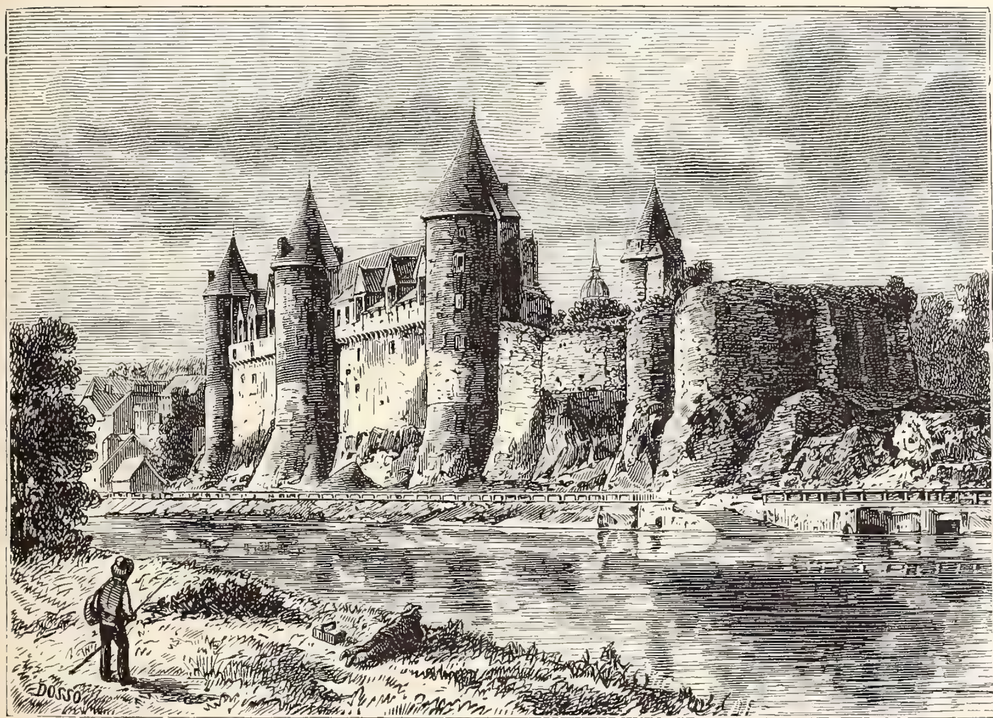
En ce temps-là, et généralement par tout le monde, les Juifs furent pris et brûlés, et les seigneurs chez lesquels ils demeuraient acquirent leurs biens, sauf à Avignon et dans les terres de l'Église, sous les ailes du Pape. Les pauvres Juifs, qui étaient pourchassés partout, quand ils pouvaient venir jusque-là, ne couraient plus danger de mort. Et il y avait bien cent ans qu'il avait été prédit aux Juifs que, lorsqu'il paraîtrait dans le monde une manière de gens qui devaient venir, portant des fléaux de fer, leur sort voulait qu'ils fussent tous détruits. Et cette prédiction leur fut éclaircie, quand les pénitenciers ci-dessus dits s'en allèrent se battant comme il est raconté ci-dessus.

En l'an de grâce de Notre Seigneur 1350, le roi Philippe de France trépassa de ce siècle, et il fut enseveli en l'abbaye de Saint-Denis. Puis Jean, son fils aîné, duc de Normandie, fut roi, sacré et couronné en l'église de Notre-Dame de Reims, en grande solennité. Après son couronnement, il s'en retourna à Paris, et veilla à faire ses provisions et ses affaires; car les trêves étaient achevées entre lui et le roi d'Angleterre. Et il envoya grands gens d'armes à Saint-Omer, à Guines et sur toutes les frontières de Calais, par qui le pays serait bien gardé des Anglais. Et vint en imagination au roi qu'il s'en irait à Avignon voir le Pape et les cardinaux, et puis passerait outre vers Avignon et visiterait la Langue d'Oc, un bon et gras pays, et s'en irait ensuite en Poitou et en Saintonge, pour mettre le siège devant Saint-Jean-d'Angely. Ce qu'ainsi il fit, sans que chose que fissent les Anglais le pût détourner, et reconquit la ville, dont les bourgeois lui firent foi et hommage et se remirent en son obéissance. Les Anglais en furent assez navrés; mais le Pape Clément venait de mourir à Villeneuve-lès-Avignon, et si fut nommé Innocent Pape, lequel, sitôt après sa création, envoya en France Guy, cardinal de Boulogne, pour traiter une trêve entre le roi d'Angleterre et le roi de France Jean, qui fut tantôt conclue pour deux ans, la Bretagne seule étant exceptée. Et, s'il plaisait à Dieu, on devait trouver moyen par lequel faire la paix, et ainsi demeura la chose en cet état.

Ce fut vers cette saison qu'il advint en Bretagne un haut fait d'armes qu'on ne doit pas oublier, mais qu'on doit mettre en avant pour l'exemple et l'encouragement des jeunes chevaliers. Et afin que vous le puissiez mieux entendre, vous devez savoir que la guerre durait

toujours en Bretagne entre les partis des deux dames, bien que messire Charles de Blois fût emprisonné. Et les partis des deux dames guerroyaient par les garnisons qui se tenaient dans les châteaux et dans les fortes villes de l'une et de l'autre.

Si advint-il un jour que messire Robert de Beaumanoir, vaillant chevalier et du plus grand lignage de Bretagne, qui était châtelain du château qui s'appelle château Josselin et qui tenait avec lui grand

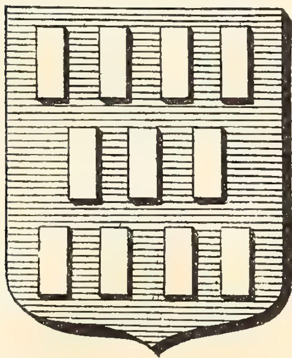


Château de Josselin, d'après une photographie.

nombre de gens d'armes de sa parenté et d'autres soldats, s'en vint devant la ville et le château de Ploermel, dont le capitaine était un homme qui s'appelait Brandebourgh, et ce capitaine avait avec lui grand foison de soldats allemands, anglais et bretons, et il était du parti de la comtesse de Montfort. Messire Robert et ses gens coururent devant les barrières, et ils eussent volontiers vu sortir ceux du dedans, mais personne ne sortit.

Quand messire Robert vit cela, il approcha encore plus près et fit appeler le capitaine ; celui-ci vint à la porte parler au dit monseigneur Robert, et, après assurances données de part et d'autre : « Brande-

bourgh, dit messire Robert, n'y a-t-il là dedans aucun homme d'armes, ni vous ni autres, deux ou trois qui voulussiez jouter ce jeu à la main contre trois autres, pour l'amour de leurs amies? » Brandebourgh répondit et dit que leurs amies ne voudraient pas qu'ils se fissent tuer si sottement que dans une seule joute, car c'est une aventure de fortune trop tôt passée; on y acquiert plutôt le renom de témérité et de folie que renommée d'honneur ou de fortune. Mais je vous dirai ce que nous ferons, s'il vous plaît. Vous prendrez vingt ou trente de vos compagnons de votre garnison, et je prendrai autant de la nôtre; si irons en rase campagne, là où nul ne pourra nous empêcher ni déranger. Et commanderons sous peine de la hart à nos compagnons, de part et d'autre, et à tous ceux qui nous regarderont, que nul ne porte secours ni aide aux combattants. Et là nous nous éprouverons et nous ferons tant qu'on en parlera dans le temps à venir dans les salles, dans les palais, dans les places et en tous autres lieux du monde. Et que ceux à qui Dieu le destine en acquièrent l'honneur et la fortune! — Par ma foi, dit messire Robert de Beaumanoir, je m'y accorde et vous parlez maintenant vaillamment. Or soyez trente, nous, serons nous, trente, et je vous en réponds par ma foi. — Je vous en réponds aussi, dit Brandebourgh; car là acquerra plus d'honneur qui s'y maintiendra bien que dans une joute. »

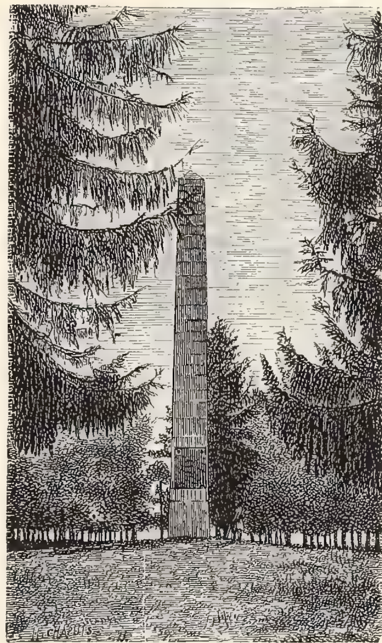

Armoiries de Robert de Beaumanoir[1].

Ainsi fut l'affaire arrangée et convenue, et la journée prise au mercredi d'après, qui devait être le quatrième jour de l'entreprise. En attendant le terme, chacun choisit ses trente, ainsi que bon lui sembla. Et tous ces soixante se pourvurent d'armures, bien à point.

Quand le jour fut venu, les compagnons de Brandebourgh ouïrent la messe, puis se firent armer, et s'en allèrent à l'endroit où la bataille devait être. Ils descendirent tous à pied, et ils défendirent à tous ceux qui étaient là que personne ne s'entremît entre eux, quelque mal ou malheur qu'il pût voir arriver à ses compagnons. Ces trente compagnons que nous appellerons Anglais, attendirent longuement les autres que nous appellerons Français.

1. Crapelet, *Collection des anciens monuments de l'histoire et de la langue française*, tome III.

Quand les trente Français furent venus, ils descendirent à pied, et firent à leurs compagnons le commandement dessus dit. Quelques-uns assurent que cinq des leurs demeurèrent à cheval à l'entrée de la place, et que vingt-cinq descendirent à pied, comme étaient les Anglais. Quand ils furent les uns devant les autres, les soixante parlementèrent un peu ensemble, puis ils se retirèrent en arrière, les uns d'un côté, les autres de l'autre, et ils firent reculer tous leurs gens loin de la place. Alors l'un d'eux fit un signe, et tantôt ils coururent sus, et combattirent vivement tout en un tas, et ils se secouraient bellement les uns les autres quand ils voyaient leurs compagnons en danger.



Colonne des Trente, d'après une photographie.

Assez tôt après qu'ils furent venus aux mains, l'un des Français fut tué. Mais ils ne s'arrêtèrent pas pour cela de combattre, et ils se maintinrent vaillamment de part et d'autre, aussi bien que s'ils eussent été tous Roland et Olivier. Je ne sais, à dire la vérité, si ceux-ci se maintinrent le mieux et ceux-là firent le mieux : je n'en ouïs jamais priser l'un plus que l'autre ; mais tous combattirent si longtemps qu'ils en perdirent complètement la force, l'haleine et le pouvoir.

Il fallut alors s'arrêter et se reposer, et ils se reposèrent par accord, les uns d'un côté et les autres de l'autre. Ils se donnèrent donc trêve jusqu'à ce qu'ils fussent reposés ; les premiers qui se relevaient devaient appeler les autres. Quatre des Français étaient morts et deux des Anglais. Ils se reposèrent longtemps ; il y en eut qui burent du vin qu'on leur apporta dans des bouteilles, et ils rattachèrent leurs armures qui étaient disjointes et lavèrent leurs plaies.

Quand ils furent ainsi rafraîchis, le premier qui se releva fit un signe et rappela les autres. La bataille recommença aussi forte qu'auparavant, et elle dura bien longtemps. Ils avaient des épées de Bordeaux, courtes, roides et aiguës, des épieux et des dagues, et quelques-uns avaient des haches, et ils s'en donnaient de merveilleusement

grands horions. Et quelques-uns se prenaient au bras dans la lutte et se frappaient sans s'y épargner. Vous pouvez bien croire qu'il y eut entre eux maint bel exploit d'armes, gens pour gens, corps à corps, et main à main. Il y avait plus de cent ans qu'on n'avait à raconter une chose pareille.

Ainsi combattirent-ils comme bons champions et ils soutinrent cette seconde passe très vaillamment. Mais finalement les Anglais en eurent le pire; car, ainsi que je l'ai ouï raconter, ceux des Français qui étaient demeurés à cheval les séparaient et les foulaient à leur grand dommage, si bien que Brandebourgh, leur capitaine, et huit de ses compagnons furent tués. Et les autres se rendirent prisonniers, quand ils virent que leur défense ne les pouvait aider; car ils ne pouvaient ni ne devaient fuir. Et le dit messire Robert et ses compagnons qui étaient demeurés en vie, les prirent et les emmenèrent au château Josselin comme leurs prisonniers, et ils les ramenèrent ensuite courtoisement quand ils furent guéris; car il n'y en avait point qui ne fût fort blessé, autant des Français que des Anglais.

Et depuis je vis assis à la table du roi Charles de France un chevalier breton qui avait été là, et qui s'appelait messire Yvain Charuel; mais il avait le visage si tailladé et cicatrisé qu'il montrait bien que la bataille avait été bien combattue. Et aussi y fut messire Enguerrand de Hesdin, un bon chevalier de Picardie, qui montrait bien qu'il y avait été, et un autre, bon écuyer, qui s'appelait Hue de Roncevaux; si fut cette aventure en plusieurs lieux contée et rapportée. Les uns la tenaient à prouesse, et d'autres à témérité et grande outrecuidance.

Depuis longtemps se tenait en Angleterre prisonnier le comte d'Eu et de Guines, connétable de France, qui avait été pris par les Anglais dans la ville de Caen, en Normandie; et on le voulait si haut mettre à rançon qu'il n'en pouvait sortir. Cependant le comte Raoul d'Eu et de Guines et connétable de France était un chevalier aimable, gai, beau, plaisant, charmant et léger, et il était en toutes choses si gracieux qu'il dépassait toujours les autres. Or, pendant qu'il demeura en Angleterre, il gagna grandement la bonne grâce du roi et de la reine, des seigneurs et des dames dont il avait fait connaissance. Et le comte fit tant auprès du roi d'Angleterre qu'il fut mis à finance, dont il devait payer soixante mille écus dans l'année, ou mourir dans la prison du roi.

A cette condition le comte de Guines partit et retourna en France.



COMBAT DES TRENTE

D'après le tableau de Penguilly l'Haridon, au musée de Versailles.

Quand il fut venu à Paris, il se rendit chez le roi Jean, duquel il croyait être fort aimé, ainsi qu'il l'avait été avant qu'il fût roi; et de si loin qu'il le vit, il s'inclina et le salua profondément, et croyait en être bien venu, parce qu'il avait été cinq ans hors du pays et prisonnier pour le roi. Sitôt que le roi Jean le vit, il le regarda et lui dit : « Comte de Guines, suivez-moi, j'ai à vous parler d'affaires. » Le comte, qui ne pensait pas à mal, répondit : « Monseigneur, volontiers. » Alors le roi le mena dans une chambre et lui montra une lettre, puis lui demanda : « Comte de Guines, avez-vous jamais vu ceci autre part qu'ici? » Le comte, à ce qu'il me fut dit, se trouva rudement ébahi et surpris quand il vit la lettre. Alors le roi Jean lui dit : « Ah! ah! mauvais traître, vous avez bien mérité la mort; mais vous ne l'échapperez pas, par l'âme de mon père! » Et le roi le fit aussitôt prendre par ses sergents d'armes et mettre en prison dans la tour du Louvre à Paris, là où avait été mis le comte de Montfort.

Les seigneurs et les barons de France qui étaient de la famille du connétable et autres, furent tout étonnés quand ils apprirent ces nouvelles; car ils tenaient le comte pour loyal et prudhomme sans nulle lâcheté. Ils se rendirent donc chez le roi, le priant humblement qu'il leur voulût dire pour quelle cause il avait emprisonné leur cousin, un si gentil chevalier, et qui avait tant combattu et perdu pour lui et pour le royaume. Le roi les écouta bien parler, mais ne leur voulut jamais rien dire; et il jura, le second jour qu'il fut mis en prison, entendant tous les amis du connétable qui priaient pour lui, que jamais il ne dormirait tant que le comte de Guines serait en vie. Il n'y manqua point; car il lui fit secrètement couper la tête au château du Louvre; ce dont il fût grand dommage et pitié que le chevalier fut ainsi maltraité, car je le tiens pour si vaillant et si gentil que jamais il n'eût pensé à trahison. Toutefois, à tort ou à raison, il mourut; et le roi donna sa terre à son cousin le comte d'Eu, messire Jean d'Artois. Par derrière, le roi fut rudement blâmé de cette justice par plusieurs des hauts barons du royaume de France et des ducs et comtes des marches du dit royaume.

En ce temps-là, le roi de France avait avec lui un chevalier qu'il aimait fort, car il avait été nourri avec lui d'enfance : c'était messire Charles d'Espagne[1]. Et le roi l'avait fait connétable de France, et il

1. Louis d'Espagne, père de Charles d'Espagne, petit-fils de Ferdinand de la Cerda, infant de Castille, fils d'Alphonse X, avait été amiral de France.

l'avançait tant qu'il pouvait en lui donnant des terres, par cessions et héritages, or et argent, et tout ce qu'il voulait. Si le roi de France lui donna une terre qui avait été longtemps disputée entre le roi de Navarre le père, et le roi Philippe son père.

Quand le roi Charles de Navarre[1] et messire Philippe son frère virent que le roi Jean leur enlevait leur héritage, et l'avait donné à un homme qui n'était ni de leur sang ni de leur lignage, ils en furent durement courroucés et en menacèrent ouvertement le connétable; mais ils n'osèrent lui témoigner aucune colère, à cause du roi, qu'ils ne voulaient pas irriter; car le roi de Navarre avait épousé sa fille, et il savait qu'après ses enfants c'était l'homme que le roi aimait le mieux. Ainsi cette haine se couva longtemps.

Messire Charles d'Espagne sentait bien que le roi de Navarre l'avait grandement sur le cœur, et l'avait remontré au roi de France; mais le roi l'avait rassuré en lui disant : « Charles, ne craignez pas mon fils de Navarre; il ne vous oserait courroucer; car s'il le faisait, il n'aurait pas de plus grand ennemi que moi. » Cependant le connétable s'humiliait toujours devant les enfants de Navarre quand par aventure il les rencontrait à l'hôtel du roi de France ou ailleurs.

Malgré cela, les enfants de Navarre ne tardèrent guère à en venir à leurs fins; car messire Charles d'Espagne était une fois à Laigle en Normandie, et couchait dans un petit village tout auprès. Là fut trouvé par les gens du roi de Navarre, qui avait mis contre lui des agents, dont un cousin à eux, nommé le Bascle de Maruel, était chef et capitaine. Si fut le dit connétable pris et assailli dans sa chambre et occis. Ce dont le roi fut si fort courroucé qu'il dit que ce serait chèrement payé; il regrettait trop d'avoir donné sa fille en mariage au roi de Navarre, et ne voulut rien entendre aux amendes que les enfants de Navarre pouvaient offrir ou présenter, et fit saisir grand nombre de châteaux dans le comté d'Évreux, qui était en héritage au roi de Navarre. Ce que le dit roi et son frère ayant vu, ils s'avisèrent qu'ils iraient en Angleterre et se fortifieraient des Anglais, qu'ils mettraient dans leurs châteaux en Normandie. Et leur jura le roi d'Angleterre qu'il enverrait tantôt une forte armée qui prendrait terre à Cherbourg.

1. Charles II, dit le Mauvais.

CHAPITRE III

Comment fut mis à mort le comte d'Harcourt par ordre du roi de France et le roi de Navarre emprisonné, et comment le prince de Galles chevaucha en France.



IEN était informé de ce fait le roi Jean de France, et que le roi d'Angleterre se mettait déjà en mer pour s'en aller en l'île de Guernesey et y attendre les nouvelles du roi de Navarre. Sur ce les conseillers du roi de France lui dirent et remontrèrent que cette guerre de Normandie le pouvait trop grever, le prince de Galles s'en allant en même temps devers Bordeaux et le duc de Lancastre en Bretagne, et que mieux valait-il dissimuler un peu et laisser parler au roi de Navarre que de mettre le royaume en si grand péril. Le roi de France qui était de grand sens, en hors de sa colère, trouva que ses conseillers parlaient loyalement, et il consentit à laisser partir pour Cherbourg l'évêque de Bayeux et le comte de Saarbruck, qui parlèrent si doucement et si bellement au roi de Navarre, et lui donnèrent tant de belles et séduisantes raisons que le roi se laissa dire et entendit raison, d'autant plus qu'il désirait la paix à son grand seigneur, le roi Jean de France. Mais ce ne fut pas sitôt fait; car il y eut beaucoup de paroles dites et tournées avant que le roi de Navarre voulût renoncer aux traités et alliances qu'il avait faits avec le roi d'Angleterre, et resta même Anglais monseigneur Philippe son frère. Cependant le roi d'Angleterre s'ennuyait à l'île de Guernesey, où il était resté sept semaines; et fut bien courroucé quand il sut que le roi de Navarre s'était accordé avec le roi de France; mais il n'y put rien amender pour cette fois, et il lui fallut souffrir et porter les dangers de son cousin le roi de Navarre. Après être retourné en Angleterre et s'être rafraîchi à Southampton avec sa flotte, le roi Édouard s'en vint à Calais ayant le désir et la volonté de chevaucher en France, si bien qu'il entra en Artois et dans le comté de Saint-Pol, et courait le pays tout à son gré, et s'arrêta devant le château de Blangy, qui pour lors était au jeune duc de Bourgogne[1].

Pendant que le roi d'Angleterre se tenait là, il vint en son armée un

1. Philippe de Rouvre, dernier duc de la première race de Bourgogne.

bon chevalier de France, des basses marches, qui s'appelait Boucicaut[1], et il était prisonnier du roi d'Angleterre depuis la prise du Poitou, il y avait bien trois ans. Si lui avait fait le roi d'Angleterre cette grâce de retourner en France pour y ordonner ses affaires; après quoi Boucicaut revenait se rendre prisonnier, et les maréchaux d'Angleterre l'amenèrent à Blangy devers le roi. Dès que celui-ci le vit, comme il désirait avoir des nouvelles de son adversaire le roi Jean, il dit : « Bienvenu, Boucicaut, et d'où venez-vous ? — Monseigneur, répondit le chevalier, je viens de France et tout droit de la cité d'Amiens, où j'ai laissé le roi mon seigneur avec grand foison de bonne chevalerie, dont j'ai espoir que vous entendrez bientôt des nouvelles. »



Sceau de Charles le Mauvais, roi de Navarre[2].

Le roi d'Angleterre réfléchit un peu, puis il dit: « Boucicaut, qu'est-ce à dire, quand mon adversaire sait que je suis logé en son pays, et que j'ai été déjà depuis trois jours au siège d'un de ses châteaux, qu'il ne me vienne point combattre, s'il a tant de chevaliers que vous dites? » Messire Boucicaut répondit bien sagement et dit : « Monseigneur, de tout cela je n'en sais rien, car je ne suis pas de son conseil secret; mais je me viens remettre en votre pouvoir pour m'acquitter envers vous. »

Alors le roi dit une bien belle parole pour le chevalier : « Messire Boucicaut, je sais bien que si je vous voulais presser, j'aurais bien de vous deux ou trois mille florins; mais je vous dirai ce que vous ferez. Vous vous en irez à Amiens vers mon adversaire, et lui direz où je suis, et que je l'ai attendu trois jours; je l'attendrai encore cinq; dans ce temps-là, qu'il s'avance, il me trouvera tout prêt à combattre. Et quand vous aurez fait ce message, je vous tiens quitte de votre prison. » Messire Boucicaut fut tout réjoui de cette nouvelle et dit : « Monseigneur, je ferai votre message sans manquer et bien à point, car vous me faites grande courtoisie. Que Dieu vous le puisse rendre ! »

Assez tôt après ces paroles, il fut l'heure de souper. Si soupa le roi, et

1. Père du célèbre maréchal Boucicaut.
2. Archives nationales, n° 11 388; grandeur du sceau original, $0^{m},100$.

ses chevaliers, et messire Boucicaut avec eux. Quand vint le matin, messire Boucicaut monta à cheval avec ses gens, et retourna le plus droit qu'il put à Amiens, et il fit au roi tout premièrement son message, ainsi que le roi d'Angleterre le lui avait mandé et dit, en la présence de grand foison de hauts seigneurs; puis messire Boucicaut dit tout en riant : « La récompense de ce message est telle que le roi d'Angleterre m'a quitté de ma prison, ce qui vient bien à point. » Le roi de France répondit : « Boucicaut, vous avez pris pour vous, et nous y entendrons pour nous quand bon nous semblera, et non à l'ordonnance de nos ennemis. » Ainsi demeura la chose en cet état, et le roi de France resta encore à Amiens, et ne se mit pas si vite en mouvement sur le mandement du roi d'Angleterre; car il lui venait tous les jours des gens et il en attendait encore.

Quand le roi d'Angleterre vit que le roi Jean ne s'avançait pas et que le jour qu'il avait indiqué était passé, il eut avis de se déloger et de se retirer vers Calais; car pour cette saison il en avait assez fait; ce qu'aussi il fit, et quand le roi de France l'apprit, il en fut tout courroucé contre ceux qui l'avaient retenu à Amiens, et envoya messire Arnould d'Andrehem et messire Boucicaut vers le roi d'Angleterre, pour lui demander bataille de cent à cent, ou de mille à mille, ou de puissance à puissance. « Nous lui livrerons place de terre, sur l'avis de six de nos chevaliers et de six des siens, » dit le roi Jean, qui avait cru combattre son adversaire devant Arras, où l'on disait qu'il dût venir.

En ce même jour, au matin, étaient arrivés au port de Calais des gens du roi Édouard, qui lui apportaient les nouvelles que les Écossais avaient pris le château de Berwick et voulaient donner l'assaut à Roxburgh. De quoi était le roi tout fâché, et il avait ordonné de retourner en Angleterre, disant que, revenu à Douvres, il ne coucherait jamais dans une ville plus d'une nuit, jusqu'à ce qu'il eût été à Berwick et si bien arrangé le pays qu'on dirait :« Ici fut l'Écosse. » Et aussitôt qu'il ouït que les chevaliers de son adversaire le roi Jean voulaient parler à lui, il les fit venir, sans leur faire semblant en langage ou autrement qu'il voulût partir ou si soudainement retourner en Angleterre. Si quand les chevaliers se furent inclinés devant lui et salué et bien à point, ainsi qu'ils le savaient bien faire et qu'à lui appartenait, ils lui remontrèrent comment ils étaient venus lui demander la bataille. Le roi d'Angleterre répondit brièvement, en regardant messire

Boucicaut, et dit : « Du temps que je chevauchai en France et que je me tins dix jours devant Blangy, je lui mandai, ainsi que vous le savez, que je ne désirais tant que la bataille. Maintenant j'ai reçu d'autres nouvelles ; c'est pourquoi je ne combattrai pas à l'ordonnance de mes ennemis, mais à la volonté de mes amis. » Telle fut la réponse finale qu'ils en purent avoir, et virent bien les Français qu'ils ne combattraient pas cette saison les Anglais. Le roi de France donna donc congé à toutes sortes de gens d'armes, qui s'en retournèrent en leur lieu. Et prit le roi d'Angleterre le chemin de Douvres, et, quand il fut sorti de ses vaisseaux, il ne s'en alla pas vers Londres, mais s'avança tout aussitôt vers Berwick.

En avant du roi chevauchait messire Gautier de Mauny, et avait dit qu'il voulait ouvrir les chemins. Le bon chevalier entra dans la ville de Berwick, dont ceux de la ville furent bien réjouis, et on lui dit que les Écossais tenaient le château, mais qu'ils n'étaient pas dedans en grand nombre. « Et qui est leur capitaine ? » dit messire Gautier de Mauny. « C'est, répondirent-ils, un chevalier écossais, cousin du comte de Douglas, qui s'appelle messire Guillaume Seton. — Au nom de Dieu, dit messire Gautier, je le connais bien, c'est un bon homme d'armes. Je veux que lui et tous ses compagnons sentent que je suis venu ici en avant pour prendre les logis du roi d'Angleterre. »

Aussitôt messire Gautier de Mauny mit ses ouvriers à l'œuvre, car il avait coutume de mener avec lui quarante ou cinquante mineurs, et menèrent si bien leur mine vers le château, que les Écossais s'en aperçurent, et là-dessus ils eurent conseil qu'ils n'attendraient pas ces deux périls, l'aventure de la mine et l'arrivée du roi d'Angleterre. En une nuit, ils prirent tout ce qu'ils avaient de bon et montèrent sur leurs chevaux, laissant abandonné le château de Berwick. Ils l'eussent bien voulu brûler à leur départ, et s'en mirent en peine ; mais le feu ne voulut pas prendre. Ainsi messire Gautier de Mauny reconquit le château de Berwick avant que le roi son seigneur y pût venir, et lui fit présent des clefs. Ce dont le roi d'Angleterre lui sut grand gré, comme d'un bon service. Et poussa bientôt le roi Édouard plus loin en Écosse, car il avait dit qu'il brûlerait tout le plat pays et détruirait toutes les forteresses ; et pour cette entreprise, il avait fait charger bien quatre-vingts vaisseaux de blé, de farine, de vin, de viande, d'avoine et de cervoise pour soutenir l'armée ; car les Écossais avaient tout retiré dans les forêts, et on était déjà bien avant dans l'hiver.

Ainsi chevauchèrent les Anglais jusqu'à la bonne ville d'Édimbourg,

où ils entrèrent à leur volonté, car elle n'est point fermée, et là le roi attendait ses navires qui étaient avancés et fort battus par la tempête, si bien qu'ils ne pouvaient approcher de terre, ni le roi assiéger le fort château d'Édimbourg. Si vint le trouver dans la ville la comtesse de Douglas, une noble, belle et gentille dame, sœur du comte de Mar d'Écosse, et déjà elle avait envoyé au roi de son bon vin; car elle demeurait à cinq lieues d'Édimbourg dans un fort château qui s'appelait Dalkeith, et le roi lui en savait fort bon gré. Je vous dirai la plus spéciale cause pour laquelle vint la bonne dame. Elle avait ouï dire que le roi d'Angleterre avait fort menacé à son départ de brûler toute la ville d'Édimbourg, où elle séjournait souvent; car c'est Paris en Écosse, bien qu'elle ne soit point France. Si la comtesse de Douglas, quand elle eut parlé au roi et qu'il l'eut accueillie et bien traitée, comme il savait bien le faire, lui demanda tout en riant qu'il voulût lui faire une grâce. Le roi demanda de quoi; car il ne se fût jamais douté que la dame fût venue pour telle chose. Et la dame lui demanda qu'il lui voulût garantir pour l'amour d'elle de ne pas brûler la ville d'Édimbourg. « Certes, madame, répondit le roi, je ferais plus grande chose pour l'amour de vous. Et je vous accorde joyeusement que, de moi ni de mes gens, la ville n'aura jamais aucun mal. » Et la comtesse l'en remercia plusieurs fois, et puis elle prit congé de lui et des barons qui étaient là, et s'en retourna en son château de Dalkeith.

Or, sachez que messire Guillaume Douglas, son mari, n'était pas là; car il se tenait dans le pays et dans les bois avec les autres barons et bien cinq cents armures de fer, attendant les Anglais par où ils devaient passer pour retourner en Angleterre; car les provisions n'arrivaient pas par les tempêtes de la mer, et le roi Édouard se voyait obligé de quitter Édimbourg, ce que savaient bien les Écossais. Aussi leur firent-ils grand mal au retour, criant : « Douglas! Douglas! » et tombant sur eux par toutes les routes, par des temps froids et pluvieux et en si mauvais chemins qu'on n'en vit jamais de pires; ce dont les Anglais perdirent bien des gens avant d'arriver à Newcastle-sur-Tyne, où ils se rafraîchirent et se reposèrent, et puis s'en alla le roi Édouard jusqu'à Windsor, où madame la reine sa femme tenait grand état.

Or, en ce temps et pour aider dans ses guerres le roi de France, ses conseillers lui avaient donné avis de mettre une gabelle sur le sel, dont il aurait grande ressource pour payer ses soldats; le roi le fit ainsi, et elle

fut établie en bien des endroits de France, et les collecteurs la levèrent. Quand la nouvelle en vint en Normandie, le pays en fut tout émerveillé, car jamais ils n'avaient appris à payer semblable chose. Il y avait alors en Normandie un comte d'Harcourt qui était aussi bien qu'il voulait avec ceux de Rouen, et il leur dit ou dut leur dire qu'ils seraient bien serfs et bien lâches s'ils s'accordaient à cette gabelle; et que, si Dieu le voulait aider, elle n'aurait jamais cours dans son pays, et qu'il ne se trouvait pas un homme si hardi qui pût l'y faire passer de par le roi de France, ni sergent qui la levât qui ne le dût payer de son corps.



Sceau de Godefroy d'Harcourt[1].

Le roi de Navarre, qui pour lors se tenait dans le comté d'Évreux, en dit autant, et dit bien que cette imposition n'aurait pas cours dans sa terre. Beaucoup de barons et de chevaliers du pays tinrent cette opinion, et ils s'allièrent tous par foi jurée avec le roi de Navarre, et le roi avec eux. Et ils furent rebelles au commandement et ordonnance du roi Jean, si bien que plusieurs autres pays se réglèrent sur eux.

Ces nouvelles vinrent au roi Jean, qui était vif et emporté, comment le roi de Navarre, le comte d'Harcourt, messire Jean de Graville et plusieurs autres chevaliers de Normandie étaient contraires à cette imposition, et l'avaient défendue dans leurs terres. Le roi tint cette chose à grand orgueil et présomption, et dit qu'il ne voulait en France d'autre maître que lui. Cette chose couva quelque temps avec d'autres haines qu'on attisa, si bien que le roi Jean fut méchamment instruit et informé à l'égard du roi de Navarre, du comte d'Harcourt et de monseigneur Godefroy d'Harcourt, qui devait être de leur alliance et un des principaux.

Il fut dit au roi de France que le roi de Navarre et les d'Harcourt devaient faire entrer les Anglais dans leur pays, et qu'ils avaient de nouveau fait alliance avec le roi d'Angleterre. Je ne sais si c'était vrai ou non; mais je ne crois pas que de si vaillantes gens et de si haute extraction voulussent faire ni penser trahison contre leur seigneur naturel.

1 Archives nationales, nº 2365; grandeur du sceau original, 0m,130.

Il fut bien vrai qu'ils ne voulurent jamais consentir à ce que la gabelle du sel eût cours dans leurs terres. Le roi Jean, qui était léger dans ses informations et difficile à faire revenir d'une opinion quand il y était arrêté, prit les susdits seigneurs en si grande haine qu'il dit et jura que jamais il ne goûterait une parfaite joie tant qu'ils seraient en vie.

En ce temps-là, son fils aîné, messire Charles, était en Normandie, dont il était duc, et se tenait dans le château de Rouen, sans rien savoir de la haine mortelle qu'avait le roi son père contre le roi de Navarre, et le comte d'Harcourt, et monseigneur Godefroy son oncle; mais il leur faisait aussi bonne compagnie qu'il pouvait, par amour et bon voisinage. Et il advint qu'il les fit prier par ses chevaliers de venir dîner avec lui dans le château de Rouen. Le roi de Navarre et le comte d'Harcourt ne lui voulurent pas refuser, et acceptèrent volontiers. Toutefois, s'ils eussent cru monseigneur Philippe de Navarre et monseigneur Godefroy d'Harcourt, ils n'y fussent pas entrés. Ils ne les crurent pas, ce qui fut une folie; mais ils vinrent à Rouen et entrèrent par la campagne au château, où ils furent reçus avec grande joie.



Sceau de Charles, duc de Normandie[1].

Le roi Jean, qui était bien informé de ce fait, et qui savait bien l'heure où le roi de Navarre et le comte d'Harcourt devaient être à Rouen et dîner avec son fils, et ce devait être le samedi, partit le vendredi avec une petite suite, et chevaucha tout le temps de carême, la nuit de Pâques fleuries. Si entra-t-il au château de Rouen, comme les seigneurs étaient assis à table, et il monta les degrés de la salle, messire Arnould d'Audrehem devant lui, qui tira une épée et dit : « Que nul ne bouge quelque chose qu'il voie, s'il ne veut mourir de cette épée! »

Vous devez savoir que le duc de Normandie, le roi de Navarre, le comte d'Harcourt et ceux qui étaient à table, furent bien émerveillés et ébahis, quand ils virent le roi de France entrer dans la salle et y faire cette contenance, et bien eussent voulu être autre part. Le roi

1. Archives nationales, n° 883; grandeur de l'original, $0^{m},090$.

Jean vint jusqu'à la table où ils étaient assis. Alors tous se levèrent devant lui et pensaient lui faire révérence; mais il n'avait nulle envie d'en recevoir. Ainsi il s'avança vers la table, et, tendant le bras vers le roi de Navarre, il le prit par le collet et l'attira rudement à lui, en disant : « Or sus, traître, tu n'es pas digne d'être assis à la table de mon fils. Par l'âme de mon père, je ne compte ni boire ni manger tant que tu vivras. »

Il y avait là un écuyer qui s'appelait Colinet de Bléville[1], qui tranchait devant le roi de Navarre; il fut fort courroucé quand il vit ainsi traiter son maître, et il tira sa courte épée, et l'appuya contre la poitrine du roi de France, disant qu'il l'allait tuer. Là-dessus, le roi lâcha le roi de Navarre et dit à ses sergents : « Prenez-moi ce gaillard-là et son maître aussi. » Les massiers et les sergents d'armes s'avancèrent aussitôt, et ils mirent les mains sur le roi de Navarre, et sur l'écuyer aussi, disant : « Il vous faut partir d'ici, puisque le roi le veut. »

Alors le roi de Navarre s'humilia grandement, et il disait au roi de France : « Ah! monseigneur, pour Dieu, merci! Qui vous a si mal informé sur moi? Comme Dieu m'entend, jamais je ne fis ni ne pensai, sauf votre grâce, aucune trahison contre vous ni contre monseigneur votre fils, et, par la bonté de Dieu, veuillez entendre raison. S'il est homme au monde qui m'en veuille accuser, je m'en laverai par l'ordonnance de vos pairs, de mon corps ou autrement. Il est vrai que je fis tuer Charles d'Espagne, qui était mon adversaire; mais la paix en est faite, et j'en ai fait pénitence. — Ah! traître, allez, répondit le roi de France, vous saurez bien prêcher ou jouer de fausses menteries si vous m'échappez. »

Ainsi fut le roi de Navarre honteusement emmené et mis en une chambre, et avec lui un de ses chevaliers, messire Friquet de Friquant, et Colinet de Bléville, et quoi que pût dire le duc de Normandie, qui était devant son père à genoux et les mains jointes, le roi n'en voulut rien entendre ni s'en dessaisir. Et le duc, qui pour lors était un jeune enfant, disait : « Ah! monseigneur, pour Dieu, merci! vous me déshonorez. Que pourra-t-on dire et raconter de moi quand j'avais prié le roi et ces barons de dîner chez moi, et vous les traitez ainsi? On dira que je les ai trahis. Et je ne vis jamais en eux que tout bien et toute

1. Ailleurs Nicolas Doublet.

courtoisie. — Taisez-vous, Charles, répondit le roi; ce sont de mauvais traîtres, et leurs actions se découvriront bientôt. Vous ne savez pas tout ce que je sais. »

Alors le roi passa plus avant, et prit la masse d'un sergent et s'en vint vers le comte d'Harcourt, auquel il donna un grand coup entre



Arrestation du comte d'Harcourt [1].

les épaules et dit : « Allez, traître, orgueilleux, passez en prison à la male heure. Par l'âme de mon père, vous saurez bien chanter quand vous m'échapperez. Vous êtes du lignage du comte de Guines. Vos forfaits et vos trahisons se découvriront tantôt. » Aucune excuse n'avait là sa place et ne pouvait être entendue; car le roi était enflammé d'une si grande colère, qu'il ne voulait rien entendre, sauf au contraire et dommage des seigneurs qui là étaient.

Ainsi furent pris, sur son ordre et commandement, ceux que j'ai déjà

1. Bibliothèque nationale. Ms. n° 2643

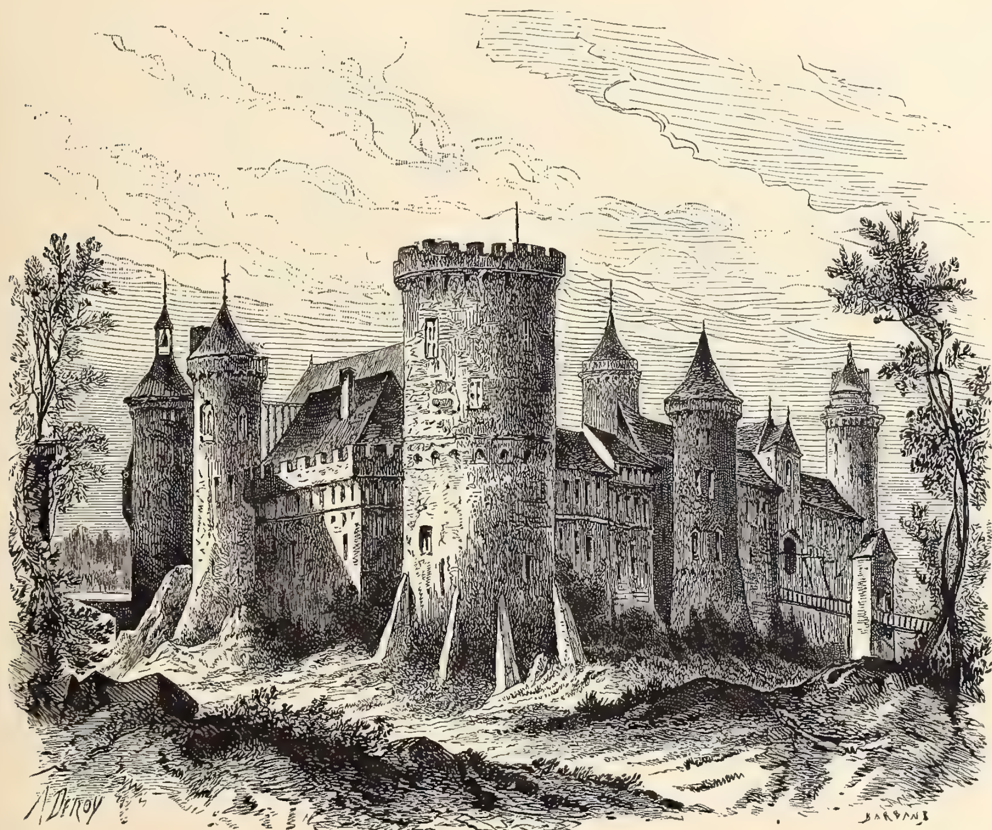
nommés, et avec eux messire Jean de Graville, et un autre chevalier qui s'appelait messire Maubué, et ils furent honteusement mis en prison. De quoi le duc de Normandie et tout son hôtel étaient fort troublés et aussi les bonnes gens de Rouen; car ils aimaient grandement le comte d'Harcourt, parce qu'il leur était propice et bon conseiller dans leurs besoins. Mais nul n'osait s'avancer et dire au roi : « Sire, vous faites mal de traiter ainsi ces vaillants hommes. »

Et comme le roi désirait la fin de ceux-là, et qu'il craignait que le peuple de Rouen ne lui forçât la main, car il savait bien qu'ils avaient grande affection pour le comte d'Harcourt, il fit venir le roi des ribauds[1], et dit : « Délivrez-nous de ces gens-là. » Tous furent donc appareillés sur l'ordre du roi; le comte d'Harcourt, messire Jean de Graville, messire Maubué et Colinet de Bléville furent tirés du château de Rouen et menés dans la campagne, et là ils furent décollés, sans que le roi voulût souffrir qu'ils fussent confessés, excepté l'écuyer, auquel il fit cette grâce. Et il lui fut dit qu'il mourait pour avoir tiré son épée contre le roi; mais le roi de France disait que les traîtres ne devaient pas avoir de confession.

Ainsi fut faite cette haute justice au château de Rouen, sur le commandement du dit roi; d'où il advint depuis de grands malheurs au royaume de France, comme vous l'entendrez raconter plus tard dans l'histoire. Mais le roi de Navarre demeura en prison, sans que le roi fît tout ce dont il l'avait menacé; car plusieurs de son conseil étaient intervenus qui avaient un peu rompu sur sa colère; et tantôt fut-il mené au Louvre à Paris, où on lui donna beaucoup de craintes et d'inquiétudes, car tous les jours et toutes les nuits, cinq ou six fois, on lui donnait à entendre qu'on le ferait mourir, tantôt qu'on lui trancherait la tête ou qu'on le jetterait en un sac dans la Seine. Il lui fallait tout entendre et prendre en gré, car il ne pouvait faire le maître. Mais il parlait si bellement et doucement à ses gardes, et s'excusait toujours si raisonnablement, que ceux qui le conduisaient et traitaient, par le commandement du roi de France, en avaient grand pitié. Il fut donc en cette saison transporté et mené en Cambrésis, dans le fort château de Crèvecœur, sous bonne et spéciale garde, sans jamais sortir de la tour où il était enfermé; mais il avait tout ce qui lui appartenait et il était bien et convenablement servi. Si commença le roi

1. Le bourreau.

de France à l'oublier un peu ; mais son frère ne l'oubliait pas, qui avait envoyé au roi des lettres de mortel défi. Et ainsi avaient fait monseigneur Louis de Navarre, monseigneur Godefroy d'Harcourt et le jeune fils du comte d'Harcourt, qui s'appelait Guillaume. Seulement, le frère du comte, qui avait nom Louis, avait refusé d'y prendre part, disant qu'il était homme



Château de Rouen[1].

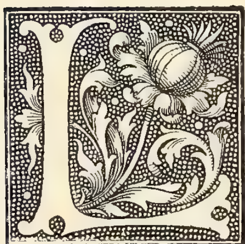
de fief du roi de France et du duc de Normandie, et que, s'il plaisait à Dieu, il ne guerroierait jamais contre son seigneur naturel ; car les autres avaient déjà renouvelé leur alliance avec le roi Édouard d'Angleterre, qui aussi avait mandé à son cousin le duc de Lancastre, qui se tenait en Bretagne, qu'il allât défendre le comté d'Évreux. Le roi de France y avait envoyé ses gens, qui assiégeaient Évreux et aussi le château de Breteuil, qui est un des plus beaux et des plus forts qui se trouvent en Normandie. Le roi Jean y vint lui-même avec grand foison de barons et de chevaliers,

1. Bibliothèque nationale, *Topographie de la France.*

qui finit par prendre saisie du château ; car les compagnons qui dedans étaient firent traité avec lui pour le rendre. Et volontiers le roi les prit à merci ; car il était en grande hâte de marcher au-devant du prince de Galles, qui longuement avait ravagé le pays de Gascogne et couru tout le pays de Toulousain, de Narbonnais et de Carcassonnais, brûlant et pillant tout en deçà et en delà de l'Aude. Pour lors le prince se préparait à venir en Limousin et en Berry, et le roi de France fit mandement à ses gens que nul ne demeurât ni s'excusât, mais que tous vinssent auprès de lui sur les marches de Blois et de Touraine, car il voulait combattre les Anglais. Et chevauchait devant le prince de Galles, qui avait pris le château de Romorantin, et n'était guère loin d'Anjou et de Touraine.

CHAPITRE IV

Comment le roi de France et le prince de Galles se combattirent près de Poitiers, et comment le roi de France fut déconfit et emmené prisonnier.



LES nouvelles en vinrent au roi de France, qui était en la cité de Chartres, et il sut comment le prince de Galles malmenait terriblement son pays, de quoi il fut durement courroucé et dit qu'il y porterait remède. Si partit-il de Chartres, recueillant les barons et seigneurs avec leurs troupes, et toujours allait le roi plus avant, lorsqu'il entendit que les Anglais étaient en Touraine, mais qu'ils se hâtaient pour retourner au pays d'où ils étaient venus, et qu'ils prendraient leur chemin par le Poitou. Dont craignait le roi Jean qu'ils ne lui échappassent ; ce qu'il eût vu à grand regret, car il désirait fort de les combattre. Il avait pour lors avec lui bien vingt mille hommes d'armes sans les autres, et bien vingt-six comtes et ducs et cent quarante bannerets. Et le roi avait avec lui ses quatre fils, qui étaient alors bien jeunes : monseigneur Charles, duc de Normandie ; monseigneur Louis, qui fut depuis duc d'Anjou ; monseigneur Jean aussi, depuis duc de Berry, et monseigneur Philippe, le cadet, qui fut duc de Bourgogne. Si vous pouvez bien croire et penser que là était toute la fleur des chevaliers et écuyers de France, quand le roi et ses quatre enfants s'y trouvaient personnellement.

Or donc le roi partit de la Haie en Touraine, et toutes ses gens d'armes après lui, et ils chevauchèrent jusqu'à Chauvigny le jeudi au soir, et croyait le roi que les Anglais étaient devant lui; mais ils n'y étaient point. Ne savaient non plus les Anglais où se tenaient leurs ennemis; mais ils supposaient qu'ils ne pouvaient être bien loin, car leurs coureurs ne trouvaient rien à fourrager, en sorte qu'ils avaient en leur armée grand défaut de vivres. Et, le samedi au matin, les coureurs tombèrent dans un parti de Français, et il y eut là une forte escarmouche et des prisonniers faits, par lesquels le prince apprit que le roi de France et ses gens l'avaient devancé avec si grand nombre d'hommes d'armes que c'était merveille à penser. Si se tenait le roi Jean en un champ non loin de Poitiers, et les avait tous fait loger là le samedi, et fut bien tard avant qu'ils fussent tous logés. Quand le prince sut par ses coureurs la belle ordonnance des Français, il ne fut point effrayé et dit : « Dieu y ait part! or il nous faut tenir avis et conseil pour savoir comment nous les combattrons à notre avantage. » Cette nuit donc se logèrent les Anglais en un lieu assez fort, entre des haies, des vignes et des buissons; et leur armée était bien gardée et munie de bonnes sentinelles, et aussi fut celle des Français.



Sceau du roi Jean[1].

Quand vint le dimanche au matin, le roi, qui avait grand désir de combattre les Anglais, fit solennellement chanter la messe devant lui dans son pavillon, où il communia et ses quatre fils avec lui. Après la messe, il tint grand conseil avec les plus prochains de son lignage et tous ses barons, et si fut donc ordonné que toutes gens sortissent en plein champ, pour se mettre en ordonnance de bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis, comme pour tantôt combattre; et là furent formées trois grosses batailles, dont chacune avait seize mille hommes. La première était commandée par le duc d'Orléans, frère du roi, à trente-six bannières et autant de pennons; la seconde était au duc de Normandie et à ses deux frères, messire Louis et messire Jean; le roi de France devait

1. Archives nationales, n° 58; grandeur du sceau original, 0m,115.

gouverner la troisième. Si vous pouvez et devez bien croire que dans ces batailles il y avait grand foison de bonne et noble chevalerie.

Pendant que ces batailles s'ordonnaient et se préparaient, le roi de France appela monseigneur Eustache de Ribaumont, monseigneur Jean de Landas, monseigneur Guiscard de Beaujeu et monseigneur Guiscard d'Angle, et leur dit : « Chevauchez plus avant de l'ordonnance des Anglais, et regardez et examinez attentivement leur état, combien ils sont et de quelle manière nous les pouvons combattre, soit à pied, soit à cheval. » Et ils répondirent : « Sire, volontiers. » Ces quatre chevaliers quittèrent donc le roi vers neuf heures, et ils chevauchèrent si près des Anglais qu'ils conçurent bien une partie de leur place de bataille, et en rapportèrent la vérité au roi, qui les attendait sur le champ du combat, monté sur un coursier blanc; et de temps en temps il regardait ses gens et louait Dieu de ce qu'il les voyait en si grand nombre, disant tout haut : « Entre vous, quand vous étiez à Paris, à Chartres, à Rouen ou à Orléans, vous menaciez les Anglais et vous vous souhaitiez le bassinet sur la tête, en face d'eux. Or vous y êtes; je vous les montre, faites-leur voir maintenant votre mécontentement, et vengez-vous des ennuis et dépits qu'ils vous ont faits, car sans faute nous les combattrons. » Et ceux qui l'avaient entendu répondirent : « Sire, Dieu y ait part, nous le ferons volontiers. »



Sceau du duc d'Orléans [1].

Comme le roi disait ces paroles à ses gens pour les encourager, les quatre chevaliers ci-dessus nommés fendirent la presse et s'arrêtèrent devant lui, qui dit tout haut : « Seigneurs, quelles nouvelles ? » Ils répondirent : « Sire, bonnes; car vous aurez aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, une belle journée sur vos ennemis. — Nous espérons bien avoir ainsi par la grâce de Dieu, répondit le roi. Dites-nous maintenant leur ordonnance et comment nous les pourrons combattre. »

Alors répondit messire Eustache de Ribaumont, car je suis informé

1. Archives nationales, nº 938; grandeur du sceau original, $0^{m},100$.

qu'ils l'en avaient tous prié et chargé, et dit ainsi : « Sire, nous avons vu et considéré vos ennemis: ils peuvent être à notre estimation deux mille hommes d'armes, quatre mille archers et quinze cents brigands[1]. — Et comment sont-ils postés? demanda le roi. — Sire, répondit messire Eustache, ils sont en très fort lieu, et nous ne pouvons voir ni imaginer qu'ils aient fait plus d'une bataille; mais ils l'ont sagement et bellement ordonnée. Ils se sont postés le long du chemin, rudement fortifié de haies et de buissons, et ils ont garni cette haie, de part et d'autre, de leurs archers, tellement qu'on ne peut entrer ni chevaucher en ce chemin autrement que parmi eux, et il faut aller par cette voie, si on les veut combattre. Il n'y a à ce chemin qu'une entrée et qu'une issue, où peut-être quatre hommes d'armes pourraient chevaucher de front. A l'extrémité de cette haie, entre des vignes et des fourrés où l'on ne peut aller ni chevaucher, tous leurs gens d'armes sont à pied, et les gens d'armes ont mis devant eux les archers tout comme une herse : ce qui est sagement entendu, à ce qu'il nous semble, car ceux qui voudront ou pourront, par force d'armes, venir jusqu'à eux n'y entreront nullement, sauf au travers des archers, qui ne sont pas aisés à déconfire. »

Alors le roi parla et dit: « Messire Eustache, et comment conseilleriez-vous d'y aller et combattre? » A quoi répondit le chevalier : « Sire, tous à pied, excepté trois cents armures de fer des vôtres, tous des plus habiles, hardis, rudes, forts et bien entreprenants de votre armée, bien armés et bien montés sur la fleur des coursiers, pour rompre et ouvrir ces archers; après quoi vos batailles devraient suivre promptement tout à pied, et assaillir les gens d'armes, main à main, et les combattre de grande volonté. C'est le conseil qu'à mon avis je puis penser et imaginer, et qui saura mieux qu'il le dise.

Ce conseil et cet avis plut grandement au roi, et il dit qu'il en serait fait ainsi. Alors, sous le commandement du roi, les deux maréchaux se mirent en marche et chevauchèrent de bataille en bataille, choisissant et triant à leur avis, par simple élection, trois cents chevaliers et écuyers, les plus braves et les plus hardis de toute l'armée, et chacun d'eux monté sur fleur de coursier et armé de toutes pièces. Et, pour le reste, fut ordonné que chacun allât à pied en ôtant leurs éperons, et que ceux qui avaient des lances les retaillassent à la longueur de cinq pieds, afin de pouvoir

1. Soldats à pied.

mieux s'en servir. Cette ordonnance fut tenue de tous pour belle et bonne.

Ils étaient ainsi tout prêts à approcher leurs ennemis, et en grande volonté, lorsque arriva le cardinal de Périgord en grande hâte devers le roi, qui déjà avait tenté plusieurs fois de traiter la paix; et, le matin, de bonne heure, il était parti de Poitiers, en sorte qu'il s'inclina bien bas devant le roi par humilité, le priant à mains jointes, au nom du Dieu très haut, de vouloir bien s'arrêter et tarder un peu jusqu'à ce qu'il lui eût parlé.



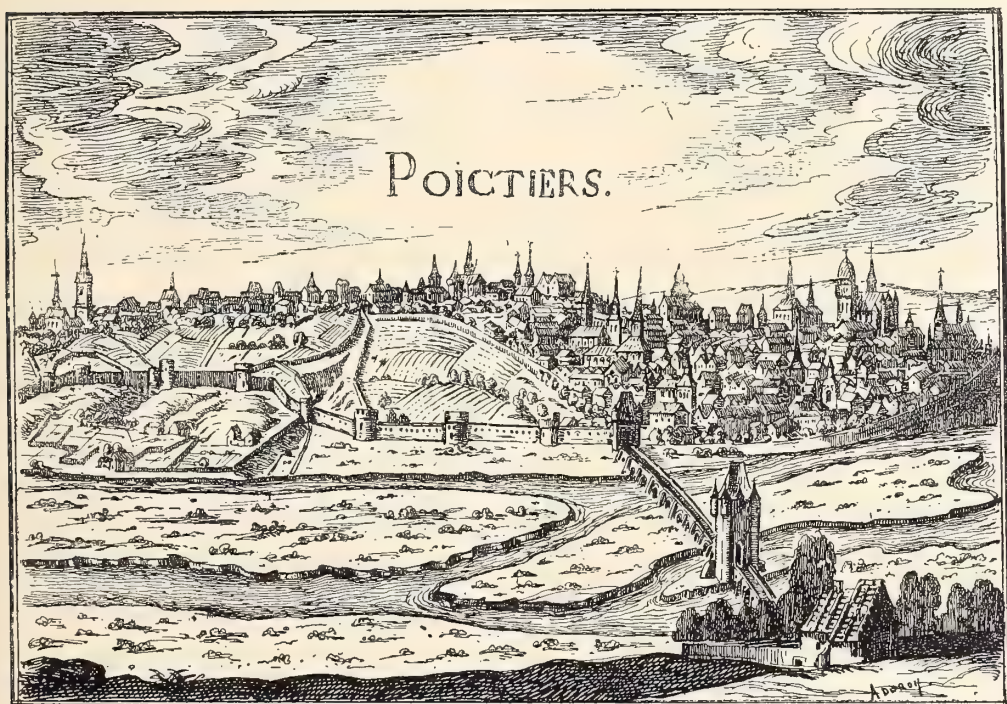
Le roi Jean [1].

Le roi de France, qui était assez condescendant à entendre toutes voies de raison, le lui accorda et dit : « Volontiers, que vous plaît-il de dire? — Très cher sire, dit le cardinal, vous avez toute la fleur de la chevalerie de votre royaume assemblée contre une poignée de gens que sont les Anglais en face de vous, et si vous les pouvez avoir et qu'ils se mettent à votre merci sans bataille, il vous serait plus honorable et profitable de les avoir ainsi que d'aventurer si noble et si nombreuse chevalerie que vous avez ici. Je vous prie donc, au nom de Dieu, et par humilité, que je puisse chevaucher vers le prince et lui remontrer en quel danger vous le tenez. » Le roi le lui accorda encore, et dit : « Sire, cela nous plaît bien, mais revenez bientôt. »

A ces paroles, le cardinal quitta le roi de France, et s'en vint tout tranquillement vers le prince, qui était parmi ses gens à pied, au milieu d'une vigne, et qui semblait attendre sans crainte la puissance du roi de France. Dès que le cardinal fut arrivé, il mit pied à terre, et se rendit vers le prince, qui l'accueillit très courtoisement. Et dès qu'il l'eut salué, le cardinal lui dit : « Certes, beau fils, si vous aviez justement considéré

1. Recueil de Gaignière, *Costumes,* tome III.

et imaginé la puissance du roi de France, vous me laisseriez essayer de vous accorder avec lui, si je le pouvais. » A quoi répondit le prince, qui était pour lors un jeune homme : « Sire, mon honneur sauf et celui de mes gens, je voudrais bien y concourir par toutes voies de raison. » A quoi le cardinal répondit : « Beau fils, vous parlez bien, et je vous accorderai, si je le puis ; car ce serait grand pitié si tant de bonnes gens



Vue ancienne de Poitiers[1].

qui sont ici et que vous êtes, d'un côté et de l'autre, vous en vinssiez aux mains ; car il y pourrait arriver trop grand malheur. »

A ces mots le cardinal quitta le prince sans plus rien dire, et s'en revint vers le roi de France, et commença à entamer un traité d'accord, et à mettre en avant des conditions, et à dire au roi pour mieux attirer son attention : « Sire, vous n'avez que faire de vous trop hâter de combattre, car ils sont à vous sans coup férir ; il ne peuvent fuir, ni s'éloigner ; je vous prie donc seulement qu'aujourd'hui et demain jusqu'au soleil levant vous leur accordiez paix et répit. »

Alors le roi de France commença à réfléchir un peu, et il ne voulut

1. Bibliothèque nationale, *Topographie de la France.*

pas accorder ce répit à la première prière du cardinal, ni à la seconde; car une partie des gens de son conseil ne s'y accordait pas, et surtout messire Eustache de Ribaumont et messire Jean de Landas, qui étaient des plus intimes conseillers du roi. Mais finalement le cardinal, qui s'en embarrassait dans l'espoir du bien, pria et pressa tant le roi de France qu'il consentit au répit pour le dimanche tout le jour et le lendemain jusqu'au soleil levant. Et le cardinal l'alla promptement apprendre au prince et à ses gens, qui n'en furent pas fâchés, bien qu'ils fissent toujours leur effort de conseil et de bon ordre.

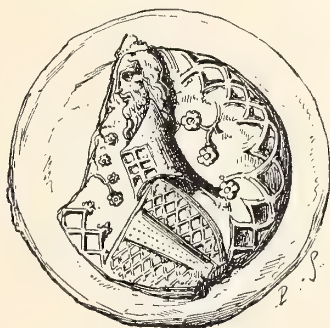
Ainsi, ce dimanche, le cardinal chevaucha et travailla de l'un à l'autre, et les eût volontiers accordés, s'il eût pu; mais il trouvait le roi de France et son conseil si froids que jamais ils ne voulurent condescendre à un accord, à moins que sur les cinq ils en eussent quatre, et que le prince et ses gens se rendissent simplement à eux, ce que jamais ils n'eussent fait. Aussi y eut-il des offres et des propositions et divers propos mis en avant. Et me fut dit par les gens du cardinal de Périgord que le prince offrait de rendre au roi de France tout ce qu'il avait conquis en ce voyage, villes et châteaux, et de relâcher tous les prisonniers que lui ou ses gens avaient faits, en jurant de ne se point armer contre le roi de France pendant sept ans. Mais le roi de France ni ses conseillers n'en voulaient rien entendre, et ils s'en tenaient à ce que le prince et cent de ses chevaliers se vinssent mettre en la prison du roi de France; sans quoi on ne les laisserait pas passer. Auquel traité le prince de Galles ni ses conseillers ne se fussent jamais accordés.

Pendant que le cardinal de Périgord portait les paroles et chevauchait de l'un à l'autre, au nom de Dieu, et que la trêve durait, il y avait de jeunes chevaliers, hardis et amoureux, tant du parti des Français que des Anglais, qui chevauchaient ce jour-là en côtoyant les batailles : les Français pour imaginer et examiner l'ordonnance des Anglais, et les chevaliers d'Angleterre celle des Français, ainsi qu'il advient en semblable besogne.

Il arriva donc que messire Jean Chandos, qui était un preux chevalier, gentil et noble de cœur, et qui avait l'esprit inventif, avait ce jour-là chevauché et côtoyé vers les ailes la bataille du roi de France, et avait pris grand plaisir à la regarder, tant il y voyait grand foison de nobles chevaliers richement armés et appareillés. Et il disait et pensait en lui-même : « Plaise à Dieu que nous ne partions pas d'ici sans combattre;

car si nous sommes pris et déconfits par une si belle armée et si nombreuse comme celle que je vois contre nous, nous n'en devrons point avoir de blâme ; et si la journée est pour nous et que la fortune y veuille consentir, nous serons les gens les plus honorés du monde. »

Comme messire Jean Chandos avait chevauché et considéré une partie de l'ordonnance des Français, il en était arrivé de même à l'un des maréchaux de France, monseigneur Jean de Clermont. Et tant chevauchèrent ces deux chevaliers qu'ils se rencontrèrent par aventure, ce qui amena de rudes paroles et des reproches très amers entre eux. Je vous dirai pourquoi. Les deux chevaliers, qui étaient jeunes et amoureux, car on le peut et on le doit entendre ainsi, portaient tous deux la même devise d'une dame bleue, ornée de broderie en rayons de soleil, sur leur bras gauche, et cela toujours sur leurs vêtements de dessous, en quelque état qu'ils fussent. Il ne plut pas à monseigneur Jean de Clermont de voir monseigneur Jean Chandos porter sa devise, et il s'arrêta tout droit devant lui, en disant : « Chandos, je désirais vous rencontrer. Depuis quand avez-vous commencé à porter ma devise ? — Et vous la mienne ? répondit messire Jean Chandos, car aussi bien est-elle à moi qu'à vous. — Je vous le défends, dit messire Jean de Clermont, et sans la trêve qui est entre les vôtres et les nôtres, je vous montrerais tantôt que vous n'avez aucun droit à la porter. — Ah ! répondit messire Jean Chandos, demain matin vous me trouverez tout appareillé à vous prouver par fait d'armes qu'elle est aussi bien à moi qu'à vous. »



Sceau de Jean Chandos[1].

A ces paroles, ils passèrent outre, et monseigneur Jean de Clermont dit encore en raillant messire Jean Chandos : « Chandos, Chandos, ce sont bien des bravades de vos Anglais qui ne savent rien inventer de nouveau, mais tout ce qu'ils voient leur paraît beau. » Si n'y eut-il rien de plus fait ni dit, et chacun s'en retourna vers ses gens, laissant la chose en cet état.

Vous avez bien ouï conter ci-dessus comment le cardinal de Périgord se mit en peine, ce jour de dimanche, de chevaucher de l'un à l'autre,

1. Archives nationales, n° 1714 ; grandeur naturelle.

pour accorder ces deux seigneurs, le roi de France et le prince de Galles; mais il n'en put venir à bout, et il était tard quand il partit pour rentrer dans la cité de Poitiers. Le dimanche, les Français se tinrent tout le jour dans les champs, et, le soir, ils se retirèrent en leurs logis, où ils se mirent à l'aise de ce qu'ils eurent. Ils avaient bien de quoi et des provisions assez et largement; mais les Anglais en manquaient grandement. C'était là ce qui les embarrassait le plus; car ils ne savaient où aller fourrager, tant les chemins leur étaient tous fermés, et ils ne pouvaient partir du lieu où ils étaient sans courir le danger des Français. A vrai dire, ils ne redoutaient pas tant la bataille que l'état dans lequel on les tenait comme assiégés et affamés. Le dimanche, tout le jour, ils veillèrent parfaitement à leur besogne, et le passèrent du mieux qu'ils purent, faisant creuser des fossés et planter des pieux devant leurs archers afin de les rendre plus forts.

Quand vint le lundi au matin, le prince et ses gens furent tantôt appareillés et ordonnés comme auparavant, sans désordre et sans effroi, et les Français en firent autant. Vers le soleil levant, le lundi matin, le cardinal de Périgord revint vers l'une et l'autre armée, et il croyait les accorder par ses exhortations; mais il ne put y parvenir, et les Français lui dirent avec colère qu'il s'en retournât à Poitiers, ou là où il voudrait, et qu'il n'apportât plus de paroles de traité ni d'accord, car il pourrait bien lui en mal arriver.

Le cardinal, qui s'en occupait pour le bien, ne se voulut pas mettre en péril, et il prit congé du roi de France, car il vit bien qu'il travaillait en vain, et il s'en vint en partant vers le prince et lui dit : « Beau fils, faites ce que vous pourrez, il vous faut combattre; car je ne puis obtenir ni accord ni paix de la part du roi de France. » Cette dernière parole enflamma et encouragea grandement le cœur du prince, et il répondit : « C'est bien notre intention à nous et aux nôtres, et que Dieu veuille aider le droit! » Ainsi le cardinal quitta le prince et s'en retourna à Poitiers.

Quand le jeune prince de Galles vit qu'il fallait combattre et que le cardinal de Périgord s'en retournait sans avoir rien fait, et que le roi de France, son adversaire, faisait peu de cas de lui et de ses gens, il se réconforta en lui-même et réconforta sagement les siens et leur dit : « Beaux seigneurs, nous sommes en petit nombre contre la puissance de nos ennemis, mais ne nous effrayons pas pour cela; car la

victoire n'appartient pas au grand peuple, mais à celui à qui Dieu veut la donner. S'il arrive que la journée soit à nous, nous serons les plus honorés du monde; si nous sommes tués, j'ai encore monseigneur mon père et deux beaux-frères, et vous avez aussi de bons amis qui vous vengeront; je vous prie donc que vous vouliez aujourd'hui entendre à bien combattre, car, s'il plaît à Dieu et à saint George, vous me verrez aujourd'hui bon chevalier. »

Par ces paroles et par plusieurs autres bonnes raisons que le prince leur remontra ce jour-là et leur fit remontrer par ses maréchaux, ses gens étaient tout réconfortés. Auprès du prince, pour le garder et le conseiller, se tenait messire Jean Chandos, et il ne le quitta point ce jour-là, quoi qu'il advînt. Aussi y fut pendant longtemps messire James d'Audley, et ce fut par son avis et conseil que la plus grande partie de l'ordonnance des batailles fut faite; car c'était un sage et vaillant homme, et il le montra bien le jour où l'on combattit, comme je vous le dirai.

Messire James d'Audley avait fait depuis longtemps un vœu que, s'il se trouvait dans une affaire où serait le roi d'Angleterre ou l'un de ses enfants, et qu'on vînt à la bataille, il serait le premier assaillant et le meilleur combattant de son côté, ou qu'il mourrait à la peine. Donc, quand il vit qu'on allait combattre et que le prince de Galles, le fils aîné du roi son seigneur, était là, il en fut tout réjoui, parce qu'il se voulait efforcer de tout son loyal pouvoir d'accomplir son vœu. Il s'en vint devant le prince et dit : « Monseigneur, j'ai toujours loyalement servi monseigneur votre père, et vous aussi, et je le ferai tant que je vivrai. Cher sire, je vous le rappelle, parce qu'au temps jadis je fis vœu qu'à la première affaire où se trouverait le roi votre père ou l'un de ses fils, je serais le premier assaillant et combattant. Je vous prie donc chèrement, en récompense de ce que j'ai jamais pu faire de service au roi votre père et à vous aussi, que vous me donniez congé afin que je puisse vous quitter à mon honneur et me mettre en état d'accomplir mon vœu. »

Le prince, qui considéra la bonté du chevalier et la grande volonté qu'il avait d'attaquer ses ennemis, le lui accorda volontiers, et dit : « Messire James, que Dieu vous donne la grâce et la force d'être aujourd'hui le meilleur de tous ! » Sur quoi il lui donna la main. Alors le chevalier quitta le prince, et se mit au premier front de toutes

les batailles, accompagné seulement par quatre vaillants écuyers qu'il avait retenus pour garder et soutenir son corps ce jour-là. Et le dit chevalier s'en alla tout en avant pour combattre et attaquer la bataille des maréchaux de France, et s'en prit à monseigneur Arnould d'Audrehen et à sa troupe; et là il fit merveille d'armes, comme vous l'entendrez raconter en l'état de la bataille. D'autre part, messire Eustache d'Aubrécicourt, qui était un jeune bachelier et en grand désir d'acquérir renommée et bonne grâce aux armes, s'était mis en grande peine pour être des premiers assaillants, et aussi le fut-il, ou de bien près, lorsque messire James d'Audley s'avança le premier pour attaquer les ennemis; mais il en arriva mal à messire Eustache, comme je vous le raconterai.

Vous avez ouï dire déjà ci-dessus l'ordonnance des batailles; le prince y avait fait une seule chose nouvelle, car il avait ordonné un certain nombre de chevaliers habiles et hardis pour demeurer à cheval entre les batailles et contre la bataille des maréchaux de France. Il avait aussi ordonné sur leur droite, en une montagne qui n'était point trop haute ou trop raide à monter, trois cents hommes à cheval et autant d'archers montés pour côtoyer à la dérobée cette montagne, et venir sur les ailes tomber sur la bataille du duc de Normandie, qui était à pied au bas de cette montagne. Or, tout bien compté, le prince de Galles n'avait pas avec lui plus de huit mille hommes, et les Français étaient bien cinquante mille combattants, dont plus de trois mille chevaliers.

Or étaient donc les Allemands qui côtoyaient les maréchaux demeurés à cheval. Messire Eustache d'Aubrécicourt, qui était à cheval, baissa son glaive, embrassa son bouclier, frappa son cheval des éperons et s'en vint entre les batailles. Un chevalier d'Allemagne, qui s'appelait messire Louis de Recombes, vit venir messire Eustache et sortit de son rang, dans la troupe du comte Jean de Nassau où il était, et, baissant son glaive, il s'en vint attaquer messire Eustache. Tous deux se heurtèrent de plein élan et se jetèrent à terre, et le chevalier allemand fut blessé à l'épaule, en sorte qu'il ne se releva pas aussitôt que fit messire Eustache.

Quand messire Eustache fut relevé, il prit son glaive et vint sur le chevalier qui était là gisant, en grande volonté de l'assaillir; mais il n'en eut pas le loisir, car cinq hommes d'armes allemands tombèrent

sur lui qui l'embarrassèrent et le jetèrent par terre. Là il fut tellement pressé, sans être aidé des siens, qu'il fut pris et emmené prisonnier par les gens du comte Jean de Nassau; mais ils n'en firent pas grand compte, et je ne sais s'ils le firent jurer pour sa prison, car ils le lièrent sur un char avec leurs harnais.

Assez tôt après la prise de monseigneur Eustache, la bataille commença de toutes parts; alors chevauchèrent, en avant de la bataille des maréchaux, ceux qui devaient rompre la bataille des archers; ils entrèrent donc tout à cheval dans le chemin, bordé des deux côtés par une grosse haie bien épaisse. Aussitôt que ces gens d'armes furent engagés là, les archers commencèrent à tirer de toutes leurs forces, et à mettre la main à l'œuvre des deux côtés de la haie, perçant les chevaux et les enfilant de part en part de leurs longues flèches barbues. Les chevaux qui étaient blessés, et qui sentaient le fer de ces longues flèches, reculaient et ne voulaient pas aller plus avant. Ils se retournaient les uns de travers, les autres de côté; ils tombaient et trébuchaient sous leurs maîtres qui ne se pouvaient aider ni relever, en sorte que la bataille des maréchaux ne put parvenir à approcher celle du prince. Il y eut bien quelques chevaliers et écuyers bien montés, qui, par la force de leurs chevaux, passèrent outre et rompirent la haie, croyant atteindre la bataille du prince et ses bannières; mais ils ne le purent.

Messire James d'Audley, sous la garde de ses quatre écuyers, et l'épée à la main, était, comme je vous l'ai dit, au premier front de cette bataille, fort en avant de tous les autres, et y faisait merveilles d'armes. Et il s'en vint par grande vaillance combattre jusque sous la bannière de messire Arnould d'Audrehen, maréchal de France, hardi et vaillant chevalier, et ils combattirent longtemps ensemble, si bien que le dit messire Arnould fut gravement blessé; car la bataille des maréchaux fut bientôt mise en déroute et déconfite par les traits des archers, comme je l'ai déjà dit, avec l'aide des gens d'armes qui se glissaient entre eux quand ils étaient abattus, et les prenaient et tuaient à volonté. Là fut pris messire Arnould d'Audrehen, qui était gravement blessé; mais ce fut par d'autres que par monseigneur James d'Audley et les quatre écuyers qui se tenaient auprès de lui; car de toute la journée le dit chevalier ne fit aucun prisonnier, ni ne s'arrêta à en prendre, mais toujours poussait-il en avant pour combattre et marcher sus aux ennemis.

D'autre part, messire Jean de Clermont, maréchal de France, et vaillant

et gentil chevalier, combattit sous sa bannière et y fit assez de beaux faits d'armes tant qu'il put durer; mais il fut abattu, et ne put jamais se relever, ni venir à rançon, en sorte qu'il fut là mort et occis, en servant son seigneur. Et certains veulent bien soutenir et maintenir que ce fut pour les paroles qu'il avait dites le jour auparavant à messire Jean Chandos. A peine vit-on jamais arriver en si peu d'heures si grand malheur à des gens d'armes et bons combattants, comme il arriva là à la bataille des maréchaux de France, car ils tombaient l'un sur l'autre et ne pouvaient aller en avant. Ceux qui étaient derrière et qui voyaient le mal ne pouvaient passer plus avant; ils reculaient donc sur la bataille du duc de Normandie, qui était grande et serrée par devant; mais bientôt elle s'éclaircit par derrière quand ils apprirent que les maréchaux étaient déconfits. Alors un grand nombre de gens montèrent à cheval et s'en allèrent; car une troupe d'Anglais descendirent de la montagne tous à cheval, en côtoyant les batailles, avec une grand foison de gens d'armes devant eux, et ils s'en vinrent tomber sur les ailes de la bataille du duc de Normandie. A vrai dire, les archers d'Angleterre rendirent à leurs gens de grands services, et étonnèrent grandement les Français; car ils tiraient si également et si serré que les Français ne savaient auquel côté entendre qu'ils ne fussent poursuivis des traits; et toujours les archers s'avançaient conquérant la terre.

Quand les gens d'armes du roi d'Angleterre virent que cette première bataille était déconfite et que la bataille du duc de Normandie branlait et commençait à s'ouvrir, la force, le courage et l'haleine leur vinrent et grandirent de plus en plus, et ils montèrent tous sur les chevaux qu'ils avaient dès l'abord ordonnés pour rester auprès d'eux. Quand ils furent tous montés bien en hâte, ils se réunirent ensemble et se mirent à crier à haute voix pour ébahir leurs ennemis : « Saint George! Guyenne ! » Alors messire Jean Chandos dit au prince une grande et honorable parole : « Sire, sire, chevauchez en avant, la journée est à vous. Dieu est aujourd'hui de votre côté. Marchons vers votre adversaire le roi de France, car là est tout l'effort de la besogne. Je sais bien que par vaillance il ne fuira point. Il nous demeurera, s'il plaît à Dieu et à saint George, pourvu qu'il soit bien combattu, et vous avez dit tout à l'heure qu'aujourd'hui on vous verrait bon chevalier.

Ces paroles animèrent le prince si bien qu'il dit tout haut : « Jean, allons! vous ne me verrez pas reculer, mais toujours chevaucher en

avant. » Alors il dit à sa bannière : « Chevauchez en avant, bannière, au nom de Dieu et de saint George! » Et le chevalier qui la portait obéit à l'ordre du prince. Là fut la presse et le combat grand, périlleux, et maint homme y fut renversé. Et sachez bien que ceux qui étaient là tombés



Bataille de Poitiers [1].

ne pouvaient se relever, à moins qu'ils ne fussent fort aidés. Tandis que le prince et sa bannière chevauchaient en pénétrant au milieu de ses ennemis, et que ses gens le suivaient, il aperçut sur sa droite, près d'un petit buisson, monseigneur Robert de Duras qui gisait là mort; et sa bannière auprès de lui, qui était de France au sautoir de gueules, et bien dix ou douze des siens à l'entour. Alors commanda-t-il à deux de ses écuyers et à trois archers : « Mettez le corps de ce chevalier sur un bouclier, et le portez à Poitiers, et le présentez

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2643.

de ma part au cardinal de Périgord, et dites-lui que je le salue par ces insignes. » Là-dessus les valets firent sans délai ce qu'il leur commanda.

Or je vous dirai ce qui porta le prince à agir ainsi, car quelques-uns pourraient dire qu'il le fit par manière de dérision. On avait déjà informé le prince que bon nombre des gens du cardinal de Périgord qui plus aimaient les Français que les Anglais, étaient demeurés en arrière par les champs et s'étaient armés contre lui, ce qui n'appartient guère à la droite justice en faits d'armes; car les gens d'Église qui pour le bien et pour traiter de la paix s'en vont et voyagent de l'un à l'autre, ne se doivent naturellement pas armer ni combattre pour l'un ni pour l'autre. Et parce que ceux-ci l'avaient fait, le prince en était courroucé contre le cardinal, et il lui envoya son neveu, monseigneur Robert de Duras, comme il est dit ci-dessus. Et il voulait faire trancher la tête au châtelain d'Amposte, qui était le chef des gens du cardinal, et aussi l'eût-il fait quand ilt fut pris, bien que le châtelain fût de la famille du cardinal, si ce n'eût été messire Jean Chandos, qui le retint par de douces paroles et lui dit : « Monseigneur, réprimez votre colère et occupez-vous de choses plus importantes que n'est celle-ci. Peut-être le cardinal de Périgord excusera-t-il si bien ses gens que vous en serez satisfait. » Ainsi le prince passa outre, et commanda que le châtelain fût bien gardé.

Lorsque la bataille des maréchaux fut ainsi toute déconfite et perdue sans retour, et que celle du duc de Normandie commençait à s'ébranler, les Anglais qui étaient là tous à cheval, se dirigèrent vers la bataille du duc d'Athènes [1], connétable de France. Là y eut-il grande bataille et hutin, et bien des hommes renversés par terre. Là criaient les chevaliers et les écuyers de France qui combattaient par troupeaux : « Montjoie ! Saint-Denis ! » et les Anglais : « Saint George ! Guyenne ! » Là se fit entre eux mainte grande prouesse glorieusement démontrée, car il n'y en eut si petit qui ne valût un bon homme d'armes.

Or le prince et ses gens avaient à faire à la bataille des Allemands, du comte de Saarbruck, du comte Jean de Nassau, du comte de Nidau et de leurs gens; mais ils ne résistèrent point longtemps et ils furent bientôt repoussés rudement et mis en fuite. Là étaient des archers d'Angleterre, prompts et légers, qui tiraient si également et si épais que nul ne s'osait

1. Gauthier de Brienne, duc d'Athènes.

aventurer sous leurs traits, et ils blessèrent et occirent en cette rencontre bien des hommes qui ne purent venir à rançon ni à merci. Là furent pris les trois comtes ci-dessus nommés; mais aussi fut délivré par ses gens messire Eustache d'Aubrécicourt, que partout on cherchait et qu'on savait prisonnier des Allemands, et à quoi messire Jean de Guistelles se donnait grand peine. Ainsi messire Eustache fut remis à cheval, et depuis ce jour il fit maint exploit d'armes, et prit à merci de bons prisonniers, dont il eut par la suite de grosses sommes d'argent qui l'aidèrent fort à avancer.

Quand la bataille du duc de Normandie vit arriver si rudement les batailles du prince, qui déjà avaient déconfit les maréchaux et les Allemands et qui s'étaient mis à les poursuivre, tous, pour la plupart s'en trouvèrent ébahis, et ne songèrent plus qu'à se sauver, avec les enfants du roi, le duc de Normandie, le comte de Poitiers et le comte de Touraine, qui pour lors étaient très jeunes et de petite sagesse; aussi crurent-ils facilement ceux qui les gouvernèrent. Cependant messire Guiscard d'Angle et messire Jean de Saintré, qui étaient auprès du comte de Poitiers, ne voulurent point reculer et fuir; mais ils se jetèrent au plus fort de la bataille. Ainsi partirent sur le conseil d'autrui les trois enfants du roi avec plus de huit cents lances, saines et entières, qui n'approchèrent jamais des ennemis, et ils prirent le chemin de Chauvigny.

Quand messire Jean de Landas et messire Thibaut de Voudenay, qui étaient maîtres et gouverneurs du duc Charles de Normandie, avec le seigneur de Saint-Venant eurent chevauché environ une grande lieue en compagnie du duc, ils prirent congé de lui, et prièrent le seigneur de Saint-Venant de ne le point quitter et de le mener en sûreté; car il acquerrait autant d'honneur en gardant le corps du dit duc que s'il demeurait à la bataille; mais que pour eux ils voulaient retourner vers le roi dans le combat, et il leur répondit qu'il en ferait autant s'il le pouvait. Ainsi les deux chevaliers retournèrent et rencontrèrent le duc d'Orléans et sa grosse bataille, toute saine et tout entière, qui étaient partis et venus par derrière la bataille du roi. Il est vrai que plusieurs bons chevaliers et écuyers, quoique leurs seigneurs fussent partis, ne voulurent pas s'en aller et aimèrent mieux mourir que de s'entendre reprocher leur fuite.

Vous avez ci-dessus ouï parler, dans cette histoire, de la bataille de

Crécy, et comment la fortune fut merveilleusement contre les Français; en cette bataille de Poitiers, elle fut contraire et cruelle pour eux, et assez pareille à celle de Crécy, car les Français étaient bien sept contre un. Or voyez si ce ne fut pas une grande infortune pour eux, quand ils ne purent obtenir de la place pour combattre leurs ennemis. Mais, à vrai dire, la bataille de Poitiers fut mieux combattue que celle de Crécy, et toutes espèces de gens d'armes eurent mieux le loisir de considérer et d'examiner leurs ennemis; car la bataille de Crécy avait commencé très tard, sans commandement, ni ordonnance, tandis que la bataille de Poitiers fut engagée à l'heure de prime[1], et en assez bon ordre; s'il y eût eu chance pour les Français. Et il y advint sans comparaison plus de beaux faits d'armes qu'il ne s'en fit à Crécy, bien que tant de grands seigneurs n'y demeurassent pas morts.

Et tous ceux qui demeurèrent à Poitiers, morts ou pris, s'acquittèrent si loyalement de leur devoir envers leurs seigneurs, que leurs héritiers en doivent encore être honorés, eux et les vaillants hommes qui là combattirent, et aussi ne peut ni doit-on pas dire ou présumer que le roi Jean de France s'effrayât de quelque chose qui lui advînt; mais il demeura en sa place et fut toujours bon chevalier et bon combattant, sans jamais faire mine de fuir ou de reculer, quand il dit à ses hommes : « A pied, à pied! » et qu'il fit descendre tous ceux qui étaient à cheval. Et même il se mit à pied en tête de tous les siens, une hache d'armes à la main; il fit passer devant lui ses bannières au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis. Et ainsi alla s'attaquer aux Anglais contre la bataille des maréchaux d'Angleterre, et le roi Jean avait bien le sentiment et la connaissance que ses gens étaient en péril; car il voyait ses batailles s'ouvrir et s'ébranler, les bannières et les pennons trébucher et reculer; mais, par la force des armes, il crut pouvoir tout recouvrer, et là criaient les Français : « Montjoie, Saint Denis ! » et les Anglais : « Saint George, Guyenne ! »

On ne vous peut pas parler de tous, ni dire ou raconter : celui-ci fit bien, et celui-là fit mieux; car il y faudrait trop de rôles. Cependant on ne doit pas trop légèrement passer sur les faits d'armes, car il y eut là beaucoup de bons chevaliers et écuyers de part et

1. Six heures du matin.

d'autre. Là était le prince, et au frein de son cheval messire Jean Chandos et messire Pierre d'Audley, frère de monseigneur James d'Audley, qui fut des premiers assaillants, ainsi que nous l'avons déjà raconté. Et bien peut-on le tenir et recommander pour preux, car il était entré en bon chevalier au plus fort des batailles, et il avait combattu si vaillamment qu'il était cruellement blessé au corps, à la tête et au visage; mais tant que la force et l'haleine purent durer, il combattit, toujours plus avant, jusqu'à ce qu'il en fut tout épuisé. Alors, sur la fin de la bataille, les quatre écuyers qui le gardaient le prirent et l'emmenèrent tout faible et blessé en dehors du combat, derrière une haie, pour le rafraîchir et le ranimer un peu, et ils le désarmèrent le plus doucement qu'ils purent, s'occupant de laver et de panser ses plaies et de recoudre les plus dangereuses.

Cependant le prince de Galles avançait toujours, abattant et tuant ses ennemis, et à côté de lui messire Jean Chandos, par le conseil duquel il remporta cette journée. Et le gentil chevalier s'en acquitta si loyalement que jamais, ce jour-là, il ne s'occupa de faire un prisonnier; mais il disait au prince : « Sire, chevauchez en avant, Dieu est avec vous, la journée est vôtre. » Et le prince, qui tendait à toute perfection d'honneur, chevauchait en avant, sa bannière devant lui, et renforçait ses gens là où il les voyait s'entr'ouvrir et branler, et il fut là très bon chevalier.

Et, de son côté, le roi Jean de France fut aussi très bon chevalier, et si le quart de ses gens lui eussent ressemblé, la journée eût été pour eux; mais il n'en fut pas ainsi. Toutefois les ducs et les comtes, les barons, les chevaliers et les écuyers qui demeurèrent, s'acquittèrent de leur devoir bien et loyalement, et combattirent jusqu'à ce qu'ils fussent tous morts ou pris. Peu se sauvèrent de ceux qui mirent pied à terre sur le sable, à côté du roi leur seigneur. Là furent occis, ce qui fut pitié et dommage, le gentil duc de Bourbon, qui s'appelait messire Pierre, et assez près de lui messire Guichard de Beaujeu et messire Jean de Landas; et là furent pris et cruellement blessés messire Regnault de Cervolle, qu'on appelait l'Archiprêtre; messire Thibaut de Voudenay et messire Baudouin de Ennekins; morts, le duc d'Athènes, connétable de France, et l'évêque de Châlons en Champagne, et d'autre part, pris, le comte de Waudemont et de Joinville, le comte de Vendôme, et ceux de Ventadour et de Mont-

pensier, et tués un peu au-dessus, messire Guillaume de Nesles et messire Eustache de Ribaumont; et d'Auvergne, le sire de la Tour, et messire Guillaume de Montagu; et pris, messire Louis de Maleval, le sire de Pierre-Buffière et le sire de Sérignac. Et en cet assaut il y eut plus de deux cents chevaliers morts ou pris, dont je ne saurais vous donner tous les noms.

La chasse de la déconfiture dura jusqu'aux portes de Poitiers, et là il y eut grand massacre et grande destruction de gens d'armes, car ceux de Poitiers fermèrent leurs portes et ne laissaient entrer personne à cause du péril; en sorte qu'il y eut dans la poursuite et devant les portes si grand horreur de gens abattus, blessés et tués que ce serait merveille à penser. Et les Français se rendaient du plus loin qu'ils pouvaient choisir un Anglais, et il y eut là plusieurs Anglais, archers, écuyers et autres, qui avaient quatre, cinq ou six prisonniers, et on n'ouït jamais parler de telle male chance que celle qui advint là aux Français.


Sceau de Pierre, duc de Bourbon [1].

Là fut tué le sire de Pons, un grand baron de Poitou, avec beaucoup d'autres chevaliers et écuyers ; là furent pris le vicomte de Rochechouart, le sire de Poiane et le sire de Parthenay, de Saintonge, le sire de Montendre, et aussi messire Jean de Saintré, qui fut tellement blessé que jamais depuis lors n'eut de santé, et le tenait-on pour le meilleur et le plus vaillant chevalier de France, et parmi les morts, tenu pour mort, se trouvait messire Guichard d'Angle, qui trop vaillamment combattit ce jour-là.

Vaillamment aussi combattait assez près du roi messire Geoffroy de Chargny, sur qui était toute la presse et l'assaut, car il portait la souveraine bannière de France, comme aussi était la sienne sur le champ de bataille, qui était de gueules à trois écussons d'argent. Et là il fut occis, la bannière du roi entre les mains, et le comte de Dammartin fut pris par messire Regnault de Cobham ; alors il y eut grande presse et combat autour du roi Jean, par désir de le prendre, et ceux

1. Archives nationales, n° 449; grandeur du sceau original, $0^{m},090$.

qui le connaissaient et qui se trouvaient le plus près de lui criaient : « Sire, rendez-vous, rendez-vous, ou vous êtes mort ! »

Il y avait là un chevalier des environs de Saint-Omer, qu'on appelait monseigneur Denis de Morbecque, qui depuis cinq ans environ avait servi les Anglais, ayant dans sa jeunesse forfait le royaume de France dans une guerre intestine et par un homicide qu'il avait commis à Saint-Omer. Il servait le roi d'Angleterre à solde et à gages. Il advint donc bien à point à ce chevalier qu'il se trouva le plus proche du roi de France quand on se battait ainsi pour le prendre : il s'avança dans la presse, à force de bras et de corps, car il était grand et robuste, et il dit au roi, en bon français, ce à quoi le roi s'arrêta plus qu'aux autres : « Sire, sire, rendez-vous. »


Sceau du duc d'Athènes[1].

Le roi, qui se voyait en dur parti et trop pressé de ses ennemis pour que sa défense pût encore lui servir, demanda en regardant le chevalier : « A qui me rendrai-je ? Où est mon cousin le prince de Galles ? Si je le voyais, je parlerais. — Sire, répondit messire Denis de Morbecque, il n'est pas ici ; mais rendez-vous à moi, je vous mènerai vers lui. — Qui êtes-vous ? dit le roi. — Sire, je suis Denis de Morbecque, un chevalier d'Artois ; mais je sers le roi d'Angleterre, parce que je ne puis vivre en royaume de France où j'ai forfait tout ce qui était à moi.

Alors le roi de France répondit ou dut répondre, selon que j'en ai été depuis informé : « Je me rends à vous, » et il lui donna le gant de sa main droite. Le chevalier le prit, qui en eut grande joie. Là autour du roi il y avait grande presse et grands tiraillements, car chacun s'efforçait de dire : « Je l'ai pris, je l'ai pris ! » et le roi ne pouvait avancer, ni Philippe, son fils cadet.

Cependant le prince de Galles, qui était rudement hardi et courageux, et qui, le casque en tête, était comme un lion ardent et cruel, avait pris ce jour-là grand plaisir à combattre et à pourchasser ses ennemis, en sorte que sur la fin de la bataille il était fort échauffé, si bien que messire Jean Chandos, qui était toujours auprès de lui et ne l'avait quitté de la journée, lui dit : « Sire, il est bon que vous vous arrêtiez et que vous

1. Archives nationales, n° 1018 ; grandeur du sceau original.

éleviez votre bannière sur ce buisson ; vos gens, qui sont épars, s'y rallieront, car, Dieu merci, la journée est vôtre. Je ne vois plus nulles bannières ni pennons des Français, ni corps parmi eux qui se puisse rallier ; si vous vous rafraîchirez un peu, car je vous vois fort échauffé. »

Le prince s'accorda au conseil de messire Jean Chandos, et il fit élever sa bannière sur un buisson pour rallier tous ses gens ; les ménestrels donnaient du cor, et le prince ôta son casque. Bientôt les chevaliers de son corps et de sa chambre furent rassemblés, et on tendit là un petit pavillon vermeil sous lequel le prince entra, et on lui apporta à boire, ainsi qu'aux seigneurs qui étaient avec lui. Et sans cesse se multipliaient ceux qui revenaient de la poursuite ; tous s'arrêtaient là aux environs et s'occupaient de leurs prisonniers.

Sitôt que revinrent les deux maréchaux, le comte de Warwick et le comte de Suffolk, le prince leur demanda s'ils savaient des nouvelles du roi de France. Ils répondirent : « Non, sire, pas bien certaines ; nous croyons qu'il est mort ou pris, car il n'a point quitté ses batailles. » Alors le prince dit en grande hâte au comte de Warwick et à monseigneur Regnault de Cobham : « Je vous en prie, partez d'ici et chevauchez si avant qu'à votre retour vous m'en sachiez la vérité. »

Les deux seigneurs remontèrent donc à cheval, et, quittant le prince, ils montèrent sur un tertre pour voir autour d'eux ; alors ils aperçurent une grande foule de gens d'armes à pied, qui s'avançaient lentement. Là était le roi de France en grand péril ; car Anglais et Gascons en étaient maîtres, et ils l'avaient déjà enlevé à monseigneur Denis de Morbecque, et fort éloigné de lui, et les plus forts disaient : « Je l'ai pris, je l'ai pris ! » Toutefois le roi de France, qui sentait la jalousie qu'ils éprouvaient entre eux à son égard, avait dit pour esquiver le péril : « Seigneurs, seigneurs, menez-moi courtoisement vers le prince mon cousin, et mon fils avec moi ; ne vous chamaillez plus ensemble sur ma prise, car je suis assez grand seigneur pour enrichir chacun de vous. »

Ces paroles et d'autres que le roi leur disait, les calmèrent un peu ; mais pourtant leurs querelles recommençaient toujours, et ils n'avançaient pas d'un pied sur terre sans querelle. Les deux barons ci-dessus nommés, quand ils virent cette foule de gens d'armes, se dirent qu'ils iraient en ce lieu, et, frappant leurs coursiers des éperons, ils vinrent jusqu'à la foule dire : « Qu'est ceci ? qu'est ceci ? » Et il leur fut répondu : « C'est



LE ROI JEAN FAIT PRISONNIER.

le roi de France qui est pris, et il y a plus de dix chevaliers et écuyers qui veulent l'avoir et y prétendent. »

Alors les deux barons, sans plus parler, rompirent la presse à force de chevaux, et firent reculer toutes sortes de gens, leur ordonnant, au nom du prince et sur leur tête, que tous allassent arrière et que nul n'approchât le roi, si l'on n'en était requis. Alors tout le monde se retira, n'osant enfreindre ce commandement, et on se tint bien arrière du roi et des deux barons, qui aussitôt descendirent de cheval et s'inclinèrent fort bas devant le roi, lequel fut joyeux de leur venue, car ils le délivrèrent d'un grand danger.

Cependant le prince, qui attendait le comte de Warwick et messire Regnault de Cobham dans son pavillon, dit aux chevaliers qui l'entouraient : « N'y a-t-il personne qui sache rien de messire James d'Audley? — Oui, sire, répondirent quelques chevaliers qui étaient là et qui l'avaient vu, il est cruellement blessé et couché dans une litière assez près d'ici. — Par ma foi, dit le prince, je suis bien courroucé de ses blessures, mais je le verrais volontiers; sachez, je vous prie, s'il pourrait souffrir d'être apporté jusqu'ici; s'il ne le peut, je l'irai voir. »

Sur ce, partirent deux chevaliers du prince, qui s'en vinrent vers messire James d'Audley et lui dirent comment le prince s'était informé de lui et qu'il désirait de le voir. « Grand merci à monseigneur le prince, dit messire James, de ce qu'il lui plaît de se souvenir d'un aussi petit chevalier que moi. » Et ayant appelé huit de ses valets, il se fit porter en litière là où se tenait le prince.

Quand le prince vit monseigneur James, il se pencha vers lui, et lui fit grande chère, le recevant doucement et joyeusement, et il lui dit ainsi : « Messire James, je vous dois bien honorer; car, par votre prouesse et vaillance, vous avez aujourd'hui acquis l'honneur et la renommée sur nous tous, et vous y êtes tenu par certaine sentence pour le plus preux. — Monseigneur, répondit messire James, je voudrais bien qu'il en fût ainsi, et vous pouvez dire tout ce qu'il vous plaît; si je me suis avancé aujourd'hui pour vous servir et accomplir un vœu que j'avais fait, on ne doit pas me le compter à prouesse, mais à témérité. »

A quoi le prince lui répondit : « Messire James, moi et tous les nôtres, nous vous tenons à la journée d'aujourd'hui pour le meilleur de notre côté, et pour accroître votre bonne renommée et que vous soyez mieux à même de pouvoir poursuivre les armes, je vous retiens à

toujours pour mon chevalier à cinq cents marcs de revenu par an, que je vous assignerai sur mon héritage en Angleterre. — Sire, répondit messire James d'Audley, Dieu me fasse mériter les grands biens que vous me faites. »

A ces paroles, il prit congé du prince, car il était bien faible, et ses valets le rapportèrent à son logis. Il n'était pas encore bien éloigné, quand le comte de Warwick et messire Regnault de Cobham entrèrent dans le pavillon du prince et lui firent présent du roi de France, lequel présent le dit prince dut bien tenir pour grand et noble. Aussi n'y manqua-t-il pas, et, s'inclinant bien bas devant le roi de France, il l'accueillit et le reçut bellement et sagement, comme il savait bien le faire, et il fit apporter le vin et les épices, les offrant au roi en signe de très grand amour.

Ainsi fut perdue cette bataille que vous avez ouï raconter, aux champs de Maupertuis, à deux lieues de Poitiers, le vingt et unième jour du mois de septembre, l'an de grâce de Notre Seigneur 1356. Et là mourut, comme on le contait, toute la fleur de la chevalerie de France, ce dont le noble royaume fut cruellement affaibli, et subit de grandes misères et tribulations, comme vous l'entendrez raconter ci-après. Avec le roi furent pris son jeune fils, monseigneur Philippe, et dix-sept comtes, sans les barons, les chevaliers et les écuyers. Et il y eut de morts entre cinq mille sept cents et six mille hommes, tant des uns que des autres. Quand tous furent revenus de la poursuite vers le prince, il se trouva que les Anglais avaient deux fois plus de prisonniers qu'il n'étaient de gens. Si vous pouvez penser comment ceux qui s'étaient trouvés en cette bataille soutenue avec le prince de Galles devinrent riches d'honneur et d'avoir, tant par la rançon des prisonniers que par les gains qui furent faits en or et en argent, en vaisselle et joyaux, en malles farcies de riches et lourdes ceintures et de beaux manteaux. On ne faisait nul cas des armures, des harnais de jambes, ni des bassinets; car les Français étaient venus là si richement et magnifiquement qu'on ne pouvait mieux ; aussi croyaient-ils bien avoir la journée à eux.

Quand vint au soir, les Anglais et Gascons festoyèrent dans le camp, car plusieurs d'entre eux n'avaient pas goûté de pain depuis plusieurs jours, et les Français avaient amené là de grandes provi-

sions dont chacun se réjouissait. Dans le pavillon du prince, celui-ci donnait à souper au roi de France, à monseigneur Philippe son fils, à monseigneur Hugues de Beaulieu et à la plus grande partie des comtes et barons de France qui étaient prisonniers. Et toujours servait le prince à la table du roi et aussi aux autres tables, aussi humblement qu'il le pouvait, et il ne voulut jamais s'asseoir à la table du roi, quelque prière que le roi lui en fît; car il disait toujours qu'il n'était pas encore suffisant pour s'asseoir à la table d'un si grand prince et d'un si vaillant homme que le roi de France s'était montré de son corps dans la journée. Et, sans cesse, il s'agenouillait devant le roi, et il lui disait : « Cher sire, veuillez ne pas faire pauvre chère, bien que Dieu n'ait pas voulu aujourd'hui consentir à votre désir ; car certainement monseigneur mon père vous fera tout l'honneur et l'amitié qu'il pourra, et il s'accordera avec vous si raisonnablement que vous demeurerez bons amis ensemble. Et il m'est avis que vous avez grande raison de vous réjouir, bien que la besogne n'ait pas tourné à votre gré; car vous avez conquis aujourd'hui le grand renom de prouesse, et vous avez dépassé tous les mieux faisants de votre côté. Je ne le dis pour vous flatter, sachez-le, cher sire; car tous ceux de notre parti qui ont vu les uns et les autres, en sont convenus par pleine sentence, et vous en donnent le prix et la couronne, si vous la voulez porter. »

A ce point, chacun commença de murmurer, et on disait entre les Français et les Anglais que le prince avait noblement parlé et bien à point. Aussi le louait-on grandement, et les Anglais disaient couramment qu'ils avaient et auraient en lui un gentil seigneur s'il pouvait longtemps durer et vivre, et persévérer en telle bonne fortune.

Quand ils eurent soupé et assez festoyé, selon le point où ils en étaient, chacun s'en alla dans son logis, avec ses prisonniers, pour se reposer. Cette nuit-là, il y eut un grand nombre de prisonniers, chevaliers et écuyers, qui traitèrent de leur rançon avec ceux qui les avaient pris, et ceux-ci les laissèrent passer à rançon plus courtoisement qu'on ne fit jamais, et ne les contraignirent aucunement que de leur demander sur leur foi combien ils pouvaient payer, et les croyant facilement sur ce qu'ils en disaient. Car on disait communément qu'il ne fallait pas rançonner chevalier ni écuyer si étroitement qu'ils

ne pussent bien vivre et se gouverner sur leurs biens, et servir leur seigneur selon leur état, en chevauchant par les pays pour avancer leur corps et leur honneur.

La coutume des Allemands n'est pas si courtoise ; car ils n'ont pitié ni merci de nul gentilhomme, s'il tombe prisonnier entre leurs mains ; mais ils le rançonnent de toute sa fortune et au delà, et ils le mettent dans les ceps, dans les liens, dans les fers et les plus étroites prisons qu'ils peuvent pour extorquer une plus grosse rançon.

Quand vint le matin et que les seigneurs eurent ouï la messe, bu et mangé un peu, les valets ayant tout appareillé, et mis les charrois en ordre, les Anglais se délogèrent et cheminèrent vers la ville de Poitiers. Or était la cité bien gardée et défendue par le sire de Roye, qui y était entré avec cent lances, en sorte que les Anglais passèrent outre sans approcher ; car ils étaient si chargés d'or, d'argent, de joyaux et de leurs prisonniers, qu'ils n'avaient ni cause ni envie, en s'en retournant, d'assaillir les forteresses, et il leur semblait que ce fût un grand exploit pour eux d'amener en sûreté dans la ville de Bordeaux le roi de France et tout ce qu'ils avaient conquis. Ils allaient à petites journées, car ils ne pouvaient avancer vite à cause des bêtes de somme et des pesants charrois qu'ils emmenaient ; aussi ne cheminaient-ils pas tous les jours plus de quatre ou cinq lieues, et ils s'arrêtaient de bonne heure. Et ils chevauchaient tous ensemble, sans se séparer, sauf la bataille des maréchaux, le comte de Warwick et le comte de Suffolk, qui allaient devant avec cinq cents armures de fer, pour ouvrir le chemin et examiner le pays. Mais ils ne trouvaient point d'obstacles ni de rencontre ; car tout le pays était si effrayé par la grande déconfiture qui avait eu lieu à Poitiers, la mort et la capture des seigneurs du royaume de France, et la prise du roi leur seigneur, que nul ne faisait de préparatifs pour aller au-devant des Anglais ; mais tous les gens d'armes se tenaient cois et gardaient leurs forteresses.

Sur le chemin, le prince de Galles apprit que messire James d'Audley avait fait don aux quatre écuyers qui l'avaient gardé sur le champ de bataille, des cinq cents marcs qu'il lui avait donnés : ce dont il fut fort émerveillé et le manda auprès de lui dès qu'il se fut logé. Quand messire James se sentit mandé du prince, il sut assez pourquoi c'était et il se fit apporter en litière devant lui, car il ne pouvait

marcher ni chevaucher, et il s'inclina devant le prince sitôt qu'il le vit. Le prince le reçut assez courtoisement, puis il lui dit : « Messire



Le Prince Noir reçu à Bordeaux [1].

James, on nous a donné à entendre que, lorsque vous nous avez quitté, vous avez rendu et donné à vos quatre écuyers le don que nous vous avions donné et octroyé, et nous saurions volontiers

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. nº 76.

pourquoi vous avez fait cela et si notre don ne vous est pas agréable. — Monseigneur, dit le chevalier, par ma foi, il l'est très grandement, et la raison qui m'a porté à agir, je vous la dirai : les quatre écuyers qui sont ici, m'ont servi long temps et loyalement en plusieurs grandes besognes, et jusqu'au jour où je leur fis ce don, je n'avais en rien remercié leurs services. Et si jamais, de leur vivant, ils ne m'avaient plus servi, après ce qu'ils firent à la bataille de Poitiers, j'étais cependant tenu d'autant et plus envers eux; car, cher sire, je ne suis qu'un seul homme, et ne puis que comme un seul homme, et c'est par leur aide et leur soutien que j'ai pu entreprendre le vœu que j'avais fait depuis long temps; c'est par leur force et leur bonté que j'ai été le premier assaillant, et j'eusse été mort et occis en cette besogne, s'ils n'avaient été là. Donc, quand j'ai considéré la bonté et conscience qu'ils me témoignèrent, je n'eusse été ni courtois ni bien avisé si je ne les eusse récompensés; car, monseigneur, Dieu merci, j'ai toujours eu assez et j'aurai assez tant que je vivrai, et je ne me suis troublé ni ne me troublerai d'affaires d'argent. Et si j'ai dépassé votre volonté cette fois, cher sire, je vous prie de me le pardonner, et soyez assuré qu'aussi entièrement que par le passé vous serez servi par moi et par les écuyers auxquels j'ai partagé votre don. »

Le prince considéra les paroles du chevalier, trouvant qu'il avait bien et honorablement parlé, et il dit : « Messire James, je ne vous blâme pas de ce que vous avez fait, mais je vous en sais très bon gré; j'accorde donc votre don aux écuyers en récompense de leur bonté puisque vous vous louez d'eux, et je vous rends six cents marcs, de la manière et aux conditions que vous les teniez d'abord. » Messire James d'Audley remercia bellement le prince, ce dont il avait bien raison, et tôt après il prit congé et fut rapporté en son logis; en suite de quoi et sous peu de jours le prince entra dans la ville de Bordeaux, et point n'est besoin de vous dire s'il y fut reçu à grande réjouissance. Aussi s'en faisait-il au royaume d'Angleterre, où le roi Édouard et la reine Philippa, sa femme, étaient grandement réjouis, et on en fit les solennités dans les églises, si grandes et si nobles que ce serait merveille à penser et à considérer. Si étaient très bien venus les chevaliers et écuyers qui avaient été à la besogne et qui revenaient en Angleterre, et ils étaient honorés plus que tout autre.

CHAPITRE V

Comment le royaume de France fut durement agité et divisé, et comment le roi de Navarre fut délivré, et le château et la ville d'Évreux reconquis par lui.



i le royaume d'Angleterre, les Anglais et leurs alliés furent réjouis de la prise du roi Jean de France, le royaume de France en fut durement courroucé et troublé, ce qui fut bien raison; car la désolation et le désordre étaient grands pour toutes sortes de gens. Et les hommes sages du royaume sentaient bien qu'il en naîtrait de grands maux; car le roi, leur sire, et toute la fleur de la bonne chevalerie de France étaient morts ou pris; et les trois enfants du roi qui étaient revenus, Charles, Louis et Jean, étaient jeunes d'âge et de conseil, en sorte qu'il y avait encore peu de secours, et aucun desdits enfants ne voulait entreprendre le gouvernement du royaume.

Avec cela, les chevaliers et les écuyers qui étaient revenus de la bataille, en étaient tellement haïs et blâmés du peuple qu'ils entraient à regret dans les bonnes villes. Ainsi on parlementait et on murmurait les uns contre les autres. Et plusieurs hommes sages considérèrent que les choses ne pouvaient longuement durer ainsi, ni demeurer en cet état sans qu'on y portât remède; car les Anglais et les Navarrais se tenaient encore dans le Cotentin, sous la conduite de messire Godefroy d'Harcourt, et ils couraient et détruisaient le pays.

Il advint donc que tous les prélats de la sainte Église, évêques et abbés, les nobles seigneurs et les chevaliers, et les prévôts des marchands et les bourgeois de Paris avec les conseillers des bonnes villes se réunirent tous ensemble en un même jour dans la cité de Paris, et ils voulurent savoir et ordonner comment le royaume serait gouverné jusqu'à ce que le roi leur sire fût délivré. Et ils voulurent en outre savoir ce qu'était devenu le grand trésor qu'on avait levé au royaume du temps passé, en dîmes, en maltôtes, en subsides et en fabrication de monnaies, et en autres extorsions, par quoi les gens avaient été opprimés et tourmentés, les soldats mal payés, et le royaume mal gardé; mais personne n'en pouvait rendre compte. Ils décidèrent donc entre eux que les prélats

établiraient entre eux jusqu'à douze personnes bonnes et sages qui auraient pouvoir de leur part sur tout le clergé, pour aviser et ordonner les voies convenables afin de faire ce qui est dit ci-dessus. Les barons et les chevaliers éliraient entre eux douze autres chevaliers, les plus sages et les plus discrets, pour veiller à ces affaires, et les bourgeois douze de la même manière. Ainsi les choses furent convenues et réglées d'un commun accord, et ces trente-six personnes devaient souvent se trouver à Paris ensemble, pour parler et ordonner des affaires du royaume. Et toutes les questions se devaient traiter par ces trois états, tous les autres prélats, tous les autres seigneurs, et tout le peuple des cités et des bonnes villes devant obéir à tout ce que ces trois états feraient et ordonneraient.




Monnaies du roi Jean [1].

Toutefois en ce commencement il y eut plusieurs personnes en cette élection qui ne plurent pas au duc de Normandie et à son conseil. En premier lieu, les trois états défendirent de frapper la monnaie qu'on frappait et ils en saisirent les coins; après quoi ils requirent au dit duc qu'il se saisît du chancelier du roi son père, de monseigneur Robert de Lorris, de monseigneur Simon de Bussy, de Poillevillain et des autres maîtres des comptes et conseillers du temps passé auprès du dit roi, afin qu'ils rendissent compte de tout ce qu'ils avaient levé et pris dans le royaume par leur conseil. Quand ces maîtres conseillers entendirent cela, ils ne se laissèrent pas trouver, et firent sagement; car ils sortirent du royaume de France au plus tôt qu'ils purent, et ils s'en allèrent chez d'autres nations y demeurer et faire résidence, jusqu'à ce que les choses fussent revenues en un autre état.

Après quoi, les trois états ordonnèrent, en leur nom, des receveurs pour percevoir tous les impôts et droitures appartenant au roi et au royaume, et firent frapper une nouvelle monnaie de fin or, qu'ils appelaient *mouton*. Et ils eussent volontiers vu que le roi de Navarre fût délivré de sa prison; car il semblait aux trois états que le royaume en serait plus fort

1. Bibliothèque de l'Arsenal; *Monoyer de France*, par Hotin, n° 4071.

et mieux défendu, et en firent requête au duc de Normandie; mais celui-ci répondit très sagement qu'il ne serait délivré, puisque le roi son père le faisait retenir sans qu'il sût pour quelle cause. Ainsi le roi de Navarre ne fut point délivré; mais les trois états envoyèrent des capitaines avec quatre cents lances et cinq cents armures de fer contre messire Godefroy d'Harcourt, qui ravageait le bon pays de Normandie jusqu'aux faubourgs de Caen, si bien que le dit chevalier les vint attaquer devant la ville de Coutances où les Français étaient entrés. Et là fut tué et occis messire Godefroy d'Harcourt, qui trop chèrement vendit sa vie; car il avait une hache à la main et combattait si hardiment que nul n'osait attendre ses coups. Mais deux hommes d'armes l'attaquèrent à la fois, si bien qu'il en fut jeté à terre et là tué sur place, ce dont le roi d'Angleterre fut marri et courroucé. Cependant tout cet été le prince de Galles était demeuré à Bordeaux, avec le roi Jean de France, qui était prisonnier, lequel il voulait emmener en Angleterre avec lui. Le dit prince assembla donc tous les barons de Gascogne, et leur montra grands signes d'amour, leur promettant de grands profits, car c'est tout ce que les Gascons aiment et désirent. Puis il leur dit finalement qu'il voulait s'en aller en Angleterre, et y emmènerait quelques-uns des siens, et qu'il laisserait les autres au pays de Bordelais et de Gascogne pour garder la terre et les frontières contre les Français, et qu'il leur remettrait les cités, villes et châteaux, leur recommandant de les garder comme leur héritage.



Monnaies du roi Jean[1].

Quand les Gascons entendirent que le prince de Galles, fils aîné du roi leur seigneur, voulait emmener hors de leur puissance le roi de France qu'ils avaient aidé à prendre, ils n'en furent pas d'accord, et ils dirent au prince : « Cher sire, nous vous devons toute obéissance et loyal service, et nous nous louons de vous autant que nous le pouvons; mais ce n'est pas notre intention que vous emmeniez ainsi le roi de France, car, Dieu merci, il est bien et en bonne cité, et nous sommes assez forts pour

1. Bibliothèque de l'Arsenal; *Monoyer de France,* par Hotin, n° 4071.

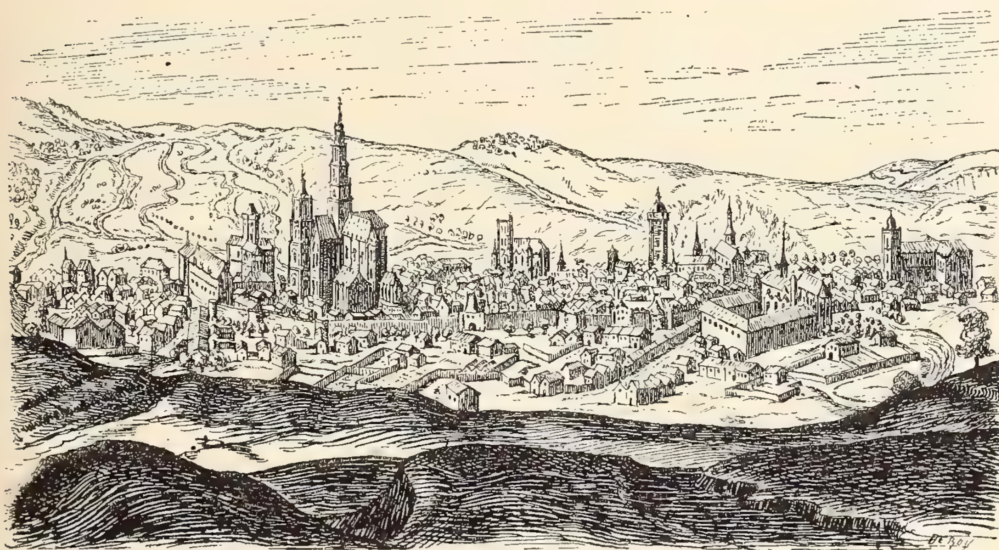
le garder contre les Français, s'ils nous le voulaient ôter. » A quoi répondit le prince : « Chers seigneurs, je le sais bien ; mais le roi mon père le veut voir et avoir; nous vous savons gré des bons services que vous nous avez rendus à lui et à moi aussi, et vous en serez grandement récompensés. » Desquelles paroles les barons de Gascogne ne se contentèrent pas, et il fallut leur payer une somme de cent mille francs à partager entre eux dont le prince fit sa dette, avant que le dit prince pût monter en mer avec le roi de France et plusieurs barons de Gascogne qu'il emmenait avec lui en Angleterre. Si débarquèrent-ils après onze jours et onze nuits sur mer au port de Sandwich, d'où ils vinrent à Saint-Thomas de Cantorbéry. Le roi et la reine d'Angleterre en furent grandement réjouis, et mandèrent aux bourgeois de Londres qu'ils s'appareillassent aussi honorablement qu'il appartenait pour recevoir un tel seigneur que le roi de France. Et ainsi firent, si bien que le roi de France chevaucha par Londres, monté sur un blanc coursier, très bien paré et appareillé de tout point, et à côté de lui se tenait le prince de Galles sur une petite haquenée noire. Et le roi Jean fut logé en l'hôtel de Savoie, lequel est l'héritage du duc de Lancastre, où le roi et la reine d'Angleterre le venaient souvent visiter et consoler du mieux qu'ils pouvaient.

Cependant, comme le roi de Navarre était encore retenu dans le château de Crèvecœur en Cambrésis, ceux des chevaliers de la comté d'Évreux qui étaient à lui par foi et par serment avaient en pensée de lui regagner la cité et le château d'Évreux, ce dont certains bourgeois dans la ville eussent été joyeux; mais ils ne pouvaient tant que le château leur était ennemi. Or un des chevaliers demeurait à deux petites heures d'Évreux, et quand il allait dans la cité, il demeurait en l'hôtel d'un bourgeois qui du temps passé avait été grandement uni au roi de Navarre, et, tout en buvant et devisant ensemble, ils s'entretenaient de diverses choses, et en particulier du roi de Navarre et de sa prise qui fort leur déplaisait.

Il advint une fois entre autres que le chevalier se laissa aller à dire au bourgeois : « Je ne sais, mais si vous le vouliez bien faire, je regagnerais cette cité, le bourg et le château pour le roi de Navarre. — Et comment cela se pourrait-il ? dit le bourgeois ; car le châtelain est bien fort Français, et sans le château nous n'oserions tourner, car il est maître de la cité et du bourg. » Si messire Guillaume de Gauville raconta au bourgeois quel projet il avait en la tête, ce dont celui-ci fut joyeux et dit : « Sire, c'est trop bien dit, et je crois bien avoir en mon amitié cinq ou six

bons bourgeois qui pensent comme nous et nous aideront à parler à d'autres; car le roi de France a pour lui les corps plus que les cœurs, et d'ailleurs il est en prison outre mer. »

Or prit patience messire Guillaume de Gauville; mais, quand il se sentit au-dessus de ses besognes, et que les bourgeois disaient être prêts, il s'arma bien et soigneusement, et puis vêtit une houppelande par-dessus, et encore son manteau, et dessous son bras une courte hache bien acérée, et près de lui un valet qu'il avait informé de son affaire; alors commença-



Ancienne vue d'Évreux[1].

t-il à se promener sur la place devant le château, ainsi qu'il avait fait bien des fois. Et il alla et vint tout en se promenant, si bien que le châtelain ouvrit la porte du château, à vrai dire seulement le guichet, et se tint là tout droit par devant.

Quand messire Guillaume le vit, petit à petit il s'approcha de lui en le saluant courtoisement; le châtelain, qui ne pensait pas à mal, se tint tout coi et lui rendit son salut. Le chevalier fit tant qu'il vint jusqu'à lui, commençant à lui parler de choses oiseuses, et il demanda au châtelain s'il avait ouï parler des nouvelles qui couraient en France. Le châtelain, qui aimait les nouvelles et qui n'en entendait guère, car il était là tout enfermé, ouvrit l'oreille et répondit : « Non, dites-les-moi, s'il vous plaît.

1. Recueil de Tassin.

— Volontiers, dit messire Guillaume. On dit en France que les rois de Danemark et d'Irlande se sont alliés ensemble, et ont juré que jamais ils ne rentreront dans leurs pays, car ils sont sur mer à plus de cent mille hommes, tant qu'ils n'auront pas détruit toute l'Angleterre, et ramené le roi de France à Paris. Et les Anglais en sont si effrayés qu'ils ne savent de quel côté aller pour garder leur pays, car depuis longtemps est-il annoncé chez eux que les Danois les doivent détruire. »

Le châtelain, qui fut tout réjoui de ces nouvelles et qui les crut facilement, car il était bon Français, répondit : « Et, messire Guillaume, comment savez-vous ces nouvelles ? — Au nom de Dieu, châtelain, je vous le dirai : je les sais par un chevalier de Flandre qui m'en a écrit la vérité et qui m'a envoyé le plus beau jeu d'échecs qui se vit jamais. » Or il inventa le conte, parce qu'il savait bien que le châtelain aimait le jeu d'échecs plus que toute autre chose. Alors le châtelain dit : « Haro ! messire Guillaume, comme je le verrais volontiers ! » Messire Guillaume se hâta de parler et dit : « Je vous l'enverrai à condition que vous jouerez avec moi pour le vin. — Oui, dit le châtelain ; envoyez-le par votre valet, nous irons jouer là-dedans entre ces portes du château. » Alors le chevalier s'avança et dit à son valet, qui était bien au courant de l'affaire : « Va, mon valet, quérir ce jeu d'échecs, et apporte-le-nous à la porte. » Le valet partit ; le châtelain et le chevalier entrèrent par la première porte.

Quand le chevalier fut entré, le châtelain referma la porte et tira le verrou sans le refermer. Alors messire Guillaume dit : « Châtelain, ouvrez donc cette autre porte, vous le pouvez sans péril. » Le châtelain ouvrit seulement le guichet et fit passer le chevalier pour montrer les enceintes du château, et il passa même aussi. Quand ils eurent été là un peu de temps, et que messire Guillaume eut entendu sonner un petit cor, comme il l'avait ordonné, il dit au châtelain : « Retournons, retournons par deçà cette porte ; mon valet reviendra bientôt. » Ainsi le chevalier repassa le second guichet, et se tint tout coi par devant. Le châtelain y voulut passer après, sans penser à mal. Comme il avait mis le pied en avant et baissait la tête, messire Guillaume de Gauville leva cette hache qu'il portait sous son manteau. et en frappa le châtelain à la tête si rudement qu'il la fendit jusqu'aux dents, et l'abattit tout en travers du seuil ; puis, le laissant là, meurtri, comme je vous l'ai dit, il alla à la première porte et il l'ouvrit.

La sentinelle du château avait ouï sonner le cor du valet, comme il est dit ci-dessus; et elle était fort étonnée de ce que ce pouvait être, car on avait défendu dans la ville que, sous peine de perdre le poing, on sonnât du cor; et elle fut encore plus émerveillée quand elle vit des gens armés accourir vers la porte du château. Alors le soldat corna aussitôt : « Trahis! Trahis! » Et tous ceux qui se trouvaient dans le château en furent ébahis. Ils se dirigèrent vers la porte et la trouvèrent ouverte, le châtelain mort, couché de travers, et messire Guillaume de Gauville de l'autre côté, la hache au poing, qui gardait l'entrée. Ils furent encore plus ébahis qu'auparavant; car ceux qui devaient aider au chevalier à terminer son entreprise, arrivèrent aussitôt et entrèrent par la porte, puis par la seconde, et repoussèrent vivement les soldats. Il y eut là plusieurs morts et occis, et on prit ceux qu'on voulut.

Ainsi fut reconquis le fort château d'Évreux par l'entreprise de monseigneur Guillaume de Gauville. La cité et la ville se rendirent aussi bientôt et mirent dehors les Français, mandant en même temps messire Philippe de Navarre, qui était assez nouvellement revenu d'Angleterre à Cherbourg, et il s'en vint mettre une grande partie de gens d'armes dans Évreux, qui fut sa principale garnison pour guerroyer dans le bon pays de Normandie.

En ce même temps, un chevalier qui s'appelait monseigneur Renault de Cervolle et communément l'Archiprêtre, prit une grande compagnie de gens d'armes assemblés de tous pays qui virent que leur solde était perdue, puisque le roi de France était pris, en sorte qu'ils ne savaient où gagner en France. Ils s'en allèrent donc premièrement vers le duché de Provence, et y prirent et escaladèrent plusieurs fortes villes et forts châteaux et pillèrent tout le pays jusqu'aux environs d'Avignon, et ils n'avaient d'autre chef et capitaine que le chevalier ci-dessus nommé. Dont le Pape Innocent VI, qui pour lors demeurait à Avignon, et tous ses cardinaux étaient en si grande crainte qu'ils ne savaient comment s'en tirer; et ils faisaient chaque nuit armer leurs maisons. Et quand cet Archiprêtre et ses gens eurent pillé et ravagé tout le pays, le Pape et son collège, qui n'étaient pas bien rassurés, firent traiter avec l'Archiprêtre, et il vint à composition dans Avignon, avec la plus grande partie de ses gens, et il y fut aussi respectueusement reçu que s'il eût été le

fils du roi de France, dînant plusieurs fois au palais chez le Pape et les cardinaux. Tous ses péchés lui furent pardonnés, et quand il partit, on lui délivra quarante mille écus à partager entre ses compagnons. Ainsi ces gens-là se dispersèrent, mais l'Archiprêtre tenait toujours les champs. Ainsi faisait en Normandie messire Robert de Canolle; et par tout le pays, entre la rivière de Loire et de Seine, se tenaient des compagnies de gens d'armes et de brigands qui conquéraient et ravageaient en tout lieu, si bien que nul n'osait plus aller par les chemins. Et ils chevauchaient par le pays en troupes de vingt, trente ou quarante, et si ne trouvaient-ils personne qui les dérangeât ni qui marchât contre eux pour leur porter dommage.



Sceau de Renault de Cervolle[1].

Or sachez que les nobles du royaume de France et les prélats de la sainte Église commençaient à se lasser du gouvernement et de l'ordonnance des trois états. Ils laissaient donc le prévôt des marchands[2] s'en occuper avec quelques bourgeois de Paris, parce que ceux-ci y intervenaient plus qu'ils n'auraient voulu.

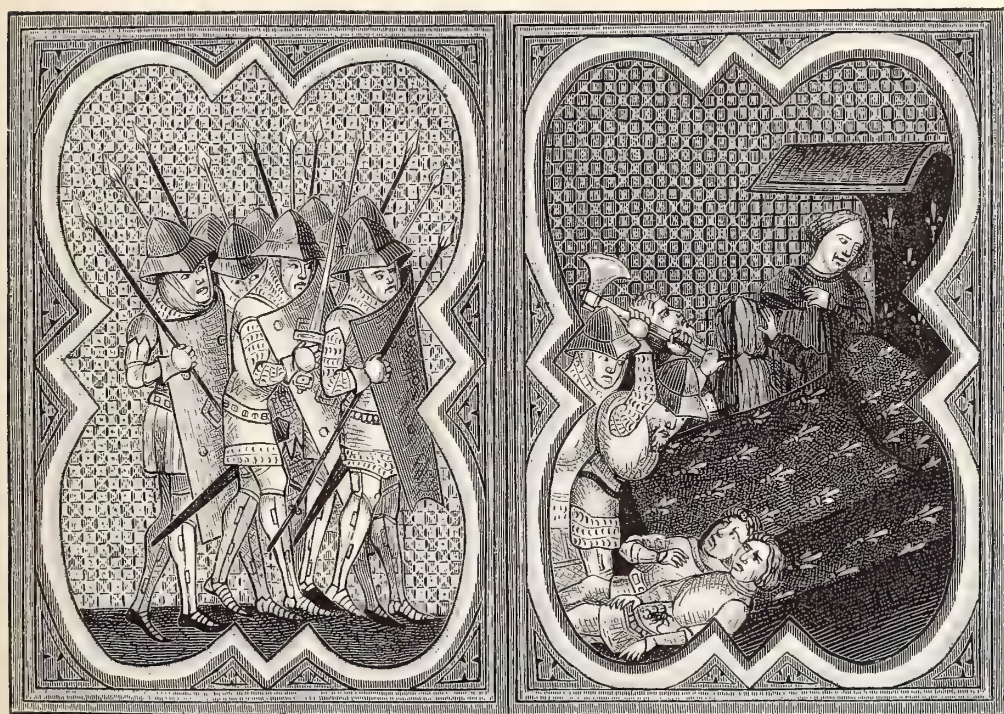
Il advint un jour que le duc de Normandie était dans son palais à Paris, avec grand foison de chevaliers, de nobles et de prélats; le prévôt des marchands assembla aussi grand foison du peuple de Paris qui étaient de son parti et de son accord, et ils portaient tous des chaperons semblables afin de mieux se reconnaître. Le prévôt vint donc au palais environné de ses hommes, et il entra dans la chambre du duc, et le requit fort aigrement de prendre en main les affaires du royaume et d'y mettre ordre, afin que le royaume qui lui devait revenir fût bien gardé et que toutes les compagnies qui y régnaient n'allassent plus par le pays, pillant et ravageant. Le duc répondit qu'il le ferait volontiers, s'il avait moyen de le faire, mais que c'était à eux de le faire qui levaient les impôts et les redevances du royaume.

Je ne sais pourquoi ni comment ce fut, mais on parla tant et si haut, que là même, en la présence du duc de Normandie, trois des plus grands seigneurs de son conseil furent tués, si près de lui que sa robe en fut ensanglantée. Il fut lui-même en grand péril; mais on lui donna un des chaperons à porter, et il fut obligé de pardonner

1. Archives nationales, n° 1667; grandeur du sceau original.
2. Étienne Marcel.

la mort de ses trois chevaliers, dont deux étaient dans les armes et le troisième dans la loi. On appelait l'un monseigneur Robert de Clermont, bien gentil et noble homme, et l'autre le seigneur de Conflans, maréchal de Champagne, et le chevalier de loi, monseigneur Simon de Bussy; de quoi ce fut grand pitié quand ils furent là occis pour avoir bien dit et conseillé leur seigneur.

Après cette aventure, il arriva qu'un chevalier de France, messire



Mort des maréchaux [1].

Jean de Pecquigny, et autres, soutenus par le prévôt des marchands et les conseillers de quelques bonnes villes, s'en vinrent au fort château d'Arleux en Pailluel, séant en Picardie, où le roi de Navarre était pour lors emprisonné, et le délivrèrent par ruse, puis le ramenèrent à Paris, où il fut reçu à grande joie; car le prévôt des marchands, qui l'aimait fort, avait obtenu et confirmé sa paix avec le duc de Normandie, lequel était bien obligé de dissimuler au gré du dit prévôt et des gens de Paris.

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. n° 2813.

Quand le roi de Navarre eut été quelque temps à Paris, il fit un jour assembler toutes sortes de gens, prélats, chevaliers, clercs de l'université, et tous ceux qui y voulurent être, et là il parla et remontra franchement en latin, bellement et sagement, en la présence du duc de Normandie, se plaignant des torts et griefs qu'on lui avait faits sans raison, et il dit que nul ne devait le craindre, car il voulait vivre et mourir en défendant le royaume de France. Et il le devait bien faire, car il en descendait de père et de mère et de droite ancienneté, et il donna assez à entendre par ses paroles que, s'il voulait prétendre à la couronne de France, il montrerait bien par droit qu'il en était plus proche que le roi d'Angleterre. Et sachez que ses discours et ses raisons furent volontiers écoutés et fort recommandés. Ainsi, petit à petit, il entra dans la créance des gens de Paris, si bien qu'ils avaient plus de faveur et d'amour pour lui que pour le régent, le duc de Normandie, et il en était de même dans plusieurs autres bonnes villes et cités du royaume de France. Mais quelque bonne mine et quelque amour que le prévôt des marchands montrât pour le roi de Navarre, jamais monseigneur Philippe de Navarre n'y voulut consentir, ni venir à Paris; car il disait qu'on ne pouvait compter sur le peuple, sinon pour tout détruire.

CHAPITRE VI

Des horreurs que commirent les paysans qu'on appelle Jacques Bonhomme, et comment ils furent réprimés Et comment le prévôt des marchands, Étienne Marcel, voulant livrer Paris aux Anglais, en fut empêché, si bien que le duc de Normandie rentra dans Paris, et de la chevauchée contre messire Eustache d'Aubrécicourt



Justement, en ce temps-là, assez tôt après la délivrance du roi de Navarre, il advint une grande et merveilleuse tribulation dans plusieurs parties du royaume de France, comme en Beauvoisis, en Brie, et sur la rivière de Marne, en Laonnais, en Valois, sur la terre de Couci et autour de Soissons. Car certaines gens des campagnes, sans chefs, s'assemblèrent en Beauvoisis. Et d'abord ils n'étaient pas cent hommes, qui disaient que

tous les nobles du royaume de France, chevaliers et écuyers, trahissaient le royaume, et que ce serait un grand bien si on les détruisait tous. Chacun d'eux disait : « C'est vrai ! c'est vrai ! honni soit celui qui empêchera que tous les gentilshommes ne soient détruits ! »

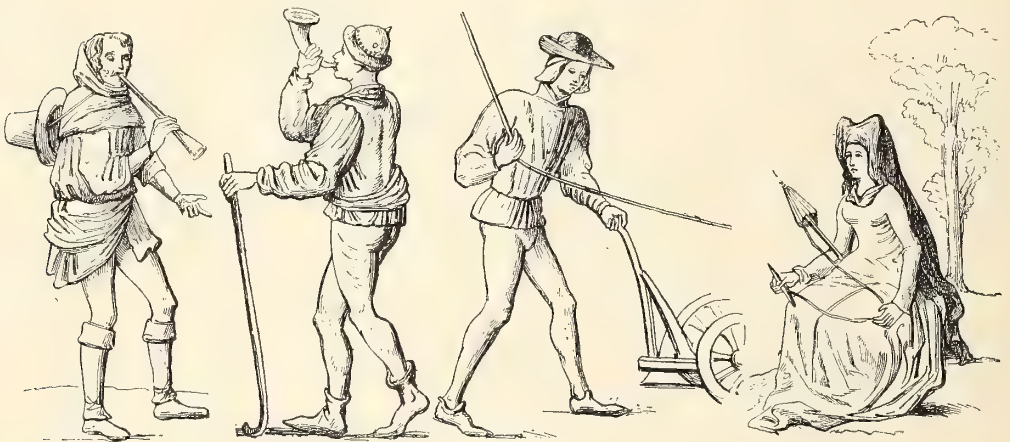
Alors ils se réunirent et s'en allèrent, sans autre conseil et sans autre armure que des bâtons ferrés et des couteaux, attaquer la maison d'un chevalier qui demeurait près de là; si forcèrent ils la maison, et tuèrent le chevalier, la dame et les enfants, petits et grands, et brûlèrent la maison. Ils en firent autant à plusieurs châteaux, et surtout les dames et les chevaliers faisaient-ils mourir en grand martyre. Et partout où ils venaient, leur nombre croissait, car ceux de leur espèce les suivaient : si bien que les chevaliers, les dames, les écuyers, leurs femmes et leurs enfants prenaient la fuite quand ils pouvaient, laissant leurs maisons vides et leurs biens dedans. Certes jamais il n'advint entre chrétiens et Sarrasins de telles actions que faisaient ces méchantes gens; car celui qui faisait le plus de mal ou de méchantes actions, telles qu'aucune créature humaine ne devrait penser, imaginer ou regarder, celui là était le plus prisé parmi eux et le plus puissant. Aussi avaient-ils fait un roi entre eux qu'on appelait Jacques Bonhomme, et qui était, disait-on, de Clermont en Beauvoisis, et qu'ils disaient le pire des pires. Et les chevaliers, les écuyers et les dames qui avaient pu se sauver se tenaient à Meaux en Brie, avec la duchesse de Normandie et la duchesse d'Orléans, et grand foison de hautes dames, en grande crainte, et si Dieu n'y eût mis remède par sa grâce, le mal se fût tellement multiplié que tous les gentilshommes eussent été détruits, la sainte Église après et tous les gens riches par tous pays. Mais Dieu, par sa grâce, y mit bon remède, ce dont on l'en doit bien remercier.

Quand les gentilshommes du Beauvoisis, de Corbiois[1], de Vermandois et de Valois et des terres où ces méchantes gens faisaient les forcenés, virent ainsi leurs maisons détruites et leurs amis tués, ils demandèrent du secours à leurs amis en Flandre, en Hainault, en Brabant et en Hasbain, et il en vint tantôt assez de tout côté. Alors les étrangers s'assemblèrent avec les gentilshommes du pays qui les conduisaient. Et ils commencèrent aussi à tuer et à massacrer ces méchantes gens sans pitié et sans merci, et ils les pendaient partout aux arbres où ils les trouvaient.

1. Les environs de Corbie.

Le roi de Navarre en détruisit un jour plus de trois mille, assez près de Clermont en Beauvoisis. Mais ils étaient devenus si nombreux, que s'ils eussent été tous ensemble, ils eussent bien été cent mille hommes. Et quand on leur demandait pourquoi ils agissaient ainsi, ils répondaient qu'ils n'en savaient rien, mais qu'ils voyaient les autres en faire autant et qu'ils le faisaient aussi ; car ils pensaient qu'ils devaient détruire tous les nobles et les gentilshommes du monde, afin qu'il n'y en eût plus.

En ce temps que les méchantes gens couraient, revenaient de Prusse le comte de Foix[1] et le captal de Buch, son cousin, et quand ils



Paysans[2].

entendirent parler de toutes les dames qui étaient enfermées à Meaux en Brie et des horreurs que subissaient les gentilshommes, ils en eurent pitié et marchèrent avec leurs gens pour délivrer la ville, qui pour lors était entourée par bien neuf mille de ces méchantes gens.

Or, quand ceux-ci virent le comte de Foix, le captal et leurs troupes qui étaient tout armés, se ranger contre eux, vilains, noirs, petits et mal armés, ils ne furent plus si forcenés qu'auparavant. Si commencèrent-ils à reculer, et les gentilshommes à les poursuivre, et à lancer sur eux leurs lances et leurs épées et à les abattre ; alors ceux qui étaient devant et qui sentaient ces horions ou qui craignaient de les recevoir, reculaient de peur tous à la fois et tombaient l'un sur l'autre.

Alors toutes sortes de gens armés sortirent des barrières, et ils gagnèrent bientôt la place, se lançant entre ces méchantes gens, et ils les

1. Gaston III, dit Phœbus.
2. *Recueil de Gaignières*, tome IV.

abattirent par troupes et par monceaux, et les repoussèrent hors de la ville, si bien qu'il n'y avait plus parmi eux d'ordonnance. Et ils en tuèrent tant qu'ils étaient tous lassés et fatigués, et ils les faisaient sauter dans la rivière de Marne. Enfin ils en tuèrent ou mirent à fin ce jour-là plus de sept mille, et aucun n'eût échappé si on eût voulu les pourchasser plus avant. Et quand les gentilshommes revinrent, ils mirent le feu à toute la basse ville de Meaux, et la brûlèrent tout entière avec les faubourgs et les vilains qu'ils y purent enfermer. Depuis cette déconfiture qui fut faite à Meaux, ils ne se rassemblèrent plus nulle part; car le sire de Coucy,



Paysans [1].

qui s'appelait messire Enguerrand, avait grand foison de gentilshommes avec lui, qui les mettaient à mort partout où ils les trouvaient, sans pitié ni merci.

En ce temps-là le duc de Normandie était sorti de Paris sans que ceux de la ville le sussent; car il craignait le roi de Navarre, le prévôt des marchands et ceux de sa suite, qui étaient tous d'un accord. Et il s'en était venu au pont de Charenton-sur-Marne, mandant auprès de lui tous les gentilshommes, et défiant le prévôt des marchands et ceux qui le voulaient aider. Quand le prévôt des marchands apprit que le duc de Normandie était au pont de Charenton et qu'il faisait là son amas de gens d'armes, il craignit que de grands maux ne lui en advinssent, et que, de nuit, on ne vînt saisir Paris, qui en ce temps n'était point fermé. Et il mit des ouvriers en œuvre, tant qu'il en put avoir et trouver de

1. *Recueil de Gaignières*, tome IV.

toutes parts, et il fit faire de grands fossés autour de Paris, et puis des enceintes, des murs et des portes, et on y travaillait nuit et jour. Pendant un an, il y eut là trois mille ouvriers, et ce fut une grande chose d'enclore en une année et d'environner de défenses une cité comme Paris et d'un si grand circuit. Et je vous dis que ce fut le plus grand bien que le prévôt des marchands fit dans toute sa vie, car autrement elle eût été depuis lors ravagée, pillée et assaillie trop de fois et par diverses personnes, comme vous l'entendrez plus tard dans cette histoire; mais, cette fois, cela n'empêcha pas le duc de Normandie de venir assiéger la ville, et il y avait bien avec lui trois mille lances; en sorte que rien n'entrait à Paris ni par la Seine ni par la Marne, car le duc tenait les deux rivières, et personne n'osait sortir de Paris, tant on craignait le duc de Normandie et ses gens. D'autre part, le prévôt des marchands, qui se sentait sous le poids de la haine et de l'indignation du duc de Normandie, retenait tant qu'il pouvait le roi de Navarre en son amour et son conseil, et il tenait en la dite cité de Paris grand foison de gens d'armes et soldats, navarrais et anglais, archers et autres compagnons, pour être plus assuré contre ceux qui l'attaquaient. Il y avait bien dans Paris des hommes considérables, comme Jean Maillard et Simon Maillard son frère, et plusieurs autres de leur famille, auxquels la colère du duc déplaisait grandement et qui eussent voulu y porter remède. Mais nenni; car le prévôt des marchands avait attiré toutes sortes de gens à son parti, en sorte que nul n'osait contredire ce qu'il disait, s'il ne voulait être occis sans merci.

Cependant le roi de Navarre, qui était sage et subtil, voyait les dissentiments entre ceux de Paris et le duc de Normandie, et il supposait assez que les choses ne pouvaient durer en cet état, car il n'avait pas grande confiance à ce peuple de Paris. Il partit donc de Paris le plus courtoisement qu'il pût et s'en vint à Saint-Denis, et ne tarda guère, par le conseil des hommes sages, qu'il ne vînt trouver le duc de Normandie à Charenton, où il s'excusa bellement de la mort des deux maréchaux et des insultes que le prévôt des marchands avait faites au duc en son palais à Paris, jurant solennellement que cela s'était fait sans son su, et il promit au duc qu'il se tiendrait avec lui, en bien ou en mal, pour cette entreprise; car le duc de Normandie avait juré qu'il n'entrerait point dans la ville qu'il n'eût pleine satisfaction de ceux qui l'avaient courroucé, et répondit ainsi à ceux des bourgeois qui, le sachant réconcilié avec le roi de Navarre, le pressaient de venir en sa bonne ville.

Le prévôt des marchands et ceux de sa suite, étant menacés de mort par leur seigneur le duc de Normandie, n'étaient point à leur aise, et visitaient souvent le roi de Navarre à Saint-Denis, lui remontrant doucement le péril dans lequel ils se trouvaient, dont il était cause; car ils l'avaient délivré de sa prison, et ils l'eussent volontiers fait leur roi et



Bataille de Meaux [1].

leur gouverneur s'ils eussent pu, et ils le priaient qu'il ne se fiât pas trop au duc de Normandie ni à son conseil.

Le roi de Navarre, qui sentait bien que le prévôt des marchands et ceux de sa suite ne reposaient pas trop à leur aise, qui dans le temps passé lui avaient rendu si grande courtoisie, l'ôtant de danger et de prison, les réconfortait le mieux qu'il pouvait et leur disait : « Certes, seigneurs et amis, vous n'auriez pas de mal sans moi; mais puisque vous avez maintenant le gouvernement de Paris et que nul ne vous y a

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2645.

courroucés, je vous conseille que vous y fassiez votre profit et que vous vous pourvoyiez d'or et d'argent, tellement que, s'il en est besoin, vous le puissiez retrouver. Envoyez-le hardiment à Saint-Denis, sur ma foi, et je vous le garderai. Et je vous enverrai secrètement tous les jours des gens d'armes et des compagnons, avec lesquels vous pourrez guerroyer contre vos ennemis. » Ainsi fit depuis le prévôt des marchands, qui envoyait deux fois par semaine deux chevaux chargés de florins au roi de Navarre, lequel les recevait volontiers.

Or il advint que les soldats anglais et navarrais qui étaient demeurés à Paris se prirent de querelle avec ceux du peuple, en sorte qu'il y eut bien soixante hommes tués, ce dont le prévôt fut fort courroucé ; mais, pour apaiser ceux de Paris, il fit mettre en prison cent cinquante de ces soldats, auxquels il ouvrit la nuit les portes, si bien qu'ils s'en allèrent vers le roi de Navarre avec leurs compagnons, et après ils ravagèrent et brûlèrent les environs de la ville et défièrent les gens de Paris.

Ores, tant advint de querelles et de haine entre les Français qui étaient dans Paris et les soldats anglais qui couraient le pays et qui plusieurs fois s'étaient déjà battus, que le prévôt des marchands vit bien que les choses ne pourraient demeurer longtemps en cet état. Le roi de Navarre se refroidissait, pour autant à cause de la paix qu'il avait jurée avec le duc de Normandie, son beau-frère, que par colère des insultes que le peuple de Paris avait faites à ses soldats anglais, et il consentait bien qu'ils fussent châtiés. Mais le duc de Normandie mandait et écrivait souvent dans Paris qu'il ne leur donnerait point la paix tant qu'il ne tiendrait pas à sa volonté douze hommes de Paris qu'il voulait désigner lui-même.

Or le prévôt des marchands de Paris et ceux de sa suite, sentant bien qu'ils ne pouvaient par aucun moyen trouver merci ni remède auprès du duc de Normandie, jugèrent qu'il valait mieux pour eux demeurer en vie et en bonne prospérité que d'être détruits, et qu'il était meilleur d'occire que d'être occis. Ils traitèrent donc secrètement avec les Anglais qui guerroyaient contre ceux de Paris, et promirent de leur ouvrir à minuit la porte Saint-Antoine et la porte Saint-Honoré ; et les Anglais avec les Navarrais devaient venir si bien pourvus qu'ils pussent tout passer au fil de l'épée dans Paris, sauf dans les maisons qui portaient un signe que l'ennemi devait connaître.

Cette même nuit où la chose devait arriver, Dieu inspira et réveilla

Fac-simile de lettre donnée le 18 avril 1358 par Étienne Marcel, prévôt des marchands de la ville de Paris.

(*Armoiries de la ville de Paris*, tome I.)

TRANSCRIPTION.

Sachent tuit que nous Estienne Marcel, prevost des marcheans, et les eschevins de la Ville de Paris, pour hoster et eschouer tres grans esclandes et inconveniens qui estoient sur le point d'avenir en la dicte ville, avons prins et levé lx casses de quarreaux à deux piez, lx quasses de quarreaux à un pié, xl quasses de viretons, lx arballestes de cor à deux piez, xij arballestes à tour de cor, IIIj^e de gros quareaux pour le traist desdictes arballestes, xij fallos et ij^e de tourtelz, xxv pavaiz, iij canons à main on futez et deux sans feust, vi livres de poudre pour faire traire les canons, j tour et j haucepié, v^e de traist pour arballestes à tour, xxv lances et j troul de fil pour faire cordes à arballestes. Toutes lesquelles choses Jehan de Lions, sergent d'armes du Roy nostre sire, avoit fait charger pour mener à Meaulx, dont le peuple murmuroit tres grandement, et, pour eschouer greigneur peris, les avons fait mettre en la maison de la Ville. Donné à Paris, soubz le scel de la marcheandise de ladicte ville, le mecredy XVIIIe jour d'avril, l'an mil ccc cinquante et huit.

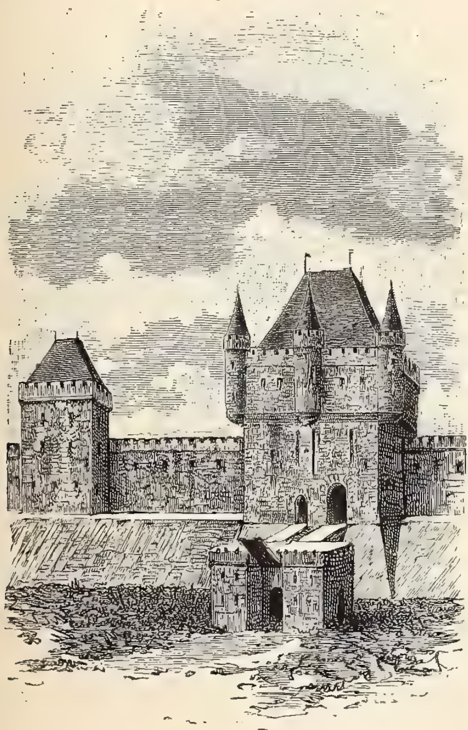
certains bourgeois de Paris qui avaient toujours été du parti du duc de Normandie, et desquels Jean Maillard et Simon son frère étaient les chefs. Ils furent informés, à ce qu'on pense, par l'inspiration divine, que Paris devait être envahi et détruit. Aussitôt ils s'armèrent et firent armer ceux de leur côté, et révélèrent secrètement ces nouvelles en divers lieux, afin d'avoir plus de partisans. Ainsi Jean Maillard et son frère, bien pourvus d'amis et de compagnons, bien instruits de ce qu'ils devaient faire, s'en vinrent un peu avant minuit à la porte Saint-Antoine, et y trouvèrent le dit prévôt des marchands, les clefs de la porte à la main.

Le premier mot que Jean Maillard lui dit fut de l'appeler par son nom : « Étienne, Étienne, que faites-vous ici à cette heure? » Le prévôt répondit : « Jean, en quoi cela vous regarde-t-il de le savoir? Je suis ici pour prendre garde à la porte et à ceux de la ville dont j'ai le gouvernement. — Par Dieu, repartit Jean Maillard, il n'en va pas ainsi, mais vous n'êtes pas ici à cette heure pour le bien, et je vous montre, dit-il à ceux qui étaient avec lui, comment il tient les clefs de la porte entre ses mains pour trahir la ville. » Le prévôt des marchands s'avança et dit : « Vous mentez! — Par Dieu, répondit Jean Maillard, c'est vous, traître, qui mentez. » Et aussitôt il le frappa, disant à ses gens : « A la mort tous ceux de son côté, car ce sont des traîtres! »

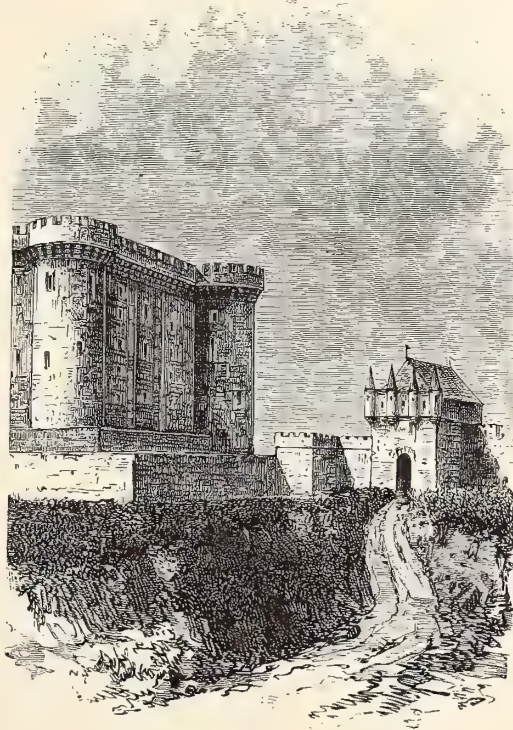
Alors s'éleva entre eux une grande bataille, et le prévôt des marchands eût bien voulu fuir; mais il fut tellement poursuivi qu'il ne put, car Jean Maillard le frappa d'une hache à la tête et l'abattit à terre, quoique ce fût son compère, et ne partit pas de là qu'il ne fût mort et six de ceux qui étaient avec lui; les autres furent pris et envoyés en prison; sur quoi les gens commencèrent à se réveiller et à s'émouvoir dans les rues de Paris. Alors Jean Maillard et ceux de son parti s'en allèrent jusqu'à la porte Saint-Honoré, et ils y trouvèrent des gens de la secte du prévôt, qu'ils accusèrent de trahison, et toutes les excuses qu'ils en firent ne leur servirent à rien. Il y en eut là plusieurs de pris et envoyés en diverses prisons. Ceux qui ne se laissèrent pas prendre furent tués sans merci. Cette même nuit, on arrêta dans leurs maisons plus de soixante personnes, qui furent toutes accusées de trahison et du crime pour lequel le prévôt était mort; car ceux qui étaient pris confessèrent tout le complot.

Le lendemain au matin, Jean Maillard fit assembler la plus grande partie du peuple de Paris sur le marché des halles, et quand ils furent

tous venus, il monta sur un échafaud, et il raconta publiquement pourquoi il avait tué le prévôt des marchands, en quel forfait il l'avait surpris, et comment la noble cité de Paris aurait été cette même nuit-là ravagée et détruite, si Dieu, par sa grâce, n'y eût mis remède en les réveillant et leur inspirant de reconnaître la trahison. Quand le peuple qui était présent ouït ces nouvelles, ils furent tous émerveillés et ébahis



Porte Saint-Honoré.



Porte Saint-Antoine.

D'après les anciens plans de la ville de Paris.

du péril où ils avaient été, et plusieurs louèrent Dieu à mains jointes de la grâce qu'il leur avait faite. Là furent jugés à mort par la sûre sentence du conseil des prudhommes de Paris tous ceux qui avaient été de la secte du prévôt, et tous furent exécutés en divers tourments mortels. En suite de quoi Jean Maillard envoya aussitôt vers le duc de Normandie, qui s'accorda sans peine à rentrer dans la bonne ville de Paris, car tous ses adversaires étaient morts; et lors de son entrée à grande joie, Jean Maillard se tenait à côté du duc en sa grande grâce et faveur, comme il l'avait bien mérité.

Quand le roi de Navarre sut la vérité sur la mort du prévôt des marchands, son grand ami, et de tous ceux de sa secte, il fut rudement troublé et courroucé pour deux raisons. La première était que le dit prévôt lui avait toujours été très favorable et secret dans ses affaires et s'était donné grand peine pour sa délivrance. La seconde touchait de près à son honneur; car la renommée commune était à Paris et dans le royaume de France qu'il était le chef et la cause de la trahison que le prévôt et ses alliés voulaient accomplir, en sorte que la chose tournait à son grand préjudice; si bien que le roi de Navarre, considérant sa situation et consultant monseigneur Philippe, son frère, ne vit autre chose à faire que de combattre le royaume de France, et en particulier ceux de Paris, qui lui avaient fait tant de déplaisir. Aussitôt envoya-t-il un défi au duc de Normandie, aux Parisiens et à tout le corps du royaume de France; après quoi il partit de Saint-Denis et s'en alla à Melun-sur-Seine, où se tenait la reine Blanche, sa sœur, qui jadis avait été la femme du roi Philippe. La dite dame le reçut volontiers et lui livra tout ce qu'elle avait, en sorte que le roi de Navarre fit sa garnison de la ville et du château de Melun, retirant partout gens d'armes et soldats, Allemands, Hennuyers, Brabançons, et ceux du pays d'Hasbain; car les gens de tous pays venaient volontiers le servir, dont ils étaient payés largement. Or il avait bien de quoi; car il avait amassé des biens sans nombre, tant à l'aide du prévôt des marchands que de ceux de Paris et des villes voisines. Si commença-t-il, ainsi que monseigneur Philippe, son frère, à courir et à ravager tout le pays, et particulièrement pourchassaient-ils les gens de Paris, car ils étaient maîtres de la Seine et des rivières de Marne, d'Oise et d'Aisne. En sorte que le duc de Normandie, qui se tenait pour lors à Paris, ne pensait qu'à mander le plus de gens d'armes qu'il pouvait pour défendre et protéger le noble royaume de France, dont il était héritier. Et partout guerroyait-on rudement, et se faisaient grands exploits d'armes, et de tous côtés le pays était ravagé, pillé et dévasté; car on ne savait comment chevaucher sans qu'on se jetât sur vous. Et parmi les plus hardis et aventureux chevaliers, messire Eustache d'Aubrécicourt se tenait en Champagne, qui combattait pour le roi de Navarre et pour le roi d'Angleterre, son grand allié, et pour lors plus que jamais était-il bon chevalier; car il aimait loyalement par amour une dame de grand lignage qui l'aimait aussi. On la peut bien nommer, car il l'eut depuis pour femme et pour épouse;

on l'appelait madame Isabelle de Juliers, jadis fille du comte de Juliers par l'une des filles du comte de Hainault, et la reine d'Angleterre était sa tante. Dans sa jeunesse, elle avait épousé le comte de Kent, mais il mourut jeune. Si était cette dame jeune et amoureuse de messire Eustache, à cause des grands faits et exploits d'armes qu'elle en entendait chaque jour raconter. Et pendant qu'il se tenait en Champagne, la dame



Mort d'Étienne Marcel [1].

lui envoya plusieurs haquenées et coursiers, et tendres lettres, avec de grands signes d'amour; par quoi le chevalier était encouragé à devenir plus hardi et plus courageux : en sorte qu'il faisait de si grandes aventures d'armes que chacun parlait de lui.

Cependant la ville de Saint-Valery [2] s'était rendue aux Français, ce dont le connétable et les seigneurs français qui par là tenaient le pays, avaient été fort joyeux; si rassembla le duc de Normandie un grand

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2643.
2. Saint-Valery-sur-Somme.

nombre de lances et s'en alla assiéger Melun, où se tenaient la reine Jeanne, tante du roi de Navarre et jadis femme du roi Charles, aussi la reine Blanche, jadis la femme du roi Philippe et la sœur germaine du roi de Navarre, et enfin la troisième était la reine de Navarre, sœur du duc de Normandie. Et les capitaines qui gardaient la ville pour le roi de Navarre, leur disaient : « Dames, ne vous troublez point; un de ces jours le siège sera levé par monseigneur, car il nous a signifié qu'ils ne demeureraient point longtemps ici sans être combattus. »

Or le dit roi de Navarre se tenait à Vernon, priant gens de tous côtés, car il était en instance de lever le siège, et autant faisait de son côté monseigneur Philippe de Navarre, son frère, qui recueillait ses troupes à Mantes et à Meulan, tandis que messire Eustache d'Aubrecicourt et messire Pierre d'Audley, qui se tenaient entre Châlons et Troyes, au château de Beaufort, étaient bien informés de la journée qui se préparait et s'y devaient porter avec leurs gens. Ce dont ils n'eurent cette fois pas la peine; car le cardinal de Périgord et le cardinal d'Urgel, voyant le triste état dans lequel le royaume était tombé, s'employèrent à traiter la paix entre le roi de Navarre et le duc de Normandie, lequel lui pardonna tous ses mécontentements et à trois cents chevaliers avec lui, qui devinrent bons Français. Il en excepta cependant quelques-uns, auxquels il ne voulut jamais faire grâce. Quant à monseigneur Philippe de Navarre, il dit qu'il ne voulait point traiter, et reprocha au roi son frère sa déloyauté envers le roi d'Angleterre, si bien qu'il partit lui cinquième seulement de Vernon, et chevaucha tant qu'il put jusqu'à Saint-Sauveur-le-Vicomte, où se tenait une garnison anglaise, et y entra, disant qu'il voulait s'acquitter loyalement envers le roi d'Angleterre.

Le siège de Melun étant tantôt levé, et les reines délivrées de leurs craintes, l'évêque de Troyes, qui était un bon et hardi chevalier et qui s'y était porté au secours du duc de Normandie, s'assembla avec quelques autres seigneurs et messire Brocquart, de la maison de Lorraine, pour marcher contre les barons qui guerroyaient au nom des Anglais et ravageaient partout le pays. Ils étaient bien douze cents lances et neuf cents brigands, quand ils prirent leur chemin pour venir à Nogent-sur-Seine. Les nouvelles en étaient venues à messire Eustache d'Aubrécicourt, qui se tenait

à Pont-sur-Seine, et il en avait grande joie, car il désirait fort de les trouver.

Or il avait bien pour lors avec lui quatre cents lances et trois cents archers; mais il ne croyait point les Français si forts qu'ils étaient, sans quoi il eût volontiers appelé à son aide messire d'Audley et ses compagnons, qui l'eussent bien réconforté de trois ou quatre cents lances; mais il disait : « Nous sommes assez de gens pour combattre toute la Champagne; or chevauchons au nom de Dieu et de saint George. » Et ce jour-là, messire Eustache était armé de toutes pièces, chevauchant sur une haquenée blanche de belle allure, que lui avait envoyée sa dame, ainsi qu'un coursier qu'on lui tenait en main. Et dès qu'il sut où les Français se trouvaient, il réunit tous ses gens et se mit en dehors de Nogent, sur un tertre, au milieu d'une vigne, et tous ses archers par devant. Et de son lieu messire Eustache voyait venir trois batailles de Français, et en chacune autant de gens qu'il en avait en sa troupe. Mais il n'en était point effrayé, et il disait à tous ceux qui le pouvaient entendre : « Seigneurs, seigneurs, combattons de bon courage; cette journée sera à nous, et puis nous serons tous seigneurs de Champagne. J'ai plusieurs fois ouï raconter qu'il y a eu jadis un comté de Champagne, et je pourrai bien rendre tant de services au roi d'Angleterre, qu'il me le donnerait par conquête; car je le tiens pour roi de France, dont il réclame l'héritage et la couronne. » Ces paroles réjouissaient les compagnons qui se trouvaient auprès de lui, et ils disaient : « Par saint George, sire, nous y prendrons peine! »

Alors il appela les jeunes écuyers qui se trouvaient là, tels que Courageux de Mauny, un sien cousin; Jean de Paris, Martin d'Espagne et autres que je ne saurais nommer, et les fit là chevaliers; puis il ordonna à toutes sortes de gens d'aller à pied, et de retailler chacun son glaive à une longueur de cinq pieds. Les Français, qui voyaient leur ordonnance, désiraient fort de les combattre; mais ils attendaient leurs brigands, qui point ne venaient, pour leur faire assaillir les archers, et ils eussent bien voulu faire descendre messire Eustache de son fort; mais il ne l'avait point mis en projet, et il se tenait fièrement sur la montagne, avec son pennon devant lui, qui était d'hermine avec trois barres de gueules.

Quand messire Brocquart de Fenestrange, qui était un hardi et

courageux chevalier, vit que messire Eustache ni sa bataille ne descendaient point de la montagne, il dit : « Allons, allons sur eux ; il nous faut combattre à quelque prix que ce soit. » Alors il s'avança en bataille et l'évêque de Troyes d'autre part, qui attaquèrent leurs ennemis. Messire Eustache et sa troupe attendaient franchement l'assaut des Français et combattirent au fer des glaives, si bien qu'ils ne les purent rompre en entier ; au contraire, la bataille des Français fut rompue et plus de soixante hommes renversés ; mais, au même moment, avançait la seconde bataille que menaient messire Jean de Châlons et le comte de Joigny, et tôt après la troisième, sous les ordres du comte de Waudemont, et tous vinrent tomber sur la bataille de messire Eustache.


Sceau de Brocquart de Fenestrange [1].

Si eurent les Anglais à cette heure grande affaire sur les bras ; car les Français étaient bien trois contre un, et toute la presse était autour du pennon de messire Eustache ; car il semblait à tous que s'il était mort ou pris, tout le reste serait déconfit. Et aussi toute la fleur des gens de messire Eustache d'Aubrécicourt étaient-ils auprès de lui, tant pour le garder et son pennon que pour avancer leur honneur. Là se firent de grands exploits d'armes, en particulier par messire Eustache d'Aubrécicourt, et on se peut bien étonner de ce qu'il fit, car d'un glaive qu'il tenait il en renversa par terre jusqu'à quatre des plus vigoureux et les blessa rudement, si bien que nul n'osait l'approcher, tant étaient grandes ses prouesses d'armes.

Quand messire Brocquart de Fenestrange, qui était fort chevalier et rude jouteur, le vit en cette manière, il prit son glaive entre ses poings et le lança par-dessus la tête de tous les autres qui étaient entre lui et messire Eustache, et il le visa si bien en le lançant, que le glaive vint tomber tout droit sur la visière du casque de monseigneur Eustache, et y descendit si raide, que le fer, qui était dur, bien trempé et bien acéré, cassa trois dents dans la bouche du dit chevalier. Messire Eustache, qui vit en l'air le coup venir, jeta son bras au devant et rejeta le glaive par-dessus sa tête, sans tenir compte

1. Archives nationales, n° 2146. Grandeur de l'original.

de la blessure; car il était déjà trop échauffé, et de longtemps on n'avait vu chevalier faire de si grands exploits d'armes qu'il en fit là.

Or les Anglais avaient l'avantage d'une montagne qui les servit fort, et les Français ne pouvaient parvenir à les rompre, bien qu'ils tournassent tous à cheval autour d'eux, cherchant à les forcer; et, à mesure qu'ils tournaient, les Anglais tournaient aussi, si bien qu'ils en fussent venus à leur honneur si les brigands ne fussent survenus, qui étaient plus de neuf cents, tous frais et nouveaux, et si bien armés que les flèches des archers ne les pouvaient entamer. Or les archers étaient fatigués, car ils avaient combattu, et bientôt ils se mirent en déroute; sur quoi messire Jean de Châlons et sa bataille tombèrent sur eux et les massacrèrent sans merci; car ils ne savaient où se cacher, et la déconfiture en fut telle que pas un seul n'échappa et qu'ils demeurèrent tous sur la place. Après quoi ils revinrent aux garçons qui gardaient les chevaux de leurs maîtres, lesquels combattaient tous à pied. Là messire Eustache perdit son coursier et sa haquenée qu'il aimait tant, et là aussi messire Eustache tomba lui-même aux mains d'un chevalier du comte de Waudemont, qui s'appelait messire Henri Quevillard; et le dit chevalier eut grand peine à sauver messire Eustache, car les gens de la commune de Troyes le voulaient tuer, tant ils le haïssaient à cause des grands exploits d'armes qu'il avait faits dans le pays de Champagne. Ceux qui purent se sauver se réfugièrent au fort de Nogent; mais ils étaient en petit nombre, car presque tous furent tués ou pris sur la place. Messire Courageux de Mauny fut laissé entre les morts, tant il était blessé et épuisé, et l'haleine ne lui revint que lorsque les Français furent tous retirés; alors il se releva un peu, et, ne voyant autour de lui que des gens morts ou renversés, il fit effort pour s'asseoir au bord d'un fossé où il était tombé; sur quoi il reconnut qu'il



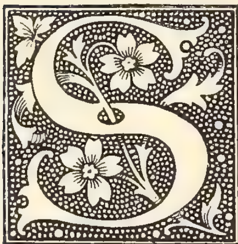
Sceau de la ville de Troyes[1].

1. Archives nationales, n° 5497; grandeur du sceau original, 0m,076.

n'était pas loin du fort de Nogent, et il se traîna jusque-là du mieux qu'il put, faisant signe aux compagnons qui se tenaient dans la grosse tour de la forteresse qu'il était l'un des leurs. Si bien que les compagnons descendirent de leur tour et le vinrent quérir à la barrière; puis ils le prirent entre leurs bras et l'emportèrent dans le fort, où ils recousirent, bandèrent et appareillèrent ses plaies, et ils le soignèrent si bien qu'il guérit. Et pendant ce temps ceux de Troyes se réjouissaient et fêtaient grandement leur évêque et les seigneurs qui étaient avec lui; car ils espéraient un peu de paix et de repos par la prison de messire Eustache d'Aubrécicourt, lequel ne tarda cependant pas beaucoup à se mettre à rançon et recommença aussitôt à courir le pays de Champagne.

CHAPITRE VII

Comment le duc de Normandie et le conseil de France refusèrent la paix que le roi Jean avait traitée à Londres avec le roi d'Angleterre, et comment celui-ci entra en France sans y faire grande besogne; et comment la paix fut conclue à Brétigny, puis confirmée à Calais. Ensuite de quoi le roi rentra en France.



Si en ce temps expiraient les trêves qui avaient été conclues entre les rois de France et d'Angleterre jusqu'au premier jour de mai 1359, et point n'avait été trop la vie heureuse; car les forteresses anglaises et navarraises avaient toujours guerroyé et guerroyaient encore tous les jours au nom du roi Édouard. Cependant le roi d'Angleterre et son fils le prince de Galles d'un côté, de l'autre le roi de France et messire Jacques de Bourbon étaient venus à Westminster, dans la cité de Londres, et là, sans autre intermédiaire, ils avaient tenu, à eux quatre, un conseil secret et fait un certain accord de paix sur certains points et articles qu'ils ordonnèrent; et quand ils les eurent tous proposés, ils les firent écrire en une lettre ouverte, et les deux rois, les ayant scellés de leurs sceaux, mandèrent le comte de Tancarville et messire Arnould d'Audrehen, qu'ils chargèrent de porter cette lettre au duc de Normandie, à ses frères et au conseil de France.

Donc le comte de Tancarville et le maréchal passèrent la mer, et vinrent à Boulogne, chevauchant ensuite jusqu'à Paris. Là ils trou-

vèrent le duc et le roi de Navarre, qui s'étaient récemment mis d'accord, et ils leur montrèrent les lettres susdites. Alors le duc de Normandie demanda au roi de Navarre ce qu'il convenait de faire. Le roi de Navarre fut d'avis que les prélats et les barons de France et les conseils des cités et bonnes villes fussent mandés, car il convenait de faire passer cette affaire par leur opinion; et ainsi fut fait, en sorte que le comte de Tancarville et messire Arnould d'Audrehen purent eux-mêmes montrer leur besogne à tous les gens dessus dits, quand ils furent arrivés à Paris. Là furent les lettres lues et relues, et bien ouïes et entendues, et de point en point considérées. Sur quoi les conseillers du royaume de France ne purent être d'accord, et il leur sembla que les conditions étaient trop dures, et ils répondirent d'une voix aux deux messagers qu'ils aimaient mieux endurer et porter encore la grande souffrance et la misère où ils étaient, que de voir le noble royaume de France ainsi amoindri et déchiré, et que le roi Jean demeurât encore en Angleterre, afin, quand il plairait à Dieu, qu'il y pût mettre remède et adoucissement.

Ce fut toute la réponse que le comte de Tancarville et messire Arnould d'Audrehen en purent avoir. Ils partirent là-dessus et retournèrent en Angleterre, où ils allèrent premièrement voir le roi leur seigneur, auquel ils contèrent qu'ils n'avaient rien pu obtenir. Le roi de France fut bien courroucé de ces nouvelles et ce fut raison, car il désirait sa délivrance, et il dit : « Ah ! Charles, beau fils, vous êtes conseillé par le roi de Navarre, qui vous trompe et en tromperait bien soixante tels que vous. »

Quand le roi d'Angleterre eut entendu les nouvelles que lui rapportaient le comte de Tancarville et le maréchal, il entra dans une grande colère et dit devant tous ceux qui le pouvaient ouïr, qu'avant que l'hiver fût venu, il entrerait si puissamment au royaume de France et y demeurerait si longtemps qu'il aurait la fin de la guerre ou une bonne paix, à son plaisir et à son honneur. Et si fit commencer le plus grand appareil qu'on eût jamais vu faire en Angleterre pour la guerre. Les nouvelles se répandirent en tous pays, si bien que partout chevaliers et écuyers et gens d'armes commencèrent à se pourvoir grandement et chèrement de chevaux et de harnais, chacun du mieux qu'il put selon son état. Et tout en particulier les Allemands, qui sont plus convoiteux que les autres gens, s'en vinrent du plus tôt qu'ils purent sur les frontières de

Flandre, près de Calais, et se tinrent là pour attendre le roi. Or il advint que le roi d'Angleterre et ses gens ne vinrent pas à Calais sitôt qu'on pensait, en sorte que tous ces étrangers, pendant ce temps, ne savaient où loger à Calais ni mettre à couvert leurs chevaux. Et avec cela, le pain, le vin, le fourrage et l'avoine y étaient tellement chers qu'on n'en pouvait trouver ni pour or ni pour argent. Et toujours leur disait-on : « Le roi viendra l'autre semaine, » ce dont tous les seigneurs allemands, hesbegnons, brabançons, flamands, chevaliers et écuyers, pauvres et riches, commençaient à être las, et l'on pouvait craindre que tous ces seigneurs, qui avaient tant dépensé, ne voulussent point quitter Calais, pour le roi ni pour un autre, jusqu'à ce qu'on leur eût rendu tous leurs frais.



Sceau du comte de Tancarville[1]

Or le roi d'Angleterre n'avait pu appareiller ses gens ni ses grands préparatifs aussitôt qu'il eût voulu; mais il avait appris le grand nombre de gens qui l'attendaient à Calais pour recevoir de lui des grâces et des bienfaits, sans qu'il en eût mandé le quart ni le cinquième de tous ceux qui étaient venus là de leur plein gré, les uns pour accroître leur honneur, les autres par convoitise et pour gagner et piller dans le bon et riche royaume de France. Si s'avisa sagement le roi d'y envoyer son cousin le duc de Lancastre, avec grand foison de gens d'armes, pour l'excuser envers tous ces seigneurs et leur faire compagnie à Calais. Et ainsi fit le duc à l'ordonnance du roi, qui, aussitôt son arrivée dans la ville, parla courtoisement à tous ces seigneurs étrangers, et leur dit qu'il ne leur était bon à rien de demeurer là où ils étaient, mais qu'il voulait chevaucher en France pour voir ce qu'il trouverait. Et les pria de chevaucher avec lui, disant qu'il leur prêterait à chacun l'argent nécessaire pour payer les menus frais de leur hôtellerie, et qu'il leur fournirait des provisions autant qu'ils en pourraient charger sur leurs bêtes de somme, et ainsi chevauchèrent-ils tous ensemble de bon accord jusque vers Saint-Omer, pillant et ravageant en tous sens le pays, en descendant la rivière de Somme, jusqu'à ce qu'ils apprissent que le roi d'Angleterre était arrivé à Calais; ce dont ils

1. Archives nationales, nº 910; grandeur de l'original.

furent tout joyeux, car ils espéraient recevoir enfin de l'argent après en avoir tant manqué et enduré tant de malaise. Aussi les compa-



Entrevue du comte de Tancarville et du roi d'Angleterre[1].

gnons chevauchèrent-ils gaiement au retour et s'en vinrent vers le roi Édouard, qu'ils rencontrèrent à quatre lieues environ de Calais.

Après que le roi eut bien accueilli les seigneurs étrangers, leur faisant

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. nº 77.

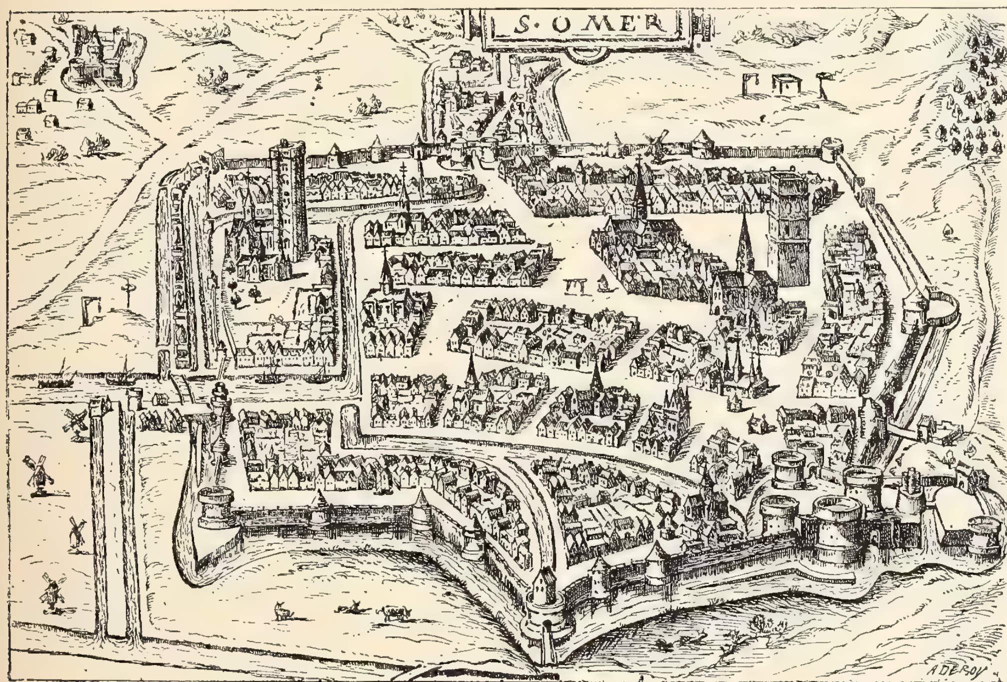
grande chère et les remerciant humblement des services qu'ils étaient venus lui rendre de leur bonne volonté, ils commencèrent tous ensemble à représenter bellement au roi leur pauvreté et nécessité, comment ils avaient dépensé ce qu'ils avaient, vendu leurs chevaux et leurs harnais, qu'il leur restait peu ou point d'argent, ni pour le servir, ce pourquoi ils étaient venus, ni pour retourner en leur pays, si besoin en était; ils le prièrent donc, par sa noblesse, de vouloir y regarder et pourvoir. Le roi prit conseil assez brièvement tout à cheval, en plein champ, comme il était, et leur répondit courtoisement qu'il n'était pas en mesure dans cet endroit pour leur répondre pleinement. « Vous êtes d'ailleurs rudement fatigués, je pense, dit-il; allez vous reposer et vous rafraîchir deux ou trois jours à Calais. J'y aviserai et m'en consulterez aujourd'hui et demain plus complètement, et je vous enverrai telle réponse qui devra raisonnablement vous suffire et selon mon pouvoir. »

Alors les étrangers ne purent avoir autre réponse du roi d'Angleterre, et, tout en chevauchant vers Calais, ils rencontrèrent si grand appareil que jamais ne s'était vu en aucun pays du monde de charrois et de provisions, et plus loin le prince de Galles, avec tous ses gens, si richement parés que c'était beauté à regarder, et ils chevauchaient tout rangés et serrés comme pour combattre aussitôt, en sorte que tous les charrois et bêtes de somme se trouvaient placés entre les deux armées du roi et du prince; ce dont les seigneurs étrangers admirèrent l'ordonnance, et prièrent le prince de Galles qu'il voulût bien entendre à leurs nécessités, ce qu'il leur promit volontiers, et ainsi ils chevauchèrent jusqu'à Calais, où ils se logèrent.

Le second jour après qu'ils furent venus là, le roi d'Angleterre leur envoya sa réponse par trois bons chevaliers, qui leur dirent clairement que le roi n'avait pas apporté d'Angleterre assez de trésors pour payer tous leurs frais et ce qu'ils voudraient demander, et qu'il avait besoin de ce qu'il avait pour accomplir son entreprise; mais que s'ils avaient l'intention de venir avec lui et de risquer l'aventure et la fortune du bien et du mal, il voulait qu'ils y eussent part bien et largement, sauf qu'ils ne pourraient rien lui demander pour leurs gages, ni pour leurs chevaux perdus, ni pour les dépenses ou dommages qu'ils pourraient encourir; car il avait amené assez de gens pour faire sa besogne.

Ces réponses ne plurent guère aux seigneurs étrangers ni à leurs compagnons, qui avaient rudement travaillé et dépensé le leur, engagé

ou vendu leurs chevaux et leurs harnais par nécessité; mais ils n'en purent tirer autre chose, sinon qu'on prêtât à chacun, par grâce, de quoi retourner en son pays. Si y en eut-il quelques-uns parmi les seigneurs qui s'en allèrent vers le roi pour tout aventurer, car il leur eût été honteux de retourner sans rien faire. Cependant le roi d'Angleterre et ses batailles chevauchèrent au travers de l'Artois et du Cambrésis, brû-



Vue ancienne de Saint-Omer[1].

lant et ravageant tout sur leur passage, et s'en vinrent mettre le siège devant Reims. Alors se tenait le roi de Navarre à Mantes-sur-Seine, et il avait renouvelé sa haine et mécontentement contre le duc de Normandie, lequel il envoya défier, en sorte que tout le royaume de France se demandait à quel titre cette guerre était recommencée.

Or, pendant que le roi d'Angleterre se tenait devant Reims, où il resta bien sept semaines sans assaillir la place, ni peu ni beaucoup, car il y eût perdu sa peine, les comtes et barons étaient épars dans les environs pour être mieux à leur aise et pour garder les chemins, afin qu'aucune provision ne pût entrer dans la dite cité. Entre autres, un bon chevalier,

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

messire Barthélemy de Burghersch, grand baron d'Angleterre, se tenait à Courmicy, devant un beau château à l'archevêque de Reims, dont le capitaine s'appelait messire Henri de Vaux; si était un chevalier champenois que l'archevêque y avait mis pour défendre le château contre les Anglais, et il ne redoutait aucun assaut; car le château avait une tour carrée, forte et haute, avec des murailles épaisses et bien bâties.

Quand messire Barthélemy, qui assiégeait le château, l'eut bien examiné et considéré sa force, voyant qu'il ne le pouvait avoir par assaut, il fit préparer une quantité de mineurs qu'il avait avec lui et à ses gages, et leur commanda de faire tout leur pouvoir pour miner la forteresse, de quoi il les payerait bien. Ils répondirent : « Volontiers. » Les ouvriers entrèrent donc dans leur mine, et minèrent continuellement nuit et jour, et ils firent tant qu'ils vinrent bien avant sous la grosse tour, et à mesure qu'ils minaient, ils étançonnaient, et ceux du fort n'en savaient rien. Quand ils furent au bout de leur mine pour renverser la tour quand ils voudraient, ils allèrent trouver monseigneur Barthélemy et lui dirent : « Sire, nous avons ainsi appareillé notre ouvrage que cette grosse tour trébuchera quand il vous plaira. — Bien, répondit le chevalier, ne faites plus rien sans mon commandement. » Et ils dirent : « Volontiers. »

Alors messire Barthélemy monta à cheval, emmenant avec lui messire Jean de Ghistelles qui était de sa compagnie, et ils s'en vinrent jusqu'au château. Messire Barthélemy fit signe qu'il voulait parlementer avec ceux de dedans. Messire Henri de Vaux parut bientôt et vint aux créneaux pour demander ce qu'il voulait : « Je veux, dit messire Barthélemy, que vous vous rendiez, ou autrement vous êtes tous morts sans remède. — Et comment? répondit le chevalier français, qui se mit à rire. Nous sommes ici tous bien portants et assez bien pourvus de toutes choses, et vous voulez que nous nous rendions tout simplement ; ce ne sera pas sitôt. — Messire Henri, messire Henri, répondit le chevalier d'Angleterre, si vous saviez en quelle passe vous êtes, vous vous rendriez tantôt et sans tant de paroles. — En quelle passe puis-je donc être, messire? répondit le chevalier français. — Sortez, dit messire Barthélemy, et je vous le montrerai, sous condition que si vous voulez retourner dans votre tour, je vous l'accorderai, et je vous assure jusqu'alors. »

Messire Henri entra en ce traité, et se fia au seigneur anglais, sortant de son fort, lui quatrième seulement, et s'en vint là où messire Barthélemy et messire Jean de Ghistelles le voulurent mener. Sitôt qu'il fut

venu, ils le menèrent à leur mine, et lui montrèrent comment la grosse tour ne tenait plus que sur les étançons de bois. Quand le chevalier français vit le péril, il dit à messire Barthélemy : « Certes, sire, vous avez bien raison ; ce que vous en avez fait vient de votre grande gentillesse; nous nous mettons à votre volonté, nous et notre avoir. » Alors messire Barthélemy les prit comme ses prisonniers, et les fit partir



Siège de Reims[1].

de la tour, les uns et les autres; puis il fit mettre le feu aux mines.

Les étançons brûlèrent, et quand ils furent brûlés, la tour, qui était fort grosse et carrée, s'ouvrit et se fendit en deux, se renversant des deux côtés. « Or voyez, dit messire Barthélemy à monseigneur Henri de Vaux et à ceux de la forteresse, si je vous disais la vérité. » Ils répondirent : « Oui, sire, nous demeurons vos prisonniers à votre volonté, et nous vous remercions de votre courtoisie; car les Jacques Bonhomme

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2643.

qui jadis régnèrent en notre pays, ne nous eussent pas traités comme vous avez fait, s'ils eussent eu le dessus sur nous comme vous l'aviez aujourd'hui. » Ainsi furent pris les compagnons de la garnison de Courmicy, et le château effondré.

Si leva le roi d'Angleterre le siège de Reims, où il commençait à s'ennuyer, et ses gens à perdre tous leurs chevaux, et s'en allèrent vers Tonnerre, et il pensait de là entrer en Bourgogne pour y passer tout le carême ; mais le grand chancelier de Bourgogne et les seigneurs bourguignons traitèrent avec lui pour deux cent mille francs qu'il dut avoir tout payés, si bien que le roi d'Angleterre se détourna de Bourgogne qu'il assura pour trois ans, et, rentrant dans le Gâtinais, il fit tant qu'il vint se loger au Bourg-la-Reine, à deux petites lieues de Paris.

Ainsi tournant partout dans le pays, le roi d'Angleterre et ses gens cheminaient en détruisant tout devant eux, et d'autre part les garnisons qui se tenaient et qui faisaient la guerre pour lui en Beauvoisis, en Picardie, en France[1], en Brie et en Champagne, ravageaient et gâtaient tout le pays. Parmi celles-ci, la plus hardie et la plus entreprenante se tenait à Attigny-sur-Aisne, et elle était commandée par messire Eustache d'Aubrécicourt, que ses compagnons avaient racheté, et en ce temps-là ils pillèrent la ville de Pierrepont, où ils trouvèrent grand butin, plus qu'en autre lieu où ils eussent encore été. D'autre part, le roi de Navarre, qui se tenait sur les marches de Normandie, faisait aussi vivement la guerre. Aussi le noble royaume de France était si harassé et pillé de tous côtés qu'on ne savait auquel entendre.

En ce temps-là, il y avait en la cité d'Avignon un frère mineur plein de science et de grand entendement qui s'appelait frère Jean de Roux Taillade ; lequel frère mineur le pape Innocent VI faisait tenir en prison au château de Bagnols, à cause des grandes merveilles qu'il disait devoir advenir, principalement sur les prélats et les présidents de la sainte Église, en châtiment des superfluités et du grand orgueil qu'ils nourrissent, et aussi sur le royaume de France et sur les grands seigneurs de la chrétienté, à cause des oppressions qu'ils font peser sur le commun peuple. Et le frère Jean voulait prouver toutes ses paroles par l'Apocalypse et par les anciens livres des saints prophètes, qui lui étaient ouverts par la grâce du Saint-Esprit, selon ce qu'il disait, desquelles il y en avait

1. Dans l'Ile-de-France.

qui étaient fort à croire. Et il en fit plusieurs livres bien dictés et bien fondés en grande science et connaissance, desquels l'un fut commencé en l'an de grâce 1345, et l'autre en l'an 1356. Et il y avait écrit dedans tant de merveilles à advenir entre l'an cinquante-six et l'an soixante-six, qu'elles seraient trop longues à écrire et trop fortes à croire, bien qu'on en ait déjà vu arriver plusieurs au temps passé. Et quand on lui demandait ce qui arriverait de la guerre des Anglais et des Français, il disait que ce qu'on avait vu n'était rien en comparaison de ce qu'on verrait; car il n'y aurait ni paix ni fin jusqu'à ce que le royaume de France fût ravagé et gâté dans toutes ses parties. Et on a bien vu tout cela arriver depuis; car ce noble royaume de France a été foulé, gâté et ravagé, et tout particulièrement aux dates qu'indiquait le frère mineur.

Or le roi d'Angleterre se tenait au Bourg-la-Reine et toute son armée s'étendait vers Montlhéry. Si envoya le dit roi vers le duc de Normandie à Paris, pour lui demander la bataille; mais le duc n'y consentit point, en sorte que les messagers revinrent sans avoir rien fait, ce dont le roi Édouard fut courroucé; aussi permit-il à messire Gautier de Mauny de faire une chevauchée jusqu'aux portes de Paris. Et là y eut-il forte et dure escarmouche, et il y avait dans Paris beaucoup de bons chevaliers et écuyers qui fussent volontiers sortis, si le duc de Normandie y eût consenti; toutefois ces gentilshommes gardèrent si bien les portes et barrières, qu'il n'y eût aucun dommage. Et le lendemain le roi d'Angleterre se délogea, prenant le chemin de Montlhéry, et il y eut encore là une escarmouche de chevaliers français qui poursuivaient l'armée avec une embuscade qu'avait posée le captal de Buch[1], et il y eut là plusieurs chevaliers français faits prisonniers.

L'intention du roi Édouard d'Angleterre était d'entrer dans le beau pays de Beauce et de se retirer bellement sur la belle, douce et bonne rivière de Loire, et qu'il y passerait tout l'été, pour s'en aller, après août, rafraîchir en Bretagne. Après les vendanges, qui étaient de très belle apparence, il comptait retourner en France et venir remettre le siège devant Paris; car il ne voulait point retourner en Angleterre, comme il l'avait dit avant de partir, qu'il n'eût eu sa volonté du dit royaume; aussi voulait-il laisser ses gens dans les forteresses en Brie,

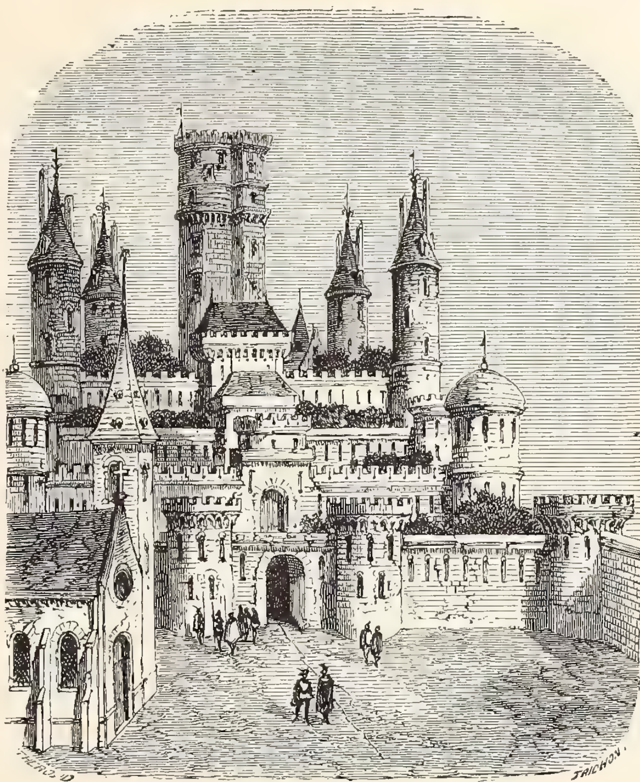
1. Seigneur gascon au service de l'Angleterre.

en France, en Champagne, en Picardie, en Ponthieu, en Vimeux, en Vexin et en Normandie, afin qu'ils fissent la guerre pour lui, et qu'ils foulassent et tourmentassent les cités et bonnes villes jusqu'à ce qu'elles fissent accord avec lui.

Cependant le duc de Normandie et ses deux frères étaient à Paris avec le duc d'Orléans, leur oncle, et tous les plus grands conseillers de France, qui devinaient bien le voyage du roi d'Angleterre, et comment lui et ses gens foulaient et appauvrissaient le royaume de France; ce qui ne se pouvait longuement soutenir ni souffrir, car les revenus des seigneurs et des églises allaient se perdant partout. Or le chancelier de France était alors un homme sage et très vaillant, messire Guillaume de Montagu, évêque de Thérouanne, par le conseil duquel presque tout se faisait en France, et il le méritait bien sous tous les rapports, car ses conseils étaient bons et loyaux. Il y avait aussi avec lui deux clercs d'une grande prudence, dont l'un était abbé de Cluny, et l'autre maître des Frères prêcheurs, qu'on appelait frère Simon de Langres, maître en théologie. Ces deux derniers clercs, à la grande requête et ordonnance du duc de Normandie, partirent de Paris avec certains articles de paix, accompagnés par messire Hugues de Genève, seigneur d'Autun, et s'en vinrent vers le roi d'Angleterre, qui cheminait en Beauce, allant toujours plus avant; et ces deux prélats et le chevalier parlèrent au roi d'Angleterre, et commencèrent à traiter de la paix, auquel traité le prince de Galles, le duc de Lancastre, le comte de la Marche et plusieurs hauts barons d'Angleterre furent appelés.

Si ne fut ce traité sitôt conclu, quoiqu'il fût entamé, et traîna longtemps; car le roi d'Angleterre chevauchait toujours, cherchant le gras pays. Et les négociateurs, qui étaient bien avisés, ne le voulaient pas lasser, ni faire tort à leur projet; car ils voyaient le royaume de France en si pauvre état et si accablé, qu'il eût été en trop grand danger s'ils eussent attendu encore un été. D'autre part, le roi d'Angleterre demandait et requérait des offres si grandes et si préjudiciables pour tout le royaume de France, qu'à grand regret les seigneurs s'y accordaient-ils sur leur honneur. Il fallait bien cependant, par pure nécessité, en venir là ou à peu près, si on voulait arriver à la paix; en sorte que tous leurs traités et conférences durèrent dix-sept jours, toujours en poursuivant le roi d'Angleterre.

Là-dessus, les prélats ci-dessus nommés et messire Hugues de Genève, qui était volontiers ouï et écouté dans la cour du roi d'Angleterre, renvoyaient tous les soirs, ou de jour à autre, leurs traités et leurs propositions au duc de Normandie et à ses frères dans la ville de Paris, disant en quelle forme et situation ils étaient pour avoir réponse, et les choses qui étaient bonnes, et comment ils se maintiendraient sur le surplus. Ces projets et ces paroles étaient examinés et discutés secrètement dans la chambre du duc de Normandie ; après quoi les intentions du duc et l'avis de son conseil étaient justement et parfaitement écrits aux négociateurs, en sorte que rien ne se passait de part ou d'autre qui ne fût bien spécifié et dûment confirmé.



Château de Montlhéry, au quinzième siècle.

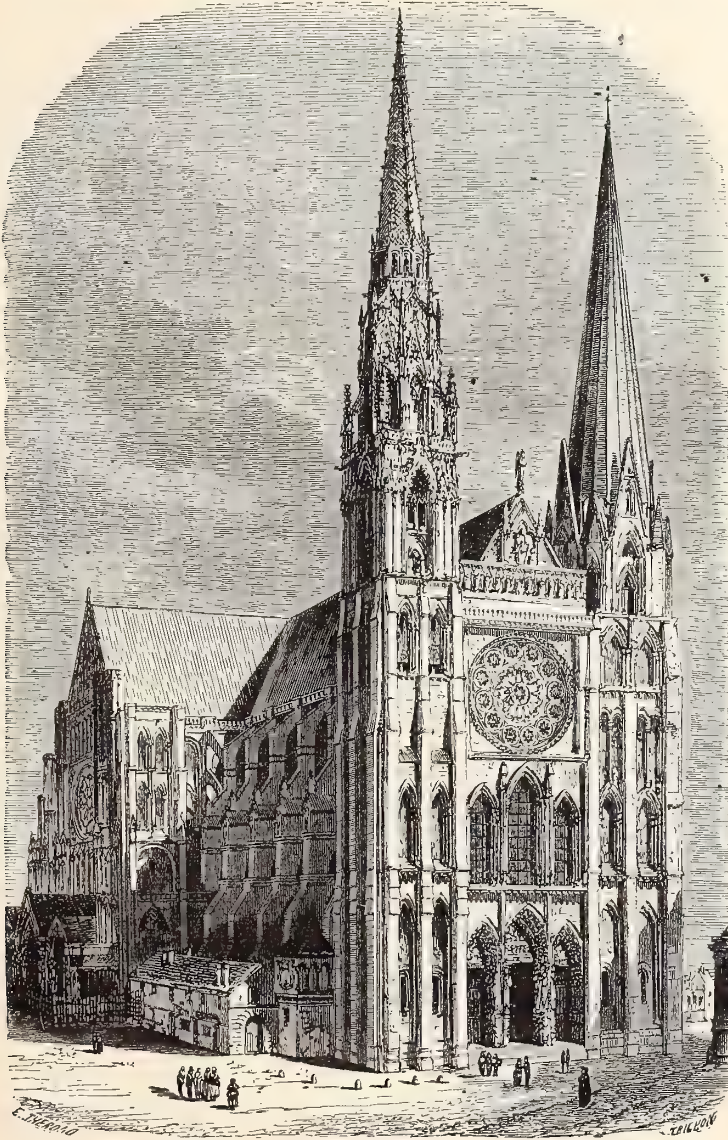
Or donc les traiteurs français mettaient en avant leurs grandes offres en la chambre du roi d'Angleterre, dans son logis, où qu'il se trouvât et s'arrêtât sur son chemin, en la cité de Chartres ou ailleurs, et désiraient venir à la fin de la guerre et à la conclusion de la paix ; mais le roi d'Angleterre était dur à y entamer, car son intention était de demeurer roi de France bien qu'il ne le fût pas, et de mourir roi de France, et il voulait s'établir cet été en Bretagne, à Blois et en Touraine, comme je l'ai dit. Et si le duc de Lancastre, son cousin, qu'il aimait et croyait fort, lui eût déconseillé de faire la paix au lieu de la conseiller, il n'y eût jamais consenti ; mais le dit duc lui remontrait fort sagement ses besognes et disait : « Monseigneur, cette guerre que vous tenez au royaume de France est merveilleuse, mais trop

lourde pour vous. Vos gens y gagnent, et vous y perdez et dépensez votre temps. Tout considéré, si vous guerroyez selon votre opinion, vous y userez votre vie, et il est douteux que vous en arriviez à vos intentions. Je vous conseille donc d'en sortir pendant que vous pouvez le faire à votre honneur et que vous acceptiez les offres qu'on vous fait; car, monseigneur, nous pouvons plus perdre en un jour que nous n'avons conquis en vingt ans! »

Ces paroles et plusieurs autres, belles et subtiles, que le duc de Lancastre répétait fidèlement, à bonne intention, pour le roi d'Angleterre, convertirent enfin le dit roi, par la grâce du Saint-Esprit, qui y opéra aussi; car il lui advint, à lui et à ses gens, étant devant Chartres, un grand miracle qui l'humilia fort et brisa son courage; car, pendant que les négociateurs français pressaient le dit roi et son conseil, sans avoir encore reçu aucune réponse agréable, un orage, une tempête et des coups de foudre tombèrent du ciel sur l'armée du roi d'Angleterre, si grands et si terribles qu'il semblait proprement à tous ceux qui étaient là que le monde dût finir; car il tombait de l'air des pierres si grosses qu'elles tuaient hommes et chevaux, ce dont les plus hardis furent tout effrayés. Alors le roi d'Angleterre regarda vers l'église de Notre-Dame de Chartres, et se rendit à Notre Dame, se vouant à son service, et il promit, comme il le dit et confessa depuis, qu'il accorderait la paix. Et il était à cette heure logé dans un village, non loin de Chartres, qui s'appelle Brétigny, et ce fut là que furent entamées ordonnances et compositions faites et réglées qui s'appellent la Charte de la Paix, et quand elles furent bien entendues entre les négociateurs, le roi d'Angleterre, l'ayant ouï lire en son conseil, dit : « Cela nous plaît bien ainsi. » Et ne pouvaient faire autrement que de s'y accorder le duc de Normandie et ses frères, quelque dures que fussent ces conditions; aussi reçurent-ils les négociateurs avec grande joie, et par-dessus le traité fut accordée une trêve d'un an pour régler tous les articles de la paix plus à loisir.

Or revinrent bientôt les dits négociateurs à l'armée du roi d'Angleterre, et demandèrent au roi et à son conseil que quatre barons d'Angleterre vinssent à Paris comme ses procureurs, pour jurer la paix en son nom, afin de mieux tranquilliser le peuple. Le roi d'Angleterre y consentit volontiers, et là furent envoyés le sire de Stafford,

messire Regnault de Cobham, messire Guy de Bryane, et messire Roger de Beauchamp, baronnet. Ces quatre seigneurs, sur l'ordre de leur seigneurie, se mirent en chemin avec l'abbé de Cluny et mon-



Cathédrale de Chartres, d'après une photographie.

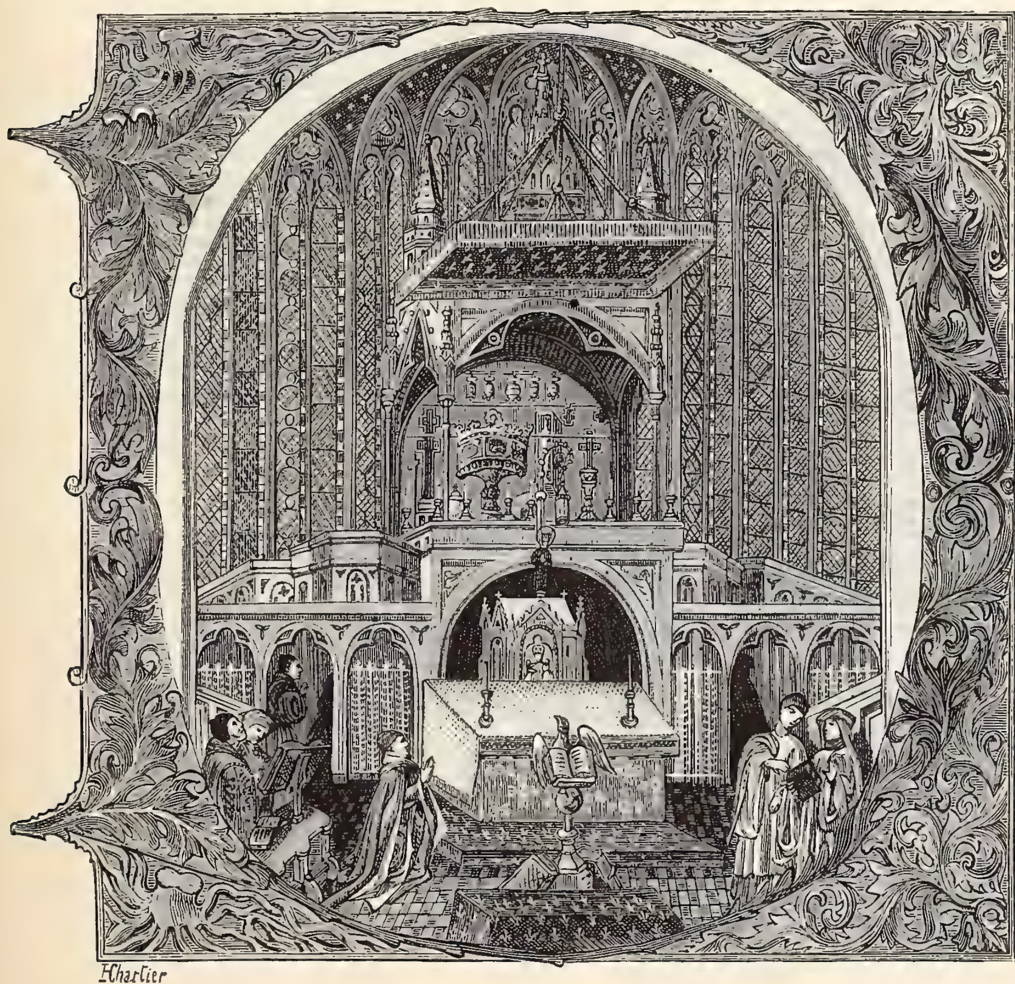
seigneur Hugues de Genève, et chevauchèrent tant qu'ils vinrent jusqu'à Montlhéry.

Quand ceux de Paris surent leur venue, par le commandement du duc de Normandie, tous les religieux et le clergé, en grande réunion

et procession, sortirent de la ville, et vinrent bien avant par les champs au-devant des barons d'Angleterre, qu'ils amenèrent honorablement dans Paris. Et avec eux vinrent plusieurs grands seigneurs et barons de France qui pour lors se tenaient à Paris, et toutes les cloches de Paris sonnèrent à leur arrivée ; les rues étaient tendues de drap d'or, et ainsi furent-ils conduits au palais, qui était richement appareillé pour les recevoir. Et là furent-ils accueillis par le duc de Normandie et ses frères, par leur oncle le duc d'Orléans et par grand foison de seigneurs et prélats du royaume de France ; à la suite de quoi, en présence de tout le peuple, les quatre barons anglais jurèrent au nom du roi leur seigneur et de ses enfants, sur le corps sacré de Jésus-Christ et sur les saints Évangiles, de tenir et accomplir le traité de paix. Si furent-ils menés en la Sainte-Chapelle du Palais, où leur furent montrés les plus belles reliques et les plus dignes joyaux du monde qui étaient là et y sont encore, et même la sainte Couronne dont Dieu fut couronné en son très saint travail. Et le duc de Normandie donna à chacun des chevaliers une des plus grandes épines de la dite couronne, ce que chacun des chevaliers prisa grandement et tint pour le plus noble joyau qu'on lui pût donner. Ils furent à Paris ce jour-là et le soir et le lendemain jusqu'après dîner, et quand ils prirent congé, le duc de Normandie encore leur fit donner à chacun un très beau et très bon coursier, richement paré et sellé, et plusieurs autres beaux joyaux, dont ils le remercièrent grandement.

Après ceci, se passa-t-il peu de temps avant que le roi d'Angleterre délogeât de Chartres, où il avait passé une nuit et fait de grandes offrandes à l'église de Notre-Dame ; d'où il chevaucha jusqu'à Honfleur en Normandie et passa bellement en Angleterre. Sitôt qu'il y fut, il alla à Londres, et fit mettre hors de prison le roi de France, qu'on amena directement au palais à Westminster, et ils se trouvèrent dans la chapelle du palais. Là le roi d'Angleterre remontra au roi de France tous les traités de paix, et comment son fils le duc de Normandie avait juré et scellé en son nom, à savoir quelle chose il en dirait. Le roi de France, qui ne désirait que sa délivrance, à quelque prix que ce fût, pour sortir de sa prison, ne l'eût jamais contredit, ni mis empêchement à ses ordonnances ; mais il répondit : « Que Dieu soit loué que la paix soit entre nous ! » Et ne tarda guère le roi Jean à prendre congé du roi et de la reine d'Angleterre, à passer vers Calais, où l'accompagnèrent le prince de Galles, le duc de

Lancastre, le comte de Warwick, messire Jean Chandos et plusieurs autres seigneurs. Ils y arrivèrent environ vers la Saint-Jean-Baptiste, attendant là les messagers du duc de Normandie, qui devaient apporter le premier payement de six cent mille francs pour la rançon du roi Jean, et



Vue intérieure de la Sainte-Chapelle et exposition des insignes reliques[1].

pendant quatre ans encore devait-on payer chaque année six cent mille francs à cet effet. Or la finance n'était pas si facile à trouver, bien que messire Galéas, seigneur de Milan et plusieurs autres terres, se fût engagé à la payer, pourvu que le roi de France donnât sa fille pour femme à un sien fils. Et tant tarda la chose que le roi Édouard passa à son tour

1. Bibliothèque de la ville de Paris; Missel de Juvénal des Ursins.

jusqu'à Calais avec grand appareil. Et là il y eut grand parlement des conseils des deux rois qui, par l'ordonnance de la paix, s'appelaient frères. Là furent derechef lues, avisées et bien examinées les lettres qui s'appelaient chartes de paix, et, pour plus grande sûreté, on en ajouta d'autres qui furent appelées confédération et alliance et chartes des renonciations. Rien n'y fut définitivement fait et décidé sur les affaires de Bretagne; car le roi d'Angleterre et les siens n'y avaient pas grande affection; ils pensaient au temps à venir quand il faudrait faire vider à toutes manières de gens d'armes, de leur côté, les garnisons et forteresses qu'ils tenaient à présent au royaume de France; il serait lors plus profitable que ces guerriers et pilleurs se pussent retirer au duché de Bretagne, qui est un des bons et gras pays du monde pour tenir les gens d'armes, que s'ils revenaient en Angleterre, car leur pays en pourrait être perdu et ravagé.



Monnaie d'Édouard III[1].

Quand toutes ces choses furent si bien jurées et ordonnées que nul n'y devait ni ne pouvait, par raison, rien y amender ni corriger, et qu'on ne croyait pas que la paix se pût jamais rompre, à cause des grandes alliances et obligations que les deux rois et leurs enfants avaient acceptées, tous ceux qui devaient être otages pour le roi de France vinrent à Calais, et les six cent mille francs furent payés au roi d'Angleterre; après quoi le dit roi Édouard donna au roi de France, au château de Calais, un grand souper bien ordonné. Et y servirent ses enfants et le duc de Lancastre avec les plus grands barons d'Angleterre à tête nue, et le lendemain matin le roi de France partit de Calais avec tous ceux de son côté qui devaient partir. Le prince de Galles et ses deux frères l'accompagnèrent à pied, en pèlerinage, à Notre-Dame de Boulogne, et là était le duc de Normandie qui les attendait. Si furent ce jour-là les enfants du roi d'Angleterre, en l'abbaye de Boulogne, auprès du roi de France en grande fête, et le lendemain s'en retournèrent à Calais vers le roi leur père. Ainsi ils repassèrent la mer avec les otages de France, qui étaient en grand foison et de haut lieu, tandis

1. Knight, *Histoire d'Angleterre,* tome I.

que le roi Jean chevauchait vers Paris, où il fut reçu à grande joie.

Aussitôt après que le roi de France fût rentré en son royaume, les



Les Anglais à la Rochelle[1].

commissaires établis par le roi d'Angleterre, desquels était chef et régent messire Jean Chandos, passèrent la mer pour prendre possession du duché d'Aquitaine, de la comté de Ponthieu et de toutes les terres

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr., n° 77.

qu'il devait avoir au royaume de France, telles qu'elles lui étaient données et accordées par l'ordonnance des traités. Ce ne fût pas sitôt fait, car plusieurs seigneurs de la Langue d'Oc ne voulurent pas d'abord obéir ou se rendre au roi d'Angleterre, quoique le roi de France les tînt quittes de foi et hommage; car il leur était trop contraire de devenir Anglais, et disaient-ils qu'il n'appartenait pas au roi de les abandonner et que par droit il ne le pouvait faire; car ils avaient en Gascogne des chartes et des privilèges trop anciens du grand Charlemagne, qui fut roi de France et d'Allemagne et empereur de Rome, en sorte que nul roi de France ne pouvait transférer leur hommage à une autre cour que la sienne. Mais le roi de France, qui voulait tenir et accomplir, selon son pouvoir, ce qu'il avait juré et scellé, y envoya son cher cousin messire Jacques de Bourbon, lequel apaisa la plus grande partie de ces seigneurs, qui obéirent à la requête du roi de France, quelque regret qu'ils en eussent.



Sceau d'un bourgeois de la Rochelle[1] (Guillaume Sainz).

De l'autre côté aussi sur la mer, en Poitou, en Rochelois, en Saintonge, les barons, les chevaliers et les bonnes villes du pays étaient en trop grand déplaisir qu'il leur fallût être Anglais. Et, en particulier, ceux de la ville de la Rochelle ne s'y voulaient accorder et s'excusèrent bien des fois, tardant pendant plus d'un an à laisser entrer les Anglais dans leur ville. On se pourrait émerveiller de toutes les douces, aimables et piteuses paroles qu'ils écrivaient et récrivaient au roi de France, le suppliant au nom de Dieu de ne les pas dégager de leur foi, ni éloigner de son domaine pour les mettre en des mains étrangères, et qu'ils aimaient mieux payer tous les ans la taille de la moitié de leur revenu plutôt que de passer aux Anglais. Sachez bien que le roi de France, qui voyait leur bonne volonté et leur loyauté, avait grand pitié d'eux; mais il leur mandait et écrivait affectueusement qu'il fallait obéir; sans quoi la paix serait rompue et brisée, ce qui serait trop grand dommage pour le royaume de France. Si bien que, lorsque les gens de la Rochelle virent sa détresse et que les excuses ni les prières ne servaient de rien, ils obéirent; mais ce leur fut trop dur, et disaient les plus notables de la ville de la Rochelle : « Nous avouerons les Anglais des lèvres, mais le cœur n'en sera jamais. »

1. Archives nationales, nº 4114.

CHAPITRE VIII

Comment les compagnies ravageaient le royaume de France, et comment on essaya de s'en délivrer. Aussi comment le roi Jean de France retourna en Angleterre et y mourut; ensuite de quoi le duc de Normandie, son fils aîné, fut couronné roi. Et comment le maréchal Boucicaut et messire Bertrand du Guesclin reprirent pour le roi la ville de Mantes; et comment les Anglais et les Français se combattirent à la bataille de Cocherel en Normandie, où les Anglais furent battus.



R, pendant que les commissaires du roi d'Angleterre prenaient possession et saisie des terres qui leur étaient dévolues par le traité, il y avait d'autres commissaires également établis par le roi d'Angleterre, d'accord avec ceux du roi de France, qui faisaient vider toutes sortes de gens d'armes des forteresses qu'ils tenaient. Ce qui n'était pas chose facile, car les uns disaient qu'ils faisaient la guerre au nom du roi de Navarre, et d'autres étaient de pays étrangers, grands capitaines et grands pilleurs, qui ne voulaient partir des lieux où ils étaient; et quand leurs capitaines remettaient ce qu'ils tenaient et donnaient congé à leurs gens, ceux-ci, qui avaient appris à piller et qui point ne se souciaient de retourner en leur pays, parce qu'il n'y avait point de profit à en tirer ou par quelque vilaine action dont ils étaient accusés, nommaient de nouveaux capitaines, prenant par élection le pire des leurs, et puis chevauchaient en avant, se suivant l'un l'autre. Ainsi se formaient les compagnies, qui allaient de lieu en lieu pillant et ravageant le pays, et entre autres en Champagne et en Bourgogne une grande troupe qui s'appela les Tard-Venus, parce qu'ils avaient jusque-là peu pillé le royaume de France; ceux-là prirent d'assaut plusieurs villes et châteaux, et toujours croissait leur nombre, si bien qu'en carême ils se trouverent bien quinze mille combattants, dont ils formèrent plusieurs corps, et ainsi résolurent-ils d'aller vers le Pape et les cardinaux à Avignon, et ils se mirent en marche pour entrer dans le Forez, qui est un bon et gras pays, et à Lyon sur le Rhône.

Le roi de France entendit les nouvelles que ces compagnies multipliaient ainsi qui gâtaient et ravageaient son royaume, et il en fut durement courroucé; car il lui fut dit et remontré que déjà ces compa-

gnies faisaient plus de mal à son royaume que la guerre des Anglais n'avait fait. Si écrivit-il à son cousin monseigneur Jacques de Bourbon, qui se tenait pour lors dans la ville de Montpellier, qu'il se fît chef et capitaine contre ces compagnies, et prît autant d'hommes d'armes de tout côté qu'il lui en fallait pour combattre ; à quoi messire Jacques s'accorda volontiers et se dirigea aussitôt vers Avignon, sans faire nulle part aucun arrêt. Il était si fort aimé des gentilshommes, que tous ceux qu'il appelait parmi le royaume de France lui obéissaient très volontiers. Il s'en vint donc jusqu'au comté de Forez, dont la comtesse sa sœur était dame pour ses enfants, car le comte son mari était trépassé depuis peu. Et là étant arrivé, il apprit que les gens des compagnies avaient pris et pillé la ville de Brinay : ce qui déplut fort à messire Jacques ; car il avait à gouvernement le comté de Forez comme terre à ses neveux; il envoya donc des coureurs à la recherche des ennemis pour savoir en quelle ordonnance il les trouverait, et aussitôt il se mit en campagne avec grand foison de bonnes gens d'armes, chevaliers et écuyers.

Or je vous dirai la malice des compagnies. Ils s'étaient logés sur une montagne, et ils avaient envoyé au-dessous, en un lieu où nul ne les pouvait voir ni approcher, la moitié de leurs gens et les mieux combattants; ils laissèrent donc les coureurs français venir si près d'eux qu'ils les pouvaient bien voir, s'ils voulaient. Si revinrent les coureurs vers monseigneur Jacques de Bourbon et le vicomte d'Uzès et messsire Renault de Forez qui les avaient envoyés, et ils leur dirent : « Nous avons vu les compagnies rangées et ordonnées sur un tertre ; nous les avons bien examinées à notre loyal pouvoir : mais, tout considéré, ils ne sont pas plus de cinq ou six mille hommes là environ, et encore sont-ils si mal armés que c'est merveille. »

Quand messire Jacques de Bourbon ouït le rapport, il dit à l'Archiprêtre, qui était assez près de lui : « Archiprêtre, vous m'aviez dit qu'ils étaient bien quinze mille combattants, et vous entendez tout le contraire. — Sire, répondit l'Archiprêtre, je ne crois pas qu'il y en ait moins, et s'ils n'y sont pas, Dieu y ait part! c'est tout pour nous ; ainsi voyez ce que vous voulez faire. — Au nom de Dieu, dit messire Jacques de Bourbon, nous les irons combattre de par Dieu et saint George. »

Là donc fit messire Jacques arrêter toutes les bannières et former ses batailles. La première fut donnée à gouverner à l'Archiprêtre, qui s'appelait messire Renault de Cervolle, et il l'entreprit volontiers, car il

OCÉAN ATLANTIQUE

LA MANCHE

ANGLETERRE

Cornouailles

LONDRES

Richmond

Kent

Sussex

Bristol

Salisbury

Winchester

Southampton

Portsmouth

Arundel

Canterbury

Douvres

I. de Wight

Pas de Calais

Calais

Guernesey

Jersey

Aurigny

NORMANDIE

Cotentin

Caux

Vexin

Cherbourg

Caen

ROUEN

Évreux

Cte d'Évreux

Dieppe

Harfleur

Honfleur

AMIENS

BRETAGNE

Brest

St Mathieu

Penthièvre

St Malo

RENNES

Hennebont

Vannes

Quimper

NANTES

MAINE

le Mans

Alençon

Perche

Chartres

Beauce

ILE

Orléans

ORLÉANAIS

BLOIS

Blois

Amboise

TOURAINE

Tours

ANJOU

Angers

Loire

Saumur

POITOU

POITIERS

Luçon

I. de Ré

I. d'Oléron

AUNIS

la Rochelle

SAINTONGE

Saintes

Cognac

ANGOUMOIS

Angoulême

LIMOUSIN

LIMOGES

MARCHE

BERRI

Périgord

Périgueux

Bordelais

BORDEAUX

Blaye

Dordogne

Bergerac

GUIENNE

Agenois

Agen

Quercy

Cahors

Montauban

Toulousain

TOULOUSE

Albret

Captalat de Buch

GASCOGNE

Armagnac

Auch

Garonne

BÉARN

Orthez

Bayonne

Bigorre

Tarbes

Comminges

Cte DE FOIX

Foix

NAVARRE

Pampelune

Roncevaux

St Jean Pied de Port

ARAGON

Vitoria

Logroño

Èbre

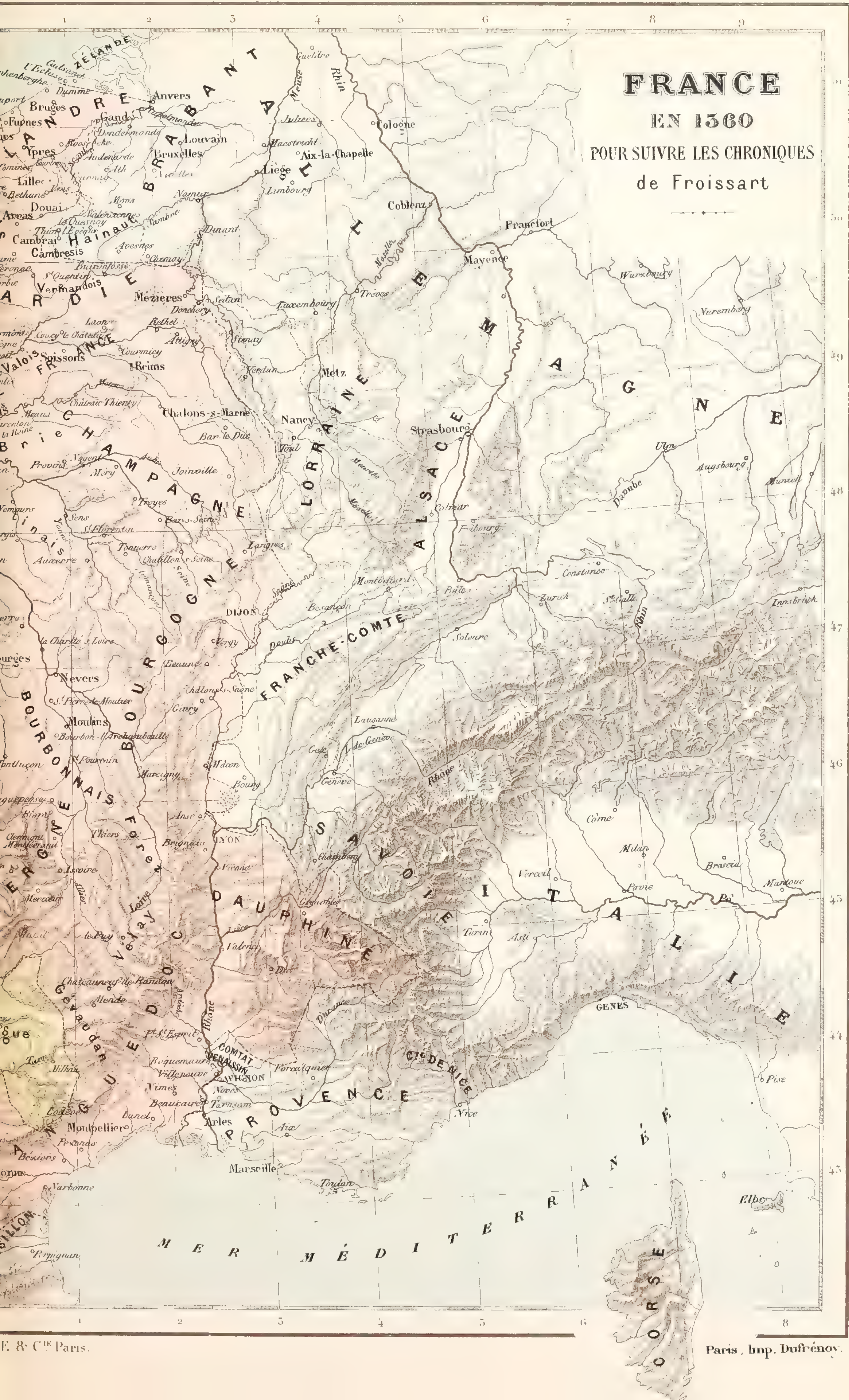
Cerdagne

Légende

Limites de la France en 1360 (Domaine Royal, grands fiefs, apanages).

Limites des pays soumis à la domination ou à la suzeraineté anglaise, d'après le traité de Bretigny

Châteaux



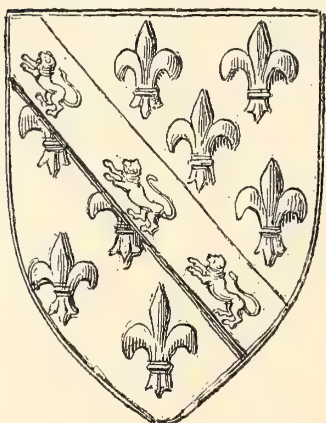
FRANCE
EN 1360
POUR SUIVRE LES CHRONIQUES
de Froissart
ZÉLANDE
FLANDRE
BRABANT
Hainaut
Cambresis
PICARDIE
Vermandois
FRANCE
Valois
CHAMPAGNE
Brie
BOURGOGNE
LORRAINE
ALSACE
ALLEMAGNE
FRANCHE-COMTE
SAVOIE
DAUPHINE
BOURBONNAIS
Forez
Velay
Gevaudan
LANGUEDOC
COMTAT VENAISSIN
PROVENCE
Cte DE NICE
ITALIE
CORSE
MER MÉDITERRANÉE
Anvers
Bruges
Gand
Furnes
Ypres
Louvain
Bruxelles
Lille
Douai
Arras
Cambrai
Liège
Cologne
Juliers
Maestricht
Aix-la-Chapelle
Limbourg
Namur
Dinant
Coblenz
Francfort
Mayence
Treves
Luxembourg
Mezieres
Sedan
Laon
Rethel
Soissons
Reims
Metz
Verdun
Nancy
Toul
Strasbourg
Chalons-s-Marne
Bar-le-Duc
Joinville
Provins
Troyes
Bar-s-Seine
Sens
Auxerre
Tonnerre
Langres
Colmar
Fribourg
Wurzbourg
Nuremberg
Ulm
Augsbourg
Danube
Constance
Zurich
Bâle
Montbéliard
Besançon
DIJON
Vergy
Beaune
Soleure
Innsbrück
Nevers
Moulins
Chalon-s-Saône
Mâcon
Bourg
Lausanne
L. de Genève
Genève
Rhône
Rhin
Meuse
Moselle
LYON
Vienne
Chambéry
Grenoble
Valence
Turin
Asti
Verceil
Milan
Pavie
Côme
Brescia
Mantoue
Pô
GENES
Clermont Montferrand
Issoire
Le Puy
Mende
Pt St Esprit
AVIGNON
Villeneuve
Nimes
Beaucaire
Tarascon
Arles
Aix
Marseille
Toulon
Forcalquier
Nice
Montpellier
Pezenas
Beziers
Narbonne
Perpignan
Pise
Elbe
E. & Cie Paris.
Paris, Imp. Dufrénoy.

était un hardi et habile chevalier, et il avait dans sa troupe plus de quinze cents combattants.

Les gens des compagnies qui étaient sur la montagne voyaient trop bien l'ordonnance et les préparatifs des Français; mais on ne pouvait voir les leurs, ni les approcher sans peine et sans danger. Or ils étaient sur une montagne où il y avait plus de mille charretées de cailloux, ce qui leur fut à grand avantage et profit, comme vous le verrez ci-dessous; car aussitôt qu'ils virent approcher les Français, ceux d'en haut, qui étaient avertis de leur fait et pourvus chacun d'une grand foison de cailloux, commencèrent à les jeter si fort, si roide et si serré sur ceux qui les approchaient, qu'ils enfonçaient les casques, quelque solides qu'ils fussent, et blessaient et meurtrissaient tellement les gens d'armes que nul ne pouvait passer outre, fût-ce avec un bon bouclier. Et cette première bataille souffrit si fort que messire Jacques de Bourbon, ses fils et ses neveux s'approchèrent promptement au secours avec leurs bannières et grand foison de bonnes gens d'armes, qui tous s'allèrent perdre; ce dont fut grand dommage et pitié qu'ils n'eussent pas agi par meilleur avis et plus sage conseil.

L'Archiprêtre et les autres vieux chevaliers qui étaient là avaient bien dit qu'on allait combattre les compagnies en grand péril si on ne les éloignait pas du poste qu'elles avaient pris; mais ils ne purent se faire écouter. A mesure que messire Jacques de Bourbon et les autres seigneurs, leurs bannières et pennons devant eux, s'approchaient de cette montagne, les plus sots et les moins bien armés des compagnies les écrasaient sous les cailloux, qu'ils jetaient si dru et si roide qu'il n'y avait si hardi qui n'en fût arrêté. Et quand ils les eurent ainsi tenus longtemps, leur seconde bataille, fraîche et nouvelle, vint autour de la montagne par un autre chemin, et ils étaient aussi serrés qu'une brosse. Et ils avaient toutes leurs lances recoupées à la mesure de six pieds environ; et s'en vinrent en cet état de grande volonté férir contre les Français, en criant tout d'une voix : « Saint-George! » A cette première attaque, plusieurs furent jetés à terre, et là il y eut grand combat et assaut des uns et des autres, et les grandes compagnies combattaient si hardiment que merveille en était : si bien que les Français furent obligés de reculer; l'Archiprêtre fut pris, car il était durement blessé et meurtri, et aussi fut navré monseigneur Jacques de Bourbon, avec messire Pierre son fils, et le jeune comte de Forez tué, et pris plus

de cent chevaliers. Cette bataille de Brinay fut en l'an de grâce de Notre Seigneur 1361, le vendredi après Pâques. Si quand le roi de France apprit ces nouvelles, il en fut rudement courroucé, et plus encore quand il sut que messire Jacques de Bourbon était trépassé dans la ville de Lyon, où on l'avait porté, et guère ne vécut longtemps messire Pierre, son fils. En sorte que chacun frémissait sur les marches des pays où se tenaient les compagnies; et il n'y eut château si bon ni si fort qui parût assuré contre elles, et les hommes qui tenaient les petits forts ne les savaient garder contre tels gens d'armes.



Armoiries de Jacques de Bourbon[1].

Ores étaient à Avignon le Pape Innocent VI et les cardinaux fort inquiets et effrayés, car ils avaient ouï dire que les gens des compagnies les voulaient venir voir et avoir de leur argent; ils entendirent aussi que les capitaines avaient formé entre eux une sorte d'alliance, et qu'ils avaient attaqué le Pont-Saint-Esprit, où il y avait grand foison des biens du pays d'alentour recueillis et rassemblés. Les gens des compagnies s'en étaient rendus maîtres, sachant qu'ils seraient ainsi seigneurs du Rhône et de ceux d'Avignon. Si bien qu'ils faisaient tous les jours des courses jusqu'aux portes d'Avignon, et croissaient et multipliaient sans cesse; car ceux des autres compagnies, qui se tenaient en divers lieux du royaume de France, s'avisèrent de quitter leurs forts, ce qu'ils n'avaient pas voulu faire par ordre du roi d'Angleterre, et s'en allèrent rejoindre leurs compagnons qui avaient fait si grands exploits d'armes. Et sur toutes ces compagnies ils élirent un capitaine souverain entre eux, qui se faisait communément appeler ami de Dieu et ennemi de tout le monde.

Quand le Pape Innocent VI et le Collège de Rome se virent ainsi guerroyés et vexés par ces méchantes gens, ils ordonnèrent une croisade contre ces mauvais chrétiens qui prenaient peine à détruire la chrétienté, comme les Vandales firent jadis, sans aucune raison, et qui gâtaient tous les pays par où ils passaient; car ceux qui faisaient les plus méchantes actions étaient parmi eux les plus braves et preux. Si firent

1. P. Anselme, *Généalogie de la maison de France,* tome VI.

le Pape et les cardinaux proclamer partout la croix, absolvant de peine et de coulpe tous ceux qui s'armeraient et s'abandonneraient de corps et de volonté pour détruire les mauvaises gens et leurs compagnies. Or parmi ceux qui s'armèrent pour cette croisade et qui voulaient sauver leurs âmes, plusieurs chevaliers vinrent aussi qui croyaient recevoir les



Bataille de Brinay [1].

bienfaits du Pape avec les pardons susdits. Mais on ne leur voulait rien donner. Sur quoi, les uns s'en allèrent en Lombardie, et les autres se mirent dans les compagnies, qui tantôt se séparèrent et s'établirent en divers lieux; et autant il y avait de compagnies, autant y avait-il de capitaines. Mais ce qui fut alors au Pape et aux cardinaux un plus grand profit et secours que la croisade, ce fut que le marquis de Montferrat, qui tenait grande guerre contre le duc de Milan, ayant été mandé à Avignon, y vint, et il fut traité avec lui que, pour une grande somme de florins qu'il devait recevoir, il emmènerait avec lui les compagnies des terres du Pape et les conduirait en Lombardie. Ainsi le marquis

1. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. nº 5187.

fit accord avec les capitaines des compagnies, et il emmena grand foison avec lui, qui rendirent la ville du Pont-Saint-Esprit; mais assez s'en retournèrent en France, qui y firent encore grand mal et dommage, et tout particulièrement en Bourgogne, dont le jeune duc était mort récemment, si bien que le duché était revenu au roi Jean de France, qui en était fort réjoui, et l'avait promis à son plus jeune fils, messire Philippe. Cependant les grandes compagnies servirent hardiment le marquis de Montferrat et contribuèrent à son accord avec les deux seigneurs de Milan, monseigneur Galéas et monseigneur Bernardo, et depuis ils régnèrent en grande prospérité et paix; ensuite de quoi les gens des compagnies recommencèrent à ravager la France.

Or depuis que le duc d'Anjou, l'un des fils du roi Jean et son otage auprès du roi d'Angleterre, était revenu en France, je ne sais par quelle raison, le roi de France son père avait en esprit de retourner en Angleterre, voir, disait-il, le roi Édouard son frère et la reine d'Angleterre. Et bien qu'il eût récemment pris la croix pour le saint voyage d'outre-mer, à la requête et conseil du roi Pierre de Chypre[1], qui s'en allait par la France et l'Angleterre, priant les princes et seigneurs pour la délivrance du tombeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, le roi Jean avait assemblé son conseil à Amiens au propos de son retour en Angleterre, sans que nul pût lui rompre son projet. Il était cependant fort conseillé du contraire; car plusieurs prélats et barons de France lui disaient qu'il entreprendrait une grande folie s'il voulait encore se mettre en danger par le roi d'Angleterre. Il répondait à cela et disait qu'il avait trouvé chez le roi d'Angleterre son frère, chez la reine et ses neveux leurs enfants, tant de loyauté, d'honneur, d'amour et de courtoisie, qu'il ne s'en pouvait trop louer, et que rien ne redoutait-il d'eux qu'ils ne lui fussent courtois, loyaux et amis en tout temps. Et aussi voulait-il excuser son fils, le duc d'Anjou, qui était revenu en France. A cette parole, nul n'osa parler du contraire, car on vit qu'il l'avait arrêté et décidé en son esprit. Si ordonna-t-il derechef son fils, le duc de Normandie, pour être régent et gouverneur de France jusqu'à son retour; puis il s'embarqua à Boulogne, d'où il s'en vint en Angleterre, où le roi Édouard le reçut à grande joie, et le logea en l'hôtel de Savoie, à Londres. Là le roi Édouard et ses enfants venaient souvent visiter le

1. Pierre Ier de Lusignan.

roi de France, qui y passa une partie de l'hiver, fort amoureusement, avec les gens qu'il avait amenés avec lui, et avec ses otages, son frère le duc d'Orléans, son fils le duc de Berry, son cousin le duc de Bourbon, le comte d'Alençon, Guy de Blois et beaucoup d'autres.

Cependant, dès le commencement du mois de mars, le roi de France tomba malade en l'hôtel de Savoie, où il resta couché, ce qui chagrinait grandement le roi d'Angleterre et la reine, car les plus sages médecins du pays le jugeaient en grand péril. Et le duc de Normandie, qui se tenait à Paris et qui avait le gouvernement de France, en était bien informé; car messire Boucicaut, maréchal de France, qui avait passé la mer avec le roi Jean, était revenu pour l'en instruire. Si se tenait aussi bien informé le roi de Navarre, et il n'en était pas aussi courroucé; car il espérait que, si le roi de France mourait, sa guerre en serait plus belle. Aussi écrivit-il secrètement à son cousin le captal de Buch que, s'il voulait le venir trouver en Normandie, il le ferait seigneur et souverain par-dessus tous ses chevaliers. Ce à quoi le captal de Buch s'accorda, car il aimait les armes, et il partit du comté de Foix où il était et prit son chemin vers la Normandie, priant les chevaliers et écuyers sur son chemin qu'ils le voulussent aider; mais il n'y gagna guère, car ni les Anglais ni les Poitevins ne se voulaient armer pour les affaires du roi de Navarre contre la couronne de France, parce qu'ils sentaient les alliances jurées à Calais entre le roi d'Angleterre, leur seigneur, et le roi de France si grandes et si fortes qu'ils ne les voulaient enfreindre ni rompre.

Néanmoins, en ce temps et pendant que le captal de Buch se rendait à Cherbourg, en Normandie, auprès du roi de Navarre, le roi Jean de France trépassa de ce siècle en Angleterre, en l'hôtel de Savoie; ce dont le roi d'Angleterre, la reine et tous leurs enfants furent bien courroucés à cause de l'honneur et du grand amour que le roi de France leur avait témoignés depuis que la paix était faite. Dès que le duc de Normandie sut la mort du roi son père, il en fut bien courroucé, ce qui fut raison; mais comme il se sentait successeur de l'héritage de France et de la couronne, et qu'il était informé des faits du roi de Navarre, il s'avisa qu'il y pourvoirait de remède s'il pouvait.

En ce temps-là s'armait en Bretagne un chevalier qui s'appelait

messire Bertrand du Guesclin. Sa vaillance et ses prouesses n'étaient pas encore bien connues et renommées, sauf parmi les chevaliers et écuyers qui le fréquentaient au pays de Bretagne, où il avait toujours tenu le parti français et fait la guerre pour monseigneur Charles de Blois contre le comte de Montfort. Ce messire Bertrand était et fut toujours un heureux chevalier et rudement aimé de tous les gens d'armes; et il était déjà fort en la grâce du duc de Normandie à cause des vertus qu'il en entendait raconter. Il advint donc, sitôt que le duc de Normandie eut appris le trépas du roi son père, qu'il fit venir monseigneur Boucicaut, maréchal de France, et lui dit :



Sceaux de Bertrand du Guesclin [1].

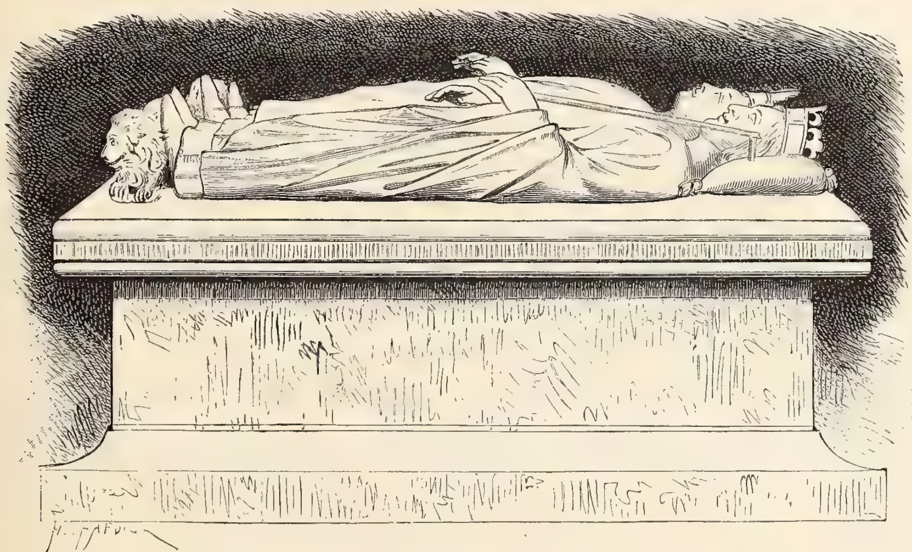
« Messire Boucicaut, partez d'ici avec ce que vous avez de gens, et chevauchez vers la Normandie. Vous y trouverez messire Bertrand du Guesclin; je vous prie, vous et lui, de reprendre sur le roi de Navarre la ville de Mantes, par quoi nous serons seigneurs de la rivière de Seine. » Messire Boucicaut répondit : « Sire, volontiers. » Il partit donc avec grand foison de bons compagnons, chevaliers et écuyers, et s'en alla par Saint-Germain-en-Laye, donnant à entendre à tous qu'il allait vers le château de Rolleboise, que tenaient les gens des compagnies. Non loin de ce château, il trouva messire Bertrand du Guesclin qui l'attendait; quand ils se furent rejoints, ils étaient bien cinq cents hommes d'armes.

Là eurent ces deux capitaines, messire Bertrand et messire Boucicaut, grand parlement en pleine campagne, et ils décidèrent entre eux que messire Boucicaut, lui centième à cheval seulement, chevaucherait vers Mantes et ferait l'effrayé, disant à ceux de la ville que

1. Archives nationales, n°s 197, 198 et 199; grandeur des sceaux origineaux.

les gens de Rolleboise le poursuivaient et qu'ils le laissassent entrer. Après quoi il se saisirait de la porte, et messire Bertrand pourrait entrer avec la grosse troupe, en sorte que la ville serait à leur volonté. Ainsi firent-ils donc, et messire Bertrand avec les siens se mit en embuscade assez près de Mantes.

Quand messire Boucicaut et ses gens approchèrent de la ville, ils se dispersèrent comme ceux qui sont déconfits et pourchassés. Et le maréchal s'en vint lui dixième, et petit à petit les autres



Tombeau de Philippe de Valois et de Jean le Bon[1].

le suivaient. Il s'arrêta devant la barrière, car il y avait toujours des gens qui la gardaient, et il dit : « Haro! bonnes gens de Mantes, ouvrez vos portes et nous laissez entrer; car nous sommes poursuivis par ces meurtriers et pillards de Rolleboise qui nous ont déconfits à grande mésaventure. — Qui êtes-vous, sire? » demandèrent ceux qui étaient là et qui gardaient la porte et la barrière. « Je suis Boucicaut, maréchal de France, que le duc de Normandie envoyait à Rolleboise; mais il m'en a trop mal pris, car les larrons qui sont dedans m'ont déjà déconfit, et il m'a fallu fuir, que je le voulusse ou non; ils me feront prisonnier, moi et ce qui me reste de gens, si vous ne nous ouvrez bientôt la porte. » Ceux de Mantes

1. Cathédrale de Saint-Denis.

répondirent, croyant bien qu'il leur disait la vérité : « Sire, nous savons vraiment bien que ceux de Rolleboise sont nos ennemis et aussi les vôtres, et que peu leur importe à qui ils font la guerre; mais nous savons d'autre part que le duc de Normandie, votre sire, nous hait à cause du roi de Navarre notre seigneur, en sorte que nous avons grand peur d'être déçus par vous, qui êtes maréchal de France. — Par ma foi, seigneurs, nenni, dit-il, je ne suis venu à autre intention que pour attaquer la garnison de Rolleboise, bien qu'il m'en ait mal pris. »

A ces paroles, ceux de Mantes ouvrirent leur barrière et leur porte et laissèrent passer messire Boucicaut et sa troupe, dont il venait toujours des gens petit à petit. Entre les derniers des gens de monseigneur Boucicaut et les gens de monseigneur Bertrand, ceux de Mantes n'eurent pas le loisir de refermer leur porte; car, bien que messire Boucicaut et la plus grande partie de ses gens se fussent aussitôt rendus à l'hôtel, où ils se désarmèrent pour mieux apaiser ceux de la ville, les derniers, qui étaient Bretons, se saisirent des barrières et de la porte. Et ceux de la ville n'en furent pas maîtres, car aussitôt messire Bertrand et ses gens arrivèrent au grand galop, criant : « Saint-Yves! Guesclin! à mort! à mort tous les Navarrais! » Si entrèrent-ils dans les hôtels, et pillèrent et dérobèrent tout ce qu'ils trouvèrent et firent des bourgeois prisonniers en grand nombre, comme ils firent aussi le lendemain en la ville de Meulan, qu'ils saisirent par ruse et habileté, ce dont le duc de Normandie fut tout réjoui et le roi de Navarre fort courroucé quand ils le surent. Bientôt après arriva dans la ville d'Évreux le captal de Buch, qui y venait de la part du roi de Navarre; et il faisait là son amas et son assemblée de gens d'armes partout où il en pouvait avoir. Et s'avisa qu'il irait combattre les Français, dont il avait appris qu'ils chevauchaient, mais sans savoir en quel lieu. Si s'avançaient, le mercredi de Pentecôte, hors d'un bois, quand ils rencontrèrent par aventure un héraut qui s'appelait le Roi Faucon, et il était le matin même parti de l'armée des Français. Aussitôt que le captal de Buch le vit, il le reconnut et lui fit grande chère, car c'était un héraut du roi d'Angleterre, et il lui demanda s'il savait quelques nouvelles des Français. « Au nom de Dieu, oui, monseigneur, dit-il; je les ai quittés ce matin, ils vous cherchent aussi et ils ont grand désir

de vous trouver. — Et où sont-ils? dit le captal; sont-ils en deçà du Pont-de-l'Arche ou au delà? — Au nom de Dieu, dit Faucon, sire, ils ont passé le Pont-de-l'Arche et Vernon, et ils sont maintenant, à ce que je crois, assez près de Pacy. — Et quels gens sont-ils? quels capitaines ont-ils? je t'en prie, dis-le-moi donc, Faucon. — Au nom de Dieu, sire, ils sont bien quinze cents combattants et tous bons gens d'armes. Il y a là messire Bertrand du Guesclin qui a la plus grosse troupe de Bretons, le comte d'Auxerre, le vicomte de Beaumont, messire Louis de Châlons, le sire de Beaujeu, monseigneur le maître des arbalétriers, monseigneur l'Archiprêtre, messire Oudard de Renty. Et il y a de Gascogne, de votre pays, les gens des seigneurs d'Albret, messire Petiton de Courton et messire Perduccas d'Albret, et d'autres chevaliers. »



Sceau du captal de Buch[1].

Quand le captal entendit nommer les Gascons, il fut fort étonné et les accusa tous de félonie, et dit : « Faucon, Faucon, est-ce vraiment, que tu dis, que les chevaliers de Gascogne que tu as nommés sont là et les gens du seigneur d'Albret? Où est-il de sa personne? — Au nom de Dieu, sire, il est à Paris auprès du régent, le duc de Normandie, qui fait ses préparatifs pour aller à Reims; car on dit communément partout que dimanche prochain il s'y fera sacrer et couronner. » Alors le captal mit la main à sa tête, et dit d'un ton mécontent : « Par la tête de saint Antoine, Gascons contre Gascons s'éprouveront. »

Alors le Roi Faucon parla pour Prie, un héraut que l'Archipêtre envoyait là, et il dit au captal : « Monseigneur, il y a assez près d'ici un héraut français qui m'attend; l'Archiprêtre l'envoie vers vous, et j'apprends par le héraut que le dit Archiprêtre voudrait vous parler. » A quoi répon- dit le captal, disant à Faucon : « Faucon, dites à ce héraut français qu'il n'a que faire de venir plus avant, et qu'il dise à l'Archiprêtre que je ne veux nul parlement avec lui. » Alors s'avança messire Jean Jouel, et dit : « Sire, pourquoi? Ce serait peut-être à notre profit. » A quoi dit le capitaine : « Non, Jean, non; l'Archiprêtre est un si grand trompeur que, s'il venait jusqu'à nous en nous contant des histoires et des bourdes, il examinerait et reconnaîtrait notre force et nos gens, ce qui nous pourrait

1. Archives nationales, n° 11455; grandeur de l'original.

tourner à grand dommage. Je n'ai que faire de lui parler. » Ainsi le Roi Faucon retourna auprès de son compagnon Prie qui l'attendait au coin d'une haie, et il excusa le captal si bien et sagement que le héraut en fut content, et retourna rapporter à l'Archiprêtre tout ce que Faucon lui avait dit. Donc s'arrêtèrent les Navarrais le jeudi au matin sur les plaines de Cocherel, et ils étaient renforcés par cent vingt jeunes compagnons de la cité d'Évreux, que leur avait envoyés messire Léger d'Orgessin qui y commandait, et là ils formèrent leurs trois batailles, ayant planté le pennon du captal en un fort buisson épineux, bien gardé par soixante armures de fer, par façon d'étendard et pour s'y rallier, et tous prirent leur place de guerre en une petite montagne.

Cependant les Français avaient aussi ordonné leurs batailles ; ensuite de quoi les chefs et seigneurs se réunirent et conseillèrent longtemps ; car ils voyaient que leurs ennemis avaient un grand avantage. Alors les Gascons dirent une parole qu'on écouta volontiers : « Seigneurs, nous savons bien que le captal est un aussi preux et sûr chevalier qu'on puisse trouver aujourd'hui en toutes terres, et il est entendu en sa besogne ; aussi, tant qu'il sera sur les lieux et pourra diriger le combat, il nous portera grand dommage. Nous proposons donc que trente des nôtres, tous des plus habiles et hardis, marchent vers le captal sans entendre à autre chose. Et pendant que nous bataillerons à conquérir son pennon, ils se mettront en peine, par la force de leurs coursiers et de leurs bras, de venir jusqu'au captal ; et là ils le prendront, ils l'emporteront entre eux, le mettant en sûreté où que ce soit, sans attendre la fin de la bataille. Nous disons que s'il peut être pris de cette manière, la journée sera nôtre, tant ses gens seront ébahis de sa capture. »

Les chevaliers de France et de Bretagne qui étaient là acceptèrent volontiers le conseil, et dirent qu'il était bon et qu'ainsi devait être fait. Et tandis qu'on choisissait les trente compagnons dans les batailles, les plus hardis et les mieux combattants qu'on pût trouver, les seigneurs de France consultaient entre eux pour savoir quel cri on crierait pour la journée, et à quelle bannière ou pennon on se rallierait. On fut d'abord d'avis de crier : « Notre-Dame d'Auxerre ! » car, disait-on, le comte d'Auxerre[1] était le plus grand par la fortune,

1. Jean IV de Châlon, comte d'Auxerre, vendit le comté au roi en 1370.

les terres et le lignage, en sorte qu'il pouvait bien de droit être le chef de l'entreprise ; mais le dit comte ne s'y voulut pas accorder; ainsi s'excusa-t-il très bellement, en disant : « Seigneurs, grand merci de l'honneur que vous me portez et me voulez faire; mais quant à présent je n'en veux pas, car je suis encore trop jeune pour me charger d'une si grande affaire et d'un tel honneur; c'est la première



Bataille de Cocherel et prise du captal [1].

journée à laquelle je me trouve; il y a ici plusieurs bons chevaliers qui ont souvent été en grandes affaires et qui savent mieux que moi comment de telles besognes se doivent gouverner; excusez-moi donc, je vous en prie. Je serai votre compagnon et je mourrai et vivrai attendant l'aventure avec vous. » Sur quoi ils regardèrent qui ils pouvaient choisir, et avisèrent que le meilleur chevalier de toute la place, celui qui avait le plus combattu de ses mains, et qui savait le mieux conduire pareille chose était messire Bertrand du Guesclin. Il fut donc ordonné d'un commun accord qu'on crierait : « Notre-

1. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. n° 5187

Dame du Guesclin ! » et que tout serait réglé pour la journée par le dit monseigneur Bertrand.

Toutes ces choses faites et établies et chaque seigneur sous sa bannière et sous son pennon, ils regardaient leurs ennemis qui étaient sur le tertre et qui n'en descendaient pas, ce qui ennuyait fort les Français, parce qu'ils les voyaient grandement à leur avantage et aussi parce que le soleil commençait à monter bien haut, ce qui leur était fort contraire, car il faisait rudement chaud. Les plus assurés en étaient gênés, car ils étaient encore tout à jeun, et n'avaient apporté avec eux ni vin ni vivres, ce qui ne leur valut rien; sauf quelques seigneurs qui avaient quelques petits flacons pleins de vin, lesquels furent bientôt vidés. Ainsi les seigneurs se réunirent pour tenir conseil, et les prisonniers, chevaliers ou écuyers normands, qui avaient été pris par les Anglais et les Navarrais, circulant librement parmi les Français, disaient : « Seigneurs, faites-y attention, si la journée d'aujourd'hui se passe sans bataille, l'ennemi sera demain grandement renforcé, car on dit que messire Louis de Navarre va arriver avec trois cents lances. » Si bien que trois ou quatre fois les chevaliers et écuyers de France furent tout appareillés pour aller combattre les Navarrais; mais les plus sages les arrêtaient toujours et disaient : « Seigneurs, attendons encore un peu et voyons comment ils se maintiendront, car ils sont si grands et si présomptueux, qu'ils désirent de nous combattre autant que nous le désirons pour eux. »

Enfin messire Bertrand du Guesclin, qui était leur chef et auquel ils obéissaient, leur dit : « Seigneurs, nous voyons que nos ennemis tardent à nous combattre, bien qu'ils en aient, je l'espère, grand désir; mais ils ne descendront point de leur fort si ce n'est par un moyen que je vous dirai. Nous ferons semblant de nous retirer et de renoncer à combattre aujourd'hui, comme des gens rudement foulés et fatigués par la chaleur; et nous ferons passer bellement et ordonnément nos valets, nos harnais et nos chevaux au delà du pont, à travers l'eau, nous tenant toujours sur les ailes et entre nos batailles aux aguets, pour voir ce qu'ils feront. S'ils ont envie de nous combattre, ils descendront de leur montagne et nous les aurons plus à notre aise. » Ce qui fut dit fut fait, et, les trompettes sonnant, les chevaliers et les écuyers ordonnèrent à leurs gens de passer le pont, et de même firent certains hommes d'armes.



BATAILLE DE COCHEREL

D'après Larivière. (Musée de Versailles.)

Quand messire Jean Jouël, qui était un habile et vigoureux chevalier et qui avait grand désir de combattre les Français, vit comment ils se retiraient, il dit au captal : « Sire, sire, descendons promptement; ne voyez-vous pas comment ces Français s'enfuient? » A quoi répondit le captal : « Messire Jean, messire Jean, ne croyez pas que de si vaillants hommes comme ils sont là s'enfuient ainsi; ils ne le font que par malice et pour nous attirer. » Alors messire Jean Jouël, qui était fort impatient de combattre, s'avança, criant à ceux de sa troupe : « Saint-George! passez en avant! Qui m'aime me suive, je m'en vais combattre. » Il se hâta donc, son glaive au poing, en avant de toutes les batailles; et il était déjà au bas de la montagne avec une partie de ses gens, avant que le captal se mît en mouvement. Quand celui-ci vit que c'était sérieux et que Jean Jouël allait combattre sans lui, il le tint à grande présomption et dit : « Allons, allons, descendons promptement la montagne; messire Jean Jouël ne combattra pas sans nous. » Ainsi tous les gens du captal s'avancèrent, et lui le premier, le glaive au poing.

Quand les Français, qui étaient aux aguets, les virent venir en plaine, ils furent tout réjouis et ils dirent entre eux : « Voilà ce que nous demandions tout le jour. » Ils se retournèrent donc tout d'un coup en grande volonté d'assaillir les ennemis et crièrent : « Notre-Dame du Guesclin! » Ils attaquèrent donc de bon courage, et il y eut, des deux parts, de grands faits d'armes; et surtout les Gascons s'adressaient à la bataille des Gascons dont le captal de Buch était chef, et n'y manquait pas un seul des trente qui avaient été choisis pour avoir affaire à lui. Car ceux-ci, qui n'entendaient à rien qu'à leur entreprise, s'en vinrent tout serrés là où le captal combattait vaillamment sa hache à la main, donnant de si grands coups que personne n'osait l'approcher; et ils coupèrent la presse par la force de leurs chevaux, et aussi par l'aide des Gascons, qui leur ouvrirent un chemin. Ces trente, qui étaient bien montés, ainsi que vous savez, ne se laissèrent arrêter ni par la peine, ni par le péril; mais ils vinrent jusqu'au captal et l'environnèrent, s'élançant tous sur lui; ils l'embrassèrent entre eux par force et puis vidèrent la place, l'emportant en cet état. Il y eut là grand combat et massacre, si bien que de toutes les batailles on commençait à s'y porter; car les gens du captal criaient comme des forcenés : « Le captal à la rescousse! Rescousse! » Néanmoins rien n'y put faire; le

captal fut emporté et ravi comme je vous l'ai dit, et mis en sûreté; or, à l'heure que cela arriva, on ne savait pas encore en vérité lequel aurait le dessus.

Dans cette lutte et cette grande mêlée, messire Aymon de Pommiers, messire Petiton de Courton, le soudich[1] de Lestrade et les gens du sire d'Albret se portèrent contre le pennon du captal, qui était placé sur un buisson et dont les Navarrais faisaient leur étendard. Et là fut la bataille si forte que les Navarrais furent entr'ouverts et repoussés par la force des armes, et qu'il n'en resta point de nouvelles autour du pennon du dit captal, lequel fut pris, déchiré et jeté par terre. En fin de quoi, les Français obtinrent la place; mais il leur en coûta beaucoup des leurs; car le vicomte de Beaumont, messire Baudouin d'Annekin, messire Louis de Haveskierke et plusieurs autres y demeurèrent morts. Messire Bertrand et ses Bretons s'acquittèrent loyalement bien, se tenant toujours ensemble et s'aidant l'un l'autre. Cette bataille eut lieu en Normandie, assez près de Cocherel, un jeudi, le seizième jour de mai, l'an de grâce 1364; et fut à grande joie au duc de Normandie, qui était à Reims pour son couronnement, et en loua Dieu plusieurs fois.

CHAPITRE IX

Comment la guerre se renouvela en Bretagne entre les Anglais et les Français, et comment monseigneur Charles de Blois fut tué en la bataille d'Auray; après quoi la paix fut traitée entre madame Jeanne de Penthièvre et le comte de Montfort.



Au retour du roi de France à Paris, il pourvut et revêtit du duché de Bourgogne messire Philippe, son frère cadet. Et sitôt que le dit duc eut visité son duché, le roi l'envoya avec grand foison de bons chevaliers et écuyers contre ceux qui tenaient des forteresses dans le pays de Caux, en Normandie, en Bresse, en Beauce, les uns sous le nom du roi de Navarre, les autres par eux-mêmes, pour ravager et piller le royaume sans aucune raison. Ainsi le duc s'en alla de château en château, conquérant pour le roi

1. Titre de dignité, provenant peut-être de syndic.

son frère les pays du royaume de France, jusqu'à ce qu'il fut obligé lui-même d'aller dans son duché de Bourgogne pour combattre le comte de Montbéliard, qui y était entré avec certains alliés d'Allemagne. Pendant ce temps, le roi envoya monseigneur Moreau de Fiennes, son connétable, et ses deux maréchaux, monseigneur Boucicaut et monseigneur Mouton de Blainville, au siège de la Charité-sur-Loire que tenaient trois cents compagnons à monseigneur Louis de Navarre.

Sitôt que le duc de Bourgogne fut revenu, lequel le comte de Montbéliard n'osa pas attendre, le roi l'envoya avec huit mille lances contre la Charité, ce dont le siège fut grandement renforcé; mais, comme ledit roi voulait venir au secours à monseigneur Charles de Blois, qui le priait de l'aider à reprendre son héritage, il manda au duc de Bourgogne son frère qu'il reçût ceux de la Charité à traité et les laissât passer, pourvu qu'ils rendissent la forteresse et qu'ils jurassent aussi, solennellement, que pendant trois ans ils ne s'armeraient pas pour le service du roi de Navarre. Ceux de la Charité, qui se trouvaient en mortel péril, consentirent bien volontiers à ces propositions; après quoi on les laissa aller, sans qu'ils emportassent rien du leur, en sorte que les Français reconquirent la ville de la Charité-sur-Loire, et tous ceux qui en étaient partis y revinrent pour habiter.

Le roi de France ayant accordé à son cousin, monseigneur Charles de Blois, jusqu'à mille lances dont messire Bertrand du Guesclin devait être chef et capitaine, le jeune comte Jean de Montfort demanda secours et aide au roi d'Angleterre, pour le venir soutenir au siège d'Auray et contre monseigneur Charles de Blois, qui faisait à Nantes une grande assemblée de gens d'armes. Si se mit aussitôt en chemin messire Jean Chandos qui se tenait dans le duché d'Aquitaine, par le congé du prince de Galles son seigneur, et il emmena bien avec lui deux cents lances; mais il n'en alla guère en sa compagnie qui ne fussent Anglais.

Au moment du départ, madame la femme de monseigneur Charles de Blois dit à son mari, en présence de monseigneur Bertrand du Guesclin et des autres barons de Bretagne : « Monseigneur, vous allez défendre et garder mon héritage et le vôtre, car ce qui est mien est vôtre, lequel messire Jean de Montfort nous retient et nous a depuis longtemps retenu à tort et sans cause; car Dieu et les barons de Bretagne savent que j'en suis légitime héritière. Je vous prie chèrement que vous ne veuilliez condescendre à aucun arrangement, ni composition,

ni traité d'accord, à moins que le corps du duché nous demeure. » Et son mari le lui promit. Alors il partit, ainsi que tous les seigneurs et barons qui étaient là, lesquels prirent tous congé de leur dame qu'ils tenaient pour duchesse, et ils s'en allèrent jusqu'à Rennes et s'y reposèrent jusqu'à ce qu'ils fussent mieux instruits des mouvements de leurs ennemis. Si ayant su que ceux-ci étaient au devant du château d'Auray, et que là ils les attendaient, les Français repartirent; et le samedi, trentième jour de novembre, ils arrivèrent à trois petites lieues d'Auray; là monseigneur Charles de Blois ordonna ses batailles comme l'avait conseillé messire Bertrand du Guesclin; après quoi il alla de l'une à l'autre, priant et admonestant chacun bellement et doucement qu'ils voulussent être loyaux, prudhommes et bons combattants; car il les assurait, sur son âme et sur sa part de paradis, que c'était son bon et juste droit qu'il défendait. Là ils promirent tous les uns et les autres de se bien acquitter de leur devoir.



Sceau de Charles V[1].

Messire Jean Chandos, qui était capitaine souverain parmi les gens du comte Jean de Montfort, bien que celui-ci fût chef de l'armée, regardait l'ordonnance des Français, laquelle il prisait fort en soi-même et ne pouvait s'en taire, et se disait: « Par l'aide de Dieu, il advient aujourd'hui que toute la fleur d'honneur et de chevalerie est par delà avec grand sens et bonne ordonnance. » Puis il dit tout haut aux chevaliers qui le pouvaient ouïr : « Seigneurs, il est temps que nous ordonnions nos batailles, car voilà notre ennemi qui nous en donne l'exemple. » Ceux qui l'entendirent répondirent : « Messire, vous dites la vérité, et vous êtes ici notre maître et notre conseiller; ordonnez-en à votre pensée; car au-dessus de vous il n'y aura point de gouvernant, et vous savez mieux à vous tout seul comment telle chose se doit maintenir que nous ne faisons entre nous autres. »

Donc s'occupa le bon chevalier messire Jean Chandos à bien ordonner ses batailles, car il avait reçu mandement et ordre du roi d'Angle-

1. Archives nationales, n° 63; grandeur de l'original, 0m,115.

terre, son seigneur, qu'il veillât tout spécialement aux affaires du comte de Montfort, son fils; car il le tenait bien pour son fils, lui ayant donné sa fille à femme. Quand donc messire Jean Chandos en vint à l'arrière-garde, il fit appeler monseigneur Hugues de Calverly et lui dit : « Messire Hugues, vous ferez l'arrière-garde, avec cinq cents combattants au-dessous de vous; vous vous tiendrez sur les ailes, et vous ne bougerez de votre poste quoi qu'il arrive, si vous ne voyez le moment où nos batailles s'ébranlent ou s'entr'ouvrent; si, là où vous les voyez éboulées, vous vouliez les réconforter et les soutenir, vous ne pouvez rien faire aujourd'hui de meilleur usage. »

Quand messire Hugues de Calverly entendit monseigneur Jean Chandos, il en fut tout honteux et grandement courroucé. Et il dit : « Sire, sire, baillez votre arrière-garde à un autre qu'à moi, car je ne m'en veux pas charger. En quelle manière et état m'avez-vous donc reconnu que je ne sois aussi bien taillé pour combattre tout devant et des premiers qu'aucun autre? » A quoi Jean Chandos répondit tant sagement : « Messire Hugues, messire Hugues, je ne vous établis à l'arrière-garde que parce que vous êtes un des bons chevaliers de notre compagnie. Et je sais bien en vérité que très volontiers vous combattriez des premiers; mais je vous y place parce que vous êtes sage et avisé et qu'il faut quelqu'un pour le faire. Je vous promets que si vous y consentez, nous en vaudrons mieux, et que vous-même y acquerrez grand honneur. En outre, je vous promets que la première requête que vous m'adresserez, je le ferai et vous l'accorderai. »



Sceau de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne[1].

Néanmoins, malgré toutes ces paroles, le dit messire Hugues n'y voulait consentir et tenait et affirmait la chose pour une grande honte, et il priait au nom de Dieu et à mains jointes qu'il y mît un autre, car en un mot il voulait combattre tout des premiers. Messire Jean Chandos était si courroucé qu'il était tout près d'en pleurer; mais il dit encore très doucement : « Messire Hugues, il faut que vous le fassiez ou que

1. Archives nationales, n° 475; grandeur de l'original, 0m,117.

je le fasse ; voyez lequel des deux vaut le mieux. » Alors messire Hugues se remit et fut tout confus à cette dernière parole, disant : « Certes, sire, je sais bien que vous ne me requerriez d'aucune chose qui pût tourner à mon déshonneur ; je le ferai volontiers puisqu'il en est ainsi. » Sur quoi messire Hugues de Calverly prit cette bataille qu'on appelait l'arrière-garde, et se mit en bon ordre par les champs, en arrière des autres et sur les ailes.

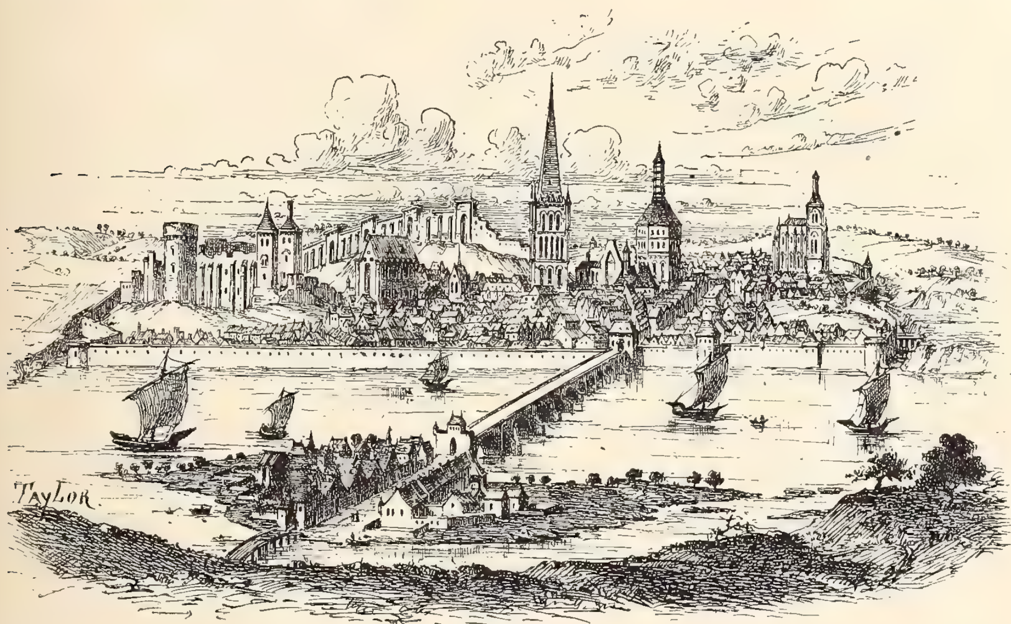
Le samedi au soir, quand toutes les batailles étaient bien ordonnées, le châtelain d'Auray sortit de sa garnison, car il y avait encore répit entre les parties, et il s'en vint paisiblement en l'armée de monseigneur Charles de Blois, son maître, qui le reçut joyeusement. Le dit écuyer s'appelait Henri de Hauternelle, homme d'armes hardi et habile, et il avait en sa compagnie quarante lances de bons compagnons, tous armés et bien montés, qui lui avaient aidé à garder la forteresse. Quand messire Charles de Blois vit son châtelain, il lui demanda tout en riant en quel état était son château. « Au nom de Dieu, monseigneur, dit le châtelain, nous sommes encore bien pourvus pour tenir deux ou trois mois, s'il est nécessaire. — Henri, Henri, répondit messire Charles, du jour de demain vous serez délivré en tout point, soit par accord de paix ou par bataille. — Sire, dit l'écuyer, que Dieu y ait part ! — Par ma foi, Henri, dit messire Charles qui reprit encore la parole, par la grâce de Dieu, j'ai en ma compagnie jusqu'à vingt-cinq cents hommes d'armes d'aussi bonne étoffe et aussi bien appareillés pour combattre qu'il y en ait aucun dans le royaume de France. — Monseigneur, répondit l'écuyer, c'est un grand avantage, dont vous devez grandement louer Dieu et lui rendre grâces, et aussi messire Bertrand du Guesclin et les barons de France et de Bretagne qui sont venus vous servir si courtoisement. »

Ainsi messire Charles de Blois se complaisait à parler avec cet Henri, et aussi à l'un et à l'autre ; après quoi ses gens passèrent cette nuit bien paisiblement. Et ce soir-là messire Jean Chandos fut prié très affectueusement par certains Anglais, chevaliers et écuyers, de ne pas consentir à la paix entre leur seigneur et monseigneur Charles de Blois, à laquelle travaillait le sire de Beaumanoir ; car ils avaient tout aliéné et dépensé, ils étaient pauvres, et ils voulaient par la bataille tout perdre ou tout recouvrer. Ce que messire Jean Chandos leur promit.

Quand vint le dimanche au matin, chacun dans son armée s'appareilla, se vêtit et s'arma. Or dit-on plusieurs messes dans l'armée de

messire Charles de Blois et aussi dans celle du comte de Montfort, et communièrent ceux qui voulurent. Un peu après le soleil levant, chacun s'en retourna en sa bataille et dans son rang, comme il avait été convenu le jour précédent.

Assez tôt après revint le sire de Beaumanoir, qui portait les paroles de traité, et volontiers les eût mis d'accord s'il eût pu. Il s'en vint premièrement en chevauchant jusqu'à monseigneur Jean Chandos, qui



Vue ancienne de la Charité-sur-Loire [1].

sortit de sa bataille dès qu'il le vit, laissant le comte de Montfort auprès duquel il était, et s'en vint lui parler en pleine campagne. Quand le sire de Beaumanoir le vit, il le salua bien fièrement et dit : « Messire Jean, messire Jean, je vous en prie, au nom de Dieu, que nous mettions ces deux seigneurs d'accord; car ce serait trop grand pitié si tant de bonnes gens qui sont ici combattaient pour aider et soutenir leur opinion. »

Alors messire Jean Chandos lui répondit, comme il l'avait promis la nuit auparavant : « Sire de Beaumanoir, je vous prie, ne chevauchez pas aujourd'hui plus avant; car nos gens disent que s'ils peuvent vous saisir entre eux, ils vous occiront. Avec tout cela, dites à monsei-

1. Recueil de Chastillon.

gneur Charles de Blois que, quoi qu'il advienne, messire Jean de Montfort veut combattre et renonce à tout traité de paix et d'accord ; car il dit qu'aujourd'hui il demeurera duc de Bretagne par bataille ou qu'il mourra à la peine. » Quand le sire de Beaumanoir entendit monseigneur Jean Chandos ainsi parler, il s'irrita et fut grandement courroucé, et dit : « Chandos, Chandos, il n'est pas dans l'intention de monseigneur qu'il n'ait plus grande envie de combattre que messire Jean de Montfort, et de même sont tous nos gens. » Après quoi il partit sans rien dire de plus, et retourna vers monseigneur Charles de Blois et les barons de Bretagne qui l'attendaient.

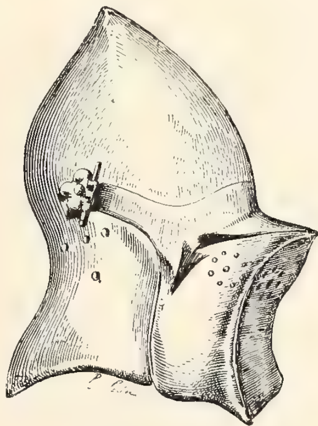
D'autre part, messire Jean Chandos se retira vers le comte de Montfort, qui lui demanda : « Comment vont les affaires? Que dit notre adversaire? — Ce qu'il dit? répondit messire Jean Chandos. Il vous mande par le seigneur de Beaumanoir qui part d'ici, qu'il veut combattre, comme qu'il en soit, et qu'il demeurera duc de Bretagne ou qu'il mourra à la peine. » Messire Jean Chandos fit cette réponse pour encourager, plus encore qu'il ne l'était, son dit seigneur, le comte de Montfort, et après cette parole il lui dit : « Or voyez ce que vous voulez faire, si vous voulez combattre ou non. — Oui, par monseigneur saint George, dit messire Jean de Montfort, et que Dieu aide le droit! Faites passer en avant nos bannières et nos archers. » Ce qu'ils firent.

Cependant le seigneur de Beaumanoir avait dit à monseigneur Charles de Blois : « Sire, sire, par monseigneur saint Yves, j'ai ouï aujourd'hui la plus grosse parole de monseigneur Jean Chandos que j'aie ouïe depuis longtemps ; car il dit que le comte de Montfort demeurera duc de Bretagne, et vous montrera aujourd'hui que vous n'y avez aucun droit. » Sur cette parole, monseigneur Charles de Blois changea de couleur et dit : « Le droit soit aujourd'hui de par Dieu qui le sait, et aussi le savent les barons de Bretagne. »

Un peu avant l'heure de prime, les batailles s'approchèrent, ce qui était une très belle chose à voir, comme je l'ai entendu dire à ceux qui y étaient et qui l'avaient vu ; car les Français étaient si serrés et si unis qu'on n'eût pu jeter une pomme sans qu'elle tombât sur un casque ou sur une lance. Et d'autre part les Anglais étaient aussi bien et habilement ordonnés. Et aussitôt s'engagèrent entre elles les batailles et devint le combat rude et fort ; et au commencement, ceux de Montfort

se trouvèrent durement repoussés. Mais messire Hugues de Calverly qui était sur les ailes, avec une belle bataille et de bonnes gens, venait aux endroits où il voyait les siens s'ébranler, s'entr'ouvrir ou faiblir, et il les ramenait et réconfortait à force d'armes. Et cette ordonnance leur fut grand service; car sitôt qu'il avait remis en ordre ceux qui étaient foulés, s'il voyait une autre bataille qui s'ébranlait, il y courait aussitôt et les rétablissait comme il est dit ci-devant.

Là fut messire Charles de Blois bon et hardi chevalier, qui combattit vaillamment, et aussi fut bon chevalier son adversaire le comte de Montfort, et par-dessus tout messire Jean Chandos, qui tenait une hache dont il donnait les horions si grands que nul n'en osait approcher; car il était grand chevalier et fort, et bien formé de tous ses membres. Aussi conseillait-il tant qu'il pouvait le comte de Montfort et le poussait à réconforter ses gens, disant: « Faites ainsi et ainsi, et portez-vous ici et puis là. » Le jeune comte de Montfort le croyait et agissait volontiers d'après son conseil.



Casque à visière[1].

D'autre part combattaient vaillamment, du côté de messire Charles de Blois, messire Bertrand du Guesclin et bien d'autres, entre lesquels messire Olivier de Clisson, qui était du parti anglais, vint si avant qu'il se trouva en un grand péril. Il avait fait tant de merveilles d'armes de son corps que nul n'osait l'approcher, lorsqu'il se trouva frappé d'une hache en travers qui lui abattit la visière de son casque, si bien que la pointe de la hache lui entra dans l'œil, et l'en eut depuis crevé, ce qui n'empêcha pas qu'il ne demeurât très bon chevalier. Et là se rétablissaient batailles et bannières, qui pendant une heure étaient au plus bas et ensuite se relevaient à force de bien combattre, tant d'un côté que de l'autre.

Cependant la bataille du comte d'Auxerre, qui vaillamment avait combattu, finissait par être rompue et repoussée, si bien qu'elle fut déconfite, les pennons jetés à terre et déchirés, et les seigneurs en grand danger; car ils n'étaient soutenus ni secondés d'aucune part,

1. Musée d'artillerie, n° 116.

leurs gens étant tous embarrassés à se défendre ou occupés à combattre.

A vrai dire, quand une déconfiture vient, les déconfits se déconfisent et ébahissent de trop peu ; sur un qui tombe, il en tombe trois, et sur trois dix, et sur dix trente, et pour dix qui s'enfuient, ils s'enfuient cent. Il en fut ainsi de cette bataille d'Auray. Quand la bataille du comte d'Auxerre fut en déroute, et lui fait prisonnier ainsi que le comte de Joigny, les autres batailles qui résistaient encore loyalement à tout leur pouvoir, commencèrent à s'ébranler, et messire Jean Chandos à les attaquer avec une grosse troupe d'Anglais et de Bretons. Là fut pris messire Bertrand du Guesclin par un écuyer anglais sous le pennon de messire Jean Chandos ; et messire Jean Chandos lui-même prit de sa main un baron de Bretagne qui s'appelait le seigneur de Rays, et qui était hardi chevalier durement. Ainsi se trouvèrent toutes les batailles rompues et chacun prit la fuite du mieux qu'il put, sauf quelques bons chevaliers et écuyers de Bretagne qui ne voulaient pas abandonner leur seigneur, monseigneur Charles de Blois, et qui aimèrent mieux mourir que de s'entendre reprocher leur fuite. Ils se rallièrent donc autour de lui, et combattirent sous sa bannière très vaillamment et rudement, jusqu'à ce que la dite bannière fut conquise et jetée par terre, lorsque celui qui la portait eut été tué. Là fut tué messire Charles de Blois en bon chevalier et le visage tourné contre ses ennemis. Il me semble qu'il avait été résolu le matin, dans l'armée des Anglais, que s'ils avaient le dessus dans la bataille, et que messire Charles de Blois se trouvât dans le combat, on ne le devait pas recevoir à rançon, mais bien l'occire. Et les Français et les Bretons en avaient ordonné de même pour monseigneur Jean de Montfort, car ils en voulaient finir avec la guerre. Là il y eut grande mortalité et désastres, quand on vint à la chasse et à la poursuite, et maint bon chevalier y fut pris et en grand danger, si bien que la fleur de la chevalerie de Bretagne fut détruite pour un grand temps.

Après la grande déconfiture que vous avez ouïe, quand l'armée de monseigneur Charles de Blois eut livré toutes les places, les chefs des seigneurs anglais et bretons, d'un côté, revinrent de la poursuite, la laissant continuer à leurs gens. Le comte de Montfort, messire Jean Chandos, messire Robert Canolle, messire Eustache d'Aubrécicourt, messire Hugues de Calverly et plusieurs autres s'en vinrent à l'ombre

d'une haie et commencèrent à se désarmer, car ils voyaient bien que la journée était à eux. Ils mirent donc leurs bannières et leurs pennons sur cette haie, et les armes de Bretagne bien haut sur un buisson, afin de rallier leurs gens. Alors les chevaliers dirent en riant à monseigneur Jean de Montfort : « Sire, louez Dieu et faites bonne chère, car vous



Bataille d'Auray [1].

avez conquis l'héritage de Bretagne. » Il les salua bien doucement, et puis parla ainsi que tous l'entendissent : « Messire Jean Chandos, cette bonne aventure m'est toute advenue par votre grand sens et votre grande prouesse; je le sais bien et aussi le savent tous ceux qui sont ici; buvez, je vous prie, à mon hanap. » Alors il lui tendit un flacon plein de vin, dans lequel il avait bu pour se rafraîchir, et il dit encore

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2643.

en le lui donnant : « Avec Dieu, je dois vous savoir plus de gré qu'à personne au monde. »

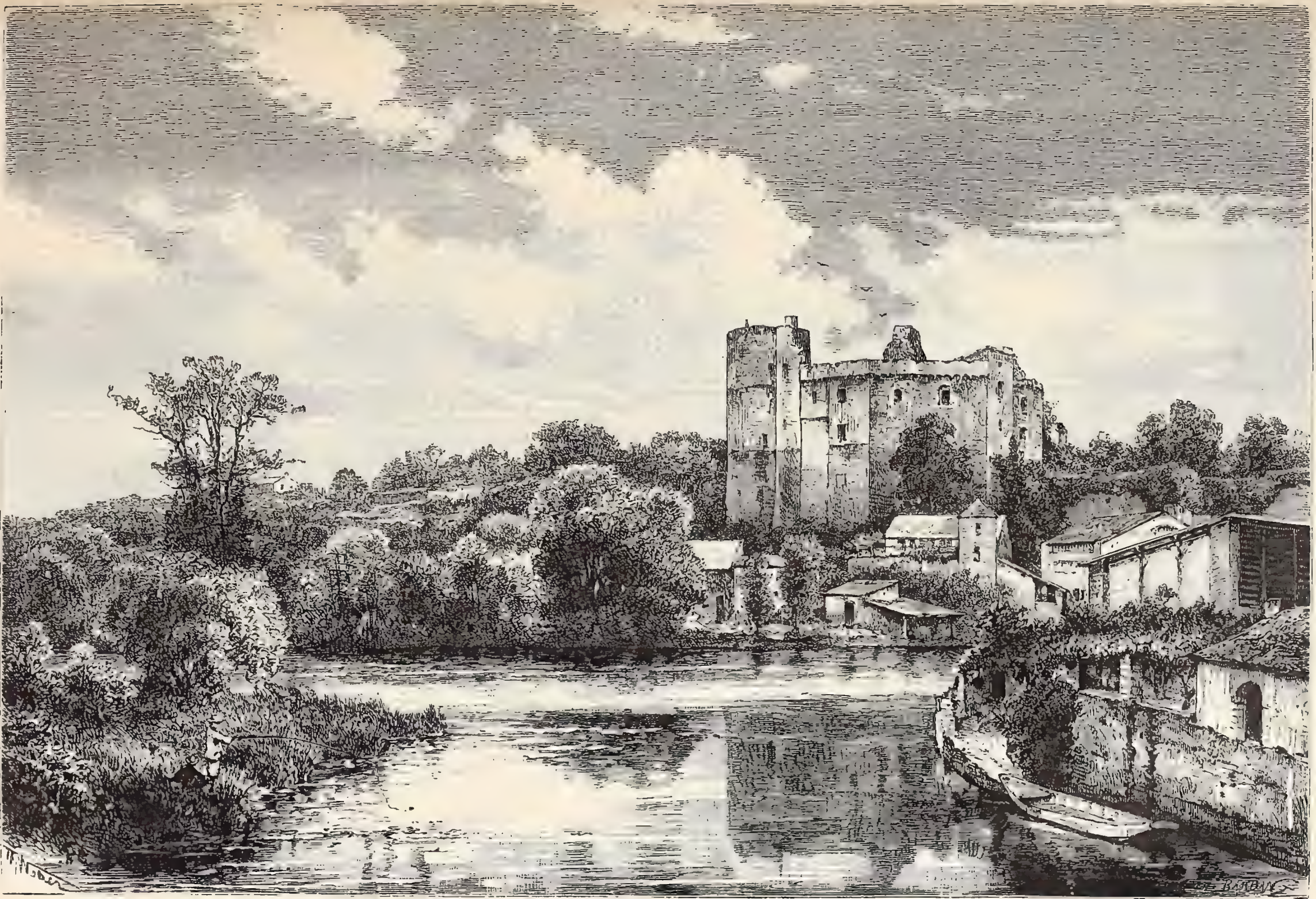
Comme il parlait ainsi, les chevaliers revinrent qui avaient examiné les morts pour savoir ce que monseigneur Charles de Blois était devenu, car on ne savait pas certainement s'il était mort ou vivant. Si dirent-ils tout haut : « Monseigneur, faites bonne chère, car nous avons vu votre adversaire, messire Charles de Blois, mort. » A ces paroles, le comte de Montfort se leva et dit qu'il le voulait aller voir, car il aimait autant le voir mort que vif. Les chevaliers qui étaient là s'en vinrent donc avec lui. Quand ils furent venus au lieu où il gisait, tourné de côté et couvert d'un bouclier, le comte le fit découvrir, le regardant bien piteusement et réfléchit un peu, puis il dit : « Ah! monseigneur Charles, monseigneur Charles, mon beau cousin, quels grands malheurs sont advenus en Bretagne pour soutenir votre opinion! Au nom de Dieu, il me déplaît de vous trouver ainsi, s'il en eût pu être autrement. » Et il commença à pleurer. Alors messire Jean Chandos le tira en arrière et lui dit : « Sire, sire, partons d'ici et remercions Dieu de la belle aventure qui vous est arrivée, car sans la mort de celui-ci vous ne pouviez parvenir à l'héritage de Bretagne. » Le comte ordonna donc que messire Charles de Blois fût porté à Guingamp, ce qui fut fait incontinent, et là il fut enseveli avec grande révérence, et son corps fut sanctifié par la grâce de Dieu, et on l'appela saint Charles, de quoi le pape Urbain V^{e}, qui régnait pour le temps, fut d'accord, et on le canonisa, car il faisait et fait encore aujourd'hui en Bretagne grand nombre de beaux miracles.



Sceau du seigneur de Rays[1].

De ces nouvelles les amis et les partisans de monseigneur Charles furent bien courroucés, ce qui fut raison, et en particulier le roi de France, car cette déconfiture le touchait grandement, et il avait eu là plusieurs bons chevaliers morts ou pris. Le dit roi de France envoya donc son frère, le duc d'Anjou, sur les marches de Bretagne pour réconforter le pays qui était désolé pour l'amour de leur seigneur, monseigneur Charles de Blois, qu'ils avaient perdu, et pour consoler

1. Archives nationales, n° 3355 ; grandeur de l'original.



VUE DU CHATEAU DE CLISSON

D'après une photographie.

aussi madame de Bretagne, femme du dit monseigneur Charles de Blois, qui était si désolée de la mort de son mari que rien n'y faisait.

Très volontiers s'y porta le duc d'Anjou, et il était bien tenu de le faire, car il avait épousé la fille du dit monseigneur Charles et de la dite dame. Il promettait donc de bonne volonté aux villes, cités et châteaux de Bretagne, comme au reste du pays, confort et aide en tous cas. Aussi la dame, qu'il appelait sa mère, et son pays eurent pendant quelque temps grand espoir, jusqu'à ce que le roi de France et ses conseillers y missent ordre pour terminer et clore tous les dangers.

Cependant le comte de Montfort chevauchait en Bretagne et mettait le siège devant les villes et châteaux, et ne mettait à rançon, ni lui ni ses gens, aucun des chevaliers qu'ils avaient faits prisonniers à la bataille d'Auray, mais les avaient tous envoyés en Poitou ou à Bordeaux; car ils ne voulaient pas qu'ils se rassemblassent contre eux pour combattre de nouveau. Ainsi vint le comte de Montfort devant Quimper-Corentin, et il assaillait la place de jour et de nuit par ses engins, tandis que ses gens couraient le pays et n'y laissaient rien à prendre, si ce n'était trop chaud ou trop lourd. Le roi de France était bien informé de toutes ces aventures, et il avait en grande pensée comment il en pourrait user dans les affaires de Bretagne pour les mettre à fin; car il ne voulait pas à ce sujet recommencer la guerre contre les Anglais.

Là-dessus les conseillers du dit roi de France vinrent à lui et lui dirent : « Sire, votre cousin monseigneur Charles de Blois est mort en défendant son héritage, et ses deux fils aînés sont prisonniers en Angleterre, si bien que nul ne peut plus soutenir le droit de son côté. Messire Jean de Montfort prend et conquiert chaque jour villes et châteaux, par quoi vous perdez vos droits et l'hommage de Bretagne, qui est une grosse et notable chose en votre royaume. Il nous semble donc, tout bien considéré et imaginé, qu'il serait bon d'envoyer certains intermédiaires sages et bien avisés au comte de Montfort, pour savoir comment on pourrait faire paix entre lui et la dite dame qui s'en est appelée duchesse; car mieux vaut-il qu'il reste duc de Bretagne et relève de vous comme un féal vassal le doit à son seigneur, que si les choses s'en allaient en plus grand péril. »

Le roi de France s'accorda volontiers à ces paroles, et tantôt il envoya

de sages et habiles négociateurs vers messire Jean de Montfort, lequel fit sans tarder demander conseil au roi d'Angleterre. Le roi Édouard répondit au comte de Montfort qu'il lui conseillait bien de faire la paix, pourvu que le duché lui demeurât, et aussi qu'il devait tenir compte à la dame qui s'en était appelée duchesse, afin qu'elle pût tenir honorablement son état. Les choses furent donc bien et courtoisement convenues entre le comte de Montfort et les négociateurs, lesquels s'en retournèrent ensuite vers le duc d'Anjou, qui se tenait à Angers, car le roi Charles l'avait chargé de terminer cette affaire; après quoi et sur son favorable avis, les messagers du roi de France s'en vinrent devant Quimper-Corentin.

Là fut finalement accordée la paix, et scellée par monseigneur Jean de Montfort. Il demeura donc duc de Bretagne; mais s'il mourait sans enfants légitimes, la terre après son décès devait retourner aux enfants de monseigneur Charles de Blois. La dame qui fut la femme de monseigneur Charles de Blois, demeurait comtesse de Penthièvre, laquelle terre pouvait valoir environ vingt mille francs par an, qui devaient lui être assurés. Le dit messire Jean de Montfort devait venir en France lorsqu'il y serait mandé, et faire hommage au roi de France, reconnaissant tenir de lui le duché. Ainsi entra le comte de Montfort en l'héritage de Bretagne, dont il demeura duc pendant quelque temps, jusqu'à ce que la guerre se renouvelât plus tard, comme vous l'entendrez raconter dans l'histoire.

Parmi toutes ces choses, dans le rétablissement du pays, le sire de Clisson recouvra toute sa terre que le roi Philippe lui avait jadis prise et enlevée; car le roi Charles la lui rendit et d'autres biens encore assez. Si bien que depuis lors le sire de Clisson s'attacha au roi de France, tellement que tout était fait en France selon sa volonté et rien sans lui. Et grande fut la joie au pays de Bretagne lorsqu'il se trouva en paix. En paix aussi furent les pays que ravageait et poursuivait le roi de Navarre; car le roi de France et lui s'accordèrent et firent composition par l'aide et le grand sens du captal de Buch, qui fut pour ce quitte et délivré de sa prison. Le roi de France lui avait même fait don du beau château de Nemours; mais le prince de Galles n'y voulut pas entendre et dit qu'un chevalier ne pouvait loyalement servir deux seigneurs, en sorte que le captal renvoya son hommage au roi de France et renonça à tout ce que le dit roi lui avait donné.

CHAPITRE X

Comment le roi don Pèdre de Castille, ayant été chassé de son royaume, vint à Bordeaux prier le prince de Galles de lui donner secours, et comment celui-ci s'y accorda, bien que tous ceux de son conseil n'en fussent pas d'avis; et comment le Prince, tout en s'appareillant pour son voyage, entra en querelle avec le seigneur d'Albret.



En ce temps-là les compagnies étaient si nombreuses en France qu'on n'en savait que faire, depuis que les guerres du roi de Navarre et de Bretagne étaient finies. Tout leur recours était en France, et elles appelaient le royaume leur chambre. La plus grande partie de ces capitaines étaient Gascons ou Anglais et hommes du roi d'Angleterre ou du Prince. Il y avait bien aussi quelques Bretons, mais en petit nombre. En sorte que bien des gens au royaume de France murmuraient contre le roi d'Angleterre et contre le Prince, disant qu'ils ne s'acquittaient pas loyalement envers le roi de France, parce qu'ils ne l'aidaient pas à mettre les compagnies hors du royaume. Et déjà le roi Charles et le pape Urbain Ier avaient voulu traiter avec les capitaines, pour les envoyer en Hongrie guerroyer contre les Turcs. Mais ils dirent qu'ils n'iraient pas si loin; car il s'était dit entre eux, par des compagnons qui avaient été en Hongrie, qu'il y avait là des défilés d'où ils ne sortiraient jamais si une fois ils y étaient engagés, et qu'on les ferait mourir de male mort. De quoi ils avaient été si effrayés qu'ils n'y voulurent point aller. Quand le roi de France et le Pape virent qu'ils ne viendraient pas à bout de délivrer le royaume de ces méchantes gens, qui s'y multipliaient tous les jours, ils avisèrent à un autre moyen.

En ce temps-là il y avait un roi en Castille qui s'appelait don Pèdre, plein d'opinions étranges, et qui était durement rebelle à tous les commandements et ordonnances de l'Église; il voulait soumettre tous ses voisins chrétiens, spécialement le roi d'Aragon, qui s'appelait Pierre, lequel était bon et vrai catholique; il lui avait déjà enlevé une grande partie de sa terre et se mettait en mesure de lui enlever le reste. Avec tout cela, le roi don Pèdre avait trois frères bâtards, enfants du bon roi

Alphonse son père et d'une dame qui s'appelait la Riche Done. L'aîné avait nom Henri, le second don Tille, et le troisième don Sanche. Le roi don Pèdre les haïssait durement et leur avait ravi les terres qu'ils avaient reçues du roi don Alphonse; il les eût bien mis à fin et décollés s'il les avait tenus, et tous les jours ils se faisaient la guerre. La renommée courait que ce roi don Pèdre avait méchamment mis à mort la mère de ces enfants, ce qui leur déplaisait; aussi en avaient-ils raison. Il avait aussi fait mourir une très bonne et sainte dame qu'il avait eue pour femme, madame Blanche de Bourbon, fille du duc Pierre de Bourbon, et sœur germaine de la reine de France comme de la comtesse de Savoie. Avec cela, il avait fait mourir et exiler plusieurs grands barons du royaume de Castille, et il était si cruel et si dur que tous le craignaient et le haïssaient, s'ils eussent osé le montrer.


Sceau de Pierre le Cruel[1].

Encore courait-il parmi les gens de ce don Pèdre un bruit de ce qu'il avait fait alliance avec les rois de Grenade, de Benamari et de Tremecen, qui étaient ennemis de Dieu et incrédules. Aussi les gens craignaient-ils qu'il ne fît des maux et des griefs dans son pays et ne violât les églises; car il leur enlevait déjà leurs revenus et tenait les prélats en prison. De quoi les plaintes venaient toujours à notre Saint-Père le Pape, lequel manda à ce don Pèdre de venir devant lui sans délai, en propre personne, pour se laver et purger des vilains méfaits dont il était accusé. Mais ce roi don Pèdre, qui était présomptueux et orgueilleux, ne daigna pas obéir, en sorte qu'il tomba dans l'indignation de l'Église et du chef de l'Église notre Saint-Père le Pape. Il fut donc déclaré incrédule et pervers, et excommunié en plein consistoire à Avignon, après quoi le Pape manda le roi d'Aragon et Henri, le bâtard d'Espagne, lequel fut autorisé à conquérir le royaume sur don Pèdre maudit de la bouche même du Pape. Le roi d'Aragon, qui le haïssait, dit qu'il ouvrirait son pays, livrerait passage et provisions pour tous gens d'armes qui s'en iraient

1. Archives nationales, n° 11255; grandeur naturelle.

en Castille afin de confondre don Pèdre et le mettre hors du royaume.

Or avaient imaginé le Pape Urbain V et le roi de France qu'on contraindrait le roi don Pèdre par le moyen de ces compagnies qui se tenaient au royaume de France. Le dit roi prit grand peine à faire mettre à rançon messire Bertrand du Guesclin, que messire Jean Chandos tenait prisonnier, et ce fut pour cent mille francs, dont le Pape, le roi de France et Henri le Bâtard payèrent une partie. Tantôt après sa délivrance, on traita avec les capitaines des compagnies, et on leur promit grand profit à faire s'ils voulaient aller en Castille. Ils s'y accordèrent volontiers, car ils reçurent une grande somme d'argent à partager entre eux. Le voyage fut donc signifié parmi les chevaliers et écuyers du prince de Galles. Et en particulier messire Jean Chandos fut prié d'être l'un des chefs de l'entreprise avec messire Bertrand du Guesclin, mais il s'en excusa et dit qu'il n'irait point. Cependant plusieurs chevaliers de la principauté et de ceux du Prince s'appareillèrent pour le voyage; messire Eustache d'Aubrécicourt, messire Hugues de Calverly, messire Perducas d'Albret et plusieurs autres. Tous les gens d'armes des compagnies avaient résolu leur assemblée en Languedoc et à Montpellier, et ils pouvaient bien être trente mille, tout d'un accord et d'une alliance et en grande volonté de mettre le roi don Pèdre hors du royaume de Castille, et de placer son frère le bâtard Henri, comte d'Astorga, sur le trône. Ils mandèrent donc au roi don Pèdre qu'il voulût bien ouvrir les défilés et les passages de son royaume et fournir des vivres et des provisions aux pèlerins de Dieu qui avaient entrepris, par dévotion, d'aller dans le royaume de Grenade, pour venger la souffrance de Notre Seigneur, détruire les infidèles et exalter notre foi. A ces nouvelles le roi don Pèdre ne fit que rire, disant qu'il n'en ferait rien et qu'il n'obéirait pas à cette truandaille.

Quand les gens d'armes des compagnies surent sa réponse, ils tinrent le roi don Pèdre pour bien orgueilleux et bien présomptueux, et se hâtèrent pour lui faire le plus de mal qu'ils pourraient. Ils passèrent tout au travers du royaume d'Aragon, bien pourvus de vivres et à bon marché; car le roi d'Aragon avait grande joie de leur venue et espérait que ces gens lui reconquerraient sur le roi de Castille toute la terre que celui-ci lui retenait par force. Aussi le firent-ils promptement, et messire Bertrand du Guesclin et ses gens rendirent ses terres au roi d'Aragon,

lequel jura qu'à partir de ce jour il aiderait et soutiendrait Henri le Bâtard contre le roi don Pèdre.

Lorsque le roi don Pèdre apprit que les compagnies avaient reconquis tout ce qu'il avait pris au roi d'Aragon, il en fut rudement courroucé et il manda ses chevaliers spécialement, disant qu'il voulait aller combattre ces gens qui étaient entrés dans son royaume de Castille. Bien peu vinrent à son commandement, et quand il crut avoir fait une grande assemblée de ses hommes, il ne s'y trouva personne; car tous les barons et chevaliers d'Espagne l'abandonnèrent et se tournèrent vers son frère le bâtard Henri. Si bien qu'il lui fallut fuir jusqu'à Séville, qui est le meilleur côté d'Espagne. Quand il y fut venu, il ne se sentit pas en sûreté, et il fit mettre sur une nef, en grande hâte, son trésor, sa femme et ses enfants, avec un seul chevalier qui lui était resté fidèle et qui s'appelait Ferrand de Castro, et ils s'en allèrent en Galice, à un port qui s'appelle la Corogne, où il y a un château rudement fort. Là s'enferma le roi don Pèdre, sa femme et deux jeunes filles qu'il avait, Constance et Isabelle. Cependant le bâtard Henri avait partout été proclamé roi de Castille, toutes les villes et châteaux s'ouvraient devant lui, et tous les prélats, comtes, barons et chevaliers lui rendaient foi et hommage, si bien que le roi Henri se trouvait au-dessus de ses besognes, et qu'il laissa partir et retourner en leur pays un grand nombre des chevaliers de France, auxquels il avait fait grand honneur et beaux présents, ce qui fut bien raison; mais toujours gardait-il auprès de lui messire Bertrand du Guesclin, qu'il avait fait connétable des Castilles, et plusieurs autres chevaliers; aussi retint le roi Henri tous les chevaliers du prince de Galles, car il pensait à faire un voyage contre le roi de Grenade et à employer dans ce voyage tous les gens des compagnies.



Sceau de Pierre, roi d'Aragon [1].

Ores ne croyez pas que le roi don Pèdre se fût tenu sans rien craindre dans le château de la Corogne, car il redoutait cruellement son frère le

1. Archives nationales, n° 11 230; grandeur du sceau original, $0^{m},124$.

Bâtard, et il pensait bien qu'on le viendrait quérir de force et assiéger. Aussi s'était-il mis en mer avec sa femme et ses enfants; mais le vent lui avait été contraire, et il s'était vu forcé de revenir à terre. Alors le dit roi demanda conseil à son chevalier, don Ferrand de Castro, se plaignant de la fortune qui lui était si contraire. « Monseigneur, lui dit le chevalier, avant de partir d'ici, il serait bon que vous envoyassiez vers votre cousin le prince de Galles, pour savoir s'il vous pourrait accueillir, et que pour Dieu et par pitié il vous donnât secours; car il y est obligé par les grandes alliances que le roi son père et le vôtre eurent jadis ensemble. Le prince de Galles est si noble et si gentil de sang et de courage que, lorsqu'il sera informé de vos ennuis et tribulations, il y prendra grande compassion. Et s'il voulait vous aider et remettre en votre royaume, il n'est aujourd'hui seigneur qui le pût faire mieux que lui; car il est craint et redouté par tout le monde, et aimé de tous les gens d'armes. Et vous êtes encore ici en bonne forteresse, assez pour y tenir le temps que les nouvelles vous soient revenues d'Aquitaine. »

Le roi don Pèdre s'accorda volontiers à ce conseil, et il écrivit des lettres bien piteuses et aimables qu'il envoya à Bordeaux au prince de Galles, par les mains d'un chevalier et de deux écuyers. Si dirent-ils en arrivant qu'ils étaient Espagnols et messagers du roi de Castille.

Ces nouvelles vinrent tantôt au Prince, qui les voulut voir et savoir ce qu'ils demandaient. Ils s'en vinrent donc vers lui, et se jetèrent à genoux et le saluèrent selon leur usage, lui remettant leurs lettres. Le Prince fit lever les deux messagers, puis il lut les lettres par deux fois à grande attention, et, les repliant dans ses mains, il dit aux messagers qui étaient là présents : « Vous êtes les bien venus de la part de notre cousin le roi de Castille, demeurez auprès de nous, et vous ne partirez pas sans réponse. » Après quoi le chevalier espagnol et les deux écuyers furent emmenés par les chevaliers du Prince, qui bien savaient ce qu'ils devaient faire; de quoi les Espagnols se tinrent tout aises.

Le Prince, qui était demeuré dans sa chambre et qui était grandement préoccupé de ces nouvelles et des lettres que le roi don Pèdre lui avait envoyées, fit mander messire Jean Chandos et messire Thomas Felton, les deux principaux de son conseil, car l'un était sénéchal d'Aquitaine et l'autre connétable. Quand ils furent venus vers lui, il leur dit en riant : « Seigneurs, voici de grandes nouvelles qui nous viennent

d'Espagne : le roi don Pèdre, notre cousin, se plaint grandement du bâtard Henri son frère, qui lui a enlevé son héritage et l'en a chassé, ainsi que vous le savez par ceux qui sont revenus. Si nous prie-t-il fort doucement de lui venir en aide, comme vous le verrez par ces lettres. » Sur quoi le Prince leur lut les lettres deux fois mot à mot, et les chevaliers écoutaient volontiers. Quand il leur eut lu, le Prince dit : « Vous, messire Jean, et vous, messire Thomas, vous êtes les principaux de mon conseil, et ceux auxquels je me fie le plus ; je vous prie donc que vous me veuilliez conseiller ce qu'il y a de mieux à faire. » Les chevaliers se regardaient l'un l'autre, sans parler, et le Prince leur répéta et leur dit : « Parlez, dites hardiment ce qu'il vous en semble. »

Alors, selon que j'en suis informé, les chevaliers conseillèrent au prince de Galles d'envoyer des gens d'armes à la Corogne, pour chercher ce roi don Pèdre et l'amener à Bordeaux, afin de mieux savoir ce qu'il voulait dire, et se diriger et conseiller d'après ses paroles. Le Prince s'y accorda volontiers, et en chargea messire Thomas Felton lui-même, ce dont le roi don Pèdre eut grande joie quand il vit le bel arroi des seigneurs anglais qui le venaient quérir de la part de son cousin le prince de Galles ; aussi ne tarda-t-il guère qu'il n'arrivât à Bordeaux, où il fut bien et honorablement reçu par le Prince, qui vint au-devant de lui et le réconforta de douces paroles, et lui disait que, s'il avait perdu, il était bien en la puissance de Dieu de lui rendre tout ce qu'il avait perdu et plus encore, en le vengeant de ses ennemis.

Quand le roi don Pèdre eut été mené dans une chambre qui avait été appareillée pour lui, et qu'il eut été reçu par la princesse et par ses dames, il commença tantôt à prier et supplier auprès du prince de Galles, qu'il trouva grandement courtois et aimable envers lui et condescendant à toutes ses demandes, quoi que lui eussent dit les plus sages de son conseil, tant de Gascons que d'Anglais, depuis qu'ils avaient vu le roi don Pèdre et qu'il leur avait parlé. « Monseigneur, avaient dit les conseillers, vous l'avez souvent ouï raconter : qui trop embrasse, mal étreint. Il est vrai que vous êtes le prince de ce monde le plus redouté et le plus honoré, et que vous tenez par delà la mer de grandes terres et de belles seigneuries, si bien que ce que vous avez vous doit suffire sans aller chercher d'autres ennemis. Nous vous disons aussi que ce roi don Pèdre, qui est chassé maintenant de son royaume, est et a toujours été un homme cruel et dur, plein de merveilleux caprices, qu'il a fait beau-

coup de mal en Castille, et y a décollé sans raison beaucoup de vaillants hommes; par quoi il se trouve maintenant déchu et pourchassé. Avec tout cela il est ennemi de l'Église et excommunié du Saint-Père; il est réputé, et il l'a été de tout temps, comme un tyran, qui a sans raison vexé et guerroyé ses voisins, sans compter qu'il court dans son royaume, et parmi ses gens eux-mêmes, qu'il a fait mourir sa femme, une jeune dame, votre cousine, fille du duc de Bourbon; en sorte que vous y devez bien penser et regarder, car tout ce qu'il a à souffrir maintenant ce sont les verges de Dieu, envoyées pour le châtier et pour donner aux autres rois chrétiens un exemple afin qu'ils n'en fassent pas autant. »

Ces sages paroles et beaucoup d'autres qui lui furent dites ne purent rompre le dessein du Prince de soutenir et réconforter le roi don Pèdre; car le dit roi s'humiliait fort devant lui, et lui promettait grands profits et dons, disant qu'il ferait Edouard, son jeune fils, roi de Galice, et qu'il enrichirait tous ses hommes des biens qu'il avait laissés derrière lui en Castille, si bien cachés et enfermés, que nul sauf lui seul ne savait où ils étaient. Ce à quoi les chevaliers du Prince entendirent volontiers, car les Anglais et les Gascons sont naturellement convoiteux. Si conseilla-t-on au Prince d'assembler tous les barons du duché d'Aquitaine, afin que le roi don Pèdre leur pût exposer ses besognes, et comment il les pourrait satisfaire, au cas que le Prince se résolût à le ramener dans son pays, et de faire l'entreprise de le remettre en sa puissance. Ce qui fut fait aussitôt, et aussi en même temps le Prince envoya en Angleterre vers le roi son père, pour savoir ce qu'il lui conseillerait sur ce voyage. Ce dont le roi Édouard tint grand conseil et prit l'avis de ses plus prochains et meilleurs chevaliers; après quoi il fut décidé qu'il était juste et raisonnable d'aider le roi don Pèdre à se remettre en son royaume, et ainsi le manda le roi d'Angleterre à son fils et à tous ses féaux serviteurs du duché d'Aquitaine, pour qu'ils l'aidassent et soutinssent dans cette grande entreprise. Aussi s'y accordèrent les barons d'Aquitaine, quand ils surent la volonté du roi Edouard; mais ils dirent, dans le parlement qui se tenait alors à Bordeaux : « Monseigneur, nous obéirons au commandement du roi votre père, et nous vous suivrons en ce voyage et le roi don Pèdre aussi; mais nous voulons savoir qui nous payera et nous acquittera de nos gages, car on ne met pas les gens d'armes hors de leurs hôtels pour aller guerroyer dans un pays étranger sans être payés et entretenus. Si c'était pour les affaires de notre cher seigneur votre

père, ou pour les vôtres, pour votre honneur ou celui de votre pays, nous n'en parlerions pas autant que nous le faisons. » Alors le Prince regarda don Pèdre et dit : « Sire roi, vous entendez ce que disent nos gens; c'est à vous de répondre, puisque les devez et voulez engager. » Alors don Pèdre répondit au Prince : « Mon cher cousin, tant que pourront s'étendre mon or, mon argent et mon trésor que j'ai amené ici et qui n'est pas la trentième partie de ce que j'ai laissé là-bas, je le veux donner et départir à vos gens. » A quoi le Prince dit : « Vous dites bien, et du surplus j'en ferai ma dette envers vous, et je vous prêterai tout ce qui vous sera nécessaire jusqu'à ce que nous soyons en Castille. — Par ma tête, répondit le roi don Pèdre, vous me ferez ainsi grande grâce et courtoisie. »

En ce parlement, les gens sages, comme le comte d'Armagnac, le sire de Pommiers, messire Jean Chandos, le captal de Buch et les autres, s'avisèrent que le prince de Galles ne pouvait faire ce voyage sans le consentement du roi Charles de Navarre; car il ne pouvait aller en Espagne sans traverser les terres du dit roi, et passer par le défilé de Roncevaux. Le roi de Navarre et le nouveau roi Henri de Castille avaient fait grandes alliances, en sorte que le Prince n'était pas bien assuré d'obtenir passage, et lui convenait d'envoyer des messagers pour traiter avec le roi de Navarre. Les négociateurs de ce voyage eurent grande peine et ennui, car le dit roi de Navarre n'était pas facile à entamer là où il voyait qu'on avait besoin de lui. Cependant le Prince et ses conseillers l'amenèrent à traiter alliance avec le roi don Pèdre comme roi de toute Castille, moyennant le don d'un territoire pour lui et tous ses héritiers, et une somme de cent vingt mille francs qu'il devait avoir pour ouvrir son pays et laisser passer les troupes du prince de Galles. De laquelle somme le prince fit sa dette envers le roi de Navarre.

Cependant le prince de Galles se tenait à Bordeaux, s'appareillant et préparant pour le voyage d'Espagne. Ores était-il dans la fleur de sa jeunesse, et depuis qu'il avait commencé à s'armer, jamais n'avait-il été rassasié ni lassé de tendre à tous les grands et nobles faits d'armes. Et dans cette entreprise du voyage d'Espagne, pour remettre à force d'armes sur son trône un roi qui en avait été chassé, il était ému d'honneur et de pitié. Aussi en parlait-il souvent à messire Jean Chandos et messire Thomas Felton, qui lui disaient bien : « Monsei-

gneur, c'est une grande entreprise, plus forte et plus hardie que ce ne fut de mettre le roi don Pèdre hors de son pays; car il était haï de tous ses hommes, et tous l'abandonnèrent quand il croyait en être aidé. Or maintenant le roi bâtard jouit de tout le royaume de Castille et le possède, car il a l'amour des nobles, des prélats et de tout le reste; ils



Vue ancienne de Bordeaux[1].

l'ont fait roi, et ils le voudront tenir en cet état, quoi qu'il arrive. Aussi avez-vous bien besoin d'avoir en votre compagnie grand foison de gens d'armes et d'archers, car vous trouverez assez à combattre, quand vous arriverez en Espagne. Nous vous conseillons donc que vous fassiez briser la plus grande partie de votre vaisselle d'argent et de votre trésor dont vous êtes bien pourvu maintenant, et que vous en fassiez battre monnaie pour donner libéralement aux compagnons qui vous serviront en ce voyage, où ils iront pour l'amour de vous; car pour le roi don Pèdre ils n'en feraient rien. Envoyez aussi vers le roi votre

1. Recueil de Chastillon.

père, en le priant de vous envoyer les cinq cent mille francs que le roi de France doit payer en Angleterre sous peu de temps. Prenez de l'argent partout où vous en pourrez avoir, car vous en aurez bien besoin, sans imposer vos hommes et votre pays. Vous en serez mieux aimé et mieux servi. »

Le prince de Galles s'accorda à ce bon conseil et à plusieurs autres que lui donnèrent les deux chevaliers ; il fit rompre et briser les deux tiers de sa vaisselle d'or et d'argent, et en fit faire et forger monnaie pour donner à ses compagnons. Avec tout cela, il envoya en Angleterre vers le roi son père pour demander ces cinq cent mille francs dont je parlais tout à l'heure. Le roi d'Angleterre, qui sentait assez les besoins du Prince son fils, les lui accorda volontiers, et il écrivit au roi de France, lui en donnant quittance. Si furent, en cette saison, les cinq cent mille francs remis aux gens du Prince et partagés à toutes manières de gens d'armes.



Sceau du prince de Galles[1].

Cependant le Prince avait mandé et signifié aux capitaines des compagnies qui étaient Anglais et Gascons qu'ils eussent à prendre bellement congé du roi Henri, car il avait besoin d'eux et les emploierait ailleurs. Aussitôt que le héraut du prince fut venu en Castille avec ces ordres, les capitaines prirent donc congé du dit roi Henri, au plus tôt qu'ils purent et au plus courtoisement, sans se découvrir ni dire l'intention du Prince. Le roi Henri, qui était libéral, courtois et honorable, leur donna doucement congé, les remerciant grandement de leurs bons services, et leur distribua à leur départ tant de ses biens qu'ils s'en contentèrent. Ainsi partirent d'Espagne messire Eustache d'Aubrécicourt, messire Hugues de Calverly et beaucoup d'autres chefs des compagnies qui se hâtèrent le plus qu'ils purent, et les plus pressés firent bien ; car le roi d'Aragon ferma tantôt les passages de son pays, si bien que les compagnons qui retournaient en Aquitaine furent contraints et forcés de prendre un autre chemin, où ils rencontrèrent

1. Archives nationales, n° 10132 ; grandeur du sceau original.

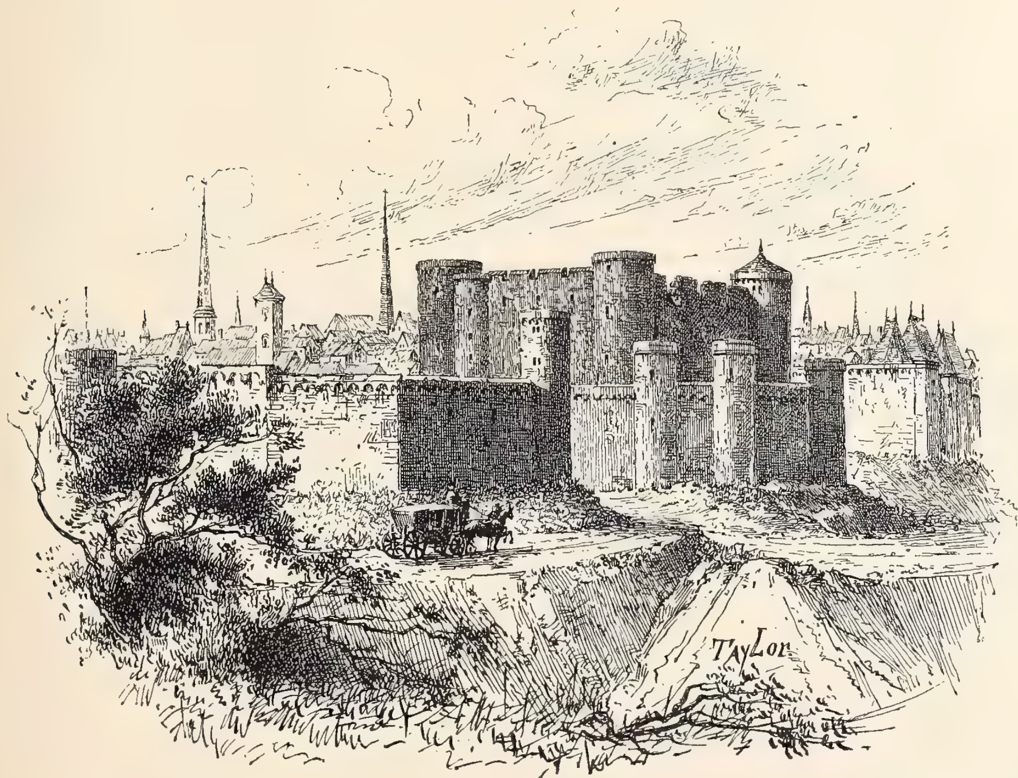
grands maux et pauvretés, avant de se trouver sur les marches du pays de Foix. Là aussi étaient tous les passages gardés, car le comte de Foix ne voulait nullement que de telles gens passassent par sa terre. Le Prince fut tantôt informé que ses compagnies ne pouvaient rentrer en Aquitaine et il craignit que le roi Henri et le roi d'Aragon, par force ou par grands dons, ne tournassent contre lui ces compagnons qui étaient bien douze mille, et dont il comptait avoir bon appui. Il envoya donc vers eux messire Jean Chandos pour traiter avec eux et aussi avec le comte de Foix, afin qu'il leur accordât passage sur sa terre, promettant de faire sa dette de tout ce qu'ils dépenseraient au dit passage. Le comte de Foix, qui voulait être agréable au Prince, s'y accorda, et les compagnies se divisèrent tantôt en trois troupes qui tinrent diverses routes. La troisième, qui avait le plus grand nombre de Gascons, devait passer entre Toulouse et Montauban. Laquelle troupe fut attaquée en chemin par le comte de Narbonne et les sénéchaux de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire qui entendaient garder la frontière du royaume de France contre de telles gens. Si furent les compagnons obligés de se jeter dans Montauban, où les Français les tinrent assiégés et serrés de près, jusqu'à ce que messire Perducas d'Albret en eut avis et vint les délivrer avec sa troupe. Là furent le comte de Narbonne et les sénéchaux faits prisonniers par les compagnies et mis à grosse rançon d'argent, qui ne leur coûtèrent guère à payer, car le Pape les releva de leur foi et leur défendit de livrer leurs finances à de méchantes gens excommuniés; ce à quoi le comte et les autres qui avaient été faits prisonniers s'accordèrent volontiers. Cependant, tous les jours le Prince, qui se tenait encore à Bordeaux, recevait des plaintes sur les compagnies, qui faisaient tous les maux du monde aux hommes et aux femmes dans les pays où ils étaient. Aussi tous ceux des marches eussent-ils désiré que le Prince hâtât son voyage. Il en était en grande volonté, mais on lui conseillait de laisser passer Noël, afin d'avoir l'hiver à dos; car ils ne pourraient éviter que le passage de Roncevaux ne fût pénible, froid et lointain. Le Prince inclinait assez vers ce conseil; car madame la Princesse était enceinte, et rudement affligée et éplorée du départ de son mari. Il eût voulu la voir accouchée avant son départ. Pendant ce temps il faisait et ordonnait de grands approvisionnements, qui bien étaient nécessaires, car on allait entrer dans un pays où tout leur manquerait. Et aussi le prince commençait à faire ses mandements à ses hommes et à rassembler les chevaliers

et écuyers qui le devaient accompagner en son voyage. Si lui en venait-il de plusieurs pays, mais point de France; car tous les chevaliers français s'engageaient pour le roi Henri à cause des grandes alliances et amitiés que le roi avait avec le roi leur seigneur, et aussi messire Bertrand du Guesclin était-il venu en France pour y chercher et requérir les compagnons et gens d'armes qui voulaient s'avancer et gagner des biens en pays étranger. Et déjà en avait recueilli un bon nombre.

Si se trouva le Prince à cette heure en un grand embarras et mécontentement, car un jour, se trouvant dans sa chambre à Angoulême, pendant qu'il avait envoyé messire Jean Chandos traiter avec les compagnies, il avait dit au seigneur d'Albret qui se trouvait là : « Sire d'Albret, avec combien de lances me servirez-vous en ce voyage? » Le sire d'Albret ne fut pas embarrassé de répondre et il dit tout aussitôt : « Monseigneur, si je voulais prier tous mes amis, c'est-à-dire tous mes féaux, j'en aurais bien mille lances, tout en faisant garder ma terre. — Par ma tête, sire d'Albret, dit le Prince, c'est une belle chose; » puis, regardant le sire de Felton et les autres chevaliers d'Angleterre, il leur dit en anglais : « Par ma foi, on doit bien aimer la terre où on a un baron qui peut servir son seigneur avec mille lances. » Après quoi, il retourna vers le sire d'Albret et lui dit de grande volonté : « Sire d'Albret, je les retiens tous. — Qu'il en soit ainsi, au nom de Dieu, monseigneur, » répondit le sire d'Albret, qui tantôt retourna chez lui afin de s'appareiller pour le voyage.

Comme le Prince se proposait à partir, et que tout le pays des environs était plein de gens d'armes, le Prince et ses conseillers eurent plusieurs consultations ensemble, et m'est avis que le sire d'Albret fut contremandé de ses mille lances, car le Prince lui écrivit une lettre scellée de son grand sceau : « Sire d'Albret, nos besognes bien considérées, et aussi les frais et dépenses que nous avons, tant par les étrangers qui se sont mis à notre service que par les gens des compagnies dont le nombre est grand, et que nous ne voulons pas laisser en arrière à cause des périls qui en pourraient résulter, nous avons ordonné que vous nous suivrez avec deux cents lances au voyage que nous allons prochainement entreprendre avec la grâce de Dieu; quant au reste, laissez-leur faire leur profit, car il convient que notre terre soit gardée, tous ne pouvant s'en venir ni tous demeurer. Dieu vous ait en sa garde! Écrit à Bordeaux le septième jour de décembre. »

Lorsque ces lettres arrivèrent au seigneur d'Albret qui se hâtait fort d'appareiller ses gens, car on disait de jour en jour que le Prince allait partir, il les relut deux fois pour les mieux comprendre; car il était si étonné de ce qu'il y trouva qu'il ne pouvait s'en remettre, et il disait avec colère : « Comment! messire le Prince, je crois, se moque de moi, quand



Vue ancienne du château d'Angoulême [1].

il veut que je donne maintenant congé à huit cents lances, chevaliers et écuyers, que j'ai tous retenus à son commandement! » Aussi, dans son courroux, manda-t-il sur-le-champ un clerc. Il vint. Quand il fut venu, le sire d'Albret lui dit : « Écris, » et le clerc écrivit selon ce que lui disait son seigneur : « Cher sire, je suis grandement étonné d'une lettre que vous m'avez envoyée. Et je ne sais bonnement comment vous répondre; car votre commandement me tourne à grand préjudice et à blâme à moi et à tous mes hommes, que j'avais retenus selon votre ordre. Je les ai détournés de faire leur profit en diverses manières; car plusieurs étaient

1. Recueil de Chastillon.

prêts de partir pour la Prusse, pour Constantinople ou pour Jérusalem, comme chevaliers et écuyers qui désirent avancer. Ils ont donc grande déplaisance de se voir mis en arrière. Cher sire, qu'il vous plaise de savoir que je ne les puis séparer les uns des autres. Je suis le pire et le moindre de tous; si quelques-uns vont, tous iront, Dieu le sait qui vous ait en sa sainte garde. Écrit... »

Quand le prince de Galles eut ouï cette réponse, il la tint pour fort présomptueuse, et ainsi firent les chevaliers d'Angleterre qui étaient dans son conseil. Le Prince branla la tête, et dit en anglais, à ce qu'on m'en informa aussitôt, car j'étais alors à Bordeaux : « Le sire d'Albret est un grand maître dans mon pays, puisqu'il veut briser l'ordonnance de mon conseil. Par Dieu, il n'ira pas ainsi qu'il pense. Qu'il demeure, s'il veut; car sans lui ni ses mille lances nous ferons bien le voyage. »

Alors les chevaliers d'Angleterre qui étaient là dirent au prince : « Monseigneur, vous ne connaissez pas encore la présomption et l'outrecuidance des Gascons. Ils vous estiment peu, et cela depuis longtemps. Ne vous souvient-il pas comment ils vous résistèrent jadis en cette cité de Bordeaux, quand le roi Jean de France y fut premièrement amené? Ils disaient et maintenaient hautement que c'était par eux et par leur entreprise que vous aviez fait le voyage et pris le roi de France. Et aussi fûtes-vous en grand traité avec eux pendant quatre mois avant qu'ils voulussent consentir à laisser le roi de France aller en Angleterre; aussi fallut-il satisfaire pleinement leur volonté pour obtenir leur amour. »

Le Prince ne répondit pas à ces paroles, mais il n'en pensa pas moins. Ce fut le commencement de la haine entre le prince de Galles et le seigneur d'Albret, et celui-ci fut même en grand péril; car le Prince était hautain de courage et cruel en sa colère, et il voulait, à tort ou à raison, que tous les seigneurs auxquels il pouvait commander lui obéissent. Mais le comte d'Armagnac, qui était l'oncle du dit seigneur d'Albret, fut informé du différend qui était entre le Prince, son seigneur, et son neveu, le seigneur d'Albret. Il vint à Bordeaux vers le Prince, et vers messire Jean Chandos et messire Thomas Felton, par le conseil desquels le roi faisait tout. Et il les adoucit tous si bien que le Prince se calma. Cependant le sire d'Albret ne fut inscrit que pour deux cents lances, ce dont il ne fut pas plus content, ni ses gens non plus; mais il leur fallut bien supporter leur ennui comme ils purent; aussi n'aimèrent plus le Prince comme ils faisaient auparavant.

CHAPITRE XI

Comment le prince de Galles partit de Bordeaux pour aller secourir le roi don Pèdre de Castille, et le remit sur son trône, qu'avait pris son frère le roi don Henri ; ce dont ce prince n'eut guère de reconnaissance et de profit, et rentra en France après avoir beaucoup dépensé du sien. Et comment messire Bertrand du Guesclin, qui avait été fait prisonnier, fut délivré et retourna en Castille, où le roi Henri reconquit le royaume, et le roi don Pèdre fut tué.



CEPENDANT le temps se passait, et on attendait encore le duc de Lancastre, qui devait faire le voyage d'Espagne avec le Prince. Ce fut le jour de l'Apparition des Trois Rois que madame la princesse mit au monde un beau fils, qui eut nom Richard et fut depuis roi d'Angleterre, comme vous l'entendrez raconter en l'histoire. L'archevêque de Bordeaux le baptisa dans l'église de Saint-André, le surlendemain de sa naissance, et il fut tenu sur les fonts baptismaux par l'évêque d'Agen en Agénois et par le roi Jacques de Majorque, qui était venu prier le Prince qu'il le remît en sa terre, que le roi d'Aragon lui retenait par force. Et le Prince le lui promit, par traité ou par armes, quand il serait revenu d'Espagne. Ainsi partit le Prince le dimanche d'après, de la ville de Bordeaux, en grand appareil et fut-il bientôt rejoint à Dax par le duc de Lancastre, tous deux bien reçus et bien traités par le comte de Foix. Aussi restèrent-ils assez longtemps en cette ville ; car le roi de Navarre tardait à leur livrer les passages de sa terre, craignant, disait-il, les ravages des compagnies, et quelques-uns disaient même qu'il était passé au roi Henri, ce dont il s'excusa et se plaignit fort quand il vint voir le Prince à Dax ; et tant avait-on tardé que c'était la mi-février quand l'armée du Prince passa entre Saint-Jean-Pied-de-Port et la cité de Pampelune, où sont ces défilés des montagnes de Navarre très périlleux et difficiles à passer ; car il y a cent endroits en ce passage que trente hommes pourraient garder contre tout le monde. Là avança le prince de Galles avec trois batailles, et tous ayant passé se logèrent en la ville de Pampelune et dans les environs, où ils se répandirent pendant plusieurs jours. Et je vous dirai que les gens des compagnies ne payèrent guère ce qu'on

leur demandait, et ne se pouvaient retenir de piller et prendre là tout ce qu'ils trouvaient, si bien que le roi de Navarre se repentit durement d'avoir livré le passage de Roncevaux au Prince; car il en avait plus de dommage que de profit.

Quand le roi Henri ouït les nouvelles que le prince de Galles et ses forces approchaient, il lui envoya un héraut afin de le défier, si hardiment et courageusement que le Prince en fut étonné et dit : « Vraiment ce bâtard Henri est un vaillant chevalier et plein de grande prouesse, » et il retint auprès de lui le héraut, en attendant qu'il répondît au roi Henri. Ce même jour que le héraut avait apporté les lettres au Prince, messire Thomas Felton s'avança vers lui et demanda un don. Le Prince, qui ne savait pas ce qu'il voulait, demanda : « Mais quel don voulez-vous avoir? — Monseigneur, dit messire Thomas, je vous prie que vous m'accordiez que je puisse partir de l'armée et chevaucher en avant. J'ai plusieurs chevaliers et écuyers de ma suite qui désirent avancer, et je vous promets que nous chevaucherons si avant que nous saurons l'ordonnance des ennemis, en quelque lieu qu'ils se tiennent ou se logent. » Le Prince lui accorda volontiers et joyeusement cette requête, et il lui en sut encore très bon gré.



Sceau de Jacques II, roi de Majorque[1].

Ainsi donc partit messire Thomas de Felton et ses gens, qui chevauchèrent jusqu'àun village nommé Navarrete, où ils se logèrent en attendant de mieux savoir où se tenaient le roi Henri et ses frères, et toujours escarmouchaient-ils en avant, si bien qu'un jour ils tombèrent au logis du roi Henri, qui était campé par les champs, et y prirent les chevaliers du guet, ce dont les Espagnols furent grandement courroucés de se trouver ainsi réveillés.

Il advint donc au soir que le comte don Tille, frère germain du roi Henri, étant au logis du roi son frère, devisait d'armes et autres choses, et il lui dit : « Sire, vous savez que votre ennemi est logé tout près d'ici,

1. Archives nationales, n° 11242; grandeur de l'original, 0m,095.

sans que personne le réveille. Je vous prie de me donner congé de chevaucher demain matin vers eux, avec une troupe de vos gens qui sont de grande volonté, et je vous promets que nous chevaucherons assez avant pour vous rapporter certaines nouvelles des ennemis. » Ce à quoi le roi Henri consentit d'autant plus volontiers qu'il était à cette heure tout joyeux, messire Bertrand du Guesclin venant d'arriver à l'armée, avec bien trois mille combattants qu'il ramenait de France et d'Aragon, et je vous laisse à penser s'il fut bien fêté et honoré à son arrivée, ce qui fut raison. Si se tenait le prince de Galles, le roi don Pèdre et le duc de Lancastre à Salvatierra, dont les habitants leur avaient tantôt ouvert les portes; sur la requête du prince, don Pèdre les avait reçus à merci; sans quoi il les eût voulu tous détruire. Lorsqu'ils en partirent pour s'avancer contre les Espagnols, sire Thomas Felton marchait en avant avec sa troupe, qui tantôt fut rencontrée par le seigneur don Tille et par son frère don Sanche avec les leurs, et déjà avaient-ils déconfit une partie des hommes de messire Hugues de Calverly qui, à vrai dire, n'étaient que garçons et valets. Dès que les Espagnols aperçurent sire Thomas et les chevaliers et écuyers qui étaient avec lui, bien deux cents environ, ils crièrent : « Castille au roi Henri ! » et leur coururent sus; mais les Anglais avaient déjà pris position sur une petite montagne où ils se mirent, sauf messire Guillaume Felton, frère de sire Thomas, qui en descendit la lance abaissée et s'en vint donner entre les Espagnols, si fort et si rude qu'il tua du coup un Castillan dont il perça toutes les armures. Là fut-il aussitôt environné et enclos de toutes parts, sans que son frère et les autres chevaliers qui étaient sur la montagne et qui le voyaient combattre, pussent lui porter secours. Le chevalier combattit tant qu'il put résister, faisant si grands exploits d'armes que ce fut merveille; mais finalement il fut là occis. Si commencèrent les Espagnols et les Français à attaquer et à envahir les Anglais, qui se tenaient



Sceau du duc de Lancastre [1].

1. Archives nationales, n° 10158 ; grandeur de l'original, 0m,070.

sur leur montagne, lesquels descendaient parfois contre leurs ennemis et les repoussaient vaillamment, puis revenaient sagement sur leur montagne; ils y tuèrent en cet état jusqu'à trente hommes, et si le prince de Galles eût su leur péril, il les eût envoyé réconforter; mais il n'en savait rien, et il leur fallut attendre l'aventure. Le comte don Tille s'ennuyait de les voir tenir ainsi; aussi dit-il tout haut avec grande colère : « Seigneur, par votre poitrine, est-ce que ces gens-là nous retiendront ici tout le jour? Nous devrions déjà les avoir tous dévorés! En avant! en avant! combattons-les en meilleur ordre que nous n'avons fait jusqu'à présent; on n'a rien si on ne l'achète. »

A ces mots les Français et les Gascons s'avancèrent de grand courage, et s'en vinrent se tenant serrés par les bras, donnant de leurs lances et de leurs glaives contre les Anglais, si bien qu'ils montèrent de force sur la montagne et rompirent les Anglais et les Gascons, qu'ils le voulussent ou non; car ils étaient en si grand foison que nul ne leur pouvait résister. Là les Anglais combattirent très vaillamment; mais aucun d'eux n'en échappa, tous furent conquis par force d'armes et quelques-uns occis, ce dont le comte don Tille se tint pour bien satisfait et s'en revint avec ses prisonniers au logis du roi son frère.

Cependant le prince et le duc de Lancastre s'attendaient de leur côté à être combattus; mais sur le soir ils furent informés que leurs gens étaient morts ou pris. Ils s'avancèrent donc jusque vers Vittoria, et surent que le roi Henri, ses frères et leurs gens n'étaient pas loin; alors, ayant tenu son conseil, le prince de Galles renvoya au roi Henri le héraut qui l'avait défié, avec lettres de lui acceptant le combat, sans en désigner le lieu. « Sachez, disait-il, que nous entrerons au royaume de Castille par le côté qui nous plaira le mieux. » Si n'était point fâché le Prince et se préparait volontiers à combattre; car il logeait avec ses gens dans un pays pauvre et maigre, tandis que le roi Henri et ses gens étaient dans un pays bon et gras. Le pain se vendait un florin dans l'armée du Prince; encore bien heureux étaient ceux qui en avaient, et le temps mauvais par le froid, le vent, la pluie et la neige; ainsi se tinrent-ils pendant six jours en ce malaise et péril.

Quand les lettres du prince de Galles furent remises au roi Henri, et qu'il les eut lues et bien considérées en son conseil, messire Bertrand du Guesclin lui dit : « Sire, sachez que prochainement vous vous combattrez, car je connais bien le Prince. Croyez-en donc mon avis, regardez

bien à vos besognes, ordonnez vos gens et vos batailles. — Don Bertrand, répondit le roi Henri, qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. Je ne fais pas grand cas de la puissance du Prince, car j'ai bien trois mille chevaux armés qui seront sur les ailes de mes batailles. Et j'aurai bien six mille cavaliers sur bons genets, et vingt mille hommes d'armes des meilleurs qu'on puisse trouver en Espagne, et dix mille bons arbalétriers, et soixante mille hommes de pied avec des lances et des archegaies [1]. Et tous ont juré qu'ils ne manqueraient pas pour mourir. Ainsi don Bertrand, j'en aurai le dessus par la grâce de Dieu en qui je me confie, et en le bon droit que j'ai dans cette querelle et besogne. »



Sceau de Henri II, roi de Castille et de Léon [2].

Ores se tenait le roi Henri dans les champs près de Najara et là il ordonna ses batailles, et aussi avançaient le prince de Galles et ses gens en belle ordonnance. Car bien savaient les seigneurs des deux armées, par le récit des coureurs, qu'ils ne devaient guère tarder à se rencontrer. Là messire Jean Chandos apporta sa bannière au Prince, car il ne l'avait encore nulle part déployée, et il dit : « Monseigneur, voilà ma bannière, je vous la remets pour que vous la déployiez en telle manière qu'il vous plaira, afin que je la puisse lever aujourd'hui; car, Dieu merci, j'ai bien de quoi en terre et en héritage pour tenir l'état qu'il appartient. » Alors le prince et le roi don Pèdre, qui était là, prirent entre leurs mains la bannière et la développèrent; elle était d'argent à un pal aiguisé de gueules, et ils la lui rendirent par la hampe en lui disant ainsi : « Tenez, messire Jean, voici votre bannière, Dieu vous laisse faire vos preuves ! » Sur ce partit messire Jean Chandos et rapporta sa bannière à ses gens et dit : « Seigneurs, voici ma bannière et la vôtre, gardez-la ainsi qu'elle est à nous. » Les compagnons, qui en étaient tout réjouis, prirent la bannière, et dirent que s'il plaisait à Dieu et à monseigneur saint George, ils la garderaient bien et s'en acquitteraient à leur pouvoir. Ainsi la bannière demeura aux mains d'un bon

1. Sorte de lances légères.
2. Archives nationales, n° 11 256; grandeur du sceau original o^{m},105.

écuyer anglais qui s'appelait Guillaume Allery, qui la porta en ce jour et qui s'en acquitta bien et loyalement en tous cas.

Assez tôt après, les Anglais et les Gascons descendirent de cheval sur le sable, et formèrent leurs batailles, commençant à s'ébranler pour marcher à l'ennemi. Avant de s'en approcher, le prince de Galles ouvrit les yeux, regardant vers le ciel, et joignit les mains, disant : « Vrai Père Jésus-Christ qui m'avez formé, consentez par votre bénigne grâce que la journée d'aujourd'hui soit pour moi et pour mes gens ; car vous savez que par raison et droiture, pour aider ce roi chassé et déshérité à se remettre dans son héritage et royaume, je me suis embarrassé de venir ici et je m'avance pour combattre. » Après ces paroles, il tendit la main droite au roi don Pèdre, qui était près de lui, et le prit par la main, en disant ainsi : « Sire roi, aujourd'hui vous saurez si vous aurez jamais quelque chose au royaume de Castille ! » Puis il dit : « En avant, bannières, au nom de Dieu et de saint George ! » A ces mots, le duc de Lancastre et messire Jean Chandos, qui menaient l'avant-garde, s'approchèrent. D'où il advint que le duc de Lancastre dit à messire Guillaume de Beauchamp : « Voilà nos ennemis, mais vous me verrez aujourd'hui bon chevalier ou je mourrai à la peine. »

Le samedi au matin, le troisième jour du mois d'avril 1366, la bataille qui fut combattue entre Najara et Navarrete fut rudement grande, cruelle et horrible, et là y eut-il beaucoup de gens en grand péril et malheur. Si furent très bons chevaliers le prince de Galles, le duc de Lancastre, messire Jean Chandos, les Gascons et beaucoup d'autres, comme aussi les gens des compagnies, et de l'autre côté messire Bertrand du Guesclin, messire Arnould d'Audrehen, le Bègue de Villaines et les autres qui avec eux étaient ; mais sachez que si les Espagnols eussent aussi bien qu'eux fait leur devoir, les Anglais et les Gascons eussent eu à souffrir plus qu'ils ne firent ; et d'abord les gens des communes espagnoles avaient jeté grand foison de pierres avec leurs frondes, selon leur coutume; mais quand ils sentirent les flèches des archers, ils ne résistèrent pas longtemps et se mirent en désordre, ce qui gêna les hommes d'armes, lesquels combattaient vaillamment dans les batailles.

Aussi ne s'épargnait point le roi Henri de faire son devoir, et d'aller hardiment en avant, et doucement réconfortait et accélérait ses gens, allant au-devant de ceux qui s'ébranlaient et fuyaient pour leur dire :

« Seigneurs, je suis votre roi; vous m'avez fait roi de toute la Castille, et juré vrai que vous aimeriez mieux mourir que de me faire défaut. Gardez donc votre serment, au nom de Dieu, et vous acquittez envers moi comme je m'acquitterai envers vous; car jamais je ne lâcherai pied tant que je vous verrai combattre. » Par ces paroles et par plusieurs autres pleines d'encouragement, le roi Henri rassembla trois fois ses gens ce jour-là, et aussi combattit-il de sa main si vaillamment, que l'on doit bien l'en honorer et recommander. Et là périrent bien des gens qui se fussent volontiers sauvés, et pris ce temps à point s'ils n'eussent vu leurs seigneurs devant eux. Le roi Henri cependant n'avait pu arrêter le comte don Tille, qui partit avec trois mille gens à cheval, ce dont les autres batailles commencèrent à se déconfire. Et spécialement déconfite fut celle des maréchaux de Provence; car là portait le plus grand effort de l'armée du Prince, et furent pris ou occis les meilleurs chevaliers qui depuis le matin combattaient. Aussi, dès que le roi Henri vit que messire Bertrand du Guesclin et les siens étaient faits prisonniers, et que ses gens étaient déconfits, il demanda son cheval, et, le montant prestement, il se lança parmi les fuyards, et ne prit pas le chemin ni de la rivière ni de la cité de Najara, car il ne s'y voulait pas enfermer; mais il prit une autre voie, pour s'éloigner du péril, sachant bien que s'il était pris il serait mis à mort sans merci.

Alors les Anglais et les Gascons montèrent tous à cheval et commencèrent à chevaucher et à pourchasser les Espagnols et les Catalans, qui s'enfuyaient tout déconfits jusqu'à la grande rivière et à l'entrée du pont de la cité de Najara. Là y eut-il grande bataille et grande effusion de sang, et beaucoup de gens occis et noyés; car le plus grand nombre sautaient dans l'eau, qui était rapide, noire et profonde, car ils aimaient mieux se noyer que d'être tués par l'épée. Et ceux qui les poursuivaient entraient avec eux dans la cité de Najara, qui fut toute pillée et dévastée, et spécialement le logis du roi Henri, où il avait laissé tout son grand appareil, car au retour il n'avait pas eu le temps de le venir quérir.

Quand le prince de Galles eut fait élever sa bannière sur un buisson pour y rassembler ses gens, le roi don Pèdre ne tarda guère à y venir, tout échauffé, revenant de la poursuite, monté sur un coursier noir, sa bannière armoriée de Castille devant lui, et dès qu'il vit la bannière du Prince, il descendit à terre et se voulait agenouiller en remerciant le Prince; mais le dit Prince se hâta de le prendre par la main et n'y voulut

pas consentir. Alors le roi don Pèdre lui dit : « Cher sire et beau cousin, je vous dois beaucoup d'actions de grâces et de louanges pour la belle journée que j'ai eue aujourd'hui par vous. » A quoi le Prince répondit bien sagement : « Rendez-en à Dieu toute grâce et toute louange, car la victoire vient de lui et non de moi. »

Le dimanche au matin, quand on eut examiné les morts sur le champ de bataille, le roi Henri ne s'y trouva point, ce dont le roi don Pèdre n'était pas content. Il s'en vint ensuite vers le Prince, qui lui faisait tout honneur et révérence, et dit : « Cher sire et beau cousin, je vous prie et requiers par votre amitié que vous me veuilliez livrer de vos prisonniers tous les mauvais traîtres de mon pays, mon frère Sanche le bâtard et les autres ; je les ferai décoller, car ils l'ont bien mérité. »

Alors le Prince se résolut et dit au roi don Pèdre, qui lui avait fait cette requête : « Sire roi, je vous prie et requiers, au nom de notre amour et de notre parenté, que vous me donniez et accordiez un don. » Le roi don Pèdre, qui ne pouvait nullement lui refuser, lui accorda, disant : « Mon cousin, tout ce que j'ai est à vous. » Alors le Prince dit : « Sire roi, je vous prie de pardonner à tous vos gens qui vous ont été rebelles. Vous agirez ainsi bien et courtoisement, et vous serez plus en paix dans votre pays. » Le roi don Pèdre lui accorda cette requête, mais ce fut bien à regret. Cependant il ne l'osa pas contredire, tant il se sentait tenu envers lui, et il dit : « Beau cousin, je vous l'accorde bonnement. »

Alors furent mandés tous les prisonniers d'Espagne qui étaient dans l'armée du Prince, et le roi don Pèdre baisa le comte Sanche son frère et lui pardonna ses fautes, et tous lui jurèrent et prêtèrent serment de tenir bien et loyalement son service et d'être ses hommes, le reconnaissant pour roi et seigneur. Telle fut la courtoisie avec plusieurs autres que lui fit le Prince, dont il fut petitement récompensé. Et aussi fit ainsi le Prince grand service aux barons d'Espagne ; car si le roi don Pèdre les eût tenus dans sa colère, il les aurait tous fait mourir sans merci. Et aussi toutes les villes ouvraient leurs portes au roi don Pèdre, car nul n'osait plus lui résister.

Quand le prince de Galles, qui se tenait dans la cité de Burgos, fut informé que tout le pays s'était remis dans l'obéissance du roi don Pèdre, il lui dit : « Sire roi, Dieu merci, vous êtes seigneur et roi de votre pays, et nous n'y sentons plus aucun rebelle. Or nous séjournons ici à grands frais ; nous vous disons donc que vous cherchiez de l'argent

pour payer ceux qui vous ont remis en votre royaume, et plus tôt vous le ferez, plus vous en aurez de profit, car vous savez que les gens d'armes veulent vivre et être payés de leurs gages où qu'ils soient pris. »

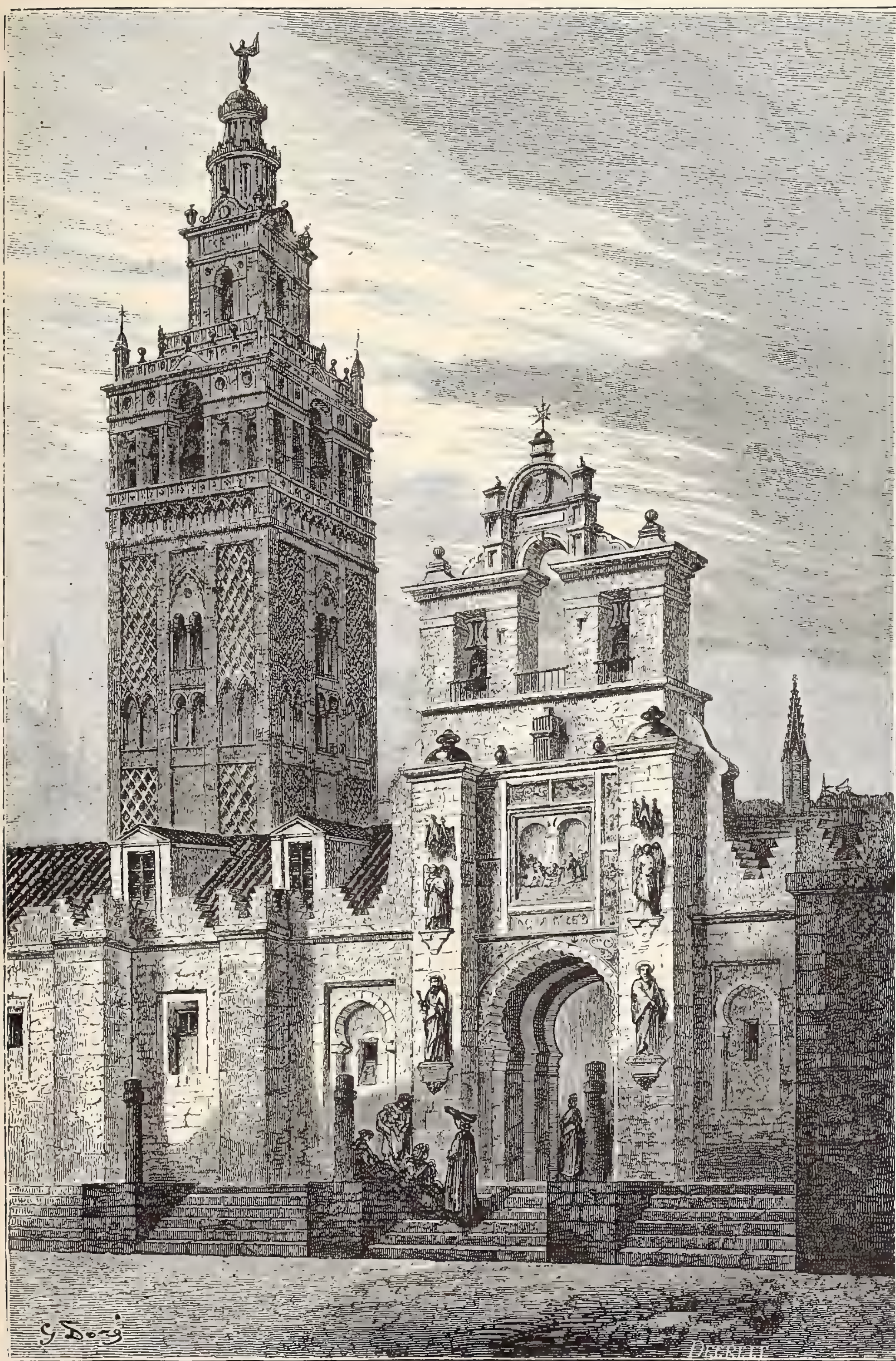
A ces paroles, le roi don Pèdre répondit : « Sire cousin, nous tiendrons et accomplirons volontiers à notre loyal pouvoir tout ce que nous avons promis et juré, mais pour le moment nous n'avons point d'argent; nous nous rendrons sur les marches de Séville, où nous nous en procurerons assez pour satisfaire à tout. Tenez-vous en attendant à Valladolid, où les marches sont encore plus grasses ; nous reviendrons vers vous au plus tôt que nous pourrons, au plus tard vers Pentecôte. » Cette réponse plut bien au Prince et à son conseil, qui s'en allèrent loger à Valladolid. Cependant le roi Henri s'était réfugié en France et se tenait à Montpellier, où il ramassa des gens d'armes et commença de ravager les marches d'Aquitaine, bien que le roi Charles de France le lui eût fait étroitement défendre; il envoya le jeune comte d'Auxerre en prison au Louvre, parce qu'il avait traité alliance avec le roi Henri.

Quand le prince de Galles eut séjourné à Valladolid jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste en été, attendant le roi don Pèdre qui n'était point revenu et dont on n'avait point de nouvelles certaines, il en devint tout triste, et rassembla son conseil pour savoir ce qu'il en fallait faire. Si fut-il conseillé au prince d'envoyer deux ou trois de ses chevaliers vers le dit roi, pour lui remontrer les affaires et demander pourquoi il ne tenait pas sa promesse et ses ordonnances. Ainsi fut fait, et tant chevauchèrent les chevaliers du prince qu'ils vinrent en la ville de Séville, où don Pèdre se tenait, qui les reçut en apparence assez joyeusement. Ces chevaliers firent leur message bien et à point, ainsi qu'ils en avaient été chargés par leur seigneur le Prince. Le roi don Pèdre répondit à ces paroles en s'excusant et dit : « Certes, seigneurs, il nous déplaît grandement de ne pouvoir tenir ce que nous avons promis à notre cousin le Prince. Nous l'avons plusieurs fois remontré et fait remontrer à nos gens des marches par deçà; mais ils s'excusent et disent qu'ils ne peuvent fournir d'argent et qu'ils n'en auront pas tant que ces compagnies seront dans le pays. Elles ont déjà attaqué et pillé trois ou quatre de nos trésoriers qui portaient des subsides au Prince. Dites-lui donc de notre part qu'il veuille bien retirer et mettre hors de notre royaume ces maudites gens des compagnies, et qu'il nous laisse quelques-uns de ses chevaliers, auxquels, en son nom, nous payerons et délivrerons l'argent

tel qu'il le demande, comme nous y sommes tenu et obligé. » Ce fut finalement toute la réponse que les messagers du Prince en purent avoir. Ils quittèrent donc le roi don Pèdre et retournèrent auprès du Prince à Valladolid. Et de cette réponse le Prince devint plus triste qu'auparavant, car il vit bien que le roi don Pèdre manquait à sa promesse et tergiversait à le faire.

En ce séjour que le Prince fit à Valladolid, ce qui fut plus de quatre mois pendant tout l'été suivant, maint chevalier français fut mis à rançon et échangé : messire Arnould d'Audrehen, messire le Bègue de Villaines et plusieurs autres; mais messire Bertrand du Guesclin demeura aux mains du Prince, et ne fut pas sitôt mis à rançon que les autres; car les Anglais et les conseillers du prince disaient que, s'il était mis à rançon et délivré, il ferait derechef plus forte guerre que devant avec le bâtard Henri, lequel était en Bigorre, où il avait pris la ville de Bagnères, et de là guerroyait et harassait le pays du Prince, ce qui faisait tarder la délivrance de monseigneur Bertrand et engageait à le retenir.

Quand le prince de Galles ouït les excuses du roi don Pèdre, il prêta l'oreille aux conseils de ses gens, qui désiraient fort s'en retourner; car ils supportaient difficilement la chaleur et l'air du pays d'Espagne, et même le Prince en était tout pesant et maladif; ils avisèrent donc qu'il partît, et que si le roi don Pèdre avait manqué à sa promesse, à lui en étaient le blâme et le déshonneur. Il fut donc ordonné et annoncé partout qu'on se mît au retour, ce dont tous les Anglais furent trop contents, et tantôt partirent de Valladolid, laissant derrière eux le roi Jacques de Majorque, qui trop malade était pour chevaucher ou voyager en une litière ; et ils firent tant dans leurs journées qu'ils arrivèrent jusqu'aux frontières d'Espagne, dans le val de Soria, où ils s'arrêtèrent plus d'un mois, car tous les passages étaient clos au pays d'Aragon. Or on disait communément dans l'armée que le roi de Navarre, qui avait été tout ce temps prisonnier des Français, ayant été pris comme il chevauchait au moment du passage du Prince, avait fait traité au sortir de sa prison avec le bâtard d'Espagne, et le roi d'Aragon, et qu'il ne livrerait pas chemin au Prince ni à ses gens. Cependant il n'en fut rien; mais le Prince traita avec le roi d'Aragon, et passa par son pays et par celui du roi de Navarre sans y faire dommage, si bien que le Prince arriva enfin à Bayonne, où il fut reçu à grande joie, et de là vint à Bordeaux.



LA GIRALDA, A SÉVILLE

D'après une photographie.

Madame la Princesse s'en vint au-devant de lui, y faisant porter son fils aîné Édouard, qui pouvait avoir environ trois ans. Ainsi les gens d'armes se séparèrent les uns des autres; les seigneurs, les barons et les chevaliers de Gascogne rentrèrent en leurs maisons, et tous les sénéchaux dans les sénéchaussées. Et les compagnies, à mesure qu'elles revenaient et repassaient, se réunissaient dans la principauté, attendant argent et payement, car le Prince était lourdement engagé envers elles. Il les voulait toutes, disait-il, satisfaire selon son pouvoir, où que l'argent s'en trouvât et à quel prix; car, le roi don Pèdre ne lui ayant pas tenu ses engagements, ce n'était pas, disait le Prince, ceux qui l'avaient servi qui devaient le payer. Cependant le roi Henri avait déjà repris le chemin d'Aragon, où le roi le reçut à grande joie, et il avait emmené avec lui quelques chevaliers bretons, avec lesquels il commença à guerroyer contre le roi don Pèdre.

Après que le prince de Galles fut retourné en Aquitaine, et le duc de Lancastre en Angleterre, et tous les barons en leurs biens, messire Bertrand du Guesclin demeurait encore prisonnier du prince de Galles et de messire Jean Chandos, et il ne pouvait parvenir à être mis à rançon, ce qui déplaisait fort au roi Henri, s'il y eût pu porter remède. Il advint donc, à ce qu'on m'a raconté, qu'un jour le prince de Galles étant en joie, il vit devant lui monseigneur Bertrand du Guesclin. Il l'appela et lui demanda comment il allait. « Monseigneur, répondit messire Bertrand, je n'ai jamais, Dieu merci, été mieux, et c'est juste que je me porte bien, car je suis le plus honoré chevalier du monde, quoique je demeure en votre prison; je vous dirai pourquoi et comment on raconte dans le royaume de France, et ailleurs aussi, que vous me redoutez et craignez tellement que vous ne m'osez mettre hors de votre prison. »

Le prince de Galles entendit cette parole; il crut bien que messire Bertrand la disait de bon sens; car vraiment les conseillers du Prince ne voulaient pas encore qu'il fût délivré, jusqu'à ce que le roi don Pèdre eût payé au Prince tout ce qu'il lui devait à lui et à ses gens. Il répondit donc : « Vrai, messire Bertrand, croyez-vous que ce soit pour votre chevalerie que nous vous retenions? Nenni! Par saint George! tenez, beau sire, payez cent mille francs et vous serez délivré. » Messire Bertrand, qui désirait sa délivrance, et de savoir comment il pourrait enfin partir, happa cette parole et dit : « Monseigneur, si Dieu le veut, je n'en payerai

pas moins. » Aussitôt que le Prince l'entendit parler, il s'en repentit, dit-on, car ses conseillers allèrent au-devant de lui et lui dirent : « Monseigneur, vous avez mal fait, quand vous l'avez si légèrement mis à rançon. »

Les gens du Prince eussent bien voulu qu'il se fût assez repenti pour rompre sa convention. Mais le Prince, qui fut toujours un sage et loyal chevalier, répondit bien à point, et dit : « Puisque nous le lui avons accordé, nous le tiendrons, et ne reviendrons pas en arrière. Ce nous serait en blâme et en honte, si on pouvait nous reprocher que nous ne le voulons pas mettre à rançon quand il veut payer si grosse somme que cent mille francs. » Depuis cette ordonnance, messire Bertrand fut soigneux et diligent de quérir l'argent et de prier ses amis, et il fit si bien qu'avec l'aide qu'il eut du roi de France et du duc d'Anjou, qui l'aimait fort, il paya en moins d'un mois les cent mille francs et s'en vint servir le duc d'Anjou avec bien deux mille combattants en Provence, devant la ville de Tarascon, qui se tient ou se tenait pour la reine de Naples, avec laquelle le duc d'Anjou avait guerre. Et ne tarda guère que, le siège étant défait par conspiration, je ne saurais dire laquelle, messire Bertrand repartit pour l'Espagne, où le roi don Henri s'était rendu maître de Burgos et de plusieurs autres villes, lequel le reçut à grande joie avec les chevaliers qui étaient venus en sa compagnie.

Quand le roi don Pèdre, qui se tenait et s'était toujours tenu aux marches de Séville et du Portugal, apprit les conquêtes du roi Henri, et comment ce pays se tournait vers lui, il fut durement courroucé contre son frère le bâtard et contre les barons de Castille qui l'abandonnaient, et il jura qu'il en prendrait si cruelle vengeance que ce serait un exemple pour tous les autres. Si fit-il un mandement à tous ceux dont il espérait l'aide et le service ; mais il y en eut grand foison qui point ne vinrent et s'excusèrent du mieux qu'ils purent, et quelques-uns sans détour revinrent au roi Henri, et lui renvoyèrent leur hommage. Quand le roi don Pèdre vit que ses gens lui manquaient, il commença à s'inquiéter et à consulter don Ferrand de Castro, qui jamais ne lui fit défaut, lequel lui conseilla de prendre des chevaliers partout où il en pourrait trouver, au pays de Grenade comme ailleurs, afin de se hâter de chevaucher contre son frère le bâtard, avant qu'il entrât plus avant dans le pays et n'augmentât ses gens d'armes.

Le roi don Pèdre traita donc avec le roi de Portugal, qui était son

cousin et lui envoya grandes gens, et aussi avec le roi de Grenade et les rois d'Afrique, à condition de les tenir assurés de toute guerre pendant trente ans. Et ces rois lui envoyèrent plus de vingt mille sarrasins; si bien que des uns ou des autres, chrétiens, juifs et sarrasins, le roi don Pèdre avait bien quarante mille hommes assemblés dans les marches de Séville, avec lesquels il marcha contre son frère le roi Henri, qui pour lors tenait assiégée la ville de Tolède.

Lorsque la nouvelle vint au roi Henri que son frère le roi don Pèdre s'approchait pour le combattre, il tint conseil avec les chevaliers d'Aragon et de France qui étaient là, et en particulier avec messire Bertrand du Guesclin, par l'avis duquel il voulait toujours agir. Messire Bertrand lui donna un conseil qui fut suivi : « Marchons, dit-il, vers le roi don Pèdre et combattons-le en quelque état qu'il se trouve; car il vient vers nous à grande puissance, selon que nous en sommes informés, et il pourrait bien nous faire du mal si nous le laissions arriver. Si nous tombons sur lui sans qu'il en sache rien, nous le prendrons, lui et ses gens, au dépourvu; nous en aurons l'avantage, et il sera déconfit, je n'en doute pas. »

Ainsi fut fait, et tous les meilleurs de l'armée du roi Henri chevauchèrent en avant contre le roi don Pèdre sans qu'il en sût rien, en sorte que lui et ses gens étaient épars et en fausse ordonnance, lorsque, soudainement et bannières déployées, le roi don Henri, le comte Sanche son frère, messire Bertrand du Guesclin et une troupe s'en vinrent de plein élan et de grande volonté tomber sur les premiers qu'ils rencontrèrent, criant : « Castille au roi Henri ! Notre-Dame du Guesclin ! » Ces premiers reculèrent et furent tantôt renversés; car ce jour-là nul n'était pris à rançon, ainsi que l'avait ordonné la veille monseigneur Bertrand, à cause du grand nombre de mécréants, juifs et autres qui se trouvaient là.

Quand le roi don Pèdre entendit ces nouvelles, au milieu de la grande troupe où il était, il fut rudement émerveillé de savoir d'où venaient son frère le bâtard Henri et ces Français; et il vit bien qu'il était trahi et tombé en aventure de tout perdre, car ses gens étaient partout épars. Cependant, comme il était bon chevalier et hardi et de grande invention et intrépide, il s'arrêta tout coi sur les champs, et fit développer sa bannière pour rassembler ses gens, et prit en main sa hache dont il donnait si grands coups que nul ne l'osait approcher; et

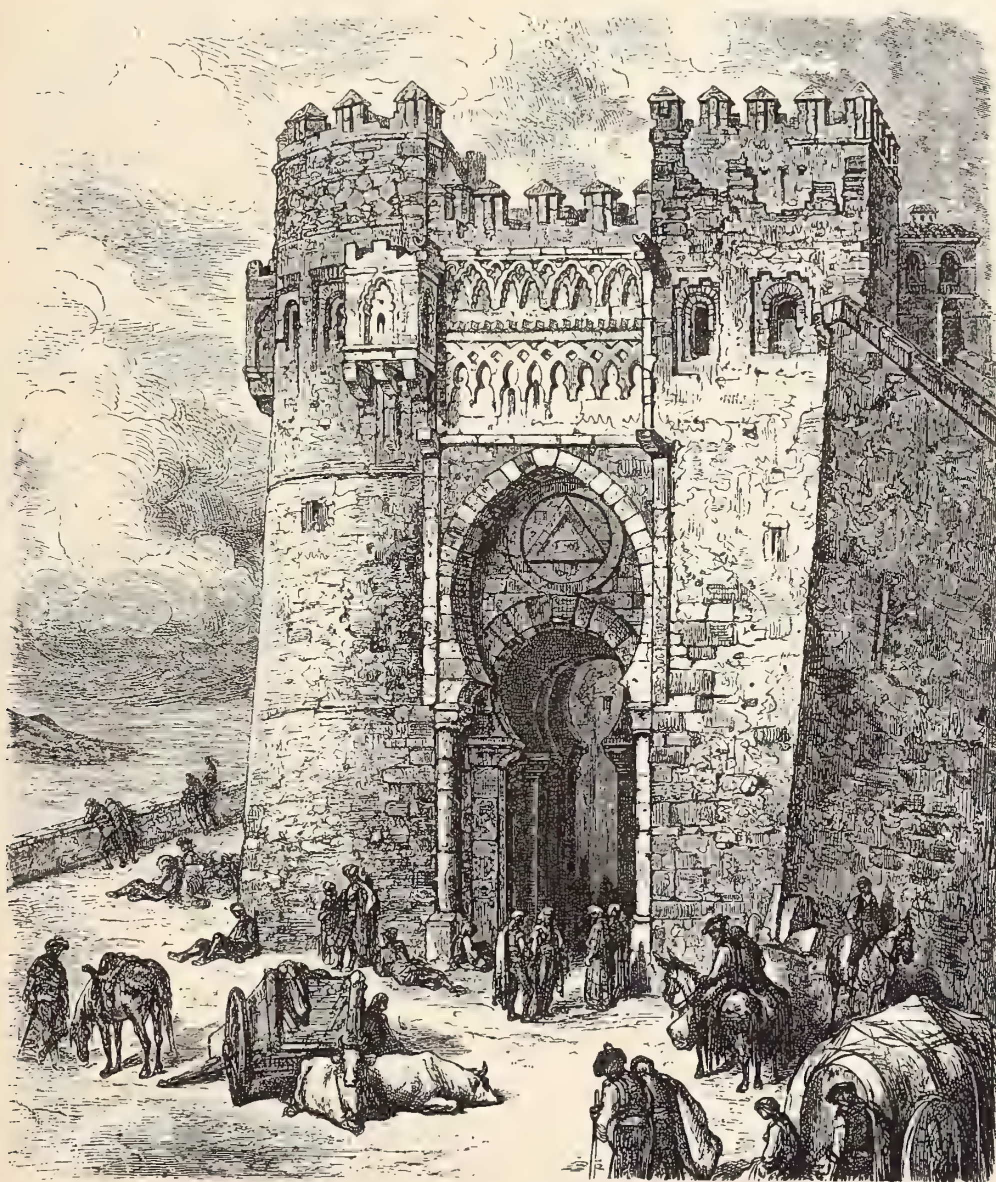
là fut le carnage grand et horrible, car les juifs ne tardèrent guère à tourner le dos; mais ceux de Grenade et des Benamari qui portaient des arcs et de petites lances en savaient bien jouer, et ils firent de grands exploits d'armes, à tirer et à lancer.

Cependant on n'était guère loin du château de Montiel, et don Ferrand de Castro, qui avait à garder et à diriger le corps du roi don Pèdre son seigneur, vit bien que leurs gens se perdaient et se décomposaient, car ils avaient été surpris; donc il dit au roi don Pèdre : « Sire, sauvez-vous et vous réfugiez au château de Montiel, d'où vous êtes parti ce matin. Si vous êtes en ce château, vous serez en sûreté; mais si vous êtes pris par vos ennemis, vous serez mort sans merci. » Le roi don Pèdre crut ce conseil et partit au plus tôt qu'il put, se retirant vers Montiel. Il y vint si à point qu'il trouva les portes du château ouvertes, et le seigneur qui le reçut, lui douzième seulement. Et tantôt ce château fut entouré et assiégé de tous les gens du roi Henri qui revenaient de la chasse et de la déconfiture, et ils disaient qu'ils n'auraient rien fait s'ils ne prenaient le château et le roi don Pèdre, qui y était. Le château était fort; il aurait pu tenir longtemps, mais il n'était pas muni de vivres pour plus de quatre jours quand le roi don Pèdre et ses compagnons y entrèrent; et de si près étaient-ils guettés, qu'un oiseau ne pouvait sortir du château sans qu'il fût vu ou aperçu.

Cependant le roi don Pèdre, qui se tenait là en grande amertume de cœur et qui voyait ses ennemis logés tout autour de lui, qui jamais ne voudraient entendre à aucun traité de paix, eut une idée qu'il sortirait à l'heure de minuit du château, lui douzième, et qu'il se mettrait en la garde de Dieu pour être conduit par des guides au delà de l'armée en sûreté. Ils partirent donc du château secrètement, le roi don Pèdre, don Ferrand de Castro, jusqu'à douze, et il faisait un brouillard épais et sombre.

A cette heure, messire le Bègue de Villaines faisait le guet, avec plus de trois cents compagnons, comme le roi don Pèdre sortait du château et venait par un chemin élevé qui descendait très bas, et il se tenait si coi qu'il semblait n'y avoir personne. Le Bègue de Villaines, qui était toujours inquiet de son affaire et en crainte de tout perdre, entendit, à ce qu'il lui sembla, le bruit des pas sur le pavé, et il dit à ceux qui étaient avec lui : « Seigneurs, ne bougez et ne faisons nul mouvement.

J'ai oui des gens; nous saurons tantôt qui sont ceux qui remuent à cette heure. Je ne sais si ce ne sont pas des ravitailleurs qui viennent munir le château de vivres, car il n'en est guère bien pourvu. »



La Puerta del Sol à Tolède.

Alors s'avança le dit Bègue, sa dague au poing, et ses compagnons avec lui, et il vint à un homme près de don Pèdre et lui demanda : « Qui va là ? Parlez, ou vous êtes mort. » Celui à qui messire Bègue s'adressa était Anglais, et se refusa à parler, s'élançant en avant pour

lui échapper ; le dit Bègue le laissa passer et s'adressa au roi don Pèdre ; il lui sembla, bien qu'il fît très noir, que ce devait être lui, car il ressemblait fort au roi Henri, son frère. Il lui demanda donc, en lui portant sa dague contre la poitrine. « Et vous, qui êtes-vous ? Nommez-vous aussitôt, sans quoi vous êtes mort ? » Et tout en parlant, il le prit par le frein de son cheval, et ne voulait pas le laisser échapper comme le premier avait fait, bien qu'il eût été repris par ses gens.

Le roi don Pèdre, qui voyait une grosse troupe de gens d'armes devant lui, et qui voyait bien qu'il ne pouvait échapper, dit au Bègue de Villaines qu'il reconnut : « Bègue, Bègue, je suis le roi don Pèdre, roi de Castille, à qui on a fait grand tort par mauvais conseil. Je me rends ton prisonnier et me remets, moi et tous mes gens qui sont ici, qui bien comptés ne sont que douze, sous ta garde et en ta volonté. Je te prie, au nom de ta gentillesse, que tu nous mettes en sûreté, et je te payerai ma rançon aussi grandement que tu voudras ; car, Dieu merci, j'en ai encore de quoi, pourvu que tu me sauves des mains du bâtard Henri, mon frère. » A quoi le Bègue de répondre, si je suis bien informé, qu'il vînt sûrement, lui et sa troupe, et que son frère le bâtard Henri ni nul autre ne sauraient par lui cette aventure. Là-dessus, le roi don Pèdre fut emmené au logis du Bègue de Villaines, et mis proprement dans la chambre de monseigneur Yvon de Lakonnet. Il n'y était pas depuis une heure, quand le roi Henri et le vicomte de Rocaberti vinrent au logis dessus dit, avec leurs gens non à grand foison.

Sitôt que le roi Henri entra en la chambre où était son frère le roi don Pèdre, il dit ainsi en son langage : « Où est ce juif qui s'appelle roi de Castille ? » Alors s'avança le roi don Pèdre, qui fut toujours hardi et courageux. « C'est toi qui es bâtard, dit-il, car je suis le fils du bon roi Alphonse. » A ces mots, il prit dans ses bras le roi Henri son frère, et l'attira vers lui en luttant, et il fut plus fort que lui et l'abattit sous lui, sur une couverture qu'on appelle en français un couvre-pieds de soie, et il mit la main à son poignard, et il l'eût occis sans remède, si le vicomte de Rocaberti n'eût pris le pied du roi don Pèdre, le renversant par-dessous, ce qui remit le roi Henri par-dessus lui ; alors celui-ci tira un long couteau de Castille qu'il portait en écharpe et le lui enfonça dans le corps de bas en haut, et bientôt arrivèrent ceux qui achevèrent de le tuer. Là fut tué aussi auprès de lui un chevalier d'Angleterre qui s'appelait messire Raoul Helen, qu'on appelait autrefois le Vert Écuyer,



MORT DE DON PEDRE.

et un écuyer qui s'appelait Jacques Roland, parce qu'ils s'étaient jetés à sa défense ; mais on ne fit point de mal à don Ferrand de Castro et aux autres, qui demeurèrent les prisonniers de monseigneur le Bègue de Villaines et de monseigneur Yvon de Lakonnet. Ainsi le roi Henri se trouva roi de toute la Castille, et bien qu'il fût défié par le roi de Portugal, qui était courroucé de la mort du roi don Pèdre, son cousin, la guerre ne dura pas longuement et la paix fut faite par tout le pays. Si demeurèrent auprès du roi messire Bertrand du Guesclin, qu'il avait fait connétable de Castille, et les autres chevaliers de France et de Bretagne, auxquels le dit roi Henri fit grand bien et honneur, et il y était bien tenu, car sans eux il ne serait pas venu à bout de ses affaires. Aussi tint-il son état à Burgos avec sa femme et ses enfants, régnant comme roi. Le roi de France fut grandement réjoui de la prospérité et bonne aventure du roi Henri, et aussi le duc d'Anjou et le roi d'Aragon, car ils l'aimaient fort.

CHAPITRE XII

Comment les barons de Gascogne s'irritèrent contre le prince de Galles et firent appel au roi de France, et la guerre qui s'ensuivit, où messire Jean Chandos fut blessé à mort.



Vers ce temps-là, monseigneur le prince de Galles s'avisa qu'il lèverait sur toute sa terre un droit de fouage[1], ce dont les gens se pensèrent par trop chargés, et spécialement ceux de Gascogne ; car ceux des basses marches du Poitou, de Saintonge et de la Rochelle s'y accordaient mieux, parce qu'ils étaient plus rapprochés du séjour du Prince, et aussi parce qu'ils ont toujours été plus obéissants et plus soumis aux ordonnances de leurs seigneurs que ceux des marches lointaines. Ceux de Gascogne soutenaient qu'ils ne payeraient point le fouage et ne le souffriraient pas dans leurs terres, et ils mettaient en avant qu'ils avaient recours en la Chambre du roi de France. Sur ce, le Prince était fort courroucé, et disait qu'ils n'avaient

1. Impôt perçu sur chaque feu.

point droit de recours, et que le roi de France avait renoncé à tout recours et juridiction quand il rendit les terres à son seigneur et père, ainsi qu'il était bien apparent par les traités et chartes de cette paix, qui en faisaient clairement et pleinement mention, sans que les négociations de la paix eussent réservé aucun article au nom du roi de France.

A ce propos, les Gascons répondaient qu'il n'était pas et ne fut jamais au pouvoir du roi de France de les pouvoir priver de ce recours; car les prélats, les barons, les cités et les bonnes villes de Gascogne ne l'eussent jamais souffert et ne le souffriraient jamais, dussent les royaumes de France et d'Angleterre demeurer toujours en guerre. Ainsi le Prince et les seigneurs de Gascogne étaient en dispute, et chacun soutenait son opinion, disant qu'il avait bon droit. Aussi se tenaient à Paris, auprès du roi de France, le comte d'Armagnac, le sire d'Albret, le comte de Périgord, le comte de Comminges et plusieurs autres barons de Gascogne, qui informaient le roi nuit et jour, tout à leur aise, que le Prince, par orgueil et par présomption, les voulait tous supplanter et lever dans leurs terres des choses indues : ce qu'ils ne souffriraient jamais. Et ils disaient et remontraient au roi qu'ils avaient recours à lui, et voulaient que le Prince fût appelé dans la Chambre des pairs pour répondre des torts et griefs qu'il leur voulait faire. Le roi de France, qui se voyait poursuivi de ces seigneurs de Gascogne, écoutait à regret leur requête; car il sentait bien que la chose ne pouvait venir à autre fin que la guerre, laquelle il ne voulait pas renouveler sans grande raison, car il voyait son royaume encore trop ravagé par les compagnies; aussi ne voulait-il faire les choses que bien mûrement.

En ce temps-là, Guy de Ligny, comte de Saint-Pol, était revenu en France, sans prendre congé des Anglais et par grande ruse, lequel haïssait tant les Anglais qu'il n'en pouvait dire nul bien et prenait grande peine à ce que le roi condescendît à la prière des Gascons; car il savait bien que, si le Prince était appelé, ce serait le commencement de la guerre. Plusieurs comtes, barons et chevaliers du royaume de France étaient de l'avis du comte de Saint-Pol. Et ils disaient bien au roi que le roi d'Angleterre et le prince de Galles n'avaient nullement tenu la paix, mais qu'ils avaient toujours couvertement et habilement guerroyé dans le royaume de France, et qu'il avait été plus chargé et opprimé depuis la paix qu'auparavant; car ils avaient pris les châteaux forts et les villes, demeurant et séjournant dans le royaume à grand dommage, pillant et

rançonnant le peuple, à cause de quoi le prix de la rançon du roi Jean était encore en partie à payer; si bien que le roi de France et ses sujets avaient bon titre et juste cause pour rompre la paix et faire la guerre aux Anglais, afin de leur enlever l'héritage qu'ils tenaient par deçà la mer.

Lors fit donc le roi Charles soigneusement étudier dans son conseil, lire et examiner les chartes de la paix; et quand ce fut fait, ceux des siens lui dirent secrètement : « Cher sire, entreprenez hardiment, vous avez cause. Et sachez que dès que vous vous serez déclaré, les trois parties du pays d'Aquitaine se tourneront vers vous, prélats, comtes, barons, chevaliers, écuyers et bourgeois des bonnes villes; car le Prince cherche à lever des impôts dont il ne viendra pas à bout, mais il en demeurera en la haine et la malveillance de tous. Ceux de Poitou, de Saintonge, de Limousin, du Rouergue, du Quercy et de la Rochelle sont de telle nature qu'ils ne peuvent aimer les Anglais, quelque semblant qu'ils en fassent. Et les Anglais aussi, qui sont orgueilleux et présomptueux, ne les peuvent aimer ni ne les aimèrent jamais, et les tiennent en grand mépris et mécontentement. Et les officiers du Prince ont tellement surmonté toutes gens qu'ils prennent tout ce qu'ils veulent, et ils font de si grandes levées que nul n'a rien à soi. Avec cela, les gentilshommes du pays ne peuvent obtenir aucune charge. Les Anglais et les chevaliers du Prince emportent tout. »



Monnaies de Guy de Ligny, comte de Saint-Pol[1].

Ainsi était le roi de France, tôt et tard, pressé et conseillé. Le duc d'Anjou y prenait aussi grand peine, car il haïssait fort les Anglais, et il secondait les paroles des Gascons, dont le roi de France n'aurait voulu perdre l'amitié, car cela lui eût tourné à grand blâme et préjudice. Aussi leur répondait-il toujours fort courtoisement, mais disait que de telles affaires ne se pouvaient décider qu'à grand avis et conseil, et les tint ainsi à Paris pendant près d'un an, où il paya tous leurs frais, et leur fit encore de grands dons et beaux présents. Et toujours s'enquérait le roi secrètement comment les seigneurs gascons se maintiendraient si la paix était

1. *Trésor de numismatique*, pl. 21, n° 13.

rompue entre lui et les Anglais. A quoi ceux-ci répondaient qu'il ne s'embarrassât pas de la guerre de ce côté-là, car ils étaient eux-mêmes assez grands et forts pour guerroyer contre le Prince et toute sa puissance.

D'autre côté, le roi s'était aussi tout secrètement et bellement enquis de ceux d'Abbeville et du Ponthieu, s'ils demeureraient Anglais ou Français. Ceux d'Abbeville ne désiraient rien tant que d'être Français, car ils haïssaient les Anglais. Ainsi le roi de France acquérait des amis de tous les côtés, sans quoi il n'eût osé agir comme il le fit; car finalement il fut décidé que le prince de Galles serait appelé en parlement à Paris, à la requête du comte d'Armagnac, du sire d'Albret, du comte de Périgord et de plusieurs autres, pour répondre des griefs qu'il leur voulait faire ainsi qu'à leurs terres, sur quoi ils avaient eu recours au roi de France et à son droit de seigneurie.

Quand cet appel fut bien fait, écrit et examiné par les plus sages de France, on le confia à un clerc en droit, habile à parler, pour se mieux acquitter de cette besogne, et à un chevalier de Beauce, qui s'appelait messire Caponnel de Chaponval. Tous deux partirent de Paris et s'en allèrent jusqu'à Bordeaux, où le Prince et madame la Princesse se tenaient alors, et partout où ils passaient, ils disaient qu'ils étaient messagers du roi de France ; aussi étaient-ils partout bien venus, à cause du roi, dont ils se recommandaient.

Quand ils furent entrés en la cité de Bordeaux, il était déjà tard, et s'en vinrent à l'hôtel, où ils se tinrent jusqu'au lendemain, qu'ils s'en allèrent à l'abbaye de Saint-André, où le Prince tenait son hôtel. Quand ils furent parvenus jusqu'à lui, ils s'inclinèrent et le saluèrent bien bas, lui faisant grande révérence, ainsi qu'il lui appartenait et qu'ils savaient bien le faire; puis ils lui remirent leurs lettres de créance. Le Prince les prit doucement, et les lut, puis leur dit : « Vous êtes les bienvenus. Dites-moi maintenant, que voulez-vous dire? — Très cher sire, dit le clerc en droit, voici une lettre qui nous fut baillée à Paris, de notre seigneur le roi de France, laquelle nous avons promis par notre foi que nous publierions en votre présence, car elle vous touche. » Le Prince alors changea de couleur; car il fut tout émerveillé de ce que ce pouvait être, et aussi furent les chevaliers qui étaient auprès de lui; mais il se contint et dit : « Dites, dites, nous écoutons volontiers les bonnes nouvelles. » Alors le clerc prit la lettre et lut tout haut l'appel du roi Charles de France, qui

commandait au prince de Galles de comparaître en la Chambre des pairs à Paris, pour y répondre des torts et griefs qu'il avait commis dans le duché d'Aquitaine.

Quand le prince de Galles eut ouï lire la lettre, il fut plus émerveillé qu'auparavant, et il branla la tête et regarda de côté les Français. Quand il eut réfléchi un moment, il répondit en telle manière : « Nous irons volontiers à notre joie à Paris, puisqu'il nous est commandé par le roi de France ; mais ce sera le casque en tête et avec soixante mille hommes en notre compagnie. » Alors les deux Français, qui étaient là, s'agenouillèrent et dirent : « Cher sire, pour l'amour de Dieu, ne prenez pas cet appel en trop grand dépit ni courroux. Nous sommes les messagers du roi notre seigneur, envoyés par lui, à qui nous devons toute obéissance, comme les vôtres vous la doivent ; tout ce dont vous nous chargerez, nous le dirons volontiers au roi. — Nenni, dit le Prince, je ne vous en sais pas mauvais gré, sauf à ceux qui vous envoient. Et votre roi n'est pas bien conseillé, qui se mêle de nos sujets et veut se faire juge de ce qui ne lui appartient pas et où il n'a aucun droit ; car il lui sera bien démontré qu'en rendant et mettant en possession du duché d'Aquitaine monseigneur mon père et ses commissaires, il en abandonna tous les recours. Et ceux qui ont fourni leur appel contre moi n'ont d'autre recours qu'en la cour du roi d'Angleterre, mon père. Avant qu'il en soit autrement, il en coûtera cent mille vies. »

A ces paroles, le Prince les quitta et entra dans une autre chambre, les laissant là rester tout cois. Alors vinrent des chevaliers anglais, qui leur dirent : « Seigneurs, partez d'ici et retournez à votre hôtel. Vous avez bien fait ce pour quoi vous êtes venus ; vous n'aurez d'autre réponse que ce que vous avez eu. » Alors le chevalier et le clerc retournèrent à leur hôtel, et y dînèrent, et aussitôt après dîner ils s'appareillèrent et montèrent à cheval, partant de Bordeaux, et ils prirent le chemin de Toulouse pour raconter au duc d'Anjou ce qu'ils avaient fait.

Le prince de Galles, comme ci dessus est dit, était tout triste de cet appel qui lui avait été fait. Ses chevaliers l'étaient aussi, et quelques-uns eussent bien voulu, et ils le conseillèrent au Prince, que les messagers qui l'avaient apporté fussent occis pour leur salaire ; mais le Prince les en défendait. Il eut cependant sur eux une imagination trop dure, et quand on lui dit qu'ils étaient partis et qu'ils avaient pris le chemin de Toulouse, il appela messire Thomas de Felton et quelques autres de son

conseil, et leur demanda : « Ces Français qui s'en vont, ont-ils un sauf-conduit de moi ? » Là-dessus ils répondirent qu'ils n'en avaient point ouï nouvelles. « Non, dit le prince, qui branla la tête ; il n'est pas bon qu'ils s'en aillent si facilement de notre pays, pour aller raconter leurs histoires et leurs mensonges au duc d'Anjou, qui nous aime assez peu, et qu'ils disent qu'ils m'ont ajourné dans mon hôtel même. Tout bien considéré, ils sont les messagers de mes sujets, le comte d'Armagnac et le seigneur d'Albret et les autres, plutôt que du roi de France ; aussi à leur malheur, et à cause du dépit qu'ils nous ont causé et ont entrepris de nous causer, nous consentons qu'ils soient arrêtés et mis en prison. »

Ceux du conseil du Prince furent tout réjouis de ces paroles, et dirent qu'on avait déjà trop tardé. Ainsi en fut chargé le sénéchal d'Agénois, qui s'appelait messire Guillaume le Moine, un habile chevalier d'Angleterre, qui monta tantôt à cheval avec ses gens et partit de Bordeaux, poursuivant à la hâte les Français, qu'il rencontra dans le pays d'Agénois. Et les arrêta et mit la main sur eux d'office, et trouva un autre prétexte que le fait du Prince, et en les arrêtant il ne le nomma point, mais dit que leur hôte du soir s'était plaint qu'on avait changé un cheval à son hôtel.

Le chevalier et le clerc furent bien étonnés de ces nouvelles et s'en excusèrent fort ; mais, quelque excuse qu'ils fissent, ils ne purent être lâchés, et ils furent conduits en la cité d'Agen et là mis en prison au château. Les Anglais laissèrent cependant partir quelques-uns de leurs valets, qui retournèrent en France au plus tôt qu'ils purent, et passèrent par la cité de Toulouse pour raconter l'affaire au duc d'Anjou ; lequel n'en fut pas trop fâché, car il pensait bien que ce serait commencement de haines et de guerre ; aussi commença-t-il secrètement à se pourvoir.

Les nouvelles vinrent au roi de France ; car les valets y retournèrent, qui racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et entendu dire à leurs maîtres de l'état et de la situation du Prince. De laquelle aventure le roi fut courroucé et en grand dépit, et prit ses mesures selon les paroles que le Prince avait dites, qu'il voudrait répondre en personne à l'appel auquel il était ajourné, le casque sur la tête, et avec soixante mille hommes en sa compagnie.

Le roi de France et ses conseils ne pensèrent pas moins à cette réponse grande et fière, et ils se préparèrent et se pourvurent sans bruit selon

le besoin. Aussi prirent-ils soin d'attirer les compagnies qui avaient quitté les Anglais, et les laissèrent demeurer sur les marches du Berri et d'Auvergne, sans les nommer encore des compagnies françaises; car



Charles V, sa femme et ses enfants[1].

le roi ne voulait pas perdre son affaire du comté de Ponthieu qu'il tenait fort à ravoir. Si attendit-il d'être bien assuré de la bonne ville d'Abbeville qu'elle se tournerait française, et aussi apprit-il que ceux de Gascogne guerroyaient déjà contre les Anglais; à cette heure le roi de France ne

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. n° 437.

voulait pas qu'il lui fût reproché d'envoyer ses gens sur la terre du roi d'Angleterre et du Prince pour prendre villes, cités et châteaux sans les avoir défiés. Aussi envoya-t-il un de ses valets de cuisine, qui était Breton, porter ses lettres closes en Angleterre ; ce dont le roi Édouard fut courroucé, disant que tel défi, en guerre de si grands seigneurs, n'appartenait pas à un valet, mais à un prélat, baron ou chevalier. Si apprit aussi le roi d'Angleterre le danger où il se trouvait de perdre Abbeville et le comté de Ponthieu, et aussitôt y envoya-t-il le sire de Percy et d'autres chevaliers avec leurs gens ; mais trop tard était pour empêcher que ceux de la ville et du comté n'abandonnassent les Anglais; car ils avaient le cœur tout français et avaient déjà ouvert toutes leurs portes au comte de Saint-Pol.

Quand le roi d'Angleterre se vit défié du roi de France, et le comté de Ponthieu perdu, qui lui avait tant coûté à réparer, villes, châteaux et maisons, car il y avait bien mis cent mille francs de revenu, il fut rudement courroucé et triste. Il se voyait guerroyé de tous côtés, car on lui dit que les Écossais étaient alliés au roi de France et lui feraient la guerre : ce qu'il redoutait plus que celle des Français, car il savait bien que les Écossais ne l'aimaient pas, à cause du dommage qu'il leur avait fait au temps passé. Aussi envoya-t-il grand foison de gens d'armes sur les frontières d'Écosse, à Berwick, à Roxburgh, à Newcastle-sur-Tyne. Et il envoya aussi ses gens d'armes sur Southampton, l'île de Wight et Guernesey, car on lui dit que le roi de France faisait un grand appareil de nefs et de vaisseaux pour venir en Angleterre. Il ne savait donc de quel côté se garer, et je vous dirai que les Anglais étaient pour lors bien ébahis.

Or se préparait en effet le duc de Bourgogne pour mettre en mer avec plus de trois mille chevaliers pour aller en Angleterre, et se devait embarquer cette année son armée; car depuis longtemps déjà guerroyait-on en Aquitaine, en Poitou et en plusieurs endroits du royaume de France, quand le roi Charles, qui se tenait à Rouen avec le plus bel appareil du monde, fut informé que le duc de Lancastre était arrivé à Calais et que lui et ses gens couraient tous les jours en France. Alors le roi, les prélats et les conseillers pensèrent qu'il valait mieux combattre les Anglais qu'on savait par deçà la mer, plutôt que de les aller chercher et combattre en Angleterre. Ainsi fut-il commandé à tous de la part du roi de s'appareiller pour marcher avec le duc de Bourgogne vers la ville

de Calais, ce dont chacun fut bien joyeux. Or étaient à cette heure le duc de Lancastre et ses gens logés dans la vallée de Tournehem[1]. Et peu de temps auparavant avait épousé le duc de Bourgogne la fille du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre eût bien voulu avoir pour son fils le comte de Cambridge; ainsi le comte de Flandre était



Philippe le Hardi, duc de Bourgogne[2].

allié aux Français, ce dont le roi Édouard était courroucé et le fit montrer aux Flamands qui faisaient commerce en son pays.

Donc s'en vint à Tournehem le duc de Bourgogne avec grande chevalerie, et se logea sur le mont de ce lieu, en face des Anglais. Mais ils se tenaient là sans combattre; car le duc de Bourgogne, bien qu'il fût le plus fort, ne voulait pas attaquer ses ennemis sans l'ordonnance et le congé du roi son frère, qui n'avait encore en intention de le faire. Et les

1. Entre Guines et Ardres.
2. Musée de Versailles.

Anglais les eussent bien combattus s'ils s'étaient mis en avant, mais ils ne voulaient pas perdre leur avantage en attaquant; aussi ne faisait-on qu'escarmouches des plus à outrance; tantôt les uns y perdaient et tantôt les autres y gagnaient, ainsi que les choses arrivent en tels faits d'armes. Et même, en une occasion, combattit ainsi dans une escarmouche monseigneur Robert de Namur, qui était venu servir le duc de Lancastre avec cent lances, duquel il avait été bien accueilli.

Si déplaisait-il bien aux chevaliers d'un côté et de l'autre de ce qu'on ne combattait, et on disait tous les jours : « On combattra demain ! on combattra demain ! » Mais ce jour ne venait jamais; car le duc de Bourgogne, comme il est dit ci dessus, ne voulait contrevenir aux ordres du roi son frère, et toujours y avait-il des messagers allant et venant du roi au duc et du duc au roi. Enfin le duc de Bourgogne, si j'en suis bien informé, manda au roi qu'il était là à grands frais, et ne pourrait longtemps s'y tenir honorablement avec bien quatre mille chevaliers et plus, en face d'une poignée d'ennemis qu'il n'allait point combattre. Le roi comprit assez que le duc avait raison. Il lui manda donc que, ses lettres vues, il délogeât et donnât congé à tous ses gens, en se retirant promptement vers Paris, où lui-même il allait, et que là il ordonnerait à autre chose. Quand le duc de Bourgogne ouït ces nouvelles, il dit secrètement aux plus grands de son armée : « Il nous faut déloger. » Quand ce fut l'heure de minuit, ceux qui étaient informés de ce fait avaient tout troussé, et ils étaient à cheval, ayant mis le feu à leur logis.


Sceau de Marguerite de Flandre, duchesse de Bourgogne [1].

A cette heure, messire Henri de Sancelles revenait à son logis et il faisait le guet des gens de monseigneur Robert de Namur, à qui il était. Il aperçut un feu, et puis deux, et puis trois. Il dit en lui-même : « Les Français pourraient bien venir nous réveiller, ils en ont rudement la mine. Allons, allons, dit-il à ceux qui étaient avec lui, allons éveiller monseigneur Robert, afin qu'il soit pourvu et bien à point. » Messire Henri s'en vint donc tantôt au logis de monseigneur Robert, il appela ses chambellans et dit : « Il faut que monseigneur s'éveille. » Les valets allè-

1. Archives nationales. — Sceaux de Flandre, n° 101; grandeur du sceau original, 0m,075.

rent jusqu'au lit et le dit messire Henri avec eux qui réveilla monseigneur Robert, et lui dit toute l'affaire. « Nous entendrons assez tôt d'autres nouvelles, dit monseigneur Robert, faites armer et appareiller nos gens. » Et lui-même s'arma et s'appareilla tantôt. Et quand ses gens furent venus, il alla prendre sa bannière et s'en fut à la tente du duc de Lancastre qui déjà s'armait, car il avait ouï ces nouvelles, et tantôt fut devant sa tente, sa bannière déployée. Là les seigneurs vinrent petit à petit vers le duc, et, à mesure qu'ils venaient, ils se rangeaient sans bruit et sans lumière. Aussi le duc envoya ses maréchaux ranger tous ses archers au devant du lieu par où il s'attendait à ce que les Français le vinssent combattre, car certainement ils comptaient être combattus.

Quand ils eurent été en cet état deux heures et plus, et qu'ils virent que personne ne venait, ils furent plus étonnés qu'auparavant, et le duc de Lancastre demanda aux seigneurs qui se trouvaient près de lui ce qu'il fallait faire. Les uns disaient une chose et les autres une autre, chacun selon son opinion. Quand le duc vint à ce vaillant et sage chevalier monseigneur Gautier de Mauny, il demanda : « Et vous, messire Gautier, qu'en dites-vous ? — Je ne sais, dit messire Gautier ; mais si j'en étais cru et écouté, j'ordonnerais mes archers et mes gens d'armes en manière de bataille et j'irais petit à petit toujours en avant. Il sera tantôt grand jour, et on verra devant soi. » Le duc s'accordait bien à ce conseil, mais d'autres conseillaient le contraire et lui disaient de ne pas bouger. On resta donc en cette hésitation et débat jusqu'à ce qu'on ordonna à des gens de monseigneur Robert de Namur et de monseigneur Walerant de Born qu'ils montassent à cheval et s'en allassent chevaucher vers l'armée des Français.

Pendant qu'ils étaient en chemin, messire Gautier de Mauny dit encore au duc : « Sire, sire, ne me croyez jamais, si ces Français ne s'enfuient. Montez à cheval, et faites monter vos gens ; poursuivez-les âprement et vous aurez une belle journée. » Mais le duc lui répondit, comme j'en fus informé : « Messire Gautier, j'ai agi par conseil jusqu'à présent, et je le ferai encore ; mais jamais je ne pourrai croire que tant de braves gens et de noble chevalerie qui sont là se pussent ainsi en aller sans coup férir. Peut-être les feux qu'ils font sont-ils pour nous attirer, et nos coureurs reviendront bientôt qui nous en diront la vérité. » Ils parlaient encore quand les coureurs revinrent, qui racontèrent tout ce qu'ils avaient vu et trouvé, et comment le duc de Bourgogne et ses gens s'en

allaient, si bien qu'ils n'avaient rencontré personne, sauf quelques pauvres valets des vivres qui suivaient l'armée. Là eut messire Gautier de Mauny grand honneur de son conseil. Aussi chacun se retira-t-il en son logis, et tous s'allèrent désarmer. Volontiers fussent-ils venus dîner dans le logis des Français et à leur place, mais le feu et la fumée étaient trop grands; cependant le soir le duc vint loger et souper sur la montagne, et le lendemain se délogea et retourna à la ville de Calais. Le même jour le duc de Bourgogne arriva à Saint-Omer, où il se tint, et toute son armée se sépara, chacun s'en allant en son lieu. On eut depuis grand peine à les remettre ensemble.

En ce temps que cette assemblée de tant de nobles du royaume de France fut faite à Tournehem, desquels le duc de Bourgogne était chef et souverain, et le duc de Lancastre se tenait d'autre part avec ses gens dans la vallée, il arriva en Angleterre une chose toute commune; mais elle fut trop piteuse et bien triste pour le roi, ses enfants et tout le pays; car la bonne dame reine d'Angleterre, qui avait fait tant de bien de son vivant et réconforté tant de chevaliers, tant de dames et de demoiselles, et si largement donné et départi du sien à toutes gens, et qui naturellement avait toujours aimé ceux et celles de la nation de Hainault, le pays où elle fut née, se coucha malade au lit dans le château de Windsor, et là sa maladie s'aggrava rudement, si bien que vint la fin de ses jours.

Quand la bonne dame et reine vit qu'il lui fallait mourir, elle fit appeler le roi son mari, et quand le roi fut devant elle, elle sortit de ses couvertures sa main droite et la mit dans la main droite du roi, qui avait grande tristesse au cœur. Et la bonne dame lui dit ainsi : « Monseigneur, Dieu merci, nous avons en paix et en joie et en grande prospérité passé notre temps. Je vous en prie donc, à cette séparation, que vous me veuilliez accorder trois dons. » Le roi, tout en pleurant, répondit et dit : « Dame, demandez, ils vous sont accordés.

— Monseigneur, à toutes espèces de bonnes gens auxquels du temps passé j'ai acheté des marchandises, tant deçà la mer que par delà, veuillez les croire facilement de ce que je leur dois, et les payer, pour m'acquitter. Après quoi, veuillez tenir et accomplir toutes les ordonnances que j'ai faites pour les églises de ce pays et celles de delà la mer où j'ai eu ma dévotion, et pour ceux et celles qui m'ont servie. Troisièmement, monseigneur, je vous prie que vous ne vouliez choisir une autre sépulture que de reposer à côté de moi, dans le cloître de Westminster,



ABBAYE DE WESTMINSTER

d'après une photographie.

quand Dieu fera de vous sa volonté. » Le roi, tout en pleurant, dit : « Dame, je vous l'accorde. »

Après, la bonne dame fit le signe de la vraie croix sur lui, et recommanda le roi à Dieu, ainsi que monseigneur Thomas, le plus jeune de ses fils, qui était auprès d'elle; et puis assez tôt elle rendit son esprit, lequel, je le crois fermement, les anges du paradis ravirent et emportèrent à grande joie dans la gloire des cieux; car en sa vie elle ne fit ni pensa chose qui dût la lui faire perdre. Ainsi mourut la dite dame, reine d'Angleterre, l'an de grâce de Notre Seigneur 1369, la veille de Notre Dame, à la mi-août.

Pendant ce temps que le duc de Lancastre se tenait à Tournehem, lequel fut grandement affligé de la mort de la reine sa mère, messire Jean Chandos, qui était sénéchal de Poitou et un très hardi et vaillant chevalier, qui avait grand désir de combattre les Français, ne voulut pas demeurer oisif à Poitiers où il se tenait. Il s'avisa donc qu'il chevaucherait en Anjou et qu'il s'en reviendrait en Touraine, pour voir les Français qui se tenaient sur les frontières. Il fit donc signifier son propos au comte de Pembroke[1], qui se tenait en garnison à Mortagne-sur-Mer[2] avec bien deux cents lances. Le comte fut réjoui de ces nouvelles et volontiers y fût allé; mais ses gens et quelques chevaliers de son conseil firent changer son désir et lui dirent : « Monseigneur, vous êtes un jeune homme et qui se doit perfectionner. Si vous vous mettez maintenant en la compagnie et dans la troupe de Chandos, il en aura la réputation et la louange, et vous n'y serez nommé que comme son compagnon. Il vaut mieux pour vous, qui êtes un grand seigneur et de haute extraction, que vous fassiez vos affaires tout seul et que vous laissiez Jean Chandos, qui n'est qu'un bachelier en comparaison de vous, faire les siennes de son côté. » Ces paroles et d'autres refroidirent le comte de Pembroke, en sorte qu'il n'eut aucune volonté d'aller en cette chevauchée et s'excusa envers messire Jean Chandos. Et encore en fit-il autant quand messire Jean, étant en chemin, le fit avertir que le maréchal de France, messire Louis de Sancerre, était à la Haie en Touraine, avec grand foison de gens d'armes. Ainsi donc, après avoir passé dans le duché d'Anjou, messire Jean Chandos fut contraint de donner congé à ses gens et se retira à Poitiers, assez triste et courroucé contre le

1. Jean de Hastings, comte de Pembroke, gendre du roi Édouard III.
2. Probablement Mortagne-sur-Sèvres, en Vendée.

comte de Pembroke qui, par orgueil et présomption, avait refusé de faire ce voyage.

Or je vous conterai ce que fit le comte Jean de Pembroke. Dès qu'il put savoir que messire Jean Chandos s'était retiré à Poitiers, et qu'il avait donné congé à ses gens, il mit en mouvement sa chevauchée, avec bien trois cents lances, Anglais et Poitevins, et il partit de Mortagne. Ainsi chevauchèrent ces gens d'armes, dont le comte de Pembroke était chef et souverain, et ils prirent au départ le même chemin qu'avaient fait messire Jean Chandos et ses gens. Ils entrèrent en Anjou, pillant et ravageant dans le plat pays ce que les autres avaient laissé, et ils firent grand dommage dans les terres du vicomte de Rochechouart, que messire Jean Chandos avait emmené prisonnier.

Les Français qui se tenaient sur les marches de Poitou, de Touraine et d'Anjou s'avisèrent qu'ils attaqueraient le comte de Pembroke, et qu'ils en viendraient à bout plus aisément qu'ils n'auraient fait de messire Jean Chandos. Ils firent donc secrètement le mandement de toutes les garnisons, et messire Louis de Sancerre, maréchal de France, en fut chef; car ils étaient bien sept cents lances. Les Anglais et les Poitevins chevauchaient sans nul souci, et ne savaient rien de nulles gens d'armes; aussi étaient-ils rentrés en Poitou avec grand pillage et grand butin. Ils s'en vinrent un jour, sur haute none, loger en un village nommé Puirenon, comme des gens qui se tenaient pour bien assurés. Et pendant que leurs valets s'occupaient de mettre les chevaux à l'écurie et préparaient le souper, voici les Français venus qui savaient bien leurs mouvements, et ils entrèrent dans ce village de Puirenon, les lances baissées, criant : « Notre Dame, Sancerre au maréchal! » et aussitôt ils se mirent à abattre et taillader les gens dans les rues et les maisons. Les cris et le bruit s'élevèrent aussitôt, et tout le monde était effrayé, car on avait été complètement surpris.

Ces nouvelles vinrent au comte de Pembroke, à messire Thomas Percy, à monseigneur Baudoin de Franville et aux autres chevaliers, que c'étaient les Français qui les avaient assaillis. Aussitôt ils s'appareillèrent avec leurs gens et sortirent de leurs hôtels, commençant à s'assembler, mais ils n'y purent parvenir; car la force des Français était si grande que les Anglais et les Poitevins d'un côté ne la purent soutenir; et à cette première attaque, il y eut plus de cent vingt morts. Le comte de Pembroke et les chevaliers qui étaient là avec lui n'eurent

donc d'autre ressource que de se retirer au plus tôt qu'ils purent, dans une plate maison deTempliers, séant tout au sec, et seulement fermée de pierres. Là se réunirent et s'enfermèrent ceux qui purent y arriver à temps. Tous les autres furent morts ou pris, et la plus grande partie de leurs bagages et de leurs chevaux enlevée; le comte de Pembroke y perdit toute sa vaisselle.

Les Français, qui les suivaient de près, entendirent que les chevaliers anglais étaient là réunis et enclos; ils en furent tout joyeux, et ils disaient entre eux : « Ils ne nous peuvent échapper. Ils seront tous à nous, et nous leur ferons payer cher le dommage qu'ils ont fait en Anjou et en Touraine. » Ils se présentèrent donc en bonne ordonnance devant la maison et, l'ayant bien considérée par devant et par derrière, ils virent qu'elle était bien prenable ; aussi commencèrent-ils à l'assaillir, et là y eut-il grands exploits d'armes, car les Français étaient en grand foison et de braves gens; les Anglais étaient en petit nombre, mais ils étaient résolus à faire bonne besogne et à se bien défendre, car il leur importait.

Ce jour-là il y eut bien des échelles dressées, et des compagnons aventureux y montant, le bouclier au-dessus de la tête pour se garder et se garantir des pierres et des traits; mais quand ils étaient arrivés tout au haut, il n'y avait rien de fait, car ils trouvèrent bien à qui parler, gens d'armes, chevaliers et écuyers, tenant lances et épées en leurs mains, qui les combattaient vaillamment, main à main, et qui les faisaient redescendre plus vite qu'ils n'étaient montés. Avec cela il y avait des archers d'Angleterre, entrelardés entre ces gens d'armes, à pieds nus, tout debout sur le mur, qui tiraient égal et serré, si bien qu'ils gênaient fort les Français qui se trouvaient dessous. Ils furent ainsi en cet assaut, lutte et défense jusqu'à la nuit, que les Français se retirèrent, se disant entre eux qu'ils les reviendraient assaillir au matin. « Ils ne se peuvent échapper ni éloigner qu'ils ne soient à nous, disaient-ils, nous les tenons enclos et affamés. » Aussi s'en vinrent-ils à leur logis joyeux et contents, non sans faire grand guet autour de la dite maison de Puirenon, afin d'être mieux assurés de leur affaire.

Vous devez croire et savoir de vérité que le comte de Pembroke et les chevaliers qui étaient là assiégés par leurs ennemis, n'étaient pas trop à leur aise; car ils sentaient que leur forteresse n'était pas assez forte pour résister à la longue contre tant de bonnes gens d'armes ; aussi étaient-ils mal pourvus d'artillerie, ce qui leur était grand dommage, ainsi que

de vivres ; mais cela ne les inquiétait pas, et ils vivraient bien au fort un jour et une nuit pour se garder s'il en était besoin. Quand vint la nuit bien sombre, ils prièrent un écuyer de leurs hommes d'armes, en qui ils avaient grande confiance, de vouloir bien partir par derrière, et de prendre si vite son chemin qu'il fût au jour à Poitiers ; là il trouverait messire Jean Chandos et ses compagnons, et leur dirait où ils étaient ; car encore viendraient-ils bien à temps pour les secourir, et ils tiendraient en la dite maison jusqu'à none. L'écuyer, qui voyait bien en quel danger étaient tous ces seigneurs, dit qu'il ferait le voyage volontiers et sortit du fort, environ minuit, par une fausse poterne ; mais pendant l'obscurité il ne put trouver son chemin : aussi était-il grand jour quand il se mit en la route de Poitiers.

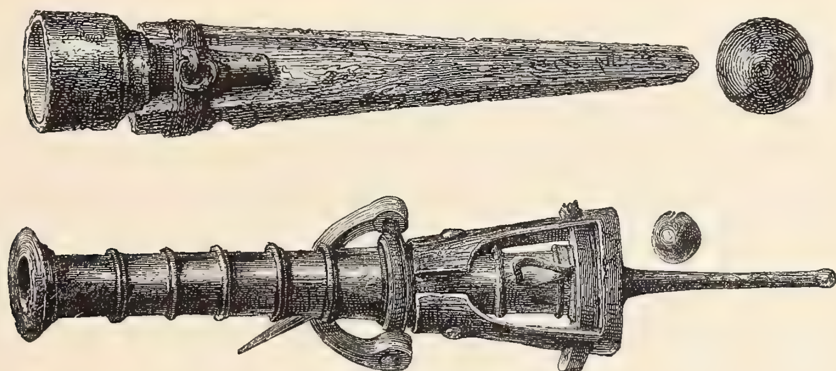
Vers l'aube du jour, les Français, qui assiégeaient les Anglais à Puirenon, sonnèrent leurs trompettes et s'armèrent, car mieux leur valait ne pas attendre la chaleur du jour. Le comte de Pembroke et les chevaliers qui étaient enfermés avec lui, n'avaient point dormi de toute la nuit ; mais, tant qu'ils avaient pu, ils s'étaient fortifiés de pierres et de bancs, qu'ils avaient apportés sur les murailles, et ils s'apprêtèrent à combattre et à se défendre contre les Français, desquels ils furent attaqués longtemps avant le soleil levant.

L'assaut était au plus fort entre prime[1] et tierce, et jamais ne vit-on gens en si petit nombre se défendre et tenir si vaillamment contre tant de bonnes gens d'armes, et les Français avaient mandé ceux des villages environnants avec pics et hoyaux pour effondrer les murs, ce que les Anglais redoutaient par-dessus tout. Le comte de Pembroke appela derechef un sien écuyer et lui dit : « Mon ami, montez sur mon coursier et passez par derrière, on vous ouvrira un chemin. Chevauchez à grande hâte vers Poitiers, et faites savoir à messire Jean Chandos l'état et le péril où nous nous trouvons, et me recommandez à lui par ce signe. » Alors il ôta de son doigt un anneau d'or, disant : « Donnez-le-lui de ma part, il reconnaîtra bien que vous dites vérité. » Le dit écuyer, qui tint cette affaire à grand honneur, monta promptement sur le coursier le plus rapide, et, sortant par derrière, prit le chemin de Poitiers. L'assaut continuait toujours grand et fort ; les Français attaquaient merveilleusement bien, et les Anglais se défendaient de grand courage, et il le fallait

1. De six à neuf heures.

bien, car sans une grande et merveilleuse défense ils n'auraient pas tenu deux heures.

Cependant le premier écuyer, qui s'était égaré et n'avait trouvé son chemin qu'au grand jour, était enfin arrivé à Poitiers, bien que son cheval fût tout lassé. Il était environ l'heure de tierce. Il vint en la place devant l'hôtel de messire Jean Chandos, et trouva qu'il était à la messe. Il vint donc devant lui et s'agenouilla, et fit son message bien et à point. Messire Jean Chandos, qui avait encore en tête son mécontentement de l'autre jour contre le comte de Pembroke, qui n'avait pas voulu chevaucher avec lui, ne fut pas si pressé de répondre à cet écuyer, et dit seu-



Canons du quatorzième siècle [1].

lement : « Il serait étonnant que nous pussions venir à temps! » et il entendit toute sa messe. Aussitôt après, les tables furent mises et dressées et la cuisine appareillée, et on demanda au dit monseigneur Jean s'il voulait dîner : « Oui, puisque c'est prêt, » dit-il, et il entra dans la salle. Les chevaliers et les écuyers s'avancèrent qui apportaient le vin. Pendant qu'il se levait pour se mettre à table, voilà le second messager du comte Jean de Pembroke, qui entra dans la salle et salua messire Jean Chandos, et aussitôt tira l'anneau de son doigt, et dit : « Cher sire, messire le comte de Pembroke se recommande à vous par ce signe, et vous prie chèrement que vous le veniez secourir et tirer du grand danger et péril où il est au Puirenon. »

Messire Jean Chandos prit l'anneau, et le regarda et reconnut, voyant bien que le signe était véritable. Il répondit : « Il serait étonnant que

1. Musée d'artillerie.

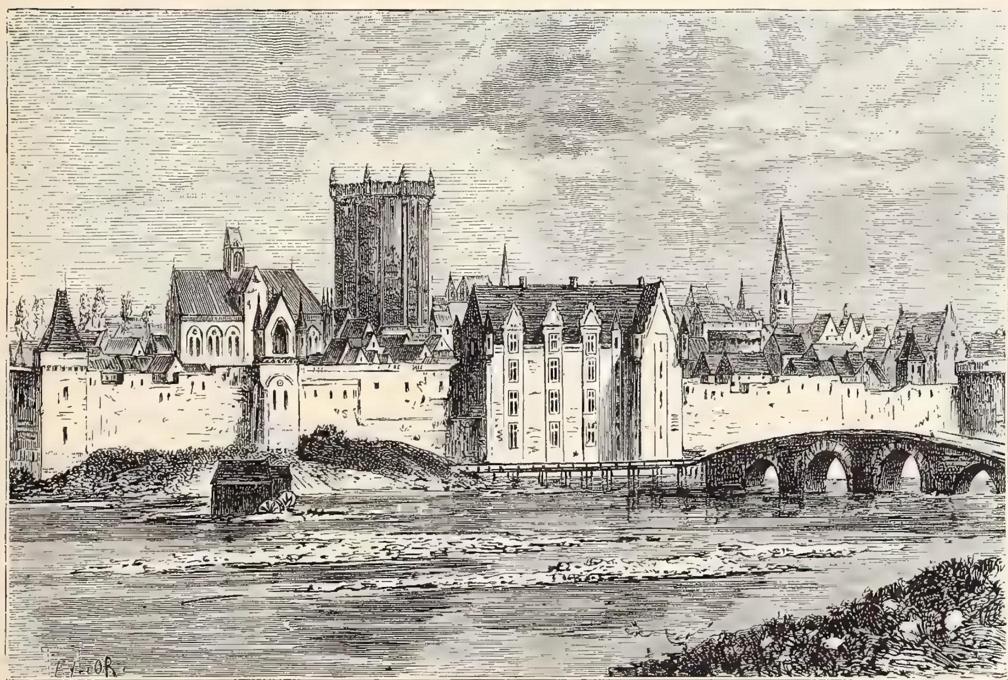
nous pussions venir à temps, quand il était en tel danger et situation que vous me contez, au moment de votre départ. » Et puis il dit : « Allons, allons dîner ; quand ils seraient tous morts et pris, encore nous faut-il dîner. » Messire Chandos et les autres s'assirent à table et mangèrent leur premier mets. Comme ils étaient déjà servis du second et qu'ils l'avaient devant eux, messire Jean Chandos, qui avait bien réfléchi à cette affaire, leva la tête en regardant ses compagnons et dit cette parole qu'ils entendirent volontiers : « Le comte de Pembroke, qui est un sire de noble sang et de haut lignage, et qui est fils de mon naturel seigneur le roi d'Angleterre, puisqu'il a épousé sa fille, me prie si bellement de le secourir et réconforter que je dois bien répondre à sa prière, si je puis arriver à temps. » Alors il repoussa la table en disant : « A cheval ! à cheval ! Je veux chevaucher vers Puirenon ! » Alors vous eussiez vu les gens, en grande joie de ces paroles, tantôt appareillés, et les trompettes sonner, et les gens d'armes dans Poitiers monter à cheval à qui mieux mieux ; car ils furent bientôt informés de ce fait que messire Jean Chandos s'en allait chevauchant vers Puirenon pour secourir le comte de Pembroke et sa troupe, que les Français tenaient assiégés. Ainsi les chevaliers, les écuyers et les gens d'armes se mirent aux champs et ils se trouvèrent bientôt deux cents lances, car le nombre de leurs gens croissait toujours.

Pendant que messire Jean Chandos et les siens chevauchaient en grande hâte, les nouvelles certaines en vinrent aux Français devant Puirenon, qui continuaient sans relâche leur assaut depuis le point du jour jusqu'à midi, et leurs espions, qu'ils avaient toujours par les champs, leur dirent : « Chers seigneurs, gardez-vous ; car messire Jean Chandos est parti de Poitiers avec plus de deux cents lances, et il s'en vient ici en grande hâte et avec grand désir de vous trouver. »

Quand messire Louis de Sancerre, messire Jean de Vienne, messire Jean de Beuil et les autres qui étaient là entendirent ces nouvelles, les plus avisés dirent entre eux : « Nos gens sont las et fatigués d'assaillir et de combattre ces Anglais hier et aujourd'hui ; il vaut mieux que tout simplement nous nous mettions en retour et en sûreté avec notre gain et nos prisonniers, que d'attendre ici l'arrivée de monseigneur Jean Chandos et de sa troupe qui sont frais et nouveaux, car nous y pourrions perdre plus que gagner. » Ces conseils furent tantôt crus, car on ne pouvait séjourner longtemps. Les seigneurs firent donc sonner les trom-

pettes de retraite, et aussitôt ils rassemblèrent leurs gens et tout leur charroi, et se mirent en chemin pour revenir à la Roche-de-Posay.

Le comte de Pembroke et ses compagnons, qui virent cette retraite, comprirent bien que les Français avaient eu des nouvelles, et ils se dirent à la vérité : « Chandos chevauche; les Français se sont retirés parce qu'ils n'osent l'attendre. Or tôt, or tôt, partons d'ici, retirons-nous vers Poitiers, nous le rencontrerons. » Ils montèrent donc à cheval, ceux



Vue du château de la Roche-de-Posay[1].

qui en avaient; ceux qui n'en avaient point allaient à pied, ou quelquefois deux sur un seul cheval. Ils partirent donc de Puirenon et prirent le chemin de Poitiers, et ils n'étaient pas encore à une lieue de la maison où ils s'étaient si vaillamment tenus, quand ils rencontrèrent messire Jean Chandos et toute sa troupe. Il y eut là grandes reconnaissances et signes d'amour. Messire Jean Chandos dit qu'il était bien fâché de n'être pas venu assez à temps pour trouver les Français. Ils chevauchèrent ainsi parlant et devisant environ trois lieues de chemin, puis ils prirent congé les uns des autres; messire Jean Chandos s'en retourna à Poitiers, et

1. Recueil de Chastillon.

le comte de Pembroke avec les siens à Mortagne. Les Français étaient rentrés à la Roche-de-Posay, où ils partagèrent leur butin avant de se retirer dans leurs garnisons, et emmenèrent leurs prisonniers, lesquels bien courtoisement ils mirent à rançon, ainsi que les Anglais et les Français l'ont toujours fait les uns envers les autres.

Cependant messire Jean Chandos ne demeura pas bien longuement à Poitiers, car il avait à cœur la prise de Saint-Savin, que les Français avaient conquis par ruse, et il mettait toute son imagination et idée à la pouvoir ravoir, par assaut ou échelles, peu lui importait comment; aussi fit-il plusieurs fois des embuscades et des chevauchées tant de nuit que de jour; mais toutes échouaient, car messire Louis de Saint-Julien, qui gardait Saint-Savin, en était rudement soigneux, et il savait bien que la prise en avait fort déplu à messire Jean Chandos.

Le dit messire Jean résolut de tenter encore une entreprise; il partit donc de nuit de Poitiers, ayant mandé tous les seigneurs et barons du Poitou, qui ne lui refusaient rien, car ils l'aimaient fort, et déjà ils étaient arrivés auprès du fort, et descendaient dans les fossés sans grand bruit, quand ils entendirent corner les sentinelles du rempart. Je vous dirai pourquoi. Le sire de Kerlouet était parti cette même nuit de la Roche-de-Posay avec quarante lances, et ils étaient venus à Saint-Savin pour chercher monseigneur Louis de Saint-Julien, ce qui lui avait fait éveiller le guet et fit croire à messire Jean Chandos et à ses gens qu'ils étaient découverts. « Allons, dit messire Jean, qui était courroucé, nous avons encore cette fois manqué notre affaire. » Ils sortirent donc tous des fossés et remontèrent à cheval, chevauchant jusqu'à Chauvigny sur la rivière de Creuse, à deux lieues de là. Et là messire Jean donna congé aux Poitevins, qui retournèrent chez eux, tandis que messire Thomas de Percy partit avec trente lances pour chercher aventure.

Messire Jean Chandos, tout triste d'avoir échoué dans son entreprise, demeura à Chauvigny dans son hôtel; il était entré dans une grande cuisine et s'approcha du foyer, pour se chauffer au feu de paille que ses hérauts lui faisaient, et il causait avec ses gens et eux avec lui, car ils eussent bien voulu lui ôter sa mélancolie. Il était déjà là depuis longtemps, et il s'apprêtait à dormir un peu, ayant demandé si le jour était proche, lorsque voici entrer dans l'hôtel un homme qui lui dit : « Monseigneur, je vous apporte des nouvelles. — Lesquelles? dit-il. — Monseigneur, les Français chevauchent. — Et comment le sais-tu?

— Monseigneur, je suis parti de Saint-Savin avec eux. — Et quel chemin tiennent-ils ? — Monseigneur, je ne sais, mais en vérité ils tiraient, ce me semble, vers Poitiers. — Et quels Français sont ceux-là ? — C'est messire Louis de Saint-Julien et Kerlouet, le Breton, avec leurs troupes. — Peu m'importe, répondit messire Jean Chandos, je n'ai aujourd'hui nulle volonté de chevaucher. Ils pourront bien faire rencontre sans moi. » Puis il demeura un moment tout pensif, et enfin s'avisa et dit : « Quoi que j'en aie dit, il vaut mieux que je chevauche aujourd'hui : il me faut retourner vers Poitiers, il sera tantôt jour. — C'est vrai, sire, » dirent les chevaliers qui étaient là.

Alors messire Jean Chandos fit resserrer les armures de son cheval, et se mit en mesure de chevaucher, et ainsi firent les autres. Ils suivaient le droit chemin de Poitiers côtoyant la rivière. Les Français pouvaient être à une lieue en avant, et tiraient à passer la rivière au pont de Lussac. Les Anglais reconnurent que leurs chevaux suivaient la même route que les Français, en voyant les traces, et ils dirent : « Ou messire Thomas de Percy, ou les Français chevauchent devant nous. » Les Français et les Bretons pouvaient être à une lieue environ, qui, en approchant de la rivière, aperçurent, d'autre part, messire Thomas et sa troupe, lesquels se hâtaient pour avoir l'avantage du pont et mirent tantôt pied à terre pour défendre le passage; les Français en firent autant et donnèrent leurs chevaux à leurs pages et valets, les faisant retirer en arrière, et ils allèrent attaquer le pont où se tenaient franchement les Anglais sans être effrayés de rien, bien qu'ils fussent en petit nombre en comparaison des Français.

Tandis que les Français et les Bretons étudiaient comment et à quel tour ils pourraient à leur plus grand avantage assaillir les Anglais, voici venir messire Jean Chandos et sa troupe, bannière déployée au vent, qui était d'argent à un pal aiguisé de gueules, laquelle portait un homme d'armes nommé Jacques Allery; ils pouvaient être environ quarante lances et ils approchaient rudement des Français. Comme ils étaient sur un tertre environ trois bonniers [1] de terre du pont, les garçons des Français les virent, qui furent tout effrayés et dirent : « Allons, allons, voici Chandos, sauvons-nous avec nos chevaux. » Ils s'enfuirent donc par les chemins et ils laissèrent là leurs maîtres.

1. Mesure flamande de 110 ares.

Quand messire Jean Chandos fut venu jusqu'à eux, sa bannière devant lui, il n'en fit pas trop grand compte, car il ne les prisait et ne les admirait guère, et tout à cheval il commença de railler, en disant : « Pour vous, Français, vous êtes trop méchamment bonnes gens d'armes; vous chevauchez à votre aise et volonté nuit et jour; vous prenez villes et forteresses en Poitou, dont je suis sénéchal, vous rançonnez les pauvres gens sans ma permission. Vous chevauchez partout le casque en tête, et il semble que le pays soit à vous, ce qu'il n'est pas, de par Dieu. Messire Louis, et vous, Kerlouet, vous êtes maintenant trop grands maîtres. Il y a plus d'un an et demi que j'ai mis tous mes efforts à vous trouver et rencontrer; je vous vois enfin, Dieu merci; si nous nous parlerons et nous pourrons savoir lequel est le plus fort en ce pays, moi ou vous. On m'a dit et plusieurs fois conté que vous désiriez me voir, maintenant vous m'avez trouvé. Je suis Jean Chandos, si vous me reconnaissez. Vos grands exploits d'armes qui sont maintenant si renommés, nous en ferons la preuve, s'il plaît à Dieu. »

C'est ainsi que messire Jean Chandos les accueillit; car il n'eût voulu être autre part que là, tant il désirait de les combattre. Messire Louis et Kerlouet se tenaient bien tranquilles, comme tout assurés qu'ils seraient combattus. Messire Thomas de Percy et les Anglais qui étaient par delà le pont n'en savaient rien, car le pont de Lussac est haut, relevé au milieu, en sorte que cela leur ôtait la vue.

Entre ces paroles et ces railleries que messire Jean Chandos disait et faisait aux Français, un Breton prit son glaive, et ne se put tenir de commencer la mêlée; il s'en vint donc frapper un écuyer anglais qui s'appelait Simpkins Dodsdale, et lui pointa son glaive sur la poitrine, le poussant et le tirant jusqu'à ce qu'il l'eut renversé de son cheval. Messire Jean Chandos, qui entendait ce bruit derrière lui, se retourna de ce côté et vit son écuyer gisant par terre, et qu'on frappait sur lui; il s'échauffa en parlant, plus qu'auparavant, et dit à ses compagnons et à ses gens : « Comment, laisserez-vous ainsi tuer cet homme? à pied, à pied! » Et tantôt il sauta par terre, ainsi firent les siens, et Simpkins fut délivré. Voilà donc la bataille commencée.

Messire Jean Chandos, qui était grand chevalier, fort, hardi et heureux dans toutes ses affaires, sa bannière devant lui, environné des siens et vêtu par-dessus son armure d'un grand vêtement qui tombait jusqu'à terre, armoirié de ses armories, semblait bien suffisant

pour tout entreprendre; et, en cet état, un pied devant l'autre, le glaive au poing, il vint contre ses ennemis. Il pleuvait ce matin-là. Le chemin était mouillé, si bien qu'en passant il s'embarrassa en son vêtement, qui était long, et trébucha un peu. Voilà un coup qui vint sur lui, porté par un écuyer qui s'appelait Jacques de Saint-Martin, homme fort et hardi, et le coup de glaive pénétra en sa chair et s'arrêta sous l'œil, entre le nez et le front. Messire Jean ne vit point le coup venir sur lui de ce côté-là, car il y avait bien cinq ans qu'il avait perdu l'œil sur les landes de Bordeaux en chassant le cerf. Par malheur, messire Jean Chandos ne portait jamais de visière, en sorte qu'en trébuchant il appuya sur le glaive qui était lancé d'un bras robuste. Le fer entra si avant qu'il pénétra jusqu'au cerveau avant que l'écuyer le retirât à lui. Messire Jean Chandos, de la douleur qu'il ressentit, ne put tenir debout, mais il tomba par terre, et tourna deux fois sur lui-même bien douloureusement, comme un homme qui est frappé à mort, et depuis ce coup il ne parla plus.

Quand ses gens virent cette aventure, ils furent comme forcenés. Alors s'avança messire Édouard Clifford, son oncle, qui le prit entre ses cuisses, car les Français poussaient pour l'attirer vers eux; et il le défendit de son glaive très vaillamment, lançant les coups si forts et si bien dirigés que nul ne l'osait approcher. Il y avait là deux autres chevaliers, messire Jean Clanborough et messire Bertrand de Casselies, qui semblaient hors de sens en voyant ainsi leur maître gisant à terre. Les Bretons, qui étaient plus nombreux que les Anglais, furent grandement réconfortés quand ils virent à terre le capitaine de leurs ennemis, et ils pensaient bien qu'il était blessé à mort. Ils s'avancèrent tous en disant : « Par Dieu, seigneurs Anglais, vous nous demeurez, vous êtes à nous, vous ne pouvez nous échapper. » Là firent les Anglais maints exploits d'armes, tant pour se garder et tirer du danger que pour venger leur seigneur, qu'ils voyaient bien en mauvaise passe. Ce Jacques de Saint-Martin, qui avait porté le coup, fut aperçu par un écuyer de messire Jean Chandos, qui vint contre lui avec colère et le frappa de son glaive, lui transperçant les deux cuisses, puis il retira son glaive. Cependant ce Jacques ne cessa point encore de combattre. Si messire Thomas de Percy, qui était venu le premier sur le pont, avait su quelque chose de cette aventure, les gens de monseigneur Jean Chandos auraient été grandement réconfortés; mais, au con-

traire, comme il n'entendait aucune nouvelle des Bretons, dont il avait vu la troupe grande et forte, il supposait qu'ils étaient retirés. Ainsi fit ledit messire Thomas de Percy avec ses gens, qui reprirent le chemin de Poitiers, sans avoir rien su de la besogne.

Les Anglais et les Français combattaient toujours devant le pont de Lussac, et y fut fait grande merveille d'armes. Cependant les Anglais ne pouvaient plus supporter l'effort des Français et des Bretons, et ils étaient sur le point d'être déconfits, la plupart d'entre eux étaient déjà pris; mais messire Édouard Clifford tenait toujours, car il ne voulait point quitter son neveu. Si les Français eussent eu leurs chevaux, ils fussent partis à leur honneur, emmenant avec eux de bons prisonniers; mais ils n'en avaient pas, car leurs valets, comme je l'ai dit ci-dessus, s'étaient enfuis, et ceux des Anglais s'étaient retirés bien loin du combat. Ils demeurèrent dans ce danger, ce dont ils étaient fort courroucés, disant entre eux : « Voici une bien mauvaise affaire, et cela par la faute de nos valets. La place est à nous, et nous n'en pouvons partir; car il nous serait dur, à nous qui sommes armés et fatigués, d'aller à pied, dans ce pays qui nous est tout contraire; nous sommes à plus de cinq lieues de la plus prochaine forteresse que nous ayons, et nous avons ici des nôtres blessés et abattus que nous ne pouvons laisser en arrière. »

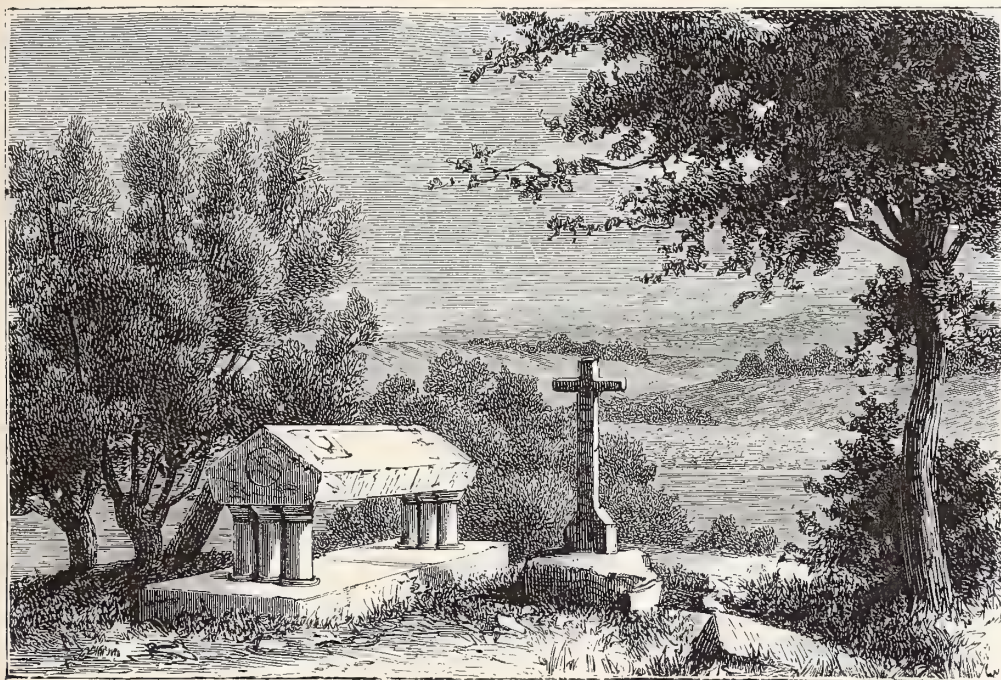

Sceau de Thomas de Percy[1].

Pendant qu'ils étaient dans cet embarras et qu'ils ne savaient que faire, ils avaient envoyé deux de leurs Bretons tout désarmés courir les champs pour voir s'ils rencontreraient quelques-uns de leurs chevaux ou de leurs valets; mais voici venir monseigneur Guichard d'Angle, monseigneur Louis d'Harcourt et les autres seigneurs du Poitou, qui cherchaient les Français, car on leur avait dit qu'ils chevauchaient, et qui arrivaient à la course, les bannières et les pennons au vent. Sitôt que les Bretons et les Français les virent, ils les reconnurent bien pour leurs ennemis; aussi dirent-ils aux Anglais qui étaient là : « Voici vos gens qui viennent à votre secours, et nous savons bien que nous ne pouvons leur résister. Vous, et vous — si commencèrent-ils à les

1. Archives nationales, nº 10 187; grandeur du sceau original.

nommer — vous étiez nos prisonniers; nous vous quittons, librement, de votre foi et prison, et nous rendrons vos prisonniers, pourvu que vous nous traitiez comme bons compagnons. Nous aimons mieux être à vous qu'à ceux qui viennent. » Et les Anglais répondirent : « Dieu y ait part! » Ainsi les Anglais se trouvèrent dégagés de leur foi, et avec des prisonniers.

Les Poitevins arrivaient cependant, les lances abaissées; mais les



Monument funèbre de Jean Chandos près du pont de Lussac[1].

Français et les Bretons se retirèrent de côté, en criant : « Seigneurs, arrêtez-vous, nous sommes prisonniers. » Dont les Anglais rendirent témoignage en disant : « Il est vrai, ils sont à nous. » Kerlouet fut à monseigneur Bertrand de Casselies, et messire Louis de Saint-Julien à monseigneur Jean Clanborough. Il n'y en eut point qui n'eût son maître.

Là furent durement tristes et découragés les barons et les chevaliers de Poitou, quand ils virent leur sénéchal Jean Chandos gisant en tel état, et qu'il ne pouvait parler. Ils commencèrent à le regretter et à se lamenter douloureusement, et ils disaient : « Ah! gentil chevalier, fleur de tout

1. *Société des antiquaires de Londres,* tome XX, année 1824.

honneur, messire Jean Chandos, à malheur fut forgé le fer dont vous avez été blessé et mis en péril de mort. » Ceux qui étaient autour pleuraient tous tendrement. Il les entendait bien, et il se plaignait, mais il ne pouvait parler. En particulier, les chevaliers et les écuyers de sa maison se tordaient les mains, et s'arrachaient les cheveux, poussant des cris et de grandes lamentations. Là messire Jean Chandos fut doucement désarmé par ses gens et couché sur des boucliers et des pavois, puis porté pas à pas jusqu'à Mortemer, la citadelle la plus proche. Les autres barons et chevaliers retournèrent à Poitiers, remenant leurs prisonniers. J'ai entendu dire que ce Jacques de Saint-Martin qui avait blessé messire Jean Chandos, fut si mal soigné de ses plaies qu'il mourut à Poitiers. Le gentil chevalier qu'il avait frappé ne vécut après sa blessure qu'un jour et une nuit, et puis il mourut. Dieu veuille avoir son âme dans sa miséricorde ! car jamais depuis cent ans il n'y eut parmi les Anglais un chevalier plus courtois, plus gentil et plus rempli de toutes les bonnes et nobles vertus et qualités qu'il ne le fut.

Quand le Prince et la Princesse, le comte de Cambridge, le comte de Pembroke et les barons et chevaliers d'Angleterre qui étaient en Guyenne surent la mort de messire Jean Chandos, ils en furent durement courroucés et confondus, et dirent bien qu'ils avaient trop perdu. Partout, deçà et delà la mer, messire Jean Chandos fut plaint et regretté de ses amis et amies, et le roi de France et les seigneurs de France le pleurèrent aussi. Ainsi se passent les choses. Les Anglais l'aimaient, parce que toutes les grandes et hardies entreprises venaient de lui; les Français le haïssaient, parce qu'ils le redoutaient. Je l'ai cependant bien ouï, en ce temps, plaindre et regretter des bons chevaliers et vaillants en France. Et ils disaient que c'était grand dommage, et qu'il eût mieux valu qu'il fût pris que mort; car, s'il eût été pris, il était si sage et si inventif qu'il eût trouvé moyen de mettre la paix entre la France et l'Angleterre, et il était si aimé du roi d'Angleterre et de ses enfants qu'ils l'eussent cru plus que tout le monde. Ainsi les Français et les Anglais perdirent à sa mort, et je n'en entendis jamais dire autre chose; encore plus y perdirent les Anglais que les Français, car c'est par lui qu'en Guyenne eussent pu être faites toutes les reconquêtes. Et fut de tous ses biens le prince de Galles héritier; car jamais messire Jean Chandos n'avait été marié ni n'eut d'enfant. Aussi laissa-t-il bien au moins quatre cent mille francs.

CHAPITRE XIII

Comment Bertrand du Guesclin fut fait connétable de France, et comment le prince de Galles alla contre la ville de Limoges qu'il brûla et détruisit, et puis s'en retourna en Angleterre, et comment grand foison de villes et cités se tournèrent françaises



En ce temps-là et pendant que partout on guerroyait en Aquitaine et en Poitou, le duc d'Anjou partit de la cité de Toulouse, où il se tenait, et s'en vint en grand appareil à travers le royaume de France jusqu'en la bonne cité de Paris, et là il fut entendu et accueilli dans le conseil du roi Charles de France qu'on ferait deux grandes armées et chevauchées dans le duché d'Aquitaine, le duc d'Anjou et sa troupe entrant en Guyenne par la Réole et Bergerac, et le duc de Berry du côté de Limoges et du Quercy. Ces deux armées se devaient réunir devant la cité d'Angoulême et là assiéger le Prince. Il fut aussi proposé et avisé par grande délibération de conseil qu'on manderait de Castille monseigneur Bertrand du Guesclin, le vaillant chevalier qui si loyalement avait combattu pour la couronne de France et qu'il serait prié d'être connétable de France.

Toute cette saison, il y avait eu aussi grand traité et parlement entre le conseil du roi de France et le conseil du roi de Navarre, qui se tenait à Cherbourg. Et, le roi ayant été à Rouen, le roi de Navarre l'y vint trouver; ainsi toutes les confédérations et alliances furent derechef jurées, écrites et scellées. Le roi de Navarre devait par là renoncer à toutes conventions et promesses d'amour qui étaient entre lui et le roi d'Angleterre, et faire défier celui-ci dès qu'il serait de retour en Navarre. Pour plus grande sûreté, le dit roi de Navarre devait laisser auprès de leur oncle, le roi de France, ses deux fils, Charles et Pierre : ce qu'il fit aussi avant de prendre le chemin de Montpellier et du comté de Foix, par où il retourna dans son pays de Navarre.

Aussitôt après le départ du duc d'Anjou qui s'en retournait dans le Languedoc, le roi sur son avis envoya grandes lettres et messages en Castille vers le roi Henri, pour le prier de renvoyer en France messire Bertrand du Guesclin, ce dont on lui saurait gré, et aussi écrivit le roi

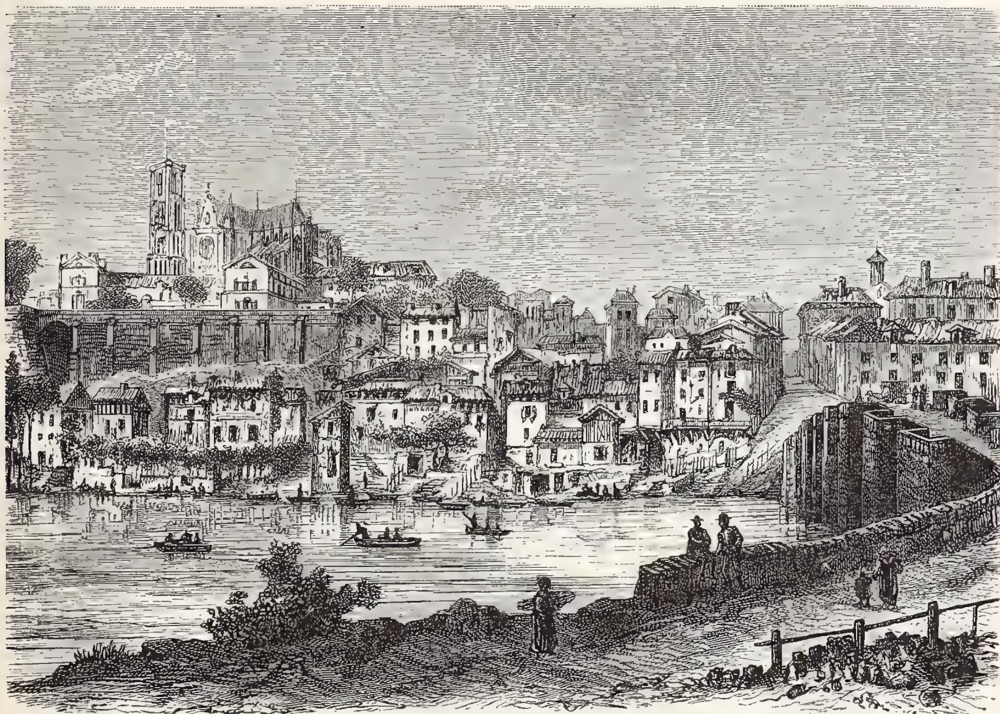
avec le duc d'Anjou au dit messire Bertrand. Jamais le roi Henri n'eût retenu monseigneur Bertrand et jamais celui-ci ne se serait excusé. Il s'ordonna donc au plus tôt qu'il put et prit congé du roi Henri, et exploita tant par ses journées qu'il vint dans la cité de Toulouse où se tenait le duc d'Anjou, et où il trouva grand foison de gens d'armes, chevaliers et écuyers qui n'attendaient que lui pour se mettre en marche afin d'entrer dans la terre du Prince. Et ainsi chevaucha le duc d'Anjou avec tous ses gens entre Agen et le Toulousain, tandis que le duc de Berry avec bien douze cents lances et trois mille brigands avait pris pied en Limousin, conquérant villes et châteaux, et brûlant et ravageant le pays. Ainsi s'en allèrent ces derniers mettre le siège devant la ville de Limoges. Dedans la ville se tenait une garnison anglaise qu'y avait établie messire Hugues de Calverly, qui était sénéchal du lieu. Mais il n'en était pas le maître, car la ville était gouvernée par l'évêque, en qui le prince de Galles avait grande confiance, car il était son compère.

Le prince de Galles, qui se tenait en la cité d'Angoulême, fut informé de ces deux grandes chevauchées du duc d'Anjou et du duc de Berry, et comment ils étaient entrés par force en sa terre sur deux endroits. Et encore fut-il dit au Prince qu'à ce qu'on pouvait voir et imaginer, ils tiraient à venir vers Angoulême, et à le faire là assiéger ainsi que madame la Princesse, et qu'il avisât à ceci. Le Prince, qui fut un homme vaillant, inventif et résolu en toutes ses besognes, bien qu'il fût malade, et l'eût grandement été depuis le retour de son voyage d'Espagne, répondit que jamais ennemi ne le trouverait enfermé en ville ni château, et qu'il voulait sortir aux champs contre eux. Il eut donc tantôt clercs et messagers à l'œuvre pour faire son mandement à tous ses féaux et sujets, afin que tous se réunissent dans la ville de Cognac, et là il se rendit bientôt avec madame la Princesse et Richard, leur jeune fils.

En ce même temps arriva d'Angleterre monseigneur Robert Knolles et sa troupe; car une trêve de deux ans avait été traitée, signée et scellée entre les rois d'Angleterre et d'Écosse, si bien que les chevaliers et hommes d'armes écossais se pouvaient engager à combattre dans quelle armée qu'ils voulussent. Avec messire Robert Knolles vinrent bien quinze cents lances et quatre mille archers, qui débarquèrent au port de Calais, et commencèrent à chevaucher par le royaume de France à son grand dommage, tandis que monseigneur le duc Jean de Lancastre arrivait au

havre de Bordeaux avec son armée, ce dont ceux du pays furent grandement réjouis.

Cependant messire Bertrand du Guesclin, qui se tenait auprès du duc d'Anjou, ayant reçu l'ordre du roi de France qu'il s'en allât devant Limoges que le duc de Berry tenait assiégée, s'y rendit tantôt avec sa troupe : ce que les Français reçurent à grande joie, et y eut grandes



La cathédrale de Limoges vue du pont Saint-Étienne, d'après une photographie.

nouvelles de lui dedans et dehors. Bientôt il commença à poursuivre les traités qui étaient déjà entamés entre l'évêque de Limoges avec ceux de la cité et le duc de Berry, et il les conduisit si sagement qu'ils furent conclus, et l'évêque et ceux de Limoges devinrent Français, en sorte que le duc de Berry, le duc de Bourbon, messire Guy de Blois et les seigneurs de France entrèrent dans la cité, ce dont ils furent grandement réjouis, et ils s'y rafraîchirent trois jours. Après quoi le duc de Berry s'en retourna en son lieu, et ainsi firent les autres seigneurs, laissant pour capitaine et gardien de la ville monseigneur Jean de Villemer avec cent hommes d'armes.

Quand les nouvelles vinrent au prince de Galles que la cité de Limoges

s'était tournée française, et que l'évêque du lieu, qui était son compère, et en qui il avait eu, du temps passé, très grande confiance, avait été de tous les traités et avait aidé à la rendre, il fut rudement courroucé, et en fit moins grand cas des gens d'Église, auxquels il accordait du temps passé une grande foi. Il jura par l'âme de son père qu'il ferait chèrement payer cet outrage à tous ceux de la cité, et ne s'occuperait d'autre chose qu'il n'eût repris cette ville et ne la tînt à sa volonté pour faire grande vengeance de ce forfait. Quand la plus grande partie de ses gens furent venus, on y compta douze cents lances, chevaliers et écuyers, mille archers et trois mille hommes de pied; ainsi ils partirent de Cognac. Avec le Prince étaient ses deux frères, le duc de Lancastre et le comte de Cambridge, et le comte de Pembroke qui se nommait aussi leur frère, et grand foison de seigneurs gascons et poitevins.

Dès ce temps, le Prince ne pouvait chevaucher, et se faisait mener en litière, à grand appareil. Tous s'avançaient ainsi vers Limoges, qu'ils assiégèrent sans délai tout autour; car le Prince jurait que jamais il n'en partirait qu'il ne tînt la ville à sa volonté. L'évêque et les bourgeois sentaient bien qu'ils étaient trop engagés et qu'ils avaient grandement courroucé le Prince, ce dont ils se repentaient fort; mais ils n'y pouvaient remédier, car ils n'étaient pas les maîtres de leur cité. Messire Jean de Villemer et les capitaines qui étaient avec lui réconfortaient grandement les gens de la ville, quand ils les voyaient effrayés, et ils disaient : « Seigneurs, ne vous inquiétez de rien, nous sommes assez forts et assez nombreux pour tenir contre les gens et la puissance du Prince, et ils ne peuvent vous prendre par assaut, car nous sommes bien pourvus d'artillerie. »

A dire vrai, quand le Prince et ses maréchaux eurent bien imaginé et considéré l'étendue et la force de Limoges, et qu'ils surent le nombre des gentilshommes qui étaient dedans, ils se dirent bien que par assaut ils ne l'auraient jamais. Ils jouèrent donc d'un autre avis; car le Prince avait usage de mener toujours avec lui dans ses chevauchées un grand nombre de ces ouvriers qu'on nomme mineurs. Ceux-ci furent tantôt mis à l'œuvre, et commencèrent à miner de toutes leurs forces à grande ordonnance. Les chevaliers qui étaient dans la cité connurent bientôt qu'on les minait, et ils commencèrent à creuser de leur côté pour rompre la mine. Ainsi le Prince se tint un mois devant la cité de Limoges, sans faire assaillir ni escarmoucher; car il songeait toujours à sa

mine; et ceux de la ville avaient beau faire, ils n'avaient pu sous terre rencontrer les mineurs.

Quand ceux qui travaillaient à la mine pour le Prince et qui à mesure étançonnaient se virent au-dessus de leur besogne, ils vinrent dire au Prince : « Monseigneur, nous ferons renverser quand il vous plaira un grand pan de muraille dans le fossé; après quoi vous entrerez tout à votre aise et sans danger. » Ces paroles plurent grandement au Prince; il n'avait pas voulu briser son siège, mais bien lui déplaisait que messire Bertrand du Guesclin avec sa troupe courait dans le Limousin et y conquérait villes et châteaux. Aussi dit-il aux mineurs : « Oui, certes, je veux que demain, à l'heure de prime, votre ouvrage se montre. » Alors ils mirent le feu à leur mine quand ils surent le moment. Le lendemain, comme le Prince l'avait ordonné, un grand pan de mur se renversa dans le fossé : ce que les Anglais virent avec joie, car ils étaient tous armés et ordonnés par les champs afin d'entrer dans la ville.

Ceux de pied y pouvaient bien entrer tout à leur aise, et ils entrèrent et, courant à la porte, coupèrent les fléaux et l'abattirent par terre et toutes les barrières aussi. Et tout cela fut fait si soudainement que les gens de la ville n'y prirent pas garde. Voici le Prince, le duc de Lancastre, le comte de Cambridge, le comte de Pembroke et tous les autres qui entrèrent avec leurs gens; et aussi les pillards à pied tout prêts à mal faire et à courir la ville, pour occire hommes, femmes et enfants; car ainsi était-il commandé. Là y eut grand pitié; car les hommes, les femmes, les enfants se jetaient à genoux devant le Prince et criaient : « Merci ! gentil Prince, merci ! » Mais il était si irrité qu'il ne voulait rien entendre; personne n'était écouté, mais tous étaient passés au fil de l'épée, qui que ce fût qu'on rencontrât, ceux et celles qui n'étaient point coupables; je ne sais comment ils n'avaient point pitié des pauvres gens qui n'étaient pas taillés à faire trahison, mais ceux-ci le payaient et le payèrent plus cher que les grands seigneurs n'avaient fait.

Il n'est cœur si dur, s'il fut alors à Limoges et s'il se souvenait de Dieu, qui ne pleurât tendrement du grand malheur qui y arriva; car plus de trois mille personnes, hommes, femmes et enfants, y furent massacrés et décollés en cette journée. Dieu veuille avoir leurs âmes, car ils furent bien martyrs ! En entrant dans la ville, une troupe d'Anglais s'en était allée vers le palais de l'évêque; il y fut trouvé et amené sans

ordre et sans cérémonie devant le Prince, qui le regarda en colère, et la plus belle parole qu'il lui dit fut qu'il lui ferait trancher la tête par sa foi à Dieu et à saint George; et il le fit emmener de sa présence.

Or parlerons des chevaliers qui étaient là dans la ville, et qui en étaient capitaines. Quand ils virent la tribulation et le désastre qui tombaient sur eux et sur leurs gens, ils dirent : « Nous sommes tous morts; or vendons-nous chèrement, ainsi que des chevaliers le doivent faire. » Là messire Jean de Villemer dit à Roger de Beaufort : « Roger, il faut vous faire chevalier. » Roger répondit : « Sire, je ne suis pas assez vaillant pour être chevalier, grand merci de ce que vous me le mentionnez. » Ils n'en dirent pas davantage, et sachez qu'ils n'avaient pas beaucoup de loisir pour causer ensemble. Toutefois ils se réunirent dans un coin et s'accolèrent à un vieux mur; messire Jean de Villemer et messire Hugues de la Roche déployèrent là leurs bannières, et ils se mirent en bonne ordonnance. Ils pouvaient être là rassemblés environ quatre-vingts. Le duc de Lancastre, le comte de Cambridge et leurs gens vinrent là, qui mirent pied à terre dès qu'ils les virent et les vinrent attaquer de grande volonté. Vous devez bien penser que leurs gens ne tinrent pas longtemps contre les Anglais; mais ils furent bientôt rompus, morts ou pris.

Là combattirent longtemps main à main le duc de Lancastre et messire Jean de Villemer, qui était grand chevalier, fort et bien taillé de tous ses membres, et messire Hugues de la Roche combattit le comte de Cambridge, et le comte de Pembroke Roger de Beaufort. Et ils firent tous les trois contre ces trois de grands exploits d'armes, et ils laissaient de côté tous les autres. Il eût été dommage pour eux de se retirer auparavant. Le Prince vint là dans son chariot, et les regarda très volontiers; car sa colère se radoucit et se calma en les regardant. Ils combattirent ainsi jusqu'à ce que les trois Français, d'un même accord, dirent en rendant leurs épées : « Seigneurs, nous sommes à vous; vous nous avez conquis, faites de nous selon le droit des armes. — Par Dieu, messire Jean, dit le duc de Lancastre, nous ne voudrions pas faire autrement et nous vous retenons comme nos prisonniers. » Ainsi ces trois-là furent pris, à ce qu'on m'a raconté depuis.

On n'en resta pas là, car toute la ville de Limoges fut courue, pillée et ravagée sans merci, puis enfin brûlée et mise en destruction; après quoi les Anglais partirent de là, qui emmenèrent leur butin et leurs

prisonniers, et se retirèrent vers Cognac, où était madame la Princesse. Le Prince donna là-dessus congé à tous ses gens d'armes, et n'en fit



Incendie de Limoges[1].

pas davantage cette saison-là, car il ne se sentait pas bien portant, et tous les jours le mal s'aggravait, ce dont ses frères et ses gens étaient tout étonnés.

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr., n° 77.

Or je vous dirai comment l'évêque de Limoges en finit, qui fut en grand danger de perdre la tête. Le duc de Lancastre le demanda au Prince, qui le lui accorda et le lui fit livrer pour en faire sa volonté. Le dit évêque eut des amis par le chemin; le Pape Urbain en fut informé, qui était nouvellement revenu de Rome à Avignon, ce dont il advint bien audit évêque, car autrement il eût été mort. Le Pape le redemanda au duc de Lancastre par des paroles si douces et si aimables que le duc de Lancastre ne le lui voulut refuser, mais le lui octroya et envoya, ce dont le Pape lui sut grand gré.

Il ne se passa pas longtemps après ce sans que le prince Édouard, le fils aîné du prince de Galles, trépassât et mourut, ce dont le Prince et la Princesse furent bien affligés, ce qui fut raison. Alors il fut avisé dans le conseil du Prince que, sa maladie ne s'allégeant point, il partirait du pays et s'en irait en Angleterre. Peut-être l'air lui serait-il plus profitable que celui de Gascogne et le remettrait en santé, parce qu'il y avait été nourri de jeunesse; ce fut tout le remède que les chirurgiens et les médecins surent prendre et aviser sur sa maladie. Le Prince répondit : « Dieu y ait part! » Et aussitôt il ordonna navires et vaisseaux sur la rivière de Gironde pour lui, pour la Princesse, pour Richard leur jeune fils et pour toutes leurs gens.

Cependant, avant son départ, le Prince manda tous les seigneurs et barons de Gascogne, de Poitou et de Saintonge qui étaient demeurés auprès de lui, et, les ayant tous fait venir en une chambre, il leur remontra bellement et sagement qu'il les avait gouvernés en tout honneur, et qu'il les avait maintenus en paix de tout son pouvoir. Il était obligé de retourner en Angleterre, mais il leur laissait ses deux frères, et en particulier le duc de Lancastre. Il les priait donc de vouloir obéir à celui-ci comme ils l'avaient fait pour lui-même au temps passé, qu'ils lui gardassent foi et loyauté en tous cas, et s'acquittassent envers Dieu et le roi son père pour l'aider à garder et défendre son héritage, que les Français, à grand tort, lui disputaient. Tous les barons et chevaliers lui jurèrent et s'engagèrent par serment à le faire. Après quoi le Prince et la Princesse montèrent dans leur vaisseau et, dès qu'ils furent en mer, cinglant vers le pays de Cornouailles en Angleterre, le duc de Lancastre, qui était demeuré à Bordeaux, fit faire à grande révérence les obsèques du prince Édouard, fils du prince de Galles, lequel était nouvellement trépassé, ainsi que vous avez ouï.

Cependant le roi de France avait été informé de la destruction et de la reprise de Limoges, et comment le Prince et ses gens l'avaient laissée vide comme une ville déserte; il en fut durement courroucé et prit en grande compassion le malheur et dommage des habitants de cette cité. Il fut alors avisé et considéré en France, par l'avis des nobles et des prélats et la commune voix de tout le royaume, qui bien y aida, qu'il était de toute nécessité que les Français eussent un chef et gouverneur nommé connétable, duquel office messire Moreau de Fiennes se voulait départir; en sorte que, tout bien pesé et imaginé, on choisit et désigna d'une voix souveraine monseigneur Bertrand du Guesclin, s'il voulait bien entreprendre cette charge, comme le plus vaillant, le mieux taillé et le plus sage pour le faire, ainsi que le plus heureux et le plus fortuné en ses entreprises qui s'armât en ce temps pour la couronne de France. Le roi lui écrivit donc et lui envoya des messagers sûrs, afin qu'il vînt lui parler à Paris. Ceux qui lui furent envoyés le trouvèrent dans la vicomté de Limoges, où il prenait châteaux et forts, et aussitôt les accueillit si bellement et sagement, ainsi qu'il le savait faire.

Quand messire Bertrand se vit si spécialement mandé, il ne voulut pas s'excuser d'aller trouver le roi de France afin de savoir ce qu'il voulait. Il partit donc au plus tôt qu'il put, envoyant la plupart de ses gens tenir garnison dans les places qu'il avait conquises. Dès que par ses chevauchées il fut arrivé à Paris, le roi lui remontra proprement comment il avait été élu pour être connétable de France. Sur quoi messire Bertrand s'excusa très sagement et grandement, disant qu'il n'en était pas digne, mais qu'il était un pauvre chevalier et petit bachelier en comparaison des grands seigneurs et vaillants hommes de France, bien que la fortune l'eût un peu servi. Le roi lui dit que ses excuses ne servaient à rien, et qu'il fallait qu'il en passât par là; car il était élu et ordonné connétable par tout le conseil de France, ce qu'il ne voudrait pas briser.

Alors messire Bertrand s'excusa encore par une autre voie, et il dit : « Cher sire et noble roi, je ne veux, ni ne puis, ni n'ose contrarier votre bon plaisir; mais il est vrai de dire que je suis un pauvre homme et de basse extraction. L'office de la connétablie est si grand et si noble qu'il convient à qui veut bien s'enorgueillir, avoir exercé et commandé beaucoup auparavant, et plus aux grands qu'aux petits. Et voici messeigneurs vos frères, vos neveux et vos cousins qui auront charge de gens

d'armes, dans les armées et les chevauchées : comment oserais-je les commander? Certes, sire, les envies seront si grandes que je les puis bien redouter ; je vous prie donc chèrement que vous me déchargiez de cet office et le bailliez à un autre qui l'entreprendra plus volontiers que moi et qui saura mieux le faire. » — A quoi le roi répondit et dit : « Messire Bertrand, messire Bertrand, ne vous excusez point par cette voie, car je n'ai ni frère, ni neveu, ni comte, ni baron en mon royaume qui ne vous obéisse, et si aucun en était autrement, je me courroucerais tellement qu'il s'en apercevrait. Prenez donc la charge gaiement, je vous en prie. » Messire Bertrand reconnut bien que toutes les excuses qu'il pouvait faire ou montrer ne valaient rien; il s'accorda donc enfin aux volontés du roi, mais ce fut à grand regret. Ainsi donc, à la joie commune, messire Bertrand du Guesclin fut pourvu de l'office de la connétablie de France; et pour le plus élever, le roi l'eut chez lui à sa table, lui montrant tous les signes d'amour qu'il put, et lui donna en ce jour-là, avec l'office, plus de quatre mille francs de revenu, en héritage à lui et à ses héritiers. A cette promotion le duc d'Anjou mit grand peine et grand conseil.



Pierre gravée servant de sceau au duc Henri de Lancastre[1].

Cependant le duc de Lancastre, qui se tenait en Aquitaine et en avait le gouvernement pour le roi son père, depuis le départ du prince de Galles, faisait souvent des chevauchées en France et sur les terres qui lui étaient ennemies; après quoi il se reposait et rafraîchissait, tantôt à Angoulême, tantôt à Bordeaux, et les barons de ces pays-là y étaient avec lui. Lesseigneurs avisèrent donc, avec les chevaliers d'Angleterre qui là étaient, que le duc était à marier, étant veuf de la très noble et gentille dame madame Blanche, fille au bon duc Henri de Lancastre, que les Gascons avaient fort aimée. Ores n'entendaient-ils pas que le duc Jean de Lancastre se remariât en moindre degré ni lignage, car il était fils du roi, et un grand sire par lui-même. Si connaissaient les barons que le roi don Pèdre d'Espagne avait laissé deux jeunes filles, ses héritières, qui avaient été amenées à Bayonne par un sien chevalier. Si fut ainsi remontré et dit au duc qu'il ne se pouvait mieux placer et arrêter que l'aînée de ces filles, mademoiselle Constance, qui était de droit, par la succession

1. Archives nationales, n° 10156; grandeur du sceau original.



DU GUESCLIN.

Musée de Versailles; salle des Connétables, nº 945.

de son père, héritière d'Espagne, de sorte qu'il pourrait par ce côté, lui ou ses descendants, devenir roi d'Espagne, qui n'est pas un petit héritage, mais l'un des plus grands du monde chrétien, d'où l'on pouvait bien présumer et imaginer grand profit pour le temps à venir. A ces paroles le duc de Lancastre entendit bien volontiers, et elles lui entrèrent si avant au cœur que jamais elles n'en partirent; car tantôt il fit appareiller douze de ses chevaliers et les envoya quérir et chercher les dessus dites demoiselles, Constance et Isabelle, à Bayonne, et les amenèrent à Bordeaux à grande pompe et honneur, où, assez tôt après, le duc de Lancastre épousa mademoiselle Constance, l'aînée. Et aussi ne tarda guère que la seconde, mademoiselle Isabelle, ne fût mariée au comte de Cambridge, frère du duc Jean de Lancastre : ce dont le roi d'Angleterre et ses fils reçurent grande louange, car on disait que les deux princes s'étaient alliés à un noble sang, et que de grands biens et de grands profits leur en viendraient encore et à leurs descendants, car ils demeureraient héritiers du royaume d'Espagne. Et avec cela ils avaient fait grande aumône; car ces deux dames étaient exilées et déshéritées, et n'eussent jamais été relevées si les fils du roi n'eussent pas existé. Ils en devaient donc avoir grande grâce et louange envers Dieu et envers tout le monde, surtout de ceux qui aimaient la loyauté et la franchise et qui aidaient à les maintenir; telle en était communément la renommée.



Sceau du seigneur de Parthenay[1].

Or ce fut peu de temps après ses épousailles que le duc de Lancastre s'avisa qu'il retournerait en Angleterre pour y amener sa femme. Si choisit-il quatre capitaines souverains, dont l'un fut le sire de Duras pour les marches de Gascogne, le second le captal de Buch pour les marches de Bordeaux, le troisième messire Thomas de Percy pour les terres de Poitou et de Saintonge, et avec lui le quatrième, le sire de Parthenay. Si leur dit-il qu'il partait pour informer le roi son père et les barons d'Angleterre de l'état du pays, et que, s'il plaisait à Dieu, il reviendrait à l'été si bien pourvu de bonnes gens d'armes qu'il pourrait reconquérir tout le pays perdu. A quoi les dessus dits capitaines et gardiens du pays répondirent : « Dieu y ait part! » Après

1. Archives nationales, n° 3169; grandeur du sceau original.

quoi le duc partit de Bordeaux avec ses gens, montant en mer sur la rivière de Gironde, et naviguèrent tant aux vents et aux étoiles qu'ils arrivèrent à la ville de Southampton, d'où ils ne tardèrent guère à chevaucher jusqu'à Londres.

Or il advint que le roi Henri d'Espagne, informé du mariage de ses deux cousines aux enfants d'Angleterre, était en crainte qu'ils ne lui fissent trop grande guerre, et que par quelque malheur ils ne s'accordassent avec le roi de France afin de pouvoir plus librement le guerroyer. Ainsi donc le roi Henri envoya divers messagers vers le roi de France, en lui remontrant les périls et les craintes où il était, le priant pour Dieu et par amour qu'il y voulût bien regarder et veiller, car il était bon et loyal Français et le serait toujours. Le roi de France, comme sage et prudent, regarda la bonne volonté du roi Henri, qui l'avait véritablement loyalement servi du temps passé, et aussi que si le royaume de Castille était soumis ou conquis par les Anglais, sa guerre à lui en serait plus laide. Aussi assura-t-il tantôt au roi Henri que jamais il n'aurait avec les Anglais ni paix, ni accord, ni trêve ou répit, qu'il n'y fût aussi pleinement compris que le roi de France lui-même. Ce dont le dit Henri fut grandement réconforté, et bien et loyalement tint le roi Charles sa promesse; car, assez tôt après, le duc de Lancastre, ayant en pensée de guerroyer en Castille pour recouvrer l'héritage de madame sa femme, fit si bien informer et conseiller le roi son père, que celui-ci envoya des messagers vers le roi de France afin de lui proposer une trêve; mais ceux qui furent envoyés n'en purent rien obtenir, car le roi Charles répondit qu'il n'avait cure des trêves ni des répits de son adversaire le roi d'Angleterre. Sur ce, le roi d'Angleterre et ses fils furent fort courroucés, et décidèrent que le duc de Lancastre repasserait la mer avec une grande armée pour entrer au royaume de France et y chevaucher le plus avant qu'il pourrait, et aussitôt furent commencées les provisions et ordonnances fortes et grosses; et si fut-il résolu que le duc de Lancastre et le comte de Cambridge seraient chefs de cette armée, et entreraient en Normandie et en Picardie pour guerroyer sur toutes les marches du royaume de France, sans que nul fût ordonné pour aller défendre et garder l'Aquitaine et le Poitou, ce dont les seigneurs poitevins et gascons qui se tenaient à Londres auprès du roi et du prince de Galles furent grandement courroucés et mécontents.

Adonc parla messire Guichard d'Angle au roi Édouard, et lui fit cette prière et requête : « Cher sire et noble roi, nous entendons que vous devez envoyer en cette saison une grande armée dans le royaume de France, dont vos deux fils doivent être chefs et souverains; nous vous prions donc, si nous ne les pouvons avoir en notre pays, que vous nous veuilliez donner et délivrer, pour gouverneur et capitaine, le comte de Pembroke, afin qu'il s'en vienne avec nous en Poitou. » Le roi regarda messire Guichard d'Angle plus longtemps que les autres qui étaient avec lui, et dit : « Messire Guichard, si j'envoie le comte de Pembroke, mon fils, avec vous au pays de Saintonge, aurez-vous besoin d'une grande charge de gens pour aider à garder et défendre le pays contre nos ennemis? — Nenni, monseigneur, répondit messire Guichard, pourvu que nous ayons deux cents hommes d'armes et autant d'archers pour les rencontres sur mer, et les finances pour gager trois mille combattants. Nous en retrouverons bien de par delà, car il y a grand foison de gens des compagnies et d'autres nations qui nous serviront volontiers, pourvu qu'ils aient bons gages et qu'on les paye d'avance pour cinq ou six mois. » Alors répondit le roi anglais : « Messire Guichard, ni pour or ni pour argent il ne se fera que je manque de gens pour faire ce voyage, car j'ai bonne volonté de garder et de défendre mon pays de Poitou. Soyez donc de ce côté tout assuré, j'en ordonnerai prudemment, et je vous garantirai, avec l'argent que vous emporterez, telles gens et tel capitaine qui vous devront bien suffire. » A quoi les chevaliers dirent : « Sire, très grand merci. »

Depuis ce jour, ne demeura guère de temps que le comte de Pembroke ne fût ordonné pour aller avec les dessus dits chevaliers au pays de Poitou, ce à quoi le comte entendit volontiers, et si se trouvait bien pourvu de tout ce que le roi avait promis, gens et finances, lorsqu'ils se désancrèrent du port de Southampton pour cingler vers la Rochelle, ce dont les chevaliers poitevins étaient fort réjouis.

En ce temps-là se trouvait devant la Rochelle depuis un mois une grosse flotte d'Espagnols et de Castillans, que le roi Henri d'Espagne avait mise à la mer sur la prière et requête du roi de France. Dès que les capitaines de cette flotte surent l'approche du comte de Pembroke et de ses compagnons, ils leur allèrent au-devant, sans que le sénéchal de la Rochelle les pût empêcher, car il n'avait pas de navires pour combattre. Et ainsi rejoignirent-ils les vaisseaux anglais, la veille de Saint-Jean-Baptiste 1372.

Quand le comte de Pembroke et les chevaliers qui étaient avec lui aperçurent la flotte espagnole, qui était sur leur chemin, si bien qu'ils ne pouvaient passer pour arriver à la Rochelle sauf parmi eux, ils ne furent guère rassurés. Cependant et quelque grosse et forte que fût la flotte espagnole, comme ils ne pouvaient fuir ni reculer (et qu'aussi ils n'eussent daigné), ils approchèrent en bel ordre et ordonnance pour combattre. Et aussitôt qu'ils furent les uns devant les autres, comme gens de guerre et ennemis, sans perdre de temps à parlementer, ils commencèrent à s'attaquer, à tirer et à lancer vivement et fortement. Ainsi combattirent les Anglais et les Espagnols ce jour-là et grande partie du jour suivant, et les Anglais croyaient toujours que ceux de la Rochelle les viendraient aider; mais ils n'en avaient aucune envie ni pensée, car leur cœur était tout français, si bien que le sénéchal de la Rochelle et quelques chevaliers du Poitou qui étaient avec lui, furent les seuls à se mettre en mer sur de petites barques et bateaux pour venir au secours des Anglais, qui tantôt furent tout déconfits et défaits, encore qu'ils se fussent très vaillamment combattus. Et en particulier le jeune comte de Pembroke fut ce jour-là très bon chevalier et fit de grandes merveilles d'armes, ce dont il fut grand dommage qu'il fût pris des Espagnols, ainsi que messire Guichard d'Angle et tous les chevaliers poitevins et gascons qui étaient avec eux; et furent les vaisseaux pris et effondrés sur lesquels le roi d'Angleterre envoyait sa finance en Poitou, si bien qu'il y eut grand foison de florins perdue, dont personne ne profita, ce qui courrouça fort les Espagnols, et plus encore les Anglais; car ce fut par la faute de messire Guichard d'Angle, qui avait mal informé le roi Édouard; aussi étaient-ils partis d'Angleterre en trop faible équipage pour tant d'ennemis qu'ils avaient sur mer et sur terre. Ainsi les Espagnols s'en allèrent bien contents et joyeux; et point ne fut leur dernière entreprise, car, sous les ordres d'Yvain de Galles que le roi Édouard avait chassé de ses biens et terres en son pays, le roi d'Espagne envoya une autre flotte devant Soubise, par laquelle le captal de Buch fut défait et pris. Après quoi le dit Yvain se retira devant la Rochelle, qu'il tenait comme assiégée. Et si les Anglais en furent durement courroucés, le roi de France et les Français en furent au contraire réjouis et contents, car ils en tinrent leur guerre plus belle, et plus faible la puissance des Anglais.

Or commencèrent les villes et forteresses des pays de Poitou et de

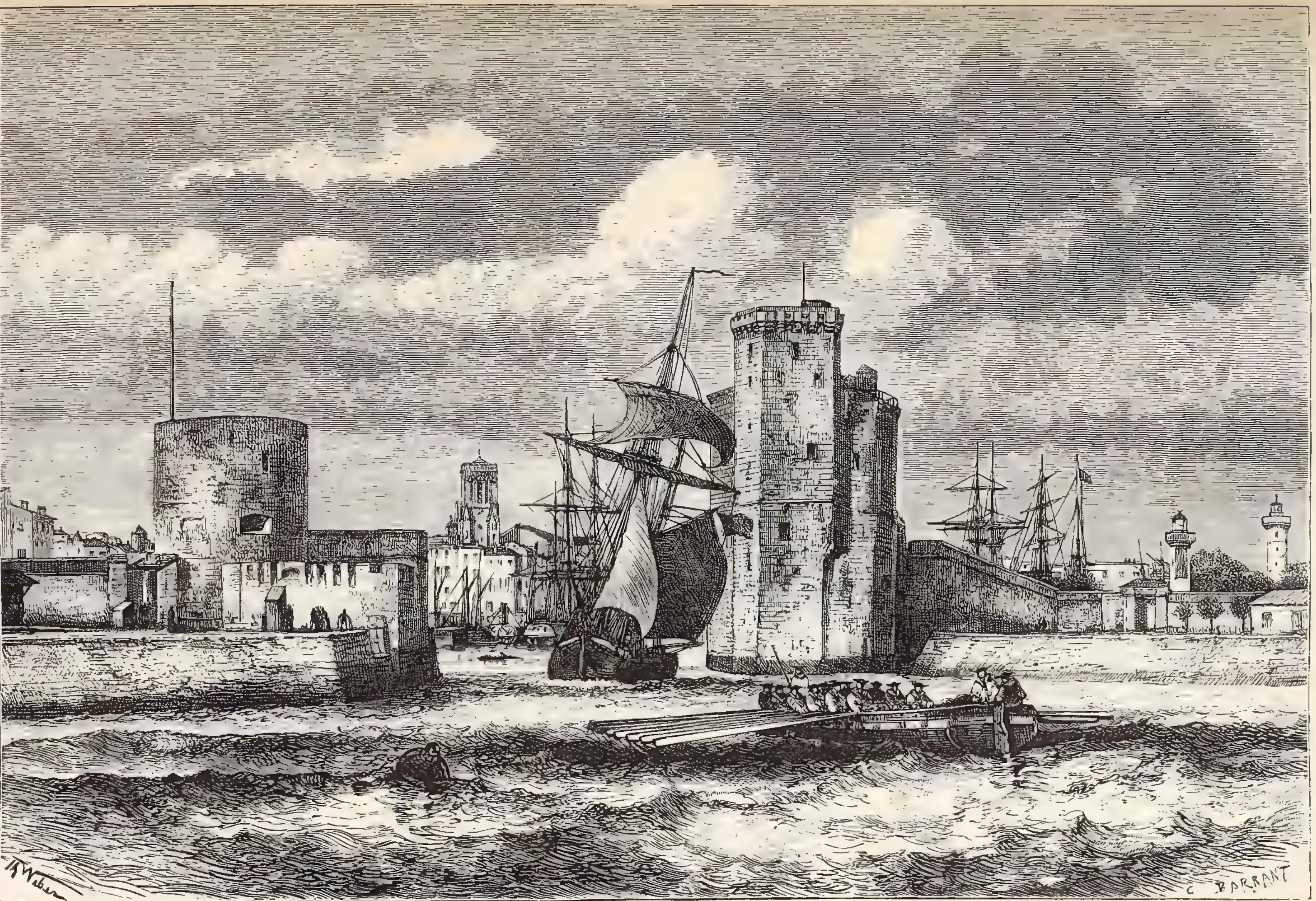
Saintonge à ouvrir facilement leurs portes aux Français, qui chevauchaient à travers les champs ; ainsi redevinrent françaises Poitiers, Angoulême, Saintes, Saint-Jean-d'Angély et d'autres villes et forteresses, en sorte que les Français en étaient partout maîtres, ce dont ceux de la Rochelle étaient bien informés et instruits ; aussi étaient-ils déjà secrètement en traité avec messire Yvain de Galles et avec le connétable de France, qui se tenait à Poitiers; mais ils n'osaient encore se découvrir, car le château était en la puissance des Anglais, et sans le château ils ne pouvaient ouvertement se déclarer Français. Quand messire Jean d'Évreux qui le gardait était parti pour réconforter ceux de Poitiers, ce qui mal lui servit, il y établit un écuyer nommé Philippot Mansel, qui n'était pas trop avisé, et avec lui demeurèrent soixante compagnons.

En ce temps, il y avait à la Rochelle un maire rudement fin et subtil en toutes choses, et bon Français de cœur, comme il le montra ; car quand il vit les affaires à point, il usa de son adresse, et il s'était déjà découvert à plusieurs bourgeois de la ville qui étaient tous de son avis. Le dit maire, qui s'appelait sire Jean Chaudronnier, savait bien que le dit Philippot, qui était gardien du château, bien qu'il fût bon homme d'armes, n'apercevait aucune malice ; aussi le pria-t-il un jour à dîner chez lui avec quelques bourgeois de la ville. Ce Philippot, qui ne pensait qu'en bien, y consentit et y vint. Avant qu'on s'assît au dîner, sire Jean Chaudronnier, qui avait pourvu à toute son affaire et qui en avait informé ses compagnons, dit : « Châtelain, j'ai reçu hier des nouvelles de la part de notre cher seigneur, le roi d'Angleterre, qui vous regardent bien. — Et quelles sont-elles ? » demanda Philippot. Le maire répondit : « Je vous montrerai la lettre, et je la ferai lire en votre présence, car c'est bien raison. » Il alla donc vers un coffre et prit une lettre tout ouverte, anciennement écrite et scellée du grand sceau du roi Édouard d'Angleterre, qui ne touchait en rien à son affaire ; mais, par grande malice, il la fit toucher à Philippot : « Voyez ceci ! » dit-il, puis il lui montra le sceau, dont l'autre se contenta très bien, car il le reconnut ; mais il ne savait pas lire, et voilà pourquoi il fut déçu. Sire Jean Chaudronnier appela un clerc qu'il avait instruit de son fait, et dit : « Lisez-nous cette lettre. » Le clerc la prit, et lut ce qui n'était point dans la lettre, et il parlait en lisant que le roi d'Angleterre recommandait singulièrement au maire de faire la revue de tous les gens armés qui étaient dans la Rochelle, et de lui en écrire le nombre par le porteur de cette

lettre; car il le voulait savoir, et aussi de ceux du château, lui, le roi, comptant toujours venir et arriver bientôt à la Rochelle.

Quand ces paroles furent toutes dites, ainsi qu'on lit une lettre, le maire appela le dit Philippot et lui dit : « Châtelain, vous entendez bien ce que le roi notre sire me mande et commande, en sorte que par lui je vous commande de faire demain la revue de votre compagnie sur la place devant le château, et aussitôt après la vôtre je ferai la mienne, pour que vous la voyiez aussi, sur cette même place. Nous en écrirons l'un et l'autre la vérité à notre très cher seigneur le roi d'Angleterre, et aussi, s'il manque d'argent à vos compagnons (je crois bien que oui), aussitôt après la revue faite, je vous en prêterai, afin que vous puissiez leur payer leurs gages; car le roi notre seigneur m'a mandé en une lettre close que je les paye sur les deniers de mon office. » Philippot, qui ajoutait à toutes ces paroles grande créance, lui dit : « Sire maire, de par Dieu, puisque c'est demain que je dois faire ma revue, je la ferai volontiers, et les compagnons en auront grande joie, pourvu qu'ils soient payés, car ils désirent fort avoir de l'argent. » Ils laissèrent donc les choses en cet état et s'en allèrent dîner, ce dont ils furent tout aises. Après le dîner, messire Philippot se retira au château, et raconta à ses compagnons tout ce que vous avez ouï, disant : « Seigneurs, faites bonne chère; car demain, aussitôt après la revue, vous serez payés de vos gages; le roi l'a ainsi mandé et ordonné au maire de cette ville, et j'en ai vu les lettres. » Les soldats, qui désiraient avoir de l'argent, car on leur devait trois mois ou plus, répondirent et dirent : « Voici de riches nouvelles. » Et ils commencèrent à fourbir leurs casques, à frotter leurs cottes de fer et à faire briller leurs épées et armures telles qu'ils les avaient.

Ce soir-là, messire Jean Chaudronnier prit soin tout secrètement d'informer la plus grande partie de ceux de la Rochelle, qui étaient de son avis, et il leur donna des ordres pour le lendemain. Assez près du château de la Rochelle et sur la place où la revue devait se faire, il y avait de vieilles maisons dans lesquelles personne ne demeurait. Le maire dit que là dedans on ferait une embuscade de quatre cents hommes d'armes, les mieux armés de la ville, et quand ceux du château seraient sortis, ils se placeraient entre le château et les soldats et les entoureraient. Ainsi se trouveraient-ils attrapés, car on ne voyait pas par quel autre moyen on pourrait les avoir. Cet avis et conseil fut suivi, et ceux qui avaient été



ENTRÉE DU PORT DE LA ROCHELLE
d'après une photographie.

choisis et élus par la ville, allèrent tout secrètement de nuit à l'embuscade, armés de pied en cap, et bien informés de ce qu'ils devaient faire. Quand vint le matin, au soleil levant, le maire de la Rochelle, les jurés, et ceux de son office seulement, sortirent tout désarmés, par ruse, pour mieux attirer dehors ceux du château, et ils vinrent sur la place où la revue devait se faire, chacun étant monté sur un bon gros roussin, afin de pouvoir partir quand la mêlée commencerait. Le châtelain, dès qu'il vit apparaître le maire et les jurés, pressa ses compagnons et dit : « Allons, allons vite en la place, car ils nous attendent. » Sur ce, ceux du château sortirent sans aucun soupçon pour passer la revue et recevoir leur argent. Et dedans il ne demeura que des valets et des servantes ; ils passèrent la porte et la laissèrent toute grande ouverte, pensant bientôt s'y retirer, et ils s'en vinrent sur la place pour se montrer au maire et aux jurés qui se tenaient là. Quand ils furent tous rassemblés, le maire, pour les tromper, se mit à leur parler, et il disait à l'un et à l'autre : « Vous n'avez pas encore tout ce qu'il vous faut pour recevoir vos pleins gages, il y faut remédier. » Et chacun disait : « Sire, volontiers. » Ainsi tout en bavardant et causant, il les retint jusqu'à ce que ceux de l'embuscade sortissent tout armés, sans que rien y manquât, et se placèrent entre les soldats et le château, se saisissant aussitôt de la porte. Quand les soldats virent cela, ils furent rudement ébahis, et à bonne cause. Là-dessus, le maire partit, lui et tous les autres, laissant faire leurs gens, qui furent bientôt maîtres des soldats, car ceux-ci se laissèrent facilement prendre, voyant que la défense était inutile. Les Rochellais les firent tous désarmer un à un sur la place, et puis ils les emmenèrent dans de fortes prisons par la ville, en divers lieux, aux tours et aux portes, en sorte qu'ils n'étaient pas plus de deux ensemble. Après cela, le maire tout armé vint sur la place avec plus de mille hommes en sa compagnie. Il se rendit incontinent



Sceau du maire de la Rochelle[1].

1. Archives nationales, n° 5458 ; grandeur du sceau original, 0m,053.

au château, qui sur l'heure lui fut rendu; car il n'y avait dedans que menues gens, servantes et valets qui ne pouvaient faire aucune défense, mais furent tout joyeux quand ils purent se rendre, et on les laissa en paix. Ainsi fut reconquis sur les Anglais le château de la Rochelle.

Quand la nouvelle en vint au duc de Berry, au duc de Bourbon et au duc de Bourgogne, qui depuis longtemps se tenaient sur les marches d'Auvergne et de Limousin, ils eurent en pensée qu'ils iraient voir ce que voulaient faire ceux de la Rochelle, qui se tenaient encore tout fermés dans leur ville, sans que personne en pût sortir. Ainsi chevauchèrent-ils jusqu'à Poitiers, où le connétable les reçut avec grande joie, et de là ils envoyèrent des messagers à ceux de la Rochelle, lesquels furent bien reçus, et le maire avec les jurés répondirent qu'ils enverraient vers le roi de France et que, si le roi voulait leur accorder ce qu'ils demandaient, ils demeureraient bons Français, mais qu'ils priaient le duc de Berry et le connétable de ne point avancer vers eux ni leurs gens, et de ne leur faire aucun dommage, jusqu'à ce qu'ils en eussent cause. Ce fut tout ce que les messagers rapportèrent, ce dont le duc de Berry et le connétable se contentèrent, sachant que les Rochellais avaient envoyé douze de leurs plus notables bourgeois à Paris, sur un sauf-conduit que le roi Charles leur avait fait tenir. Or voici ce que les Rochellais demandaient au roi avant de se mettre en son obéissance : premièrement, que le château de la Rochelle fût abattu; et après ils voulaient que le roi de France et ses héritiers les tinssent comme de leur domaine direct, de la couronne de France, sans pouvoir jamais les en séparer pour paix, accord ou mariage au profit du roi d'Angleterre ni d'aucun autre seigneur. Deuxièmement, ils voulaient que la monnaie fût frappée à la Rochelle de tels poids et alliage qu'à Paris, et que nuls taxe, taille ou fouage ne pussent leur être imposés sans leur consentement et accord. Ce que le roi de France leur accorda et promit par charte bien signée et scellée, après avoir pris l'avis de ses plus sages conseillers; ce dont les bourgeois de la Rochelle qui à Paris étaient venus, s'en retournèrent bien contents. Et aussi ne tardèrent-ils guère à abattre le château. Après quoi le connétable entra dans la ville au nom du roi de France, et il y reçut foi et hommage de tous les bourgeois et hommes de la ville, et il y séjourna trois jours en grandes fêtes.

CHAPITRE XIV

De la chevauchée que firent les Anglais en France, et des conseils que tint le roi pour aller contre eux.

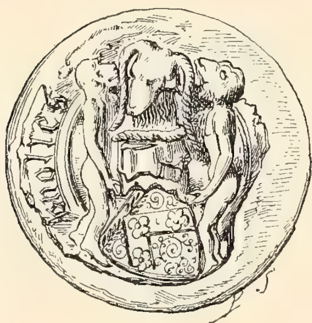


INSI voyait le roi Édouard d'Angleterre qu'il avait perdu tout son pays de Saintonge et de Poitou, et vainement avait-il essayé de passer la mer pour venir à l'aide de ses gens qui étaient assiégés dans Thouars; la tempête ou le vent l'avait rejeté en Angleterre sans qu'il en fût davantage, et ainsi la ville de Thouars était tombée aux mains des Français. Aussi tous ceux qui tenaient le parti des Anglais ne se tenaient-ils pour bien assurés en aucun lieu, pas même le duc de Bretagne, qui toujours avait de ce côté le cœur, et s'était-il enfermé dans le château de Vannes, tandis que messire Robert Knolles, qui avait bien pourvu son château de Derval, s'en était allé à Brest, où venaient d'arriver une grande charge de vaisseaux anglais et un grand renfort de soldats et d'archers : ce dont les barons de Bretagne ne se tinrent pas pour trop contents, car ils étaient et voulaient demeurer loyaux Français; aussi envoyèrent-ils demander aide et secours au roi de France.

Quand le dit roi eut reçu le message des barons de Bretagne, dont il fut tout réjoui, il ordonna aussitôt à son connétable, monseigneur Bertrand, de se rendre en Bretagne avec la plus grande armée de ses gens d'armes qu'il pourrait faire, car il mettait tout en sa main. Le connétable obéit à l'ordonnance du roi, ce qui était bien raison, car elle le touchait de près, et ne tarda guère qu'il ne chevauchât vers la Bretagne, en grande compagnie de bons chevaliers et écuyers.

Ces nouvelles vinrent au duc de Bretagne, qui se tenait encore à Vannes, comment les Français et les Bretons venaient sur lui pour saisir de force sa terre et son corps aussi, et qu'ils étaient bien quinze mille armures de fer, et de tous ces gens d'armes le connétable et le duc de Bourbon étaient les chefs. Outre cela, tout le pays était d'accord avec eux, cités, villes et châteaux, si bien que le duc craignit bien en lui-même de se voir pris et attrapé. Il partit donc de Vannes

et s'en vint à quatre lieues de là, au château d'Auray, et il y séjourna six jours seulement; car son conseil ne trouva pas meilleur qu'il y demeurât plus longtemps, de peur qu'on ne l'assiégeât. Et toutefois il ne savait plus, en Bretagne, dans quelle ville il pourrait se renfermer. Il laissa donc là sa femme la duchesse, avec une partie de ses gens, sous la garde d'un sien chevalier qui s'appelait Jean Augustin, et puis il chevaucha vers Saint-Mathieu-Fin-de-Terre. Quand il fut arrivé là, il croyait entrer dans la ville; mais on en ferma les portes contre lui, en disant qu'il n'entrerait point. Quand il vit cela, il fut encore plus inquiet qu'auparavant, et il prit le chemin de Conquest-sur-la-Mer, et entra dans un vaisseau avec ses gens, et cingla vers l'Angleterre. Si arriva-t-il en Cornouailles. Depuis il chevaucha tant qu'il vint à Windsor, où le roi se tenait, qui lui fit grande chère quand il le vit, et l'appelait son beau fils. Le duc lui raconta donc l'état de la Bretagne et comment la besogne y allait, disant que, pour l'amour de lui, il avait perdu son pays, et que tous l'avaient abandonné, excepté messire Robert Knolles. Alors le roi lui répondit et dit : « Beau fils, ne craignez pas de ne pas en avoir toujours assez; car je ne ferai ni paix ni accord avec mon adversaire le roi de France, ni avec les Français, que vous ne deviez avoir autant de part que moi au traité; et vous demeurerez duc de Bretagne, malgré tous vos ennemis. » Ce qui conforta grandement le duc de Bretagne, lequel demeura auprès du roi et du duc de Lancastre et des barons d'Angleterre, qui lui témoignèrent grands soins et grand amour.



Sceau de Robert Knolles [1].

Cependant le connétable, qui avait la commission du roi de France de prendre et de saisir tout le pays de Bretagne, y entra de force avec plus de quinze mille armures de fer, tous à cheval, et il ne prit pas premièrement le chemin de Nantes, mais celui de la bonne ville de Rennes et de la Bretagne bretonnante, parce qu'elle était et avait toujours été plus favorable au duc de Bretagne, lequel les Français appelaient le comte de Montfort, que la Bretagne douce. Quand les bourgeois de

1. Archives nationales, n° 10154; grandeur du sceau original.

Rennes surent que le connétable et les Français arrivaient sur eux à si grande force, ils n'eurent point idée de se clore ni de se fortifier contre eux; mais ils ouvrirent leurs portes et les accueillirent doucement et se mirent en l'obéissance du roi de France. Autant en firent ceux de Dinan et de Vannes, et toutes les autres villes sur la route du connétable, qui se hâtait pour arriver à Saint-Malo-en-l'Ile, où se tenaient les Anglais avec le comte de Salisbury et le sire de Neufville; mais quand il y fut, il trouva que les Anglais en étaient partis et s'en étaient allés à Brest, après avoir pillé et brûlé toute la ville : ce dont le connétable fut fort courroucé, car il venait avec espoir de combattre et d'assiéger les Anglais. Il prit donc possession de la ville et reçut les serments, y ordonnant ses gens au nom du roi de France; puis il chevaucha avec sa grande armée vers le château et la ville d'Hennebont, où se tenaient environ cent vingt Anglais que le comte de Salisbury y avait laissés, quand il était là, il n'y avait pas six jours. Le capitaine était un écuyer anglais qui s'appelait Thomas Wick.

Tant chevaucha le connétable et toute sa troupe, où il y avait bien vingt mille combattants, qu'il arriva devant la ville d'Hennebont. Ils en trouvèrent les portes closes et toutes choses appareillées comme pour la défense. Le premier jour, le connétable se logea et fit loger tous ses gens, et le lendemain, au matin, au soleil levant, il fit sonner les trompettes d'assaut; quand tous furent armés, ils se mirent en ordonnance pour assaillir, comme ceux d'Hennebont, Anglais et Bretons, firent pour se défendre.

Le connétable savait bien que jamais il n'aurait Hennebont par force, si tous ceux qui y habitaient se voulaient défendre; mais il y trouva grand avantage, je vous dirai comment. Au commencement de l'assaut, il s'en vint aux barrières, son casque d'acier sur la tête seulement, et, faisant signe de la main à ceux d'Hennebont, il dit ainsi : « Si Dieu le veut, hommes de la ville, vous qui êtes là dedans, nous vous aurons encore aujourd'hui, et nous entrerons dans la ville d'Hennebont, si le soleil y peut entrer; mais sachez que s'il y a quelqu'un parmi vous qui se montre pour se mettre en défense, nous lui ferons, sans faute, couper la tête, et à tout le restant de la ville, hommes, femmes et enfants, pour l'amour de celui-là. » Cette parole effraya tant les hommes de la ville d'Hennebont que depuis aucun n'osa se montrer ni apparaître pour la défense. Avant peu, ils se mirent tous ensemble et ils dirent aux

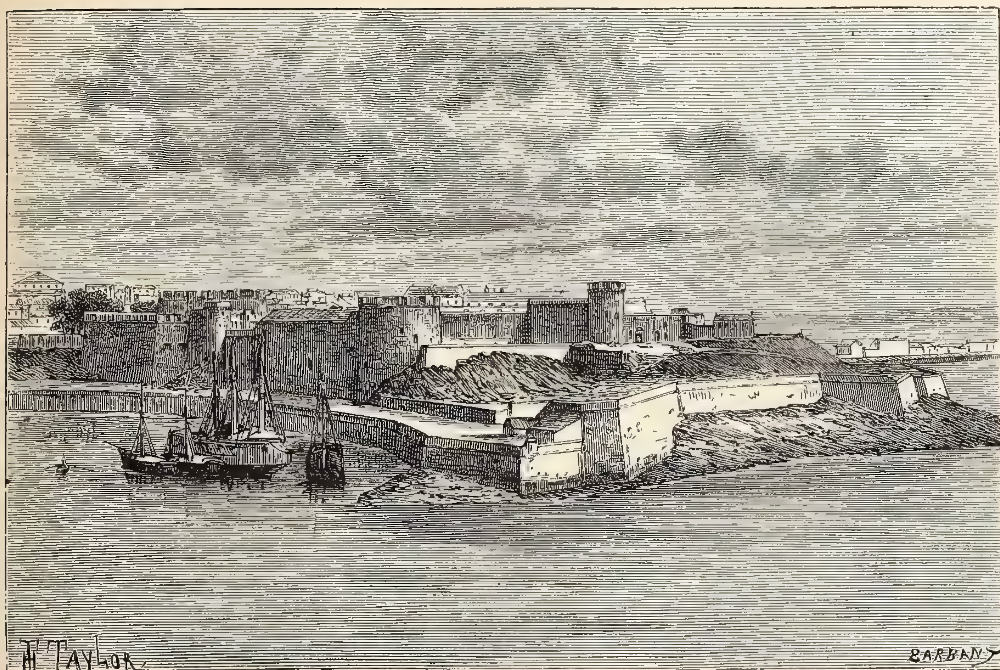
Anglais : « Seigneurs, nous n'avons pas intention de tenir contre le connétable et les seigneurs de Bretagne ; nous sommes un petit nombre de pauvres gens qui ne pouvons vivre dans le danger du pays. Toutefois nous vous ferons tant d'honneur (car vous êtes bons compagnons), que vous ne serez par nous ni gardés, ni resserrés, ni gênés, ni soutenus ; ayez-en bon avis. »

Quand le capitaine et les Anglais qui étaient dans Hennebont ouïrent ces nouvelles, elles ne leur furent pas trop plaisantes, et ils tinrent ensemble conseil. Tout bien considéré et imaginé, au cas où ils ne seraient pas secondés par ceux d'Hennebont, ils n'étaient pas gens à tenir contre une si grande armée que le connétable de France avait là devant eux. Ils pensèrent donc qu'ils traiteraient avec les Français et rendraient la ville, pourvu qu'on les laissât aller saufs, eux et leurs biens. Ils envoyèrent donc vers le connétable un héraut qui remontra toutes ces besognes, et rapporta un sauf-conduit pour le capitaine d'Hennebont et quatre des siens, afin qu'ils pussent plus sûrement venir en l'armée, ouïr et savoir clairement ce qu'on en pourrait dire. Sur cette sauvegarde, Thomas Wick et quatre des siens vinrent jusqu'aux barrières parler aux seigneurs de l'armée ; et là se traita composition, par laquelle tous les Anglais qui étaient dans Hennebont et aussi tous les Bretons qui tenaient le parti du comte de Montfort pourraient partir en sûreté, eux et leurs biens, pour se retirer à Brest et nulle autre part. Ainsi le connétable de France, par son habileté, plus que par grande action, gagna la ville et le château d'Hennebont, dont il n'eût pas voulu prendre cent mille francs, et les Anglais partirent sous bonne conduite, et emportèrent tous leurs biens, s'en venant à Brest. Après quoi le connétable s'en alla devant Nantes et reçut la ville à composition, qui était la capitale de toute la Bretagne.

Quand le duc de Bretagne, qui était en Angleterre auprès du roi Édouard, apprit comment il perdait chaque jour villes et châteaux, il pressa si fort le dit seigneur roi, que celui-ci ordonna à son fils le duc de Lancastre de passer la mer avec deux mille armures de fer et quatre mille archers, sous sa conduite et celle du duc de Bretagne, afin de s'en aller conforter les forteresses qui se tenaient encore anglaises, Bécherel, Saint-Sauveur, Brest et Derval, et combattre les Français où que ce fût. Et depuis longtemps était ce voyage préparé, qui avait été empêché par diverses mauvaises chances, en sorte que jamais on n'avait vu en Angle-

terre tant de belles et grosses provisions et préparatifs pour passer la mer. Aussi fit le roi de France fortement pourvoir les villes, cités et châteaux en Picardie, car il savait bien que les Anglais prendraient terre par Calais, et il fit commander par tout le plat pays que chacun, dans un temps qui fut indiqué, eût retiré dans les forteresses tout ce qu'il possédait, sauf à abandonner à l'ennemi ce qu'il pourrait trouver.

Ainsi tantôt débarquèrent à Calais le duc de Lancastre avec le duc de



Port et château de Brest, d'après une photographie.

Bretagne, qui ne s'arrêtèrent guère en la ville, et bientôt chevauchèrent par tout le pays, escarmouchant aux barrières des villes, et pillant tout ce qu'ils rencontraient devant eux, sans conquérir cité ni château, encore qu'ils eussent deux fois combattu les Français, à Ribaumont et à Ouchy. Mais en suite de cette aventure il n'advint rien en France au duc de Lancastre ni à ses gens qui soit à raconter. Si passèrent-ils par maints défilés et détroits; mais ils chevauchaient sagement et se tenaient ensemble, car le conseil du roi Charles était celui-ci : « Laissez-les. Par arrogance, ils ne se peuvent emparer de notre héritage; il leur en cuira et tous iront à néant; de même lorsqu'une tempête et un orage fondent à la fois sur un pays, ils s'évanouissent et s'éloignent d'eux-mêmes. Il en sera ainsi de tous les gens anglais. »

En ce temps-là, messire Olivier de Clisson, qui rudement guerroyait en Bretagne, avait été mandé à Paris par le roi, et déjà y étaient arrivés les trois frères du roi et le connétable, afin de s'entendre sur l'état des Anglais et si on les combattrait ou non; car plusieurs barons et chevaliers du royaume de France et les conseils des bonnes villes murmuraient l'un à l'autre, et disaient en public que c'était une grande honte et reproche pour les nobles du royaume de France, où il y a tant de barons, chevaliers et écuyers dont la puissance est si renommée, que de laisser ainsi passer les Anglais tout à leur aise, sans être combattus, et qu'ils étaient à ce sujet blâmés par tout le monde.

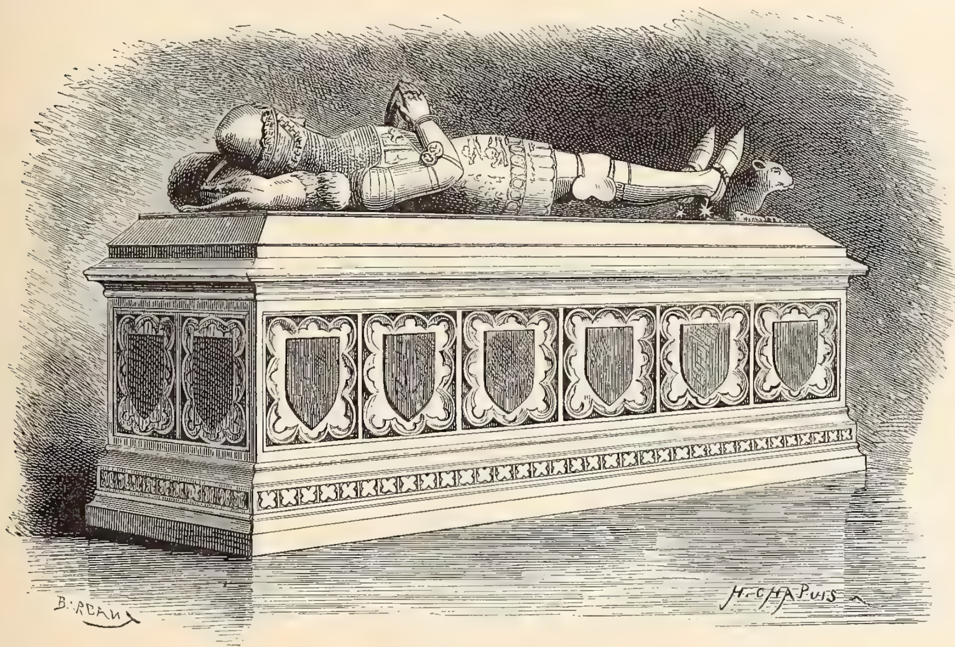


Sceau d'Olivier de Clisson[1].

Quand tous les seigneurs du plus spécial conseil du roi furent assemblés dans une chambre, le roi prit la parole sur l'état sus dit, et les pria doucement de le conseiller loyalement, selon ce qu'ils savaient, voulant ouïr de chacun ses intentions et ses raisons, pour combattre ou non combattre. Le connétable fut d'abord requis de dire, à son avis, ce qu'il y avait de mieux à faire, car il s'était trouvé plus que personne en grosses et petites besognes contre les Anglais. Il s'excusa longuement, et ne voulait répondre jusqu'à ce que les seigneurs qui étaient là eussent parlé, le duc d'Anjou, le duc de Berry, le duc de Bourgogne et le comte d'Alençon; malgré ses excuses, il fut si pressé qu'il fut obligé de parler. Si parla-t-il au nom de tous et sauf ce qu'ils y pourraient corriger, ainsi qu'il sut bien dire au commencement de son discours, et il dit au roi : « Sire, tous ceux qui parlent de combattre les Anglais ne regardent pas le péril auquel ils peuvent venir : non que je dise qu'ils ne doivent pas être combattus, mais je veux que ce soit à notre avantage. Pour eux, ils le savent bien prendre quand il leur arrive, et ils l'ont eu plusieurs fois, à Crécy, à Poitiers, en Gascogne, en Bretagne, en Bourgogne, en France, en Picardie et en Normandie; lesquelles victoires ont trop grandement foulé et endommagé votre royaume et les nobles qui y sont, et ont tellement enorgueilli vos ennemis, qu'ils ne prisent et n'admirent aucune autre nation que la leur, à cause des

1. Archives nationales, nº 202; grandeur du sceau original.

grandes rançons qu'ils ont reçues, ce qui les a enrichis et enhardis. Et voici mon compagnon le sire de Clisson, qui plus naturellement en pourra parler que je ne le ferais, car il a été nourri avec eux d'enfance. Il connaît donc mieux leurs conditions et leurs manières que moi et qu'aucun de nous ; je le prie donc, si c'est votre plaisir, cher sire, qu'il me veuille aider à compléter mes paroles. » Alors le roi de France



Tombeau du prince de Galles, d'après une photographie[1].

regarda le sire de Clisson et le pria directement, par grand amour et pour mieux complaire à monseigneur Bertrand, qu'il en voulût bien dire sa pensée. Le sire de Clisson ne fut pas embarrassé de parler, et dit qu'il le ferait bien volontiers, et montra grande faveur au connétable, disant qu'il conseillait bien le roi et loyalement, ce dont tantôt il donna la raison : « Avec l'aide de Dieu, monseigneur, les Anglais sont si pleins d'eux-mêmes, et ils ont eu tant de belles journées, qu'ils ont en idée de ne pouvoir perdre, et aussi en bataille sont-ils les gens du monde les plus fiers et les plus résolus ; car plus ils voient une grande effusion de sang, que ce soit du leur ou de celui des ennemis, plus ils sont animés

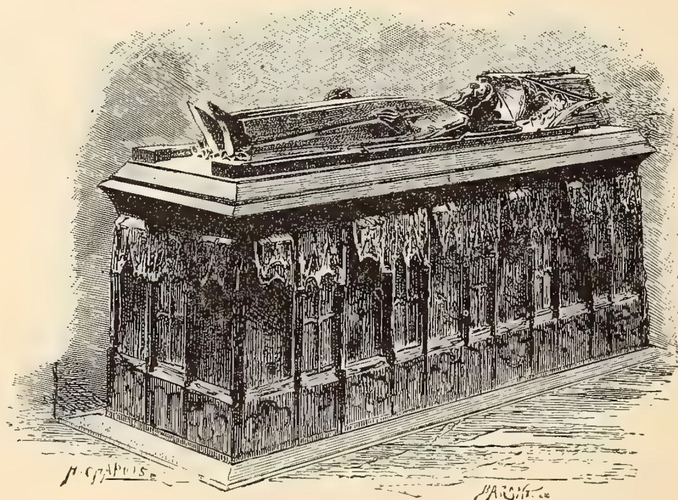
1. Cathédrale de Cantorbéry.

et fermes à combattre, et ils disent que jamais cette fortune ne leur fera défaut tant que leur roi vivra; en sorte que, tout bien considéré à mon petit avis, je ne conseille pas qu'on les combatte, s'ils ne sont pris en désavantage, comme on doit prendre son ennemi. Je trouve que les affaires du royaume de France sont maintenant en grande situation, et que, par la sagesse de la guerre, les Anglais y ont perdu ce qu'ils ont tenu. Ainsi donc, cher sire, si vous avez eu de bons conseils et que vous les ayez crus, croyez-les encore. — Par ma foi, dit le roi, sire de Clisson, je ne pense pas à en sortir et à mettre ma chevalerie et mon royaume en péril pour un peu de plat pays, et dorénavant je vous remets, ainsi qu'à mon connétable, toutes ces affaires de mon pays, car votre opinion me semble bonne. Qu'en dites-vous, mon frère d'Anjou? — Par ma foi, répondit le duc d'Anjou, qui vous conseillerait autrement ne ferait pas bien et loyalement. Nous guerroierons toujours contre les Anglais, comme nous avons commencé. Quand ils nous croiront trouver en une partie du royaume, nous serons dans l'autre, et nous tournerons toujours à notre avantage le peu qu'ils y tiennent. Je pense si bien en venir à bout avec l'aide des deux compagnons que voilà, que sous peu on pourra compter pour peu de chose ce qu'ils possèdent dans les marches d'Aquitaine et de la haute Gascogne. » Le roi fut tout réjoui de ces paroles, et on demeura dans cette résolution de ne point combattre les Anglais, sauf de la manière qu'on avait décidée et résolue.

Ainsi continuèrent les Anglais à toujours aller en avant dans le royaume, brûlant villes, maisons et petits forts, pillant et rançonnant gens, abbayes et pays, toujours sagement poursuivis du connétable, du seigneur de Clisson, du vicomte de Rohan et autres, avec plus de mille lances des meilleurs chevaliers du royaume, sans que jamais ils trouvassent à qui parler par manière de bataille, bien qu'ils ne demandassent pas autre chose. Ils envoyaient souvent leurs hérauts vers les seigneurs qui les suivaient, en requérant bataille, donnant et faisant plusieurs propositions; mais les Français n'y voulurent jamais entendre, et quelque proposition que fissent les Anglais, elle ne fut jamais mise à effet. Tantôt les Français les côtoyaient à droite; tantôt ils les côtoyaient à gauche, suivant le cours des rivières. Et presque tous les soirs, le connétable et ses compagnons se logeaient dans les bonnes villes, où ils se tenaient tout à l'aise, tandis que les Anglais étaient aux champs, où ils eurent souvent grande disette de vivres, et, en hiver, grande froi-

dure, car en Limousin, en Rouergue et en Agénois ils trouvèrent un pauvre pays. Cependant les légats de Grégoire XI, qui régnait à cette heure, allaient toujours de l'une à l'autre armée, cherchant à conclure une trêve ou répit, et peu à peu si bien exploitèrent qu'ils obtinrent d'abord une trêve au nord de la Somme, et ensuite des conférences qui se tinrent à Bruges, où le duc de Lancastre et le duc d'Anjou devaient traiter de la paix; et cependant guerroyait-on toujours en Bretagne et en Normandie, où le connétable avait mis le siège devant les places qui se tenaient anglaises, lesquelles le roi d'Angleterre réconforta de bons soldats et de grandes provisions, tant qu'il put. Et là était avec eux le comte de Montfort, qui se disait duc de Bretagne. Aussi la guerre y était-elle forte et dure; et dans tous les parlements qui se tenaient à Bruges, Bretagne et Espagne rompirent tous les accords; car le duc de Lancastre ne voulait consentir à aucune paix ni composition, si le duc de Bretagne ne retrouvait dans le duché de Bretagne tout ce que le roi de France avait appliqué à l'héritage de France, par l'accord de tous les barons, des prélats et des bonnes villes de Bretagne. De son côté, le roi de France voulait que l'Espagne demeurât au roi Henri, tandis que le duc de Lancastre s'en tenait héritier par madame sa femme, et s'en écrivait seigneur et roi, écartelant des armes de Castille. Aussi tous les efforts des légats ne purent-ils amener la paix à être conclue, mais seulement de courtes trêves; ce dont le Pape Grégoire fut si mécontent, qu'il dit à ses frères les cardinaux qu'il voulait partir d'Avignon, et qu'ils ordonnassent leurs besognes, car il voulait tenir son siège à Rome. Les cardinaux ne furent pas trop réjouis de ces nouvelles, et débattirent tant qu'ils purent par plusieurs voies raisonnables, remontrant au Pape qu'il mettrait l'Église en grand trouble. Nonobstant toutes ces paroles, il dit qu'il en avait le parti pris et qu'il irait comme que ce fût. Et ainsi fit; ce dont les Romains furent grandement satisfaits et tout le pays de Romagne. Par cette résolution que prit le Pape, advinrent depuis de grands troubles dans l'Église, comme vous l'entendrez raconter ci-après, pourvu que cette histoire dure jusque-là. Et à cette heure était le duc de Lancastre retourné en Angleterre, sans qu'il eût tiré grand profit de ses chevauchées; aussi était-il bien besoin qu'il fût en son pays; car son frère aîné, le prince de Galles, était trépassé après sa longue maladie, le huitième jour de juin, en l'an de grâce 1376, et bien malade était déjà le roi Édouard d'Angleterre.

Quand le duc de Bretagne, qui était revenu à Calais après les trêves, entendit cela, il se mit en mer et s'en alla trouver le roi d'Angleterre, qui se tenait alors au manoir royal de Shene. Là étaient le duc de Lancastre, le comte de Cambridge, et monseigneur Thomas, le fils cadet, et aussi le comte de la Marche; et on n'attendait rien du roi, sauf l'œuvre de Dieu. Et là était aussi madame de Coucy, sa fille, qui était en grande angoisse et détresse de cœur de ce qu'elle voyait son seigneur père en telle passe, et aussi était bien triste de ce que le sire de Coucy, son seigneur, n'avait eu bonne aventure en Autriche, où il avait mené combattre les compagnies. Et ne tarda guère que le roi Édouard mourut, ce dont tous les pays et le royaume d'Angleterre furent durement désolés : ce qui fut bien raison, car il leur avait été bon roi, et jamais n'y avait-il eu de pareil depuis le temps du roi Arthur qui fut aussi jadis roi d'Angleterre, qui s'appelait alors la Grande-Bretagne. Et aussitôt s'appareilla-t-on en Angleterre pour couronner le petit roi Richard, le jeune fils du prince de Galles, qui était mort un an avant son père le roi Édouard.



Livre Deuxième

CHAPITRE PREMIER

Comment il y eut de grandes querelles au sujet de l'élection du Pape Clément et du Pape Urbain VI.

Vous avez entendu dire comment le Pape Grégoire XI avait voulu retourner à Rome et comptait y trouver paix et repos. Le duc d'Anjou, sur le commandement du roi son frère, avait fait tout son pouvoir pour rompre ce voyage, mais sans réussir à rien empêcher. Quand le duc d'Anjou avait vu qu'il n'en aurait pas raison, il avait pris congé du Pape en lui disant : « Père saint, vous vous en allez dans un pays et parmi des gens où vous n'êtes guère aimé, et vous quittez la fontaine de la foi et le royaume où l'Église a plus de voix et d'excellence que dans tout le reste du monde. Et par votre fait l'Église pourra tomber en grandes tribulations ; car si vous mourez par delà, ce qui est bien probable, car vos maîtres médecins me l'ont dit, les Romains, qui sont merveilleusement traîtres, seront maîtres de tous les cardinaux et feront un Pape de force à leur service. » Ce qui se passa comme il l'avait dit et prévu ; car le Pape Grégoire XI ne tarda guère à mourir, le vingt-huitième

jour de mars 1377, et, sitôt qu'il fut mort, les cardinaux se réunirent en conclave au palais de Saint-Pierre pour élire un Pape, selon leur usage, qui fût bon et profitable à l'Église. Et devant ce palais se tenaient assemblés les Romains, et ils étaient bien sur la place plus de trente mille, qui criaient : « O vous, seigneurs cardinaux, hâtez-vous de faire un Pape, car trop de temps vous y mettez, et prenez garde qu'il soit Romain, car nous n'en voulons point d'autre; et si autrement vous le faisiez, le peuple de Rome ni le concile ne le tiendront point pour Pape, et vous serez tous en aventure de mort. »

Les cardinaux, qui étaient au pouvoir des Romains et qui entendaient ces paroles, n'étaient pas bien contents ni bien rassurés sur leurs vies, et ils apaisaient et calmaient leur colère tant qu'ils pouvaient. Cette méchanceté et courroux des Romains se développa si fort, que les portes du conclave furent rompues, et les cardinaux se crurent morts et s'enfuirent çà et là. Mais les Romains ne s'en contentèrent pas, et ils réunirent les cardinaux, leur disant qu'ils feraient un Pape, qu'ils le voulussent ou non. Les cardinaux, qui se voyaient en grand danger, se hâtèrent pour apaiser le peuple, et ils firent une bonne élection d'un très saint homme, appelé le cardinal de Saint-Pierre, qu'Urbain V avait fait cardinal; cette élection plut grandement aux Romains, car le nouveau Pape était de la nation romaine; mais il ne vécut que trois jours, je vous dirai pourquoi. Les Romains, qui voulaient avoir un Pape romain, furent si réjouis qu'ils prirent le prudhomme, qui avait bien cent ans, et le mirent sur une mule blanche, le menant et le promenant par Rome, pour bien montrer qu'ils avaient vaincu les cardinaux et qu'ils avaient un Pape romain, si bien que du travail et de la fatigue qu'il eut, il s'alita et mourut. Il fut donc enseveli en l'église Saint-Pierre de Rome, où il gît.

Les cardinaux furent tous courroucés de cette mort, car ils voyaient bien que les choses allaient mal; ils avaient eu le projet de se soustraire au danger des Romains et de mettre le siège ailleurs qu'à Rome : à Naples ou à Gênes; mais, par la mort du Pape, tout était rompu. Les cardinaux se réunirent dans un conclave, en plus grand danger qu'auparavant; car tous les Romains s'assemblèrent sur la place, témoignant qu'ils voulaient tout tuer et briser s'ils n'avaient pas leur volonté, et criant du dehors aux cardinaux qui étaient en conclave : « Avisez-vous, avisez-vous, seigneurs, et nous donnez un Pape romain qui nous demeure; car

autrement nous vous rendrons les têtes plus rouges que ne sont vos chapeaux. »

De telles paroles et de telles menaces troublaient les cardinaux, car ils aimaient mieux mourir confesseurs que martyrs. Donc, pour se tirer de ce danger et péril, ils se hâtèrent d'élire un Pape, et choisirent l'archevêque de Bari, grand clerc et qui avait beaucoup travaillé pour l'Église :



Entrée des cardinaux au conclave[1].

ce dont le peuple de Rome fut satisfait dès qu'il le sut, car il était Romain; et si l'envoya-t-on quérir à Naples où il était, et fut nommé Urbain VI. Ce que les cardinaux mandèrent à leurs amis, disant qu'ils avaient un Pape par bonne et digne élection, ce dont quelques-uns se repentirent, depuis lors, d'avoir parlé si avant.

Or en ce temps se trouvait veuf le roi de Navarre par la mort de sa femme, qui était sœur du roi de France, et disaient les hommes sages, grands coutumiers du royaume de France, que les héritages des enfants de Navarre qui leur étaient échus par la mort de leur mère, devaient être

1. Bernard Picart, *Cérémonies religieuses.*

tenus en tutelle par leur oncle, le roi de France ; qu'ainsi toute la terre que le roi de Navarre tenait en Normandie devait être remise aux mains du roi Charles, jusqu'à ce que ses neveux fussent majeurs. Le roi de Navarre craignait fort cela, car il était bien informé des usages et coutumes de France. Aussi s'avisa-t-il de deux choses ; la première, qu'il enverrait l'évêque de Pampelune et messire Martin de la Casa en France, vers le roi, afin de le prier par amour qu'il lui voulût renvoyer ses deux enfants, Charles et Pierre, et, s'il ne lui plaisait pas de les renvoyer tous les deux, qu'il voulût du moins lui renvoyer Charles, car mariage commençait à se traiter pour lui avec la fille du roi Henri de Castille. La seconde chose était que, nonobstant qu'il envoyait en France, il enverrait aussi en Normandie, pour visiter et rafraîchir les châteaux qui lui restaient (lesquels n'étaient pas en bien grand nombre depuis sa dernière guerre avec le roi de France) ; car, si les Français y mettaient la main, il ne pourrait leur en ôter la possession quand il voudrait. Quand les Navarrois vinrent vers le roi de France, redemandant humblement les enfants de Navarre, le dit roi répondit qu'il aimait bien ses neveux auprès de lui, et que nulle part ils ne pouvaient être mieux, ce que le roi de Navarre devait penser aussi ; qu'ainsi donc il ne les renverrait nullement, mais leur ferait tenir auprès de lui aussi grand état qu'il appartenait à des enfants de roi et à ses neveux. Autre réponse n'en purent avoir les Navarrois, ce qu'ils rapportèrent à leur seigneur, à Tudela, où pour lors il se tenait. Et disait-on partout, au royaume de France, que l'armée qui se préparait en Angleterre devait aborder sur les côtes de Normandie, et que le roi de Navarre avait juré de rendre ses châteaux aux Anglais. Si disait-on aussi que le dit roi de Navarre avait envoyé deux de ses secrétaires pour empoisonner le roi de France, ce pour quoi les dits secrétaires furent jugés et exécutés à Paris ; ces paroles étaient facilement crues en France, car le roi de Navarre y était peu aimé. En ce temps donc, le roi de France s'en vint séjourner à Rouen, et il fit un grand mandement de gens d'armes sous les ordres du sire de Coucy et du sire de la Rivière, lesquels s'en allèrent mettre le siège devant Évreux, qui se tenait navarroise ; et ces barons avaient avec eux les deux fils du roi de Navarre et réclamaient la cité en leur nom ; aussi fut demandée la province et ville de Montpellier, que le roi de Navarre tenait, ce à quoi ceux de Montpellier obéirent, car autrement ne purent. Ce dont le roi de Navarre se tint pour si offensé et si irrité, qu'il envoya en Angleterre pour y conclure alliance avec les Anglais,

et bientôt y alla aussi lui-même, où grandement il fut traité et parlementé, et enfin grandes alliances décidées et scellées. Aussi le roi Charles de France, qui fut toujours sage et subtil, et ne savait en quel endroit descendraient les Anglais, tenait-il partout bonne garde et grand foison de gens d'armes, afin de guerroyer aux ennemis sitôt qu'ils paraîtraient. Ainsi, étant en sa chambre et dans son hôtel, le roi de France reconquérait peu à peu ce que ses prédécesseurs avaient perdu par les camps, la tête armée et l'épée en main : ce dont il fut grandement à recommander. Si continua-t-on de guerroyer entre Français et Bretons, Anglais et Navarrois, à assiéger, à conquérir des deux parts châteaux et forteresses, sans grandes entreprises ni chevauchées qui fissent figure en l'histoire. Vers ce temps, le trentième jour de mai 1379, trépassa le roi Henri de Castille, étant couché malade au lit, après une grande chasse au sanglier qu'il avait faite, et si les Espagnols en furent courroucés, je vous le laisse à penser. Aussi, très tôt après la mort du roi Henri, se hâtèrent-ils de couronner roi son fils aîné, le prince Jean, qui devait avoir pour femme la fille du roi de Navarre, ainsi qu'il avait été récemment traité. Et là-dessus vinrent en grande pensée le duc de Lancastre et le comte de Cambridge, qui réclamaient l'héritage de Castille aux noms de leurs femmes, filles du roi don Pèdre, et ils dirent qu'il n'en irait point ainsi, mais qu'ils se feraient droit par leurs épées.

Cependant le roi Charles de France, qui savait que le roi Robert d'Écosse avait (comme son père le roi David, qui de longtemps était mort) une guerre et mortelle haine aux Anglais, car jamais ces deux royaumes ne se peuvent aimer l'un l'autre, résolut, pour nourrir plus grand amour entre lui et les Écossais, d'envoyer un sien chevalier, secrétaire de son conseil, vers le roi Robert d'Écosse et les Écossais, afin de parlementer, traiter et visiter le pays, et aussi connaître les barons, pour savoir si, par l'Écosse, ses gens pourraient faire bonne guerre aux Anglais ; car Yvain de Galles, pendant qu'il vivait et avant qu'il fût occis, avait informé le roi Charles de France que c'était par Écosse qu'on pouvait le mieux nuire aux Anglais ; sur quoi le roi avait eu plusieurs imaginations. Il manda donc un sien chevalier, bien sage et habile à parler, qui s'appelait messire Pierre, seigneur de Bournazel, et il lui dit : « Vous ferez mon message en Écosse, et vous saluerez le roi et les barons, et vous leur direz que nous et notre royaume nous sommes prêts à les soutenir et à traiter avec le roi et avec eux, comme avec nos bons amis, en

sorte que, la saison venue, nous puissions envoyer des gens chez eux et par là avoir entrée en Angleterre, ainsi que nos prédécesseurs ont eu du temps passé; tenez bien votre état comme il appartient à un messager du roi de France; nous le voulons ainsi, et tout sera payé. » Le chevalier répondit et dit : « Sire, à votre commandement. » Depuis, il ne séjourna guère longuement, et quand toutes ses besognes furent préparées, il prit congé du roi, et fit si bien par ses journées qu'il vint à l'Écluse en Flandre, où il s'arrêta, attendant vent et passage, si bien qu'il y séjourna quinze jours, car le vent lui était contraire. En ce séjour, il tenait grand état, étant bien muni de vaisselle d'or et d'argent parsemée dans sa salle aussi largement que s'il eût été un petit duc, et faisant porter devant lui une épée dans son fourreau, richement damasquinée d'or et d'argent; mais tout ce que ses gens prenaient était bien payé. Les gens de la ville s'émerveillaient du grand état que ce chevalier tenait, tant dans son hôtel que par les rues; et le bailli de l'Écluse en fut informé, tant qu'il ne put s'en taire, ce qu'il fit mal, et le fit savoir au comte de Flandre, son maître, qui se tenait pour lors à Bruges et avec lui le duc de Bretagne, son cousin. Le comte de Flandre, quand il eut un peu pensé, avec ce que le duc de Bretagne y prit peine, ordonna qu'il leur fût amené. Le bailli retourna donc à l'Écluse, et vint au chevalier du roi mal courtoisement, car il l'arrêta, la main sur l'épaule, de la part du comte; ce dont le chevalier fut bien étonné, et il dit au bailli qu'il était le messager du roi de France. « Sire, dit le bailli, je le crois bien, mais il vous faut venir parler au comte, il m'est commandé de vous y emmener. » Le chevalier ne se put excuser, et il fut amené à Bruges par le bailli et par ses gens, jusque dans la chambre du comte. Le comte de Flandre et le duc de Bretagne s'appuyaient tous deux à une fenêtre donnant sur les jardins. Le chevalier se mit à genoux devant le comte, en disant : « Monseigneur, voilà votre prisonnier. » Le comte fut durement courroucé de cette parole, et il dit en grande colère : « Comment, ribaud, dis-tu que tu es mon prisonnier, parce que je t'ai mandé pour me parler? Les gens de monseigneur peuvent bien venir devers moi et me parler, et tu ne t'es pas bien conduit, ayant tant séjourné à l'Écluse, et me sachant si près de toi, de ne pas venir me parler; mais tu ne daignais. — Monseigneur, répondit le chevalier, sauf votre grâce... » Alors le duc de Bretagne prit la parole et dit : « Entre vous, bavards et farciers et vendeurs de contes au palais à Paris et dans la chambre de monseigneur, vous mettez le

royaume à votre volonté, et vous jouez du roi à votre gré; vous en faites le bien et le mal, comme vous voulez, si bien que les princes de son sang, que vous avez mis en haine auprès de lui, ne peuvent être écoutés; aussi pendra-t-on au gibet tant de semblables gens que le gibet en sera rempli. » Le chevalier, qui était là à genoux, fut tout honteux; car de telles paroles étaient dures à ouïr, et il voyait bien qu'il valait mieux se taire que de parler. Aussi ne répondit-il mot à ces paroles et dissimula du mieux qu'il put et qu'il sut, et partit de la présence des seigneurs en prenant congé, quand il vit que l'heure était venue, et s'en retourna à l'Écluse. Tous ses préparatifs étaient faits, et ses bagages chargés, et le vent était bon pour cingler vers l'Écosse; mais il n'osa point partir, ni se mettre en danger de la mer, car il lui fut signifié qu'il était épié et surveillé par les Anglais qui séjournaient à l'Écluse, et que s'il se mettait en voyage, il serait happé sur mer et conduit en Angleterre. Par cette crainte, son voyage fut rompu; il partit de l'Écluse et s'en retourna à Paris auprès du roi.

Vous devez savoir que le sire de Bournazel ne raconta pas au roi de France moins qu'il ne s'était passé dans l'aventure qui lui était advenue en Flandre, mais bien comme il en était allé; car aussi fallait-il qu'il se hâtât de montrer ses excuses, le roi étant fort étonné de son retour. Au récit que fit messire Pierre assistaient plusieurs chevaliers de la chambre du roi, et en particulier messire Jean de Ghistelles, de Hainault, cousin du comte de Flandre, y était, qui notait et examinait toutes les paroles du chevalier, si bien qu'enfin il ne s'en put taire, car il lui semblait que messire Pierre en disait trop au détriment du comte. Il dit donc : « Je ne puis ouïr tant parler du comte de Flandre, mon cher seigneur; et si vous voulez dire, chevalier, qu'il soit tel que vous le dites ici, et qu'il ait de son fait empêché votre voyage, je vous appelle sur le champ, et voilà mon gage. » Le sire de Bournazel ne fut pas embarrassé de répondre, et il dit : « Messire Jean, je dis que je fus pris par le bailli de l'Écluse et amené devant le comte, et toutes les paroles que j'ai dites, le comte de Flandre et le duc de Bretagne les ont dites. Si vous voulez soutenir le contraire, je relèverai votre gage. — Oui, » répondit messire Jean de Ghistelles. A ces paroles, le roi fut mécontent, et dit : « Allons, allons, nous n'en voulons pas entendre davantage. » Et se levant de sa place, il rentra dans sa chambre avec ses chambellans seulement, très réjoui de ce que messire Pierre avait si franchement parlé et relevé les paroles de

messire Jean de Ghistelles, et il disait en riant : « Il lui a bien riposté. Je n'en voudrais pas prendre vingt mille francs. » Depuis lors il advint que messire Jean de Ghistelles, qui était chambellan du roi, ne fut plus bien en cour, et on ne l'y supportait qu'avec peine, ce dont il s'aperçut bien, et n'en put souffrir le dépit, et prit congé du roi et partit, s'en allant vers le duc Wenceslas de Brabant, qui le retint. Cependant le roi de France resta à savoir mauvais gré au comte de Flandre, tant par ce qu'il avait empêché le seigneur de Bournazel de faire son voyage en Écosse, ainsi qu'il semblait à plusieurs du royaume, que parce qu'il conservait auprès de lui le duc de Bretagne, son cousin, dont le roi était fort mécontent; aussi bien ceux qui se tenaient près du roi s'apercevaient que le comte de Flandre n'était pas en sa grâce.

Peu après cette aventure, le roi de France écrivit au comte de Flandre, son cousin, une lettre fort dure, le menaçant parce qu'il soutenait le duc de Bretagne que le roi regardait comme son ennemi. Le comte de Flandre répondit au roi, s'excusant le mieux qu'il put et sut faire; mais cette excuse ne lui servit à rien, et le roi de France lui envoya des lettres plus dures encore, disant que, s'il n'éloignait de sa compagnie le duc de Bretagne, qui était son adversaire, le roi lui serait contraire. Quand le comte de Flandre vit que c'était sérieux, et que le roi de France le poursuivait de si près, il pensa de lui-même, car il était fort inventif, qu'il consulterait ses bonnes villes et en particulier ceux de Gand pour savoir ce qu'il en répondrait. Il envoya donc à Bruges, à Ypres et à Courtrai, et partit de Male avec le duc de Bretagne en sa compagnie, et s'en vint à Gand, où il se logea à la Poterne. Si fut-il très bien reçu des bourgeois de Gand, car ils aimaient fort à l'avoir chez eux. Quand les bourgeois que les bonnes villes de Flandre avaient envoyés y furent, ainsi qu'il avait été ordonné, tous se réunirent sur une place, et le comte fit lire par Jean de la Faucilie les lettres que le roi de France lui avait écrites depuis deux mois; puis il dit : « Mes enfants, bonnes gens de Flandre, par la grâce de Dieu, j'ai déjà été bien longtemps votre seigneur, et je vous ai aimés et gouvernés en paix selon mon pouvoir, et vous n'avez rien trouvé en moi qui pût être contraire à votre prospérité, ainsi qu'un seigneur doit faire à ses gens; mais il me déplaît fort, et aussi vous doit-il déplaire à vous qui êtes mes bonnes gens, que monseigneur le roi me malmène et me veuille malmener, parce que je soutiens en mon pays et tiens en ma compagnie le duc de Bretagne, mon cousin germain, qui n'est pas pour le moment

bien aimé en France, et ne s'ose assurer en son pays de Bretagne, à cause de cinq ou six barons qui le haïssent. Le roi veut que je le renvoie hors de mon hôtel et de ma terre, ce qui serait une action étrange. Je ne dis pas, si je fournissais mon cousin de villes, de châteaux et de gens d'armes contre le roi de France, que le roi n'eût pas à se plaindre de



Costumes de seigneurs[1].

moi; mais il n'en est rien et je n'en ai nul désir; c'est pourquoi je vous ai assemblés pour vous faire connaître les périls qui en peuvent résulter, afin de savoir si vous voulez demeurer avec moi. » Ils répondirent tous d'une voix : « Monseigneur, oui, et nous ne savons aujourd'hui aucun seigneur, s'il voulait vous faire la guerre, contre lequel vous ne trouvassiez dans votre comté deux cent mille hommes bien armés et bien à point pour vous défendre. » Cette parole réjouit fort le comte Louis de Flandre, et il dit: « Mes beaux enfants, je vous remercie. » Là-dessus le parlement

1. *Recueil de Gaignières,* tome III. — Villemin, *Monuments inédits,* tome I.

se sépara, et le comte, grandement satisfait de ses gens, leur donna congé pour retourner en leurs maisons; et aussi s'en retourna à Bruges, le duc de Bretagne toujours en sa compagnie, et ainsi demeurèrent les choses en cet état, ce dont le roi de France ne se tint pas fort content. Cependant le duc de Bretagne ne tarda guère à passer en Angleterre auprès du jeune roi Richard, avec lequel il fit alliance. Pour lors, le pays de Flandre resta en paix et en grande prospérité, ce qui ne fut pas pour bien longtemps, ainsi que vous l'entendrez raconter dans cette histoire.

Je me suis tenu longtemps de parler des affaires de l'Église, et j'y veux retourner, car la matière le requiert. Vous avez ci-dessus ouï dire comment, par la volonté du peuple de Rome, les cardinaux qui pour lors étaient en conclave avaient élu l'archevêque de Bari, qui s'appelait auparavant Barthélemy des Aigles, et l'avaient fait Pape sous le nom d'Urbain VI. L'intention de plusieurs des cardinaux était, quand ils en verraient l'occasion, de recommencer ailleurs l'élection; car ce Pape ne leur était pas profitable ni à l'Église, car il était trop entêté et sombre. Quand il se vit en prospérité et tenant la puissance papale, même que plusieurs rois lui avaient écrit pour se mettre en son obéissance, il s'en gonfla et s'enorgueillit, et voulut user de son autorité et agir de sa tête pour retrancher aux cardinaux plusieurs choses qui étaient de leur droit et de leur habitude, ce qui leur déplut grandement, et ils en parlèrent ensemble, et dirent et imaginèrent qu'il ne leur ferait jamais de bien et qu'il n'était pas digne de gouverner le monde. Plusieurs proposèrent donc d'en élire un autre, qui serait sage et puissant, et par lequel l'Église serait bien gouvernée. A cette ordonnance le cardinal d'Amiens prenait grand peine, et on disait qu'il tendait à être Pape.

Tout cet été, les cardinaux furent ainsi dans l'agitation; car ceux qui tenaient à faire un Pape n'osaient pas découvrir ou montrer généralement leurs secrets à cause des Romains, si bien que, pendant les vacations de la cour, plusieurs des cardinaux sortirent de Rome, et s'en allèrent aux environs dans divers lieux de plaisance. Urbain s'en alla dans une cité qui s'appelle Tivoli et y demeura longtemps. Pendant ces absences, les cardinaux qui étaient d'un accord et d'une volonté se réunirent et firent un Pape. Le sort échut à monseigneur Robert de Genève, jadis fils du comte de Genève, qui fut d'abord évêque de Thérouanne, puis évêque de Cambrai, et s'appelait le cardinal de Genève. La plus grande partie des cardinaux furent à cette élection, et le Pape fut appelé Clément.

En ce temps, il y avait dans les marches de Rome un vaillant chevalier de Bretagne, qui s'appelait Sevestre Bude. Il tenait sous lui plus de deux mille Bretons, et dans les années passées il s'était bravement comporté contre les Florentins, quand le Pape Grégoire les avait guerroyés et excommuniés à cause de leur rébellion. Le Pape Clément et les cardinaux d'accord le mandèrent secrètement avec tous ses gens d'armes, et il s'en vint au bourg de Saint-Pierre occuper le fort château Saint-Ange en dehors de Rome, pour mieux contraindre les Romains. Si n'osait Urbain sortir de Tivoli, par crainte de ces Bretons, non plus que les cardinaux qui étaient de son parti, lesquels n'étaient pas nombreux, et les Romains ayant mandé d'autres soldats allemands et lombards, ceux-ci escarmouchaient tous les soirs contre les Bretons. Clément prit en main les grâces et en fit à tous les clercs qui en voulurent, signifiant son nom par tout le monde. Quand le roi de France en fut informé, il fut d'abord grandement émerveillé, et manda ses frères avec les hauts barons de son royaume et tous les prélats, et le recteur et les maîtres docteurs de l'Université de Paris, pour savoir s'il se tiendrait à la première ou à la dernière élection de ces Papes. Cette affaire ne fut pas sitôt déterminée, car plusieurs clercs hésitaient; mais finalement tous les prélats de France inclinaient vers Clément; ainsi faisaient les frères du roi et la plus grande partie de l'Université de Paris, si bien que le roi Charles de France fut tellement poussé et instruit par les plus grands clercs de son royaume qu'il obéit au Pape Clément et le tint pour le véritable Pape; et il fit par tout son royaume un commandement spécial pour qu'on tînt Clément pour le Pape et qu'on lui obéît comme à Dieu en terre. Le roi d'Espagne tint cette opinion, et aussi le comte de Savoie, le sire de Milan et la reine



Institution d'un Pape[1].

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2643.

de Naples. Ce que le roi de France croyait en Clément soutint grandement son fait, car le royaume de France est la fontaine de croyance et d'excellence, à cause des nobles églises qui y sont et des grandes prélatures. Charles de Bohême, qui vivait encore, roi d'Allemagne et empereur de Rome, et se tenait alors à Prague en Bohême, était bien informé de toutes ces choses qui lui causaient grande merveille, et quoique son empire d'Allemagne, excepté l'archevêché de Trèves, crût de fait, de cœur et d'intention au Pape Urbain sans vouloir entendre parler d'un autre, l'empereur feignit et dissimula tant qu'il vécut, et répondait, quand on

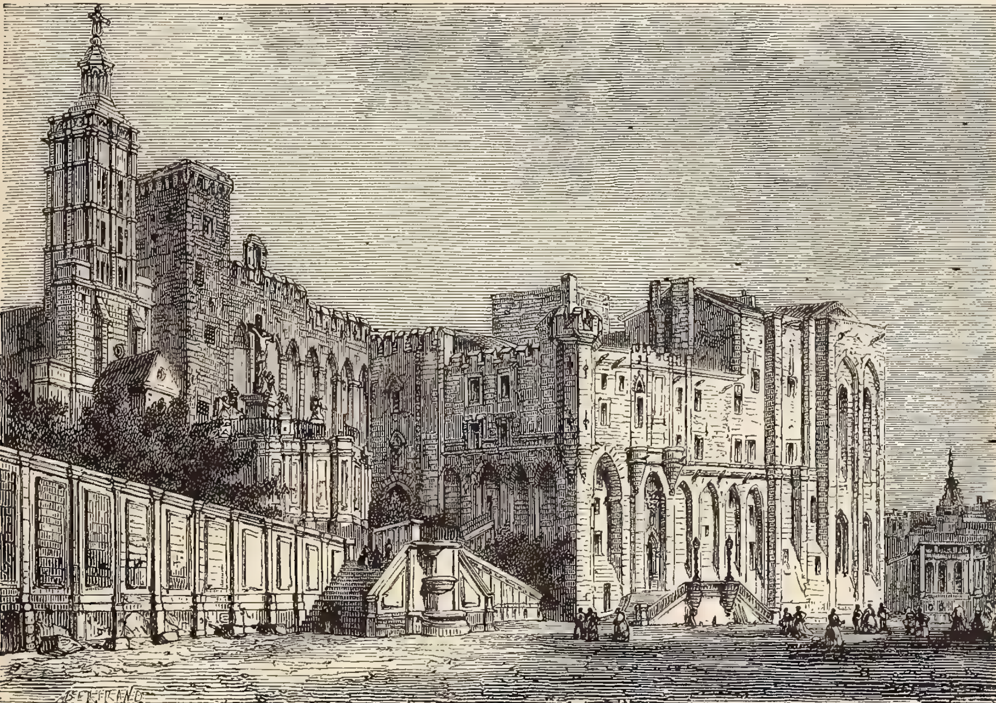


Sceau et contre-sceau du Pape Clément VII [1].

en parlait en sa présence, si courtoisement que tous les prélats et les barons de son empire s'en contentaient. Nonobstant tout cela, les églises de l'empire obéissaient à Urbain, et aussi fit le royaume d'Angleterre; mais le royaume d'Écosse obéit à Clément. Le comte Louis de Flandre vexait grandement Clément dans les parties de Brabant, de Hainault, de Flandre et de Liège, car il voulut toujours demeurer urbaniste, et il disait qu'on faisait tort à ce Pape; si ledit comte était tellement cru et renommé dans les parties où il vivait, que les églises et les seigneuries de la terre se tenaient à son opinion. Mais cependant ceux du Hainault, les églises et avec elles le seigneur qui s'appelait Albert, demeurèrent neutres et n'obéirent pas plus à lui qu'à l'autre; à cause de quoi l'évêque de Cambrai qui régnait alors et s'appelait Jean, perdit en Hainault tous les revenus de ses biens temporels.

1. Archives nationales, nº 6069; grandeur du sceau original.

En ce temps-là le Pape Clément envoya en France, en Hainault, en Flandre et en Brabant le cardinal de Poitiers, prudhomme, vaillant et sage clerc pour enseigner le peuple ; car il avait pris part à la première élection, aussi pouvait-il démontrer que par contrainte ils avaient élu Pape l'archevêque de Bari. Le roi de France, ses frères et les prélats de France l'accueillirent avec bonté et entendirent volontiers toutes ses



Palais des Papes à Avignon, d'après une photographie.

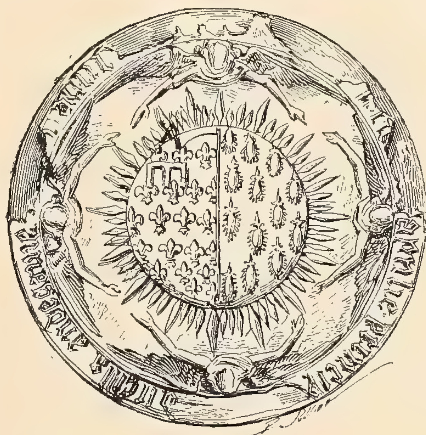
paroles, qui leur semblèrent véritables ; aussi y apportèrent-ils plus grande croyance. Lorsqu'il eut été en France à son bon plaisir, il descendit en Hainault, et fut bien reçu du duc Albert ; il le fut aussi en Brabant par le duc et la duchesse, mais il n'y gagna pas autre chose. Il comptait en arrivant aller à Liège, mais on le lui déconseilla si fort qu'il n'y alla point. Il retourna à Tournai, et s'y tint quelque temps, croyant aller en Flandre pour parler au comte et au pays ; mais il n'y alla point, car il lui fut signifié par le dit comte qu'il n'y avait que faire pour cette cause, car il tenait et tiendrait toujours le pape Urbain pour Pape, et voulait vivre et mourir en cet état.

Ainsi les royaumes chrétiens étaient divisés par le fait de ces Papes, et

les Églises en différend. Urbain tenait la majeure partie, mais la plus profitable par le revenu et la pleine obéissance était à Clément. Si envoya-t-il à Avignon, par le consentement des cardinaux, pour rappareiller ce lieu et ce palais; car telle était son intention d'y venir séjourner le plus tôt qu'il pourrait, et, en attendant, Clément se logea en la cité de Fondi et de là répandit ses grâces. Tout autour, par les champs et dans les villages, se tenaient grand foison de soldats qui guerroyaient et harassaient Rome et les Romains; et aussi tous ceux qui étaient au bourg Saint-Pierre et au château Saint-Ange leur causaient beaucoup de troubles; mais ceux de Rome se fortifièrent de soldats allemands qu'ils prirent, et, les réunissant avec les forces de Rome, ils conquirent un jour le bourg Saint-Pierre et ensuite le château Saint-Ange, que les Bretons évacuèrent, la vie sauve. Ils partirent donc de là et s'en allèrent vers Fondi et sur le plat pays, tandis que les Romains abattaient ce château Saint-Ange et brûlaient le bourg Saint-Pierre. Quand messire Silvestre Bude, qui se tenait par le pays, entendit que ses gens avaient perdu le bourg Saint-Pierre et le château Saint-Ange, il en fut durement courroucé, et chercha comment il pourrait se venger de ces Romains. Il fut informé par ses espions que tous les plus notables de la cité de Rome devaient être ensemble au Capitole, en conseil. Il mit aussitôt en route une chevauchée des gens d'armes qu'il tenait près de lui, et, passant secrètement par des voies couvertes jusqu'à Rome, il y entra le soir par la porte de Naples. Dès que les Bretons furent entrés, ils prirent le chemin du Capitole et y vinrent si à point que tout le conseil de Rome était sorti de la salle et se tenait sur la place. Les Bretons abaissèrent leurs glaives, éperonnèrent les chevaux, et là ils en occirent et abattirent par foison des plus grands notables de la ville. Il y eut morts sur la place sept bannerets et bien deux cents autres hommes riches, et un grand nombre blessés. Quand ces Bretons eurent fait leur entreprise, ils se retirèrent sur le soir, bien tard. Personne ne les poursuivit pendant la nuit; car tous étaient effrayés à Rome, et ne savaient à quoi entendre, sinon à leurs amis qui étaient morts ou blessés. La nuit se passa donc en grande angoisse de cœur, à ensevelir les morts et à soigner les blessés. Quand vint le matin, pour se venger, les Romains firent une grande cruauté; car ils assaillirent et occirent les pauvres clercs qui séjournaient à Rome et qui n'avaient aucune part en ce méfait, et il y en eut plus de trois cents ainsi maltraités. En particulier, aucun des Bretons qui leur

tombaient entre les mains n'était pris à merci. Ainsi étaient les choses à Rome en grande agitation par le fait des deux Papes, et tous les jours le payaient ceux qui n'avaient point de tort à l'affaire.

Pendant que le Pape Clément se tenait à Fondi, la reine de Naples vint le voir de bon courage, et elle se mit, elle et son pays, en son obéissance pour le tenir comme Pape. Cette reine avait eu en pensée depuis longtemps qu'elle remettrait en la main du Pape, pour en faire à sa volonté, le royaume de Sicile, dont elle était dame et reine, et le duché de Provence qui dépendait de ce royaume, afin qu'il en pût doter et apanager un grand prince, quel qu'il fût, du royaume de France, celui-ci devant avoir puissance de résister contre ceux qu'elle haïssait à mort, les descendants du roi de Hongrie, messire Charles de la Paix. Quand la reine de Naples fut venue à Fondi, elle s'humilia fort devant le Pape, se confessa à lui et lui découvrit tous ses secrets, disant : « Père saint, je tiens plusieurs grands et nobles héritages, tels que le royaume de Naples, le royaume de Sicile, Pouille et Calabre et le duché de Provence. Quand mon père, le roi Louis de Sicile, duc de Pouille et de Calabre, était vivant, il tenait toutes ces terres de l'Église; à son lit de mort, il me prit la main et me dit ainsi : « Ma belle fille, vous êtes héritière de grands, riches et beaux » pays; on sait que plusieurs hauts seigneurs s'empresseront pour vous » épouser à cause de ces grands héritages. Je vous enjoins et commande » que vous vous mariiez à un si grand seigneur qu'il puisse vous tenir en » paix avec votre héritage; et s'il advient que vous n'ayez nul héritier de » votre chair, remettez tous vos héritages en la main du Saint-Père qui » pour le temps sera. Le roi mon père me l'ordonna ainsi à son lit de mort, » et je vous l'ordonne ainsi. » Je lui promis donc, Père saint, en présence de tous ceux qui pouvaient être dans la chambre que j'accomplirais son dernier désir. Il est vrai que, peu après son trépas, par le consentement des nobles de Sicile et de Naples, je fus mariée à André de Hongrie, frère du


Sceau de Marie, reine de Sicile [1].

1. Archives nationales, n° 11775; grandeur du sceau original, 0m,097.

roi Louis de Hongrie, duquel je n'eus nul héritier, car il mourut jeune à Aix en Provence. Depuis sa mort, on me remaria au prince de Tarente, qui s'appelait messire Charles, et j'en eus une fille. Le roi de Hongrie, par le déplaisir qu'il eut de la mort du roi André son frère, fit la guerre à mon mari, messire Charles de Tarente, le prit par bataille et l'amena en prison en Hongrie, où il mourut. Depuis, par l'accord des nobles de Naples, je me remariai au roi Jacques de Majorque, et je mandai de France messire Louis de Navarre pour épouser ma fille, mais il mourut en chemin. Le roi de Majorque, mon mari, me quitta pour reconquérir son héritage de Majorque que le roi d'Aragon avait enlevé au roi son père, lequel était mort en prison. Et contre mon conseil il alla quérir aide et secours auprès du prince de Galles à Bordeaux, au lieu d'en réclamer au roi de France, dont je suis parente. Et pendant qu'il était en son voyage où il mourut, j'écrivis au roi de France pour lui demander de m'envoyer un homme noble de son sang, auquel je pourrais marier ma fille, afin que nos héritages ne demeurassent pas sans héritier. Le roi de France entendit à mes paroles, ce dont je lui sais bon gré, et m'envoya son cousin, messire Robert d'Artois, lequel a épousé ma fille. Je me suis alors remariée à messire Othon de Brunswick, et quand messire Charles de la Paix[1] a vu que je voulais revêtir messire Othon de mon héritage en son vivant, il nous a fait la guerre, il nous a pris par enchantement au château de l'Œuf : car il nous semblait, à nous qui étions dans le château, que la mer était si haute qu'elle nous pouvait couvrir; nous fûmes à cette heure si effrayés que nous nous rendîmes, tous quatre, à messire Charles de la Paix, la vie sauve. Il nous a tenus en prison moi et mon mari, ma fille et son mari, et il en est tant advenu que ma fille et son mari y sont morts. Depuis, nous nous sommes délivrés par traité, la Pouille et la Calabre lui demeurant ; il veut s'emparer de l'héritage de Naples, de Sicile et de Provence, et il cherche des alliances partout; dès que je serai morte, il violera le droit de la sainte Église. Déjà, moi vivante, il en fait tout son pouvoir. Je veux donc, Père saint, m'acquitter envers Dieu et envers vous, et acquitter les âmes de mes prédécesseurs. Je vous rapporte et mets en votre main tous les héritages qui me sont dus, et je vous les donne à votre volonté pour en apanager qui vous voudrez et qui bon vous semblera, qui les puisse défendre contre notre adversaire, messire

1. Charles de Duras, qui prit à Naples le nom de Charles III.

Charles de la Paix. » Le pape Clément reçut ces paroles en très grand bien, et ce don en grande révérence, et dit : « Ma fille de Naples, nous en ordonnerons sagement, tellement que vos héritages auront un héritier de votre sang, noble et puissant et assez fort pour résister à tous ceux qui voudront lui nuire. » De quoi furent faits actes publics et authentiques ; après quoi la reine et son mari retournèrent à Naples. Et ne demeura guère de temps que le Pape Clément prît son chemin vers Avignon, dont il ordonna secrètement ses besognes ; et ce qui l'inclinait le plus à y retourner, c'était qu'il voulait faire don au duc d'Anjou, comme il les avait lui-même reçus, des droits que la reine de Naples lui avait donnés et conférés. Ainsi fit-il dès qu'il fut arrivé à Avignon, et que le duc d'Anjou l'y vint voir. Le prince, qui tendait toujours à seigneurie et à grands honneurs, retint ces dons à haute magnificence, les accepta pour lui et pour ses héritiers, disant au Pape que, sitôt qu'il le pourrait, il s'en irait au pays de par delà, si fort qu'il pourrait résister à tous les ennemis de la reine de Naples. En attendant ce, il s'en retourna dans la ville de Toulon avec la duchesse sa femme, et le Pape Clément demeura à Avignon.

CHAPITRE II

Comment les Gantois se mirent en révolte contre le comte leur seigneur, et de la guerre qui s'ensuivit.



SI nous cesserons un peu de temps de nous occuper des affaires de l'Église, et nous entrerons aux matières des guerres de Flandre qui commencèrent en cette saison, lesquelles furent dures et cruelles et firent mourir et exiler grand foison de gens, si bien que le pays fut bouleversé par telle violence qu'on disait alors que de cent ans il ne pourrait s'en recouvrer ni remettre au point où il était quand la guerre le prit ; car sachez, quand ces haines et tribulations vinrent en Flandre, que le pays était si rempli de tous biens que ce serait merveille à raconter et à considérer, et les gens des bonnes villes se tenaient en si grand état que merveille. Or vous devez savoir que ces guerres et haines s'émurent toujours par l'envie et jalousie que les bonnes villes de Flandre avaient l'une pour l'autre, ceux de Gand contre la ville de Bruges et ceux de Bruges contre la ville de Gand, et de même les autres villes les

unes contre les autres. Cependant il y avait cette ressource que jamais ces guerres entre elles ne se pouvaient émouvoir ni élever, à moins que leur seigneur le comte n'y consentît; car il était tellement cru et aimé que nul ne l'osait courroucer. Aussi le comte, qui était sage et habile, redoutait tant la guerre et les dissentiments entre ses gens et lui que jamais nul seigneur n'en fit plus que lui; et il fut d'abord froid et dur à émouvoir pour faire la guerre, car il ne voulait nullement s'y engager, sentant bien en son esprit que, lorsqu'il y aurait des différends entre lui et son pays, il en serait plus faible et moins redouté de ses voisins. Encore redoutait-il la guerre pour une autre raison, bien qu'à la fin il lui fallût prendre les armes. La guerre est la destruction de la richesse, des corps et des biens; et en tout temps il avait vécu et régné avec grande prospérité et paix, et en jouissant de son plaisir autant que seigneur de terre eût jamais pu. Et les guerres qui surgirent sous sa main commencèrent par un si petit évènement qu'à justement considérer, si le bon sens et le bon conseil s'en fussent mêlés, il n'y eût point dû avoir de guerre, et ceux qui liront ou se feront lire ce qui regarde cette matière pourront dire que ce fut l'œuvre du diable; car vous savez bien et vous avez ouï dire aux sages que le diable excite et attise jour et nuit la guerre et la haine là où il voit la paix, et cherche au loin et peu à peu comment il peut en venir à ses fins. Il en fut et il en advint ainsi dans la Flandre en ce temps-là.



Sceau du comte Louis de Flandre[1].

Pendant que le comte Louis de Flandre était en sa plus grande prospérité, il y avait à Gand un bourgeois qu'on appelait Jean Lion, homme sage, subtil, hardi, cruel et entreprenant, et assez froid au besoin. Ce Jean Lion était très aimé du comte, à ce qu'il parut, car le comte le chargea de faire tuer à Gand un homme qui lui était contraire et déplaisant; et, au commandement du comte, Jean Lion se prit secrètement de paroles avec ce bourgeois et l'occit. Le bourgeois mort, qui s'appelait Jean d'York, Jean Lion s'en vint demeurer à Douai, et il fut là près de trois ans, tenant

1. Archives nationales, n° 644; grandeur du sceau original, $0^{m},090$.

bon état et grand, et le comte payait tout pour lui; car, pour ce meurtre, Jean Lion avait perdu en un jour tout ce qu'il possédait à Gand, et avait été banni de la ville pour cinquante ans et un jour. Depuis, le comte de Flandre fit tant qu'il lui fit obtenir la grâce, le retour à Gand et la franchise, ce qu'on n'avait jamais vu, et dont plusieurs gens de Flandre et de Gand furent fort émerveillés; mais il en fut ainsi; avec tout cela et pour le rétablir en ses affaires et qu'il pût tenir son état, le comte le fit doyen des bateliers[1]. Cet office pouvait bien valoir régulièrement mille francs par an. Ainsi ce Jean Lion était si bien auprès du comte que nul n'était mieux que lui.

En ce temps, il y avait à Gand une autre famille qu'on appelait les Mahieu; ils étaient sept frères et les plus grands de tous les patrons de barques. Entre ces sept frères, il y en avait un qui s'appelait Ghisbrecht Mahieu, homme riche, sage, subtil et entreprenant plus qu'aucun de ses frères. Ce Ghisbrecht était secrètement jaloux de Jean Lion, de ce qu'il le voyait si bien auprès du comte de Flandre, et il cherchait nuit et jour comment il le pourrait ôter de ses bonnes grâces. Il eut plusieurs fois en pensée de le faire tuer par ses frères, mais il n'osait par crainte du comte. Il travailla, s'avisa et imagina si bien qu'il trouva le chemin, et, pour en venir à l'origine de l'affaire, je vous dirai la cause principale de leur haine.

Il y avait eu anciennement en la ville de Damme une guerre mortelle de deux riches patrons de bateliers et de leurs familles; l'un s'appelait Jean Piet et l'autre sire Jean Barde. Dix-huit de leurs amis avaient péri dans cette guerre. Ghisbrecht Mahieu et ses frères appartenaient à la famille de l'un; Jean Lion était de l'autre. Les haines ouvertes étaient ainsi nourries depuis longtemps entre eux deux, bien qu'ils parlassent, bussent et mangeassent ensemble; mais les Mahieu en tenaient plus de compte que ne faisait Jean Lion. Ghisbrecht Mahieu, qui cherchait toujours à détruire Jean Lion sans coup férir, s'avisa d'un tour subtil. Le comte de Flandre séjournait une fois à Gand. Ghisbrecht s'en vint trouver l'un des chambellans les plus particuliers du comte, et se mit en rapport avec lui, disant : « Si messire de Flandre voulait, il aurait un grand profit tous les ans sur les patrons bateliers, dont il n'a maintenant rien; et ce profit, les patrons étrangers le payeraient seuls, pourvu, il est vrai, que Jean Lion, qui est doyen des bateliers, s'en voulût loyalement acquitter. » Le

1. Officier de flotte.

chambellan dit qu'il le ferait savoir au comte, et ainsi fit. Le comte était ainsi que la plupart des seigneurs, qui sont enclins à profiter, et qui ne regardent pas loyalement où les choses peuvent en venir, mais seulement à s'assurer l'argent et la finance, ce qui les déçoit; il dit donc à son valet : « Faites-moi venir Ghisbrecht Mahieu, et nous entendrons ce qu'il a à dire. » Ce qui se fit. Ghisbrecht remontra au comte plusieurs choses raisonnables, à ce qu'il semblait à celui-ci, qui dit : « Faisons venir Jean Lion. » Jean Lion fut appelé en présence du comte et de Ghisbrecht, sans qu'il sût rien de cette affaire, que le comte entama en lui disant : « Jean, si vous voulez, nous aurons grand profit par le moyen qui nous est indiqué. » Jean, qui était loyal en cette affaire, vit bien que ce n'était pas une chose raisonnable, et il n'osait dire non. Il répondit donc ainsi : « Monseigneur, ce que vous demandez et ce que Ghisbrecht propose, je ne puis pas le faire tout seul, et ce sera difficile à mener à bonne fin. — Jean, dit le comte qui tenait à son profit, si vous voulez loyalement vous en acquitter, cela se fera. — Monseigneur, répondit Jean Lion, j'y ferai tout ce que je pourrai. » Là-dessus finit leur parlement. Ghisbrecht Mahieu, qui tirait à mettre Jean Lion mal avec le comte de Flandre, ne pensait à autre chose; il s'en vint à ses six frères et leur dit : « Il est temps, si vous voulez m'aider en cette besogne, comme les frères doivent s'aider l'un l'autre, car c'est pour vous que je travaille. Je déconfirai Jean Lion sans coup férir, et je le mettrai si mal avec le comte que jamais il n'y fut aussi bien qu'il y sera mal. Quoi que je dise ou montre en ce parlement, quand tous les patrons bateliers seront venus, et que Jean Lion vous interrogera, soutenez-le; je dissimulerai, et je maintiendrai à monseigneur que, si Jean Lion voulait loyalement s'en acquitter, cette ordonnance se ferait. Je connais bien monseigneur; plutôt que de n'en pas venir à ses fins, Jean Lion perdra sa faveur, et il lui ôtera sa charge, qui me sera donnée, et quand je l'aurai, je vous l'accorderai. Nous sommes forts et puissants dans cette ville entre les patrons de barques; nul ne contredira mes volontés, et petit à petit je mènerai tellement Jean Lion qu'il sera abattu. Ainsi nous serons-nous vengés adroitement et sans coup férir. » Tous ses frères en furent d'accord. Le parlement vint, et les patrons furent tous appareillés; là Jean Lion et Ghisbrecht Mahieu déclarèrent la volonté du comte et le nouvel impôt qu'il voulait lever sur les navires de la Lys et de l'Escaut. Laquelle chose parut à tous trop dure et trop nouvelle, et spécialement les six frères de

Ghisbrecht y étaient plus opposés et plus contraires que les autres. Jean Lion, qui était leur souverain à tous, et qui leur voulait conserver les anciennes franchises à son loyal pouvoir, était tout content, et croyait que tout cela se faisait pour lui, tandis que tout était pleinement contre lui.

Jean Lion rapporta au comte la réponse des patrons bateliers, et il dit : « Monseigneur, c'est une chose qui ne se peut faire, et dont il pourrait advenir de grands maux. Laissez les choses en leur ancien état, et ne faites rien de nouveau. » Cette réponse ne plut pas au comte ; car il voyait que, cette taxe levée, il pourrait avoir tous les ans six ou sept mille florins de profit. Il se tut donc alors, mais il n'en pensa pas moins, et il fit soigneusement poursuivre de paroles et de propositions ces patrons bateliers que Jean Lion trouvait tous rebelles. D'autre part, Ghisbrecht Mahieu disait au comte et à son conseil que Jean Lion s'acquittait trop mollement de son office et que, s'il en était chargé, il persuaderait tous les bateliers si bien, que le comte de Flandre en aurait annuellement le profit. Le comte, qui n'y voyait pas bien clair, car la convoitise d'argent l'aveuglait, tint conseil, et de lui-même il ôta sa charge à Jean Lion et y mit Ghisbrecht Mahieu.

Quand Ghisbrecht fut doyen des patrons de barques, il tourna tous ses frères à sa volonté, et fit obtenir au comte son profit ; ce dont il n'était pas mieux aimé de la majeure partie des bateliers ; mais ils étaient contraints de se taire et de le souffrir, car les sept frères étaient trop grands avec l'aide du comte. Ainsi Ghisbrecht Mahieu vint en la faveur et amour du comte, et Jean Lion en fut éloigné ; car aussi Ghisbrecht donnait de beaux joyaux et grands présents aux chambellans et officiers, et même faisait-il de beaux dons au comte, dont il l'aveuglait tout à fait. Les bateliers payaient tout cela, ce dont ils n'étaient guère contents, mais ils n'osaient sonner mot. Jean Lion se tenait en sa maison, vivant bien du sien, et souffrant bellement tout ce qu'on lui faisait ; de quoi Pierre Bos, qui était l'un de ses valets, s'étonnait grandement, lui remontrant tous les torts qu'on lui faisait ; mais Jean répondait : « Ores tenons-nous cois ; il y a une heure pour se taire, et une heure pour parler. »

Ghisbrecht Mahieu avait un frère nommé Estievenard, homme subtil et rusé, et il avertissait son frère et lui disait bien tout ce qui arriva : « Certes, seigneur, Jean Lion souffre tout maintenant et porte la tête bien bas ; mais il le fait par habileté et par malice, car il nous fera honte

à tous, et nous mettra plus bas que nous ne sommes haut maintenant. Je conseille donc une chose : pendant que nous sommes en la grâce et amour de monseigneur, c'est que nous le mettions à mort. Je l'occirai volontiers, si j'en suis chargé ; ainsi serons-nous hors de péril, et nous nous tirerons facilement de sa mort. » Mais ses autres frères n'y voulaient nullement consentir, et disaient qu'il ne leur faisait nul mal, et qu'on ne doit point occire un homme s'il ne l'a grandement mérité.

La chose demeura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que le diable, qui ne dort jamais, inspira à ceux de Bruges de faire un fossé pour avoir leur commodité de la rivière de Lys. Le comte leur était assez favorable, et ils envoyèrent une grande quantité d'ouvriers et de gens d'armes pour les garder. Les autres années, ils en avaient fait autant ; mais les gens de Gand avaient par puissance mis obstacle à leur projet. La nouvelle vint à Gand que ceux de Bruges faisaient de nouveau creuser par force pour avoir le cours de la Lys, ce qui était grandement au préjudice de ceux de Gand, et particulièrement des bateliers. Aussi beaucoup de gens commencèrent à murmurer qui disaient tout bas : « Dieu garde Jean Lion ! S'il était encore notre doyen, ceux de Bruges ne seraient pas assez hardis pour s'avancer ainsi contre nous. » Jean Lion était bien informé de toutes ces paroles, et il commença un peu à se réveiller, et il disait en lui-même : « J'ai dormi un temps, mais le moment ne tardera guère que je me réveillerai, et que je mettrai un tel trouble entre cette ville et le comte qu'il en coûtera cent mille vies. » Cette affaire des fossoyeurs continua d'augmenter, enflammant ceux de Gand, jusqu'à ce qu'une femme revenant de pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne s'assit un jour toute lasse et échauffée sur la place du marché, là où il y avait le plus de gens, et elle faisait grandement l'ébahie. On lui demanda d'où elle venait. Elle répondit : « De Boulogne. J'ai vu et trouvé sur mon chemin le plus grand malheur qui advint jamais à la bonne ville de Gand ; car ils sont plus de cinq cents fossoyeurs qui travaillent jour et nuit devant la Lys, et ils auront tantôt toute la rivière si on ne la leur dispute. » Ces paroles de la femme furent bien ouïes et entendues et racontées en plusieurs lieux de la ville.

Alors ceux de Gand s'émurent, et dirent que ce n'était pas chose à supporter ni à accepter. Plusieurs vinrent trouver Jean Lion pour lui demander conseil, ce dont il fut bien joyeux ; mais il ne laissa rien paraître de sa joie, car il n'en était pas encore temps, jusqu'à ce que la

chose fût mieux embrouillée; aussi se fit-il prier et supplier durement avant de vouloir rien dire ni témoigner; enfin, quand il parla, il dit : « Seigneurs, si vous voulez risquer cette affaire et la mettre en train, il faut que tous les anciens usages qui furent jadis en la ville de Gand y soient rétablis et renouvelés, que les chaperons blancs soient remis en avant, et que ces chaperons blancs aient un chef autour duquel ils puissent tous se retirer et se rallier. » Cette parole fut très volontiers ouïe et entendue, et ils dirent tous d'une seule voix : « Nous le voulons! nous le voulons! En avant les chaperons blancs! » Là furent faits, donnés et délivrés plus de cinq cents chaperons blancs aux compagnons, qui aimaient mieux la guerre que la paix, car ils n'avaient rien à perdre; et Jean Lion fut élu chef de ces chaperons blancs, lequel office il reçut assez volontiers pour se venger de ses ennemis et pour engager la ville de Gand contre ceux de Bruges et le comte son seigneur, et il fut ordonné pour marcher contre les ouvriers de Bruges avec sa compagnie.

Quand Ghisbrecht Mahieu et ses frères virent la contenance de ces chaperons blancs, ils n'en furent pas trop réjouis. Estievenard, l'un des frères, dit : « Je vous le disais bien, Jean Lion nous déconfira par sa malice. Il aurait mieux valu que vous me l'eussiez laissé occire que de le voir en l'état où il est et où il viendra, et tout cela par ces chaperons blancs qu'il a remis en avant. — Nenni, dit Ghisbrecht; dès que j'en aurai parlé à monseigneur, il les mettra à bas; je veux bien qu'ils fassent leur entreprise d'aller contre ces fossoyeurs de Bruges, pour le profit de notre ville, qui autrement serait perdue. »

Jean Lion et toute sa troupe aux chaperons blancs partirent de Gand en volonté et propos de tout tuer parmi les fossoyeurs et ceux qui les gardaient; mais les gens de Bruges avaient eu peur, et s'étaient retirés, laissant là leur ouvrage, ni jamais depuis ne s'imaginèrent-ils de creuser. Quand Jean Lion et les chaperons blancs virent qu'ils n'avaient rien trouvé, ils revinrent à Gand tout courroucés, mais sans renoncer pour cela à leur office; les chaperons blancs allaient alors hardiment par la ville.

Jean Lion les tenait toujours en cet état, et il disait secrètement à quelques-uns : « Tenez-vous en joie, buvez et mangez, et ne vous inquiétez pas de ce que vous dépensez. Tel payera sous peu votre écot qui maintenant ne vous donnerait pas un denier. »

Si tenait-on à cette heure à Eeclo, qui est de la franchise de Gand,

un bourgeois de la ville qui était en la prison du comte; or il appartenait à la corporation des bateliers; et le bailli du comte, qui s'appelait Roger d'Auterme, refusait de le délivrer, quoi qu'en dissent Jean Lion et les chaperons blancs; car il disait : « Que de paroles pour un batelier! Dites à ceux de Gand que, s'il était dix fois plus riche qu'il n'est, il ne sortirait jamais de notre prison, si monseigneur de Flandre ne le commande. J'ai bien la puissance de l'arrêter, mais je n'ai pas celle de le délivrer. » Ces paroles et ces aventures ne déplaisaient pas à Jean Lion, qui ne tendait qu'à engager et embrouiller la ville envers son seigneur, tellement qu'on ne pût apaiser le trouble sans grand dommage. Et si semait-il de tous côtés et faisait répéter dans la ville : « Jamais, quand les offices furent achetés dans une ville, les juridictions n'y furent bien gardées. »

Ghisbrecht Mahieu et les doyens des petits métiers qui étaient de son alliance, entendaient tous les jours de telles paroles à leurs oreilles, et les reconnaissaient pour venir de Jean Lion; mais ils n'y pouvaient ni osaient remédier, car Jean Lion avait déjà semé par la ville tant de chaperons blancs et de compagnons hardis et aventureux qu'on ne l'osait assaillir. Et aussi n'allait-il jamais seul par les rues, car, lorsqu'il sortait de sa maison, il avait pour le moins deux ou trois cents chaperons blancs autour de lui; et même il n'allait point par la ville, à moins qu'il n'en eût très grand besoin, et il se faisait grandement prier pour donner son conseil sur les accidents et aventures qui arrivaient à Gand ou au dehors contre les franchises de la ville. Quand il se trouvait au conseil, ou qu'il disait une parole en général au peuple, il parlait de si belle rhétorique et avec un si grand art, que tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son langage, et disaient communément d'une voix à tout ce qu'il avançait : « Il dit vrai! il dit vrai! » Et bien disait Jean Lion par grande prudence : « Je ne veux pas que nous affaiblissions ou amoindrissions l'héritage de monseigneur de Flandre; si nous le pouvions, nous ne le voudrions pas, car on doit toujours être bien avec son seigneur, et messire de Flandre est un bon sire, et un très haut prince, craint et renommé, qui nous a toujours tenus en grande paix et prospérité, ce que nous devons bien reconnaître, et nous sommes tenus d'en supporter davantage de lui que s'il nous eût guerroyés, harassés et travaillés pour avoir ce qui est à nous. Mais, comme à présent il est mal informé contre nous et les franchises de la bonne ville de Gand, et que ceux de Bruges sont plus en sa faveur que nous ne sommes, car ils lui ont promis (ce que nous savons clairement)

qu'ils lui donneraient par an dix ou douze mille francs s'ils avaient la commodité de la rivière de Lys, je dis et conseille que la bonne ville de Gand lui envoie des hommes sages et bien avisés et habiles à parler, qui lui remontrent hardiment et par avis toutes ces choses, tant du bourgeois de Gand qui est en sa prison à Eeclo que son bailli ne nous veut rendre, que des autres choses qui sont arrivées et dont la bonne ville de Gand n'est pas satisfaite, afin qu'il ne pense pas, ni ses conseillers, que nous soyons si morts que, si besoin en est, nous ne puissions ni voulions résister. Ses réponses ouïes, la bonne ville de Gand prendra avis pour punir les méfaits sur ceux qui en seront trouvés coupables. »

Quand Jean Lion eut remontré cette parole sur la place du marché du Vendredi, chacun dit : « Il dit bien! il dit bien! » Alors chacun se retira dans sa maison. Ghisbrecht Mahieu n'avait pas été présent à ce discours de Jean Lion, car il redoutait déjà les chaperons blancs; mais Estievenard, son frère, y était, qui toujours prédisait le temps à venir. Quand il fut revenu, il dit : « Je vous le disais bien et je vous l'ai toujours dit : Jean Lion nous détruira tous. A la male heure ce fut quand vous ne me laissâtes faire; car si je l'eusse occis, j'en fusse facilement venu à bout. Or n'est-il pas maintenant en notre puissance de le pouvoir occire. Il est plus fort dans la ville que ne l'est le comte. » Ghisbrecht lui répondit : « Tais-toi, sot imbécile. Quand je le voudrai bien, certes, avec la puissance de monseigneur, tous ces chaperons blancs seront abattus, et tel qui les porte à présent n'aura alors plus à faire de chaperons. »

Ainsi certains hommes sages et notables de la ville de Gand furent ordonnés pour aller vers le comte, et dans le nombre fut Ghisbrecht Mahieu, doyen des patrons bateliers, et cette mission lui fut confiée par la ruse de Jean Lion, afin que, s'il rapportait quelque chose de contraire aux franchises de Gand, il lui en fût demandé compte plus qu'à tout autre. Ils partirent et trouvèrent le comte à Male, où si bien ils firent leur besogne que le comte leur accorda toutes leurs demandes, sans vouloir en rien enfreindre ni briser les franchises de la ville de Gand; seulement requérait-il par douceur que les chaperons blancs fussent abolis. Lorsque cette réponse du comte fut sue dans la ville, elle y fut d'abord reçue à grande joie, et aussi le bourgeois qui était prisonnier à Eeclo et que les envoyés ramenaient; mais quand Jean Lion et les autres notables qui étaient avec lui l'entendirent, celui-ci parla et dit : « Bonnes gens de Gand qui êtes ici, vous savez et vous avez vu et voyez maintenant si les

chaperons blancs ne vous gardent et ne conservent pas mieux vos franchises que les chaperons noirs, vermeils ou de toute autre couleur. Bien est celui qu'on craint. Soyez-en sûrs, et dites que je l'ai dit : dès que les chaperons blancs seront abattus par l'ordonnance de monseigneur, je ne donnerai pas trois deniers de vos franchises. » Cette parole aveugla tellement le peuple que la majeure partie s'en alla sans répondre, et en rentrant dans leurs maisons ils répétaient : « Il dit vrai ! Laissons-le faire ! nous n'avons encore vu de lui que tout bien et profit pour notre ville ! » La chose demeura en cet état, et Jean Lion, qui était plus que jamais en crainte pour sa vie, imagina l'affaire ainsi qu'elle advint; car il voyait bien que Ghisbrecht Mahieu avait en son voyage brassé quelque chose contre lui et contre ses compagnons, bien que le comte eût fait si aimables et gracieuses réponses. Il résolut de contrarier ses projets, et il ordonna secrètement à tous les capitaines des chaperons blancs : « Dites à vos gens qu'ils soient toujours pourvus nuit et jour et sur leurs gardes ; sitôt qu'ils entendront ou verront quelque émoi, qu'ils se retirent tous vers moi. Il vaut encore mieux occire que d'être occis, puisque nous avons mené les choses jusque-là. » Chacun fit comme il l'avait ordonné et tous se tinrent sur leur garde.

Il ne se passa guère de temps depuis lors avant que le bailli de Gand, Roger d'Auterme, vînt à Gand avec deux cents chevaux pour faire ce qui avait été convenu entre le comte et Ghisbrecht Mahieu. Le bailli avec ses deux cents hommes s'en vint hardiment par les rues, la bannière du comte à la main, jusqu'au marché du Vendredi, et là il s'arrêta et mit la bannière devant lui. Tantôt vinrent auprès de lui Ghisbrecht Mahieu et ses frères, et les doyens des petits métiers. Il était ordonné que ces gens d'armes devaient aller tout droit dans la maison de Jean Lion et le prendre, et aussi le doyen des chaperons blancs et six ou sept autres des plus notables de leur parti, et les devaient amener au château de Gand pour leur couper aussitôt la tête. Jean Lion, qui le pensait bien, et qui avait ses espions semés par la ville, apprit la venue du bailli, et comprit que c'était sérieux. Tous ceux qui portaient des chaperons blancs en pensèrent de même et que la journée annoncée était venue; ils se réunirent donc tous ensemble derrière l'hôtel de Jean Lion, qui les attendait devant sa maison ; ils venaient là dix, vingt, trente, et, à mesure qu'ils venaient, ils se rangèrent dans la rue. Quand ils furent assemblés, ils étaient bien quatre cents. Jean Lion s'avança plus fier qu'un lion, et il

dit : « Allons, allons sus aux traîtres qui veulent trahir la bonne ville de Gand ! Je pensais bien que toutes ces douces paroles que Ghisbrecht Mahieu nous rapporta l'autre jour n'étaient que ruine et destruction pour nous, mais je le leur ferai payer. » Il partit donc avec sa troupe à grands pas, criant en chemin : « Trahi ! trahi ! » et ils arrivèrent par une rue étroite au marché du Vendredi, où était le bailli de Gand, qui repré-



Mort du bailli de Gand[1].

sentait la personne du comte, la bannière du comte devant lui, celle des patrons bateliers, et aussi celle des petits métiers. Aussitôt que Ghisbrecht Mahieu et ses frères virent Jean Lion entrer au marché avec les chaperons blancs, ils quittèrent le bailli et se dispersèrent pour fuir à qui mieux mieux, l'un de çà et l'autre de là; en sorte qu'il ne resta plus en ordre sur la place que les hommes d'armes amenés par le bailli. Aussitôt après que Jean Lion fut arrivé, le doyen des chaperons blancs avec une grosse troupe marcha sur le bailli, et sans dire mot il fut pris et renversé

1. Bibliothèque de l'Arsenal, Ms. n° 5188.

par terre et sur-le-champ occis; la bannière du comte fut renversée et déchirée; mais ils ne touchèrent à aucun des hommes qui étaient là, sauf au bailli, puis ils se rapprochèrent de Jean Lion tous ensemble. Quand les gens du comte virent leur capitaine le bailli mort et la bannière du comte déchirée, ils furent tout ébahis et s'enfuirent comme des gens déconfits, montant sur leurs chevaux le plus vite qu'ils purent, et ils sortirent de la ville de Gand, prenant au plus tôt les champs.

Vous devez penser que les enfants de messire Jean Mahieu, Ghisbrecht et ses frères, ne se tenaient pas pour bien assurés dans leurs maisons ; mais ils partirent le plus tôt qu'ils purent, les uns par devant, les autres par derrière, quittant la ville de Gand, laissant après eux femmes, enfants et héritages, et ils vinrent au plus vite vers le comte de Flandre, auquel ils racontèrent l'aventure de son bailli qui était mort et de sa bannière qui était déchirée. Le comte fut durement courroucé de ces nouvelles et avec grand cause, car on lui avait fait un grand affront; et il dit et jura que ce fait serait tellement payé avant qu'il rentrât dans la ville de Gand, ni que la ville reçût de lui la paix, que ce serait pour d'autres un exemple. Les fils Mahieu demeurèrent donc auprès de lui, et Jean Lion, avec les chaperons blancs, persévérèrent dans leurs outrages, et pillèrent et ravagèrent les maisons de tous ceux qui avaient quitté la ville de Gand.

Quand la chose en fut venue là, plusieurs bonnes gens riches et sages de la ville commencèrent à être courroucés, à parler et à murmurer ensemble et à dire qu'on avait mal fait, que le bailli du comte accomplissait son office, et que leur seigneur en serait si justement courroucé que jamais on n'obtiendrait la paix; car les méchantes gens avaient mis la ville en grand péril d'être entièrement détruite, si Dieu n'y portait remède. Malgré toutes ces paroles, il n'était personne qui voulût agir, ni osât s'élever pour punir ou corriger ceux qui avaient commis ces outrages. Jean de la Faucille, qui était renommé dans la ville de Gand pour un homme sage, sortit le plus doucement qu'il put et s'en vint dans une belle maison qu'il avait en dehors de la ville. Tous ceux qui voulaient vivre honorablement et sans danger n'étaient guère satisfaits, et il se passa ainsi un assez long temps, jusqu'à ce que le conseil de la ville se réunit. On appela au parlement Jean Lion et les blancs chaperons, car autrement on ne l'eût point osé faire. Là furent plusieurs paroles retournées et propos tenus; puis enfin délibéré qu'on élirait douze bourgeois sages et notables, lesquels iraient vers le comte et lui demanderaient

pardon de la mort de son bailli qu'on avait occis, et si on pouvait obtenir la paix, tant mieux; mais tous devaient être compris dans la paix, sans qu'il en fût rien réclamé. Jean Lion disait toujours : « Il fait bon être bien avec son seigneur; » mais il voulait tout le contraire, et se disait en lui-même que la chose n'était pas encore au point où il la mettrait, ainsi qu'il parut; car bien savait-il qu'il avait tant courroucé le comte que jamais il n'en aurait la paix, et que, si le comte en dissimulait d'abord, cependant il en mourrait finalement. Il aimait donc mieux tout dévaster, puisqu'il avait commencé, que d'être tous les jours en péril et en aventure de mort. Je vous dirai donc ce qu'il fit. Pendant que les élus de la ville étaient allés trouver le comte et le priaient à mains jointes qu'il accordât à la ville ce à quoi il commençait à se trouver disposé, Jean Lion se dit qu'il courroucerait si fort le comte que ceux qui demandaient n'en rapporteraient nul traité. Il prit donc avec lui tous ceux dont il était souverain, les chaperons blancs et, parmi les gens des métiers de Gand, tous ceux qui étaient le mieux dans son accord, et quand ils furent tous assemblés, il leur dit : « Seigneurs, vous savez comment nous avons courroucé monseigneur de Flandre; aussi ne savons-nous pas ce que nos gens qui sont allés vers lui nous rapporteront, paix ou guerre, car il n'est pas aisé à apaiser, et il a auprès de lui des gens qui le tiendront en courroux, car Ghisbrecht Mahieu et ses frères y sont; il y a donc cent chances contre une que nous ne viendrons à paix. Il serait donc bon que nous regardassions à nos affaires, si nous avons la guerre, et comment nous serons armés. Vous, doyen et dizainiers, regardez donc à vos gens, et faites-les venir demain sur les champs, afin de voir comment ils sont appareillés. Il fait bon deviser avant que nous soyons surpris. Tout cela ne nous coûtera rien et nous en serons davantage craints. » Tous répondirent : « Vous dites vrai. »

Le conseil fut suivi. Le lendemain, tous sortirent de la ville de Gand par la porte de Bruges et se réunirent dans une belle plaine en dehors de la ville, à un quart de lieue d'un bel hôtel que le comte de Flandre avait en dehors de Gand et qu'on appelait Andreghem. Jean Lion les regarda volontiers, car ils étaient bien six mille et bien armés, et il leur dit : « Voici une belle compagnie. » Quand il eut été là quelque temps, allant tout autour, il dit : « Je voudrais que nous allassions voir l'hôtel de monseigneur, puisque nous sommes là si près. On m'a dit qu'il le faisait

grandement garnir et pourvoir, ce qui pourrait être en grand préjudice à la bonne ville de Gand. » Tous s'y accordèrent et vinrent à Andreghem, qui était sans garde et sans défense. Ils y entrèrent donc et commencèrent à chercher dessous et dessus. Les chaperons blancs et la ribaudaille qui était entrée eurent bientôt tout dépareillé, pris et enlevé tout ce qu'il y avait dedans. Si y avait-il de bons et riches joyaux, car le comte en faisait sa garde-robe. Jean Lion fit semblant d'être fort courroucé ; mais il ne l'était guère, à ce qu'il paraît ; car quand ils furent partis du château et retournèrent par les champs, ils regardèrent derrière eux. Ils virent que le château brûlait et que le feu y avait été mis en plus de vingt endroits, si bien qu'il n'était en la puissance de personne de l'éteindre ; ils n'en étaient d'ailleurs guère en volonté. Alors Jean Lion demanda, faisant fort l'émerveillé : « Et d'où vient ce feu dans l'hôtel de monseigneur ? » On lui répondit : « D'aventure ! — Or, dit-il, on n'y peut plus rien. Encore vaut-il mieux qu'il brûle d'aventure que par nous, et de fait, tout considéré, c'était pour nous un dangereux voisin ; monseigneur aurait pu en faire une garnison qui nous eût porté grand dommage. » Tous les autres répondirent : « Vous dites vrai. »



Sceau de la ville de Gand[1]

Alors ils s'en retournèrent en la ville de Gand, sans que rien autre fût fait dans la journée ; mais elle fut cependant assez grande et mauvaise, car elle coûta par la suite plus de deux cent mille vies, et ce fut une des choses dont le comte de Flandre s'irrita le plus ; aussi Jean Lion l'avait-il fait tout exprès, car il ne voulait en venir à aucune paix, sachant bien, quel qu'en fût le traité, qu'il y laisserait sa vie. Ce château d'Andreghem avait bien coûté au comte de Flandre deux cent mille francs à faire élever et édifier, et il l'aimait plus que tous ses autres hôtels. Les bonnes gens de Gand, qui désiraient avoir la paix, furent durement courroucés de cette aventure ; mais ils n'y purent rien, et n'osèrent pas le laisser paraître, car les chaperons blancs

1. Archives nationales, n° 10 706 ; grandeur du sceau original, $0^{m},087$.

disaient que le château avait été brûlé par mauvaise chance et non autrement.

Cette nouvelle arriva au comte de Flandre, qui se tenait à Male, et on lui dit : « Sire, vous ne savez pas ? votre maison d'Andreghem que vous aimez tant, et qui vous a tant coûté à faire, est brûlée ! — Brûlée ! dit le comte, qui fut grandement courroucé de cette nouvelle et fort émerveillé. — Il est vrai, sire, avec l'aide de Dieu. — Et comment? — Du feu de malechance... à ce que l'on dit. — Ah ! dit le comte, c'en est fait. Jamais on n'aura la paix en Flandre tant que Jean Lion sera en vie. Il m'a fait brûler perfidement, mais ce sera chèrement payé. » Alors fit-il venir les bourgeois de Gand qui étaient venus vers lui, et il leur dit : « Mauvaises gens, vous me demandez la paix, l'épée en la main, et je vous avais accordé vos requêtes, comme vous les vouliez, pendant que vos gens me brûlaient l'hôtel que j'aimais le mieux au monde. Ne leur semblait-il pas m'avoir fait assez d'outrages quand ils avaient tué mon bailli faisant son office, déchiré et foulé aux pieds ma bannière ? Sachez que si ce n'était pour mon honneur et parce que je vous ai donné un sauf-conduit, je vous ferais à tous trancher la tête. Partez de ma présence et dites bien à vos mauvaises et orgueilleuses gens de Gand que jamais ils n'auront la paix, et que je n'entendrai à aucun traité tant que je n'aurai pas à ma volonté ceux qu'il me plaira pour les faire tous décoller, sans en prendre aucun à merci. »

Les bourgeois, qui étaient fort ébahis et courroucés de ces nouvelles, comme gens qui n'y avaient aucun tort, commencèrent à s'excuser et à excuser les bonnes gens de Gand ; mais les excuses n'y faisaient rien, car le comte était si irrité qu'il ne voulait rien écouter. Ils montèrent donc à cheval, et retournèrent à Gand sans rien faire, et ils racontèrent comment ils fussent bien venus à paix et à arrangement si ce diable de château n'avait pas été brûlé. Les bonnes gens de la ville voyaient bien que tout allait mal et que les chaperons blancs avaient tout gâté, mais il n'y avait nul si hardi qui osât en parler. Le comte de Flandre partit de Male avec toute sa maison, et s'en vint à Lille, où il manda tous les chevaliers de Flandre et les gentilshommes, pour savoir comment il pourrait conduire ses affaires et se venger de ceux de Gand, qui l'avaient si fort outragé. Tous les gentilshommes de Flandre lui jurèrent d'être bons et loyaux comme on doit être sans faute à son seigneur. Le comte en fut grandement réjoui, et fit mettre de fortes garnisons dans tous ses châteaux.

Or Jean Lion était trop content que le comte de Flandre voulût sérieusement mettre la main à l'œuvre, et que ceux de Gand fussent trop engagés par ses conseils pour venir à la paix; aussi travaillait-il, tant par ruse que par crainte, à attirer dans son parti les autres bonnes villes. Il se tenait pour assuré des gens de Courtrai, et, ayant effrayé ceux de Bruges, ils jurèrent avec lui alliance; autant en fit à Damme; mais en ce séjour Jean Lion fut pris d'une maladie où il fut tout enflé, et la propre nuit où il tomba malade, il avait soupé en grande fête avec quelques demoiselles de la ville, d'où l'on dit et soutint qu'il avait été empoisonné. Je ne sais rien de ceci et je n'en voudrais pas parler trop avant; mais ce que je sais bien, c'est que le lendemain de la nuit où la maladie le prit, il fut mis dans une litière et apporté à Ardenberg. Il ne put aller plus avant, et là il mourut: ce dont les gens de Gand furent grandement courroucés et troublés; car il était fort aimé, excepté par ceux qui étaient du parti du comte. Mais le comte de Flandre fut grandement réjoui de cette mort; et aussi furent Ghisbrecht Mahieu et ses frères, et le comte dit qu'il aurait bientôt bon marché de ceux de Gand.

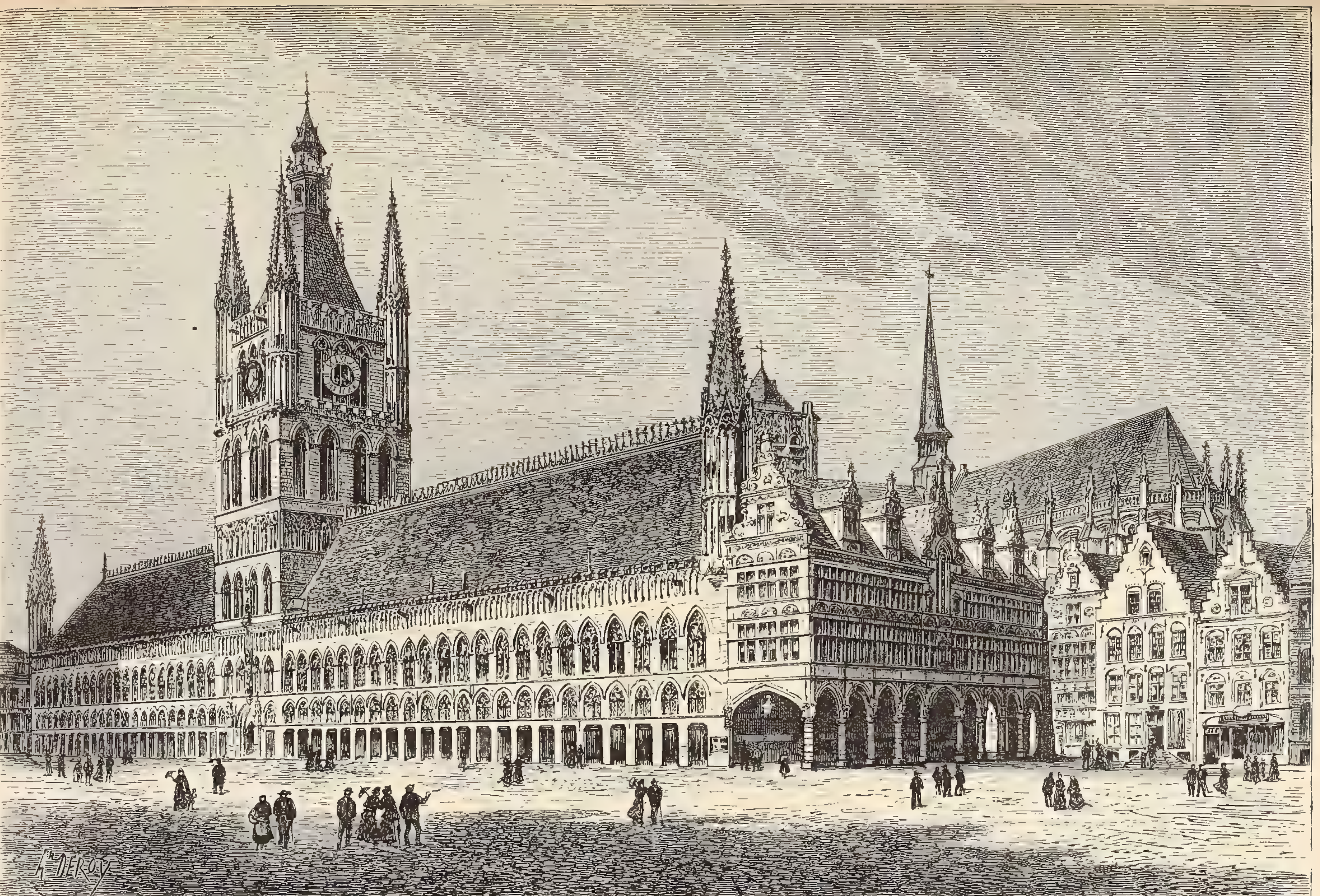


Sceau de la ville de Bruges [1].

Cependant les chaperons blancs jugèrent qu'ils ne pouvaient longuement rester sans capitaine. Les doyens des métiers et les cinquanteniers des paroisses en ordonnèrent donc bientôt quatre, à leur avis les plus hardis et les plus entreprenants de tous, Jean Pruniaux, Jean Boole, Rasse de Harselle et Pierre du Bois, et tous jurèrent sur leur tête d'obéir à ces capitaines sans exception, et les capitaines jurèrent de garder l'honneur et les franchises de la ville.

Ces quatre capitaines poussèrent les gens de Gand à aller à Ypres et au Franc de Bruges, pour obtenir leur obéissance ou pour tout occire. Ils se départirent donc de Gand en grandes ordonnances, et ils étaient bien douze mille hommes armés. Lorsqu'ils approchèrent de la ville d'Ypres, le peuple et les hommes des petits métiers, qui savaient leur venue, s'assemblèrent

1. Archives nationales, n° 10679; grandeur du sceau original, 0^{m},085.



HALLES ET BEFFROI D'YPRES.

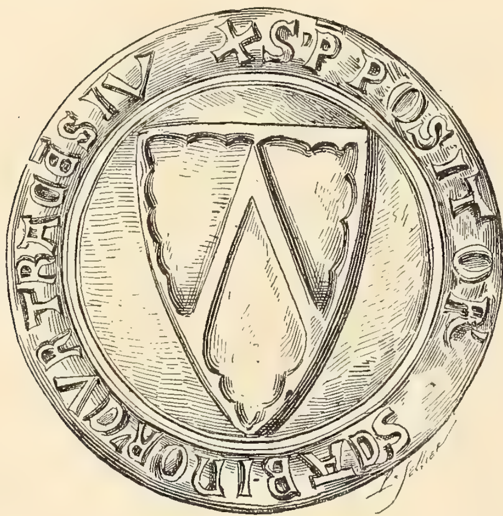
sur le marché, et ils étaient bien cinq mille. Les hommes riches et notables de la ville n'avaient là aucune puissance. Ils s'en vinrent à la porte que gardaient les chevaliers du comte, lesquels montrèrent bonne défense, et ils leur dirent : « Ouvrez, ouvrez à nos bons amis et voisins de Gand; nous voulons qu'ils entrent dans la ville. » Les chevaliers répondirent qu'ils n'en feraient rien et qu'ils étaient là pour garder la ville au nom du comte de Flandre, et le feraient suivant leur pouvoir. Aussi les paroles se multiplièrent entre les gentilshommes et les doyens des petits métiers, et on cria : « A la mort, à la mort! vous ne serez pas seigneurs de notre ville! » Alors ils furent assaillis rudement et repoussés dans la rue, car la force n'était pas de leur côté; et il y eut là renversés cinq chevaliers, dont le sire de Roubaix et le sire Hovard de la Hovarderie, ce qui fut grand dommage; messire Henri d'Antoing y fut aussi en grand danger : à peine quelques hommes riches de la ville purent-ils le sauver. La porte fut ouverte et les Gantois entrèrent, qui furent maîtres et seigneurs de toute la ville sans qu'ils y fissent aucun mal. Et quand ils y eurent été deux jours, ils reçurent le serment de ceux de la ville comment ils tiendraient leurs engagements, comme ceux de Courtrai, de Bruges, de Grammont et de Damme avaient fait; ils s'en retournèrent dans leur ville, et tantôt allèrent mettre le siège devant Audenarde, où le comte avait envoyé grand foison de bonne chevalerie. Et là se tenaient-ils longuement, escarmouchant chaque jour aux barrières, et assaillaient souvent les chevaliers qui se tenaient en la ville, lesquels commencèrent à être en grande disette et nécessité de vivres, par quoi espéraient bien les Flamands parvenir à conquérir la ville et ceux qui étaient dedans. Quant à eux, ils ne souffraient en aucune manière, car ils étaient dans leur pays et tout près de leurs maisons. Ils avaient ce dont ils avaient besoin, vivres et autres choses, plus largement et meilleur marché que s'ils eussent été à Bruges ou à Gand.



Sceau de la ville d'Ypres[1].

1 Archives nationales, n° 10 754; grandeur du sceau original, 0m,072.

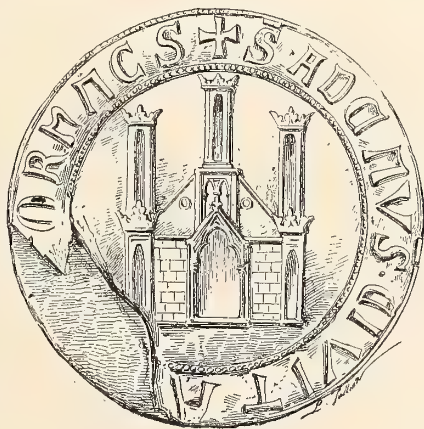
Le comte de Flandre sentait bien que, le siège se prolongeant, ses chevaliers devaient être affamés dans la ville, et il eût volontiers vu qu'un traité honorable fût entamé par eux; car, à vrai dire, la guerre avec ses gens lui faisait grand peine, et il n'y mit jamais volontiers la main. Aussi la dame sa mère, la comtesse Marguerite d'Artois, s'était fort courroucée et l'en blâmait fort, et elle eût volontiers travaillé à conclure la paix, ce qu'elle fit aussi; car elle écrivit au duc Philippe de Bourgogne, auquel l'héritage de Flandre devait revenir après la mort du comte, par madame Marguerite sa femme, et elle le pria de venir en Artois. Dès que le duc fut venu à Arras, où se tenait la comtesse, elle lui remontra le malheur de cette guerre entre son fils et ses gens, le suppliant pour l'amour de Dieu d'y porter paix et remède. Le duc répondit qu'il était tenu à cela et qu'il y mettrait tout son pouvoir; aussitôt il partit pour Tournai, où il fut reçu avec grande joie, car ceux de Tournai désiraient la paix à cause de leur commerce qui était arrêté sur l'Escaut. Le duc de Bourgogne envoya l'abbé de Saint-Martin à l'armée devant Audenarde, pour savoir si les capitaines des Gantois voudraient entendre à traiter. Et ils dirent que pour l'honneur du duc de Bourgogne ils y entendraient volontiers. Ainsi commença un parlement au Pont de Rosne qui dura quinze jours, sans qu'on pût trouver moyen de paix; car les Flamands voulaient que la ville d'Audenarde fût abattue, ce à quoi le duc et ses conseillers ne pouvaient consentir. Le duc de Bourgogne, qui voyait les Flamands fiers et si orgueilleux contre son traité, se demandait à quoi ils tendaient, et requit un jour un sauf-conduit pour son maréchal, afin d'aller voir les chevaliers enfermés dans Audenarde. On le lui accorda très facilement; le maréchal de Bourgogne trouva les compagnons en bon courage, mais en grande nécessité de



Sceau de la ville de Courtrai[1].

1. Archives nationales, nº 10 688; grandeur du sceau original, $0^{m},085$.

toutes choses. Toutefois ils disaient vaillamment : « Sire, dites de notre part au duc de Bourgogne qu'il ne fasse pas un mauvais traité à cause de nous ; car, Dieu merci, nous sommes en bon point, et nous ne craignons pas nos ennemis. » Ces réponses plurent bien au duc, mais il ne cessa pour cela de poursuivre ses traités. A vrai dire, ceux de Bruges et d'Ypres qui étaient là au siège en étaient fatigués, et de même ceux du Franc, qui redoutaient l'hiver qui approchait. Ils représentèrent donc au conseil que le duc de Bourgogne s'était donné la peine de venir vers eux, et qu'il leur offrait de leur faire tout pardonner, et que le comte revînt amicalement demeurer à Gand sans rien rechercher de ce qui s'était passé. C'étaient là des choses à considérer, puisque véritablement il fallait bien reconnaître son seigneur, et qu'on ne pouvait lui enlever son héritage. Ces paroles amollirent ceux de Gand et s'y accordèrent, et en un grand dîner que le duc de Bourgogne donna au Pont de Rosne à tous les capitaines des Flamands, il fut juré et scellé que le siège se devait lever et bonne paix être faite entre le comte de Flandre et ses gens : ce que le comte confirma tantôt, s'en venant à Lille pour jurer la paix que son fils de Bourgogne avait conclue ; mais on disait dans les pays voisins et lointains que c'était une paix à deux visages, qui se romprait bientôt, et que le comte ne s'y était accordé qu'à cause de tous les chevaliers et écuyers qui se trouvaient en grand péril à Audenarde.



Sceau de la ville de Tournai [1].

Si vous savez que le comte avait promis de venir tantôt demeurer à Gand et d'y tenir sa maison : ce qui était en grande satisfaction aux bonnes gens riches et sages qui ne désiraient que la paix ; mais la ribaudaille et les chaperons blancs, qui ne convoitaient que la lutte et le butin, n'avaient cure de sa venue ; car ils savaient bien que si le comte venait et demeurait à Gand, tout tranquillement et sagement, ils seraient punis des maux qu'ils avaient faits. Cependant le conseil de la ville résolut d'envoyer vers le comte à Bruges, où il demeurait et tardait, pour lui deman-

1. Archives nationales, n° 10 748 ; grandeur du sceau original, 0m,070.

der de tenir sa promesse et de venir à Gand ; car il leur semblait qu'il n'y aurait point de paix stable tant qu'il n'y aurait pas séjourné. Ainsi partirent de la ville les bourgeois qui avaient été élus pour aller quérir le comte, et on leur dit : « Ne revenez jamais en la ville de Gand si vous ne nous ramenez le comte, car vous trouveriez les portes closes. » Les bourgeois chevauchaient par leur chemin lorsque, entre Deinze et Bruges, ils apprirent que le comte venait, ce dont ils furent tout réjouis. Environ une heure après, ils rencontrèrent des officiers du comte et ils l'aperçurent enfin avec sa troupe. Quand les bourgeois approchèrent, ils se rangèrent dans les champs, et se séparèrent en deux parties, laissant le comte et ses chevaliers passer au milieu d'eux, et aussi s'inclinèrent-ils bien bas, faisant grande révérence au comte et à ses gens. Le comte chevaucha tout droit, sans les regarder, portant un peu la main à son chapeau, et pendant tout le chemin il ne leur adressa pas la parole. Ainsi chevauchèrent-ils, le comte d'un côté et les Gantois de l'autre, jusqu'à ce qu'ils vinrent à Deinze, et là ils s'arrêtèrent, car le comte y devait nécessairement dîner, et les Gantois prirent des maisons pour eux, et se reposèrent et dînèrent aussi.

Assez tôt après le dîner, les Gantois s'en vinrent bellement et en bonne ordonnance vers le comte leur seigneur, et ils s'agenouillèrent devant lui, en lui remontrant humblement le service et l'affection de la ville de Gand, et comment par leur grand amour ils désiraient de le revoir chez eux. Le comte, quand il eut bien entendu toutes ces paroles, se tint un moment tout coi, et quand il parla, il dit : « Je crois bien que ce que vous dites est vrai, et beaucoup de gens à Gand souhaitent de me revoir ; mais je m'émerveille qu'il ne leur souvienne pas, et qu'ils n'aient pas voulu se souvenir du temps passé, comment je leur ai été propice, courtois et débonnaire en toutes leurs requêtes. J'ai consenti à mettre hors du pays mes gentilshommes quand ils se plaignaient d'eux ; j'ai ouvert mes prisons pour leur rendre leurs bourgeois quand ils les redemandaient. Je les ai aimés, soutenus et honorés plus que personne dans mon pays, et ils m'ont fait tout le contraire, tué mon bailli, abattu les maisons de mes gens, banni et chassé mes officiers, brûlé l'hôtel que j'aimais le mieux au monde, forcé mes villes et occis mes chevaliers dans la ville d'Ypres ; enfin ils ont fait tant de mauvais offices contre moi et ma seigneurie que je suis las de les rappeler, et je voudrais ne pas m'en souvenir ; mais je m'en souviens, que je le veuille ou non. — Ah ! monsei-

gneur, répondirent ceux de Gand, ne revenez jamais là-dessus, car vous avez tout pardonné. — C'est vrai, dit le comte; je ne veux pas, malgré mes paroles, qu'au temps à venir vous en soyez moins bien; mais je vous les remontre à cause des grandes cruautés et perfidies que j'ai rencontrées dans la ville de Gand. » Alors le comte s'apaisa, il les fit lever, et il dit au sire de Ramseflies qui était auprès de lui : « Faites apporter le vin. » On l'apporta, ceux de Gand burent; puis ils retournèrent dans leurs hôtels, où ils demeurèrent toute la nuit, et le lendemain ils chevauchèrent tous ensemble vers Gand.

Quand ceux de la ville entendirent que le comte leur seigneur venait, ils furent bien réjouis, et vinrent au-devant de lui à pied et à cheval, s'inclinant tout bas devant lui; mais il passait outre sans parler, inclinant seulement un peu la tête. Il s'en vint ainsi jusqu'à son hôtel qu'on dit de la Poterne, et il y dîna, et lui furent faits au nom de la ville maints présents, et les jurés le vinrent voir, qui s'humilièrent devant lui. Là le comte leur requit et dit qu'en bonne paix il ne doit y avoir que paix; mais il voulait que les chaperons blancs fussent supprimés, et qu'amende fût payée pour la mort de son bailli, car sa famille le réclamait. « Monseigneur, lui dirent les jurés, c'est bien notre intention, et nous vous prions, par votre grande humilité, que vous veuilliez bien venir demain sur la place et remontrer débonnairement votre volonté au peuple; quand ils vous verront, ils seront si réjouis qu'ils feront tout ce que vous voudrez. » Le comte le leur accorda. Ce soir-là, grand foison de gens surent par la ville que le comte serait à huit heures au marché du Vendredi et qu'il y parlerait. Les bonnes gens en furent tout réjouis, mais les chaperons blancs et les capitaines imaginaient bien que ce ne serait pas leur affaire; aussi parlementèrent-ils le soir ensemble, et ils mandèrent les gens les plus remuants et les pires de leur compagnie, et leur dirent : « Écoutez, tenez-vous aujourd'hui et demain tout pourvus de vos armures, et, quoi qu'on vous dise, n'ôtez pas vos chaperons; soyez tous au marché du Vendredi à huit heures; mais ne faites aucun émoi, à moins qu'on ne vous attaque, et dites-le ainsi ou le faites savoir à vos gens. » Ils répondirent : « Volontiers. » Le matin, à huit heures, ils vinrent tous au marché, ainsi qu'il leur avait été ordonné, et ils ne se mirent pas tous ensemble, mais seulement par dix ou vingt ou en tas, et leurs capitaines étaient parmi eux. Le comte vint au marché tout à cheval, accompagné de ses gens, chevaliers et écuyers, et des jurés de la ville; là se tenaient

Jean de la Faucille et bien quarante des plus notables de la ville. Le comte, en traversant le marché, jetait toujours les yeux sur les chaperons blancs qui venaient en sa présence, et il lui semblait ne voir que des chaperons blancs. Il descendit de son cheval, et ainsi firent tous les autres; puis il monta à une fenêtre, et s'y appuya, car on avait étendu au-devant de lui un drap vermeil. Le comte commença à leur parler bien sagement. Tous se turent quand il parla, leur remontrant l'affection qu'il avait eue pour eux avant qu'ils l'eussent courroucé, et comment un seigneur doit être aimé, craint, servi, honoré de ses gens, tandis qu'ils avaient fait tout le contraire; aussi leur remontra-t-il plusieurs points que les sages entendaient bien, et savaient clairement qu'il leur disait la vérité. Plusieurs l'écoutaient volontiers, et d'autres non, qui ne demandaient que le désordre. Quand il leur eut parlé une heure et plus, il dit à la fin qu'il voulait demeurer leur bon seigneur comme auparavant, et qu'il leur quittait les rancunes, haines et mécontentements qu'il avait envers eux; mais qu'il les priait de ne rien faire de nouveau et d'abolir les chaperons blancs. Nul ne répondait rien à toutes ces paroles; mais quand il parla des chaperons blancs, on commença à murmurer; il s'aperçut bien que c'était pour cette cause, et il les pria de se retirer doucement dans leurs maisons. En même temps, il descendit et partit avec tous ses gens pour rentrer dans son hôtel; mais je vous dirai que les chaperons blancs furent les premiers à venir au marché, et les derniers à en partir, et quand le comte passa au milieu d'eux, ils s'ouvrirent, mais en le regardant durement à ce qu'il lui sembla, et ils ne daignèrent pas s'incliner, ce dont il fut tout attristé, et il dit à ses chevaliers, quand il fut rentré dans son hôtel de la Poterne : « Je ne viendrai pas à bout de ces chaperons blancs. Ce sont de mauvaises gens et mal conseillés. Le cœur me dit que la chose n'est pas encore où elle sera; à ce que je puis apercevoir, elle se prépare de manière que bien des maux en naissent encore. Quitte à tout perdre, je ne les pourrai supporter en leur orgueil. »

Après cette journée, le comte ne tarda guère à Gand, et, au cinquième jour, s'en vint à Lille pour y demeurer. Ce dont se chagrinaient ceux de Gand, et disaient que jamais plus le comte n'aimerait la ville comme il avait fait autrefois; et aussi semaient partout les capitaines, Jean Pruniaux et les autres, que, l'été venu, le comte ou ses gens briseraient la paix et qu'on aurait besoin d'être sur ses gardes et bien pourvu de blé, d'avoine, de chair et de toutes autres provisions. A quoi les Gantois pour-

vurent aussi ; car les hommes riches et notables qui au premier abord eussent bien pu empêcher le mal s'ils avaient voulu, mais n'avaient daigné se mêler des querelles de Jean Lion et de Ghisbrecht Mahieu, entendaient maintenant défendre les franchises de la ville de Gand tout comme les autres. Et pendant cette guerre qui dura près de sept ans, ce fut ce qui les soutint plus que toute autre chose. En dedans et en



Démolition d'Audenarde et mutilation de quarante mariniers gantois[1].

dehors ils étaient si unis entre eux qu'il n'y avait point de différend ; mais tous mettaient en avant or, argent, joyaux et fortune ; et ceux qui avaient le plus l'abandonnaient, ainsi que vous le verrez plus avant en l'histoire.

Il ne se passa guère de temps, après que le comte de Flandre fut parti de Gand et revenu à Lille, que messire Olivier d'Auterme, cousin germain de Roger d'Auterme, que les gens de Gand avaient occis, envoya défier la ville pour la mort de son cousin, et aussi firent plusieurs autres

1. Archives nationales, Ms. n° 5188.

gentilshommes. Aussitôt après leur défi, ils rencontrèrent environ quarante bateliers, bourgeois de Gand, qui amenaient du blé à Gand par la rivière d'Escaut. Ils se vengèrent de la mort de leur cousin sur ces bateliers, et les mutilèrent vilainement et leur crevèrent les yeux, les renvoyant ainsi à Gand blessés et mutilés; ce que les gens de Gand tinrent à grande insulte, et la plupart d'entre eux disaient que le comte l'avait fait faire, ce qu'à peine aucun homme osait-il excuser.

Sitôt que Jean Pruniaux ouït ces nouvelles, étant pour lors le plus grand maître et capitaine des chaperons blancs, sans sonner mot ni parler aux jurés de la ville, il prit la majeure partie des chaperons blancs et encore d'autres poursuivants empressés à mal faire, et il partit un soir de Gand pour s'en venir à Audenarde. Quand il y entra d'abord, il n'y avait ni garde ni guet, car on ne se doutait de rien, et il se saisit de la porte, où entrèrent alors tous ses gens, qui étaient bien cinq cents. Quand vint le matin, il mit à l'œuvre des maçons, des charpentiers et autres gens qu'il avait apprêtés à mal faire par son commandement. Si ne cessèrent-ils point jusqu'à ce qu'ils eussent abattu deux portes, les tours et les murs, et les eussent renversés dans les fossés du côté de Gand. Lorsque le comte en ouït la nouvelle, il fut durement courroucé et dit : « Ah! les maudites gens! le diable les tient bien! Je n'aurai jamais de paix tant que ceux de Gand seront en puissance! » Il envoya donc vers eux certains de son conseil, remontrant ce grand outrage qu'ils avaient fait, et ne pouvaient tenir aucune paix : ce dont ils s'excusèrent grandement, disant que si Jean Pruniaux avait fait un outrage pour son compte, la ville de Gand ne l'avait pas avoué; mais que le comte avait consenti et avait laissé partir de sa maison ceux qui avaient fait mourir, blessé et mutilé les bourgeois de la ville. « Vous vous en êtes donc vengés? dirent les commissaires du comte. — Nenni, répondirent les jurés; car ce que Jean Pruniaux a fait à Audenarde n'est pas vengeance; la ville était à abattre d'après la paix traitée avec monseigneur de Bourgogne, au point où elle en est, toutes fois que nous le voudrions. C'est à la prière de monseigneur de Bourgogne que nous laissâmes la chose en souffrance. — Donc, reprirent les commissaires, il ressort de vos paroles que vous l'avez fait faire et vous ne pouvez vous en excuser. Messire de Flandre vous mande donc que vous lui avez fait dépit, prenant l'épée en main, ce que Dieu sait, qui voit et connaît tout, et qui un jour exercera sur vous si cruelle vengeance que tout le monde en parlera. » Ainsi les commissaires s'en

retournèrent vers le comte, qui était fort courroucé de ce que les Gantois gardaient Audenarde, et aussi écrivait-il souvent à ceux de Gand, demandant qu'on la lui rendît : si bien que finalement les gens riches et notables de la ville voulurent aller au-devant des maux qui en pouvaient résulter, et firent tant que, le 12 mars 1380, ceux qui étaient dans Audenarde s'en départirent, et elle fut rendue aux gens du comte. Aussi bien Jean Pruniaux fut banni de Gand et de Flandre, en même temps que messire Olivier d'Auterme et ceux de ses parents qui avaient blessé et mutilé les bourgeois de Gand. Et aussitôt le comte fit relever les murailles et les tours d'Audenarde. Les Gantois le savaient bien, mais ils n'en faisaient pas semblant; car ils ne voulaient pas qu'on leur reprochât d'enfreindre la paix. Les fous et les étourdis disaient seulement : « Laissons faire; si Audenarde était toute en acier, elle ne pourrait tenir contre nous, quand nous le voudrons. » Et quoiqu'il y eût alors paix en Flandre, le comte était toujours en soupçon et en doute sur ceux de Gand; car tous les jours on lui en rapportait dures nouvelles, et à ceux de Gand sur le comte; aussi ne se tenaient-ils pas pour bien assurés.

Pendant que le comte de Flandre faisait réparer la ville d'Audenarde, il employait lettres et messages auprès de son cousin le duc Albert de Bavière, administrateur de Hainault, afin d'avoir Jean Pruniaux, qui se tenait à Ath. Le comte fit tant qu'on le lui livra, et il fut amené à Lille, où, quand le comte le tint dans le château, il le fit décoller et puis mettre sur une roue comme un traître.

Ainsi finit Jean Pruniaux. En cette même saison, le comte de Flandre alla à Ypres, et y fit faire grand nombre d'exécutions et décollations de méchantes gens, tels que foulons et tisserands qui avaient mis à mort ses chevaliers, et ouvert les portes au-devant de ceux de Gand, afin que les autres en prissent exemple.

Les Gantois étaient bien informés de toutes ces choses. Ils étaient encore plus inquiets qu'auparavant, et surtout les capitaines qui avaient été dans cette chevauchée devant Audenarde, et ils disaient entre eux : « Certes, si le comte peut, il nous détruira tous; il nous aime bien, il ne veut que nos vies. N'a-t-il pas fait mourir Jean Pruniaux? Certes, à vrai dire, nous avons fait grand tort à Jean Pruniaux quand nous l'avons ainsi chassé et éloigné de nous. Nous sommes coupables de sa mort, et nous viendrons tous à cette fin, si on peut nous attraper. Si soyons sur nos gardes. » Alors Pierre du Bois dit : « Si on me croyait, il ne demeurerait

pas en état une seule maison de gentilhomme dans le pays de Gand; car nous pourrions encore être tous détruits par les maisons des gentilshommes qui sont au pays, si nous n'y portons remède. » Les autres répondirent : « Vous dites vrai; allons tôt en avant, abattons tout. » Alors les capitaines s'ordonnèrent : Pierre du Bois, Jean Boolle, Rasse de Harselle, Jean de Lannoy et plusieurs autres, et ils partirent de Gand bien quinze cents; et ils allèrent en cette semaine, tout autour de Gand, dans le pays, et ils abattirent et brûlèrent toutes les maisons des gentilshommes, et ce qu'ils trouvèrent dedans, ils le partagèrent entre eux comme butin. Et puis, quand ils eurent ainsi fait, ils rentrèrent à Gand, où ils ne trouvèrent personne qui leur dît : « Vous avez mal fait. »

Quand les gentilshommes, chevaliers et écuyers, qui se tenaient à Lille et ailleurs, entendirent ces nouvelles, ils en furent durement courroucés, et à bonne cause, et ils dirent au comte qu'il fallait que ces outrages fussent payés et l'orgueil des Gantois abattu. Ainsi le comte permit aux chevaliers et aux écuyers de faire la guerre aux Gantois pour se venger de leurs dommages. Il rappela même les bannis de Flandre, et leur abandonna son pays pour guerroyer aux Gantois. Ainsi la guerre se multiplia dans tout le comté de Flandre; car les capitaines de Gand se sentaient si coupables envers le comte leur seigneur et envers le duc de Bourgogne, qu'ils n'espéraient pas que, quelque traité qu'on leur jurât ou fît, ils pussent venir à la paix sans y mettre leur vie. Cette crainte leur faisait tenir leur opinion et guerroyer hardiment. On disait même qu'ils voulaient venir assiéger Lille et le comte de Flandre, et qu'ils traitaient avec ceux de Bruges et d'Ypres pour cette entreprise, ayant déjà ceux de Grammont et de Courtrai dans leur accord; mais ceux d'Ypres et de Bruges hésitaient; car les gros et riches bourgeois de ces deux villes n'étaient pas bien d'accord avec les petits métiers, et ils disaient que ce serait une grande folie d'aller si loin mettre le siège devant Lille, et que le comte, leur seigneur, pourrait avoir de grandes alliances avec le roi de France, comme il en avait eu autrefois, dont il pourrait être grandement aidé et conforté. Ces inquiétudes retenaient les bonnes villes de Flandre, en cette saison, de mettre le siège devant Lille. Les Gantois craignaient bien que le roi de France ne secourût son cousin le comte de Flandre, soit parce qu'il était de sa famille, soit à la requête et prière de son cousin et fils le duc de Bourgogne; et, pour cette cause, ils avaient envoyé au roi des lettres très

aimables, en le suppliant que, pour Dieu, il ne se laissât pas conseiller à leur dommage; car ils ne voulaient avoir pour le roi et le royaume qu'amour, paix, obéissance et service, que c'était à tort et à grand pitié que leur seigneur les tourmentait et les grevait, et que ce qu'ils en faisaient n'était que pour soutenir leurs franchises, que leur sire leur voulait ôter et abattre, et qu'il était trop cruel envers eux. Le roi inclinait assez vers eux, et ne paraissait pas tenir compte de leurs actions. Ainsi faisait son frère le duc d'Anjou; car le comte de Flandre, bien qu'il fût leur cousin, n'était pas fort en leur grâce, à cause du duc de Bretagne qu'il avait soutenu et gardé auprès de lui en son pays, contre leur volonté, pendant longtemps; aussi ne s'inquiétaient-ils guère de ses ennemis. Le Pape Clément en faisait de même, et disait que Dieu envoyait cette verge au comte, parce qu'il lui avait été contraire.

CHAPITRE III

Comment le connétable de France Bertrand du Guesclin mourut, et aussi le roi Charles V de France, et comment Philippe d'Artevelde devint capitaine des Gantois.



N ce temps, le connétable de France, monseigneur Bertrand du Guesclin, se tenait en Auvergne avec grand foison de gens d'armes, et il assiégeait Châteauneuf-de-Randon, à trois lieues de la cité de Mende et à quatre lieues du Puy; car il avait enfermé dans ce château des Anglais et des Gascons, ennemis du royaume de France, qui étaient sortis du Limousin, où il y avait grand nombre de forteresses anglaises. Il avait déjà fait faire plusieurs assauts pendant le siège, et il avait dit et juré qu'il n'en partirait qu'il n'eût le château. Une maladie prit le connétable, qui fut obligé de se mettre au lit. Cependant on ne leva point le siège, et ses gens y furent plus acharnés qu'auparavant. De cette maladie messire Bertrand mourut, ce qui fut dommage pour ses amis et pour le royaume de France. Il fut apporté dans l'église des Cordeliers au Puy en Auvergne, et là il fut une nuit. Le lendemain, on l'embauma et appareilla; il fut mis en un cercueil et apporté à Saint-Denis en France, et là il fut enseveli, par l'ordonnance du roi, assez près de la

tombe du roi Charles de France, laquelle il avait fait faire de son vivant, et puis le roi lui fit faire ses obsèques à l'église de Saint-Denis aussi notablement et avec autant de cérémonie que s'il eût été son fils; et y furent tous ses trois frères et les nobles du royaume de France. Et aussi s'était rendu Châteauneuf-de-Randon le propre soir que le connétable mourut.

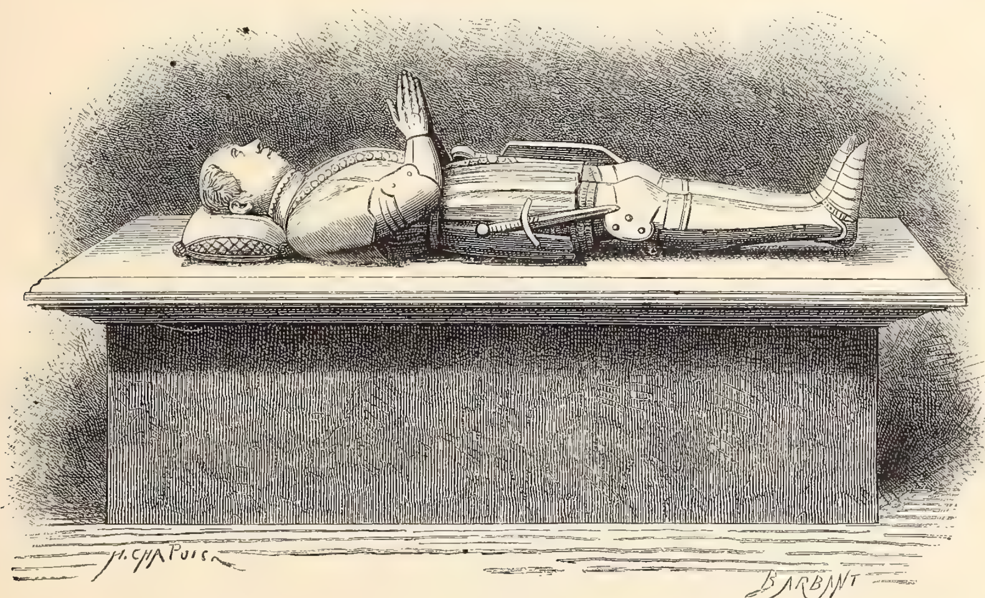
Peu après ce temps, prit une maladie au roi de France dont tous ceux qui l'aimaient furent grandement ébahis et déconfortés; car on n'y voyait point de retour ni de remède, et sous peu de jours il lui fallait passer outre et mourir, ce dont il avait bien lui-même connaissance. Les chirurgiens et les médecins le savaient bien aussi, je vous dirai pourquoi et comment. La vérité fut, selon la renommée qui en courait alors, que le roi de Navarre, du temps qu'il était en Normandie, lorsque le roi de France était duc de Normandie, le voulut faire empoisonner. Le roi de France reçut le venin, qui le travailla si avant, que tous les cheveux de sa tête tombèrent, ainsi que les ongles des mains et des pieds. Il en devint aussi sec qu'un bâton, et on n'y trouvait point de remède. Son oncle, l'empereur de Rome, ouït parler de sa maladie, et lui envoya tantôt et sans délai un maître médecin qu'il avait auprès de lui, le meilleur et le plus grand en science qui fût en ce temps-là au monde, ni qu'on sût ou connût, et on le voyait bien par ses actions. Quand ce maître médecin fut venu en France près du duc de Normandie, et qu'il eut connaissance de sa maladie, il dit qu'il avait été empoisonné et qu'il était en grand péril de mort. Si fit donc le médecin, sur celui qui fut depuis le roi de France, la plus belle cure dont on ouït jamais parler; car il amortit tout ou partie du venin qu'il avait reçu, et lui fit revenir les cheveux, les ongles et la santé, le remettant en point et en force d'homme; car le venin sortait petit à petit par une petite fistule que ce prince avait au bras. A son départ, car on ne put le retenir en France, il donna une recette dont on devait user tant que le roi vivrait, et il lui dit alors et à ceux qui étaient auprès de lui : « Dès que cette petite fistule cessera de couler et se sèchera, vous mourrez sans remède; mais vous aurez quinze jours ou plus de loisir pour vous aviser et penser à votre âme. » Le roi de France avait bien retenu toutes ces paroles, et il porta cette fistule pendant trente-trois ans, qui l'avait souvent bien effrayé. Et les gens auxquels il avait le



MORT DE DU GUESCLIN

d'après un tableau du musée de Versailles.

plus de confiance pour sa santé étaient de bons maîtres médecins qui le confortaient et le réjouissaient souvent, et lui disaient qu'avec les bonnes recettes qu'ils avaient, ils le feraient vivre autant que par nature devait suffire. Le roi se contentait de ces paroles et s'en contenta beaucoup d'années, et il vivait en joie sur leur foi. Avec tout cela le roi était durement grevé et tourmenté par d'autres maladies, et surtout du mal de dents. De ce mal il avait si grande souffrance et si grande



Tombeau du connétable du Guesclin [1].

rage qu'on ne le souhaiterait à aucun homme. Et le roi sentait bien par ses maladies dont il était si fort tourmenté, qu'il ne pourrait vivre longtemps, et la chose qui le consolait et le réjouissait le plus sur la fin de sa vie, c'était que Dieu lui avait donné trois beaux enfants vivants, deux fils et une fille, Charles, Louis et Catherine. Si bien que lorsque cette fistule commença à sécher et à ne plus couler, la crainte de la mort commença de l'approcher. Comme un homme sage et vaillant qu'il était, il ordonna toutes ses besognes, et manda ses trois frères, en qui il avait le plus de confiance : le duc de Berri, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, et laissa de côté le duc d'Anjou, son second frère, parce qu'il le savait avide, et il dit aux trois

1. Basilique de Saint-Denis.

dessus dits : « Mes beaux frères, par ordonnance de nature, je sais bien et je connais que je ne puis longuement vivre. Je vous remets et je vous recommande Charles, mon fils; usez-en comme de bons oncles doivent user de leurs neveux, et vous en acquittez loyalement et le couronnez comme roi aussitôt après ma mort que vous pourrez, et le conseillez en toutes ses affaires loyalement, car toute ma confiance est en vous. L'enfant est jeune et d'un esprit léger. Il sera nécessaire de le mener et gouverner par bonne doctrine, et de lui enseigner et faire enseigner tous les points et les états royaux qu'il doit et devra tenir, et mariez-le en si haut lieu que le royaume en vaille mieux. J'ai eu longtemps un maître astrologue qui disait et affirmait qu'en sa jeunesse il aurait fort à faire, et sortirait de grands périls et de grandes aventures; ce pourquoi j'ai eu plusieurs idées et imaginations, et bien pensé comment cela pourrait être, si cela ne naît du côté de Flandre; car, Dieu merci, les affaires de notre royaume sont en bon point. Le duc de Bretagne est un homme cauteleux et mauvais, et il a toujours eu le cœur plus anglais que français; c'est pourquoi tenez toujours en affection les nobles et les bonnes villes de Bretagne; par ce moyen vous briserez ses menées. Je me loue des Bretons; car ils m'ont toujours loyalement servi et aidé à garder et à défendre mon royaume contre mes ennemis; et faites le seigneur de Clisson connétable de France, car, tout considéré, je n'en sais pas de plus propre que lui. Cherchez pour le mariage de Charles, mon fils, en Allemagne, afin que les alliances y soient plus fortes. Vous avez entendu comment notre adversaire d'Angleterre s'y veut et doit marier; c'est tout pour avoir plus d'alliances. Quant aux aides du royaume de France dont les pauvres gens sont si accablés et grevés, usez-en selon votre conscience, et les ôtez le plus tôt que vous pourrez; car ce sont choses, bien que je les aie maintenues, qui m'attristent fort et me pèsent au cœur; mais les grandes guerres et les grandes affaires que nous avons eues de tous côtés, m'y ont obligé pour avoir l'argent nécessaire. » Le roi Charles de France répéta ainsi plusieurs paroles semblables et d'autres que je n'ai pas pu savoir à ses frères, en la présence de Charles, le dauphin son fils, et en l'absence du duc d'Anjou; car le roi de France voulait bien que les autres s'occupassent en chef des affaires du royaume de France, et que le duc d'Anjou en fût écarté; car il le redoutait fort, connaissant sa convoitise. Il craignait ce péril; mais quoique le roi de France l'éloignât de son lit de mort

et des affaires de France, le duc d'Anjou ne s'en éloigna pas ou ne s'en absenta pas beaucoup; car il avait des messagers allant et venant toujours soigneusement entre Angers et Paris, et ils lui rapportaient la vérité sur le roi; et le duc d'Anjou avait des gens secrétaires du roi, par lesquels il savait de jour en jour son état, et au dernier jour que le roi de France



Portrait de Charles V [1].

trépassa de ce siècle, le duc était à Paris et assez près de sa chambre, à Saint-Paul-sur-Seine où le roi mourut. Aussitôt que son frère le duc d'Anjou sut qu'il avait fermé les yeux, il se saisit de tous les joyaux du roi son frère, dont il avait sans nombre, et fit tout mettre en lieu sûr en garantie pour lui; et il espérait qu'ils lui viendraient bien à point pour faire son voyage où il voulait aller; car il se faisait déjà appeler roi de

1. Musée de Versailles.

Sicile, de Pouille, de Calabre et de Jérusalem. Le roi Charles de France, selon l'habitude des royaux, fut apporté à travers la ville de Paris, à visage découvert, ses trois frères et ses deux fils derrière lui, jusqu'à l'abbaye de Saint-Denis ; et là il fut enseveli très honorablement, comme il l'avait auparavant ordonné de son vivant, et messire Bertrand du Guesclin, qui fut son connétable, gît à ses pieds. Et je vous dirai, quoique le roi Charles, au lit de la mort, eût ordonné que ses autres frères auraient le gouvernement du royaume de France par-dessus le duc d'Anjou, il n'en fut rien fait; car celui-ci se mit tantôt en possession et en règne par-dessus tous les autres, à la réserve de ce qu'il voulait que son beau neveu Charles fût couronné roi; mais il voulut avoir le gouvernement du royaume aussi avant que les autres ou plus, parce qu'il était le fils aîné, et nul dans le royaume de France n'osait ni ne voulait discuter sa volonté. Et ainsi trépassa le roi de France, vers la Saint-Michel [1]. Dieu en ait l'âme !

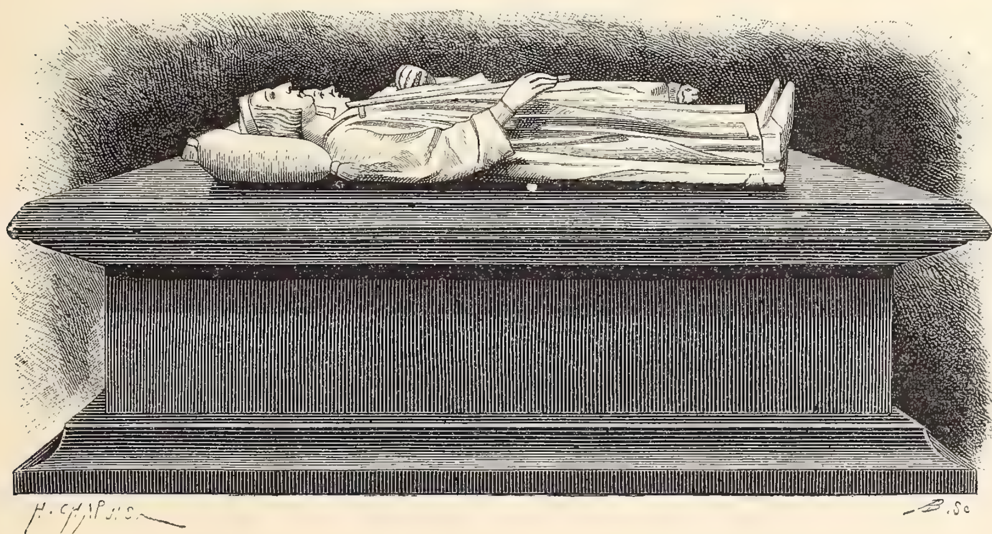
Tantôt après son trépas, les pairs et les barons de France regardèrent et avisèrent qu'à la Toussaint suivante on couronnerait le roi à Reims. A ce propos ses trois oncles, Anjou, Berri et Bourgogne, s'accordaient bien, pourvu qu'ils eussent le gouvernement du royaume jusqu'à ce que l'enfant fût majeur, à vingt et un ans. Et ils le firent jurer à tous les barons et prélats du royaume de France. Alors le couronnement du jeune roi fut signifié dans les pays lointains, au duc de Brabant, au duc Albert, au comte de Savoie, au comte Jean de Blois, au duc de Gueldre, au duc de Juliers, au comte d'Armagnac, au comte de Foix. Le duc de Bar, le duc de Lorraine, le dauphin d'Auvergne, étaient à la poursuite des Anglais qui étaient entrés en Bretagne, sous les ordres du comte de Buckingham, le dernier fils du roi Édouard d'Angleterre; aussi ne furent ceux-là sitôt mandés; mais le comte de Flandre fut prié et ordonné de se trouver en la cité de Reims, en jour qui avait été assigné; on le nommait le jour de la Toussaint, qui devait être un dimanche.

Vous devez savoir que, ce jour venu, rien ne fut épargné en noblesse et en seigneurie pour le couronnement du jeune roi Charles de France, qui fut couronné à Reims le jour du dimanche, en la douzième année de son âge, l'an de Notre Seigneur 1381. A la solennité de son couronnement, il y eut si grand foison de hauts seigneurs que je ne les eusse

1. 16 septembre 1381.

jamais tous nommés; mais le comte de Flandre et le comte Jean de Blois s'excusèrent.

Le jeune roi entra dans la cité de Reims, le samedi, à l'heure des vêpres, bien accompagné de toute noblesse de grands seigneurs et de musique; et spécialement il y avait devant lui plus de trente trompettes, qui sonnaient si clair que c'était merveille. Là étaient aussi ses cousins, tous jeunes enfants, savoir : de Navarre, d'Albret, de Bar et d'Harcourt, et grand foison d'autres jeunes écuyers, enfants des hauts barons du



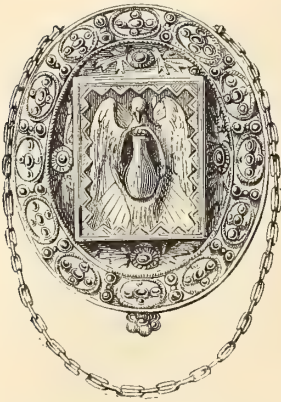
Tombeau de Charles V[1].

royaume de France, que le jeune roi fit chevaliers le lendemain dimanche, jour de son couronnement; et, le samedi, le roi ouït les vêpres dans l'église de Notre-Dame de Reims, et veilla dans l'église la plus grande partie de la nuit, comme c'est l'usage, et avec lui tous les enfants qui voulaient être chevaliers. Quand vint le dimanche, la Toussaint ayant été le vendredi auparavant, l'église Notre-Dame fut parée si richement qu'on ne saurait mieux ordonner ni aviser; et, à la grande solennité de la haute messe de l'archevêque de Reims, le roi de France fut sacré et béni de la sainte ampoule, dont messire saint Remi consacra Clovis, le premier roi qui fut en France; cette onction fut envoyée de Dieu, des cieux, par un saint ange, et depuis tous les rois de France

1. Basilique de Saint-Denis.

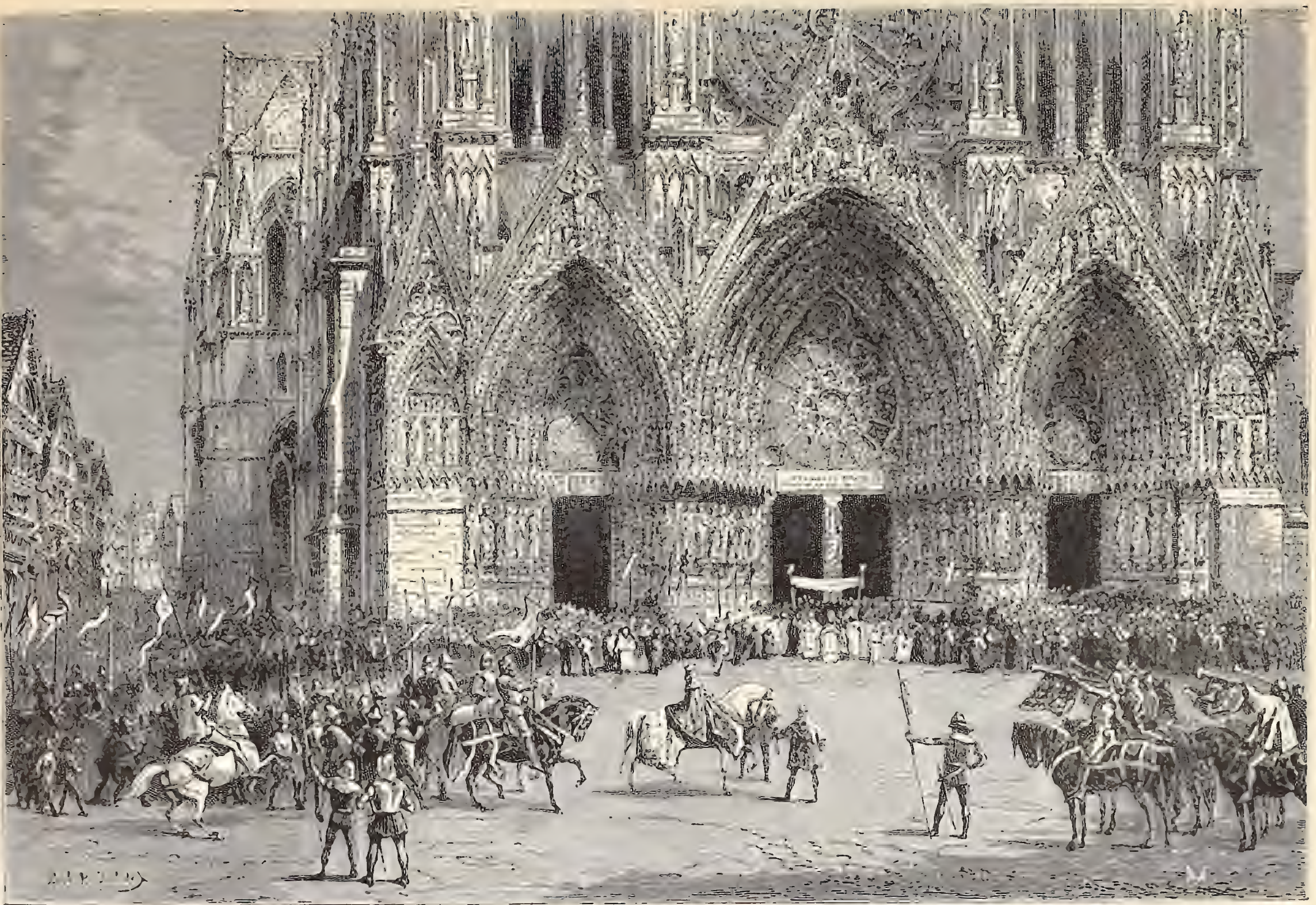
en ont toujours été consacrés, sans qu'elle s'amoindrisse. Or voyez si c'est une chose digne et noble.

Après la consécration, le roi fit là devant l'autel tous ces jeunes chevaliers nouveaux. Et après on fit l'office de la messe très solennellement et révéremment, que chanta l'archevêque de Reims. Le jeune roi était assis en habit royal sur une chaise fort élevée, parée et couverte de draps d'or aussi riches qu'on les pouvait avoir, et tous les jeunes nouveaux chevaliers sur des escabeaux tout couverts de draps d'or à ses pieds. Ainsi l'office continua en grande noblesse et dignité; et là était le nouveau connétable de France, messire Olivier de Clisson, qui avait été fait et créé connétable peu de temps auparavant, qui bien faisait son office et tout ce qui lui appartenait. Là étaient les hauts barons du royaume de France, vêtus et parés si richement que ce serait merveille à raconter, et siégeait le roi en majesté royale, la couronne sur la tête, qui était outre mesure riche et précieuse. L'église Notre-Dame de Reims fut, à cette heure de la messe et de la solennité, si pleine de nobles, qu'on ne savait où tourner le pied. Et on déclara qu'à l'occasion du nouvel avènement du jeune roi, et pour réjouir le peuple dans le royaume de France, toutes les impositions, aides, gabelles, péages, subsides et autres choses mal vues, dont le royaume de France avait été trop grevé, seraient acquittées, ôtées et supprimées, ce qui fut grandement à la satisfaction et réjouissance du peuple.


La sainte ampoule [1].

Après toutes ces fêtes, ces solennités et ces honneurs, et quand le jeune roi fut revenu à Paris, où les Parisiens l'accueillirent à grande joie, il y eut grand conseil en France sur l'état et le gouvernement de la France, et il fut ordonné que le duc de Berri aurait en gouvernement tout le Languedoc, le duc de Bourgogne toute la Picardie et la Normandie, et que le duc d'Anjou demeurerait près du roi son neveu, et aurait principalement et royalement l'administration et le gouvernement du royaume. Et fut en

1. Le reliquaire de la sainte ampoule était une petite fiole de verre ou de cristal, d'un pouce et demi de haut. Son cou, bouché avec du taffetas rouge, avait 7 lignes de circonférence; le fond 13. Elle se trouvait enchâssée dans une espèce de rose de vermeil longue de 45 lignes et ornée de pierreries. La bordure était artistement travaillée; le dessus était à jour et recouvert d'un cristal, à travers lequel on voyait la fiole placée dans le dos d'une colombe d'or, laquelle avait 38 lignes de haut. (*La cathédrale de Reims,* par l'abbé Cerf, t. I, p. 285.)



SACRE DE CHARLES VI.

ce temps fait et traité accord entre le duc de Bretagne et le roi de France, par le fait des barons de Bretagne qui de cœur se tenaient français, si bien que les Anglais s'en retournèrent en Angleterre; sur quoi ils étaient moult courroucés et reprochaient au duc l'accord qu'il avait fait, et le duc s'humiliait et s'excusait du mieux qu'il pouvait; car il savait bien qu'il avait eu tort en quelque manière, et il avait eu grand peine à accepter le traité que ses gens avaient fait.

Or sachez que ceux de Gand avaient été grandement affligés de la mort du roi Charles V de France; car ils sentaient bien qu'ils auraient plus dur temps de la part du nouveau conseil du jeune roi de France qu'ils n'avaient eu; car le roi Charles, de bonne mémoire, leur avait été propice pendant leurs guerres, parce qu'il n'aimait guère le comte de Flandre. Et si se tenait alors le comte de Flandre à Bruges, et il avait reçu à merci les gens d'Ypres et de Courtrai, non sans avoir fait décoller grand foison de gens à Ypres, et avoir pris de ceux de Courtrai bons et valables otages.

Alors le comte fit grand mandement partout où il savait ses amis, pour venir assiéger la ville de Gand; car toute la Flandre obéissait en ce moment à son commandement. Il partit donc de Bruges en grand appareil, et vint mettre le siège devant Gand environ dans le temps de la Décollation de saint Jean-Baptiste, et le maréchal de toute l'armée de Flandre était le sire d'Enghien, qui s'appelait Gautier, et qui était pour lors jeune, hardi et entreprenant, et ne redoutait ni peine ni péril qui lui pût arriver. Quoique le comte de Flandre fût logé devant Gand à si grande puissance, il ne pouvait tellement contraindre ceux de la ville qu'il n'y eût trois ou quatre portes ouvertes, par où les vivres leur venaient sans danger; car aussi ceux de Brabant, et spécialement ceux de Bruxelles, leur étaient très favorables. De même leur étaient ceux de Liège, qui leur mandaient pour les réconforter en leur opinion : « Bonnes gens de Gand, nous savons bien que pour le présent vous avez fort à faire, et êtes fort tourmentés par votre seigneur le comte et ses gentilshommes, et du reste du pays. Nous en sommes bien courroucés, et sachez que si nous étions à quatre ou cinq lieues de vous, nous marcherions vers vous, et vous porterions bon confort, comme on doit faire à ses bons frères, amis et voisins; mais vous êtes trop loin de nous, et le pays de Brabant est entre nous et vous; c'est pourquoi il nous faut y renoncer, et ne vous abattez pas de ce que vous êtes maintement assiégés, car Dieu sait et toutes les bonnes villes que vous avez droit en cette guerre. Vos affaires en iront mieux. »

Ainsi écrivaient les Liégeois à ceux de Gand pour les réconforter.

Le comte de Flandre avait assiégé la ville de Gand du côté de Bruges et de Courtrai; car il ne pouvait en approcher ni mettre le siège du côté de Bruxelles ni par les quatre côtés, à cause des grandes rivières qui sont là, la Lys et l'Escaut. Et je vous dirai, tout considéré, que Gand est une des plus fortes villes du monde, et il faudrait plus de deux cent mille hommes à qui la voudrait assiéger et dans tous les pas et les rivières, et encore faudrait-il que les armées fussent séparées à cause des rivières; et au besoin elles ne pourraient se soutenir, car il y a trop de peuple dans Gand, et tous gens d'action. Il s'y trouvait en ce temps, quand ils regardaient à leurs affaires, quatre-vingt mille hommes tous aptes à porter les armes, au-dessous de soixante ans et au-dessus de quinze.

Ainsi se tint là le comte de Flandre pendant un long temps, sans rien faire, et lorsqu'il vit qu'il y perdait sa peine, et que ceux de Gand ne cessaient de courir et de brûler le pays, si bien qu'ils avaient conquis Alost, Tenremonde et Grammont, il eut conseil de partir de là, car l'hiver approchait, et s'en revint à Bruges, laissant à Audenarde en garnison le seigneur d'Enghien et le sire de Montagu avec leurs gens d'armes et deux cents bons archers d'Angleterre. Aussi, et pendant tout l'hiver, ceux-ci firent de belles sorties sur les Gantois, et ils étaient presque toujours par les champs; si bien que nul ne pouvait aller à Gand, pour y porter des vivres ou autres marchandises, sans grand peine et sans être rencontré et attaqué. Et ainsi allèrent les choses durant tout l'hiver jusqu'au mois de mars passé, que Rasse de Harselle et Jean de Lannoy, ayant réuni leurs troupes, battirent ceux d'Audenarde qu'ils rencontraient dans la campagne et leur tuèrent bien six cents hommes; ce dont le comte de Flandre fut grandement courroucé, car il était parti de Bruges avec toutes ses forces, et trouva les gens de Gand sortis qui furent obligés de se loger à Nevèle, car point ne savaient-ils la venue du comte.

Quand Rasse de Harselle et Jean de Lannoy virent qu'il leur fallait combattre, ils ne s'effrayèrent point; mais ils se mirent en bon ordre et se rangèrent en trois batailles, et ils étaient bien deux mille dans chaque bataille. Pierre du Bois et Arnoul Clerc, qui étaient par les champs, en avaient bien autant, et ils s'étaient juré et promis de ne pas combattre les uns sans les autres; mais quand Rasse de Harselle apprit que le comte venait, par orgueil et par grandeur il sortit de Nevèle pour combattre sans attendre Pierre du Bois ni les autres; car il avait si grande

confiance en ses gens, et si bonne espérance en la fortune de Gand, qu'il ne croyait jamais pouvoir perdre, ce dont mal lui advint, comme vous le verrez présentement.

Le comte fut bien réjoui quand il vit que Rasse de Harselle et Jean de Lannoy étaient sortis de Nevèle pour combattre; il fit donc ordonner ses gens en cinq batailles, et il avait bien là vingt mille hommes tous gens d'action, et environ quinze cents lances, chevaliers et écuyers, de Flandre, de Hainault, de Brabant et d'Artois. Là était présent le comte, qui les priait et admonestait tous de bien faire et de prendre vengeance de ces enragés de Gand qui leur avaient fait tant de peine, et il disait à ceux des bonnes villes qu'il avait amenés avec lui : « Soyez-en bien sûrs, si vous fuyez, vous serez plus certainement morts que devant, car sans merci je vous ferai à tous couper la tête ! » Si le comte avait mis ceux de Bruges en la première bataille, et ceux du Franc en la seconde, et ceux d'Ypres et de Courtrai en la troisième, et ceux de Poperinghe, de Cassel, de Bergen et de Bourbourg en la quatrième; il avait retenu auprès de lui ceux de Lille, de Douai et d'Audenarde.

Ores s'assemblèrent les batailles, et vinrent l'une contre l'autre. Rasse de Harselle avait la première bataille; car il était le plus courageux, hardi et entreprenant de tous, et pour ce voulait-il être des premiers assaillants et en avoir l'honneur; il vint donc vers ceux de Bruges que menaient le sire de Ghistelles et son frère. Il y eut là, je vous dis, grand combat, bataille et poussée au premier moment. Et ainsi fut entre les autres batailles; mais ceux du comte y étaient en trop grand foison, car ils étaient quatre contre un. Là criait-on : « Flandre au Lion ! » pour réconforter les gens du comte, et les autres crièrent à haute voix : « Gand ! Gand ! » Et y eut telle fois où les gens du comte furent en aventure de tout perdre, et s'ils eussent perdu le terrain, ils étaient déconfits et morts sans remède; car Pierre du Bois et bien six mille hommes étaient par les champs qui seraient venus les combattre; ils ne pouvaient à cette heure venir à la bataille à cause d'un grand étang d'eau et de marécages qui étaient entre eux et les combattants; mais si les gens du comte avaient fui, par cause de déconfiture, Pierre du Bois eût été les assaillir par devant, dont jamais aucun ne se fût échappé, ni comte, ni autres, ce qui eût été grand dommage, car le pays de Flandre ne s'en fût jamais rétabli, mais fût allé à perdition par le feu et le glaive, sauf ceux qui tenaient le parti des Gantois.

Rasse de Harselle et Jean de Lannoy n'eurent pas avantage à assaillir

les gens du comte ; car le comte avait là grand foison de bonne chevalerie et les communes des bonnes villes; si bien qu'ils étaient quatre contre un contre les Gantois ; d'où il advint que, toutes les batailles du comte étant rassemblées, les Gantois ne les purent soutenir, et ils reculèrent vers la ville, se commençant à ouvrir et à rompre, si bien que les gens du comte entraient parmi eux et les tuaient par monceaux.

Alors les Gantois se retirèrent vers le moustier de Nevèle qui était fort, et Jean de Lannoy, qui était comme ébahi, y étant entré, se posta pour se sauver dans une grosse tour du clocher, et ceux de ses gens qui y purent montèrent avec lui ; mais Rasse de Harselle demeura dehors, gardant la porte et recueillant ses gens, et il fit là grands exploits d'armes ; mais finalement il fut forcé et frappé d'une longue pique au travers du corps, et fut abattu et bientôt occis. Ainsi finit Rasse de Harselle, qui avait été un grand capitaine à Gand contre le comte, et que les Gantois aimaient fort pour son bon sens et pour sa prouesse, mais de sa vaillance il eut enfin cette récompense.

Quand le comte de Flandre fut venu en la place devant le moustier, et qu'il vit que les Gantois s'y rassemblaient, il ordonna de mettre le feu au moustier et de tout brûler. Ses ordres furent tantôt exécutés, et le feu apporté à grand foison de paille et de falourdes qu'on mit et qu'on entassa tout autour du moustier, et puis on y mit le feu, qui se prit bientôt au toit du moustier. Là moururent en grande partie ceux des Gantois qui se tenaient au moustier, car ils étaient brûlés, et s'ils sortaient, ils étaient repoussés et rejetés dans le feu. Jean de Lannoy, qui était dans le clocher, se voyait sur le point de mourir et d'être tout brûlé, car le clocher commençait à flamber. Il criait à ceux qui étaient en bas : « Rançon ! rançon ! » et il offrait sa pochette qui était toute pleine de florins ; mais on ne faisait que rire et s'en moquer, et on lui disait : « Jean, Jean, venez par une fenêtre pour nous parler, et nous vous recueillerons. Faites le beau saut ; comme vous l'avez fait faire aux nôtres, il vous faut maintenant faire le saut. » Jean de Lannoy, qui se voyait en un tel état et que c'était sans remède, puisque le feu le serrait de si près qu'il allait être brûlé, entra en terreur, car il aimait mieux être occis que brûlé ; mais il fut l'un et l'autre. Car, ayant sauté par la fenêtre au milieu d'eux, il fut accueilli par les glaives et les épées, mis en morceaux et puis rejeté au feu ; ainsi finit Jean de Lannoy.

Des six mille hommes que Rasse de Harselle et Jean de Lannoy

avaient amenés là, de la ville de Gand ou des environs, qui servaient les Gantois pour leur argent, il n'en resta pas plus de trois cents, et tous moururent par les champs, en la ville de Nevèle ou au moustier, sans que Pierre du Bois, qui avait une grosse troupe en campagne, pût venir les aider, comme il est dit ci dessus. Si se mit en chemin Pierre du Bois pour rentrer à Gand, car il avait dit à ses gens : « Rasse de Harselle et



Vue ancienne de Gand[1].

Jean de Lannoy ont mal réussi ; je ne sais pas ce qu'il nous adviendra, si nous sommes poursuivis ou assaillis par les gens du comte. Tenons-nous tous ensemble et nous vendons et combattons vaillamment, ainsi que bonnes gens qui combattent pour leurs droits. » Et ceux qui l'entendirent répondirent : « Nous le voulons ! » Si les avaient devancés à Gand les fuyards qui étaient échappés de la bataille de Nevèle, qui racontaient dans la ville leur dure aventure. Ceux de Gand en furent durement effrayés et courroucés, car ils aimaient Rasse de Harselle et avaient grande confiance en lui ; ils l'avaient trouvé

1. Bibliothèque nationale ; *Topographie de la Belgique.*

bon capitaine et loyal, et ils l'avaient d'autant plus aimé et honoré que Rasse était gentilhomme, fils de seigneur et de dame, et qu'il les avait bien servis pour leur argent. Si demandèrent-ils à ceux qui revenaient : « Dites-nous, où était Pierre du Bois pendant que vous combattiez ? » Ceux qui ne l'avaient point vu, et qui n'en savaient aucune nouvelle, répondaient : « Nous n'en savons rien, nous ne l'avons pas vu. » Alors certaines gens à Gand commencèrent à murmurer contre Pierre du Bois, et à dire qu'il s'était mal conduit, ayant six à sept mille hommes tout armés, de n'avoir pas été à la bataille ; sur quoi les Gantois qui étaient en la ville et qui en avaient le gouvernement se proposèrent de tuer Pierre du Bois quand il serait revenu, et puis qu'ils s'accorderaient et se réconcilieraient avec leur seigneur le comte, et se mettraient tout à sa merci. Je crois que, s'ils eussent ainsi fait, ils eussent bien travaillé et eussent facilement obtenu la paix ; mais ils ne le firent point, ce qu'ils payèrent depuis, et toute la Flandre aussi ; car les choses n'en étaient pas encore, ce jour-là, au point où elles devaient en venir, ni les grands malheurs de Flandre arrivés, sachez-le bien, comme ils furent depuis et comme je vous le raconterai dans l'histoire.

Dès que Pierre du Bois fut rentré à Gand, poursuivi de loin par les gens du comte sans qu'il se voulût détourner pour combattre, il se vit sitôt sur le point d'être occis parce qu'il n'avait pas soutenu Rasse et ses gens. Pierre s'en excusa, disant en vérité qu'il avait bien mandé à Rasse de ne point combattre, car le comte était trop puissamment par les champs, et que celui-ci avait fait tout le contraire : « S'il lui en est mal advenu, je n'y puis rien, et sachez que je suis aussi dolent de la mort de Rasse qu'aucun le puisse être, car la ville de Gand a perdu un très bon et sage capitaine. Il nous en faut chercher un autre, ou nous mettre à la volonté et à l'obéissance du comte, qui nous fera tous mourir de male mort. Regardez ce que vous voulez faire : ou persévérer comme vous avez commencé, ou vous mettre en la volonté et merci de monseigneur. » Personne ne répondit à Pierre, bien qu'il fût excusé et disculpé de la mort de Rasse et de l'aventure de Nevèle, ce dont il voulut mauvais gré aux grands bourgeois qui étaient là présents, tels que sire Ghisbrecht Grutte et sire Simon Bette ; il n'en fit pas alors semblant, mais il le leur remontra durement dans l'année, ainsi que vous l'entendrez raconter en l'histoire. Et se retira le comte et ses gens, leur donnant à tous congé, sauf à ceux qui tenaient garnison dans Audenarde. Desquels chevaliers

était chef et seigneur le sire d'Enghien, qui guerroyait nuit et jour contre les Gantois dès que ceux-ci sortaient de leur ville, et si courut-il contre Arnould Clerc, qui avait bien avec lui quinze cents chaperons blancs; de laquelle aventure Arnould Clerc fut occis et tué. Cette besogne fut même à grande prouesse pour les chevaliers qui faisaient garnison à Audenarde, et le comte de Flandre, qui pour le temps se tenait à Bruges, en fut grandement réjoui, et il dit du seigneur d'Enghien : « Par ma foi, il y a en lui un bon enfant et qui sera encore un vaillant homme. » A vrai dire, le seigneur d'Enghien était tout le cœur du comte de Flandre, et il ne l'appelait jamais son cousin, mais toujours son beau fils.

Quand la nouvelle fut venue à Gand qu'Arnould Clerc était mort et ses gens déconfits, plusieurs commencèrent à s'ébahir et à dire entre eux : « Nos affaires vont mal. Petit à petit on nous tue nos capitaines et nos gens. Nous avons mal fait de commencer la guerre contre notre seigneur le comte, et mal nous viendront les haines de Ghisbrecht Mahieu et de Jean Lion. On nous a mis si avant en cette guerre et en cette haine contre le comte notre seigneur, que nous n'y pouvons ni ne savons plus trouver moyen de paix ni de merci. Encore vaut-il mieux que vingt ou trente le payent que toute la ville. » Ainsi parlaient quelques-uns tout bas l'un à l'autre; mais ce n'était pas généralement, par peur des mauvaises gens qui étaient tous d'un parti et qui s'élevaient en puissance de jour en jour, si bien qu'ils étaient les maîtres de la ville de Gand; et le furent tant que la guerre dura entre eux et le comte leur seigneur. Et à dire vrai, si les hommes riches et nobles de la ville de Gand étaient battus de cette verge, on ne les en devait pas plaindre; car, de leur aveu même, ils ne se pouvaient excuser de tous ces forfaits, et ils avaient autant aimé, à ce qu'ils montrèrent, que les choses allassent mal que bien, et faire la guerre à leur seigneur que d'être en paix. Ils auraient bien pu sentir et connaître que, s'ils faisaient la guerre, les pauvres gens et les méchants seraient seigneurs de leur ville et maîtres, et qu'ils ne s'en débarrasseraient pas quand ils voudraient, ainsi que cela est advenu.

Quand Pierre du Bois vit que la ville de Gand s'affaiblissait en capitaines, et que les hommes restés commençaient à se fatiguer et lasser de la guerre, il se douta bien et imagina que si, par quelque moyen au monde, la paix se faisait entre le comte et la ville de Gand, quelque traité ou quelque arrangement qu'il y eût, il lui faudrait perdre la vie. Il se mit à se souvenir et pensait à Jean Lion, qui fut son maître, et par quelle adresse

il se conduisait. Il voyait bien qu'à lui tout seul il ne pouvait avoir assez de sagesse ou de puissance pour gouverner la ville de Gand, et il ne voulait pas en avoir le principal fardeau; mais il voulait bien avoir secrètement le soin des folles entreprises. Il pensa donc à un homme dont on ne se donnait pas de garde dans la ville de Gand, sage jeune homme, mais dont le sens n'était pas commun, et dont on n'avait jusqu'à ce jour pas eu affaire; on l'appelait Philippe d'Artevelde, et il était fils du doyen d'Artevelde, lequel en son temps posséda pendant sept ans tout le gouvernement du comté de Flandre. Pierre du Bois avait bien des fois entendu raconter à Jean Lion son maître et aux anciens de Gand que jamais le pays de Flandre n'avait été si craint, si aimé et si honoré que du temps où Jacques d'Artevelde en eut le gouvernement, et les Gantois disaient encore tous les jours : « Si Jacques d'Artevelde vivait, nos affaires seraient en bon état, nous aurions la paix à notre volonté, et notre seigneur le comte serait bien content de pouvoir tout nous pardonner. » Pierre du Bois réfléchit sur ces paroles, et s'en vint un soir vers ce Philippe qui demeurait avec la demoiselle sa mère, et vivaient tout bellement de leurs rentes. Pierre du Bois lui adressa d'abord la parole, puis il ouvrit la matière pour laquelle il était venu, et lui dit ainsi : « Philippe, si vous voulez entendre à mes paroles et croire à mes conseils, je vous ferai le plus grand de Flandre. — Comment le feriez-vous ? dit Philippe. — Je le ferai de cette manière, dit Pierre du Bois : vous aurez le gouvernement et l'administration de la ville de Gand; car nous sommes à présent en grande nécessité d'avoir un souverain capitaine de bon nom et de bonne renommée, et votre père, Jacques d'Artevelde, ressuscite maintenant en cette ville par sa grande mémoire; car toutes gens disent, et ils disent vrai, que jamais le pays de Flandre ne fut si bien gouverné que de son vivant. Je vous mettrai facilement à sa place, si vous le voulez. Et quand vous y serez, vous vous gouvernerez par mon conseil, jusqu'à ce que vous ayez appris la manière et le genre des affaires, ce que vous aurez bientôt appris. » Philippe, qui avait âge d'homme et qui par nature désirait être avancé et honoré et enrichi plus qu'il n'était, répondit : « Pierre, vous m'offrez de grandes choses; je vous en remercie et je vous en croirai, et si je suis en l'état que vous me dites, je vous jure par ma foi que je ne ferai rien sans votre conseil. » Pierre du Bois répondit : « Sauriez-vous faire le cruel et le hautain ? car un seigneur entre le commun peuple, et spécialement pour ce que nous avons

à faire, ne vaut rien s'il n'est craint et redouté, et s'il n'a renom de cruauté. Les Flamands veulent ainsi être menés; car on ne doit pas parmi eux faire plus de cas de la vie des hommes ni en avoir pitié que des hirondelles ou des alouettes qu'on prend en leur saison pour en manger. — Par ma foi, répondit Philippe, je saurais bien faire tout cela. — Alors, c'est bien, dit Pierre, et vous serez, je le pense, souverain de tous les autres. » A ces mots, il prit congé de lui, partant de son hôtel, et s'en retourna au sien.

La nuit passa, le jour vint : Pierre du Bois s'en vint sur une place où il y avait plus de trois mille hommes de ceux de sa secte et des autres qui étaient assemblés là pour savoir comment on s'ordonnerait, et qui on ferait capitaine; et là était le sire d'Harselle, par lequel se gouvernait une partie des affaires intérieures de Gand, mais il ne voulait pas se mêler d'aller au dehors ni de rien traiter. Là on nommait plusieurs hommes de la ville et Pierre du Bois les écoutait tous. Quand il eut assez ouï parler, il éleva la voix et dit : « Seigneurs, je crois bien que ce que vous dites est par grande affection et délibération du courage que vous avez à garder l'honneur et le profit de la bonne ville de Gand, et que ceux que vous nommez sont bien propres par leur sens à avoir une partie du gouvernement; mais j'en sais un qui point n'y vise, ni n'y pense; s'il voulait s'en embarrasser, nul ne pourrait nous être plus propice, ni d'un meilleur renom. » Sur ce Pierre du Bois fut requis de dire qui il voulait nommer, et il dit : « C'est Philippe d'Artevelde, qui fut tenu sur les fonts en l'église de Saint-Pierre de Gand par la noble reine d'Angleterre qu'on appelait Philippa, et qui fut sa marraine, du temps que son père, Jacques d'Artevelde, siégeait devant Tournai avec le roi d'Angleterre, le duc de Brabant, le duc de Gueldre et le comte de Hainault. Lequel Jacques d'Artevelde, son père, gouverna en son temps la ville de Gand et le pays de Flandre si bien que jamais pays ne fut si bien gouverné, à ce que j'ai ouï et entends encore raconter tous les jours par les anciens qui en eurent connaissance; et ne fut oncques si bien tenu ni gardé en son droit qu'il fut de son temps, car la Flandre avait été un moment toute perdue, lorsqu'il la rétablit par son grand sens et sa bonne fortune; et sachez que nous devons aimer mieux que nul autre les membres et les branches qui nous viennent d'un si vaillant homme. » Sitôt que Pierre du Bois eut parlé, Philippe d'Artevelde entra si avant au cœur et en la faveur des gens, qu'ils se mirent à crier tout d'une voix : « On le veut! qu'on l'aille

quérir ! nous ne voulons personne autre ! — Nenni, dit Pierre du Bois, nous ne l'enverrez pas quérir : il vaut mieux qu'on aille vers lui. Nous ne savons pas comment il se voudra conduire, ni s'il se voudra embarrasser de nous. »

A ces mots, tous ceux qui étaient là, et d'autres encore qui les suivaient, se mirent en chemin et vinrent à la maison de Philippe, qui était averti de leur venue. Le sire de Harselle, Pierre du Bois, Pierre le Winter et environ dix ou douze des doyens des métiers entrèrent en la maison, et là ils le requirent et lui remontrèrent comment la ville de Gand était en grand besoin d'avoir un souverain capitaine, auquel en dehors et en dedans on se pût rallier, et que toutes manières de gens demeurant à Gand lui avaient donné leurs voix et l'avaient choisi, à cause de son bon renom et pour l'amour de son bon père, son nom leur sonnant mieux en la bouche que nul autre ; en sorte qu'ils le priaient affectueusement qu'il voulût bien de bonne volonté entreprendre le gouvernement de la ville et la charge des affaires au dedans et au dehors ; car ils lui jureraient foi et loyauté comme à leur seigneur et feraient soumettre à son obéissance tous les gens de la ville, quelque grands qu'ils fussent. Philippe entendit bien toutes leurs requêtes et paroles, puis il répondit fort sagement : « Seigneurs, vous me demandez là une grande chose, et peut-être ne voyez-vous bien le fait tel qu'il est, quand vous me requérez et voulez que je prenne le gouvernement de la ville de Gand. Vous dites que vous êtes portés à cela par l'amour que vos prédécesseurs portaient à mon père ; mais quand il eut rendu tous les plus beaux services qu'il put, ils l'occirent. Si j'entreprends le gouvernement comme vous le dites, et que je sois pareillement occis, j'en aurai une pauvre récompense et un bien triste loyer. — Philippe, dit Pierre du Bois, qui happa la parole et qui était le plus inquiet, ce qui est passé ne peut être réparé. Vous agirez par conseil, et vous serez toujours si bien conseillé que tout le monde se louera de vous. » Philippe répondit : « Je ne voudrais pas faire autrement. » Ainsi fut-il donc enlevé parmi eux, amené sur le marché et là assermenté ; et il fit aussi jurer les maires, les échevins et les doyens de Gand. Ainsi Philippe d'Artevelde devint souverain capitaine de Gand, et il acquit à ses commencements grande faveur ; car il parlait doucement et sagement à tous ceux qui avaient besoin de lui, et il fit tant que tous l'aimaient, et fit donner au seigneur de Harselle une partie des revenus que le comte de Flandre possède en héritage dans la ville de Gand, par

gentillesse et pour maintenir ce chevalier en son état; car il avait perdu tout ce qu'il avait en Flandre, en dehors de la ville de Gand.

CHAPITRE IV

Comment les communes d'Angleterre se révoltèrent et vinrent à Londres, où le jeune roi Richard courut de grands dangers.



R nous départirons quelque temps des besognes de Flandre, et parlerons de celles d'Angleterre qui étaient en ce temps grandes et difficiles; car pendant que le duc de Lancastre, oncle du jeune roi Richard, était en grand traité et parlement avec les Écossais, il advint en Angleterre de très grands malheurs, par la rébellion et le soulèvement du menu peuple, par le fait desquels l'Angleterre fut sur le point d'être toute perdue sans remède, et jamais aucun royaume ni pays ne fut en si grand péril ni aventure que l'Angleterre le fut en cette saison. La grande aisance et l'abondance de biens dans lesquelles vivait le menu peuple d'Angleterre fut la cause de cette rébellion, ainsi que jadis s'armèrent et se soulevèrent en France les Jacques Bonshommes qui y firent beaucoup de maux et grevèrent de grands malheurs le noble royaume de France.

Ce fut une chose étonnante et par une pauvre origine que cette peste commença en Angleterre; et pour donner exemple à toutes ces menées de bonnes gens, j'en parlerai et le remontrerai selon que j'ai été informé du fait et de la manière. C'est un usage en Angleterre, qui est aussi en plusieurs pays, que les nobles ont grande puissance sur leurs hommes et les tiennent en servage; c'est-à-dire qu'ils doivent de droit, par coutume, labourer les terres des gentilshommes, recueillir les grains et les amener à la maison, mettre en grange, battre et vanner; et par servage faner et rentrer les foins, couper le bois et l'amener à la maison, et toutes corvées semblables, qui sont en plus grand foison en Angleterre qu'ailleurs; car c'est ainsi que les gentilshommes et les prélats doivent être servis, particulièrement dans les comtés de Kent, d'Essex, de Sussex et de Bedford, où il y a plus de servage que dans le reste de l'Angleterre.

Dans les contrées que j'ai nommées, les méchantes gens commencèrent

à se soulever, disant qu'on les tenait en trop grande servitude, et qu'au commencement du monde il n'y avait point de serfs, ni que nul ne le pouvait devenir, s'il n'était traître envers son seigneur, comme Lucifer le fut envers Dieu ; mais qu'ils n'étaient pas de cette mesure, n'étant ni anges ni esprits, mais des hommes formés à la ressemblance de leurs seigneurs, et qu'on les traitait comme des bêtes, ce qu'ils ne voulaient et ne pouvaient plus souffrir ; mais qu'ils voulaient être tous égaux, et s'ils labouraient ou faisaient quelque ouvrage pour leurs seigneurs, ils voulaient en avoir leur salaire.

Ils avaient été d'abord poussés à ces folies par un prêtre d'Angleterre, du comté de Kent, qui s'appelait Jean Ball, et pour ses extravagantes paroles il avait été mis plus d'une fois en prison par l'archevêque de Cantorbéry ; car ce Jean Ball avait habitué, le dimanche, après la messe, quand les gens sortaient du moulin, de venir dans le cimetière et de prêcher au peuple assemblé autour de lui, disant : « Bonnes gens, les choses ne peuvent bien aller, ni n'iront en Angleterre, jusqu'à ce que tous les biens soient en commun, et qu'il n'y ait ni vilains ni gentilshommes, mais que nous soyons tous égaux. Pourquoi ceux que nous appelons nos seigneurs sont-ils plus grands maîtres que nous ? Comment l'ont-il mérité ? Pourquoi vous tiennent-ils en servitude ? Nous venons tous d'un père et d'une mère, Adam et Ève. En quoi peuvent-ils dire ni montrer qu'ils soient plus grands seigneurs que nous, sauf parce qu'ils vous font labourer et gagner ce qu'ils dépensent ? Ils sont vêtus de velours et de fins draps, fourrés de vair et de petit gris, et nous sommes vêtus de pauvres étoffes ; ils ont le vin, les épices et le bon pain, et nous avons le seigle, la balle et la paille, et nous buvons de l'eau. Ils ont les beaux manoirs et séjours, te nous avons la peine et le travail, et la pluie et le vent dans les champs, et il faut que de notre labeur leur vienne de quoi tenir leur état. Nous sommes appelés serfs et nous sommes battus si nous ne faisons aussitôt notre service. Et nous n'avons personne à qui nous puissions nous plaindre, ni qui nous veuille ouir ou faire droit. Allons au roi, il est jeune ; remontrons-lui notre servitude, et disons que nous voulons voir les choses aller autrement ou que nous y porterons remède. Allons-y par action et tous ensemble ; toutes sortes de gens nous suivront pour être affranchis qui sont nommés serfs et tenus en servitude. Et quand le roi nous verra et nous entendra, il y portera remède, bellement ou autrement. » Ainsi parlait ce Jean Ball, le dimanche, à la sortie de la messe, dans les villages ;

de quoi les menues gens le louaient. Ceux qui ne tendaient pas au bien se disaient : « Il dit vrai ! » et ils murmuraient et ils se répétaient l'un à l'autre en allant leur chemin entre les villages ou dans leurs maisons : « Voilà les choses que dit Jean Ball, et il dit vrai. »

L'archevêque de Cantorbéry, qui en était informé, faisait alors prendre Jean Ball pour le mettre en prison et il l'y tenait deux ou trois mois pour le châtier; mais il eût mieux valu que dès la première fois il l'eût condamné à toujours ou fait mourir; car à peine le dit Jean était-il hors de la prison de l'archevêque qu'il reprenait ses habitudes comme auparavant.

Il arriva donc qu'une grand foison de menues gens en la cité de Londres qui étaient jaloux des riches et des nobles, furent informés des paroles, de la vie et des œuvres de Jean Ball, et ils commencèrent à dire entre eux que le royaume d'Angleterre était mal gouverné, et qu'il était dépouillé d'or et d'argent par ceux qui se disaient nobles. Ainsi commencèrent ces méchantes gens de Londres à faire les mauvais, à se révolter et à signifier aux gens des contrées dessus nommées qu'ils vinssent hardiment à Londres et amenassent leur peuple, qu'ils trouveraient Londres ouverte, et le commun peuple de leur parti, et que tant ils feraient auprès du roi qu'il n'y aurait plus de serfs en Angleterre.

Sur ces promesses, ceux des comtés de Kent, d'Essex, de Sussex, de Bedford et des pays d'environ s'unirent et se mirent en chemin, allant vers Londres; ils étaient bien soixante mille, et ils avaient un souverain capitaine qui s'appelait Wat Tyler. Avec lui étaient de sa compagnie Jacques Straw et Jean Ball. Ces trois étaient les capitaines de tous, et le plus grand entre eux était Wat Tyler; ce Wat était un couvreur de maisons en tuiles, et c'était un mauvais garçon d'un esprit envenimé.

Quand ces méchantes gens commencèrent à se soulever, sachez que ceux de Londres (sauf ceux de leur secte) en furent tout effrayés; le maire et les hommes riches de Londres, quand ils apprirent qu'ils venaient de tous côtés, eurent en pensée de leur fermer les portes et de n'en laisser entrer aucun dans la ville ; mais quand ils eurent bien réfléchi, ils dirent qu'ils ne le feraient pas, car ils courraient risque de brûler les faubourgs. Ils leur ouvrirent donc leur ville, et ils entrèrent par troupes de villages, cent, deux cents, cent vingt ou trente, selon que lse villes étaient peuplées, et à mesure qu'ils venaient à Londres, ils s'y logeaient.

Et sachez, en vérité, que bien les trois quarts des gens ne savaient ce qu'ils demandaient, ni ce qu'ils cherchaient; mais ils se suivaient bien l'un l'autre, comme font les bêtes et comme firent jadis les pastoureaux qui disaient qu'ils allaient conquérir la Terre Sainte, et le tout vint à néant. Ainsi les pauvres gens et les vilains venaient à Londres de cent lieues, de soixante lieues, de quarante lieues, de vingt lieues, de toutes les contrées des environs; mais le plus grand nombre venaient des comtés de Kent et d'Essex, et en arrivant ils demandaient le roi.

Les gentilshommes du pays, chevaliers et écuyers, commencèrent à s'inquiéter quand ils virent tout ce peuple se rebeller, et ils eurent bien raison de s'inquiéter, car on s'effraye à moins. Aussi commencèrent-ils à se rassembler du mieux et au plus tôt qu'ils purent.

En ce jour que ces méchantes gens du comté de Kent vinrent à Londres, la mère du roi d'Angleterre, la princesse de Galles, revenait de Cantorbéry, où elle avait été en pèlerinage. Elle fut en grand danger d'être prise par eux; car ces méchantes gens sautaient sur son char en criant et faisaient grand bruit, en sorte que la bonne dame fut en inquiétude de peur qu'il ne lui arrivât malheur ou à ses demoiselles. Toutefois Dieu l'en garda, et elle vint en un jour de Cantorbéry à Londres, car elle n'osa pas coucher en route.

Ce jour-là, son fils le roi Richard était dans le château de Londres; la princesse y vint et y trouva le roi avec le comte de Salisbury, l'archevêque de Cantorbéry, messire Robert de Namur, le sire de Gommenies, et plusieurs autres qui se tenaient auprès de lui, par crainte de ces gens qui se révoltaient ainsi sans savoir ce qu'ils demandaient, et cette rébellion était bien connue dans l'hôtel du roi, avant qu'elle éclatât ni que les peuples fussent sortis de leurs demeures. Le roi ni son conseil n'y portaient point de remède, ce dont on se peut émerveiller, et afin que tous les seigneurs et les bonnes gens qui ne veulent que le bien prennent exemple pour corriger les mauvais et les rebelles, je vous éclaircirai cette affaire pleinement ainsi qu'elle arriva.

Le lundi, premier jour de la semaine, à bonne étrenne avant le jour du Saint-Sacrement, en l'an 1381, ces gens partirent de leurs maisons pour venir à Londres, afin de parler franchement au roi, car ils voulaient qu'il n'y eût plus de serfs en Angleterre; ils s'en vinrent à Saint-Thomas de Cantorbéry, et là était Jean Ball, qui croyait trouver l'archevêque du lieu, mais il était à Londres avec le roi.



CATHÉDRALE DE CANTORBÉRY.

Wat Tyler et Jacques Straw étaient aussi avec Jean Ball. Quand ils entrèrent à Cantorbéry, tout le monde leur faisait fête, car toute la ville était de leur parti, et là ils tinrent conseil qu'ils viendraient à Londres vers le roi, et envoyèrent certains de leurs gens et de leurs compagnons, par delà la Tamise, en Essex, en Sussex, dans les comtés de Stafford et de Bedford, pour qu'ils parlassent au peuple, et que, tous venant de l'autre côté à Londres, ils pussent enclore la ville. Ainsi le roi ne pouvait leur échapper; car leur intention était que, le jour du Saint-Sacrement ou le lendemain, ils se trouveraient tous réunis. Ceux qui étaient à Cantorbéry, entrèrent à l'abbaye de Saint-Thomas, et y firent beaucoup de dégâts, et pillèrent et fouillèrent la chambre de l'archevêque, et ils disaient en pillant et en emportant leur butin : « Le chancelier d'Angleterre a eu bon marché de ce meuble. Il nous rendra compte présentement des revenus d'Angleterre et des grands profits qu'il a levés depuis le couronnement du roi. » Quand ils eurent, ce lundi, pillé l'abbaye de Saint-Thomas et l'abbaye de Saint-Vincent, ils partirent le lendemain matin, et tout le peuple de Cantorbéry avec eux, et ils prirent le chemin de Rochester, emmenant avec eux tous les gens des villages à droite et à gauche, et en cheminant ils effondraient et abattaient comme une tempête les maisons des avocats et des procureurs de la cour du roi et de l'archevêque, et ils n'en avaient nulle merci.



Sceau de la ville de Cantorbéry[1].

Quand ils furent venus à Rochester, on leur fit grande chère, car les habitants de la ville les attendaient, qui étaient de leur parti ; et ils allèrent au château, et prirent le chevalier qui en était le gardien et le capitaine de la ville, et il s'appelait messire Jean Minton. Si ils lui dirent : « Il faut que vous veniez avec nous, et que vous soyez notre souverain maître et capitaine pour faire ce que nous voudrons. » Le chevalier s'excusa bellement, mais rien ne lui en valut, car on lui dit : « Messire Jean, messire Jean, si vous ne faites ce que nous

1. Archives nationales, n° 10216; grandeur de l'original, 0m,085.

voulons, vous êtes mort. » Le chevalier vit le peuple tout forcené et prêt à l'occire. Il redouta la mort et obéit, et se mit contre son gré dans leur troupe.

Ceux des autres contrées d'Angleterre avaient fait de même, et réduit les chevaliers et les gentilshommes en leur obéissance et les faisaient venir avec eux. Or voyez le grand trouble : s'ils fussent venus à leurs fins, ils auraient détruit tous les nobles en Angleterre, et après ceux des autres nations. Tout le menu peuple se serait révolté, et aurait pris exemple et modèle sur ceux de Gand et de Flandre qui se révoltaient contre leur seigneur, et en cette même année les Parisiens le firent aussi, et se mirent à faire les maillets de fer, comme je vous le raconterai quand je serai venu jusque-là; mais premièrement nous poursuivrons à parler de ceux d'Angleterre.

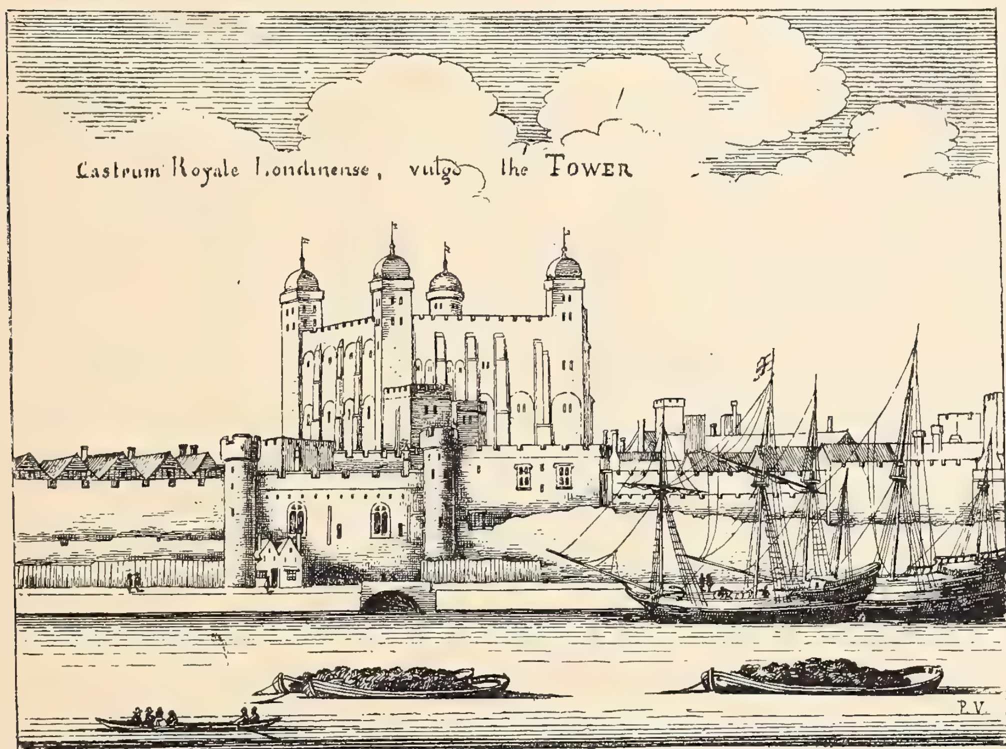
Quand ces gens qui étaient logés à Rochester eurent fait ce pour quoi ils étaient venus, ils partirent et passèrent la rivière à Brentford, toujours suivant leur pratique d'abattre à droite et à gauche, devant eux, les hôtels et maisons d'avocats et de procureurs, et nuls n'en échappaient, et ils coupèrent la tête à plusieurs personnes; et ils cheminèrent tant qu'ils vinrent à trois lieues de Londres, et se logèrent sur une montagne qu'on appelle en ce pays Blackheath, c'est-à-dire, en français, la Bruyère Noire, et ils disaient en venant qu'ils étaient au roi et aux nobles communes d'Angleterre.

Quand ceux de Londres surent qu'ils étaient logés si près d'eux, ils fermèrent les portes du pont de la Tamise et y mirent des gardes; et cette ordonnance fut faite par le maire de Londres, sire Jean Walford et plusieurs autres bourgeois de Londres qui n'étaient pas de leur parti; mais il y avait bien à Londres de menues gens plus de trente mille.

Adonc ce peuple, qui était logé sur la montagne de Blackheath, eut avis qu'ils enverraient leur chevalier parler au roi dans la Tour, et lui remontrerait qu'il vînt leur parler; car tout ce qu'ils faisaient était pour lui, parce que le royaume d'Angleterre, depuis grand foison d'années, avait été mal gouverné pour l'honneur du royaume et le profit du menu peuple, par ses oncles, par son clergé, et en particulier par l'archevêque de Cantorbéry, son chancelier, qui devrait leur rendre compte.

Le chevalier n'osa rien dire ni faire au contraire, et il s'en vint

sur la Tamise en face de la Tour, et se fit naviguer sur l'eau. Le roi et ceux qui étaient au château de Londres, qui désiraient avoir des nouvelles, quand ils virent venir le batelet fendant la Tamise, se dirent : « Voici enfin une âme qui nous apporte nouvelles ! » Et ils étaient, je vous le dis, en grande inquiétude là dedans. Voici venir



Vue ancienne de la Tour de Londres[1].

au rivage le chevalier ; on lui ouvrit le chemin, et on le mena auprès du roi, qui était dans une chambre, la princesse sa mère auprès de lui avec ses deux frères, messire Thomas comte de Kent, messire Jean de Holland, l'archevêque de Cantorbéry et foison d'autres grands seigneurs et barons, avec quelques bourgeois notables de Londres qui se tenaient avec le roi. Le chevalier, messire Jean Minton, étant bien connu parmi eux, car il était officier du roi, se mit à genoux devant le roi, et il dit : « Mon très redouté seigneur, veuillez ne pas prendre en déplaisance le message que je suis obligé de vous faire ; car, cher

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de l'Angleterre.*

sire, c'est de force que je suis venu si avant. — Messire, dit le roi, messire Jean, dites ce dont vous êtes chargé. Je vous tiens pour excusé. — Très redouté sire, les communes de votre royaume m'envoient vers vous pour traiter et vous prient que vous vouliez venir leur parler à Blackheath, car ils ne désirent voir personne que vous; et n'ayez aucune inquiétude pour votre personne, car ils ne vous feront pas de mal, et vous tiennent et vous tiendront toujours pour leur roi : mais ils vous montreront, à ce qu'ils disent, plusieurs choses qui vous sont nécessaires à ouïr, quand ils vous parleront, et que je ne suis pas chargé de vous dire. Mais, très cher sire, veuillez me donner une réponse qui les apaise et qu'ils sachent par vérité que j'ai été vers vous; car ils ont mes enfants en otage pour moi envers eux, et ils les feraient mourir si je ne revenais. » Le roi répondit : « Vous aurez tantôt ma réponse. »

Alors le roi prit conseil, et demanda ce qu'il y avait de bon à faire pour cette requête. Le roi fut donc conseillé d'aller le jeudi aval de la Tamise, et de leur parler sans faute. Quand messire Jean Minton eut cette réponse, il n'en demanda pas plus; il prit congé du roi et de ses barons et rentra dans son bateau, repassa la Tamise, et retourna sur la montagne, où il y avait plus de soixante mille hommes. Il leur donna pour réponse que le lendemain ils envoyassent leurs conseillers sur la Tamise, et que le roi viendrait là pour leur parler. Cette réponse leur plut grandement et ils s'en contentèrent, et passèrent la nuit du mieux qu'ils purent. Sachez que les trois quarts d'entre eux jeûnèrent faute de vivres, car ils n'en avaient point, ce dont ils étaient tous courroucés, et ce fut bien raison.

Quand vint le jour du Saint-Sacrement au matin, le roi Richard d'Angleterre ouït la messe en la Tour de Londres avec tous les seigneurs. Après la messe, il entra dans sa barge, avec le comte de Salisbury, le comte de Warwick, le comte d'Oxford et d'autres chevaliers en sa compagnie, et ils naviguèrent à rames pour venir au delà de la Tamise, sur le rivage, en allant vers le manoir royal de Rotherheath; et il y avait là plus de dix mille bonshommes qui étaient descendus de la montagne pour voir le roi et pour lui parler. Quand ils virent venir la barge du roi, ils commencèrent tous à crier et à pousser de si grands hurlements qu'il semblait proprement que tous les diables d'enfer fussent venus en leur compagnie, et je vous dis qu'ils avaient amené

avec eux leur chevalier Jean Minton, afin que, si le roi n'était pas venu, et qu'ils l'eussent trouvé en mensonge, ils le pussent dévorer et déchirer pièce à pièce, comme ils le lui avaient promis.

Quand le roi et les seigneurs virent ce peuple qui ainsi se démenait, il n'y en eut si hardi qui ne fût effrayé, et le roi ne fut pas conseillé par les barons qui étaient là de prendre terre, et ils commencèrent à faire errer la barge amont et aval sur la rivière; sur quoi le roi dit : « Seigneurs, que voulez-vous? Dites-le-moi, je suis venu ici pour vous parler. » Ils lui dirent d'une voix, ceux qui l'entendirent : « Nous voulons que tu viennes à terre, où nous te montrerons et te dirons plus aisément ce qu'il nous faut. » Alors le comte de Salisbury répondit pour le roi et dit : « Seigneurs, vous n'êtes pas en état, ni en ordonnance, pour que le roi vous vienne parler. » Là-dessus, il ne fut plus rien dit. Le roi fut conseillé de s'en retourner, et il retourna au château de Londres, d'où il était parti.

Quand ces gens virent qu'ils n'en auraient autre chose, ils furent tout enflammés de colère, et ils retournèrent sur la montagne où était la grande foule du peuple, et ils racontèrent comment on leur avait répondu, et que le roi était retourné à la Tour de Londres. Alors ils crièrent tous d'une voix : « Allons tout de suite à Londres. » Aussitôt ils se mirent en chemin, se dirigeant vers Londres et, en chemin, abattant et effondrant les manoirs des abbés, des avocats et des gens de cour, et ils vinrent dans les faubourgs de Londres, qui sont grands et beaux. Là ils abattirent plusieurs beaux hôtels, et en particulier les prisons du roi qu'on nomme les maréchaussées, et tous les prisonniers qui étaient dedans furent délivrés. Ils firent beaucoup de dégât dans ces faubourgs, et, à l'entrée du pont, ils menaçaient ceux de Londres, parce qu'ils avaient fermé les portes du pont, et ils disaient qu'ils brûleraient tous les faubourgs et conquerraient Londres par force, pour la brûler et la détruire ensuite.

Les communes de Londres, car il y en avait beaucoup qui étaient de leur parti, se réunirent et demandèrent : « Pourquoi ne laisse-t-on pas ces bonnes gens entrer dans la ville? Ce sont nos gens, et tout ce qu'ils font est pour nous. » Il fallut donc de force que les portes fussent ouvertes. Si entrèrent ces gens tout affamés, et ils se jetèrent tantôt sur les maisons bien pourvues de vivres, et s'attaquèrent au boire et au manger. On ne leur refusait rien, et on était tout empressé

de leur faire bonne chère et de leur donner des vivres et à boire pour les apaiser.

Alors s'en allèrent les capitaines, Jean Ball, Jacques Straw et Wat Tyler, tout droit à travers Londres avec leur compagnie de plus de trente mille hommes, jusqu'à l'hôtel de Savoie, en route de Westminster, le palais du roi, un très bel hôtel sur la Tamise, et l'hôtel du duc de Lancastre. Ils entrèrent dedans et tuèrent les gardes; puis ils mirent tout en feu et en flamme. Quand ils eurent fait cet outrage, ils ne cessèrent cependant pas, et ils s'en allèrent à la maison des hospitaliers de Rhodes qu'on dit Saint-Jean de Clerkenwell, et ils brûlèrent maison, hôpital, moustier et tout. Après cela, ils allèrent de rue en rue, et ils tuèrent tous les Flamands qu'ils trouvèrent dans les églises, dans les moustiers, dans les maisons, partout; nul n'était épargné. Ils forcèrent aussi plusieurs maisons de Londres, et ils prirent les biens qui étaient dedans, à leur volonté, et nul n'osait leur résister. Et ils tuèrent un homme riche de la ville qui s'appelait Richard Lion, dont Wat Tyler avait été le valet du temps passé, pendant les guerres en France; mais Richard Lion avait une fois battu son valet : celui-ci s'en souvint et y mena ses gens, et il lui fit couper la tête devant lui, et la mettre sur un glaive pour la porter à travers les rues de Londres. Ainsi se conduisaient ces méchantes gens, comme des forcenés et enragés, et ce jeudi ils firent beaucoup de dégât dans Londres.

Quand vint le soir, ils s'en allèrent tous loger sur la place qu'on dit de Sainte-Catherine, devant la Tour et le château de Londres, et ils dirent qu'ils n'en partiraient pas qu'ils n'eussent le roi à leur volonté, et qu'il ne leur eût accordé tout ce qu'ils demandaient; ils disaient en outre qu'ils voulaient compter avec le chancelier d'Angleterre, et savoir ce qu'était devenue la grande finance qu'on avait levée dans le royaume d'Angleterre depuis cinq ans; s'il n'en rendait bon compte et à leur satisfaction, mal lui en arriverait. En cet état, quand ils eurent tout le jour fait dans Londres assez de maux aux étrangers, ils se logèrent devant la Tour.

Vous pouvez bien croire et savoir que c'était une grande inquiétude pour le roi et pour ceux qui étaient là-dedans avec lui; car ce méchant peuple criait si haut, tous à la fois, qu'il semblait que les diables d'enfer fussent parmi eux. Sur le soir, le roi avait eu conseil par l'avis de sire Jean

Walword, qui était maire de Londres, et de quelques bourgeois notables, que, vers minuit, on viendrait tout armés par quatre rues de Londres pour courir sus à ces méchantes gens, qui étaient bien soixante mille, pendant qu'ils dormiraient et qu'ils seraient tous enivrés, et on les tuerait comme autant de mouches, car sur vingt il n'y en avait pas un armé ; et je vous dis que ces bonnes gens et ces hommes riches de Londres étaient bien en courage de le faire, car ils avaient recueilli secrètement en leurs maisons leurs amis et leurs valets qui étaient armés. Et aussi messire Robert Canolles était en son hôtel, qui gardait son trésor avec plus de six vingts compagnons tout apprêtés, qui seraient bientôt sortis tout avant si on les en avait avertis. Autant en eût fait messire Perduccas d'Albret, qui pour lors était à Londres, et il se fût bien trouvé entre sept et huit mille hommes tout armés ; mais il n'en fut rien fait, car on craignait trop le reste du peuple de Londres, et les gens sages, le comte de Salisbury et les autres, dirent au roi : « Sire, si vous pouvez les apaiser par des belles paroles, c'est le meilleur et le plus profitable : accordez-leur facilement tout ce qu'ils demandent ; car si nous commençons une chose que nous ne pouvons achever, il n'y aura pas de remède à ce que nous soyons détruits, nous et nos héritiers, et l'Angleterre toute déserte. » Ces conseils furent suivis, et le maire fut contremandé, avec ordre de se tenir tout tranquille sans faire aucun semblant de mouvement. Il obéit, et ce fut raison. Il y avait en la ville de Londres douze échevins avec le maire ; neuf étaient pour le maire et pour le roi, comme ils le montrèrent, et trois étaient de la secte de ce méchant peuple, ce qui fut ensuite vu et connu, et ils le payèrent bien chèrement.

Quand vint le vendredi au matin, le peuple qui était logé sur la place Sainte-Catherine devant la Tour commença de s'appareiller et de crier bien haut et de dire que, si le roi ne venait pas leur parler, ils assailleraient le château et le prendraient de force, et occiraient tous ceux qui étaient dedans. On redouta ces menaces et ces paroles, et le roi fut conseillé d'aller leur parler. Il leur envoya dire qu'ils se retirassent tous en dehors de Londres, en un lieu qu'on nomme Mile-End, un très beau pré, où les gens vont s'ébattre en été, et que là le roi leur accorderait et octroierait tout ce qu'ils demandaient. Le maire de Londres leur annonça tout cela, et il fit crier de par le roi que quiconque voulait parler au roi devait aller en la place susdite, car le roi y irait sans faute.

Alors les gens du commun des villages commencèrent à partir et à se

retirer vers cet endroit ; mais tous n'y allèrent pas, et ils n'étaient pas tous du même avis ; car il y en avait plusieurs qui ne demandaient que le désordre, et la destruction des nobles, et à piller et courir Londres. C'était la principale matière pour laquelle ils avaient commencé, et ils le montraient bien ; car dès que la porte du château fut ouverte et que le roi en fut sorti avec ses deux frères, le comte de Salisbury, le comte de Warwick et les autres seigneurs et barons, Wat Tyler, Jacques Straw, Jean Ball et plus de quatre cents autres entrèrent au château et le forcèrent, et ils coururent de chambre en chambre, où ils trouvèrent l'archevêque de Cantorbéry, qu'on appelait Simon, vaillant homme, durement prudhomme, chancelier d'Angleterre, lequel venait de célébrer les divins offices et de dire la messe devant le roi. Il fut pris par ces gloutons et tantôt décollé. Aussi fut le grand prieur des hospitaliers, et un frère mineur, maître en médecine, lequel était au duc de Lancastre, et fut occis en haine de son maître, ainsi qu'un sergent d'armes du roi qu'on appelait Jean Léger, et ces quatre têtes furent mises sur de longs glaives et portées par les rues de Londres. Quand ils en eurent assez joui, ils les mirent sur le pont de Londres, comme si c'eût été des traîtres au roi et au royaume.



Sceau du comte de Kent[1].

Ces gloutons entrèrent encore dans la chambre de la princesse et déchirèrent tout son lit, ce dont elle fut si effrayée qu'elle s'en pâma, et ses valets et ses chambrières la prirent entre leurs bras, et l'emportèrent par la poterne sur le rivage, la mettant dans un bateau, et de là ils l'amenèrent secrètement en un hôtel qu'on appelle la Garde-Robe de la reine ; elle se tint là tout le jour et toute la nuit, comme une femme demi-morte, jusqu'à ce qu'elle fut réconfortée par le roi son fils, comme je vous le dirai en suivant.

Lorsque le roi survint en cette place qu'on nomme Mile-End, ses deux frères, le comte de Kent et messire Jean de Holland le quittèrent par crainte de la mort et laissèrent sa troupe, n'osant se montrer au peuple.

1. Archives nationales, n° 10 153 ; grandeur de l'original, 0m,055.

Quand le roi et ses barons furent venus sur la place de Mile-End, ils y trouvèrent plus de soixante mille hommes de divers lieux et divers villages des contrées d'Angleterre. Il se mit au milieu d'eux et leur dit très doucement : « Bonnes gens, je suis votre roi et votre seigneur. Que vous faut-il ? Que voulez-vous dire ? » Alors répondirent ceux qui l'enten-



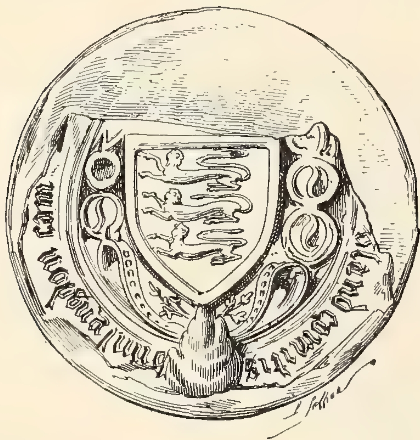
Vue ancienne du pont de Londres[1].

daient, et ils dirent : « Nous voulons que tu nous affranchisses pour tous les jours du monde, nous, nos héritiers et nos terres, et que jamais nous ne soyons tenus ni nommés serfs. » Le roi dit : « Je vous l'accorde. Retirez-vous tranquillement dans vos terres et vos maisons, ainsi que vous êtes venus par villages, et laissez derrière vous deux ou trois hommes de chaque village. Je leur ferai écrire des lettres à mon pouvoir, et sceller de

1. Recueil de Chastillon.

mon sceau; ils vous les rapporteront, librement, honnêtement et franchement, comme vous l'avez demandé. Et afin que vous soyez mieux confortés et assurés, je vous ferai délivrer mes bannières par maréchaussée, par châtellenie et par mairie. »

Ces paroles apaisèrent grandement le menu peuple, voire les simples et les novices qui étaient venus là, et ne savaient ce qu'ils demandaient, et ils disaient tout haut : « C'est bien dit, c'est bien dit! nous ne demandons pas mieux. » Voilà ce peuple apaisé et qui commençait à se retirer de Londres. Le roi leur dit encore une parole qui les contenta grandement : « Entre vous, bonnes gens du comté de Kent, vous aurez une de mes bannières; ceux d'Essex une, et ceux de Sussex une autre, et ceux de Bedford une aussi bien, et ceux de Cambridge une, ceux de Chesterfield une, ceux de Stafford une, ceux de Lyme une, et je vous pardonne tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, pourvu que vous suiviez mes bannières, et que vous vous en retourniez dans votre endroit, selon que je vous l'ai dit. » Et ils répondirent tous : « Oui. » Ainsi ce peuple partit, rentrant dans Londres, et le roi ordonna plus de trente clercs ce vendredi pour écrire les lettres de créance, et ils les scellaient et délivraient à ces gens. Là-dessus, ceux qui avaient ces lettres partirent et retournèrent en leurs contrées; mais le grand venin demeurait derrière, Wat Tyler, Jacques Straw et Jean Ball; car ils disaient, quoique le peuple fût apaisé, qu'ils ne partiraient pas ainsi, et ils avaient avec eux plus de trente mille hommes. Ils demeurèrent donc à Londres, et ils ne se pressaient point trop d'avoir des lettres ni des sceaux du roi; mais ils mettaient tout leur effort à jeter le trouble dans la ville, afin que les riches et les seigneurs fussent tous tués et leurs maisons pillées et volées. Ceux de Londres s'en doutaient bien; c'est pourquoi ils se tenaient tout tranquillement pourvus de leurs valets et de leurs armes dans leurs maisons, chacun selon sa puissance.

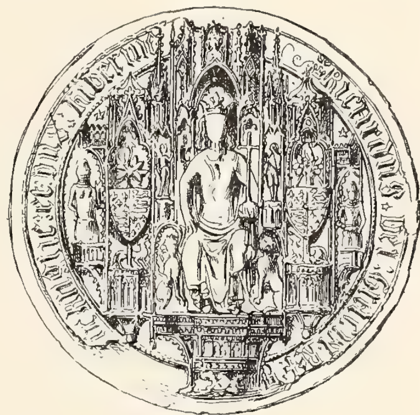


Sceau de Jean de Holland[1].

1. Archives nationales, n° 10 151; grandeur du sceau original, 0m,058.

Quand ce peuple fut apaisé, le vendredi, et qu'il se fut retiré dans Londres, et qu'on leur eut délivré lettres scellées à tous, après quoi ils partaient pour retourner dans leurs villes, le roi Richard s'en vint à la Garde-Robe de la reine, où la princesse sa mère s'était réfugiée tout effrayée, et il la réconforta, ainsi qu'il sut bien le faire, et il demeura avec elle toute cette nuit.

Le samedi au matin, le roi d'Angleterre partit de la Garde-Robe de la reine, et s'en vint à Westminster, où il ouït messe en l'église, et tous les seigneurs avec lui. Il y a en cette église, dans une petite chapelle, une image de Notre Dame, qui fait grands miracles et grandes vertus, et en laquelle les rois d'Angleterre ont toujours une grande croyance et confiance. Le roi fit là ses oraisons devant cette image, et se consacra à elle; puis il monta à cheval et ses barons aussi qui étaient avec lui; il pouvait être environ une heure de tierce. Le roi et sa troupe chevauchaient sur toute la chaussée pour rentrer à Londres, et quand ils eurent chevauché quelque temps, il tourna à gauche pour passer en dehors, et nul ne savait en vérité où il voulait aller, car il prenait le chemin pour passer en dehors de Londres.



Sceau de Richard II[1].

Ce propre jour au matin, tous les méchants s'étaient réunis et rassemblés, desquels Wat Tyler, Jacques Straw et Jean Ball étaient capitaines, et ils étaient venus parlementer sur une grande place qu'on nomme Smithfield, où le marché aux chevaux se tient le vendredi; et ils étaient là plus de vingt mille tout d'une alliance; et encore y en avait-il beaucoup en la ville, qui déjeunaient dans les tavernes et buvaient le grenache et le malvoisie chez les Lombards, et rien ne payaient; encore étaient bien heureux ceux qui pouvaient leur faire bonne chère. Et ces gens qui étaient là tous assemblés avaient les bannières du roi, qu'on leur avait baillées le jour avant, et ces gloutons étaient en propos de courir Londres pour piller et ravager ce même jour, et les capitaines disaient : « Nous n'avons rien fait. Les franchises que le roi nous a données

1. Archives nationales, n° 10032; grandeur du sceau original, 0m,117.

nous portent trop petit profit; mais tenons-nous tous bien d'accord. Parcourons cette grande, riche et puissante ville de Londres avant que viennent ceux de toutes les contrées d'Angleterre, car ils viendront; et si nous sommes maîtres de Londres, nous ne nous repentirons pas de l'or, de l'argent et des richesses que nous y trouverons et que nous aurons pris les premiers; car si nous les laissons, je vous dis que ceux qui viennent nous les enlèveront. »

Ils étaient tous d'accord à ce conseil, quand voici le roi qui vint en cette place, accompagné de soixante chevaux, qui ne pensait point à eux, mais qui croyait passer outre pour aller son chemin et quitter Londres. Pendant qu'il était devant l'abbaye de Saint-Barthélemy qui était là, il regarda et vit le peuple. Le roi s'arrêta et dit qu'il n'irait pas plus avant sans savoir de ce peuple ce qu'il leur fallait, et que s'il était troublé, il les apaiserait. Les seigneurs qui étaient avec le roi s'arrêtèrent quand il s'arrêta, et ce fut bien raison.

Quand Wat Tyler vit le roi qui s'était arrêté, il dit à ses gens : « Voici le roi, je veux aller lui parler. Ne bougez d'ici que je ne vous fasse signe, et si je vous fais ce signe (il leur montra un signe), venez en avant et tuez tout, hormis le roi. Ne faites aucun mal au roi. Il est jeune, nous en ferons notre volonté et nous le mènerons partout où nous voudrons en Angleterre, et nous serons seigneurs de tout le royaume, il n'y a nul doute. »

Là était un pourpointeur de Londres qu'on appelait Jean Ticle, et il avait apporté et fait apporter cent soixante pourpoints, dont quelques-uns de ces gloutons étaient revêtus, et Tyler en avait mis un. Jean lui demanda : « Hé, sire, qui me payera mes pourpoints? Il me faut bien vingt marcs. — Tranquillise-toi, répondit Tyler, tu seras encore bien payé aujourd'hui. Remets-toi à moi, tu as bon gage. »

A ces mots, il éperonna un cheval sur lequel il était monté et quitta ses compagnons, s'en venant droitement au roi, et si près que la queue de son cheval était sur la tête du cheval du roi, et la première parole qu'il dit fut ainsi : « Roi, vois-tu ces gens qui sont là? — Oui, dit le roi; pourquoi le demandes-tu? — Je le dis parce qu'ils sont tous à mon commandement, et m'ont juré foi et loyauté pour faire tout ce que je voudrais. — A la bonne heure, dit le roi, je veux bien qu'il en soit ainsi. » Alors Tyler, qui ne demandait que la querelle : « Et crois-tu, roi, que ce peuple qui est ici, et autant à Londres, tous à mon commandement, doivent

partir d'ici sans emporter tes lettres? Nenni; nous les emporterons toutes devant nous. » Le roi dit : « Cela est ordonné, et il faut les faire et les délivrer l'une après l'autre. Compagnon, retirez-vous bellement vers vos gens et les faites retirer à Londres, et soyez paisibles, et prenez garde à vous; car c'est mon intention que chacun de vous par village et par mairie aura sa lettre, comme il a été dit. »

A ces mots, Wat Tyler jette les yeux sur un écuyer du roi qui était derrière le roi et portait son épée, et Wat Tyler haïssait grandement cet écuyer, car autrefois ils s'étaient pris de paroles et l'écuyer l'avait insulté. « Vrai, dit Tyler, es-tu là? donne-moi ta dague. — Je n'en ferai rien, dit l'écuyer; pourquoi te la baillerais-je? » Le roi regarda son valet et dit : « Baillez votre dague. » Celui-ci la bailla fort à regret. Quand Tyler la tint, il commença d'en jouer et de la faire tourner en sa main, et il adressa de nouveau la parole à cet écuyer, disant : « Baille-moi cette épée. — Je n'en ferai rien, dit l'écuyer, car c'est l'épée du roi; tu ne mérites pas de l'avoir, car tu n'es qu'un mauvais garçon; et si nous étions, toi et moi, tout seuls en cette place, tu ne dirais pas ces paroles, et tu ne les aurais pas dites pour aussi gros d'or que le moustier de Saint-Paul est grand. — Par ma foi, dit Tyler, je ne mangerai pas que je n'aie ta tête. » A ce camp était venu le maire de Londres, lui douzième, à cheval, et tous armés sans leurs robes; et il rompit la presse et vit comment ce Tyler se conduisait; il lui dit en son langage : « Garçon, comment es-tu assez osé de dire de telles paroles en la présence du roi? C'est trop pour toi. » Alors le roi s'arrêta, et dit : « Maire, mettez la main sur lui! » Pendant que le roi parlait, ce Tyler avait parlé au maire, disant : « Et ce que je dis et fais, en quoi cela te regarde-t-il? — Vrai, dit le maire, qui était déjà avoué du roi, vilain garçon, parles-tu ainsi en la présence de mon naturel seigneur? Je ne veux plus vivre si tu ne le payes. » A ces mots, il tira une large épée qu'il portait, et la lâcha et en lança un tel horion à la tête de ce Tyler qu'il l'abattit aux pieds de son cheval. Sitôt qu'il fut tombé entre les pieds, on l'environna de toutes parts, en sorte qu'il ne fut pas vu des gens assemblés qui étaient là, et qui se disaient ses gens. Alors descendit de cheval un écuyer du roi qu'on appelait Jean Sandwich, et il tira une belle épée qu'il portait et l'enfonça dans le ventre de ce Tyler, qui fut tué. Alors les folles gens qui étaient là assemblés s'aperçurent que leur capitaine était occis. Ils commencèrent à murmurer ensemble et à dire : « Il est mort, notre

capitaine. Allons, allons, tuons tout. » A ces mots, ils se rangèrent sur la place, en manière de bataille, chacun avec son arc devant lui, ceux qui en avaient. Le roi fit là une grande imprudence, mais elle se convertit en bien, car dès que Tyler fut à terre, il partit tout seul, disant à ses gens : « Demeurez ici ; que nul ne me suive. » Alors il vint au-devant de ces folles gens qui s'apprêtaient à venger leur capitaine, et il leur dit : « Seigneurs, que vous faut-il ? Vous n'avez d'autre capitaine que moi. Je suis votre roi ; tenez-vous en paix. » Il advint donc que la plus grande partie de ces gens, quand ils virent le roi et l'entendirent parler, furent tout vaincus, et commencèrent à fuir ; ceux-là étaient les paisibles, mais les mauvais ne partaient pas ; au contraire, ils s'ordonnaient et montraient qu'ils feraient quelque chose. Là-dessus, le roi retourna à ses gens, et leur demanda ce qu'il fallait faire ; il lui fut conseillé de se retirer dans les champs, car fuir ou s'éloigner ne valait rien, et le maire dit : « Il est bon d'en faire ainsi, car je suppose que nous aurons bientôt grand secours de ceux de Londres, des bonnes gens de notre côté qui sont bien pourvus et armés, eux et leurs amis, dans leurs maisons. »

Pendant que ces choses se passaient ainsi, un bruit et une inquiétude couraient à Londres, et on disait : « On tue le roi ! on tue le maire ! » Sur lequel effroi, toutes sortes de bonnes gens du parti du roi sortirent de leurs hôtels, tout armés et pourvus, et se dirigèrent tous vers Smithfield et les champs où le roi s'était retiré, et ils furent tantôt là sept ou huit mille hommes, tous armés. Là vinrent des premiers messire Robert Canolles, et messire Perduccas d'Albret, bien accompagnés de bonnes gens, et neuf des échevins de Londres avec plus de cent hommes d'armes, et un puissant homme de la ville qui portait les draps du roi, qu'on appelait Nicolas Bober, et celui-là amena une grande troupe de bonnes gens, et à mesure qu'ils venaient, ils se rangeaient et se mettaient tous à pied et en bataille autour du roi. D'autre part, ces méchantes gens étaient tous rangés, et montraient qu'ils voulaient combattre, et ils avaient toutes les bannières du roi avec eux. Le roi fit là trois chevaliers : l'un fut le maire de Londres, messire Jean Walford, l'autre fut messire Jean Sandwich, et le troisième fut messire Nicolas Bober. Les seigneurs qui étaient là parlementaient donc ensemble et ils disaient : « Que ferons-nous ? Nous voyons nos ennemis, qui nous eussent volontiers occis, s'ils eussent vu qu'ils avaient le dessus. » Messire Robert Canolles conseillait toujours qu'on allât les combattre et les occire ; mais le roi n'y consentait

nullement et disait qu'il ne voulait pas qu'il en fût ainsi. « Je veux, dit le roi, qu'on aille chercher mes bannières, et nous verrons, en demandant nos bannières, comment ils se comporteront. D'ailleurs, bellement ou autrement, je les veux ravoir ! — C'est bon, » dit le comte de Salisbury. Les trois nouveaux chevaliers furent donc envoyés vers eux. Les che-



Mort de Wat Tyler[1].

valiers, en arrivant, firent signe qu'ils ne tirassent point, car ils venaient pour traiter. Quand ils furent assez près pour parler et pour être ouïs, ils dirent : « Écoutez, le roi vous mande que vous lui envoyiez ses bannières et nous espérons qu'il aura merci de vous. » Toutes les bannières furent remises et rapportées. Il leur fut encore là commandé, de par le roi et sur leur tête, que ceux qui avaient obtenu des lettres du roi, les rendissent. Quelques-uns les apportèrent, non pas tous. Le roi les faisait prendre et déchirer en leur présence.

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. nº 2644.

Vous devez et vous pouvez savoir que, dès que les bannières du roi furent rapportées, ces méchantes gens ne gardèrent plus aucune ordonnance ; mais ils jetèrent la plus grande partie de leurs arcs, et se cachèrent et se retirèrent dans Londres ; car messire Robert Canolles était trop courroucé de ce qu'on ne leur courait pas sus pour tout occire, mais le roi n'y voulait pas consentir, et disait qu'il en prendrait bien vengeance, ainsi qu'il fit depuis. Ainsi se séparèrent et se cachèrent ces folles gens, les uns ici, les autres là ; et le roi avec les seigneurs et leurs troupes rentrèrent en bon ordre à Londres à grande joie ; et la première chose que le roi fit, ce fut d'aller chez madame sa mère, qui s'était tenue à la Garde-Robe de la reine depuis deux jours, fort ébahie, ce qui était bien raison. Quand elle vit le roi son fils, elle fut toute réjouie : « Ah ! beau fils, comme j'ai aujourd'hui eu au cœur grande peine et grande angoisse à cause de vous ! » A quoi le roi répondit : « Certes, madame, je le sais bien. Or maintenant réjouissez-vous, car c'est l'heure, et louez Dieu, car j'ai aujourd'hui recouvré mon héritage et le royaume d'Angleterre que j'avais perdu. » Aussi le roi se tint ce jour-là auprès de sa mère, et les seigneurs s'en allèrent paisiblement en leurs hôtels.

Il fut fait un cri et publié un ban de la part du roi dans les rues, que tantôt toute manière de gens qui n'étaient pas de Londres, ou qui n'y avaient pas de revenu ou métier, en partissent ; et s'ils y étaient sus ou trouvés le dimanche au soleil levant, ils seraient tenus pour traîtres envers le roi et perdraient la tête. Ce ban fait et publié, nul n'osa l'enfreindre, et incontinent toute espèce de gens partirent ce samedi, et s'en allèrent tous chacun en leur lieu. Jean Ball et Jacques Straw furent trouvés en une maison, qui se croyaient cachés ; mais ils ne purent, car ils furent accusés par leurs gens eux-mêmes. Le roi et les seigneurs eurent grande joie de leur prise et on leur trancha la tête, et celle de Wat Tyler aussi, qui furent mises sur le pont de Londres, d'où on ôta celles des vaillants hommes qu'ils avaient décollés le jeudi. Ces nouvelles se répandirent bientôt autour de Londres par ceux des pays étrangers qui venaient là et qui étaient mandés de ces méchantes gens. Ils se retirèrent donc tantôt en leurs contrées et ils ne vinrent ni n'osèrent venir plus avant.

Quand les choses furent ainsi rapaisées, le roi tint conseil qu'il visiterait son royaume et chevaucherait et irait par tous les bailliages, mairies, sénéchaussées et châtellenies dans les limites de l'Angleterre,

pour punir les mauvais et reprendre les lettres que par force il avait déjà données et accordées en plusieurs lieux, afin de remettre le royaume au bon point.

Ainsi le roi fit secrètement un mandement de gens d'armes, pour être tous ensemble un certain jour, où ils furent, et il se trouva bien cinq cents lances et autant d'archers. Quand ils furent venus tous ensemble, ainsi que cela était décidé, le roi partit de Londres avec ceux de son hôtel seulement, et il prit son chemin pour venir dans le comté de Kent, d'où ces maudites gens étaient d'abord élevés et venus. Les gens d'armes ci-dessus nommés suivaient le roi sur les flancs, et ne chevauchaient point avec lui. Le roi entra dans le comté de Kent et vint dans un village qu'on dit Ospring, et il fit appeler le maire et tous les hommes de la ville. Quand ils furent venus sur une place, le roi leur fit dire et montrer par un homme de son conseil comment ils avaient erré à son égard, et avaient pris peine à mettre toute l'Angleterre en tribulation et en perte, et comme il savait bien que, cette chose ayant dû être faite et commencée par quelques-uns et non par tous, il valait mieux que ceux qui l'avaient fait le payassent plutôt que tous; il requérait donc qu'on lui montrât les coupables, quitte à être toujours tenus en son indignation et regardés comme traîtres envers lui.

Quand ceux qui étaient là assemblés ouïrent cette requête, et que les non-coupables virent qu'ils se pouvaient purger et excuser de ce forfait en déclarant les coupables, ils se regardèrent entre eux et dirent : « Sire, voici ceux par qui la ville fut premièrement troublée et ameutée. » Ceux-là furent tantôt pris et pendus, et il y eut à Ospring sept hommes pendus, et les lettres qu'on leur avait données et accordées furent redemandées. Elles furent apportées et rendues aux gens du roi, lesquels les déchirèrent et en jetèrent les morceaux en la présence du peuple, et ils dirent ainsi : « Entre vous, gens qui êtes ici assemblés, nous vous commandons, de par le roi et sur votre tête, que chacun s'en retourne en son hôtel paisiblement, et n'en sorte pour s'élever jamais contre le roi et contre ses ministres; ces méfaits-ci vous sont pardonnés, la correction en étant faite. » Alors tous dirent d'une voix : « Dieu en puisse récompenser le roi et son noble conseil! » De cette manière fit le roi dans toutes les contrées d'Angleterre où ces gens s'étaient révoltés et rebellés, et ainsi plus de quinze cents furent décollés ou pendus et mis à leur fin.

CHAPITRE V

De la guerre de ceux de Gand et de l'orgueil de ceux de Paris. Et comment le duc d'Anjou prit possession de la Sicile et du royaume de Naples.



ANS le temps que ces aventures qui sont ci-dessus racontées étaient arrivées au royaume d'Angleterre, les guerres de Flandre ne cessaient pas, de la part du comte contre les Gantois, de ceux de Gand contre le comte. Vous savez comment Philippe d'Artevelde fut élevé à Gand et fut élu souverain capitaine, premièrement par la protection de Pierre du Bois, qui lui conseilla, à son entrée en office, d'être cruel et mauvais, afin d'être craint. Philippe retint bien ses leçons et sa doctrine, car il n'était pas depuis longtemps en charge de gouverner Gand quand il en fit tuer et décoller devant lui douze. Quelques-uns disent qu'ils avaient été les principaux à la mort de son père, et qu'il en prit là vengeance. Philippe commença à régner en grande puissance et à se faire craindre et aimer par beaucoup de gens, surtout des compagnons qui suivaient les troupes et les armées. Pour ceux-là, pour les servir et entrer en leurs bonnes grâces, il n'avait rien refusé ni reproché : tout était abandonné.

Or peut-on me demander comment ceux de Gand faisaient leur guerre ; je répondrai volontiers, selon que j'en ai ouï parler. Ils étaient si bien d'accord que tous mettaient la main à la bourse, quand il en était besoin, et les riches s'imposaient selon leurs richesses et soutenaient les pauvres, et ainsi par cette union qu'ils eurent vint la durée de leur puissance. D'ailleurs, à tout considérer, Gand est une des plus fortes villes du monde, pourvu que le Brabant, le Hainault, la Hollande et la Zélande ne veuillent pas guerroyer contre elle ; car si ces quatre pays étaient d'accord avec la Flandre, Gand serait enfoncée et perdue et affamée ; mais jamais ne lui furent-ils tout à fait contraires : par quoi leur guerre fut plus belle et dura plus longuement.

En ce temps et en la nouveauté de Philippe d'Artevelde, le doyen des tisserands fut accusé de trahison. Il fut pris et mis en prison, et pour trouver au vrai ce dont il était accusé, on alla en sa maison. Si

trouva-t-on la poudre de salpêtre toute mouillée, dont on n'avait pas pu se servir toute l'année dans le siège qu'on avait fait. Il fut donc décollé et traîné par toute la ville par les épaules comme un traître, pour donner exemple aux autres.

Les choses ne tardèrent guère à ce que d'autres que le doyen fussent mis à mort comme traîtres; car ceux de Hainault, de Brabant et de



Carte de la Flandre et du nord de la France en 1360.

Liège ayant mandé un parlement à Harlebecque pour entendre à remettre la paix entre les Gantois et le comte leur seigneur, les gens de Gand y envoyèrent douze des plus notables hommes de leur ville qui désiraient la paix. Et quand ils furent de retour en la ville, tous ceux qui partageaient leur désir, voire les sages et les paisibles, vinrent voir en leur hôtel sire Ghisbrecht Grutte et sire Simon Bette, qui avaient été au parlement, et leur demandaient des nouvelles. Ceux-ci se découvrirent trop tôt à leurs amis; car ils étaient contents d'avoir bien travaillé à Harlebecque, et ils répondirent : « Bonnes gens, nous aurons une

belle paix, s'il plaît à Dieu ; ceux qui ne veulent que le bien demeureront en paix, et on corrigera quelques-uns des mauvais dans la ville de Gand. »

Vous savez qu'on dit communément : « S'il en est qui font, il en est qui disent. » Pierre du Bois, qui ne se sentait pas bien assuré de sa vie, avait envoyé ses espions pour écouter et rapporter les nouvelles. Ceux qui furent envoyés rapportèrent ce qu'on disait par la ville, et comment ces paroles venaient certainement de Ghisbrecht Grutte et de Simon Bette. Quand Pierre entendit cela, il fut tout étonné, et happa aussitôt cette chose pour lui-même, se disant : « Si quelqu'un est corrigé pour cette guerre, je serai tout le premier ; mais il n'en ira pas ainsi : que vos seigneurs qui ont été au parlement le croient bien. Je ne veux pas encore mourir. La guerre n'a pas encore tant duré qu'elle durera, et mon bon maître, qui fut Jean Lion, n'est pas encore bien vengé. Si la chose est embrouillée, je la veux encore mieux embrouiller. » Je vous dirai donc ce que fit Pierre du Bois.

Le propre soir, le conseil des seigneurs de Gand devant avoir lieu le lendemain en la salle du conseil, et le rapport fait par ceux qui avaient été au parlement d'Harlebecque, Pierre du Bois s'en vint à l'hôtel de Philippe d'Artevelde et le trouva qui réfléchissait et pensait, appuyé sur une fenêtre dans sa chambre. A la première parole qu'il lui dit, il lui demanda : « Philippe, savez-vous quelques nouvelles ? — Non, dit Philippe, sinon que nos gens sont revenus du parlement d'Harlebecque, et que demain nous devons ouïr dans la halle ce qu'ils ont trouvé. — C'est vrai, dit Pierre du Bois ; mais je sais déjà ce qu'ils ont trouvé et comment le traité se fera, car ils s'en sont découverts à quelques-uns de mes amis. Certes, Philippe, tous les traités qu'on fait et qu'on peut faire seront toujours contre nous et contre nos têtes. S'il y a paix entre monseigneur et la ville, sachez que vous et moi, et le sire de Harselle, et tous les capitaines dont nous nous aidons, et qui maintiennent la guerre, mourront premièrement ; et les riches de la ville en seront quittes ; voilà pourquoi ils nous veulent mettre en cette passe et se délivrer. Ce fut l'opinion de Jean Lion, mon maître. Notre seigneur le comte a toujours auprès de lui tous ses favoris, Ghisbrecht Mahieu et ses frères, et le prévôt d'Harlebecque qui est de la famille, et le doyen des petits métiers qui s'en fut avec eux. Il nous faut bien aviser à cela. — Et qu'y aurait-il de bon à faire ? » répondit Philippe. Pierre dit : « Je vous le dirai. Il faut signifier

à tous nos gens et à tous nos capitaines qu'ils se trouvent demain avec nous; nous entrerons à la halle, moi et vous, avec cent des nôtres pour ouïr ce traité. Quant au reste, laissez-moi m'en charger; avouez seulement ce que je ferai, si vous voulez demeurer en vie et en jouissance; car, dans cette ville et avec le commun peuple, qui ne se fait craindre n'a rien. » Philippe le lui accorda.

Pierre du Bois prit congé et partit, en mandant tous les doyens et les capitaines pour le lendemain au marché du Vendredi. Tous lui obéirent, car ils n'eussent osé faire autrement, et aussi étaient-ils tous empressés à mal faire.

Quand vint le matin neuf heures, le maire, les échevins et les hommes riches de la ville vinrent au marché et arrivèrent à la halle, ainsi que ceux qui avaient été au parlement d'Harlebecque; puis vinrent Pierre du Bois et Philippe d'Artevelde, bien accompagnés de ceux de leur secte. Quand ils furent tous ensemble et assis qui voulut s'asseoir, on s'aperçut que le sire de Harselle n'y était pas. On le demanda; mais on l'excusa, car il ne pouvait venir parce qu'il était malade. Alors Pierre du Bois dit : « Me voici, c'est pour lui; nous sommes assez de gens; voyons donc ce que ces seigneurs ont rapporté du parlement d'Harlebecque. »

Alors Ghisbrecht Grutte et Simon Bette se levèrent comme les plus notables de la compagnie, et l'un et l'autre parlèrent ainsi : « Seigneurs de Gand, nous avons été au parlement d'Harlebecque et nous y avons eu beaucoup de peine et de travail, aussi ont eu les bonnes gens de Brabant, de Liège et de Hainault pour nous accorder avec monseigneur. Toutefois finalement, à la prière de monseigneur et de madame de Brabant, qui avaient envoyé leur conseiller, et de monseigneur le duc Albert, qui avait aussi envoyé le sien, la bonne ville de Gand est venue à paix et à accord avec notre seigneur le comte, à condition que deux cents hommes, dont il nous enverra sous quinze jours les noms par écrit, iront en sa prison au château de Lille et se mettront à sa volonté. Il est si franc et si noble qu'il aura d'eux merci et pitié. » A ces paroles, Pierre du Bois s'avança et dit : « Ghisbrecht, comment êtes-vous si hardi que d'accorder une telle condition, de mettre deux cents hommes à la volonté de notre ennemi? A très grand blâme viendrait la ville de Gand, et il vaudrait mieux qu'elle fût renversée sens dessus dessous que si l'on reprochait à ceux de Gand d'avoir guerroyé de cette manière.

Nous savons bien entre nous qui avons ouï ceci, que vous ne serez pas des deux cents, ni aussi n'en sera Simon Bette. Vous avez pris souci pour vous, mais nous payerons pour vous. En avant, Philippe, contre ces traîtres qui veulent déshonorer et trahir la noble ville de Gand! » Tout en parlant, Pierre du Bois tire sa dague et vient contre Ghisbrecht Grutte et le frappe au ventre, et, le renversant là, il l'abat mort; Philippe d'Artevelde tire la sienne et frappe sire Simon Bette, qu'il tue; puis ils commencent à crier : « Trahis! » Leurs gens haut et bas étaient autour d'eux. Heureux les hommes riches et de bonne famille dans la ville qui se purent échapper alors, mettre dehors et sauver! Aussi à cette heure n'y eut-il que ces deux-là de morts; mais, pour apaiser le peuple et pour se donner raison, ils envoyèrent leurs gens de rue en rue criant et disant : « Les faux, les mauvais traîtres Ghisbrecht Grutte et sire Simon Bette ont voulu trahir la bonne ville de Gand. » Ainsi se passa cette affaire : les morts furent morts, on n'en eut autre chose, et nul n'en réclama l'amende.

Quand le comte de Flandre, qui se tenait à Bruges, ouït ces nouvelles, il en fut durement courroucé, et il dit : « A la prière de mes cousins de Brabant et de Hainault et de ma sœur de Brabant, j'avais facilement accordé la paix à ceux de Gand, et cette fois et d'autres se sont-ils ainsi conduits ; mais je veux bien qu'ils sachent que jamais ils n'auront la paix avec moi, tant que je n'aurai pas des leurs à ma volonté autant qu'il m'en pourra suffire. » Et ainsi continua la guerre, plus cruelle et terrible que jamais, sans que nulles provisions pussent venir à Gand, car les gens du comte tenaient partout la campagne.

En cette saison ceux de Paris se levèrent et se révoltèrent aussi contre le roi et son conseil; car le roi et ses conseillers voulaient rétablir généralement dans tout le royaume de France les aides, les fouages, les gabelles, les impôts qui avaient été levés du temps du roi Charles, père du roi qui régnait alors. Les Parisiens furent rebelles à tout cela et dirent que le roi Charles de bonne mémoire, étant encore vivant, les en avait tenus quittes, et que le roi son fils l'avait ainsi accordé et confirmé à son couronnement à Reims; si bien que le jeune roi de France fut obligé de quitter Paris et de venir résider à Meaux en Brie.

Sitôt que le roi fut parti de Paris, le commun peuple se souleva et s'arma; on tua tous ceux qui avaient perçu les gabelles et les impôts; ils brisèrent les portes des prisons et des maisons de la ville, et prirent

et pillèrent tout ce qu'ils y trouvèrent; ils vinrent en la maison de l'évêque dans la cité, et ouvrirent la prison, et délivrèrent messire Hugues Aubriot, qui avait été longtemps prévôt du Châtelet du vivant du roi Charles, lequel avait été condamné à une prison qu'on appelle l'Oubliette, par suite de plusieurs mauvaises actions qu'il avait faites et consenti à faire, dont plusieurs méritaient le feu; mais le peuple de Paris le délivra. Cette aventure lui arriva par le soulèvement du commun peuple; aussi partit-il au plus tôt, avant d'être repris, et il s'en alla en Bourgogne, d'où il était, et raconta son aventure à ses amis.

Ceux de Paris, au jour et au temps qu'ils réussirent en leur rébellion, firent beaucoup de dégâts, ce qui déplaisait aux bonnes gens qui n'étaient pas de leur parti; car si tous en avaient été, la chose eût été trop mal. Le roi, qui se tenait à Meaux avec ses oncles Anjou, Berry et Bourgogne, eut avis d'envoyer à Paris le seigneur de Coucy, qui était un sage chevalier, pour traiter avec eux et les apaiser; car il savait mieux les conduire et les mener que tout autre ne ferait.

Le sire de Coucy, qui s'appelait Enguerrand, s'en vint donc à Paris, non à main armée, mais tout simplement avec ceux de sa maison, et descendit à son hôtel, où il manda ceux qui étaient le plus engagés dans cette affaire; il leur remontra sagement et doucement qu'ils s'étaient trop mal conduits en mettant à mort les officiers et ministres du roi, en rompant et brisant les maisons et les prisons du roi, et en délivrant ses prisonniers; si le roi et ses conseillers le voulaient, tout cela serait trop grandement puni; mais nenni, car par-dessus toutes choses le roi aimait Paris, parce qu'il y était né et que Paris était la capitale de son royaume. Il ne voulait donc pas le châtier ni le détruire, non plus que les bonnes gens qui étaient dedans. Le seigneur de Coucy leur montrait qu'il était venu comme un négociateur pour les mettre d'accord, et qu'il prierait le roi et ses oncles de vouloir bien leur pardonner les forfaits qu'ils avaient commis. Ils répondirent qu'ils ne voulaient ni guerre ni rébellion envers le roi leur seigneur; mais qu'ils voulaient que ces impositions, aides, subsides et gabelles fussent abolis à Paris, et qu'ils aideraient le roi d'autre manière. « Et de quelle manière? répondit le sire de Coucy. — De cette manière-ci : par une quantité d'or et d'argent que nous payerons toutes les semaines à un certain homme qui le touchera pour aider, avec les autres cités et villes du royaume de France, à payer les soldats et les gens d'armes du roi. — Et quelle somme voudriez-vous

payer toutes les semaines? — Telle somme, répondirent les Parisiens, dont nous serions d'accord. » Le sire de Coucy les mena si avant par son beau langage qu'ils s'imposèrent eux-mêmes, et à leur volonté, à dix mille francs par semaine à payer à un homme qu'ils choisiraient comme receveur. Et cet argent ne devait sortir de Paris que pour payer les gens d'armes, si on les mettait en campagne; autrement rien n'en devait venir ni tourner au profit du roi ni à ses oncles. Ainsi fut la paix rétablie qui dura quelque temps; mais le roi ne venait pas à Paris, ce dont les Parisiens étaient courroucés. De même ceux de la ville de Rouen se révoltèrent aussi, et les menues gens de la ville occirent le châtelain qui était au roi et les gardiens du château, et tous les receveurs et gabeleurs qui avaient levé et perçu les aides. Quand le roi de France, qui se tenait à Meaux, en fut informé, il en eut grand déplaisir et ses conseillers aussi; car ils craignaient que toutes les autres villes et cités du royaume de France n'en fissent autant. Le roi de France fut donc conseillé d'aller à Rouen, et il y alla et apaisa le commun peuple qui était tout troublé, et il leur pardonna la mort de son châtelain et tout ce qu'ils avaient fait, et ils établirent eux-mêmes un receveur auquel ils devaient payer chaque semaine une somme de florins tant qu'ils demeureraient en paix. Or voyez la grande diablerie qui commençait à s'élever en France, et tous prenaient pied et exemple sur les Gantois; car le peuple disait par tout le monde que les Gantois étaient de bonnes gens, qui soutenaient vaillamment leurs franchises et qui devaient être de tous aimés, prisés et honorés.



Sceau du duc d'Anjou [1].

Vous savez que le duc d'Anjou avait une grande et haute volonté d'aller dans le royaume de Naples, dont il portait déjà le nom, s'écrivant roi de Pouille, de Calabre et de Sicile; car le pape Clément l'en avait revêtu et doté par la vertu des lettres que la reine de Naples et de Sicile lui avait données. Le duc d'Anjou, qui était sage et inventif, de grand courage et de haute entreprise, voyait bien qu'en temps

1. Archives nationales, n° 341 ; grandeur du sceau original, $0^{m},110$.



VUE ANCIENNE DE ROUEN.

à venir, selon l'état qu'il avait commencé à maintenir et qu'il aurait vu à regret affaiblir et amoindrir, il serait un petit seigneur en France, et que ces grands et nobles héritages de deux royaumes, Naples et Sicile, et de trois duchés, Pouille, Calabre et Provence, lui viendraient bien à point; car en ces terres dont il se tenait pour légitime seigneur et héritier en vertu du don qui lui avait été fait, abondent toutes richesses. Il mettait donc tout son soin et sa diligence, nuit et jour, à savoir comment il pourrait accomplir ce voyage, et il savait bien qu'il ne le pouvait faire sans grand renfort d'argent et sans grande quantité de troupes, pour résister par force à tous ceux qui voudraient empêcher son voyage. Le duc d'Anjou rassemblait donc de tous les côtés, en vue de ce voyage, tant d'or que c'était merveille, et il tenait les Parisiens en faveur tant qu'il pouvait, parce qu'il savait bien que dans Paris se trouvent très grandes richesses, et il fit tant qu'il en eut sans nombre. Alors envoya-t-il vers le duc de Savoie, en qui il avait très grande confiance, le priant qu'à ce besoin il ne lui fît pas défaut, et que, venu en Savoie, il lui ferait remettre en payement régulier la somme de cinq cent mille florins pour mille lances au plus pendant un an tout entier. Le comte de Savoie eut grande joie de ces nouvelles, car il aimait fort les armes et l'avancement pour lui et pour ses gens. Il répondit donc au messager qu'il servirait volontiers monseigneur d'Anjou aux conditions qu'il y mettait; ce dont le duc d'Anjou fut tout réjoui, car il aimait fort la compagnie du comte de Savoie, et si continua-t-il à retenir partout des gens d'armes, dont il eut bien neuf mille, en leur payant leurs deniers.

Après toutes ces choses faites et ses mesures prises, le duc d'Anjou se mit en chemin à l'entrée du printemps et en si grand appareil que merveille était; et il passa à travers le royaume venant à Avignon, où il fut grandement festoyé et accueilli par le Pape et les cardinaux, et là vinrent les barons et toutes les bonnes villes de Provence, excepté Aix en Provence, qui le reçurent pour leur seigneur et lui jurèrent féauté et hommage, se mettant en son obéissance. Là vint aussi le gentil comte de Savoie, bien accompagné de barons et chevaliers, avec lequel le duc d'Anjou prit le chemin du Dauphiné de Vienne, et ils entrèrent jusqu'en Lombardie, qu'ils trouvèrent tout ouverte et appareillée, et où ils furent honorés outre mesure par messire Galéas et messire Barnabé, seigneurs de Milan, et y réunirent si grands dons de

riches joyaux et de chevaux de prix que ce serait merveille à estimer. Le duc d'Anjou tenait partout tel état qu'un roi, et il avait ses ouvriers monnayeurs qui forgeaient des florins et de la monnaie blanche, dont ils faisaient leurs payements, et ils passèrent ainsi par toute la Lombardie et la Toscane. Quand ils approchèrent de Rome, ils se tinrent ensemble plus qu'ils n'avaient fait auparavant; car les Romains, qui savaient bien la venue du duc d'Anjou, s'étaient grandement fortifiés contre lui, et ils avaient pour capitaine un vaillant chevalier d'Angleterre, qui s'appelait messire Jean Hawkwood, lequel demeurait depuis longtemps en Romagne et en connaissait toutes les frontières. Il tenait en campagne grand foison de gens d'armes sous le sceau et aux gages des Romains et d'Urbain qui se disait Pape, ainsi que les Romains et les Allemands et plusieurs autres nations le reconnaissaient. Pour le temps cet Urbain se tenait à Rome, et il ne s'effrayait point de la venue du duc d'Anjou, bien qu'à cette heure on ne sût vraiment pas encore s'il ne venait pas de fait à Rome pour l'ôter de son siège; mais Urbain disait seulement : *Crux Christi, protege nos*. C'était tout ce qu'il répondait à ceux qui lui en parlaient.

Ainsi passaient les gens d'armes du duc d'Anjou qui se disait et nommait roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, duc de Pouille et de Calabre, avec le comte de Savoie et toutes leurs troupes; ils longèrent toute l'Italie et la Toscane, côtoyèrent les marches d'Ancône et la terre du Patrimoine, sans y entrer ni approcher de Rome; car le duc d'Anjou ne voulait nulle guerre ni inimitié avec Rome ni avec les Romains, mais seulement poursuivre son voyage dans le but pour lequel il était sorti de France, et partout où il passait, il montrait un grand état et puissance de roi. Et tous gens d'armes se louaient de lui et de ses payements, car il savait bien qu'il en aurait affaire.

En ce temps, son adversaire, messire Charles de la Paix, se tenait en la cité de Naples, qui se disait aussi roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, duc de Pouille et de Calabre, et s'en tenait pour légitime héritier, puisque la reine de Naples était morte sans avoir d'héritier de son corps par légitime mariage. Ce messire Charles tenait pour vain et nul le don que la reine en avait fait au Pape, et il soutenait son opinion pour deux raisons : la première était, ce que les Napolitains et les Siciliens l'aidaient à soutenir, que la reine de Naples ne pouvait donner ou réserver l'héritage d'autrui, et en second lieu, s'il

fût bonne et le don utile,
r le droit des Papes, ledit messire Ch
ent usé, car il tenait Urbain pour pape
uit messire Charles de la Paix, et il avai
iteau de l'Œuf, qui est un des plus forts ch
nme par enchantement au milieu de la mer,
ii à conquérir, à moins que ce ne soit par
ible. Aussi, quand il l'eut fait munir de
tre ans avec foison de gens d'armes qui s'y
sa aller le pays et s'y enferma : car il savait
de Naples qui ne l'aba

s'il y mettait, advenir quelques-unes; car
eur chrétien, excepté le roi de France et
e tenir tant de gens en campagne hors

nt en

[illegible] serait merveille à estimer. Le duc d'Anjou tenait partout t[illegible] roi, et il avait ses ouvriers monnayeurs qui forgeaient des [illegible] monnaie blanche, dont ils [illegible] par toute la Lombardie et la Tos[illegible] Rome, ils se tinrent [illegible] les Romains, qui [illegible] dement fortifiés [illegible] d'Angle- [illegible] Allemands et plusieurs autres nations le reconnaissaient. Pour le temps cet Urbain se tenait à Rome, et il ne s'effrayait point de la venue du duc d'Anjou, bien qu'à cette heure on ne sût vraiment pas encore s'il [illegible] Rome pour l'ôter de son siège; mais Urbain [illegible] était tout ce qu'il [illegible]

[illegible] duc d'Anjou qui se disait et [illegible] Pouille et [illegible] oupes; ils lon- [illegible] arches d'Ancône et [illegible] du Patrimoine, [illegible] approcher de Rome; car le [illegible] Anjou ne voulait nulle guerre ni inimitié avec Rome ni avec [illegible] mains, mais seulement poursuivre son voyage dans le but pour [illegible] France, et partout où il passait, il montrait un [illegible] roi. Et tous gens d'armes se louaient de [illegible] savait bien qu'il en aurait affaire.

[illegible] ssire Charles de la Paix, se tenait en [illegible] roi de Naples, de Sicile et de [illegible] et s'en tenait pour légitime [illegible] orte sans avoir d'héritier [illegible] Charles tenait pour [illegible] il soutenait [illegible] ce que les Napo- [illegible] reine de Naples ne [illegible] réserver l'héritage d'autrui, et en second lieu, s'il

était vrai que la réserve fût bonne et le don utile, d'après le style de la cour de Rome et le droit des Papes, ledit messire Charles disait qu'elle n'en avait pas dûment usé, car il tenait Urbain pour pape et non Clément. Ainsi se défendait messire Charles de la Paix, et il avait sagement fait pourvoir le château de l'Œuf, qui est un des plus forts châteaux du monde, car il sied comme par enchantement au milieu de la mer, et il n'est pas à prendre ni à conquérir, à moins que ce ne soit par nécromancie et l'art du diable. Aussi, quand il l'eut fait munir de vivres pour trois ou quatre ans avec foison de gens d'armes qui s'y mirent avec lui, il laissa aller le pays et s'y enferma; car il savait bien la volonté de ceux de Naples qui ne l'abandonneraient nullement. Si la Pouille et la Calabre se perdaient pour deux ou trois ans, ils les reprendrait aussi facilement; car il imaginait que le duc d'Anjou épuiserait ses finances à tenir si longtemps une telle foule de gens d'armes en campagne. Les vivres leur manqueraient ou l'argent et les payements; alors se fatigueraient-ils, et après deux ou trois ans, quand ils seraient ennuyés, fatigués et lassés, il les combattrait à son avantage. Charles de la Paix eut toutes ces imaginations, et on en vit bien, dans le terme qu'il y mettait, advenir quelques-unes; car il n'est vraiment aucun seigneur chrétien, excepté le roi de France et le roi d'Angleterre, qui puisse tenir tant de gens en campagne hors de leur pays trois ans ou quatre (car le duc d'Anjou avait bien trente mille combattants), sans être usé et épuisé de fortune et de finance, et lorsqu'on entreprend de telles affaires, il y a au commencement bien à parler et à réfléchir.

Quand le duc d'Anjou et ses troupes entrèrent en Pouille et en Calabre, le pays fut tantôt tout à eux, et le peuple montrait qu'il ne désirait pas avoir d'autre seigneur que le duc d'Anjou. Ainsi en peu de temps tous les seigneurs, cités et bonnes villes furent en son obéissance. Or ceux qui ont été dans ce pays-là disent que c'est un des plus gras du monde, et que, par la grande quantité de biens qui y abondent, les gens sont tous oisifs et n'y font point de labeur. Quand les gens d'armes se trouvèrent donc en ce bon pays et remplis de tout bien, ils se tinrent pour fort aisés.

Alors vint le duc d'Anjou avec toute sa chevalerie sur les marches de Naples. Jamais ceux de Naples ne daignèrent fermer les portes de leur ville, par crainte de ces gens d'armes; mais ils les tenaient toutes

ouvertes. Ils pensaient bien que le duc d'Anjou n'y entrerait jamais sans leur bon plaisir; car, qui s'y serait trouvé enfermé, quelques forces qu'il eût, y eût été perdu; et les maisons ne sont pas à prendre, car il y a des planches qu'on ôte quand on veut, et en dessous se trouve la mer où nul ne s'oserait engager.

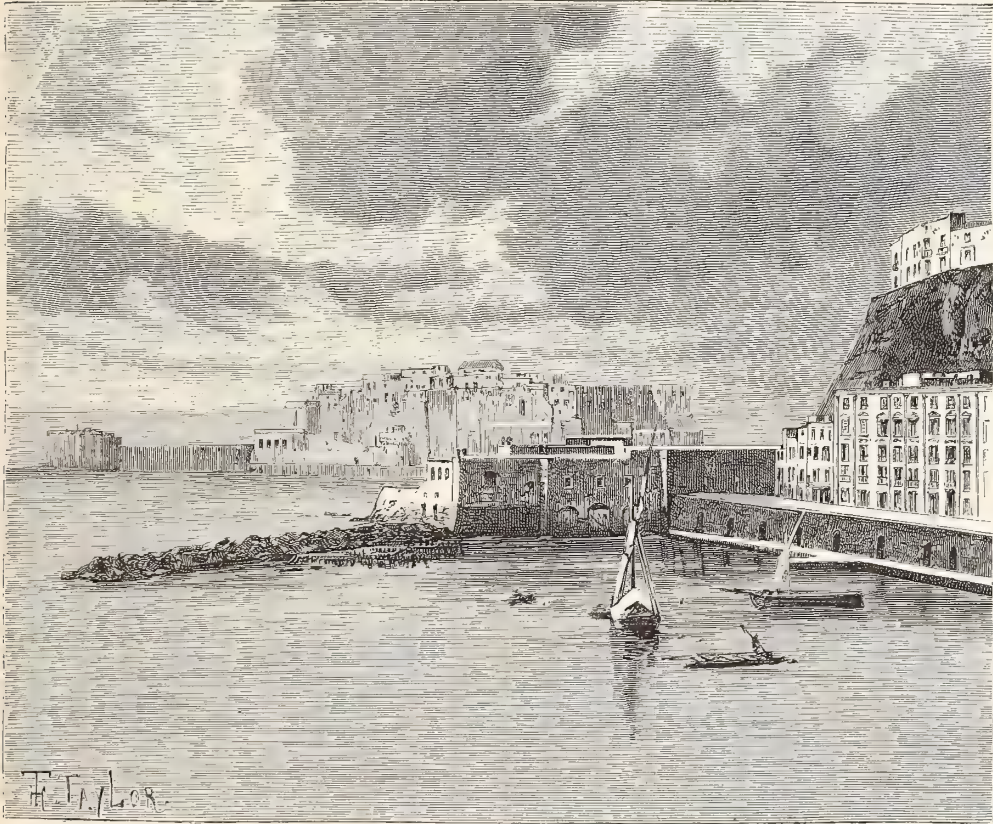
Il advint en ce temps qu'un enchanteur, maître de nécromancie, qui était sur les marches de Naples, et y avait vécu longtemps, vint trouver le duc d'Anjou et lui dit : « Monseigneur, si vous voulez, je vous rendrai le château de l'Œuf et ceux qui sont dedans, à votre volonté. — Et comment ? demanda le duc. — Monseigneur, je vous le dirai, répondit l'enchanteur : je rendrai par mes enchantements l'air si épais que, sur la mer, il semblera à ceux de dedans qu'il y ait un grand pont pour passer dix hommes de front, et quand ceux qui sont dans le château verront ce pont, ils seront si ébahis qu'il viendront se rendre à votre volonté, car ils redouteront d'être pris par force, si on les assaille. » Le duc fut fort émerveillé de cette parole, et il appela ses chevaliers et leur raconta ce que ce maître enchanteur disait, dont ils furent bien étonnés et étaient assez d'avis qu'on crût à ses paroles. Alors le duc d'Anjou manda celui-ci et lui dit : « Beau maître, sur ce pont que vous ferez, mes gens se pourront-ils assurer d'aller jusqu'au château pour l'assaillir ? — Monseigneur, répondit l'enchanteur, je n'oserais vous assurer de tout cela; car si parmi ceux qui passeraient sur le pont, il y en avait quelqu'un qui fît le signe de la croix, tout irait aussitôt à néant et ceux qui seraient dessus couleraient dans la mer. » Alors le duc commença à rire, et il regarda les jeunes chevaliers et écuyers qui étaient là et qui dirent : « Ah! monseigneur, pour Dieu, laissez-le faire. Nous ne ferons pas le signe de la croix, et plus facilement ne pourrions-nous avoir vos ennemis. — Je consulterai, » dit le duc d'Anjou. Or le comte de Savoie n'était point à ces paroles, mais il y vint assez tôt.



Sceau du comte de Savoie [1].

1. Archives nationales, n° 11 653; grandeur du sceau original, $0^{m},115$.

Quand le comte vint en la tente du duc d'Anjou, le maître enchanteur était parti. Le duc lui raconta donc ses paroles et quelle chose il offrait. Le comte de Savoie réfléchit un peu, puis il dit : « Envoyez-le-moi en mon logis et je l'examinerai. C'est le maître enchanteur par lequel la reine de Naples et messire Othon de Brunswick, son mari, furent jadis



Château de l'Œuf, d'après une photographie.

pris au château de l'Œuf; car il fit tellement grossir la mer qu'il semblait qu'elle dût monter dans le château, si bien que ceux qui étaient dans le château en furent effrayés, car ils croyaient tous être noyés. On ne doit point avoir trop grande confiance en de telles gens. Voyez la nature des coquins de ce pays; pour vous plaire et pour s'assurer vos bienfaits, il veut trahir ceux auxquels il livra une fois la reine de Naples et son mari. » Le duc d'Anjou dit après cela : « Je vous l'enverrai. »

Quand vint le jour et que les seigneurs furent levés, le maître enchanteur vint chez le duc et le salua. Sitôt que le duc le vit, il dit à un sien valet : « Va, et le mène au comte de Savoie. » Le valet le prit par la

main et lui dit : « Maître, monseigneur veut que vous alliez parler au comte de Savoie. » Il répondit : « Dieu y ait part! » Il s'en vint donc en la tente du comte. Le valet lui dit : « Monseigneur, voici le maître que messire vous envoie. » Quand le comte le vit, il en eut grande joie et bien demanda : « Maître, dites-vous pour certain que vous nous ferez avoir le château de l'Œuf à bon marché? — Par ma foi, monseigneur, répondit l'enchanteur, oui; car par une œuvre pareille je le fis jadis avoir à celui qui est dedans, messire Charles de la Paix, qui y prit prisonniers la reine de Naples et sa fille avec leurs maris, messire Robert d'Artois et messire Othon de Brunswick; aussi suis-je l'homme au monde que messire Charles redoute le plus. — Par ma foi, dit le comte de Savoie, vous dites bien, et je veux que Charles de la Paix sache qu'il a grand tort s'il vous craint; car je l'assurerai que vous ne ferez jamais d'enchantement pour tromper ni lui ni autrui. Je ne veux pas qu'il nous soit reproché au temps à venir qu'en si grande entreprise d'armes où nous sommes assemblés tant de vaillants hommes, chevaliers et écuyers, nous nous servons d'enchantement, et que nous triomphons de nos ennemis par un tel art. » Alors il appela son valet et dit : « Prenez le bourreau et lui faites trancher la tête. » Dès que le comte de Savoie eut dit cette parole, ce fut fait. On lui trancha la tête en dehors du logis. Ainsi se termina cette aventure, ainsi fut-il récompensé; si laisserons-nous un peu à parler du duc d'Anjou, et nous retournerons aux Gantois et à leurs affaires.

CHAPITRE VI

Comment le comte de Flandre marcha contre les Gantois, et du danger qu'il courut à Bruges, quand la ville fut aux mains des Gantois.



EN ce temps et depuis que les garnisons du comte tenaient tout le pays, la contrée tout entière était contre ceux de Gand et pour le comte, hormis les quatre métiers dont quelques douceurs venaient encore en la ville de Gand, sans que les gens du comte le pussent empêcher. Il avait coupé les voies à ceux d'Alost qui rafraîchissaient les Gantois de beurre, de lait et de fromage; car il avait ordonné à la garnison de Tenremonde de brûler et ravager

le pays plat, si bien que tous ces pauvres gens, qui vivaient de leurs bêtes, perdirent tout et furent obligés de s'enfuir en Brabant et en Hainault, où ils durent mendier pour la plupart. Et tout cet hiver nuls blés ne vinrent à ceux de Gand ni par terre ni par mer; car le comte de Flandre avait tant travaillé auprès de ses cousins le duc de Brabant et le duc Albert, que leur pays était clos contre ceux de Gand; aussi rien ne leur arrivait-il que par ruse et en grand péril pour ceux qui s'aventuraient à amener des vivres : ce dont ceux de Gand étaient fort ébahis. Les gens sages disaient qu'il ne pouvait tarder à tous mourir par famine; car les greniers étaient déjà tout vides, on ne trouvait point de blé, et tout ce peuple ne pouvait avoir du pain pour son argent. Quand les boulangers avaient cuit, il fallait garder leurs maisons à force de gens; autrement le menu peuple qui mourait de faim eût forcé les portes, et c'était grand pitié de voir et d'entendre les pauvres gens, hommes, femmes et enfants bien notables qui se trouvaient en tel danger. Tous les jours les plaintes, les pleurs et les cris en venaient à Philippe d'Artevelde, qui était leur souverain capitaine, lequel en avait grande compassion, et fit plusieurs bonnes ordonnances qui le mirent en grande faveur; car il fit venir les grains des abbayes et des hommes riches, et fit distribuer le blé parmi le peuple pour un certain prix d'argent qu'il y fit mettre. Cela réconforta la ville de Gand et la mena assez avant; aussi leur venait-il quelquefois par adresse de Hollande et de Zélande des vivres en tonneaux, farines et pains, dont ils étaient bien réjouis, et ils eussent été bien plus tôt déconfits qu'ils ne furent s'ils n'eussent été soutenus des pays susdits. Il était défendu en Brabant, de par le duc, qu'on leur menât rien sous peine de la tête; mais s'ils venaient le chercher à leur péril, on leur pouvait vendre ou donner. Il advint cependant qu'en carême ils furent à Gand en grande détresse, car ils n'avaient point de vivres de carême.

Pour lors partirent en une compagnie bien douze mille soldats et compagnons qui n'avaient pas de quoi, et qui étaient déjà tout pâles et velus de famine, et ils s'en vinrent vers la bonne ville de Bruxelles. On leur en ferma les portes, car on les redoutait, et on savait à quoi ils pensaient. Quand ils se trouvèrent dans les marchés de la ville, ils envoyèrent de leurs gens tout désarmés vers le lamman[1] de Bruxelles,

1. Magistrat municipal, le landammann des Suisses.

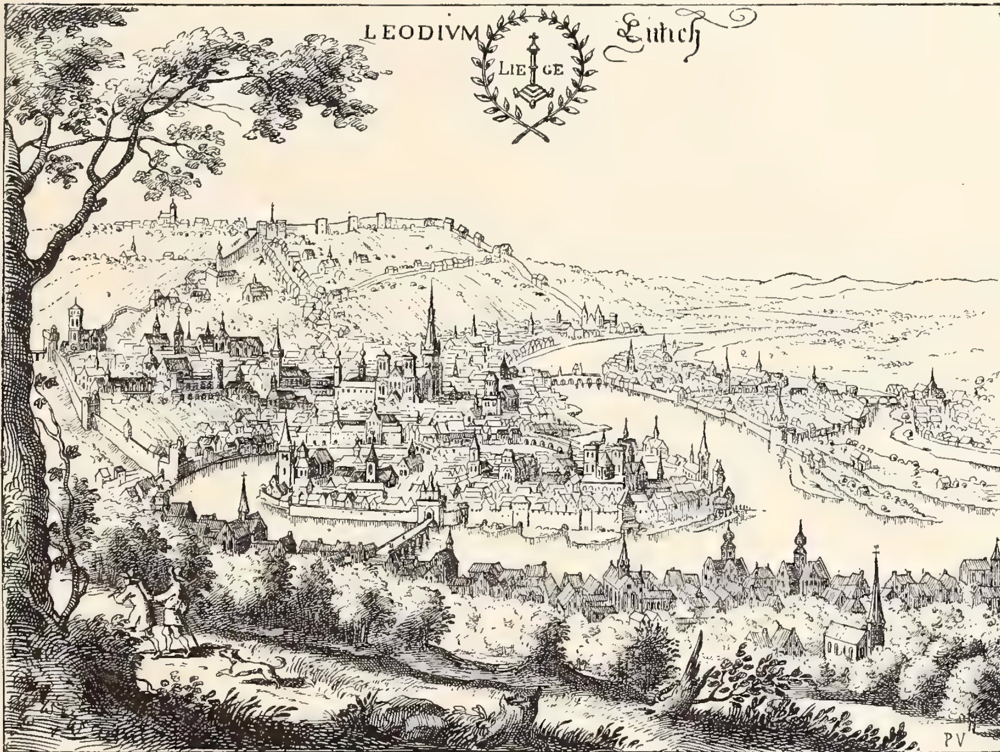
priant que pour Dieu on eût pitié d'eux, et qu'ils pussent avoir des vivres pour leur argent, car ils mouraient de faim et ne voulaient que du bien au pays. Les bonnes gens de Bruxelles en eurent pitié et leur portèrent assez de vivres pour les soutenir; mais ils n'entraient point dans les bonnes villes, et ils furent ainsi jusqu'à Louvain, et les gens de cette ville en eurent grand pitié et leur firent beaucoup de bien. Leur souverain capitaine et leur meneur était François Ackerman, qui les conseillait et qui traitait pour eux avec les bonnes villes pendant ce voyage.

Pendant que les Gantois séjournaient dans les marches de Louvain, François Ackerman s'en vint lui douzième en la ville de Liège, où ils entretinrent les maîtres de la ville, et ils parlèrent si bellement que ceux-ci leur firent une promesse, à laquelle l'évêque Arnoul de Horn prit aussi part, qu'ils enverraient vers le comte de Flandre et feraient tant qu'ils les mettraient en face avec lui, et ils leur dirent : « Si le pays de Liège vous était aussi proche de voisinage que ceux de Brabant et de Hainault, vous eussiez été autrement réconfortés par nous que vous ne l'êtes maintenant; car nous savons bien que ce que vous faites, c'est pour votre bon droit et pour garder vos franchises; cependant nous vous aiderons et soutiendrons le plus que nous pourrons; vous êtes marchands, et les marchandises doivent et peuvent par raison passer en tous pays. Ramassez donc et réunissez en ce pays-ci jusqu'à cinq ou six cents chars de farines et de blés. Nous vous l'accordons, mais que les bonnes gens qui vous vendront leurs provisions soient satisfaits. On laissera bien nos marchandises passer par le Brabant. Le pays ne nous veut pas de mal, et nous ne lui en faisons pas non plus. Et quoique Bruxelles vous soit fermée, nous savons bien que c'est plus par contrainte que volontairement, car les Bruxellois ont grande compassion de vos souffrances; mais le duc de Brabant et la duchesse, par la prière de leur cousin, le comte de Flandre, lui sont plus favorables qu'à vous, et c'est bien raison, car les seigneurs sont toujours l'un pour l'autre. » Les Gantois étaient réjouis de ces offres et de cet amour que leur témoignaient les Liégeois, et ils les en remercièrent grandement, disant que c'était de telles gens et de tels amis que la ville de Gand avait affaire.

François Ackerman et les bourgeois de Gand qui étaient venus avec lui à Liège, prirent congé des maîtres de Liège dès qu'ils eurent fait ce pour quoi ils étaient venus, et ils ordonnèrent avec eux certains hommes chargés d'aller dans le pays, chercher des chars et des harnais, et en deux

jours ils eurent six cents chars tout chargés de blés et de farines, car de telles provisions leur étaient plus nécessaires que toutes autres. Ils mirent donc ces provisions en chemin, et tous les chars passèrent entre Louvain et Bruxelles.

Lorsque François Ackerman fut revenu à ses gens qui étaient sur les marches de Louvain, il leur raconta l'amour et la courtoisie qu'il avait



Vue ancienne de Liège[1].

trouvés chez ceux de Liège et ce qu'ils offraient encore de faire; puis il leur dit qu'il irait à Bruxelles parler à la duchesse de Brabant, et qu'il la prierait de la part de la bonne ville de Gand qu'elle voulût leur condescendre à envoyer vers leur seigneur le comte de Flandre, afin de traiter pour eux de la paix. Ils répondirent : « Dieu y ait part! » Dans ce temps, le duc de Brabant était pour ses affaires au Luxembourg. François, lui troisième seulement, entra à Bruxelles par la permission de la duchesse qui les voulut voir, et ils vinrent ainsi tous les trois en l'hôtel de la

1. Bibliothèque nationale, *Topographie de la Belgique.*

duchesse sur le Coleberg. La duchesse avait auprès d'elle une partie de son conseil. Tous trois se mirent à genoux devant la dame, et François parla pour tous, disant : « Très honorée et chère dame, par votre grande humilité, qu'il vous plaise avoir pitié et compassion de ceux de la ville de Gand, qui ne peuvent venir à merci ni à paix avec leur seigneur si personne ne s'en embarrasse; et vous, très chère dame, si, par un bon intermédiaire, il vous plaisait de vous en occuper, en sorte que le comte notre seigneur voulût leur condescendre à raison et avoir pitié de nous, vous nous feriez une grande aumône ; certes nos bons voisins et amis du pays de Liège y mettraient volontiers la main. » La dame répondit bien humblement et dit qu'elle était bien affligée de la dissension qui existait entre eux et son frère le comte, et que volontiers, depuis longtemps, elle y eût apporté de l'adoucissement, si elle eût pu ou su. « Mais vous l'aviez tant de fois courroucé et vous avez tenu contre lui tant de merveilleuses opinions, que cela le maintient dans sa colère. Malgré cela, pour Dieu et par pitié, je m'en occuperai volontiers et j'enverrai vers lui, en le priant de vouloir bien venir à Tournai; j'y enverrai de mes conseillers les plus particuliers, et vous, faites aussi que vous ayez le conseil de Hainault comme celui de Liège, qui vous est acquis, dites-vous. — Oui, madame, répondirent-ils, car ils nous l'ont promis. — Eh bien! dit la duchesse, je ferai tant que vous vous en apercevrez. » Et tous les trois lui répondirent : « Dieu vous le rende en votre corps et en votre âme! » Alors ils prirent congé de la dame et de son conseil et rejoignirent leurs gens, et si bien firent par leurs journées qu'ils approchèrent de la ville de Gand.

Quand ces nouvelles vinrent à la ville que leurs gens revenaient avec plus de six cents chars tout chargés de provisions dont ils avaient si grand besoin, ils furent bien réjouis, quoique toutes ces provisions qui venaient du pays de Liège ne fussent pas suffisantes à soutenir la ville de Gand pendant quinze jours; mais toutefois, dans leur déconfort, ce fut un grand confort, et grand foison de gens partirent de Gand en manière de procession pour aller au-devant des charrois, et par humilité ils s'agenouillèrent en apercevant les chars, et joignirent les mains devant les marchands et les charretiers, disant : « Ah! bonnes gens, vous faites une grande aumône en réconfortant ce pauvre peuple de Gand qui n'avait de quoi vivre si vous ne fussiez venus. Grâces et louanges à Dieu premièrement, et à vous aussi! » Ainsi ces belles provisions furent accompa-

gnées par bien des gens jusqu'au marché du Vendredi, et là distribuées aux plus nécessiteux. Après quoi les chars furent reconduits par cinq mille hommes tout armés de la ville de Gand, qui les ramenèrent en Brabant, loin de tout péril.

Or savait bien le comte à quelle pauvreté et misère étaient réduits ceux de Gand, et il n'en était guère courroucé, non plus que ceux de son conseil qui eussent volontiers vu la destruction de la ville, Ghisbrecht Mahieu et ses frères, le prévôt d'Harlebecque et le doyen des petits métiers. Aussi avait-il la pensée de mettre le siège devant la ville et tout brûler et détruire; mais la duchesse de Brabant, l'évêque de Liège et le duc Albert travaillèrent tant qu'une assemblée de leurs conseillers fut assignée en la ville de Tournai pour traiter de la paix. Ceux de Gand y envoyèrent douze hommes des leurs, desquels Philippe d'Artevelde fut le chef, et ceux de Gand étaient bien d'accord pour tenir ferme et stable tout ce que ces douze leur rapporteraient, excepté la mort pour quelqu'un de ceux de Gand; mais s'il plaisait au comte leur seigneur que ceux qui lui étaient contraires de la ville, fussent bannis par eux de la ville de Gand et du comté de Flandre à toujours et sans espérance de rappel, ils acceptaient cette condition. Et Philippe d'Artevelde consentait, s'il avait courroucé le comte, et bien qu'il eût été peu de temps en son office de capitaine, à être de ceux qui quitteraient la ville et le pays, tant il avait pitié du pauvre peuple de Gand; car certainement quand il quitta la ville pour se rendre à Tournai, hommes, femmes et enfants se jetèrent à genoux devant lui par les rues, joignant les mains et le priant, à quelque dure condition que ce fût, de rapporter la paix à son retour. C'était pour cette pitié et grande compassion qu'il voulait faire ce que je vous ai dit.

Quand ceux de Hainault, de Brabant et de Liège qui étaient rassemblés à Tournai, y eurent séjourné trois jours durant, en attendant le comte qui ne venait point ni faisait mine de venir, ils en furent tout émerveillés et ils eurent conseil d'envoyer vers le comte à Bruges, où il se tenait pour lors, lequel répondit qu'il n'était point pour le moment en état de venir à Tournai, mais que pour l'amour de sa sœur, la duchesse de Brabant, de l'évêque de Liège et du duc Albert qui s'en étaient embarrassés, il enverrait promptement à Tournai réponse finale de ce qu'il avait en propos de faire. Et nulle autre réponse ne purent avoir les trois chevaliers qui avaient été envoyés de Tournai.

Six jours après, venaient là à Tournai, de la part du comte, le sire de Ramseflies, le sire de la Gruthuse, messire Jean Vilain et le prévôt de Harlebecque. Ils excusèrent le comte envers les conseillers des trois pays de ce qu'il n'était pas venu à Tournai, ni ne viendrait; puis ils dirent et déclarèrent son intention que les gens de Gand ne pussent avoir la paix avec lui si tous les hommes de Gand, depuis l'âge de quinze ans jusqu'à soixante, ne sortaient de la ville nu-tête et en chemise, la corde au cou, et ne venaient entre Bruges et Gand, où le comte les attendait. Et là il en ferait à sa pure volonté de les faire mourir ou de leur pardonner.

Quand cette réponse fut portée à la connaissance de ceux de Gand, ils en furent plus ébahis que jamais. Alors le bailli de Hainault leur dit : « Messeigneurs, vous êtes en grand péril, et que chacun en soit averti. Si prenez avis sur cela, car ce que le comte nous a dernièrement sérieusement signifié, nous vous le ferons certifier; et quand vous vous serez pleinement mis à sa merci par ce parti, il ne fera pas mourir tous ceux qu'il verra en sa présence, mais seulement ceux qui l'auraient plus courroucé que les autres, et il y aura tant de bons intermédiaires, avec la pitié qui s'y mettra, que peut-être ceux qui se croient en péril et en danger de mort viendront à merci. Réfléchissez à cette offre avant de la refuser; car, une fois que vous l'aurez refusée, peut-être n'y pourriez-vous pas revenir. — Sire, répondit Philippe d'Artevelde, nous n'avons pas charge si avant que de mettre ceux de Gand en cette situation, et nous ne le ferons pas; mais si ceux qui sont demeurés à Gand le veulent faire quand nous serons revenus vers eux, et que nous leur aurons rapporté les intentions de monseigneur le comte, il ne tiendra pas à nous que cela ne se fasse. Nous vous remercions grandement de la peine et du grand travail que vous avez pris en cette affaire. » Ils prirent donc congé des chevaliers et des bourgeois des bonnes villes des trois pays, montrant bien par apparence qu'ils ne s'accorderaient pas au dernier projet ni traité. Après quoi, Philippe d'Artevelde et ses compagnons rentrèrent dans leurs hôtels et payèrent partout; puis ils s'en retournèrent à Gand par Ath en Brabant.

Quand ceux qui avaient été à Tournai rentrèrent dans la ville de Gand, grand foison de peuple, qui ne désiraient que la paix, vinrent au-devant d'eux, et ne purent se retenir de leur demander : « Ah! cher sire Philippe, réjouissez-nous. Dites-nous ce que vous avez fait! » Philippe ne répondait point à ces paroles et demandes; mais il passait

outre et baissait la tête, et plus il se taisait, plus on le suivait en le pressant de donner des nouvelles. Une fois ou deux, en allant jusqu'à son hôtel, il dit : « Retournez à vos maisons aujourd'hui; Dieu vous aidera, et demain, à neuf heures, venez au marché du Vendredi. Là vous entendrez toutes les nouvelles. » Ils n'en purent avoir autre réponse. Et je vous dirai que toute manière de gens en étaient bien ébahis.

Quand Philippe d'Artevelde fut descendu à son hôtel, Pierre du Bois, qui désirait ouïr des nouvelles, vint chez lui et s'enferma avec lui dans une chambre pour savoir comment il avait réussi. Philippe lui dit, sans rien vouloir lui cacher : « Par ma foi, Pierre, à ce que messire de Flandre a répandu par ceux de son conseil qu'il a envoyés à Tournai, il ne prendra à merci personne de la ville de Gand, pas plus l'un que l'autre. — Par ma foi, répondit Pierre, il a droit et il est bien conseillé de tenir ce propos et de répondre ainsi; car tous y sont participants, aussi bien les uns que les autres. M'en voilà venu à mon intention et à celle de mon bon maître feu Jean Lion; car la ville est si engagée qu'on ne sait par quel coin la dégager. Or nous faut-il prendre le frein aux dents. On verra maintenant s'il y a dans Gand des hommes sages et hardis. Sous un bref temps, la ville de Gand sera la plus honorée ville des chrétiens ou la plus abattue. Pour le moins, si nous mourons en cette querelle, nous ne mourrons pas seuls. Pensez cette nuit, Philippe, comment vous leur pourrez demain faire la relation de ce parlement qui a été à Tournai, afin que les gens de toute sorte soient contents de vous; car vous êtes grandement en la faveur du peuple, pour deux raisons : l'une est à cause du nom que vous portez, car dans cette ville on aima fort jadis Jacques d'Artevelde, votre père; et l'autre est que vous leur parlez sagement et doucement, comme on le dit communément par la ville, en sorte qu'ils vous croiront, pour vivre ou pour mourir, de tout ce que vous démontrerez, et en fin de conseil vous leur direz : « Pour le meilleur, je ferais ainsi. » Pourtant il faut que vous ayez bon et sûr avis de leur dire des paroles qui vous feront honneur à tenir. — Pierre, dit Philippe, vous dites vrai, et je pense parler et démontrer les affaires de Gand de telle manière que nous, qui en sommes présentement gouverneurs et capitaines, nous y vivions ou mourions à honneur. » Il n'y eut pour cette nuit-là plus rien de dit ni de fait; mais Pierre du Bois retourna en son hôtel et Philippe d'Artevelde demeura dans le sien. Ainsi se passa cette nuit-là.

Vous devez savoir et croire véritablement que quand ce jour si désiré fut venu, toutes les gens de la ville se rassemblèrent au marché du Vendredi. C'était un mercredi matin, et du peuple qu'il y eut là le marché était tout plein. Droit à neuf heures, Philippe d'Artevelde, Pierre du Bois, Pierre de Winter, François Ackerman et les capitaines et ceux qui avaient été à Tournai, vinrent et entrèrent à la halle, puis montèrent en haut. Adonc Philippe se montra à la fenêtre et commença à parler, disant : « Bonnes gens de Gand, il est bien vrai qu'à la prière et requête de très honorée, haute et noble dame madame de Brabant, et de nos chers et nobles seigneurs monseigneur le duc Albert, bailli de Hainault, de Hollande et de Zélande, et de monseigneur l'évêque de Liège, un parlement fut assigné à Tournai pour ces jours passés; et là devait être personnellement notre sire monseigneur de Flandre, comme l'avaient certifié les seigneurs et dame dessus dits, lesquels s'en sont grandement acquittés, car ils ont envoyé de leurs plus spéciaux conseillers; mais monseigneur de Flandre n'y est point apparu ni venu. Et quand on vit que point ne paraissait, ni venait, ni envoyait, trois chevaliers des trois pays et six bourgeois des bonnes villes se donnèrent tant de peine pour l'amour de nous que d'aller à Bruges; et là trouvèrent-ils monseigneur, qui leur fit bonne chère, à ce qu'ils disent, et les ouït volontiers parler. Il répondit à leurs paroles que, pour l'honneur de leurs suzerains et de sa belle-sœur madame de Brabant, il enverrait de ses conseillers à Tournai, dans cinq ou six jours, si bien chargés par lui que ce qu'ils diraient et démontreraient de ses intentions, il le ferait assurément. Ils ne purent avoir autre réponse : celle-là suffisait. Ils revinrent. Au jour que messire assigna, vinrent à Tournai de sa part le sire de Ramseflies, le sire de la Gruthuse, messire Jean Vilain et le prévôt de Harlebecque. Ceux-ci déclarèrent bellement la volonté et le projet arrêté pour cette guerre, et comment la paix peut se faire entre monseigneur et la ville de Gand. Il veut et il dit positivement qu'il n'en fera autre chose : que tout homme de la ville de l'âge de quinze ans et au-dessous de l'âge de soixante ans, tout nus en leurs chemises, nu-tête et nu-pieds, la corde au cou, partent de la ville de Gand, et viennent jusqu'à Deinze et au delà dans la plaine de Burlescamp, où se trouvera messire de Flandre avec ceux qu'il lui plaira d'amener. Et quand il vous verra en cet état, tous à genoux et à mains jointes, criant merci, il aura pitié et compassion de vous, s'il lui plaît. Mais je ne puis voir ou entendre, par la relation de son conseil,

autre chose que ce qu'il faille, pour la majeure partie du peuple qui sera venu là en ce jour, mourir honteusement par punition de justice et de prison. Or voyez si vous voulez obtenir la paix par ce parti. »

Quand Philippe eut parlé, ce fut grand pitié de voir hommes et femmes et enfants pleurer et se tordre les mains pour l'amour de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères, de leurs voisins et amis. Après cette tourmente de sanglots, Philippe d'Artevelde reprit la parole, et dit : « Maintenant, maintenant, paix ! » et tout le monde se tut dès qu'il recommença à parler, et il dit : « Bonnes gens de Gand, vous êtes, sur cette place, la majorité du peuple de Gand ; vous avez entendu ce que j'ai dit. Je n'y vois nul remède ni moyen d'y pourvoir qu'un prompt conseil; car vous savez comment nous sommes restreints et pauvres en fait de vivres, et il y a ici en cette ville trente mille têtes qui n'ont point mangé de pain depuis quinze jours. Or il nous faut faire de trois choses l'une : la première, c'est que nous nous enfermions en cette ville et que nous en bloquions les portes, nous confessant à notre meilleur pouvoir, et que nous nous rendions dans les églises et les moustiers pour y mourir confessés et repentants, comme des martyrs de qui on ne veut avoir nulle pitié. En cet état, Dieu aura merci de nous et de nos âmes, et on dira partout où les nouvelles en seront ouïes et connues, que nous sommes morts vaillamment et loyalement. Ou bien, mettons-nous en cette situation : qu'hommes, femmes et enfants, nous allions crier merci à monseigneur de Flandre, la corde au cou, nu-pieds et nu-tête. Il n'a pas le cœur si dur, ni si austère, quand il nous verra en cet état, qu'il ne se doive humilier et attendrir, et qu'il n'ait merci de son pauvre peuple, et moi, tout le premier, pour apaiser sa colère, je lui présenterai ma tête, et je veux bien mourir pour l'amour de ceux de Gand. Ou bien encore, choisissons en cette ville cinq ou six mille hommes les plus habiles et les mieux armés, et allons promptement quérir le comte à Bruges pour le combattre. Si nous mourons en ce voyage, ce sera honorablement, et Dieu aura pitié de nous et le monde aussi; car on dira que, loyalement et vaillamment, nous avons soutenu et maintenu notre querelle pour nos franchises; et si, en cette bataille, Dieu a pitié de nous, lui qui mit anciennement la force en la main de Judith qui tua Holoferne, le duc et maître de la chevalerie de Nabuchodonosor, par quoi les Assyriens furent déconfits, comme nos pères le racontent, nous serons le peuple le plus honoré qui ait régné depuis les Romains. Maintenant, voyez

laquelle de ces trois choses vous voulez choisir, car il en faut faire une. »

Alors ceux qui étaient les plus proches de lui et qui avaient le mieux entendu ses paroles, lui répondirent tous : « Ah! cher sire, nous avons tous à Gand grande confiance en vous pour nous conseiller; si dites-nous ce que nous devons faire. — Par ma foi, répondit Philippe, je conseille que nous allions tous à main armée vers monseigneur; nous le trouverons à Bruges, et lorsqu'il verra notre venue, il sortira et nous combattra; car l'orgueil de ceux de Bruges, qui nous haïssent, est avec lui, et ceux qui de nuit et de jour l'informent contre nous lui conseillent de nous combattre. Si Dieu ordonne par sa grâce que la place nous demeure et que nous puissions déconfire nos ennemis, nous serons relevés pour toujours, et les hommes du monde les plus honorés; si nous sommes déconfits, nous mourrons honorablement, Dieu aura pitié de nous, et cependant le reste de Gand sera sauvé et le comte notre sire en aura pitié. »

A ces paroles, ils répondirent tout d'une voix : « Nous le voulons comme vous avez dit, et autrement nous ne ferons. » Alors Philippe répondit : « Or, beaux seigneurs, puisque vous êtes en cette volonté, au nom de Dieu, qu'il en soit ainsi! Retournez maintenant en vos maisons et préparez vos armures; car au jour de demain je veux que nous partions de Gand et que nous allions vers Bruges, car il ne nous sert à rien de séjourner ici. Dans cinq jours, nous saurons si nous vivrons dans l'honneur ou si nous mourrons dans notre danger. J'enverrai les connétables de paroisse en paroisse pour prendre et désigner au choix les plus valides et les mieux armés. »

Sur ce, les gens de Gand qui avaient été à ce parlement sur le marché du Vendredi, s'en allèrent et rentrèrent dans leurs maisons, et se préparèrent, chacun chez lui. Et ce mercredi-là, ils tinrent leur ville si close que ni homme ni femme n'y entra ni n'en sortit jusqu'au jeudi à l'heure de relevée[1], que ceux qui devaient partir furent prêts, et ils étaient environ cinq mille hommes et non plus, lesquels chargèrent environ deux cents chars d'artillerie et sept chars seulement de provisions, cinq chars chargés de pain cuit et deux chars de vin; car partout il n'y en avait que deux tonneaux, et rien ne demeurait en la ville. Vous voyez comment ils étaient contraints et réduits.

Au départ et en prenant congé, c'était pitié de voir ceux qui demeu-

1. Après midi.

raient et ceux qui s'en allaient, et ceux qui restaient disaient : « Bonnes gens, vous voyez bien en partant ce que vous laissez derrière vous. N'ayez nulle espérance de retour, si ce n'est à votre honneur, car vous ne trouverez rien; sitôt que nous apprendrons la nouvelle que vous êtes morts ou déconfits, nous mettrons le feu à la ville et nous nous détruirons nous-mêmes comme des gens désespérés. » Ceux qui s'en allaient disaient en les réconfortant : « De tout ce que vous dites, vous parlez bien. Priez Dieu pour nous, car nous avons espoir qu'il nous aidera et vous aussi avant notre retour. »

Ainsi partirent ces cinq à six mille hommes de Gand et leurs petites provisions. Ils s'en vinrent ce jeudi loger et coucher à une heure et demie de Gand, et ils ne diminuèrent en rien leurs provisions, mais ils se nourrirent de ce qu'ils trouvèrent dans le pays. Le vendredi, tout le jour, ils cheminèrent et ils ne touchèrent encore à rien de leurs provisions, car les fourrageurs trouvèrent dans le pays quelque chose qui leur suffit ce jour-là, et ce vendredi ils vinrent loger à une grande lieue de Bruges, où ils s'arrêtèrent et prirent place pour attendre leurs ennemis; ils avaient devant eux un grand étang plein d'eau dormante. De ce côté-là ils étaient aussi fortifiés, et de l'autre ils placèrent leurs chariots, et ainsi passèrent-ils la nuit.

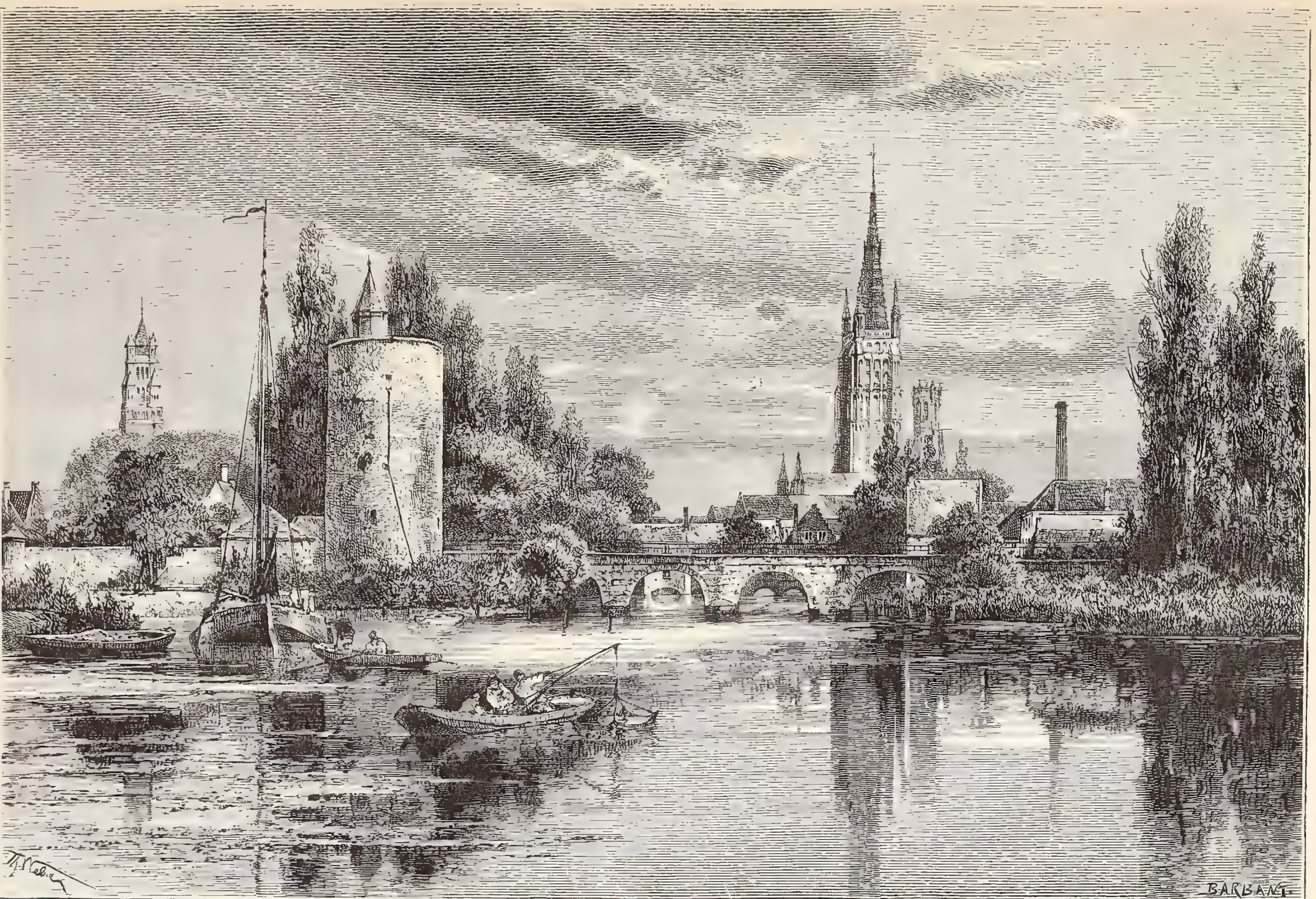
Quand vint le samedi au matin, le temps fut beau et clair, car c'était le jour de la Sainte-Hélène et le troisième jour du mois de mai, et c'est ce propre jour qu'est célébrée la fête de la procession à Bruges, et ce jour-là, à cause de la solennité de la fête, il y avait à Bruges plus d'étrangers que dans toute l'année. Les nouvelles arrivaient à Bruges, en disant : « Savez-vous quoi? Les Gantois sont venus à notre procession. » Ce pour quoi vous auriez entendu à Bruges grands murmures et grande émotion, et les gens qui allaient de rue en rue, se disant l'un à l'autre : « Qu'attendons-nous donc? Pourquoi ne les allons-nous pas combattre? »

Quand le comte de Flandre, qui se tenait dans son hôtel, en fut informé, ce lui fut grande merveille, et il dit : « Voilà des gens présomptueux et fous. La malechance les poursuit bien. De toute cette compagnie jamais un ne s'en retournera. Nous aurons maintenant la fin de la guerre. » Alors le comte ouït sa messe, et toujours venaient vers lui des chevaliers de Flandre, d'Artois et de Hainault, qui le servaient, pour savoir ce qu'il voulait faire. A mesure qu'ils venaient, il les accueillait

bellement et leur disait : « Nous irons combattre les méchantes gens : encore sont-ils vaillants s'ils aiment mieux mourir par l'épée que par la famine. » Si envoya le comte ses coureurs pour examiner l'ordonnance et l'appareil de ceux de Gand, qui étaient sortis pour le chercher.

Ce samedi matin, Philippe d'Artevelde ordonna que toutes gens se missent envers Dieu en dévotion et que la messe fût chantée en divers lieux, car ils avaient là en leur compagnie des frères mineurs, et qu'ainsi chacun se confessât et se mît de son loyal pouvoir en bon état comme des gens qui attendent la grâce et la miséricorde de Dieu. Tout cela fut fait, on célébra la messe en sept endroits dans l'armée, et à chaque messe il y eut un sermon, lesquels sermons durèrent plus d'une heure et demie. Et là il leur fut remontré par ces frères mineurs comment ils ressemblaient au peuple d'Israël que le roi Pharaon d'Égypte tint longtemps en servitude, et comment depuis, par la grâce de Dieu, ils en furent délivrés et menés en la terre de la promesse par Moïse et Aaron, et comment Pharaon et ses Égyptiens périrent. « Ainsi, bonnes gens, disaient ces frères prêcheurs dans leurs sermons, avez-vous été tenus en servitude par votre seigneur le comte et par vos voisins de Bruges, devant laquelle ville vous êtes venus et arrêtés ; vous serez combattus, n'en doutez pas ; car vos ennemis sont en grande volonté, et font peu de cas de votre puissance ; mais ne regardez pas à cela ; car Dieu, qui peut tout, qui sait tout et qui connaît tout, aura pitié de vous, et ne songez à rien de ce que vous allez laisser derrière vous ; car, vous le savez, il n'y a rien à recouvrer ou à restaurer si vous êtes déconfits. Vendez-vous bien et vaillamment, et mourez honorablement s'il faut mourir ; et ne vous troublez point s'il sort de Bruges un grand peuple contre nous, car la victoire n'est pas au grand nombre, mais là où Dieu la met et l'envoie par sa grâce. On l'a vu trop de fois par les Macchabées et par les Romains, que les petits peuples de bonne volonté et qui se confiaient en la grâce de Notre Seigneur déconfisaient ces grands peuples. En cette querelle vous avez bon droit et juste cause par beaucoup de raisons ; vous en devez être plus hardis et mieux confortés. » Ainsi par de telles paroles les frères mineurs confortaient-ils les gens de l'armée, dont les trois quarts communièrent et se mirent en grande dévotion, témoignant avoir une grande crainte de Dieu.

Après les messes, tous se mirent ensemble sur un mont, et Philippe



VUE DE BRUGES

D'après une photographie

d'Artevelde monta sur un char pour se bien montrer à tous et qu'on l'entendît mieux; et là il parla de grand sentiment, et leur montra de point en point le droit qu'ils croyaient avoir en cette querelle, et comment la ville de Gand avait trop souvent prié leur seigneur le comte et demandé merci, et qu'ils ne le pouvaient obtenir sans trop de confusion et de dommage pour ceux de Gand. Or ils étaient maintenant venus si avant qu'ils ne pouvaient plus reculer, et, tout considéré, ils ne gagneraient rien à retourner où ils n'avaient rien laissé derrière eux que pauvreté et tristesse. Ainsi, nul ne devait soupirer après Gand, ni après femmes ou enfants qu'il y eût, mais seulement en faire tant que l'honneur fût à eux. Aussi Philippe d'Artevelde les réconfortait par ses belles paroles, car il était très éloquent, il savait bien parler, et bien lui advenait. A la fin de son discours il dit : « Beaux seigneurs, vous voyez toutes vos provisions. Veuillez donc les partager bellement entre vous comme des frères, sans nul outrage; car, lorsqu'elles seront mangées, il vous en faudra conquérir d'autres, si vous voulez vivre. »

Ils se rangèrent à ces paroles bien humblement, les chars furent déchargés et les sacs de pain donnés et partagés par connétablie et les tonnes de vin tournées sur le fond. Là ils déjeunèrent raisonnablement de pain et de vin; et pour l'heure chacun en eut assez, et ils se trouvèrent après le déjeuner forts et en bon point, et plus agiles et mieux faisant de leurs membres que s'ils eussent plus mangé. Quand le dîner fut passé, ils se mirent tous en ordonnance de bataille et se blottirent derrière leurs ribaudequins. Ces ribaudequins sont des brouettes hautes, bandées de fer, avec une longue pique de fer par devant à la pointe, qu'ils ont usage de mener et brouetter avec eux, et ils les placèrent devant leurs batailles et s'enfermèrent en dedans. Les chevaucheurs que le comte avaient envoyés les trouvèrent en cet état; mais ils ne s'avancèrent pas de si près que d'entrer entre leurs ribaudequins, et les Gantois ne s'en émurent pas et parurent tout réjouis de leur venue.

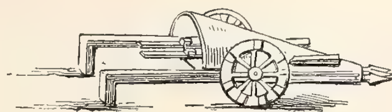
Les coureurs retournèrent à Bruges vers le comte, et ils le trouvèrent dans son hôtel avec grand foison de chevaliers qui étaient là, et qui attendaient leur retour pour savoir des nouvelles. Ils rompirent la presse, et ils vinrent jusqu'au comte et parlèrent tout haut, car le comte voulut qu'ils fussent entendus des assistants aussi bien que de lui;

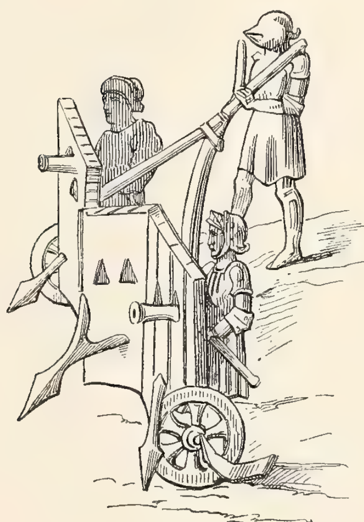
et ils racontèrent comment ils avaient chevauché si avant qu'ils fussent à portée du trait des Gantois s'ils eussent voulu tirer, mais qu'ils les avaient laissés approcher tout paisiblement, et comment ils avaient vu leurs bannières, et comment ils les avaient vus cachés et blottis derrière leurs ribaudequins. « Et quelle quantité de gens peuvent-ils être, à votre avis ? » demanda le comte. Ceux-ci répondirent qu'ils pouvaient être de cinq à six mille. Alors le comte dit : « Or tôt faites appareiller tout le monde. Je veux aller les combattre. Ils ne partiront pas aujourd'hui sans avoir été combattus. » A ces paroles, les trompettes sonnèrent dans Bruges; tous les gens s'armèrent et s'assemblèrent sur le marché. Et à mesure qu'ils venaient, ils se rangeaient tous sous les bannières par ordonnance et connétablie, comme ils en avaient l'usage.

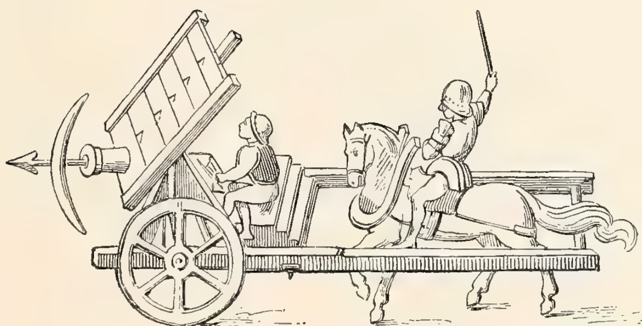
Les barons, les chevaliers et les gens d'armes s'assemblaient devant l'hôtel du comte. Quand tous furent appareillés, le comte vint sur le marché et fut bien réjoui de voir si grand foison de gens, et sortirent aussitôt de Bruges, ce qui était chose plaisante à voir, car ils étaient bien quarante mille têtes armées. Et ainsi, en grand ordre, à cheval et à pied, ils s'en vinrent au lieu où étaient les Gantois, et s'y arrêtèrent. Quand le comte de Flandre et ses gens furent là, il était haute remontée[1], et le soleil descendait. Il y avait des gens qui disaient au comte : « Sire, vous voyez vos ennemis. Ils ne sont en face de nous qu'une poignée de gens. Ils ne peuvent fuir. Ne les combattons pas aujourd'hui. Attendez jusqu'à demain quand le jour viendra sur nous. Nous verrons mieux ce que nous avons à faire, et ils seront plus affaiblis, car ils n'ont rien à manger. » Le comte s'accordait assez à ce conseil, et il eût vu volontiers qu'on fît ainsi; mais ceux de Bruges, par grand orgueil, étaient si chauds et si pressés de combattre qu'ils ne voulaient nullement attendre, et disaient que tantôt ils les auraient déconfits et qu'ils retourneraient dans leur ville. Malgré l'ordonnance des gens d'armes, dont le comte avait en grand foison, plus de huit cents lances, chevaliers et écuyers, ceux de Bruges approchèrent et commencèrent à tirer leurs canons et à lancer des traits. Alors ceux de Gand se mirent sur une éminence et se réunirent tous ensemble, faisant tout à la fois partir plus de trois cents canons, et ils tournèrent autour de l'étang, plaçant ceux de Bruges le soleil dans les yeux, ce qui les gêna beaucoup, et ils entrèrent parmi eux

1. Tard dans l'après-midi.

en criant : « Gand! » Sitôt que ceux de Bruges ouïrent la voix des gens de Gand et qu'ils entendirent parler les canons, les voyant venir sur eux de front et les assaillir rudement, ils s'ouvrirent aussitôt comme des







Ribaudequins[1].

gens lâches et sans foi, et laissèrent les Gantois pénétrer parmi eux sans défense aucune. Ils jetèrent leurs bâtons à terre et tournèrent le dos.

Les Gantois, qui étaient forts et serrés et qui reconnurent bien que leurs ennemis étaient déconfits, commencèrent à abattre devant eux

1. D'après les *Origines de l'artillerie française,* par Lorédan Larchey.

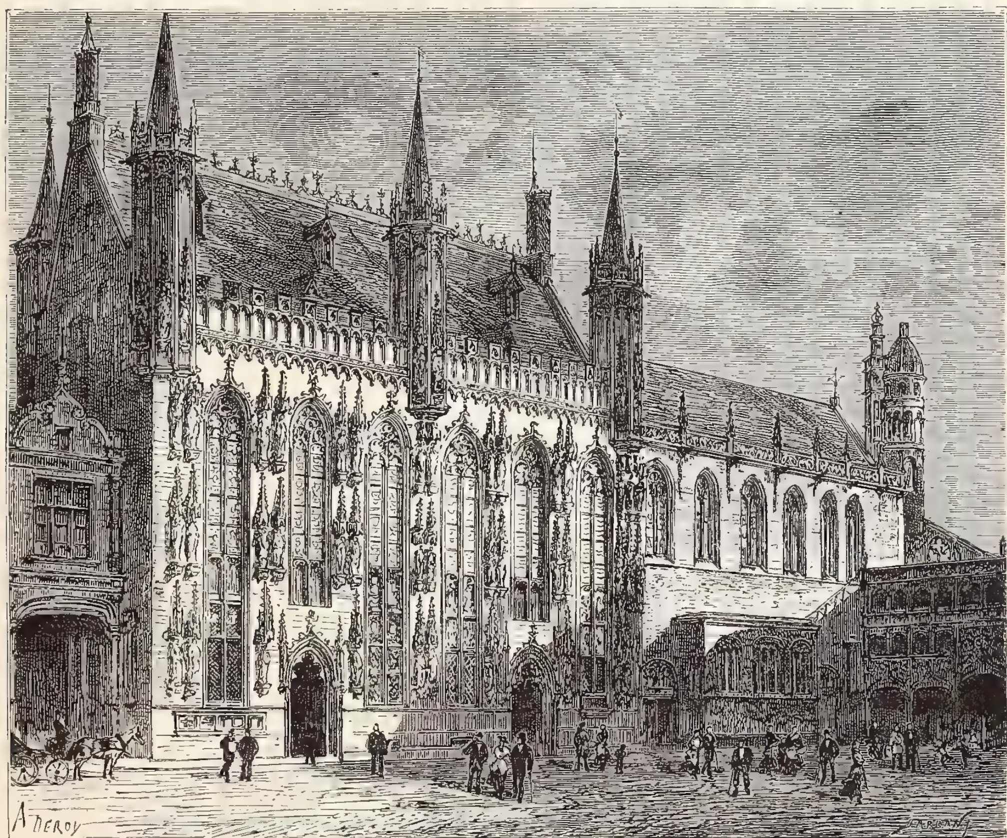
des deux côtés et à tuer les gens, allant toujours en avant, sans se déranger, de bon pas, en criant: « Gand! Gand! » Et ils disaient entre eux : « En avant, en avant! suivons chaudement nos ennemis; ils sont déconfits, et entrons avec eux dans Bruges. Dieu nous a ce soir regardés en pitié. » Et ainsi firent-ils tous. Ils poursuivirent ceux de Bruges, âprement et hardiment, et là où ils les poursuivaient, ils les abattaient et tuaient ceux qui passaient; car ils ne s'arrêtaient point, ni ne se détournaient de leur chemin, et ceux de Bruges fuyaient devant eux, ainsi que gens morts et déconfits. Or je vous dis que jamais n'y eut-il si méchantes gens que ceux de Bruges, ni qui plus honteusement et lâchement se défendirent après le grand bruit qu'ils avaient fait en se mettant en campagne; et les uns veulent dire et supposer par imagination qu'il y eut trahison, et les autres disent que non, qu'il n'y eut que pauvre défaite et l'infortune qui tomba sur eux.

Quand le comte de Flandre et les gens d'armes qui étaient aux champs virent le pauvre arroi de ceux de Bruges et comment d'eux-mêmes ils étaient déconfits, ils furent pour leur compte ébahis et effrayés. Aussi commencèrent-ils à se mettre en déroute et à fuir çà et là; dont quelques-uns se retiraient vers Bruges, car la foule et la presse était grande dans la campagne et sur le chemin vers la ville, et c'était chose horrible de voir et d'entendre les blessés et les renversés se plaindre et crier, tandis que les Gantois, sur les talons de ceux de Bruges, criaient « Gand! Gand! » et abattaient les gens sans s'arrêter et passaient outre.

Le comte fut alors conseillé de se retirer aussi vers Bruges, d'y entrer le premier et de faire garder ou clore la porte, afin que les Gantois ne la pussent forcer et se trouver seigneurs de Bruges. Le com e de Flandre, ne voyant aucun moyen de rassembler ses gens par les champs que chacun fuyait, et que la nuit était déjà noire, suivit ce conseil, et tint ce chemin, faisant chevaucher devant lui sa bannière, et il chevaucha tant qu'il vint à Bruges et entra par la porte avec les premiers, peut-être lui quarantième, car il n'y trouva pas plus de ses hommes d'armes. Alors ordonna-t-il à ses gens de garder la porte pour la fermer si les Gantois arrivaient; puis le comte chevaucha vers son hôtel, et envoya par toute la ville des gens avec le commandement que, sous peine de la tête, chacun

se réunît sur le marché. L'ambition du comte était de recouvrer la ville par ce moyen; mais il n'en fit rien, ainsi que je vous le raconterai.

Pendant que le comte était dans son hôtel et qu'il envoyait les clercs des doyens de métiers de rue en rue pour attirer tout le monde sur le marché, les Gantois entraient dans la ville de Bruges



Hôtel de ville de Bruges, d'après une photographie.

en poursuivant âprement leurs ennemis. Le premier chemin qu'ils firent, sans se tourner de çà ou de là, fut de s'en aller tout droit au marché; là ils se rangèrent et s'arrêtèrent. Messire Robert Maréchal, un chevalier du comte, avait été envoyé à la porte pour savoir comment on s'y maintenait, pendant que le comte faisait son commandement, croyant recouvrer la ville; mais il trouva que la porte était forcée et que les Gantois en étaient maîtres. Et proprement ils trouvèrent ceux de Bruges qui lui dirent : « Robert, Robert,

retournez et vous sauvez, car la ville est conquise par ceux de Gand! » Alors le chevalier retourna du plus vite qu'il put vers le comte, qui partait de son hôtel tout à cheval, avec grande partie de falots devant lui et qui s'en venait au marché. Et lui dit le chevalier ses nouvelles.

Malgré cela, le comte, qui voulait tout recouvrer, s'en vint vers le marché. Et comme il y entrait avec grand foison de valets criant : « Flandre au lion au comte ! » ceux qui étaient à sa bride et devant lui regardèrent et virent que la place était toute remplie de Gantois. Si ils lui dirent : « Monseigneur, pour Dieu, retournez. Si vous allez plus avant, vous êtes mort ou pris de vos ennemis à la meilleure chance; car ils sont tous rangés sur le marché et vous attendent. » Et ceux-là lui disaient la vérité; car les Gantois disaient déjà, dès qu'ils avaient vu les falots sortir d'une ruelle : « Voici monseigneur, voici le comte; il vient entre nos mains. » Et Philippe d'Artevelde avait dit et fait dire de rang en rang : « Si le comte vient sur nous, gardez-vous bien qu'on lui fasse aucun mal; car nous l'amènerons vif et en santé à Gand, et là nous aurons la paix à notre volonté. » Le comte qui venait, croyant tout recouvrer, rencontra assez près de la place, où les Gantois étaient tous rangés, de ses gens qui lui dirent : « Ah ! monseigneur, pour Dieu, n'allez pas plus avant, car les Gantois sont seigneurs du marché et de la ville ; et si vous entrez au marché, vous êtes mort ou pris. Et déjà en êtes-vous en grande aventure, car il y a grand foison de Gantois qui vont de rue en rue cherchant leurs ennemis, et ils ont même assez de gens de Bruges en leur compagnie, qui les emmènent d'hôtel en hôtel pour chercher ceux qu'ils veulent avoir. Et vous serez fort embarrassé de vous sauver, car vous ne pouvez passer par aucune des portes de Bruges, les Gantois en sont seigneurs ; vous ne pouvez non plus retourner à votre hôtel, car une grande troupe de Gantois s'y est portée. »

Quand le comte entendit ces nouvelles, elles lui furent très dures, ce qui fut bien raison, et il commença grandement à s'effrayer et à imaginer le péril où il se voyait; il crut le conseil de ne pas aller plus avant et de se sauver s'il pouvait. Il fit alors éteindre les falots qui étaient devant lui, et il dit à ceux qui l'entouraient : « Je vois bien qu'il n'y a rien à recouvrer. Je donne congé à tous, que chacun se sauve comme il pourra et saura. » Ainsi qu'il ordonna, il fut fait : les falots furent

éteints et jetés dans les ruisseaux, et bientôt ceux qui étaient là se séparèrent et se cachèrent. Le comte tourna dans une ruelle, et là il se fit désarmer par un sien valet, et jeta au loin toute son armure ; puis il prit la houppelande de son valet, et dit : « Va-t'en ton chemin et te sauve si tu peux. Aie bonne bouche ; si tu tombes aux mains de mes ennemis et qu'on te questionne sur moi, garde-toi bien d'en rien dire. — Monseigneur, répondit celui-ci, pour mourir je ne dirai rien. » Ainsi le comte de Flandre demeura tout seul, et il pouvait bien dire alors qu'il se trouvait en grande aventure ; car si, à cette heure, par quelque malheur, il fût tombé entre les mains des troupes qui couraient Bruges, et allaient dans les maisons et les fouillaient pour tuer les amis du comte, ou les menaient pour les occire sur le marché, il eût été mort. Ci Dieu fut vraiment pour lui, quand il le délivra de ce grand péril et le sauva; car jamais n'avait-il été en si grand danger, et n'y fut depuis, comme je vous le raconterai présentement.

Vers cette heure, environ de minuit ou un peu plus, le comte de Flandre se cacha si bien dans les rues et dans les ruelles, qu'il lui fallut enfin entrer par nécessité, sans quoi il eût été pris par les routiers de Gand et de Bruges, dans la maison d'une pauvre femme. Ce n'était pas hôtel de seigneurs, avec des salles, des chambres ou des pièces d'habitation ; mais une pauvre maisonnette enfumée, aussi noire que la fumée de tourbe, et il n'y avait rien en cette maison, sauf la chambrette de devant, avec une pauvre couverture de toile enfumée pour cacher le feu, et par-dessus un petit grenier auquel on montait par une échelle de sept échelons. En ce grenier il y avait un mauvais grabat, sur lequel couchaient les enfants de la pauvre femme.

Quand le comte tout seul et tout ébahi fut entré dans cette maison, il dit à la femme, qui était fort effrayée : « Femme, sauve-moi ! je suis ton seigneur le comte de Flandre ; mais maintenant il me faut cacher, car mes ennemis me pourchassent, et pour le bien que tu me feras je te donnerai une bonne récompense. » La pauvre femme le reconnut bien, car elle avait été plusieurs fois demander l'aumône à sa porte. Elle l'avait vu aller et venir, comme un seigneur va pour son plaisir. Elle fut tantôt avisée de lui répondre, et Dieu aida au comte ; car elle n'eût pu si peu tarder qu'on n'eût trouvé le comte devant le feu, et lui parlant : « Seigneur, montez dans mon grenier et vous mettez sous le lit où dorment mes enfants. » Il le fit, et cependant la pauvre femme resta seule dans sa

maison, près du feu, avec un autre petit enfant qui était couché dans un berceau.

Le comte de Flandre entra dans ce grenier, et se glissa le plus doucement et tranquillement qu'il put entre la couverture et la paille de ce pauvre grabat, et là il se blottit et se fit petit; il le fallait bien.

Voici les routiers de Gand qui couraient et qui entrent dans la maison de cette pauvre femme; car quelques-uns de leur troupe disaient qu'ils avaient vu un homme entrer céans. Ils trouvèrent cette pauvre femme assise près du feu qui tenait son enfant; aussitôt ils lui demandèrent : « Femme, où est cet homme que nous avons vu entrer céans, puis refermer la porte? — Par ma foi, dit-elle, je n'ai vu cette nuit entrer aucun homme céans; mais j'en suis sortie, il n'y a pas longtemps, pour jeter un peu d'eau, et j'ai refermé ma porte; je ne saurais où le cacher. Vous voyez toutes les commodités d'ici : voilà mon lit; là, au-dessus, mes enfants sont couchés. » Alors l'un prit une chandelle et monta sur la petite échelle, mettant sa tête dans le grenier, et n'y vit autre chose que le pauvre grabat sur lequel les enfants dormaient. Il regarda bien partout haut et bas; puis il dit à ses compagnons : « Allons! allons! nous perdons le plus pour le moins. La pauvresse dit vrai, il n'y a rien céans, sauf elle et ses enfants. » A ces paroles, ils sortirent de la maison de la femme, et s'en allèrent piller autre part. Depuis, personne ne vint qui voulût du mal.

Le comte de Flandre avait entendu toutes ces paroles, caché et blotti sous ce pauvre grabat. Vous pouvez bien imaginer s'il fut en grand effroi pour sa vie. Quelle chose pouvait-il, ô Dieu! penser et imaginer là? Quand le matin il pouvait se dire : « Je suis un des plus grands princes du monde chrétien, » et que la nuit suivante il se trouvait en cette détresse, il pouvait bien dire et imaginer que les fortunes de ce monde ne sont pas trop bien établies. Encore eut-il grand bonheur d'en pouvoir avoir la vie sauve. Toutefois cette périlleuse et dure aventure lui devait bien être un grand enseignement et pour toute sa vie. Nous laisserons donc le comte en son état, et nous verrons comment se conduisaient ceux de Gand avec ceux de Bruges.

François Ackerman était l'un des plus grands capitaines des routiers; aussi avait-il été envoyé par Philippe d'Artevelde et par Pierre du Bois pour fouiller et cerner la ville de Bruges, pendant qu'ils gardaient le marché; et ils le gardèrent toute la nuit et le lendemain, jusqu'à ce qu'ils



LE COMTE DE FLANDRE ENTRA DANS CE GRENIER

se virent comme maîtres de la ville. Il était défendu aux routiers de faire aucun dommage, ni causer aucun ennui aux marchands ou aux bonnes gens étrangers qui, pour l'heure, se trouvaient à Bruges; car ils n'avaient que faire de payer cette guerre. Ce commandement fut assez bien tenu : ni François ni ses gens ne firent mal ni outrage à aucun étranger. La recherche des Gantois était dirigée contre ces quatre métiers de Bruges : les courtiers, les fripiers, les bouchers, les poissonniers; quiconque on en trouverait devait être occis sans pitié, car ils avaient toujours été du parti du comte, devant Audenarde et ailleurs. On allait par les hôtels quérir ces bonnes gens, et là où on les trouvait, ils étaient occis sans merci. Cette nuit-là, il en fut tué plus de douze cents, tant des uns que des autres; et il fut fait plusieurs autres meurtres et larcins, et autres mauvaises actions, qui toutes ne vinrent point à connaissance; et il y eut bien des maisons forcées, pillées et détruites, et des coffres brisés, tant que les plus pauvres de Gand devinrent tous riches.

Le dimanche au matin, à sept heures, les nouvelles couraient en la ville de Gand que leurs gens avaient déconfit le comte, sa chevalerie et ceux de Bruges, et qu'ils étaient par conquête les seigneurs et maîtres de Bruges. Vous pouvez bien croire et savoir qu'à cette nouvelle il y eut à Gand un peuple réjoui qui avait été jusqu'alors en grande transe et tribulation. On fit par les églises plusieurs processions et oblations, en louant Dieu, qui les avait tellement gardés et réconfortés qu'il avait envoyé à leurs gens la victoire contre leurs ennemis. Plus le soir avançait, plus il leur arrivait de bonnes nouvelles, et ils étaient si transportés de joie qu'ils ne savaient auquel entendre, et je dis pourtant que si le sire de Harselles, qui était demeuré à Gand, eût pris ce lundi trois à quatre mille hommes et fût venu à Audenarde, il eût eu la ville à sa volonté; car les gens d'Audenarde étaient si ébahis en apprenant ces nouvelles, que peu s'en fallut que, par peur de ceux de Gand, ils ne quittassent la ville et n'allassent se réfugier en Hainault; mais ils n'en ouïrent pas nouvelles, et peu à peu se rassurèrent et furent réconfortés par trois chevaliers qui étaient là, jusqu'à ce que messire Daniel de Halwyn y vînt qui fut envoyé par le comte.

Jamais gens triomphant de leurs ennemis, comme ceux de Gand avaient fait de ceux de Bruges, ne se comportèrent plus bellement dans une ville que ne firent ceux-ci à Bruges; car ils ne firent mal à aucun homme des petits métiers, s'il n'était trop vilainement accusé. Quand

Philippe d'Artevelde, Pierre du Bois, François Ackerman et les autres capitaines se virent maîtres de la ville de Bruges et qu'ils l'avaient en leur commandement et obéissanee, on fit un ban, de par Philippe d'Artevelde et les autres capitaines de Gand, que sur leurs têtes toutes manières de gens se retirassent en leurs maisons, et que nul ne pillât ni ne forçât les hôtels, ni ne prît rien à autrui sans le payer, et que nul ne se logeât en la maison d'autrui, et que nul ne soulevât aucune mêlée ni querelle sans commandement, et tout cela sur la tête.

Alors on demanda si quelqu'un savait ce que le comte était devenu. Les uns disaient qu'il était sorti de la ville dès le samedi; les autres disaient qu'il était encore à Bruges et caché quelque part où on pourrait bien le trouver. Les capitaines de Gand n'en prirent pas compte; car ils étaient si réjouis de la victoire qu'ils avaient remportée et de ce qu'ils étaient vainqueurs de leurs ennemis, qu'ils ne s'inquiétaient plus de comte, ni de baron, ni de chevalier qui fût en Flandre, et ils se tenaient pour si grands, que tous viendraient, pensaient-ils, en leur obéissance. Philippe d'Artevelde et Pierre du Bois pensèrent que, lorsqu'ils étaient partis de Gand, ils avaient laissé la ville dépourvue et dégarnie de vivres, tant de vins que de blés, et qu'il n'y avait rien. Ils envoyèrent tantôt une grande quantité de gens à Damme et à l'Écluse pour être seigneurs de ces villes et des provisions qui s'y trouvaient, afin de pourvoir la ville de Gand. Quand ceux qui y avaient été envoyés furent à Damme, on leur ouvrit les portes, et toute la ville, avec les provisions, furent mises à leur commandement. Alors on tira de ces beaux celliers qui sont à Damme tout le vin qui y était, de Poitou, de Gascogne, de la Rochelle et des lointaines marches, plus de six mille tonneaux qui furent mis à voitures et à nefs, puis envoyés à Gand par les chars et par la rivière qu'on appelle la Liève. Après quoi les Gantois passèrent outre et vinrent à l'Écluse, laquelle ville s'ouvrit devant eux et se mit à leur obéissance, et là ils trouvèrent grand foison de blés et de farines en tonneaux, en nefs et en greniers des marchands étrangers. Tout fut pris et mis par ceux de Gand en voitures et envoyé à Gand tant par chars que par eau. Ainsi fut la ville de Gand rafraîchie et repourvue, et délivrée de la misère par la grâce de Dieu. Ce ne fut pas autrement, et ceux de Gand doivent bien se souvenir que Dieu leur aida pleinement, quand six mille hommes tout affamés déconfirent devant leurs maisons quarante mille hommes. Qu'ils se gardent de s'enorgueillir, eux et leurs capitaines! mais ils ne s'en gardèrent pas.

Ils s'enorgueillirent tellement que Dieu se courroucera contre eux et leur remontrera leur orgueil avant que l'année soit passée, comme nous vous le raconterons en l'histoire et pour donner exemple aux autres.

Je fus donc informé, et je veux bien le croire, que, le dimanche dans la nuit, le comte de Flandre sortit de Bruges. De quelle manière je ne sais pas, ni non plus si on lui fit chemin à l'une des portes. Je crois bienque oui; mais il sortit tout seul, à pied et vêtu d'une pauvre et simple houppelande.

Quand il se trouva en pleins champs, il fut tout réjoui, et put bien dire qu'il était hors d'un grand péril, et il commença à cheminer à l'aventure; il s'en vint sous un buisson pour aviser quel chemin il devait tenir; car il ne connaissait pas les chemins, n'y étant jamais allé à pied. Tandis qu'il était blotti sous ce buisson, il entendit parler un homme, et c'était un sien chevalier, qui se nommait messire Robert Mareschal. Le comte le reconnut à sa voix et lui dit en passant : « Robin, es-tu là ? — Oui, monseigneur, dit le chevalier, qui tantôt reconnut le comte. Vous m'avez donné aujourd'hui grand peine à vous chercher autour de Bruges! Comment en êtes-vous sorti ? — Allons, allons, dit le comte, Robin, ce n'est pas l'heure de raconter ici ses aventures : fais que je puisse avoir un cheval, car je suis déjà las d'aller à pied, et prends le chemin de Lille, si tu le sais. — Monseigneur, dit Robert, oui, je le sais bien. » Ainsi ils cheminèrent toute cette nuit et le lendemain jusqu'à prime, avant de pouvoir trouver un cheval. Et le premier qu'eut le comte, ce fut une jument qu'ils trouvèrent chez un prudhomme dans un village. Le comte la monta sans selle ni couverture sur le dos, et il vint ainsi ce lundi au soir à travers les champs au château de Lille. Là se retrouva la plus grande partie des chevaliers qui s'étaient échappés de la bataille de Bruges, qui s'étaient sauvés du mieux qu'ils avaient pu, les uns à pied et les autres à cheval.

Les nouvelles se répandirent en trop de lieux et de pays, de la déconfiture de ceux de Bruges et du comte leur seigneur par le fait des Gantois. Toutes sortes de gens s'en réjouissaient, et surtout ceux des communes. Dans les bonnes villes de Brabant et de l'évêché de Liège on en était si joyeux, qu'il semblait proprement que la besogne fût leur. Ainsi furent ceux de Paris et de Rouen, si seulement ils en eussent osé parler. Quand le Pape Clément ouït ces nouvelles, il réfléchit un peu, puis il dit que cette déconfiture avait été une verge de Dieu pour avertir le comte, et que cette tribulation lui avait été envoyée parce qu'il avait été

rebelle à sa cause. Certains grands seigneurs, en France et ailleurs, dirent que le comte n'était pas fort à plaindre s'il devait supporter et souffrir quelque chose; car il avait été si présomptueux qu'il n'admirait aucun seigneur de son voisinage, ni le roi de France, ni aucun autre, et qu'il en venait bien à point au dit comte. Ainsi advint-il, et le proverbe dit vrai, que celui auquel vient la malechance, chacun lui tombe dessus.

Ceux de Gand, étant à Bruges, y firent de grandes nouveautés, et ils s'avisèrent qu'ils abattraient du côté qui les regardait deux portes et les murs, et qu'ils feraient remplir les fossés, afin que ceux de Bruges ne fussent jamais rebelles envers eux, et que, quand ils partiraient, ils emmèneraient avec eux cinq cents hommes, bourgeois de Bruges des plus notables, afin que la ville de Bruges fût tenue en plus grande sujétion. Cependant toutes les villes et châtellenies de ce comté de Flandre sur les côtes et du Franc de Bruges étaient réduites à jurer obéissance aux capitaines des Gantois. Philippe d'Artevelde et Pierre du Bois se nommaient et s'écrivaient souverains capitaines de tous; et spécialement Philippe, tant qu'il fut à Bruges, tint état de prince; car tous les jours il faisait corner et sonner par ses ménestriers devant son hôtel à l'heure de son dîner et de son souper, et il se faisait servir en vaisselle d'argent, comme s'il avait été comte de Flandre, et aussi pouvait-il bien tenir cet état, car il avait toute la vaisselle d'or et d'argent du comte, et tous les joyaux, tapisseries et bêtes de somme qui avaient été trouvés dans l'hôtel du comte à Bruges; rien n'avait été sauvé. Et tous les jours partaient de Bruges pour Gand bien deux cents chars qui emmenaient or, argent, vaisselle, joyaux, draps, fourrures et toutes richesses qui avaient été enlevées et pillées dans la ville de Bruges, et ne pourrait-on priser et estimer le grand profit que firent en cette aventure Philippe d'Artevelde et les Gantois.

Quand ceux de Gand eurent fait toute leur volonté à Bruges, Philippe d'Artevelde en partit avec quatre mille hommes, passant par Ypres et Courtrai, où il fut reçu avec grands hommages et serments, et de là il envoya ses messagers à la ville d'Audenarde, qu'ils eussent à venir vers lui avec obéissance, sans quoi il mettrait le siège devant leur ville et ne partirait de là qu'il ne l'eût prise et mis à l'épée tout ce qui s'y trouverait. Quand cette nouvelle vint à Audenarde, les trois chevaliers qui s'y trouvaient répondirent franchement qu'ils ne faisaient compte des menaces d'un valet, fils d'un brasseur de miel, et qu'ils ne voulaient

ni donner ni amoindrir l'héritage du comte de Flandre, leur seigneur, mais qu'ils le défendraient et garderaient de tout leur pouvoir jusqu'à la mort; ce dont Philippe fut fort courroucé et dit que, quoi qu'il en dût coûter au pays de Flandre, il n'entendrait à autre chose jusqu'à ce qu'il eût pris et renversé Audenarde, et ainsi le dit lorsqu'il rentra à Gand, où je vous laisse à penser s'il fut bien reçu. Et y tint aussitôt son état aussi magnifiquement que le comte de Flandre le faisait à Lille. Partout en Flandre, il avait ses officiers, baillis, châtelains, receveurs et sergents qui chaque semaine lui rapportaient les grosses sommes qui fournissaient à sa dépense. Il se vêtait de sanguines et d'écarlates, et se fourrait de menu vair, ainsi que faisaient le duc de Brabant et le comte de Hainault, et il avait sa chambre aux deniers, où l'on payait comme faisait le comte. Et il donnait aux dames et damoiselles des dîners, des soupers, des banquets, ainsi que le comte l'avait fait au temps passé, et n'épargnait non plus que si l'or et l'argent lui fussent tombés des nues, et dans ses lettres il se nommait et s'appelait Philippe d'Artevelde, régent de Flandre. Et ne doutaient de rien les Gantois, qui s'en allèrent tantôt brûler et détruire le château du comte à Male, que fort aimait, et où il avait été baptisé, si bien que les routiers coururent jusque dans le royaume de France et entrèrent en Tournaisis, où ils brûlèrent et pillèrent la ville d'Hilquin, et retournèrent ensuite au siège d'Audenarde, où Philippe d'Artevelde était venu à grande force.



Sceau de la ville d'Audenarde[1].

Ces nouvelles vinrent au duc de Bourgogne, qui se tenait à Bapaume en Artois, comment les Gantois avaient couru, brûlé et pillé dans le royaume de France, et le duc n'eût pas voulu qu'il en fût autrement, car il voulait engager en cette besogne le roi de France. Autrement son beau-père le comte ne reviendrait jamais en possession de la Flandre, et, tout bien considéré, cette affaire le regardait grandement, parce qu'il était, par sa femme et après la mort du comte, héritier de Flandre.

1. Archives nationales, nº 10664; grandeur du sceau original, 0m,073.

CHAPITRE VII

Comment le roi Charles VI de France s'en vint en Flandre à la requête du duc de Bourgogne et vainquit les Gantois à la bataille de Rosebecque.



N ce temps, le comte de Flandre, qui était à Hesdin, bien courroucé et mélancolique, s'avisa qu'il irait voir son fils le duc de Bourgogne et lui remontrerait son état. Il partit donc d'Hesdin et s'en vint à Bapaume, et descendit en l'hôtel du comte, qui était sien; car il était pour lors comte d'Artois, la dame sa mère étant alors morte. Le duc de Bourgogne son fils eut grande compassion de lui et le réconforta bien doucement quand il l'entendit se plaindre, disant : « Monseigneur, par la foi que je dois à vous et au roi, je ne m'occuperai d'autre chose jusqu'à ce que vous soyez relevé de tous vos malheurs, ou nous y perdrons tout le demeurant; car ce n'est pas une bonne chose de laisser telle ribaudaille, comme ils sont aujourd'hui en Flandre, gouverner un pays, et toute chevalerie et gentillesse en serait honnie et détruite, et par conséquent la sainte chrétienté. » De ce fut le comte bien réconforté, qui s'en retourna dans la cité d'Arras. Et là tenait-il en diverses prisons plus de deux cents hommes de ce pays de Flandre qui étaient au pain et à l'eau, et on leur disait tous les jours qu'on leur trancherait la tête; aussi n'attendaient-ils autre chose. Quand le comte fut venu à Arras, il les fit délivrer en l'honneur de Dieu et de Notre Dame; car il vit bien, d'après ce qui lui arrivait en Flandre, qu'ils n'avaient nulle faute, et puis il leur fit délivrer à chacun de l'or et de l'argent pour qu'ils allassent à Lille ou à Douai, ou ailleurs, comme bon leur semblerait, ce dont le comte fut grandement estimé et loué.

Le duc de Bourgogne n'oublia pas ce qu'il avait promis au seigneur son père le comte de Flandre. Il partit donc de Bapaume, ayant en sa compagnie messire Guy de la Tremoille et messire Jean de Vienne, qui étaient les deux plus grands de son conseil. Tant chevaucha-t-il qu'il vint à Senlis, où le roi se tenait avec ses deux oncles, Berry et Bourbon. Là il fut reçu avec joie et on lui demanda des nouvelles de Flandre et du siège d'Audenarde, qui toujours durait. Le duc de Bourgogne, à ces

premières paroles, répondit bien sagement au roi et à ses oncles, et quand vint un moment de loisir, il tira à part son frère le duc de Berry et lui représenta comment les Gantois orgueilleux se mettaient en peine de détruire toute gentillesse, et comment ils avaient pillé et brûlé au royaume de France, ce qui était une chose préjudiciable, à la confusion et au reproche du royaume de France, et qui ne se pouvait souffrir. « Beau frère, lui dit le duc de Berry, nous en parlerons au roi. Nous sommes, moi et vous, les plus hauts de son conseil, et, le roi informé, nul n'ira au contraire de notre intention; mais pour émouvoir la guerre entre le royaume de France et la Flandre, qui ont été en bonne paix ensemble, il convient qu'il y ait raison, et que les barons de France soient consultés; car le roi est jeune et tous savent bien qu'il fera en grande partie ce que nous voudrons et conseillerons. Je vous dis donc, beau frère, que nous réunirons la majeure partie des prêtres et des nobles du royaume de France, et nous leur remontrerons, le roi présent, toutes ces circonstances, vous personnellement à qui tombe l'héritage de Flandre; ainsi nous connaîtrons la volonté générale du royaume. » Le duc de Bourgogne répondit : « Beau sire, vous parlez bien, et il sera fait comme vous dites. »



Sceau de Charles VI[1].

A ces paroles, voici le roi qui entra dans la chambre où étaient ses deux oncles, son épervier sur le poing, qui se lança en leur parlement et demanda en riant gaiement : « De quoi parlez-vous maintenant, mon bel oncle, en si grand conseil, si ce sont choses que je puisse savoir? — Oui, monseigneur, dit le duc de Berry qui fut avisé de parler, car c'est à vous qu'appartient surtout cette affaire. Voici votre oncle, mon frère de Bourgogne, qui se plaint à moi de ceux de Flandre; car les vilains de Flandre ont débouté de son héritage le comte de Flandre leur seigneur et tous les gentilshommes; et encore sont-ils au siège d'Audenarde plus de cent mille Flamands qui tiennent là assiégés grand foison de gentilshommes, et ils ont un capitaine qui s'appelle Philippe d'Artevelde, pur

1. Archives nationales, n° 68; grandeur du sceau original, 0m,120.

Anglais de cœur, et qui a juré que jamais il ne partirait de là qu'il n'eût la ville en sa volonté. Il en sera ainsi si votre puissance ne lève le siège. Et vous, qu'en dites-vous ? Voulez-vous aider votre cousin de Flandre à reprendre son héritage, que ces vilains lui enlèvent et lui arrachent par orgueil et par cruauté ? — Par ma foi, répondit le roi, beaux oncles, j'en suis en très grande volonté, et pour Dieu, allons-y; je ne désire autre chose que de m'armer, car je ne me suis pas encore armé. Il me faut apprendre les armes, si je veux régner en puissance et honneur. »

Les deux ducs se regardèrent bien contents, car la parole que le roi avait répondue leur plaisait bien, et le duc de Berry dit encore : « Monseigneur, vous avez bien parlé, et vous êtes tenu à faire cela pour plusieurs raisons. Le comté de Flandre relève du domaine de France, et vous avez juré, et nous pour vous, de maintenir dans leurs droits vos hommes liges. D'ailleurs le comte de Flandre est votre cousin, et vous lui devez amour. Puisque vous êtes en cette volonté, ne la quittez jamais, et parlez ainsi à tous ceux qui vous en parleront; car nous assemblerons promptement les prélats et les nobles de votre royaume, et nous leur remontrerons toutes ces choses en leur présence. Parlez donc haut et clair, ainsi que vous nous avez parlé ici, et tous diront : « Nous avons un roi de haute entreprise et de grande volonté. » — Par ma foi, beaux oncles, je voudrais que nous pussions y aller demain, car dorénavant ce sera le plus grand désir que j'aurai d'aller en Flandre abattre l'orgueil des Flamands. » Et de cette réponse les deux ducs eurent grande joie, et aussi eut le duc de Bourbon quand il en ouït la nouvelle.



Sceau de Jean, duc de Berry[1].

Or tantôt se tint à Compiègne le parlement des seigneurs du royaume. Mais le roi disait souvent que trop on parlait pour faire bonne besogne. « Il me semble, disait-il, que quand on veut faire et entreprendre aucune affaire, on ne la doit point tant retarder, car au retard on avertit ses ennemis. » Et puis il disait encore, quand on lui remontrait les périls

1. Archives nationales, n° 419; grandeur du sceau original, 0m,092.

qui en pouvaient advenir : « Oui, oui, mais qui jamais rien n'entreprit rien n'acheva ! » Ainsi parlait le jeune roi de France aux chevaliers et envoyés de sa chambre, et je vous veux aussi raconter le songe qu'il fit en la ville de Senlis, et dont il prit sa devise du cerf volant, selon que j'en suis informé.



Portrait de Charles VI[1].

Pendant que le jeune roi Charles de France dormait en son lit, il eut une vision, croyant se trouver dans la ville d'Arras, où il n'avait jamais été; il était là avec la fleur de la chevalerie de son royaume, et le comte de Flandre venait à lui, tenant sur son poing un faucon pèlerin, bien doux et beau, et il lui disait : « Monseigneur, je vous donne, à bonne étrenne, ce faucon pour le meilleur que je visse oncques, le mieux volant

1. Musée de Versailles.

et le mieux chassant et abattant oiseaux. » Le roi avait grande joie de ce présent, et il disait : « Beau cousin, grand merci. » Alors il semblait au roi qu'il regardait le connétable de France, Olivier de Clisson, qui était auprès de lui, et il lui disait : « Connétable, allons, vous et moi, aux champs, pour éprouver ce gentil faucon que m'a donné mon cousin de Flandre. » Et le connétable répondait : « Sire, allons! » Alors ils montaient à cheval, eux deux seulement, et ils venaient aux champs, et le connétable prenait le faucon de la main du roi, et ils trouvaient grandement à voler, et foison de hérons. Alors le roi disait : « Connétable, lancez l'oiseau, nous verrons comment il chassera et volera. » Et le connétable le lançait et le faucon montait si haut qu'à peine le pouvait-on suivre en l'air, et il prenait le chemin de Flandre. Alors le roi disait au connétable : « Connétable, chevauchons après mon oiseau, je ne veux pas le perdre. » Et le connétable le lui accordait, et chevauchant, il semblait au roi qu'ils donnaient de l'éperon dans un grand marais, et se trouvaient en un bois durement épais et dru d'épines et de ronces, et qu'il était mauvais à chevaucher. Le roi criait : « A pied! nous ne pouvons traverser ce bois à cheval. » Alors ils descendaient et se mettaient à pied, et des valets venaient qui prenaient les chevaux, et le roi et le connétable entraient dans ce bois à grand peine, et ils marchaient tant qu'ils arrivaient dans une grande lande, et là ils voyaient le faucon qui chassait les hérons et les abattait, et il combattait contre eux et eux contre lui, et il semblait au roi que son faucon y faisait grand foison de beaux coups, et chassait les oiseaux devant lui tant qu'on le perdait de vue. De quoi le roi était trop courroucé parce qu'il ne pouvait voir son oiseau, et il disait au connétable : « Je perdrai mon faucon, et j'en aurai grand ennui, car je n'ai leurre ni moyen de le rappeler. »

En ce souci que le roi avait, il aperçut un beau cerf douze cors avec des ailes, qui apparaissait et sortait de ce bois épais, et il venait sur la lande et s'inclinait devant le roi, et le roi disait au connétable, qui regardait le cerf avec étonnement, en ayant grande joie : « Connétable, demeurez ici, je monterai sur ce cerf qui se présente à moi et je suivrai mon faucon. » Le connétable y consentait. Le jeune roi montait donc de grande volonté sur son cerf volant et s'en allait à l'aventure après son faucon, et ce cerf, comme s'il était bien instruit et appris à servir le bon plaisir du roi, le portait au-dessus des grands bois et des hauts arbres, et il voyait

que son faucon abattait des oiseaux en si grande quantité qu'il en était tout émerveillé, et il sembla au roi que, quand son faucon eut assez volé et abattu de hérons et d'oiseaux tant que cela lui devait suffire, le roi le rappelait, et alors le faucon, comme un oiseau bien appris, s'en allait sur le poing du roi et il semblait au roi qu'il reprenait le faucon par les ongles, et le mettait à son devoir ; et que le cerf repassant par-dessus tous ces bois ramenait le roi sur la même lande où il s'en était chargé, et où le connétable de France l'attendait, qui était bien joyeux de sa venue. Et sitôt que le roi fut revenu et descendu, le cerf s'en alla et entra dans le bois, en sorte qu'on ne le voyait plus, et le roi racontait au connétable comment il l'avait emporté. « Jamais, disait le roi, je ne chevaucherai plus à l'aise. » Ensuite venaient les valets qui les poursuivaient et leur ramenaient leurs chevaux, lesquels ils montaient et s'en retournaient à Arras par un beau et large chemin. Alors le roi s'éveilla qui fut bien étonné de cette vision, dont il se souvenait si bien, et il la raconta à ceux de sa chambre qui étaient le plus près de lui, et la figure de ce cerf lui plaisait si fort qu'à peine pouvait-il la faire sortir de son imagination, et ce fut l'une des premières causes pour lesquelles, en allant combattre les Flamands, il prit un cerf volant pour sa devise.

Cependant Philippe d'Artevelde, quoiqu'il eût eu bonne chance en son commencement à la bataille de Bruges, et qu'il eût eu cette faveur de la fortune de déconfire le comte et ceux de Bruges, n'était pas bien habile à la guerre; car il n'y avait pas été nourri de jeunesse, mais seulement à pêcher des poissons à la ligne dans les rivières de Lys et de l'Escaut. De cela il eut grande habitude; mais il avait cru dans sa grande présomption que ceux d'Audenarde se viendraient rendre à lui, ce dont ils n'avaient nulle volonté et se comportaient comme très vaillantes gens, si bien que le siège se prolongeait toujours; ce messire Daniel d'Halwyn que le comte avait envoyé pour défendre la ville y était maître et seigneur, tant que ceux d'Audenarde n'osaient nuit ou jour aller sur les remparts sans la compagnie des soldats étrangers. Aussi gardait-il la place.

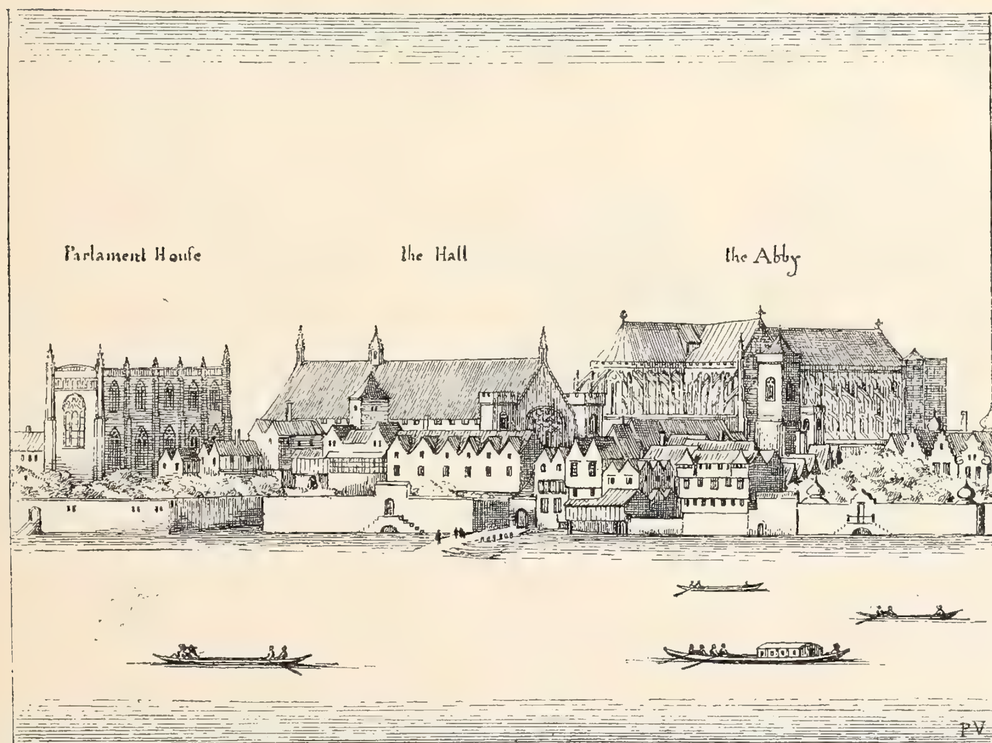
Ce Philippe d'Artevelde avait le cœur plus anglais que français, et il se fût volontiers allié au roi d'Angleterre, et déjà avait dans son camp bien deux cents archers anglais qui étaient venus là de la garnison de Calais afin de gagner. Mais, pour mieux colorer son fait et pour ouïr

ce qu'on disait de lui en France, Philippe d'Artevelde s'avisa d'écrire au roi de France en s'humiliant, et priant le dit roi qu'il remît le pays de Flandre en paix avec son seigneur le comte. Le messager auquel il remit ses lettres, chevaucha vers le roi jusqu'à Senlis, où il le trouva avec ses trois oncles, Berry, Bourgogne et Bourbon. Et il leur délivra les lettres que le roi fit lire en présence de ses oncles; après quoi le messager fut mis en prison, bien qu'il eût un sauf-conduit, et y fut retenu plus de six semaines.

Philippe d'Artevelde le sut, car son messager ne revenait pas. Il le prit en grande indignation, et il fit venir tous les capitaines de l'armée, et leur dit : « Voyez quel honneur le roi de France nous fait, quand aimablement nous lui avons écrit et qu'il retient notre messager ! Certes nous tardons trop longtemps à nous fortifier du côté d'Angleterre. Envoyons en Angleterre dix à douze de nos hommes les plus notables, afin que la connaissance en vienne en France, et que le roi et ses conseillers sachent que nous voulons nous allier au roi d'Angleterre, son adversaire. Mais je ne veux pas que cette alliance soit sitôt faite; car il faut que nos gens demandent d'entrée au roi d'Angleterre et à son conseil la somme de deux cent mille vieux écus que Jacques d'Artevelde, mon père, et le pays de Flandre prêtèrent jadis au roi Édouard d'Angleterre, lui étant devant Tournai, pour l'aider à payer ses soldats; car il vaut mieux nous aider du nôtre que les étrangers, et jamais ne pourrons-nous ravoir notre argent plus facilement qu'aujourd'hui; car le roi et le royaume d'Angleterre ne refuseront pas l'entrée, la main, le confort et l'alliance d'un tel pays que l'est à présent le comté de Flandre; car les Anglais n'ont nulle autre entrée sur les côtes de la mer, de l'Écluse à Bordeaux, que Calais, Cherbourg et Brest, par où ils puissent entrer en France. Ainsi le pays de Flandre leur viendra bien à point. Car la Bretagne, excepté Brest, leur est toute close, le duc de Bretagne ayant juré d'être bon Français, et, s'il ne l'était déjà, il le deviendrait pour l'amour de son cousin, notre seigneur, le comte de Flandre. » Alors tous ceux qui l'avaient entendu et qui étaient à ce conseil répondirent : « Philippe, vous avez très bien dit et sagement parlé, nous voulons qu'il en soit ainsi que vous l'avez ordonné et avisé; car quiconque en dirait autrement ne voudrait pas le bien de Flandre. » Et tantôt firent les choses ordonnées ainsi qu'elles avaient été dites, et douze bourgeois des bonnes villes du pays de Flandre envoyés

en Angleterre vers le jeune roi Richard et vers ses oncles, qui vinrent tous en une compagnie jusqu'au palais de Westminster.

Le jeune roi Richard n'était pas présent au conseil la première fois que les gens de Gand et de Flandre y furent amenés, qui s'inclinèrent devant le duc de Lancastre, le comte de Buckingham et les



Vue ancienne de Westminster[1].

autres seigneurs qui là étaient, et le clerc élu de Gand commença de parler pour tous, et dit ainsi : « Messeigneurs, nous sommes venus ici, envoyés par la bonne ville de Gand et par tout le pays de Flandre pour avoir conseil, confort et aide du roi d'Angleterre sur certains articles et pour bonnes raisons, car il y a d'anciennes alliances entre l'Angleterre et la Flandre. Nous les voulons renouveler, car il en est besoin à présent au pays de Flandre qui est sans seigneur, le pays et les bonnes villes n'ayant qu'un régent; c'est un homme qui s'appelle Philippe d'Artevelde, qui principalement se recommande au roi et à tous

1. Bibliothèque nationale ; *Topographie de l'Angleterre.*

ceux de son conseil, et vous prie que vous accueilliez bien sa requête; car, où le roi d'Angleterre voudra arriver en Flandre, il trouvera le pays ouvert et appareillé pour s'y reposer, rafraîchir et demeurer tant qu'il voudra, avec ses gens, et pour mener avec lui cent mille hommes du pays de Flandre tous armés; mais en outre le pays fait requête que les deux cent mille vieux écus qui furent jadis prêtés au roi Édouard, de bonne mémoire, par Jacques d'Artevelde et les bonnes villes de Flandre par devant Tournai, lui soient aujourd'hui rendus avant que les alliances passent outre; dès que cette somme sera payée, le roi d'Angleterre et tous les siens pourront bien dire qu'ils sont amis des Flamands et qu'ils ont entrée à leur volonté en Flandre. » Quand les seigneurs eurent ouï cette parole et cette requête, ils se regardèrent l'un l'autre et se mirent à sourire, et dès que les Flamands eurent pris congé, les Anglais dirent entre eux : « Avez-vous entendu ces Flamands et les requêtes qu'ils ont faites? Ils demandent à être conseillés, soutenus et aidés, et disent qu'ils en ont besoin, et en même temps ils demandent à avoir notre argent ! Ce n'est pas une requête raisonnable que nous payions et que nous aidions. » Alors le conseil se sépara sans rien décider, et de cette requête des Flamands le roi de France fut bien servi; car s'ils n'avaient point demandé la somme de florins dessus dite, mais seulement requis le roi d'Angleterre de confort et aide, il serait venu ou aurait envoyé en Flandre si puissamment qu'avec la force des Flamands, qui étaient alors tous unis, ils auraient pu attendre la bataille du plus grand seigneur du monde; mais il en alla tout autrement, dont il leur arriva malheur, ainsi que vous l'entendrez raconter dans l'histoire.





Écus de Flandre[1].

Les nouvelles vinrent en France de ce que Philippe d'Artevelde avait envoyé vers le roi d'Angleterre, et qu'il ne voulait traiter ni faire paix que les villes d'Audenarde et de Tenremonde lui fussent ouvertes et rendues; ainsi en avait-il écrit des lettres à grand orgueil et présomp-

1. Cabinet des médailles.

tion aux gens de Tournai et aux commissaires du roi de France, qui voulaient s'entremettre pour parlementer de la paix; ce dont le roi de France fut fort courroucé et fit tantôt son commandement à tous les suzerains, barons, chevaliers et écuyers pour qu'ils le vinssent servir à la guerre, et promit à son cousin le comte de Flandre qu'il le remettrait en son héritage. « Monseigneur, dit le comte, j'y ai bien confiance, et vous acquerrez ainsi tant d'honneur et de grâce, que tous les jours du monde vous en serez prisé et honoré, car vraiment l'orgueil est à ce jour très grand en Flandre. »

Philippe d'Artevelde, qui se tenait au siège devant Audenarde, était bien avisé comment le roi de France voulait venir contre lui avec une grande puissance. Il semblait n'en faire aucun compte, et il disait à ses gens : « Mais par où donc ce roitelet pense-t-il entrer en Flandre? Il est encore trop jeune d'un an, quand il nous croit effrayer par des assemblées. Je ferai tellement garder tous les passages et les entrées de Flandre, qu'il ne sera pas en leur puissance de voir cette armée en deçà de la rivière de Lys. » Alors il manda de Gand le sire de Harselles pour qu'il vînt devant Audenarde. Quand il fut venu, Philippe lui dit : « Sire de Harselles, vous savez et vous entendez tous les jours comment le roi de France se prépare pour nous détruire; il faut que nous ayons là-dessus avis et conseil. Vous, demeurez ici, et tenez le siège; je m'en irai à Bruges et à Ypres pour savoir encore mieux les nouvelles, et je rafraîchirai par mes paroles et mes recommandations de bien faire les bonnes gens des bonnes villes, et j'établirai aux passages de la rivière de Lys tant de gens que les Français ne pourront passer outre. » A tout ce s'accorda bien le sire de Harselles. Alors Philippe partit du siège et chevaucha vers Bruges, et il marchait comme un seigneur et faisait porter devant lui son pennon tout développé et armorié de ses armes, et il portait de vair à trois chapeaux d'argent.

Quand Philippe d'Artevelde fut venu à Bruges, il y trouva Pierre du Bois et Pierre de Winter, qui en étaient capitaines et gardiens. Si il leur parla de la puissance du roi de France, qui les voulait détruire; il leur remontra comment il fallait garder sûrement les passages de la rivière; car, disait-il, s'ils remontent le long de la rivière pour chercher passage vers Saint-Omer ou Bruges, ils trouveront tant d'empêchements, d'ornières et de mauvais pas, qu'ils ne pourront tenir ensemble, outre que c'est l'hiver, qu'il fait froid et mauvais à chevaucher, en sorte qu'ils seront perdus tout

d'avance. » A quoi les deux Pierre répondirent : « Philippe, vous dites vrai et nous ferons ce que vous dites ; mais avez-vous ouï des nouvelles de nos gens qui sont en Angleterre ? — Par ma foi, non, dit Philippe, ce dont je m'émerveille. Le Parlement est maintenant à Londres, nous devrons donc bientôt savoir des nouvelles. Le roi de France ne peut jamais tant se hâter que nous ne soyons soutenus des Anglais avant qu'il nous puisse faire ou porter aucun dommage ni contraire. Peut-être le roi d'Angleterre fait-il son mandement, et les Anglais viendront-ils à l'Écluse une nuit, quand nous ne nous en donnerons pas de garde, car ils ont le vent à souhait pour sortir d'Angleterre à leur volonté. » Ainsi devisaient ensemble les trois compagnons ; car à cette heure tout le pays de Flandre était entièrement à leur obéissance, excepté Tenremonde et Audenarde. Ainsi Philippe d'Artevelde quitta Bruges et s'en vint à Ypres, où il fut reçu avec grande joie et y demeura cinq jours, pendant que Pierre du Bois s'en allait à Commines, où le plat pays était tout assemblé, et là il fit vaquer aux besognes et défaire tout le pont sur la rivière. Cependant il ne le voulait pas couper et condamner de tout point, pour l'avantage de ceux du plat pays, qui passaient tous les jours leurs bestiaux à grand foison et les mettaient en sûreté au delà de la Lys, les chassant dans les bois et les prairies. Dans le pays aux environs d'Ypres, c'était merveille de voir comment ce pays en était chargé. Déjà le bâtard de Flandre avait tenté de passer la rivière au pont de Menin avec ses gens ; il avait été repoussé et tout près d'être pris. Philippe d'Artevelde, qui pour lors était à Ypres, fut bien réjoui de ces nouvelles, et il disait en riant, pour encourager ceux qui étaient auprès de lui : « Par la grâce de Dieu et le bon droit que nous avons, tous viendront à cette même fin, et si le roi de France passe la Lys, étant conseillé de jeunesse, ainsi qu'il est de son âge, il ne retournera jamais en France. »

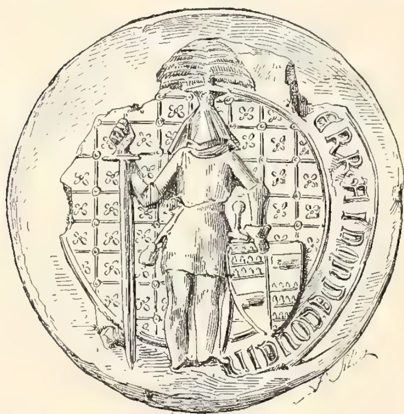
Cependant le jeune roi Charles séjournait à Arras, et il avait et montrait très grande volonté d'entrer en Flandre pour abattre l'orgueil des Flamands. Il partit donc d'Arras et s'en vint à Lens en Artois, où il fut deux jours, et de là, le troisième jour de novembre, il vint à Seclin et s'y arrêta. Là, le connétable de France et les maréchaux de France, de Bourgogne et de Flandre tinrent ensemble conseil pour savoir comment on s'ordonnerait ; car on disait communément dans l'armée que ce serait une chose impossible d'entrer en Flandre, parce que les passages de la

rivière étaient si fort gardés. Et par-dessus tout cela, il pleuvait tous les jours et faisait si froid qu'on ne pouvait aller plus avant, et les sages du royaume de France disaient que c'était un grand tort d'avoir entrepris ce voyage par un tel temps, et d'avoir amené le roi si avant dans un tel pays, et qu'on aurait bien dû attendre jusqu'à l'été pour guerroyer en Flandre. Le sire de Clisson, connétable de France, dit : « Je ne connais pas ce pays de Flandre, car je n'y fus jamais de ma vie. Cette rivière de Lys est-elle si difficile à passer qu'on n'y puisse trouver passage, sauf dans les endroits assurés ? » On lui répondit : « Oui, sire, il n'y a nul gué, et elle suit son cours par des marécages à travers lesquels on ne peut chevaucher. — Et d'où vient-elle ? » demanda le connétable. On lui dit qu'elle venait des environs d'Aire et de Saint-Omer. « Puisqu'elle a un commencement, dit le connétable, nous passerons bien. Ordonnons nos gens et leur faisons prendre le chemin de Saint-Omer, et là nous passerons la rivière à notre aise, et nous entrerons en Flandre pour combattre ces Flamands le long du pays, où qu'ils soient, par devant Ypres ou ailleurs ; ils sont si orgueilleux et si outrecuidants qu'ils viendront bien contre nous. » Tous les maréchaux s'accordèrent à cette parole du connétable, et si discutèrent les seigneurs qui connaissaient le pays par où on passerait. Le sire de Coucy dit une haute parole : « A mon avis, je conseillerais que nous allassions à Tournai passer l'Escaut et cheminer de là vers Audenarde. Nous tomberons droit au logis de Philippe d'Artevelde, et nous serons tous les jours rafraîchis de toutes les provisions qui nous viendront du côté du Hainault et qui nous suivront de Tournai par la rivière. »

Cette parole du sire de Coucy fut bien entendue et volontiers ouïe, et par quelques-uns longuement soutenue ; mais le connétable et les maréchaux inclinaient maintenant davantage à aller toujours devant eux, à faire un bref passage à leur loyal pouvoir, plutôt que d'aller quérir plus lointain chemin à droite et à gauche, et aussi résolurent-ils d'aller d'abord tâter le pont à Commines, pour voir si, dessus ou dessous, ils ne pouvaient passer la rivière. Ainsi ordonnèrent-ils leurs besognes et leurs batailles, et que le roi le lendemain se délogerait de Seclin et passerait par la ville de Lille sans s'y arrêter, pour aller se loger à Marquette-l'Abbaye, et que l'avant-garde irait tout droit vers Commines et Warneton pour y faire du mieux qu'elle pourrait.

Ce fut le lundi que ceux-là se délogèrent, et quand le connétable de

France avec les maréchaux furent venus au pont de Commines, il leur fallut s'arrêter; car ils trouvèrent le pont si défait qu'il n'était pas en puissance d'homme de le refaire au cas où il serait défendu, ce que les Flamands étaient assez puissants pour faire; car ils étaient bien neuf mille, tant au passage du dit pont qu'en la ville de Commines; et là était Pierre du Bois, leur capitaine, qui montrait bien leur volonté de le défendre; car il était au pied du pont sur la chaussée, et il tenait une hache en sa main, et les Flamands étaient tout rangés des deux côtés. Le connétable de France et les seigneurs qui étaient là reconnurent bien que c'était chose impossible de passer par là, si le pont n'était refait. Ils firent donc chevaucher de leurs valets pour examiner la rivière dessous et dessus, et si on n'y trouverait nul gué. Quand ces valets eurent chevauché au loin de la rivière dessous et dessus près d'une lieue, ils revinrent à leurs seigneurs qui les attendaient au passage, et ils dirent qu'ils n'avaient trouvé aucun lieu, aucun endroit où un cheval pût entrer dans la rivière. Le connétable en fut bien courroucé, et il disait : « Nous avons été mal conseillés de prendre ce chemin; mieux eût valu passer par Saint-Omer que séjourner ici en ce danger, ou bien avoir passé l'Escaut à Tournai, ainsi que le disait le sire de Coucy, pour aller tout droit devant Audenarde combattre nos ennemis; ils sont si orgueilleux qu'ils nous eussent bien attendus à leur siège. » Alors messire Louis de Sancerre dit : « Connétable, je conseille que nous logions ici pour la journée, et que nous fassions loger nos gens à mesure qu'ils arrivent le mieux que nous pourrons; et que nous envoyions à Lille, par la rivière, chercher des nefs et des claies; demain nous ferons un pont dans ces beaux prés, et nous passerons outre, puisque nous ne pouvons faire autrement. » Mais messire Joseph de Halwyn dit : « Sire, nous avons eu envie il y a deux jours, le sire de Rambure et moi, de faire ce que vous dites, mais il y a un grand empêchement. Entre ici et Lille



Sceau du sire de Coucy[1].

1. Archives nationales, n° 1906; grandeur du sceau original.

se trouve la ville de Menin sur cette rivière, par laquelle il faut faire passer les nefs si elles veulent venir jusqu'ici, et les Flamands qui sont là ont détruit le pont et tellement croisé de grandes poutres et pieux parmi les fondements du pont qu'il serait impossible d'y faire passer nef ou nacelle. — Je ne sais ce que nous pouvons faire, dit le connétable. Il serait bon de prendre le chemin d'Aire et de Saint-Omer, et de passer là la Lys, puisque nous ne pouvons nous faire ici un passage. » Pendant que le connétable et les maréchaux de France et de Bourgogne étaient au passage de Commines dans cet embarras, et qu'ils ne savaient comment faire pour le meilleur, d'autres chevaliers et écuyers s'ingéniaient à s'aventurer vaillamment par beau fait d'armes et grande entreprise à passer la rivière de Lys et conquérir la ville et le passage, comme que ce fût.

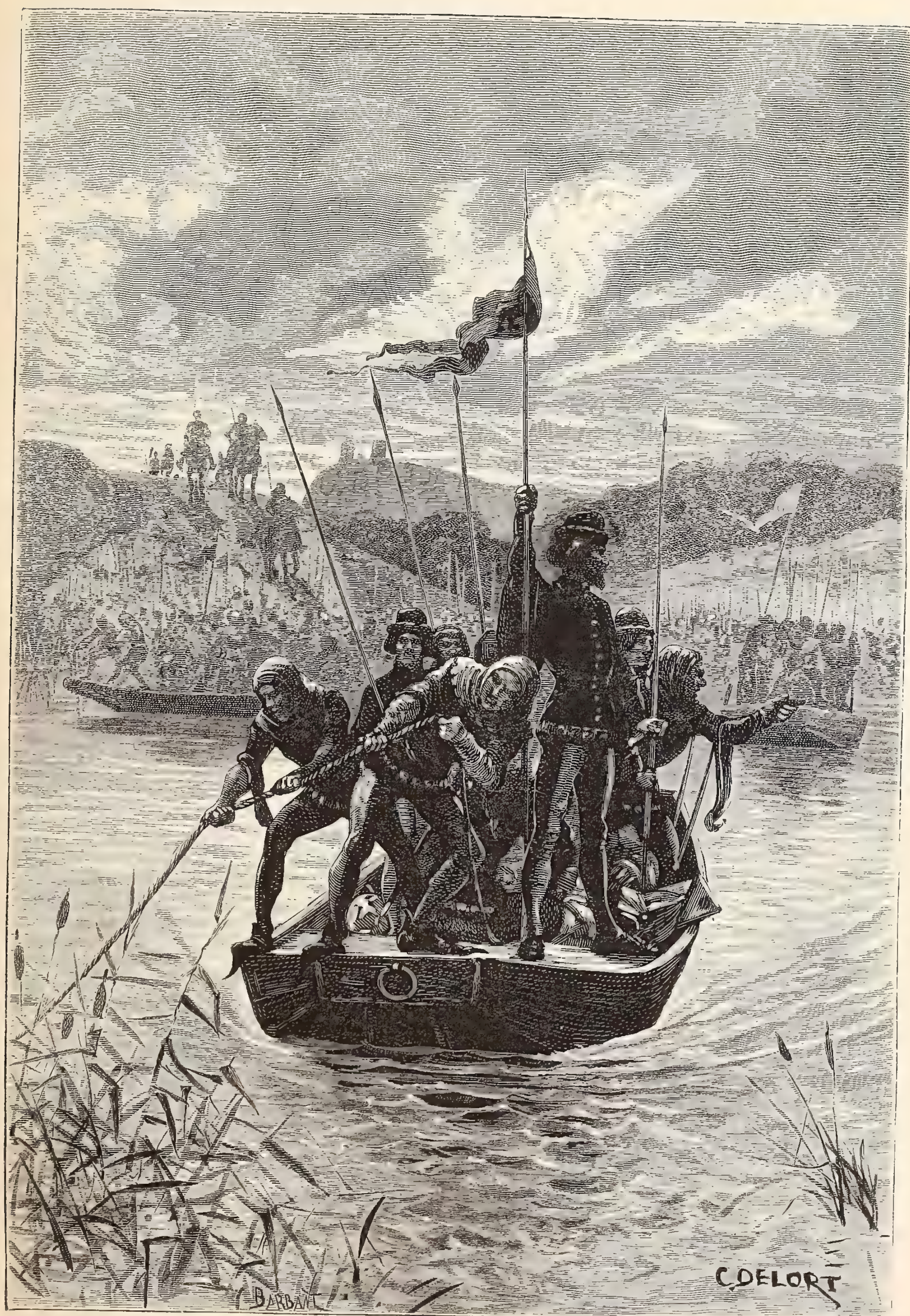
En venant à l'avant-garde, de Lille à Commines, le sire de Saint-Py, qui connaissait le pays, et quelques autres chevaliers de Hainault, de Flandre, d'Artois, et aussi de France, avaient eu parlement entre eux, et ils avaient dit : « Si nous avions deux ou trois barques, nous les ferions lancer sur cette rivière de Lys, au-dessus de Commines, à la dérobée, et nous eussions posé de l'un et de l'autre côté de l'eau des pieux et mis des cordes à ces pieux, car la rivière n'est pas trop large ; nous aurions bientôt passé une foule de gens, et nous pourrions attaquer nos ennemis par derrière, et conquérir sur eux le passage, car nous ne ferions passer que les bons gens d'armes. » Le conseil tenu, le sire de Saint-Py avait fait charrier de Lille une barque sur un char, avec les cordes et tout ce qui lui appartenait. D'autre part, messire Herbault de Belle-Perche et messire Jean de Roye, qui étaient compagnons en ce voyage, en faisaient aussi venir et charrier une autre ; autant faisaient messire Henry de Mauny et messire Jean de Malestroit et messire Jean Chaudrier, Bretons qui avaient été à cette conférence. Le sire de Saint-Py fut le premier qui arriva et fit décharger sa barque et planter ses pieux, auxquels on attacha une corde; ainsi passèrent trois valets avec la barque, qui plantèrent d'autres pieux et y attachèrent l'autre bout de la corde; puis ils ramenèrent la barque à leurs maîtres. Le connétable et les deux maréchaux furent informés de cette besogne, et comment on s'ingéniait pour trouver passage. Le connétable dit donc à messire Louis de Sancerre, l'un des maréchaux : « Allez donc voir ce que c'est et si on peut prendre peine à passer la rivière, comme nous l'avons ouï

raconter; si vous y voyez que ce soit chose qui se puisse faire, mettez-y du monde. »

Donc, pendant que les chevaliers qui étaient là se préparaient à passer et que leurs barques étaient tout apprêtées, le maréchal de France vint là avec une grande troupe de chevaliers et d'écuyers en sa compagnie. On lui fit place, ce qui fut raison. Il s'arrêta sur le rivage et regarda volontiers ces préparatifs et l'utilité de cette barque. Le sire de Saint-Py dit alors : « Sire, vous plaît-il que nous passions ? — Il me plaît bien, dit le maréchal; mais vous vous mettez en grande aventure, car si les ennemis qui sont à Commines savaient votre entreprise, ils vous porteraient grand dommage. — Sire, dit le sire de Saint-Py, qui n'aventure rien, n'a rien. Au nom de Dieu et de saint Georges, nous passerons et nous ferons beaux exploits sur nos ennemis, avant qu'il soit jour demain. » Le sire de Saint-Py mit donc son pennon dans la barque, et y entra le premier, et ils y entrèrent tant que la barque en put porter, neuf combattants, et bientôt ils furent arrivés par la corde qu'ils avaient fixée à la rive. Ils mirent pied à terre, et prirent leurs armures, et ils entrèrent à la dérobée dans un petit bosquet d'aunes; là ils se cachèrent, tandis que ceux qui étaient au rivage retiraient la barque à eux par une corde qu'ils tiraient, et tantôt fut remplie pour la seconde fois, et recommença souvent le passage; mais on ne laissait passer que les gens d'armes les plus vaillants, et ils s'empressaient de si bonne volonté au passage que, si le maréchal de France n'y eût été qui mettait l'ordre et réglait ceux qui devaient passer, il y eût eu des malheurs, car la barque eût été chargée plus qu'elle ne pouvait porter.

Les nouvelles vinrent au connétable et aux seigneurs qui étaient à Commines, près du pont, comment leurs gens passaient. Le connétable dit au seigneur de Rieux : « Allez voir, je vous prie, à ce passage ce que c'est, et si nos gens passent si facilement qu'on nous le dit. » Le sire de Rieux ne fut jamais si content que quand il eut cette commission, et il donna de l'éperon à son cheval, et s'en vint là avec toute sa troupe, dont il avait bien soixante hommes d'armes. Quand il fut venu au passage, où étaient les compagnons, il en était bien passé déjà cent cinquante. Il mit tantôt pied à terre, et dit qu'il passerait. Le maréchal de France n'eût pu l'en empêcher.

La nouvelle vint au connétable que son cousin, le sire de Rieux,



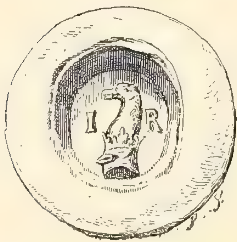
LE PASSAGE DE LA LYS.

était passé. Alors le connétable commença à réfléchir et il dit : « Faites avancer les arbalétriers et escarmoucher contre ces Flamands qui sont au delà du pont, afin de les occuper, pour qu'ils entendent à vous et non à mes gens ; car s'ils s'en donnaient de garde, ils leur courraient sus et rompraient le passage ; si occiraient-ils aussi ceux qui sont déjà par delà ; j'aimerais mieux mourir que s'il en était ainsi. » Les arbalétriers et les gens de pied s'avancèrent donc, et il y en avait qui jetaient des bombardes portatives, et qui tiraient de grosses flèches armées de fer, et ils les faisaient voler au delà du pont jusqu'à la ville de Commines. Là commença une forte escarmouche ; et ceux de l'avant-garde montraient bien qu'ils passeraient s'ils pouvaient. Les Flamands en face d'eux se couvraient de leurs boucliers ; mais ils faisaient aussi bonne mine et montraient grande défense. Ainsi continua la journée, tandis que les barques passaient et repassaient, et les hommes d'armes se cachaient dans le bosquet d'aunes, s'attendant les uns les autres. Et regardez bien qu'ils se mettaient en grand danger. Si les Flamands qui étaient à Commines s'en fussent aperçus, ils eussent eu à leur volonté la plus grande partie d'entre eux, et ils eussent conquis les barques et les cordes ; mais Dieu y fut pour eux qui voulait consentir à ce que l'orgueil des Flamands fût abattu.

Quand messire Louis de Sancerre vit que tant de braves gens étaient passés, seize bannerets et trente pennons, il dit qu'il lui tournerait à grand blâme s'il ne passait aussi. Il se mit donc en une barque, des chevaliers et des écuyers avec lui, et dès qu'ils furent outre et se virent ensemble, ils dirent : « Il est l'heure d'aller vers Commines voir nos ennemis, et savoir si nous pourrons cette nuit loger dans la ville. Ils rattachèrent donc leurs armures et mirent leurs casques sur leur tête, et se mirent sur les marais joignant la rivière, au pas et à l'ordonnance, bannières et pennons voltigeant devant eux, et le sire de Saint-Py toujours en tête et loin des principaux gouverneurs et conducteurs, parce qu'il connaissait le pays mieux que les autres.

Ainsi, comme ils venaient au pas et aussi serrés qu'aucuns gens d'armes le purent faire par bonne ordonnance, Pierre du Bois et ses Flamands qui étaient tous rangés en haut sur la chaussée, jetèrent les yeux en aval sur les prés et virent ces gens d'armes qui approchaient. Ils en furent fort émerveillés, et Pierre du Bois dit : « Par quel diable de lieu sont venus ces gens et ont-ils passé la rivière ? » Alors

ceux qui étaient près de lui, dirent : « Il faut qu'ils soient passés par des barques tout le jour d'aujourd'hui, et nous n'en avons rien vu, ni aperçu; car il n'y a ni pont ni passage organisé sur la Lys d'ici à Courtrai. — Que ferons-nous? dirent quelques-uns à Pierre; les irons-nous combattre? — Nenni, dit Pierre, laissons-les venir, demeurons en notre force et sur nos gardes : ils sont en bas et nous sommes en haut sur la chaussée; s'ils nous viennent assaillir, nous aurons grand avantage sur eux; mais si nous descendons vers eux pour combattre, nous nous ferons grandement tort. Attendons seulement que la nuit soit venue toute noire, alors nous verrons comment nous nous conduirons. Ils ne sont pas tant de gens qu'ils nous doivent durer beaucoup à la bataille, et nous savons tous les détours du pays et ils n'en savent rien. »



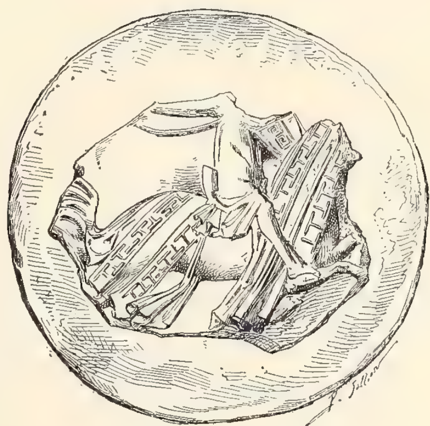
Sceau du sire de Rieux[1].

Le conseil de Pierre du Bois fut suivi; les Flamands ne bougèrent pas de leur poste, et se tinrent tout cois au pied du pont, rangés et ordonnés sur la chaussée en bataille, et il ne sonnaient mot et ne faisaient pas semblant d'en tenir compte, pendant que ceux qui étaient passés s'en venaient à pas, parmi les marais côtoyant la rivière, et s'approchaient de Commines. Le connétable de France, qui était d'autre part, jeta les yeux et vit ces gens d'armes, bannières et pennons au vent, en une belle petite bataille, comme ils s'avançaient vers Commines. Alors il commença à frémir de la grande épouvante qu'il avait, car il sentait par devers l'eau grand foison de Flamands tous enragés; aussi dit-il par grande colère : « Ah! saint Yves! ah! saint Georges! ah! Notre Dame! ah! saint Denis! que vois-je là? Je vois en partie la fleur de notre armée qui s'est mise en grand péril. Certes, je voudrais être mort quand je vois qu'ils ont fait une si grande folie. Ah! messire Louis de Sancerre, je vous croyais plus sensé et moins assuré que vous n'êtes! Comment avez-vous osé mettre outre tant de nobles chevaliers et écuyers et si vaillants hommes d'armes qui sont là, en terre d'ennemis, contre peut-être dix ou douze mille hommes qui sont fiers et orgueilleux et tout au courant de leur fait, et ne prendront personne à merci, quand nous ne pouvons les sou-

1. Archives nationales, n° 3421; grandeur du sceau original.

tenir, s'il en est besoin? Ah! Rohan! ah! Laval! ah! Rieux! ah! Beaumanoir! ah! Longueville! ah! Rochefort! ah! Mauny! ah! Malestroit! ah! Thouars! ah! Conversant! ah! tels et tels! Je vous plains, quand sans mon conseil vous vous êtes mis en telle situation! Pourquoi suis-je connétable de France! Car si vous vous perdez, j'en serai responsable et blâmé : on dira que je vous ai envoyés en telle folie, et je n'en ai point la faute. »

Avant que le connétable de France eût vu que tant de vaillantes gens étaient passés, il avait défendu à ceux qui l'entouraient de passer outre; mais quand il vit l'état de ceux qui étaient sur l'autre rive, il dit tout haut : « J'abandonne le passage à tout homme qui peut et veut passer. » A ces mots, les chevaliers et les écuyers s'avancèrent pour trouver moyen, art ou engin, afin de passer outre sur le pont; mais il fut bientôt nuit, et il fallut par pure nécessité laisser le temps de travailler au pont, de jeter des planches et des poutres sur les fondements; quelques-uns y mettaient leurs boucliers pour passer outre, si bien que les Flamands qui tenaient Commines en avaient fort à faire et s'embarrasser, et ils ne savaient auquel entendre; car ils voyaient dans le marais, dessous le pont, grand foison de bons gens d'armes qui restaient tout cois, leurs lances droites devant eux, et d'autre part ceux qui étaient au delà du pont à l'avant-garde qui escarmouchaient contre eux et se mettaient en devoir de refaire le pont.



Sceau de Louis de Sancerre

Dans l'état que je vous ai dit furent les Français qui étaient passés dans les barques ce soir-là, et ils restèrent sans bouger dans le marais avec la boue jusqu'aux chevilles. Or regardez et considérez la peine qu'ils eurent et leur grande vaillance, quand ils restèrent debout sur leurs pieds, toute cette longue nuit d'hiver, un mois environ avant Calendes[2], avec leurs armures, leurs casques sur la tête, sans boire ni manger. Je dis que cela doit leur être compté à grande vaillance; car

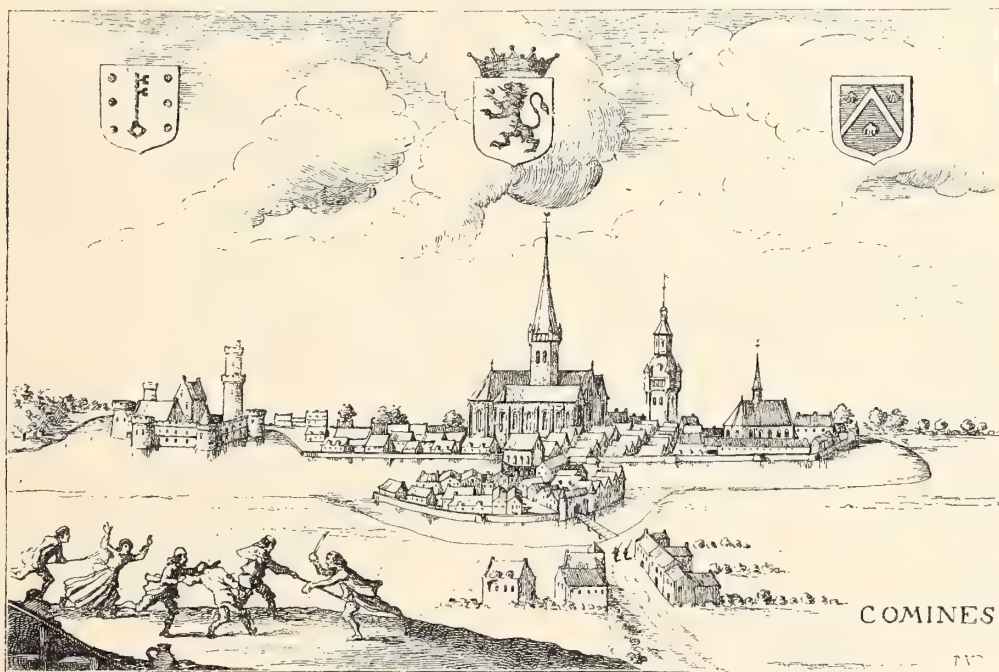
1. Archives nationales, n° 441 ; grandeur du sceau original, 0m,060.
2. Les fêtes de Noël.

ils ne se voyaient qu'une poignée de gens en comparaison des Flamands qui étaient à Commines ou au passage. Ils ne les osaient aller attaquer ni assaillir, et ils se disaient entre eux : « Tenons-nous ici tous ensemble, et attendons qu'il soit jour et que nous voyions devant nous, jusqu'à ce que les Flamands, qui sont en leur fort, descendent pour nous assaillir; car ils viendront vers nous si nous ne bougeons, et ils n'y manqueront pas; quand ils viendront, nous crierons tout d'une voix chacun son cri ou le cri du seigneur à qui il est, quoique les seigneurs ne soient pas tous ici. Par ce moyen et ce cri nous les étonnerons, et puis lançons-nous sur eux de grande volonté. Il est bien en Dieu et en nous de les déconfire; car ils sont mal armés, et nous avons nos glaives de Bordeaux aux fers longs et acérés, et nos épées aussi. Ni armures, ni haubergeons, tels qu'ils les portent, ne les pourront garantir d'être transpercés. » Dans cet état et avec ce confort ceux qui avaient passé la rivière se tenaient ainsi tout cois sans dire mot; et le connétable de France, qui était de l'autre côté de l'eau, vers Lille, avait au cœur une grande angoisse et se souhaitait avec toute sa puissance en la ville de Commines avec eux. Les maréchaux de France et de Bourgogne et les chevaliers qui étaient avec lui, lui disaient pour le réconforter : « Monseigneur, ne vous inquiétez point d'eux, ce sont tous au choix de vaillants gens d'armes, sages et avisés, et qui ne feront rien que par bon sens et par ordonnance. Ils ne combattront pas aujourd'hui, et vous avez permis le passage; demain, sitôt que nous pourrons voir, à l'aube du jour, nous nous mettrons en peine de passer le pont. Nous sommes déjà pourvus de planches et de bois plus qu'il ne nous en faut; nous serons bientôt de l'autre côté, et nous les réconforterons en leur besoin, et ces méchantes gens ne tiendront pas devant nous. » Ainsi le connétable de France était réconforté par les vaillants hommes d'armes qui étaient en sa compagnie.

Pierre du Bois, qui sentait ces gens d'armes dans les marais adjoignant Commines, n'était pas trop assuré, car il ne savait pas quelle en serait la fin. Cependant il sentait auprès de lui en sa compagnie bien six ou sept mille hommes. Il leur avait dit et remontré dans la nuit : « Ces hommes d'armes qui ont passé pour nous combattre ne sont pas de fer ou d'acier; ils ont tout le jour travaillé et piétiné dans ces marais; il ne se peut que vers le jour le sommeil ne les abatte. En cet état, nous viendrons tout doucement sur eux et nous les assaillerons,

et quand ils seront déconfits, sachez que nul n'osera jamais plus s'y venir frotter. Tenez-vous tout cois, et ne faites point de bruit. Je vous signifierai bien quand il sera temps de faire votre entreprise. » Chacun s'était tenu et arrêté au propos et à la volonté de Pierre.

D'autre part, les barons, chevaliers et écuyers, qui étaient dans la boue, quelques-uns jusqu'à mi-jambe, n'étaient pas trop à leur aise; si



Vue ancienne de Commines[1].

c'eût été en temps d'été aussi bien que c'était en temps d'hiver, ils eussent tout tenu à plaisir, mais la terre était froide et fangeuse, et la nuit longue, et il pleuvait sur leurs têtes; mais l'eau courait sur eux, car ils avaient mis leurs casques et rabattu leurs visières, et ils étaient tout en état de combattre tantôt, et ils n'attendaient autre chose sinon qu'on les vînt assaillir. Le grand souci qu'ils en avaient les réchauffait assez et leur faisait oublier leurs peines. Là était le sire de Saint-Py, qui loyalement s'acquitta cette nuit-là de guetter et surveiller les Flamands, car il était au premier rang, et tout doucement, en se tapissant, il allait voir et surveiller leurs mouvements, puis il revenait à ses

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

compagnons, et leur disait tout bas : « Or ci, ci, nos ennemis se tiennent tout cois. Peut-être viendront-ils avec le jour; que chacun soit alors prêt et avisé de ce qu'il devra faire. » Et puis derechef il s'en allait pour épier lui-même, et revenait pour dire ce qu'il entendait et voyait. De cette manière, allant et venant, il fut jusqu'à l'heure où les Flamands avaient résolu entre eux de venir; c'était à l'aube du jour, et ils avançaient tous serrés, en un tas, au petit pas et sans dire un mot. Alors le sire de Saint-Py, qui était au guet, quand il vit et entendit leur ordonnance, s'aperçut bien que c'était sérieux. Et il vint à ses compagnons et leur dit : « Or maintenant, seigneurs, il n'y a qu'à bien faire. Les voici, ils viennent; vous les aurez tantôt, les larrons viennent à petits pas et croient nous surprendre : nous leur montrerons que nous sommes bons gens d'armes, car nous aurons la bataille. » A ces mots que disait le sire de Saint-Py, vous auriez vu les chevaliers et les écuyers abaisser de grand courage leurs glaives à longs fers de Bordeaux, et les empoigner de bonne volonté, et se mettre en si bonne ordonnance que jamais ne put-on mieux demander et deviser de gens d'armes. Ainsi advint-il, comme il avait été convenu, au moment où les Flamands s'avancèrent pour combattre les Français, que les chevaliers et écuyers commencèrent à crier très haut plusieurs cris et plusieurs voix, si bien que le connétable de France et les autres de l'avant-garde, qui n'étaient pas encore passés, l'entendirent très bien et dirent : « Nos gens sont en armes. Dieu leur soit en aide! Nous ne pouvons pas promptement les secourir. »

Voilà Pierre du Bois et ses Flamands venus en avant, qui furent accueillis par les longs glaives à fers tranchants et affilés de Bordeaux, et les mailles de leurs cottes de fer ne résistaient pas plus que de la toile doublée en trois doubles, mais les glaives passaient outre, et les enfilaient parmi le ventre, parmi la poitrine, parmi la tête; et quand les Flamands sentirent les fers de Bordeaux dont ils se voyaient empalés, ils reculèrent, et les Français pas à pas avançaient et conquéraient sur eux la terre, car il n'y avait nul si hardi qui ne redoutât les coups. Là Pierre du Bois fut des premiers transpercé et empalé d'un fer de glaive à travers l'épaule et blessé à la tête, et il eût été mort sans remède si ses gens ne l'eussent secouru par force, car il avait ordonné jusqu'à trente gros valets pour la défense de son corps; ils le prirent entre leurs bras et le portèrent le plus tôt qu'ils purent hors de la presse.

La boue aux environs de la chaussée près de Commines était si épaisse que tout le monde y entrait jusqu'à mi-jambe. Les gens d'armes de France, qui étaient habitués à combattre, faisaient reculer les Flamands, et commençaient à les abattre et à les occire sans merci. Là criait-on : « Saint-Py! Laval! Sancerre! Enghien! Antoing! Vertaing! Salm! Halwyn! » et tous les cris des seigneurs dont il y avait là des gens d'armes. Ainsi les Flamands commençaient à reculer et à tomber les uns sur les autres, et les Français se lançaient toujours au plus épais et les tuaient tous comme des chiens, et avec bonne raison, car si les Flamands l'avaient emporté, ils eussent fait pareillement.

Quand les Flamands se virent ainsi repoussés à Commines et si vaillamment assaillis que les gens d'armes avaient conquis la chaussée et le pont, ils eurent avis qu'ils mettraient le feu à la ville pour faire reculer les Français et pour recueillir leurs gens. Ils firent donc ainsi, ils mirent le feu à plusieurs maisons qui furent bientôt en flammes; mais ce dont ils croyaient effrayer leurs ennemis ne leur servit à rien, car les Français les poursuivaient et les combattaient aussi hardiment et vaillamment qu'auparavant, et les abattaient par tas et par monceaux dans la boue et dans les maisons où ils se retiraient. Alors les Flamands se mirent aux champs, cherchant à se réunir et se remettre ensemble, et ils avaient envoyé des leurs pour émouvoir le pays, en sorte que dans tous les villages aux environs de Commines on sonnait les cloches à toute volée, et ils montraient bien que le pays avait à faire. Quelques-uns prenaient peur et cherchaient à sauver leur bien et à l'emporter à Ypres et à Courtrai. Là se retiraient les femmes et les enfants, laissant les maisons toutes pleines de meubles, de bestiaux et de grains; d'autres s'en venaient tout courant à Commines, pour aider leurs gens à recouvrer le passage qu'ils disputaient aux Français. Cependant le connétable de France et sa grosse troupe travaillaient à passer le pont, car le connétable avait permis de passer à ceux qui le pouvaient. Aussi y avait-il grande presse, et personne ne s'occupait d'empêcher le passage. Ainsi passèrent ce jour-là les seigneurs au pont de Commines, en très grand péril, car ils mettaient les boucliers et les pavois sur les fondements du pont et passaient dessus; et ceux qui étaient arrivés se mirent à relever le pont, car ils en trouvèrent tous les bois devant eux. Il les replaçaient donc sur les assises et sur les pieux, et pendant la nuit on avait fait apporter deux charretées de claies qui aidèrent grandement à la besogne. Tout fut fait, ouvré et

charpenté si promptement, que ce matin du mardi tous ceux de l'avant-garde passèrent le pont à Commines et se logèrent dans la ville. Le comte de Flandre avait appris qu'on combattait au passage de Commines, et il y envoya six mille hommes de pied; mais, quand ils vinrent, tout était achevé et le pont refait. Le connétable les envoya donc au passage de Warneton pour refaire le pont et pour passer là le mardi plus aisément.

Les nouvelles vinrent le mardi au roi de France et à ses oncles, qui étaient à l'abbaye de Marquette, que le passage de Commines était conquis et l'avant-garde passée. De ces nouvelles le roi et les seigneurs furent bien réjouis, et on décida que le roi passerait. Tous ouïrent donc la messe et burent un coup, puis ils montèrent à cheval pour aller à Commines. L'avant-garde qui y était avait délivré la ville de ces Flamands, et il y en eut bien trois mille d'occis par les champs et dans les rues, sans compter ceux qui moururent tués dans les cachettes, dans les moulins à vent et les moustiers où ils s'étaient réfugiés; car sitôt que les Bretons eurent passé outre, ils montèrent à cheval et se mirent en chasse pour trouver les Flamands et pour courir le pays, qui était alors gras et riche. Ainsi prirent-ils et pillèrent-ils la ville de Wervin, qui est une grosse ville, et tous ceux de dedans furent morts. Là eurent les Bretons grand profit, et ils trouvaient par tout le pays les maisons pleines de draps, de tapisseries, d'or et d'argent; car, sur la foi des forts passages de la rivière de Lys, nul n'avait vidé sa maison pour emporter son bien dans les bonnes villes. Les pillards qui vinrent les premiers ne s'embarrassaient pas des draps ou des tapisseries, et prenaient seulement l'or et l'argent qu'ils trouvaient; mais ceux qui vinrent depuis rançonnèrent tout au net le pays et n'y laissèrent plus rien, car tout leur venait bien à point.

Vous savez que les nouvelles sont tantôt sues bien loin. Le mardi, au matin, Philippe d'Artevelde apprit devant Audenarde que les Français avaient passé la rivière de Lys à Commines dans des barques, et qu'ils avaient conquis le passage, si bien que les Flamands qui étaient à Commines ou dans le pays avaient perdu six mille hommes, et qu'on disait que Pierre du Bois était mort. Philippe d'Artevelde fut tout ébahi de ces nouvelles, et il demanda conseil au sire de Harselles, qui était là, sur ce qu'il ferait; le sire de Harselles lui dit : « Philippe, vous vous en irez à Gand et vous assemblerez le plus de gens que vous

pourrez, tout en gardant la ville; vous les ferez sortir et reviendrez ici, puis avec toutes vos forces vous vous en retournerez vers Courtrai. Quand le roi de France apprendra que vous venez contre lui en grande force, il regardera à venir trop avant dans le pays. Nous devons bientôt avoir des nouvelles de nos gens qui sont en Angleterre, et il se pourrait que le roi d'Angleterre ou ses oncles voulussent passer ou passassent déjà avec grande puissance, ce qui nous viendrait bien à point. — Je m'étonne, dit Philippe, de ce qu'ils tardent tant en Angleterre, quand les Anglais savent bien qu'ils auront entrée dans le pays ; ils ne viennent pas, et je ne sais à quoi ils pensent, ni nos gens non plus. Nonobstant, il ne tardera guère que j'aille à Gand quérir l'arrière-ban, et comme qu'il en soit, je viendrai combattre le roi de France et les Français. Je suis informé que le roi de France a bien vingt mille hommes d'armes : ce sont soixante mille têtes armées. J'en mettrai autant en bataille devant le roi. Si Dieu me donne par sa grâce de les pouvoir déconfire, avec le bon droit que nous avons, je serai le plus honoré sire du monde, et si je suis déconfit, pareille fortune advient à de plus grands seigneurs que je ne suis. » A ce coup, Philippe monta à cheval, avec trente des siens, et il prit le chemin de Gand.

Pendant qu'il chevauchait ainsi, Philippe jeta les yeux en avant et vit un héraut qui venait de Gand, lequel était au roi d'Angleterre et on l'appelait le roi d'Irlande, et Chandos par son nom. Philippe fut tout réjoui de l'arrivée de ce héraut, parce qu'il venait d'Angleterre, et il lui demanda : « Savez-vous quelque nouvelle de mes gens ? — Sire, dit le héraut, ils reviennent cinq de vos bourgeois de Gand, avec un chevalier d'Angleterre, qui s'appelle messire Guillaume de Farrington, lequel, par l'accord du roi, de ses oncles, de tout le conseil, et en général du pays d'Angleterre, vous apportent une lettre, à vous régent de Flandre et de tout le pays ; et quand vous aurez scellé ce que les lettres contiennent et les grandes alliances qui y sont, vous et les bonnes villes de Flandre, et que le chevalier et vos gens seront retournés en Angleterre, vous serez grandement confortés du roi et des Anglais. — Ah ! dit Philippe, vous me contez trop d'histoires, ce sera trop tard. Allez, allez à notre logis. » Il le fit donc mener au logis du seigneur de Harselles pour lui raconter ses nouvelles, et il continua le chemin de Gand, si fort pensif qu'on ne put lui arracher une seule parole.

Le mercredi, le roi de France s'en vint loger sur le mont d'Ypres,

où l'arrière-garde, qui était demeurée à Commines, le vint rejoindre le jeudi, et tous étaient là ensemble, l'avant-garde, la bataille du roi et l'arrière-garde, dont les seigneurs tinrent conseil pour savoir s'ils iraient vers Ypres, vers Courtrai ou vers Bruges, et tandis qu'ils se tenaient là, ceux de la ville d'Ypres n'étaient pas bien assurés et regardaient de leur côté comment ils se conduiraient. Les hommes riches et notables de la ville, qui avaient toujours été du meilleur parti s'ils l'eussent osé montrer, voulaient que l'on envoyât vers le roi pour lui crier merci, et qu'on lui apportât les clefs de la ville. Le capitaine, qui était de Gand, établi là par Philippe d'Artevelde, ne voulait nullement qu'on se rendît, et il disait : « Notre ville est assez forte et nous sommes bien pourvus. Nous attendrons le siège, si on nous veut assiéger. Pendant ce temps, Philippe, notre régent, réunira ses gens, et il viendra combattre le roi à grande puissance (ne croyez pas le contraire), et il lèvera le siège. » Les autres répondaient qu'ils n'étaient pas si assurés de cette aventure, et qu'il n'était pas en la puissance de Philippe, ni de tout le pays, de déconfire le roi de France, s'ils n'avaient les Anglais avec eux, ce dont il n'y avait nulle apparence, et que, brièvement, ce qu'il y avait de mieux, c'était de se rendre au roi de France et non à un autre. Il y eut là tant de paroles qu'une querelle en survint, et les seigneurs furent maîtres, et le capitaine occis, qui s'appelait Pierre Wanselaer. Quand les Ypriens eurent fait cela, ils prirent deux frères prêcheurs qu'ils envoyèrent au roi et à ses oncles sur le mont d'Ypres, et ils demandèrent que le roi voulût entendre à un traité à l'amiable avec ceux d'Ypres; auxquels le roi donna un sauf-conduit pour douze frères et un abbé pour savoir quelle chose ils voulaient dire. Les frères vinrent donc qui s'agenouillèrent devant le roi, et lui présentèrent la ville d'Ypres pour être en son obéissance à toujours, sans condition ni réserve. Le roi de France, par le bon conseil qu'il eut, ne voulut pas commencer à montrer son mécontentement; mais il les reçut doucement, à cette condition que ceux d'Ypres payeraient au roi quarante mille francs pour aider à solder une partie des menus frais que le roi avait faits pour venir jusque-là. Ainsi fut la cité d'Ypres prise à merci, qui fut bien joyeuse et pria le roi et ses oncles de s'y venir rafraîchir pendant quelques jours.

Quand ceux de la châtellenie de Cassel, de Bergues et des autres villes d'alentour apprirent que ceux de la ville d'Ypres étaient devenus

Français et s'étaient mis en l'obéissance du roi, qui les avait bellement reçus à merci, ils furent tout effrayés et aussi tout réconfortés quand ils eurent bien réfléchi à leurs affaires; car toutes ces villes prirent leurs capitaines, que Philippe d'Artevelde avait établis sur elles, et les lièrent bien fort, de peur qu'ils ne leur échappassent, et les amenèrent et présentèrent au roi sur le mont d'Ypres, lui criant merci à genoux : ce qu'aussi le roi de France fut conseillé de leur accorder par sa grâce, à condition que toutes ces villes et châtellenies payassent soixante mille francs au roi, et encore étaient réservés les vivres, bestiaux et



Vue ancienne d'Ypres[1].

autres choses qui se trouveraient aux champs, ce dont ceux des villes se tinrent pour fort satisfaits ; mais ceux des capitaines de Philippe qui avaient été amenés là, furent décollés sur le mont d'Ypres. Et de toutes ces choses, traités et apaisements, on ne parlait en rien au comte de Flandre, et il n'était jamais appelé au conseil du roi, ni lui ni aucun homme de sa cour. Si cela lui était dur, je n'y peux rien, car de tout ce voyage il n'en eut autre chose, et aussi ni ses gens, ni ceux de sa troupe n'osaient se déranger ou s'éloigner de la bataille sur les ailes de laquelle ils avaient été placés sur l'ordre du maître des arbalétriers, parce qu'ils étaient Flamands; car il était ordonné et commandé de par le roi, sous peine de la vie, que personne ne parlât flamand dans l'armée.

Ceux de Bruges étaient bien informés des mouvements du roi, et

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la Belgique.*

comment il était en séjour à Ypres, et que tout le pays derrière lui jusqu'à Gravelines s'était déjà rendu à lui, et ils ne savaient que faire, d'envoyer traiter vers le roi ou de n'en rien faire. Toutefois, à cette heure, ils n'en firent rien, et la principale cause en fut qu'il y avait grand foison de gens d'armes de leur ville, bien sept mille, au siège d'Audenarde avec Philippe d'Artevelde, et aussi que plus de cinq cents des notables de Bruges étaient encore en otage à Gand. En outre, Pierre du Bois et Pierre de Winter étaient là qui les réconfortaient et leur disaient : « Beaux seigneurs, ne vous troublez point, si le roi de France est venu jusqu'à Ypres. Vous savez comment anciennement toute la puissance de France, envoyée par le beau roi Philippe, vint jusqu'à Courtrai, et comment elle fut toute morte et déconfite par nos ancêtres. Sachez que pareillement ils seront déconfits; car Philippe d'Artevelde ne tardera pas à venir combattre le roi avec toute sa grande puissance, et il peut bien être, avec le bon droit que nous avons et la fortune qui est bonne pour ceux de Gand, que Philippe déconfira le roi, et que jamais pied ne repassera la rivière, et tout le pays qui est à cette heure conquis sera repris; ainsi vous demeurerez, comme bonnes gens et loyaux, en votre tenure, et bien en la grâce de Philippe et des gens de Gand. » Ainsi Pierre du Bois et Pierre de Winter empêchèrent ceux de Bruges de traiter avec le roi de France.

Pendant que les choses allaient ainsi, arrivèrent à Calais les bourgeois de Gand et messire Guillaume de Farrington, lesquels étaient envoyés par le roi d'Angleterre et tout le pays en deçà de la mer pour sceller les alliances que le roi d'Angleterre et les Anglais voulaient avoir avec les Flamands. Mais ils reçurent ces nouvelles de messire Jean Devereux, capitaine de Calais, qui leur fit dire : « Pour le présent, vous ne pouvez passer; car le roi de France est à Ypres, et tout le pays d'ici jusque-là s'est rendu à lui. Nous aurons bientôt d'autres nouvelles, car on dit que Philippe d'Artevelde réunit toutes ses forces pour aller combattre le roi; là verra-t-on qui aura le meilleur. Si les Flamands sont déconfits, vous n'avez que faire en Flandre; si le roi de France perd la bataille, tout est à nous. — C'est vérité, » répondit le chevalier anglais. Ainsi les bourgeois de Gand et messire Guillaume de Farrington demeurèrent à Calais.

Or était Philippe d'Artevelde en grande volonté de combattre le

roi, et s'en vint à Gand, où il ordonna que tout homme portant des armes et s'en pouvant servir eût à le suivre, la ville étant gardée. Tous obéirent, car il leur donnait à entendre que, par la grâce de Dieu, ils déconfiraient les Français et que ceux de Gand seraient seigneurs et souverains des autres nations. Et ce fut pour eux à grand malheur qu'ils fussent ainsi orgueilleux et outrecuidants en allant combattre le roi de France ; car s'ils fussent restés au siège d'Audenarde, en s'y fortifiant, avec ce qu'il faisait pluvieux et froid en Flandre, on ne les eût jamais été chercher là, et on ne les eût pu avoir à combattre qu'avec grand désavantage. Mais Philippe se glorifiait de la belle fortune et victoire qu'il avait eue devant Bruges, et croyait que bientôt il serait seigneur de tout. Il ne redoutait ni le roi de France, ni sa puissance; car, s'il l'eût redoutée, il n'aurait pas fait ce qu'il fit, comme vous l'entendrez raconter ci-après.

Le mercredi au soir, pendant que le roi de France et toute sa che valerie étaient partis d'Ypres et s'étaient venus loger aux champs pour attendre les Flamands, Philippe d'Artevelde avec sa puissance se vint camper en une place assez forte, entre un fossé et un bosquet avec de fortes haies, afin qu'on ne pût venir facilement jusqu'à eux, entre le mont d'Or et la ville de Rosebecque, où le roi était logé. Ce soir-là, Philippe donna à souper en son logis, grandement et largement, à tous ses capitaines, et quand on en vint après souper, il leur dit : « Beaux seigneurs, vous êtes mes compagnons en ce parti et cette ordonnance d'armes. J'espère bien que demain nous aurons affaire, et je vous prie que vous reteniez tous votre loyauté, et que vous ne vous troubliez de rien; car c'est pour notre bon droit que nous combattons et pour défendre les juridictions de Flandre. La journée de demain gagnée, par la grâce de Dieu, nous ne trouverons jamais seigneur qui nous combatte et qui ose se mettre aux champs avec nous, et l'honneur en sera cent fois plus grand pour nous que si nous avions le secours des Anglais. Dites à vos gens de tout tuer et de ne prendre personne à merci ; car avec le roi de France est toute la fleur de sa chevalerie, et ainsi voudrons nous en faire. Je ne veux qu'on fasse aucun prisonnier, si ce n'est le roi de France; pour lui, je le veux épargner, car c'est un enfant. On lui doit pardonner : il ne sait ce qu'il fait, et va ainsi qu'on le mène. Nous l'amènerons à Gand pour apprendre à parler flamand; mais les ducs, les comtes, les autres hommes d'armes, tuez tout. Les communes de France ne nous

en sauront pas mauvais gré; car ils voudraient, j'en suis bien assuré, que jamais un pied n'en retournât en France, et ainsi en sera-t-il. » Et tous les capitaines répondirent : « Seigneur, vous dites bien, et il en sera ainsi fait. » Alors ils prirent congé de Philippe et ils retournèrent à leurs logis auprès de leurs gens, où ils leur racontèrent et ordonnèrent ce que je vous ai dit. Mais environ minuit il se passa dans l'armée de Philippe d'Artevelde une chose merveilleuse dont je fus alors informé, et dont je n'ai jamais ouï raconter la pareille en aucune manière.

Quand les Flamands furent couchés et que chacun se tenait en son logis (toutefois faisaient-ils bonne garde, car ils sentaient leur ennemi à moins d'une lieue d'eux), il me fut raconté que Philippe d'Artevelde avait pour amie une demoiselle de Gand, qui dans ce voyage était venue avec lui, et pendant que Philippe dormait sur une courte-pointe auprès du feu de charbon, cette femme sortit vers l'heure de minuit pour voir le ciel et le temps, et quelle heure il était, car elle ne pouvait dormir. Elle regarda du côté de Rosebecque, et elle vit en plusieurs endroits des lumières et des étincelles de feu qui volaient, et c'étaient des feux que les Français faisaient sous les haies et les buissons là où ils étaient logés. Cette femme écoute et entend, à ce qu'il lui semble, un grand mouvement et un grand bruit entre leur armée et l'armée des Français, et il semblait que ce fût sur le mont d'Or, entre eux et Rosebecque. Elle en fut toute troublée, et, rentrant dans le pavillon de Philippe, elle l'éveilla soudainement en disant : « Sire, levez-vous et vous armez, car j'ai entendu grand bruit sur le mont d'Or, et je crois que ce sont les Français qui vous viennent assaillir. »

Philippe, à ces mots, se leva aussitôt et s'affubla d'une robe; il prit une hache et sortit de son pavillon pour voir ce qui en était, et comme la demoiselle l'avait entendu, il l'entendit pareillement, et il lui sembla qu'il y avait mouvement. Il rentra donc dans son pavillon et fit sonner la trompette de ralliement. Sitôt que les sons de la trompette de Philippe se répandirent dans le camp, on les reconnut, et toute l'armée se leva et s'arma. Ceux du guet, qui étaient en avant de l'armée, envoyèrent de leurs compagnons vers Philippe, afin de savoir pour quelle raison ils s'armaient; mais ceux qui furent envoyés ne trouvant rien, ils rapportèrent seulement que Philippe les avait fort blâmés de ce qu'ils avaient entendu du bruit et du mouvement parmi les ennemis et s'étaient tenus

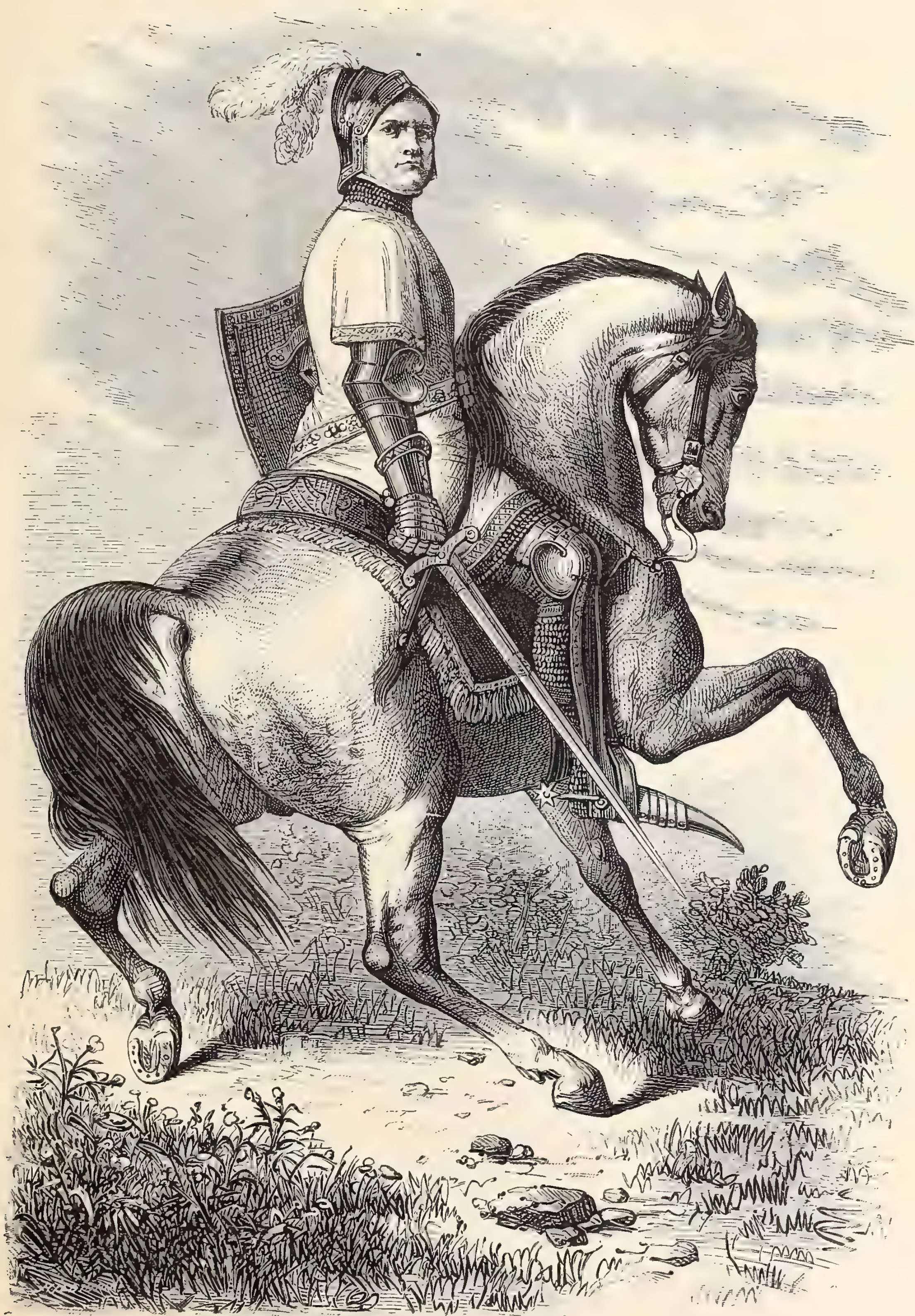
tout cois. « Ah! dirent-ils, allez et dites à Philippe que vraiment nous avons ouï du bruit et du tumulte sur le mont d'Or, et que nous y avons envoyé pour savoir ce que ce pouvait être; mais que ceux qui y sont allés n'ont rien vu ni trouvé; c'est pourquoi, n'ayant rien vu de certain ni mouvements apparents, nous n'avons pas voulu réveiller l'armée pour en être blâmés. » Les paroles des gens du guet furent rapportées à Philippe, qui s'en apaisa; mais en son cœur il s'émerveillait grandement de ce que ce pouvait être. Or quelques-uns dirent que c'étaient les diables d'enfer qui jouaient là et tournoyaient, où la bataille devait être, à cause de la grande proie qu'ils attendaient.

Depuis ce réveil de l'armée, Philippe et les Flamands ne se tinrent plus pour assurés, et craignaient toujours d'être trahis et surpris. Ils s'armèrent bel et bien de tout ce qu'ils avaient, et firent grand feu dans leurs logis, et déjeunèrent tout à loisir, car ils avaient des vins et des viandes aussi. Environ une heure avant le jour, Philippe dit : « Il serait bon que nous sortissions tous aux champs, et que nous ordonnassions nos gens; en sorte qu'au jour, si les Français viennent nous assaillir, nous ne soyons pas pris au dépourvu, mais bien avisés de ce que nous devons faire. » Tous s'accordèrent à sa parole, et s'en vinrent dans une bruyère en dehors d'un bosquet; ils avaient devant eux un fossé assez large et nouvellement relevé, et par derrière eux grand foison de ronces, de genêts et de menu bois; ils s'ordonnèrent donc à leur aise en ce fort lieu et ils se mirent tous en une seule bataille fort drue et épaisse; et, à l'avis du connétable, ils étaient bien cinquante mille hommes choisis, les plus forts, les plus hardis, les plus courageux, et qui tenaient le moins à leur vie de toute la Flandre. Et ils avaient laissé en leurs logis tout ce qu'ils avaient, malles, lits et autres bagages, sauf leurs armures, chevaux et bêtes de somme. Mais Philippe d'Artevelde avait avec lui son page monté sur un beau coursier, qui valait bien pour un seigneur cinq cents florins, et il ne le faisait pas venir avec lui parce qu'il voulait fuir ou s'éloigner des autres, mais pour l'éclat et grandeur pour le monter, si on donnait la chasse aux Français, afin de commander et de dire à ses gens : « Tuez tout! tuez tout! » C'était dans cette intention que Philippe avait fait amener son cheval. Et il avait autour de lui neuf mille hommes de Gand, tous armés, en qui il avait plus grande confiance qu'à tous les autres; et chacune des villes ou châtellenies portait ses enseignes et devises pour se mieux reconnaître. Ils portaient aussi les bannières de

leurs métiers, et pour la plupart ils étaient bien armés, et ils se tenaient ainsi sur les champs, attendant le jour, qui tantôt se leva.

Or le mercredi soir, pendant que les Flamands s'appareillaient en leur lieu, et que le roi de France était logé à Rosebecque, tous les grands seigneurs de son armée ayant soupé avec lui, lorsqu'ils se retirèrent et prirent congé, le connétable de France demeura en arrière pour parler au roi et à ses oncles de leurs besognes. Il avait été ordonné, dans le conseil du roi, ce que je vous dirai : c'est que le connétable, messire Olivier de Clisson, se démettrait de son office, seulement pour le lendemain jeudi, où l'on pensait bien avoir la bataille, et qu'il demeurerait auprès du roi, tandis que le sire de Coucy serait en sa place pour ce jour-là seulement. Ainsi, il advint, quand le connétable vint prendre congé, que le roi lui dit très doucement, comme on lui avait recommandé de le dire : « Connétable, nous voulons que vous nous rendiez votre office pour le jour de demain, car nous en avons chargé un autre, et nous voulons que vous demeuriez auprès de nous. » De ces paroles, qui lui étaient toutes nouvelles, le connétable fut tout émerveillé, et il répondit et dit : « Très cher sire, je sais bien que je ne puis avoir plus grand honneur que d'aider à garder votre personne; mais, cher sire, cela viendrait à grande contrariété et déplaisir à mes compagnons et à ceux de l'avant-garde, et vous pourriez plus y perdre qu'y gagner. Je ne dis pas que je sois si vaillant que, de mon fait, je puisse achever cette besogne; mais je dis, cher sire, sauf la correction de votre noble conseil, que depuis quinze jours déjà je n'ai entendu à autre chose qu'à remplir mon office pour votre honneur et celui de vos gens, et que j'ai instruit les uns et les autres comment ils se devaient conduire, et si demain, que nous combattrons, par la grâce de Dieu, ils ne me voient, et que je leur fasse défaut d'ordonnance et de conseil, moi qui ai l'usage de telles choses, ils en seront troublés et j'en recevrai blâme, et quelques-uns pourront dire que je me suis dérobé, et que secrètement j'ai fait tout cela pour éviter les premiers horions. Je vous prie donc, très cher sire, que vous ne vouliez détruire ce qui est fait pour le mieux, et je vous dis que vous y aurez profit et honneur. »

Le roi ne sut que dire à cette parole, non plus que ceux qui étaient auprès de lui et qui l'avaient entendue; seulement le roi dit bien sagement : « Connétable, je ne dis pas qu'on vous ait en rien méconnu, et que vous ne vous soyez grandement acquitté de votre office, et le



OLIVIER DE CLISSON

d'après un tableau du musée de Versailles.

ferez encore, selon notre intention; mais monseigneur mon père vous aimait par-dessus tout autre, et se fiait à vous, et c'est pour l'amour qu'il vous portait et sa grande confiance que je vous voulais avoir auprès de moi à ce besoin et dans ma compagnie. — Très cher sire, dit le connétable, vous êtes si bien accompagné de vaillants et nobles seigneurs et bonnes gens, et tout a été fait par si grande délibération de conseil qu'on n'y pourrait ni saurait rien changer, et cela doit bien vous suffire à vous et à votre noble conseil. Je vous prie, pour Dieu, très cher sire, laissez-moi continuer en mon office, et vous aurez demain, par la grâce de Dieu, pour votre jeune avènement, une si belle journée et aventure que tous vos amis en seront réjouis et vos ennemis courroucés. » A ces paroles le roi ne répondit rien, seulement : « Connétable, je le veux bien, faites votre office au nom de Dieu et de saint Denis; je ne cherche plus à vous en parler; vous y voyez plus clair que moi et que tous ceux qui ont mis en avant ces paroles; soyez demain à ma messe. — Sire, dit le connétable, volontiers. » Et il prit congé du roi, qui le lui donna de grand cœur. Ainsi, il s'en retourna dans son logis avec ses gens.

Quand vint le jeudi au matin, le jour se leva avec un brouillard si grand, si épais et si étendu qu'à peine pouvait-on voir un arpent devant soi; ce dont les seigneurs étaient courroucés, mais ils n'y pouvaient rien changer. Après la messe du roi, où le connétable de France et plusieurs hauts seigneurs furent pour parler ensemble et avoir avis des choses qu'on ferait, il fut ordonné que messire Olivier de Clisson, connétable de France, messire Jean de Vienne, amiral de France, et messire Guillaume de Poitiers, qui était un vaillant chevalier habitué aux armes, iraient à la découverte pour aviser de près les Flamands, et en rapporteraient au roi et à ses oncles la vérité; et cependant le sire de Coucy, le sire d'Albret et messire Hugues de Châlons veilleraient à l'ordonnance de bataille. Ainsi les trois seigneurs dessus nommés, montés sur fleur de coursiers, quittèrent le roi et chevauchèrent à bride abattue jusqu'à l'endroit où ils pensaient trouver les ennemis logés.

Vous devez savoir que le jeudi au matin, quand cette forte brume fut levée, les Flamands qui s'étaient établis avant le jour en ce fort lieu dont nous avons parlé, s'étaient tenus là jusqu'à environ huit heures, et quand ils virent qu'ils n'avaient nulle nouvelle des Français, et qu'ils se trou-

vaient une si grosse bataille ensemble, l'orgueil et l'outrecuidance les saisirent, et les capitaines commencèrent à se parler l'un à l'autre en disant : « Qu'est-ce que nous faisons là à rester sur nos pieds et à nous refroidir? Que n'allons-nous de bon courage, puisque nous en avons la volonté, chercher nos ennemis pour combattre? Nous séjournons ici pour rien : jamais les Français ne nous y viendront chercher. Allons au moins jusque sur le mont d'Or et prenons l'avantage de la montagne. » Ces paroles se multiplièrent tant que tous s'accordèrent à passer outre et à venir jusqu'au mont d'Or, qui était entre eux et les Français. Alors, pour éviter le fossé qui était devant eux, ils tournèrent autour du bosquet et prirent l'avantage des champs, et comme ils tournaient ainsi, les trois chevaliers ci-dessus nommés vinrent si à point qu'ils les avisèrent à grand loisir, et chevauchèrent par la plaine en côtoyant leur bataille à une portée d'arc, et quand ils eurent passé une fois à gauche, ils se portèrent sur la droite, en sorte qu'ils virent toute la bataille, en longueur et en épaisseur. Les Flamands les voyaient bien, mais ils n'en tinrent nul compte et ne s'en dérangèrent pas; aussi ces trois chevaliers étaient si bien montés et si accoutumés à faire ce métier qu'ils n'en avaient garde. Philippe d'Artevelde dit aux capitaines de son côté : « Tout coi! tout coi! mettons-nous aujourd'hui en ordonnance et en ordre pour combattre, car nos ennemis sont près d'ici : j'en ai bien vu les signes. Ces trois chevaucheurs qui passent et repassent nous avisent et nous ont avisés. » Alors les Flamands s'arrêtèrent comme ils allaient venir au mont d'Or, et ils se mirent tous en une bataille forte et épaisse, et Philippe dit tout haut : « Seigneurs, quand on en viendra aux mains, souvenez-vous comment nos ennemis furent tantôt déconfits et rompus à la bataille de Bruges, parce que nous nous tenions drus et serrés ensemble, sans qu'on pût nous entamer. Tenons-nous bien, et que chacun porte son bâton tout droit devant soi, et entrelacez vos bras afin qu'on ne puisse vous rompre, et allez toujours le bon pas devant vous à votre loisir, sans tourner à droite ni à gauche, et, au moment de rejoindre l'ennemi, faites jeter vos bombardes et vos canons, et tirer nos arbalétriers; ainsi notre ennemi sera ébahi. »

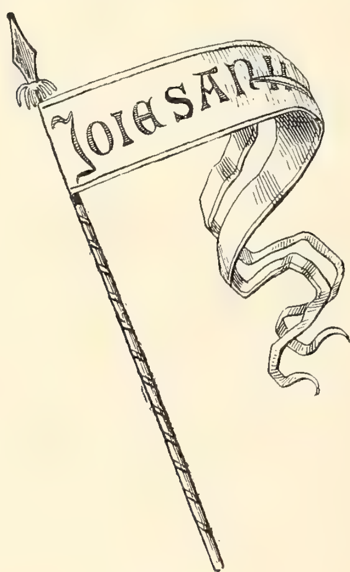
Quand Philippe d'Artevelde eut parlé ainsi et instruit ses gens, qu'il avait mis et rangés en bataille, et qu'il leur eut ordonné comment ils se devaient maintenir, il se plaça sur l'une des ailes, et autour de lui les gens en qui il avait la plus grande confiance, et il dit à son page, qui était

sur son coursier : « Va, attends-moi là à ce buisson, hors de la portée du trait, et quand tu verras commencer la déconfiture et la chasse des Français, amène ici mon cheval et pousse mon cri; on t'ouvrira un chemin et tu viendras à moi, car je veux être au premier rang de la chasse. » A ces paroles, le page quitta Philippe et fit tout ce que son maître lui avait dit. Philippe plaça aussi sur cette aile environ soixante archers d'Angleterre, qu'il tenait à ses gages et en qui il avait grande confiance. Or voyez si Philippe ordonnait bien ses besognes. Il m'est avis que oui, et aussi à plusieurs qui se connaissent en armes, sauf qu'il se trompa sur une chose, et je vous le dirai : ce fut quand il partit de la forte situation où il s'était placé ce matin; car jamais on ne fût venu les combattre là, où il ne se pouvait faire sans trop grand dommage; mais ils voulaient montrer qu'ils étaient gens d'action et de grande volonté et qu'ils redoutaient peu leurs ennemis.

Or ces trois chevaliers et vaillants hommes ci-dessus nommés revinrent vers le roi de France, où les batailles étaient déjà toutes mises au pas, en l'arroi et l'ordonnance où elles devaient aller ; car il y avait en l'armée grand foison de sages et vaillants hommes et bien habitués aux armes. On leur fit un chemin, et le sire de Clisson parla le premier en s'inclinant devant le roi sur son cheval, et en ôtant de sa tête un chapeau de castor qu'il portait, et il dit : « Sire, réjouissez-vous, ces gens-là sont à nous, nos gros valets les combattront bien. — Connétable, dit le roi, Dieu vous entende! Allons donc en avant, en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Denis ! »

Ainsi quand ils eurent fait leur rapport, les certains chevaliers dessus dits quittèrent le roi et s'en vinrent à l'avant-garde, car ils en étaient. Assez tôt après, l'oriflamme fut développée, laquelle portait messire Pierre de Villiers, et plusieurs gens veulent dire, comme on le trouve anciennement écrit, que jamais on ne la vit déployée contre les chrétiens, sinon là, et ce fut une grande question entre les seigneurs si on la déploierait ou non. Toutefois, finalement, comme les Flamands tenaient l'opinion contraire au Pape Clément, et se déclaraient urbanistes, pour quoi les Français les disaient incrédules et hors de la foi, l'oriflamme fut apportée en Flandre et déployée. Cette oriflamme est une illustre bannière et enseigne, qui fut envoyée du ciel par grand mystère; elle est en manière de gonfanon, et de grand confort à ceux qui la voient. Encore montra-t-elle ce jour-là ses vertus; car toute

la matinée il avait fait une si grande brume et si épaisse, qu'à peine pouvait-on se voir l'un l'autre; mais dès que le chevalier qui la portait la déploya et leva en haut la hampe, cette brume tomba sur-le-champ et s'éclaircit, et le ciel fut aussi pur, aussi clair, et l'air aussi net qu'on l'eût jamais vu auparavant cette année-là : ce dont les seigneurs de France furent bien réjouis; quand ils virent ce beau jour venu et le soleil luire, et qu'ils purent voir au loin devant et derrière, et autour d'eux, ils s'en tinrent pour réconfortés, et à bonne cause. C'était là une grande beauté de voir tous ces casques brillants, ces belles armures, ces fers de lance clairs et bien appareillés, ces pennons et ces armoiries, et ils se tinrent tout cois, et ne disaient mot, mais ils regardaient ceux qui étaient devant eux et cette grosse bataille des Flamands qui approchait à grands pas, tous les hommes serrés, leurs bâtons en avant, et les manches en semblaient un bois, tant il y en avait grand foison.

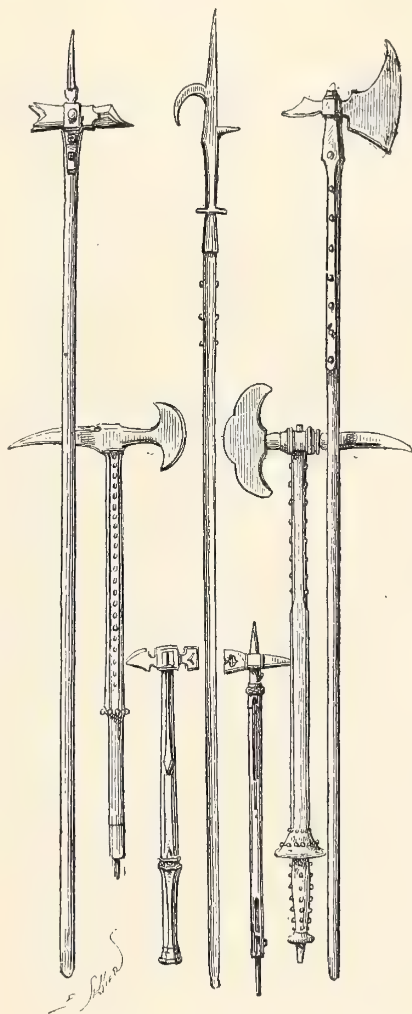


L'oriflamme[1].

Je fus alors informé par le seigneur d'Esconnevort qu'il vit, et ainsi firent plusieurs, quand l'oriflamme fut déployée et la brume tombée, une colombe blanche qui volait à plusieurs reprises sur la bataille du roi, et quand elle eut assez volé et qu'on allait s'engager et combattre avec les ennemis, elle alla se poser sur une des bannières du roi, ce qu'on tint à grand signe de bien. Alors les Flamands approchèrent et commencèrent à tirer et à jeter bas les bombardes et canons de grands traits appointés d'airain. Ainsi commença la bataille, et la première rencontre fut dure pour le roi de France et pour ses gens; et bien y eut des chevaliers et écuyers morts ou blessés, car les Flamands, qui descendaient orgueilleusement et de grande volonté, venaient raide et dur, et frappaient en avant de l'épaule et de la poitrine, comme des sangliers forcenés, et ils étaient si fort entrelacés ensemble qu'on ne les pouvait rompre ni entr'ouvrir.

1. *Paris et ses historiens aux quatorzième et quinzième siècles.*

Cependant l'avant-garde et l'arrière-garde du roi s'avancèrent et passèrent outre, aux deux ailes, ayant ainsi enclos les Flamands, ce qui les mit fort à l'étroit. Sur ces deux ailes, les hommes d'armes commencèrent à les pousser de leurs longues lances à fers de Bordeaux, longs et durs, qui perçaient les cottes de mailles d'outre en outre et leur entraient en la chair. Tous ceux qui étaient atteints de ces fers reculaient pour esquiver les horions; car jamais, s'ils pouvaient l'éviter, ne se mettaient-ils en avant pour se faire empaler. Les hommes d'armes les serraient de si près qu'ils ne pouvaient ni remuer leurs bras, ni leurs épieux pour frapper ou se défendre. Là plusieurs perdirent la force et l'haleine, et ils trébuchaient les uns sur les autres, et tombaient et mouraient sans coup férir. Là Philippe d'Artevelde fut entouré et frappé d'un glaive et abattu, et autour de lui grand foison des gens de Gand qui l'aimaient et le gardaient. Quand le page de Philippe vit le malheur tomber sur son parti, comme il était bien monté et sur un bon coursier, il laissa là son maître qu'il ne pouvait aider, et retourna vers Courtrai pour revenir à Gand.



Armes[1]

Ainsi fut engagée la bataille, et quand les Flamands furent entourés des deux côtés, ils n'avançaient plus, car ils ne se pouvaient aider. La bataille du roi se remit en grande vigueur, car elle s'était un peu ébranlée. Là les gens d'armes abattaient les Flamands de toutes leurs forces, et quelques-uns avaient des haches si acérées qu'ils rompaient les casques et brisaient les têtes; d'autres en avaient de plombées, dont ils donnaient de grands horions qui abattaient l'ennemi par terre. A

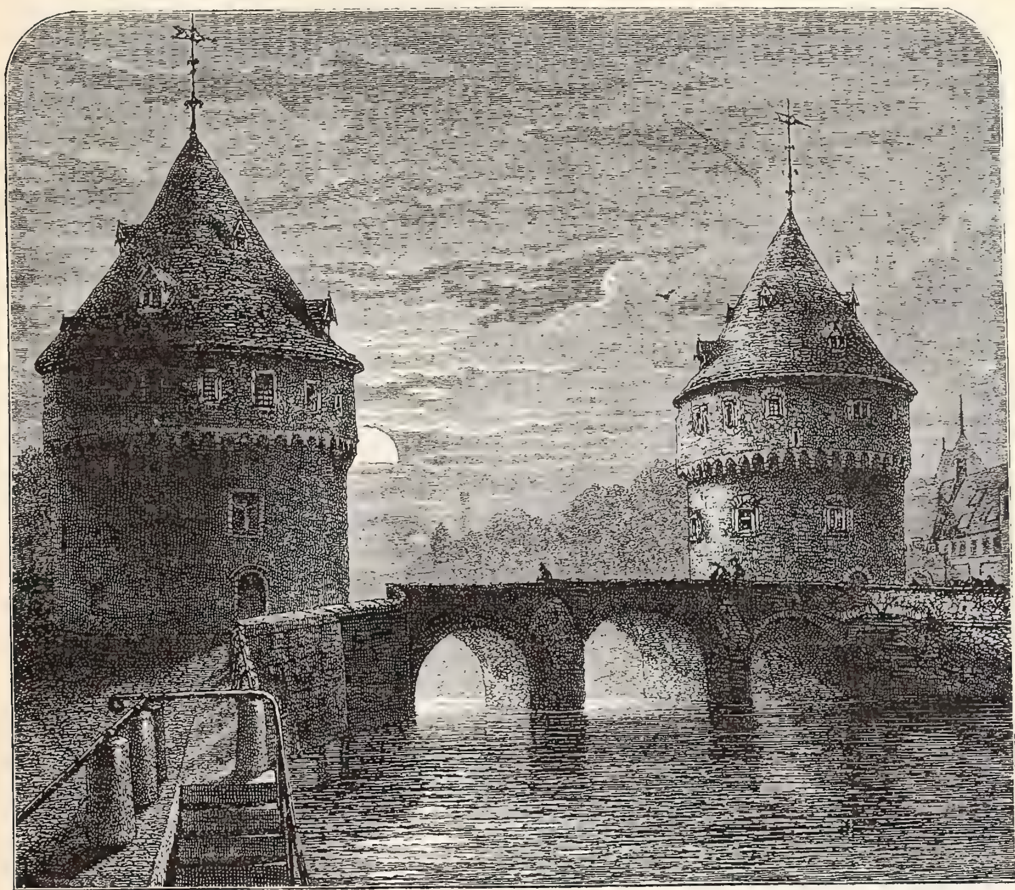
1. Musée d'artillerie.

peine les Flamands étaient-ils touchés que les pillards et les gros valets arrivaient, qui se glissaient entre les gens d'armes, et ils portaient de grands couteaux dont ils les achevaient, et ils n'en avaient pas plus de pitié que s'ils avaient été des chiens. Le cliquetis était si grand et si fort des épées et des haches sur les bassinets, les cottes de mailles et les épieux, qu'on ne pouvait s'entendre du bruit qui se faisait; et j'ai ouï dire que, si tous les armuriers de Paris et de Bruxelles eussent été ensemble, faisant leur métier, ils n'auraient pas mené ni fait si grand bruit comme faisaient les combattants en frappant sur les casques et les armures. Les chevaliers ni les écuyers ne s'y épargnaient; mais ils mettaient la main à l'envi de grande volonté, tous plus les uns que les autres. Il y en eut quelques-uns qui s'avancèrent et se mirent en la presse trop avant, car ils furent entourés et tués, ce qui fut dommage; mais une si grande bataille que celle-là, où il y avait tant de gens, ne se peut amener à la réussite pour les victorieux sans qu'il en coûte cher; car les jeunes chevaliers et écuyers qui désirent les armes se mettent volontiers en avant pour leur honneur et pour obtenir bonne renommée. Et la presse était si grande et la situation était si périlleuse pour ceux qui étaient entourés ou tombés, qu'on ne se pouvait relever si on n'était bien aidé. Ce fut ainsi qu'il y eut quelques Français renversés et tués; mais ce ne fut pas en grand nombre, car quand ils arrivaient à point, ils s'aidaient l'un l'autre. Il y eut là un tas et une montagne de Flamands tués, bien long et bien haut, et pour une si grande bataille et tant de gens morts, on ne vit jamais couler si peu de sang qu'il en coula ce jour-là.

Quand ceux qui étaient derrière virent que ceux de devant fondaient et tombaient les uns sur les autres, et qu'ils étaient tout déconfits, ils se troublèrent et commencèrent à jeter leurs épieux et leurs armures, et à fuir vers Courtrai ou ailleurs, peu leur importait, pourvu qu'ils se missent en sûreté; et les Bretons et les Français après, qui les chassaient à travers les fossés, les aunaies et les bruyères, ici dix, ici vingt, ici trente, et les combattaient derechef et les tuaient, s'ils n'étaient plus forts qu'eux; et il y en eut aussi grand foison poursuivis entre la bataille et Courtrai, où ils pensaient prendre leurs sûretés.

Cette bataille fut sur le mont d'Or, entre Courtrai et Rosebecque, en l'an de grâce de Notre Seigneur 1382, le jeudi avant le samedi de l'Avent, le vingt-septième jour du mois de novembre; et pour lors le

roi de France, Charles, sixième de ce nom, était âgé de quatorze ans. En ce jour-là l'orgueil de Flandre fut abattu, et Philippe d'Artevelde mort, et avec lui, de Gand ou des dépendances de Gand, bien neuf mille hommes morts. On rapporte qu'il resta sur la place, sans la chasse, plus de vingt-six mille hommes, et la bataille ne dura pas une demi-heure.



Pont de Courtrai.

Cette déconfiture fut très honorable et très profitable pour toute la chrétienté, et pour toute noblesse et gentillesse; car si les vilains fussent venus là à leurs fins, jamais n'y a-t-il au monde si grandes cruautés et horreurs comme il en fût advenu, par les communes qui partout se seraient révoltées et auraient détruit les gentilshommes.

Quand cette bataille fut de tout point achevée, on laissa faire les pourchassants et les fuyants, et on sonna les trompettes de retraite; chacun se retira en son logis; mais l'avant-garde se campa au delà de la

bataille du roi, là où les Flamands avaient logé le mercredi, et partout faisait-on de beaux feux avec les épieux des Flamands, car on en trouvait tant que ceux qui en voulaient avoir en avaient tantôt recueilli et chargé leurs épaules.

Quand le roi de France fut retiré en son logis et qu'on eut tendu son pavillon de soie vermeille, beau et riche, et qu'il fut désarmé, ses oncles et plusieurs barons de France le vinrent voir et féliciter, ce qui fut bien raison. Alors le roi alla se souvenir de Philippe d'Artevelde, et il dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Ce Philippe est-il mort ou vif entre nos mains ? Je le verrais volontiers. » On lui répondit qu'on n'en savait rien, mais qu'on se mettrait en peine de le savoir et d'y voir. Alors il fut annoncé et crié dans l'armée que celui qui trouverait Philippe d'Artevelde, on lui donnerait dix francs. Vous eussiez vu les valets s'avancer et se mettre à l'œuvre pour chercher entre les morts, qui étaient déjà tout dépouillés ou à peu près. On chercha tant qu'un valet qui avait autrefois servi longtemps Philippe et qui le connaissait bien le retrouva enfin ; il fut apporté et traîné devant le pavillon du roi. Le roi le regarda quelque temps. Autant en firent les seigneurs ; on le tourna et on le retourna pour savoir s'il était mort de blessure, mais on trouva qu'il n'en avait aucune dont il fût mort. On l'eût donc pris en vie ; mais il fut étouffé dans la presse et tomba dans un fossé, avec une grande quantité de Gantois sur lui, qui moururent tous en sa compagnie. Quand on l'eut regardé ainsi quelque temps, on l'ôta de là et on le traîna jusqu'à un arbre, où il fut pendu. Telle fut la dernière fin de Philippe d'Artevelde.

Messire Daniel de Halwyn, qui se tenait en garnison à Audenarde avec les chevaliers et les écuyers bien honorablement, avait dès le mercredi, avant la bataille, fait allumer sur le tard, au château d'Audenarde, quatre grands falots et jeter hors en avant à ceux qui l'assiégeaient en signifiance que leur siège serait bientôt levé. Et ainsi fut ; car, environ minuit, la nouvelle vint au seigneur de Harselles et aux autres que leurs gens étaient déconfits et morts, et que Philippe d'Artevelde avait été tué. Sitôt que ces nouvelles furent sues, ils se délogèrent tout communément et prirent le chemin de Gand, s'en allant à qui mieux mieux. Et ceux d'Audenarde n'en furent informés que le lendemain ; mais quand ils le surent, ils sortirent et rapportèrent dans Audenarde grande quantité de pillage, de tentes, de charrois et de provisions, que les Gantois avaient laissés derrière eux.

Or si ceux de Gand furent ébahis quand ils apprirent la déconfiture de

leurs gens, vous le devez savoir; et pendant trois jours furent-ils en doute sur ce qu'ils devaient faire, le roi se tenant à Courtrai avec son armée, et s'ils devaient partir de leur ville et tout laisser, ou lui envoyer les clefs



Porte de Gand, à Bruges.

en se mettant du tout à sa merci; il n'y avait plus entre eux ni conseil, ni ordonnance, ni ordre, et le sire de Harselles, qui seul était là, ne savait comment les réconforter. Quand Pierre du Bois, qui était resté à Bruges malade de ses blessures, rentra dans Gand, ceux de Bruges ayant à

volonté de se rendre à la merci du roi, il trouva les portes toutes ouvertes et sans gardes, ce dont il fut bien étonné et courroucé, et il demanda ce que c'était à dire qu'on ne gardât autrement la ville. On lui répondit (ceux qui vinrent le voir, et qui étaient tout réjouis de sa venue) : « Ah! sire, que ferons-nous? vous savez que nous avons tout perdu, Philippe d'Artevelde, notre bon capitaine, et aussi, par bon compte, neuf mille hommes de la ville de Gand, sans compter les étrangers. Le dommage nous touche de si près, que pour nous il n'y a point de remède. — Oh! folles gens, dit Pierre, vous êtes troublés; mais pour cela la guerre n'a pas encore pris fin, et Gand ne fut encore jamais aussi renommée qu'elle sera. Si Philippe est mort, c'est par sa faute. Faites clore vos portes et veillez à vos défenses. Vous n'avez pas à craindre que le roi de France doive venir cet hiver; et avant que le temps revienne, nous recueillerons des gens en Hollande, en Zélande, en Gueldre, en Brabant et ailleurs; nous en aurons assez pour nos deniers. François Ackerman, qui est en Angleterre, reviendra; moi et lui, nous serons vos capitaines, et jamais la guerre ne fut si forte et si bonne que nous la ferons. Nous valons mieux seuls qu'avec le reste de Flandre : tant que nous avons eu le pays avec nous, nous n'avons pas pu guerroyer. Nous nous occuperons maintenant de la guerre comme pour nous, et nous ferons plus d'exploits que nous n'en avons encore fait. » Ainsi et par de telles paroles Pierre du Bois, à son retour de Bruges, réconforta les ébahis de Gand, qui se fussent simplement rendus au roi de France, cela n'est pas douteux, si Pierre du Bois n'eût été là.

Or voyez combien il y a de force et de conseil à un homme : quand ceux de Gand virent que cinq ou six jours se passaient sans que nul vînt courir devant leur ville, ni que siège ne leur apparût, ils furent grandement réconfortés et plus orgueilleux qu'auparavant, bien que le traité avec les Anglais fût tout rompu; car sire Guillaume de Farrington était retourné en Angleterre dès qu'il avait appris la déconfiture des Flamands, et il rapporta ses besognes au conseil d'Angleterre. Les gentilshommes du pays n'en firent compte, car ils avaient toujours dit et soutenu que si les communes de Flandre gagnaient la journée contre le roi de France, et que les nobles du royaume de France fussent morts, l'orgueil serait si grand dans toutes les communes que tous les gentilshommes s'en repentiraient; dont ils avaient déjà vu l'apparence en Angleterre; aussi ne furent-ils pas fort courroucés de la perte des Flamands.

CHAPITRE VIII

Comment le roi Charles VI de France entra dans Paris et punit l'orgueil des Parisiens ; et comment il épousa madame Isabelle de Bavière.



ENDANT que le roi de France était à Courtrai, on tint plusieurs conseils pour savoir comment on persévèrerait et si on irait mettre le siège devant Gand. Le roi en était en très grande volonté, et aussi étaient les Bretons et les Bourguignons ; mais les seigneurs considéraient que c'était le mois de décembre, le droit cœur de l'hiver, et qu'il pleuvait continuellement, si bien que les hommes et les chevaux étaient travaillés et affaiblis, en sorte que, tout considéré, le roi fut conseillé de se retirer à Tournai, laissant le sire de Ghistelles pour régent de Flandre ; car encore était grand le mécontentement contre le comte de Flandre, qui prit tantôt congé du roi et se tint à Lille tout l'hiver. Et de Tournai le roi se retira bientôt jusqu'à Arras, et il fit tant par ses journées qu'il s'approcha de Paris et s'en vint jusqu'à Senlis. De là il envoya devant quelques-uns de ses officiers pour appareiller l'hôtel du Louvre où il voulait descendre, et le fit tout en secret et prudence ; car ni le roi ni ses oncles et les grands seigneurs qui étaient avec lui ne voulaient entrer soudainement à Paris, tant ils redoutaient les Parisiens, lesquels, pendant que le roi était encore sur le mont d'Ypres, s'étaient révoltés, et avaient pensé brûler le château de Beauté, au bois de Vincennes, et aussi le château du Louvre et toutes les fortes maisons des environs de Paris, afin de n'en être jamais plus entravés ni contraints ; mais ils en avaient été détournés et s'étaient seulement armés de maillets et bien fournis de gens d'armes. Aussi, lorsqu'ils entendirent que le roi reviendrait tantôt, les Parisiens s'avisèrent qu'ils s'armeraient et qu'ils montreraient au roi, lors de son entrée à Paris, quelle puissance il y avait à ce jour en la ville, et de quelle quantité de gens, armés de pied en cap, le roi pouvait être servi. Il eût mieux valu qu'ils se fussent tenus cois dans leurs maisons, car cette démonstration leur fut tournée depuis en grande servitude, comme vous l'entendrez raconter. Ils disaient qu'ils faisaient tout cela pour le bien, mais on l'entendit en mal. Le roi

était venu coucher au Bourget, et le bruit courut dans Paris : « Le roi sera ici tantôt. » Alors plus de trente mille Parisiens s'armèrent et se parèrent, et se mirent aux champs, s'ordonnant en une belle bataille entre Saint-Denis et Paris, du côté de Montmartre, et ils avaient leurs arbalétriers et leurs boucliers et leurs maillets tout appareillés, et ils étaient ordonnés ainsi que pour aller tantôt combattre et entrer en bataille.

Le roi était encore au Bourget, et aussi y étaient encore tous les seigneurs, quand on leur rapporta ces nouvelles, et tout l'état des Parisiens leur fut raconté. Les seigneurs dirent donc : « Voilà une orgueilleuse ribaudaille, et pleine d'outrecuidance; à quoi sert-il maintenant qu'ils montrent leur état? Ils auraient pu venir servir le roi au point où ils en sont, quand il alla en Flandre; mais ils n'en avaient pas la tête enflée, et seulement ils disaient et priaient Dieu qu'il ne revînt jamais un pied d'entre nous. » Il y avait des gens qui se mettaient bien en avant par ces paroles pour charger les Parisiens et qui disaient : « Si le roi est bien conseillé, il ne se mettra pas aux mains d'un tel peuple qui vient contre lui à main armée; ils auraient dû venir humblement et en procession, et sonner les cloches de Paris en louant Dieu de la belle victoire qu'il a envoyée au roi en Flandre. » Ainsi les seigneurs étaient tout préoccupés de savoir comment ils se conduiraient.



Sceau du seigneur d'Albret[1].

Finalement, il fut décidé que le connétable de France, le sire d'Albret, le sire de Coucy, messire Guy de la Trémoille et messire Jean de Vienne iraient parler aux Parisiens, et leur demanderaient pourquoi ils étaient sortis de Paris à main et à tête armées contre le roi, et que telles affaires n'avaient jamais été vues en France. D'après ce qu'ils répondraient, ces seigneurs sauraient bien parler; car ils étaient assez sages et avisés pour ordonner une telle besogne et plus grande dix fois. Ils quittèrent donc le roi sans aucune armure, et pour mieux colorer leur affaire et aussi la rendre plus sûre, ils emmenèrent avec eux trois ou quatre hérauts qu'ils firent chevaucher devant et ils leur dirent : « Allez jusqu'à ces gens et leur demandez un sauf-conduit pour nous, allant et venant, afin

1. Archives nationales, n° 1142; grandeur du sceau original.

que nous puissions leur parler et leur exposer la parole du roi. »

Les hérauts partirent et donnèrent de l'éperon à leurs chevaux, et bientôt ils furent venus jusqu'aux Parisiens. Quand ceux-ci les virent venir, ils ne croyaient pas qu'ils vinssent leur parler, mais qu'ils allaient à Paris comme des compagnons qui allaient en avant. Les hérauts, qui avaient revêtu des cottes d'armes, dirent tout haut : « Où sont les maîtres ? Lesquels de vous sont les maîtres ? il nous faut leur parler, car c'est à cet effet que nous sommes envoyés ici par les seigneurs. » Alors certains des Parisiens s'aperçurent bien, par ces paroles, qu'ils avaient mal fait ; ils baissèrent la tête et dirent : « Il n'y a ici nul maître ; nous sommes ici tous un, et au commandement du roi notre sire et de vos seigneurs. Dites de par Dieu ce que vous voulez dire. — Seigneurs, dirent-ils, nos seigneurs, qui nous envoient ici (et ils les nommèrent), ne savent pas à quoi vous pensez, et ils vous prient et requièrent que paisiblement et sans péril ils puissent venir vous parler, et retourner vers le roi et faire réponse telle que vous leur direz ; sans quoi ils n'osent venir. — Par ma foi, répondirent ceux à qui s'adressaient ces paroles, il ne convient pas de nous dire cela, si ce n'est de leur noblesse, et nous croyons que vous vous moquez de nous. » Les hérauts répondirent : « Nous en parlons tout sérieusement. — Allez donc, dirent les Parisiens, qu'ils viennent sûrement, car ils n'auront aucun mal de notre part, et nous sommes prêts à faire leur commandement. »

Ainsi retournèrent les hérauts vers les seigneurs, lesquels tantôt chevauchèrent vers les Parisiens, qu'ils trouvèrent en belle ordonnance, et il y avait là plus de vingt mille maillets. A mesure que les seigneurs passèrent, ils les regardaient et estimaient assez bien en eux-mêmes leur manière, et les Parisiens s'inclinaient sur leur passage. Quand les seigneurs furent au milieu d'eux, ils s'arrêtèrent. Alors le connétable dit tout haut : « Vous, gens de Paris, qui est-ce qui vous émeut aujourd'hui de sortir ainsi de Paris en telle ordonnance ? Il semble, à vous voir ainsi rangés et ordonnés, que vous vouliez combattre le roi, qui est votre sire, et nous, ses sujets. — Monseigneur, répondirent ceux qui l'entendirent, sauf votre grâce, nous n'en avons aucune volonté, et ne l'eûmes jamais ; mais nous sommes sortis ainsi, puisqu'il vous plaît de le savoir, pour montrer à notre sire le roi la puissance des Parisiens, car il est jeune ; s'il ne la voit jamais, il ne peut savoir comment il serait servi, si besoin en était. — Or, seigneurs, dit le connétable, vous parlez bien ; mais nous

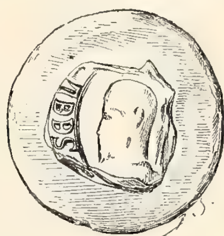
vous disons, de par le roi, que tant que pour cette fois il n'en veut point voir, et que ce que vous en avez fait lui suffit. Retournez à Paris paisiblement, chacun en sa maison, et mettez bas ces armures, si vous voulez que le roi descende. — Monseigneur, répondirent-ils, nous le ferons volontiers à votre commandement. »

Les Parisiens rentrèrent donc à Paris, et il fut décidé que le roi et ses oncles entreraient à Paris avec un certain nombre de gens d'armes, mais que les plus grosses troupes se tiendraient hors de Paris, tout à l'entour, pour donner peur aux Parisiens. Aussi fut-il ordonné que les quatre principales portes de Paris seraient enlevées de leurs gonds, et nuit et jour ouvertes pour que tous gens d'armes pussent entrer et sortir à leur volonté; et pour mieux maîtriser ceux de Paris, encore ferait le roi, s'il en était besoin, enlever toutes les chaînes des rues de Paris pour chevaucher partout plus aisément et sans danger. Il fut fait comme il avait été ordonné.

Le roi entra donc dans Paris en cette manière, et tous les Parisiens furent en grande crainte, et bien s'attendaient-ils à être pillés, en sorte que nul n'osa sortir de sa maison, ni ouvrir portes ni fenêtres, et ils furent quatre jours en cet état en grandes transes. Il en coûta à plusieurs grande finance; car on les mandait en la chambre du conseil, et ils étaient rançonnés l'un de six mille, l'autre de trois mille, l'autre de huit mille livres; ainsi leva-t-on sur Paris, au profit du roi et de ses oncles ou de leurs ministres, la somme de quatre cent mille francs, et aussi ne demandait-on rien aux moyens ni aux petits, mais aux grands maîtres où il y avait assez à prendre, et encore tout heureux quand ils purent échapper en payant finance; car avec tout ceci le roi et ses conseillers en firent prendre et mettre en prison lesquels ils voulurent. Il y en eut beaucoup de noyés; et on mit hors du Châtelet un jour plusieurs hommes de Paris jugés à mort pour leurs forfaitures et pour soulèvement de commun, dont on fut fort émerveillé; surtout pour maître Jean Desmarets, qui était tenu et renommé comme un homme sage et considérable; et plusieurs disent bien qu'on lui fit tort, car on l'avait toujours vu en grande prudence et de bon conseil, et il avait été au parlement l'un des principaux sur tous les autres, où il avait servi le roi Philippe, le roi Jean et le roi Charles, sans qu'on l'eût trouvé en aucun forfait quelconque.

Toutefois il fut condamné à être décollé et environ quatorze en sa

compagnie; et pendant qu'on le menait sur une charrette à sa décollation, assis sur une place au-dessus des autres, il demandait : « Où sont ceux qui m'ont jugé ? Qu'ils se présentent et qu'ils me montrent la cause et la raison pour lesquelles on m'a condamné à mort. » Ainsi prêcha-t-il le peuple en allant à sa fin, avec ceux qui devaient mourir en sa compagnie, dont tous avaient grande pitié; mais on n'osait parler. Là fut-il amené au marché des halles, et furent décollés d'abord devant lui tous ceux qui étaient en sa compagnie ; et il y en eut un qu'on appelait Nicolas le Flamand, un drapier, pour lequel on offrait soixante mille francs pour racheter sa vie; mais il mourut. Quand on vint pour décoller maître Jean Desmarets, on lui dit : « Maître Jean ! criez merci au roi pour qu'il vous pardonne vos forfaits. » Alors il se retourna, et dit : « J'ai servi le roi Philippe son bisaïeul, et le roi Jean son grand-père, et le roi Charles son père, bien et loyalement, et aucun de ces trois rois ses prédécesseurs ne me surent rien demander, et aussi ne ferait celui-ci s'il avait âge et connaissance d'homme, et je crois bien qu'il n'est pas coupable de mon jugement. Je n'ai donc que faire de lui crier merci; mais à Dieu je veux crier merci et non à autrui, et je l'en prie bonnement qu'il me pardonne mes forfaits. » Ainsi prit-il congé du peuple, dont la majeure partie pleurait sur lui. En cet état mourut maître Jean Desmarets.



Sceau de Jean Desmarets[1].

Pareillement en la cité de Rouen et pour maîtriser la ville, il y en eut plusieurs exécutés et d'autres rançonnés, et aussi à Reims, Châlons, Troyes, Sens et Orléans; et ces villes furent taxées à de grandes sommes de florins, parce qu'elles avaient au commencement désobéi au roi; et il y eut levé dans le royaume de France une si grande levée de florins, que merveille serait à dire, et tout allait au profit du duc de Berry et du duc de Bourgogne, car le jeune roi était en leur gouvernement.

Or sachez que, tandis que le roi de France et ses oncles et ses seigneurs étaient retournés en leur pays, et bien occupés avec les Parisiens et les autres communes en divers lieux, la ville de Gand était demeurée en guerre comme auparavant, et couraient les Gantois le pays, si bien qu'ils prirent et pillèrent la ville d'Ardembourg, que tenaient les Bretons

1. Archives nationales, n° 4412 ; grandeur du sceau original.

et les Bourguignons. Le comte de Flandre, qui se tenait à Lille, fut grandement courroucé quand il apprit ce que les Gantois avaient fait, et ne pouvait croire qu'ils eussent le sens ni la puissance de ce faire, puisque Philippe d'Artevelde était mort; mais on lui dit : « Seigneur, vous savez et vous avez toujours ouï dire que les Gantois sont rudement subtils ; ils vous l'ont déjà bien démontré. Derechef, en cette saison, ils ont été en Angleterre; plusieurs sont déjà revenus, desquels est François Ackerman. Il était en toutes choses le compagnon de Philippe d'Artevelde, et tant qu'il vivra, vous ne serez pas sans guerre. Or savons-nous de vérité qu'il a fait alliances avec les Anglais pour la ville de Gand, et vous en ouïrez plus vraies nouvelles que nous ne vous le disons dans le mois de mai. »



Monnaies d'or de Charles V[1].

Ceux qui parlaient ainsi au comte de Flandre disaient vrai ; car on dit encore, comme proverbe, que jamais envie ne mourut; je le rappelle, parce que de nature les Anglais sont envieux du bien d'autrui et l'ont toujours été. Sachez que le roi d'Angleterre et ses oncles, et les villes d'Angleterre, étaient durement courroucés du bien et de l'honneur qui étaient advenus au roi de France et aux nobles de France à la bataille de Rosebecque, et les chevaliers disaient, quand ils en parlaient ensemble : « Ah ! sainte Marie, que ces Français font maintenant de fumée et de bruit pour une montagne de vilains qu'ils ont renversée ! Plût à Dieu que ce Philippe d'Artevelde eût eu des nôtres deux mille lances et six mille archers ! Il n'en fût pas échappé de ces Français, que tous ne fussent morts ou pris; et, par Dieu! cette gloire ne leur demeurera pas longtemps. Or avons-nous maintenant bel avantage d'entrer en Flandre ; car le pays a été conquis par le roi de France, et nous le reconquerrons pour le roi d'Angleterre. Le comte de Flandre montre bien encore qu'il est grandement sujet au roi de France, et qu'il veut lui complaire en tout, quand il bannit tous les marchands anglais demeurant à Bruges, dont quelques-uns y étaient depuis trente ans. On a vu le temps qu'il ne l'eût fait pour rien au monde; mais maintenant il n'ose faire autrement, par crainte des Flamands. »

Quand ceci et d'autres choses semblables se dirent parmi les Anglais

1. Bibliothèque nationale. Cabinet des médailles.

en Angleterre, on peut bien supposer que c'était tout par envie. Et servit grandement à cette envie celui qui se disait le Pape Urbain VI de Rome; car, pour détruire les clémentins, qu'il appelait des chiens en la foi, il octroya au roi d'Angleterre un dixième à lever sur les églises, afin



L'évêque de Norwich et les Flamands[1].

de conduire des hommes d'armes en Flandre et contre la puissance des Français, sans grever le trésor du roi d'Angleterre. Et à cette guerre voulait Urbain qu'il y eût un chef d'Église, à quoi fut ordonné messire Henri le Despenser, évêque de Norwich. A tous ceux qui mouraient dans cette guerre, la bulle du Pape les absolvait de peines et de fautes. « Heureux, disait-on en Angleterre, qui peut ainsi mourir pour avoir si noble absolution! » Aussi se joignirent à l'évêque grand foison de

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2644.

bons et vaillants chevaliers, lesquels tantôt entrèrent en Flandre, et s'emparèrent de la ville de Gravelines, où ils s'établirent.

Le comte de Flandre, qui se tenait à Lille, entendit ces nouvelles que les Anglais lui faisaient la guerre, et il commençait à les redouter pour le Franc de Bruges; il appela donc son conseil qu'il avait auprès de lui, et leur dit : « Je m'émerveille de ces Anglais qui me courent sus et prennent mon pays; que me demandent-ils, lorsque, sans me défier, ils entrent dans ma terre? — Sire, répondirent quelques-uns, ce serait vraiment chose à s'émerveiller; mais on peut supposer qu'ils tiennent à présent le comté de Flandre pour France, puisque le roi y a chevauché si avant et que le pays s'est rendu à lui. — Et quelle chose y ferons-nous? demanda le comte. — Il serait bon, dirent ceux de son conseil, que messire Jean Vilain et messire Jean du Moulin, qui sont à la pension du roi d'Angleterre, allassent vers lui de votre part pour lui remontrer cette besogne, et que ce n'est pas honorablement guerroyer que d'entrer dans un pays sans avoir rien signifié, et aussi qu'ils disent au roi que vous êtes et avez toujours été bon urbaniste. » Le comte s'accorda bien à cette parole, et les deux chevaliers ci-dessus nommés s'en allèrent d'abord trouver l'évêque de Norwich, qui se tenait à Gravelines; mais l'évêque ne les voulut point écouter, et leur donna un sauf-conduit pour aller en Angleterre, n'étant point chargé de ce fait par le roi Richard. « Je suis soldat du Pape Urbain, dit l'évêque, et tous ceux qui sont ici ne sont point au roi d'Angleterre ni à ses gages, mais bien au suzerain Pape et pour le servir. » Point ne purent en avoir autre chose les chevaliers, bien qu'ils soutinssent que le comte leur seigneur était bon urbaniste et l'avait toujours été; ainsi les Anglais continuèrent leurs courses dans le pays et ravagèrent et pillèrent, et finalement mirent le siège devant Ypres, ce dont les Gantois se tenaient pour grandement fortifiés en leur guerre, et y avaient bien raison, et avaient envoyé grand foison d'hommes d'armes au siège devant Ypres pour soutenir les Anglais. Mais le roi de France s'étant mis en chemin pour rentrer en Flandre et combattre les Anglais, le siège de la ville fut levé, et les Gantois revinrent en leurs logis; car déjà le roi de France avait pris Bergues et s'avançait contre Bourbourg, que tenaient les Anglais.

François Ackerman et Pierre du Bois et les capitaines de Gand, qui étaient revenus d'Ypres, cherchaient nuit et jour comment ils pourraient faire du mal à leurs ennemis. François Ackerman entendit que le capi-

taine d'Audenarde, messire Gilbert de Lieurenghien, n'était pas à Audenarde, ni les gens d'armes, car ils étaient à la chevauchée du roi vers Bourbourg, et qu'ainsi la ville était peu et légèrement gardée. Quand François Ackerman apprit ces choses, il vint trouver Pierre du Bois et lui dit : « Pierre, voici la ville d'Audenarde qui gît en tel état. Je me veux aventurer pour la prendre; il n'y fit jamais si bon qu'il fait maintenant; car le capitaine et les gens d'armes n'y sont, et l'on ne redoute personne. » Pierre du Bois s'y accorda volontiers et dit : « François, si vous pouvez en venir à votre volonté, jamais homme ne fit meilleure affaire, et ce sera un fait dont vous serez grandement honoré. — Je ne sais, dit François, comment cela tournera; mais j'en ai bon courage, et le cœur me dit que nous aurons cette nuit Audenarde. »

François Ackerman prit donc congé de Pierre du Bois, et, vers minuit, il se trouva avec quatre cents compagnons dans les prairies d'Audenarde, et ils avaient leurs échelles toutes prêtes avec eux. Pendant qu'ils passaient à travers les marais, il y avait une pauvre femme qui coupait de l'herbe pour ses vaches et qui se tenait là blottie. Cette pauvre femme fut tout ébahie, puis elle reprit courage et dit en soi-même qu'elle irait à Audenarde pour tout dire et annoncer aux gardes. Elle vint tout près, et fit son tour par une brèche qu'elle connaissait bien, et tant fit tout en courant par les fossés avant que les Gantois y pussent venir, qu'elle commença à parler et à se lamenter; ce qu'ayant entendu un prudhomme qui faisait le guet cette nuit-là, il lui demanda : « Qu'est-ce que ceci? — Ah! dit la femme, je suis une pauvre femme, qui demeure en ces marais. Soyez sur vos gardes, car pour certain il y a assez près d'ici une grand foison de Gantois. Je les ai vus et ouïs, ils portent des échelles, et ils échelleront Audenarde s'ils peuvent. Je m'en retourne, car s'ils me voyaient ou rencontraient, je serais morte. »

Ainsi partit la bonne femme, et le prudhomme demeura tout ébahi, et pensa qu'il se tiendrait tout coi, sans bouger, pour voir ce qu'il en était et si cette femme disait vrai. Les Gantois, qui faisaient secrètement leur coup, avaient bien entendu parler l'homme et la femme, car la nuit on entend bien clair; mais ils ne savaient pas ce qu'ils avaient dit, et ils avaient seulement entendu le son de leurs voix. François Ackerman envoya donc quatre compagnons en avant et leur dit : « Allez tout doucement sans sonner mot, ni tousser, ni grommeler; regardez haut et bas, si vous n'entendez et ne voyez rien. » Ils firent ainsi, et François et

les autres demeurèrent aux marais, assez près de la bonne femme, qui les voyait et les entendait bien, sans qu'ils la vissent. Les quatre valets de François Ackerman vinrent jusqu'au fossé, et regardèrent vers les murs. Si ceux de dedans avaient seulement eu une chandelle allumée, que les Gantois eussent vue, ils n'auraient pas osé s'avancer davantage, car ils auraient supposé du dehors qu'il y avait grand guet. Ils retournèrent et dirent à François qu'ils n'avaient rien vu ni ouï. « Je le crois bien, dit François, c'était tantôt le guet de nuit, il a fait son tour et il est allé se coucher. Allons ! allons par ce haut chemin vers la porte, et entrons en bas par les fossés. » La bonne femme entendit encore toutes ces paroles. Que fit-elle? Elle se remit tantôt en chemin comme auparavant, et vint encore à l'homme du guet, qui piétinait là sur les murs, et elle lui répéta tout ce qu'elle avait vu et ouï, et que pour Dieu il fût sur ses gardes, et qu'il allât voir à la porte de Gand comment se conduisaient les compagnons qui la gardaient, car assurément il y avait des Gantois tout près de là. « Je m'en retourne, dit la bonne femme. Je n'ose plus demeurer. Je vous ai averti de ce que j'ai vu et ouï, soyez assuré de cet avis. Je ne reviendrai plus cette nuit. » Là-dessus la bonne femme partit, et le prud'homme, qui n'oublia pas ses paroles, s'en vint à la porte de Gand, où il trouva les gardes jouant aux dés, et leur dit : « Seigneurs, avez-vous bien fermé vos portes et vos barrières? Une femme est venue à moi qui m'a dit ceci. » Et ils répondirent : « Oui, c'est par une mauvaise nuit que cette femme est entrée, pour nous venir déranger à pareille heure. Ce sont ses vaches ou ses veaux qui sont délogés. Elle croit là-dessus que ce sont des Gantois qui courent les champs; ils n'en ont nulle envie. » Pendant que le connétable du guet parlait ainsi aux gardes de la porte, François Ackerman et ses compagnons faisaient leur affaire, et ils étaient descendus dans les fossés où il n'y avait point d'eau, car on les avait pêchés cette semaine-là, et ils avaient rompu un bout de palissade qui était en devant des murs, où ils appliquèrent leurs échelles et entrèrent ainsi dans la ville, d'où ils vinrent droit au marché sans sonner mot ni rencontrer personne, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un chevalier qui s'appelait Florent de Heule, lieutenant du capitaine et qui faisait le guet avec trente hommes. Dès que les Gantois les aperçurent, ils crièrent : « Gand ! Gand ! » et ils tombèrent sur le guet, et là fut tué messire Florent et tous ceux qui étaient avec lui, et ainsi Audenarde fut prise.

Vous devez penser que ceux et celles qui dormaient dans leurs lits à Audenarde furent bien ébahis quand ils entendirent pousser ce cri, et qu'ils virent leur ville prise et emportée; ils n'y pouvaient mettre remède, car on brisait leurs maisons par force, et on les tuait dedans, surpris et troublés qu'ils étaient. Se sauvait qui pouvait; les hommes s'en allaient tout nus, laissant tout dans leurs maisons, par les murs, par



Vue ancienne d'Audenarde[1].

l'Escaut ou par les fossés de la ville, et heureux étaient ceux qui pouvaient s'échapper. Il y eut cette nuit grand foison de morts, de perdus ou noyés dans l'Escaut, parmi ceux qui avaient très peur et qui voulaient se sauver. Quand vint le matin et que les Gantois se virent maîtres de la ville, ils mirent tout dehors, femmes et enfants, et ils les envoyèrent toutes nues en chemise ou avec les plus pauvres habits qu'elles eussent. Ainsi s'en vinrent-elles à Tournai, et les hommes qui étaient échappés se réfugièrent dans les villes des environs, le mieux qu'ils purent. Ainsi François Ackerman demeura capitaine d'Audenarde. Il y conquit de grands biens, et de belles provisions en grand foison, qui leur vinrent

1. Bibliothèque nationale, *Topographie de la Belgique.*

bien à point : blés, avoines et vins. Ils s'emparèrent de tout ce qui était de Flandre, de France ou de Tournai; mais tout ce qui était du Hainault fut sauvé, et ils n'en relevèrent et ne prirent rien qu'ils ne le payassent bien et volontiers. Ainsi furent les Gantois compris dans la trêve qui tantôt fut conclue entre le roi de France et les Anglais, après que Bourbourg se fut rendue, ce dont le comte de Flandre fut bien courroucé; mais il n'y pouvait porter remède, et s'en alla le comte à Saint-Omer, où il prit une maladie de laquelle il mourut assez tôt, et fut enterré à l'église Saint-Pierre à Lille à grande cérémonie et magnificence, et demeura le duc de Bourgogne, par droit héritage, seigneur de toute la Flandre, qui maria aussi sa fille Marguerite au damoisel de Hainault, fils du duc Albert de Bavière, et son fils Jean à la fille du même duc. Ce dont il eut grande joie, et le duc de Bavière aussi, qui voyait ses deux enfants bien alliés et mariés en bonne maison et puissante.



Sceau du duc de Bavière [1].

Or était venu pour ces mariages le jeune roi de France en la cité de Cambrai, et y demeura une semaine. Or quelques-uns veulent dire que pendant ce temps qu'il se trouvait là avec ses oncles, les ducs de Bourgogne et de Bourbon, et le duc Albert et madame de Bourgogne et madame de Hainault, par l'entremise de madame la duchesse de Brabant, qui était veuve du duc Wenceslas, un mariage fut traité secrètement pour le jeune roi de France avec madame Isabelle, fille du duc Étienne de Bavière; car le roi Charles, de bonne mémoire, avait ordonné au lit de mort que Charles son fils fût marié en Allemagne, si on y pouvait voir lieu pour lui, afin que les plus grandes alliances des Allemands se fissent avec les Français; car il voyait que le roi d'Angleterre était marié à la sœur du roi d'Allemagne, et qu'il en valait mieux.

La duchesse de Brabant, qui était une dame de grande imagination, remontra toutes ces choses aux oncles du roi et à son conseil dans la cité de Cambrai, comme quoi cette jeune dame était fille d'un grand sei-

1 Archives nationales, n° 11 010; grandeur du sceau original, 0m,110.

gneur en Allemagne, et le plus grand en Bavière, et qu'il s'en ferait de grandes alliances avec les Allemands; car le duc Etienne pouvait rompre les projets de l'un des hauts seigneurs dans l'empire, car il y était aussi puissant ou plus que le roi d'Allemagne. Ce fut la condition qui inclina le plus le conseil de France à persévérer dans cette besogne, et toutefois elle fut secrètement conduite, et peu de gens en pouvaient parler jusqu'à ce que cela fut fait; car la jeune dame fut amenée en Brabant, où elle fut appareillée à la mode de France avant qu'elle fût auprès de la duchesse. Son oncle, le duc Frédéric de Bavière, étant en France, les oncles du roi lui avaient déjà demandé s'il avait une fille à marier. « Non, avait répondu le duc Frédéric, mais mon frère aîné, le duc Étienne, en a une qui est très belle. — Et de quel âge? avaient demandé les oncles du roi. — Entre treize et quatorze ans, » avait répondu le duc Frédéric. Sur quoi les oncles du roi répondirent : « C'est tout ce qu'il nous faut; retournez en Bavière, parlez-en à votre frère, et amenez votre nièce en pèlerinage à Saint-Jean d'Amiens, et le roi y sera aussi, S'il la voit, peut-être la désirera-t-il, car il voit volontiers les belles dames et les aime; et si elle entre en sa faveur, elle sera reine de France. »

Ainsi étaient allées les premières avances, ni plus n'y fut dit ni fut fait, et le roi de France ne savait pas qu'on eût parlé de son mariage. Quand le duc Frédéric fut retourné en Bavière, il rapporta toutes ces paroles à son frère le duc Étienne, qui y réfléchit longuement et lui répondit : « Beau frère, je crois bien qu'il en est ainsi que vous le dites, et ma fille serait bien heureuse s'il pouvait lui arriver si grand honneur que d'être reine de France; mais c'est bien loin d'ici et c'est une grande affaire de faire une reine et la femme d'un roi. Je serais trop fâché si on avait mené en France ma fille et qu'elle en fût renvoyée, j'aime mieux la marier à mon aise près de moi. »

Ce fut toute la réponse que le duc Étienne avait faite au duc Frédéric son frère, et aussi avait-on parlé du mariage du roi ailleurs; mais la duchesse de Brabant remit la chose sur le tapis, et remontra aux oncles du roi que le mariage de Bavière était le plus profitable, le plus honorable qu'elle sût présentement pour le roi. « Oui, dame, dirent les deux ducs, mais nous n'en avons aucune nouvelle. — Ne vous en occupez pas, dit la duchesse, on fera avancer, vous en aurez des nouvelles cet été sans nulle faute. » Et aussi y prit-elle tant de peine que le duc Frédéric et sa nièce s'en vinrent d'abord en Brabant. Mais ils disaient sur

leur chemin qu'ils allaient en pèlerinage à Saint-Jean d'Amiens ; toutes gens le supposaient ainsi, car les Allemands vont volontiers en pèlerinage et ils eu ont en toujours l'usage.

Quand le duc Frédéric et sa nièce, mademoiselle Isabelle de Bavière, eurent été à Bruxelles trois jours auprès de la duchesse, ils partirent et prirent congé ; mais la duchesse leur promit à leur départ qu'elle serait aussitôt qu'eux à Amiens ou auparavant, car elle voulait aussi aller en pèlerinage, et à cet effet faisait-elle appareiller ses besognes. Quand le duc Frédéric et sa nièce furent au Quesnoy en Hainault, le duc Albert et sa femme demandèrent au duc Frédéric : « Comment avez-vous fait pour l'amener ? » car ils savaient bien comment leur cousin le duc Étienne avait été rebelle à ce voyage, pour les raisons dessus dites. « Je vous le dirai, répondit le duc Frédéric, et j'y ai eu bien de la peine ; toutefois j'ai tant tourmenté et ennuyé mon frère que je l'ai en ma compagnie. Mais au moment de partir, après qu'il eut baisé sa fille, il m'emmena à part, et me dit : « Or, Frédéric, beau frère, vous emmènerez Isabelle, ma fille, et sans nulle assurance ; car si le roi de France ne la veut, elle sera déshonorée pour tous les jours de sa vie. Ainsi avisez-vous-en bien au départ, car si vous me la ramenez, vous n'aurez pas pire ennemi que moi. » Vous voyez donc, bel oncle, et vous, belle tante, en quelle situation je me suis mis pour l'avancement de ma nièce. » Alors la duchesse répondit : « Beau cousin, n'en faites nul doute, Dieu y mettra la main ; elle sera reine de France ; ainsi vous serez quitte de ces menaces, et vous aurez le bon gré et l'amour de votre frère. »



Sceau d'Isabeau de Bavière[1].

Ainsi se tinrent au Quesnoy en Hainault le duc Frédéric et sa nièce, auprès de leur oncle et de la duchesse et de leurs enfants, pendant bien trois semaines, et la duchesse, qui était fort sage dame, endoctrinait tous les jours la jeune fille de Bavière en manières et en contenances, quoique de sa nature elle y fût propre et bien pourvue de sens et de

1. Archives nationales, n° 167 ; grandeur du sceau original, 0m,075.

doctrine; mais elle ne savait pas le français. La duchesse Marguerite de Hainault ne laissa pas sa cousine en l'habit ni en l'appareil avec lesquels elle était venue, car ils étaient trop simples selon l'habitude de France; mais elle la fit parer, vêtir et ordonner de toutes choses aussi richement et grandement que si elle eût été sa fille. Quand tout fut accompli, le jour vint qu'il fallut partir; la duchesse et elle, et sa fille de Bourgogne quittèrent le Quesnoy en grand appareil et prirent le chemin de Cambrai, ainsi que le duc Albert, le duc Frédéric-Guillaume de Hainault et leur compagnie; et ils arrivèrent à Amiens, où la duchesse de Brabant était venue par une autre route. Là étaient le roi, le duc et la duchesse de Bourgogne et les conseillers du roi, le sire de la Rivière et messire Guy de la Trémoille. Barons, chevaliers et écuyers sortirent de la cité d'Amiens au-devant de la duchesse de Hainault et la conduisirent jusqu'à son hôtel; et à peine le roi pouvait-il dormir d'impatience de voir celle qui fut depuis sa femme, et il demandait au seigneur de la Rivière : « Quand la verrai-je ? » Ce dont les dames avaient à rire.

Le vendredi, quand la jeune dame fut parée et ordonnée ainsi qu'il lui appartenait, les trois duchesses l'amenèrent vers le roi. Quand elle fut auprès de lui, elle s'agenouilla bien bas. Le roi vint vers elle, et la prit par la main, et la fit relever, et la regarda de belle manière. Avec le regard, plaisance et amour entrèrent dans son cœur, car il la vit belle et jeune, et il avait grand désir de l'avoir pour sa femme. Alors le connétable de France dit au seigneur de Couci et au seigneur de la Rivière : « Cette dame nous demeurera, le roi ne peut la quitter des yeux. »

Ainsi commencèrent à parler les dames et les seigneurs tous ensemble; et la jeune dame se tenait toute tranquille et ne bougeait pas, car aussi à ce jour ne savait-elle pas le français. Quand on eut été là un moment, ces dames prirent congé du roi, et se retirèrent, emmenant leur fille, et on retourna en la compagnie de madame de Hainault et de sa fille de Bourgogne qui se disait comtesse d'Ostrévent. On ne savait pas encore l'intention du roi, mais on la sut assez tôt; car le duc de Bourgogne chargea le seigneur de la Rivière, quand le roi se fut retiré, de lui en parler et de lui demander ce qu'il pensait de la jeune dame, et si elle lui plaisait pour la prendre comme sa femme. Le duc le fit ainsi, pensant que le roi se découvrirait plus hardiment au seigneur

de la Rivière qu'à personne. Celui-ci demanda donc au roi, quand il se fut retiré : « Sire, que dites-vous de cette jeune dame ? Nous demeurera-t-elle ? Sera-t-elle reine de France ? — Par ma foi, dit le roi, oui, et nous n'en voulons point d'autre; dites à mon oncle de Bourgogne, pour Dieu, qu'il s'en acquitte. »

Le sire de la Rivière sortit tantôt de la chambre et passa dans une autre où se tenait le duc de Bourgogne, auquel il fit cette réponse. « Dieu y ait part! dit le duc de Bourgogne, nous le voulons aussi. » Tantôt il monta à cheval, accompagné des hauts barons, et s'en vint à l'hôtel de Hainault, où il apporta ces nouvelles, dont on fut tout réjoui, et ce fut raison. A ces mots, on cria : « Noël ! »

Or furent les seigneurs et les dames ensemble ce vendredi pour décider où se feraient les noces. Il fut ordonné qu'on partirait d'Amiens et qu'on viendrait à Arras pour les fêtes des épousailles; c'était l'intention des oncles du roi et du conseil de France. Le samedi, les chambellans et les valets partirent pour appareiller les hôtels à Arras, et les dames et les seigneurs croyaient se mettre en route après le dîner; mais le conseil en changea, car le roi, ayant ouï sa messe, vit que les valets se préparaient à faire leur chemin. Il demanda donc au seigneur de la Rivière : « Rivière, où allons-nous ? — Sire, répondit celui-ci, il a été ordonné par messires vos oncles que vous iriez à Arras, et que là vous vous marieriez et feriez les noces. — Pourquoi cela ? dit le roi; ne sommes-nous pas bien ici ? Autant vaut épouser ici qu'à Arras ! » A ces mots, le duc de Bourgogne entra dans la chambre du roi, qui lui dit : « Bel oncle, nous voulons nous marier ici, dans cette belle église d'Amiens; nous n'avons que faire de plus tarder. — Monseigneur, dit le duc, à la bonne heure; mais il me faut aller vers ma cousine de Hainault, car elle était informée de l'intention de partir et aller autre part. » Le duc de Bourgogne partit de la chambre du roi et s'en alla chez madame de Hainault, le connétable, messire Guy de la Trémoille, le seigneur de Couci et plusieurs autres étant en sa compagnie. Le duc entra dans la chambre de la duchesse et trouva avec elle la mariée, qui devait être sa nièce. Le duc les salua comme il leur appartenait et comme il le savait bien faire, et puis il dit à la duchesse tout en riant : « Madame et belle cousine, monseigneur a brisé votre projet d'aller à Arras, car ce mariage le touche de trop près. Vous vous reposerez donc aujourd'hui et demain en cette ville, et lundi seront les noces. »

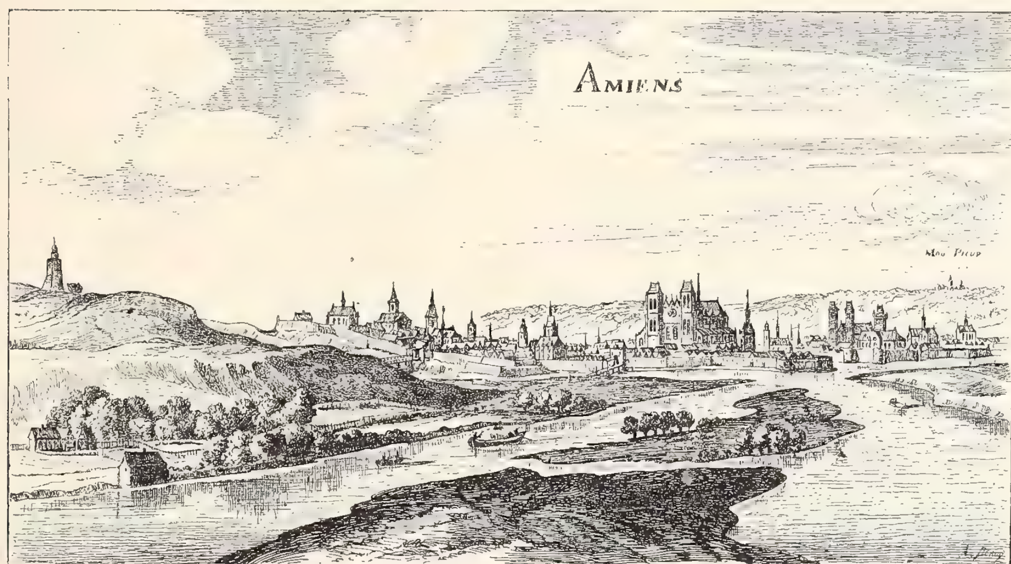


ISABEAU DE BAVIÈRE.

D'après un tableau du musée de Versailles, et la collection Saignières.

La duchesse se mit à rire et dit : « Dieu y ait part! » Ainsi tout fut appareillé pour les fêtes du mariage qui devait avoir lieu le lundi.

Quand le jour vint, la duchesse Marguerite de Hainault, qui avait dans son hôtel la jeune dame qui devait être reine de France, appareilla et para la mariée ainsi qu'il lui appartenait et qu'elle le savait bien faire; et là vinrent la duchesse de Brabant et la duchesse de Bourgogne



Vue ancienne d'Amiens [1].

avec grande compagnie de dames et de damoiselles. Les trois duchesses, dans un char couvert si riche qu'il ne le faut pas demander, amenèrent la jeune dame Isabelle de Bavière, la couronne en tête, qui valait la richesse d'un pays, et que le roi lui avait envoyée le dimanche. Là étaient de leur côté en grand appareil le duc Albert, le duc Frédéric, Guillaume de Hainault, et les barons et les chevaliers, et tous descendirent devant la belle église d'Amiens. Tantôt vint le roi avec le duc de Bourgogne, Jean de Bourgogne et la grande baronnie de France; et fut la jeune dame très excellemment amenée à l'église par les dames et les seigneurs, et là furent solennellement mariés, le roi et elle, par l'évêque du lieu, et se tinrent le soir grandes fêtes.

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

CHAPITRE IX

Comment François Ackerman surprit la ville de Damme; et comment l'amiral Jean de Vienne alla en Écosse, où point ne réussit dans son entreprise contre les Anglais.



I avant apprit-on le lendemain matin mardi, vers neuf heures, que François Ackerman avait pris par surprise la ville de Damme; ce dont le roi dit sur l'heure qu'il n'entendrait à rien qu'il n'eût été en Flandre et n'eût reconquis la ville; car c'était une très dangereuse voisine pour ceux de Bruges et de l'Écluse, et il dit qu'il irait si avant dans ces Quatre-Métiers dont le venin était venu, qu'il n'y demeurerait maisons, ni buissons, qui ne fût brûlé et ravagé; ainsi fut fait comme il avait ordonné. Les dames et seigneurs retournèrent chacun en leurs maisons; et l'armée du roi s'appareilla, qui fut tantôt devant Damme, où François Ackerman se tenait, qui se comporta comme un homme vaillant et bien avisé, et se défendit, environ un mois, contre le siège du roi de France.

Au bout de ce temps, qui était venu au vingt-septième jour d'août, François, voyant que l'artillerie leur manquait dans la ville, et que nul secours ne lui arrivait d'aucun côté, dit le soir à ceux de son conseil: « Je veux que, nous autres de Gand, nous nous en allions chacun notre chemin pour nous retirer dans notre ville; dites-le-vous l'un à l'autre, et que tout soit tenu secret; car si les hommes d'ici savaient que nous les voulons quitter, ils feraient, pour sauver eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, quelque traité mauvais pour nous avec le roi de France. Mais je les en empêcherai bien; nous nous tiendrons tous ensemble, et nous ferons le tour de la ville, mettant les hommes et les femmes au moustier, et nous leur dirons que nous les enfermons là, à cause de l'assaut que nous devons avoir demain matin. Vers minuit, nous dirons à ceux du guet, quand je ferai ouvrir les portes, que nous sortons de la ville pour aller réveiller les ennemis. Quand une fois nous serons aux champs, nous irons à force d'éperons vers Gand, et nous n'aurons rien à craindre des Français. » A quoi ceux de son conseil répondirent: « Vous avez bien parlé. »

Ainsi s'ordonnèrent-ils en cette manière; et le soir ils firent trousser tous leurs bagages, et ils mirent les femmes et les enfants, les prisonniers et les prisonnières au moustier, et ils firent entrer aussi les dames chevaleresses qui étaient là, madame de Dugelles, madame d'Escornay, madame de Hezebete et d'autres, jusqu'à sept avec leurs damoiselles; et ils leur disaient : « Nous vous mettons ici, parce que demain nous devons avoir un trop grand assaut, et que nous ne voulons pas que vous soyez effrayées par les traits et les canons. » Tous et toutes s'y accordèrent, croyant qu'il en était ainsi; et furent bien étonnés quand le jour se leva, et que ceux de Damme s'aperçurent que François Ackerman et les Gantois s'en allaient et avaient déjà fait plus d'une lieue. Alors commencèrent les capitaines de la ville à traiter avec les gens du roi, et ils disaient que la veille au soir ils avaient occis François Ackerman. Et cependant, tandis que quelques-uns de ceux de Damme poursuivaient les Gantois, les Bretons et les Bourguignons commençaient à assaillir la ville, qui fut prise et aussitôt brûlée : ce dont le roi et le duc de Bourgogne furent grandement courroucés; mais ils n'y pouvaient porter remède, et il leur fallut passer par-dessus; mais ne tarda guère le roi à se déloger et à aller plus avant dans le pays qu'on dit des Quatre-Métiers, et qui avait plus que tout autre soutenu et conforté ceux de Gand. Aussi le pays fut tout ravagé, les tours et les forts abattus et les gens occis; après quoi le roi s'en retourna en France, à Creil, où se tenait la reine sa femme. Et les Gantois furent bien réjouis de ce retour, car ils avaient bien pensé avoir un siège.

Or sachez que les Anglais et les Écossais avaient recommencé la guerre, par la suite d'une chevauchée que le comte de Northumberland avait faite en Écosse, avant que les trêves fussent déclarées entre l'Angleterre et la France, qui devaient comprendre le pays d'Écosse; et le roi d'Écosse avait demandé secours au roi et à ses oncles, qui avaient envoyé l'amiral de France, messire Jean de Vienne, avec bien mille lances de chevaliers et écuyers, lesquels, étant arrivés à Édimbourg, s'y logèrent du mieux qu'ils purent; car Édimbourg, encore que ce soit Paris en Écosse et que le roi y tienne son siège, n'est pas une ville comme Tournai ou Valenciennes, car il n'y a pas dans toute la ville quatre cents maisons.

De l'arrivée des Français les seigneurs et chevaliers écossais n'étaient guère satisfaits, et ils disaient entre eux : « Quel diable les a mandés ?

Ne savons-nous pas bien sans eux faire la guerre aux Anglais? Nous ne ferons pas de bonne besogne tant qu'ils seront avec nous. Qu'on leur dise de s'en retourner, et que nous sommes assez de gens en Écosse pour soutenir notre guerre, et que nous ne voulons point de leur compagnie. Ils ne nous entendent point, ni nous eux; nous ne pouvons parler ensemble. Ils auront tantôt pillé et mangé tout ce qu'il y a dans le pays; ils nous feront plus de contrariétés, de dépits et de dommages, si nous les laissons rester, que les Anglais ne nous en feraient. Si les Anglais brûlent nos maisons, que nous importe? Nous en avons bientôt refait une à bon marché, et ils ne nous faut pour cela que trois jours, pourvu que nous ayons quatre ou cinq pieux et de la ramée pour la couverture. »

Ainsi disaient les Écossais à la venue des seigneurs de France et n'en faisaient nul compte; mais ils les haïssaient dans leurs cœurs, et les diffamaient de leurs langues tant qu'ils pouvaient, comme des gens rudes et sans honneur tels qu'ils sont. Et je vous dis, à bien considérer, qu'une si grande armée de tant de nobles gens qu'il y eut en cette saison de France en Écosse fut une armée sans raison, et mieux aurait valu vingt ou trente chevaliers de France que cinq cents ou mille. La raison en est ceci : en Écosse, ils ne voient jamais aucun homme de bien, et ils sont ainsi que des gens sauvages qui ne connaissent personne, et sont grandement envieux du bien d'autrui, tout en redoutant de perdre le leur, car c'est un pauvre pays. Et quand les Anglais y chevauchent, comme ils l'ont fait plusieurs fois, il faut que leurs provisions les suivent toujours par derrière, s'ils veulent vivre, car on ne trouve rien dans le pays. A grand peine y trouve-t-on du fer pour ferrer les chevaux, et du cuir pour faire les harnais, selles et brides. Les choses leur viennent toutes faites de Flandre, et quand elles leur manquent, ils n'ont plus rien.

Quand ces barons et ces chevaliers de France qui avaient coutume de trouver ces beaux hôtels, ces salles parées et ces châteaux avec ces bons lits mollets pour se reposer, se trouvèrent en cette pauvreté, ils commencèrent à rire et à dire : « En quelle Prusse nous a amenés l'amiral? Nous n'avons jamais su ce que fût la pauvreté ou la dure vie jusqu'à présent. Nous retrouvons ici les promesses que les seigneurs nos pères et les dames nos mères nous ont fait du temps passé en nous disant : Va, va, si tu vis longuement, tu auras en ton temps des lits

durs et de mauvaises nuits. Il paraît bien que nous allons avoir tout cela. — Pour Dieu, disaient les compagnons, hâtons-nous de faire notre expédition, chevauchons en Angleterre; il n'y a point de profit ni d'honneur à séjourner longuement en cette Écosse. » Et lorsque les chevaliers contaient ainsi à leur capitaine, messire Jean de Vienne, l'amiral les apaisait tant qu'il pouvait et leur disait : « Beaux seigneurs, il nous faut souffrir et attendre doucement, puisque nous nous sommes mis en ce danger. Il y a un trop grand ruisseau à repasser, et nous ne pouvons pas retourner par l'Angleterre. Prenez en gré ce que vous trouvez; vous ne pouvez pas toujours être à Paris, ni à Dijon, ni à Beaune, ni à Châlons. Qui veut vivre en ce monde et avoir honneur doit goûter du bien et du mal. »

Longtemps attendit ainsi l'amiral avec ses gens que les Écossais se voulussent mettre en campagne, et le roi Robert était en la sauvage Écosse et n'en voulait point sortir qu'il ne fût assuré d'une grande somme de florins pour lui et ses gens : ce à quoi s'engagea messire Jean de Vienne, sans quoi il n'eût eu aucune aide des Écossais. Avant qu'ils fussent venus, il leur avait été promis que, le royaume d'Écosse aidant, ils feraient un si grand trou en Angleterre que jamais il n'y serait porté remède. Si ne trouvaient-ils pas ces promesses véritables. D'abord ils trouvèrent de dures gens, mal amis et pauvre pays, si bien que ces seigneurs chevaliers et écuyers de France ne surent tantôt où envoyer leurs valets pour fourrager, et ils ne pouvaient aller que sur les grandes routes; car les malandrins du pays les attendaient au passage, leur tombaient dessus, les blessaient et les tuaient.

Enfin le roi Robert d'Écosse vint à Édimbourg, qui était un grand homme, vieux, avec un œil rouge à demi fermé, qui montrait bien n'être pas trop vaillant aux armes et aimait mieux rester en repos que chevaucher; mais il avait jusqu'à neuf fils, et ceux-là aimaient assez les armes. L'amiral le requit et pria qu'on tînt les conditions auxquelles il était venu en Écosse et qu'il pût chevaucher en Angleterre. Les barons, chevaliers et écuyers d'Écosse qui désiraient s'avancer en furent tout réjouis et s'accordèrent d'aller avec lui. Aussi fit le roi Robert son grand mandement, dont plus de trente mille hommes vinrent à Édimbourg au jour assigné, et comme ils venaient, ils se logeaient à l'usage de leur pays, et ils n'avaient pas toutes leurs aises. Aussi était bien pressé messire Jean de Vienne d'entrer en Angleterre et faire un bon

exploit d'armes, et quand il vit tous ces Écossais, il dit qu'il était temps de chevaucher et qu'on avait déjà trop tardé. Sur ce prirent-ils le chemin de Roxburg; le roi n'était point à cette chevauchée, mais tous ses enfants allèrent à l'armée; et l'amiral avait fait délivrer jusqu'à douze cents pièces de harnais pour armer de pied en cap les chevaliers et écuyers d'Écosse et de Norvège qui étaient mal armés; il les avait fait venir de Paris, ce dont les compagnons qui en furent revêtus eurent grande joie. Et ainsi chevauchèrent-ils jusque dans le comté de Northumberland, prenant forts et châteaux, où les Français se portaient mieux que les Écossais; car ils entraient aux fossés et les passaient à grand peine, puis montaient sus aux échelles et venaient combattre main à main avec les dagues contre ceux du fort. Ils étaient ainsi arrivés sur le chemin entre Berwick et Newcastle, lorsqu'ils apprirent que le comte de Northumberland et le comte de Nottingham marchaient contre eux à grand effort, et aussi que le roi d'Angleterre avait fait son mandement de tous ses gens et menaçait fort les Écossais. L'amiral fut bien réjoui de ces nouvelles, mais non autant les Écossais, qui dirent qu'ils se retireraient vers la marche de Berwick pour avoir leur pays à dos, et que là ils attendraient leurs ennemis. Messire Jean de Vienne ne voulut point sortir de leur conseil, et il les crut. Ainsi passant devant Berwick sans assaillir la ville qui était remplie de bonnes gens d'armes, les Français et les Écossais prirent le chemin de Dunbar pour rentrer en leur pays.



Sceau du roi Robert d'Écosse[1].

Le roi d'Angleterre et ses gens se hâtaient d'arriver au secours du comte de Northumberland, qui devait déjà, pensaient-ils, combattre les Écossais, et ils étaient arrivés jusqu'à Saint-Jean de Beverley, entre la cité d'York et la cité de Durham, quand ils apprirent que les Écossais s'étaient retirés dans leur pays. Ils se logèrent donc dans les marches du Northumberland, et ce fut là qu'il advint en l'armée du roi d'Angleterre une aventure qui faillit rompre son voyage et mettre

1. Archives nationales, n° 10 256; grandeur de l'original, $0^{m},100$.

les seigneurs en guerre mortelle l'un avec l'autre. Le roi d'Angleterre était en la marche de Saint-Jean de Beverley, et aussi étaient ses oncles, messire Thomas de Holland comte de Kent et messire Jean son frère, avec une belle compagnie de gens d'armes. Dans la troupe du roi était un chevalier de Bohême qui était venu avec la reine d'Angleterre[1], et auquel le roi et les barons faisaient fête pour l'amour de la reine; le chevalier s'appelait messire Nicle, et il était jeune et joli chevalier à l'usage d'Allemagne. Or il advint qu'une après-midi, au dehors d'un village assez près de Saint-Jean de Beverley, deux écuyers qui étaient à messire de Holland[2], le frère du roi, se prirent de paroles au sujet de leur logis avec messire Nicle, et ils le poursuivaient de près pour lui faire déplaisir. A ces paroles que le chevalier avait avec les écuyers, se joignirent deux archers qui étaient à messire Richard de Stafford, fils du comte de Stafford, et ils commencèrent à soutenir le chevalier, à cause qu'il était étranger, et ils blâmèrent les écuyers en disant : « Vous avez grand tort de vous prendre à ce chevalier. Vous savez bien qu'il est à madame la reine et de son pays; ainsi se faut-il mieux comporter avec lui qu'avec un autre. — Vrai? dit l'un des écuyers à l'archer qui avait dit cette parole, et toi, bavard, en veux-tu parler? Cela te regarde-t-il si je blâme ses folies? — Si cela me regarde? repartit l'archer. Cela me regarde assez, car il est le compagnon de mon maître. Je ne serai jamais en lieu où il soit blâmé ou insulté. — Et si je croyais que tu voulusses l'aider, reprit l'écuyer, ou te porter contre moi, je te mettrais cette épée dans le corps. » Et il fit semblant de le frapper. L'archer recula qui tenait son arc tout appareillé, et, levant une bonne flèche, il laissa aller, et frappa l'écuyer en face, lui mettant sa flèche entre la mamelle et le cœur, et l'abattit mort. L'autre écuyer s'enfuit, ayant vu son compagnon en cet état. Messire Nicle était déjà parti et rentré dans son logis. Les archers s'en revinrent vers leur maître et lui contèrent l'aventure. Messire Richard en fit grand compte et dit qu'ils avaient mal fait. « Par ma foi, sire, répondit l'archer, il fallait bien qu'il en fût ainsi, si je ne voulais être tué, et j'aime mieux l'avoir tué que s'il m'avait occis. — Va, va, dit messire Richard, ne te mets pas sur un chemin où l'on te puisse trouver. Je ferai traiter pour la paix avec messire Jean de Holland par monsei-

1. Richard II avait épousé en 1331 Anne de Bohême.
2. Fils du premier mariage de la princesse de Galles.

gneur mon père ou par quelque autre. » Les archers répondirent et dirent : « Sire, volontiers. »

Les nouvelles vinrent à messire Jean de Holland qu'un des archers de messire Richard de Stafford avait tué son écuyer, celui qu'il aimait le mieux au monde, et on lui dit que c'était par la faute de messire Nicle, ce chevalier étranger. Quand messire Jean de Holland fut informé de cette aventure, il en fut comme forcené, et il dit : « Jamais je ne boirai, ni mangerai, que ce ne soit vengé. » Tantôt il monta à cheval, et fit monter ses hommes pour partir de son logis; il était déjà tard, et ils s'en allèrent par les champs, s'enquérant où messire Nicle était logé. On leur dit qu'il était probablement à l'arrière-garde avec le comte de Devonshire, le comte de Stafford et leurs gens. Messire Jean de Holland prit ce chemin et commença de chevaucher à l'aventure pour trouver messire Nicle. Tandis que lui et ses gens chevauchaient entre les haies et les buissons dans un chemin étroit, où l'on ne se pouvait détourner si on se rencontrait l'un l'autre, messire Richard de Stafford et messire Jean de Holland vinrent face à face. Et comme il était nuit, ils se demandèrent en passant : « Qui est là ? » Et en marchant l'un vers l'autre : « Je suis Stafford. — Je suis Holland. » Alors dit messire Jean de Holland, qui était encore en sa fureur : « Stafford, Stafford! je te cherchais. Tes gens m'ont tué mon écuyer que j'aimais bien. » A ce coup, il lança une épée de Bordeaux qu'il tenait toute nue; le coup tomba sur messire Richard de Stafford et l'atteignit au corps, dont il tomba mort, ce qui fut grande pitié. Puis il passa outre et il ne savait pas encore qui il avait frappé, mais il savait bien qu'il y avait un homme mort. Les gens de messire Richard de Stafford furent bien courroucés, ce qui fut raison, quand ils virent leur maître mort, et ils commencèrent à crier : « Ah! Holland! Holland! vous avez tué le fils du comte de Stafford. Tristes nouvelles ce seront pour le père quand il le saura. » Quelques-uns des gens de messire Jean de Holland entendirent cela et dirent à leur maître : « Sire, vous avez tué messire Richard de Stafford. — A la bonne heure, dit messire Jean, j'aime mieux l'avoir tué que s'il m'eût tué. D'ailleurs, j'en ai mieux vengé mon valet. » Ainsi s'en vint messire Jean à Saint-Jean de Beverley et en prit la franchise, et ne sortit point de la ville; car il savait bien qu'il y aurait grand trouble en l'armée à cause de la mort du chevalier, et il ne savait pas ce qu'en dirait son frère, le roi Richard d'Angleterre.

Les nouvelles vinrent au comte de Stafford que son fils avait été occis par grande mésaventure. « Occis! dit le comte; et qui l'a occis? » On lui rapporta, ceux qui avaient été présents : « Monseigneur, le frère du roi, messire Jean de Holland, » et on lui dit la cause, pourquoi et comment. Vous devez comprendre que lui, qui aimait son fils, car il n'en avait pas d'autre, et c'était un beau chevalier, jeune, hardi et entreprenant, fut courroucé outre mesure, et quoiqu'il fût nuit, il manda ses amis pour prendre conseil, afin de savoir comment il en pourrait user pour se venger. Toutefois les plus sages et les mieux avisés de son conseil le retinrent et dirent que le lendemain il remontrerait le fait au roi d'Angleterre, et le requerrait d'en faire loi et justice. Ainsi se passa la nuit, et messire Richard de Stafford fut enseveli dans l'église d'un village qui était là, et tous ceux de son lignage y furent, barons et chevaliers, qui se trouvaient dans l'armée.

Après les obsèques faites, le comte de Stafford, et bien soixante de son lignage et du lignage de son fils, montèrent à cheval et s'en vinrent vers le roi, qui était déjà tout informé de cette aventure, et ils le trouvèrent avec ses oncles et grand foison d'autres seigneurs auprès de lui. Le comte de Stafford se mit à genoux, et dit, tout en pleurant et avec grande angoisse de cœur : « Roi, tu es roi de toute l'Angleterre, et tu as juré solennellement de tenir le royaume d'Angleterre en droit et d'y faire justice; tu sais comment ton frère, sans ombre de raison, a tué mon fils et mon héritier. Je te requiers donc que tu m'en fasses droit et justice; autrement tu n'auras pire ennemi que moi, et je veux bien que tu saches que la mort de mon fils me touche de si près que, si je ne croyais rompre et briser le voyage où nous sommes, et recevoir, du trouble que je mettrais en l'armée, plus de dommage et de reproches que d'honneur, il serait vengé et payé si cher, que d'ici à cent ans on en parlerait encore en Angleterre; mais à présent je me retiendrai tant que nous serons en le voyage d'Écosse, car je ne veux pas réjouir les ennemis par mon malheur. — Comte de Stafford, répondit le roi, soyez certain que je rendrai justice et raison aussi avant que les barons de mon royaume oseront ou voudront juger, et je ne m'en départirai pas pour frère que j'aie. » A quoi ceux du lignage du comte de Stafford répondirent : « Sire, vous avez bien parlé et grand merci. »

Ainsi furent apaisés les proches de messire Richard de Stafford, et le voyage en Écosse continua, comme je vous le raconterai, et par tout le

chemin le comte de Stafford ne laissa rien paraître de la mort de son fils : ce dont les barons le tinrent pour fort sage.

Or s'avançait toujours le roi d'Angleterre, qui avait passé la rivière de la Tyne et celle de la Tweed, et il était déjà à Morlane et avait brûlé et pillé l'abbaye de Melrose. Jamais auparavant, dans toutes les guerres d'Écosse et d'Angleterre, cette abbaye n'avait eu aucun dommage; mais c'était cette fois l'intention des Anglais qu'avant de rentrer en Angleterre ils détruiraient toute l'Écosse, parce qu'ils s'étaient en cette saison fortifiés des Français.

Quand l'amiral de France sut ces nouvelles, il dit aux barons d'Écosse : « Seigneurs, pourquoi séjournons-nous ici, et que ne nous mettons-nous en peine pour voir nos ennemis et les combattre? On nous avait informés, avant que nous vinssions en ce pays, que, si vous aviez mille lances ou environ de bonnes gens de France, vous seriez assez forts pour combattre les Anglais. Je me fais fort que vous en avez bien mille et plus de cinq cents arbalétriers, et je vous dis que les chevaliers et les écuyers qui sont en ma compagnie sont bonnes gens d'armes et fleur de chevalerie, et jamais ne fuiront, mais qu'ils attendront l'aventure telle que Dieu nous la voudra envoyer. »

Les barons d'Écosse répondirent à ces paroles, car ils connaissaient bien les Anglais et leur puissance, et ils n'avaient aucune envie de les combattre : « Par ma foi, monseigneur, nous vous croyons bien que vous et les vôtres sont tous des gens d'action et de vaillance; mais nous entendons dire que toute l'Angleterre est vidée pour venir en ce pays, et jamais les Anglais ne se trouvèrent tant de gens ensemble comme ils sont aujourd'hui, et nous vous mettrons en tel lieu que vous les puissiez voir et aviser. Si vous conseillez qu'ils soient combattus, nous ne nous y refuserons pas, car nous avons vraiment dit toutes les paroles que vous mettez en avant. — De par Dieu, dit l'amiral, je le veux bien. »

Depuis lors, il ne demeura guère de jours que le comte de Douglas et les autres barons d'Écosse ne menassent l'amiral de France en une haute montagne de leur pays, au-dessous de laquelle il y avait un défilé que les Anglais devaient traverser avec toute leur armée. De cette montagne, où l'amiral se tenait avec grand foison de chevalerie de France en sa compagnie, ils purent voir clairement la puissance des Anglais, et les compter, le plus justement qu'ils purent, six mille hommes

d'armes, et, tant archers que valets, bien soixante mille. Si se dirent-ils en eux-mêmes, tout bien considéré, qu'ils n'étaient pas assez de gens armés pour les combattre; car du côté des Écossais ils ne trouvaient pas mille lances et autant de leur côté, et environ trente mille hommes d'autres gens et très mal armés. L'amiral dit au comte de Douglas et au comte de Murray : « Vous avez raison de ne pas vouloir combattre les Anglais, mais avisez à ce que vous voulez faire. Ils sont bien assez forts pour chevaucher dans votre pays et pour tout détruire, et, puisque nous ne les pouvons combattre, je vous prie de me mener à travers votre pays par des chemins non fréquentés jusqu'en Angleterre; nous leur ferons la guerre d'autre part, comme ils la font ici, si cela se peut faire. — Oui, sire, » répondirent les barons d'Écosse.

Messire Jean de Vienne et les barons d'Écosse tinrent donc conseil ensemble qu'ils quitteraient leur pays et laisseraient faire les Anglais, et qu'ils chevaucheraient jusque dans le pays de Galles devers la cité de Carlisle, et que là ils trouveraient assez de bon pays où ils se vengeraient. Ainsi tous les gens d'armes se retirèrent devant les Anglais, gagnant les forêts et les montagnes, et à mesure qu'ils chevauchaient à travers l'Ecosse, eux-mêmes détruisaient le pays et brûlaient les villages et les maisons, et retiraient les femmes, les enfants et les provisions dans les forêts d'Écosse, où ils savaient bien que les Anglais ne les viendraient pas chercher. Le roi se retira aussi dans la sauvage Écosse, car il n'était pas en bon point pour chevaucher, et laissa faire ses gens, qui étaient entrés en Northumberland et jusqu'aux frontières du pays de Galles, brûlant et détruisant villes, manoirs et pays comme faisaient en Écosse le roi d'Angleterre et son armée.

Les oncles du roi d'Angleterre et les seigneurs supposaient bien que l'amiral de France et les Écossais tenaient le chemin qu'ils avaient pris, et qu'ils faisaient du pire qu'ils pouvaient sur les marches de Northumberland et du pays de Galles. Aussi disaient-ils entre eux : « Nous ne pourrons mieux faire quand nos provisions, qui arrivent par mer, seront venues, que d'aller par le chemin que suivent nos ennemis, et de les poursuivre jusqu'à ce que nous les trouvions pour les combattre. Ils ne nous pourront fuir par aucun chemin au monde, ni empêcher que nous les ayons à notre aise et volonté. »

Le duc de Lancastre et son frère et plusieurs hauts barons d'Angleterre et la plupart des communes dans l'armée étaient donc en cette

intention, et le roi l'avait accordé et arrêté en la présence de ses oncles, lorsqu'une nuit le comte d'Oxford changea et troubla tout, je ne sais dans quel but. Il était pour lors le cœur et le conseil du roi Richard d'Angleterre, qui n'aimait personne autant que lui, ni n'avait si parfaite confiance; il s'en vint au roi et lui dit, à ce qu'on sut depuis : « Ah! monseigneur, à quoi pensez-vous de vouloir faire le chemin que votre oncle nous conseille de faire? Sachez que, si vous le faites ou y allez aucunement, vous n'en reviendrez jamais, et que le duc de Lancastre ne tend à autre chose qu'à ce que vous soyez mort, et lui roi. Comment vous peut-il et ose-t-il conseiller d'aller en hiver dans un pays que vous ne connaissez pas et de passer les montagnes de Northumberland? Il y a là trente passages et défilés où, si nous nous trouvions enfermés, nous n'en serions jamais hors, sauf en la puissance des Écossais. Ne vous mettez pas en tel danger ni péril pour chose qu'on vous dise. Si le duc de Lancastre y veut aller, qu'il y aille avec sa troupe, car par mon conseil vous n'y entrerez pas. Vous en avez assez fait pour une saison. Jamais le bon roi Édouard votre grand-père, ni le Prince votre père, ne furent si avant en Écosse que vous avez été cette fois. Cela doit bien vous suffire. Gardez votre corps, vous êtes jeune et d'avenir, et tel qui vous montre beau semblant, vous aime bien peu. » Le roi d'Angleterre entendit si bien les paroles de ce comte que jamais elles ne purent lui sortir de la tête, comme je vous le dirai ci-après.

Quand vint le matin, les provisions étant toutes arrivées, tant par mer que par terre, les seigneurs s'appareillaient pour venir à Carlisle, où lors se tenaient l'amiral de France et les Ecossais; ainsi le duc de Lancastre vint vers le roi son neveu, sans rien savoir de ce qui le troublait. Quand le roi le vit, qui était en mélancolie et colère à cause de l'information que je vous ai dite, il lui parla vivement : « Oncle, oncle de Lancastre, vous n'en viendrez pas encore à vos fins. Pensez-vous que, pour vos paroles, nous nous voulions perdre et nos gens aussi? Vous êtes trop osé de nous conseiller follement, et je ne croirai plus ni vous, ni vos conseillers, car j'y vois plus de dommage et de péril que de profit et d'honneur, ni d'avancement pour nous et pour nos gens. Et si vous voulez faire le voyage que vous nous proposez, faites-le; car nous ne le ferons pas, mais nous retournerons en Angleterre, et que ceux qui nous aiment, nous suivent. » A quoi répondit le duc de Lancastre : « Et moi, je vous suivrai, monseigneur, car vous n'avez homme en votre compagnie qui vous aime autant

que je fais, et mon frère aussi. Et votre corps excepté, si nul voulait dire ou avancer que je voulusse autre chose que du bien à vous et à vos gens, j'en baillerais mon gage. » Nul ne releva cette parole; le roi se tut, et parla d'autres choses à ceux qui le suivaient, ordonnant son chemin en Angleterre par où il était venu. Le duc de Lancastre quitta le roi pour l'heure, tout triste, et retourna vers ses gens, pour faire d'autres ordonnances; car au matin il croyait poursuivre jusque dans le pays de Galles les Français et les Écossais, ce qu'ils ne firent pas, mais se mirent tout au retour pour l'Angleterre. Ainsi se rompit toute cette chevauchée, et le roi et les barons d'Angleterre s'en revinrent en Angleterre; mais ils avaient détruit la plus grande partie du royaume d'Écosse. Quand la nouvelle en vint à l'amiral de France et aux barons de France et d'Écosse, qui étaient avec lui, ils eurent conseil de s'en retourner aussi, et disaient en chevauchant qu'ils avaient brûlé dans l'évêché de Durham et dans l'évêché de Carlisle quatre villes qui valaient bien toutes celles du royaume d'Écosse. Toutefois ils n'avaient pas pu avoir la cité de Carlisle.

Quand l'amiral de France et les barons français, chevaliers et écuyers qui étaient en sa compagnie, furent retournés dans les marches d'Édimbourg, ils y eurent beaucoup de disette et de souffrances, et à peine trouvaient-ils quelque chose pour leurs deniers. Ils n'avaient point de vin; à peine pouvaient-ils avoir de la petite cervoise et du pain d'orge et d'avoine. Leurs chevaux étaient morts de froid, et fondus par la pauvreté et la faim; quand ils les voulaient vendre, ils ne savaient à qui; on ne leur en donnait maille ni denier, non plus que de leurs harnais. Les seigneurs remontrèrent donc à leur capitaine l'amiral comment ils étaient traités, et il le savait bien par lui-même, et ils lui dirent qu'ils ne pouvaient vivre longuement en cette peine, car le royaume d'Écosse n'était pas un pays pour hiverner et s'établir, et qu'avant l'été revenu ils mourraient tous là de pauvreté, et s'ils se répandaient dans le pays pour chercher mieux, ils craignaient que les Écossais, qui les haïssaient à cause de leurs valets qui les avaient battus et insultés en fourrageant, ne les assassinassent dans leurs lits, quand ils se trouveraient seuls; car ils entendaient là-dessus des nouvelles.

L'amiral considéra bien toutes ces choses, et il voyait clairement qu'ils avaient droit et raison dans leur remontrance, quoiqu'il eût en idée et projet d'hiverner là, et comptât exposer son état au roi de France et au duc de Bourgogne, afin qu'à l'été ils lui envoyassent, pour le rafraîchir,

de l'or, de l'argent, des gens et des provisions, avec quoi il ferait bonne guerre aux Anglais ; mais, tout bien compté, la mauvaiseté des Écossais, la pauvreté du pays et le péril où ses gens et lui-même seraient s'ils demeuraient, le fit renoncer à hiverner. Il donna donc congé de partir à tous ceux qui le voulaient. Mais au départ se présenta l'embarras, car les barons ne pouvaient trouver passage pour eux ni pour leurs gens. On voulait bien en Écosse laisser partir les pauvres compagnons, les petits chevaliers et écuyers qui n'avaient point de bagages, afin de plus affaiblir et amoindrir le reste des seigneurs de France, de Bourgogne, de Normandie, de Picardie et de Bretagne qui étaient là, et il leur fut bien dit : « Vos gens partiront quand ils voudront, mais vous ne sortirez ou partirez de ce pays que nous ne soyons satisfaits des dommages et frais que nous avons faits en cette saison pour former votre armée. »

Ces nouvelles furent bien dures à messire Jean de Vienne et aux barons du royaume de France, et ils remontrèrent au comte de Douglas et au comte de Murray, qui en semblaient fort courroucés, la dureté qu'ils trouvaient chez les Écossais, et qu'on ne faisait pas en Écosse comme de bons gens d'armes et amis au royaume de France devaient faire, quand on les voulait ainsi malmener et maltraiter, et qu'ils répondaient bien que jamais chevalier d'Écosse n'aurait que faire de venir en France. Les deux comtes dessus dits, qui étaient assez favorables aux barons de France, le représentèrent à leurs gens ; mais ils n'en purent avoir autre chose, que l'amiral et les barons de France devaient payer les dommages avant de sortir du pays d'Écosse. Quand l'amiral vit cela, et qu'il n'en aurai pas davantage s'il ne voulait pas perdre le plus pour le moins, et qu'il se trouvait loin de tout secours, enclos de la mer, et les Écossais en sauvage humeur, il s'accorda à leurs requêtes, et fit publier à cri par tout le royaume d'Écosse que quiconque aurait quelque chose à réclamer, à lui ou à ses gens, et qu'ils en pussent montrer le dommage justement, ils en seraient payés et satisfaits. Ces paroles adoucirent ceux du pays, et l'amiral en fit sa dette envers tous, et dit bien que jamais il ne partirait ni sortirait d'Écosse jusqu'à ce que tous les plaignants fussent contents.

Ainsi plusieurs chevaliers et écuyers eurent passage, et retournèrent en Flandre, à l'Écluse, et là où ils purent arriver, tout affamés, sans montures ni armures. Et ils maudissaient l'Écosse et le jour où ils y étaient entrés, et disaient que jamais n'y eut si dur voyage, et que si Dieu les voulait aider, ils verraient volontiers que le roi de France fît trêve

avec les Anglais un an ou deux, et puis qu'il s'en allât en Écosse pour tout détruire; car jamais ne virent-ils en nul pays aussi mauvaises gens que sont les Écossais, si faux, si traîtres et de si petite connaissance.



Cathédrale de Durham, d'après une photographie.

Par les premiers qui retournèrent par delà la mer, l'amiral de France écrivit toute sa situation au roi de France et au duc de Bourgogne, comment les Écossais l'avaient traité, et que, si on le voulait revoir, ils lui envoyassent toute la somme telle qu'il l'avait réglée avec les Écossais, dont il s'était endetté, et autant pour les gages qu'il avait promis

aux chevaliers et écuyers du pays d'Écosse ; car les Écossais disaient qu'en cette saison ils avaient guerroyé pour le roi de France et non pour eux, et que les dommages que les Français leur avaient faits, en coupant les bois, en foulant les blés et les avoines dans les champs, devaient être payés; et ainsi l'avait-il juré aux barons d'Écosse; en toutes ces demandes il n'avait été en rien aidé par le roi d'Écosse.

Le roi de France et le duc de Bourgogne et leurs conseillers étaient bien tenus de racheter l'amiral, car ils l'avaient envoyé là; aussi la finance fut bientôt appareillée et les payements faits en la ville de Bruges, ce dont les Écossais se tenaient pour satisfaits ; et l'amiral et ses gens reprirent le chemin de France, lesquels, quand ils furent arrivés auprès du roi Charles et du duc de Bourgogne, furent bien questionnés sur les nouvelles d'Écosse, et la nature du roi, des barons et du pays. L'amiral en raconta bien assez, et il dit que, Dieu aidant, il aimerait mieux être comte de Savoie ou d'Artois ou d'un tel pays que roi d'Écosse, et qu'il avait vu ensemble toute la puissance d'Écosse, à ce que disaient les Écossais, mais qu'ils ne se trouvaient jamais cinq cents lances, et peut-être trente mille hommes d'autres gens, mais si mal armés qu'ils ne pouvaient durer contre les autres d'Angleterre ou contre les gens d'armes. On demanda aussi à l'amiral s'il avait vu les Anglais et leur puissance. « Oui, dit-il, quand j'ai vu que les Écossais refusaient et fuyaient les Anglais, je les priai de me mettre en un lieu où je les pusse aviser, et aussi firent-ils; je vis bien des Anglais soixante mille hommes, archers et gros valets, et six mille hommes d'armes, à ce que disent les Écossais. — Amiral, demandèrent les seigneurs, est-ce là toute la puissance d'Angleterre? — Par ma foi, répondit l'amiral, ils me disent que oui, et que personne n'est demeuré en arrière. » Les seigneurs pensèrent un peu, et ils dirent : « C'est beaucoup, soixante mille archers et six à sept mille hommes d'armes. — Ils peuvent bien être autant ou plus, dit le connétable de France; mais j'aimerais mieux les combattre en descendant légèrement



Sceau de Henri de Lancastre [1].

1 Archives nationales ,n° 10 157; grandeur du sceau original.

dans leur pays que d'en combattre la moitié moins par deçà la mer, et c'était ce que disait toujours mon maître, le duc Henri de Lancastre, qui m'a nourri dans ma jeunesse. — Par ma foi, connétable, dit messire Jean de Vienne, si vous aviez été par là avec une bonne troupe de gens d'armes et de Génois, comme je le supposais et comme on me l'avait conseillé quand j'entrepris le voyage, nous les aurions combattus dans le royaume d'Écosse, ou affamés de leurs provisions; car il y eut un tel moment où ils en avaient grand défaut, mais nous, nous n'étions pas assez de gens pour les enlever et les enclore. » Ainsi devisaient ensemble l'amiral et le connétable, et ils mettaient le duc de Bourgogne en bonne volonté de faire un voyage en Angleterre, grand et considérable; mais bien savait-il que, tant que les Gantois seraient en guerre, le voyage de mer ne se pourrait faire. Aussi le duc était-il plus doux et plus enclin aux prières et aux traités de ceux de Gand; car, quoiqu'ils eussent alliance avec le roi Richard d'Angleterre, et que celui-ci leur eût envoyé, pour les conseiller et gouverner, un chevalier anglais qui s'appelait messire Jean le Boursier, les Gantois désiraient faire la paix. Ils étaient si accablés par la guerre, que les plus riches et les plus considérables de la ville n'étaient pas maîtres du leur, mais bien les méchantes gens et les soldats qui les maîtrisaient, et les sages savaient bien qu'en fin de temps ils ne pourraient éviter de se trouver en grand péril de tout perdre. Encore s'émerveillaient-ils quelquefois, quand ils étaient ensemble et qu'ils en parlaient, comment ils avaient pu se maintenir si longtemps dans l'unité. Mais on savait bien que l'unité venait plus de la force et de la crainte que de l'amour, car les mauvais et les rebelles avaient tellement dominé les paisibles et les bons, que nul n'osait parler contre ce que Pierre du Bois voulait mettre en avant. Et Pierre du Bois savait bien que si ceux de Gand faisaient la paix, il mourrait. Aussi ne voulait-il entendre parler de paix ni de traité, et nul n'osait rien en dire devant lui ou derrière lui; car celui qui parlait, dès qu'il le savait, quelque prudhomme et sage qu'il pût être, était aussitôt mis à mort et sans merci.



Monnaies de Richard II[1].

1. Knigth, *Histoire d'Angleterre*, tome II.

CHAPITRE VIII

Comment la paix fut faite entre le duc de Bourgogne et les Gantois.



CEPENDANT, en ces jours que je dis, il y avait dans la ville de Gand deux vaillants hommes, sages et prudhommes, de bonne vie et conversation, de nation et de lignage moyen, non des plus grands, ni des plus petits de ladite ville. L'un était batelier, et des plus grands entre les bateliers qui y fût, quoique le commerce par bateaux pendant la guerre ne valût plus rien dans la ville de Gand, et on l'appelait messire Roger Crevin. L'autre était boucher, le plus grand de la boucherie et qui y avait le plus de voix, de famille et d'amis, et on l'appelait sire Jacques d'Ardembourg.

Par ces deux hommes l'affaire de la paix fut premièrement entamée avec un chevalier nommé messire Jean de Helle, sage homme et traitable, qui était bien aimé de plusieurs gens en la ville de Gand et qui allait et venait quand il lui plaisait et dont on n'avait nul soupçon, et aussi au commencement n'eût-il osé parler à personne de paix ni de guerre, si le mouvement ne fût pas premièrement venu de messire Roger Crevin et de sire Jacques d'Ardembourg. Je vous dirai comment. Les deux ci-dessus nommés avaient en grande déplaisance le trouble qu'ils voyaient au pays de Flandre, si bien qu'ils en parlèrent ensemble, et Roger dit à Jacques : « Celui qui pourrait apporter remède et apaisement entre la ville de Gand (dont nous sommes et qui est en mauvais état) et le duc de Bourgogne, notre souverain seigneur, ce serait une grande aumône, et ceux qui le feraient en auraient grâce auprès de Dieu et louange dans le monde, car les différends et les troubles n'y sont pas bien séants. — Vous dites vrai, Roger, lui répondit Jacques; mais cela est dur et difficile à faire, car Pierre du Bois est dangereux. Nul n'ose mettre en avant la paix, amour et concorde, tant on a peur de lui ; car s'il le savait, on serait mort sans merci, et vous savez que plus d'un prudhomme en est mort qui en parlait et s'en occupait ou voulait s'en occuper. — Et la chose demeurera-t-elle donc toujours en cet état ? demanda Roger. Il faut, comme que ce soit qu'elle

ait une fin, et, de par Dieu, qui pourrait l'y mettre, il n'y eut jamais si bonne journée. — Montrez-moi le chemin, dit Jacques, et je l'écouterai volontiers. » Roger répondit et dit : « Vous êtes en la boucherie un des plus notables, des plus aimés et des plus crus qui y soient; vous pouvez tout secrètement parler et remontrer votre cœur à vos plus grands amis et, quand vous verrez qu'ils y entendront, petit à petit, vous irez plus avant. Et moi, d'autre part, je suis bien avec les bateliers, et je sais bien que la guerre leur déplaît grandement dans leur cœur, car ils y ont grand dommage. Je le remontrerai à quelques-uns, et ceux-ci en attireront d'autres et les remettront en bonne voie. Et quand nous aurons ces deux métiers d'accord, qui sont grands et puissants, les autres métiers et les bonnes gens qui désirent avoir la paix s'y inclineront. — Or bien, répondit Jacques, j'en parlerai aux miens, parlez-en aux vôtres. » Ainsi fut fait comme ils l'avaient proposé, et ils en parlèrent chacun si secrètement et si sagement aux siens que, par la grâce du Saint-Esprit, Jacques d'Ardembourg trouva tous ceux de la boucherie enclins à sa volonté, et Roger Crevin d'autre part, par ses beaux discours, trouva aussi les bateliers tout prêts à ce qu'il voudrait faire, car ils désiraient ravoir le commerce des bateaux, dont il n'y avait nulle nouvelle, car il était clos.

Or se dirent ces deux prudhommes qu'il leur fallait un intermédiaire, homme sage, secret et de créance, qui reportât cette affaire et la remontrât à monseigneur de Bourgogne. Messire Jean de Helle leur tomba dans la main, et tantôt ils l'avisèrent, comme il hantait la ville de Gand, et se découvrirent loyalement à lui de leurs secrets, en disant : « Messire Jean, nous avons tant fait et labouré auprès de ceux de nos métiers qu'ils sont enclins à la paix, si monseigneur de Bourgogne veut tout pardonner et maintenir les franchises anciennes dont nous avons les chartes et les bulles, et les renouveler. » Messire Jean de Helle dit : « J'en traiterai volontiers avec lui et vous parlez bien. »

Alors le chevalier partit de la ville de Gand et s'en vint vers le duc de Bourgogne, qui se tenait en France près du roi, et il fit tant, par son beau langage, que le duc inclina volontiers à ce qu'il entendit, d'autant qu'il désirait la paix avec ceux de Gand pour pouvoir mener le roi en Angleterre et là faire grand voyage et exploits d'armes. Aussi, répondit-il au chevalier : « Je ferai tout ce que vous conseillez, et retour-

nez vers ceux qui vous envoient. François Ackerman a-t-il été à ces traités? — Monseigneur, non, dit le chevalier, il est gardien du château de Gavre, je ne sais si on voudrait qu'il en sût rien. — Dites-leur, dit le duc, qu'ils lui en parlent hardiment, car il ne me sera pas contraire. Je sais et j'entends qu'il désire grandement venir avec moi en paix et en faveur. » Tout ce que le duc dit, le chevalier le fit, et retourna à Gand, apportant ces bonnes nouvelles dont ils furent contents, et puis il alla au château de Gavre vers François Ackerman, et se découvrit secrètement à lui de toutes ces affaires. François pensa un peu, puis il répondit joyeusement : « Si messire de Bourgogne veut tout pardonner et maintenir la bonne ville de Gand dans ses franchises, je n'y serai pas rebelle, mais je serai grandement diligent à faire la paix. » Le chevalier quitta donc Gavre et François, et il retourna en France vers le duc de Bourgogne, lui remontrant tout son traité. Le duc l'entendit volontiers, et il écrivit des lettres ouvertes et des lettres closes qui furent scellées de son sceau, s'adressant doucement et aimablement à ceux de Gand ; le chevalier les emporta et retourna en Flandre et vint à Gand, mais il n'avait point alors avec lui les lettres. Il s'en fit cependant fort auprès de sire Roger Crevin et de sire Jacques d'Ardembourg par lesquels la chose était conduite. Or regardez le grand péril auquel ils s'exposaient, ainsi que le chevalier ; car si, par quelque moyen que ce fût, messire Jean le Boursier ou Pierre du Bois l'avaient su, leurs vies n'étaient plus rien. Jamais chose périlleuse ne fut plus sagement conduite, et Dieu y mit proprement sa main.

Si dirent sire Roger Crevin et sire Jacques d'Ardembourg au chevalier : « Vous viendrez jeudi en cette ville sur le coup de neuf heures, et vous apporterez avec vous les lettres de monseigneur de Bourgogne. Si nous pouvons en venir à nos fins, nous les ferons lire à la commune de Gand, afin qu'ils y ajoutent plus de foi et de créance ; car à l'heure que nous vous disons, nous serons les maîtres de la ville ou nous serons tous morts. Si vous entendez dire en entrant dans la ville que nous ayons le dessous, vous n'avez que faire d'entrer, retournez au plus tôt que vous pourrez ; car si on trouvait les lettres sur vous, eussiez-vous mille vies, vous seriez mort ; mais si vous entendez dire que les choses soient en bon point, venez hardiment, vous serez joyeusement accueilli. » Messire Jean de Helle répondit qu'ainsi serait fait. Le lundi donc ils se séparèrent et s'en retournèrent chacun en son

hôtel, et messire Jean de Helle quitta la ville, bien informé de ce qu'il avait à faire. Les deux autres mirent tous leurs soins, le mardi et le mercredi, à aller et à parler aux plus fidèles de leurs amis, les doyens des métiers, si bien qu'ils en eurent un grand nombre avec eux. Il était convenu que le jeudi matin, à huit heures, ils sortiraient de leurs maisons, la bannière du comte de Flandre en leur compagnie, en criant : « Flandre au lion! Le seigneur au pays! Paix à la bonne ville de Gand! Tous les méfaits quittés et pardonnés! » Cependant les dessus dits ne purent ni ne surent conduire cette affaire si secrètement que Pierre du Bois ne l'apprît. Sitôt qu'il en fut informé, il vint vers messire Jean le Boursier, pour lors le souverain capitaine au nom du roi d'Angleterre, et il lui dit : « Sire, il en est ainsi et ainsi; Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg doivent demain venir au marché du Vendredi, la bannière de Flandre en leurs mains, criant : Paix et pardon! Si nous ne les prévenons, nous serons, nous et le roi d'Angleterre, mis hors de notre juridiction. — Et qu'y pouvons-nous faire? demanda le sire le Boursier. — Il est bon, dit Pierre du Bois, que demain matin nous nous assemblions dans l'hôtel de la Walle, et nous ferons armer tous nos gens; nous viendrons cependant par la ville, la bannière du roi d'Angleterre en notre compagnie, en criant aussi : « Flandre au lion! Le roi d'Angleterre au pays, et seigneur de la ville de Gand! Mort à tous les traîtres! » Et quand nous serons venus au marché du Vendredi, ceux qui sont de notre parti se mettront avec nous, et nous tuerons tous les rebelles et les traîtres envers le roi d'Angleterre, à qui nous sommes. — Je le veux bien, dit le sire le Boursier, et vous avez bien avisé. Ainsi sera-t-il fait. »

Or voyez si Dieu fut bon pour ces deux prudhommes dessus dits, sire Roger et sire Jacques, car ils furent informés de tout ce projet et de ce qui se devait faire. Quand ils le surent, ils ne furent point troublés, et il ne convenait point de l'être; mais ils se montrèrent fermes et forts, et bientôt résolus. Le soir, ils allèrent et envoyèrent vers les doyens et leurs amis, en disant : « Nous devions aller au marché du Vendredi à huit heures, mais il faut y être à sept heures. » Tous s'y accordèrent et le firent savoir l'un à l'autre.

Quand ce fut le jeudi matin, messire Jean le Boursier et sa troupe s'en vinrent à l'hôtel de la Walle, et ils avaient environ soixante archers. Pierre du Bois y vint peut-être avec quarante, qui se mirent en bonne

ordonnance. Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg se rendirent aussi au lieu de leur rendez-vous, et là s'assemblèrent la plus grande partie des doyens de la ville de Gand. Aussitôt ils prirent la bannière du comte et partirent à travers la ville, criant le cri qui avait été ordonné : « Flandre au lion! Paix à la bonne ville de Gand! Maintien de toutes ses franchises! » Ceux qui étaient de leur avis se joignaient à eux, et lorsqu'ils furent arrivés à sept heures au marché du Vendredi, il leur venait toujours des gens qui se rangeaient avec eux.

Les nouvelles en vinrent à messire Jean le Boursier et à Pierre du Bois en l'hôtel de la Walle, qui se mirent en chemin, la bannière du roi d'Angleterre en leurs mains, et criant : « Flandre au lion! Le roi d'Angleterre seigneur du pays! Mort aux traîtres et aux rebelles! » Et ainsi vinrent-ils au marché du Vendredi et s'y rangèrent en face les uns des autres. Mais de tous ceux qui venaient bien pour se ranger de leur côté, quatre-vingts sur cent et plus allaient avec Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg sous la bannière du comte, et tantôt le marché fut couvert de gens d'armes, qui se tenaient cois en se regardant l'un l'autre.

Quand Pierre du Bois vit comment les doyens des métiers de Gand et tous leurs gens se rendaient vers Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg, il fut tout troublé et craignit fort pour sa vie; car il voyait bien que ceux qui avaient coutume de le suivre et de le saluer le fuyaient aujourd'hui. Il se tira donc tout doucement de la presse sans dire : « Je m'en vais. » Et il ne prit point congé de messire Jean le Boursier ni des Anglais qui étaient là, et il s'en alla se cacher, par crainte de la mort.

Quand sire Roger Crevin et sire Jacques d'Ardembourg virent la marche des affaires, et comment presque tout le peuple de Gand se rangeait sous leur bannière, ils furent bien réjouis et réconfortés, et avec bonne cause; car ils connurent que le peuple de Gand voulait rentrer en paix avec son seigneur. Ils partirent donc tous deux de là où ils étaient, et ils s'en vinrent avec une grosse troupe de bonnes gens vers messire Jean le Boursier et les Anglais, qui n'étaient pas trop assurés de leur vie quand ils les virent venir. Roger Crevin s'arrêta devant messire Jean le Boursier, et il demanda : « Q'avez-vous fait de Pierre du Bois et quelle est votre intention? Nous êtes-vous amis ou ennemis? Nous voulons le savoir. » Le chevalier répondit et dit qu'il croyait

Pierre avec lui, quand il avait vu qu'il était parti : « Je ne sais ce qu'il est devenu, mais je veux demeurer fidèle au roi d'Angleterre, mon naturel et légitime seigneur, à qui je suis et veux être et obéir; il m'a envoyé ici à votre prière et requête; veuillez vous en souvenir. — C'est la vérité, répondirent Roger et Jacques, et si la bonne ville de Gand ne vous eût mandé, vous seriez déjà mort; mais pour l'honneur du roi d'Angleterre, qui vous envoya à notre requête, vous n'aurez aucun mal, ni vous ni les vôtres; mais nous vous sauverons sans dommage ni péril, et nous vous conduirons ou ferons conduire jusqu'à la ville de Calais. Partez donc d'ici, vous et vos gens, tout paisiblement, et vous retirez à votre hôtel, sans en bouger, pour chose que vous voyiez ou entendiez ; car nous voulons être et demeurer avec notre naturel seigneur le duc de Bourgogne, sans plus guerroyer. » Le chevalier, qui fut tout joyeux de cette réponse, dit : « Beaux seigneurs, puisqu'il ne peut pas en être autrement, Dieu y ait part, et grand merci de ce que vous nous offrez et présentez. »

Messire Jean le Boursier partit donc tout paisiblement de la place, et les Anglais de sa troupe le suivaient; les Gantois qui étaient en sa compagnie commencèrent à se cacher et à se retirer parmi les autres sous leurs bannières.

Aussitôt après entra dans la ville messire Jean de Helle, comme il le devait faire; et il s'en vint au marché du Vendredi, bien pourvu de belles lettres scellées et ordonnées de beaux traités et de beaux langages, qui étaient envoyées de la part du duc de Bourgogne à la ville de Gand; et tantôt elles furent ouvertes, lues et montrées à toutes sortes de gens, lesquelles plurent grandement au peuple. François Ackerman avait été mandé du château de Gavre, qui vint bientôt et s'accorda à tous ces traités, et dit que c'était très bien fait d'avoir paix par une telle manière envers son seigneur naturel, et que ceux qui le repoussaient n'étaient pas bons ni loyaux.

Si furent toutes ces bonnes nouvelles tantôt envoyées au duc de Bourgogne, qui se tenait à Arras, dont il fut bien joyeux, et signa et scella à cette heure une bonne trêve et ordonna les journées pour traiter la paix en la cité de Tournai, ce que messire Jean de Helle rapporta à ceux de Gand, à leur grande joie, et François Ackerman s'accordait à tout volontiers et montrait bien par toutes ses paroles qu'il était pour le duc de Bourgogne.

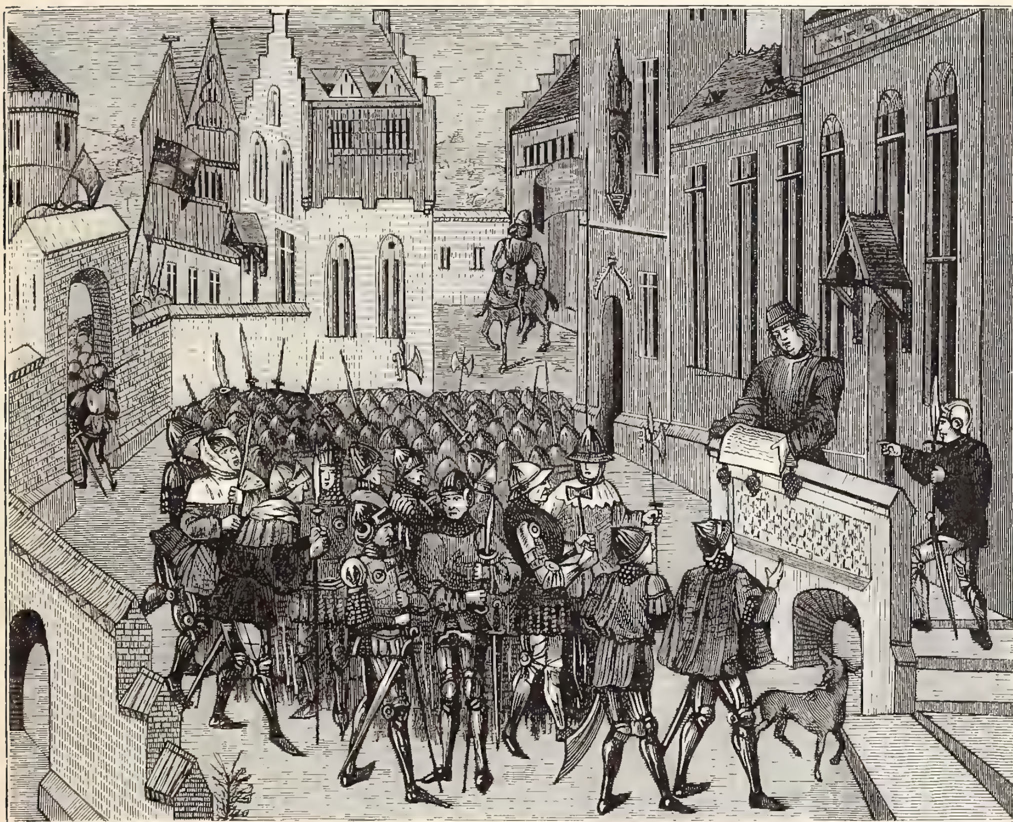
Messire Jean le Boursier et Pierre du Bois se tenaient encore dans la ville de Gand; mais on ne faisait rien par eux des affaires de la ville, ni de tous les traités, car ils voulaient demeurer Anglais. Pierre du Bois cependant restait en paix, car il avait juré sur sa foi et loyauté qu'il ne soulèverait nulle rancune des bonnes gens de Gand envers le duc de Bourgogne, leur seigneur; et François Ackerman l'avait retiré de ses craintes et périls, parlant pour lui aux gens de Gand, et leur remontrant qu'ils se feraient grandement tort et amoindriraient leur honneur, s'ils tuaient ou maltraitaient Pierre du Bois, qui avait été si bon et si loyal envers eux que jamais n'avait-il été soupçonné de trahison. Par ces paroles et par d'autres, Pierre du Bois était demeuré en paix parmi ceux de Gand, car tous savaient bien que François Ackerman disait vrai, et que Pierre avait été, suivant leur opinion, un bon capitaine.

Ainsi furent ordonnés tous ceux qui devaient aller à Tournai pour traiter avec le duc de Bourgogne, et tout des premiers fut élu François Ackerman, parce qu'il était un homme aimable et traitable, et bien connu des seigneurs; et avec lui allèrent Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg, qui arrivèrent à Tournai à l'octave de la Saint-André avec cinquante chevaux, et tantôt sortirent aux champs au-devant du duc et de la duchesse, mais sans descendre de leurs chevaux, et les saluèrent à tête nue en s'inclinant devant eux.

Il ne se passa ensuite guère de temps sans que la paix fût signée et scellée entre le duc de Bourgogne et la bonne ville de Gand, telle qu'elle avait déjà été convenue, et ainsi elle fut lue et publiée par toute la Flandre; ce dont ceux de Bruges ne se contentaient pas trop, car il était dit en un article que les Gantois ne feraient nulle restitution de toutes prises, pillages et voleries qui avaient été faits pendant la guerre; cependant ils n'en purent avoir autre chose, car ils ne pouvaient tout seuls guerroyer, mais ils disaient que jamais ils n'aimeraient parfaitement ceux de Gand. François Ackerman, Roger Crevin, Jacques d'Ardembourg et les autres négociateurs prirent congé du duc et de la duchesse, et remercièrent grandement la duchesse de Brabant qui avait pris part à leurs besognes, et s'en retournèrent à Gand, ce qui mit toute la ville en grande joie.

Quand Pierre du Bois vit que c'était sérieux et que la paix était scellée et confirmée, sans qu'il y eût chance que la guerre se renouvelât,

il fut tout perplexe et en plusieurs imaginations de savoir s'il demeurerait à Gand avec les autres. Il le pouvait bien faire s'il voulait, car tout était pardonné par les lettres du duc de Bourgogne. Mais quand il eut bien examiné son courage, son cœur ne s'accordait nullement à ce qu'il demeurât au milieu de tous les proches et amis de ceux dont il avait



Jean de Helle donnant la paix aux Gantois au nom du duc de Bourgogne[1].

naguère consenti la mort, ou fait occire et décoller en sa présence. Il alla donc voir François Ackerman et lui dit : « François, quelle est votre intention ? Demeurerez-vous en cette ville de Gand ? — Oui, par mon âme, répondit François, monseigneur de Bourgogne le veut, et vous savez que par les points et articles de la paix tout est pardonné. — Ah ! François, répondit Pierre, vous ne l'entendez pas bien ; je crois assez que monseigneur ne veut que paix et loyauté, ainsi que tous les

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2644.

officiers de Flandre; mais il y a à Gand contre nous de grandes haines secrètes qui se découvriront bientôt, si nous demeurons ici. Je crains fort que nous ne payions la mort du sire de Harselles, de Simon Bette, de Ghisbrecht Grute et de plusieurs autres que nous avons fait occire. Comment pourrez-vous aller tout seul là où vous aviez coutume d'aller accompagné de cent ou deux cents hommes tout armés, à votre commandement? Comment saurez-vous être valet là où vous avez été maître? Ceux qui avaient coutume de s'incliner devant vous et de vous saluer vous esquiveront et fuiront autre part. Sachez que je considère bien toute la situation, et si vous m'en croyez, vous viendrez en Angleterre avec moi; car je partirai tantôt de la ville de Gand, quand messire Jean le Boursier et les Anglais partiront. Maintenant, faites-en ce que vous voudrez. Vous êtes libre de partir ou de demeurer. » A quoi François répondit : « Je demeurerai, je ne connais personne en Angleterre, et monseigneur de Bourgogne m'a déjà retenu pour être de sa maison et a ordonné mes affaires. Je m'en irai avec lui. Je crois qu'il me traitera bien, il me l'a bien dit à Tournai, et aussi messire Guy de la Trémoille, son maître chambellan et gouverneur. »

Après cela messire Jean le Boursier ne tarda guère à ordonner ses bagages pour partir. Pierre du Bois en fit autant, et il fit sa prière et requête à ceux de Gand qu'en récompense et payement de tous les bons et loyaux services qu'il leur avait rendus du temps passé, ayant tant de fois aventuré son corps pour leurs affaires, ils le laissassent paisiblement partir de Gand avec sa femme, ses enfants et ses amis, en la compagnie de messire le Boursier, car pour toujours ils s'éloignaient de la bonne ville de Gand. Ce à quoi Roger Crevin et Jacques d'Ardembourg s'employèrent pour le lui faire obtenir, car ils aimaient mieux son départ que sa présence qu'ils redoutaient toujours. Pierre du Bois partit donc de Gand avec toute sa maison, et il emporta grand foison de biens et beaux joyaux d'or et d'argent, car il avait bien eu le temps de les rassembler. Si fut-il conduit jusqu'à Calais en compagnie de messire Jean le Boursier par messire Jean de Helle, et bien accueilli en Angleterre par le roi Richard, qui lui donna cent livres sterling par an de revenu, qui lui furent assurées sur la taxe des laines, et le retint de son conseil. Ainsi Pierre du Bois demeura en paix à Londres, bien vu du roi et des seigneurs, et François Ackerman resta à Gand, mais n'y fut pas longtemps, ainsi que Pierre du Bois le lui avait prédit à son départ.

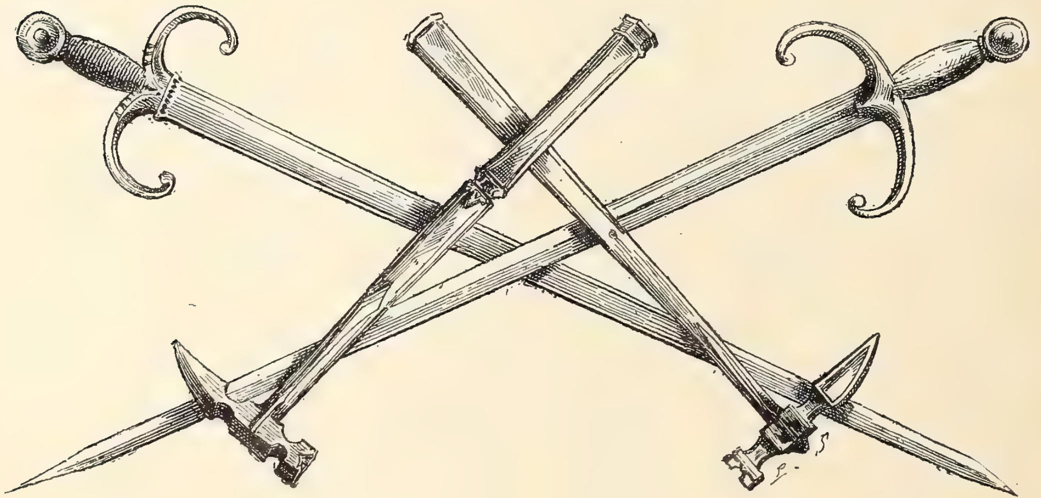
Or défendit-on par toutes les bonnes villes de Flandre, de la part de monseigneur de Bourgogne, de ne point porter épées, ni armures, ni d'en faire porter après soi. Pendant la guerre, François Ackerman avait été à Gand l'un des plus grands qui y fussent, et quand il allait par les rues, s'il avait peu de valets, il en avait de trente à quarante. Ceux auxquels il voulait commander quelque chose étaient tout réjouis, et il avait appris à tenir tel état, non qu'il y voulût persévérer, mais il voulait toujours avoir après lui trois ou quatre gros valets portant épées ou bâtons dont on se pût défendre.

Quand le ban et cri dessus dit fut fait de la part du duc de Bourgogne, François ne pensa pas que telle défense fût faite pour lui ni pour ses valets, tant il croyait avoir de faveur et de grâce dans la ville; mais, sept ou huit jours après que l'ordonnance fut rendue, le bailli du seigneur vint à lui en personne et dit : « François, vous mettez en doute et en soupçon les affaires du duc. Pourquoi allez-vous par la ville de Gand et vos valets aussi? Vous portez et faites porter des épées après vous, comme si on était en temps de guerre. Cela nous déplaît. Nous vous faisons donc commandement, de par monseigneur de Bourgogne et madame, que vous renonciez à tout cela. » François, qui n'en pensait pas mal et qui ne faisait cela que par habitude, répondit : « J'obéirai, c'est bien juste, car je n'ai de haine pour personne, Dieu merci, et je ne voudrais pas qu'aucun mal se fît pour moi ou par moi; mais je croyais avoir assez d'avantage dans la ville de Gand pour porter et faire porter après moi mes épées et armures. — Nenni, dit le bailli; ceux de la ville, à qui vous avez rendu tant de services, en parlent et s'en étonnent; ils m'ont demandé pourquoi je le souffre; il semble que vous vouliez renouveler la guerre. Je vous prie donc, François, que je n'en entende plus aucune nouvelle ni nulle parole; car, au cas où vous ne voudriez pas obéir, je vous tiendrai pour l'ennemi de monseigneur et de madame. »

Le bailli de Gand passa outre là-dessus, et François retourna en son hôtel, et il fit mettre bas les armes à ses valets; mais il entra en une telle mélancolie que la plupart du temps il allait seul par la ville de Gand, ou menait un seul valet ou un enfant en sa compagnie.

Or il advint qu'il était ainsi presque seul à une fête qui eut lieu en dehors de Gand en l'abbaye de Saint-Pierre, et là il fut poursuivi par un fils bâtard du sire de Harselles, qui voulait venger son père; celui-ci

l'atteignit par derrière, disant : « François, à la mort ! Vous avez fait mourir mon père et vous mourrez aussi. » François se retourna ; l'autre, qui était grand et fort, lui fendit la tête d'un coup d'épée jusqu'aux dents, et l'abattit mort sur la place, puis il s'en alla tout paisiblement, sans que nul le suivît, et la chose en resta là. Quand Pierre du Bois l'apprit, qui était en Angleterre, il dit : « Je lui avais bien avisé et chanté toutes ses vigiles avant mon départ de Gand. Si mal lui en a pris, qu'il cherche qui l'amende. Ce ne seront pas ceux qui pendant la guerre le menaient et le poussaient à des actions semblables et à bien d'autres. Voilà pourquoi j'ai cru messire Jean le Boursier et pourquoi je suis venu en Angleterre. »




Livre
Troisieme

CHAPITRE PREMIER

Comment messire Jehan Froissart alla voir le comte de Foix, et ce qu'il y apprit touchant le comte et la mort de son fils Gaston, et aussi du serviteur Orton qu'avait et perdit le sire de Coarasse.

Je me suis longtemps détourné des affaires lointaines pour parler des guerres de Flandre, qui si longuement duraient; cependant, la paix étant là survenue et grands faits d'armes ne s'y devant maintenant passer, moi, sire Jehan Froissart, comme il me déplaisait grandement d'être oisif, je résolus, au lieu d'y envoyer une autre personne, d'aller moi-même vers le haut prince et redouté seigneur Gaston, comte de Foix et de Béarn. Et bien savais-je que, si j'avais la grâce de venir en son hôtel et d'être là un temps à loisir, je ne me pourrais éclairer mieux au monde pour être justement informé de toutes nouvelles; car là sont et retournent volontiers et en grand nombre chevaliers et écuyers étrangers, à cause de la noblesse du dit seigneur comte. Je rencontrai dans le voyage que je voulais faire mon très bon et redouté maître et seigneur le comte de Blois, lequel me confia ses lettres de familiarité adressées au comte Gaston de Foix. Et je chevauchai si longtemps, cherchant de tous côtés des nouvelles, que, par la grâce de Dieu et sans dommage,

je vins en son hôtel à Orthez, au pays de Béarn, le jour de samedi l'an de grâce 1388, et lorsque le comte Gaston me vit, il me fit faire bonne chère, et me dit en riant, en bon français, qu'il me connaissait bien, s'il ne m'avait jamais vu, et qu'il avait souvent entendu parler de moi. Il me retint de sa maison tout à loisir, grâce aux bonnes lettres que j'avais apportées, tant qu'il me plut d'être. Et là je fus informé de la majeure partie des besognes qui étaient advenues aux royaumes de Castille, de Portugal, de Navarre, d'Aragon et au royaume d'Angleterre, au bon pays de Bourbonnais et dans toute la Gascogne. Et même quand je lui demandais quelque chose, il me le disait bien volontiers, car il disait que l'histoire dont je m'occupais serait à l'avenir plus recherchée qu'aucune autre. « Par cette raison, disait-il, beau maître, c'est que depuis cinquante ans sont advenus plus de faits d'armes et merveilles au monde qu'il n'était arrivé trois cents ans auparavant. » Ainsi je fus recueilli et nourri à mon gré dans l'hôtel du comte de Foix, où je fus bien informé de toutes nouvelles touchant à ma matière, lesquelles je vous éclaircirai par beau langage pour donner exemple aux gens qui désirent avancer par grands faits d'armes.



Sceau du comte Gaston de Foix, dit Phœbus[1].

Or sachez qu'au temps où j'entrepris de faire mon voyage pour aller vers le comte de Foix, comme je redoutais la diversité des pays où je n'avais jamais été, quand je suis parti de Carcassonne, je laissai le chemin de Toulouse à droite et je pris le chemin à main gauche, qui me conduisit à Montréal, puis à Fougens, et de là à Belpech, qui est la première ville fermée du comté de Foix, et de là à Mazères et au fort château de Saverdun, et enfin à la bonne et belle ville de Pamiers, laquelle est toute au comte de Foix; et là je m'arrêtai pour attendre une compagnie qui allât au pays de Béarn, où se tenait alors le comte.

Je séjournai environ trois jours ainsi dans la ville de Pamiers, laquelle cité est bien séduisante; car elle est assise dans de beaux et bons vignobles en grande abondance de tous biens, et tout environnée d'une belle, claire

1. Archives nationales, n° 672; grandeur du sceau original.

et large rivière qu'on appelle l'Ariège; puis il m'advint par aventure que je rencontrai un chevalier du comte de Foix qui s'appelait messire Espaing de Lyon, vaillant homme et sage et beau chevalier, qui pouvait être en l'âge de cinquante ans. Je me mis en sa compagnie, et il en eut grande joie, pour savoir des nouvelles de France, et nous fûmes six jours sur le chemin avant d'arriver à Orthez. En chevauchant, ledit chevalier, qui avait au matin dit ses oraisons, me questionnait la plus grande partie du jour pour avoir des nouvelles, et aussi, quand je lui en demandais, il m'en répondait. Et ainsi me fit-il connaître plusieurs belles aventures et curieuses des endroits que nous traversions, et comment les châteaux avaient été pris et repris, et les villes assiégées, et aussi de la cour du comte à Orthez et des choses que j'y devais voir et apprendre. « Sainte Marie! dis-je au bon chevalier messire Espaing de Lyon, que vos récits me sont agréables et qu'ils m'ont fait de bien et de consolation pendant que vous me les avez racontés! Certes, sachez qu'ils ne seront pas perdus, mais qu'ils seront mis par écrit en mémoire et en remembrance dans une belle histoire et chronique, et dressés par ordre, chacun en leur lieu, avec toutes les autres besognes que je poursuis journellement, si Dieu me fait la grâce que je puisse retourner en santé au bon pays de Hainault, dont je suis natif; mais je suis trop courroucé d'une chose. — De laquelle? dit le chevalier; je vous le dirai, si je le sais. — Par ma foi, c'est que de si haut et si vaillant prince comme est le comte de Foix, il ne demeurera nul héritier de femme épousée. — Non, dit le chevalier, et Dieu m'aide, s'il en avait un vivant comme il eut autrefois, il serait le plus heureux seigneur du monde, et aussi seraient tous ceux de sa terre. — Et comment! dis-je, sa terre demeurera-t-elle sans héritier? — Nenni, dit-il, le vicomte de Châtillon, son cousin germain, est son héritier. — Et aux armes est-il preux et vaillant? — Certes non, dit-il, il n'en a qualité; aussi le comte de Foix ne le peut-il aimer, et il fera, s'il peut, ses deux fils bâtards, qui sont beaux chevaliers, d'un âge convenable, sages et preux, ses héritiers et successeurs, et il a bien l'intention de les marier en grande maison, car il a de l'or et de l'argent à foison. Il leur trouvera des femmes par lesquelles ils seront bien aidés et réconfortés. — Sire, dis-je, à la bonne heure, mais ce n'est pas chose due et raisonnable de faire les bâtards héritiers de terre. — Pourquoi? dit-il, si c'est par défaut de bons héritiers? Ne voyez-vous pas comment les Espagnols couronnèrent le roi Henri? Et ceux de Portugal ont bien couronné aussi un bâtard. On l'a

bien vu arriver en plusieurs royaumes et pays que les bâtards par force ont possédé. Guillaume le Conquérant ne fut-il pas le fils bâtard du duc de Normandie ? Et il conquit toute l'Angleterre et la fille du roi qui y était pour lors, et il demeura roi, et tous les rois d'Angleterre sont descendus de lui. — Par ma foi, sire, lui dis-je, d'une chose encore je vous oserais requérir : je vous demanderais volontiers par quelle aventure mourut le fils du comte de Foix. » Le chevalier réfléchit un moment, puis il dit : « La chose est trop piteuse. Je ne vous en veux pas parler, et quand vous viendrez à Orthez, vous trouverez bien, si vous le demandez, qui vous le dira. » Je m'en tins donc là pour l'heure, et nous chevauchâmes tant que nous vînmes à Orthez, sur le point du soleil couchant. Le chevalier monta au château, où il trouva le comte dans sa galerie ; car à cette heure il avait peu avant dîné, et c'était l'usage du comte de Foix qu'il avait tenu depuis son enfance de se lever à haute none et de souper à minuit.

Le chevalier lui dit que j'étais venu là. Et tantôt il m'envoya quérir en l'hôtel de la Lune, où j'étais descendu, car c'était le seigneur du monde qui le plus volontiers voyait des étrangers pour ouïr des nouvelles. Ainsi je demeurai plus de douze semaines en son hôtel ; et ce qui lui plaisait grandement, c'est que j'avais apporté avec moi un livre que j'avais fait à la requête et à l'usage de monseigneur Wenceslas de Bohême, duc de Luxembourg et de Brabant, et dans ledit livre, qu'on appelle *Méliador*, se trouvaient toutes les chansons, ballades, rondeaux et virelais que le gentil duc fit en son temps. Et tous les soirs après souper je lisais dans ce livre au comte de Foix ; mais, tandis que je lisais, personne n'osait sonner mot, car il voulut que je fusse bien entendu ; certes aussi il prenait grand soin à bien comprendre, et quand il se trouvait quelque chose dont il voulait discuter, il m'en parlait volontiers, non pas en son gascon, mais en bel et bon français. Et je vous raconterai quelque chose de l'état du comte et de son hôtel ; car j'y séjournai assez longtemps pour bien apprendre et savoir ce qu'il en était, comme à moi tenait.

Le comte Gaston de Foix dont je parle pouvait avoir cinquante-neuf ans d'âge, en ce temps où je fus vers lui, et je vous dis que j'ai vu en mon temps beaucoup de chevaliers, plusieurs rois, princes et autres, mais je n'en vis jamais aucun qui fût de si beaux membres, de si belle forme, de si belle taille, le visage beau, coloré et riant, les yeux verts et amoureux là où il lui plaisait de jeter ses regards. En toutes choses, il était si parfait et si

bien appris, qu'on ne pouvait trop le louer. Il aimait ce qu'il devait aimer et haïssait ce qu'il devait haïr. Il était un chevalier sage et de haute entreprise et pourvu de bons conseillers. Il n'eut jamais avec lui aucun juif ni aucun mécréant. Il fut prudhomme dans son règne. Tous les jours il disait beaucoup d'oraisons, un nocturne du psautier, les heures de Notre Dame, du Saint-Esprit, de la Croix et les vigiles des morts. Tous les jours il faisait donner cinq francs en petite monnaie pour l'amour de Dieu, et l'aumône à sa porte à tous ceux qui la demandaient. Il fut large et courtois dans ses dons, et il savait bien prendre où il lui appartenait et remettre où il était convenable. Il aimait les chiens plus que toutes autres bêtes, et il était souvent à chasser à la campagne, en été et en hiver. Il devisait volontiers d'armes ou d'amour. Jamais il n'aima les folles entreprises, ni les folles largesses, et chaque mois il voulait savoir ce que devenait son bien. Il avait pris dans le pays, pour recevoir ses recettes et pour administrer ses gens, douze hommes très notables, qui changeaient de deux mois en deux mois, et deux des autres reprenaient la charge. Il faisait son contrôleur de l'homme en qui il se fiait le plus, et tous les autres lui rendaient leurs comptes et leurs recettes, que le contrôleur portait au comte de Foix par rôles et livres écrits, qu'il laissait au dit comte. Il avait dans sa chambre certains coffres où parfois il faisait prendre de l'argent pour donner aux chevaliers, seigneurs et écuyers quand ils venaient vers lui, car jamais personne ne le quitta sans avoir reçu un don, et il augmentait toujours son trésor, dans l'attente des aventures et des coups de fortune qu'il redoutait. Il était abordable et aimable pour toute sorte de gens, et il parlait doucement et amoureusement. Il était bref dans ses conseils et ses réponses. Il avait quatre clercs secrétaires pour écrire et rédiger des lettres, et il fallait bien que ses clercs fussent toujours prêts quand il sortait de sa chambre, et il ne les nommait ni Jean, ni Gautier, ni Guillaume; mais quand on lui apportait des lettres et qu'il les avait lues, il appelait chacun d'eux « Mal me sert! » pour écrire telle chose qu'il leur commandait.

Le comte de Foix vivait en cet état que vous entendez. Et quand il venait de sa chambre à minuit pour souper dans sa salle, il y avait devant lui douze torches allumées que douze valets portaient, et ces douze torches étaient tenues devant sa table, qui donnaient une grande clarté dans la salle, laquelle salle était pleine de chevaliers et d'écuyers, et il avait toujours là des tables dressées à foison pour le souper à qui

voulait souper. Nul ne lui parlait à sa table, s'il ne l'appelait. Il mangeait d'ordinaire beaucoup de volailles, les ailes et les cuisses seulement; au dîner il buvait et mangeait peu. Il prenait souvent grands ébats à la musique, car il s'y connaissait très bien, et souvent il faisait chanter devant lui, par ses clercs, des chansons, des rondeaux et des virelais. Il restait à table environ deux heures, et il voyait volontiers servir des entremets étrangers, qu'il envoyait ensuite aux tables des chevaliers et des écuyers.

Brièvement, je regardai et retins de mon mieux toute l'ordonnance, et je considérai qu'avant de venir à sa cour j'avais été en grand nombre de cours de rois, de ducs et de princes, de comtes et de nobles dames, mais que je ne fus jamais à aucune qui me plût mieux, et que jamais prince ne fut plus réjoui par les faits d'armes que ne fût le comte de Foix. On voyait en la salle, et parmi les chambres et dans sa cour, des chevaliers et des écuyers d'honneur, devisant d'armes et d'amour, et on n'y entendait point d'autres propos, car, en vérité, tout honneur se trouvait en cette cour. On y apprenait nouvelles de tout pays, ou de quelque royaume que ce fût, car elles y pleuvaient et venaient de tout pays, à cause de la vaillance du seigneur, et là je vis venir vers le comte, durant le temps que j'y séjournai, des chevaliers de toute nation.

J'étais fort curieux, voyant l'hôtel du comte si grand et si riche en tous biens, d'apprendre ce que le fils du comte était devenu et par quel accident il était mort; car, ainsi que je l'ai raconté, messire Espaing de Lyon ne me l'avait pas voulu dire, et je m'en enquis si bien qu'un vieil écuyer fort recommandable me le raconta. Il commença ainsi son conte :

— Il est vrai que le comte de Foix et madame de Foix sa femme ne sont pas bien d'accord, et ils ne l'ont pas été depuis longtemps; la désunion qui existe entre eux procède du roi de Navarre, qui fut le frère de cette dame; car le roi de Navarre cautionna pour la somme de cinquante mille francs le seigneur d'Albret, que le comte de Foix tenait en prison. Le comte de Foix, qui sentait ce roi de Navarre cauteleux et plein de malice, ne voulut pas se fier à lui, ce dont la comtesse de Foix était en grand dépit et indignation contre son mari, et elle lui disait : « Monseigneur, vous faites peu d'honneur à monseigneur mon frère, que vous ne vouliez pas vous fier à lui pour cinquante mille francs. Si jamais vous n'aviez plus de la maison d'Armagnac et de celle d'Albret que vous n'avez eu jusqu'à pré-

sent, cela devrait encore bien vous suffire. Et vous savez que vous me devez assigner pour mon douaire cinquante mille francs et les mettre entre les mains de monseigneur mon frère. Ainsi vous n'en pouvez être mal payé. — Dame, dit-il, vous dites la vérité; mais si je croyais que le roi de Navarre dût tourner à cela ce payement, jamais le sire d'Albret ne sortirait d'Orthez jusqu'à ce que j'en sois payé jusqu'au dernier denier; mais puisque vous m'en priez, je le ferai, non pour l'amour de vous, mais pour l'amour de mon fils, que la chose touche. »

Sur cette parole, et aussi sur l'obligation du roi de Navarre qui en fit sa dette envers le comte de Foix, le sire d'Albret fut tiré de la tour d'Orthez, tranquille et délivré. Il se fit Français et vint se marier en France à la sœur du duc de Bourbon, et il paya à son aise au roi de Navarre la somme tout entière de cinquante mille francs à laquelle il était obligé; mais il n'envoya rien au comte de Foix. Alors, quand il en vit la manière, le comte dit à sa femme : « Dame, il vous faut aller en Navarre vers votre frère le roi, et lui dites que je me tiens fort mal content de lui, parce qu'il ne m'envoie pas ce qu'il a reçu du mien. » La dame fit son message bien et à point. Quand le roi l'eut entendue, il dit : « Ma belle sœur, les cinquante mille francs sont à vous, car le comte de Foix en doit faire votre douaire; aussi les deniers ne sortiront jamais du royaume de Navarre, parce que je les tiens. — Ah! monseigneur, vous nourrissez par cette voie une trop grande et terrible haine, si vous faites ainsi, entre le comte de Foix et vous; et si vous tenez votre projet, je n'oserai jamais retourner dans le comté de Foix, car monseigneur croirait que je l'ai désiré et il pourrait m'en faire mourir. — Je ne sais ce que vous en ferez, répondit le roi qui ne voulait nullement lâcher l'argent; mais je suis maître de ces deniers, et la garde pour vous m'en appartient. Soyez donc tout assurée que jamais il ne sortira de Navarre. » La comtesse de Foix ne put avoir d'autre réponse; aussi se tint-elle en Navarre, et elle n'osait pas revenir dans le comté de Foix, redoutant la fureur de son mari qu'elle connaissait pour

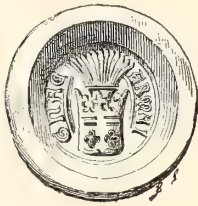


Monnaies de Charles VI[1].

1. Bibliothèque nationale. Cabinet des médailles.

emporté et cruel. Le comte de Foix, qui voyait la malice du roi de Navarre, eut cette imagination sur sa femme qu'elle avait mis la main à cette besogne. Aussi commença-t-il grandement à la haïr et à être mécontent d'elle; cependant ce n'était nullement sa faute, et non plus de ne pas être revenue à Orthez son message fait; mais elle n'osait, car elle sentait son mari trop cruel quand une chose lui venait à déplaisance.

L'affaire en demeura là un certain temps jusqu'à ce que Gaston, fils du comte de Foix, eût tant grandi qu'il devint un beau jouvenceau, et fut marié à la fille du comte Jean d'Armagnac, une jeune et belle dame, sœur du comte d'Armagnac qui vit à présent, et de messire Bernard d'Armagnac, et par le lien de mariage il devait y avoir bonne paix entre Foix et Armagnac. Le jeune damoiseau pouvait avoir quinze à seize ans; c'était un bel et aimable écuyer, qui ressemblait grandement de tout point à son père. Il lui prit grande volonté et désir de chevaucher jusqu'au royaume de Navarre et d'y voir sa mère et son oncle. Ce fut bien un malheur pour lui et pour ce pays, et quand il fut venu en Navarre, on lui fit très bon accueil, et il se tint avec sa mère quelque temps, puis il prit congé d'elle; mais, pour quelque prière ni remontrance qu'il lui fît, elle ne voulut retourner dans le comté de Foix avec lui. Et quand son fils lui en parla d'abord, la dame lui avait demandé si le comte de Foix son père l'avait chargé de la ramener; il répondit qu'à son départ il n'en avait été fait aucune mention ni nouvelle, et, parce que la dame n'osait se rassurer, elle demeura en Navarre; et son fils, Gaston de Foix, s'en vint à Pampelune pour prendre congé du roi de Navarre, son oncle. Le roi le reçut très bien, et le retint avec lui plus de dix jours, et lui donna de très beaux présents et à ses gens aussi, et le dernier don que le roi de Navarre lui donna causa la mort de l'enfant : je vous dirai comment et pourquoi.



Sceau du comte Jean d'Armagnac [1].

Quand on vint au moment que le jouvenceau devait partir, le roi le prit à part secrètement dans sa chambre, et lui donna une belle petite bourse pleine de poudre, telle qu'il n'y avait créature vivante touchant cette poudre ou en mangeant dans sa viande qui ne dût mourir aussitôt sans nul remède. « Gaston, dit le roi, beau neveu, vous ferez ce que je vous

1 Archives nationales, n° 351 ; grandeur du sceau original.

dirai : vous voyez comment le comte de Foix, à son tort, a pris en grande haine votre mère ma sœur ; cela me déplaît grandement, et aussi doit-il en être pour vous. Toutefois, pour remettre les choses en bon état et que votre mère soit bien avec votre père, quand le moment viendra, vous prendrez un peu de cette poudre et vous la mettrez sur la viande de votre père. Prenez bien garde que personne ne vous voie, et aussitôt qu'il aura mangé, il n'aura jamais de repos ni n'entendra à autre chose jusqu'à ce qu'il ait de nouveau votre mère avec lui, et ils s'entr'aimeront toujours si entièrement que jamais ils ne voudront se séparer pour chose que ce soit; ainsi vous devez désirer grandement qu'il en advienne, et gardez-vous bien de vous découvrir de ce que je vous dis à qui que ce soit, car vous perdriez votre affaire. » Le jeune écuyer, qui tournait en fait et en vérité tout ce que le roi de Navarre lui disait, répondit et dit : « Volontiers. »

A ce point il partit de Pampelune et quitta son oncle, et s'en retourna à Orthez, chez le comte son père, qui l'accueillit très bien, ce qui fut raison, et lui demanda des nouvelles de Navarre, et quels dons et joyaux on lui avait donnés par delà; il les montra tous, excepté la petite bourse où était la poudre, mais il ne sut pas bien la cacher. Or il était de coutume et d'ordonnance à l'hôtel de Foix que souvent Gaston et Yvain, son frère bâtard, couchaient ensemble dans une chambre, et ils s'aimaient comme font en général les enfants dans leur enfance, et ils s'habillaient de robes et d'habits semblables de couleur et de forme, car ils étaient de la même taille, et il n'y avait entre eux que deux ans d'âge. Il arriva une fois qu'en jouant, comme font les enfants, ils changèrent de robes, si bien que la robe de Gaston alla sur le lit d'Yvain. Yvain, qui était assez malicieux, sentit la poudre dans la bourse et demanda à Gaston son frère : « Qu'est-ce donc ceci que vous portez toujours sur votre poitrine ? » Gaston ne fut pas content de cette parole, mais il répondit : « Rendez-moi ma robe, Yvain, vous n'en avez que faire. » Yvain lui rejeta sa robe. Gaston la revêtit, il fut ce jour-là plus pensif qu'il n'avait été auparavant. Il advint trois jours après, comme Dieu voulait sauver et garder le comte de Foix, que Gaston se courrouça contre son frère Yvain et le mit en colère. Celui-ci s'en alla et entra tout en pleurant dans la chambre de son père, et le trouva à cette heure qu'il avait ouï sa messe ; et quand le comte le vit pleurer, il lui demanda aussitôt : « Yvain, qu'est-ce qui vous manque ? — Au nom de Dieu, messire, monseigneur Gaston m'a battu,

mais il y a à battre autant en lui qu'en moi. — Pourquoi ? dit le comte qui entra aussitôt en soupçon et qui a trop d'imagination. — Par ma foi, monseigneur, depuis qu'il est revenu de Navarre, il porte sur sa poitrine une petite bourse toute pleine de poudre; mais je ne sais à quoi elle sert, ni ce qu'il en veut faire, sauf qu'il m'a dit une fois ou deux que madame sa mère serait bientôt en votre grâce mieux qu'elle ne fut jamais. — Holà! dit le comte de Foix, tais-toi et garde-toi de parler à qui que ce soit de ce que tu m'as dit. — Monseigneur, répondit Yvain, volontiers. »

Le comte de Foix entra alors en réflexion, et ne dit rien de tout cela jusqu'à l'heure du dîner; il se leva et se mit à table dans sa grande salle comme les autres jours. Gaston, son fils, avait usage de le servir et de faire l'essai de toutes ses viandes. Sitôt qu'il eut mis devant le comte son père le premier plat et fait ce qu'il devait faire, le comte, qui était tout informé de la chose, jeta les yeux et vit les cordons de la petite bourse qui pendaient au jupon de son fils; alors le sang lui tourna et il lui dit : « Gaston, viens ici, je veux te parler à l'oreille. » Le jouvenceau s'avança vers la table. Le comte ouvrit alors son habit et dénoua son jupon; puis il prit un couteau et coupa les cordons de la petite bourse, qui lui demeura dans la main. Il la regarda, puis il demanda à son fils : « Qu'y a-t-il donc dans cette petite bourse ? » Le jouvenceau, qui fut alors tout surpris et ébahi, ne sonna mot, mais devint tout pâle de peur et fort éperdu ; il commença à trembler, car il se sentait coupable. Le comte de Foix ouvrit la bourse et prit de cette poudre, et en mit sur une tranche de pain et la donna à manger à un chien. Sitôt que le chien eut mangé et avalé un morceau de la tranche, les yeux lui tournèrent dans la tête, et il mourut tout à coup. Quand le comte de Foix vit cela, il fut tout troublé et courroucé, ce dont il eut bien cause, et, se levant de table, il prit son couteau. Il le voulait lancer après son fils, et il l'eût là occis sans remède ; mais les chevaliers et les écuyers s'élancèrent au-devant, qui dirent : « Monseigneur, pour Dieu, ne vous hâtez point, mais informez-vous bien de cette besogne, avant de faire aucun mal à votre fils. » Et le premier mot qu'il dit ensuite, ce fut en son gascon : « *Ah! Gaston, fol traditour*, pour toi et pour l'héritage qui devait te revenir, j'ai été en guerre et en haine avec le roi de France, le roi d'Angleterre, le roi d'Espagne, le roi de Navarre et le roi d'Aragon ; je me suis soutenu et comporté contre eux, et maintenant tu veux me faire mourir ! Cela vient de mauvaise nature, et sache que tu mourras. » A ce coup, il sortit de table, son couteau à la main, et le vou-

lait encore occire. Mais ses chevaliers et ses écuyers se mirent à genoux, plusieurs en pleurant, et lui dirent : « Ah! monseigneur, pour Dieu, merci! ne tuez pas Gaston, vous n'avez plus d'enfants. Faites-le garder et vous informer de la matière. Peut-être ne savait-il pas ce qu'il por-



Gaston, comte de Foix, dit Phœbus[1].

tait, et n'a-t-il nulle faute de ce méfait. — Or, tôt, dit le comte, mettez-le dans la tour, et qu'il soit si bien gardé que bon compte m'en soit rendu. » Alors le jouvenceau fut mis dans la tour de céans.

Le comte fit alors arrêter grand foison de ceux qui servaient son fils, mais il ne les eut pas tous; car plusieurs partirent, dont l'évêque de

1. Bibliothèque nationale, *Livre de chasse* de Gaston Phœbus, Ms. fr., n° 616.

l'Escale près de Pau est encore hors du pays, car il fut soupçonné, et aussi furent quantité d'autres; mais il en fit mourir jusqu'à quinze de la plus horrible mort, et la raison qu'il en donnait était qu'il ne se pouvait faire qu'ils ne sussent ses secrets, et qu'ils auraient dû l'avertir et lui dire : « Monseigneur, votre fils Gaston porte sur la poitrine une petite bourse telle et telle. » Ils n'en avaient rien fait, aussi moururent-ils horriblement, ce qui fut pitié, et surtout les jeunes écuyers ; car il n'y en avait point dans toute la Gascogne de si jolis, si beaux, ni si bien instruits comme étaient ceux-là, car le comte de Foix a toujours été suivi d'une belle maison.

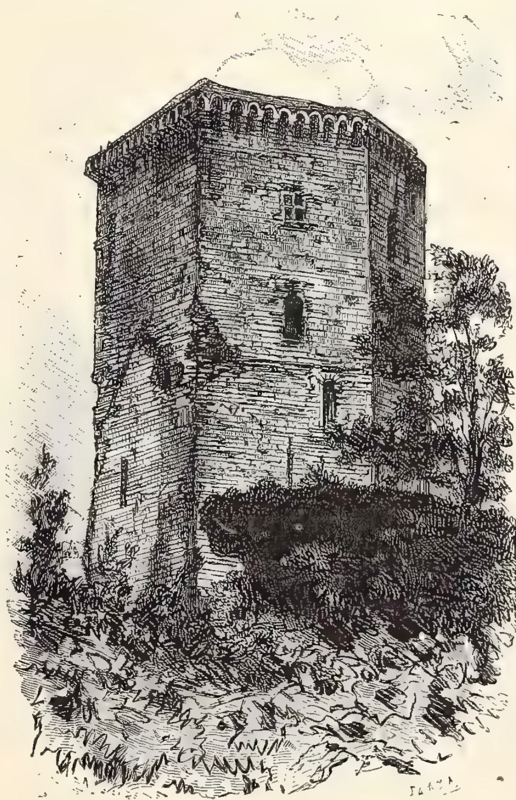
Cette besogne toucha de près au comte de Foix et il le montra ; car il fit assembler ensuite à Orthez tous les nobles et les prélats, les barons et les chevaliers de Foix, de Béarn et tous les hommes notables des deux pays ; et quand ils furent venus à Orthez, il leur déclara la cause pour laquelle il les avait mandés, et comment il avait trouvé son fils Gaston en telle faute et si grand méfait que c'était son intention qu'il mourût, car il avait mérité la mort. Tout le peuple répondit cette parole d'une seule voix, et dit : « Monseigneur, sauf votre grâce, nous ne voulons pas que Gaston, votre fils, meure, car c'est votre héritier et vous n'en avez pas d'autre. »

Quand le comte de Foix entendit son peuple qui priait pour son fils, il s'apaisa un peu ; puis il pensa qu'il le châtierait par une longue prison, et le tiendrait deux ou trois mois prisonnier, et après qu'il l'enverrait dans un lointain voyage, pendant deux ou trois ans, pour le tirer hors de sa présence, jusqu'à ce qu'il eût oublié son mécontentement, et que le jeune homme, ayant plus d'âge et vu davantage, fût en meilleure et plus vraie connaissance. Il donna donc congé à toute cette assemblée ; mais ceux du comté de Foix ne voulaient pas partir d'Orthez sans que le comte les assurât qu'il ne ferait pas mourir Gaston, tant ils aimaient le jouvenceau. Il le leur promit, mais il leur dit qu'il le tiendrait quelque temps en prison pour le châtier. Et sur cette promesse, toutes sortes de gens partirent d'Orthez, et Gaston demeura prisonnier dans la tour d'Orthez.

Les nouvelles se répandirent en plusieurs lieux, et était alors Pape à Avignon Grégoire XI, qui envoya en légation le cardinal d'Amiens pour venir en Béarn, afin de négocier cette affaire, apaiser le courroux du comte de Foix et tirer le jouvenceau hors de prison. Mais le cardinal ordonna si lentement ses besognes qu'il ne put venir que jusqu'à Béziers

avant d'y recevoir la nouvelle qu'il n'avait que faire en Béarn; car Gaston, le fils du comte, était mort, et je vous dirai comment il mourut, puisque je vous ai parlé de la matière.

Le comte de Foix le faisait tenir dans une chambre dans la tour d'Orthez où il n'y avait guère de lumière, et il fut là dix jours, où il ne but guère et ne mangea pas; car il ne voulait pas, bien qu'on lui apportât tous les jours assez à boire et à manger. Mais quand il avait la viande, il la mettait de côté et n'en tenait compte, car il n'en goûtait pas; et quelques-uns veulent dire qu'on trouva tout entières les viandes qu'on lui avait apportées dans sa prison, et qu'en rien ne les avait amoindries ni touchées jusqu'au jour de sa mort, ni pour boire ni pour manger; et ce fut merveille comment il put si longtemps vivre. Par plusieurs raisons, le comte le faisait tenir là sans aucune garde, ni personne qui fût dans la chambre avec lui, qui le conseillât ni le consolât, et le jouvenceau se tint toujours en ses draps, comme il y entra, et devint tout triste et se tourmenta grandement, car il n'avait pas été habitué à vivre ainsi. Il se prit alors à maudire l'heure où il était né d'une mère pour venir à cette fin.



Tour Moncade à Orthez, d'après une photographie.

Le jour de son trépas, ceux qui lui servaient à boire et à manger lui apportèrent du vin et de la viande, et lui dirent : « Gaston, voici de la viande pour vous. » Mais Gaston n'en tint compte. Il dit : « Mettez-la là. » Et celui qui le servait regarda et vit dans la prison, dans tous les coins, tout entières, les viandes qu'on lui avait apportées les neuf jours passés. Il referma donc la chambre et vint chez le comte de Foix. Si lui dit : « Monseigneur, pour Dieu merci, prenez garde à votre fils; car il s'affame

là en votre prison où il gît, et je crois qu'il n'a rien mangé depuis qu'il y entra, car j'ai vu entiers et tournés d'un côté tous les mets qu'on lui a servis depuis qu'il entra là! » Le comte de Foix se courrouça de cette parole, et, sans sonner mot, il partit de sa chambre et s'en vint à la prison où était son fils; et il tenait par malheur un petit couteau long avec lequel il nettoyait ses ongles. Il fit ouvrir la porte de la prison et vint à son fils, tenant la lame de son couteau par la pointe, et si près de la pointe qu'il n'y avait pas hors de ses doigts une longueur pareille à l'épaisseur d'un gros tournois. Par mécontentement et par colère, en mettant le bout de pointe contre la gorge de son fils, il l'atteignit on ne sait en quelle veine, et lui dit assez haut : « Ah! *traditour,* pourquoi ne manges-tu pas? » Puis le comte partit sans rien dire ni faire de plus, et il monta dans sa chambre; mais le jouvenceau fut bouleversé et effrayé par la venue de son père et, avec ce qu'il était faible de jeûner si longtemps, à peine vit-il ou sentit la pointe du couteau qui le touchait à la gorge (ce fut bien peu, mais ce fut sur une veine), qu'il se retourna de l'autre côté et rendit l'âme.

A peine le comte était-il rentré dans sa chambre que la nouvelle lui vint par celui qui servait sa viande au jouvenceau, et qui lui dit : « Monseigneur, Gaston est mort. — Mort? dit le comte. — Certes, il est mort pour de vrai, monseigneur. » Le comte ne voulut pas croire que ce fût la vérité, et il y envoya un sien chevalier qui était à côté de lui. Le chevalier y alla et rapporta que vraiment il était mort et qu'il n'y avait point de remède. Alors le comte de Foix fut courroucé outre mesure, et, dans sa grande douleur, il regretta amèrement son fils, et il dit : « Gaston! Gaston! quelle pauvre journée est advenue aujourd'hui pour toi et pour moi à la male heure! Pourquoi allas-tu jamais en Navarre voir ta mère? Jamais je n'aurai si parfaite joie comme j'avais auparavant. » Alors il fit venir son barbier et se fit raser toute sa chevelure, et il se vêtit de noir et tous ceux de son hôtel, et le corps du jouvenceau fut porté avec des pleurs et des cris tout aussitôt aux Frères Mineurs d'Orthez, et là il fut enterré. Il en alla ainsi que je vous conte de la mort de Gaston de Foix. Son père l'occit véritablement, mais le roi de Navarre lui donna le coup de la mort. —

Pendant que je me tenais à l'hôtel du comte, à Orthez, à ouïr nouvelles de tous les pays du monde, ce que j'avais à grande plaisance, j'entendis raconter les affaires de Castille et de Portugal; comment le duc de Lan-

castre y avait été au secours des Portugais, et le roi de Castille avait demandé l'aide du roi de France, qui y avait envoyé grand foison de bons chevaliers, et comment les chevaliers du Béarn y avaient été aussi pour s'avancer et dans l'espoir de grandes expertises d'armes; ce dont mal leur prit, car ils furent blessés et tués à la bataille d'Albajurotta, où le roi de Portugal obtint la place et la journée, et me fut à ce propos racontée une chose merveilleuse à laquelle j'ai bien souvent pensé et le ferai tant que je vivrai.

Le bon écuyer me raconta donc que le lendemain du jour où la bataille était arrivée, le comte de Foix le sut, ce dont plusieurs personnes eurent grande merveille comment cela pouvait être arrivé, car la bataille fut le samedi; et le dimanche tout le jour, le lundi et le mardi suivants, il fit à Orthez en son château si sombre et si triste mine qu'on ne pouvait tirer de lui une seule parole, et pendant ces trois jours il ne voulut sortir de sa chambre, ni parler ni à chevalier ni à écuyer, quelque proche qu'il lui fût, s'il ne le demandait. Et quand vint le mardi soir, il appela son frère, messire Arnauld Guillaume, et lui dit tout bas : « Nos gens ont eu affaire, ce dont je suis courroucé, car il leur est advenu du voyage comme je leur avais dit au départ. » Arnauld Guillaume, qui était un sage, discret et vaillant chevalier, et qui connaissait bien la manière et condition de son frère le comte Gaston, se tut un moment; et le comte, qui désirait décharger son cœur, car il avait trop longtemps porté son ennui, reprit encore la parole et parla plus haut qu'il n'avait fait la première fois, disant : « Par Dieu, messire Arnauld, il en est ainsi que je vous dis, et dans peu de temps nous en aurons des nouvelles; mais, depuis cent ans, jamais le pays de Béarn ne perdit tant de vaillants hommes en un seul jour qu'il a perdu à cette fois en Portugal. » Plusieurs chevaliers et écuyers qui étaient là présents ouïrent et entendirent le comte, qui notèrent ses paroles et en glosèrent; et dix jours après on sut la vérité du fait par ceux qui avaient été à la bataille et qui racontèrent comment les choses s'étaient passées à Albajurotta et comment elles étaient allées. Alors le deuil du comte se renouvela, et celui de ceux du pays qui y avaient perdu leurs frères, leurs pères, leurs enfants, leurs seigneurs et leurs amis.

« Sainte Marie! dis-je à l'écuyer qui me contait ces besognes, comment le comte de Foix put-il savoir sitôt ces dures nouvelles, ni présumer du jour au lendemain? Je le saurais volontiers. — Par ma foi, répondit

l'écuyer, il le sut bien, ainsi qu'il le paraît. — Mais est-il devin, dis-je, ou a-t-il des messagers qui chevauchent avec le vent? Il faut qu'il y ait quelque art. » Alors l'écuyer commença à rire, et dit : « Vraiment il faut qu'il le sache par quelque art de nécromancie. Nous ne savons pas en ce pays, à vrai dire, comment il fait, sinon par imagination. — Et, beau sire, demandai-je, l'imagination que vous en avez, veuillez me la dire et me la déclarer. Je vous en saurai bon gré, et si c'est chose qu'il convienne de céler, je le cèlerai bien, et tant que je serai en ce pays, je n'en parlerai à personne ni n'en ouvrirai la bouche. — Je vous en prie, répondit l'écuyer, car je ne voudrais pas que l'on sût que je vous l'eusse dit. Chacun en parle en secret, quand on se trouve entre amis. »

Alors il m'attira dans un coin de la chapelle du château, à Orthez, et il commença à faire son conte, et il dit : — Il peut y avoir environ vingt ans qu'il régnait dans ce pays un baron qui s'appelait, de son nom, Raymond, seigneur de Coarasse. Coarasse, pour que vous le sachiez, est un château et une ville séants à sept lieues d'ici. Le sire de Coarasse, dans le temps dont je vous parle, avait un procès à Avignon, auprès du Pape, pour les deniers de l'église de sa ville, contre un clerc de Catalogne, lequel clerc était très grandement fondé en science d'église, et il réclamait de grands droits sur les dîmes de Coarasse, qui valaient bien cent florins de revenu par an; et il montra et prouva le droit qu'il y avait, car le Pape Urbain V, en consistoire général et par sentence définitive, condamna messire Raymond, et jugea bon le clerc en son droit. Le clerc leva les lettres de la dernière sentence du Pape, et prit possession; puis il chevaucha tant par ses journées qu'il vint en Béarn et montra ses lettres, et se fit mettre en possession des dîmes en vertu des lettres du Pape.

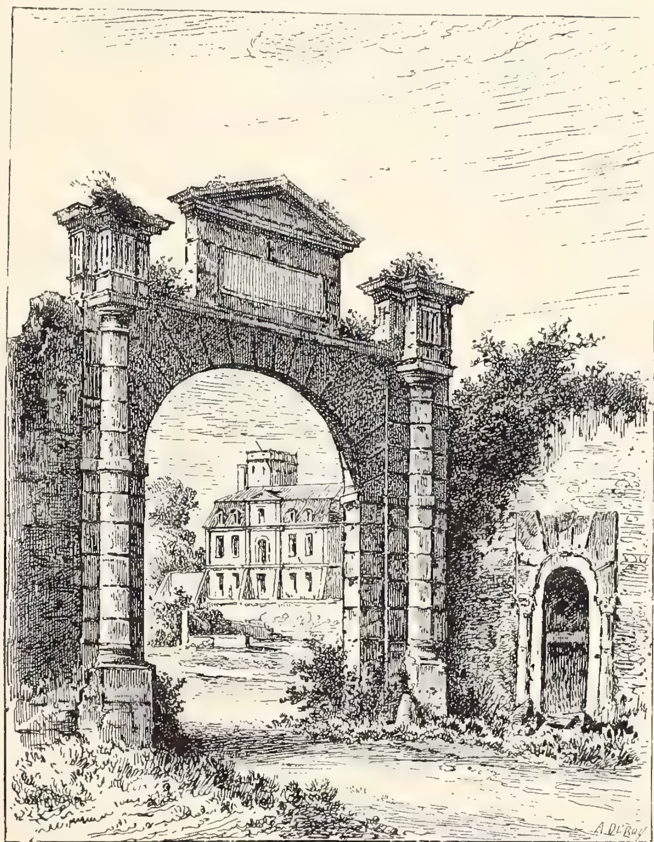
Le sire de Coarasse fut en grande indignation contre le clerc au sujet de cette affaire, et il vint au-devant de lui et lui dit : « Maître Pierre ou maître Martin, — comme on l'appelait, — pensez-vous que par vos lettres et par vos bulles je doive perdre mon héritage? Je ne vous crois point si hardi que vous enleviez ou preniez chose qui soit mienne; car si vous le faites, vous y perdrez la vie. Allez obtenir ailleurs un bénéfice, car vous n'aurez rien de mon héritage; je vous le défends une fois pour toutes. » Le clerc craignit le chevalier, car il le sentit trop violent, et il n'osa persévérer. Il s'arrêta donc et s'avisa qu'il s'en retournerait à Avignon ou dans son pays, ce qu'il fit; mais quand il dut partir, il vint



VUE DU CHATEAU DE FOIX.

D'après une photographie.

en la présence de monseigneur de Coarasse et lui dit : « Sire, par votre force et non de droit, vous m'ôtez et enlevez les droits de mon église, ce dont en conscience vous ne faites pas bien. Je ne suis pas si fort que vous en ce pays, mais sachez qu'au plus tôt que je pourrai, je vous enverrai un champion que vous redouterez plus que moi. » Le sire de Coarasse ne tint compte de ses menaces, et lui dit : « Va, adieu; va, fais ce que tu peux; je te crains plus mort que vif. Mais sache que pour tes paroles je ne perdrai pas mon légitime héritage.»



Château de Coarasse [1].

Ainsi le clerc quitta le seigneur de Coarasse et retourna, je ne sais où, en Catalogne ou à Avignon, et ne vint point en oubli ce qu'il avait dit en partant au seigneur de Coarasse; car, quand le chevalier y pensait le moins, environ trois mois après, il vint en son hôtel de Coarasse, tandis qu'il dormait dans son lit auprès de sa femme, des messagers invisibles qui commencèrent à frapper et à tempêter sur tout ce qu'ils trouvèrent dans le château, de telle manière qu'ils semblaient devoir tout abattre, et ils frappaient de si grands coups à la porte de la chambre du seigneur que la dame, qui était couchée, en était tout effrayée. Le chevalier entendait tout, mais il ne voulait sonner mot, ne voulant pas montrer le courage d'un homme ébahi, et aussi était-il assez hardi pour attendre toutes les aventures.

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

Cette tempéte et cet effroi en divers lieux par le château durèrent longtemps, puis tout cessa. Quand on vint au lendemain, tous les serviteurs de l'hôtel s'assemblèrent et vinrent vers le seigneur dès qu'il fut levé, et lui dirent : « Monseigneur, n'avez-vous point ouï cette nuit ce que nous avons ouï? » Le sire de Coarasse fit semblant, et dit : « Non, quelle chose avez-vous ouïe? » Alors ils lui racontèrent comment on avait tempêté dans le château et retourné et cassé toute la vaisselle de la cuisine. Il commença à rire et dit qu'ils l'avaient rêvé, et que ce n'avait été que le vent. « Au nom de Dieu, répondit la dame, je l'ai bien entendu. »

Quand vint l'autre nuit en suivant, les tempêteurs revinrent mener plus grand bruit que devant, et frapper de grands coups à la porte et aux fenêtres de la chambre du chevalier. Le chevalier sortit de son lit, et ne put ou ne voulut s'abstenir de demander : « Qui est là qui heurte à ma chambre à pareille heure? » Il lui fut tantôt répondu : « C'est moi. » Le chevalier : « Qui t'envoie ici? — C'est le clerc de Catalogne qui m'envoie; tu lui fais grand tort, car tu lui enlèves le droit de son héritage. Je ne te laisserai pas en paix tant que tu ne lui auras pas fait son compte, afin qu'il soit content de toi. » Alors le chevalier dit : « Comment t'appelle-t-on, toi qui es si bon messager? — On m'appelle Orton. — Orton, dit messire Raymond, le service d'un clerc ne vaut rien; il te fera de la peine si tu le veux croire. Je te prie, laisse-le là et me sers. Je t'en saurai bon gré. »

Orton tantôt se décida à répondre, car il s'enamoura du chevalier, et dit : « Le voulez-vous? — Oui, dit le chevalier, pourvu que tu ne fasses mal ni danger à personne de céans; je m'entendrai bien avec toi, nous serons bien d'accord. — Nenni, dit Orton, je n'ai nulle puissance de faire d'autre mal que de te réveiller et déranger, toi ou autrui, quand on devrait le mieux dormir. — Fais ce que je t'ordonnerai, dit le chevalier, nous serons tout à point, et laisse pour ce qu'il est ce méchant clerc désespéré. Il n'y a rien de bon en lui, sauf de la peine et du travail pour toi, et sers-moi. — Puisque tu le veux, dit Orton, je le veux. »

Si s'enamoura tellement cet Orton du seigneur de Coarasse, que bien souvent il le venait voir la nuit, et, quand il le trouvait dormant, il lui secouait son oreiller, ou frappait de grands coups à la porte ou aux fenêtres de sa chambre; le chevalier, quand il était réveillé, lui disait : « Orton, laisse-moi dormir et me reposer, je t'en prie. — Je n'en ferai

rien, disait Orton, jusqu'à ce que je t'aie dit des nouvelles. » La dame, femme du chevalier, avait au commencement si grand peur que ses cheveux se hérissaient, et elle se cachait sous sa couverture. Alors le chevalier demandait à Orton : « Et quelles nouvelles me diras-tu? » Et Orton disait : « Je viens d'Angleterre, ou d'Allemagne, ou de Hongrie, ou de quelque autre pays. J'en partis hier, et telles et telles choses y sont advenues. » Ainsi le sire de Coarasse savait par Orton tout ce qui arrivait dans le monde, et il maintint cette manière de faire bien cinq ou six ans, et il ne put s'en taire sans s'en découvrir au comte de Foix, par une raison que je vous dirai.

La première année, quand le sire de Coarasse vint vers le comte de Foix, à Orthez ou ailleurs, il lui dit, par l'avertissement d'Orton : « Monseigneur, sachez que telle chose est advenue en Angleterre ou en Écosse, ou en Allemagne, ou en Flandre, ou en Bretagne, ou dans tel autre pays. » Et le comte de Foix, qui depuis trouvait tout cela vrai, s'émerveillait beaucoup comment il venait à savoir de telles choses. Un jour, il le pressa et s'enquit si fort que le sire de Coarasse lui dit tout au long comment et par qui telles nouvelles lui venaient, et de quelle manière cela lui était arrivé. Quand le comte de Foix sut la vérité de cette affaire, il en eut grande joie, et il dit au chevalier : « Sire de Coarasse, tenez-le en amour. Je voudrais bien avoir un tel messager. Il ne vous coûte rien, et vous savez véritablement tout ce qui arrive par le monde. » Le chevalier répondit : « Monseigneur, ainsi ferai-je. »

Ainsi était le sire de Coarasse servi par Orton, et il le fut longtemps; mais je ne sais si Orton avait plus d'un maître. Toutes les semaines, la nuit, deux ou trois fois, il venait visiter le seigneur de Coarasse, et lui rapportait les nouvelles qui lui étaient advenues au pays où il avait conversé, et le sire de Coarasse en écrivait au comte de Foix, lequel en avait grande joie ; car c'est le sire de ce monde qui le plus volontiers ouït et apprend des nouvelles des pays étrangers.

Un jour, le sire de Coarasse était avec le comte de Foix, et ils causaient entre eux deux d'Orton et de ses manières, et il advint que le comte demanda : « Sire de Coarasse, n'avez-vous point encore vu d'apparence votre messager? — Par ma foi, monseigneur, nenni, et je ne l'en ai point pressé. » Alors le comte dit : « Non? C'est merveille. S'il me servait aussi bien qu'il vous sert, je l'eusse prié de se montrer à moi, et je vous prie de vous en mettre en peine. Alors vous saurez me dire de quelle forme

il est, et de quelle façon. Vous m'avez dit qu'il parle le gascon comme moi ou vous. — Par ma foi, dit le sire de Coarasse, c'est la vérité. Il le parle aussi bien et aussi bel que vous, et, par ma foi, je me mettrai en peine de le voir, puisque vous le conseillez. »

Il advint que le sire de Coarasse était comme les autres nuits en son lit, dans sa chambre, à côté de sa femme, qui était maintenant tout accoutumée à ouïr Orton et n'en avait nulle peur. Lors vint Orton, qui tira l'oreille du seigneur de Coarasse, lequel dormait bien fort. Le seigneur s'éveilla tantôt et demanda : « Qui est-ce là ? » Il répondit : « Ce n'est qu'Orton. » Sur ce, il demanda : « Et d'où viens-tu ? — Je viens de Prague en Bohême. L'empereur de Rome est mort. — Et quand mourut-il ? — Certes, il mourut avant-hier. — Et combien y a-t-il d'ici à Prague en Bohême ? — Combien ? dit Orton, il y a bien soixante journées. — Et tu es sitôt venu ? — Certes, sire, vrai, je vais aussi vite ou plus vite que le vent. — Et as-tu des ailes ? — Certes, non. — Et comment peux-tu voler si vite ? » Orton répondit : « Vous n'avez que faire d'en savoir plus avant. — Certes, répondit le chevalier, je te verrais bien volontiers pour savoir quelle forme et quelle façon tu as. — Vous n'avez que faire de savoir, dit Orton ; contentez-vous de m'entendre et que je vous rapporte des nouvelles certaines des contrées lointaines. — Par mon serment, Orton, dit le sire de Coarasse, je t'aimerais mieux si je t'avais vu. » Alors Orton répondit : « Puisque vous avez un tel désir de me voir, la première chose que vous apercevrez et verrez remuer le lendemain au matin, quand vous sauterez hors du lit, ce sera moi. — Il suffit, dit le sire de Coarasse ; va maintenant, je te donne congé pour cette nuit. »

Quand vint le matin, le sire de Coarasse commença à se lever, et la dame avait une telle peur qu'elle fit la malade et dit qu'elle ne se lèverait pas ce jour-là ; et elle dit à son seigneur, qui voulait qu'elle se levât : « Sire, si je me lève, je pourrais rencontrer Orton, et, par ma foi, je ne cherche point à le voir ni à le rencontrer, s'il plaît à Dieu. » Alors le sire de Coarasse dit en sortant du lit : « Et moi, je le veux bien voir ! » Disant cela, il sauta tout à coup hors du lit et se mit à s'asseoir sur le bord, et il croyait bien voir Orton en propre forme, mais il ne vit rien. Alors il vint aux fenêtres et les ouvrit pour voir plus clair dans sa chambre, mais il ne vit rien dont il pût dire : « Voici Orton. »

Le jour passa et la nuit vint ; mais quand le sire de Coarasse fut couché pour la nuit, Orton vint et commença à parler selon sa coutume. « Va,

dit le sire de Coarasse à Orton, tu n'es qu'un menteur. Tu devais si bien te montrer à moi aujourd'hui au matin à mon lever, et tu n'en as rien fait. — Non? dit-il, certes si, avec l'aide de Dieu. — Tu n'en as rien fait que je sache. — Et comment, dit Orton, ne vîtes-vous rien quand vous êtes sorti de votre lit? » Le sire de Coarasse réfléchit un moment, puis il s'avisa et dit : « Oui, en étant assis sur mon lit et en pensant à toi, je remarquai sur le plancher deux longs fétus de paille qui tournaient et se jouaient ensemble. — Certes, c'était moi-même, dit Orton. Je m'étais mis alors sous cette forme-là. — Par ma foi, dit le sire de Coarasse, cela ne me suffit pas, et je te prie que tu te mettes en une autre forme, afin que je puisse te voir et te connaître. » Orton répondit : « Vous en ferez tant que vous me perdrez, et que je me lasserai de vous, car vous me poussez trop avant. — Oh! oh! dit le chevalier, tu n'en feras rien; tu ne dois pas t'ennuyer de moi. Si je t'avais vu une seule fois en ta propre figure, jamais je ne t'en prierais plus pour te voir. — Or, dit Orton, vous me verrez demain matin, et prenez garde que la première chose que vous verrez quand vous serez sorti de votre chambre, ce sera moi sans aucun doute. — Il suffit, répondit le chevalier; va-t'en pour aujourd'hui. Je te donne bon congé, car j'ai besoin de dormir et de me reposer. »

Orton partit donc et s'évanouit de là. Quand vint le lendemain l'heure de tierce, et que le sire de Coarasse fut levé et apprêté comme il lui appartenait, il sortit de sa chambre et vint dans une galerie qui donnait sur la cour du château. Il y jeta la vue, et la première chose qu'il vit fut qu'il y avait dans sa cour une truie, la plus grande qu'il eût jamais vue; mais elle était si maigre qu'il semblait ne lui voir que la peau et les os; elle avait les oreilles longues et pendantes et toutes déchirées, avec un museau long et pointu, et tout affamé. Le chevalier fut bien étonné de voir là cette truie, mais il ne la vit pas volontiers, tant elle semblait laide et déplaisante, et il commanda à ses gens, disant : « Or tôt, mettez les chiens dehors, je veux que cette truie soit chassée et dévorée. »

Les serviteurs sortirent et ouvrirent le lieu où étaient les chiens et leur firent assaillir la truie. Alors la truie jeta un grand cri et elle regarda fixement le sire de Coarasse, qui s'appuyait devant sa chambre à un pilier. On ne la vit plus, mais elle s'évanouit, et l'on ne put penser ce qu'elle devint. Alors le sire de Coarasse rentra dans sa chambre tout pensif, et le souvenir d'Orton lui revint, et dit-il à sa femme : « Je crois que j'ai vu aujourd'hui mon messager. Je me repens d'avoir aujourd'hui fait lâcher

mes chiens contre lui. Fort il y aura si je le revois jamais, car il m'a dit plusieurs fois que je le perdrais dès que je l'aurais courroucé. » Il dit la vérité, car jamais depuis lors Orton ne reparut dans l'hôtel du seigneur de Coarasse, et le chevalier mourut l'année suivante. Dieu ait son âme! Maintenant je vous ai raconté la manière et la façon de faire d'Orton, et comment pour un temps il servit très volontiers de toutes nouvelles messire Raymond, seigneur de Coarasse.

— C'est la vérité, répondis-je à l'écuyer qui m'avait fait le conte; mais, à ce propos qui vous le fit commencer, le comte de Foix est-il servi par un semblable messager? — En bonne vérité, dit l'écuyer, c'est la pensée de plusieurs hommes du Béarn que oui; car on ne fait rien dans le pays ou ailleurs qu'il ne le sache aussitôt et quand on s'en donne le moins de garde. Aussi fut-il averti au vrai et déclara les nouvelles des bons chevaliers et écuyers du pays qui étaient demeurés morts en Portugal. Et toutefois la renommée qu'il en a lui fait grand profit, car on ne perdrait pas ici une cuiller d'or ou d'argent, ni quoi que ce soit, qu'il ne le sût aussitôt. »

Là-dessus je pris congé de l'écuyer, et je trouvai autre compagnie avec laquelle je m'ébattis et conversai; mais toutefois je me mis bien en mémoire tout le conte qu'il m'avait fait de l'histoire d'Orton.

CHAPITRE II

Du grand schisme qui était en l'Église, et comment le frère Jean de Roche-Taillade l'avait prédit; et aussi des grands préparatifs qui furent faits à l'Écluse par le roi de France contre le roi d'Angleterre, et comment rien n'en advint.



EN ce temps et comme la chrétienté était toujours déchirée par le schisme, messire Othon de Brunswick survint à Avignon pour voir le Pape Clément et pour avoir finance et argent; car il avait fait la guere pour lui et pour l'Église contre les Romains et contre Barthélemy des Aigles, qui se nommait et écrivait le Pape Urbain VI, ainsi que vous le savez et qu'il est raconté ci-dessus en cette histoire. Ledit messire Othon remontra plusieurs choses au Pape et aux cardinaux, dont il fut bien cru et ouï; mais il ne put rien avoir comme

finance; car la chambre était si vide d'or et d'argent, que les cardinaux ne pouvaient avoir les gages qui leur étaient dus pour leurs chapeaux. Messire Othon de Brunswick fut donc obligé de partir mal content de tous; on lui délivra dans la cité d'Avignon mille francs pour s'en retourner, ce dont il ne tint compte.

Par ceci, la guerre du Pape Clément en fut plus laide, car jamais depuis messire Othon ne s'en voulut occuper. Cependant, en ce temps, celui qui s'appelait le Pape Urbain était enfermé dans la ville de Pérouse par les soldats du Pape Clément, et le dit Pape était serré de près et se trouva sur le point d'être pris; il ne tint, d'après ce que j'en fus informé, qu'à vingt mille francs pour qu'un capitaine allemand qui menait une grande troupe et qui s'appelait le comte Conrart, le livrât aux mains du Pape Clément. Un des capitaines qui se tenaient devant Pérouse, et qui s'appelait Bernard de la Salle, fut envoyé à Avignon et raconta tout cela au Pape et aux cardinaux; mais on ne put réussir à lui délivrer la finance, car la cour était si pauvre qu'il n'y avait point d'argent. Ainsi messire Bernard retourna mécontent à son siège. Les choses durèrent un peu et se refroidirent; les Pérousains et le comte Conrart aussi, si bien que le Pape Urbain sortit de ce péril et s'en retourna à Rome, où il se tint.

Je sais bien qu'au temps à venir l'on s'émerveillera de pareille chose, et comment l'Église put causer de pareils troubles et y demeurer si longuement; mais ce fut une plaie envoyée de Dieu pour instruire et éclairer le clergé sur le grand état et les grandes superfluités qu'il tenait et faisait, bien que plusieurs n'en tinssent pas compte; car ils étaient si aveuglés d'orgueil et de présomption que chacun voulait surmonter ou égaler l'autre. C'est pourquoi les choses allaient mal, et si notre foi n'eût été si fort confirmée dans le genre humain et par la grâce du Saint-Esprit, qui réveillait les cœurs des forcenés et des dévoyés et les maintenait dans l'unité, elle eût été ébranlée et déroutée; mais les grands seigneurs de terre, dont le bien vient d'origine aux églises, n'en faisaient que rire et plaisanter au temps où j'écrivis ces présentes chroniques, en l'an de grâce 1390. Bien des gens s'étonnaient comment de si grands seigneurs que le roi de France, le roi d'Allemagne et les autres rois et princes chrétiens n'y pourvoyaient pas de remède et de conseil.

Or il y a un point très raisonnable pour apaiser le peuple et pour excuser les grands princes, rois, ducs, comtes et tous les seigneurs des terres. Par exemple, non plus que le jaune d'un œuf ne peut être sans le

blanc, ni le blanc sans le jaune, de même les seigneurs et le clergé ne peuvent exister les uns sans les autres; car les seigneurs ne pourraient vivre que grossièrement si le clergé n'était là pour les conseiller et exhorter à ce qu'ils font. Et je vous dirai certes que j'ai été en mon temps beaucoup par le monde, tant pour mon plaisir que pour m'enquérir des aventures et des faits d'armes qui sont écrits dans cette chronique. J'ai pu voir, apprendre ou retenir bien des choses sur beaucoup d'états; mais vraiment, tant que j'ai couru par le monde, je n'ai vu nul grand seigneur, sauf le comte de Foix, qui n'eût son favori de clergé, de garçons arrivés en honneur par leurs plaisanteries et leurs bourdes; mais le dit comte n'en eut jamais aucun, car il était sage naturellement. Son sens valait mieux que tout celui qu'on aurait pu lui donner. Je ne dis pas que les seigneurs qui se laissent conduire par leurs favoris soient fous; mais ils sont plus que fous, car ils sont de tout point aveugles et ils ont deux yeux.

Tout en écrivant de ces états et différends que je vis de mon temps parmi le monde et dans l'Église qui aussi branlait, et des seigneurs qui le souffraient et ne s'en mêlaient pas, il me revint en souvenir comment, dans mon jeune temps, le pape Innocent régnant à Avignon, on tenait en prison un frère mineur, grand clerc à merveille, qu'on appelait frère Jean de Roche-Taillade; le clerc avait bien annoncé les évènements qui arrivèrent de son temps et la prise du roi Jean. Il remontra bien aussi que l'Église aurait encore fort à souffrir à cause des grandes superfluités qu'il voyait parmi ceux qui avaient le bâton du commandement. On me disait un jour, dans le palais du Pape à Avignon, l'exemple qu'il avait donné au cardinal d'Auxerre, qui était allé le voir et discuter avec lui ainsi que d'autres. Parmi les défenses qu'il mettait à ses raisons, il leur dit un conte que vous entendrez ici :

« Il fut un oiseau qui naquit et apparut au monde sans plumes. Les autres oiseaux, quand ils virent qu'il était né, allèrent le voir parce qu'il était beau et plaisant à regarder. Ils réfléchirent donc sur lui, et prirent conseil pour savoir ce qu'ils en feraient; car, sans plumes, il ne pouvait voler, et, sans voler, il ne pouvait vivre. Or ils voulaient qu'il vécût, car il était beau à merveille. Lors n'y eut-il oiseau qui ne lui donnât de ses plumes, et plus il était gentil et plus ils lui en donnaient; si bien que ce bel oiseau se trouva tout emplumé et se mit à voler, et tous les oiseaux qui lui avaient donne de leurs plumes prenaient grand plaisir à le voir voler. Quand cet oiseau se vit si bien pourvu de plumage et que tous les

oiseaux l'honoraient, il se mit à s'enorgueillir et ne tint aucun compte de ceux qui l'avaient vêtu; mais il les becquetait, et les piquait, et les contrariait fort. Les oiseaux se mirent ensemble et parlèrent de cet oiseau qu'ils avaient emplumé et soutenu, et ils se demandèrent ce qu'il fallait faire, car ils lui avaient tant donné du leur et l'avaient tellement agrandi et enorgueilli qu'il ne tenait plus de compte d'eux. Alors le paon dit : « Il est trop embelli par mes plumes, je les reprendrai. — Au nom de Dieu, dit le faucon, je lui reprendrai les miennes, » et tous les autres oiseaux, à la suite, dirent chacun qu'ils reprendraient ce qu'ils lui avaient donné, et ils commencèrent à lui arracher et à reprendre son plumage. Quand il vit cela, il s'humilia grandement, et reconnut alors que le bien et l'honneur qu'il avait eus et le beau plumage ne venaient pas de lui ; car il était venu en ce monde nu et pauvre, et ceux qui lui avaient donné ses plumes pouvaient bien les ôter s'ils voulaient. Il cria donc merci, et dit qu'il s'amenderait, et qu'il n'irait plus ni n'agirait plus par orgueil et par présomption. Derechef les gentils oiseaux qui l'avaient emplumé en eurent pitié, quand ils le virent s'humilier. Ils lui rendirent ses plumes qu'ils lui avaient reprises et lui dirent en les rendant : « Nous te voyons volontiers voler parmi nous tant que tu veux bien agir avec honnêteté, car il te convient bien ; mais sache, si tu recommences à t'enorgueillir, que nous t'ôterons ton plumage et nous te mettrons au point où nous te trouvâmes. »

« C'est ainsi qu'il vous adviendra, beau seigneur, disait frère Jean de Roche-Taillade au cardinal qui était en sa présence; car l'empereur de Rome et des Allemagnes et les rois chrétiens et les grands princes vous ont donné les biens, les possessions et les richesses pour servir Dieu, et vous les dispensez et aliénez en orgueil, en vanités et en toutes superfluités. Que lisez-vous dans la vie de saint Sylvestre, Pape de Rome, le premier après saint Pierre ? Considérez justement comment Constantin lui donna d'abord les dîmes de l'Église et à quelles conditions. Saint Sylvestre ne chevaucha pas par le monde avec deux ou trois cents chevaux ; il vivait sobrement avec ceux de l'Église quand l'ange, par la grâce de Dieu, lui annonça comment l'empereur Constantin, qui était mécréant et incrédule, l'enverrait quérir, lui ayant été de son côté révélé par l'ange que Sylvestre lui montrerait la voie de sa guérison, car il était malade. Et quand il fut devant lui, il lui montra la voie du baptême et le baptisa, et il fut guéri ; en suite de quoi l'empereur Constantin, par cette grâce et cette

vertu que Dieu fit, crut en Dieu et fit croire tout son empire, et donna à Sylvestre toutes les dîmes, car auparavant l'empereur les tenait; mais ce fut son intention que ces biens et seigneuries seraient gouvernés par humilité et non par orgueil, vanité et présomption; cependant l'on fait à présent tout au contraire, pourquoi Dieu pourrait grandement s'en courroucer sur ceux qui viendront au temps à venir; car les nobles qui se sont enchargés à donner les terres, les rentes et seigneuries que possèdent ceux de l'Église, se refroidiront d'en donner, et reprendront peut-être ce qu'ils ont donné, et cela ne tardera guère. »

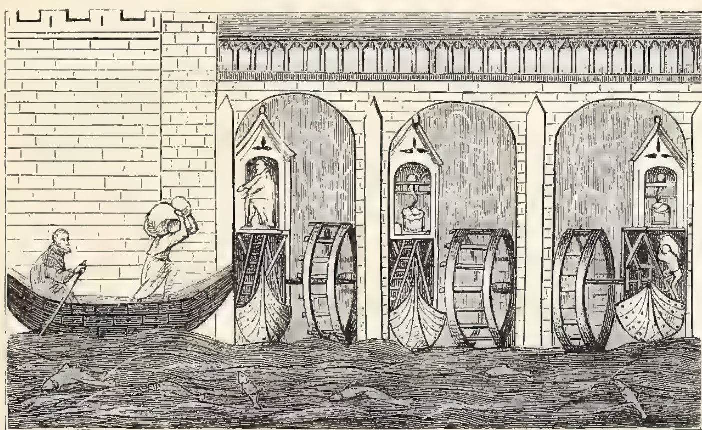
Ainsi frère Jean de Roche-Taillade, que les cardinaux faisaient alors tenir en prison à Avignon, remontrait ces paroles et donnait exemple à ceux qui y voulaient entendre, si bien que souvent les cardinaux en étaient tout ébahis et l'eussent volontiers condamné à mort, s'ils avaient pu en trouver quelque juste cause; mais ils n'en voyaient ni n'en trouvaient aucune, ce pourquoi ils le laissèrent vivre tant qu'il put durer. Mais on ne l'osait mettre hors de prison, car il proposait ces choses si à fond, et allait chercher tant de belles écritures, que peut-être eût-il fait errer le monde. Seules les preuves véritables dont il s'armait le sauvèrent plusieurs fois d'être brûlé, et aussi y avait-il certains des cardinaux qui avaient pitié de lui et qui ne le tourmentaient pas autant qu'ils le pouvaient.

Je vous ai déjà conté ci-dessus que le jeune roi Charles de France avait grand désir d'aller à main armée et à puissance de gens d'armes et de vaisseaux au royaume d'Angleterre, et à ce propos avait-il de son accord tous les chevaliers et écuyers du royaume de France, et en particulier son oncle le duc de Bourgogne, le connétable de France, le comte de Saint-Pol, bien qu'il eût pour femme la sœur du roi d'Angleterre, et le seigneur de Coucy. Tous ces seigneurs et la majeure partie de la chevalerie de France disaient entre eux : « Pourquoi n'allons-nous pas une fois en Angleterre, voir le pays et les gens? Nous apprendrons le chemin, comme les Anglais de leur temps ont appris celui de France. »

Il advint donc qu'en l'année 1386, pour donner crainte aux Anglais et pour voir comment ils se maintiendraient, les plus grands et les plus beaux préparatifs se firent en France et par mer, et aussi leva-t-on généralement sur toutes gens, tant dans les bonnes villes que dans le plat pays, des tailles si grosses que jamais n'en avait-on mis de pareilles depuis cent ans. Et tout l'été, jusqu'au mois de septembre, on ne fit que moudre des farines et pétrir des biscuits, à Tournai, à Lille, à

Douai, à Arras, à Amiens, à Béthune, à Saint-Omer et à toutes les villes voisines de l'Écluse; car telle était l'intention du roi de France et de son conseil de s'embarquer sur mer au port de l'Écluse, et de là entrer en Angleterre pour tout détruire. Pour parvenir à ce voyage, bien des riches gens dans le royaume de France étaient taxés au tiers ou au quart de leurs biens, et beaucoup de menues gens payaient plus qu'ils n'avaient vaillant pour accomplir le payement des gens d'armes.

A partir d'Espagne au port de Séville jusqu'en Prusse, il ne demeura nul gros vaisseau sur mer, là où les Français purent mettre les mains,



Le Grand Pont de Paris et moulins à farine[1].

qui ne fussent pris et retenus pour le roi de France et pour ses gens. Il venait à l'armée toutes sortes de provisions et de vivres. De toutes parts elles arrivaient en Flandre : des vins, des viandes salées en tonneau, du sel, du verjus, du foin, de l'avoine, des aulx, ces oignons, du hareng salé et saur, de la graisse de bœuf, des œufs battus en tonneau et toutes autres choses dont on se pût aviser ou imaginer qui pourrait être nécessaires, et qui ne l'eût vu alors ne le pourrait ou ne le voudrait croire. Les seigneurs furent priés et mandés par écrit, jusqu'en Savoie, en Allemagne, et vers le soleil couchant jusqu'en la terre du comte d'Armagnac. Vers la Saint-Jean, on envoya quérir en Hollande et en Zélande tous les gros vaisseaux dont on se pouvait aider, qui furent menés à l'Écluse et là mis à l'ancre ; mais les Hollandais disaient, quand on les avait levés et retenus : « Si vous voulez que nous soyons à vous et avoir notre service, il

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr., n° 2092.

faut que vous nous payiez comptant. Autrement nous n'irons nulle part. » Ainsi étaient-ils payés avant leur départ, sans quoi ils ne voulaient bouger de leurs maisons ni de leurs havres ; en quoi ils furent bien sages et bien avisés.

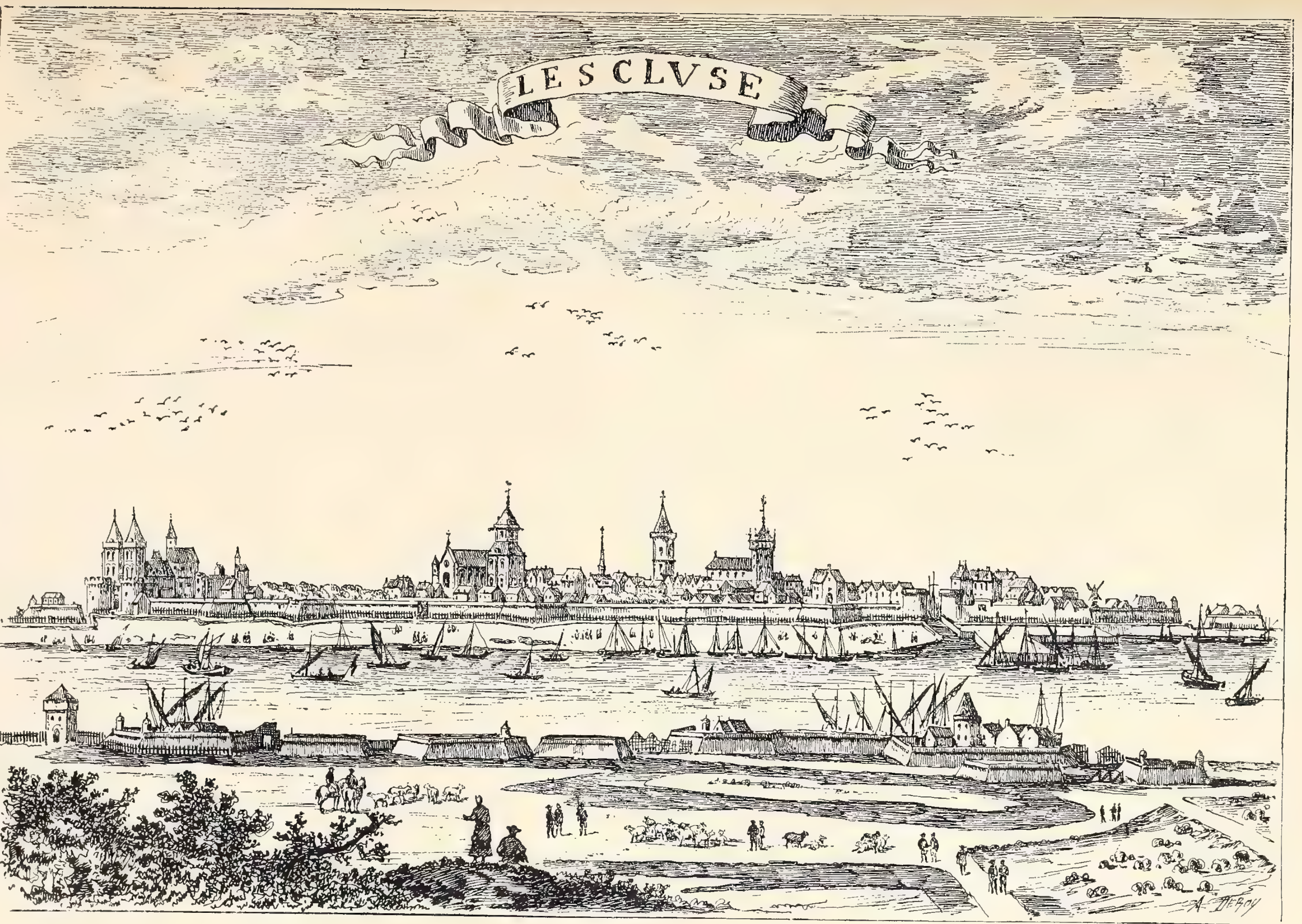
Jamais depuis que Dieu créa le monde, on ne vit tant de nefs et de gros vaisseaux comme il y en eut cette année au havre de l'Écluse et de Blankenberghe ; car au mois de septembre on compta treize cent quatre-vingt-sept gros vaisseaux. Quand on regardait la mer à l'Écluse, ce semblait un grand bois, et encore la flotte du connétable de France Olivier de Clisson n'y était pas arrivée, car elle s'appareillait à Tréguier, en Bretagne.

Avec tout cela, le connétable faisait faire et charpenter en Bretagne la clôture d'une ville en bons et gros madriers pour la placer en Angleterre, là où bon leur semblerait, quand ils auraient pris terre, afin d'y retirer et loger les seigneurs pendant la nuit et esquiver le péril des réveils, en dormant mieux et plus sûrement. Et quand on délogerait d'une place pour aller à une autre, cette ville était tellement faite, ordonnée et charpentée, qu'on la pouvait défaire par pièces, ainsi qu'une couronne, et la replacer un morceau après l'autre ; il y avait aussi grand nombre de bons charpentiers qui avaient fait la ville et qui savaient comment elle devait se placer, et ils étaient retenus pour ce à grands gages.

Pour cette armée qui devait aller en Angleterre, je n'ai pas entendu du duc de Bretagne ni qu'il fît aucune provision ou préparatifs en Flandre, non plus que le duc de Touraine, le jeune frère du roi, ni le comte d'Alençon, ni le comte de Blois ; mais tous n'y pouvaient pas aller, car il fallait bien qu'il en demeurât en France pour aider à bien garder le royaume.

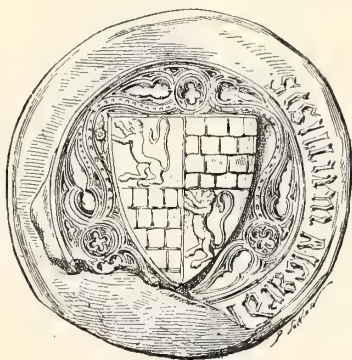
Qui en ce temps-là eût été à Bruges, à Damme, à l'Écluse, eût vu comme on était soigneux et diligent à remplir les nefs et vaisseaux de tout ce qui pouvait être nécessaire à servir le corps humain ; sachez que le plaisir de tout considérer était si grand, que celui qui eût eu la fièvre ou le mal de dents eût perdu sa maladie en allant de l'un à l'autre. Et les compagnons de France parlaient l'un à l'autre et on les entendait se dire : « Nous tenons l'Angleterre pour perdue et détruite sans retour, tous les hommes morts, les femmes et les enfants amenés en France et tenus en servitude. »

Le roi Richard d'Angleterre et ses conseillers étaient bien informés de ce grand appareil de guerre, et ils savaient pour certain que les Fran-



VUE DE L'ÉCLUSE.

çais viendraient et l'avaient juré. On ne se doit pas émerveiller si les Anglais furent au commencement bien ébahis, car on leur faisait la chose encore plus grande et plus périlleuse qu'elle n'était, et nul ne savait au vrai en Angleterre, sauf par imagination, si c'était pour venir en Angleterre ou pour assiéger la ville de Calais par terre et par mer; car les Anglais savaient bien que la ville du monde que les Français désiraient le plus de reprendre était Calais. Dans ce doute, on envoya à Calais grand foison de provisions et de bons capitaines, et aussi étaient tenus en mer grand foison de vaisseaux et de navires commandés par le comte d'Arundel et par messire Henri le Despenser, évêque et amiral. Et pendant ce temps faisait-on en Angleterre grandes processions et oraisons à Dieu pour qu'il les voulût délivrer de ce péril. Et d'autre part, il en était plusieurs en Angleterre qui ne désiraient rien tant que les Français vinssent en Angleterre, et les légers compagnons, qui se réconfortaient eux-mêmes, disaient aux autres pour les réconforter : « Laissez venir ces Français. Par Dieu! il n'en retournera jamais pied en France. » Et ceux qui devaient, sans avoir souci ou pouvoir de payer, en étaient si réjouis que c'était merveille et ils disaient à leurs créanciers : « Taisez-vous, on forge en France les florins dont vous serez payés. » Sur cette confiance, ils vivaient et dépensaient largement, et on ne leur refusait point crédit; car, si on ne leur faisait pas bonne mine, ils disaient : « Que nous demandez-vous? Encore vaut-il mieux que nous dépensions les biens de ce pays que si les Français les trouvaient. » Ainsi dépensait-on les biens à force en Angleterre.



Sceau du comte d'Arundel[1].

En ce temps, le roi Richard se tenait sur les marches de Galles avec le comte d'Oxford, par lequel tout se faisait en Angleterre, et sans lui et ses amis rien n'était fait, car les oncles du roi n'y avaient rien à dire. Pour lors les prélats et les seigneurs d'Angleterre, les bonnes villes et les communautés du pays, voyant que le royaume de France était en grande volonté d'occire l'Angleterre pour tout détruire,

1. Archives nationales, n° 10 094; grandeur du sceau original.

tinrent conseil ensemble, et dirent et regardèrent entre eux qu'il convenait en toute diligence de pourvoir à la dépense, et fut écrit au roi qu'il vînt à Londres et que tout le pays se contentait mal de lui et de son conseil. Le roi n'osa pas refuser, et s'en vint à Windsor où il se tint quelques jours, et y laissa la reine sa femme, et vint à Londres et au palais de Westminster. Et là fut tenu conseil pour savoir comment on irait au-devant de ce grand péril qui menaçait l'Angleterre.

Là vint le comte de Salisbury, qui était un homme vaillant et de très grande prudence, et il dit devant le roi, ses oncles et tous les prélats et barons d'Angleterre qui étaient assemblés en conseil : « Sire roi, et vous, bonnes gens, vous ne devez pas vous émerveiller si votre adversaire de France veut vous courir sus ; car depuis la mort de noble et puissant roi notre sire, qui fut le roi Édouard de bonne mémoire, ce royaume-ci a été en grande aventure d'être tout perdu et détruit par lui-même et par le fait des vilains. Et aussi sait-on bien en France que nous ne sommes pas tous amis, mais en péril et en différends. Et pour cela nous arrivent des troubles et des discussions qui ne sont pas petits, car celui-là est fou qui ne craint son ennemi. Tant que le royaume d'Angleterre a été en union, le roi avec son peuple et le peuple avec le roi, nous avons régné en victoire et en puissance, et nous n'avons vu ni trouvé personne qui nous ait fait tort. Ce nous est donc chose bien nécessaire que nous nous reformions en amour et en amitié, si nous voulons vivre en honneur, et que pour nous défendre contre si grand appareil qu'on ne vit jamais, nous regardions aux ports et havres d'Angleterre, qu'ils soient bien pourvus et gardés. Ce royaume-ci est depuis longtemps en grande prospérité et fleur, et vous le savez, une chose qui est en fleur a plus grand besoin d'être gardée de près que si elle était tournée en fruit. Nous devons considérer que ce pays est en fleur ; car depuis plus de soixante ans les chevaliers et les écuyers qui en sont sortis ont eu plus d'honneur en leurs faits d'armes que nuls autres chevaliers, de quelque nation qu'ils soient. Or il nous faut prendre telle peine que cet honneur soit bien gardé tant que nous vivrons. — Ce sera bon, » répondirent tous les seigneurs qui étaient là.

Le comte de Salisbury fut bien volontiers ouï en ce parlement et ses paroles furent acceptées comme venant d'un sage et vaillant chevalier. Je ne veux pas m'étendre sur tout ce qui fut dit et devisé entre eux, car je ne pense pas tout savoir ; mais ce que je sais bien, c'est que,

la ville de Calais gardée comme je l'ai dit ci-dessus, il fut ordonné qu'on garderait tous les ports d'Angleterre, là où l'on supposait que les Français pussent tourner et prendre terre. Et fut avisé qu'on laisserait le roi de France prendre tout paisiblement terre et être dans le pays trois ou quatre jours. Et tout premièrement, avant de l'aller combattre, on irait conquérir sa flotte et tous ses navires sur mer, et détruire toutes les provisions ; puis on reviendrait aux Français, non pour les combattre sitôt, mais pour les harasser, à cette fin que leurs gens ne pussent ni osassent aller fourrager, et aussi ne trouveraient-ils pas de quoi ; car le plat pays serait tout perdu d'avance, et le royaume d'Angleterre est un mauvais pays pour chevaucher. Ainsi les affamerait-on et se détruiraient-ils d'eux-mêmes.

On était ainsi venu à la mi-août, et le voyage devait approcher, les seigneurs des lointaines marches se hâtaient pour arriver à l'Écluse ; le roi de France prit congé de la reine sa femme et de toutes les dames, et ouït solennellement la messe à Notre-Dame, prenant congé de tous. Et son intention était en sortant de Paris que jamais il n'y rentrerait sans avoir été en Angleterre ; toutes les cités et les bonnes villes de France le croyaient bien aussi.

Le roi de France s'en vint à Compiègne, à Noyon, à Péronne, à Bapaume et à Arras ; et tous les jours arrivaient des gens de tous les côtés, si bien que tout le pays en était mangé et perdu ; rien ne demeurait au plat pays, et tout y était au pillage, sans rien payer, ni maille ni deniers. Les pauvres laboureurs qui avaient recueilli leur blé et leur grain n'en avaient que la paille, et s'ils en parlaient, ils étaient battus, ou tués, ou blessés. Les étangs et les viviers étaient pêchés ; si les Anglais fussent arrivés en France, ils n'eussent pu y faire plus grand mal que les troupes françaises, qui disaient : « Nous n'avons point d'argent maintenant, mais nous en aurons au retour et nous vous payerons tout sec. » Les pauvres gens les maudissaient qui voyaient perdre leurs biens, sans oser sonner mot ; mais ils souhaitaient tout bas les pillards morts et pendus, et ils disaient : « Allez, allez en Angleterre et que jamais il n'en puisse revenir pied. »

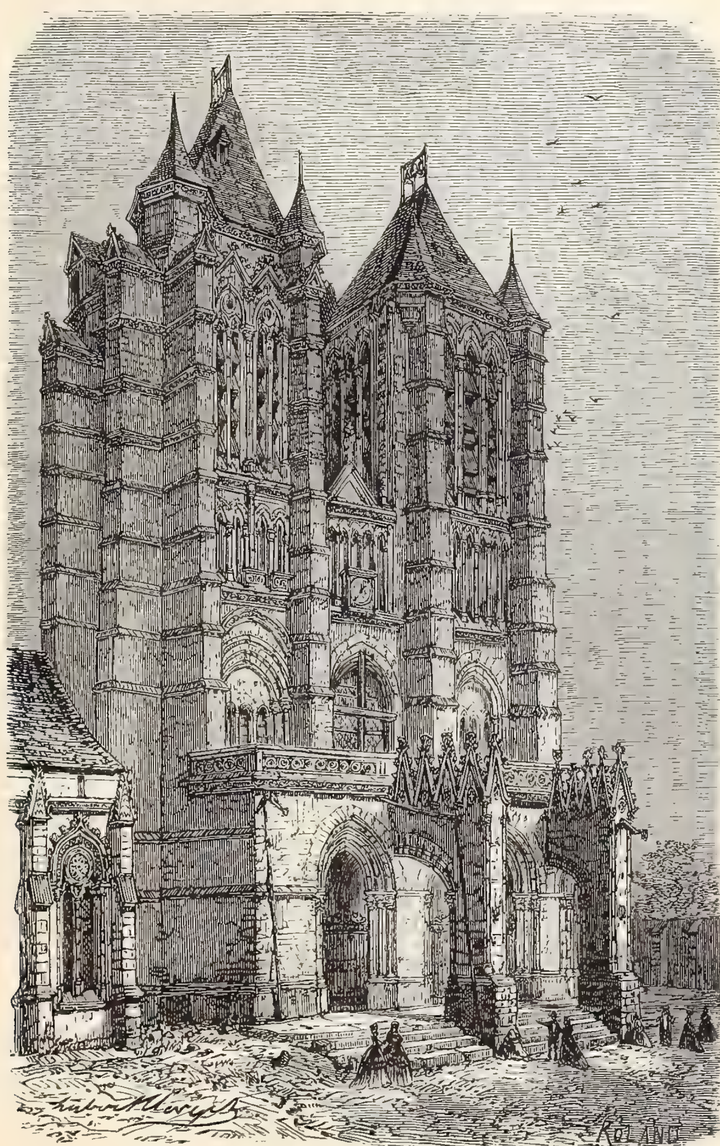
Ainsi vint à Lille en Flandre le roi de France, et ses deux oncles avec lui, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, car le duc de Berry était encore dans son pays à ordonner les besognes. Et disait-on que bien vingt mille chevaliers et écuyers de nous devaient passer en

Angleterre. Et au vrai dire il y avait bien là vingt mille arbalétriers avec les Génois, et bien vingt mille gros valets. Et déjà séjournaient à grande dépense grand foison de seigneurs depuis un mois à l'Écluse, ce dont ils n'étaient pas trop satisfaits, ni les grands ni les petits; car si les seigneurs étaient bien payés de leurs gages, les petits compagnons ne l'étaient point; et, au besoin, les grands leur disaient : « Attendez jusqu'à la semaine prochaine, vous serez payés et libérés de tout point. » Ainsi les promenait-on de semaine en semaine, et quand on leur fit payement, ce ne fut que de huit jours, et on leur devait largement six semaines. Et encore tardait le duc de Berry à venir, car il n'avait pas grande affection à aller en Angleterre, ce dont le roi de France, le duc de Bourgogne et les autres seigneurs étaient tout courroucés, et eussent voulu qu'il fût déjà venu.

Il en advint que quelques-uns se dérangeaient et dirent que le voyage ne tournerait pas à bon effet. Et aussi, quand ils ne se virent plus guère d'argent, ils retournèrent en leur pays. Ceux-là furent sages; car les petits compagnons, chevaliers et écuyers qui n'étaient pas retenus des grands seigneurs, perdaient tout; les provisions étaient si chères en Flandre, par la foule de gens qui y étaient, qu'ils y étaient bien embarrassés d'avoir du pain et du vin, et s'ils voulaient vendre leurs gages ou leurs chevaux ou leurs armures, ils n'en trouvaient ni maille ni denier, bien qu'à les avoir et acheter ils les eussent payés bien cher. Les seigneurs allaient chaque jour vers le roi, à l'Ecluse, pour savoir quand on partirait; on leur disait : « Dans trois ou quatre jours, » ou : « Quand monseigneur de Berry sera venu, » ou : « Quand nous aurons le vent pour nous ! » Toujours y avait-il quelque chose à dire, et toujours coulait le temps. Les jours devenaient courts et laids, les nuits s'allongeaient; de quoi bien des seigneurs étaient mécontents, et surtout de ce qu'on tardait si longtemps à passer, et que les provisions allaient diminuant.

Or était depuis quelque temps en France le roi Léon d'Arménie, qui avait été chassé de son royaume par les Turcs; il voyait avec grand déplaisir la guerre qui se préparait et il eut en pensée de l'empêcher. Aussi passa-t-il à Douvres, où se tenaient pour lors les oncles du roi Richard d'Angleterre, qui le reçurent bien et doucement, car il était étranger; et, quand il fut temps, ils lui demandèrent d'où il venait, où il allait et ce qu'il demandait. A toutes ces questions, il répondait qu'il venait

voir le roi d'Angleterre et son conseil pour traiter paix et accord entre le roi de France et lui, s'il se pouvait trouver. « Car la guerre n'est pas bien séante, disait le roi d'Arménie; c'est par la guerre entre la France



Eglise de Noyon, d'après une photographie.

et l'Angleterre, laquelle a duré tant d'années et tant de jours, que les Turcs et les Sarrasins se sont enorgueillis, et que j'ai perdu ma terre et mon royaume, et je n'ai pas espoir de les recouvrer, s'il n'y a paix ferme entre les chrétiens. Si raconterais-je volontiers toute cette matière qui

touche toute la chrétienté, au roi d'Angleterre, comme je l'ai remontré au roi de France. »

Ainsi que fut dit, fut fait. Le roi d'Arménie exploita tant par ses journées qu'il vint à Londres, et remontra ses besognes au roi Richard d'Angleterre, et comment convenait traiter la paix entre les deux royaumes. L'archevêque de Cantorbéry, qui en était chargé du roi et du conseil, répondit à ses paroles : « Sire roi d'Arménie, ce n'est pas la manière ni fut jamais, en si grandes affaires comme le sont celles du roi de France et du roi d'Angleterre, qu'on vienne forcer le roi d'Angleterre en son pays à main armée. Nous vous dirons ce que vous ferez, s'il vous plaît; vous vous retirerez vers vos gens et les ferez tous retirer, et quand chacun sera retourné en son lieu et que nous pourrons le savoir de vérité, revenez vers nous et nous entendrons volontiers à votre traité. »

Ce fut la réponse qu'entendit le roi d'Arménie; mais le même jour il dîna avec le roi d'Angleterre, qui lui fit tous les plus grands honneurs du monde, et lui fit présenter de très beaux dons d'or et d'argent; mais le roi d'Arménie n'en voulut rien recevoir, retenir ou prendre, quoiqu'il en eût grand besoin, sauf un seul anneau d'or qui valait bien cent francs. Après ce dîner fait, qui fut beau et plantureux, il prit congé, car il avait sa réponse, et tantôt se remit en mer à Douvres, d'où il vint à Calais, puis à l'Écluse. Là parla-t-il au roi de France et à ses oncles; mais ils ne tinrent compte de ses paroles et le renvoyèrent en France; car le roi avait l'intention d'aller en Angleterre avec ses troupes, dès que le connétable serait venu et le duc de Berry; mais le vent leur était trop contraire, car avec ce vent ils n'eussent jamais pris terre en Angleterre sur les frontières où ils voulaient arriver, mais le vent était bon pour aller en Écosse.

Or le duc de Berry était venu jusqu'à Paris, et ouït la messe à Notre-Dame, et il donnait à entendre à tous que jamais il ne reviendrait sans avoir été en Angleterre ; mais il pensait le contraire, car il n'avait nulle envie d'aller, la saison était déjà trop avancée et l'hiver trop proche. Tous les jours qu'il fut par son chemin, il avait des lettres du roi et de monseigneur le duc de Bourgogne, qui le hâtaient et disaient qu'on n'attendait que lui. Le duc de Berry chevauchait toujours avant, mais c'était à petites journées.

Le connétable et ses gens étaient partis de Tréguier en Bretagne, avec un bon vent; mais, comme ils approchaient d'Angleterre, le vent devint

trop grand et trop dur, et plus ils avançaient, plus il croissait. Il advint qu'auprès de Margate et à l'embouchure de la Tamise, le vent fut si fort que les nefs furent toutes séparées, le voulussent ou non les mariniers; il n'en demeura pas vingt voiles ensemble, et le vent poussa dans la Tamise certains navires qui furent pris des Anglais, et en particulier deux



Préparatifs faits à l'Écluse pour l'expédition en Angleterre[1].

nefs qui étaient chargées de la ville de bois, avec les maîtres charpentiers qui l'avaient faite, furent entraînées par la Tamise jusqu'à Londres, ce dont le roi et ceux de Londres eurent grande joie. Ainsi le connétable et les seigneurs vinrent à grand peine et en grand péril à l'Écluse.

Le roi en fut grandement satisfait, et il dit incontinent qu'il le vit: « Connétable, qu'en dites-vous? Quand partirons-nous? Certes, j'ai grand désir de voir l'Angleterre. Je vous prie que vous avanciez diligemment votre besogne, et que nous nous mettions tantôt en mer, mon oncle

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr., n° 79.

de Berry sera avec nous dans deux jours, il est à Lille. — Sire, répondit le connétable, vous ne pouvez partir, si vous n'avez le vent propice. Le vent vous est tout contraire, et nos mariniers disent qu'ils n'ont jamais vu un pareil vent souffler de suite comme il a fait depuis deux mois. — Connétable, dit le roi, par saint Denis, j'ai été dans mon vaisseau, et les affaires de la mer me plaisent grandement; je crois vraiment que je suis bon marinier, car jusqu'ici la mer ne m'a point fait de mal. — Par ma foi, dit le connétable, elle m'en a fait, à moi, car nous avons été en grand danger de périr tous, en venant de Bretagne ici. »

Ainsi devisaient de paroles le roi et le connétable, et le temps allait toujours en avant et approchait l'hiver, et les seigneurs restaient là en grand froid et en péril. Car sachez que les Flamands ne les voyaient pas volontiers en Flandre, surtout les menus métiers, et ils se disaient les uns aux autres : « Eh! que diable! pourquoi le roi ne se hâte-t-il pas de passer en Angleterre, s'il doit passer? Pourquoi se tient-il si longtemps en ce pays? ne sommes-nous pas assez pauvres sans qu'encore ces Français nous appauvrissent? Vous ne les verrez passer en Angleterre de cette année. Ils croient qu'ils conquerront toute l'Angleterre, mais ils n'en feront rien. L'Angleterre n'est pas si aisée à conquérir. Les Anglais sont autrement forts que les Français. Que feront-ils en Angleterre? Quand les Anglais ont été en France et ont chevauché par tout le royaume, ils se sont enfermés dans les cités, les villes et les forts. Les Anglais les ont assiégés, mais ils fuyaient devant eux comme l'alouette devant l'épervier. »

Ainsi naissaient chaque jour des querelles entre les Français et les Flamands, qu'on avait grand peine à apaiser, et en particulier ceux de Bruges étaient mécontents, si bien que les chevaliers qui se trouvaient là se tenaient enfermés dans leurs maisons, où ils attendaient l'aventure, quand le duc de Berry vint enfin à l'Écluse. Aussitôt que le roi le vit, il dit : « Ah! bel oncle, que je vous ai désiré, et que vous avez mis de temps à venir! Pourquoi avez-vous tant tardé? nous devrions déjà être en Angleterre et avoir combattu nos ennemis. » Le duc commença à rire et s'excusa; mais il ne dit pas sur-le-champ ce qu'il avait dans le cœur, et voulait auparavant voir les provisions et les navires qui étaient si beaux sur la mer, que c'était un grand plaisir de les voir, et il se tint bien sept jours à l'Écluse, dont on disait tous les jours : « Nous partirons demain matin. » Vraiment le vent était très contraire sur la mer pour

cingler en Angleterre, et le temps était tout bas après la Saint-André.

Alors le conseil du roi de France se réunit pour savoir comment on persévèrerait, mais le duc de Berry rompit tout; il montra tant de raisons et bien raisonnables, que ceux qui avaient le plus envie de passer en furent tout découragés. Le duc disait que c'était une folie et une impru-



Le duc de Berry[1]

dence de conseiller au roi de France, qui n'était encore qu'un enfant, de se mettre en mer par un tel temps, pour aller combattre ces gens dans un pays dont nul ne connaissait les chemins, pauvre et mauvais pour guerroyer. « Or prenons, disait le duc, que nous soyons tous arrivés et que nous ayons pris terre. Nous ne combatterons cependant pas les Anglais s'ils ne veulent; nous n'oserons pas laisser nos provisions en arrière, car si nous les laissions, tout serait perdu. Et qui voudrait faire un tel voyage, en un tel pays, ne le devrait pas faire au cœur de l'hiver.

1. Bibliothèque nationale; *Recueil de Gaignières*. tome V.

mais en plein été. Mandez tous les mariniers qui sont ici et les mettez ensemble; ils vous diront que ma parole est bonne, et que, quelle que soit la puissance que nous ayons maintenant, si nous cinglons avec quinze cents vaisseaux, nous n'en trouverons pas trois cents voiles en vue. Or regardez le péril et le danger où on veut nous mettre. Je ne dis pas que j'en veuille être dispensé; mais je le dis comme conseil et parce qu'une grande partie du royaume pense comme moi. Je veux bien, beau frère de Bourgogne, que nous y allions, vous et moi; mais je ne veux pas et ne conseillerai jamais que le roi y aille; car si aucun mal lui en arrivait, on dirait que nous le lui avons fait faire. — Au nom de Dieu, dit le roi de France, qui entendait ces paroles, si quelqu'un y va, j'y vais. »

Alors les seigneurs commencèrent à dire : « Le roi est bien résolu. » On prit donc conseil de remettre le voyage jusqu'au mois d'avril ou de mai, et de garder toutes les provisions qui se pouvaient garder, biscuit, viandes salées et vins, et les ordonnances seraient que les seigneurs eussent à revenir en mars. Ce qui fut bientôt su de tous, et les seigneurs bien courroucés, surtout ceux des lointaines marches qui avaient fatigué leur corps et dépensé leur argent dans l'espoir d'avoir une bonne saison. Le roi de France était aussi triste qu'eux de ne point aller en Angleterre, mais il n'y pouvait rien changer. Ainsi se rompit ce voyage, qui coûta au royaume de France trois fois cent mille francs.

Quand les nouvelles furent sues en Angleterre, quelques-uns en furent bien réjouis et d'autres courroucés, qui avaient compté faire grand profit. Or le roi Richard fit une fête à Westminster à tous les seigneurs qui avaient gardé les ports, les havres et les passages sur mer. Et à cette fête furent faits trois ducs, le comte de Cambridge, que nous appellerons dorénavant le duc d'York; le comte de Buckingham, son frère, que nous appellerons le duc de Gloucester, et le comte d'Oxford, que nous appellerons le duc d'Irlande. Si se continua la fête en grand plaisir et réjouissances, comme de gens échappés d'un grand péril, et chacun disait qu'il n'aurait plus peur des Français, et que toutes les assemblées qui avaient été faites à l'Écluse et en Flandre n'avaient été que pour épouvanter les Anglais.

Cependant, en divers lieux, quand les nouvelles se répandirent, surgirent de grands murmures, et ceux qui pensaient le mal plus que le bien disaient tout haut : « Que sont devenus les grandes entreprises, les hauts faits et les vaillants hommes du royaume d'Angleterre? Le roi Édouard

vivant et son fils le Prince, nous avions coutume d'aller en France et de repousser nos ennemis de telle façon, que nul n'osait se mettre en bataille contre nous, et ceux qui s'y mettaient étaient déconfits d'avance. Que fut-ce du roi Édouard de bonne mémoire, quand il arriva dans le duché de Normandie, au pays de Cotentin, et qu'il passa par tout le royaume de France? Et les belles batailles, les belles conquêtes qu'il fit par le chemin! Et puis à Crécy, il déconfit le roi Philippe de France, et toute la puissance des Français, et avant de revenir en Angleterre il prit la bonne ville de Calais; où sont ses enfants maintenant, et les chevaliers qui fassent la même besogne? Ils ne savent guerroyer que les bourses des pauvres gens, c'est à cela que nos seigneurs sont appareillés. Il n'y a en France qu'un enfant pour roi, et il nous donne tant à faire que jamais ses prédécesseurs n'en donnèrent tant. Car il a grand courage, et l'a bien montré, de venir guerroyer et prendre terre; il n'en a pas tenu à lui, mais à ses nobles. On a vu le temps où si de telles apparences de nefs et de vaisseaux fussent advenues à l'Écluse, le roi Édouard ou son fils les fussent venus combattre au port de l'Écluse ou autre part. Et maintenant les nobles de ce pays sont tout réjouis, quand ils n'ont rien à faire et qu'ils sont laissés paisibles; cependant ils ne nous laissent pas en paix et en repos, et toujours demandent notre argent. Où vont aujourd'hui les finances si grandes et si grosses qu'on lève partout par tailles en Angleterre, avec les rentes accoutumées du roi? Certes, il faut qu'elles fondent dans l'abîme ou qu'elles soient volées. On devrait bien savoir comment le royaume est gouverné et le roi conduit, et mieux vaudrait qu'on le sût plus tôt que plus tard, car on le pourrait savoir si tard qu'on n'y pourrait plus remédier. »



Sceau du duc de Gloucester[1].

Ainsi devisait-on par plusieurs langages en Angleterre, aussi bien les chevaliers et les écuyers que les gens des communes; et la chose fut discutée en parlement, ce dont les oncles du roi furent bien réjouis, car

1. Archives nationales, n° 10 142; grandeur de l'original, 0m,053.

contraires ils étaient aux favoris du roi, et pour entrer en la bonne grâce du peuple ils commencèrent à dire : « Ces bonnes gens sont bien conseillés s'ils veulent avoir les comptes, et ils se défendent franchement de payer, car vraiment il doit y avoir grand finance dans la bourse du roi ou de ceux qui l'ont gouverné. » Sur ce le peuple s'enhardissait à ne pas payer, si bien que cette taille fut révoquée, et le roi fut conseillé de s'en aller aux marches de Galles et de se tenir là quelque temps, jusqu'à ce que d'autres nouvelles lui vinssent; à quoi il dit : « Je le veux, » et partit sans prendre congé de ses oncles, emmenant en sa compagnie tout son conseil, excepté l'archevêque d'York, qui retourna en son archevêché, ce dont bien lui prit; sans quoi je pense qu'on lui eût fait comme on fit à tout le conseil du roi, ainsi que vous le saurez ci-après.

CHAPITRE III

Comment le connétable de France et d'autres seigneurs sous lui s'appareillèrent pour aller en Angleterre contre les Anglais, et comment l'entreprise fut rompue par le duc de Bretagne, qui saisit le connétable par grande ruse, et mal de son gré le laissa aller.



QUAND la douce saison d'été fut venue et le joli mois de mai, en l'an de grâce de Notre Seigneur 1387, le connétable de France en Bretagne, le comte de Saint-Pol, le sire de Coucy et messire Jean de Vienne à Harfleur se mirent en avant pour s'appareiller et passer en Angleterre avec grande force et puissance; un jour certain était déjà accordé entre eux auquel ils devaient partir, et l'armée de Normandie débarquer à Douvres, et celle de Tréguier à Orwell. De ce était bien avisé le duc de Bretagne, qui toujours avait le cœur anglais, et se trouvait déchu de la bonne grâce de l'Angleterre parce qu'il n'avait pas pu ou su conduire son peuple comme il aurait voulu, et que les Bretons étaient restés bons Français.

Alors le duc s'avisa d'une merveilleuse idée et eut en imagination qu'en un bref terme il mettrait toutes ses affaires en bon état, si bien que les Anglais lui sauraient grand gré. Il savait bien que l'homme du monde que les Anglais haïssaient et redoutaient le plus, c'était messire Olivier de Clisson, connétable de France: car, à vrai dire, messire Olivier de

Clisson ne faisait nuit et jour qu'inventer et imaginer comment il pourrait porter dommage aux Anglais, et comme il avait conseillé et projeté l'armée de l'Écluse, il était le chef et le conducteur de celle qui se faisait à Harfleur en Normandie et à Tréguier en Bretagne, comme je l'ai dit.

Le duc conclut donc en lui-même que, pour complaire aux Anglais et rentrer en leurs bonnes grâces, et bien témoigner qu'il ne faisait pas grand compte de la faveur et de l'amour des Français, il troublerait et romprait le voyage par mer, sans cependant défendre à ses gens d'aller en Angleterre, sous peine de perdre leurs héritages. En faisant cela, il montrerait trop clairement que la guerre était sienne et les affaires à lui. Nenni, il voulait conduire ses besognes plus secrètement. Et comment le pourrait-il faire honorablement? se disait-il dans son imagination; cela ne pouvait pas tourner à son honneur. Il prendrait le connétable de France et le ferait tuer ou noyer. Les Anglais lui en sauraient bon gré, et il n'aurait affaire qu'à son lignage, qui n'était pas assez puissant pour lui faire guerre; car le connétable n'avait que deux filles, dont Jean de Bretagne avait l'une et le vicomte de Rohan l'autre. Il se défendrait bien contre eux et tout son lignage. Au fait, il n'y aurait qu'un Breton de mort; et une fois mort, il n'avait ni parent ni ami qui en pût faire son affaire ni soulever la guerre.



Sceau du duc de Bretagne [1].

Sur cette imagination que je vous conte, le duc de Bretagne se fonda et s'arrêta du tout, et pour arriver à son intention, il s'en alla à Vannes, et fit là assembler un grand parlement des barons et des chevaliers de Bretagne, et les pria doucement par ses lettres que tous y vinssent, et il pria spécialement et bien affectueusement le connétable de France qu'il n'y voulût pas manquer, car il le verrait plus volontiers que tous les autres.

Le connétable ne sut ou ne voulut pas s'excuser; car le duc de Bretagne était son seigneur naturel, et il tenait à être dans ses bonnes grâces. Il vint donc à Vannes. Ainsi firent un grand nombre des barons de

1. Archives nationales, n° 549; grandeur du sceau original, 0m,053.

Bretagne. Le parlement fut là grand et long, traitant de choses qui touchaient au duc et au pays. On n'y parla point du voyage qui devait se faire en Angleterre; le duc ne voulait pas montrer qu'il en sût rien, mais il s'en couvrit et s'en dissimula.

Le parlement fait, au château dit de la Motte, le duc donna grandement à dîner aux barons de Bretagne, et les tint en fête et par des paroles amoureuses jusqu'à la nuit; après quoi ils retournèrent à leurs hôtels dans la cité. Le connétable, pour complaire aux chevaliers et aux écuyers de Bretagne, et aussi parce qu'il y était tenu à ce qu'il lui semblait, fit prier le lendemain à dîner tous les chevaliers qui étaient là. Quelques-uns y vinrent, d'autres retournèrent en leurs maisons pour prendre congé de leurs pères ou de leurs frères, de leurs parents ou de leurs femmes; car c'était l'intention du connétable qu'en partant de là il irait tout droit à sa flotte qui l'attendait près de Tréguier. Le duc de Bretagne savait bien tout cela, mais il n'en avait pas sonné un seul mot.

Le dîner fini, auquel se trouvaient la majeure partie des barons de Bretagne, le duc vint et sembla se réjouir avec eux très amoureusement; mais il savait bien quelle volonté et quelle pensée il avait dans le cœur, et nul ne le savait, hormis ceux auxquels il s'en était secrètement découvert. Et quand il fut entré dans l'hôtel du connétable et qu'on eut dit : « Voici monseigneur le duc ! » tous se levèrent devant lui, et l'accueillirent doucement, ainsi qu'on doit accueillir son seigneur. Il s'assit entre eux, et but et mangea, comme par amour et de très bonne compagnie, et leur montra plus de semblant d'affection qu'il n'avait jamais fait, disant : « Beaux seigneurs, mes amis et compagnons, Dieu vous conduise et vous permette d'aller et de retourner en joie, et vous donne de faire en armes telle chose qui vous soit honorable et agréable! » Ils répondirent tous : « Monseigneur duc, Dieu vous le rende! » Et ils étaient tous très satisfaits de lui, de ce qu'il était si humblement venu les voir et prendre congé d'eux.

Vous devez savoir que le duc de Bretagne faisait faire en ce moment assez près de Vannes un beau château fait à merveille, qu'on appelle le château de l'Hermine, et il était presque achevé. Le duc, voulant attraper là dedans le connétable, lui dit, ainsi qu'au seigneur de Laval, au seigneur de Beaumanoir et aux autres barons qui étaient là : « Beaux seigneurs, je vous prie qu'à votre départ vous vouliez voir mon château de l'Hermine, comment je l'ai fait construire et le fais encore journelle-

ment. » Tous lui accordèrent, car il semblait être venu là entre eux si amoureusement et si familièrement qu'ils n'en pensaient que du bien, et jamais ne lui eussent refusé. La plus grande partie d'entre eux monta donc à cheval, et ils s'en allèrent avec le duc à l'Hermine, car il n'y avait pas loin.

Quand le duc de Bretagne, le connétable, le sire de Laval, le sire de



Le connétable retenu prisonnier par le duc de Bretagne[1].

Beaumanoir et les autres chevaliers furent venus au château, ils descendirent de leurs chevaux et entrèrent dedans. Le duc les prit par la main et les mena de chambre en chambre et d'édifice en édifice, dont ils le louaient grandement; puis les mena devant le cellier, et les fit boire quand ils eurent fait le tour. Enfin le duc s'en vint devant la maîtresse tour, et là il s'arrêta devant la porte et dit au connétable : « Messire Olivier, il n'y a homme deçà la mer qui se connaisse en ouvrage de toute maçonnerie mieux que vous ne faites. Je vous prie donc, beau sire, que

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. n° 2645.

vous montiez là-dessus, et vous saurez me dire comment cet ouvrage est édifié. Si tout est bien ordonné, il demeurera ainsi; s'il est mal, je le ferai changer. »

Le connétable, qui n'y pensait pas à mal, dit : « Allez devant, monseigneur, et je vous suivrai. — Non, non, dit le duc, vous irez tout seul. Je parlerai ici un peu, pendant ce temps-là, au sire de Laval. » Le connétable, qui voulait se dépêcher, entra dans la tour et monta les degrés. Quand il eut passé le premier étage, il y avait des gens en embuscade dans une chambre qui en ouvrirent la porte. Les uns allèrent fermer la porte en dessous, et les autres s'avancèrent tout armés, qui savaient bien ce qu'ils devaient faire. Ils se jetèrent sur le connétable. Encore y en avait-il d'autres dans une chambre en haut. Le connétable de France fut là entouré et saisi par eux et traîné dans une chambre, et chargé de trois paires de gros fers. Et ceux qui le prirent lui dirent : « Monseigneur, pour Dieu, pardonnez-nous ce que nous faisons, car nous sommes obligés de le faire. Ainsi nous est-il enjoint et expressément ordonné par monseigneur de Bretagne. »

Si le connétable fut ébahi à cette heure, ce ne fut pas merveille, ni sans grande cause. Bien se devait en effet émerveiller le connétable de France; car depuis que la haine était venue entre le duc de Bretagne et lui pour certaines lettres que le duc lui avait écrites, pour quelque prière qu'on lui fît, ou quelque sauf-conduit qu'on voulût lui envoyer, messire Olivier n'avait jamais voulu venir en la présence du duc, s'y fier ni s'y assurer. Cette fois il avait pris confiance, et il se voyait en dure situation; car il savait bien le duc haineux et mal disposé pour lui, comme il le lui montrait.

Quand le sire de Laval, qui était en bas, à l'entrée de la porte de la tour, entendit et vit clore et verrouiller la première porte de cette grosse tour, son cœur commença de frémir, et aussitôt il entra en inquiétude sur son beau-frère le connétable, et il regarda le duc, qui devint plus vert qu'une feuille. Il connut bien alors et sentit que la besogne allait mal, et il dit au duc : « Ah! monseigneur. au nom de Dieu, que voulez-vous faire? N'ayez aucune mauvaise pensée sur mon beau-frère le connétable. — Sire de Laval, répondit le duc, montez à cheval et partez d'ici. Vous n'êtes pas arrêté que vous ne puissiez aller où bon vous semble. — Monseigneur, reprit le sire de Laval, je ne m'en irai pas sans mon beau-frère le connétable. »

A ces mots, le sire de Beaumanoir entra au château et vint en la présence du duc, qui le haïssait aussi grandement. Le duc tira sa dague et vint à lui en disant : « Beaumanoir, veux-tu en être au même point que ton maître? — Monseigneur, répondit le sire de Beaumanoir, je pense que mon maître est bien. — Toutefois, je te demande, reprit le duc, si tu veux en être au même point que lui. — Oui, monseigneur, » dit-il. Alors le duc retira sa dague, qu'il prit par la pointe, et dit : « Or çà, Beaumanoir, puisque tu veux être comme lui, il te faut crever un œil. » Le sire de Beaumanoir vit bien que la chose allait mal, car le duc était plus vert qu'une feuille. Il mit donc un genou en terre et lui dit : « Monseigneur, je tiens en vous tant de bien et de noblesse, que, s'il plaît à Dieu, vous ne nous ferez que droit, car nous sommes en votre merci. Et par bon amour et bonne compagnie, à votre requête et prière, nous sommes venus ici; ne vous déshonorez donc pas pour accomplir une folle volonté, si vous l'avez à notre égard. — Or va, va, dit le duc, tu n'auras ni pis ni mieux que lui. » Il fut donc mené dans une chambre par ceux qui en avaient reçu l'ordre, et chargé de trois paires de fers. S'il fut ébahi, il en eut bien cause; car il sentait que le duc ne l'aimait guère, ni le connétable non plus. Et ne purent en avoir d'autres nouvelles.

Le bruit se répandit dans le château et dans la ville que le connétable de France et le sire de Beaumanoir et le sire de Laval étaient arrêtés (mais celui-ci pouvait partir s'il voulait, car le duc ne lui demandait rien), et si tous ceux qui en entendaient parler étaient ébahis, il y en avait bien cause, car tous disaient que le duc les ferait mourir, parce qu'il les avait en mortelle haine.

Le duc était grandement blâmé des chevaliers et écuyers auxquels en venait la nouvelle, et ils disaient : « Jamais si grande faute ne fut commise par un prince que celle commise maintenant par le duc de Bretagne. Il a prié le connétable de France d'aller dîner avec lui, et il y est allé. Après cela, il est venu à sa requête voir les édifices de son château de l'Hermine, il lui a fait boire de son vin, puis il l'a retenu. Nul n'a jamais ouï parler d'une chose pareille. Qu'est-ce que le duc pense à faire? N'en fît-il jamais plus, il est de tout point déshonoré. On n'aura plus jamais confiance en nul grand prince, puisque le duc a ainsi trompé, et que, par voies obliques et fausses, il a amené ces hommes vaillants et prudents à voir son château, et les a ainsi trompés. Que dira le roi Charles

de France quand il sera informé de ces nouvelles? Voilà son voyage de mer de tous points rompu en Normandie comme en Bretagne. Le duc montre bien tout clairement qu'il est Anglais de cœur, et qu'il veut soutenir l'opinion du roi d'Angleterre, quand il trouble et rompt ainsi le voyage et l'entreprise de l'armée. Que devraient faire maintenant les chevaliers de France quand ils apprendront ces nouvelles? Certes, ils devraient sortir à la hâte de leurs maisons et mettre le siège au château de l'Hermine, afin d'y enfermer le duc, et tant faire qu'il fût pris mort ou vif, puis le mener ainsi vers le roi de France comme un prince faux et déloyal, livré en ses mains pour le punir au gré de son noble conseil. »

Ainsi disaient les chevaliers et écuyers qui se trouvaient sur les marches de Vannes, et qui avaient été avec les seigneurs à ce parlement; car ils avaient grand crainte que le duc ne fît mourir surtout le connétable et le sire de Beaumanoir. Quelques-uns disaient : « Le sire de Laval, beau-frère du connétable, est demeuré avec le duc. Il ne le souffrira pas. Il est si sage que, le voulant ou non, le duc se trouvera dirigé en ses besognes. Il sait bien s'y prendre. » Et vraiment il le dirigea selon son pouvoir; car s'il n'y eût été, il n'y a nul doute que le connétable n'eût été mort dans la nuit, s'il eût eu mille vies.

On peut bien croire et penser que messire Olivier de Clisson n'était pas à son aise, quand il se voyait ainsi pris et attrapé, serré par les jambes de trois paires de fers, et gardé de près par plus de vingt hommes, qui ne savaient comment le réconforter; car il ne pouvait savoir quels ordres ils avaient reçus sur lui, ni la volonté du duc. En soi-même il se tenait pour mort, sans nulle espérance d'en venir au matin, et il en avait bonne cause, car par trois fois il fut mis à terre sur les carreaux et déferré.

La première fois, le duc voulait qu'on lui tranchât la tête; la seconde, il voulait qu'il fût incontinent noyé. Il aurait bientôt fini par l'une de ces deux morts, sans les efforts et les remontrances du seigneur de Laval. Mais quand il entendit le commandement du duc, il se jeta à deux genoux devant lui, pleurant tendrement, joignant les mains et disant : « Ah! monseigneur, par la miséricorde de Dieu, arrêtez-vous; n'usez pas d'une telle cruauté envers mon beau-frère le connétable. Il ne peut pas avoir mérité la mort. Par votre grâce, veuillez me dire ce qui vous porte à être aujourd'hui si violemment courroucé contre lui, et je vous jure que je lui ferai expier sa faute de corps et de bien aussi grandement, ou moi pour lui, que vous le voudrez dire ou ordonner. Monseigneur, pour Dieu, sou-

venez-vous comment, dans votre jeunesse, vous et lui fûtes compagnons ensemble, et nourris tous deux en l'hôtel du duc de Lancastre, qui fut si loyal et si gentil prince, que oncques n'en est de plus gentil et plus loyal. Monseigneur, pour l'amour de Dieu, souvenez-vous comment, avant d'avoir fait sa paix avec le roi de France, il vous servit loyalement. Il vous aida à recouvrer votre héritage. Vous avez toujours trouvé en lui bon appui et bon conseil. Si vous êtes à présent irrité et informé sur lui autrement que de raison, il n'a cependant pas mérité la mort.

— Sire de Laval, répondit le duc, laissez-moi accomplir ma vengeance; car Clisson m'a tant de fois courroucé, qu'il est temps à cette heure que je le lui montre. Partez d'ici, je ne vous demande rien. Laissez-moi faire ma volonté. Je veux qu'il meure tantôt. — Ah ! monseigneur, au nom de Dieu, disait le sire de Laval, arrêtez-vous, modérez un peu votre colère, écoutez la raison. S'il arrivait que vous le fissiez mourir de telle façon, jamais prince ne serait si déshonoré que vous le seriez, et il n'y aurait en Bretagne chevalier ni écuyer, cité, château ou bonne ville, ou nul homme qui ne vous haït à mort, et ne prît peine à vous déshériter de tout point. Le roi d'Angleterre et son conseil ne vous en sauraient nul gré. Vous voulez vous perdre pour la vie d'un homme ou deux. Pour Dieu, prenez une autre pensée, car celle-ci est damnable et ne vaut rien. Si vous le faites mourir, ce sera une trahison et un déshonneur pour vous devant Dieu et par tout le monde. Ne l'avez-vous pas prié à dîner? et il est venu. Après vous l'êtes venu aimablement chercher dans la ville pour voir vos ouvrages, et il est venu. Il vous a obéi en toutes choses, il a bu de votre vin. Est-ce ici le grand amour que vous lui montriez? Si vous le faites mourir, sachez que le monde entier vous le reprochera et serait enclin à vous faire la guerre. Mais je vous dirai ce que vous ferez. Puisque vous le haïssez tant que vous le montrez, rançonnez-le d'une grosse somme de florins. Vous pouvez le faire, et s'il tient château ou ville sur lesquels vous croyiez avoir des droits ou autrement, demandez-les, vous les aurez; et de


Sceau du sire de Laval [1].

1. Archives nationales, n° 2557; grandeur du sceau original.

tout ce qu'il promettra de vous donner, j'en serai et j'en demeurerai garant avec lui. »

Quand le duc de Bretagne entendit ainsi parler le sire de Laval, et il le suivait de si près que de toute la nuit il ne le laissa pas un seul instant sans être toujours auprès de lui; il réfléchit un peu, et modéra son mécontentement et sa grande colère; et il parla et dit : « Sire de Laval, sachez bien que vous êtes un grand négociateur, car je veux bien que vous sachiez que le sire de Clisson est l'homme du monde que je hais le plus. Et si vous n'eussiez été là, il ne serait pas sorti vivant de cette nuit; vos paroles le sauveront. Allez lui parler et lui demander s'il veut payer cent mille francs tout appareillés, je n'en prendrai ni vous ni nul autre pour garant, mais l'argent seulement; avec cela, il faut qu'il me rende trois châteaux que je vous nommerai, Châtel-Bourg, Château-Josselin et le Blain, et la ville de Jugon, et qu'il m'en fasse mettre en possession, moi ou ceux que j'y commettrai. Je ne vous le rendrai pas auparavant. — Monseigneur, dit le sire de Laval, grand merci de ce que vous condescendez à ma prière, et soyez assuré que ce que vous me demandez je vous le ferai fournir et accomplir sans faute, rendre les trois châteaux et la ville et payer les cent mille francs avant qu'il parte de céans. »

Le sire de Laval fut donc grandement réjoui quand il s'aperçut que son beau-frère le sire de Clisson était hors de son mortel péril. Il fit tantôt ouvrir la grosse tour où le connétable était en grand souci de sa vie. On l'ouvrit par l'ordre du duc et non autrement. Alors le sire de Laval monta les degrés jusqu'à ce qu'il vînt à un étage bien élevé de la tour, où il trouva le connétable fort troublé; car il n'attendait que la mort, et il était enferré de trois paires de fers. Mais dès que le sire de Clisson vit son beau-frère le sire de Laval, le cœur lui revint un peu, et il pensa qu'il y aurait traité pour lui. « Allons, dit le sire de Laval à ceux qui étaient envoyés là par le duc, déferrez mon beau-frère de Clisson, et puis je lui parlerai. » Et s'adressant au sire de Clisson : « Beau-frère, vous ferez ce que je vous dirai. — Oui, beau-frère, » répondit le connétable. A ces mots il fut déferré. Alors le sire de Laval le tira à part et lui dit : « Certes, beau-frère, c'est avec grand peine et à force de travail et de tourment que j'ai pu vous sauver la vie. J'ai fait votre affaire.

Avant que vous soyez hors d'ici, il vous faut payer en deniers tout appareillés cent mille francs, et encore, en outre, il faut rendre au duc trois châteaux et une ville : à savoir Châtel-Bourg, Château-Josselin et le Blain, et la ville de Jugon. Autrement vous n'aurez point de délivrance. » Alors le connétable dit : « Sachez, beau-frère, que je veux tenir ce marché. — Vous avez raison! » dit le sire de Laval. Le connétable dit : « Qui pourra prendre le soin d'aller à Clisson et ailleurs pour chercher et lever les cent mille francs? Beau-frère de Laval, il vous y faut aller! » Le sire de Laval répondit : « Ne vous y attendez pas; car je n'irai pas, et ne partirai jamais de ce château que vous n'en sortiez avec moi, car je sais le duc trop variable et cruel. Et s'il se repentait de son marché, en mon absence, par quelque folle imagination qu'il aurait sur votre compte, tout notre travail serait perdu. — Mais qui donc y pourra aller? dit le sire de Clisson. — Il y a, dit le sire de Laval, le sire de Beaumanoir, qui est en prison comme vous êtes. Celui-là fera toutes les diligences, il conduira l'affaire et pourvoira à tout. — C'est bon, dit le connétable, descendez, ordonnez tout, pourvoyez à tout, comme vous savez qu'il sera bien et pour le mieux, afin que nous en finissions. »

Quand le sire de Laval eut parlé au sire de Clisson et se fut assuré de ses intentions pour sa délivrance, il descendit en bas de la tour et vint dans la chambre du duc, qui se préparait à s'aller reposer. Là-dessus, le sire de Laval le salua et dit : « Monseigneur, c'est fait. Vous aurez votre demande; mais il faut que vous nous fassiez délivrer le sire de Beaumanoir, et que mon beau-frère de Clisson et lui parlent ensemble; car il est nécessaire qu'il aille faire les finances des cent mille francs, et qu'il mette et fasse mettre vos gens en possession de la ville et des châteaux que vous demandez. — Bien, dit le duc, qu'on le délivre des fers, et faites-les mettre en une chambre, et soyez le négociateur de leur traité; tantôt quand j'aurai un peu dormi, vous reviendrez vers moi. Nous parlerons encore ensemble. — Bien, monseigneur, » dit le sire de Laval.

Il sortit donc de la chambre du duc et s'en alla en compagnie de deux chevaliers que le duc lui avait donnés, tout droit à l'endroit où le sire de Beaumanoir était aux fers, qui avait été bien ébahi et en grande crainte de la mort, et il crut bien, à ce qu'il dit depuis,

quand on ouvrit la porte de la chambre, qu'on venait le chercher pour le faire mourir; mais quand il vit le sire de Laval, le cœur lui revint, et encore plus quand il lui dit : « Sire de Beaumanoir, votre délivrance est acquise. Réjouissez-vous. » A ces mots, on lui ôta ses fers et il fut amené dans la salle.

On alla alors chercher le connétable, et il fut amené entre eux trois dans une chambre en bas; on y apporta du vin et des viandes en abondance. Et sachez que tous ceux de l'hôtel furent grandement réjouis quand ils surent comment allaient les affaires et qu'elles tournaient pour le mieux; car on avait vu avec regret ce qui avait été fait au connétable et au seigneur de Beaumanoir, mais personne n'y pouvait rien, car il leur fallait obéir à leur seigneur, eût-il tort ou raison. Et à la vérité, depuis que la porte avait été fermée et les ponts-levis levés, personne, ni homme ni femme, n'était entré dans le château, ni n'en sortit; car les clefs étaient dans la chambre du duc, et elles y demeurèrent jusqu'à ce qu'il eut dormi. Et quand il se leva, il était déjà haute tierce. Ce dont les écuyers et les valets qui étaient au dehors du château, attendant leur seigneur et maître, s'étonnaient fort, et ils pensaient, puis ils disaient : « Ce qu'on a fait à l'un, on l'a fait à l'autre. »

Les nouvelles en étaient déjà connues jusqu'à Tréguier, et bien des gens disaient l'un à l'autre : « Vous ne savez pas? le duc de Bretagne a amené dans son château de l'Hermine le sire de Clisson, connétable de France, le sire de Laval et le sire de Beaumanoir, et nous supposons qu'il les fera mourir, s'ils ne sont déjà morts. » Alors vous eussiez entendu les chevaliers et les écuyers qui se trouvaient là s'émerveiller et s'ébahir en se disant : « Or voilà notre saison perdue et notre voyage par mer rompu. Ah! connétable, que vous est-il arrivé! Trop pauvre conseil vous a déçu et grand mal en arrivera. Le parlement qui s'est tenu à Vannes ne fut convoqué que pour vous attraper; vous aviez coutume d'en avoir telle opinion bien arrêtée que, si le duc de Bretagne ne vous eût pas mandé cinq cents fois et ne vous eût pas assuré de cinq cents assurances, vous ne fussiez point allé à son mandement, tant vous le craigniez et redoutiez de vous mettre en ses mains. Et maintenant vous y êtes tombé simplement et ignoramment. Il vous est arrivé bien grand malheur. » Et quelques-uns disaient : « Pourquoi séjournons-nous ici plus longtemps, nous

autres? Que n'allons-nous tous devant l'Hermine, enclore et assiéger le duc là dedans, afin de le contraindre s'il a fait mourir le connétable, et de nous le faire rendre s'il le tient en prison, car jamais n'arriva-t-il si grand malheur en Bretagne que ce péril du connétable et des autres barons, qui peut rompre toute l'armée. » Ainsi disaient les uns et les autres; mais nul n'en bougeait, et le bruit courut jusqu'à Harfleur, où les seigneurs de la seconde armée étaient assemblés, qui crurent ces nouvelles trop dures et trop folles et ne pouvaient assez s'en émerveiller. Et attendaient avec inquiétude d'autres messagers.

Vous savez que les nouvelles sont tantôt répandues partout; elles vont avec le vent. Les trois hauts barons qui étaient à Harfleur surent bientôt que messire Olivier de Clisson n'était pas mort, bien qu'il eût été en grand péril et aventure, et eût été certainement mort si son beau-frère le sire de Laval ne l'eût tant aidé et soutenu. Alors ils dirent ensemble : « La chose va bien, puisqu'il n'y a point de mort. Le connétable recouvrera bien toujours finances et héritages. Le roi en a largement pour lui, s'il en a besoin. Toutefois c'en est fait, notre voyage est rompu. Nous pouvons bien partir d'ici pour aller à Paris vers le roi et donner congé à nos gens, car le connétable se va occuper du dépit et du dommage qu'on lui a faits. » Et ainsi firent les seigneurs, qui partirent d'Harfleur et s'en allèrent à Paris trouver le roi.

Cependant le sire de Beaumanoir avait si bien exploité qu'en quatre jours il eut mis en possession les gens du duc de Bretagne des châteaux ci-dessus nommés et de la ville de Jugon, tant que le duc s'en contenta très bien. Après il fit tant que la finance des cent mille francs pour le rachat du connétable fut prête et payée, et mise là où le duc la voulait, sans nulle faute.

Quand tout fut ainsi accompli, le sire de Laval dit au duc : « Monseigneur, vous avez par devers vous ce que vous demandez, à savoir cent mille francs, la ville de Jugon, Châtel-Bourg, Château-Josselin et le Blain. Or délivrez-moi mon beau-frère le connétable. — Volontiers, dit le duc, qu'il aille son chemin, je lui donne congé d'aller hors de mon pays où bon lui semblera. » Ainsi messire Olivier de Clisson, connétable de France, fut délivré de la prison du duc de Bretagne, et ils partirent, le sire de Laval et lui,

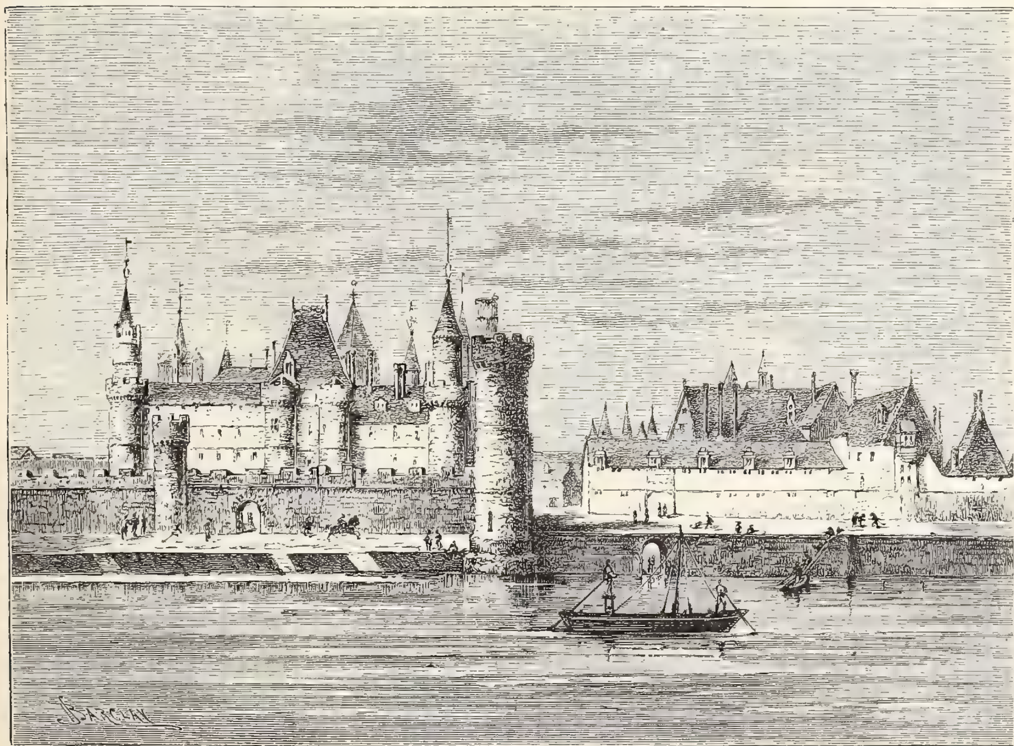
du château de l'Hermine, très heureux quand ils eurent la clef des champs. Le connétable ne demeura pas longtemps en Bretagne; mais il monta sur un bon coursier, son page sur un autre, et ils firent si bien qu'en deux jours il fut à Paris, où il alla au Louvre vers le roi et ses oncles, les ducs de Bourgogne et de Berry. Ses gens et sa maison le suivirent tranquillement après.

Le roi et ses oncles savaient déjà sa délivrance, mais ils ne savaient pas qu'il fût si près. On ouvrit les portes de la chambre du roi à son approche, car le roi le voulut ainsi. Le connétable vint donc en la présence du roi et se jeta à genoux devant lui, en disant : « Très redouté sire, votre père, à qui Dieu pardonne ses fautes, me fit et me plaça dans l'office de la connétablie de France, laquelle charge j'ai exercée selon mon loyal pouvoir, et tellement que jamais personne n'y a jamais trouvé reproche. Et s'il était quelqu'un (votre corps et messeigneurs vos oncles exceptés) qui voulût dire le contraire ou que je m'y fusse mal comporté et eusse pu agir autrement envers vous et la noble couronne de France, certes je lui en donnerais et baillerais mon gage pour passer outre. »

Personne ne répondit à cette parole, ni le roi ni autre. Alors le connétable reprit : « Très cher sire et noble roi, il est arrivé en Bretagne que, faisant votre affaire, le duc de Bretagne m'a pris et retenu comme prisonnier en son château de l'Hermine, et a voulu me faire mourir sans autre cause que pour accomplir sa déraisonnable volonté et assouvir sa fureur. De fait j'étais mort, si Dieu et mon beau-frère de Laval ne me fussent venus en aide. Il a fallu pour m'ôter et me délivrer de ses mains que je lui donnasse et délivrasse une mienne ville en Bretagne et trois forts châteaux, et aussi en deniers comptants la somme de cent mille francs. C'est pourquoi, très cher sire et noble roi, le tort et le dommage que m'a fait le duc de Bretagne tombent très grandement à Votre Majesté royale; car le voyage de mer que moi et mes compagnons espérions faire est rompu et brisé. Je vous rends l'office de la connétablie, en vous priant d'y pourvoir comme il vous plaira; car je ne m'en veux plus charger, n'y ayant plus aucun honneur pour moi à le faire. »

Le roi prit le connétable par la main et le fit lever. « Connétable, dit-il, vous aurez justice, mais nous ne voulons pas que vous quittiez ainsi votre office; usez-en jusqu'à ce que nous ayons autre conseil. » Le connétable retomba à genoux et dit : « Très cher sire, la chose me touche de si près, et je pense si fort au tort et au dommage que m'a faits le duc de Bre-

tagne, que vraiment pour le moment je n'en pourrais user ; car l'office est grand, il faut à toute heure répondre et parler aux gens qui en dépendent : pour moi je ne saurais ni parler ni répondre en aucune manière comme il appartient. Je reste toujours à votre commandement. — Or bien, répondit alors le duc de Bourgogne, monseigneur, il vous offre assez, vous en aurez avis. — C'est vrai, » dit le roi.



Le Louvre vu de Saint-Germain des Prés [1].

Alors il fit lever le connétable, qui s'approcha bien doucement des ducs de Berry et de Bourgogne pour leur remontrer son affaire ; mais il s'aperçut en leur parlant que la chose ne les touchait pas de si près qu'avait dit le roi ; car à la fin ils le blâmèrent de ce qu'il était allé à Vannes. « Vous auriez bien pu vous excuser, dit le duc de Bourgogne, puisque votre flotte était prête, et que les chevaliers, écuyers et autres vous attendaient à Tréguier. Et encore, quand vous aviez été à Vannes et que vous aviez dîné avec lui, après être retourné en votre hôtel au bourg, sans que mal vous en prît, vous n'aviez que faire d'y séjourner davantage ni d'aller voir son

1. D'après la publication de la ville de Paris.

château de l'Hermine. — Monseigneur, répondit le connétable, il me montrait tant de beaux semblants que je n'osais pas le refuser. — Certes, connétable, dit le duc de Bourgogne, c'est en beaux semblants que gisent les déceptions. Je vous croyais plus fin que vous n'êtes. Allez, allez, les affaires viendront à bien, on y regardera à son loisir. » Ainsi le duc de Bourgogne laissa messire Olivier de Clisson, qui s'en retourna en son hôtel, voyant bien qu'il n'avait pas fait au gré des oncles du roi. Là le vinrent trouver des seigneurs du parlement et aussi du conseil du roi qui le réconfortèrent, et lui dirent que l'affaire irait bien. Et aussi, pour le conseiller, le comte de Saint-Pol, le sire de Coucy et l'amiral de France, qui lui dirent : « Sire connétable, n'en faites aucun doute, vous aurez grandement raison de ce duc de Bretagne ; car il a commis un trop grand outrage envers le roi et la couronne de France, et il pourrait pour cela être mis hors de sa terre. Allez vous reposer à Montlhéry, vous serez chez vous, et nous laissez faire ; car les pairs de France en ordonneront et la chose ne peut demeurer ainsi. »

Le connétable crut les seigneurs, et quitta Paris, puis s'en vint demeurer à Montlhéry, où il tint son état. Ainsi vaqua quelque temps l'office de la connétablie de France ; on disait parfois que messire Guy de la Trémoille serait connétable, mais il ne le fut pas, et jamais ne s'en serait-il chargé, tant il était bien avisé, et surtout par-dessus messire Olivier de Clisson.

Or parlait-on en tous lieux au royaume de France de cet outrage qu'avait commis le duc de Bretagne, auquel on ne pouvait voir nul titre de raison, ni de bonne querelle. Le roi de France s'inquiétait peu de toutes ces choses, car il était jeune d'âge, et ne les pesait pas si grandement que s'il eût eu quarante ou cinquante ans ; aussi les anciens qui se rappelaient le temps passé, disaient entre eux : « Pour un tel fait ou pour un semblable, le royaume de France a eu fort à souffrir ; car le roi de Navarre fit occire messire Charles d'Espagne, alors connétable de France, et ce fut pour cette cause que le roi Jean ne put jamais aimer le roi de Navarre, et lui enleva, dès qu'il le put, toute sa terre de Normandie. — Pensez-vous, disaient les autres, que si le roi Charles vivait, lui qui aimait tant son connétable, il ne le dût pas bien aider ? Par Dieu, si ferait-il : il ferait la guerre au duc de Bretagne et lui enlèverait sa terre, quoi qu'il dût lui en coûter. »

Les oncles du roi de France et son conseil, pour adoucir l'affaire, et

aussi le peuple qui était trop mécontent du duc de Bretagne résolurent d'envoyer un prélat et trois barons, sages et vaillants hommes, vers le duc de Bretagne, pour ouïr ses raisons et pour le faire venir à Paris ou ailleurs, là où le roi voudrait, s'excuser de ce qu'il avait fait. A cet effet furent élus l'évêque de Langres, messire Jean de Vienne, messire Jean de Beuil et le sire de la Rivière, qui tous les quatre se mirent en chemin pour s'en aller vers le duc de Bretagne.

On pourrait me demander d'où telles choses me viennent à savoir, pour en parler si proprement et si vivement. Je vous en répondrais que je mis en mon temps grand soin et diligence pour savoir le vrai de ces besognes, et pour faire juste enquête des choses qui sont ci-dessus contenues en cette histoire, et qui y viendront en suivant ; car Dieu me fit la grâce de voir en mon temps et d'avoir la connaissance de la majeure partie des grands seigneurs, tant en France et en Angleterre qu'ailleurs Or sachez qu'en l'an de grâce 1390 j'y avais déjà travaillé trente-sept ans, et qu'à ce jour j'avais cinquante-sept ans. Au terme de trente-sept ans, quand un homme est dans sa santé et sa force, et qu'il est bien avec tous les partis (car je fus cinq ans en ma jeunesse dans l'hôtel du roi et de la reine d'Angleterre, et puis très bien dans l'hôtel du roi Jean de France), on peut à cette heure avoir appris et conçu bien des choses. Et pour certain, la plus grande idée et satisfaction que j'avais était de m'enquérir des besognes, de les retenir et de les écrire dès que j'avais fait les enquêtes. Et si fus-je informé de toute la matière du connétable de France avec le duc de Bretagne par un chevalier qui s'appelait messire Guillaume d'Ancenis, que je rencontrai par les chemins quand il s'en allait en Touraine vers la dame de Mailly, sa cousine, et ses enfants, car elle était nouvellement veuve. Ainsi me raconta-t-il tout ce que je vous ai dit et vous dirai.

Quand l'évêque de Langres et les trois chevaliers ses compagnons furent arrivés à Nantes, ils s'informèrent où le duc se tenait. On leur dit qu'il était au château qu'on dit de la Motte, auprès de Vannes. Ils y chevauchèrent, et le duc les reçut par semblant fort doucement. L'évêque de Langres, comme il était prélat, commença le premier à parler au duc bellement et sagement, lui faisant son procès, et le sommant au nom du roi de rendre à messire Olivier de Clisson ce qu'il lui avait pris pour sa rançon, et de venir à Paris auprès du roi et de son conseil, pour s'excuser de ce qu'il avait fait. « Nous tenons notre seigneur le roi pour si doux, si

courtois et si patient, dit l'évêque, avec ce que vous êtes de son sang, qu'il écoutera volontiers vos excuses, et si elles ne sont pas bien bonnes, ni bien raisonnables, nos seigneurs monseigneur de Berry et monseigneur de Bourgogne y mettront la main de tout leur pouvoir, et feront tant par prière et autrement, que vous demeurerez le bon cousin et ami du roi, ainsi que vous devez l'être par raison. »

Après quoi l'évêque se retourna vers messire Jean de Vienne et messire Jean de Beuil, et il leur demanda : « Est-ce votre parole? » Messire Jean de Vienne répondit : « Sire, oui. » Et ainsi fit messire Jean de Beuil. Pour remontrer et déclarer cette parole, ils étaient seulement eux quatre dans la chambre du duc, et le duc n'en voulait pas davantage pour cette fois.

Quand le duc de Bretagne eut ouï parler l'évêque de Langres, il réfléchit un moment, et il y avait raison pour lui d'être pensif, car les paroles qui lui avaient été remontrées y donnaient matière, et quand il parla, il dit : « Sire, j'ai bien entendu ce que vous avez dit, et c'est raison que je vous entende, car vous êtes ici envoyé par monseigneur le roi et messeigneurs ses oncles; ainsi suis-je tenu à vous écouter en leur nom avec honneur et révérence. Je demande à avoir conseil sur votre charge et remontrance, tellement que vous soyez bien contents de ma réponse, car je ne voudrais ni pourrais autrement. — Vous parlez très bien, dirent les seigneurs, et cela nous suffit. » Sur quoi ils le quittèrent et retournèrent à leurs hôtels. Quand vint le soir, ils furent priés à dîner le lendemain avec lui, et ils l'accordèrent. Quand l'heure en fut venue, ils montèrent donc au château, et on se leva pour s'asseoir à table. On assit l'évêque de Langres au plus haut bout, à cause de sa prélature, et ensuite le duc, puis messire Jean de Vienne, amiral de France, et après messire Jean de Beuil. Le dîner fut grand et beau, et bien servi. Après le dîner, on entra dans la chambre de parlement, et là ils commencèrent à deviser de toutes joyeusetés, et ils ouïrent les ménestrels, chansons et virelais. Les seigneurs de France croyaient bien avoir une réponse, mais ils n'en eurent point. On apporta le vin et les épices, mais après ils prirent congé du duc et retournèrent chez eux.

Le lendemain au matin, il leur fut signifié qu'ils vinssent au château parler au duc; ils y vinrent. Là ils entrèrent dans une chambre, et trouvèrent le duc qui les attendait. Il les accueillit bien gracieusement, puis il parla comme il lui appartenait, et il dit : « Beaux seigneurs, je sais

MENESTRELS JOUANT PENDANT UN BANQUET.

D'après les tapisseries de Nancy ayant appartenu à Charles le Téméraire (Jubinal. — Tapisseries historiques.)

bien que vous attendez ma réponse, et que vous êtes chargés de la rapporter à monseigneur et à messeigneurs. Si vous dis-je que je n'ai rien fait à messire Olivier de Clisson dont je me repente, sinon de ce qu'il a eu si bon marché qu'il est parti en vie, et si j'ai sauvé sa vie, ce fut par amour et honneur de son office, non pour sa personne; car il m'a fait tant de contrariétés et de grands déplaisirs, que je le dois bien haïr jusqu'à la mort. Et sauf la grâce de monseigneur le roi, de messeigneurs ses oncles et de leur conseil, je me veux bien excuser d'avoir, par la prise d'Olivier de Clisson, rompu et brisé le voyage de mer; mais je n'y pensais nul mal au jour que je le pris, car on doit prendre ses ennemis quand on les trouve. Et s'il était mort, le royaume de France se pourrait régler, ordonner et conduire aussi bien ou mieux que par son conseil. Quant aux châteaux que je tiens, qu'il m'a baillés et délivrés, j'en suis en possession et y demeurerai si je n'en suis dépouillé par la puissance du roi. Quant à la somme de cent mille francs, je répondrai que j'ai eu tant d'affaires, en ce pays-ci et ailleurs, par les haines qui sont nées du fait d'Olivier de Clisson, que je l'ai payée et délivrée à ceux à qui je devais, étant engagé de dettes envers eux. »

Telle fut la substance des réponses que le duc de Bretagne fit aux commissaires du roi et de son conseil. Depuis il y eut d'autres paroles dites et retournées pour ramener le duc à la raison; mais toutes ses réponses tournaient toujours à cette conclusion, et quand les commissaires virent qu'ils n'en auraient autre chose, ils prirent congé et partirent, chevauchant jusqu'au château dit de Beauté, près de Vincennes, où se tenaient le roi et la reine, et là vinrent monseigneur de Berry et monseigneur le duc de Bourgogne qui avaient grand désir d'ouïr la réponse du duc de Bretagne, dont le roi et son conseil se contentèrent mal. Si dirent-ils que ce duc était un homme orgueilleux et présomptueux, et que la chose n'en demeurerait pas ainsi, car elle était trop préjudiciable à la couronne de France, et était bien l'intention du roi et de son conseil de faire la guerre au duc de Bretagne.

Le duc n'en attendait autre chose, car il savait et voyait bien qu'il avait grandement courroucé le roi et son conseil; mais il haïssait tellement le connétable, que la grande haine qu'il avait lui enlevait la connaissance et toute raison, et il se repentait fort de ne l'avoir pas mis à mort quand il avait le dessus. Les choses durèrent longtemps ainsi, et le duc de Bretagne demeurait à Vannes, chevauchant peu par le pays,

car il redoutait fort les embûches; mais il tenait les cités et les bonnes villes de Bretagne en amour, et il avait avec les Anglais des traités secrets dont tous les jours il se fortifiait. Aussi repoussa-t-il les offres d'accommodement que lui firent faire le roi et son conseil, et si était-il craint en son pays, car c'est petite seigneurie de seigneur qui n'est craint et redouté de ses gens, et il faisait garder et clore ses villes et châteaux comme si on eût été en guerre ouverte.

CHAPITRE IV

Comment le roi Richard d'Angleterre et ses oncles eurent grand désaccord, ce qui troubla le pays et fut cause de mort pour certaines gens.



R était en ce temps-là le roi de France bien pressé et désireux de faire le voyage d'Allemagne, pour guerroyer contre le duc de Gueldre, qui l'avait follement défié; mais c'était à grand souci et mécontentement que les oncles du roi et son conseil voyaient l'affaire du duc de Bretagne ainsi terminée, par où les Anglais pouvaient trouver en France une si belle entrée, et déjà se tenait sur mer la flotte du comte d'Arundel, dont les côtes de France étaient inquiétées et ravagées. Les uns disaient : « Ce sera grande honte si le roi rompt son voyage pour ce duc de Bretagne, qui n'est même pas sire de son pays, puisque les barons, chevaliers et écuyers de Bretagne ne seront jamais contre nous pour soutenir l'opinion du duc. Que le roi fasse son voyage au nom de Dieu, et que le connétable et les Bretons restent en leur pays et gardent leur terre. » Et les autres disaient : « Nenni, ça ne se peut faire, le roi ne ferait jamais ce voyage sans son connétable; car il sait plus ce qu'est la guerre que tous les autres chevaliers. » A quoi les autres répondirent : « Que le roi demeure. Il suffit bien que monseigneur de Bourgogne y aille, car la guerre est vraiment sienne, et se meut du côté de Brabant; il aura tous les Brabançons avec lui, bien cinq cents lances, et vingt ou trente mille des communes de Brabant. »

Le duc de Bretagne, qui était bien informé, savait que le roi voulait être chef du voyage qu'il avait en grande imagination, et il n'attendait

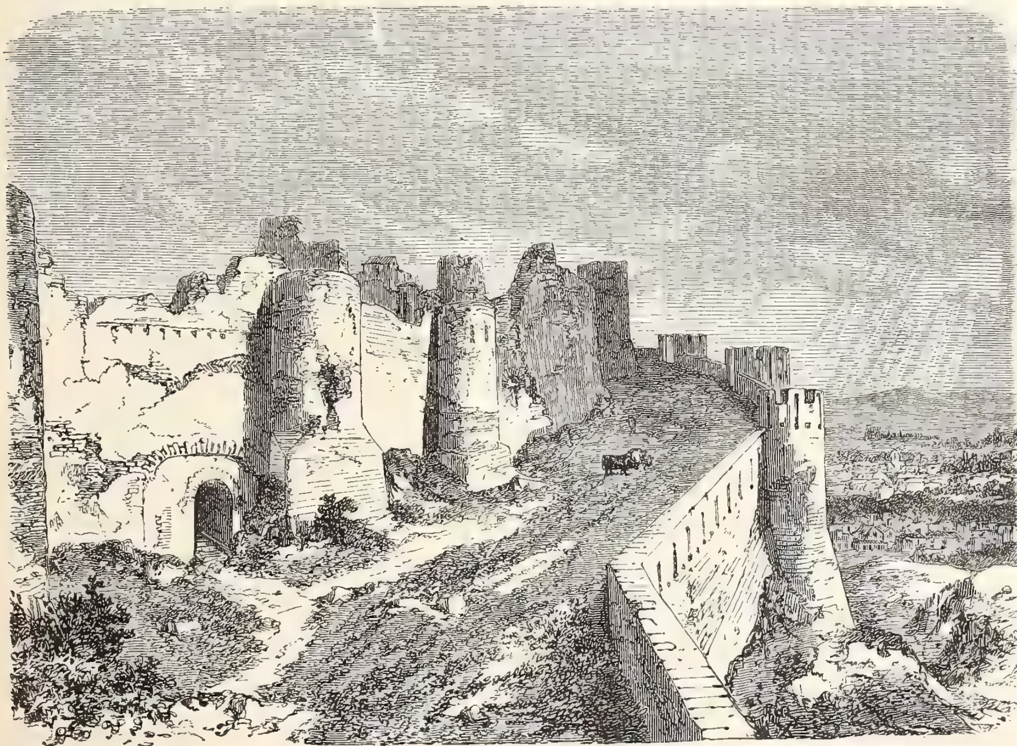
autre chose que l'on fût hors du pays pour faire entrer les Anglais en Bretagne. Or avaient été ces derniers temps grandes besognes en Angleterre du roi Richard avec le duc d'Irlande et les favoris de son conseil contre ses oncles et la majeure partie des bien pensants du pays; car ceux-ci disaient : « Le duc d'Irlande fait en Angleterre du roi tout ce que bon lui semble, et le roi n'est conseillé que par des méchantes gens et de très basse venue en comparaison des princes. Tant qu'il aura le conseil qu'il tient autour de lui, les choses ne pourront bien aller; car un royaume ne peut être bien gouverné et un seigneur bien conseillé par des petites gens. On le voit, quand un pauvre homme monte en état, et que son seigneur l'avoue, comme il se corrompt et détruit aussi le peuple et son pays; il ne sait ce qu'est l'honneur et ne désire que tout engloutir et tout avoir, comme une loutre qui entre en étang dévore tout le poisson qu'elle peut attraper. A quoi est-il bon que le duc d'Irlande soit si bien vu du roi, qu'il n'ait aucun autre homme en sa confiance? Certes nous connaissons bien d'où il vient et à quoi il tend; c'est, s'il le peut, que tout le royaume d'Angleterre soit gouverné par lui, et qu'on laisse derrière les oncles du roi et ceux de son sang. Cela n'est pas à faire ni à soutenir. — Nous savons bien, disaient les autres, qu'il est le fils du comte Aubry d'Oxford, qui jamais n'eut grâce ni renommée, en ce royaume, de sens, de conseil, ni de gentillesse. — Et messire Jean Chandos, dit lors un chevalier, le lui remontra bien chez le prince de Galles, en l'hôtel Saint-André, à Bordeaux. — Et comment lui remontra-t-il? demanda un autre qui désirait de le savoir. — Je vous le dirai, répondit le chevalier, car j'y étais présent. On servait du vin dans une chambre où était le prince, et avec lui belle compagnie de barons et chevaliers d'Angleterre. Quand le prince eut bu, comme messire Jean Chandos était connétable de toute l'Aquitaine, on lui porta la coupe aussitôt après; il la prit et but, sans faire aucun semblant de dire au comte d'Oxford, le père de celui-ci, de boire ou de passer devant. Après que messire Jean Chandos eut bu, l'un de ses serviteurs porta le vin au comte d'Oxford; mais le comte, qui était grandement indigné de ce que messire Jean Chandos avait bu avant lui, ne voulut boire, mais dit par manière de moquerie à l'écuyer qui tenait la coupe : Va, dis à ton maître Chandos qu'il boive. — Pourquoi irais-je? dit l'écuyer, il a bu. Puisqu'on vous l'offre, buvez; sans quoi, par saint George, je vous le jetterai au visage. » Le comte, quand il ouït cette parole, eut peur que l'écuyer ne s'emportât, car il

était assez courageux pour le faire. Il prit donc la coupe et but; du moins il en fit semblant. Messire Jean Chandos, qui n'était pas loin, avait bien vu tout ce qui se passait, car il voyait et entendait trop clair. Aussi raconta-t-il le fait à la maison, pendant que le prince parlait à son chancelier. Messire Jean Chandos prit patience, jusqu'à ce que le Prince se fut retiré. Puis il s'en vint vers le comte d'Oxford et lui dit : « Messire Aubry, par votre foi, vous êtes-vous indigné de ce que j'aie bu avant vous, moi qui suis connétable de ce pays? Je puis bien et dois boire et passer avant vous, puisque mon très redouté seigneur le roi d'Angleterre et messeigneurs les princes le veulent. Il est bien vrai que vous fûtes à la bataille devant Poitiers, et tous ceux qui sont ici n'en savent pas la manière aussi bien que moi. Je la dirai, par quoi ils la retiendront. Quand monseigneur le Prince eut fait son voyage en Languedoc, à Carcassonne et à Narbonne, et qu'il fut retourné à Bordeaux par Fougans et les plaines de Massères, il vous vint à gré, en cette ville, de partir et de retourner en Angleterre vers le roi; que vous dit le roi? Je n'y fus pas, mais je le sais bien. Il vous demanda si vous aviez déjà fait votre voyage, et ce que vous aviez fait de son fils. Vous répondîtes : « Sire, je l'ai laissé en bonne santé à Bordeaux. » Alors le roi dit : « Et comment êtes-vous si hardi que d'être retourné par deçà sans lui? Je vous avais bien enjoint et commandé, comme à tous ceux qui étaient en sa compagnie, disant : Allez, et que nul ne revienne sans mon fils, et vous êtes revenu sans lui. Or je vous commande, dit le roi, que sous quatre jours vous ayez vidé mon royaume et que vous soyez retourné vers lui, car si on vous trouve en ma terre au cinquième jour, je vous ôterai la vie et votre héritage » Certes vous craignîtes la parole du roi, ce qui fut raison, et vous partîtes d'Angleterre, et vous eûtes assez bonne chance; car vraiment vous vîntes en la compagnie du Prince quatre jours avant que la bataille se fît, et vous eûtes ce jour de la bataille de Poitiers quatre lances en votre charge, quand j'en avais soixante. Or regardez si je puis et dois boire avant vous, moi qui suis connétable d'Aquitaine. » Le comte d'Oxford fut tout honteux et eût bien voulu être ailleurs que là; mais il lui fallait bien souffrir et entendre les paroles que messire Jean Chandos lui dit en la présence de tous ceux qui les voulurent ouïr. »

A ce propos le chevalier dit à l'autre : « On se peut certes émerveiller comment le duc d'Irlande, fils de ce comte d'Oxford, ne s'avise pas et ne met pas en son souvenir ce qu'on peut lui raconter de son père:

mais qu'il entreprend le gouvernement de tout le royaume d'Angleterre, par-dessus les oncles du roi. — Et pourquoi ne le ferait-il pas? dirent les autres, quand le roi le veut? »

Ainsi murmurait-on en Angleterre en divers lieux contre le duc d'Irlande ; et ce qui entama et affaiblit le plus l'amour et l'estime qu'on avait pour lui, ce fut qu'il avait pour femme la fille du seigneur de Coucy, laquelle était fille de la fille de la reine d'Angleterre, comme



Murailles de Carcassonne, d'après une photographie.

vous savez, madame Isabelle, une belle et bonne dame, de plus haute et plus noble extraction que lui. Mais il aimait une des demoiselles de la reine d'Angleterre, une Allemande, et il fit tant auprès du Pape Urbain VI, qui se tenait alors à Rome et se faisait appeler Pape, qu'il se divorça d'avec la fille du seigneur de Coucy, sans nul titre de raison, sauf par présomption et nonchalance, et épousa cette demoiselle de la reine ; à quoi consentit le roi Richard, car il était tellement aveuglé par ce duc d'Irlande, que s'il disait : « Ceci est blanc » quand c'était noir, le roi ne disait rien au contraire. A vrai dire, le duc fit mal, et aussi il lui en prit mal, et ce fut l'une des principales causes pour lesquelles

on le haït le plus au commencement en Angleterre. Il convient, vous le savez, que les choses aient un commencement de mal, quand elles tournent à mal. Le duc d'Irlande se fiait tellement à la grâce et la faveur du roi, qu'il ne croyait pas que nul pût lui nuire, et c'était le bruit commun en Angleterre qu'on allait mettre une taille, et que chaque feu payerait un noble, que le fort porterait le faible, et le grand le petit. Les oncles du roi savaient bien que ce serait trop fort à faire, et ils avaient fait semer des paroles en Angleterre, parmi les cités et les bonnes villes, que le peuple serait trop grevé et qu'on demandât compte des finances du roi à ceux qui l'avaient gouverné; si ceux-ci voulaient faire droit et raison et bien compter, on trouverait de l'or et de l'argent assez et plus qu'il n'en faudrait à présent pour les besoins de l'Angleterre.

Vous savez, et c'est un commun usage, que nul ne paye volontiers ni ne tire argent hors de sa bourse, s'il y peut remédier. Ce bruit se répandit tellement en Angleterre, et surtout à Londres, qui est la souveraine clef de tout le royaume d'Angleterre, que le pays se rebella, et qu'on voulut savoir comment le gouvernement du dit royaume allait; car il y avait trop longtemps qu'on n'en avait rendu compte. Les Londriens se rendirent d'abord vers messire Thomas de Woodstock, duc de Gloucester, quoiqu'il fût le cadet de messire Aymon son frère, le duc d'York; car tous le tenaient pour vaillant homme, sage et discret et bien décidé en ses besognes. Quand ils furent venus devant lui, ils lui dirent : « Monseigneur, la bonne ville de Londres se recommande à vous, et tous vous prient en général que vous veuilliez entreprendre le gouvernement du royaume, et savoir par ceux qui ont gouverné le roi comment il a été gouverné jusqu'à présent, car le menu peuple se plaint fort; on demande taille sur taille, aide sur aide, et le royaume a été plus taillé et grevé pour des choses extraordinaires depuis le commencement du roi qu'il n'avait été cinquante ans auparavant, et on ne sait ce que tout cela est devenu ou devient. Qu'il vous plaise donc d'y regarder et pourvoir, ou les choses iront mal, car le menu peuple se plaint trop fort. »

A quoi répondit le duc de Gloucester : « Beaux seigneurs, je vous ai bien ouï parler, mais à moi tout seul je ne le puis faire; car, bien que je sois fils du roi d'Angleterre et oncle du roi présent, si j'en parlais, on ne ferait rien pour moi, car mon neveu le roi a tel conseil autour de lui auquel il croit plus qu'à soi-même, et ce conseil le mène ainsi qu'il

veut. Si vous voulez venir à ce que vous désirez, il vous faut avoir d'accord toutes les bonnes cités et villes d'Angleterre, et aussi les prélats et notables du royaume, et venir en la présence du roi. Nous serons là volontiers, mon frère et moi, et vous requerrez le roi notre seigneur de mettre ensemble les trois états du royaume, prélats, barons et sages hommes de cités, bonnes villes et ailleurs, afin qu'ils regardent justement au gouvernement du temps passé, s'il a été bien gouverné, mené et ordonné, comme il appartient à si haute personne qu'est le roi. Et quand vous aurez fait cette supplication au roi, il vous répondra quelque chose. S'il vous dit : « Nous en aurons conseil, » prenez ce conseil à court terme et poussez la chose en avant pour lui faire peur et à ses favoris aussi. Dites hardiment que le pays ne le peut plus souffrir, et que c'est merveille qu'il en ait tant souffert. Nous serons là, mon frère et moi, l'archevêque de Cantorbéry, le comte de Salisbury, le comte d'Arundel et le comte de Northumberland; car sans nous ne parlez point. Nous sommes les plus grands d'Angleterre, nous vous aiderons à soutenir vos paroles, et nous dirons au roi que vous parlez raison, et, quand il nous ouïra parler, il ne nous dédira point s'il n'a tort, et sur ce il en sera ordonné. » Ainsi se retirèrent les Londriens tous bien contents du duc de Gloucester.

Or vint le jour de Saint-George, que le roi d'Angleterre festoie grandement, et pareillement ont fait dès longtemps ses prédécesseurs; si fut-il à Windsor et la reine aussi, et là il y eut grande fête au lendemain du jour de Saint-George; les Londriens vinrent avec bien soixante chevaux, et de York il y en vint autant, et grand foison des villes notables d'Angleterre, et tous se logèrent à Windsor. Le roi voulut partir et s'en aller au parc à trois lieues de là, et quand il sut que ces gens des communes d'Angleterre voulaient lui parler, il s'efforçait d'autant plus d'y aller; car trop fort redoutait-il les conseils, il n'en voulait point ouïr ni avoir. Mais ses oncles et le comte de Salisbury lui dirent : « Monseigneur, vous ne pouvez partir. Vos gens de plusieurs des villes d'Angleterre sont venus ici. Il faut les entendre et savoir ce qu'ils demandent, et puis vous répondrez ou vous prendrez conseil pour répondre. » Le roi demeura contre son gré.

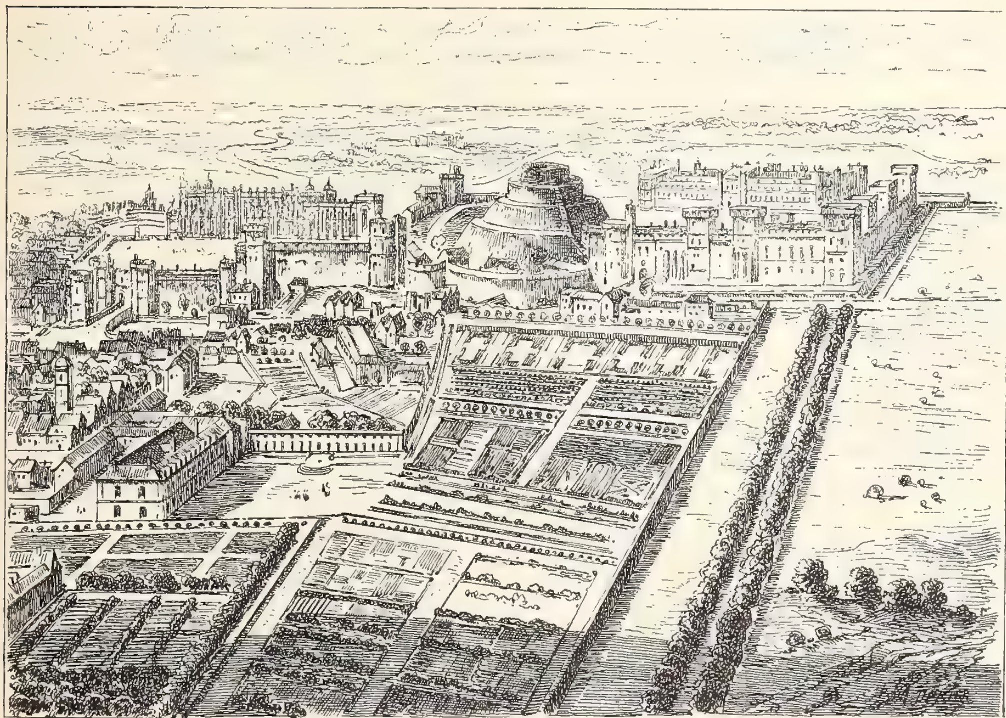
Or ces gens vinrent en sa présence, dans la salle basse, en dehors des constructions neuves, où l'hôtel fut anciennement. Là les bonnes villes firent très grandes prières et requêtes au roi; puis un bourgeois de

Londres, sire Simon Susbery, parla pour eux tous; il était sage et parlait bien, et il se fonda et appuya en sa parole sur le conseil et information que le duc de Gloucester leur avait dits et recommandés.

Quand le roi eut tout ouï et entendu, il leur répondit et dit : « Entre vous, gens du royaume, nous avons entendu vos remontrances et requêtes qui sont grandes et longues; aussi ne peuvent-elles être tantôt expédiées. Si nous disons donc et répondons que vous vous en retourniez chacun en son lieu et vous vous y teniez tout aises, et ne reveniez point, si vous n'êtes mandés, jusqu'à la Saint-Michel, que le Parlement sera à Westminster, et là venez et apportez vos requêtes; nous les remontrerons à notre conseil. Ce qui bon sera, nous l'accepterons; ce qui à refuser sera, nous le condamnerons; mais ne pensez point que nous nous devions régler d'après notre peuple. Cela ne sera pas fait; car en notre gouvernement et en ceux qui nous gouvernent, nous ne voyons que droit et justice. » Alors ils répondirent, plus de sept, tous d'une voix : « Très redouté sire, sauf votre grâce, la justice et votre royaume sont ainsi trop faibles; mais vous ne savez pas tout et ne pouvez savoir, car vous ne vous en enquérez ni demandez; et ceux qui vous conseillent se gardent bien de le dire à cause du grand profit qu'ils font. Ce n'est pas justice, sire roi, de couper les têtes, les poings et les pieds, ni faire tels châtiments; mais c'est justice de tenir et garder son peuple en droit et de lui donner voies et ordonnances par où il puisse vivre en paix, sans avoir raison de s'émouvoir. Et nous disons que vous nous remettez à trop long terme en nous assignant à la Saint-Michel. Jamais ne peut-on vous avoir plus à l'aise que maintenant. Nous disons d'un même conseil et accord que nous voulons bien brièvement avoir compte de la part de ceux qui ont ci-devant gouverné le royaume depuis le jour de votre couronnement, et que nous voulons savoir ce que votre bien est devenu, et où sont allées les grandes sommes qui ont été levées depuis neuf ans dans le royaume d'Angleterre. Si ceux qui en ont été gardes et trésoriers en rendent bien compte ou à peu près, nous en serons tous joyeux, et nous vous les laisserons en votre gouvernement; et si ceux-ci n'en montrent pas bien quittance, on en ordonnera par les députés de votre royaume qui seront établis pour cela par nos seigneurs vos oncles et autres. »

A ces mots, le roi regarda ses oncles, et se tut pour voir ce qu'ils diraient. Alors messire Thomas, le duc de Gloucester, parla et dit : « A la

requête et prière de ces bonnes gens et des communes de tout le royaume, sachez, sire, que vos sujets et communes des cités, bonnes villes et le plat pays de votre royaume ne désirent que votre bien et le profit de tout votre royaume, selon le droit et la raison. Et vous, beau frère d'York, que vous en semble? — Ainsi m'aide Dieu, répondit le duc d'York, c'est la vérité. » Ainsi répondirent tous les prélats et barons qui

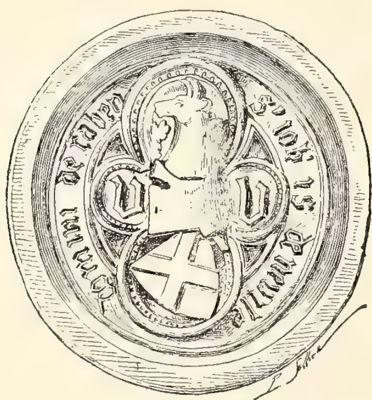


Vue ancienne de Windsor.

là étaient. « Il appartient donc, dit encore le duc, que vous sachiez ce que devient votre bien et ce qu'il est devenu ci-devant. »

Le roi voyait bien que tous étaient contre lui, et que ses favoris n'osaient pas sonner mot, car il y en avait de trop grands contre eux. Quand le roi vit donc qu'il fallait céder, il dit : « Or bien, je le veux, et qu'on se hâte ; car voici le temps d'été et les chasses qui viennent, il s'en faut occuper. » Ainsi fut le rendez-vous assigné à l'octave de Saint-George, à Westminster, et là furent mandés tous les officiers et trésoriers du royaume d'Angleterre, afin qu'ils vinssent pourvus de leurs comptes, sous peine d'être déshonorés de tout point, c'est à savoir de corps et de biens.

Or vint le jour de rendre compte à Westminster, devant le roi et les députés, prélats, comtes, barons, chevaliers et bourgeois des bonnes villes. Le compte dura plus d'un mois. Il y en eut plusieurs qui ne rendirent pas bon et honorable compte : ce pourquoi ils étaient punis en leur corps ou leur avoir, et tels y avait qui furent punis en tous les deux. Messire Simon Burleigh fut trouvé en arrérages pour le temps de la jeunesse du roi, qu'il avait aidé à gouverner, de bien deux cent cinquante mille francs. Il s'excusait sur l'évêque d'York, messire Guillaume de Nevil, frère du seigneur de Nevil, disant qu'il n'avait rien fait que par son conseil et des chambellans du roi, messire Robert Trevylian, messire Guillaume de Beauchamp et les autres; lesquels, quand ils furent mandés devant le conseil du roi et les députés, s'en excusaient et rejetaient tout sur Simon Burleigh. Le duc d'Irlande lui dit à part : « J'ai entendu que vous seriez arrêté et mis en prison pour y être tenu et gardé jusqu'à ce que vous ayez rendu la somme de deniers qu'on vous demande. Ne débattez rien, allez franchement où l'on vous enverra. J'en ferai bien la paix et les conventions, l'eussent-ils tous juré. Je dois prochainement recevoir soixante mille francs du connétable de France, pour la rançon de Jean de Bretagne; je vous les prêterai pour apaiser présentement le conseil, et en définitive le roi est souverain. Il vous pardonnera et vous remettra tout; car le profit lui en doit revenir, et non à un autre, comme vous savez. » Quand messire Simon Burleigh eut entendu ce que le duc d'Irlande lui conseillait, il lui répondit : « Si je ne pensais que vous me dussiez grandement aider envers le roi et aussi à faire réussir mon affaire, je partirais d'Angleterre et je m'en irais en Allemagne, vers le roi de Bohême; j'y serais le bien venu, et je laisserais les choses courir un temps jusqu'à ce qu'elles fussent apaisées. » A quoi dit le duc d'Irlande : « Sachez que je ne vous manquerais pour rien au monde; nous sommes déjà compagnons, et tous ensemble dans la même affaire. Vous prendrez



Sceau du seigneur de Nevil[1].

1. Archives nationales, n° 10 174; grandeur du sceau original.

terme pour payer. Je sais bien que, quand vous voudrez, vous pourrez donner cent mille francs en deniers bien appareillés. Vous n'êtes pas en danger de mort. Vous ne serez pas amené jusque-là, et d'ici à la Saint-Michel les choses tourneront tout autrement que nos seigneurs ne croient, lorsque j'aurai le roi un peu à ma volonté; oui, je l'aurai, car tout ce qu'il fait à présent, on le lui fait faire par force. Il faut apaiser ces maudits Londriens et abattre tout cet esclandre qui s'élève contre nous et les nôtres par la poursuite des oncles du roi, qui nous veulent détruire et avoir le gouvernement du royaume. »

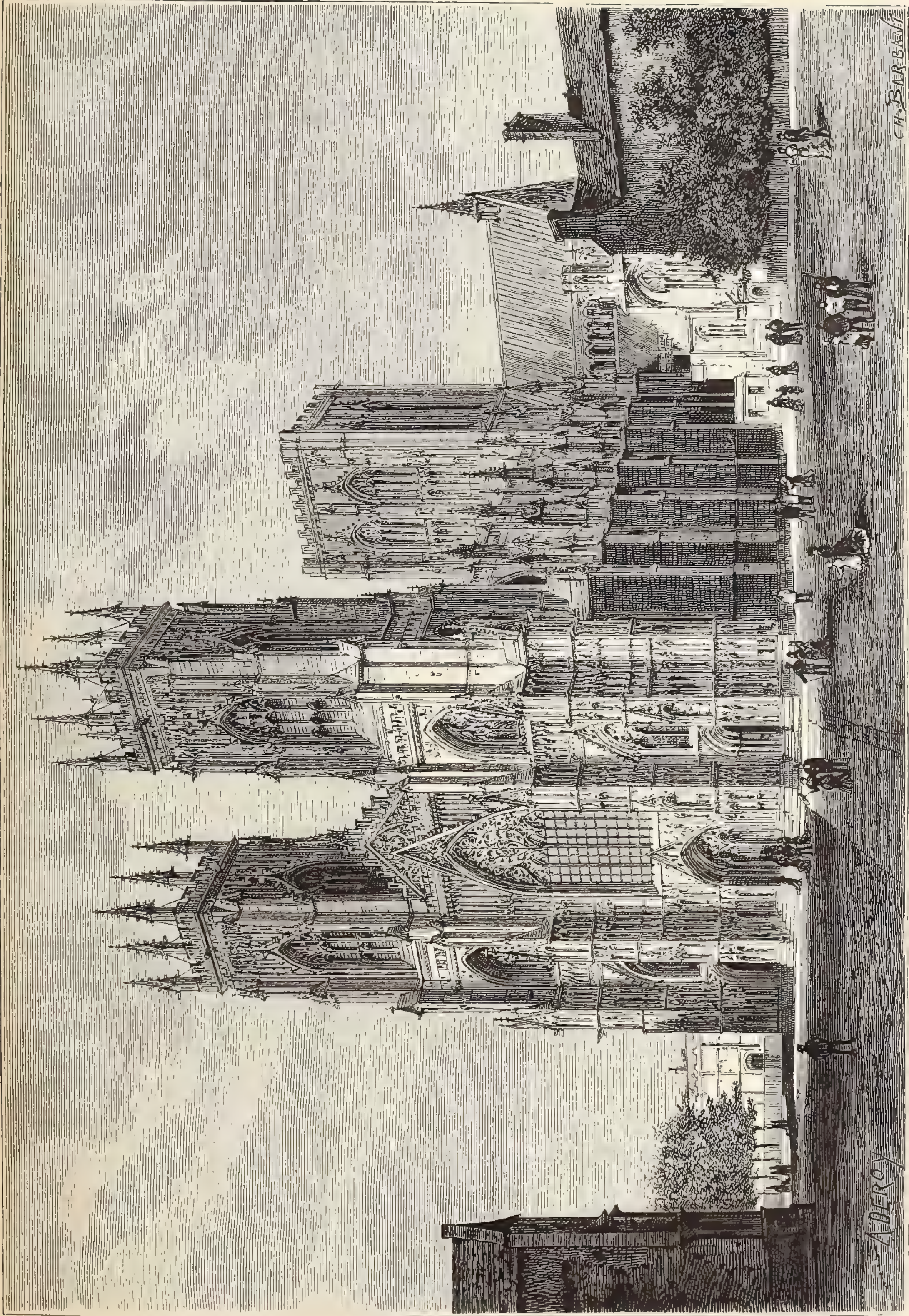
Messire Simon Burleigh se confia un peu trop aux paroles et promesses du duc d'Irlande; quand il fut appelé devant le conseil et les députés, on lui dit : « Messire Simon, nous avons regardé vos besognes et nous les avons examinées et visitées; elles ne sont ni bonnes ni belles: ce qui nous déplaît grandement pour l'amour de vous. Il est donc arrêté par le conseil général que vous allez tenir prison dans la Tour de Londres, et que vous y serez jusqu'à ce que vous ayez restitué à cette chambre, par notre ordonnance, l'argent du roi et du royaume que vous avez eu et levé, et dont vous vous êtes servi, ainsi que le prouvent les rôles du trésorier, jusqu'à la somme de deux cent cinquante mille francs. Or regardez ce que vous voulez dire. » Messire Simon Burleigh fut bien embarrassé de répondre, et il dit : « Messeigneurs, je ferai volontiers votre commandement, auquel je suis obligé, et j'irai là où l'on m'enverra; mais je vous prie que je puisse avoir un clerc auprès de moi, auquel je ferai mettre par écrit les grands frais et les dépenses qu'il m'a fallu faire au temps passé, quand j'ai traité en Allemagne et en Bohême le mariage du roi notre sire. Et si j'ai trop reçu, que je puisse avoir la faveur du roi notre sire et la vôtre, nous prendrons jour et terme pour payer le reste. — Nous le voulons, » répondirent les seigneurs. Ainsi fut messire Simon Burleigh emprisonné dans la Tour du château, à Londres.

A cette heure tourna le conseil sur les autres, dont plusieurs furent grevés et d'autres excusés, et l'archevêque d'York, messire Guillaume de Nevil, ôté et démis de sa charge de grand trésorier, et ordonné pour l'honneur de son office de prêtre qu'il s'en allât demeurer à York ou aux environs, car trop s'était-il aidé des affaires du roi. Tant que le roi séjourna à Sheen, il fit tous ses efforts pour délivrer messire Simon Burleigh de la Tour de Londres, où il tenait prison; mais il n'en put venir à bout, car il était trop grandement haï des oncles du roi et de

tout le peuple d'Angleterre. Alors le roi partit avec le duc d'Irlande et toute sa compagnie, prenant le chemin du pays de Galles et vers Bristol, et quelque part que le roi Richard allât, la reine sa femme et toutes les dames et demoiselles le suivaient en bel état. Bien que le roi Richard eût quitté les environs de Londres, les oncles du roi et leur conseil ne partirent pas, mais ils restèrent dans la cité de Londres ou tout auprès.

Vous avez bien souvent entendu dire et répéter un proverbe : Quand on a maladie à la tête, les membres s'en ressentent, et il faut que le mal se purge par où que ce soit. Je dis cela parce que le duc d'Irlande était en telle prospérité qu'il tournait le roi comme il voulait ; aussi eût-on volontiers vu sa destruction. On savait bien que messire Simon Burleigh était l'un des principaux conseillers qu'il eût, et qu'entre eux deux ils avaient longtemps gouverné le roi et le royaume d'Angleterre; aussi étaient-ils soupçonnés d'avoir si grande somme de florins qu'elle était sans nombre; par quoi le chevalier fut si fort poursuivi, quand le roi eut pris le chemin du pays de Galles, que nulle excuse qu'il sût ou pût dire et remontrer, ni les autres pour lui, ne lui servit de rien. Un jour, il fut mis hors de la Tour du château de Londres, et décollé sur la place de la dite Tour en qualité de traître. Dieu lui pardonne ses fautes! car, bien que j'aie décrit sa mort honteuse, j'en fus dolent et courroucé, mais j'y fus contraint pour vérifier l'histoire. Quant à ce qui est de moi, je le plaignis grandement; car dans ma jeunesse je l'avais trouvé courtois chevalier, et à mon gré pourvu de bon sens et d'entendement. Pour de telles infortunes messire Simon Burleigh fut décapité honteusement.

Quand le roi Richard, qui se tenait en la marche du pays de Galles, sut la mort de messire Simon Burleigh, son chevalier, et l'un de ses maîtres, qui l'avait toujours nourri et élevé, il en fut durement courroucé. Aussi jura-t-il que la chose n'en demeurerait pas là, et qu'on l'avait mis à mort à grand tort et à péché et sans aucun titre de raison. D'autre part la reine d'Angleterre en fut si troublée que plus ne pouvait, car elle en pleura mainte heure, parce que le chevalier l'avait amenée d'Allemagne en Angleterre pour être la femme du roi Richard. Et si fut le duc d'Irlande troublé et inquiet, et en nulle idée ni volonté de faire le voyage d'Irlande comme il avait été dit qu'il ferait, quand le roi se sépara de ses oncles; car il lui avait été accordé par le conseil général d'Angleterre qu'il aurait en ce voyage cinq cents hommes d'armes et quinze



CATHÉDRALE D'YORK.

cents archers aux frais d'Angleterre, et qu'il en serait toujours bien payé pour y demeurer trois ans.

Le duc d'Irlande ne songeait point à quitter le roi, car il le sentait jeune, et il craignait, s'il s'éloignait de sa présence, que l'amour et la faveur que le roi avait pour lui n'en fussent diminués. Il se tenait donc autour du roi Richard d'Angleterre à Bristol, et n'entendait à autre chose, nuit et jour, qu'à servir le roi et la reine pour leur complaire, et aussi de chevaucher de l'un à l'autre, spécialement dans le pays de Galles, disant à tous ceux qui voulaient l'entendre, fussent-ils gentilshommes ou autres, que les oncles du roi, pour venir à la souveraineté de la couronne d'Angleterre, avaient chassé et mis hors du conseil du roi les vaillants hommes qui l'avaient longtemps et loyalement servi, et qu'ils avaient fait mourir et décoller, sans titre ni raison, un sage et vaillant chevalier, messire Simon Burleigh, et que, s'ils se fortifiaient en l'état où ils régnaient, ils auraient bientôt détruit toute l'Angleterre.

Tant fit et tant prêcha le duc d'Irlande aux peuples, aux chevaliers et écuyers du pays de Galles et des contrées voisines, que la majeure partie le crut; ils vinrent un jour à Bristol vers le roi Richard, et lui demandèrent si c'était la parole du roi que le duc d'Irlande mettait en avant. Le roi leur répondit que oui, et qu'il les priait et enjoignait, tant qu'ils le pourraient aimer, de le vouloir croire, et il avouait pleinement ce que le duc ferait; car il trouvait vraiment ses oncles durs et hautains, et redoutait grandement qu'ils ne voulussent l'asservir et lui enlever son royaume.

Ceux de la terre de Galles, qui avaient toujours aimé outre mesure le prince de Galles, père du roi Richard, et qui étaient éloignés de toutes vérités et nouveautés qui étaient arrivées en la marche de Londres, tenaient fermement que le roi leur sire et le duc d'Irlande avaient juste cause, et ils demandèrent une fois au roi ce qu'il voulait faire. Le roi répondit qu'il verrait volontiers que les Londriens, qui s'étaient à grand tort mêlés de ses affaires, fussent corrigés et mis à la raison, et ses oncles aussi. Ceux du pays de Galles répondirent qu'ils étaient tenus d'obéir au roi et à son commandement, et que souverainement ils lui devaient leur foi et non à d'autres, car ils connaissaient bien qu'il était leur roi et seigneur; aussi iraient-ils partout où le roi les voudrait envoyer. Le roi Richard leur sut très grand gré de cette réponse, et ainsi fit le duc d'Irlande.

Or voyez et imaginez en vous-même si j'ai bien eu cause de dire et

traiter que le royaume d'Angleterre fut en cette saison en grand péril et aventure d'être tout perdu sans remède ; car le roi Richard était irrité contre ses oncles et les plus grands de toute l'Angleterre, et eux contre le roi et foison des chevaliers et nobles qui étaient de son parti, et les cités et bonnes villes l'une contre l'autre, et les prélats en grande indignation les uns contre les autres, en sorte que personne n'y pouvait remédier, sauf Notre Seigneur proprement.

Quand le duc d'Irlande vit qu'il avait le commandement du roi et l'accord de la majeure partie de ceux des contrées de Bristol et de Galles, il s'avança de parler au roi en cette manière et lui dit : « Monseigneur, si vous me voulez instituer et ordonner votre lieutenant, je pourrai très bien amener jusqu'à quinze mille hommes d'armes et archers vers les marches de Londres ou d'Oxford, votre cité et la mienne, et je montrerai bonne puissance contre les Londriens et contre vos oncles, qui vous ont tout ôté et ont fait mourir quelques-uns de votre conseil; je les mettrai à la raison, de gré ou de force. — Oui, répondit le roi, je le veux, et afin qu'on voie plus clairement que la besogne est nôtre, je veux que vous portiez notre bannière et nos armes toutes pleines, en la forme et manière dont nous les portons ; par quoi vous aurez plus de peuple qui viendra à vous, et que vous punissiez les rebelles qui ne vous voudront obéir, tellement que tous les autres en prennent exemple. Je crois bien, quand on verra nos bannières, que toutes sortes de gens se mettront dessous, craignant de mal faire ou d'être maltraités » Le duc d'Irlande se réjouit grandement de cette parole.

Ainsi le roi Richard fit son mandement dans le pays de Galles et là entour sur les frontières, et dans les environs de Bristol et sur la terre de Saverne; et là plusieurs barons, chevaliers et écuyers furent appelés par le roi, qui s'excusèrent et firent les mal disposés, et d'autres qui redoutaient de mal faire et qui se présentaient devant le roi et se mettaient en son obéissance comme leur seigneur.

Pendant que ce mandement et cette assemblée se faisaient, le roi d'Angleterre et le duc d'Irlande eurent entre eux deux un conseil bien secret, et il leur vint en idée qu'il serait bon d'envoyer un homme sûr et fidèle des leurs jusque dans les environs de Londres, pour savoir comment les choses s'y passaient et si les oncles du roi s'y tenaient. Tout considéré, on ne sut qui envoyer pour bien faire la besogne et mener une juste enquête. Alors un chevalier, cousin du duc d'Irlande, de la

chambre et du conseil du roi, qui s'appelait messire Robert Trevylian, s'avança qui dit : « Je vous vois embarrassé de trouver un homme sûr qui voyage en la marche de Londres. Je me présente, et j'irai volontiers. » De cette parole le duc d'Irlande lui sut grand gré, et aussi le roi. Il partit de Bristol sous l'habit d'un pauvre marchand et monté sur une petite haquenée, et il chevaucha tant par ses journées qu'il vint à Londres et se logea dans un hôtel inconnu. Jamais on n'eût imaginé que ce fût Trevylian, l'un des chambellans du roi ; car il n'était pas en habit d'un homme de bien, mais d'un vilain.

Le jour qu'il arriva à Londres, il apprit bien des nouvelles du duc de Gloucester et de son conseil, et du conseil des Londriens, voire ce qu'on en pouvait savoir, et non autre chose ; et il apprit qu'il devait y avoir à Westminster une secrète réunion des oncles du roi et du nouveau conseil d'Angleterre. Il s'avisa qu'il irait là et se tiendrait en la ville de Westminster, pour apprendre secrètement et tranquillement ce qui se serait fait ou dit à ce parlement. Il ne manqua pas à son projet, et le suivit du mieux qu'il put ; car il s'en vint à Westminster le jour où le parlement se tenait dans le palais du roi, et il se mit dans un hôtel devant la porte du palais, là où l'on vendait de la cervoise, et, se tenant dans un cabinet, il s'appuya à une fenêtre qui donnait dans la cour du palais, restant là bien longtemps à regarder les allants et les venants, dont il connaissait un grand nombre ; mais il n'était pas connu, car nul ne pensait à lui.

Il se tint là si souvent en regardant vers l'entrée qu'un écuyer du duc de Gloucester, qui le connaissait trop bien, car il avait été plusieurs fois en sa compagnie, vint par aventure devant cet hôtel ; et, jetant les yeux, il vit messire Robert, et quand messire Robert le vit en plein, il le reconnut aussitôt et retira sa tête dans la fenêtre.

Sur cela, l'écuyer entra en grand soupçon, et dit en soi-même : « M'est avis que j'ai vu Trevylian. » Il entra donc en l'hôtel et dit à la dame : « Dame, par votre foi, qui est-ce qui boit là-haut ? Est-il seul ou accompagné ? — Par ma foi, dit la dame, je ne le saurais nommer, mais il est seul, et il est là depuis longtemps. »

A ces mots, l'écuyer monta l'escalier et entra dans la chambre pour l'aviser de plus près. Il le salua, et quand il l'eut regardé, il vit bien que son idée était vraie ; mais il dissimula et tourna autrement son compliment, disant : « Dieu garde le prudhomme ! Ne vous en déplaise, beau maître, je croyais trouver ici un mien fermier d'Essex, car vous lui res-

semblez beaucoup. — Nenni, répondit messire Robert, je suis un homme du comté de Kent, qui tiens des terres de messire Jean de Holland, et les gens de l'archevêque de Cantorbéry me font mille contrariétés. J'en ferais volontiers plainte au conseil. » L'écuyer répondit : « Si vous venez là dedans au palais, je vous ferai avoir audience des maîtres et seigneurs du parlement. — Grand merci! répondit messire Robert, je ne refuse pas votre aide. »

A ces mots l'écuyer prit congé et fit venir un quart de cervoise qu'il paya, puis dit : « Je vous dis adieu, » et il partit de l'hôtel, entrant en la porte du palais. Il ne s'arrêta pas qu'il ne fût venu à la chambre du conseil, et appela l'huissier pour lui ouvrir la porte. L'huissier le reconnut, et lui demanda ce qu'il voulait, car les seigneurs étaient en conseil. Il répondit et dit : « Je veux parler à monseigneur de Gloucester, mon maître; c'est pour une affaire qui le touche grandement et tout le conseil aussi. » L'huissier lui dit aussitôt : « C'est bien. » Il entra donc et vint vers son seigneur, disant : « Monseigneur, je vous apporte grandes nouvelles. — Et quelles sont-elles? répondit le duc. — Monseigneur, dit l'écuyer, je parlerai tout haut, car elles touchent à vous tous et à messeigneurs qui sont ici. J'ai vu tout à l'heure messire Robert Trevylian; il est ici en un habit de vilain, devant la porte du palais, dans une taverne de cervoise. — Trevylian! dit le duc. — Par ma foi, monseigneur, vrai, vous l'aurez à dîner, si c'est votre plaisir. — Je le voudrais bien voir, dit le duc; il nous dira des nouvelles d'Irlande et de son maître. Or tôt, va le quérir et prends soin d'être assez fort pour qu'il ne t'échappe. »

Alors l'écuyer, quand il eut le commandement du duc, sortit de la chambre et se pourvut de quatre sergents. Il leur dit : « Suivez-moi de loin et dès que je vous ferai signe pour un homme que je vais quérir, mettez la main sur lui et prenez garde qu'il ne vous échappe. » Ils répondirent : « Volontiers. »

A ces mots, l'écuyer vint à la taverne où se tenait Trevylian, et, montant les degrés jusqu'à la chambre où il l'avait laissé naguère : « Trevylian, Trevylian, vous n'êtes pas venu pour le bien en ce pays, à ce que je suppose. Monseigneur de Gloucester vous mande de venir lui parler. » Le chevalier fit l'étonné, qui eût bien voulu s'excuser s'il avait pu, et dit : « Par ma foi, mon ami, tu t'abuses; je ne suis point Trevylian, mais un fermier de messire Jean de Holland. — Nenni, nenni, dit l'écuyer, votre corps est Trevylian si l'habit ne l'est pas. » Et pour

lors, il fit signe aux sergents qui étaient à la porte de la maison, par qui il fut pris. Vous pouvez bien croire qu'il y eut grande presse pour le voir, car il était bien connu à Londres et en divers lieux d'Angleterre.

Monseigneur de Gloucester était bien réjoui de la venue et de la prise de messire Robert Trevylian et voulut le voir. Quand il fut en sa présence, il lui demanda : « Trevylian, qu'êtes-vous venu faire en ce pays-ci? Que fait monseigneur? où se tient-il? » Messire Robert vit bien qu'il était de tout point reconnu, et que les excuses ne servaient à rien; il répondit donc et dit : « Par ma foi, monseigneur, le roi se tient surtout à Bristol et sur la rivière de Saverne; il chasse et s'ébat à l'entour. Il m'a envoyé par deçà pour savoir et apprendre des nouvelles. — Comment! en cet état? dit le duc; vous n'êtes pas venu en état de prudhomme, mais bien de traître et d'espion. Si vous vouliez savoir des nouvelles, il fallait venir en état de chevalier et de gentilhomme. — Monseigneur, dit messire Robert, si je me suis mépris, pardonnez-le-moi, car tout ce que j'ai fait, on me l'a fait faire. — Et où est votre maître le duc d'Irlande? demanda le duc. — Monseigneur, il est auprès du roi notre sire. »

Alors le duc de Gloucester dit : « Nous sommes à la vérité informés qu'il a fait une grande assemblée de gens d'armes, et le roi pour lui. Qu'en veut-il faire, et où veut-il les conduire? — Monseigneur, répondit messire Robert, c'est tout pour aller en Irlande. — En Irlande? dit le duc. — Oui monseigneur, que Dieu me soit en aide? »

Alors le duc réfléchit un peu, puis il dit : « Trevylian, Trevylian, vos affaires ne sont ni bonnes ni belles, et vous avez fait une grande folie de vous être engagé dans ce pays-ci; car on ne vous y aime guère, comme on vous le montrera. Vous et ceux de votre alliance, vous avez fait beaucoup de déplaisir à mon frère et à moi, vous nous avez troublés tant que vous avez pu; vous avez faussement conseillé monseigneur et quelques-uns des nobles et des bonnes villes de ce pays contre nous. Le jour est venu que vous en aurez le payement, car celui qui fait bien il est juste qu'il le trouve. Pensez à vos affaires, car je ne boirai ni ne mangerai tant que vous serez en vie. »

Cette parole étonna fort messire Robert Trevylian. Ce ne fut pas merveille, car nul n'eût volontiers de gaieté de cœur écouté parler de sa fin comme faisait le duc de Gloucester. Il se voulut excuser par de belles paroles, en s'humiliant et en remontrant plusieurs choses; mais rien ne lui servit, car le duc était si bien informé sur son compte et sur

les autres du parti du duc d'Irlande, qu'aucune explication n'y était bonne à rien. Pourquoi vous allongerais-je la matière? Messire Robert Trevylian fut livré au bourreau et à ceux qui se chargent de pareil office, et fut mené jusqu'au gibet de Westminster, où il fut décollé, puis pendu par les aisselles. Ainsi finit messire Robert Trevylian, dont Dieu ait l'âme.

Or les nouvelles vinrent promptement au roi Richard d'Angleterre et au duc d'Irlande. qui se tenaient à Bristol, comment messire Trevylian était mort honteusement. Le roi prit la chose à grand dépit et jura qu'il n'en demeurerait pas ainsi; que ses oncles faisaient mal quand, sans nul titre de raison, ils lui ôtaient ses hommes et ses chevaliers qui l'avaient loyalement servi et aussi son père le Prince; qu'ils montraient bien qu'ils le voulaient dépouiller de la couronne d'Angleterre, et que la chose lui touchait de trop près.

Ainsi tous ceux du parti du roi et du duc d'Irlande tinrent un parlement à Bristol; après quoi il ne demeura guère de temps que le duc d'Irlande partit avec quinze mille hommes et s'en alla jusqu'à la cité d'Oxford. Quand il fut venu là, lui et ses gens se logèrent dans la ville et aux environs, portant bannières et pennons armoriés aux armes d'Angleterre toutes pleines; car le roi le voulait ainsi pour mieux montrer que la besogne était ienne.

Les nouvelles vinrent aux oncles du roi, les ducs d'York et de Gloucester, que le duc d'Irlande approchait de Londres, et qu'il était déjà à Oxford. Ils pensèrent donc en cette affaire pour s'en tirer et au mieux, et mandèrent à Westminster tous les principaux de Londres et ceux en qui ils avaient la plus grande confiance, et leur firent savoir comment le duc d'Irlande et ceux de sa bande venaient à main armée contre eux avec une grande force.

Les Londriens, comme des gens bien résolus et prêts à obéir au plaisir et commandement des oncles du roi, répondirent, quand ils virent la matière : « Qu'il en soit ainsi au nom de Dieu. Si le duc d'Irlande nous demande la bataille, il l'aura facilement. Nous ne fermerons pas une seule de nos portes pour quinze mille gens d'armes ou vingt mille, s'ils y sont. » Et aussitôt les ducs tout réjouis mirent grand nombre de clercs en besogne et grand foison de messagers pour assembler chevaliers et écuyers de tous côtés, et les gens et archers des bonnes villes, si bien que tantôt vinrent à Londres plusieurs chevaliers et écuyers et s'y logèrent, sans savoir même où on les voulait mener.

Cependant le duc d'Irlande se tenait à Oxford avec quinze mille hommes, mais il y en avait assez parmi les siens qui étaient venus plus par contrainte que de leur volonté et de bon cœur. Le duc s'avisa que, pour savoir en partie la volonté de ceux de Londres, il enverrait messire Nicolas Bramber, qui avait été maire de Londres, et messire Pierre



Portrait de Richard II [1].

Walworth, et messire Michel de la Poole au château de Londres; qu'ils y arriveraient par la Tamise et y mettraient les bannières du roi, afin de voir quelle mine en feraient les Londriens.

Les trois chevaliers ci-dessus nommés, à la requête du duc d'Irlande, partirent avec trente chevaux seulement, et chevauchèrent secrètement jusqu'à Windsor, où ils logèrent une nuit. Ils chevauchèrent si bien qu'ayant laissé tous leurs chevaux en un hôtel du roi approchant

1. Bibliothèque nationale, *Portraits des principaux personnages de l'Angleterre.*

Londres, qu'on appelle Kensington, ils vinrent à contreval de la Tamise avec le flot et passèrent le pont. On ne s'en donna de garde, car on ne savait rien de leur venue, et ils s'en vinrent au château de Londres, y trouvant le châtelain que le roi y avait commis et établi. Par ce châtelain les trois chevaliers surent grande partie des nouvelles de Londres et des ducs, oncles du roi, et il leur dit bien qu'en grand péril ils s'étaient venus mettre. « Pourquoi? dirent-ils. Nous sommes les chevaliers du roi, et l'hôtel est au roi. Nous pouvons bien loger dans ses maisons. — Nenni, répondit le châtelain, cette ville est tout entière contre le conseil du roi. Elle veut bien être en l'obéissance du roi, mais à condition qu'il se veuille désormais régler et ordonner par le conseil de ses oncles, mais autrement non ; ce que je vous dis, je vous le remontre pour le bien, car je suis tenu de vous conseiller et diriger selon mon petit sens et pouvoir. Mais je crois, quand le jour viendra demain, ainsi qu'il fera, s'il plaît à Dieu, quand la nouvelle sera répandue dans Londres qu'il y a ici des gens de la part du roi, vous verrez par terre et par eau les Londriens assiéger ce château, et ils ne s'en retourneront pas qu'ils n'y soient entrés et aient vu quelles sortes de gens s'y logent. Si vous êtes trouvés, ils vous présenteront aux oncles du roi. Vous pouvez imaginer et pressentir quelle fin vous ferez. Je tiens les oncles du roi si courroucés contre son conseil et contre le duc d'Irlande, que vous n'en partirez pas en vie; entretenez-vous bien de ces paroles, car elles sont vraies. »

Or ces trois chevaliers, qui croyaient faire merveille, furent bien ébahis, et ils eurent, entre eux trois, conseil qu'ils se tiendraient là cette nuit jusqu'au lendemain si secrètement que nul n'en pourrait parler; et le châtelain, qui voulait tenir leur affaire secrète, garda par devers lui toutes les clefs du château. Quand le jour fut venu, ces chevaliers, bien conseillés, n'osèrent attendre l'aventure ni qu'on sût qu'ils étaient là dedans, car ils craignaient trop d'y être assiégés et enfermés. Ils partirent donc vers la nuit quand ils virent que la marée venait, et montèrent dans une grosse barque sans avoir rien fait; après quoi ils vinrent souper et dormir à Kensington, où ils trouvèrent leurs chevaux, et voyagèrent jusqu'à Oxford, où ils rapportèrent leurs nouvelles au duc d'Irlande, et tout ce que le châtelain leur avait dit. Le duc resta bien pensif à ces nouvelles et ne savait que dire et que faire, car il connaissait bien et sentait que tous les gens d'armes qu'il avait là amassés et assemblés

n'étaient pas d'un même courage, et il ne savait que décider, s'il retournerait vers le roi ou s'il irait plus avant. Il consulta ses barons et chevaliers, et le conseil s'arrêta sur ce que, le roi d'Angleterre l'ayant institué connétable et souverain de toutes ses gens pour corriger et punir les rebelles, il lui fallait tenir les champs ; sans quoi il recevrait trop grand



New College à Oxford, d'après une photographie.

blâme et se mettrait en l'indignation du roi, témoignant ainsi que sa querelle n'était ni juste ni bonne ; il lui valait mieux mourir avec honneur et attendre l'aventure que montrer un défaut de courage. Ce que le duc d'Irlande fit savoir au roi en le priant de lui envoyer du monde, ce que le roi fit selon son pouvoir.

Quand les nouvelles vinrent aux oncles du roi, qui se tenaient à Londres, que le duc d'Irlande était dans les environs d'Oxford avec grande masse de gens, ils tinrent grand conseil, et fut aussitôt ordonné que sans délai on se mettrait aux champs et que le maire de Londres

ferait armer par connétablie toutes gens dont ils se pourraient aider. Car ils disaient qu'ils iraient combattre le duc d'Irlande en quelque lieu qu'on le pût trouver. Ainsi qu'il fut ordonné il fut fait, et ne tarda guère que les oncles du roi avec grande force s'avancèrent vers le duc d'Irlande, qui était rangé en bataille par les champs. Ainsi arrivèrent-ils jusqu'à la rivière de la Tamise. Pour tâter le fond et le gué, le duc de Gloucester envoya de ses chevaliers, lesquels trouvèrent la rivière en tel point que depuis trente ans on ne l'avait vue si basse; en sorte que les coureurs du duc passèrent légèrement et allèrent visiter l'ordonnance des ennemis. Alors ils s'en retournèrent vers le duc de Gloucester et dirent : « Certes, monseigneur, Dieu et la rivière sont aujourd'hui pour vous, car au plus profond elle est si basse que nos chevaux n'en ont point eu jusqu'au ventre; et nous vous certifions, monseigneur, que nous avons pleinement vu l'ordonnance du duc d'Irlande, car ils sont tous rangés sur les champs de bonne manière; nous ne saurions vous dire si le roi y est, mais ses bannières y sont, et nous n'avons point vu d'autres bannières que celles du roi, armoriées de France et d'Angleterre. » Alors le duc dit : « Dieu y ait part! à toutes ces armoiries nous avons part, mon frère et moi. Chevauchons au nom de Dieu et de saint George; je veux les aller voir de plus près. » Ainsi chevauchèrent toutes gens de très bonne volonté, quand ils entendirent que sans péril ils passeraient la Tamise à gué, et ceux de cheval furent tantôt à la rivière et passèrent outre pour montrer le passage aux autres, qui suivirent.

Les nouvelles vinrent au duc d'Irlande que les oncles du roi et tous leurs gens avaient passé la Tamise et que tantôt ils auraient la bataille. Là-dessus le duc d'Irlande commença de se troubler grandement; car il savait bien que, s'il était pris ou attrapé, le duc de Gloucester le ferait mourir honteusement et ne prendrait ni rançon, ni or, ni argent. Il disait donc à messire Pierre Walworth et à messire Michel de la Poole : « Certes, le courage me manque pour cette journée, car je n'ose attendre la bataille et les oncles du roi; s'ils me tiennent, ils me feront mourir honteusement; mais comment diable ont-ils passé la rivière de la Tamise? C'est un bien mauvais signe pour nous. — Et que voulez-vous donc faire? demandèrent les deux chevaliers. — Je me veux sauver et vous aussi, répondit le duc; quant au reste, se sauve qui peut. — Or nous retirons-nous donc sur les ailes, dirent les deux chevaliers, par quoi nous aurons deux cordes à notre arc. Nous pourrons voir comment nos

gens attaqueront. S'ils se comportent bien, nous resterons pour l'amour du roi qui nous a envoyés ici; s'ils sont déconfits, nous tournerons vers les champs et nous aurons l'avantage de nous retirer où nous pourrons. »

Ce conseil fut tenu. Le duc d'Irlande changea de coursier, en prenant



Bataille contre le duc d'Irlande[1].

un très bon et agile, et ainsi firent les deux chevaliers; puis ils chevauchèrent en tournoyant les batailles, montrant beau visage et disant : « Beaux seigneurs, tenez vos gens et batailles en bonne ordonnance. Nous aurons aujourd'hui une belle et bonne journée, s'il plaît à Dieu et à saint George, car le droit est nôtre, et c'est le fait du roi; la querelle

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2645.

en vaudra mieux. » Ainsi se dissimulant et mettant hors de la presse, ils s'en vinrent d'un côté de la bataille et virent venir le duc d'York, le duc de Gloucester et les seigneurs bannières déployées et sonnant grand foison de trompettes.

Dès que les gens du roi les virent approcher en cette ordonnance, ils furent tout ébahis et ne tinrent aucun ordre, mais tournèrent le dos; car le bruit courait que le duc d'Irlande, leur capitaine, s'enfuyait et aussi ceux de son conseil. Ainsi ils prirent la fuite çà et là, sans faire aucune défense; tandis que le duc d'Irlande et ces deux chevaliers faisaient force de chevaux, et n'essayèrent pas de se retirer sur Oxford, mais s'en éloignèrent le plus qu'ils purent pour se mettre en sûreté.

Quand le duc de Gloucester vit le désordre de ce duc d'Irlande et des troupes assemblées contre lui, il fut pris d'un remords de conscience, et ne voulut point faire du pis qu'il eût pu faire; car il savait bien que la plupart de ceux qui étaient là y étaient venus par contrainte, et poussés par le duc d'Irlande. Il dit donc aux siens : « La journée est nôtre, mais je vous défends sur la tête que vous mettiez à mort aucun homme, s'il ne se met en défense, et ce que vous trouvez de chevaliers et d'écuyers, prenez-les et me les amenez. » Le commandement du duc de Gloucester fut exécuté, et il y eut peu de morts, si ce ne fut en la presse de la foule.

Ainsi, tandis qu'ils chevauchaient en chasse l'un sur l'autre, messire Jean, qu'on appelait le petit Beauchamp, fut pris, et messire Jean de Salisbury, qui furent présentés au duc de Gloucester, qui en eut une grande joie. Les seigneurs prirent le chemin d'Oxford et trouvèrent les portes ouvertes; ils entrèrent sans obstacle et se logèrent ceux qui purent, la plupart fort à l'étroit. Le duc de Gloucester faisait enquérir si le duc d'Irlande n'était pas pris; mais on lui dit que non et qu'il s'était sauvé. Quelque temps après arrivèrent nouvelles qu'il s'était réfugié en Hollande, dans la bonne ville de Dordrecht, et me fut dit que dès longtemps le duc d'Irlande avait fait une grande provision d'or et d'argent, de monnaie, de joyaux et de riche vaisselle à Bruges, par le moyen des Lombards, pour être toujours au-dessus de ses affaires; car bien qu'il eût pour lui le roi d'Angleterre, il redoutait grandement les oncles du roi et le reste du pays; c'est pourquoi, lui étant échues grandes et bonnes fortunes en Angleterre, il se pourvut en Flandre et ailleurs, là où il pensait bien retrouver l'argent s'il en avait besoin. Et me fut dit aussi que les soixante mille francs qu'il avait reçus pour Jean de Bretagne, se trouvèrent

tout appareillés par deçà la mer; encore lui devait-on payer en trois ans autres soixante mille francs; aussi ne devait-on s'inquiéter ni craindre qu'il n'eût largement finances pour longtemps.

Les deux oncles du roi étaient retournés à Londres, après avoir fait décoller les deux chevaliers qui furent pris, et, de même, messire Nicolas Bramber, quand il eut été reconnu dans le pays de Galles. Ils se tinrent là quelque temps pour voir s'ils apprendraient quelques nouvelles du roi, mais ils n'en ouïrent aucune, sauf qu'il se tenait à Bristol. Cependant



Fuite du duc d'Irlande[1].

ils voyaient bien que tous ceux qu'ils avaient en haine et voulaient chasser du conseil du roi étaient morts, ou si éloignés qu'il n'y avait plus de ligue possible; il convenait que le roi et le royaume fussent remis en bon état, car quoiqu'ils eussent fait mourir les uns et chassé les autres, ils ne voulaient pas ôter au roi sa seigneurie, mais bien se régler en bonne forme et état pour l'honneur du roi et du royaume. Si dirent-ils à l'archevêque de Cantorbéry : « Archevêque, chevauchez avec tout votre état vers Bristol. Vous y trouverez le roi. Remontrez-lui les besognes et ordonnances du royaume, en quel point elles gisent, et nous recommandez à lui, le priant de ne pas croire les informations contraires, car il les a trop crues contre son honneur et son royaume. Dites-lui aussi

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2645.

que nous le prions, ainsi que les bonnes gens de Londres, qu'il vienne céans, où il sera reçu à grande joie, et qu'on lui donnera un conseil qui bien lui plaira. Toutefois, archevêque, nous vous recommandons bien que vous ne reveniez pas sans lui, car tous ceux qui l'aiment en seraient mal contents, et dites-lui bien qu'il ne se courrouce pas à l'égard des traîtres qui ont été en sa compagnie, de ce qu'ils ont été occis ou éloignés de lui, car par eux son royaume se trouvait en grand péril et aventure d'être détruit. » A quoi l'archevêque répondit qu'il ferait bien cette besogne, et aussitôt ordonna son appareil comme il convient à un grand prélat, et chevaucha jusqu'à Bristol, où il se logea tout en bon ordre.

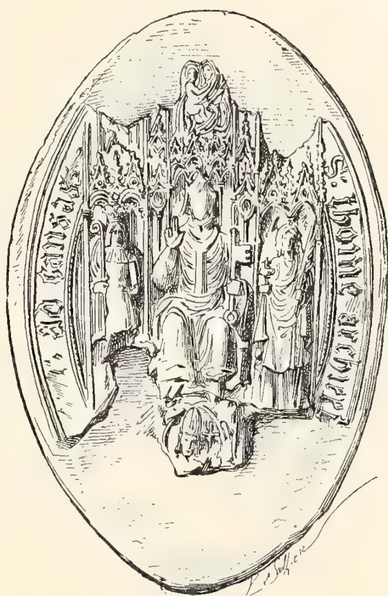
Dans ces jours-là, le roi se tenait à Bristol en petit et simple état, car tous ceux auprès desquels il avait coutume de se conseiller et de prendre confiance étaient morts ou éloignés; l'archevêque fut donc deux jours entiers dans la ville sans que le roi voulût lui parler, tant il était mécontent de ses oncles qui avaient éloigné de lui le duc d'Irlande, l'homme du monde qu'il aimait le mieux, et qui lui avaient fait mourir ses chambellans et ses chevaliers. Finalement tout bien considéré, il fut tellement pressé et bien engagé qu'il consentit à ce que l'archevêque vînt en sa présence; lequel, quand il fut venu devant le roi, s'humilia grandement et lui remontra bien vivement toutes les paroles que ses oncles avaient dites, faisant voir doucement que le roi ne pouvait davantage réjouir et consoler ses ennemis qu'en ayant guerre et discorde avec ses amis, en tenant son pays en malheur et désaccord.

Le jeune roi d'Angleterre inclinait assez aux paroles et conseils de l'archevêque de Cantorbéry; mais le grand chagrin qu'on lui avait fait, comme il disait, en faisant décoller ses hommes et son conseil, où il n'avait vu que tout bien, lui revenait au cœur, et son courage s'animait trop fort. Il eut là-dessus, je vous dirai, plusieurs imaginations. Toutefois la dernière fut qu'il se calma un peu, avec les bons offices que la reine, madame Anne de Bohême, y mit et rendit, et aussi quelques sages chevaliers de sa chambre qui lui étaient demeurés, et il dit à l'archevêque qu'il s'en irait volontiers à Londres avec lui : ce dont l'archevêque fut bien réjoui et lui fut à grand honneur de ce qu'il avait si bien conduit l'affaire.

Lors ne demeura guère de temps que le roi Richard ne partît de la ville de Bristol avec sa suite, y laissant la reine, et ne vint vers la cité de Londres avec l'archevêque de Cantorbéry, et comme il approchait de la

ville, les chemins étaient tout couverts de gens à cheval qui venaient au-devant de lui. Ses oncles et tous les seigneurs du conseil le rencontrèrent à deux lieues environ de Brentford, qui l'accueillirent bien doucement et humblement, ainsi qu'on doit à un seigneur. Le roi Richard, qui avait encore quelque chose sur le cœur, les reçut en passant. Il s'arrêta un instant, mais ne leur fit nulle bonne mine et passa outre, et celui auquel il parla le plus en chemin ce fut l'évêque de Londres.

Le roi s'arrêta à Westminster, où demeuraient aussi les seigneurs pour lui tenir compagnie et pour tenir parlement ensemble et entendre à leurs besognes; car ils avaient déjà projeté comment ils pourraient premièrement entrer en matière. L'archevêque de Cantorbéry avait dit et remontré que, lorsqu'on couronna le roi Richard d'Angleterre, leur seigneur, et qu'on lui prêta serment, il n'avait pas encore l'âge auquel un roi par droit peut gouverner sa terre; à quoi l'archevêque ajoutait que, le roi ayant maintenant accompli son âge et ayant vingt et un ans, il conseillait que tous lui renouvelassent leur serment et que ceux de son royaume qui de lui tenaient terres le reconnussent pour seigneur.



Sceau de l'archevêque d'York [1].

Lequel avis de l'archevêque ayant été accepté des oncles du roi et de ceux du conseil, tous les prélats, tous les barons, tous les chevaliers et ceux des bonnes villes furent mandés à Londres en un jour qui fut assigné; tous y vinrent et nul ne désobéit; aussi y eut-il grand peuple, je vous le dis, à Londres et au palais de Westminster, et le roi Richard fut en la chapelle, qui est belle et riche et noble, royalement en son état royal, et l'archevêque de Cantorbéry chanta ce jour-là la messe et prêcha, ce dont il fut volontiers ouï; car cet archevêque savait bien faire la prédication, qui fut belle et notable.

Après la messe, en signe d'hommage, les oncles du roi le baisèrent et lui jurèrent foi et hommage à tenir à perpétuité. Après les comtes et

1. Archives nationales, nº 10221; grandeur du sceau original.

barons jurèrent aussi, et les prélats et ceux qui en étaient tenus, et baisaient par foi et hommage le roi à la bouche, ainsi qu'il leur appartenait, tenant leurs mains jointes. Là voyait-on bien au baiser lesquels le roi baisait de bonne volonté et lesquels non ; car, comme qu'il fît, tous n'étaient pas en son amour ; mais il fallait bien le faire, car il ne voulait pas s'écarter du conseil de ses hommes. Mais sachez bien que s'il eût pu sur eux ce qu'il ne pouvait pas, il n'en eût rien fait, mais qu'il eût pris une très cruelle vengeance pour la mort de messire Simon Burleigh et pour plusieurs autres de ses chevaliers qui avaient été éloignés de lui ou qu'on avait fait mourir sans raison. Et ne parut point à cet hommage l'archevêque d'York, bien qu'il eût été mandé, car il ne se sentait pas en la faveur des oncles du roi, mais envoya un de ses neveux, le fils du seigneur de Nevil, qui l'excusa, ce dont le roi se porta lui-même garant, car il aimait cet archevêque mieux que celui de Cantorbéry. Or nous retournerons un peu, à cette heure que la paix fut faite en Angleterre, vers les besognes du roi de France.

CHAPITRE V

Comment le duc de Bretagne rentra en la faveur du roi par le moyen du sire de Coucy et d'autres seigneurs; comment le duc de Berry épousa madame Jeanne de Boulogne ; et comment le roi Charles VI traita la paix avec le duc de Gueldre, et en vint à son âge, auquel il prit le gouvernement de son royaume.



OR se tenaient grands conseils en France, tant du voyage d'Allemagne, où le roi avait imagination d'aller, que du duc de Bretagne, que l'on ne pouvait mettre à la raison et qui ne voulait obéir. Et ne savait-on qui lui envoyer pour traiter sagement et doucement et qu'il voulût croire ; car déjà y avaient été plusieurs hommes vaillants et sages, et qui s'étaient bien acquittés de lui remontrer la droiture, mais tout avait été à néant, et l'on n'avait rien fait de clair ; pour lors il était de pure nécessité d'avoir avec lui la guerre ouverte ou la paix. « Il serait bon, disait-on, que derechef l'évêque de Langres y fût envoyé et le comte de Saint-Pol, car ces deux, duc et comte, eurent par mariage deux sœurs. — Nenni, répondit maître Yves

Derrien, qui était vrai Breton, puisque derechef vous voulez envoyer vers le duc, vous n'y pouvez envoyer meilleur négociateur, ni qui soit plus agréable pour lui, que le sire de Coucy; car aussi bien eurent-ils deux sœurs, et se sont toujours assez entr'aimés, et avaient coutume, quand ils s'écrivaient, de s'écrire : « Beau frère. » Avec le sire de Coucy, mettez-y qui vous voudrez. — Nommez-le, maître Yves, dit le duc de Bourgogne, puisque vous avez commencé. — Volontiers, dit-il, pourvu que cela vous plaise. Avec le sire de Coucy, messire Jean de Vienne et le sire de la Rivière peuvent aller : ce sont trois seigneurs bien pourvus et qui le ramèneront à la raison, si jamais il y doit venir. — Nous le voulons, » dirent les ducs de Berry et de Bourgogne.

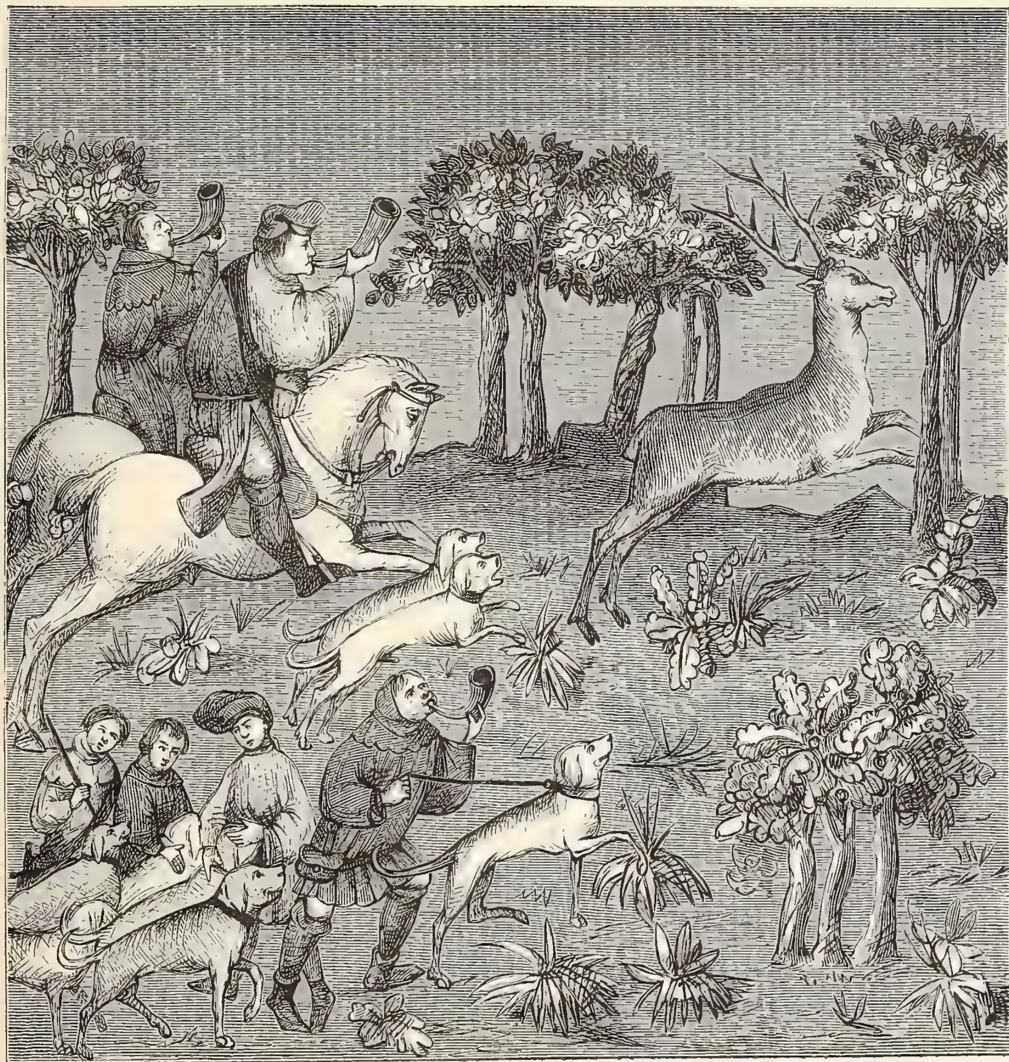
Avant que ces trois seigneurs se missent en chemin, le duc de Bretagne sut qu'ils devaient venir lui parler, mais il n'était pas informé de leur commission. Toutefois il voyait bien que la chose lui touchait grandement, puisque le sire de Coucy venait vers lui. Il eut plusieurs imaginations sur cette affaire et s'en découvrit à quelques-uns de son conseil, qui lui dirent hardiment : « Sire, il vous faudra rompre et vaincre votre courage comme que ce soit, ou perdre grassement et mettre votre pays en guerre. Le roi de Navarre ne vous peut guère aider ni conforter, car il a déjà assez à faire pour lui-même. Le duc de Lancastre, qui est un sage et vaillant prince, est en traité de mariage pour sa fille avec le duc de Berry, qui déjà est veuf, et ce sera un grand commencement de traiter paix entre la France et l'Angleterre, ou une longue trêve. De qui donc pourrez-vous être réconforté, si vous avez la guerre, ainsi que vous l'aurez, ayant en ce pays la plus saine partie des barons, chevaliers, cités et bonnes villes contre vous? Nous vous dirons donc, puisque conseil vous nous demandez, qu'il est plus que jamais heure d'aviser et mettre peine à garder votre héritage, qui vous a coûté tant de sang, de sueur et de travail. Nous savons bien que vous avez en très grande haine messire Olivier de Clisson, et qu'il vous a courroucé par plusieurs voies; aussi lui avez-vous fait, bien encore qu'il ne soit pas pareil à vous. Si vous entrez en nouvelle guerre contre les Français, après toutes les choses que nous vous avons dites, ce ne sera pas de notre conseil, ni du conseil d'homme qui vous aime. Il vous faut résigner, quelque chose que vous ayez à faire. Que vous peut-il profiter maintenant, ni pour le temps à venir, de ces trois châteaux de l'héritage de messire Olivier de Clisson, que vous tenez et de les avoir pris comme vous avez fait. Que vous de-

meureriez en paix ou en guerre, ils vous coûteront plus à faire garder en trois ans qu'ils ne vous apporteront de profit en douze. Si vous les rendez doucement et sans contrainte, vous ferez hautement au plaisir de monseigneur de Bourgogne, qui ne vous est pas contraire en vos besognes ; ce savons-nous certainement. Considérez bien d'où vous venez et le sang d'où vous êtes issu. N'éloignez pas ce que vous devez rapprocher, car ce serait folie et vous en seriez petitement plaint. En Angleterre, vous n'avez jamais que faire, car les Anglais sont assez occupés d'eux-mêmes ; ils vous montrent beau semblant et promettent grand amour et service, mais ils pensent à se servir de vous, et rien au delà : vous l'avez autrefois éprouvé et le savez certainement, car vous avez été nourri par eux dans votre jeunesse. »

Quand le duc de Bretagne eut ainsi ouï parler son conseil, si vivement et si raisonnablement remontrer les dangers qu'il pouvait courir, il fut tout ébahi, et resta longtemps sans parler ni répondre, s'appuyant sur une fenêtre qui donnait dans sa cour, ses conseillers devant et derrière lui ; il eut en sa tête plusieurs pensées, et quand il se retourna, il dit : « Je crois bien, dit-il, et j'aperçois clairement que vous me conseillez de votre mieux, et je n'ai besoin d'autre chose que de bon conseil. Mais comment se pourrait nourrir parfait amour où il n'y a que haine ? Comment pourrais-je aimer Olivier de Clisson, qui m'a courroucé tant de fois ? La chose au monde dont je me repente le plus, c'est de ne pas l'avoir fait mourir, quand je le tins au château de l'Hermine. — Au nom de Dieu, sire, répondirent ceux de son conseil, s'il eût été occis et mort, vous ne l'auriez pas rançonné, ni pris en saisie son héritage, pour lequel nous avons ressort en la chambre du Parlement de Paris. Il vous vaut mieux, pendant que l'affaire est pendante, que vous remettiez les châteaux, ce dont on vous saura gré, que quand une sentence définitive sera accordée contre vous. Vous accorderez des dommages et intérêts au mieux que vous pourrez ; on prendra des termes, et ainsi serez-vous quitte du mécontentement du peuple, qu'on doit fort redouter, à son grand déshonneur : et vous vous retrouverez en paix et amour envers ceux avec qui vous devez être, le roi de France, votre cher souverain et seigneur, monseigneur de Bourgogne et vos cousins ses enfants. — Or, dit le duc, je vois bien, puisque je vous ai demandé conseil, qu'il faut que je le prenne et que j'accepte ce que vous dites. »

Il semble que depuis ce jour les choses se portèrent si bien qu'on en

vit l'effet ; car le duc de Bretagne rappela ses gens des châteaux de messire Olivier de Clisson et se départit de la possession, ce que les seigneurs qui étaient ordonnés pour aller vers lui, ayant appris, le sire de Coucy



Chasse au cerf[1].

dit : « Nous en aurons d'autant moins à faire. Je suppose maintenant que le duc de Bretagne nous croira quand nous lui parlerons. » Ainsi les trois barons se mirent en route, qui vinrent au château de la Motte, où le duc se tenait. Lequel les accueillit bien doucement et leur dit qu'ils fussent les bienvenus, et prit le seigneur de Coucy par la main, auquel

1. Bibliothèque nationale ; *Livre de chasse* de Gaston de Foix, Ms. Fr., n° 616.

il faisait spécialement grande chère, et dit : « Beau frère, soyez le bienvenu, je vous vois volontiers en Bretagne. Je vous montrerai des chasses au cerf, et de beaux et bons vols de faucon avant que vous me quittiez. — Sire, répondit monseigneur de Coucy, grand merci, nous le verrons volontiers, moi et les seigneurs mes compagnons qui sommes venus ici vous voir. »

Là il y eut grands signes d'amour, et le duc les mena en sa chambre, causant et riant et parlant de toutes sortes de choses oiseuses, comme font les seigneurs qui ne se sont pas vus depuis longtemps, ce que tous quatre l'un dans l'autre savaient mieux faire qu'aucun seigneur que j'aie jamais vu, sans parler du duc de Brabant, du comte de Savoie, du comte de Foix ; et surtout le sire de Coucy, à mon avis, était en toutes choses le souverain maître ; c'était la grâce que lui reconnaissaient partout les seigneurs et dames, fût-ce en France, en Angleterre, en Allemagne ou en Lombardie, ou dans quelque pays qu'il eût conversé. Il avait en son temps assez travaillé et vu du monde, mais il y était par sa nature propre et enclin. Ainsi se comportèrent les affaires à ce premier jour, et ils n'entamèrent point les propos pour lesquels ils étaient venus.

Quand au lendemain ils commencèrent à en tenir conseil et traité, le sire de Coucy fut celui qui gagna le plus le duc de Bretagne par ses belles, douces et aimables paroles, bien que messire Jean de Vienne et le sire de la Rivière fissent aussi bien leur devoir de parler et traiter ; mais il ne fut jamais moment où un prince et un grand seigneur, lorsqu'on le prie, ne s'incline aux paroles et aux raisonnements d'un homme plutôt qu'à ceux d'un autre. A grand peine le duc voulut-il accorder d'aller à Blois, au-devant des ducs de Berry et de Bourgogne, et il répugnait fort, car il était conseillé au contraire par ceux de son plus étroit conseil. Néanmoins il fut amené par belles paroles, si bien qu'il l'accorda, mais il dit bien qu'il n'irait pas plus loin. « Sire, dit le sire de Coucy, c'est bien notre intention, s'il ne vous convient pas très grandement et ne vous vient pas très à point. »

Ces trois seigneurs furent avec le duc de Bretagne je ne sais combien de jours ; puis ils prirent congé et retournèrent en France ; sur quoi les deux ducs de Bourgogne et de Berry s'ordonnèrent pour venir à Blois, en grand appareil. Mais lorsque le duc de Bretagne y vint à son tour, ce n'était pas en si grand état, car il amenait seulement sa maison, à savoir trois cents chevaux ; car son intention était, quand il aurait vu les deux

ducs ci-dessus nommés et qu'il leur aurait parlé, de retourner en arrière vers son pays sans aller plus avant. L'intention des ducs de Berry et de Bourgogne était tout autre ; car ils disaient que, le voulût-il ou non, ils le feraient venir et l'amèneraient à Paris. Aussi commencèrent-ils à le grandement remercier de ce qu'il avait pris si grande peine de venir si loin que la ville et le château de Blois. Le duc de Bretagne recevait tout à grand gré, et disait bien que pour l'amour d'eux seuls il l'avait fait, car il n'était pas bien portant.

Or s'entamèrent paroles et traités de ces deux ducs au duc de Bretagne, lui remontrant que, puisqu'il était venu si avant, il n'avait rien fait s'il ne venait à Paris visiter le roi, qui désirait grandement de le voir. Le duc de Bretagne commença à s'excuser de ce voyage par plusieurs raisons, et dit qu'il était trop malade pour faire si grand chemin, et que là il était simplement venu sans nul appareil, comme pour s'en retourner tantôt. On lui dit bien et courtoisement que, sauf sa grâce, il ne lui convenait point d'avoir trop grand état pour venir voir le roi son souverain seigneur, et que s'il ne pouvait chevaucher, ils étaient tous bien pourvus de bons chariots et de litières pour venir bien aisément; il était d'ailleurs tenu de faire hommage au roi, car encore ne l'avait-il point fait. Le duc disait en s'excusant que, lorsque le roi aurait l'âge, et qu'il serait en son gouvernement, sans le gouvernement de ses oncles, il viendrait à Paris quand il plairait au roi de le mander, pour lui faire hommage, et que ce serait bien raison. Les deux ducs répondirent par douces paroles que le roi avait assez d'âge et de sens pour recevoir hommage, et que tous les seigneurs du royaume de France, tenants du roi, excepté lui à qui ils parlaient, l'avaient fait et rendu, et qu'il était en la vingt et unième année de son âge.

Quand le duc de Bretagne vit qu'on n'écoutait point ses excuses, et qu'elles ne seraient pas reçues, il dit ainsi : « Si je vais à Paris, ce sera grandement contre ma volonté et à mon préjudice; car là est ou sera messire Olivier de Clisson, que je ne puis aimer, ni jamais n'aimerai, ni lui moi, qui m'assaillera de paroles déplaisantes et impétueuses. Or voyez les grands maux qui en pourraient naître et venir. — Nenni, répondirent tous les deux ducs, et surtout le duc de Bourgogne ; beau cousin, n'ayez aucune inquiétude de ce côté, car nous vous jurons solennellement que vous ne verrez point, si vous ne voulez, le connétable, ni Jean de Bretagne, et que vous ne leur parlerez pas; soyez-en tout assuré; mais

vous verrez le roi, qui désire fort de vous voir, et les barons et chevaliers, qui vous feront bonne chère. Et quand vous aurez fait ce pourquoi vous serez là venu, vous vous en retournerez sans péril ni dommage. »

Pourquoi vous ferais-je long conte? Le duc de Bretagne fut tant prié et mené par de douces paroles qu'il consentit à partir pour Paris avec les deux ducs, et ainsi fit, non sans grand peine. Et la nouvelle était grande à Paris de sa venue, à cause des aventures dessus dites, et qu'il avait pris et retenu en danger le connétable de France, et aussi qu'on l'avait envoyé quérir tant de fois et n'avait pas voulu venir jusqu'à présent. Aussi à son entrée par la porte d'Enfer, le dimanche qui fut la veille de la Saint-Jean-Baptiste 1388, fut-il fort regardé du menu peuple sur son chemin, allant à l'hôtel du Louvre. Et entra le duc dans la salle où se tenait le roi, qui était petite, et où l'on avait déjà couvert la table pour le dîner du roi, et auprès du roi se tenaient ses trois oncles, les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon.

Dès que le duc de Bretagne fut entré dans la salle, la voie s'ouvrit devant lui jusqu'au roi, quelque grande que fût la presse, car chacun se recula, et les seigneurs se mirent des deux côtés hors de la vue du roi et du duc de Bretagne. La première fois il s'agenouilla sur un genou, puis se releva assez vite et fit environ dix ou douze pas; puis il s'agenouilla la seconde fois, et se leva et s'avança encore; enfin il s'en vint vers le roi, et, s'agenouillant derechef, il dit, la tête nue et bien haut et clair : « Monseiseigneur, je vous suis venu voir, que Dieu vous maintienne! — Grand merci, dit le roi, beau cousin, vous êtes le bien venu. Nous avions grand désir de vous voir; nous vous verrons tout à loisir, et nous vous parlerons. » A ces mots, il le prit par le bras et le fit lever. Quand le duc fut levé, il salua tous les princes qui étaient là l'un après l'autre; puis il s'arrêta en la présence du roi sans rien dire, et le roi le regardait fort. Alors on fit signe aux maîtres d'hôtel d'apporter l'eau. Si le roi se lava, et le duc de Bretagne mit la main à la serviette et au bassin; puis, quand le roi fut assis, il prit congé du roi et de ses oncles. Le sire de Coucy, le comte de Saint-Pol et d'autres grands seigneurs le reconduisirent jusqu'à la cour où étaient ses chevaux; il remonta ainsi que ses gens et retourna à son hôtel par la rue de la Harpe, et nul ne demeura auprès de lui, sauf les gens qui étaient venus avec lui de Bretagne jusqu'à Paris.

Depuis lors, tout à loisir, le duc de Bretagne parla au roi de France et à ses oncles, qui bien s'en contentèrent, et lui fut bien tenu ce qui lui

avait été promis; car de tout ce voyage il ne vit jamais Jean de Bretagne ni le connétable de France. Et à cette heure commençaient les seigneurs et chevaliers à s'appareiller pour le voyage d'Allemagne, que le roi voulait faire, et qui ne devait lui rapporter ni grand honneur ni grand profit,



Bataille d'Otterburn[1].

non plus que celui qu'il avait fait en Flandre à l'Écluse; mais rien n'était encore accompli avec le duc de Bretagne, bien qu'on eût longuement avec lui traité et parlementé; car la cour du roi de France sait être bien longue quand elle veut, et très bien y sait-on tenir les gens à leur faire dépenser le leur en faisant très peu de besogne.

1. Bibliothèque nationale, Ms. nº 2645.

Or, tandis que les seigneurs de France s'appareillaient pour aller en Allemagne, et que les chevaliers et barons des marches d'Angleterre et d'Écosse se combattaient âprement et rudement à la bataille d'Otterburn, où les Anglais furent finalement déconfits et pourchassés, sachez que le duc de Berry n'avait pas eu de bonnes nouvelles du mariage de Lancastre qu'il avait voulu conclure avec la fille du dit duc; car elle était promise au fils du roi de Castille. Si eut-il alors en pensée d'envoyer vers le comte Gaston de Foix, qui avait en garde la fille du comte Jean de Boulogne et l'avait déjà depuis neuf ans. Mais, comme le duc de Berry ne pouvait parvenir à ce mariage sans la volonté du comte de Foix et que, de fait, le dit comte n'en eût rien fait, ni pour père, ni pour mère, ni pour Pape, ni pour ami que pût avoir la demoiselle, à moins que ce ne fût à son gré, il en parla au roi de France son neveu et au duc de Bourgogne son frère, et les requit bien affectueusement de vouloir bien s'en charger et s'en occuper avec lui. Le roi de France se mit bien à rire, car le duc de Berry était déjà vieux, et lui dit : « Bel oncle, que ferez-vous de si jeune femme? Elle n'a que douze ans et vous en avez soixante. Par ma foi! c'est une grande folie à vous de penser à une telle affaire. Faites-en parler pour Jean, mon beau cousin, qui est jeune et d'avenir. La chose est mieux assortie pour lui que pour vous. — Monseigneur, répondit le duc de Berry, on en a parlé; mais le comte de Foix n'y a voulu entendre, parce que ma femme était d'Armagnac, et qu'ils sont et ont été de longtemps en guerre et en haine. Si la fille est jeune, je la soignerai trois ou quatre ans, jusqu'à ce qu'elle soit toute grande. — Vrai, dit le roi, bel oncle, mais elle ne vous soignera pas. Cependant, puisque nous voyons que vous y avez si grande affection, nous nous en occuperons volontiers »

Ainsi qui fut dit fut fait, et les messagers envoyés au comte de Foix, lesquels le duc de Berry pressait souvent par lettres nouvelles, afin qu'ils terminassent l'affaire. Mais le comte de Foix, qui était sage et subtil, voyant l'ardent désir du duc de Berry, traitait sagement et bellement, et si froidement conduisit-il sa besogne, que, par l'accord de tous et par grande faveur de sa part, il reçut trente mille francs pour les dix ans qu'il avait gardé et nourri la demoiselle selon son état. Il en eût eu plus encore s'il l'avait demandé; mais il voulut agir modérément en cette matière, afin qu'on lui en sût gré et que le duc de Berry sentît qu'il faisait quelque chose pour lui. Ainsi la demoiselle de Boulogne fut déli-

vrée aux ambassadeurs de France qui étaient venus la quérir, et s'en vint jusqu'à Riom en Auvergne, où le duc de Berry était venu à sa rencontre, qui tantôt l'épousa en grand appareil. Et moi, sire Jehan Froissart qui ai dicté et ordonné toute cette histoire, je revins en sa suite et compagnie; car le comte de Foix m'avait toujours bien dit, quand je voulais prendre congé, que je n'avais que faire de me hâter et que je m'en retournerais en grande compagnie. Et ainsi fis-je; car, étant venu à Paris, je chevauchai avec le sire de Coucy jusqu'au château de Crèvecœur en Cambrésis que le roi lui avait donné, et de là m'en allai jusqu'à Valenciennes, où je me rafraîchis quelque temps; puis en Brabant, où j'appris les certaines nouvelles et la vérité de la paix que le roi de France venait de traiter avec le duc de Gueldre, après être venu jusqu'en Luxembourg, lui et les siens, ayant grandement dépensé sans avoir rien fait ni ouvré. Et aussi sus-je vérité des trêves que le roi de France venait de conclure avec le roi d'Angleterre. Et si avait été ordonné par grande délibération de conseil que le roi de France, qui avait été dans le gouvernement de ses oncles depuis la mort du roi son père, prendrait désormais le gouvernement et la charge de son royaume, et que ses oncles s'en démettraient, car ils avaient bien affaire ailleurs. Aussi avait-il vingt ans accomplis, et il était sur le point d'entrer dans sa vingt et unième année. La chose fut sue et publiée partout, et elle sembla à tous bonne et raisonnable.




Livre
Quatrième

CHAPITRE PREMIER

Comment moi, messire Jehan Froissart, écrivis ce dernier livre, et comment la reine Isabelle de France fut reçue dans Paris à grand honneur et magnificence.

A LA requête, désir et satisfaction du très haut et noble prince mon très cher seigneur et maître Guy de Châtillon, comte de Blois, seigneur d'Avesnes, de Chimay, de Beaumont, de Sconnehove et de la Gode, moi, Jehan Froissart, prêtre et chapelain de notre cher seigneur ci-dessus nommé et pour lors trésorier et chanoine de Chimay et de Lille en Flandre, me suis de nouveau réveillé et entré dans ma forge pour ouvrer et forger sur la haute et noble matière dont je me suis déjà occupé du temps passé, laquelle traite des guerres de France et d'Angleterre et de tous leurs conjoints et alliés, comme il se voit clairement par les traités qui sont conclus à la présente date de mon réveil.

Or considérez, vous qui lisez ou avez lu ou entendrez lire mon travail, comment je puis avoir su et rassemblé tant de faits, dont je traite et propose sur tant de sujets. Pour vous informer de la vérité, je commençai jeune, dès l'âge de vingt ans; aussi suis-je venu au monde avec les faits et aventures, et j'y ai toujours pris plus grand plaisir qu'à toute autre

chose. Et Dieu m'a fait tant de grâces que j'ai été bien avec toutes les parties et dans les hôtels des rois, et en particulier du roi Édouard d'Angleterre et de la noble reine sa femme, madame Philippa de Hainault, reine d'Angleterre, dame d'Irlande et d'Aquitaine, dont je fus clerc en ma jeunesse, et la servais de beaux dits et traités amoureux; aussi pour l'amour de la noble et vaillante dame à qui j'étais, tous les autres grands seigneurs, ducs, comtes et barons, chevaliers et nobles hommes de quelque nation qu'ils fussent, m'aimaient et me voyaient volontiers, et me traitaient à grand profit.



Sceau du comte de Blois[1].

Ainsi, au nom de la noble dame, à ses frais et aux frais des hauts seigneurs, je parcourus en mon temps la plus grande partie de la chrétienté, à la recherche des faits ; et partout où je venais, je faisais enquête auprès des anciens chevaliers et écuyers qui avaient été aux aventures d'armes et qui proprement en savaient parler, et aussi à certains hérauts de confiance, pour vérifier toutes mes matières. Aussi ai-je rassemblé tous mes matériaux et mon histoire; à quoi le gentil comte de Blois ci-dessus nommé a pris grand peine, et tant que je vivrai, par la grâce de Dieu, je continuerai; car plus j'y suis et plus j'y travaille, plus je m'y plais, et ainsi que le gentil écuyer ou chevalier qui aime les armes s'y nourrit et perfectionne en persévérant et continuant, ainsi en travaillant et ouvrant sur cette matière, je m'y délecte et y deviens plus habile.

Vous devez savoir qu'on commençait à publier partout dans le royaume que le roi de France, Charles sixième, voulait donner et tenir une grande et magnifique fête à la première entrée et venue de sa femme la reine Isabelle dans Paris, où elle n'avait jamais encore été. Ainsi, moi, Jehan Froissart, qui me tenais pour lors en Hollande auprès de mon gentil maître et seigneur le comte de Blois[2], me mis en chemin pour me trouver à Paris huit jours avant la fête, dont je vous dirai ce que j'ai vu et su.

1. Archives nationales, n° 972 ; grandeur du sceau original.

2. Guy de Châtillon, comte de Blois, avait hérité, en Hollande, d'une partie des biens de son frère, Jean II de Châtillon, qui avait épousé l'héritière de Gueldre.

Le dimanche vingtième jour du mois d'août, qui fut en l'an de Notre Seigneur 1389, il y avait tant de peuple dans Paris et dehors, que ce fut merveille à voir; et le roi attendait la reine au palais du Louvre sur le chemin, et douze cents bourgeois de Paris à cheval étaient rangés des deux côtés, parés et vêtus tous d'un parement de robe d'une riche étoffe verte et vermeille. Et les dames étaient toutes à la suite de la reine dans des litières richement parées; seulement la duchesse de Touraine, belle-sœur du roi, et sa jeune tante la duchesse de Berry, étaient sur des palefrois richement ornés et appareillés, et elles allaient au petit pas, ainsi que les chevaux des litières, et je vous dirai que les sergents d'armes et les officiers du roi étaient bien embarrassés pour faire la voie et faire ouvrir les gens. Car il y avait tant de peuple et de presse par les rues qu'il semblait que tout le monde fût là mandé.

A la première porte Saint-Denis, par laquelle on entre dans Paris, et qu'on dit de la Bastide, il y avait un ciel tout étoilé, et dans ce ciel des jeunes enfants appareillés et ordonnés en manière d'anges, qui chantaient bien mélodieusement. Là aussi était une image de Notre Dame, qui tenait par figure son petit enfant, lequel enfant s'amusait tout seul avec un moulinet fait d'une grosse noix, et le ciel était richement armorié aux armes de France et de Bavière avec un soleil d'or rayonnant, ce qui était la devise du roi pour cette fête et pour les joutes; tout en passant, la reine de France et les dames virent bien volontiers ces choses, et aussi firent tous ceux qui vinrent de ce côté.

Après cela, la reine de France et les dames vinrent au petit pas à la fontaine dans la rue Saint-Denis, laquelle était toute couverte et parée d'un drap de fin azur peint et parsemé de fleurs de lis d'or, et les piliers qui environnent la fontaine étaient armoriés des armes de plusieurs hauts et nobles seigneurs du royaume de France, et cette fontaine donnait abondamment par ses conduits du vin très bon en grands ruisseaux, et il y avait là, autour de la fontaine, des jeunes filles richement parées avec des chaperons d'or sur la tête, beaux et riches, lesquelles chantaient si mélodieusement que c'était chose plaisante et douce à ouïr; elles tenaient dans leurs mains des hanaps et des coupes d'or, et elles offraient et donnaient à boire à tous ceux qui voulaient boire, et en passant devant elles, la reine de France s'y arrêta pour les regarder bien volontiers.

Sous le moustier de la Trinité, sur la rue, se voyait ensuite un échafaud et sur l'échafaud un château; et sur l'échafaud était ordonné le pas

de Saladin et toutes sortes de personnages, les chrétiens d'une part et les Sarrasins de l'autre. Là se tenaient par personnages tous les seigneurs de marque qui furent jadis au pas de Saladin, et au-dessus d'eux se tenaient par personnages le roi de France et les douze pairs de France, tout armoriés de leurs armes. Et quand la reine de France fut amenée dans sa litière devant l'échafaud où se tenaient ses ordonnances, le roi Richard se sépara de ses compagnons, et s'en vint au roi de France demander congé d'assaillir les Sarrasins, et le roi le lui donna. Ils se mirent donc en ordonnance, et allèrent incontinent attaquer le roi Saladin et les Sarrasins. Il y eut là par ébattement une grande bataille qui dura assez longtemps; après quoi la reine s'en vint à la seconde porte Saint-Denis, où il y avait un château ordonné comme à la première porte, et un ciel avec des nuages étoilé très richement, où se tenait par signe Dieu séant en sa majesté, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et dans ce ciel des enfants de chœur en forme d'anges qui chantaient très doucement; et quand la reine passa dans sa litière, le Paradis s'ouvrit et deux anges en descendirent, qui tenaient dans leurs mains une très riche couronne d'or garnie de pierres précieuses, et les deux anges la mirent bien doucement sur la tête de la reine en chantant ces vers :



Sceau d'Isabeau de Bavière[1].

Dame enclose ès fleurs de lis
Reine êtes-vous de Paris,
De France et de tout le pays.
Nous nous rallons en Paradis.

Après cela, les seigneurs et les dames trouvèrent devant la chapelle Saint-Jacques un échafaud très bien fait et ordonné très richement, placé à droite comme ils allaient, et le dit échafaud était couvert de draps de haute lice et tendu en manière de chambre, et dans cette chambre il y avait des hommes qui sonnaient d'un orgue très doucement. Et sachez que toute la grande rue Saint-Denis était couverte à ciel de draps de camelot et de soie, aussi richement que si on eût les draps pour rien, ou qu'on fût à Alexandrie ou à Damas. Et moi, auteur de ce livre, qui fus là

1. Archives nationales, n° 71 ; grandeur du sceau original.

présent et qui vis toutes ces choses, j'en aperçus si grand foison, que je m'émerveillai où l'on en avait tant pris. Et toutes les maisons de la grande rue Saint-Denis jusqu'au Châtelet et au grand pont de Paris étaient parées et vêtues de tapisseries représentant diverses histoires, ce qui était grand plaisir et distraction à voir.

Ainsi tout le petit pas vinrent les dames en leurs litières et les seigneurs qui les menaient jusque devant la porte du Châtelet, et là se trouvait un château ouvré et charpenté en bois avec des guérites aussi fortes que pour durer quarante ans, et là, à chacun des créneaux, se tenait un homme d'armes armé de toutes pièces, et sur ce château un lit paré, ouvré, et entouré de rideaux aussi richement que pour la chambre du roi, et ce lit était appelé le lit de justice, et dedans, par figure et par personnage, était couchée madame sainte Anne.

Autour de ce château qui couvrait un grand espace se voyait une garenne avec grand foison de ramée, et dans la ramée grand foison de lièvres et lapins, et d'oisillons qui volaient par dehors, et y revolaient en sûreté par la crainte qu'ils avaient en voyant le peuple. Et de ce bois ou ramée, du côté où vinrent les dames, sortit un cerf blanc près du lit de justice. D'autre part, sortirent du bois et de la ramée un lion et un aigle très proprement faits qui s'approchèrent du cerf et du lit de justice. Alors douze jeunes filles sortirent aussi du bois et de la ramée, très richement parées de chapelets d'or, tenant entre leurs mains des épées nues; et elles se mirent entre l'aigle et le lion, et elles montraient qu'elles voulaient garder le cerf et le lit de justice à la pointe de l'épée, laquelle ordonnance la reine, les dames et les seigneurs virent très volontiers; et puis elles passèrent outre, et vinrent jusqu'au grand pont de Paris, lequel était couvert et paré si richement qu'on n'eût su ou pu rien faire de plus, couvert d'un ciel étoilé et garni de riches étoffes vertes et vermeilles. Et quand les dames eurent passé le grand pont, en approchant de l'église de Notre-Dame, il était déjà tard; car les chevaux et ceux qui menaient les dames n'allaient qu'au petit pas, depuis qu'ils avaient quitté Saint-Denis.

Bien un mois avant la venue de la reine, il y avait eu à Paris un maître ingénieux d'invention de la nation génoise, qui avait attaché une corde tout au plus haut de la haute tour de l'église Notre-Dame, laquelle corde traversait bien loin et par-dessus les toits, et était attachée à la plus haute maison du Pont-Saint-Michel. Au moment où la reine et les

autres dames se trouvèrent dans la grande rue Notre-Dame, ce maître, portant deux cierges allumés, parce qu'il était tard, sortit de son échafaud sur la haute tour Notre-Dame, et s'assit sur cette corde; puis, tout chantant, il la suivit au travers de la rue, ce dont ceux et celles qui le voyaient s'émerveillaient fort, et toujours tenait-il les deux cierges allumés que l'on voyait partout dans Paris et hors Paris, à trois lieues de loin. Il fit là de grands tours d'adresse qui furent bien admirés, ainsi que sa légèreté.

La reine de France fut reçue devant l'église par tout le clergé à grand appareil et menée par l'église et le chœur jusqu'au grand autel; là elle se mit à genoux et fit ses oraisons ainsi que bon lui sembla, et elle donna et offrit au trésor de Notre-Dame quatre draps d'or et la belle couronne que les anges lui avaient posée sur la tête à la porte de Paris, et tantôt se présentèrent messire Jean de la Rivière et messire Jean le Mercier, qui lui en offrirent une autre plus riche qu'il n'y eût jamais, et l'évêque et les quatre ducs, Berry, Bourgogne, Touraine et Bourbon, la lui posèrent sur la tête. Après quoi on se mit au retour après l'église, et il y avait plus de cinq cents cierges brûlants, car il était déjà tard, et la reine fut amenée au palais où le roi l'attendait avec la reine Jeanne[1] et la duchesse d'Orléans sa fille, et les seigneurs retournèrent à leurs hôtels après les danses.

Le lendemain lundi, le roi donna à dîner dans son palais aux dames dont il y avait grand foison, après que la reine eut été sacrée à la grand messe comme doit l'être la reine de France. Vous devez savoir que la grande table qui est continuellement au palais et jamais ne bouge, était recouverte d'une grosse planche de chêne sur laquelle le dîner était préparé. Au-dessus de la grande table, contre l'un des piliers, était placé le dressoir du roi, grand et bien paré de vaisselle d'or et d'argent, qui fut fort convoitée en ce jour-là par plusieurs de ceux qui la virent. Devant la table du roi, tout au long en descendant, il y avait une barrière de gros pieux, ouverte en trois endroits, et là se tenaient des sergents d'armes, des huissiers du roi et des massiers à grand foison, qui gardaient les entrées afin que nul n'y passât s'il n'était commandé pour servir à table; car vous devez savoir, et ce fut la vérité, qu'il y avait dans ladite salle tant de peuple et une si grande presse qu'on ne s'y pouvait

1. Veuve de Philippe V, fille de Philippe de Valois.

retourner qu'à grand peine. Il y avait là des ménestrels en grand nombre, et chacun jouait de son instrument du mieux qu'il savait faire.

Quand les dames furent assises à toutes les tables autour du palais, il y avait plus de cinq cents dames et demoiselles; mais la presse était si



Fêtes et tournoi en l'honneur d'Isabeau de Bavière[1].

grande qu'à peine pouvait-on les servir. Je n'ai que faire de vous tenir compte des mets, qui furent grands et notables; mais je vous parlerai des intermèdes qui y furent et qui étaient si bien ordonnés qu'ils eussent été un très grand amusement à voir pour le roi et pour les dames, si ceux qui avaient entrepris de les faire jouer l'eussent pu faire.

Au milieu du palais se trouvait un château ouvré et charpenté en carré de quarante pieds de haut et vingt pieds de long sur vingt pieds de large;

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2648.

il y avait quatre tours aux quatre coins, et une tour plus haute tout au milieu du château, et le château représentait la ville de Troie la grande, la tour du milieu le château d'Ilion; sur les pennons on voyait les armes des Troyens, du roi Priam, du preux Hector son fils, et de ses enfants, et aussi des rois et des princes qui furent enfermés avec eux dans Troie. Le château allait sur quatre roues, qui tournaient en dedans bien subtilement, et d'autres gens vinrent l'assaillir, portés dans un pavillon qui marchait aussi sur des roues; là étaient les armoiries des rois de Grèce et d'ailleurs qui mirent jadis le siège devant Troie. Il y avait aussi à leur aide une nef très proprement faite dans laquelle pouvaient bien monter cent hommes d'armes, et, par l'art des ingénieurs, se mouvaient ces trois choses: le château, le nef et le pavillon. Ceux de la nef et du pavillon firent de leur côté grand assaut contre ceux du château, qui firent aussi grande défense. Mais le divertissement ne put durer longtemps, à cause de la presse de gens qui les environnaient; il y eut là des gens échauffés par la chaleur et mal à leur aise dans la foule.

Une des tables placées de côté, près de la porte du parlement, où se trouvaient grand foison de dames et demoiselles, fut jetée de force par terre; les dames et demoiselles furent obligées de se lever subitement et en désordre à cause de la presse. La reine de France fut sur le point de se trouver mal et aussi la dame de Coucy. Il fallut rompre une vitrine par derrière pour leur donner de l'air. Le roi s'aperçut de la chose et commanda de cesser. On se hâta de donner le vin et les épices, et chacun se retira dès que le roi et la reine furent rentrés dans leur chambre.

Quelques dames restèrent au palais, d'autres retournèrent en leurs hôtels à la ville pour être mieux à leur aise, car elles avaient été très fatiguées de la presse et de la chaleur. Aussi restèrent-elles dans leur logis jusqu'au soir, qu'on dansa dans l'hôtel du roi qu'on nomme de Saint-Pol. Et le lendemain, qui fut le mardi, le roi et la reine reçurent les présents, dons et joyaux, qui leur furent offerts à l'occasion du couronnement de la reine, et furent beaux et riches. Le mercredi et le jeudi eurent lieu de grands tournois, où chacun prit soin de bien faire devant la reine et les dames, et ce fut le vendredi que les dames et seigneurs prirent congé du roi et de la reine pour retourner en leurs lieux, le roi demeurant à Paris.

CHAPITRE II

Comment le roi, étant en repos de ses ennemis, chevaucha dans le royaume pour voir ses peuples, et de la justice qu'il fit de Bétizac, trésorier de monseigneur le duc de Berry, son oncle.



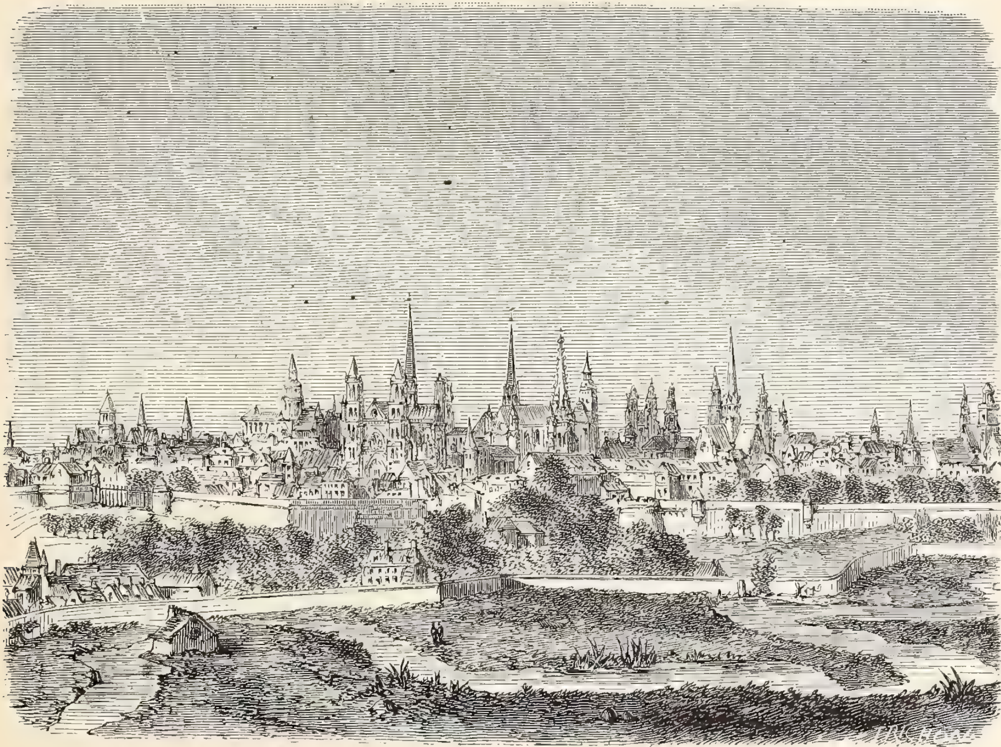
R le roi étant en repos de ses ennemis, et voyant qu'il avait trêve avec les Anglais pour trois ans à venir, eut en pensée d'aller visiter son royaume, voire les lointaines marches du Languedoc; car le sire de la Rivière et messire Jean le Mercier, qui lui étaient alors les plus proches dans son petit conseil, l'y exhortaient fort, disant que ce serait un bon moment pour aller jusqu'à Avignon voir le Pape et les cardinaux, qui le désiraient fort, et qu'il pourrait aussi aller jusqu'à Toulouse; car un roi, dans sa jeunesse, doit visiter ses terres, connaître ses gens et savoir comment ils sont gouvernés : ce qui lui serait à grand honneur et profit et le ferait mieux aimer de ses sujets. Le roi y inclinait assez, car il voyageait volontiers pour voir des choses nouvelles, et le sire de la Rivière, qui était récemment revenu de Languedoc, lui disait que les gens de la sénéchaussée de Toulouse, de Carcassonne et de Beaucaire désiraient grandement le voir, à cause du duc de Berry, qui avait eu ce gouvernement et les avait tant appauvris et chargés de tailles et d'aides que rien ne leur était demeuré. Le duc avait fait cela par l'avis d'un de ses familiers nommé Bétizac, qui n'avait pitié de personne, et serait-il bon que le roi allât y pourvoir. Et déjà le gouvernement du Languedoc était enlevé au duc de Berry, ce dont les peuples étaient bien réjouis, et à cette heure le conseil du roi était si grand et si fort, que ni Berry ni Bourgogne n'y avaient nulle voix ni autorité, sauf pour les menues choses. Aussi le roi ne voulut-il pas emmener avec lui en Languedoc ses oncles, ce dont ils étaient tout attristés, mais sagement n'en laissèrent rien paraître; sur quoi le duc de Berry disait à son frère de Bourgogne : « Le roi s'en va en Languedoc pour faire inquisition sur ceux qui l'ont gouverné, et il a mandé à Toulouse pour traiter avec lui le comte de Foix, qui est le plus orgueilleux comte qui vive aujourd'hui, et jamais n'aima ni ne prisa aucun de ses voisins, ni le roi de France, ni le roi d'Angleterre, ni le roi d'Aragon,

ni le roi d'Espagne, ni le roi de Navarre; et le roi n'emmène avec lui de son conseil que la Rivière, le Mercier, Montague et le Bègue de Villaine. Que dites-vous, mon frère? » Le duc de Bourgogne répondit : « Le roi notre neveu est jeune, il croit jeune conseil, il se trompera, et sachez que la conclusion n'en sera pas bonne, vous le verrez. Pour le présent, il nous faut l'endurer ; mais un temps viendra où ceux qui le conseillent se repentiront, et le roi aussi. Qu'ils aillent de par Dieu où ils voudront et nous retournerons dans nos pays. Tant que nous serons ensemble, nul ne nous fera tort. Nous sommes les deux plus grands membres du royaume de France. »

Les deux oncles du roi devisaient ainsi ensemble après que le roi avait été en Bourgogne, où il avait eu à Dijon de grandes fêtes et magnifiques, et ensuite avait été à Avignon bien reçu et fêté du Pape et des cardinaux. De là il prit le chemin de Nîmes, laissant les deux ducs derrière lui, qui demeurèrent encore trois jours auprès du Pape, puis s'en partirent, tandis que le roi arrivait en la ville de Montpellier.

Là fut-il bien reçu des bourgeois, des dames et des demoiselles de la ville, et lui furent faits plusieurs beaux et riches présents; car la ville de Montpellier est puissante et bien garnie de grandes marchandises, et le roi la trouva bien belle quand il l'eut considérée. Lors lui fut-il dit que sans comparaison la ville avait été beaucoup plus riche qu'elle ne l'était pour le présent; car le duc d'Anjou et le duc de Berry l'avaient rudement pillée et opprimée, dont le roi plaignait les bonnes gens et leur promettait qu'il y pourvoirait, afin qu'ils pussent remettre leur pays en bon état. Si disait-on au roi : « Sire, ce n'est rien la pauvreté de cette ville, eu égard à ce que vous trouverez dans le pays en allant plus avant; dans la sénéchaussée de Carcassonne et de Toulouse et aux marches des environs, où ces deux ducs ont eu puissance de mettre les mains, ils n'ont rien laissé. Vous trouverez les gens pauvres qui avaient coutume d'être riches et puissants. A peine ont-ils de quoi faire travailler et labourer leurs vignes ni leurs terres. C'est grand pitié de les voir, eux, leurs femmes et leurs enfants; car ils avaient tous les ans cinq ou six tailles sur les bras, et ils étaient rançonnés du tiers, du quart et du dixième de leurs biens; quelquefois du tout; à peine une taille pouvait-elle être payée qu'une nouvelle leur tombait sur les bras; ce qui se peut bien comprendre, car ces deux seigneurs vos oncles ont enlevé du pays, depuis Villeneuve-lès-Avignon jusqu'au Toulousain, la somme de trente fois cent mille francs. Et spécialement

depuis que le duc d'Anjou a rendu le gouvernement au duc de Berry, celui-ci l'a encore fort endommagé et appauvri; car le duc d'Anjou ne prenait que sur les hommes riches qui avaient bien la puissance de payer. Mais le duc de Berry n'a épargné ni pauvre ni riche, et cela par le fait d'un sien conseiller et trésorier nommé Bétizac, qui est de nation



Vue ancienne de Dijon

de la ville de Béziers, comme vous verrez et entendrez les plaintes des bonnes gens qui crieront à vous pour avoir justice. »

A ces paroles, le roi répondit : « Si Dieu m'aide en mon âme, j'y entendrai volontiers, et je punirai les mauvais ; car je ferai faire enquête sur les officiers de mes oncles qui ont du temps passé gouverné le pays du Languedoc, et je corrigerai ceux qui ont mal fait. » Or ce Bétizac, dont tous parlaient, chevauchait depuis la cité d'Avignon en la compagnie du conseil du roi ; mais nul ne lui disait : « Bétizac, gardez-vous, des plaintes dures et cruelles sont venues au roi contre vous ; » car ils voulaient le détruire et le dégrader de tout point. Aussi lui faisaient-ils très bonne

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

mine et l'entretenaient de plaisanteries et de flatteries, lui promettant de l'honneur assez, dont il n'eut rien, comme vous le verrez prochainement.

Après que le roi eut passé quinze jours à Montpellier, où il prit grand plaisir à s'ébattre avec les dames du lieu, il chevaucha jusqu'à Béziers, et s'y tint trois jours en grande joie, sans que Bétizac fût appelé ou mandé; mais les inquisiteurs, qui en étaient chargés par le conseil du roi, faisaient tranquillement et secrètement des enquêtes sur lui, par lesquelles ils découvrirent plusieurs méfaits grands et horribles qui n'étaient pas à pardonner.

Il advint donc, au quatrième jour que le roi fut là, que Bétizac fut mandé devant le conseil du roi et il lui fut dit : « Bétizac, regardez les cédules que voici. » Et il lui fut montré grande quantité de lettres et de complaintes, lesquelles avaient été apportées à Béziers et données au roi par manière de supplications, qui toutes parlaient et chantaient du mauvais gouvernement de ce Bétizac et des oppressions et extorsions qu'il avait fait subir au peuple. Toutes furent lues en sa présence. Aux unes il répondait bien et sagement pour sa défense; aux autres il disait : « Non, je n'en ai nulle connaissance; parlez-en aux sénéchaux de Beaucaire ou de Carcassonne, ou au chancelier de Berry. » Finalement il fut dit que, pour se disculper, il lui fallait tenir prison; il obéit, ce qu'il lui fallait bien faire, et aussitôt saisit-on tous ses papiers, que les inquisiteurs examinèrent tout à loisir.

Pour lors fut-il de nouveau mandé devant le conseil, et on lui demanda si toutes les sommes de florins qui avaient été levées de son temps, d'après ses écrits, étaient bonnes et vraies, et ce qu'on en avait fait. Il répondit à ceci : « Les sommes sont bonnes et véritables. Tout a été à monseigneur de Berry, passant par mes mains et celles de ses trésoriers, dont je dois avoir et ai bonnes quittances, scellées de son sceau. — Et où sont ces quittances? — En mon hôtel, en tel lieu. » On y alla et on les trouva bien; elles furent lues devant le conseil et se rapportaient assez aux sommes des recettes; mais toujours demandaient ceux du conseil du roi ce que ces finances pouvaient être devenues, car elles se montaient à la somme de trente fois cent mille francs.

Bétizac répondit à ceci et dit : « Messeigneurs, je ne le puis bonnement dire. Le duc en a mis grand foison en ouvrages et réparations de châteaux et d'hôtels et en achats de terres au comte de Boulogne et au comte d'Étampes, et aussi en pierreries, car vous savez qu'il a toujours

acheté volontiers de telles choses; il a tenu très magnifiquement son état et tant donné autour de lui à ses gens qu'ils sont tous riches. — Et vous, Bétizac, dit le conseil du roi, en avez-vous bien eu, pour vos peines et les services que vous lui avez rendus, cent mille francs pour votre profit personnel? — Messeigneurs, répondit Bétizac, ce que j'ai eu, monseigneur le duc de Berry y consent bien, car il veut que ses gens deviennent riches. — Ah! ah! Bétizac, Bétizac, répondit le conseil du roi, c'est follement parlé. La richesse mal acquise n'est pas bonne ni raisonnable; il vous faut retourner en prison, et nous tiendrons conseil sur ce que vous nous avez dit et raconté. Il vous faut attendre la volonté du roi, à qui nous remontrerons toutes vos défenses. — Messeigneurs, répondit Bétizac, Dieu y ait part! » Il fut mis en prison et laissé là, sans être de nouveau mandé devant le conseil du roi, bien quatre jours.

Quand les nouvelles furent répandues par le pays que Bétizac était pris de par le roi et tenu en prison, vous auriez vu gens de toute sorte venir pleuvoir à Béziers, et demander l'hôtel du roi, et, quand ils y étaient venus, jeter sur la place supplications et plaintes cruelles et douloureuses sur Bétizac. Cependant les conseillers du roi étaient bien embarrassés et ne savaient que faire; car monseigneur le duc de Berry avait envoyé deux chevaliers, le sire de la Trémoille et messire Pierre Mespin, avec des lettres de créance par lesquelles le duc avouait Bétizac de tout ce qu'il avait fait du temps passé, et requérait de ravoir son homme et son trésorier.

Pourquoi vous ferais-je long conte? Bétizac fut sur le point d'être délivré, en étant quitte pour la perte de ses biens, quand d'autres nouvelles revinrent sur la place; je vous dirai lesquelles. — Je ne sais et je ne puis savoir, sans l'avoir connu, s'il était tel qu'il se jugea quand il dit qu'il était depuis longtemps hérétique; ce fut une chose merveilleuse et malheureuse, selon que j'en suis informé. On vint de nuit trouver Bétizac pour l'effrayer, et il lui fut dit ainsi : « Bétizac, vos affaires sont en mauvais état. Le roi de France, son frère et son oncle le duc de Bourbon vous en veulent mortellement; car il leur est venu tant de plaintes de divers lieux sur les oppressions que vous avez faites au temps que vous gouverniez le Languedoc, que tous vous jugent à perdre, et que vous ne pouvez vous en tirer pour toute votre fortune. Le roi dit que vos biens sont à lui, et votre corps aussi, et vous ne serez pas longuement en prison, nous vous le disons bien; car demain au jour on vous délivrera, et nous

supposons bien, d'après les apparences que nous avons vues, que vous serez condamné à mort. »

Cette parole effraya grandement Bétizac, et il dit à ceux qui lui parlaient : « Ah! ah! sainte Marie! et n'y a-t-il nul moyen d'y pourvoir? — Oui, répondirent-ils, dites au matin que vous voulez parler au conseil du roi. Quand vous serez en leur présence, vous leur direz : Messeigneurs, je tiens que j'ai courroucé Dieu trop grandement, et que c'est à cause du courroux que Dieu a contre moi que me vient cet esclandre. On vous demandera en quoi; vous répondrez que depuis longtemps vous avez erré en la foi, et que vous êtes hérétique. Quand l'évêque de Béziers vous entendra parler, il vous réclamera. Vous lui serez aussitôt livré, car de tels cas doivent être éclairés par l'Église. On vous amènera à Avignon vers le Pape. Une fois venu à Avignon, rien ne sera fait, il n'y aura plus partie contre vous; par crainte de monseigneur de Berry, le Pape ne l'oserait courroucer. Par ce moyen que nous vous disons, vous obtiendrez votre délivrance, et vous ne perdrez ni votre corps ni vos biens. Mais si vous demeurez en cet état où vous êtes, pas plus tard que le jour de demain, vous serez pendu; car le roi vous hait à cause de la rumeur populaire qui s'est élevée contre vous. »

Bétizac se confia sur cette fausse parole et information, car celui qui est en danger et péril de mort ne sait que faire, et il dit : « Vous êtes mes bons amis, qui loyalement me conseillez, et Dieu puisse vous le rendre; au temps à venir je vous en récompenserai grandement. » Ceux-là partirent, Bétizac demeura. Quand vint le matin, il appela le geôlier qui le gardait et lui dit : « Mon ami, je vous prie que vous alliez ou envoyiez quérir tels et tels. » Il les nomma parmi les informateurs et inquisiteurs contre lui. Celui-ci répondit : « Volontiers, » et il leur fut signifié que Bétizac les demandait en prison.

Les informateurs vinrent qui savaient peut-être bien déjà quelque chose de ce que Bétizac voulait et demandait. Quand ils furent en sa présence : « Que voulez-vous? » dirent-ils. Il répondit et dit ainsi : « Beaux seigneurs, j'ai regardé à mes affaires, et en conscience je tiens que j'ai grandement courroucé Dieu; car depuis longtemps j'ai erré en la foi, et je ne puis croire qu'il soit rien de la Trinité, ni que le Fils de Dieu se daignât abaisser à venir des cieux dans le corps humain d'une femme, et je crois et dis que lorsque nous mourons, il n'y a rien de tel que l'âme. — Ah! sainte Marie! Bétizac, dirent les informateurs, vos paroles

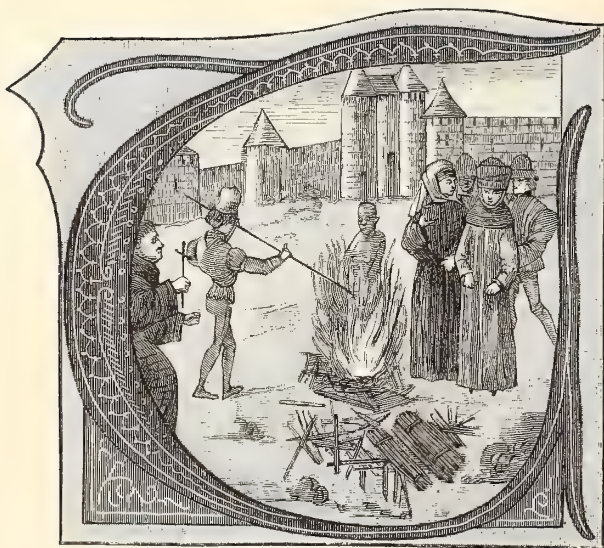
appellent le feu. Prenez-y garde. — Je ne sais, dit Bétizac, si mes paroles appellent le feu, mais j'ai tenu cette opinion depuis que j'ai eu connaissance, et je la tiendrai jusqu'à la fin. »

Les informateurs n'en voulurent pas ouïr davantage pour le présent, et furent peut-être tout joyeux de ses paroles ; ils commandèrent très sévèrement au geôlier de ne le laisser parler ni à homme ni à femme, afin qu'il ne changeât pas d'opinion, et ils s'en vinrent devant le conseil du roi et lui rapportèrent ces nouvelles. Quand ils les eurent ouïes, ils s'en allèrent vers le roi, qui était dans sa chambre et qui se levait, et lui dirent toute l'affaire de Bétizac, ainsi que vous l'avez ouïe. Le roi en fut tout émerveillé et dit : « Nous voulons qu'il meure. C'est un mauvais homme, il est hérétique et larron. Nous voulons qu'il soit brûlé et pendu, il aura la récompense qu'il mérite, et malgré mon bel oncle de Berry, il n'en sera excusé ni délivré. »

Ces nouvelles se répandirent par la cité de Béziers en divers lieux, et vous eussiez alors vu le peuple se réjouir, car il était fort détesté et haï. Les deux chevaliers qui le réclamaient de la part du duc de Berry, surent ces nouvelles. Ils furent tout ébahis et émerveillés, et ne savaient que penser. Messire Pierre Mespin réfléchit et dit : « Sire de Nantouillet, je crains que Bétizac ne soit trahi ; il se peut qu'on soit allé secrètement dans sa prison, et qu'on lui ait conseillé de dire ainsi ; on lui a donné à entendre que, s'il tient cette erreur qui est horrible et vilaine, l'Église le réclamera et qu'il sera envoyé à Avignon, et là délivré par le Pape. Ah ! ah ! le fou ! il est trompé, car vous entendez bien dire que le roi veut qu'il soit brûlé et pendu. Allons, allons tantôt vers lui dans sa prison ; parlons-lui, et le remettons en autre état, car il est tout dévoyé et mal conseillé. »

Les deux chevaliers partirent incontinent de leur hôtel ; ils vinrent à la prison du roi, et demandèrent au geôlier qu'ils pussent parler à Bétizac. Le geôlier s'excusa et dit : « Messeigneurs, il m'est défendu sur ma tête, comme à ces quatre sergents d'armes ici envoyés par le roi, que personne lui puisse parler. Nous ne pouvons violer le commandement du roi. » Les deux chevaliers comprirent bientôt qu'ils travaillaient en vain, et que c'en était fait de Bétizac : il lui fallait mourir, tant on avait fait de tours. Ils retournèrent à leur hôtel, firent leurs comptes et payèrent, puis ils montèrent à cheval et s'en allèrent vers monseigneur de Berry.

La conclusion de cette affaire de Bétizac fut celle-ci. Quand on vint le lendemain sur le point de six heures, on le tira de la prison du roi, et il fut amené au palais de l'évêque, où se trouvaient tous les juges et officiaux de l'évêque, et tous ceux de sa cour. Le bailli de Béziers qui l'avait tenu en prison, dit aux gens de l'évêque : « Voilà Bétizac que nous vous rendons comme mécréant et hérétique, errant contre la foi, et s'il n'était pas clerc, nous aurions fait de lui ce que demandent ses œuvres. » L'official demanda à Bétizac s'il était tel qu'on le leur disait, et qu'il voulût bien le dire et le confesser devant le peuple. Bétizac, qui croyait bien dire et échapper par cette confession, répondit : « Oui. » On le lui demanda trois fois, et trois fois il le reconnut devant le peuple. Or voyez comme il fut bien déçu et trompé ; car, s'il s'en était tenu à sa première parole, sur ce qu'il était tenu et arrêté, il n'eût point eu de mal, et on l'eût délivré ; car le duc de Berry l'avouait de tout, aides, tailles et extorsions qu'il avait par son ordre mises en Languedoc ; mais on peut supposer que la fortune lui joua un tour, et quand il croyait être le plus assuré sur sa roue, elle le retourna jusque dans la boue, ainsi qu'elle a fait cent mille fois depuis que le monde fut premièrement établi et édifié.



Supplice de Bétizac[1].

Bétizac fut remis des mains du juge official aux mains du bailli de Béziers, qui gouvernait le temporel pour le roi, lequel bailli le fit amener sans délai sur la place devant le palais, et il fut si hâté qu'il n'eut pas le loisir de se reprendre et de se dédire ; mais quand il vit le feu sur la place et qu'il se trouva aux mains du bourreau, il fut ébahi, et vit bien qu'il avait été déçu et trahi ; aussi il requit en criant tout haut qu'on l'entendît, mais on n'en tint compte, et on lui dit : « Bétizac, c'est

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2646.

ordonné. Il vous faut mourir, vos mauvaises œuvres vous amènent à mauvaise fin. » Il fut hâté. Le feu était tout prêt. On avait fait dresser sur la place une fourche, et sous cette fourche un pieu et une grande chaîne de fer ;au bout des fourches il y avait une chaîne et un collier de fer, qui lui fut mis au cou, puis refermé ; et, afin qu'il vécût plus longtemps, on l'entoura de cette chaîne autour du pieu pour le faire tenir droit. Il criait : « Duc de Berry, duc de Berry, on me fait mourir sans raison, on me fait tort. » Sitôt qu'il fut attaché au piquet, on appliqua à l'entour grand foison de bourrées et de fagots secs, on y mit le feu et bientôt les fagots s'allumèrent. Ainsi Bétizac fut pendu et brûlé ; le roi de France le pouvait voir de sa chambre s'il voulait. Bétizac vint à cette pauvre fin. Ainsi le peuple fut vengé de lui ; car, à vrai dire, il lui avait fait beaucoup d'extorsions et de grands dommages, pendant qu'il avait le gouvernement des marches du Languedoc.

CHAPITRE III

Comment le Pape Urbain VI mourut à Rome, et un autre Pape fut élu par les cardinaux contre le Pape Clément d'Avignon, ce qui prolongea le schisme dans l'Église.



Ce fut vers ce temps, et après que le roi, ayant chevauché jusqu'à Toulouse et là traité avec le comte Gaston de Foix, s'en fut retourné en son hôtel à Paris, que le Pape Urbain VI trépassa à Rome, ce dont les Romains furent bien courroucés, car ils l'avaient fort aimé. Il fut enseveli en l'église de Saint-Pierre de Rome, et ses obsèques faites avec grande révérence ; après quoi les cardinaux se mirent en conclave pour faire un nouveau Pape, et ils le firent avant que les nouvelles du dit Pape Urbain pussent être sues à Avignon.

Quand, le deuxième jour, le Pape Clément et les cardinaux eurent la nouvelle de la mort du Pape Urbain, ils se réunirent ensemble en conseil au palais, et là ils parlementèrent et proposèrent plusieurs choses, ayant entre eux très grande espérance que le schisme de l'Église s'achèverait et fermerait, et qu'elle retournerait à la vraie union ; car

l'erreur avait duré trop longtemps, et ils pensaient que les cardinaux ne seraient pas d'accord pour se mettre en conclave, mais qu'ils se viendraient rendre pour le mieux au Pape Clément : ils furent en cette satisfaction et espérance, jusqu'à ce que d'autres nouvelles leur vinssent, et ils signifièrent au roi de France la mort de cet Urbain, qu'ils appelaient l'antipape, et le prièrent, pour mieux éclaircir leur besogne, de vouloir bien écrire à ses cousins le roi d'Allemagne, le roi de Hongrie, le comte de Vertus et le duc d'Autriche, qui avaient soutenu cet Urbain dans son erreur, qu'ils y voulussent renoncer et remettre dans l'Église la paix et la modération, en leur montrant par ses lettres et ses raisonnements qu'il ne doit y avoir aucune variation en notre foi, et qu'ainsi qu'il n'y a qu'un seul Dieu dans les cieux, il ne doit par droit y avoir qu'un seul Pape sur la terre.

Lorsque la connaissance de ces choses vint au roi de France, le duc de Bourgogne, son oncle, était à Paris auprès de lui, auquel Clément et les cardinaux avaient écrit en même substance. Le roi en parla à son oncle et se montra grandement réjoui de ces nouvelles, disant : « Bel oncle, nous avons grand désir et imagination d'aller à force de gens d'armes à Rome pour remettre ce Clément sur le Saint-Siège de Rome, et détruire tous les incrédules ; mais notre chemin est fort retardé et mis à point, car cet antipape est mort, ce que Clément et les cardinaux nous écrivent et certifient, et nous supposons qu'ils ne feront point de conclave à Rome ni d'élection, mais que ceux qui y sont prendront leur parti et se viendront mettre en l'obéissance de Clément. Or nous sommes prié du côté d'Avignon pour la plus grande sûreté d'écrire à nos cousins le roi d'Allemagne et son frère le roi de Hongrie, au comte de Vertus et au duc d'Autriche. Quelle chose nous conseillez-vous de faire ? »

Le duc de Bourgogne répondit : « Monseigneur, il est vrai qu'Urbain est mort, mais nous ne savons rien de l'état des cardinaux qui se tiennent à Rome, ni des Romains, et si ces cardinaux voudront soutenir leur opinion. Ce serait une chance s'ils le laissaient, car les Romains leur sont maîtres et seigneurs. Attendez d'avoir d'autres nouvelles, nous ne sommes pas assurés, il faut attendre l'aventure. » Ce que le roi de France et son conseil ayant ouï, nul ne contredit à ces paroles, qui parurent raisonnables au roi, et il dit : « Bel oncle, nous vous croirons, car vous voyez plus clair que nous tous, et nous ne ferons rien dans

l'affaire de l'Église sans votre ordonnance et votre conseil. » Là-dessus ils cessèrent d'en parler et retournèrent à d'autres besognes.

Vous devez savoir que le tumulte était grand parmi les clercs de l'Université au sujet de ces nouvelles; ils cessaient de lire et d'étudier, et ils n'avaient ni la force ni la volonté de rien faire, tant ils désiraient de savoir comment les cardinaux de Rome se maintiendraient, s'ils feraient élection, ou s'ils renonceraient et retourneraient au Pape d'Avignon. Ils mettaient le fait en doute, disputant et débattant entre eux. Ceux qui voulaient l'avancement de Clément disaient : « Il est temps que le roi et nos seigneurs écrivent aux grands chefs de la chrétienté qui tiennent l'opinion contraire, afin qu'ils veuillent se retourner et se mettre en bon état, car ce serait une chose qui pourrait bien y valoir et aider. » Et il arriva que, par trois fois en trois jours, les plus notables clercs de l'Université se réunirent et s'en vinrent à l'hôtel Saint-Pol pour en parler au roi et à son conseil, et pour le prier qu'il voulût obvier à ce schisme et condescendre au désir du Pape, qui lui avait écrit doucement et humblement. Mais quand ils furent venus à Saint-Pol, il ne leur fut rien répondu; mais on dissimula envers eux, tant que mal s'en contentèrent-ils. Et finalement on les apaisa quand on ouït huit jours après autres nouvelles; car les cardinaux de Rome se mirent en conclave et nommèrent Pape le cardinal de Naples, un vaillant clerc et prudhomme, qui fut nommé Boniface.

Quand les seigneurs de France en furent instruits et certifiés, ils furent tout pensifs et ils imaginèrent bien que les choses se préparaient pour demeurer longtemps en cet état. « Or voyez, monseigneur, dit le duc de Bourgogne au roi de France, comme vos écritures auraient bien été perdues. On voulait que vous écrivissiez; il est arrivé tout ce que je prédisais. — Bel oncle, répondit le roi, vous dites vrai. »

Alors furent grâces promises à Rome par ce Boniface, et signifiées dans toutes les provinces aux princes et clercs qui lui obéissaient. Si se mirent en chemin pour aller à Rome ceux qui voulaient avoir des grâces, et dès qu'ils approchaient la marche d'Ancône et la Romagne, ils chevauchèrent en grand péril; car messire Bernard de la Salle et autres, qui gardaient les frontières et faisaient la guerre aux Romains pour le Pape Clément, firent guetter les clercs par les passages et les chemins et leur firent beaucoup de maux, en sorte qu'il y en eut en cette saison beaucoup d'occis et de perdus.

Or sachez que le jeune roi de France avait en grande dévotion et désir de faire un voyage d'outre-mer pour relever la foi chrétienne, confondre les incrédules, et acquitter les vœux du roi Philippe, son arrière-grand-père, et du roi Jean, son grand-père, qui tous deux, l'un après l'autre, avaient pris la croix pour aller en Terre Sainte, et y fussent allés si les guerres ne leur fussent pas venues très fortes sur les mains; ainsi le roi et le duc de Touraine son frère en parlaient souvent, surtout depuis que le duc de Bourbon leur oncle avait été par deçà en Barbarie contre les Sarrasins et les incrédules, dans lequel voyage il avait acquis grand honneur. Si parlèrent au roi le sire de la Rivière et messire Jean de Vienne, et ce que tous deux voulaient, ils le faisaient à leur gré auprès du roi, et lui dirent; « Sire, vous ne pouvez en conscience entreprendre ce voyage, si l'Église n'est une. Commencez en chef, et votre entreprise aura bonne conclusion. — Où voulez-vous que je commence? dit le roi. — Sire, répondirent-ils, vous n'avez pour le moment rien qui vous charge ni qui vous embarrasse. Vous avez trêve avec les Anglais pour longtemps. Vous pouvez faire, si vous voulez, durant la trêve, un bien beau voyage, et nous ne voyons rien de plus beau ni de plus raisonnable que d'aller à Rome avec une grande puissance de gens d'armes, pour détruire cet antipape Boniface, que les Romains ont créé par force et par erreur, et mis au siège cathédral de Saint-Pierre de Rome. Si vous voulez, vous accomplirez bien cette entreprise, et vous ne pouvez mieux employer votre saison. Peut-être cet antipape et ses cardinaux, apprenant que vous venez contre eux avec une grosse armée, se mettront-ils et se rendront-ils à merci. »



Sceau du duc de Touraine[1].

Le roi réfléchit sur cette parole, et il dit qu'il y entendrait; car vraiment, et tout bien considéré, il se regardait comme grandement tenu au Pape Clément, depuis que l'année passée, lorsqu'il avait été à Avignon, le Pape et les cardinaux l'avaient honoré très excellemment et lui avaient donné plus qu'il ne demandait, lui, son frère et ses oncles. Il s'en suivait bien qu'il en méritât la récompense; aussi, au départ d'Avi-

1. Archives nationales, nº 1114; grandeur du sceau original.

gnon, le roi avait dit et promis au Pape qu'il pourvoirait à ses affaires et s'en occuperait si bien qu'on s'en apercevrait; aussi s'y sentait-il tenu et voulait l'être.

En ces jours, le duc de Berry et le duc de Bourgogne étaient à Paris. Il



Expédition du duc de Bourbon en Barbarie[1].

fut donc proposé et généralement accordé que, dans le mois de mars qui approchait, le roi de France partirait de Paris avec grand foison de gens d'armes, et ses oncles, son frère et tous les seigneurs devaient aller avec lui; ce dont étaient grandement réjouis à Avignon le Pape et les car-

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2646.

dinaux, et leur fut avis que leurs besognes étaient comme achevées. Il était encore proposé au conseil du roi de France qu'il serait meilleur que le roi ne laissât pas en arrière le duc de Bretagne; aussi lui écrivit-il pour le mander et le prier de s'ordonner afin d'aller en ce voyage avec lui. Quand le duc de Bretagne eut lu les lettres que le roi lui envoyait, il se tourna d'un autre côté et commença à rire, appelant le sire de Montbourbier qui était en sa présence, et lui dit : « Regardez et entendez ce que monseigneur m'écrit. Il a entrepris de partir à ce mois de mars de France pour chevaucher vers Rome, et détruire par puissance de gens d'armes, qu'il veut mener en sa compagnie, le Pape Boniface et ses cardinaux. Que Dieu et les saints me soient en aide, il n'en fera jamais rien. Il aura tantôt d'autre fil en sa quenouille. De ce que pense un fol, assez peut manquer. Il me prie de lui tenir compagnie avec deux mille lances de voyage. Je le veux et dois tant honorer que je lui vais récrire, et assez gravement pour qu'il s'en contente. Et s'il va en ce voyage dont il m'écrit, il n'ira pas sans moi, puisqu'il veut que je lui tienne compagnie; mais je vous dis, sire de Montbourbier, que de toute ma vie je ne fatiguerai pas un de mes gens, car il ne sera rien de ce qu'ils ont projeté et projettent. »

Le duc de Bretagne écrivit donc une lettre bien belle et bien douce au roi de France. A l'apparence, nul ne contredisait au projet du roi, et il plaisait grandement aux chevaliers et écuyers du royaume de France, qui pensaient en mieux valoir. Et pour bien employer leur saison, tous les gens d'armes se préparaient à cet effet, et même dans les provinces le clergé se voulait tailler et imposer pour envoyer à ses frais à Rome des gens avec le roi. Cependant ce voyage se tourna à néant, comme le duc de Bretagne l'avait prévu; car à cette heure même arrivaient trois ambassadeurs du roi d'Angleterre chargés de proposer des négociations pour la paix, ce dont le roi se tint pour bien réjoui, et aussi furent ses oncles de Bourgogne et de Berry; mais si satisfaits n'en étaient pas à Avignon le Pape Clément et les cardinaux, car ils voyaient bien que, par ces nouvelles et ces traités qui se commençaient à s'entamer, le voyage qui était entrepris pour aller à Rome serait grandement retardé. L'affaire du traité de paix était si grande et si belle et tant importante au profit commun de toute la chrétienté, que nul n'osait aller contre le duc de Bourgogne et son conseil, car le roi et son frère et le duc de Bourbon étaient tout un en ce point.

CHAPITRE IV

Comment messire Pierre de Craon voulut tuer le connétable et se réfugia auprès du duc de Bretagne, ce dont le roi de France fut grandement courroucé.



R sachez que le duc de Bretagne n'était en si bon accord avec le roi de France que les autres; car en ce temps dont je parle, il avait recueilli auprès de lui un chevalier de la nation d'Anjou et de Bretagne, de grande et noble extraction, nommé messire Pierre de Craon, lequel avait grandement courroucé le duc de Touraine, frère du roi, pour avoir trahi ses secrets quand il était en sa plus grande amitié et confidence. Le roi et le duc de Touraine lui ayant fait savoir qu'ils n'avaient plus à faire de son service et qu'il pouvait chercher ailleurs, messire Pierre de Craon, auquel il déplaisait fort, s'avisa qu'il se retirerait auprès du duc de Bretagne, son cousin, auquel il conta tout au long ses affaires, et le duc de Bretagne lui répondit : « Beau cousin, confortez-vous, c'est Clisson qui vous a brassé tout cela. » Cette rancune et fondation de haine se développa grandement, comme vous le verrez bientôt, car messire Pierre de Craon demeura auprès du duc de Bretagne. On l'oublia en France, car le connétable, messire Olivier de Clisson, et le conseil du roi lui étaient tous contraires. Aussi messire Pierre de Craon avait-il en grande haine le connétable et avait excité le duc contre lui, qui toujours se repentait de ce qu'il ne l'avait pas fait mourir quand il le tenait à son aise au château de l'Hermine, et eût bien voulu qu'il lui en coûtât cent mille francs du sien pour le tenir encore en sa volonté.

Messire Pierre de Craon, qui entendait ces paroles, conçut en lui-même une merveilleuse imagination, et s'avisa, comme que ce fût, qu'il mettrait à mort le connétable, et ne s'occuperait d'autre chose jusqu'à ce qu'il l'eût occis de sa propre main ou fait occire; après quoi on traiterait de la paix. Il ne redoutait point Jean de Blois, qui avait épousé la fille du connétable, ni le fils du vicomte de Rohan. Avec l'aide du duc et de son lignage, il se défendrait bien contre eux deux, car ceux de Blois étaient encore amoindris et affaiblis. Cela fait et Clisson mort, on détrui-

rait petit à petit les favoris du roi et du duc de Touraine, c'est-à-dire le seigneur de la Rivière, messire Jean le Mercier, Montague, le Bègue de Villaines, messire Jean de Beuil, et quelques autres de la chambre du roi, qui aidaient à soutenir l'opinion du connétable; car le duc de Bourgogne et le duc de Berry ne les aimaient guère pour plusieurs causes, quelques semblants qu'ils en montrassent.

Il advint que Pierre de Craon persévéra dans sa mauvaiseté, et il considéra tant ses affaires et y travailla par mauvaises raisons, et par le conseil de l'ennemi qui jamais ne dort, mais veille et réveille les cœurs des mauvais qui s'inclinent vers lui et s'accordent aux conseils de violence et de folie, et il s'imaginait en projetant son affaire que, le connétable mort, il se pourrait réfugier en sûreté en Bretagne, où peu lui importerait qui le viendrait quérir, car le duc l'aiderait à se délivrer et excuser; au pis, si la puissance du roi était si grande qu'il en voulût faire son fait et le venir quérir en Bretagne, en une nuit il se mettrait sur un vaisseau et s'en irait à Bordeaux, ou à Bayonne ou en Angleterre.



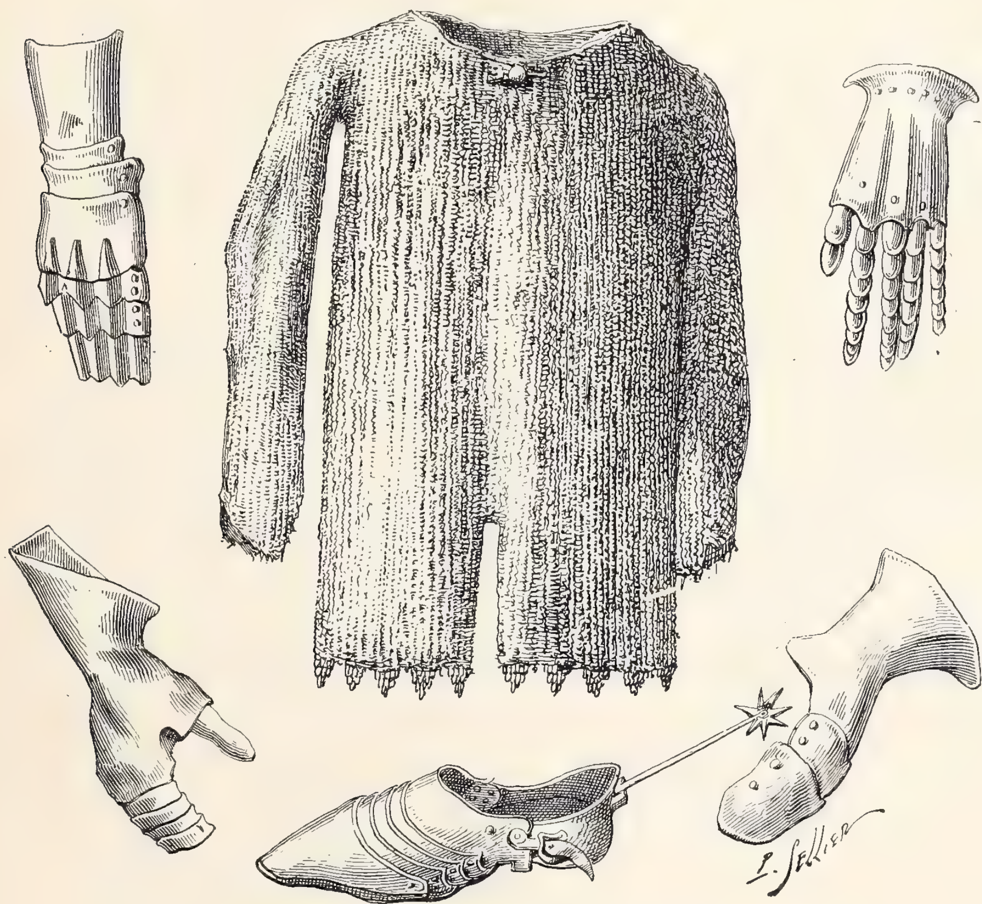
Sceau de la famille de Craon[1].

Messire Pierre de Craon, comme vous avez ouï, avait dès longtemps en soi-même projeté son affaire et ne s'en était découvert à personne. Je ne puis pas savoir s'il en avait jamais parlé au duc de Bretagne; les uns supposent que oui, les autres que non. Mais la cause du soupçon de plusieurs est que, la chose faite par lui et par ses complices, le plus tôt qu'il put et par le plus court chemin qu'il put choisir, il s'en retourna en Bretagne et s'en vint comme à sauf garant et refuge chez le duc de Bretagne, et en outre qu'avant de rien faire il avait vendu et rendu au duc de Bretagne les châteaux et héritages qu'il tenait en Anjou, et renvoyé au roi de France son hommage, annonçant et mettant en avant que sous peu il se mettrait en chemin pour faire un voyage par mer. Sur toutes ces choses je passerai brièvement, mais je vous éclaircirai le fait; car moi, Jehan Froissart, auteur et rédacteur de cette histoire, je me trouvais à Paris au moment où le malheur arriva au connétable de France, messire Olivier de Clisson. J'en dus par raison être bien informé, d'après l'enquête que j'en fis.

Vous savez ou vous devez savoir qu'en ce temps le dit messire Pierre de

1. Archives nationales, n° 1059; grandeur de l'original.

Craon avait dans la ville de Paris, au cimetière qu'on dit de Saint-Jean, un bien bel hôtel, ainsi qu'ont plusieurs grands seigneurs de France, pour y pouvoir revenir à leur aise. Et ainsi que cela est coutume, il faisait garder cet hôtel par un concierge. Messire Pierre de Craon avait envoyé, dès le



Cotte de mailles, gantelets, casques[1].

carême-prenant, de ses valets dans cet hôtel qui le servaient de son corps, et il leur avait fait pourvoir bien et largement l'hôtel de provisions, de vins, de farine, de viandes, de sel et de toutes choses qui appartiennent à un hôtel. Avec tout cela, il avait écrit au concierge qu'il lui achetât des armures, cottes de fer, gantelets, casques d'acier et choses semblables pour armer quarante compagnons, et, quand il serait pourvu,

1. Musée d'artillerie.

qu'il le lui signifiât, parce qu'il les enverrait quérir, mais qu'il fît le tout secrètement. Le concierge, qui ne pensait pas à mal et qui voulait obéir au commandement de son maître, avait acquis, acheté et pourvu toute cette marchandise. Pendant qu'il préparait ainsi son affaire, il se tenait encore en Anjou dans un château de son héritage, et envoyait secrètement et couvertement des compagnons forts, hardis et courageux, une semaine deux, l'autre trois, l'autre quatre, à Paris, en son hôtel. A leur départ, il ne leur disait pas pourquoi c'était faire, mais il leur enseignait bien : « Vous venus à Paris, tenez-vous à l'aise des biens de mon hôtel ; et ce dont vous avez besoin, demandez-le au concierge, vous l'aurez tout prêt, et ne vous montrez point pour chose que ce soit. Je vous récompenserai bien un jour et je vous donnerai bons gages. »

Ceux-là, en la manière et la façon qu'il leur disait, se mettaient en chemin et venaient à Paris, où ils entraient de nuit ou le matin ; car pour lors les portes de Paris étaient ouvertes nuit et jour. Ils s'y amassèrent, jusqu'à ce qu'ils fussent quarante compagnons hardis et entreprenants, car d'autres gens messire Pierre n'avait que faire, et parmi ceux-là il y en avait plusieurs qui, s'ils eussent su pourquoi c'était faire, n'y fussent pas entrés ; mais il se gardait de découvrir son secret.

Vers la Pentecôte ou les fêtes, messire Pierre de Craon vint à Paris tout tranquillement et entra en son hôtel, non suivant son état, mais habillé comme les autres étaient venus. Il demanda le valet qui gardait la porte : « Je te commande sur les yeux de ta tête à crever, dit messire Pierre de Craon quand il fut venu dans son hôtel, que tu ne laisses entrer ou sortir céans ni homme ni femme, si je ne te le commande. » Le valet obéit, ce qui fut raison; ainsi fit le concierge qui avait la garde de l'hôtel. On faisait tenir la femme de ménage avec ses enfants et la chambrière dans une chambre sans en point sortir. Il avait raison, car si femmes ou enfants fussent allés dans les rues, la venue de messire Pierre de Craon eût été tantôt connue ; car les jeunes enfants et les femmes par nature cachent malaisément ce qu'ils voient et ce qu'on veut cacher.

En cet état et appareil que je vous conte furent-ils là enfermés dans cet hôtel jusqu'au jour du Saint-Sacrement, et messire Pierre avait tous les jours ses espions qu'il envoyait et qui revenaient vers lui, et lui rapportaient la vérité de ce qu'il voulait savoir, et audit jour du Saint-Sacrement messire Pierre de Craon n'avait pas encore fait son coup, ce dont il s'ennuyait bien en soi-même.

Or il advint qu'audit jour il y eut grande fête en l'hôtel du roi de France, et on dansa et cabriola jusqu'à une heure après minuit. Après les danses, on se sépara et chacun retourna en son hôtel, l'un après l'autre, sans garde et sans crainte.

Messire Olivier de Clisson, pour lors connétable de France, partit tout des derniers; il avait pris congé du roi et s'en était retourné par la chambre du duc de Touraine, lui demandant: « Monseigneur, demeurez-vous ici ou retournez-vous chez Poulain? » Ce Poulain était trésorier du duc de Touraine et demeurait à la Croix du Trahoir, assez près du Lion d'argent. Le duc de Touraine lui avait répondu et dit : « Connétable, je ne sais encore si je vais demeurer ou retourner. Allez-vous-en; il est bien temps pour vous de partir. » Le connétable à cette parole prit congé du duc de Touraine, en disant : « Monseigneur, Dieu vous donne une bonne nuit! » et là-dessus il partit et vint sur la place devant l'hôtel Saint-Pol, où il trouva ses gens et ses chevaux qui l'attendaient. Tout compté, il n'avait en sa compagnie que huit hommes et deux torches que les valets allumèrent dès que le connétable fut monté, et ils les portaient devant lui quand ils se mirent en chemin pour rentrer dans la grande rue de l'église Sainte-Catherine.

Messire Pierre de Craon avait ce soir-là si bien épié, qu'il savait tous les arrangements du connétable, et comment il était demeuré en arrière et les chevaux qui l'attendaient. Il était donc parti et sorti de son hôtel avec ses gens tout armés en dessous et montés sur leurs chevaux, et il n'y avait dans sa troupe pas six personnes qui sussent encore ce qu'il avait le projet de faire. Le dit messire Pierre et ses gens étaient venus en la chaussée Sainte-Catherine, et ils se tenaient là tout cois attendant le connétable. Sitôt que le connétable fut sorti de la rue Saint-Pol et eut tourné au carrefour de la grande rue, il s'en venait tout au pas sur son cheval, les torches à ses côtés, pour l'éclairer, et il causait avec un sien écuyer et disait : « Je dois avoir demain à dîner chez moi monseigneur de Touraine, le seigneur de Coucy, messire Jean de Vienne, messire Charles d'Angers, le baron d'Ivry et plusieurs autres; or veillez à ce qu'ils soient tous contents, et que rien ne soit épargné. » Comme il disait ces paroles, voici Pierre de Craon et sa troupe qui s'avançaient, et d'abord ils entrèrent parmi les gens du connétable, et, sans parler ni crier, ils commencèrent par prendre les torches, qui furent éteintes et jetées contre terre. Comme ils prenaient les torches, le connétable dit

tout bas, dès qu'il entendit le bruit des chevaux qui venaient par derrière, croyant que c'était le duc de Touraine qui voulait jouer avec lui et ses gens : « Monseigneur, par ma foi, c'est mal fait; mais je vous pardonne, car vous êtes jeune, et ce ne sont que des jeux et des amusements pour vous. » A ces mots, messire Pierre de Craon vint en tirant son épée hors du fourreau : « A mort! à mort! Clisson, il vous faut mourir. — Qui es-tu, dit le sire de Clisson, toi qui dis de telles paroles? — Le sire Pierre de Craon, votre ennemi; vous m'avez tant de fois courroucé qu'aujourd'hui il le faut payer et acquitter. — En avant! dit-il à ses gens; j'ai celui que je demande et que je veux avoir. » En disant ces paroles, il frappa en avant et s'élança sur lui; ses gens tirèrent leurs épées et firent autant; les coups commençaient à voler et à se croiser sur le connétable, et lui qui était sans armes et tout dépourvu, et ne portant qu'un couteau, peut-être de deux pieds de longueur, tira le couteau et commença à se défendre. Ses gens aussi étaient sans armes. Ils s'effrayèrent et furent tantôt tout épars. Quelques-uns des hommes de Pierre de Craon lui demandèrent : « Occirons-nous tout? — Oui, dit-il, tous ceux qui se mettront en défense. » La défense était petite, car ils n'étaient que huit, sans armures, et tous les autres assaillaient le connétable pour l'abattre. Pierre ne demandait autre chose que la mort du bon connétable; mais je vous dirai, comme le reconnurent depuis plusieurs de ceux qui furent à cet assaut et à cette entreprise, que, lorsqu'ils eurent connaissance qu'ils assaillaient le connétable, ils furent tellement troublés que leurs coups tombaient sur lui sans force, et ils faisaient avec crainte ce qu'ils faisaient, car nul n'est hardi en commettant une trahison.

Le connétable se couvrait de son bras contre les coups, et croisait de son couteau, se défendant vaillamment. Sa défense ne lui eût guère valu si la grâce de Dieu ne l'eût gardé et défendu; et il se tenait toujours sur son cheval, jusqu'à ce qu'il fût frappé sur la tête d'une épée, à plein coup, bien vilainement, auquel coup il tomba de cheval tout droit contre la porte d'un boulanger, qui déjà s'était relevé pour s'occuper de ses affaires et faire son pain. Celui-ci avait auparavant entendu sur la chaussée piétiner des chevaux et plusieurs des paroles qui là furent dites, et il avait un peu entr'ouvert sa porte, ce dont bien prit à monseigneur de Clisson; car, lorsqu'il tomba contre la porte, elle s'ouvrit, et le connétable tomba dans la maison par la tête. Ceux qui étaient à cheval ne purent entrer, car la porte n'était pas large ni haute, et ils faisaient leur besogne timidement.

Vous devez comprendre, et la vérité est que Dieu fit alors grande grâce au connétable; car s'il était aussi bien tombé en dehors de la porte comme il fit au dedans, et que la porte fût restée fermée, il était mort, et ils l'auraient écrasé et piétiné sous les pieds de leurs chevaux; mais ils n'osèrent descendre.

Parmi ceux qui étaient là, messire Pierre de Craon et ceux qui avaient



Tentative de meurtre sur Olivier de Clisson.

frappé crurent que le connétable avait, de ce coup sur la tête, reçu le coup de la mort. Sur quoi, messire Pierre de Craon dit : « Allons, allons-nous-en; nous en avons assez fait. S'il n'est pas mort, il mourra de ce coup à la tête, car il a été porté d'un bon bras. » A cette parole, ils se réunirent tous ensemble et partirent de la place, chevauchant bon pas. Ils furent tantôt à la porte Saint-Antoine et par là ils sortirent et prirent les champs, car pour lors cette porte était ouverte nuit et jour, et elle l'était bien depuis dix ans, du jour que le roi revint de la bataille de

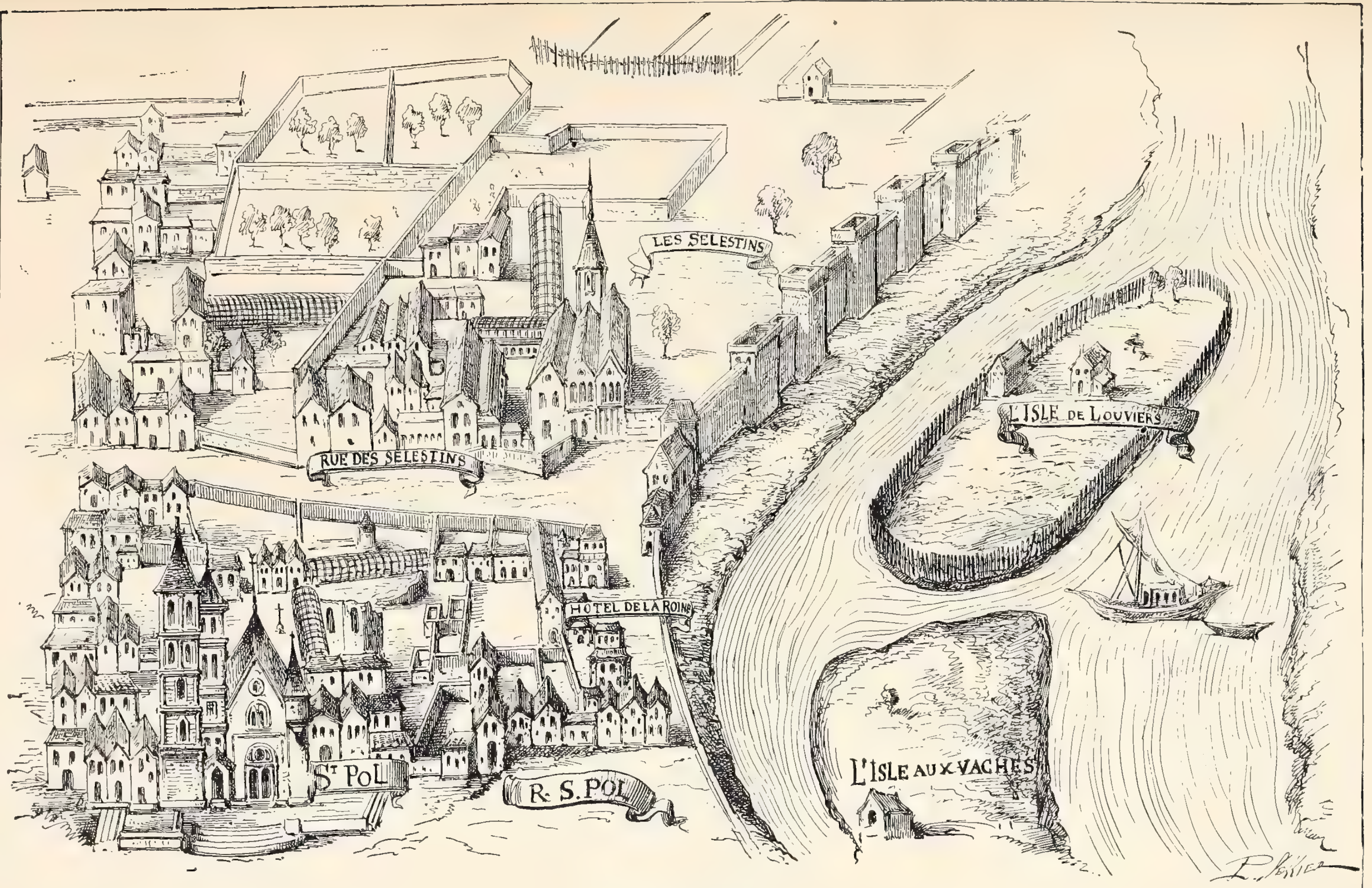
1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2646.

Rosebecque, et que le connétable, dont je parle, enleva les maillets à ceux de Paris, et châtia plusieurs en leur corps et leurs biens, comme je l'ai raconté en cette histoire ci-devant.

Messire Olivier de Clisson fut donc laissé en cette situation comme un homme mort chez le boulanger, qui fut bien ébahi quand il vit et reconnut que c'était le connétable de France. Les gens du connétable, auxquels on n'avait guère fait de mal, car les malfaiteurs tendaient tous à frapper le connétable, se réunirent ensemble au mieux et au plus tôt qu'ils purent, et, descendant devant la porte du fournier, ils entrèrent dans la maison et trouvèrent leur seigneur et maître blessé et meurtri, la tête toute ouverte et le visage couvert de sang. S'ils furent tout ébahis, ce fut bien raison. Il y avait là de grands pleurs et de grands cris, car au premier abord ils le crurent mort; après quoi ils s'occupèrent de lui.

Les nouvelles vinrent tantôt l'hôtel Saint-Pol et jusque dans la chambre du roi; on vint lui dire brusquement et à l'heure où il devait entrer dans son lit : « Ah! sire, nous n'osons pas vous cacher le grand malheur qui vient de se passer dans Paris. — Quel malheur? dit le roi. — Votre connétable, messire Olivier de Clisson, a été tué, dirent-ils. — Tué? dit le roi. Comment? Qui a fait cela? — Sire, nous ne savons; mais ce malheur lui est arrivé bien près d'ici, dans la grande rue Sainte-Catherine. — Or tôt, dit le roi, des torches! des torches! je le veux aller voir! » On alluma les torches, les valets sortirent en avant, le roi vêtu seulement d'une houppelande; on lui mit ses souliers aux pieds. Les sergents d'armes et les huissiers, qui étaient ordonnés cette nuit-là pour faire le guet et garder l'hôtel Saint-Pol, sortaient aussi. Ceux qui étaient couchés, auxquels les nouvelles arrivèrent, se levèrent et se pressèrent pour suivre le roi, lequel partit à cette heure précipitamment de l'hôtel Saint-Pol, sans appareil et sans attendre personne que ceux de sa chambre, et s'en vint à bon pas avec grand nombre de torches devant lui et derrière, et il n'avait avec lui de ses chambellans que messire Guillaume Martel et messire Helion de Lignac.

En cet état, le roi chemina tout à pied jusqu'à la maison du boulanger, et il y entra. Les chambellans demeurèrent dehors avec plusieurs torches. Quand le roi fut venu là, il trouva son connétable, messire Olivier de Clisson, à l'état qu'on lui avait dit, sauf qu'il n'était pas mort, et ses gens l'avaient déjà déshabillé pour tâter, savoir et voir plus aisément les endroits où il était blessé et comment allaient ses plaies. La première



HOTEL SAINT-POL[1].

1. Dessin fait d'après une photographie conservée à l'hôtel Carnavalet reproduisant la gouache originale détruite lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871.

parole que dit le roi fut : « Connétable, comment vous sentez-vous? — Cher sire, répondit-il, petitement et faiblement. — Et qui vous a mis en ce point? dit le roi. — Sire, répondit-il, c'est Pierre de Craon et ses complices, qui l'ont fait traîtreusement et sans nul défi. — Connétable, dit le roi, jamais action ne sera punie comme celle-là le sera, ni si cher payée. Or tôt, aux médecins et aux chirurgiens. » On était déjà allé les quérir, ils venaient de toute part, et personnellement les médecins du roi. Quand le roi les vit, il en fut tout réjoui, et lui dit : « Regardez-moi mon connétable et sachez me dire en quel état il est, car je suis bien dolent de sa mésaventure. » Les médecins répondirent et dirent : « Sire, volontiers ; » et messire Olivier fut là-dessus par eux tâté, visité et regardé, et appareillé de tout point comme il se devait et comme le cas le requérait, le roi étant toujours présent, qui se sentait tout courroucé de cette affaire. Il demanda aux médecins : « Dites-moi, est-il en danger de mort ? » Ils répondirent tous d'une seule voix : « Certes, sire, il n'y a point péril de mort, et, Dieu aidant, nous vous le rendrons à cheval dans quinze jours. » Cette réponse réjouit grandement le roi, et il dit : « Dieu en soit loué ! ce sont de bonnes nouvelles ! » Lors il dit à messire Olivier : « Connétable, pensez à vous et ne vous tourmentez de rien, car jamais délit n'aura été si chèrement payé ni redemandé aux traîtres comme celui-ci ; la chose est mienne. » Le connétable répondit bien faiblement : « Sire, que Dieu vous puisse récompenser de la bonne visite que vous m'avez faite. »



Sceau de la Prévôté du Châtelet[1].

A ces mots, le roi prit congé du connétable et s'en retourna à l'hôtel Saint-Pol, où il manda tantôt le prévôt du Châtelet de Paris ; le jour était déjà tout clair. Quand il fut venu, le roi lui commanda et dit : « Prévôt, prenez gens bien montés et bien appareillés de tout point, et poursuivez par voies et par chemins ce traître Pierre de Craon, qui traîtreusement a blessé et mis en péril de mort notre connétable. Vous ne nous pouvez faire un service plus agréable que le trouver, le prendre et le ramener. »

1. Archives nationales, n° 4462 ; grandeur du sceau original.

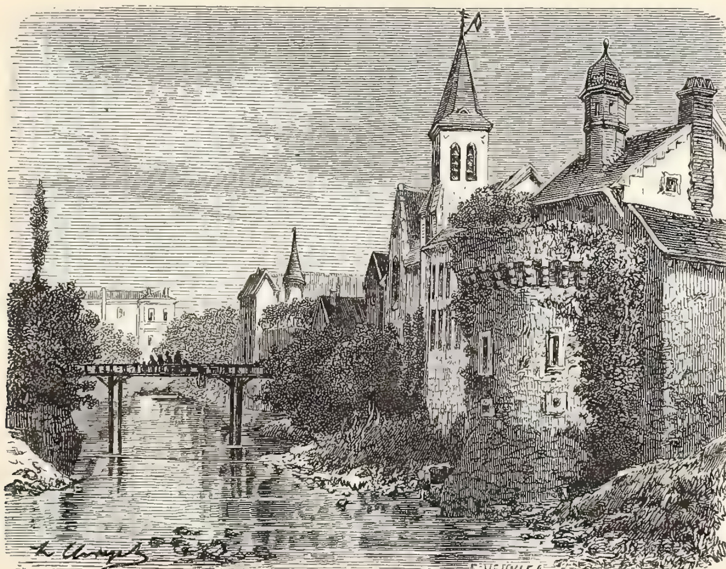
Le prévôt dit : « Sire, j'y ferai tout mon pouvoir, mais quel chemin peut-il avoir pris ? — Informez-vous-en, dit le roi, en toute diligence. »

Or à cette époque, comme nous l'avons dit ci-dessus, les quatre maîtresses portes de Paris étaient toujours ouvertes. Au retour de la campagne de Flandre, messire Olivier de Clisson avait donné le conseil d'ôter toutes les chaînes des rues et carrefours de Paris pour aller de nuit et chevaucher partout, et ainsi les battants des maîtresses portes de Paris furent ôtés des gonds et couchés par terre, et restèrent dix ans en cet état; ainsi on entrait à Paris à toute heure. Or considérez comment les choses viennent et comment les saisons se passent. Le connétable avait cueilli la verge dont il fut battu ; car si les portes eussent été fermées et les chaînes levées, jamais messire Pierre de Craon n'eût osé commettre le délit et l'outrage qu'il commit, car il n'aurait pu sortir de Paris. Quand il sortit, il était une heure après minuit et vint sur la pointe de huit heures à Chartres, avec quelques-uns des siens les mieux montés ; mais tous ne le suivirent pas, et, pour faire moins de fracas, dans la crainte des poursuites, ils se séparèrent et tinrent plusieurs routes. Au passage, messire Pierre de Craon et sa troupe avaient ordonné vingt chevaux, qu'ils avaient laissés chez un chanoine de Chartres, lequel avait été depuis longtemps l'un de ses clercs et l'avait bien servi, et il eût mieux valu pour le chanoine ne l'avoir jamais connu, bien qu'il ne sût rien de ce délit et forfait. Quand il fut venu à Chartres, messire Pierre de Craon but un coup et changea ses chevaux, et il exploita si bien par ses journées qu'il vint en un fort château qui tenait encore pour lui, qu'on appelle Sablé; là il s'arrêta et se rafraîchit, et dit qu'il n'irait pas plus avant sans avoir appris des nouvelles; ce qu'il fit.

Vous devez savoir que ce vendredi dans la nuit duquel le délit fut commis par messire Pierre de Craon et ses complices, il fut grand bruit dans Paris de cet outrage, et messire Pierre de Craon en fut grandement blâmé. Le sire de Coucy, qui se tenait en son hôtel, dès qu'au matin il sut les nouvelles, monta à cheval et partit, lui cinquième seulement, pour venir à l'hôtel du connétable, derrière le Temple, où on l'avait rapporté; car ils s'aimaient fort, et s'appelaient frères et compagnons d'armes. La visite du seigneur de Coucy fit grand bien au connétable. Tous les autres seigneurs vinrent le voir à leur tour, et surtout le roi et son frère le duc de Touraine, qui était grandement courroucé, et les deux frères disaient que messire Pierre de Craon avait commis ce délit

et outrage à leur dépit, et que c'était une chose faite et projetée par les traîtres pour mettre le trouble dans le royaume. Le duc de Berry, qui pour lors était à Paris, se retira fort de cette affaire, et ne parut pas en faire grand compte. Et moi, Jehan Froissart, auteur de cette histoire, je fus informé que, s'il eût voulu, il n'eût rien été de cette aventure et que facilement il l'eût brisée et prévenue; ce dont je vous éclaircirai et vous dirai la raison pourquoi et comment.

Ce propre jour un clerc qui était familier avec le dit messire Pierre



Vue de Sablé, d'après une photographie.

de Craon, était venu trouver le duc de Berry et lui avait dit en secret : « Monseigneur, je vous découvrirais volontiers une chose qui n'est pas bien convenable, mais qui est faite pour venir à mauvaise conclusion. Vous êtes plus à même que tout autre d'y pourvoir. — Qu'est-ce donc? répondit alors le duc. — Monseigneur, reprit le clerc, je mets bien la chose en condition de ne point être nommé; c'est pour obvier aux grands périls et malheurs qui peuvent advenir de la matière que je m'en découvre à vous. — Dis hardiment, avait répondu le duc de Berry, je t'en mettrai hors. » Sur quoi le clerc avait parlé, disant : « Monseigneur, je redoute grandement que messire Pierre de Craon ne fasse tuer ou occire monseigneur le connétable; car il a amassé dans son hôtel, au cimetière Saint-Jean, un grand nombre de compagnons, et il les y a tenus secrètement depuis la Pentecôte, et s'il commettait ce délit, le roi en serait

trop grandement courroucé, et un grand trouble en pourrait venir au royaume de France. C'est pourquoi, monseigneur, je vous le découvre ; car j'en suis tellement effrayé, bien que je sois clerc secrétaire de messire Pierre de Craon et que je lui aie prêté serment, que je n'ose cacher cet outrage. Car si vous n'y pourvoyez, nul n'y pourvoira à présent, et de ce que je vous dis et remontre, je vous supplie humblement, monseigneur, qu'il vous souvienne, si j'en ai besoin; car en l'état où je vois que messire Pierre de Craon veut persévérer, je veux le fuir et m'éloigner de lui, sans plus retourner vers lui. »

Le duc de Berry avait très bien en lui-même réfléchi et entendu ces nouvelles et paroles; il répondit au clerc et dit : « Demeurez auprès de moi aujourd'hui, et demain matin j'en informerai monseigneur. Il est aujourd'hui trop tard; le jour est trop haut, je ne veux point troubler le roi. Mais demain matin sans faute nous y pourvoirons, puisque messire Pierre de Craon est dans la ville. Je ne l'y savais pas. » Ce fut ainsi que le duc de Berry remit et négligea cette affaire, et dans l'intervalle le mal advint en la forme et manière que vous me l'avez ouï raconter.

Le prévôt de Paris, avec plus de soixante hommes armés, sortit de Paris par la porte Saint-Honoré et suivit les traces de messire Pierre de Craon, et il vint à Chennevières passer la rivière de Seine sur le ponton, et il demanda au pontonnier si personne n'était passé par là le matin. « Oui, environ douze chevaux, répondit-il, mais je n'y ai vu ni chevalier ni personne que je connaisse. — Et quel chemin tiennent-ils? demanda le prévôt. — Sire, dit le pontonnier, ils suivent le chemin d'Évreux. — Ah! ah! dit le prévôt, cela peut bien être; ils s'en vont tout droit à Cherbourg. » Ils entrèrent donc en ce chemin et ainsi perdirent la véritable piste de Pierre de Craon, et quand ils eurent chevauché jusqu'au dîner sur le chemin d'Evreux, il leur fut dit par un chevalier qui chassait aux lièvres dans les champs, qu'il avait vu environ quinze hommes à cheval traverser les champs, et selon son avis ils avaient pris la route de Chartres. Ainsi le prévôt retourna vers Chartres; mais déjà messire Pierre de Craon avait trop pris les devants, en sorte que ni le prévôt ni messire Jean le Barrois, qui avait été envoyé par une autre voie, ne le purent rejoindre. Ils rentrèrent donc à Paris et racontèrent au roi ce qu'ils avaient fait.

Le samedi au matin, les sergents du roi trouvèrent, dans un village à sept lieues de Paris, deux écuyers et un homme d'armes et un page de

messire Pierre de Craon, qui étaient là arrêtés, et n'avaient pu ou voulu suivre la troupe. Toutefois ils furent pris par les sergents, amenés à Paris et mis au Châtelet; le lundi, ils furent décollés aux Halles, après avoir été menés au lieu où le crime avait été commis, et là on leur



Chasse au lièvre [1].

trancha le poing à chacun, et en définitive ils furent pendus au gibet.

Le mercredi suivant, le concierge de l'hôtel de messire Pierre de Craon fut décollé et exécuté, et plusieursgens disaient qu'on lui faisait tort; mais parce qu'il n'avait pas révélé la venue de messire Pierre de Craon, il eut cette pénitence. De même le chanoine de Chartres chez lequel messire Pierre était descendu, fut accusé et mis en la prison de l'évêque. On lui ôta tout ce qu'il avait et ses bénéfices, et il fut condamné

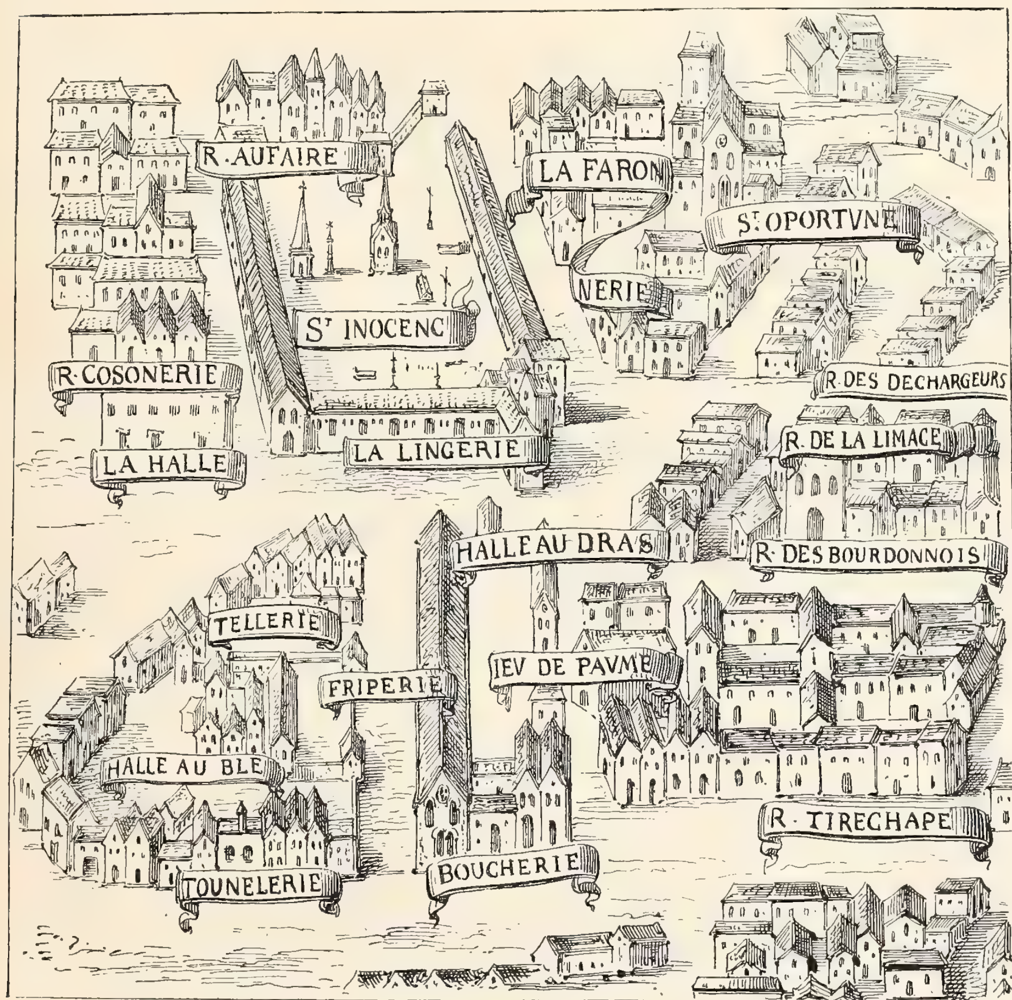
1. Bibliothèque nationale, *Livre de chasse* de Gaston de Foix, Ms. n° 616.

en chartre perpétuelle au pain et à l'eau, sans que toutes ses excuses lui servissent à rien. Il avait cependant dans la cité de Chartres et dans l'église la renommée d'un vaillant prudhomme.

Messire Pierre de Craon, qui s'était arrêté au château de Sablé, comme il est dit ci-dessus, fut bien courroucé quand les nouvelles véritables lui vinrent que messire Olivier de Clisson n'était pas mort et n'avait plaie ni blessure qui l'empêchât de chevaucher dans six semaines. Lors il s'avisa, tout bien considéré, qu'il ne serait pas bien sûrement en ce château de Sablé, et qu'il y serait enfermé quand on saurait la vérité dans le pays et en France, si bien qu'il n'en partirait pas à sa fantaisie. Il le confia donc à quelques-uns de ses hommes et partit, chevauchant vers la Bretagne, dont il trouva le duc au Susinio. Le duc savait déjà toutes les nouvelles de l'affaire et comment le connétable n'était pas mort. Il dit ainsi à messire Pierre de Craon : « Vous êtes bien chétif de n'avoir pas su tuer un homme quand vous le teniez. — Monseigneur, répondit Pierre de Craon, c'est une chose diabolique. Je crois que tous les diables d'enfer, à qui il est, l'ont délivré de mes mains ; car il y a eu plus de soixante coups portés contre lui, tant d'épées que de grands couteaux, et quand il est tombé de cheval, en bonne vérité je croyais qu'il était mort ; le bonheur qu'il a eu a été de bien tomber à la porte d'un boulanger qui était entr'ouverte, en sorte qu'il est tombé dans la maison ; s'il était tombé dans la rue, nous l'eussions tué et dépecé sous les pieds de nos chevaux. — Allons, dit le duc, pour le présent il n'en sera pas autrement. Je suis bien certain que j'en recevrai prochainement des nouvelles du roi de France, et que je porterai comme vous la guerre et la haine que vous aurez. Tenez-vous tout coi et secrètement auprès de moi, car la chose n'en demeurera pas là, et puisque je vous ai promis un sauf-garant, je le tiendrai. »

Le roi de France ne tarda pas d'apprendre à Paris que le duc de Bretagne avait recueilli Pierre de Craon. Le roi eut donc avis de son plus intime conseil, c'est-à-dire de celui dont il usait le plus, qu'il envoyât sans délai en Bretagne vers le duc, et lui demandât, sur sa foi et sur son hommage, qu'il fît saisir et lui envoyât tantôt Pierre de Craon, traître envers la couronne de France, s'il se trouvait en Bretagne, ou en lieu où le duc eût puissance. Le messager qui porta ces lettres trouva le duc à l'Hermine, auprès de Vannes. Il les prit et les lut d'un bout à l'autre, puis il dit à celui qui les avait apportées : « Je récrirai. » Il

écrivit en s'excusant et disant qu'il ne savait rien et ne voulait rien savoir de messire Pierre de Craon, qu'il ne lui appartenait pas d'en rien savoir, et que la guerre et haine que celui-ci pouvait avoir contre messire Olivier de Clisson ne le regardait nullement, ce dont il priait le roi de



Vue ancienne des Halles de Paris[1].

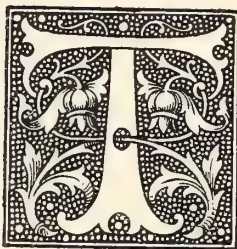
vouloir bien le tenir pour excusé. Quand le roi eut lu ces lettres dans son conseil, il dit que ces raisons ne suffisaient pas, et bien des gens pensaient que le duc avait brassé toute cette affaire. Le roi et le duc de Touraine disaient que le dépit et l'outrage étaient trop grands, et que les choses ne pouvaient se passer ainsi, si légèrement, et qu'elles touchaient de trop près à la majesté royale.

1. Dessin fait d'après une photographie conservée à l'hôtel Çarvalet et reproduisant la gouache originale détruite lors de l'incendie de Hôtel de Ville de Paris en 1871.

Pendant ce temps le duc de Berry se tenait et séjournait à Paris, et il voyait souvent le roi, qui lui parlait du crime commis par Pierre de Craon. Le duc répondait : « Monseigneur, il a fait grand mal. Si on savait où le trouver, je conseillerais bien qu'on l'allât chercher pour le châtier. — Bel oncle, disait le roi, il est en Bretagne auprès du duc et non ailleurs. Nous voulons y aller, et vous avec nous. » Le duc de Berry le lui accordait bien et cachait ses pensées contraires, disant : « Monseigneur, il vous faut avoir mon beau frère de Bourgogne en votre compagnie. — Nous l'aurons, disait le roi, nous ne ferons point ce voyage sans lui. Nous irons en Bretagne à grand appareil pour résister à tous nos ennemis. Nous voyons bien maintenant clairement que le duc de Bretagne ne nous aime ni ne nous estime guère. Bel oncle, il est orgueilleux et présomptueux, et jamais nous n'entendrons à autre chose avant de l'avoir mis à la raison. » Ainsi devisait le roi, menaçant grandement le duc de Bretagne et ses complices, et en attendant que le connétable fût en assez bon point pour chevaucher, le roi faisait saisir, abattre et détruire les maisons et châteaux de Pierre de Craon, encore que le duc de Bretagne dît les avoir achetés ; ainsi fut pris et mis à terre son bel hôtel du cimetière Saint-Jean à Paris, et la terre donnée pour y faire un cimetière à enterrer les morts.

CHAPITRE V

Comment le roi de France s'appareilla pour son voyage de Bretagne ; et comment, chevauchant près du Mans, il fut, par un merveilleux accident, pris d'une maladie et frénésie en la tête.



ANDIS que le roi de France faisait faire ses préparatifs et s'appareillait pour voyager en Bretagne, il fut notoirement su à Paris que messire Olivier de Clisson, connétable de France, avait fait son testament et ordonnance à cette fin que, s'il allait de vie à trépas à la suite de l'aventure et des blessures qu'il avait eues, ses héritiers sussent en vérité où était son bien ; et pour tous enfants n'avait-il que deux filles, l'une ayant épousé Jean de Bretagne et l'autre le vicomte de Rohan. La somme du testament de messire Olivier de

Clisson montait en purs meubles et sans son héritage jusqu'à dix-sept cent mille francs. On en fit grande nouvelle, et ceux qui en ouïrent parler s'émerveillèrent fort comment il pouvait avoir tant assemblé; en particulier les ducs de Berry et de Bourgogne et leurs conseillers, qui n'avaient pas trop en faveur messire Olivier, disaient, parlant entre eux : « Comment diable ce connétable peut-il avoir réuni tant de florins et de si beaux meubles? Le roi de France n'en a pas tant. On peut bien savoir que tout cela n'a pas été bien acquis. » En fait ces paroles passèrent; mais ceux qui n'aimaient pas le connétable n'en pensaient pas moins et conservaient contre lui leur haine et leur envie.

Quand messire Olivier de Clisson fut à peu près guéri et qu'il put bien chevaucher, le roi de France en fut grandement réjoui, et il dit qu'il voulait partir de Paris et chevaucher vers la Bretagne pour mieux montrer que l'affaire était sienne. Il prit donc un soir congé de la reine Isabelle sa femme, et des dames et damoiselles qui étaient avec elle, et son frère aussi, qu'on appelait maintenant le duc d'Orléans, ayant été fait depuis peu ce bel échange d'apanage; après quoi le roi alla le lendemain coucher et souper à Saint-Germain-en-Laye, et il se tint là environ sept jours. Le roi n'était pas à cette heure bien ferme de santé, à ce que soutenaient les médecins qui avaient soin de lui; mais il s'en allait de si grande volonté qu'il se donnait pour être en meilleur point qu'il n'était. Il faisait tout cela pour animer ses gens et les mettre en chemin; car ses deux oncles Berry et Bourgogne étaient encore en arrière, et ils montraient bien que ce voyage leur pesait et qu'ils n'y allaient pas volontiers. Ils avaient cependant fait leur mandement, car, pour leur honneur, il leur fallait bien obéir; aussi rejoignirent-ils le roi en la cité de Chartres.

Quand il eut séjourné environ sept jours dans cette ville, le roi de France en partit et prit le chemin du Mans; les gens d'armes le suivaient de toutes parts : il en venait des lointaines marches, d'Artois, de Beauvoisis, de Vermandois et de Picardie. Et ils se disaient les uns aux autres : « Comme ce duc de Bretagne nous donne à faire de la peine et du travail! Il a été toujours dur et hautain envers la couronne de France, et jamais il ne l'a parfaitement aimée, ni prisée, ni honorée. Et sans le comte de Flandre qui était son cousin et madame de Bourgogne sa cousine, qui l'a toujours soutenu et le soutient encore, il y a longtemps qu'on l'aurait dépouillé et dégradé de tout. Jamais depuis que le sire de Clisson est devenu Français n'a-t-il pu non plus l'aimer. A vrai dire, il est coupable

en cette affaire, car il a toujours soutenu en tous cas messire Pierre de Craon contre le roi et le connétable. — Laissez faire le roi, disaient les autres; il a pris la chose tellement à cœur qu'il mettra le duc à la raison avant son retour. — A la bonne heure, disaient quelques-uns, s'il n'y a pas trahison. Pensez-vous que tous ceux qui chevauchent avec le roi soient de vrais ennemis du duc de Bretagne? Certes non. Qui l'oserait dire? Et on en peut bien voir les marques, car nuit et jour ne fait-on autre chose que conseiller, et tout pour rompre ce voyage; le roi en a une telle tristesse qu'à peine peut-il avoir plaisir ni santé. »

Ainsi devisaient les chevaliers et les écuyers, les uns avec les autres, en chevauchant par le pays où on était arrêté, dans les logis, et le roi chevauchait toujours avant, jusqu'à ce qu'il approchât de la cité du Mans. Là il se logea au château, y séjournant plus de trois semaines, car il n'était pas en état de voyager et il avait la fièvre; ses médecins disaient à son frère et à ses oncles : « On fatigue le roi et certainement il n'en a que faire, car il n'est pas en état de chevaucher. Le repos lui vaudrait bien mieux; il y a grand temps qu'il n'est plus en aussi bon état qu'il était autrefois. »

Les oncles du roi remontrèrent tout cela au roi et à son conseil, car il ne voulait point écouter les médecins, par le grand désir qu'il avait d'aller en Bretagne. « Je me trouve, répondit-il à ses oncles, en meilleur point en chevauchant et en voyageant que lorsque je reste en séjour. Qui me conseille le contraire, il ne me conseille pas à mon gré et ne m'aime pas bien. » On ne pouvait en avoir autre réponse, et toujours était-on en conseil jusqu'à none et au delà; le roi voulait toujours y assister, afin que nul ne pût mettre empêchement à ce qu'il poussât en avant vers la Bretagne.

Cependant, sur le conseil et prière de ses oncles, le roi, séjournant au Mans, consentit à envoyer quatre chevaliers vers le duc de Bretagne, afin qu'ils lui remontrassent vivement comment il était forfait envers la couronne de France quand il soutenait et gardait auprès de lui l'ennemi du roi et du royaume; mais que, s'il voulait envoyer messire Pierre de Craon vers le roi au Mans, on prendrait soin que ni lui ni son pays n'eussent dommage de ce voyage. Messire Regnauld de Roye, le seigneur de Garencières, le sire de Châtelmorant et messire Taupin de Cantemerle, châtelain de Gisors, furent chargés de cette commission. Le duc les reçut à Nantes et très bien les accueillit; mais quant à leur message, il répondit

grandement et sagement, disant qu'il serait fort empêché de livrer ou de mener messire Pierre de Craon; car il voulait bien que Dieu ne le pût aider ou soutenir en ses affaires s'il en savait quelque chose, où il était et se tenait; il priait donc ces seigneurs qu'on le tînt pour excusé. Il avait bien ouï dire, depuis un an, à messire Pierre de Craon qu'à l'égard d'Olivier de Clisson, il le haïssait de tout son cœur et lui ferait une guerre mortelle de toute sa puissance, à quelque fin qu'il en dût venir. « Et quand il me dit ces paroles, je lui demandai s'il l'avait signifié à



Vue de la porte Guillaume à Chartres, d'après une photographie.

Olivier de Clisson. Il me dit que oui et qu'il était tout défié, et qu'il le mettrait à mort, de nuit et de jour, là où il le pourrait trouver ou rencontrer. Je n'en sais pas davantage sur son affaire, mais je m'étonne que monseigneur me veuille faire la guerre à cette occasion; sauf sa grâce et celle de son conseil, je ne crois avoir rien fait contre lui et ne voudrais-je pas l'avoir fait, pour qu'il eût cause de me faire guerre; s'il plaît à Dieu, je n'enfreindrai ni ne briserai en aucun jour ni heure les alliances et les convenances qui sont ce temps pour le traité de mariage de nos enfants, comme pour d'autres choses. »

Telle fut en substance la réponse que les chevaliers de France qui avaient été là envoyés rapportèrent du duc de Bretagne, dont les oncles du roi se seraient bien contentés, et disaient que les excuses du duc étaient dues et raisonnables; mais le roi avait pris en haine le duc de

Bretagne, et disait qu'il ne retournerait pas vers Paris qu'il ne l'eût mis à la raison. Aussi, quand il eut séjourné environ trois semaines en la ville du Mans, fit-il son ordonnance pour partir et chevaucher vers la Bretagne; car son intention était d'en mettre dehors le duc à tout jamais et d'y placer un gouverneur pour les enfants jusqu'à ce qu'ils fussent d'âge; alors il leur rendrait l'héritage, mais le duc n'y aurait jamais rien.

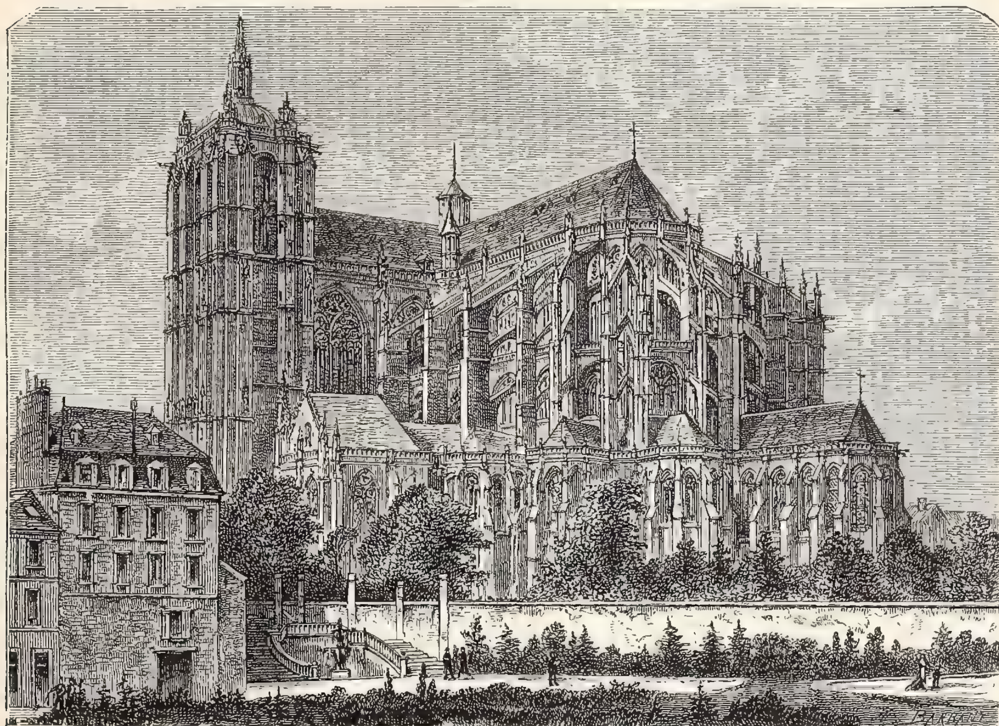
Le jour où le roi partit et sortit du Mans, il faisait rudement chaud, ce qui devait bien être, car on était en plein mois d'août, quand le soleil, par droiture et nature, est en sa plus grande force. Or devez-vous savoir pour connaître toutes choses et arriver à la vérité, qu'en séjournant dans la cité du Mans le roi avait été fatigué par les conseils, et avec tout cela qui ne lui aidait pas, il était en mauvaise santé, et y avait été toute la saison, étant faible de la tête, mangeant et buvant peu, et pris tous les jours en chaleur de fièvre et de grosse maladie, à laquelle il était naturellement disposé. Les fatigues de corps et d'esprit lui étaient grandement contraires, et l'aventure de son connétable l'avait si fort attristé, qu'il en avait l'esprit troublé et dérangé. Ses médecins s'en apercevaient bien et aussi ses oncles; mais ils n'y pouvaient ni remédier ni pourvoir, car il ne voulait pas, et on n'osait pas lui conseiller de renoncer àaller en Bretagne.

Il me fut dit et je me laissai ainsi informer que, tandis qu'il chevauchait, lorsqu'il était entré dans la forêt du Mans, il lui arriva une aventure merveilleuse, sur laquelle il eût bien dû aviser et réunir son conseil avant d'aller plus avant. Au-devant de lui vint tout à coup un homme, la tête nue, déchaussé et vêtu d'une méchante robe blanche, qui se montrait bien plus fou que sage; il s'élança hardiment entre deux arbres, et prit les rênes du cheval sur lequel le roi chevauchait, l'arrêtant brusquement, et il dit : « Roi, ne chevauche pas plus avant; retourne, car tu es trahi. » Cette parole entra dans la tête du roi qui était faible, et lui fit dès lors beaucoup de mal, car son esprit se troubla et se bouleversa complètement.

A ces mots, les sergents d'armes s'avancèrent et frappèrent rudement les mains de celui qui avait arrêté le cheval du roi, tant qu'il lâcha la bride et demeura en arrière. On ne tint compte de ses paroles, non plus que de celles d'un fou, ce qui ne fut pas sage, à ce que pensent plusieurs; car pour le moins eût-on dû s'arrêter un peu pour examiner et questionner l'homme; on eût bien vu s'il était naturellement fou ou sage, et

on aurait su ce qui lui faisait dire de telles paroles et d'où elles lui venaient. Il n'en fut rien fait; on le laissa en arrière, et on ne sut ce qu'il devint, car jamais depuis lors il ne fut vu, et personne n'ouït parler de lui. Mais ceux qui étaient alors auprès du roi lui entendirent bien prononcer ces paroles.

Le roi et sa troupe passèrent outre; il pouvait être environ midi quand



Cathédrale du Mans, d'après une photographie.

ils vinrent dans les champs, en une plaine très sablonneuse. Le soleil était beau et clair, resplendissant à grands rayons, avec tant de force et de chaleur qu'il n'en pouvait être davantage, car il tapait de telle manière qu'on était tout fatigué de sa réverbération; il avait grandement échauffé le sable, qui était tellement chauffé qu'il n'y avait nul chevalier si vif et si habitué à porter les armes qu'il ne fût ce jour-là mal à l'aise par la chaleur. Les seigneurs chevauchaient par troupes, l'un çà, l'autre là, et le roi chevauchait un peu à part afin d'avoir moins de poussière. Le duc de Berry et le duc de Bourgogne, parlant ensemble, chevauchaient sur sa gauche, à deux arpents environ loin de lui. Tous les autres seigneurs chevauchaient par troupes à quelque distance du roi, causant et devisant

les uns avec les autres, et ne se donnant de garde de ce qui advint soudainement au plus grand chef de la compagnie, c'est-à-dire sur le propre corps du roi; ce fut donc manifestement l'œuvre de Dieu : ses verges sont terribles et à redouter pour toute créature. On en a vu dans l'Ancien Testament et dans le Nouveau bien des images et des exemples. N'avons-nous pas vu Nabuchodonosor, le roi des Assyriens, lequel régna quelque temps dans une telle puissance qu'au-dessus de lui il n'était question d'aucune autre? Et soudainement, au moment de sa plus grande force, le souverain roi Dieu, le sire des cieux et de la terre, créateur de toutes choses, le frappa tellement qu'il perdit le sens et le trône, et fut sept ans dans un tel état qu'il vivait de glands et de pommes sauvages, et avait le goût et l'appétit d'un pourceau; et, quand il eut fait cette pénitence, Dieu lui rendit la mémoire; c'est pourquoi il dit à Daniel, le prophète, qu'il n'y a aucun autre Dieu au-dessus du Dieu d'Israël. A parler raisonnablement et pour éclaircir la vérité, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, trois en un seul nom et en une seule substance, fut, est et sera toujours aussi puissant pour montrer ses œuvres qu'il le fut jamais; aussi ne doit-on s'émerveiller ou s'étonner d'aucune chose qu'il fasse; je dis cela en revenant à mon propos, pour montrer quelle action merveilleuse du ciel descendit en ce jour sur le roi de France, et ce fut par sa faute, à ce que disent bien des gens; car selon la disposition de son corps et l'état dans lequel il était, comme les médecins le savaient et jugeaient qui en avaient bien la connaissance, il n'aurait pas dû chevaucher par la chaleur du jour, ni à cette heure, mais seulement à la fraîcheur du matin et du soir; c'est pourquoi en furent blâmés et déshonorés ceux qui le dirigeaient et par les conseils desquels il se conduisait et se gouvernait en ce temps.

Pendant que le roi de France chevauchait sous l'ardeur du soleil dans cette plaine sablonneuse, il portait une veste de velours noir qui l'échauffait beaucoup, et il avait sur la tête un simple chapeau d'écarlate, garni d'un chapelet de grosses perles, que la reine sa femme lui avait donné en prenant congé de lui; derrière lui chevauchait un page qui portait sur sa tête un bonnet de Montauban en fin et clair acier, qui resplendissait au soleil, et derrière ce page venait encore un autre page du roi, qui tenait une lance vermeille avec un fanon de soie, ainsi qu'il appartenait au roi; cette lance avait un fer d'acier large, clair et fin; le sire de la Rivière, pendant qu'il séjournait à Toulouse, en avait fait forger

une douzaine, dont celui-là était l'un; il les avait donnés tous les douze au roi, et le roi en avait donné trois au duc d'Orléans et trois au duc de Bourbon. Il advint, tout en chevauchant en l'appareil que je vous dis, comme des enfants et des pages qui se dérangent par négligence ou par la faute de leurs chevaux, que le page qui portait la lance du roi se détourna ou s'endormit, et, sans y penser, il laissa le fer de cette lance tomber sur le bonnet d'acier que l'autre page avait sur la tête. Les deux aciers résonnèrent l'un contre l'autre. Le roi, qui était si près que les pages chevauchaient aux talons de son cheval, tressaillit soudainement et frémit en son esprit, car il avait encore en son imagination l'impression des paroles que l'homme fou ou sage lui avait dites dans la forêt du Mans; il lui vint en idée que ses ennemis en grand nombre couraient sur lui pour le tuer. Dans cette erreur, il se détourna par faiblesse de tête et poussa en avant, saisissant la bride de son cheval et tirant son épée. Il courut sur ses pages, ayant perdu la connaissance de tous les mortels; il croyait être dans une bataille, entouré de ses ennemis; et, levant son épée et se soulevant pour frapper et donner des coups à plusieurs sans s'inquiéter où ni à qui, il s'écria : « En avant, en avant sur les traîtres! » Les pages virent le roi si animé que, effrayés à bonnes enseignes, ils crurent l'avoir irrité par leur maladresse, et piquèrent des deux, l'un de ci, l'autre de là.

Le duc d'Orléans n'était pas pour l'heure bien loin de son frère. Le roi marcha vers lui l'épée nue; car déjà, par la faiblesse et la frénésie de sa tête, il avait perdu la connaissance et ne savait qui était son frère ou son oncle. Quand le duc d'Orléans le vit venir vers lui l'épée nue à la main, il se troubla et ne voulut pas l'attendre, ce qui fut raison; aussi détourna-t-il doucement son cheval; le roi le suivit. Le duc de Bourgogne, qui chevauchait de ce côté, à cause du bruit des chevaux, et parce qu'il avait entendu crier les pages, jeta les yeux vers eux et reconnut le roi, qui, l'épée nue à la main, poursuivait son frère; il se mit donc à dire : « Haro! haro! Quel grand malheur! Monseigneur a perdu le sens! Pour Dieu, après lui! Qu'on le prenne! » Et puis encore : « Fuyez, beau neveu d'Orléans, fuyez! Monseigneur vous veut tuer! » Je vous dirai bien que le duc d'Orléans n'était pas trop rassuré, et qu'il fuyait autant que son cheval pouvait aller, les chevaliers et les écuyers après. On commençait à appeler et à s'assembler de ce côté. Les lointains qui chevauchaient à gauche et à droite croyaient qu'on chassait au loup

ou au lièvre, jusqu'à ce qu'ils apprissent que c'était le roi qui n'était pas dans son bon sens. Cependant le duc d'Orléans avait tant tourné et retourné qu'il s'était sauvé; à quoi on lui aida.

Les chevaliers, les écuyers et les gens d'armes se réunirent autour du roi; on le laissait se lasser et se satisfaire; plus il courait et travaillait, plus sa faiblesse augmentait; quand il venait sur un homme, chevalier ou écuyer, on se laissait tomber devant le coup. Je n'ai jamais entendu dire que nul fût mort de cette poursuite, mais il en abattit plusieurs, car personne ne se mit en défense. Enfin, quand il fut bien fatigué et son cheval épuisé, le roi et le cheval baignés de sueur, un chevalier de Normandie, qui était son chambellan, et que le roi aimait beaucoup, messire Guillaume Martel, vint par derrière; il saisit le roi à bras-le-corps, l'épée à la main, le tenant bien serré. Quant il fut pris, les autres chevaliers s'approchèrent; on lui ôta son épée, on le descendit de cheval bien doucement, puis on le débarrassa de sa veste pour le rafraîchir et le reposer. Là vinrent ses trois oncles et son frère; mais il avait perdu toute connaissance d'eux, et ne leur fit aucun signe d'amour; ses yeux lui tournaient dans la tête d'une manière étonnante, et il ne parlait à personne.

Les seigneurs de son sang étaient tout ébahis et ne savaient que dire ni que faire. Le duc de Berry et le duc de Bourgogne dirent enfin : « Il faut retourner au Mans. Le voyage est fait pour cette saison. » Ils ne dirent pas encore tout ce qu'ils pensaient; mais ils le dirent clairement et le montrèrent à ceux qu'ils n'avaient pas en faveur, quand ils furent retournés à Paris, ainsi que je vous le raconterai dans l'histoire.

A considérer et à imaginer toutes choses en vérité, ce fut grand pitié que le roi de France, le plus digne, le plus noble et le plus puissant roi du monde, tombât en telle débilité que de perdre le sens tout soudainement. On ne le pouvait empêcher, ni faire autrement, puisque Dieu le voulait ainsi. On l'appareilla et on l'arrangea du mieux qu'on put; après l'avoir bien éventé et rafraîchi, on le mit dans une litière et on le ramena dans la cité du Mans. En même temps on envoyait de la part des maréchaux au-devant de tous ceux qui chevauchaient; il leur fut dit et signifié que tous se devaient mettre au retour et que le voyage était rompu pour cette saison; à quelques-uns on en dit la cause, à d'autres non.

Le soir, quand le roi fut rapporté au Mans, les médecins furent bien embarrassés, et les seigneurs de son sang bien troublés; car je vous dirai

qu'on en parlait et devisait de plusieurs manières fort diverses. Quelques-uns disaient, en décrivant le mal, que le roi avait été empoisonné et ensorcelé au matin avant de sortir du Mans, pour détruire et perdre le royaume



Folie du roi[1].

de France. Les paroles se multiplièrent tellement que le duc d'Orléans et ses oncles et les autres du sang royal y firent attention, et en parlèrent plusieurs fois ensemble, en disant : « Vous entendez, si vous voulez entendre, comment on murmure en divers lieux sur ceux qui ont eu l'administration et la garde de la personne du roi. On dit et le bruit court qu'on l'a ensorcelé ou empoisonné. On ne sait ni comment cela se pouvait

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2646.

faire, ni où ni quand cela a été fait; comment le pourrons-nous savoir? — Certes, nous le saurons par les médecins, dirent quelques-uns; ceux-là doivent le savoir, car ils connaissent sa nature et sa complexion. »

Les médecins furent mandés, ils vinrent, et furent examinés par monseigneur de Bourgogne. A cet examen ils répondirent et dirent que depuis longtemps le roi avait couvé cette maladie. « Nous savions bien que cette faiblesse de la tête le tourmentait fort, et qu'il faudrait bien qu'il la montrât quand elle éclaterait. » A quoi dit le duc de Bourgogne : « Vous vous êtes bien acquittés de dire et remontrer tout cela; mais il ne nous a voulu croire, ni vous ni nous, tant il avait grande affection de venir en ce voyage. Ce fut mal avisé et projeté, car le voyage l'a perdu. Il eût mieux valu que Clisson et ceux de son parti fussent tous morts que de voir le roi couché et pris de cette maladie; car les nouvelles s'en répandront partout, et comme c'est encore un jeune homme, nous qui sommes ses oncles et de son sang, et qui l'avons à conseiller et conduire dans ce monde, nous en serons bien blâmés, sans que nous y ayons commis faute. — Dites-nous, dit encore le duc de Bourgogne, ce matin, quand il a dû monter à cheval, fûtes-vous à son dîner? — Au nom de Dieu, monseigneur, oui, répondirent les médecins. — Et comment mangea et but-il? — Certes, dirent-ils, qu'à peine fut-ce rien, et il ne faisait que penser et s'agiter. — Et qui lui donna en dernier lieu à boire? demanda le duc de Bourgogne. — Nous ne savons, répondirent les médecins; car dès que la table fut ôtée, nous partîmes pour nous appareiller et monter à cheval. Sachez cela par les bouteillers ou les chambellans. » On manda donc Robert de Tenkes, écuyer, natif de Picardie, maître des échansons, et quand il fut venu, on lui demanda qui avait en dernier lieu donné à boire au roi. Il répondit : « Certes, messeigneurs, ce fut messire Hélion de Lignac. » Le chevalier fut mandé, il vint. On lui demanda où il avait pris le vin que le roi avait bu dans sa chambre quand il dut monter à cheval. Il répondit : « Messeigneurs, voilà Robert de Tenkes qui le livra et en fit l'essai, et moi aussi en présence du roi. — C'est la vérité, dit Robert de Tenkes, et sachez qu'en tout cela on ne peut avoir aucun soupçon ni aucun doute, car il y a encore du vin pareil dans les bouteilles du roi; nous en boirons et ferons bien volontiers l'essai devant vous. » Sur quoi le duc de Berry parla et dit : « Nous nous débattons et tourmentons pour rien; le roi n'a été empoisonné et ensorcelé que de mauvais conseils; ce n'est pas l'heure de parler maintenant

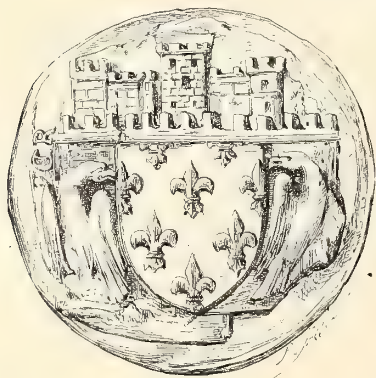
de cette matière. Laissons tout cela en souffrance pour une autre fois.

Sur cette parole les seigneurs se séparèrent pour ce soir-là, et ils se retirèrent dans leurs hôtels et dans leurs chambres. Les oncles du roi chargèrent quatre chevaliers d'honneur de demeurer tranquillement auprès du roi pour le garder et le soigner, qui furent messire Regnault de Trie, messire Regnault de Roye, le sire de Garencières et messire Guillaume Martel. Il fut aussi ordonné au seigneur de la Rivière, à messire Jean le Mercier, à Montagu, au Bègue de Villaines, à messire Guillaume des Bordes et à messire Hélion de Lignac, qu'ils s'éloignassent du roi de tout point jusqu'à ce qu'on vît comment il se porterait et s'il serait en meilleur point et état. Ce qui fut fait ainsi qu'il avait été dit.

Quand vint le lendemain, les oncles du roi l'allèrent voir et le trouvèrent bien faible. Ils demandèrent comment il avait reposé. Ses chambellans dirent que c'était bien petitement et qu'il ne pouvait prendre de repos. « Ce sont de pauvres nouvelles, » répondit le duc de Bourgogne. Alors ils s'approchèrent tous trois du roi; car le duc d'Orléans, son frère, était là aussi, et ils lui demandèrent comment il se portait. Il ne sonna mot ni parole, mais il les regarda d'un air mécontent, comme ayant perdu d'eux toute connaissance.

Les seigneurs furent alors bien inquiets et parlèrent ensemble, disant : « Nous n'avons que faire ici. Il est en très mauvais état. Nous le tourmentons plus que nous ne le servons. Nous l'avons recommandé à ses chambellans et à ses médecins. Ceux-ci le soigneront et veilleront sur lui. Or maintenant pensons et veillons à ce que le royaume soit bien gouverné; car il faut un bon gouvernement et une très bonne ordondance, sans quoi les choses iront mal. » Le duc de Bourgogne dit alors au duc de Berry : « Beau frère, il faut aviser à retourner à Paris; ordonnons par la meilleure voie possible que le roi y soit rapporté doucement et tranquillement, là nous pourrons mieux nous occuper de lui qu'ici. Nous sommes trop loin de Paris. Quand nous serons là, nous rassemblerons tout le conseil de France, afin qu'il soit ordonné comment on se tirera d'affaire dans le royaume, et qui aura l'administration du gouvernement, le duc d'Orléans ou nous. — C'est bien pensé, dit le duc de Berry, il faut avoir bon avis et regarder en quel lieu on le mènera, et qu'il lui soit bon et propice. » Pour le ramener plus tôt à la santé, il fut donc décidé qu'on conduirait le roi dans le château de Creil, qui a très bon air et est en un beau pays sur la rivière d'Oise.

Toutes ces ordonnances se tinrent. On donna congé à tous les gens d'armes, et il leur fut commandé de la part des maréchaux de France que chacun retournât en son hôtel, doucement et courtoisement, sans faire nulle violence dans le pays, et si les routiers en faisaient, on s'en prendrait aux seigneurs pour réparer le dommage que leurs gens auraient fait. Les deux oncles du roi et le chancelier de France mirent tantôt des gens à cheval et de bons messagers à l'œuvre; ils envoyaient par les cités et les bonnes villes de France et de Picardie, en recommandant étroitement qu'ils fussent soigneux de faire garder leurs cités et leurs villes. On touchait un mot de la cause, en disant que le roi était indisposé. Les mandements furent tenus et obéis partout.



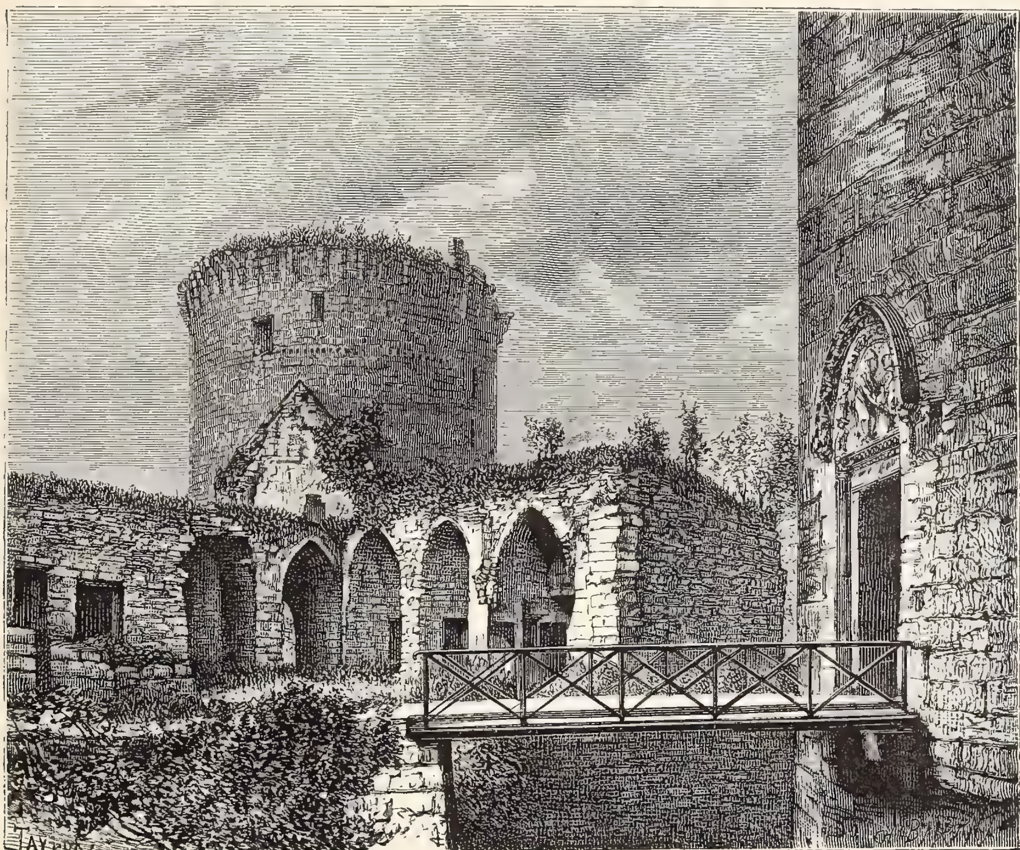
Sceau de la châtellenie de Creil[1].

Or furent les bonnes gens du royaume de France bien ébahis et courroucés en tous lieux, quand les nouvelles furent sues et répandues que le roi de France était tombé en frénésie par un merveilleux accident. Bien des gens en parlaient fort sur ceux qui avaient conseillé au roi d'aller en Bretagne, et quelques-uns disaient que le roi avait été trahi de ceux qui voulaient lui opposer le duc de Bretagne et messire Pierre de Craon. On ne peut défendre aux gens de parler, et la matière était si grande et si importante, qu'elle demandait à être discutée de plusieurs manières.

Finalement le roif ut amené à Creil, et là mis en la garde des médecins et des chevaliers susdits. Tous les gens d'armes se séparèrent et retournèrent en leurs lieux. Il fut ordonné de cacher à la reine pour quelque temps cet accident de la maladie du roi, car elle était avancée dans sa grossesse, et il fut défendu à tous et à toutes qui étaient dans sa chambre d'en faire nulle mention, sous peine d'être renvoyés de l'hôtel et rudement corrigés. Tout cela fut fait, et le roi resta à Creil, dans la marche de Senlis et de Compiègne, sur la belle et douce rivière d'Oise; les chevaliers le gardaient diligemment, et les médecins le médecinaient tant qu'ils pouvaient; mais, malgré toutes leurs médecines, sa maladie n'avançait pas, car il se reprenait difficilement à la santé.

1. Archives nationales, n° 5023; grandeur du sceau original.

Il y avait en ce temps au royaume de France un médecin vaillant et sage, qui n'avait nulle part son pareil ; il était grandement ami du seigneur de Coucy et né dans sa terre. Ce médecin demeurait pour lors dans la cité de Laon, et il était nommé maître Guillaume de Harsely. Quand il sut premièrement les nouvelles de l'accident du roi, et par



Château de Coucy, d'après une photographie.

quel incident sa maladie était survenue, il dit ainsi, car il croyait bien connaître la santé du roi : « Cette maladie est venue au roi par suite de troubles. Il tient trop du tempérament froid desa mère. » Ces paroles furent rapportées au sire de Coucy, qui se tenait alors auprès du duc d'Orléans et de ses oncles ; car les conseillers de France, des nobles, des prélats et des bonnes villes étaient alors à Paris pour voir et décider lesquels ou lequel aurait le gouvernement du royaume, jusqu'à ce que le roi eût retrouvé la santé, s'il devait la retrouver : ou son frère le duc d'Orléans, ou ses deux oncles, ou l'un d'eux à lui tout seul, et l'on fut en

cet état pendant plus de quinze jours, parce qu'on n'était pas d'accord. Il fut enfin décidé que le duc d'Orléans était trop jeune pour entreprendre une si grande charge, que les deux oncles du roi, le duc de Berry et le duc de Bourgogne, auraient le gouvernement, et principalement le duc de Bourgogne, et que madame de Bourgogne se tiendrait auprès de la reine et serait la seconde après elle.

Or à cette heure le sire de Coucy s'avisa de maître Guillaume de Harsely. Il en parla aux oncles du roi, leur remontrant la prudence et la valeur de maître Guillaume pour le rétablissement de la santé du roi. Le duc de Berry et le duc de Bourgogne y prêtèrent l'oreille et mandèrent à Paris messire Guillaume. Quand il fut venu, le sire de Coucy, chez lequel il était allé d'abord, car il le connaissait beaucoup, l'emmena chez les deux oncles du roi, en disant : « Voici maître Guillaume de Harsely, dont je vous avais parlé. — Qu'il soit le très bien venu, » répondirent les ducs. Ils l'accueillirent donc, et lui firent très bonne chère; puis ils le chargèrent d'aller à Creil, y voir et visiter le roi, pour demeurer près de lui jusqu'à ce qu'il fût en bonne santé. Ce que fit le dit messire Guillaume, et il entreprit par-dessus tous les autres médecins la souveraine administration de la guérison du roi ; car il vit bien et reconnut que sa maladie était curable et qu'il l'avait contractée et prise par faiblesse de tête et par un accident qui l'avait troublé, si bien que, pour y pourvoir et remédier, il y travailla grandement.

CHAPITRE VI

Comment, le roi étant malade, ses oncles reprirent le gouvernement du royaume, ce dont mal advint à ceux qui avaient auparavant conseillé le roi.



Les nouvelles de la maladie du roi se répandirent au loin, et quels que fussent ceux qui en étaient dolents et courroucés, vous devez bien savoir que le duc de Bretagne et messire Pierre de Craon ne furent pas de ceux-là, et qu'ils eurent bientôt fait de le pleurer. Quand le Pape Boniface de Rome et les cardinaux en surent la vérité, ils en furent tout réjouis et se mirent ensemble en consistoire, disant que le plus grand de leurs ennemis (c'était le roi de

France) était battu par des verges cruelles quand Dieu lui avait ravi le sens, et que cette influence était descendue du ciel sur lui pour le châtier, parce qu'il avait trop soutenu l'antipape d'Avignon, afin que cette terrible plaie fût un exemple à tout son royaume. Ils disaient entre eux que leur affaire en serait meilleure. A considérer toutes choses et parler par raison, ce fut vraiment une aventure miraculeuse et dont Clément et les cardinaux d'Avignon eussent dû se tenir bien avisés et avertis; mais ils n'en firent compte, sauf pour l'honneur du roi et du royaume, et ils dirent entre eux qu'on ne pouvait attendre autre chose du roi qui était jeune et plein de ses idées et volontés, car on le laissait trop faire à sa tête, et si l'avait-on fait du temps passé. Si on eût donné à son enfance et à sa jeunesse une règle raisonnable, en l'y maintenant par le conseil et l'ordonnance de ses oncles, cet accident de maladie ne serait pas advenu. « Avec tout cela, il y a une raison principale; car il promit au Pape et lui jura il y a plus d'un an, sur sa foi et sa parole de roi, qu'il ordonnerait tellement ses affaires que, par sa puissance, il détruirait cet antipape de Rome et ses cardinaux, ferait cesser le schisme dans l'Église et remettrait en bon état toutes les choses qui sont troublées; il n'en a rien fait, il est allé de tout point contre sa parole et son serment; Dieu en est courroucé, et, pour le lui faire sentir, il le bat de cette verge de frénésie, et cela à cause de nous, si on entend bien le savoir. S'il retourne à la santé, ainsi que cela peut arriver, il faudra lui envoyer de bons et sages légats, qui lui démontrent vivement et sagement qu'il a manqué à ses promesses, afin qu'il n'en ignore par notre négligence. » Ainsi parlaient et devisaient à Avignon le Pape et les cardinaux, et bien d'autres gens au royaume de France en parlaient comme eux.

Quand les nouvelles furent venues en Angleterre, le roi et les seigneurs en furent grandement troublés, et spécialement le duc de Lancastre plaignit fort le roi et dit aux chevaliers qui étaient auprès de lui : « Par ma foi, c'est grand pitié, car il promettait d'être un homme d'entreprise et de bien faire. Quand je le vis à Amiens, il me dit en nous séparant : « Beau cousin de Lancastre, je vous prie chèrement que vous fassiez diligence pour qu'une ferme paix soit assurée entre nous et notre neveu d'Angleterre et nos royaumes, afin que nous puissions aller avec une grande puissance contre l'Amorath-Bacquin, qui a conquis le royaume d'Arménie, et qui se met en peine de détruire la chrétienté, afin que notre foi soit exaltée; car nous y sommes tenus de tout point. »

Or, dit le duc de Lancastre, voilà la chose bien retardée, car jamais n'aura-t-il si grande confiance qu'il avait auparavant. — C'est vrai, dirent les chevaliers, mais le royaume de France est bien en condition de tomber en trouble. »

Ainsi devisaient et parlaient tous les seigneurs et toutes gens des pays lointains et prochains, où la connaissance de la maladie du roi était arrivée. A Paris, le duc de Berry et le duc de Bourgogne n'avaient encore rien fait de nouveau; mais ils avaient bien en cœur et en propos qu'ils s'en occuperaient prochainement et tout par bonne raison à l'égard de ceux qu'ils n'avaient point en faveur; car ils les avaient trouvés rudes et hautains, et rebelles en bien des manières, comme disait le duc de Berry : « Clisson, la Rivière, le Mercier et le Bègue de Villaines, quand ils furent en Languedoc, arrêtèrent et mirent cruellement à mort mon bon serviteur et trésorier Bétizac par envie et par méchanceté; ni pour chose que je susse ou pusse dire ou faire, je ne pus le ravoir de leurs mains. Or qu'ils se gardent de moi, car l'heure viendra où je les payerai de la même monnaie; on la forge quand on peut. »

Le duc de Bourgogne de même, ni ses conseillers, ne pouvaient aimer les dessus nommés, qui avaient naguère gouverné le roi; car lorsqu'ils avaient eu affaire à la cour, ils étaient durement repoussés et accueillis, ni ne faisait-on guère rien pour eux, ce dont ils savaient bien parler et murmurer par derrière. Aussi se tenait à Paris la duchesse de Bourgogne auprès de la reine de France; elle était une dame dure et hautaine, et elle avait la souveraine administration de la maison royale, car nul, homme ni femme, ne parlait à la reine que par son moyen. Cette dame haïssait de tout son cœur Olivier de Clisson, à cause du duc de Bretagne; car le duc de Bretagne lui était bien prochain par le sang, et elle en parlait souvent au duc de Bourgogne, lui remontrant vivement et clairement que c'était un grand tort d'avoir si longtemps soutenu Olivier de Clisson contre un si grand prince que son cousin de Bretagne.

Le duc de Bourgogne, qui était sage et prudent et qui voyait de loin ses affaires, ne voulait pas mettre le trouble dans le royaume, mais bien tenir en paix tout ce qu'il pouvait; comme il n'avait jamais voulu courroucer ses souverains, le roi Charles son frère et le roi Charles son neveu, il répondait doucement et sagement à sa femme : « Dame, en tout temps il fait bon dissimuler. Si je faisais déjà partie avec notre cousin de Bretagne contre Olivier de Clisson, on s'en émer-

veillerait fort en France et avec raison, car le sire de Clisson montre et soutient que toutes les haines qui sont entre lui et notre cousin de Bretagne furent engendrées pour soutenir l'honneur du royaume de France, auquel nous avons grande part, et ainsi l'entendent la plus grande partie des gens au royaume de France. Jusqu'à présent je n'ai rencontré aucun article de raison par quoi je me doive avancer en faveur de notre cousin de Bretagne contre le seigneur de Clisson. Tout est maintenant contre lui, monseigneur étant en mauvais état comme vous savez, et il en sera de même contre tous ceux qui lui ont conseillé, malgré mon frère de Berry et moi, d'aller en voyage où il voulait absolument aller. La verge est toute mouillée dont ils seront bientôt battus et corrigés, pourvu que vous vouliez attendre un peu et prendre patience. Dame, dame, il n'est saison qui ne paye, ni fortune qui ne tourne et retourne, ni cœur courroucé qui ne se réjouisse, ni si réjoui qui n'ait une fois des chagrins. Clisson, la Rivière, le Mercier, Villaines et encore d'autres ont cru le fait, et on le leur montrera bientôt. » C'est ainsi et par de telles paroles que le duc de Bourgogne réconfortait parfois la duchesse sa femme.

Or il ne demeura guère de temps que le duc de Bourgogne et le duc de Berry eurent un entretien secret ensemble, disant : « Il nous faut commencer à détruire ceux qui ont déshonoré notre neveu le roi et qui se sont servis de lui à leur volonté. Nous commencerons par le connétable; notre neveu d'Orléans le soutient grandement, et aussi font certains barons de France. Néanmoins, si nous le tenons, nous le condamnerons par la loi et le parlement, que nous avons présentement avec nous. Quand il viendra nous voir, nous lui ferons tel accueil qu'il verra bien que nous ne l'avons pas en grâce. Ainsi fera le premier auquel il ira parler. »

Or il advint que le sire de Clisson, qui ne pensait à rien, mais qui croyait être assez bien aimé de ces seigneurs, le duc de Berry et le duc de Bourgogne, vint à l'hôtel d'Artois à Paris pour les affaires de la connétablie, et quand lui et ses gens furent venus, qui n'étaient pas bien nombreux, ils entrèrent dans la cour, car le portier leur avait ouvert la porte, et ils descendirent de leurs chevaux. Le connétable monta les degrés de la salle, lui et un écuyer seulement; les autres attendirent en bas dans la cour. Quand le connétable fut venu là, il trouva deux des chevaliers du duc de Bourgogne, auxquels il demanda si on pouvait parler au duc. « Sire, nous ne le savons, répondirent les chevaliers, mais nous

le saurons tantôt; demeurez ici. » Ils entrèrent donc en la chambre du duc, qu'ils trouvèrent assez de loisir; il causait avec un héraut qui venait, disait-il, d'une fête qu'on avait tenue en Allemagne. Les chevaliers rompirent ces paroles et dirent ainsi : « Monseigneur, voici messire Olivier de Clisson dans cette salle; il vient, à ce qu'il dit, pour vous parler, si c'est votre bon plaisir. — De par Dieu, dit le duc, qu'on le fasse venir, nous avons assez de loisir maintenant pour lui parler et savoir ce qu'il veut dire. » L'un des chevaliers sortit de la chambre et appela le connétable, disant : « Sire, venez ici, monseigneur vous mande. » Et le connétable passa devant.



Sceau du duc d'Orléans[1].

Quand le duc le vit, il changea de couleur et se repentit en lui-même de l'avoir fait venir, quoiqu'il eût bien le désir de lui parler. Le connétable ôta son chaperon et salua le duc de Bourgogne, disant : « Monseigneur, je suis venu ici auprès de vous, pour savoir comment on voudra se conduire et se tirer des affaires du gouvernement du royaume; car je suis tous les jours recherché et poursuivi pour les affaires de mon office. Pour le moment, monseigneur de Berry et vous en avez la charge; je vous prie que vous m'en vouliez répondre. » Le duc de Bourgogne répondit assez durement : « Clisson, Clisson, vous n'avez que faire de vous inquiéter de l'état du royaume, car sans votre office il serait bien gouverné. Vous vous en êtes par malheur trop occupé. Où diable avez-vous tant pris et rassemblé de finances que naguère vous fîtes le testament et l'ordonnance de dix-sept cent mille francs? Ni monseigneur, ni mon beau frère de Berry, ni moi n'en pourrions tant mettre ensemble, malgré toute notre puissance. Sortez de ma présence, quittez ma chambre, et faites que je ne vous voie plus; car, si ce n'était pour mon honneur, je vous ferais crever l'autre œil. » A ces mots le duc le quitta, et laissa le sire de Clisson tout interdit, lequel sortit de la chambre, pensif et baissant la tête; personne ne le reconduisit, il traversa la salle et descendit tout droit dans la cour, où il monta à cheval et partit, rentrant en son

1. Archives nationales, nº 941; grandeur du sceau original, 0m, 110.

hôtel tout rêveur. Et il advint que dans la nuit, craignant que le duc de Bourgogne ne fît forcer son hôtel pour le venir prendre, il partit, lui troisième, par le derrière de son hôtel et sortit de Paris par la porte Saint-Antoine; après quoi il passa la Seine au pont de Charenton, et chevaucha tant qu'il se trouva au château de Montlhéry, où il se tint jusqu'à ce qu'il sut d'autres nouvelles.

Ce même jour où le duc de Bourgogne avait ainsi insulté de paroles le connétable de France, le duc de Berry et lui se retrouvèrent au palais, et le duc de Bourgogne raconta à son frère comment il avait accueilli Clisson. « Vous avez bien fait, dit le duc de Berry. Il faut procéder contre eux par tous les moyens ; car vraiment lui, le Mercier, la Rivière et Montaigu, ont volé le royaume de France, mais le temps est venu qu'ils rendront tout et y laisseront leurs vies, si on m'en veut croire. »

Je ne sais comment il advint, ni ce qu'il en fut, mais le même soir que le connétable sortit de Paris, Montaigu partit aussi par la porte Saint-Antoine et prit le chemin de Troyes, en Champagne, et dit qu'il ne séjournerait ni ne s'arrêterait nulle part, jusqu'à ce qu'il se trouvât à Avignon, où il avait déjà envoyé une partie de ses finances, laissant à sa femme de quoi tenir convenablement son état; car il voyait bien que, le roi ayant perdu le sens, les choses iraient mal; le duc de Bourgogne et le duc de Berry ne lui parlaient jamais.

Messire Jean le Mercier en eût volontiers fait autant ; mais on avait déjà mis auprès de lui des gardes; et rien ne sortait de son hôtel sans qu'ils le sussent; ce qu'il avait pu sauver auparavant lui venait bien à point, car tout ce qu'on put saisir, avoir et trouver chez lui fut attribué au duc de Berry et au duc de Bourgogne. Il lui fut fait commandement d'aller tenir son corps prisonnier au château du Louvre, et autant fut dit au Bègue de Villaines ; ils y allèrent. On envoya à l'hôtel de Montaigu ; mais ceux qui y furent envoyés ne le trouvèrent point, non plus que ceux qui allèrent chez le seigneur de Clisson, lequel ne tarda guère à quitter son château de Montlhéry pour chevaucher vers la Bretagne; là il s'enferma dans un sien bon château, bien garni et pourvu de toutes choses, qu'on appelait Châtel-Josselin, et il se tint là jusqu'à ce qu'il sut d'autres nouvelles.

Quand le duc de Berry et le duc de Bourgogne et leurs conseillers virent que messire Olivier de Clisson leur était échappé, ils en furent

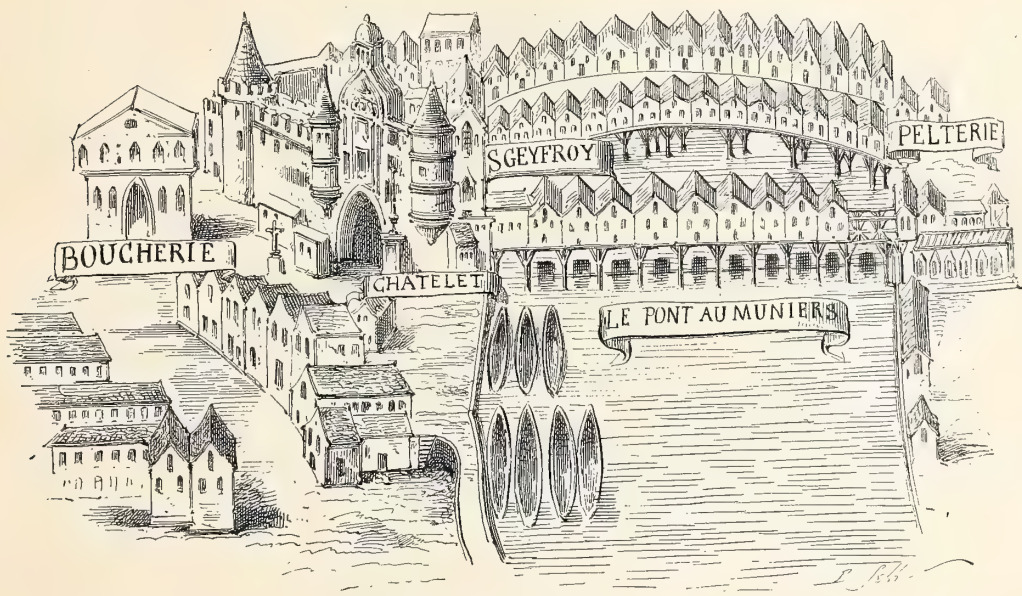
fort courroucés, et le duc d'Orléans et le duc de Bourbon tout réjouis. Le duc de Bourgogne disait : « Il a bien montré qu'il a peur. Il n'est pas quitte cependant, bien qu'il s'en soit allé et éloigné. Nous le ferons bientôt revenir, ou bien il perdra tout ce que sur quoi nous pourrons mettre la main, et il n'en sera pas excusé, car il a contre lui plusieurs articles déraisonnables qui demandent jugement et punition; si les grands, les puissants et les mauvais du monde n'étaient punis et corrigés, les choses n'iraient pas justement, les petits et les faibles ne seraient pas satisfaits; car la justice doit être loyale, et n'épargner ni fort ni faible, afin que chacun y prenne exemple. »

Le jour même que les seigneurs apprirent qu'Olivier de Clisson n'était plus au château de Montlhéry, il fut dit à messire Barrois des Barres par le duc de Berry et le duc de Bourgogne : « Partez de bonne heure, Barrois, et chevauchez jusqu'à Aulneaux. On nous dit que le sire de la Rivière y est. Réclamez-le de notre part et de celle du conseil du roi, et gardez-le tel que vous nous en rendiez bon compte quand nous vous le demanderons. » Il répondit : « Messeigneurs, volontiers. » Le lendemain, lui et sa troupe chevauchèrent jusqu'à Aulneaux, une belle forteresse près de Chartres, que le sire de la Rivière avait reçue en mariage avec la dame d'Aulneaux, sa femme, et il avait grandement amélioré la terre et le dit château; aussi était-il aimé de ses hommes dans sa terre et par tous les environs, car il ne voulait que tout bien et loyauté.

Les commissaires ci-dessus nommés vinrent à Aulneaux, et trouvèrent le sire de la Rivière, sa femme et ses enfants, lesquels ne s'attendaient à autre chose qu'à ces gardiens; car ils savaient que messire Jean le Mercier et le Bègue de Villaines étaient en prison, et que le connétable avait fui Montlhéry; on lui avait dit : « Sire, sauvez votre corps, car les envieux ont à présent la force pour eux contre vous. » Il avait répondu à ces paroles : « Ici et autre part je suis à la volonté de Dieu. Si je me cachais, je me jetterais dans un blâme dont je me sens pur et net. Dieu m'a donné ce que j'ai, et Dieu peut me l'ôter s'il lui plaît. J'ai servi le roi Charles, de bonne mémoire, et le présent roi Charles son fils, bien et loyalement. Mon service a été bien connu d'eux, et ils l'ont grandement récompensé. J'oserai bien, sur ce que j'ai fait et accompli à leur service et par leur commandement pour les affaires du royaume de France, attendre le jugement de la chambre du parlement de Paris,

et si on trouve en toutes mes actions quelque chose à dire, que j'en sois puni et corrigé. »

Ainsi avait dit le sire de la Rivière à sa femme et à ceux de son conseil, avant que les commissaires des seigneurs vinssent à Aulneaux. Quand on lui dit : « Monseigneur, voici tels et tels, ils viennent à main armée, et veulent entrer céans. Qu'en dites-vous ? Leur ouvrirons-nous la porte ? — Oui, dit-il, quoi donc ! qu'ils soient les bienvenus ! » Et à ces



Le Châtelet[1].

mots, il vint lui-même au-devant d'eux, et les accueillit, un à un, très honorablement, et tout en leur parlant il les fit entrer avec tous leurs gens dans la salle du château d'Aulneaux. Quand ils furent venus là, le Barrois des Barres, un bien doux et gentil chevalier, fit à contre-cœur, ainsi qu'il le montra, arrêt sur le seigneur de la Rivière, ainsi qu'il en était chargé. Le sire de la Rivière le tint pour excusé et il obéit, demeurant prisonnier dans son château d'Aulneaux. Vous devez croire et penser que la dame était bien déconfortée, et elle le fut plus encore quand elle vit la fortune se tourner ainsi contre son seigneur et mari, car elle en redoutait fort la conclusion.

Guère ne tarda après cela que le sire de la Rivière ne fût amené à

1. Dessin fait d'après une photographie conservée à l'hôtel Carnavalet et reproduisant la gouache originale qui fut détruite lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville de Paris en 1871.

Paris et délivré au prévôt du Châtelet pour être mis au château Saint-Antoine, et messire Jean le Mercier avec lui. Quand ils furent là mis, la renommée courut partout et répandit qu'ils seraient mis à mort et exécutés. Mais, à vrai dire et pour parler proprement et par raison, ils n'eurent jamais contre eux ce jugement, et ceux qui les avaient à juger ne purent trouver qu'en bonne conscience ils dussent porter la peine de mort ; mais, pour les contrarier, ils étaient tous les jours épouvantés et assaillis, et on leur disait : « Pensez à vos âmes, car vos corps sont perdus ; vous êtes jugés à mourir et à être décollés. »

Ils furent longtemps en cette peine et douleur, comme je vous le dis. Toutefois le Bègue de Villaines, qui était un très vaillant chevalier et gentilhomme du pays de Beauce, lequel était compromis de la même affaire qu'eux, fut si bien aidé et eut tant de bons amis dans la place, qu'il fut délivré hors de prison, et toutes les accusations remises ; mais à sa délivrance ceux de sa famille lui dirent qu'il s'arrangeât pour aller s'amuser en Castille, car il tirait là un bel et bon héritage de madame la comtesse de Ribède sa femme, et ainsi fit ; mais les deux autres demeurèrent en prison, en péril et danger de perdre leurs vies. Et aussi avaient déjà été tous leurs biens enlevés et confisqués et donnés à d'autres. Seulement les biens de l'héritage qui appartenaient en propre à la dame d'Aulneaux, femme du seigneur de la Rivière, lui furent laissés. Avec tout cela il avait une jeune fille, belle demoiselle et gentille, de l'âge de dix ans, laquelle par promesse de mariage avait épousé un jeune garçon qui s'appelait Jean de Châtillon, fils aîné de messire Hugues de Châtillon, qui fut jadis maître des arbalétriers de France ; ce fils était héritier de son père et tenait de grands et beaux héritages, sans compter ceux qu'il devait encore tenir. Il chevauchait et il avait déjà chevauché depuis plus d'un an avec son grand sire, le seigneur de la Rivière ; mais, nonobstant toutes ces choses et malgré la volonté de l'enfant, on le démaria de la fille du seigneur de la Rivière, et on le remaria ailleurs, comme il plut au duc de Bourgogne et à ceux de la Trémoille, qui pour le temps menaient les affaires. Autant en eût-on voulu faire du fils du sire de la Rivière avec la fille du comte de Dammartin, mais le dit comte alla au-devant et déclara que, tant que le fils du seigneur de la Rivière aurait vie au corps, sa fille n'aurait jamais d'autre mari, quels que fussent ceux qui en pourraient parler ou traiter, et qu'en outre, si on faisait violence à l'enfant pour abréger sa vie, sa fille n'aurait jamais de mari et qu'il

mettrait son héritage en si bonnes mains que ceux qui voudraient lui faire tort, sans cause ou par envie, ne l'en pourraient ôter. Quand on vit la résolution du comte de Dammartin, on le laissa en paix, et les deux enfants demeurèrent ensemble; mais le premier dont je vous ai parlé se rompit, et le Pape Clément en donna la dispense, qu'il le voulût ou non; car pour lors au royaume de France il n'avait d'autre puissance que celle qu'on lui donnait et consentait, tant l'Église était alors sujette et abattue par le schisme et par la conduite de ceux qui devaient la gouverner.



Arbalétriers vers 1375 [1].

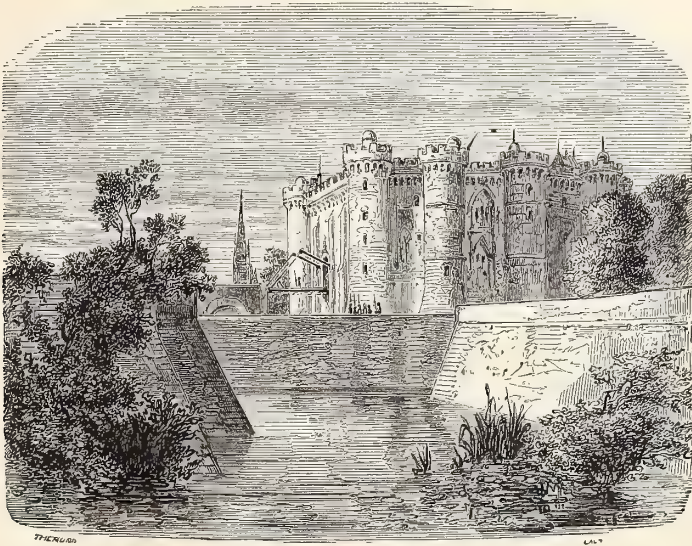
Bien des gens dans le royaume de France, et ailleurs, excusaient grandement le gentil seigneur de la Rivière de toutes ces accusations, mais les excuses ne servaient à rien et mal; quel qu'il fût et quelque clair qu'il vît en la matière n'osait ni parler ni ouvrir la bouche, sauf cette vaillante jeune dame madame Jeanne de Boulogne, duchesse de Berry. Bien des fois cette bonne dame s'était mise à genoux devant son mari le duc de Berry, et lui disait, en le priant à mains jointes : « Ah! monseigneur, à tort ou à péché, vous vous laissez méchamment informer par les ennemis et les haineux contre ce vaillant chevalier et fidèle prudhomme le seigneur de la Rivière. On lui fait grand tort, et personne n'ose parler pour lui, sauf moi. Je veux bien que vous sachiez que si on le fait mourir, jamais je n'aurai plus de joie, mais que je trouverai tous les moyens que je pourrai pour vivre en tristesse et être en douleur. Ah! ah! monseigneur, certes, vous considérez peu les beaux services qu'il vous a rendus, les peines et les travaux qu'il a eus pour nous mettre ensemble

1. Bibliothèque nationale, Ms. Fr. nº 2813.

en mariage, vous et moi; car je suis une petite dame en comparaison de vous; mais vous qui me vouliez avoir, vous aviez affaire à un seigneur bien avisé, le comte de Foix, qui inclinait plus à me donner au duc de Lancastre pour son fils, le comte de Derby, qu'il ne faisait envers vous. Si le gentil chevalier le sire de la Rivière, et ses douces paroles, et ses sages propositions n'eussent été là, je ne serais pas en votre compagnie; c'est pourquoi je vous prie humblement et par pitié que le gentil chevalier qui si doucement m'amena ici, ne reçoive nul dommage de son corps ni de ses membres. »

Le duc de Berry, qui voyait sa femme jeune et belle, et qui l'aimait de tout son cœur, et qui savait bien qu'elle disait la vérité, s'adoucissait grandement en ce qu'il avait de dur et de hautain contre le sire de la Rivière, et il disait pour apaiser sa femme, car il voyait qu'elle parlait et priait de grand cœur : « Dame, que Dieu m'aide en mon âme, si je ne voudrais pas qu'il m'en eût coûté vingt mille francs et que la Rivière ne fût pas forfait envers la couronne de France; car, avant que la maladie de monseigneur fût advenue, je l'aimais bien et je le tenais pour un sage et bon chevalier. Et puisque vous en parlez et priez si vivement, il en vaudra grandement mieux, et je ferai plus pour vous, autant que ma puissance peut s'étendre, que si tous ceux du royaume de France en parlaient et priaient. — Monseigneur, dit la dame, s'il plaît à Dieu, je m'en apercevrai, et vous ferez bien et aumône. Je crois que le gentil chevalier et vaillant prudhomme n'a que moi pour avocat. — Vous dites la vérité, dit le duc de Berry, mais il suffit bien que vous vouliez vous en embarrasser. » Ainsi la dame s'apaisait sur les paroles de son seigneur et mari le duc de Berry, et il n'y avait nul doute, quand le duc de Bourgogne et ses conseillers parlaient ensemble, que le sire de la Rivière eût été mort, si elle ne s'en fût si chaudement mêlée; mais, pour l'amour d'elle, on recula, et messire Jean le Mercier eut grand gain de se trouver en la compagnie du sire de la Rivière, car ils étaient accusés du même fait, et on n'avait pas conscience de faire mourir l'un sans l'autre. Cependant, dans leur prison, ils ne se tenaient pas pour bien assurés; car ils sentaient que pour le moment ils avaient trop d'ennemis en règne et puissance; aussi messire Jean le Mercier, dans la prison où il était au château Saint-Antoine, pleurait si continuellement que sa vue en fut affaiblie et troublée, et qu'il était sur le point de devenir aveugle, si bien que c'était grande pitié de le voir et de l'entendre se lamenter.

Pendant que ces deux chevaliers étaient en ce danger, où ils furent plus d'une demi-année, on travaillait de tout point pour dégrader le sire de Clisson de son office et son honneur, et plus volontiers l'eût-on tenu qu'aucun des autres, mais il s'en garda bien. Aussi fit-il sagement; car si on l'eût tenu, il était bien ordonné que le jugement serait contre lui pour le faire mourir sans remède, le tout par envie et par haine et pour complaire à son adversaire le duc de Bretagne, qui jamais ne fit de bien au royaume de France.



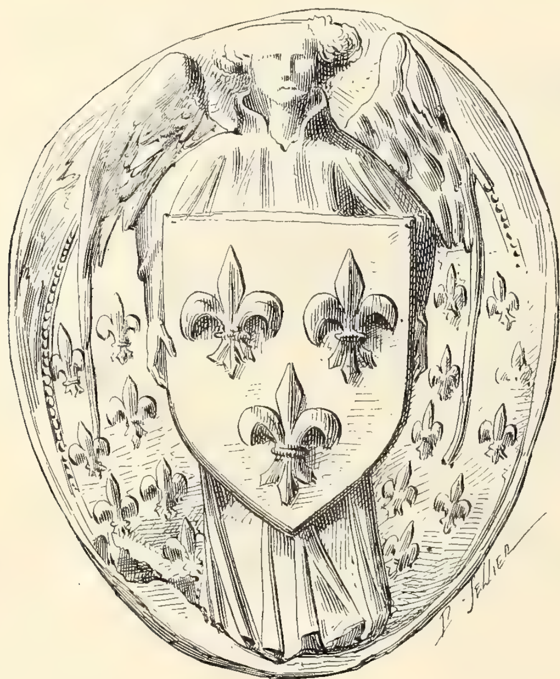
Château Saint-Antoine [1].

Quand les seigneurs virent qu'il leur était échappé, on tourna le conseil d'une autre manière : il fut sommé de comparaître en la chambre du Parlement à Paris pour répondre aux articles dont on l'accusait, ce à quoi il ne voulait pas entendre, et se cacha et dissimula quand les commissaires furent envoyés pour le requérir. Mais quand tous les délais furent expirés et qu'on n'eut ouï de lui aucune nouvelle, quand on eut fait appel publiquement à la porte de la chambre du Parlement et ensuite à la porte du Palais et aux degrés du Palais et à la porte de la cour, sans que personne ne répondît pour lui, un cruel arrêt du Parlement fut prononcé contre lui ; car il fut banni du royaume de France, comme faux, traître envers la couronne et condamné à payer cent mille marcs d'argent pour

1. Bibliothèque nationale; *Topographie de la France.*

les extorsions qu'il avait faites frauduleusement dans son office de connétable, lequel lui était ôté sans espoir de retour. Le duc d'Orléans fut mandé et prié de venir à cette sentence, mais il s'en excusa ; les ducs de Berry et de Bourgogne y furent, ainsi que grand foison des barons du royaume de France.

Or regardez les œuvres de la fortune et comme elles sont peu fermes et stables, quand ce vaillant homme et bon chevalier, qui avait tant travaillé pour l'honneur du royaume de France, fut ainsi traité et honteusement dégradé d'honneur et de richesse. Vous devez bien croire et penser que le duc de Bretagne et Pierre de Craon, qui étaient unis ensemble, furent bien réjouis de cette nouvelle; mais ils étaient courroucés qu'on ne tînt pas Clisson à Paris avec les autres, messire Jean le Mercier et le sire de la Rivière. Par tout le royaume de France, les uns plaignaient messire Olivier de Clisson et disaient qu'on lui faisait tort ; d'autres le blâmèrent et lui faisaient grands reproches, disant : « Comment diable peut-il avoir assemblé tant d'argent et d'or qu'un million et demi de florins ? Tant de bien n'est pas bien acquis, mais de pillages et de voleries et d'avoir retenu les gages des pauvres chevaliers et écuyers du royaume de France et d'ailleurs. Toutes les tailles du royaume et le payement des gens d'armes passaient par ses mains : il en donnait et faisait donner ce qu'il voulait et retenait la meilleure part, mais personne n'en osait parler. » Ainsi et par de telles paroles, messire Olivier de Clisson était accusé et maltraité par derrière, comme il est dit en proverbe : « A qui le malheur échoit, chacun l'attaque. »



Sceau du Parlement de Paris [1].

1. Archives nationales, n° 4384 ; grandeur du sceau original.

Ce messire Olivier de Clisson et le sire de la Rivière et messire Jean le Mercier étaient principalement accusés de la maladie du roi, et le brui tcourait qu'ils l'avaient empoisonné. Or considérez, entre vous qui entendez raison, comment cela pouvait être; car ils étaient ceux au monde à qui la maladie du roi pouvait le plus faire perdre, et qui plus volontiers lui eussent gardé la santé; mais le fait est que toute la joie et le contentement du royaume de France étaient abattus par la maladie du roi, et à bonne cause, car il était grandement aimé de tout le peuple, et comme il en était le chef, toutes gens devaient sentir son mal, car lorsque la tête souffre, tous les membres s'en ressentent.

Ce maître Guillaume de Harsely qui avait le roi en sa garde, se tenait tout coi auprès de lui à Creil, et il le soignait grandement et bien; ce à quoi il acquit honneur et profit, car petit à petit il le remit en bon état. Premièrement il le tira d'une merveilleuse et forte fièvre, et lui rendit l'appétit de manger et de boire et le pouvoir de dormir et de se reposer. Puis il le ramena à la connaissance de toutes choses; mais il était encore bien faible, et pour lui renouveler l'air petit à petit, il le fit chevaucher, aller à la chasse et lancer ses éperviers sur les alouettes.

CHAPITRE VII

Comment le roi étant revenu à la santé faillit être brûlé dans une danse, et comment sa tante la duchesse de Berry le sauva.



UAND les nouvelles furent sues en France que le roi reprenait grandement le sens, la santé et la mémoire, toutes manières de gens en furent grandement réjouis, et Dieu en fut remercié hautement et de bon cœur. Le roi, étant à Creil, demanda à voir sa femme la reine et le dauphin son fils. La reine vint et son fils fut apporté. Le roi leur fit grande chère, et les reçut gaiement et convenablement, et petit à petit il revenait à un bon état. Quand messire Guillaume de Harsely vit qu'il était en bon point, il en fut tout joyeux, et ce fut raison, car il avait fait une belle cure, et il le rendit à son frère le duc d'Orléans, et à ses oncles les ducs de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, en disant : « Dieu merci, le roi est en bon état. Je vous le livre

et vous le rends tout remis et guéri. Que dorénavant on se garde de le courroucer et de l'attrister, car il n'est pas encore bien ferme en son esprit, mais petit à petit il s'affermira ; la joie et les amusements, les distractions et les plaisirs lui sont naturellement plus utiles que tout le reste. Aussi chargez-le et travaillez-le du moins possible par les conseils, car il aura encore toute cette saison la tête faible et tendre et bientôt énervée ; c'est naturel, car il a été frappé et tourmenté par une très forte maladie. »

Or décida-t-on qu'on retiendrait messire Guillaume de Harsely auprès du roi, et qu'on lui donnerait tant qu'il s'en contenterait ; car c'est la fin à laquelle tendent toujours les médecins que d'avoir grand salaire et profit des seigneurs et des dames et de ceux qu'ils visitent ; il fut donc requis et prié très vivement de rester auprès du roi ; mais il s'excusa fort, en disant qu'il était vieux, faible et impotent, et qu'il ne pouvait endurer l'ordonnance de la cour, et qu'il voulait bientôt retourner à ses habitudes. Quand on vit qu'on n'en pourrait avoir autre chose, on ne voulut pas le courroucer ; on lui donna donc congé ; mais, à son départ, on lui délivra mille couronnes d'or du roi, et il fut inscrit pour quatre chevaux, toutes fois et quantes il lui plairait de venir à l'hôtel du roi. Je crois que jamais il n'y retourna ; mais quand il fut venu en la cité de Laon où plus habituellement il demeurait, il mourut, dans l'année, très riche ; il avait bien en argent, et on trouva du sien trente mille francs ; car il fut en son temps le plus avare et le plus parcimonieux qu'il y eût, et, tant qu'il vécut, il mettait tout son plaisir à amasser un grand nombre de florins, ne dépensant pas chez lui par jour deux sous parisis, mais allant boire et manger à l'aventure où il pouvait. Tous les médecins sont battus de telles verges.

Quand messire Guillaume de Harsely était parti de Creil d'auprès du roi, il ordonna plusieurs recettes dont on usa si bien, que, vers le temps d'hiver, le roi retourna en bonne santé ; ce dont se réjouirent tous ses proches qui l'aimaient, et aussi tous les membres des communes du royaume de France, car il en était fort aimé ; il vint alors à Paris et aux environs avec la reine de France, et ils tenaient surtout leur cour à l'hôtel Saint-Pol ; toutes les nuits, qui sont longues en hiver, il y avait au dit hôtel des danses et de grands divertissements devant le roi et la reine, et la duchesse de Berry, et la duchesse d'Orléans et les dames, et ainsi se passaient le temps et les longues nuits d'hiver.

Il advint ainsi qu'en l'hôtel du roi se fit le mariage d'un jeune chevalier de Normandie et d'une jeune damoiselle de la reine; le roi, la reine, les seigneurs, les dames, les damoiselles et tout l'hôtel en furent réjouis; et le roi voulut faire les noces, qui furent faites à l'hôtel Saint-Pol à Paris devant grand foison de bonnes gens et seigneurs. Tout le jour des noces, on dansa et mena grande fête, et le roi donna à souper aux dames, et la reine de France tint sa cour; car chacun s'efforçait de se mettre en joie, parce qu'on voyait le roi si fort en train de s'en mêler. Il y avait là dans l'hôtel du roi et bien près de lui un écuyer d'honneur de la nation de Normandie, qui s'appelait Hugonin de Guisay, lequel s'avisa de faire un divertissement pour complaire au roi et aux dames qui étaient là. Je vous dirai ce que fut ce divertissement.



Valet du jeu de cartes de Charles VI[1].

Le jour des noces, qui fut un mardi avant la Chandeleur, sur le soir, il fit porter et mettre à part dans une chambre six habits de toile, puis les parsema de fin lin sous couleur et forme de cheveux. Il en fit revêtir un au roi, un autre au comte de Joigny, très gentil et jeune chevalier, un autre à messire Charles de Poitiers, fils du comte de Valentinois, et à messire Yvain de Galles, bâtard de Foix, que le roi avait retenu en son hôtel depuis la mort du comte son père, le cinquième au fils de

1. Bibliothèque nationale. Cabinet des estampes.

monseigneur de Nantouillet, et il vêtit le sixième. Quand ils furent tous revêtus de ces habits qui étaient faits à leur mesure, et qu'ils furent ledans enfermés et cousus, ils semblaient être des hommes sauvages, car ils étaient tout couverts de poil de la tête à la plante des pieds.

Cette idée plaisait beaucoup au roi de France, et il en savait grand gré à l'écuyer qui l'avait imaginée; ils se revêtirent de ces habits si secrètement dans une chambre, que nul ne savait rien de leur affaire, sauf eux-mêmes et les valets qui les avaient habillés. Messire Yvain de Foix, qui était de la compagnie, eut en pensée le danger qui en pourrait advenir, et il dit au roi : « Sire, faites commander bien sévèrement qu'on ne nous approche pas avec des torches; car si on le faisait et que l'air du feu entrât dans ces habits dont nous sommes déguisés, le poil prendrait l'air du feu, et nous serions brûlés et perdus sans remède, je vous le dis. — Au nom de Dieu, Yvain, dit le roi, vous parlez bien et sagement, et il sera ainsi fait. » Le roi fit donc défense aux valets, disant : « Que personne ne nous suive. » Le roi fit venir un huissier d'armes qui était à l'entrée de la chambre, et lui dit : « Va-t'en en la salle où l'on danse, et commande de par le roi que toutes les torches se retirent à part, et que nul ne s'approche des six hommes sauvages qui vont venir. »

L'huissier fit bien exactement le commandement du roi, et tous ceux qui tenaient des torches se retirèrent à part; la salle fut ainsi délivrée, et il n'y demeura que les dames et damoiselles, les chevaliers et les écuyers qui dansaient. Assez tôt après, le duc d'Orléans entra dans la salle avec quatre chevaliers et six torches seulement en sa compagnie; il ne savait rien du commandement qui avait été fait de la part du roi, ni des six hommes sauvages qui allaient venir; au moins s'en excusa-t-il; mais, depuis lors, il fut grandement accusé. Il commença par regarder les danses et les dames, et lui-même se mit à danser au plus fort; mais je ne sais dans quelle intention il le pouvait faire.

A ce moment voici venir le roi de France, lui sixième seulement, en l'ordonnance que je vous ai dite, tous appareillés comme des hommes sauvages, et couverts de poil de lin aussi délié que des cheveux de la tête jusqu'aux pieds; il n'y avait ni homme ni femme qui les pût reconnaître; ils étaient tous cinq attachés l'un à l'autre, et le roi devant qui menait la danse. Quand ils entrèrent dans la salle, on ne s'occupa que de les regarder, et personne ne songea plus aux torches. Le roi, qui était devant, se sépara de ses compagnons, ce qui fut heureux, et il vint

devant les dames pour se montrer, selon que sa jeunesse l'y portait; il passa devant la reine et s'en vint à la duchesse de Berry, qui était sa tante et la plus jeune. La duchesse, par gaieté, le prit et voulait savoir qui il était. Le roi, debout devant elle, ne se voulait pas nommer. La duchesse de Berry dit alors : « Vous ne m'échapperez pas sans que je sache d'abord votre nom. »

En ce désordre survint le grand malheur dont le duc d'Orléans fut surtout cause, quoique la jeunesse et peut-être l'ignorance le lui fissent faire; car, s'il eût bien prévu et deviné le malheur qui en suivit, il ne l'eût fait pour rien au monde. Il voulait absolument savoir qui étaient ces sauvages. Pendant que les cinq dansaient, il abaissa la torche que l'un de ses valets tenait devant lui, si près que la chaleur entra dans le lin. Vous savez qu'on ne peut éteindre le lin quand il est enflammé. La flamme du feu échauffa la poix, par laquelle le lin était fixé sur la toile. Les chemises garnies de lin et de poix étaient sèches et fines, tenant à la chair, et elles se mirent à brûler, si bien que ceux qui les portaient et qui éprouvaient cette angoisse commencèrent à pousser des cris horribles, et le mal était si grand que nul n'osait approcher. Il y eut bien certains chevaliers qui s'avancèrent pour les aider et éteindre le feu de leurs corps; mais la chaleur de la poix leur brûlait les mains, et ils en furent ensuite tout blessés. L'un des cinq, ce fut Nantouillet, s'avisa que l'office était tout prêt; il y courut et se jeta dans un cuvier plein d'eau, où l'on rinçait les verres et les tasses. Cela le sauva, autrement il eût été brûlé et mort comme les autres; et cependant il fut bien malade.

Quand la reine de France entendit les horribles cris de ceux qui brûlaient, elle craignit que son seigneur le roi n'y fût mêlé; car elle savait bien, le roi le lui ayant dit, qu'il serait un des six. Elle fut donc prise de mal et tomba évanouie. Les chevaliers et les dames s'empressèrent pour la secourir et la réconforter.

Dans la salle, le désordre, la douleur et les cris étaient tels, qu'on ne savait auquel entendre. La duchesse de Berry sauva le roi du péril; car elle le cacha sous sa robe et le couvrit pour échapper au feu; et elle lui avait dit, car le roi voulait la quitter de force : « Où voulez-vous aller? vous voyez bien que vos compagnons brûlent. Qui êtes-vous? Il est temps de vous nommer. — Je suis le roi, dit-il. — Ah! monseigneur, allez, allez vite mettre un autre habit, que la reine vous voie, car elle est dans une grande inquiétude pour vous. »

Le roi, à cette parole, sortit de la salle et vint en sa chambre, où il se fit déshabiller le plus tôt qu'il put et mettre en ses habits, et vint vers la reine. Là se trouvait la duchesse de Berry, qui l'avait un peu réconfortée en lui disant : « Madame, remettez-vous, vous verrez tantôt le roi. Sachez que vraiment je lui ai parlé. » A ce moment le roi vint en la présence de la reine, et quand elle le vit, elle tressaillit de joie; après quoi elle fut prise par les chevaliers, qui l'emportèrent dans sa chambre, et le roi en sa compagnie qui toujours la réconfortait.

Le bâtard de Foix, qui brûlait, criait à haute voix : « Sauvez le roi! sauvez le roi! « Vraiment il fut sauvé en la manière que je vous ai dit, et Dieu le voulut bien garder, quand il se sépara de sa compagnie pour aller voir les dames; car s'il fût demeuré avec ses compagnons, il était perdu et mort sans remède.

Dans la salle de l'hôtel Saint-Pol, vers minuit, le spectacle et l'odeur étaient si horribles, que c'était grande pitié à voir, à entendre et à sentir. Des quatre qui brûlaient là, deux moururent sur la place, et, le feu s'éteignant, deux autres, le bâtard de Foix et le comte de Joigny, furent portés dans leurs hôtels, où ils moururent avant deux jours, dans une grande peine et martyre.

Ainsi fut rompue cette fête et assemblée de noces en tristesse et chagrin, quoique l'époux et l'épouse n'y pussent rien; car on doit bien croire et supposer que ce ne fut pas leur faute, mais celle du duc d'Orléans, qui n'y pensait pas mal, comme il dit, quand il baissa la torche pour examiner les déguisés. La jeunesse le lui fit faire, et il dit devant tous, quand il vit que la chose allait mal : « Écoutez-moi, tous ceux qui me peuvent ouïr. Que personne ne soit accusé ni recherché pour cette triste aventure, car tout ce qui a été fait là a été par moi, et j'en suis cause. Je ne croyais point que la chose dût ainsi tourner; si je l'avais cru et su, j'y eusse bien pourvu. » Après quoi, le duc d'Orléans s'en alla vers le roi pour s'excuser, et le roi le tint bien pour excusé.

Quand au matin la nouvelle fut sue et répandue dans tout Paris, vous devez savoir que tout le monde en fut émerveillé, et l'on disait communément dans la ville de Paris que Dieu avait encore montré un grand exemple et un grand signe pour le roi, et qu'il convenait et appartenait qu'il y prît garde et se retirât de ses jeunes folies; car il en faisait trop et avait fait ci-devant plus qu'il n'appartenait à un roi de France; il se conduisait trop en enfant et y était maintenu jusqu'à ce jour. Le

peuple de Paris murmurait fort et disait sans contrainte : « Voyez le grand malheur qui est presque arrivé au roi; car s'il eût été atteint et brûlé, comme cela se pouvait par aventure, et qu'il eût fait pour cela ce qu'il fallait, que fussent devenus ses oncles et son frère? Ils doivent être bien certains qu'il n'en serait demeuré pied qui eût échappé; car tous eussent été occis avec les barons et chevaliers qu'on eût trouvés dans Paris. »

Lorsque le duc de Berry et le duc de Bourgogne, qui n'étaient point la veille à l'hôtel Saint-Pol, mais avaient pris congé du roi et de la reine, surent au matin les nouvelles, ils furent tout ébahis et émerveillés; de quoi il y avait bien cause. Ils montèrent donc à cheval, et vinrent à l'hôtel du roi à Saint-Pol et trouvèrent le roi. Ils le consolèrent et il en avait besoin, car il était encore effrayé et ne pouvait s'ôter de l'imagination le péril qu'il avait couru; il dit bien à ses oncles que sa belle tante de Berry l'avait sauvé et ôté du danger, mais il était tout désolé pour le comte de Joigny, et messire Yvain de Foix, et messire Charles de Poitiers. Ses oncles lui disaient en le réconfortant : « Monseigneur, ce qui est arrivé, on n'y peut plus rien. Il vous faut oublier leur mort, et louer et remercier Dieu de la belle aventure qui vous est arrivée ; car votre corps et tout le royaume de France ont été en cette aventure en grand danger d'être perdus; vous le pouvez bien imaginer, car déjà les vilains de Paris ne peuvent s'en taire, et ils disent que si le malheur fût tombé sur vous, ils nous eussent tous occis. Préparez-vous donc et vous appareillez en état royal, comme il vous appartient, et montez à cheval pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Paris, et nous irons en votre compagnie, pour vous montrer au peuple, car on désire fort vous voir dans la cité et la ville de Paris. » Le roi répondit qu'ainsi ferait-il. Sur ces paroles entra le duc d'Orléans, frère du roi. Le roi, qui l'aimait fort comme son frère, et ses oncles l'accueillirent assez gracieusement, tout en le blâmant du fait de jeunesse et de la grande imprudence qu'il avait faite. A ce qu'il leur montra, il leur en sut bon gré et s'excusa, disant qu'il ne croyait pas mal faire. Assez tôt après, sur le coup de neuf heures, le roi et tous les seigneurs montèrent à cheval, et partirent de Saint-Pol, chevauchant tout au long à travers Paris pour apaiser le peuple qui était fort ému, et ils vinrent en la grande église Notre-Dame, et là le roi fit dire la messe et fit son offrande, et ensuite le roi et les seigneurs retournèrent à l'hôtel Saint-Pol,

où ils dînèrent. Les choses se passèrent ainsi et s'oublièrent peu à peu, tandis qu'on faisait les obsèques, les prières et les aumônes pour les morts.

Ah! ah! comte Gaston de Foix, si de ton vivant tu eusses entendu de telles nouvelles de ton fils Yvain comme il en devait advenir, tu eusses été courroucé outre mesure et non sans cause, car tu l'aimais fort. Je ne puis penser comment on t'aurait pu apaiser. Toutes gens qui en entendaient parler en France ou ailleurs en furent grandement émerveillés.

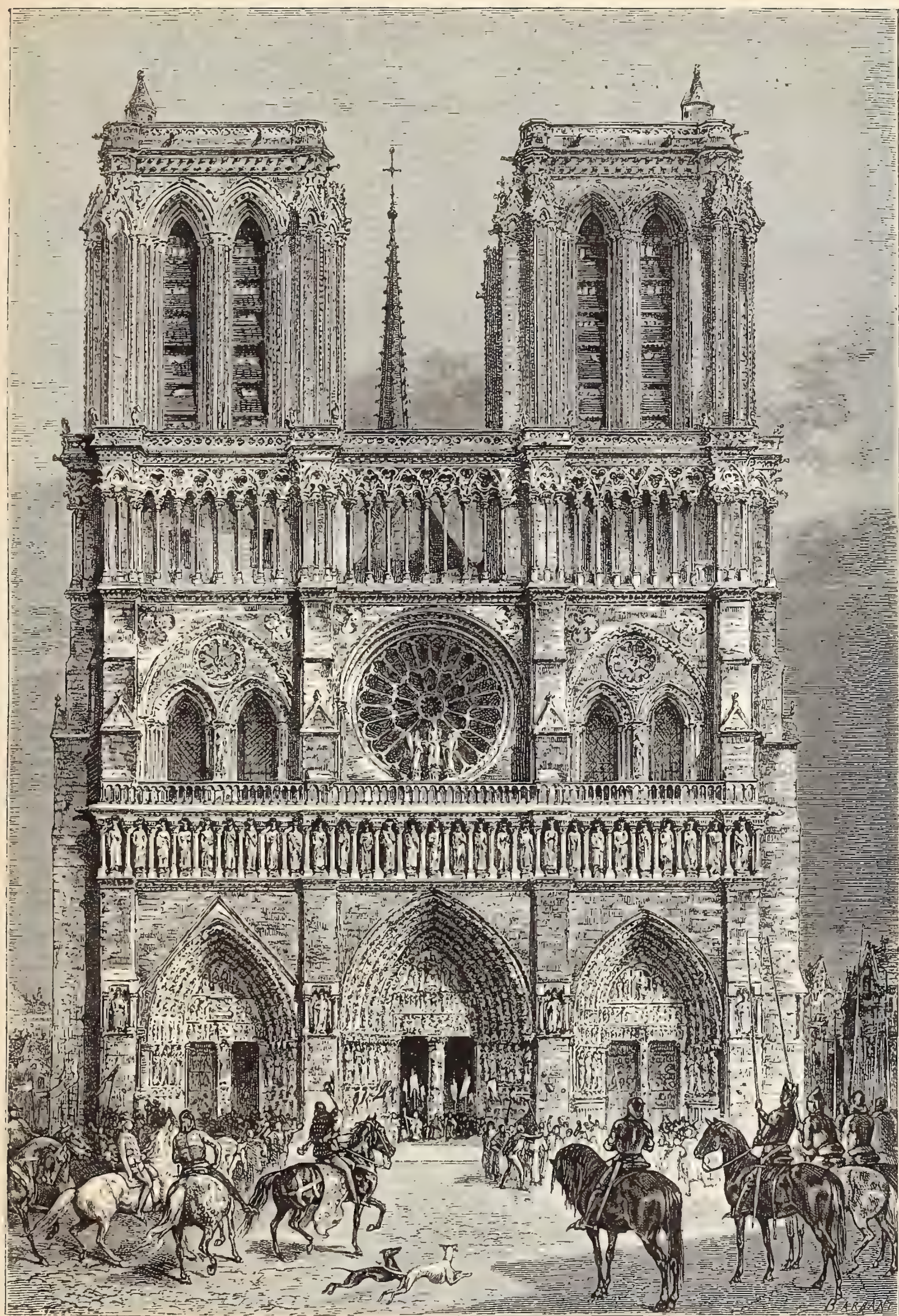
CHAPITRE VIII

Comment messire Olivier de Clisson fut dégradé de connétable de France et le comte d'Eu mis en sa place, et comment il guerroyait en Bretagne contre le duc, tandis que la paix était traitée entre les royaumes de France et d'Angleterre.



ous devez savoir que, quoique le roi de France fût revenu à un assez bon état, le duc de Berry et le duc de Bourgogne ne s'étaient point démis du gouvernement du royaume; mais ils en avaient le poids et la charge, et tenaient à l'avoir pour le grand profit qui leur en revenait; aussi avaient-ils mis auprès du roi toutes gens à leur gré et complaisance, et ne se refroidissaient point à dégrader de tout point le vaillant et prudhomme seigneur de la Rivière et messire Jean le Mercier. Si on avait cru la duchesse de Bourgogne, on les eût exécutés honteusement et sans délai; car elle les avait trop fort pris en haine, pour la cause de ce qu'eux et messire Olivier de Clisson avaient conseillé au roi d'aller en Bretagne pour guerroyer et détruire le duc de Bretagne son cousin; et ladite duchesse disait que le Mercier, Clisson et la Rivière étaient cause de la maladie du roi de France, car c'était par eux qu'il était tombé en infirmité et maladie, à l'occasion du voyage qu'ils lui avaient conseillé contre le duc de Bretagne.

Vous avez bien ouï raconter comment messire Olivier de Clisson avait été mandé au parlement, et comment il fut recherché en Bretagne par tous ses châteaux, et ne se laissa point trouver par les chevaliers de France, mais se cacha par ruse; car si ceux qui y furent envoyés l'eus-



CHARLES VI SE RENDANT A NOTRE-DAME.

sent trouvé et l'eussent vu, ils eussent fait ce qui leur était ordonné et commandé.

Au retour de ces chevaliers en France, la chambre et les seigneurs du parlement arrêtèrent que messire Olivier de Clisson avait tout forfait, et qu'il serait banni et expulsé de ses offices et perdrait ses héritages partout où il les tenait au ressort et domaine du royaume; et, en outre, comme il lui avait été mandé par lettres ouvertes et marteau du grand sceau de la chambre du parlement qu'il renvoyât le contenu, c'est-à-dire l'office de la connétablie de France, et qu'il n'en avait rienfait, mais avait désobéi, l'office fut déclaré vacant. Le duc de Berry et le duc de Bourgogne et tous leurs conseillers, qui étaient contraires au sire de Clisson et qui ne voulaient que sa destruction, décidèrent donc qu'on y pourvoirait, l'office de la connétablie de France étant si noble et de si grande renommée et de réputation, qu'il ne pouvait être longuement sans chef et sans gouverneur, en vue des accidents qui pouvaient survenir. On jugea que le sire de Coucy en ferait bien l'office, car il était propre et convenable à le faire, et on lui en parla; mais il s'excusa grandement et dit qu'il ne s'en chargerait pas. Quand on vit qu'il n'y voulait entendre, on regarda autre part, et, sur l'avis et à la poursuite des ducs de Bourgogne et de Berry, le roi consentit à faire connétable de France son cousin, messire Philippe d'Artois, comte d'Eu, qui venait de prendre pour femme la jeune dame Marie de Berry, veuve du comte Louis de Blois; ainsi fut-il élevé en l'office et dignité, pour user de la charge et en lever les profits selon les usages anciens, bien que messire Olivier de Clisson n'y eût point renoncé ni renvoyé le marteau de la connétablie; mais il disait et affirmait qu'il demeurait connétable, car il n'avait rien fait contre le roi de France, ni contre le royaume, pour qu'on le lui dût ôter.


Sceau de Philippe d'Artois[1].

Messire Olivier de Clisson sut bien ces nouvelles, comment le comte d'Eu était pourvu de la connétablie de France; mais il n'en tint nul compte et entendit à faire sa guerre et à la fournir sagement contre son adversaire le duc de Bretagne, laquelle guerre fut dure et cruelle, et

1. Archives nationales, nº 927; grandeur du sceau original.

leurs gens ne s'épargnèrent pas quand ils se trouvaient d'aventure par les champs. Mais plus souvent chevauchaient messire Olivier de Clisson et ses gens, allant de château en château et faisant des embuscades, que ne faisaient le duc de Bretagne et ses gens; aussi messire Olivier se trouvait-il assez fort pour résister au duc; car nul baron ni chevalier en Bretagne ne se voulait mêler de cette guerre, et ils s'en excusaient, disant qu'ils ne savaient rien de ses motifs, et ne voulaient point guerroyer pour cette cause contre messire Olivier de Clisson.

Quand le duc vit que de tous il n'aurait autre chose, et qu'il perdrait son monde par cette guerre plus que ne faisait messire Olivier de Clisson, il eut avis de lui envoyer le vicomte de Rohan, le sire de Dinant, et messire Hervé de Léon pour traiter avec lui, afin qu'ils l'amenassent sur son sauf-conduit pour parlementer à Vannes; ce à quoi les barons s'accordèrent volontiers, et s'en allèrent jusqu'à Châtel-Josselin, où bien ils trouvèrent messire Olivier. Là ils lui remontrèrent l'intention du duc et ce dont ils étaient chargés pour en venir à la paix; car la guerre entre eux deux était malséante en Bretagne, déplaisait aux nobles du pays, et grevait tous les marchands et le commun peuple : « Messire Olivier, nous vous disons que, s'il vous plaît d'aller vers monseigneur, nous nous obligerons, tant que vous ne serez pas revenu céans, à y demeurer et rester sans sortir des portes; car nous supposons que si vous êtes en la présence de monseigneur, vous serez en paix et en accord, l'y ayant vu en grande bonne volonté. »

A ces paroles, messire Olivier de Clisson répondit en cette manière : « Beaux seigneurs, à quoi vous servirait-il que je fusse mort? Pensez-vous que je ne connaisse pas le duc de Bretagne? Certes, je le sais : il est trop cruel et trop hautain, et quoi qu'il vous ait dit et confié, et qu'il me donnât un sauf-conduit allant et revenant, s'il me voit en sa présence, en dépit de toutes les promesses qu'il vous a faites, il n'aurait pas de repos que je ne fusse mort, et si j'étais mort, vous mourriez aussi; car mes hommes vous occiraient et n'auraient ni pitié ni merci; il vaut mieux que vous viviez et moi aussi plutôt que de nous mettre en danger; car je me garderai bien de lui, et qu'il se garde de moi, si bon lui semble. »

Alors messire Charles de Dinant répondit et dit : « Beau cousin, vous pouvez dire ce qui vous plaît, mais nous ne l'avons point vu en intention de vous occire s'il vous voit, car il a bonne affection de vous laisser

conclure la paix avec lui, et nous vous prions que vous le vouliez faire. » A quoi répondit le sire de Clisson : « Je crois assez que vous me voulez du bien; mais sur cette assurance que vous me présentez, je ne m'avancerai point d'aller vers le duc de Bretagne, mais je vous dirai ce que je ferai et quelle réponse je vous donnerai. Vous retournerez vers celui qui vous envoie, et vous lui direz que je ne veux point vous prendre en gages et otages; mais qu'il m'envoie son héritier, lequel est fiancé à la fille du roi de France, et qu'il demeure en la garde de mes hommes à Châtel-Josselin jusqu'à ce que je sois allé et revenu. Cette proposition est plus acceptable pour moi et plus raisonnable que nulle des autres, et elle est raisonnable; car si vous demeurez ici, comme vous l'offrez, qui s'occupera des affaires et des traités, et qui sera négociateur entre nous deux? car sans négociateurs nous ne serons jamais d'accord. »

Quand les dits barons de Bretagne virent qu'ils n'en auraient autre chose, ils prirent congé de messire Olivier de Clisson et revinrent à Vannes, où ils rapportèrent au duc toutes les paroles qu'il leur avait dites, auxquelles pour lors il ne s'accorda guère, et ne savait pas qu'il en viendrait à y entendre, même au sujet de son fils. Les choses demeurèrent dans cet état, et la guerre devait devenir cruelle, si bien qu'à peine les chevaliers de Bretagne osaient-ils aller par les champs et sur les chemins. La marchandise était morte et perdue par tout le pays; tous s'en ressentaient dans les cités et bonnes villes, et les laboureurs des terres eux-mêmes s'en lassaient et refroidissaient, car leurs blés étaient coupés par les gens d'armes avant qu'ils en pussent faire la moisson.

Tandis que le duc de Bretagne et messire Olivier de Clisson guerroyaient ainsi par escarmouches, sans que les gens du pays prissent part à leur querelle, le duc de Lancastre et le duc de Bourgogne prenaient grand peine à remettre en séance les parlements qui s'étaient tenus à Amiens pour la paix des royaumes de France et d'Angleterre, sans qu'on se pût mettre d'accord. Si sachez bien que cela ne tenait pas du tout au roi Richard d'Angleterre, ni au duc d'York, ni au duc de Lancastre, ni à ceux qui avaient porté les traités et paroles de paix, mais à une grande partie du peuple d'Angleterre; les coureurs, les archers et de telles gens, à ce qu'ils disaient et témoignaient, désiraient plus la guerre que la paix, et en Angleterre les deux tiers des jeunes gentilshommes, chevaliers et écuyers, pensaient de même; car ils ne savaient à quoi s'employer, et ils avaient appris à être oisifs et à tenir grand état par le fait de la guerre. Il fallait

cependant qu'ils obéissent là où le roi et ses oncles et la plus saine partie du royaume d'Angleterre inclinaient. Le duc de Lancastre était plus que tout autre d'opinion de la paix et y prenait grand soin, pourvu qu'il la vît à l'honneur du royaume d'Angleterre, mais point n'y entendait si volontiers le duc de Gloucester; aussi ceux qui n'étaient pas portés à la paix avisèrent-ils bien qu'il fût envoyé par le roi, avec le duc de Lancastre, au parlement qui se réunit pour lors en une place qui s'appelle Lelinghem, entre Boulogne et Calais. Là, deux ou trois jours par semaine, les ducs de Bourgogne et de Berry venaient de Boulogne et les deux oncles du roi d'Angleterre venaient de Calais, et ils entraient en parlements et en traités sur le coup de neuf heures, et ils se tenaient dans une très belle tente, qui était là tendue, et longtemps durèrent les querelles, lesquelles étaient encore embarrassées par le fait du Pape Clément, lequel avait envoyé un légat pour soutenir ses opinions. Quand les deux ducs d'Angleterre en virent la manière, ils allèrent au-devant grandement et sagement, et ils dirent aux deux ducs, leurs cousins de France : « Otez-nous ce légat. Nous n'avons que faire d'entendre ses paroles. Ce n'est que charge, sans profit ni effet; nous sommes déterminés sur le Pape auquel nous obéissons et voulons obéir. Nous n'avons que faire d'ouïr parler contre, et si ce légat se mêle de nos traités avec votre concours, nous romprons tous nos parlements et nous retournerons en arrière. »

Depuis cette parole dite, on n'entendit plus de nouvelles du légat, qui se tint tout coi à Abbeville, et les seigneurs allaient en avant avec leurs traités. Le duc de Gloucester était toujours contraire à la paix, et il redoutait les habiletés, les ruses et les paroles colorées des Français, et il disait que les Français voulaient toujours lutter les deux bras par-dessus; enfin il en dit tant que les parties s'en aperçurent. Là-dessus vint vers le duc de Gloucester un écuyer d'honneur nommé Robert l'Ermite, et qui était du conseil de la chambre du roi de France; je ne sais s'il y fut envoyé ou s'il y venait de lui-même; mais il dit au duc de Gloucester, ainsi que le duc me le conta depuis lui-même dans son château de Plesby : « Monseigneur, pour le saint amour de Dieu, ne rompez point les articles de la paix, car vous voyez combien nos seigneurs de France y mettent grande diligence, et vous ferez aumône, car la guerre a trop duré, et quand le temps est venu que les deux rois le veulent, tous leurs prochains et sujets y doivent bien obéir. — Robert,

Robert, répondit le duc de Gloucester, je veux bien à tout ceci consentir, et je n'y serai point contraire ni rebelle; mais entre vous de France, vous avez coloré tant de paroles qu'elles sont obscures à notre entendement; quand vous voulez que ce soit la guerre, c'est la guerre; quand vous le voulez, c'est la paix; ainsi vous nous avez menés jusqu'à



Parlement d'Amiens [1].

présent, et vous comptez nous mener jusqu'à ce que vous en soyez venus à vos fins. Si monseigneur m'eût cru, moi et la majeure partie de son royaume, qui étions prêts à le servir et à l'aider, jamais il n'y eût eu paix entre la France et l'Angleterre, tant que ne nous aurait pas été bien restitué ce qui nous a été enlevé sans cause et par ruse, ainsi que Dieu le sait et ceux qui veulent entendre et connaître la raison. Mais puisque monseigneur incline à la paix, vous avez raison de dire qu'il est juste que nous le voulions aussi; si la paix est faite ainsi que les deux rois la désirent, et ce pour quoi nous sommes ici assemblés, qu'elle

1. Bibliothèque nationale, Ms. n° 2646.

soit bien tenue de votre côté, elle le sera du nôtre. » Sur ces paroles, le duc de Gloucester quitta Robert l'Ermite, et prit congé et vint parmi ses gens, entrant avec eux en autres paroles.

Je ne vous veux pas retenir, ni prolonger cette affaire; mais je veux venir à conclusion, car la matière le désire. Les quatre ducs qui étaient là, et qui avaient pleine puissance de leurs deux souverains, les rois de France et d'Angleterre, proposèrent et parlementèrent tant, que le bruit courut généralement dans la ville d'Abbeville que la paix était conclue sur certains articles entre le roi de France et le roi d'Angleterre, leurs alliés et leurs partisans; mais moi, auteur de cette histoire, qui pour lors séjournais à Abbeville, pour ouïr et savoir des nouvelles, n'en pus savoir la vérité si la paix était faite, mais seulement que les trêves furent conclues pour durer quatre ans et tenir fermes et stables par terre et par mer, et était aussi avisé et imaginé, de l'avis de ceux qui avaient été à ce parlement, qu'avant les quatre ans accomplis tout serait rendu et délivré au roi d'Angleterre et à ses commissaire des terres et seigneuries qui sont en Languedoc et qui devaient revenir au roi d'Angleterre, pour lui appartenir perpétuellement et à ses héritiers. Et par ces ordonnances faites et accomplies, les deux frères de Lancastre et de Gloucester devaient faire vider tous les capitaines et leurs hommes qui tenaient encore des forts au royaume de France, et qui avaient fait et faisaient la guerre, sous l'ombre du roi d'Angleterre et des Anglais, de quelque nation qu'ils fussent. Toutes ces paroles et promesses furent écrites et scellées à Lelinghem, et les copies envoyées aux deux rois, et comme le roi Richard d'Angleterre avait un grand désir d'avoir des nouvelles certaines de la paix, ses deux oncles prirent un messager rapide et un certain héraut qu'on appelait Marche, et roi d'armes d'Angleterre, lequel ils dépêchèrent au roi Richard dans un manoir où il se tenait près de Londres. Ce dont le roi d'Angleterre fut si réjoui et des bonnes nouvelles qu'il trouva dans les lettres que le héraut Marche lui avait apportées, qu'il lui en fit grands présents de dons et de rentes annuelles, en souvenir et honneur de la paix et des trêves dont il avait reçu la nouvelle, lesquelles furent très bien tenues et longtemps durèrent entre les royaumes de France et d'Angleterre, si bien que le roi Richard ne tarda guère à demander pour femme la fille du roi de France, après la mort de la bonne reine Anne de Bohême, qui tant aimée avait été en Angleterre durant sa vie. Ainsi pour un temps fut la terre en

repos, qui si longuement avait été agitée et démenée par les guerres.

Or était de longtemps ordonné que, pour le mariage du roi Richard II d'Angleterre et de madame Isabelle de France, le roi de France et ses oncles viendraient à Saint-Omer et amèneraient la jeune dame qui devait



Portrait du duc d'Orléans

être reine d'Angleterre, et que le roi Richard viendrait à Calais, afin que les deux rois se pussent voir; car de se voir et parler ensemble vient conjonction d'amour. Ainsi les deux rois et leurs oncles auraient traités secrets sans plus embarrasser quantité de gens sur la forme et l'ordonnance de la paix, avant que le roi d'Angleterre emmenât sa femme en

1. Bibliothèque nationale, Ms. fr., n° 7089.

Angleterre. Et si l'on ne pouvait avoir la paix, on changerait les trêves de trente à quarante ans à durer entre les deux rois et leurs royaumes, leurs alliés et leurs héritiers.

Les choses étant ainsi convenues, grandes provisions se faisaient à Calais et à Guines, tant pour le roi que pour quantité des princes et barons d'Angleterre, et là elles étaient envoyées par la majeure partie des ports et des havres d'Angleterre et de la rivière de Tamise. Pareillement pour le roi de France et son frère le duc d'Orléans et leurs oncles et les prélats et barons de France, on faisait grandes provisions à Saint-Omer, à Aire, à Thérouanne, à Ardres, à la Montoire, à Gravelines, et en toutes les maisons et abbayes des environs, et n'y était rien épargné ni d'un côté ni de l'autre, et tous les officiers des seigneurs s'efforçaient l'un pour l'autre ; spécialement l'abbaye de Saint-Bertin était remplie de tous biens pour y recevoir les royaux. .

Quand le parlement d'Angleterre fut passé, qui se fait et est en usage tous les ans, au palais du roi à Westminster (et commence à la Saint-Michel et a ordonnance de durer quarante jours), mais pour lors fut abrégé, car le roi n'y demeura que cinq jours, le dit roi se mit au retour et en chemin, et aussi firent ses deux oncles Lancastre et Gloucester, et tous les prélats, barons et chevaliers d'Angleterre, qui du conseil étaient et étaient mandés, et tant firent par leurs journées qu'ils passèrent la mer et se trouvèrent à Calais. Le duc Aymon d'York ne passa point la mer, mais demeura en Angleterre, ainsi que le comte de Derby, et ils demeurèrent en arrière pour garder l'Angleterre jusqu'au retour du roi Richard.

Or était alors le roi de France à Aire avec la jeune reine d'Angleterre, madame Isabelle sa fille, et envoya d'abord le comte de Saint-Pol vers le roi d'Angleterre à Calais pour lui dire comment on voulait en France que se fît l'ordonnance, et le roi d'Angleterre y entendait volontiers, car il y prenait grand plaisir et bien lui agréait la matière. Le duc de Lancastre et son fils messire Beaufort de Lancastre, et le duc de Gloucester avec son fils le comte de Rutland, et grand foison de barons et chevaliers d'Angleterre retournèrent donc avec le comte de Saint-Pol à Saint-Omer, où se tenaient le duc et la duchesse de Bourgogne en l'abbaye de Saint-Bertin, et aussi y vint le duc de Bretagne.

Vous devez savoir que toute la peine et diligence qu'on pût mettre à bien festoyer ces seigneurs d'Angleterre on la prit et mit ; et leur donna

la duchesse de Bourgogne grandement et richement à dîner, et y fut la duchesse de Lancastre et la duchesse de Gloucester avec ses fils et ses filles, et rien n'y fut épargné pour tenir état, tant que les Anglais s'émerveillaient où de telles richesses pouvaient être prises, et surtout le duc de Gloucester s'en étonnait, et disait à ceux de son conseil qu'au royaume de France sont toute richesse et puissance. Or faisait-on à ce duc de Gloucester, pour l'adoucir et mettre en bonne voie de raison et d'humilité, tous les signes d'amour et d'honneur qu'on pouvait ; car les seigneurs de France savaient bien qu'il était hautain et dur à tout accord. Néanmoins, il prenait bien tous les joyaux qu'on lui donnait et présentait ; mais la racine de la rancune lui demeurait toujours dans le cœur ; ni, pour choses que les Français pussent faire, le put-on apprivoiser assez pour qu'il ne demeurât pas violent et cruel en toutes réponses, dès qu'elles parlaient ou traitaient de la paix. Les Français sont bien subtils ; mais quant à lui, ils ne savaient comment parvenir ; car ses paroles et ses réponses étaient si couvertes, qu'on ne savait comment les entendre ni à quel point les prendre.

Quand le duc et la duchesse de Bourgogne eurent reçu et festoyé les seigneurs et dames d'Angleterre si grandement que vous avez ouï, en laquelle réunion fut ordonné et avisé comment, quand les deux rois s'entreverraient et trouveraient dans les champs, la femme du roi d'Angleterre lui serait délivrée, congé fut pris et donné de toutes les parties ; et les ducs d'Angleterre avec leurs femmes, leurs enfants, les barons et les chevaliers retournèrent avec le roi à Calais, auquel ils racontèrent comment on les avait accueillis et festoyés, et grandement enrichis de dons et de joyaux. Ces paroles et louanges plurent grandement au roi d'Angleterre, car il était joyeux quand il entendait bien parler du roi de France et des Français, tant il en était déjà amoureux, à cause de la fille du roi de France, qu'il voulait avoir pour sa femme. Si fit-il grand accueil au duc de Berry, au duc de Bourgogne et au duc de Bourbon, quand ils vinrent à leur tour et de la part du roi de France le visiter à Calais. Et crurent alors bien des gens de France et d'Angleterre que la paix fût tout accordée entre ces deux rois ; car le duc de Gloucester était pour lors bien adouci et modéré par les promesses qui lui avaient été faites, et à son fils le comte de Rutland, de la part du roi de France.

Pour lors vint le roi de France se loger en la bastille d'Ardres et le duc de Bourgogne à la Montoire, le duc de Bretagne en la ville d'Osque

et le duc de Berry à Gravelines. Les tentes et les pavillons furent tendus par les champs, et tout le pays rempli de peuple, tant de France que d'Angleterre. Et le roi d'Angleterre vint loger à Guines et le duc de Lancastre avec lui, et le duc de Gloucester à Ham.

La veille de Saint-Simon et Saint-Jude, un vendredi de l'an de grâce de Notre-Seigneur 1396, sur le point de neuf heures, les deux rois, chacun avec ses gens, sortirent de leur tente, et s'en vinrent tout à pied l'un vers l'autre jusqu'à un certain endroit de terre où ils se devaient rencontrer ; et là étaient rangés des deux côtés quatre cents chevaliers français et quatre cents chevaliers anglais armés tout au clair et leurs épées nues dans leurs mains, et passèrent les deux rois tout au long parmi eux, le duc de Lancastre et le duc de Gloucester menant et accompagnant le roi d'Angleterre ; de la même manière le duc de Berry et le duc de Bourgogne menaient et accompagnaient le roi de France. Et quand les deux rois vinrent si près pour se rencontrer l'un l'autre, les huit cents chevaliers s'agenouillèrent tout bas à terre en pleurant de pitié.

Les deux rois se rencontrèrent la tête nue ; ils s'inclinèrent un peu et se prirent par les mains, et le roi de France emmena le roi d'Angleterre en sa tente, laquelle était riche, belle et bien ornée. Les quatre ducs se prirent par les mains et suivaient de près les rois, et furent servis dans la tente le vin et les épices ; puis ordonné qu'en la place de terre où les deux rois s'étaient rencontrés, on fonderait et ordonnerait une chapelle en l'honneur de Notre Dame, qui serait nommée Notre-Dame de la Grâce. Je ne sais si rien en fut fait.

Ainsi donc vint le lendemain, qui fut le jour de Saint-Simon et Saint-Jude, sur le point de onze heures, le roi d'Angleterre et ses oncles ; et tous les hommes d'honneur qui avaient passé la mer avec le roi, vinrent vers le roi de France dans sa tente, et là étaient les tables mises, où furent les deux rois seuls à une table, le roi de France au-dessus et le roi d'Angleterre au-dessous, assez loin l'un de l'autre ; et là servirent devant les deux rois le duc de Berry, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon, et dit le duc de Bourbon plusieurs paroles joyeuses et gaies pour faire rire les rois et les seigneurs qui étaient devant la table, et dit tout haut, adressant la parole au roi d'Angleterre : « Monseigneur le roi d'Angleterre, vous devez faire bonne chère ; vous avez tout ce que vous désirez et demandez. Vous avez votre femme ou l'aurez ; elle vous va

être délivrée. » Alors dit le roi de France : « Bourbonnais, nous voudrions que notre fille fût aussi âgée que l'est notre cousine de Saint-Pol, quand il nous en aurait coûté grandement du nôtre, car notre fils d'Angleterre la prendrait plus à son gré. »

Le roi d'Angleterre entendit et ouït cette parole. Il répondit en s'inclinant vers le roi de France : « Beau-père, l'âge qu'a notre femme nous plaît bien, et nous ne tenons pas tant à son âge que nous ne faisons au bon amour de nous et de nos royaumes; car là où nous serions bien d'accord et dans une alliance, il n'est roi chrétien ni autre qui pût nous porter ombrage. » Or fut bien bref le dîner en la tente du roi de France, et quand il fut passé, la jeune reine d'Angleterre fut amenée dans la tente du roi avec grand foison de dames et de demoiselles, et là fut-elle baillée et délivrée au roi d'Angleterre, le roi de France son père la tenant par la main.



Sceau du duc de Bourbon[1].

Incontinent que le roi d'Angleterre fut en possession de la dame, congé fut pris de toutes parts; on mit la jeune dame d'Angleterre dans une litière noble et riche qui était préparée pour elle, et de toutes les dames et demoiselles de France qui étaient venues là, nulle n'alla avec elle, sauf la dame de Courcy. Ainsi les hautes princesses d'Angleterre et les dames et demoiselles qui avec elles étaient venues, accueillirent la jeune reine d'Angleterre à grande satisfaction et joie.

Tout ce fait et les dames appareillées, le roi d'Angleterre et tous les Anglais partirent et chevauchèrent en bon pas jusqu'à Calais, tandis que le roi de France et tous les seigneurs retournaient à Saint-Omer, où se tenaient la reine de France et la duchesse de Bourgogne; et le mardi en suivant, qui fut le jour de Tous les Saints, le roi d'Angleterre épousa, dans l'église de Saint-Nicolas de Calais, Isabelle de France, qui fut sa femme et reine d'Angleterre, et l'archevêque de Cantorbéry les maria. D'où, le vendredi au matin, le roi et la reine d'Angleterre entrèrent en leurs

1. Archives nationales, n° 452; grandeur du sceau original, $0^{m},095$.

vaisseaux passagers, qui étaient là tout ordonnés, et, quand le vent fut appareillé, mirent en mer, et furent à Douvres en moins de trois heures ; après quoi la jeune reine ne tarda pas d'être amenée à Londres au palais du roi à Westminster, où elle fut accueillie à grande joie, et firent les Londriens au roi et à la reine grands dons et riches présents. Et pendant ce temps était rentré le roi de France à Paris.

Or considérez, seigneurs, ducs, comtes, prélats, et toutes gens de lignage et de puissance, comment les fortunes de ce monde sont merveilleuses et tournent diversement. En ce jour était Richard, roi d'Angleterre, en faîte de joie et de toute renommée, qui devait régner vingt-deux ans en grande prospérité, tenant état et seigneuries ; car il n'y eut oncques roi d'Angleterre qui dépensât autant, à cent mille florins par an seulement pour son hôtel et pour tenir son état, que fit le roi Richard de Bordeaux. Et moi, Jehan Froissart, chanoine de Lille et de Chimay, et trésorier en l'église de Chimay, l'ai bien vu et considéré, car je fus plus du quart d'un an dans son hôtel ; et il me fit pendant ce temps-là bonne chère, à cause de ce qu'en mon jeune âge j'avais été clerc du noble roi Édouard son grand-père, de bonne mémoire, et de madame Philippa de Hainault, reine d'Angleterre, sa grand'mère. Et aussi étais-je à Bordeaux au jour que le roi Richard y vint au monde, étant un mercredi sur la pointe de dix heures. Et, à cette heure que je dis, vint messire Richard de Pont-Cardon, maréchal pour ce temps d'Aquitaine, qui me dit : « Froissart, écrivez et mettez en mémoire que madame la princesse est accouchée d'un beau fils, qui est venu au monde le jour des Rois, et aussi est-il fils de roi, car son père est roi de Galice. Le roi don Pèdre le lui a donné, et son père s'en va conquérir le dit royaume ; en sorte que si l'enfant vient de royale lignée, encore sera-t-il roi. » Le gentil chevalier de Pont-Cardon ne mentit pas, car le roi Richard devait être vingt-deux ans roi d'Angleterre ; mais point ne savait quelle en serait la fin, et comment il serait mort, étant détrôné et descendu de son trône, ainsi que l'avait aussi prédit, en Angleterre, un ancien livre nommé *le Brut*, qui disait « que le prince de Galles, ni le duc de Clarence, ni le duc de Lancastre, ni le duc d'York, ni le duc de Gloucester, ne seraient point rois d'Angleterre, mais que le royaume retournerait en l'hôtel de Lancastre. »

Or moi, Jehan Froissart, auteur de cette histoire, ai-je bien vu et considéré que les deux prophéties eurent chacune raison ; car je vis, et aussi fit tout le monde, Richard de Bordeaux, roi d'Angleterre vingt-deux ans,

et puis, lui vivant, venir et retourner la couronne d'Angleterre en l'hôtel de Lancastre, ce qui étaient choses dont nul ne se doutait ni pensait à l'heure qu'il prit à femme madame Isabelle de France, et l'emmena avec lui en Angleterre, ainsi que je vous ai dit ci-dessus, dont on espérait grande joie et repos pour la terre, qui tant avait été travaillée par les guerres; c'est pourquoi j'ai dicté, ordonné et augmenté cette histoire, et pourquoi, moi aussi, Jehan Froissart, auteur de cette histoire, je vous ai dit ci-dessus que les choses de ce monde changent, et s'en vont diversement pour les grands comme pour les petits, ainsi que je l'ai dicté et écrit en mon livre, pour le faire connaître à tous, selon mon loyal pouvoir.



RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DES EXTRAITS CHOISIS DANS

LES CHRONIQUES DE JEHAN FROISSART

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

DEUXIÈME PARTIE

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME

FIN DU RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

TABLE DES GRAVURES

I. — PLANCHES EN CHROMOLITHOGRAPHIE

II. — CARTES

III. — GRAVURES

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

LIVRE PREMIER

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, HÔTEL MIGNON, RUE MIGNON, 2.



PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2.

